This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

1244

Per. 3977 A. 156/17

Digitized by Google

Digitized by Google

1244

PER. 3977 d. 156/17

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

CONTEMPORAINE

TOME XVII. — 15 DÉCEMBRE 1854.

Digitized by Google

Digitized by Google

HISTOIRE

LES RELATIONS

DE

LA FRANCE AVEC LA TURQUIE

SOUS FRANÇOIS Ier

Négociations de la France dans le Levant, publiées dans les *Documents inédits sur l'Histoire de France*, sous la direction du ministère de l'instruction publique, par M. E. Charrière. — *Histoire de l'Empire ottoman*, par M. de Hammer.

Cette alliance présente à la philosophie de l'histoire un véritable problème à résoudre. La France avait été, en Occident, le premier adversaire des Musulmans, et la première elle est devenue leur alliée. C'est la France qui avait, au moyen-âge, conduit les autres nations chrétiennes aux croisades, et c'est la France qui, au début des temps modernes, amena ces mêmes nations à la paix avec la Turquie. La France avait poursuivi le mahométisme en Asie, et elle a consacré l'établissement d'une race mahométane en Europe. Et, ce qu'il y a de plus remarquable, ces deux politiques si différentes ont également servi notre grandeur nationale; elles aboutissent l'une et l'autre aux deux plus beaux siècles de notre histoire. Notre lutte contre l'islamisme nous a valu le treizième siècle, le siècle de saint Louis; notre lutte contre la maison d'Autriche, où les Turcs furent nos alliés inséparables, nous a valu le dix-septième siècle, Richelieu et Louis XIV. C'est la destinée de la France d'ouvrir les voies où l'Europe s'engage; mais est-ce donc sa mission de les ouvrir tour à tour en des directions contraires, et seul entre toutes les nations de tous les temps notre pays verrait-il le progrès de sa grandeur attaché à la condition de contredire et à renier son passé? Pour ceux qui pensent que l'abandon de ses traditions ne

Digitized by Google

peut jamais porter bonheur à un peuple, le problème vaut assurément la peine qu'on l'examine de près.

On ne saurait le dissimuler, le traité de François Ier avec la Porte-Ottomane révèle une transformation dans le droit public européen. La foi religieuse a cessé de jouer un rôle dans les rapports internationaux; l'ordre et l'harmonie politique de l'Europe reposeront désormais sur le balancement des forces et des intérêts, et non plus sur la conformité des croyances; pour trouver des contrepoids contre la monarchie universelle, la France se fera un système de s'associer indifféremment des puissances hérétiques ou infidèles, Gustave-Adolphe comme Soliman. C'est l'équilibre des nations se substituant à l'unité de la chrétienté. Le système que François Ier inaugure est celui que fera triompher Richelieu. Le cardinal-ministre n'est au fond que le continuateur du Roi-chevalier; et quand on applaudit à nos triomphes du dix-septième siècle, il faut auparavant glorifier nos luttes du seizième, car luttes et triomphes sont inséparables. Le traité de Constantinople est le point de départ du traité de Westphalie, et le rapprochement de la France avec la Turquie marque la transformation diplomatique de laquelle doivent dater les temps modernes.

Mais ce changement, ce n'est pas assez de le définir et d'en mesurer l'étendue, il faut pénétrer ses causes et ses résultats, et de cette étude peut-être ressortira-t-il que la France, en appliquant à des conjonctures nouvelles un système nouveau d'alliance, ne trahit pas son immuable et providentielle vocation, mais, au contraire, qu'elle assura par sa lutte contre l'Empire le progrès intérieur de la civilisation chrétienne, et qu'elle prépara, par ses rapports désormais pacifiques avec l'Orient, l'expansion de cette civilisation au dehors. Peut-être doit-on reconnaître qu'en donnant la main à Soliman contre Charles-Quint, François Ier ne cessa pas d'être l'héritier de saint Louis.

Quelques amis exclusifs du moyen-âge ne pensent pas ainsi; à leurs yeux, le Roi-chevalier est une sorte de révolutionnaire; se faisant l'écho des accusations prodiguées par Charles-Quint contre son rival, ils appellent cette politique d'équilibre alliée tour à tour des infidèles et des hérétiques, une apostasie de nos traditions catholiques, une défection envers la chrétienté. Mais alors comment ces écrivains, qui croient à la Providence, peuvent-ils expliquer au point de vue providentiel la grandeur croissante que retira notre patrie du système qu'ils condamnent? Ne vaudrait-il pas mieux chercher une harmonie mystérieuse cachée sous les aspects changeants de notre histoire? Serait-il impossible de montrer que la perpétuité d'une même mission nationale domina nos luttes les plus diverses, consacra nos succès les plus contradictoires en apparence, aussi bien les croisades religieuses de la féodalité que les guerres politiques de la mo-

Digitized by Google

narchie ? Cette mission donnée par Dieu à la France, et dont ceux qui l'accomplirent n'eurent pas toujours le secret, nous l'avons déjà nommée : le libre développement de la civilisation chrétienne à provoquer ou à défendre à l'intérieur de l'Europe, sa libre propagation à soutenir ou à préparer au dehors. Née pour la lutte, la France ne peut pas sans déroger et sans déchoir trahir cette cause immortelle; mais elle la sert, selon les époques et les circonstances, par des moyens différents. Avec le terrain du combat change le plan de campagne; ce qui ne doit pas changer, c'est le drapeau.

François Ier s'est donc servi des Turcs pour combattre la maison d'Autriche. Il a introduit les infidèles au travers des conflits intérieurs des princes chrétiens. On lui reproche d'avoir par là trahi et brisé l'unité politique de la chrétienté. Mais auparavant il faudrait se demander si cette unité vivait encore au seizième siècle, si les causes qui l'avaient produite n'avaient pas disparu sans retour. La société chrétienne, malgré beaucoup de contradictions et d'obstacles, était une au moyen-âge. Pourquoi et comment? Parce que les nations n'étaient pas encore formées; parce que la défaillance du pouvoir souverain au sein de chaque pays, l'uniformité du morcellement féodal, enfin la faiblesse des liens sociaux et la force des liens religieux poussait l'Europe entière à chercher au centre de sa foi le centre de sa politique, la direction unique et suprême de son activité. Ainsi se forma, sous la prépondérance du Saint-Siége, l'unité de la chrétienté. Les résultats de ce régime alors nécessaire furent considérables. Contre les ennemis extérieurs de l'Europe, il enfanta les croisades, et les croisades apprirent à l'Orient, toujours disposé à l'admiration pour la force, à craindre et à respecter la croix; en Occident, elles assurèrent à la civilisation la sécurité de son territoire. A l'intérieur, ce régime donna à tous les peuples une éducation commune; il imprima sur leurs physionomies cette ressemblance de famille que toutes les divisions ne purent ensuite jamais effacer. L'unité de la chrétienté fonda l'unité de la civilisation. Voilà l'œuvre du moyen-âge. La France y avait tenu le premier rang. Cette œuvre était accomplie.

Qu'on regarde maintenant au seizième siècle se lever l'aurore du monde moderne, et qu'on dise si rien de pareil était encore possible. Les peuples en grandissant s'étaient diversifiés, une puissance publique s'était relevée souveraine au sein de chaque pays; les nations se constituaient compactes et distinctes, et chacune aspirait à se faire une destinée personnelle; enfin, dans cette restauration du pouvoir civil, la direction politique des évènements avait pour jamais échappé à la suprématie de l'autorité religieuse. Au seizième siècle, il est bien encore question de l'unité de la chrétienté; mais ce mot n'a plus le même sens qu'au moyen-âge. Cette unité, ce n'est plus le Saint-Siége

Digitized by Google

qui l'opère par sa prépondérance morale, c'est la maison d'Autriche qui la poursuit avec sa puissance matérielle. Au lieu d'une éducation commune, une compression générale; à la place de l'unanimité de la foi, l'uniformité du gouvernement; les forces de l'Europe non plus tournées contre ses ennemis extérieurs, mais épuisées vainement à contenir l'Europe même; voilà le régime contre nature qui se personnifia dans l'empereur Charles-Quint; voilà l'œuvre impossible qui dévora sa vie, sa puissance et ses peuples. Ce n'était plus l'unité de la chrétienté que perpétuait Charles-Quint, c'était l'unité de l'Empire qu'il prétendait établir. Et voilà contre quel régime François Ier leva le drapeau de la neutralité française. En défendant sa propre indépendance la France sauva l'indépendance de l'Europe. Quel service ne rendit-elle pas par là même à l'avenir. Partout où a passé la puissance impériale le mouvement et la vie ont été étouffés; signe évident qu'à la civilisation qui avait eu besoin au moyen-âge d'une grande unité morale pour pouvoir se former, il fallait avant tout, au seizième siècle, l'indépendance des nations pour pouvoir se développer.

La cause de la France était donc la cause de la civilisation européenne. La cause de la civilisation pouvait-elle au fond ne pas être la cause du catholicisme? Des écrivains catholiques ne devraient pas l'oublier, l'unité que François Ier brisa, ou plutôt qu'il empêcha de se fonder, ne se formait pas autour du successeur de Grégoire VII, mais au profit de l'héritier de Frédéric II. L'Église et le Saint-Siége doivent-ils donc la regetter? Il est manifeste au contraire que du moment où la papauté cessa d'exercer pour son propre compte la suprématie politique, elle fut la première intéressée à la pondération des puissances, à l'indépendance réciproque des États; cet équilibre n'était-il pas la garantie de sa propre liberté? Les faits sont là pour l'attester. Quand on voit un jour l'un des généraux du Saint-Empire Romain livrer la ville éternelle en pâture à ses bandes affamées de pillage, et l'Empereur, maître de Rome par un tel exploit, retenir le Pape en prison pour lui vendre sa délivrance aux conditions les plus exorbitantes et les plus iniques; puis enfin retrouver tout à coup du respect et des égards pour le Saint-Siége à l'arrivée d'une armée française en Italie, comment ne pas se demander avec effroi ce que serait devenue l'autorité des Papes au sein d'une monarchie universelle définitivement établie? Assurer l'indépendance des nationalités, c'était assurer en même temps la liberté de l'Eglise. Aussi les premiers efforts vers l'équilibre furent-ils faits par les Papes même en Italie. A partir du jour où les puissances étrangères se disputèrent l'Italie, qu'on dégage la vraie politique pontificale des tristes ambitions de famille et de dynastie personnelles à plus d'un pontife qui l'altérèrent et la compromirent trop souvent; le principe supérieur, l'intérêt permanent de cette poli-

Digitized by Google

tique ne fut-il pas constamment de balancer l'Empereur par le Roi, le Roi par l'Empereur, et de sauver ainsi de l'un et de l'autre la liberté du Saint-Siége et l'indépendance de la Péninsule?

Mais si la papauté sentit et attesta la première la nécessité de l'équilibre, c'est à la France qu'il fût réservé de le fonder. Et vraiment ici l'on ne saurait méconnaître la Providence qui protège notre pays en se plaisant à se servir de lui, et le tourne à son insu souvent et presque contre son gré, du côté des causes qu'elle a choisies d'avance et prédestinées au succès. Ce n'est pas en vertu d'une prévision libre et raisonnée que la France soutint au début l'équilibre contre la monarchie universelle. François Ier avait rêvé pour lui-même l'héritage de Charlemagne. L'élection de Charles-Quint à l'Empire le rendit forcément l'adversaire de l'Empire, et c'est ainsi qu'il devint le défenseur de la bonne cause, le fondateur du nouvel ordre européen. Un échec fut le point de départ des futures grandeurs de la France. Mais si François Ier n'eut pas le mérite de choisir spontanément sa mission, il eut celui de l'accepter et d'y suffire. Ne se plaisant qu'à attaquer et à envahir, condamné contre tous ses instincts à un rôle de résistance, il sut résister, résister jusqu'à la fin; c'est là sa vraie gloire. Singulière destinée que celle de ce prince, resté grand malgré ses fautes, puissant malgré ses désastres! Lorsqu'au lendemain de son avènement il descendit du haut des Alpes et apparut à l'Italie dans les champs de Marignan, gagnant pour son coup d'essai une bataille de géants, lorsque l'Europe le vit à cette aurore de son règne se précipiter avec une irrésistible confiance au-devant de la victoire, impatient des obstacles, généreux dans le triomphe, passionné pour toutes les gloires et pour toutes les jouissances, hardi, magnanime, dominateur par nature, amis et ennemis s'étonnèrent de l'éclat de sa jeune fortune; tous crurent François Ier ce qu'il se croyait lui-même, prédestiné d'avance à briller par tous les succès; nul ne prévoyait qu'il était au contraire appelé à demeurer indomptable à tous les revers. Dans les jours rapides de sa prospérité ce prince risqua plus d'une fois témérairement la fortune de la France; mais dans ses longs malheurs il n'en désespéra jamais. Ce régne apprit à notre pays la limite de son pouvoir et l'étendue de ses ressources. La France connut qu'insuffisante à dominer l'Europe, elle ne pouvait elle-même être domptée par aucune puissance, et qu'ainsi ses forces, répondant à sa mission, lui marquaient la première place au sein d'une confédération libre des Etats chrétiens. François Ier avait conquis au sein de ses défaites, il laissait à son fils le plus beau titre qu'un Roi de France put joindre à celui de fils aîné de l'Eglise, le titre de défenseur des nations affligées et de protecteur de l'indépendance européenne.

Notre patrie était digne de combattre pour une telle cause; elle y apporta une vigueur qui se renouvelait avec les périls, une constance

Digitized by Google

qui se fortifiait dans les désastres. C'était beaucoup sans doute, ce n'était pas encore assez. Nos ressources pouvaient prolonger la lutte; elles ne suffisaient pas à en fixer le succès. Quand on jette les yeux sur une carte de l'Europe à cette époque, on voit d'un côté, rangés en bataille sous l'empereur Charles-Quint, l'Autriche, les Flandres, le Milanais, le royaume de Naples, l'Espagne enfin, traînant à sa suite l'Amérique avec ses trésors, un empire plus grand que celui de Charlemagne; de l'autre, la France seule, se serrant autour de son Roi et en armes sur toutes ses frontières. Entre deux lignes de bataille si inégales, comment donc le combat pourra-t-il se soutenir? Mais la Providence n'abandonne jamais les peuples qui ne s'abandonnent pas eux-mêmes; souvent elle se sert des instruments qui semblent le plus rebelles à ses desseins. Pour rétablir l'égalité de la lutte entre le colosse qui couvrait les deux mondes et notre patrie, seule libre encore de ses étreintes, mais déjà cernée de toutes parts, il nous fallait un secours extraordinaire et nouveau. Il nous fut donné, ce secours providentiel, dans l'alliance de la Turquie.

On a peine à imaginer aujourd'hui que les forces de la Turquie aient pu jamais être nécessaires à l'indépendance de la France; il est difficile de se figurer maintenant la place que tenaient alors dans les affaires de l'Europe les conquérants de Constantinople. Cette place était immense et menaçante. L'empire Ottoman, qui depuis devait tant déchoir, atteignait à cette heure le sommet de sa puissance et de sa prospérité. La vigueur native du fanatisme et de la barbarie, force réelle des races musulmanes, véritable nerf de leurs conquêtes, ne s'était point encore épuisée et continuait d'animer les peuples; et d'autre part, assises enfin au sein de l'Europe, ces bandes errantes commençaient à s'organiser en se fixant; leur énergie farouche se réglait sans s'affaiblir. De tout temps tournés uniquement vers la guerre, les Turcs avaient devancé sous ce rapport les progrès des Etats chrétiens. Leurs Sultans avaient su se donner les premiers ce qui devait plus tard faire la force de toutes les monarchies: des armées permanentes. Maîtres des côtes de l'Afrique et de l'Asie, occupant dans leur capitale la plus belle position maritime du monde, ils sillonnaient la Méditerranée de leurs pirates et la couvraient de leurs flottes. La Turquie du seizième siècle, en un mot, était incontestablement la première puissance militaire de l'Europe [1]. Et pour mettre cette puissance en action, il se rencontrait alors sur le trône d'Othman et de Mahomet II un homme animé de toutes les croyances, de tout le fanatisme, de toute la fierté farouche de sa race, mais en même temps doué d'un coup-d'œil également supérieur dans la politique et dans la guerre,

[1] Robertson, *Histoire de Charles-Quint*, Introduction. Hammer passim.

Digitized by Google

habile à discipliner ses propres instincts et ceux de son peuple sans les abandonner et les trahir, joignant enfin à la passion d'envahir le génie de dominer. Aussi Soliman avait-il groupé sous sa suzeraineté toutes les races musulmanes ; ses armes domptaient la Perse, l'Egypte recevait ses lois ; seul chef de tous les ennemis du nom chrétien, il menaçait de leurs forces unies la chrétienté divisée. Déjà les deux boulevards qui devaient la couvrir, Rhodes et Belgrade, étaient tombés devant lui, et de là, sur mer et sur terre, au Nord et au Midi, il tenait sa main suspendue sur l'Europe.

Aussi l'Europe tremblait, et si grand que fût le danger, elle se l'exagérait encore ; soit prestige du contraste et de l'inconnu, soit remords secret de leurs vices, les civilisations raffinées et corrompues n'envisagent pas sans une sorte de terreur superstitieuse les foyers de barbarie. Cette disposition volontiers fataliste, qui déjà, du temps de Tacite, faisait pâlir plus d'un Romain à l'aspect de la Germanie, et qui, hier encore, agrandissait aux yeux de plusieurs la puissance d'une autre race du Nord, cette peur de la barbarie, au seizième siècle, avait pour objet les Turcs Ottomans. La civilisation ne savait pas regarder son ennemi en face, et, dans son effroi, elle semblait s'abandonner elle-même. Vainement les Papes, ses premiers et ses meilleurs gardiens, cherchaient-ils à ranimer l'esprit éteint des croisades ; vainement appelaient-ils les princes et les peuples, non plus comme autrefois, à poursuivre les Musulmans au sein de l'Asie et à reconquérir au Christianisme la terre divine et profanée de son berceau ; non plus même à reprendre Constantinople et à rétablir l'intégrité de l'Europe, mais les conjuraient-ils seulement de marquer une limite à l'envahissement, et de conserver à Jésus-Christ et à l'Eglise les territoires qu'ils n'avaient pas encore perdus. A l'antique cri de : *Dieu le veut !* nul écho ne répondait plus. Il y avait plus de deux siècles que le dernier des croisés, notre roi saint Louis, était mort sur la plage africaine, et la dernière ville que couronnât encore l'étendart de la croix, défendue jusqu'à la fin par un héros français, venait de succomber par l'abandon de toutes les puissances chrétiennes. A des peuples absorbés dans leurs luttes politiques et leurs rivalités nationales, la guerre sainte avait cessé d'être possible. Vainement les princes, moitié par tradition, moitié par complaisance pour les Papes, en dressaient-ils le plan de concert avec le Saint-Siége ; la force des choses les ramenait aussitôt aux exigences de leur politique personnelle ; ou bien, s'ils levaient des impôts et des soldats au nom de la croisade, c'était pour les employer ensuite à leurs entreprises particulières. Charles-Quint prépara plus d'une croisade pour contenir l'Allemagne ou pour dominer l'Italie.

La civilisation était donc placée entre deux périls : la domination de l'Empire, qui menaçait de l'étouffer ; l'invasion des Ottomans, qui me-

Digitized by Google

naçait de la briser. Pour conjurer le premier péril, la France seule était insuffisante; pour conjurer le second, une croisade était irréalisable. Voilà dans quelle conjoncture survint la coalition de la France avec la Turquie. La France appela les forces de la barbarie au secours de l'indépendance européenne. Cette politiqne a-t-elle réussi? c'est-à-dire, a-t-elle sauvé l'indépendance? N'a-t-elle pas, au contraire, ouvert la porte à la barbarie? Si je regarde aux résultats, la réponse est facile. Je vois, après des alternatives de défaites et de victoires, la puissance impériale abattue, et le cours des conquêtes musulmanes s'arrêtant achevé. Les Turcs ont aidé à vaincre l'Empire et l'Europe ne leur a pas été livrée; mais comment ce double résultat a-t-il été obtenu? Comment ce double danger également évité? Il faut examiner les phases diverses, les conditions, les effets de notre première alliance avec la Porte. La France a besoin d'être informée des traditions de sa politique dans le Levant, et, par une coïncidence heureuse, les sources authentiques où nous devons puiser ces traditions se sont ouvertes pour nous précisément à la veille du jour où nous allions disputer l'Orient à la Russie. C'est en 1848 que M. Charrière a commencé la publication des *Négociations de la France dans le Levant*. Qui pouvait penser alors qu'à ces vieilles correspondances, à ces actes diplomatiques ensevelis sous la poussière de plusieurs siècles, la politique contemporaine allait avoir à demander des enseignements et le patriotisme des inspirations? Mais aujourd'hui ne serait-on pas coupable de ne point interroger ces titres et ces témoignages de notre antique prépondérance au temps où elle s'établissait sans rivale et sans partage? Pour notre part, c'est à ces documents, c'est aux commentaires dont les a entourés l'éditeur que nous avons puisé; c'est sous leur autorité que nous plaçons cette étude.

Nos premières intelligences avec la Porte remontent au lendemain de la bataille de Pavie. Il ne fallut pas moins que la captivité du Roi, la ruine de l'armée, l'intégrité du royaume compromise pour faire taire les répugnances traditionnelles qui séparaient du Sultan le Roi Très-Chrétien. Ces répugnances reparaîtront même plus d'une fois durant le règne de François Ier. De tels changements politiques ne s'accomplissent pas sans hésitation et sans réaction, et ceux qui les opèrent n'en mesurent pas non plus, dès les premiers moments, toute la portée. La France resta longtemps sans avouer des rapports qu'elle regardait comme imposés passagèrement par l'imminence du péril et devant s'évanouir avec lui. Mais, pour le moment, il s'agissait de sauver l'État. Du champ de bataille même de Pavie ou du fond de sa prison de Madrid, François Ier fit demander secrètement à Soliman une diversion contre l'Empire [1]. Soliman le promit, partit avec des forces considé-

[1] Nous renvoyons aux *Négociations de la France dans le Levant*, pour éclaircir précisé-

Digitized by Google

rables et tomba sur la Hongrie. Le royaume de Hongrie périt avec sa noblesse et son roi à la bataille de Mohacz, et François Ier, dont les négociations mystérieuses avaient transpiré sans qu'on en connût le sens et la teneur, François Ier fut naturellement soupçonné d'avoir dirigé les armes des infidèles du côté où elles étaient allées ; on crut qu'il avait cherché dans la ruine de la Hongrie un moyen d'intimider l'Autriche et de menacer l'Allemagne. Soliman accrédita ce soupçon ; il avait intérêt à couvrir de la participation de la France son expédition et sa conquête. Charles-Quint ne manqua pas de propager une accusation qui déshonorait son rival. Quant à la France, n'avouant pas encore ses négociations avec la Turquie, elle n'était pas en position de les justifier en les expliquant. Ainsi parut avérée la complicité morale de François Ier dans la perte de la Hongrie ; l'histoire y crut. Aujourd'hui M. de Hammer, sur la foi des historiens ottomans, l'atteste sans même discuter.

Le reproche est grave cependant pour la France et pour son Roi. Une nation généreuse, avant-garde fidèle de la chrétienté, que la France n'avait jamais comptée parmi ses ennemis, avec laquelle elle venait même de faire alliance, cette nation aurait été immolée par le Turc sur la demande même de la France. Si tels avaient été les prémisses de notre alliance avec la Turquie, il serait en vérité difficile de la justifier et de l'absoudre. La perte de la Hongrie, si la responsabilité devait en retomber sur nous, démentirait cruellement cette protection des nationalités secondaires que nous avons dit être l'intérêt et l'honneur de notre pays. Nous ne pouvons donc aller plus loin sans que cette question soit éclaircie.

Mais, d'abord, le conquérant de Bude et de Belgrade avait-il besoin d'une impulsion étrangère pour se jeter sur la Hongrie ? Le Turc ne l'avait-il pas toujours convoitée pour sa proie ? Et si la France eût dirigé les coups qu'il portait, ne les eût-elle pas plutôt tournés contre les provinces de son ennemi que contre un état allié ? Car, encore une fois, la Hongrie était l'alliée de la France. Ces royaumes indépendants, placés sur la frontière de l'Empire, ne tenaient pas seulement tête aux Turcs, ils faisaient aussi barrière à l'Empire. L'Empire travailla jusqu'à la fin à les engloutir, et la France tendait au contraire à les faire vivre, à les conserver distincts pour y trouver des auxiliaires contre le commun envahisseur. Soit avant, soit même après la bataille de Mohacz, la politique française vis-à-vis de la Hongrie comme de la Pologne n'eut pas d'autre sens. Se serait-elle donc tout à coup démentie à ce seul moment ? Mais le nom seul du négociateur employé par Fran-

ment à quelle date, et de quel point partit et ce que devint la première mission envoyée par le France en Turquie. Voir aussi les *Mémoires* de M. de Hammer.

Digitized by Google

çois Ier s'élève contre cette supposition: c'était un Hongrois, Jean Frangipani. Il appartenait à la famille de ce Christophe Frangipani, à qui ses exploits contre les Turcs avaient valu le titre de protecteur de la Dalmatie et de la Croatie, le plus héroïque défenseur de son pays contre les infidèles, mais en même temps l'adversaire le plus prononcé de la domination autrichienne. Ce n'est pas un tel nom que la France eût choisi pour signer la mort de la Hongrie. Quel était donc l'objet des demandes de François Ier à Soliman? Comment percer le mystère de cette négociation qui ne paraît pas avoir laissé de trace dans nos archives diplomatiques? La lumière nous est venue du côté où nous devions le moins l'attendre. Le roi des Romains, Ferdinand, ayant surpris ces négociations cachées entre la France et la Turquie, en découvrit le secret à son frère Charles-Quint; nous avons cette correspondance intime, et elle nous révèle à nous-même ce que nous cherchons. Ce sont nos ennemis qui se sont chargés de démentir d'avance, dans leurs confidences, les accusations officielles qu'ils devaient plus tard élever contre nous. Ferdinand raconte donc à l'empereur son frère que ce que François Ier voulait obtenir de la Porte, c'était une attaque contre la Carniole et la Styrie, provinces limitrophes de la Turquie comme la Hongrie, mais dépendantes de l'Autriche, et que ce projet, loin d'être hostile à la Hongrie, était au contraire formé d'accord avec elle. Il devait détourner le Turc de son territoire en le jetant sur un voisin qu'elle redoutait. La même lettre nous apprend même que ce plan reçut un commencement d'exécution [1]. Mais ensuite Soliman trouva plus de facilités et d'avantage à ramener ses armes contre un royaume qu'il pouvait détruire d'un seul coup et à s'en approprier le territoire, qu'à s'attaquer directement aux domaines impériaux. Ainsi succomba la Hongrie. Les Turcs et l'Autriche s'en disputèrent les lambeaux. La France seule fit de vains mais persévérants efforts diplomatiques pour y relever encore une couronne distincte et un gouvernement indigène.

Disons-le donc hautement, François Ier ne voulait se servir des Turcs que contre ses ennemis déclarés, et ce n'est pas lui qui les mena en Hongrie. Mais la conséquence de ce progrès de leurs armes fut de les installer à la porte même de Vienne. Situation nouvelle dont la France, qu'elle le voulût ou qu'elle ne le voulût pas, ne pouvait manquer de tirer avantage. La maison d'Autriche, après avoir placé la France entre l'Allemagne et l'Espagne comme entre deux feux, se trouve prise à

[1] « Avait iceluy roy de France practiqué avec le comte Christophe de Frangebanbz (Frangipani), que tant avec quelque nombre de ses gens comme avec l'aide des Turcs de Bosna, qu'est près de Croatzie, il dut entrer en mes pays de Carniole et de Styria et me faire la guerre, dont est suivi que les dicts Turcs ont entré en mon dict pays et ont fait quelque dommage, et eussent fait bien plus grand n'eust été la provision que auparavant j'avais faite. » (*Correspondenz des Kaisers Karl V.* Lanz., p. 155.) *Négociations de la France dans le Levant*; t. I, p. 113.

Digitized by Google

son tour entre la résistance de la France et l'attaque des Ottomans; désormais il lui est impossible de se dégarnir au nord et de concentrer ses forces contre nos frontières, sans avoir à craindre le Turc toujours prêt à la frapper au cœur. En combattant pour son propre compte le même ennemi que nous, le Sultan le réduisait à la défensive. Voilà le premier service que nous rendit la Turquie; voilà le point de départ de notre rapprochement.

Mais si ce rapprochement, amené par la force des choses, offrait des avantages à la France, il lui imposait en même temps une grande charge, un grand devoir de justice et d'honneur : c'était de protéger auprès du Sultan les intérêts catholiques en Orient, c'était de servir par ses bons offices cette cause de la croix qu'elle avait auparavant soutenue de ses armes. Encore une fois, les moyens d'action changent avec les circonstances, mais les principes restent, et pas plus aux peuples qu'aux hommes l'apostasie n'est permise.

Aussi nos rois ne manquèrent-ils pas de faire tourner au profit de leur antique cause leur nouvelle alliance. Au reste, dans cette voie de pacifique influence en faveur du Christianisme, ils ne faisaient que suivre les traces de Charlemagne, ils remontaient par-delà les croisades jusqu'à la tradition des rapports amicaux qu'avait eus avec Haroun-al-Raschid ce grand organisateur de la chrétienté. C'est Charlemagne qui avait donné l'exemple de demander à la tolérance des gouvernements musulmans privilége et protection pour les Chrétiens [1]. Cette nouveauté n'était donc qu'un retour vers un passé plus lointain. Quoi qu'il en soit, François Ier venait à peine de recouvrer sa propre liberté, qu'il réclamait pour les Chrétiens de la Terre-Sainte la liberté de leurs sanctuaires. La lettre qu'il écrivait à ce sujet ne nous est pas parvenue, mais nous avons la réponse du Sultan. Il promet « que les Chrétiens vivront tranquillement sous l'aile de sa protection, qu'il leur sera permis de réparer leurs portes et leurs fenêtres, qu'ils conserveront en toute sûreté les oratoires et les établissements qu'ils possèdent actuellement, sans que personne puisse les opprimer et les tourmenter d'aucune manière [2]. » Nous croyons que cette lettre de Soliman, datée de 1528, et dont l'original se conserve dans l'armoire de fer des archives de France, est le titre authentique le plus ancien du droit des Chrétiens de réparer leurs sanctuaires, droit si sujet à contestation parmi les Musulmans, et qui devait donner plus tard naissance à tant de difficultés. Voilà comment le Roi de France savait se souvenir de son titre de fils aîné de l'Église et le faire respecter jusque dans Constantinople.

[1] *Négociations de la France dans le Levant;* t. I. Précis.
[2] *Négociations de la France dans le Levant;* t. I, p. 181.

Digitized by Google

Ainsi, diversion contre l'Empire par les armes de la Turquie, protection des sanctuaires de Terre-Sainte par la diplomatie française, tel est le double aspect de nos premiers rapports avec la Turquie, telle est la première phase de notre alliance.

Cette alliance resta dix ans incertaine, désavouée, interrompue. La France l'avait subie comme un expédient extrême et passager; elle ne se résignait point à y voir une ressource permanente et durable. Entre ses nécessités présentes et ses antiques traditions, entre la sujétion dont la menaçait l'Empereur et l'horreur que lui inspiraient les infidèles, la politique française flottait et ne savait pas choisir. Cependant, les Turcs poursuivaient sans relâche leurs envahissements dévastateurs, et l'Europe entière se demandait si le torrent s'arrêterait enfin. Pour le contenir, la France essaya sincèrement mais vainement cette fois sa naissante influence auprès de la Porte; elle ne lui avait pas encore assez donné de gages pour en être écoutée. Alors François Ier parut se séparer complétement des Turcs. La paix fut signée entre l'Empereur et le Roi; on put croire un instant que l'union de tous les princes chrétiens contre les infidèles allait se reformer. Charles-Quint profitait de la terreur de l'Allemagne pour la rattacher plus fortement à sa puissance et la dominer. Il alla plus loin; il prétendit, dans ses projets de croisade, se subordonner l'Europe entière et en particulier la France. François Ier offrit pour tenir tête aux Turcs sa personne et ses troupes; mais il se réserva de choisir son poste et de régler ses conditions. Il voulait bien se dévouer à l'intérêt général de la chrétienté; il n'entendait pas se sacrifier aux vues particulières de Charles-Quint. Les deux rivaux ne pouvaient marcher ensemble, et l'Allemagne fut réduite à ses seules forces. Son héroïque effort suffit heureusement à sauver Vienne. C'est là que Soliman dut comprendre pour la première fois que l'Occident lui serait inexpugnable. Nous n'avons point à parler de cette mémorable défense; mais nous devons rappeler que François Ier, qui n'agissait pas de concert avec Charles-Quint, ne se crut pas par là dispensé de pourvoir à la sûreté de l'Europe. Une ligue fut conclue pour cet objet entre la France et l'Angleterre. Les deux puissances devaient mettre sur pied leurs armées et former derrière l'Empire comme une réserve de la chrétienté. La perspective de cette seconde ligue de défense ne contribua pas faiblement à arrêter Soliman. Au fond, la ligue prévoyait une double éventualité : son but sincère et hautement avoué était de faire face au Turc; son but secret, mais non moins sérieux, était au besoin de tenir tête à l'Empire. Elle était également capable de protéger la sécurité de l'Europe et de défendre l'intérêt national. Jusqu'à la fin, la France cherchait ses appuis parmi les puissances chrétiennes.

Mais l'alliance de l'Angleterre ne devait pas longtemps rester fidèle et

Digitized by Google

secourable à la France. Tandis qu'Henri VIII était absorbé tout entier dans son œuvre de schisme et dans ses débauches sanglantes, notre patrie allait une fois encore se retrouver seule à se mesurer contre l'Empire, et l'Empire reparaissait dans l'arène environné d'un nouveau prestige de triomphe et de gloire.

Charles-Quint revenait alors de sa première et brillante expédition d'Afrique. Il était allé poursuivre la piraterie musulmane jusque dans son repaire, planter l'étendard de la croix sur ces rivages qui ne l'avaient pas vu depuis Saint-Louis, et ainsi donner à ses armes, que pour la première fois il dirigeait en personne, la consécration d'une victoire gagnée au profit du Christianisme et de la civilisation. Il avait réussi. Barberousse vaincu, Tunis réduite, il se retournait vers l'Europe se faisant de sa gloire et de ses services un titre nouveau pour la domination. Le champion de la chrétienté contre ses ennemis du dehors ne devait-il pas en être reconnu le chef politique à l'intérieur? La France seule faisait obstacle à ce régime de subordination. Maître de la Méditerranée, Charles-Quint tourna contre Marseille la flotte même qui venait de forcer Tunis.

Ce fut pour la politique française le moment de la crise décisive et suprême; ce fut l'heure qui engagea l'avenir. Jusqu'alors peut-être, François Ier n'avait jamais envisagé sans illusion l'étendue de la lutte qu'il soutenait et les nécessités qu'il devait accepter. A cette époque, pour la première fois dans un document officiel, nous le voyons accuser son adversaire non plus de vouloir lui ravir telle ou telle province, mais de prétendre à « la monarchie du monde[1]. » Il comprit que tant que vivrait une telle ambition, la politique française ne pouvait avoir qu'une seule loi: la résistance; qu'un seul intérêt : s'en procurer les moyens et les ressources. Il reconnut d'ailleurs que sa position indécise avec la Turquie ne pouvait se prolonger davantage, et qu'il était temps d'assurer nos côtes et nos ports contre la piraterie musulmane au moment où la flotte espagnole allait les attaquer. Il ne put enfin se dissimuler plus longtemps que l'Europe chrétienne tout entière, dominée, menacée ou circonvenue par l'Empereur, ne lui offrait pas un seul point d'appui solide, une seule alliance fidèle, et que ce qui avait jusque là contenu Charles-Quint, c'était la diversion permanente opérée par les armes ottomanes. Les Turcs étaient donc un contrepoids nécessaire à l'Empire, un élément essentiel de cet ordre nouveau qui se nommera plus tard l'équilibre européen. François Ier n'hésita plus. Ce rapprochement auquel depuis longtemps le poussait malgré lui la force des choses, il l'accomplit par une démarche définitive, irrévocable. Il n'avait eu jusqu'alors à Constantinople que

[1] Instructions données à Jean de la Forêt. *Négociations*, t. I.

Digitized by Google

des agents secrets ; il envoya une ambassade solennelle ; il signa avec le Sultan un alliance permanente et publique. C'était le désastre de Pavie qui avait provoqué nos premières intelligences avec la Porte ; ce fut l'invasion de la Provence qui motiva notre premier traité. Chaque phase de cette révolution diplomatique s'accomplissait sous le feu de l'ennemi, et, chose étrange ! elle s'accomplissait par les instruments même qui semblaient devoir lui être le plus contraires. Notre premier agent auprès de la Porte avait été un Hongrois ; notre premier ambassadeur, le signataire de notre premier traité, fut un chevalier de Saint-Jean ; ensuite nous eûmes souvent pour ambassadeurs à Constantinople des évêques, comme afin de mieux attester l'avénement des temps nouveaux qui changeaient et entraînaient tout.

Ainsi donc, ce qui rapprocha la France de la Turquie, ce fut le plus légitime et le plus impérieux des intérêts, son indépendance à défendre ; mais, en revanche, qui est-ce qui a pu à ce moment rapprocher la Turquie de la France ? Il faut le savoir pour achever de comprendre cette alliance. La nécessité ne pesait pas sur la Turquie, le fanatisme la dominait encore. Tout ne devait-il pas l'éloigner de nous ? Et cependant elle nous fut toujours fidèle ; et cependant c'était Soliman qui n'avait cessé de nous tendre la main et avoir reçu la nôtre, semble être demeuré à ses yeux le plus rare et le plus beau succès de son règne. Quel était donc cet attrait qui poussait vers le Roi Très-Chrétien le conquérant de l'islamisme ? une sorte de sympathie personnelle peut n'y avoir pas été étrangère, et voici comment cette sympathie avait pu naître : Soliman n'était habitué qu'à de basses supplications d'ennemis prosternés ; lorsque François Ier, vaincu, prisonnier, lui demanda du secours, il prit un ton tout différent[1]. Peut-être le Sultan, qui était un grand homme, fut-il séduit, et comme subjugué par cette audace dans le péril, et surtout par cette fierté dans le malheur, dont jusque-là il n'avait pas l'idée. Le vainqueur de Rhodes et de Belgrade n'était pas indigne d'aimer le Roi chevalier. Mais il y avait pour ce rapprochement de la Turquie vers la France des raisons plus politiques et plus profondes. Les luttes que le Sultan avait à soutenir en Asie contre la Perse appelaient de ce côté la meilleure partie de ses forces ; elles lui montrèrent la nécessité d'assurer du côté de l'Europe l'existence et la sécurité de son Empire. Jusque-là il n'avait guère eu d'autres rapports avec les nations chrétiennes que ceux de vainqueurs à vaincus ; sous l'orgueil de sa force il commença à sentir l'infériorité de son isolement. Il se défiait de l'Europe, et en même temps il aspirait à s'en rapprocher ; il tendait à la ruiner, et il eût ambitionné de s'y marquer une place. Comment s'étonner de ce double et contradictoire sentiment ? il se

[1] *Négociations*, t. I

Digitized by Google

retrouve partout et toujours. Les Rois barbares, après avoir vaincu les légions romaines, ne mettaient-ils pas leur gloire à se parer du titre d'alliés de l'Empire romain? Et de tout temps n'a-t-on pas vu les régimes de conquêtes aspirer à passer vis-à-vis des Etats anciens de la position de vainqueur à celle de pareil et d'ami. Soliman aussi était vis-à-vis de l'Europe un chef de Barbares, un souverain par droit de conquête; à côté de la soif d'envahir, commençait à se faire jour en lui le besoin de la stabilité. Notre alliance ne blessait pas le premier de ces deux instincts, la France était trop loin pour se trouver sur son passage; elle répondait admirablement au second, la France était toujours demeurée, aux yeux de l'Orient, le grand combattant des Croisades, le représentant politique et militaire de la chrétienté : le nom de Franc était resté synonime du nom de chrétien. C'était donc la chrétienté même qui, par l'organe de François Ier, reconnaissait l'existence de l'Empire ottoman. Son établissement en Europe était désormais consacré; il se trouvait introduit dans la politique européenne; une place lui était faite dans le concert européen.

Mais admis par la France il dut y marcher à sa suite; conduit par elle, il dut agir pour elle. Il n'y manqua pas : la France eut à sa disposition les forces de l'Empire ottoman. Quand elle n'avait eu à lui demander qu'une simple diversion, les négociations secrètes avaient suffi; maintenant le résultat des négociations publiques fut une coopération active et directe. Ce fut le 15 septembre 1537, dans le golfe de Patras, que les deux pavillons Turc et Français se joignirent pour la première fois; et après s'être salués en amis, se dirigèrent ensemble contre les rivages d'Italie. Coalition inouïe entre les fleurs de lys et le croissant! La Méditerranée s'étonna de porter la flotte du corsaire Barberousse naviguant et combattant de conserve avec les vaisseaux du Roi de France. L'Italie frémit d'épouvante et d'horreur; les Turcs n'avaient pas, dans cette nouvelle expédition, dépouillé leurs procédés habituels de guerre; les côtes ravagées, le pillage et l'incendie promenés sans pitié, une multitude d'habitants emmenés en esclavage, marquèrent comme de coutume leur funeste passage. A ce spectacle toute l'Europe s'émut et s'indigna contre la France et la France même sembla repousser avec répugnance le contact de ses nouveaux alliés. Pour leur ouvrir Toulon, François Ier fut obligé d'en faire sortir tous ses propres sujets; les Turcs ne purent poser le pied sur le territoire français que dans le désert d'une cité vide et muette[1].

Mais une nécessité supérieure commandait tous les sacrifices; et quand François Ier était réduit à ruiner et à brûler lui-même, par les mains de ses propres soldats, l'une de ses plus riches provinces, pour

[1] *Négociations*, t. I, extrait des registres municipaux de Toulon.

Digitized by Google

y voir l'invasion s'y consumer et s'y ensevelir, en face de cette belle Provence changée en tombeau, nos ennemis avaient-ils encore le droit de se plaindre des horreurs et des extrémités de la guerre? Notre Roi ne leur montrait-il pas assez que le choix des moyens de défense ne lui était point laissé? Il fallait disputer aux Espagnols la Méditerranée; de même que les Suisses nous donnaient une infanterie, la Porte nous fournit une marine. Cette marine, en effet, en restant sous le pavillon ottoman, continua d'être à notre disposition; mais, par la suite, effrayé lui-même de l'arme qu'il avait entre les mains, notre gouvernement n'en fit plus guère qu'un usage comminatoire. Il amenait la flotte turque, docile à le suivre, dans les eaux de l'Espagne ou de l'Italie, puis il la laissait là suspendue sans frapper. Plus d'une fois elle se plaignit de l'inaction à laquelle elle était condamnée[1]; c'était, de notre part, un ménagement pour l'Europe, mais de tels ménagements sont-ils toujours possibles?

Quoi qu'il en soit, le nouveau pas que la France avait fait dans l'amitié de la Turquie, le nouveau et terrible service qu'elle retirait des armes infidèles agrandissait sa dette envers les intérêts chrétiens en Orient. Cette dette, comment l'a-t-elle payée? Qu'on relise le traité signé entre François Ier et Soliman. Jamais la France n'avait paru s'éloigner davantage des traditions des Croisades, et jamais en réalité elle n'en avait aussi efficacement assuré les résultats. Cette barrière qui s'était relevée derrière les exploits des chevaliers s'abaissait sous l'action de la diplomatie; l'Orient cessait de nous être fermé. La liberté et la sûreté du commerce promise au pavillon français, la juridiction civile et commerciale des consuls seuls reconnue entre les marchands chrétiens, le témoignage des Turcs non admis dans les contestations entre Turcs et Français; dans les causes criminelles, les Français soustraits à la juridiction locale des tribunaux inférieurs, inviolables à leur partialité jalouse, et ne pouvant être condamnés que par la Sublime-Porte elle-même, où les soutenait le patronage des ambassadeurs; la faculté de tester et les droits des héritiers, soit *ab intestat*, soit testamentaires, placés à l'abri de la confiscation, sous la sauve-garde des consuls; l'exemption de tout tribut pour les Français qui résideraient pendant moins de dix ans sur les terres du Grand-Seigneur; pour tous la libre profession de leur foi, le libre exercice de leur culte assurés et garantis; enfin, la liberté rendue aux esclaves et aux prisonniers, à ceux même qui s'étaient faits Turcs en abjurant leur foi, et la piraterie interdite désormais contre la France; telles étaient les principales stipulations du traité. Au sein de la barbarie, il installait la civilisation

[1] *Négociations*, t. II. Passim.

Digitized by Google

à couvert de ses atteintes; il assurait la liberté religieuse, il fondait la liberté civile et commerciale des chrétiens dans le Levant[1].

Voici donc la seconde phase de notre alliance avec la Porte : coopération de la Turquie dans la défense de la France, établissements européens préparés et garantis en Orient sous la protection française.

Je dis européens, car, bien que la France seule eût traité, elle avait stipulé pour l'Europe comme pour elle. L'un des derniers articles réservait spécialement à nos alliés de ce moment-là, au Pape, au Roi d'Angleterre et au Roi d'Écosse, la faculté d'être admis au traité aux mêmes conditions que nous-mêmes; et dans ses instructions à son ambassadeur, François Ier allait jusqu'à prévoir que ses ennemis d'alors devraient être compris un jour dans cette pacification générale[2]. Il avait donc conscience cette fois que son œuvre survivrait à la guerre; il posait pour l'avenir la France médiatrice entre l'Occident et l'Orient.

Cette médiation fut la troisième phase; elle est le dernier aspect de l'alliance que nous étudions. Elle s'exerça d'abord en faveur des deux puissances qu'elle devait étonner davantage : Venise et l'Empire.

Pour Venise, une paix avec la Turquie n'était pas chose nouvelle; ce qui était nouveau, c'était de la devoir à la France. Venise avait précédé les autres nations en Turquie; son négoce l'y poussait; elle ne connaissait pas d'autre loi. Avanies, exactions, elle avait tout supporté pour acheter à ses marchands le monopole du Levant, à sa diplomatie l'abord exclusif de la Porte-Ottomane. Ainsi, le commerce, par un étrange contraste, avait continué de suivre cette route que les armes de la chevalerie avaient frayée, puis abandonnée, et Venise se consolait en exploitant l'Empire ottoman, que l'Europe ne songeait plus à attaquer.

Mais quand nous parûmes à Constantinople, Venise, avec son alliance purement commerciale, fut éclipsée. A côté de nous, la République de Saint-Marc cessait d'être le point d'appui de la Turquie en Occident; elle restait seulement un voisin beaucoup trop rapproché en Orient. Qu'allaient donc devenir ses priviléges commerciaux et surtout ses possessions orientales, débris de l'Empire d'Orient, de tout temps convoitées par les conquérants de Constantinople. La République de Saint-Marc, troublée, se jeta dans des ligues contre la Turquie. Mais bientôt la ruine de son négoce, la perte de ses territoires, la contraignirent à demander la paix. Elle lui fut accordée, cette paix; elle lui fut accordée avec l'appui et sous la protection de la France. Désormais, la position de Venise à Constantinople était changée sans retour; elle dut vivre sous le couvert de notre influence, subordonner sa politique à la nôtre, marcher

[1] *Négociations*, t. II. Passim.
[2] Instructions à Jean de la Forêt. *Négociations*, t. I.

Digitized by Google

enfin à notre suite dans cet Orient où longtemps elle avait paru seule. Le traité que nous lui obtînmes, onéreux sans doute, puisqu'il terminait une guerre pleine de désastres, lui était pourtant nécessaire. Il arrêtait les conquêtes musulmanes, il prévenait pour elle une ruine imminente et totale, il rétablissait sur le même pied que les nôtres ses priviléges commerciaux. Jamais Venise ne nous pardonna ce service; elle n'y vit que notre prépondérance et son déclin [1].

Mais où parut davantage encore le succès de notre politique, ce fut quand l'ambassadeur de France amena devant la Porte l'ambassadeur de l'Empire.

Cet Empereur qui nous avait à nous-même reproché notre alliance avec la Turquie comme une défection envers la chrétienté, il venait à son tour solliciter cette même alliance, et c'était à nous qu'il avait recours pour l'obtenir. Charles-Quint introduit à Constantinople par François Ier ! Quel hommage rendu à la nécessité européenne de notre influence pacifique en Orient! Quelle justification de notre politique! Quel désaveu de la politique impériale !

L'Empire ne pouvait réclamer au-dedans la subordination de tous les peuples chrétiens, qu'à condition de justifier sa suprématie au dehors par un antagonisme permanent contre les infidèles. Eh bien! ces deux faces inséparables de sa monarchie universelle, politique extérieure, politique intérieure, Charles-Quint vit tout s'écrouler en même temps; il vit la France rompre sans retour la subordination de l'Occident, et lui-même confessa son impuissance à attaquer l'Orient. En demandant la paix à la Turquie, en l'obtenant par nous, Charles-Quint perdait plus que son dernier soldat; il perdait la raison d'être de son ambition; il perdait le droit de l'avouer devant l'Europe. C'est ce jour là qu'il aurait dû abdiquer; personne désormais n'avait plus de titre à faire valoir pour menacer l'équilibre des nations et l'indépendance de la France. François Ier pouvait mourir.

Arrêtons-nous ici; nous n'avons pas besoin d'aller plus loin pour apprécier l'œuvre de ce prince et l'avenir qu'il a fait à la France.

François Ier a été contre la monarchie universelle le champion de l'indépendance nationale. C'est au profit de cette cause sacrée qu'il a fait tourner la puissance et le courage barbare et jusque là destructeur de la Turquie. Le salut de la France a été le motif de cette alliance; la liberté de l'Europe le résultat. En retour, la France et l'Europe ayant eu besoin de la Turquie, ont dû reconnaître et sanctionner son existence; après avoir été pour nous une arme de guerre, la Tur-

[1] Correspondance de l'évêque de Montpellier, Pélissier, ambassadeur de France à Venise. Il faut voir surtout par quelles violences contre cet ambassadeur se fit jour la rancune du Sénat et du peuple de Venise contre notre prépondérance en Orient. Voyez aussi en note les principaux articles du traité de la Porte avec Venise, *Négociations*, t. I.

Digitized by Google

quie est devenue pour tous un élément de l'équilibre européen. Mais aussi, à partir de ce jour, les grands débordements de l'islamisme, jusque-là presque irrésistibles, s'arrêtent d'eux-mêmes. Il y a d'autres causes sans doute à ce changement, mais enfin on n'a pas assez remarqué peut-être cette coïncidence entre notre alliance avec les Turcs et la fin de leurs conquêtes. Initiés par nous à ces conflits de prépondérance où les peuples civilisés se mesurent sans s'anéantir, ayant contribué à fonder le système d'équilibre, y trouvant la garantie de leur durée, les Turcs durent à leur tour subir la loi souveraine de ce système et ne plus attenter à l'existence des nations. La France a stipulé du même coup la sûreté de l'Europe vis-à-vis de la Turquie, la sûreté de la Turquie vis-à-vis de l'Europe.

Elle a fait plus; elle a ouvert l'Orient à l'Europe. A l'invasion guerrière des Croisades depuis longtemps et définitivement abandonnée, elle a substitué une prise de possession toute pacifique et non moins chrétienne. C'est en protégeant les sanctuaires et les établissements chrétiens dans le Levant, c'est en y menant les autres peuples à sa suite et sous son patronage, c'est en y installant sous la garantie de son pavillon la liberté du commerce, de la civilisation et du catholicisme que François Ier a légitimé son alliance avec le croissant. Il ne faut pas séparer ces deux faces de la politique française; défenseur de l'indépendance de l'Occident, l'allié de Soliman, l'adversaire de Charles-Quint et en même temps le patron du catholicisme en Orient.

Charles-Quint, François Ier, Soliman, trois grandes figures qui dominent souverainement la première moitié du seizième siècle! Trois politiques qui se disputent l'avenir. A qui donc l'avenir a-t-il appartenu? Le temps, a dit quelque part M. de Maistre, est le premier ministre de la Providence dans le gouvernement des nations. A qui le temps, à qui la Providence ont-ils donné raison?

Charles-Quint a presque toujours gagné les batailles, et au résultat c'est lui qui se trouve vaincu. Non-seulement il n'a pas fondé sa monarchie universelle, mais cette ambition excessive a marqué le terme de la grandeur et de la fécondité de son pays. Vainement se survit-il à lui-même dans Philippe II; Charles-Quint et Philippe II laissent après eux, incapable d'aucun grand homme et d'aucune grande chose, la terre épuisée qui avait produit le Cid, Isabelle-la-Catholique et saint Ignace de Loyola. La décadence de l'Espagne! voilà la condamnation et le châtiment visibles de la politique de Charles-Quint.

François Ier, presque toujours vaincu, lègue à ses successeurs l'indépendance de la France tellement vivace désormais qu'elle ne périra pas même dans l'épreuve des guerres civiles. Loin de là! la lutte que nous venons de voir s'inaugurer par une résistance désespérée contre la domination universelle de l'Empire, Richelieu la terminera par l'éta-

Digitized by Google

blissement de la prépondérance française au sein de l'Europe affranchie. De la crise, où s'élaborent les temps modernes, le royaume de François Ier sortira donc la première des monarchies chrétiennes, et la première des monarchies chrétiennes se trouva digne de porter cette incomparable génération des Turenne et des Condé, des Descartes et des Bossuet. Le progrès simultané de la puissance et de la civilisation françaises, voilà la justification, voilà la récompence de la politique de François Ier.

Soliman est le plus grand des conquérants de l'islamisme et il est le dernier. Il lui fallut sans doute une grande force et de grandes victoires pour étendre son Empire aussi loin qu'il devait jamais aller; pour lui marquer sa place définitive en Occident et amener enfin l'Europe à en reconnaître et à en accepter l'établissement. Mais quel fut le résultat de ce succès? C'est que le torrent s'étant creusé son lit cessa de déborder. Soliman ferme pour son peuple l'ère des conquêtes; il inaugure l'ère de la stabilité. Ce ne devait pas être nécessairement une décadence, c'était un progrès différent et meilleur imposé pour l'avenir à cette nouvelle race de barbares. Elle s'était étendue par ses armes; il lui restait à s'élever par ses erreurs. Malheureusement elle n'a pas eu cette vertu. Sa religion, puissante pour détruire, s'est trouvée insuffisante pour édifier, et le mahométisme, incapable de donner une civilisation, n'a eu de force que pour repousser la civilisation chrétienne. Voilà comment ce peuple s'affaisse dès qu'il s'arrête; voilà comment le règne de Soliman marque à la fois l'apogée et le déclin de la puissance ottomane. Ce ne fut pas la faute personnelle de ce grand homme; c'est le crime et la condamnation de son culte et de sa foi.

La France pourtant ouvrait à ces contrées les perspectives d'un bien autre avenir. Il n'a pas tenu à notre patrie que ce dépôt de civilisation qu'elle gardait en Occident, que ces germes féconds qu'elle développait dans son sein, elle ne les communiquât à l'Orient. Nous venons de voir notre ancienne monarchie poser le pied dans ce pays; il faudrait maintenant la suivre occupée à relever les débris épars et mutilés laissés par les croisades et les pélerinages, et à ranimer jusqu'au souvenir des églises primitives. Elle établit des évêques et des monastères partout où atteignent ses consuls. On la voit faire de son ambassade le centre d'un courant continuel de missions qui s'enfoncent jusque dans la Tauride, la Perse et la Tartarie, partout abriter la croix sous les plis de son drapeau et couvrir de l'inviolabilité de ses ambassadeurs les apôtres de l'Eglise. Elle fait revivre enfin cette glorieuse confusion du nom de Franc et du nom de Chrétien. Conquête de paix et de régénération! pourquoi faut-il que l'Orient ne s'y soit point livré? Les races musulmanes se laissèrent comme cerner et circonvenir, mais jamais pénétrer. Il leur avait donc été donné d'avoir à

Digitized by Google

côté d'elles la source de la vie ; elles avaient refusé de s'y abreuver ; cette source se tarit.

Nous avons dit à quel titre notre patrie entra en Orient; nous ne devons pas taire comment elle s'en retira. Un seul mot suffira d'ailleurs. La France se fatigua de son apostolat et abandonna l'Orient à son mauvais destin. Ce jour-là ce ne fut pas seulement l'avenir de l'Orient dont il fallut pour longtemps du moins désespérer; ce fut notre propre avenir en ce pays que nous abdiquâmes. Nous renoncions à continuer notre rôle providentiel; l'influence unique qui nous avait été donnée pour le remplir nous fut retirée. Grande leçon! loi suprême! Le pouvoir nous échappa quand nous cessâmes d'accomplir le devoir. Nous n'étions plus rien dès que nous n'étions plus les représentants du Christianisme. N'est-ce pas là tout le secret de la grandeur et de la décadence de l'influence française dans le Levant; et n'avions-nous pas raison d'affirmer au début de cette étude, qu'il est des causes immortelles que les peuples ne peuvent servir sans s'élever, abandonner sans descendre ?

Vte DE MEAUX.

Digitized by Google

CHARLES-QUINT

I. *Son abdication, son séjour et sa mort au monastère de Yuste*, par M. Mignet, 1 volume in-8°. Paris, 1854. — II. *Chronique de la vie intérieure et de la politique de Charles-Quint, de son abdication et de sa retraite dans le clottre de Yuste*, par M. Amédée Pichot, 1 vol, in-8°. Paris, 1854. — III. *Retraite et mort de Charles-Quint au monastère de Yuste*, par M Gachard, tome 1er, in-8°. Bruxelles, 1854. — M. Stirling, un vol. in-8°. Edinburgh, 1854.

L'attention du monde pensant a été, dans les derniers temps, souvent appelée, et longtemps retenue sur la grande figure de Charles-Quint. On a voulu, surtout, savoir comment la pensée d'une abdication avait été provoquée par les évènements, et s'était mûrie dans l'esprit altier et ferme, mais sévère et mélancolique de ce puissant souverain; comment il avait supporté la retraite; quelles furent, dans cette transformation de son existence, les dispositions de sa pensée, les occupations de son temps; comment, enfin, il reçut la mort qui, précédée par un cortége de cruelles infirmités, vint, de bonne heure, le saisir dans la solitude. Des travaux d'un mérite varié, d'une érudition profonde et curieuse, d'une haute portée philosophique, ont contenté sur ce point l'attente du public sérieux. Les documents authentiques de l'une des époques les plus essentielles de l'histoire moderne, documents inconnus ou méconnus jusqu'à présent, ont été mis au jour par les investigations laborieuses et judicieuses de M. Mignet, de M. Gachard, de M. Pichot, de M. Stirling, à qui les grands dépôts de Paris, de Simancas, de Bruxelles, ont révélé leurs mystères et communiqué leurs trésors. A l'aide de cette connaissance intime et complète des faits, et s'appuyant, dès lors, sur des bases inébranlables, M. Mignet et ses émules ont rectifié une foule de notions erronées qui s'étaient enracinées dans les esprits; ils ont comblé des lacunes qui mutilaient le tableau du seizième siècle, et en altéraient la physionomie générale. Des quatres ouvrages que nous annonçons, les trois premiers sont achevés; celui de M. Gachard attend la publication d'un second volume, dont la matière est plus considérable, et le contenu

Digitized by Google

plus important que ceux du premier tome. Nous nous occuperons de cette publication quand elle se trouvera complète. Aujourd'hui, nous essaierons quelques considérations générales sur les trois autres ouvrages, en nous tenant de préférence aux écrivains de notre nation. L'un d'eux a, dans son jugement, toute l'autorité, dans son style, toute la dignité soutenue de l'*histoire*; l'autre évite, avec une modestie consciencieuse, de se présenter comme narrateur du *règne* de son héros; c'est une simple *chronique* qu'il a voulu mettre au jour, satisfait de définir le véritable caractère de Charles-Quint, et de l'éclairer par un choix piquant d'anecdotes véridiques.

Le siècle où nous sommes, fécond en grandes catastrophes, n'offre presque aucun exemple d'une renonciation volontaire. D'abdications, c'est autre chose; mais on ne saurait s'étonner si notre âge, accoutumé à voir les favoris de la fortune abuser de ses grâces, et ne quitter la scène qu'après avoir vu leurs propres espérances et la fidélité de leurs derniers adhérents faire naufrage, s'est tourné avec une admiration curieuse vers les actions suprêmes d'un prince qui sut prévenir le déclin par la retraite, et déposer, toute pleine encore, la coupe d'une grandeur sans égale, d'une puissance dont, avant tout autre, lui-même avait reconnu la fragilité.

Rien de plus complexe que la situation dans laquelle, Roi titulaire à six ans, régnant par lui-même à dix-sept, Empereur d'Occident à dix-neuf, conquérant, par ses lieutenants, d'une moitié du nouveau monde, présent par la pensée, jusqu'au moment de sa mort, à tous les événements considérables qui s'accomplissaient dans la sphère de la chrétienté et celle des puissances musulmanes, Charles-Quint passa le temps de son gouvernement, qui remplit les trois quarts de sa vie. Lui-même réunissait en sa personne, jusqu'à un certain degré, les qualités diverses des races souveraines dont le sang se confondait dans ses veines, et dont les couronnes se rencontraient sur sa tête. Le caractère allemand finit par dominer chez son frère; son fils fut tout Espagnol, et la postérité de Philippe II exagéra même ce caractère excessif; celle de Ferdinand garda jusqu'au bout la physionomie germanique, avec un penchant marqué vers les manières italiennes. Pour Charles-Quint, il était, au besoin, toujours avec aisance, et surtout avec dignité, Flamand, Autrichien, Espagnol, Italien, et la langue française était celle qu'il employait le plus volontiers et le plus naturellement; la tradition des usages, et (ce qui est plus essentiel) des sentiments héréditaires de la maison de Bourgogne finit avec lui; mais il l'avait conservée dans toute son intégrité.

L'antagonisme de Charles-Quint avec la maison qui régnait en France, alors même qu'il n'aurait pas résulté de l'opposition naturelle des deux monarchies, aurait été, dans l'Empereur, une partie de l'hé-

Digitized by Google

ritage de Charles-le-Hardi. Comment une lutte acharnée n'aurait-elle pas éclaté et continué jusqu'à l'épuisement des deux parties, entre le successeur de Louis XII et le souverain qui représentait à la fois Marie de Bourgogne et Maximilien d'Autriche, Ferdinand-le-Catholique, Isabelle de Castille, et jusqu'à ces Rois d'Aragon, Pierre et Alphonse, qui avaient dépouillé la maison d'Anjou des couronnes de Sicile et de Naples? Les Etats possédés par Charles-Quint à titre héréditaire, et ceux dont il était devenu suzerain par son élévation au trône impérial, enfermaient la France dans un réseau de contrées belliqueuses et de places bien fortifiées; des prétentions assez fondées sur le titre de sa naissance, d'autres pour qui le code féodal (encore invoqué, quoique sur le déclin de sa force), fournissait du moins des prétextes plausibles, excitaient le rival de François Ier à revendiquer le duché de Bourgogne et l'ancien royaume d'Arles, provinces qui désormais faisaient deux des portions les plus essentielles du territoire français. Naples, Milan, la suprématie en Ligurie, en Corse, en Toscane et dans toute la Lombardie, tels étaient les enjeux de cette lutte gigantesque; Charles-Quint ne pouvait refuser de l'accepter. Il s'y comporta généralement avec une vigueur soutenue par la réflexion, mais tempérée par une sorte de lenteur qui venait en lui de l'appréciation calme et complète de toutes les difficultés dont chaque entreprise était hérissée. Les provocations les plus violentes arrachèrent rarement à Charles-Quint l'expression d'une colère qu'il savait renfermer dans la dignité d'un silence systématique. Il était sévère plutôt que vindicatif. Il versait le sang, toutes les fois que son droit et son ambition lui semblaient d'accord, avec peu de retenue, mais sans plaisir; il saisissait volontiers l'occasion de pardonner, et nul mieux que lui ne parut avoir oublié complétement les injures les plus irritantes.

Les écrivains que nous suivons se plaisent à mettre en relief les témoignages qui prouvent combien furent sincères dans Charles-Quint, à toutes les époques de sa vie, l'adhésion absolue aux croyances, l'attachement respectueux aux pratiques de l'Église catholique; combien, dans les relations de famille qu'il lui fut donné de partager, son cœur fut droit et même affectueux. Charles ne connut point son père; il entrevit à peine son aïeul (Ferdinand-le-Catholique); il n'aperçut sa mère que dans l'état lamentable où l'intelligence de cette princesse, voilée par une stupeur douloureuse, se refusait à tout exercice, à toute communication habituelle avec les siens. Mais Charles fut envers l'archiduc Ferdinand un frère généreux, jusqu'à l'excès peut-être de la confiance; tout en disposant de ses sœurs (suivant la règle inflexible des familles souveraines), d'après les combinaisons de sa politique, il leur témoigna constamment une vigilante tendresse, et réussit à s'en faire presque adorer; sa liaison avec l'impé-

Digitized by Google

ratrice fut un modèle d'affection conjugale, avec un mélange de dignité et de candeur qui n'appartient qu'aux natures élevées. La fidélité passionnée qu'il garda jusqu'au tombeau à la mémoire de cette princesse est un des traits les plus attachants de son caractère. Enfin Charles-Quint, au déclin de sa vie, put se reprocher à bon droit de s'être montré trop jaloux de la grandeur future de son fils; quant à ses filles, il avait été pour elles, constamment et sans faiblesse, un protecteur affectueux.

Les relations des ambassadeurs vénitiens, très spirituellement employées par M. Mignet et analysées par M. Pichot, s'accordent sur la dignité soutenue des manières de Charles-Quint, mais diffèrent quant à ce qui concerne la pureté de ses mœurs. Il est certain du moins qu'il n'essaya jamais d'affaiblir en principe la sévérité des prescriptions religieuses sur ce point; qu'il jeta toujours sur ses faiblesses un manteau de dignité; qu'une étiquette austère présidait à tous les actes visibles de sa vie privée, et que sa jeunesse, commencée assez tard, finit plutôt que celles des hommes ordinaires. Ce fut, du reste, une des faveurs équivoques dont la fortune sembla prendre plaisir à combler Charles-Quint, qu'un grand éclat environnât la vie de ses deux enfants naturels, Marguerite et Juan, dont il avait enveloppé de tant de voiles les naissances, séparées l'une de l'autre par un intervalle de vingt-six ans [1].

Le rôle principal, et, à quelques égards, décisif, que Charles-Quint joua, depuis 1519 jusqu'en 1556, au milieu des mouvements d'agression et de résistance également passionnés, également indomptables, qui caractérisent l'histoire religieuse du seizième siècle, ce rôle parut souvent manquer de décision, il ne manqua jamais de franchise. On sait combien il s'en fallait qu'en 1517 et dans le cours des années suivantes, les questions controversées fussent posées avec la même netteté qu'elles l'ont été après la tenue du Concile de Trente, d'une part, de l'autre, après la convocation des Synodes d'Augsbourg et de Dordrecht. Charles, très jeune au moment où s'engagea ce que le vieil Érasme appelait, en gémissant, la tragédie luthérienne [2], n'était nullement préparé par son éducation à résoudre des questions théologiques; mais il avait une volonté ferme, et qui ne se démentit jamais, de prêter main-forte aux décisions, une fois rendues, de l'Église universelle. Aussi longtemps qu'il put croire qu'il serait possible de transiger, de se concilier, d'arriver par des réformes librement consenties et légitimement effectuées, à satisfaire des griefs énoncés avec des instances menaçantes, Charles-Quint temporisa, négocia, proposa des conventions intérimaires, s'efforçant de conserver l'unité de la nation germanique, et cette paix intérieure de l'Empire dont le

[1] 1521, 1547.
[2] Tragediam illam lutherianam.

Digitized by Google

rétablissement avait été le grand honneur de son aïeul Maximilien. Mais quand la Réformation eut annoncé la constitution d'une Église nouvelle, ou plutôt d'un groupe d'Églises nouvelles, dont chacune revendiquait pour elle seule l'autorité des enseignements primitifs du Christianisme, quand l'Église catholique romaine eut constaté l'impossibilité de s'entendre avec ses antagonistes, et son parti pris de conserver, en tout ce qu'il avait d'essentiel, l'établissement religieux d'alors, Charles-Quint adopta des mesures tranchées, et se décida sans retour à ne garder la couronne impériale qu'autant qu'il parviendrait à rétablir dans l'Empire la domination exclusive de sa propre foi.

En Italie, en Espagne, dans les Pays-Bas et dans le comté de Bourgogne, partout où il était le maître direct, il employa les moyens les plus sévères, et souvent les plus sommaires, pour empêcher la Réforme protestante de jeter ou de conserver des racines. Dans les contrées où il n'était que suzerain, son pouvoir n'allait pas jusque là; mais il combattit de toutes ses forces pour atteindre le même but; et quand il vit qu'il fallait y renoncer, Charles-Quint ne voulut plus garder sa couronne. Calme autant qu'expérimenté dans sa politique, il put insinuer à son frère, qui le remplaçait sur le trône impérial, la nécessité de tolérer ce qu'il était dès-lors impossible de faire cesser, la pluralité des religions en Allemagne; mais pour lui-même, il se considéra comme le champion exclusif de la foi catholique romaine, et il la servit dans la retraite, lorsque le déclin de ses forces et l'éclipse de sa fortune lui firent sentir qu'à d'autres désormais appartiendrait le soin de la défendre par le glaive et de la protéger par la législation.

On a discuté souvent sur les conséquences qu'aurait pu amener dans la série des événements religieux et politiques de l'Europe une résolution du chef de la maison d'Autriche contraire à celle que Charles-Quint prit au sujet de la Réformation protestante. Les hommes qui ont avec rectitude le sens des études historiques donnent en général peu de temps aux spéculations de cette sorte; ils savent combien l'imagination y a plus de part que le jugement. A l'égard de Charles-Quint et de Ferdinand son frère, que des souvenirs récents, glorieux et sacrés, une éducation au moins en partie espagnole, et de grands intérêts à ménager dans les péninsules d'Espagne et d'Italie, attachaient invinciblement à l'ancienne foi, la supposition qu'ils auraient pu l'abandonner ne présente aucun côté raisonnable. Il en était différemment de Maximilien II, et plus encore de Mathias. En s'attachant au parti que suivait déjà la portion la plus considérable de la noblesse et de la haute bourgeoisie de leurs Etats, ces princes eussent peut-être échangé le rôle héréditaire de leur maison et les traditions constantes chez les descendants de Rodolphe Ier, contre une tactique qui aurait

Digitized by Google

donné à leur puissance dans les pays allemands, hongrois et bohêmes, une base plus forte, un caractère plus populaire. Mais la ligne que Charles-Quint suivit avec une mâle persévérance, et souvent avec une héroïque ardeur, lui fut imposée par sa conscience autant que dictée par les conditions essentielles de sa politique. Chez les Espagnols et chez les peuples des Deux-Siciles, la foi catholique était le plus invincible, le plus ardent, le plus national des sentiments. La lutte contre les Maures terminée, mais récente encore en Andalousie, et vigoureusement poursuivie sur la côte de Barbarie, avait exalté ce sentiment au point que l'inquisition, destinée à mettre hors de toute atteinte l'uniformité de la foi, était en peu d'années, tant dans l'Aragon que dans la Castille, devenue respectable et presque chère à la multitude. Je ne parle point ici des esprits éclairés, ni des âmes pénétrées par le véritable esprit du Christianisme[1].

A l'égard des pouvoirs musulmans, Charles-Quint prit, dès le premier jour, et conserva pendant tout son règne, sans la moindre variation, l'attitude qui convenait au successeur de Conrad III, de Frédéric Barberousse et de saint Ferdinand, au représentant de Godefroy de Bouillon, au beau-frère du héros tombé sous les coups des Turcs à Mohacs, pour la défense de la frontière chrétienne et de l'indépendance hongroise. Vis-à-vis des Ottomans et des Barbaresques, Charles-Quint comprit du premier jour et remplit sans épargner aucun sacrifice le rôle imposé par le devoir et l'honneur au prince que l'étendue de ses Etats et le rang traditionnel de sa dignité chargeaient plus expressément de soutenir la civilisation religieuse et sociale de la république chrétienne contre les agressions d'un système à la fois théologique et politique qui la menaçait d'une totale subversion. La conduite de Charles à cet égard peut être louée sans restriction, car il n'alla point, sauf de rares exceptions, assaillir les Musulmans sur les terres dont ils avaient la possession exclusive, fruit d'une occupation séculaire ; mais il fit les plus grands efforts pour préserver de leurs dévastations les côtes de la Méditerranée, et pour délivrer de leurs hordes la Hongrie, la Pologne, l'Allemagne elle-même, et la Vénétie, en un mot, le cœur de la chrétienté. S'il ne put sauver Bude, au moins il éloigna le croissant de Vienne et refoula les garnisons ottomanes jusqu'au-delà de Strigonie et d'Albe royale.

S'il fut contraint d'assister à la chute de Rhodes, qu'il déplorait amèrement, il donna, dans l'île de Malte, un boulevart nouveau, et celui-là inexpugnable, à la liberté des mers, aux intérêts commerciaux de l'Europe civilisée. Quand sur les côtes de Barbarie, sortant de son

[1] La population de Naples ayant au contraire énergiquement repoussé l'établissement du Saint-Office, Charles-Quint eut la sagesse de renoncer à l'établir dans cette partie de ses Etats.

Digitized by Google

attitude habituelle, Charles-Quint prit le rôle d'agresseur, il est à propos d'observer que, d'abord, il ne faisait que continuer l'œuvre commencée, et à lui léguée par Ferdinand, son grand-père, et par Ximénès; ensuite, que pour réprimer avec efficacité les courses des pirates barbaresques, il était indispensable de les déloger de leurs repaires et de transformer en forteresses chrétiennes les ports d'Oran, d'Alger, de Bougie, de Tunis et de Tripoli, d'où sortaient annuellement des escadres qui portaient la désolation tout autour des côtes de l'Espagne, de l'Italie, de la Sicile, de la Sardaigne et de l'Archipel, alors vénitien.

On n'apprécie pas, en général, à leur valeur véritable les forces dont disposaient alors, pour la ruine de la chrétienté, Soliman à Constantinople, et les vassaux africains de ce formidable successeur du second Mahomet. Il faut songer que tout ce qui, à cette époque, composait l'élément perturbateur et la force révolutionnaire dans les pays chrétiens, avait une tendance bien prononcée à s'affranchir des obligations connexes envers la religion et l'Etat, à embrasser l'islamisme, et à s'ouvrir, sous les drapeaux du Sultan, ou de ses lieutenants en Barbarie, une carrière militaire qui porta quelques-uns de ces renégats au faîte des honneurs. Il faut se souvenir que les Turcs, en Europe, n'étaient nullement une nation mais un corps d'occupation dont le recrutement s'opérait presque uniquement au moyen des enfants arrachés, *comme tribut*, aux familles des Raïas chrétiens et des captifs enlevés dans une série continuelle d'expéditions militaires, surtout dans les pays slaves et hongrois. Au milieu de ces troupeaux de fils adoptifs de l'islamisme (car leur éducation détruisait en eux tout ce qu'ils avaient reçu de la naissance, pour n'y substituer que le zèle fanatique du Koran), les renégats formaient une troupe d'élite; on se croyait plus assuré de leur fidélité parce qu'ils n'avaient aucun quartier à espérer des compatriotes dont ils venaient de trahir la cause; on leur reconnaissait, d'ailleurs, sur les Turcs d'origine, et les « enfants de tribut » abrutis par l'esclavage, une supériorité considérable d'intelligence. Le nombre de ces renégats était prodigieux. Les principaux emplois de l'Empire leur devenaient accessibles, et l'on citerait difficilement, sous Soliman « le Magnifique » et les deux Sélim [1], un chef illustre des armées musulmanes de terre ou de mer qui n'eût été chrétien, ou ne fût fils de chrétien. Cette circonstance explique le fait si embarrassant pour l'historien, qu'aux quinzième et seizième siècles les arts militaires fleurirent chez les Turcs plus que dans aucune autre nation appartenant à la famille chrétienne, et que cependant tout, dans la discipline militaire comme

[1] L'un prédécesseur, l'autre successeur, immédiats, de Soliman.

Digitized by Google

dans l'organisation civile, succomba sitôt chez les Turcs à un irrémédiable déclin ; c'est que d'eux-mêmes les Ottomans n'apportaient en Europe, pour lutter avec la civilisation toujours croissante de la chrétienté, qu'une barbarie alternativement enivrée par un transport fanatique et engourdie par une paresse rêveuse ; mais ils opposèrent à l'Europe chrétienne ses propres armes fournies par des transfuges; ils eurent, par ces renégats, la communication des théories, l'application des pratiques qui rendaient les Italiens et les Aragonais si puissants sur mer, les Suisses, les lansquenets, les hussards et les pancertes[1], si redoutables sur terre. Les Ottomans vécurent longtemps sur ces emprunts, et ont même fini par s'en approprier à demeure une petite partie. Pendant le règne de Charles-Quint, ils tinrent en suspens la fortune générale de la civilisation en Europe ; on put croire que la question résolue par le bras de Charles-Martel devant Tours s'était, au bout de sept cents ans, reproduite tout entière devant Vienne, où le génie de Charles-Quint fit reculer celui de Soliman. Durant tout le reste de leur règne, les deux frères couronnés, Charles et Ferdinand, ne perdirent jamais le généreux espoir de repousser loin du Danube les ennemis de la civilisation européenne. Des lettres publiées récemment, et dont nos auteurs rapportent plusieurs passages, prouvent que l'Empereur et le Roi des Romains ne se résignèrent jamais à la perte de Bude, ni même à celle de Belgrade ; qu'ils s'occupèrent avec passion de conserver la Transylvanie (cette position dont Ferdinand savait apprécier la haute importance stratégique), et de recouvrer la Valaquie[2], la Moldavie, l'Herzegovine[3] et l'Albanie, dont les derniers champions s'étaient associés étroitement à l'Eglise romaine et à la chevalerie italienne. Enfin, Charles-Quint aspirait à la gloire d'être le libérateur de la Grèce : déjà, sous les auspices de son aïeul, Gonzalve de Cordoue avait chassé les Turcs de Céphalonie; les lieutenants de Charles-Quint reprirent aux infidèles les clefs du Péloponèse, Patras et Coron. Il ne tint point à son fils qu'après la glorieuse journée de Lépante, la chrétienté ne pût quitter le deuil qu'elle avait pris à la chute de Constantinople.

Quant aux incursions des Barbaresques, dont la répression fut un des buts principaux de l'activité de Charles-Quint et l'une des tâches les plus pénibles de son règne, pour bien comprendre l'étendue d'une des calamités que ces adversaires sans pitié infligeaient à l'Europe, il faut se rappeler qu'au seizième siècle les successeurs des khalifes n'aspiraient pas moins à la domination des mers qu'à la conquête de la terre, et que leurs flottes énormes n'étaient presque composées que de

[1] Milices allemande, hongroise et polonaise.
[2] Ces documents l'appellent Transalpine.
[3] A laquelle on gardait son nom féodal, duché de Saint-Sabe.

Digitized by Google

bâtiments à rames. Or, réservant les Musulmans d'origine [1] et les rénégats pour combattre sur le pont de ces navires, ils n'enchaînaient sur les bancs, pour s'acquitter de la manœuvre, que des matelots grecs, et surtout des captifs espagnols, italiens, dalmates et même provençaux. Lorsqu'en 1535 Charles-Quint parvint à s'emparer de Tunis, il trouva dans le bagne de ce repaire et sur les galères turques amarrées à la Goulette quatre-vingt-un esclaves français [2], qui furent mis en liberté, avec dix-huit à vingt mille « d'autres nations, » comme Charles-Quint l'écrit, avec cette simplicité admirable qui faisait dire de lui au plus modéré de ses antagonistes en matière religieuse, Mélanchton : « Sa vie privée est pleine de retenue, de sobriété, de mo-
» destie. Il choisit ses amis à cause de leurs vertus... Toutes les fois
» que je l'ai vu, il m'a semblé être en présence d'un de ces demi-
» dieux qu'on dit avoir vécu jadis parmi les hommes [3]. »

La chimère de l'établissement d'une monarchie universelle ne se présenta jamais à l'esprit de Charles-Quint; on trouve dans tous les documents émanés de lui, depuis les actes officiels jusqu'aux communications les plus confidentielles, la marque des égards sincères qu'il conservait pour la dignité royale, même chez les princes dont l'hostilité persévérante et la duplicité l'avaient le plus justement irrité, et de la haute opinion qu'il s'était faite des ressources de ses deux antagonistes dans l'Europe occidentale, les Rois de France et d'Angleterre. Mais il faut reconnaître que Charles aspirait à la direction suprême, à la primauté politique de l'Occident; de tels sentiments lui étaient, de la manière la plus naturelle, inspirés par le nombre, la diffusion et l'étendue de ses Etats; on peut même dire qu'ils lui étaient imposés par le titre même de la dignité dont il était investi. Depuis la chute de Frédéric II, il n'était jamais arrivé que le chef de l'Empire romain-germanique fût, par lui-même, un prince d'une très grande puissance [4]. Mais Charles-Quint possédait presque l'équivalent des États qu'avait régis Charlemagne [5]; la suprématie exercée par ce grand homme que, pendant tout le moyen-âge, l'opinion générale avait considéré comme le droit de ses successeurs, dut frapper l'imagination de Charles-Quint, et marquer, par des aspirations démesurées, le caractère de sa politique.

[1] Lebenti, Galiondji.

[2] Dix d'entre eux étaient domestiques du Dauphin et du duc d'Orléans.

[3] Lettre de Mélanchton, en date de 1535. *Epistolæ solutæ Philippe Melanchtonii*, — cité par M. Pichot, p. 150 de son ouvrage.

[4] Il y aurait peut-être une exception à noter pour Sigismond de Luxembourg.

[5] Charles-Quint possédait *de moins* que Charlemagne la portion principale des Gaules; *de plus* la portion principale de la Péninsule espagnole, l'Italie méridionale, la Sicile, les Indes occidentales. La différence essentielle entre ces potentats séparés par sept cents années de différence, c'est que la souveraineté de Charlemagne sur la Germanie et la Lombardie était directe et générale, tandis que Charles-Quint n'était, dans la portion la plus considérable de ces contrées, qu'un suzerain mal obéi.

Digitized by Google

La cause principale et inguérissable de faiblesse pour l'Empire de Charles-Quint résidait dans la multiplicité des nations réunies sous son sceptre ou vassales du trône impérial, nations animées de passions contraires, se croyant des intérêts opposés, et toutes aspirant à l'autonomie. Charles s'épuisa en efforts stériles pour faire agir avec concert et réduire à une discipline commune cette vaste agglomération de contrées dont le progrès incessant des conquêtes dans le Nouveau-Monde accroissait encore la complication; de ce côté, pendant tout le règne du petit-fils d'Isabelle, l'Espagne ne fit que labourer avec l'épée : la moisson était réservée à Philippe II et aux successeurs de ce Roi. L'Empereur reconnut de bonne heure que sa tâche dépassait les forces d'un seul homme; que le lien qui rassemblait ses États divers était tout artificiel, faible d'ailleurs et précaire; il prit la sage et courageuse résolution d'aller, par des arrangements prévoyants, au-devant d'une dissolution qui devait être une catastrophe, si elle venait à s'accomplir contre le gré du souverain. Il délégua d'abord à son frère, dans les provinces germaniques (qui formaient le patrimoine originaire de la maison de Habsbourg), la plénitude de l'autorité souveraine; puis il désigna ce même prince pour son héritier dans tous ces pays; il lui mit sur la tête les couronnes de Bohême et de Hongrie; il le fit élire Roi des Romains, et de la sorte lui-même consomma le partage de ses États entre les deux branches issues de Philippe-le-Beau. Il sentait même l'utilité d'aller plus loin dans cette œuvre de séparation; il envisageait dans un avenir rapproché la reconstitution, en faveur de princes issus tant de lui que de son frère, d'autant de trônes distincts que la Providence avait rassemblé de peuples divers sous leur main. Ce projet, ou plutôt ce désir, ressort avec assez de clarté d'une de ses lettres à son fils, encore prince des Asturies et déjà veuf de sa première femme, Marie de Portugal[1]. « Le moyen le plus sûr » de maintenir les sujets dans la fidélité... est d'avoir plusieurs fils, » en lesquels consiste la consolidation des États, chacun de ceux-ci » espérant être gouverné en particulier par l'un des princes. » Ainsi pensait Charles en 1548. Cette opinion demeura toujours en théorie pour ce qui concernait la branche espagnole de la maison de Habsbourg, sauf le peu d'années pendant lesquelles Philippe II délégua le gouvernement des Pays-Bas catholiques à sa fille[2] et à son gendre; mais Ferdinand, frère de l'Empereur, fit à chacun de ses trois fils[3] une part souveraine dans son héritage.

Il y eut pourtant un moment où le génie si ferme de Charles-Quint chancela dans l'application de ses propres doctrines, et par faiblesse

[1] Lettre citée par M. Pichot, p. 126 et 127 de son ouvrage.
[2] L'infante Isabelle-Claire-Eugénie.
[3] Maximilien II, qui fut Empereur; Charles, qui eut la Styrie, Cilly, la Carinthie, la Carniole, la Croatie et Goritz; Ferdinand, qui obtint le Tyrol et toute l'*Autriche antérieure*.

Digitized by Google

envers l'héritier direct de sa puissance, essaya de revenir sur la résolution dont nous parlons. En 1551, Charles fit quelques tentatives pour obtenir de son frère, au profit du prince des Asturies (alors Roi titulaire des Deux-Siciles), une renonciation au titre de Roi des Romains, et à l'expectative de la dignité impériale. Mais Ferdinand résista d'une manière opiniâtre, quoique respectueuse; les électeurs et les autres princes allemands témoignèrent en outre une répugnance invincible à donner au prince castillan, qui n'avait aucune de leurs sympathies, le moyen d'être un jour leur suzerain; Charles reconnut bientôt qu'il faisait fausse route; il revint de bonne grâce sur ses pas, et persévéra loyalement dans cette ligne de conduite. Dès lors il n'y avait, dans l'ambition de Charles-Quint, plus rien qui se rapportât à sa personne. Il allait entreprendre une campagne, à bien des égards la plus difficile de son règne, comme elle en fut la moins heureuse. Mais il ne s'engageait qu'à contre-cœur dans cette entreprise nécessaire [1]; il voulait satisfaire, en frappant un coup qui pouvait être décisif, à l'appel chaque jour plus pressant des nécessités politiques de l'Empire; et aussitôt après, obéir au désir passionné de retraite et de solitude, lequel, depuis la mort de l'Impératrice, arrivée en 1539, s'était, d'époque en époque, présentée à son âme, avec une force croissante, qui finit par dominer toutes ses facultés.

Dans l'étude qu'ils ont faite du caractère de leur héros, principalement au moyen des correspondances de famille et des autres documents confidentiels que les dernières années ont mis en lumière, les écrivains qui nous guident ont rencontré des indications fréquentes du projet, qu'à partir de sa quarantième année, Charles-Quint forma de quitter la vie du siècle; quant au choix, pour cette retraite, du monastère de San Geronimo de Yuste, dans l'Estramadure castillane, on n'en trouve aucune trace antérieure à la date d'une lettre écrite par l'Empereur au prince des Asturies, le 30 juin 1553: « Faites-moi construire, au côté de ce monastère, une » maison suffisante pour que j'y puisse vivre avec le domestique » nécessaire *dans la classe d'un particulier.* » Philippe, qui, au printemps de 1554, visita lui-même les travaux, interpréta cette dernière clause d'une manière assez libérale. Avant de s'enfermer dans cet asile, Charles fut longtemps retenu sur le seuil de l'abdication par l'espérance de laisser à ses successeurs la paix rétablie avec toutes les puissances chrétiennes. Cette noble et sage disposition ayant échoué contre l'aversion obstinée de Paul IV et de Henry II, les infirmités de l'Empereur, aigries par la souffrance morale, empirèrent bientôt de manière à ne lui permettre aucun délai ultérieur. Il prit congé de ses sujets et du monde, dans une cérémonie pleine de

[1] Contre Henry II, Roi de France, qui relevait de ses ruines la ligue protestante, vaincue à Mühlbarg.

Digitized by Google

dignité plus encore que de pompe, et par un discours assez long, où la grandeur de son caractère éclate plus que dans aucuns des éloges que, pendant quarante années de règne, la flatterie et même le génie lui avaient donnés; et cependant Charles avait été chanté par Louis Arioste et par Victoire Colonna [1], par Garcilaso et par Ercilla; Guicciardini avait loué ses qualités d'homme d'Etat; la Renaissance des lettres lui avait payé un tribut enthousiaste, auquel il savait mettre tout son prix.

Ce ne fut que le 28 septembre 1556, onze mois après avoir déposé le diadême, dans l'assemblée des Etats à Bruxelles, que Charles-Quint, au terme de sa dernière navigation, toucha le territoire espagnol. Le 21 septembre 1558, il prononçait ces paroles suprêmes : *Ya voy, señor!* « Me voici, Seigneur! » Et Philippe II préparait pour sa tombe, à Grenade, l'épitaphe qui couronne dignement le récit vraiment épique de ce règne : « Descendants de Charles-Quint, si quelqu'un de vous » vient à surpasser la gloire de ses actions, qu'il prenne place à côté » de lui dans cette tombe; que les autres s'en abstiennent avec » respect! »

Pendant cette retraite de deux années, dont M. Mignet et ses émules ont recherché avec soin et classé par ordre les Mémoires détaillés, Charles, en même temps que l'humilité d'un anachorète, témoigna l'activité de pensée et la résolution d'esprit d'un homme d'état encore plein de vigueur; les soucis qu'apportent les affaires publiques ne lui laissèrent aucune trêve. On aurait pu dire de lui, comme de la malheureuse Phénicienne : *Curæ non ipsâ in morte relinquunt.* Les événements qui se succédèrent pendant ce court intervalle furent en quelque sorte une répétition précipitée des scènes qui s'étaient déroulées pendant le long drame du règne finissant; Charles eut à suivre de la pensée une guerre de son fils avec la France, une lutte du même prince à main armée avec le Souverain Pontife, des combats acharnés avec les Turcs en Hongrie, avec les Barbaresques sur toutes les mers; des courriers lui apportèrent nouvelle sur nouvelle d'une victoire éclatante (devant Saint-Quentin), et d'un traité désavantageux (conclu par le duc d'Albe avec Paul IV); l'avis de l'homme d'état par excellence de son siècle fut sollicité sur les négociations avec la cour de Navarre; les éventualités de l'ouverture d'une succession royale en Portugal furent soumises au jugement de celui qui repoussait avec une satiété mélancolique les titres indélébiles de Majesté et d'Empereur. Enfin, la Réformation protestante, qui avait été dans les Pays-Bas la douleur, dans l'Allemagne l'obstacle indestructible et la faiblesse irremédiable de ce règne,

[1] Le plus illustre entre les rivaux de Charles-Quint, François Ier, fit de son coté une riche moisson de panégyriques dans le vaste champ de l'inspiration et de l'obséquiosité italiennes. Alamanni a célébré en beaux vers le Roi qui, pourtant, tenta si peu d'efforts pour sauver la liberté de Florence.

Digitized by Google

apparut en Espagne comme une menace implacable, aux regards de Charles, encore fermes, quoique la mort prochaine y répandît quelque chose de son trouble. Vis-à-vis cet ancien adversaire, l'ancien Empereur n'employa plus aucun des moyens de temporisation et de ménagement auxquels la politique l'avait contraint, non-seulement dans ses Etats électifs, mais généralement sur toutes les terres germaniques. Charles, à Yuste, ne fut plus qu'un petit-fils d'Isabelle; il pressa le zèle de l'Inquisition; il contribua certainement, par la violence de ses avis, à précipiter et à rendre décisive la catastrophe à laquelle aboutit une tentative que l'éducation intellectuelle et la complexion morale du peuple espagnol repoussaient également.

Jusqu'à son dernier jour, Charles-Quint fut au plus haut degré le gardien de la chose publique et le chef de sa propre famille, l'un et l'autre par le conseil quand il avait cessé de l'être par l'autorité ; encore celle-ci ne lui aurait pas fait défaut, s'il eût consenti à la ressaisir; car, à chaque difficulté considérable, son fils et son frère l'adjurèrent de reprendre ses couronnes; Charles à Yuste, commanda par ses désirs, avec plus d'efficacité souvent qu'à Bruxelles, à Vienne, à Tolède et à Naples, il n'avait fait par sa puissance.

A part quelques bizarreries, qui semblaient moins étranges dans leur temps, et quelques misères inséparables de la condition humaine, cette fin d'une grande vie en fut le digne couronnement. Les soins que l'érudition contemporaine a mis à éclaircir ce chapitre de l'histoire, obscurci jusqu'à présent par tant de préjugés, ou passé sous silence par le plus injuste dédain, n'ont point été perdus pour la critique ; elle a rectifié bien des jugements sur Charles-Quint et rendu à Philippe second lui-même la justice que sur ce point il mérite : elle nous a montré comme un bon fils celui qui fut un père peut-être coupable, et certainementt très malheureux. La publication prochaine des documents rassemblés à Bruxelles par M. Gachard nous fournira l'occasion naturelle de revenir sur un sujet, dont l'extrême richesse devient plus frappante à mesure qu'on s'engage plus avant dans son examen. Ce règne de quarante ans, fécond en péripéties plus qu'aucun de ceux qui l'avaient précédé depuis la catastrophe de la maison de Souabe, plus qu'aucun de ceux qui le suivirent jusqu'à la ruine des Stuarts, présente tant de côtés sur qui la juste curiosité ne se reconnaît pas volontiers satisfaite; il y a tant d'enseignements utiles à en déduire, même pour nos sociétés contemporaines, que la reconnaissance du public sérieux se trouve certainement acquise aux écrivains voués à ce genre de labeur. Puissent d'efficaces encouragements suivre jusqu'au bout leurs entreprises!

ADOLPHE DE CIRCOURT.

Digitized by Google

HISTOIRE LITTÉRAIRE

DE LA

LITTÉRATURE POPULAIRE

Histoire des Livres populaires, ou de la Littérature du Colportage depuis le seizième siècle jusqu'à l'établissement de la commission d'examen des livres du colportage, par Charles Nisard. — Paris, Amyot, 1854, 2 vol in-8°.

« Que la critique fasse grâce à l'idée, si l'exécution lui paraît condamnable, » tel est le vœu modeste par lequel M. Charles Nisard termine son livre, et que nous citons au début de cet article, non pour condamner la manière dont il a rempli sa tâche, mais pour lui donner acte du choix très heureux de son sujet.

Histoire des livres populaires ! Ce titre, s'il faut en faire l'aveu, nous a singulièrement alléché. Nous ne nous défendons pas d'avoir toujours eu, sinon une admiration enthousiaste, du moins une très vive curiosité pour cette littérature qui va trouver le paysan dans sa chaumière, se glisse dans la mansarde de l'ouvrier, anime le travail en commun, ou charme les rares loisirs du travailleur solitaire. Plus d'une fois, non content d'examiner les images grossièrement coloriées qui tapissaient la muraille de ces humbles demeures : le *Juif-Errant*, *Crédit est mort*, ou le portrait de Napoléon, la mort de Poniatowski, etc., nous avons donné un coup d'œil à la modeste tablette, confidente des lectures de l'artisan, ou aux livrets enfumés qui gisaient sur le manteau de la cheminée du villageois. C'est là qu'à côté de l'inévitable *Mathieu Lœnsbergh* ou du *Calendrier des Bergers*, nous retrouvions *Jean de Paris*, le *Testament de Michel Morin*, souvent hélas !

Digitized by Google

le *Grand-Albert*, les *Aventures de Roquelaure*, les *Œuvres badines de Piron*.

Quoi qu'il en soit, nous nous plaisons à feuilleter ces volumes qui, bien mieux que la bibliothèque de l'homme du monde, trahissent le tour d'esprit, les idées favorites de leur possesseur. Nous n'étions rebuté ni par les caractères en têtes de clous, ni par ce papier gris ou bleu, dont l'épicier ne voudrait pas ; nous aimions jusqu'à ces figures grotesques gravées au canif sur poirier de fil, à raison de 5 fr. la planche, que M. Nisard a eu l'heureuse idée de reproduire fidèlement dans son ouvrage dont ils ne constituent pas un des moindres attraits. Avec quel plaisir nous y avons retrouvé ces vieilles connaissances, le *Messager boiteux* et son curieux entourage, sans oublier l'*Enfant qui pleure*, symbôle mystérieux qu'on admire d'autant plus qu'on le comprend moins ; *Geneviève de Brabant* avec sa biche et son enfant, les *Quatre fils Aymon* juchés sur leur unique cheval, ou assiégés *à coups de canon* par Charlemagne dans leur château des Ardennes ! Que de fois nous avons maudit certains éditeurs modernes qui, sous prétexte d'introduire plus de fidélité dans le costume, nous ont gâté ces physionomies familières en essayant de les rajeunir, ou plutôt en leur donnant un faux air moyen-âge, à l'aide d'un archaïsme prétentieux !

D'où vient cet intérêt ? Est-ce manie de bibliophile ou d'antiquaire qui retrouve, dans ces livrets vendus quatre sols par les colporteurs, certains ouvrages dont il a vu les éditions originales se payer au poids de l'or à la salle Silvestre ou à l'*Auctioneers-room?* Le savant bibliographe anglais Dibdin raconte, dans son *Voyage en France*, avec quel ravissement il découvrit, au fond d'une librairie populaire de Rouen, parmi les produits de la *Bibliothèque bleue*, des romans de chevalerie devenus introuvables en Angleterre, où ils avaient été reproduits par les presses de Robert Caxton, et dont quelques-uns manquaient au *Club de Roxburgh*, le tout à trois livres douze sous la douzaine. En effet, la plupart de ces productions, nées au moyen-âge, sont restées, pour le fond et pour la forme, ce qu'elles étaient au quinzième et au seizième siècle. Pour elles la science n'a pas fait un pas ; les mœurs sont restées les mêmes. A peine le langage a-t-il subi, dans les éditions modernes, quelques rajeunissements maudits par le bibliophile, à l'égal des prétendues réformes que nous signalions tout à l'heure dans l'imagerie populaire.

Les cantiques et histoires de saints, en prose et en vers, remontent aux premiers temps de l'église chrétienne, et reproduisent ou les légendes conservées dans les *Acta sanctorum* ou ces proses rimées qu'on chanta d'abord dans les églises, et qui, jointes à certaines actions figurées, formèrent le fonds des premiers essais de l'art dramatique. M. Nisard a fort bien montré (11, 129 et 265) comment la *Grande*

Digitized by Google

Bible des Noëls et plusieurs cantiques spirituels laissent encore apercevoir, soit dans leur forme dialoguée, soit dans un certain enchaînement des divers épisodes, le lien qui les rattache aux anciens mystères et aux moralités dont ils sont des fragments et des transformations. *Huon de Bordeaux, Galien restauré, Valentin et Orson*, et la plupart des romans de la *Bibliothèque bleue*, ne sont autres que ces anciens poèmes du treizième siècle, mis en prose aux siècles suivants, fragments plus ou moins défigurés de ce cycle national de Charlemagne auquel il a été donné de défrayer à la fois les travaux de nos érudits et les lectures des habitants de nos campagnes. Nos paysans du midi, lorsqu'ils lisent l'*Histoire de Pierre de Provence et de la belle Maguelone*, ne se doutent guère que peut-être Pétrarque a retouché pour eux ce vieux roman, lorsqu'il étudiait à l'Université de Montpellier. La *Danse macabre*, les *Visions de Lazare en Enfer*, le *Purgatoire de saint Patrice* nous reportent en plein moyen-âge et respirent cette sombre poésie du Christianisme primitif, remise en honneur par les Frères mendiants, qui a inspiré les peintures d'Orcagna et d'Holbein, le *Testament* de Jean de Meung, et l'*Enfer* du Dante. Nous avons reconnu des allégories du *Roman de la Rose*, des fragments de ballades de Christine de Pisan[1], des formules de galanterie quatre fois séculaires, dans ces *Guides des Amants* qui se vendent encore dans nos campagnes. Il y a tel de ces livrets qui renferme de grosses injures à l'adresse des huguenots ou des *ligueux*, et qui porte sa date en même temps que la trace de ces passions d'un autre âge. Un autre recommande de fuir les mauvais livres, et le lecteur du dix-neuvième siècle est tout étonné de voir les exemples pris parmi des ouvrages contemporains de Henri IV. Que dire de ces *Civilités puériles et honnêtes* où l'on avertit les fidèles « de ne pas se peigner dans les églises, » comme les petits maîtres du temps de Louis XIII, et autres préceptes du même genre. « Il y a des gens qui, pour leur commodité, quand ils ont chaud ou quand ils ont quelque chose à faire, mettent les cheveux derrière les oreilles ou sous leur chapeau; cela est très malhonnête, et il est à propos de laisser toujours pendre ses cheveux naturellement. » Voilà des recommandations qu'il est permis de trouver un peu... *perruques*, si l'on veut bien nous passer cette détestable plaisanterie que le sujet amène sous notre plume malgré nous. Tous ces livres forment encore le fond des lectures populaires, ou ne disparaissent de la bibliothèque du colportage que pour trouver un refuge dans celle du bibliophile et de l'érudit.

[1] Qu'on lise le *Jardin de l'honnête amour, nouvellement dressé pour l'utilité de la Jeunesse*, petit livret qui se réimprime tous les ans chez Pellerin, à Epinal. On trouvera à la fin une pièce de vers intitulée : les *Récréations et devises amoureuses, par demandes et réponses joyeuses*, laquelle n'est autre que les *Gieux à vendre*, de Christine de Pisan.

Digitized by Google

Et pourtant, ne voir dans l'étude des livres populaires qu'un caprice de bibliomane, ou même une curiosité de littérateur, serait, à notre avis, envisager la question par son côté le moins sérieux, et méconnaître les liens qui la rattachent aux problèmes sociaux les plus élevés, en même temps qu'à ce grand mouvement, qui, né en Allemagne, vers la fin du siècle dernier, a ramené de toutes parts les esprits à l'examen des littératures primitives. Il y a là un point de vue philosophique dont il est impossible de ne pas tenir compte. C'est un philosophe, Herder, qui donna la première impulsion au mouvement que nous venons de signaler, et ce n'est pas par hasard qu'il a coïncidé avec les tentatives de régénération sociale et politique. S'il est vrai, comme on l'a dit, que depuis quatre siècles les sept huitièmes de la population française ne lisent d'autres livres que ceux dont il s'agit, on ne saurait admettre que le milieu intellectuel et moral dans lequel ont vécu tant de générations successives n'ait exercé aucune influence sur l'éducation du peuple, et il ne peut être indifférent au moraliste, à l'administrateur, d'étudier cette influence d'autant plus redoutable qu'elle s'exerce sans contrepoids et sans contradicteur. C'est un publiciste anglais qui a dit : « Laissez-moi faire les chansons d'un peuple et je vous permets de faire ses lois. » De tout temps, ceux qui ont voulu agir sur les masses ont reconnu cette puissance. Calvin ne dédaignait pas d'envoyer lui-même dans les villages des colporteurs et des petits livres. De nos jours, nous avons vu les mêmes agents jouer un grand rôle dans la propagande révolutionnaire et anarchiste. Il y a donc intérêt pour tous les défenseurs officiels ou officieux de la société à connaître la portée d'une machine aussi puissante, et l'ouvrage même qui nous suggère ces observations doit son origine à une louable mesure de l'autorité administrative, ayant pour but de réglementer le commerce et la distribution des écrits à l'usage du peuple.

L'histoire de la littérature populaire est donc intéressante à un double point de vue, ou plutôt elle réunit deux études qu'il n'est guère permis de séparer aujourd'hui dans une appréciation critique : celle de l'influence morale et celle de l'influence littéraire.

Mais d'abord, qu'est-ce que la littérature populaire ? En quoi se distingue-t-elle de celle des classes instruites ! A quels caractères et dans quelles manifestations doit-on la reconnaître ? A la première question, M. Nisard répond : C'est la littérature du colportage ; ce sont ces mille et un livrets que les marchands ambulants répandent dans les campagnes, et qui, de tous les coins de la France, ont dû comparaître devant la commission chargée d'écarter les mauvais et de marquer les bons d'une estampille. Or, M. Nisard était secrétaire de cette commission, circonstance unique qui lui a donné l'idée et les moyens de faire l'histoire des livres rassemblés momentanément sous sa main.

Digitized by Google

Nous examinerons plus tard les immenses avantages, mêlés de quelques inconvénients, que la position particulière de M. Nisard lui donnait pour traiter l'histoire des livres populaires; mais peut-être, parmi ces inconvénients, convient-il de signaler dès à présent un peu trop de facilité à croire qu'il avait en main tous les éléments de son sujet. Il est certain que la balle du colporteur est la source principale à laquelle le peuple, depuis l'invention de l'imprimerie, va demander ses lectures. Encore y aurait-il tout d'abord une distinction à établir sur ce point entre le peuple des villes et celui des campagnes. Mais enfin, *livre du colportage* et *livre populaire* sont-ils absolument synonymes dans la réalité, comme ils le sont sur le titre de l'ouvrage de M. Nisard? La tradition, le hasard, le don d'une main amie, la propagande religieuse ou politique, l'école où les enfants se rendent chaque jour, d'autres circonstances enfin ne peuvent-elles pas faire pénétrer dans la chaumière ou dans la mansarde ces livres qui doivent en charmer les loisirs et quelquefois en troubler la paix? Le répertoire même des colporteurs, malgré sa composition généralement uniforme, de même qu'il s'augmente quelquefois de nouveaux articles, en voit aussi disparaître d'autres qui ont joui d'une longue popularité. Ainsi, les fonds actuels de MM. Baudot (de Troyes), Pellerin (d'Epinal), Deckherr (de Montbéliard) et autres, sur lesquels M. Nisard a dressé sa statistique, diffèrent déjà, par un assez grand nombre d'articles, du répertoire de Tiger, *au Pilier littéraire*, qui exploitait la même branche de librairie au commencement de ce siècle. Ce dernier catalogue lui-même, si on le compare avec celui de la fameuse veuve Oudot, qui recevait à Paris, précisément un siècle auparavant, le dépôt de la *Bibliothèque bleue* de Troyes[1], présente des différences encore plus notables, et cette comparaison fait ressortir les vices nombreux que le temps a produits dans la demande et dans la production des livres populaires. Que serait-ce, si l'on avait des listes semblables pour les temps voisins de la découverte de l'imprimerie? On peut y suppléer jusqu'à un certain point par les témoignages d'auteurs contemporains, constatant l'existence de livres alors populaires et qui ont cessé de l'être aujourd'hui. Si le plan de M. Nisard comportait l'exclusion de cette partie rétrospective du sujet (et pourtant il annonce une histoire, et non un simple inventaire), il y a là un élément d'appréciation morale et littéraire que nous ne devons pas négliger.

Ainsi, il y a des livres populaires en dehors de ceux du colportage;

[1] Ce catalogue, répertoire curieux, et le plus complet que l'on connaisse, de la littérature populaire à une époque donnée, se trouve à la suite d'un recueil de chansons publié en 1726 par la veuve Nicolas Oudot. Il a été reproduit en partie par M. Leroux de Lincy, à la suite de son introduction à la *Nouvelle Bibliothèque bleue*. Les curieux auraient su gré à M. Nisard de le réimprimer.

Digitized by Google

nous ajouterons que tout livre du colportage n'est pas nécessairement un livre populaire. Il nous est arrivé dernièrement de parcourir l'étalage d'un de ces marchands ambulants, dans un village de Gascogne; au milieu de livrets communs à toute la France, et d'ouvrages patois, qui, pour le dire en passant, forment dans chaque province un répertoire spécial trop négligé par M. Nisard, nous nous souvenons d'avoir rencontré des livrets tels que les *Béquilles du Diable boiteux*, brochure écrite au commencement du dix-huitième siècle, à l'occasion du roman de Lesage, et parfaitement inintelligible pour les lecteurs à l'usage desquels elle est cependant encore réimprimée et colportée au bout d'un siècle, par la force de l'habitude. Evidemment, ce n'est pas là un livre populaire, pas plus que le *Diable boiteux* lui-même, que *Gil Blas*, que les *Œuvres de madame Cottin*, les *Contes de Marmontel*, et une foule d'autres productions dont il suffit de lire les titres (*Angelica Kauffmann*, par Léon de Wailly; *François de Guise*, par Brisset; les *Croppys*, la *Bataille de la Boyne*, par Banim; *Witikind*, les *Délivrances de Bude*, traduits de l'allemand, etc., etc. [1]), pour se convaincre qu'ils n'ont rien de populaire, bien que M. Nisard les cite comme étant « une partie essentielle du fonds primitif du colportage. » Le plus souvent, ainsi qu'il le reconnaît lui-même, ce sont des rebuts de magasin, des *rossignols*, en langage du métier, que les libraires des grandes villes tâchent d'écouler dans la province par l'intermédiaire des colporteurs.

Quant à d'autres romans qui ont joui ou jouissent encore d'une incontestable popularité auprès d'une certaine classe de lecteurs, nous ne les appellerons pas pour cela des livres populaires, parce qu'ils s'adressent, non aux illettrés, mais aux demi-savants; non à la franche ignorance du paysan et de l'ouvrier, mais aux mauvaises passions, ou tout au moins à l'oisiveté, à la curiosité malsaine de la pire population des villes et des campagnes. Par qui Pigault-Lebrun était-il lu? Par les désœuvrés du Directoire, par les lycéens de l'Empire, qui y trouvaient une science de mauvais aloi mise au service d'opinions fort relâchées, pour ne pas dire très hostiles, à l'endroit de la morale et de la religion. M. Paul de Kock, avec moins de prétention et de parti pris, continua le même genre de succès auprès des grisettes et des commis de magasin. Ducray-Duminil parodiait, à l'usage des portières, les créations fantastiques d'Anne Radcliffe. Sans doute les romans d'Eugène Sue ont fini par descendre jusqu'aux classes dont ils avaient la prétention de retracer les mœurs; mais on sait assez que ces tableaux s'adressaient primitivement à un tout autre public. Enfin, ces publications illustrées à quatre sols, qui essayent, non sans succès, de se substituer à l'ancien fonds du colportage, et qui, dit M. Nisard, « se vendent

[1] *Histoire des Livres populaires*, 11,579 et suiv.

Digitized by Google

comme du pain » (il devrait dire comme du poison), tout cela, nous le répétons, est destiné primitivement, moins au peuple proprement dit, qui finit cependant par en être atteint, qu'aux oisifs des grandes villes, aux demi-lettrés de la province; toute cette littérature malsaine et souvent prétentieuse, vous la rencontrerez dans la poche de l'habitué d'estaminet, dans le pupitre du collégien ou du clerc d'huissier, sur la chiffonnière de la grisette et de l'habitante de la rue Bréda, plutôt que dans la chambre de l'ouvrier, et surtout dans la cabane du paysan.

Non-seulement la littérature populaire n'est pas toute dans les volumes du colportage, mais elle n'est pas toute dans les livres. Le peuple, nous entendons toujours le peuple qui travaille, lit peu, et il ne faut pas s'exagérer la place que la lecture proprement dite, la lecture suivie, tient dans son existence. Parmi ceux qui lisent, il en est beaucoup, quinze millions, a-t-on dit, qui ne lisent que l'almanach. Observez le paysan et l'ouvrier les jours de fête ou de chômage : le repos pur et simple est ce qui leur plaît le plus. Ils s'abstiennent, autant que possible, non-seulement de tout travail manuel, mais encore de toute contention d'esprit, et la lecture en est une pour la plupart d'entre eux. Aussi aimeront-ils mieux une conversation, un récit en plein air, au cabaret ou à la veillée. Il existait, avant la découverte de l'imprimerie, un répertoire traditionnel fort étendu, comprenant : des notions populaires sur l'astronomie, sur le calendrier, sur l'agriculture; des recettes de médecine et d'hygiène, des oraisons, des légendes, des chants, des proverbes et des dictons rimés, des histoires, des contes et des facéties; le tout se transmettait oralement, et maintenant encore se conserve dans la mémoire des bonnes vieilles et des anciens de village, indépendamment de tout adminicule d'écriture ou d'impression. Nous avons entendu des paysans illettrés expliquer le système assez compliqué du Calendrier grégorien, épacte, cycle solaire, lettre dominicale, etc., avec une précision qu'envierait peut-être plus d'un membre de l'Académie des Sciences ou du Bureau des longitudes [1]. Ces fables, ces récits merveilleux, dont la plupart nous viennent de l'Orient, étaient dans la bouche des nourrices et des paysans de toutes les contrées de l'Europe, bien avant que La Fontaine et Perrault les fissent entrer dans le domaine de la littérature. Que de fois l'homme lettré n'a-t-il pas été étonné d'entendre répéter par un paysan, avec des expressions et des circonstances toutes locales, maint récit joyeux de nos fabliaux, maint bon conte qu'il reconnaissait pour l'avoir lu

[1] Ainsi, le *Calendrier sur la main, pour savoir les festes et en quels jours elles sont*, espèce de guide mnémonique que M. Nisard insère au tome 1er, p. 112, de son ouvrage, et qu'il paraît regarder comme inintelligible, est certainement compris par plus d'un habitant de nos campagnes.

Digitized by Google

dans Pogge, dans Bonaventure Despériers, dans Eutrapel ou dans Béroalde de Verville! La clef de plus d'une expression, de plus d'une plaisanterie de Rabelais, restée inintelligible aux érudits, est dans la conversation familière, dans les récits traditionnels des villageois de la Touraine et du Poitou.

Tout cela, comme le dit fort bien un auteur anglais [1], formait une bibliothèque sans livres à l'usage du peuple, lorsque l'imprimerie naissante songea, en même temps qu'elle fournissait aux clercs de nouveaux instruments de travail, à satisfaire les besoins plus grossiers des classes ignorantes. Mais comme il s'agissait de faire des livres à l'usage de gens qui ne lisaient guères, elle aida à la lettre par l'image. De là cette première forme des impressions à l'usage du peuple, qui est restée celle des complaintes, des cantiques, des caricatures, des *canards* de toute espèce, où il y a beaucoup à voir et peu à lire. La légende qui accompagnait la gravure était entaillée en bois dans la planche même, suivant une méthode que l'on dit très ancienne en Chine, et qui donna probablement la première idée de l'imprimerie. Aussi Troyes préluda à ses impressions de livres populaires par ses gravures sur bois et par ses cartes à jouer. « J'ai vu, dit Grosley [2], chez Jean Faictôt, le dernier de nos dominotiers (c'était le nom donné à ceux qui se livraient à cette double fabrication), de ces planches qui, soit par leur état, soit par le goût du caractère des lettres et de la poésie des cantiques, annonçaient au moins deux siècles d'antiquité. C'est sur de pareilles planches, du fonds d'un dominotier de Harlem, nommé Laurent Janzzoon, que cette ville prétend à la primogéniture de l'art de l'imprimerie. J'ai vu ces planches en 1772, dans le cabinet de M. Van-Euschède, marchand à Harlem, qui me donna un des exemplaires qu'il en avait fait tirer. A la fin de l'alphabet, elles contiennent le *Pater*, l'*Ave*, le *Credo* et l'*Ave salus mundi*. Elles datent du milieu du quinzième siècle. »

Plus tard, grâce aux facilités qu'offrait l'art nouveau, on développa davantage le texte, et l'image ne fut plus qu'un accessoire; mais longtemps encore elle resta un accessoire important.

Voulait-on donner une idée et inspirer une terreur salutaire des peines de l'enfer, on insérait dans le *Calendrier des Bergers* la description de ces supplices, accompagnée de figures effrayantes, le tout calculé pour frapper fortement l'imagination de ceux à qui l'on s'adressait. L'auteur suppose que «Jésus-Christ, un peu devant sa Passion, étant en Béthanie, entra en la maison d'un nommé Simon, pour prendre sa réfection corporelle, et comme il estoit à table avec les

[1] D'Israëli, *Amenities of literature*. On y trouve un curieux chapitre sur les livres populaires.

[2] *Œuvres inédites*, publiées par Patris-Debreuil, 11, 15.

Digitized by Google

apostres et disciples, et le Lazare, frère de Magdelaine, qu'il avait ressuscité, de laquelle chose doutait ledit Simon, Nostre Seigneur commanda audit Lazare qu'il dist devant la compagnie ce qu'il avait veu en l'autre monde. Adonc le Lazare raconta comme il avait veu en enfer en grand'peines les orgueilleux et orgueilleuses, et conséquemment les autres entachés de péchés. » Cette version assez ingénieuse d'un sujet favori au moyen-âge est accompagnée d'illustrations qui, dans leur grossièreté, ont véritablement quelque chose de l'inspiration du *Jugement dernier* de Michel-Ange [1], de même que les légendes rappellent souvent certaines descriptions de l'*Enfer* du Dante. Nous en citerons quelques-unes; Lazare disait :

J'ay veu des roues en enfer très hautes
Situées en une montagne
En la manière des moulins,
Continuellement en grande impétuosité tournantes,
Lesquelles roues avaient crampons de fer,
Où estoient
Les orgueilleux et orgueilleuses
Pendus et attachés.

J'ay veu un fleuve engelé auquel les envieux et envieuses
Estoient plongés jusques au nombril,
Et par dessus les frappoit un vent
Très horriblement froid;
Et quand ils le vouloient esviter
Ils plongeoient dans la glace du tout.

J'ay veu en une vallée un fleuve ord et très puant
Au rivage duquel estoit une table,
Aux bouillons deshonnestes
Où les gloutons et gloutonnes estoient repus de crapaux
Et autres bestes venimeuses
Et abreuvés de l'eau dudit fleuve.

J'ay veu des chaudrons et des chaudières
Pleines d'huile bouillante,
De plomb et d'autres métaux fondus,
Esquels estoient plongés les avaricieux
Pour les saouler de leurs mauvaises avarices.

A défaut des figures que nous ne pouvons reproduire, nous transcrirons aussi le titre un peu long, mais singulièrement caractéristique d'un ouvrage du même genre, dont nous avons sous les yeux un exemplaire quelque peu différent, pour le texte et pour les planches de celui que M. Nisard analyse, t. II, p. 29 de son ouvrage : *Le Miroir*

[1] Voyez-les dans l'ouvrage de M. Nisard, I, 117 et suiv.

Digitized by Google

du pécheur, composé par les RR. PP. capucins, missionnaires; très utile pour toutes sortes de personnes. Vous y verrez l'état malheureux d'une âme lorsqu'elle a le malheur de tomber dans le péché mortel. Vous y verrez aussi l'état heureux d'une âme, lorsqu'elle a le bonheur d'être en la grâce de Dieu; avec un petit crayon de l'état malheureux d'une âme damnée. Vous remarquerez, s'il vous plaît, combien sont horribles les peines de l'Enfer. Ensuite vous méditerez la récompense que Dieu donne à ceux ou celles qui vivent bien en ce monde. Si après avoir lu attentivement ce livre, vous ne vous résoudez pas (sic) *à quitter le péché, vous pouvez bien penser que vos affaires vont mal.*

Nous recommandons les figures, mais les figures originales, et non la version affaiblie que reproduit M. Nisard, aux amateurs du grotesque et de l'horrible, surtout l'*état d'un homme mourant dans le péché mortel* et le *Petit crayon de l'état malheureux d'une âme damnée*. Il y a véritablement de quoi donner le cauchemar.

Dans les premiers almanachs imprimés, le système de signes qui sert encore aujourd'hui à exprimer les figures du zodiaque ou les phases de la lune, s'étendait à beaucoup d'autres indications, telles que la désignation des fêtes, les observations météorologiques, ou, comme on les appelait, *la constitution de l'air*, les opérations d'agriculture et de jardinage, et même certaines prescriptions d'hygiène et de médecine. Les jours de beau temps sont désignés par le disque du soleil, de vent, par une espèce d'Eole gonflant ses jours. Ceux où il fait bon couper du bois sont suivis de la figure d'une hache; bon faire les cheveux, d'une paire de ciseaux; bon prendre médecine, d'une pillule. Une *fourche* indique les temps où il convient de fumer la terre; un *éventail*, c'est la chaleur; un *pot couvert*, le temps nébuleux; un *pot renversé*, le temps humide; et une *alène*, le froid qui pique. M. Nisard nous donne, t. I, p. 97, des échantillons curieux de ce système figuré, d'après l'*Almanach des Bergers* de Melchior Grieffer, où il s'est conservé jusqu'à nos jours; et comme plusieurs de ces rébus sont restés inintelligibles pour lui, il déclare que, « pour parvenir à deviner et à savoir par cœur ces caractères, il faut cent fois plus d'efforts et de mémoire que pour apprendre seulement à lire l'écriture la plus vulgaire. » Mais ici les habitudes littéraires de l'auteur le trompent sur le degré de puissance que peut acquérir la mémoire livrée à elle-même. Les populations primitives retiennent des quantités innombrables de vers, et des poèmes entiers sont arrivés jusqu'à nous par cette voie. Les hiéroglyphes égyptiens, les runes scandinaves, les *Quipos* mexicains étaient plus compliqués sans doute que les emblèmes grossiers de l'*Almanach des Bergers*, et ont suffi pendant des siècles à conserver, avec des notions du même genre, un grand nombre d'autres connaissances. Que M. Nisard se rappelle ce passage du *Phèdre* de

Digitized by Google

Platon, où un roi d'Egypte, à propos de l'invention des lettres par le dieu Teuth, se demande si cette nouvelle découverte ne nuira pas plus à la mémoire qu'elle ne la servira.

Dès les premiers temps de l'imprimerie, on vit se répandre en Europe une foule de livrets à l'usage du peuple, reproduisant un fonds de traditions communes, qui répondait à des besoins généraux. Ces besoins sont de deux sortes, matériels et intellectuels. A la première catégorie appartiennent ces traités d'économie domestique tels que le *Trésor du laboureur*, le *Guide du berger*, le *Parfait bouvier*, le *Maréchal expert*, la *Médecine sans médecin*, et enfin ces almanachs, véritables encyclopédies à l'usage du peuple, qui non-seulement réunissaient toutes les notions pratiques, mais encore s'efforçaient, comme nous l'avons vu, de répondre à un autre ordre d'idées. Cette seconde classe comprend les traités de religion, de morale et d'éducation, et même les œuvres de poésie et d'imagination qui, sous des formes très diverses, souvent grossières, parfois dangereuses, ont cependant pour objet de satisfaire aux instincts spiritualistes qui se font sentir même au cœur de l'homme le plus grossier.

En effet, comme l'a fort bien dit l'auteur d'un *Essai sur les livres populaires*, dont nous emprunterons les paroles, « l'amour du merveilleux doit être mis au premier rang parmi les éléments de succès des livres populaires. Ils étaient bien mal inspirés ces réformateurs qui, taillant en plein drap un paradis nouveau, ont défendu à l'homme de porter ses regards au-delà de la terre! Non, l'homme n'est pas une brute qu'il faille seulement nourrir et couvrir! L'homme est travaillé d'irrésistibles aspirations vers l'infini. Voyez-en la preuve dans ces petits livres où le besoin du surnaturel perce à chaque ligne, ici sous la forme d'une prière orthodoxe, là sous la forme d'une invocation aux mauvais esprits, ce qui n'est, pour l'homme dépourvu de lumières, qu'une manière détournée de rendre hommage à la Divinité! Il est déplorable sans doute qu'au dix-neuvième siècle des millions de Français parlent sérieusement du sabbat et croient aux œufs d'or de la poule noire, mais ils seraient bien plus à plaindre s'ils ne croyaient pas en Dieu. Il faut redresser leur foi, il ne faut pas la détruire.

» Nous avons dit que le merveilleux jouait un grand rôle dans les livres populaires. On le retrouve partout : dans la prière que fait dévotement la jeune fille pour voir son amoureux en songe[1], comme

[1] La voici, tirée du *Catéchisme des amants* ; ouvrage dont deux libraires se sont tout récemment disputé la propriété par devant la police correctionnelle.

LITANIES

Pour toutes les filles qui désirent entrer en ménage.

Kyrie, je voudrais
Christe, être mariée.

Digitized by Google

dans l'oneirocritie et la cartomancie; dans les miracles des saints, comme dans les combats des chevaliers contre les dragons. Il est très peu de nos petits volumes qui ne s'appuient pas sur ce genre d'intérêt. Ceux qui font exception sont quelques traités utiles, mais très imparfaits; des récits bien simples et qui s'adressent à la sensibilité, des facéties abondamment fournies de ce gros sel qu'aimaient tant nos bons aïeux, et enfin des histoires réelles, biographies d'hommes indomptables, qui prennent au cœur le lecteur imprudent, le fascinent, l'entraînent, et font de lui un Jean Bart parfois, plus souvent, hélas! un héros d'un autre genre, un Cartouche ou un Mandrin! »

Après ce que nous avons dit des besoins généraux auxquels les livres populaires s'efforcent de répondre, on ne s'étonnera pas de rencontrer un fonds commun qui se reproduit en partie, soit imitation, soit coïncidence, chez toutes les nations de l'Europe. Ce fameux *Calendrier des Bergers*, sur lequel nous avons eu tant de fois à revenir, traduit par Robert Copland et imprimé par Winkin de Worde, en 1497, a joui chez les Anglais d'une popularité égale à celle qu'il avait obtenue en France. Leur vieux *Livre de chasse de dame Juliana Berners* a emprunté à notre *Maréchal expert* plusieurs de ses maximes, notamment le chapitre : *Des Marques que doivent avoir les bons chevaux*. En revanche la légende irlandaise du *Purgatoire de saint Patrice* se retrouve dans un livre de notre *Bibliothèque bleue*, qui porte le même titre. On retrouve aussi en Angleterre notre superstition de la *Main de gloire*, qui est, à ce que nous croyons, la *Mandragore* des Italiens, et dont les voleurs se servent « pour entrer dans les maisons, de nuit, sans empêchement[1]. » Mais nous trouvons aussi dans un auteur anglais[2] qu'elle a une autre propriété, c'est de faire de ceux qui ont re-

Kyrie, je prie tous les saints,
Christe, que ce soit demain.
Sainte Marie, tout le monde se marie.
Saint Nicolas, ne m'oubliez pas.
Saint Médéric, que j'ai un bon mari.
Saint Mathieu, qu'il craigne Dieu.
Saint Jean, qu'il m'aime tendrement.
Saint Bruno, qu'il soit joli et beau.
Saint André, qu'il soit à mon gré.
Saint Didier, qu'il aime à travailler.
Saint Severin, qu'il n'aime pas le vin.
Saint Sauveur, qu'il ait bon cœur.
Saint Nicaise, que je sois à mon aise.
Saint Josse, qu'il me donne un carrosse.
Saint Boniface, que mon mariage se fasse.
Saint Augustin, dès demain matin.

[1] Comparez l'*Histoire des Livres populaires*, I, 206; et Brand, *Popular antiquities*, édition d'Ellis, III, 153.

[2] Voy. l'histoire du capitaine Fantôme dans Thoms, *Anecdotes and traditions*.

Digitized by Google

cours à ce talisman, ce qu'il appelle des *hard men*, mot à mot des *hommes durs*, c'est-à-dire des hommes à l'épreuve de la balle. Et voilà l'explication d'une certaine *Oraison pour être dur*, laquelle a beaucoup intrigué M. Nisard, qui prend enfin le parti de l'enregistrer sans la comprendre [1]. C'est un exemple de l'utilité que peuvent offrir ces rapprochements entre les monuments de la littérature populaire des différents peuples.

Si l'Italie nous a donné en ce genre le *Grand Grimoire* (*Rimario*), l'*Enchiridium Leonis Papæ*, imprimé d'abord en latin à Rome en 1525, nos vieux poèmes chevaleresques se retrouvent chez eux, non seulement dans les imitations savantes de Boiardo, Berni, le Tasse et l'Arioste, mais encore dans les romans populaires de *Liombruno*, *Guérin le meschin*, *Valentin et Orson* et *Lancelot du Lac*, que lisait avec son amant la belle Francesca. L'on a remarqué [2] que l'épisode de Roncevaux, le seul sérieux dans le *Morgante*, n'a pas cessé d'être réimprimé séparément comme livre populaire en Italie. C'est le même que chantait Taillefer à la bataille d'Hastings. Parmi les facéties, les Italiens nous ont pris notre *Grand chemin de l'Hôpital* (*Nuovo Ospedale de' Rovinati*), et notre *Malice des Femmes* (*Malizia delle donne*), que nous retrouvons aussi en Angleterre sous les titres de *High-way to the Spyttel-House* et de *School-House of Women*. En effet, ces médisances contre les femmes ont dû prendre naissance dans le Nord, où un état social plus rude amenait un certain cynisme dans les relations entre les sexes, plutôt que dans le pays qui, dès le quatorzième siècle, connaissait les raffinements de la vie élégante. C'est de l'Italie que vient *Griselidis*, dont M. Nisard ne parle pas, bien que ce soit une des légendes populaires les plus touchantes et les plus répandues, *Griselidis*, réhabilitation de la femme, que le Midi semble avoir créée tout exprès pour l'opposer aux grossières injures des peuples du Nord, et pour racheter les impuretés de l'Arétin. Boccace prenait ses modèles autour de lui, du moins en ce qui touche les mœurs des classes élevées, lorsqu'il écrivait les louanges des *Dames illustres*; il obéissait à une inspiration étrangère lorsqu'il transportait dans ses récits l'ironie et l'esprit libertin de nos fabliaux.

Du reste, il est des récits qui sont en possession de charmer également, le Nord et le Midi, l'Orient et l'Occident. *La Patiente Hélène*, *la Belle Maguelone*, *Fortunatus* figurent également parmi les livres populaires de l'Allemagne, et parmi ceux de la France et de l'Italie; mais c'est du premier de ces pays que les légendes de *Faust* et du *Juif-Errant* paraissent s'être répandues en Europe. *Barbe-Bleue*, *le Chape-*

[1] *Histoires des livres populaires*, I, 189.
[2] Ranke, *Geschichte des italienischen poësie*.

Digitized by Google

ron-Rouge, Cendrillon, défraient indistinctement les récits fantastiques de l'Italie, de la France, de l'Allemagne, de l'Angleterre et du Danemark. Dans la plupart de ces contrées, les nourrices endorment les enfants avec des refrains analogues, et ces enfants eux-mêmes ne se doutent guère que certaines formules employées par eux dans leurs jeux sont répétées presque littéralement par d'autres enfants à l'autre extrémité de l'Europe [1].

Indépendamment de ce fonds commun, chaque peuple a ses livres populaires marqués au coin du génie national, et qui, fussent-ils transplantés ailleurs par la traduction ou l'imitation, semblent n'avoir pu éclore que sur le sol qui leur a donné naissance et dont ils gardent la saveur native. Ainsi les Allemands vantent avec raison, parmi leurs *Volksbücher*, dont ils se sont occupés avec une prédilection toute particulière [2], les livrets et les chansons de métiers que chaque ouvrier emporte avec lui dans son tour d'Allemagne, pendant ces *années d'apprentissage* dont le *Wilhelm Meister* de Goëthe nous a révélé la poésie. Ces livres, comme le remarque Goerres, sont faits pour inspirer à l'artisan l'amour du travail, de son état, de ses semblables; ils respirent un sentiment de fraternité tout allemand, qui n'a rien de commun avec la fraternité révolutionnaire dont nous avons tant abusé, bien supérieurs en ce point, non seulement aux *Songs of trades* des Anglais, mais surtout à nos *Livres du compagnonnage,* à nos facéties telles que l'*Arrivée du brave Toulousain,* le *Fameux devoir des savetiers,* la *Réception d'un maître savetier*, etc., qui semblent destinées à diviser plutôt qu'à unir, et qui, au lieu de faire prendre au sérieux, et par suite de faire aimer aux ouvriers leur profession, ont pour résultat, sinon pour but, d'en faire ressortir les abus et d'en perpétuer les rivalités.

Ce n'est pas que l'Allemagne n'ait, comme nous, comme tous les autres peuples, sa plaisanterie populaire, plaisanterie un peu lourde

[1] Le recueil anglais des *Nursery rhymes* nous fournirait plus d'un exemple de ces singulières coïncidences. Bornons-nous à un seul. Dans un de nos jeux d'enfants, l'un des interlocuteurs demande : « Maréchal, ferres-tu bien ? » — A quoi l'autre doit répondre : « Aussi bien que toi. » Une chanson de nourrice écossaise renferme exactement le même dialogue :

« John Smith, fellow fine
Can you shoe this horse of mine ?
— Yes, sir, and that i can
As well as ony man. »

[2] L. Tieck, par ses *Wolksmarchen* publiés en 1797, appela le premier l'attention en Allemagne sur cette branche de la littérature populaire que les frères Grimm ont depuis approfondie. Goerres fit paraître à son tour en 1807, à Heidelberg, son volume *Die teutschen Volksbücher*, consacré à des recherches sur les livres populaires de l'Allemagne en général. Depuis cette époque on en a publié au moins deux collections, l'une par G.-O. Marbach, Leipzig, Otto Wigand, 1838. Chaque ouvrage forme un petit volume in-12, orné de figures sur bois, dont quelques-unes sont assez jolies. L'autre est celle de G. Schwab, en 2 vol. in-8°, qui a deux éditions. La dernière est de Stuttgart, 1842.

Digitized by Google

qui n'est pas précisément du sel attique, et qui se retrouve dans son fameux conte de *Tiel Ulespiegel*, assez mal traité par M. Nisard, bien qu'il ait donné un livret à notre *Bibliothèque bleue* et deux mots à notre langue. Nous disons que chaque peuple a son genre de gaîté particulière et ses types dans lesquels il le personnifie. L'Allemagne, dont nous venons de parler, à son *Hanswurth;* l'Angleterre, son *Joë-Miller;* l'Italie, son *Bertoldo*, son *Arlotto*, son *Gonella;* comme la France a son *Facétieux Réveille-Matin*, son *Roquelaure*, son *Verboquet*, etc.; et bien qu'il y ait des plaisanteries cosmopolites qu'on retrouve partout, d'Ispahan à Londres et de Bagdad à Paris, en se naturalisant dans chaque pays, elles en prennent le costume, elles en adoptent les allures diverses; car l'*humour* anglaise n'est pas la *burla* italienne, et entre les deux se place comme intermédiaire la vieille jovialité gauloise et la malice française.

L'Italie garde, dans sa littérature populaire, la double empreinte de l'élément latin et chrétien. Parcourez la liste de ses *Stori e canti populari*, de ses *Frottole, Barzellette, Strambotti*, etc., que l'on débite pour quelques *paoli* sur ses places publiques et dans ses campagnes, vous y trouverez côte à côte l'*Histoire des Horaces et des Curiaces, de la Vie et de la Mort de Néron*, et celle de *Judith*, de *l'Impératrice Hélène*, les *Vies des Saints*, les *Miracles du Rosaire*, etc. Souvent même on y rencontre un singulier amalgame des traditions payennes et chrétiennes. Un voyageur raconte qu'il a entendu un *canta-storie* débiter, sur la place Saint-Marc, à Venise, une légende dont le sujet était la persécution des chrétiens sous Néron. On y voyait figurer Poppée, dans la bouche de laquelle on mettait la chronique scandaleuse de la ville; Agrippine, dont la mort excitait des manifestations bruyantes de pitié et d'indignation; Burrhus, représenté comme un magicien, et ce qu'il y a de plus curieux, Sénèque, ainsi qu'on l'a vu dans les théories de certains érudits de notre temps, comme un chrétien de cœur qui, d'après les conseils de saint Paul, continuait à se conformer aux pratiques extérieures du paganisme.

On pourrait signaler, dans des monuments du même genre, d'autres exemples non moins bizarres du mélange des idées chrétiennes avec les traditions chevaleresques et même avec les sujets les plus profanes. Tel est ce poème bizarre de la *Milizia celeste*, où l'Ancien-Testament est travesti en romans de chevalerie et où l'on voit « les prouesses du vaillant chevalier Noé ». Plus étranges encore sont ces récits populaires où sont retracés les amours de la Vierge et de saint François-d'Assise, et la vie de la Madeleine, avec des détails qui rappellent à s'y méprendre les entretiens des courtisanes de l'Arétin. Un autre sujet favori des livres populaires italiens, ce sont les biographies de brigands célèbres, Giuseppe Mastrilli, Fra Diavolo et autres. Elles ont toutes un cachet

Digitized by Google

particulier de pittoresque qui distingue la carrière aventureuse de leurs héros des vols prosaïques de notre Cartouche et de notre Mandrin, ainsi que des crimes bourgeois de Jack Sheppard et autres personnages du *Calendrier de Newgate*.

Nous venons de citer un des genres favoris de la littérature populaire anglaise, mais il en est d'autres qui lui font plus d'honneur, telles que ces relations de naufrages et d'aventures : *Robinson Crusoé, Alexandre Selkirk*, ou ces légendes de l'industrie, comme *Whittington et son chat*[1], variation toute nationale de notre *Chat botté*, qui nourrissent dans les classes inférieures l'esprit d'aventure et l'amour du travail, nobles passions auxquelles l'Angleterre doit sa gloire et sa prospérité. Nous avons sous les yeux un catalogue fort étendu, et quelques échantillons de ces *pamphlets*, comme ils les appellent, qui se vendent six *pence* chez Orlando Hodgson, à Londres. Nous y remarquons, outre les sujets déjà signalés, des Manuels des arts et métiers et des jeux, des livrets de bonne aventure, d'autres pour la Saint-Valentin, jour consacré, chez nos voisins d'outre-Manche, aux correspondances amoureuses; — des légendes nationales telles que *Robin Hood, Tom Pouce, Jack le tueur de Géants*; — des histoires de jeunes filles séduites, où dont l'innocence provinciale sort triomphante des piéges dont les entoure la capitale, donnée qui se retrouve dans les romans, longtemps à la mode, de miss Burney, *Cecilia, Evelina*, etc.; — enfin, des récits tirés de leurs grands écrivains, et abrégés à l'usage du peuple : *Hamlet, prince de Danemarck*; *Othello, le More de Venise*; *Jane Shore, les Aventures de Nigel, le Château de Kenilworth*, etc., le tout illustré de figures hautes en couleur et qui attirent de loin les regards.

On peut dire que nulle part il ne s'est établi un divorce plus complet qu'en France entre la littérature populaire et celle des classes instruites; cette circonstance, qui explique le caractère un peu artificiel et savant de la seconde, donne aussi la raison du silence dédaigneux de tous les critiques à l'égard de la première. Il nous faut glaner des traces de son existence dans les témoignages des auteurs du temps qui la mentionnent incidemment, et souvent avec mépris. Un auteur du seizième siècle lui donne place à côté des bahuts et autres objets d'ameublement, dans la description qu'il fait d'un manoir campagnard. « Dedans la salle du logis, la corne de cerf ferrée et attachée au plancher, où pendent bonnets, chapeaux, greliers, couples et lesses pour les chiens, et le gros chapelet de patenostre pour le commun; sur le dressoir, ou buffet à deux étages, la Sainte-Bible de la traduction commandée par le roi Charles V, les *Quatre fils Aymon, Ogier*

[1] On sait que c'est l'histoire d'un simple commis qui, par les conseils de son chat, et grâce à son travail, devient riche négociant et lord-maire de Londres.

Digitized by Google

le Danois, Mélusine et le *Calendrier des Bergers*. Derrière la grand' porte force longues et grandes gaules de gibier suspendu, etc. »

Dans l'*Esperon de Discipline*, par Antoine de Saix (1532), on trouve une curieuse énumération des livres que la nouvelle école de la Pléiade reléguait entre les mains des ignorants :

J'estimerois qu'ignorants n'eussent loy
Que d'imprimer le conte Mélusine,
Ou Taillevant, le maistre de cuisine,
Le Grand Albert quant au secret des femmes,
Matheolus, vray advocat des dames,
Ventes d'amours, la Guerre des Grenoilles,
Les Droitz nouveaulx, le Livre des Quenoilles,
Le testament maistre François Villon,
Jehan de Paris, Godefroy de Bouillon,
Artus-le-Preux, ou Fierabras le Quin,
Tous les vaillants et Bertrand du Clecquin,
La Maguelone et Pierre de Provence,
Le Peregrin pour fraische souvenance,
Ou Célestine, ou le Perceforest,
Roland, Maugis, d'Ardennes la Forest,
Prison d'amour, addition et glose,
Finablement le Roman de la Rose :
Ce sont traictez qu'on ne doibt estimer, etc.

Comme on le voit, c'est une véritable Saint-Barthélemy, où maint innocent est frappé à côté des coupables. Le même dédain respire dans un pamphlet du commencement du dix-septième siècle, la *Chasse au viril Grognart de l'antiquité*, dont l'auteur a pour but de prouver que l'époque présente vaut mieux que toutes celles qui l'ont précédé. Il examine successivement les divers points où cette supériorité lui paraît évidente, et il arrive au chapitre *des Livres*. « Ce sera peut-être, dit-il ironiquement, par la composition des Livres que l'antiquité l'aura gagné, et toutefois pourvu que l'on ne mette point en compte l'antiquité des Grecs et Latins dedans l'antiquité de nostre France, je n'y trouve que de la chétiveté, quant je me représente ces vénérables écrivains qui ont composé le roman de la belle Eleine, les valeureux faits de Jean de Paris, la guerre des Quatre Fils Emon, la hardiesse de Regnaut de Montauban et de Richart-sans-Peur, la folie de Roland-le-Furieux, la conquête du Roy Artus, la gloire de Morgan, et les faits de Jeanne la Pucelle; ce sont livres de l'antiquité françoise qui ne ressemblent nullement fy en discours, ny en subjects, à un Belleau, un Ronsard, un Desportes, ny un Du Bartas pour la poésie; à un De Thou, un Mathieu, et infinis autres pour la prose. »

Il est à remarquer que ceux de nos écrivains qui sont restés le plus

Digitized by Google

fidèles au vieil esprit français, sont aussi ceux qui ont le mieux connu la littérature populaire. Rabelais, qui avait emprunté l'idée première, et plusieurs traits de son *Gargantua*, à l'un de « ces livres trépelus qui se vendent par les bisouarts et porte-balles, » fait plus d'une allusion, dans ses ouvrages, à cette littérature qui lui était familière. Contentons-nous de citer le passage où Panurge raconte à ses compagnons « les fables de Turpin, les exemples de saint Nicolas et le conte de la Cigoigne[1]. » L'un de ses imitateurs, Noël de la Hérissaye, nous représente aussi « le bonhomme Robin Le Clerc jouant le soir après souper, le dos tourné au feu, tandis que le reste de la famille ouvroit chacun en son office, du conte de la Cigoigne (du temps que les bestes parloient), de la Corneille qui en chantant perdit son fromage, de Mélusine, du Loup-garou, de Cuir d'Asnette, du Moyne bourré, des Fées, et que souventes fois parloit à elles familièrement, mesme la vesprée passant par le chemin creux, et qu'il les voyoit danser au bransle, près la fontaine du Cormier, au son d'une belle vèze (cornemuse) couverte de cuir rouge, etc.[2] » Ce passage nous révèle l'existence d'une foule de contes de veillée, de légendes fantastiques, dont, sauf quelques débris conservés dans la *Bibliothèque bleue*, nous avons laissé perdre la plus grande partie, surtout à dater du dix-septième siècle.

Dans une Mazarinade intitulée : *Agréable conférence de deux paysans de Saint-Ouen et de Montmorency sur les affaires du temps*, Paris, 1649, in-4°, on trouve un passage qui nous révèle quelles étaient alors les lectures familières aux villageois des environs de la capitale : « J'ons luy (lu), fait-on dire à l'un d'eux en son patois, le *Flabe d'Ysope*, l'*Espiègle* et *Jean de Paris*. » On a reconnu les fables d'Esope et *Tiel l'espiègle*, corruption de *Eulenspiegel*, car le nom allemand du héros de ce conte d'outre-Rhin est resté, comme on sait, dans notre langue, pour désigner un caractère malicieux dans le genre du sien. Quant à *Jean de Paris*, c'est un héros parisien par excellence, et sa très agréable histoire est appréciée comme elle le mérite par M. Nisard qui en donne d'assez longs extraits au tome II, p. 435 de son ouvrage.

Mais ce qu'il y a de singulier, c'est que la Mazarinade à laquelle nous avons emprunté ce passage et que Naudé avait classée « entre les plus agréables et ingénieux livrets que l'on ait faits contre le cardinal, » a eu la chance unique d'être réimprimée quatre-vint-cinq ans après sa première apparition, et de devenir elle-même un livre populaire. En effet, on la publia de nouveau à Troyes en 1735, et depuis elle n'a pas cessé de faire partie de la *Bibliothèque bleue*.

Nous avons dit que c'était surtout à partir du dix-septième siècle

[1] *Pantagruel*, liv. II, ch. 29.

[2] *Discours d'aucuns propos rustiques, facétieux, et de singulière récréation*, 1732, in-12, p. 51. Voyez aussi p. 18 et 155.

Digitized by Google

que la barrière qui chez nous sépare la littérature populaire de celle des classes instruites, était devenue de plus en plus infranchissable. En effet, qui s'inquiétait sous Louis XIV de cette littérature de bas étage, hormis peut-être Molière et La Fontaine? L'enfant des piliers des halles et le poète champenois connaissaient nos vieilles chansons, nous l'avons prouvé ailleurs; ils connaissaient aussi, on peut l'affirmer, ces livres dédaignés de leurs contemporains, où ils « reprenaient leur bien, » en y puisant quelques-uns de leurs traits plaisants ou naïfs. Veut-on des preuves? La réponse du Bourgeois gentilhomme à Dorante, lorsqu'il consent à se couvrir avant lui: « J'aime mieux être incivil qu'importun, » est tirée mot à mot d'une *Civilité puérile et honnête* du temps, et nous ne serions pas éloigné de croire que certaine phrase du compliment de Thomas Diafoirus a été imitée de cette réponse de l'*Aspirant*, dans le *Récit véritable et authentique de l'honnête réception d'un maître savetier, carreleur et réparateur de la chaussure humaine*. « Je vous remercie, Messieurs, c'est une seconde naissance que vous venez de me donner; ma mère m'a donné la vie et mis au monde, il est vrai, mais vous m'avez fait maître savetier, ce qui est bien autre chose [1]. »

Quant à La Fontaine, il suffit de l'entendre s'écrier :

Si *Peau d'Ane* m'était conté,
J'y prendrais un plaisir extrême,

pour ne pas douter qu'un esprit curieux comme le sien ne connût cette branche de littérature, comme tant d'autres négligées de son temps. Puisque nous avons cité *Peau d'Ane*, c'est le cas de rappeler que Perrault,

L'auteur inimitable
De Peau d'Ane mise en vers,

comme le désignait ironiquement Boileau; Perrault, qui, tout académicien qu'il était, devait grossir le nombre des livres populaires, défiait malignement son adversaire d'atteindre jamais, avec ses vers, à la popularité de ces ouvrages dont il abandonnait la lecture à son jardinier [2] : « Il a beau se glorifier du grand débit que l'on fait de ses

[1] Nous savons bien que M. Nisard donne à ce livret la date de 1732, qui est celle de la plus ancienne édition qu'il en connaisse; mais rien n'est plus commun que d'être induit en erreur par un semblable raisonnement sur la date des morceaux de ce genre, lesquels sont généralement plus anciens qu'on ne serait tenté de le supposer. En ce qui regarde la *Réception du maître savetier*, nous pouvons affirmer avoir lu cette facétie, ou du moins une pièce portant le même titre et présentant la plus grande analogie avec celle dont il s'agit, dans un petit volume imprimé à Rouen dans la première moitié du dix-septième siècle, et qui contenait également, si notre mémoire ne nous trompe pas, *les Entretiens du baron de Gratelard*.

[2] Ainsi que ce cousin des quatre fils Aimon
Dont tu lis quelquefois la merveilleuse histoire.
(Ep. XI, *A mon Jardinier*).

Digitized by Google

satires, ce débit n'approchera jamais de celui de *Jean de Paris*, de *Pierre de Provence*, de la *Misère des Clercs*, de l'*Apologie des Femmes*, ni du moindre des almanachs imprimés à Troyes, au Chapon-d'Or. » (Préface de l'*Apologie des Femmes*.)

En effet, tandis que la capitale, éblouie par les chefs-d'œuvre littéraires du grand siècle, négligeait cette branche de littérature empreinte de la rusticité des siècles passés, une ville de province, celle où précisément le vieil esprit gaulois s'était peut-être le mieux conservé, parvenait à en centraliser le commerce et les produits. Cette ville était Troyes, que nous avons vue s'associer aux premiers essais de l'imprimerie par la fabrication des cartes à jouer et des planches gravées, et qui n'avait pas tardé à y joindre, au seizième siècle, des *Danses macabres*, des légendes de saints, quelques romans de chevalerie, sortis des presses des Lerouge et des Lecoq. Ces mêmes presses troyennes étaient dès lors en possession de fournir l'Europe d'almanachs dont les prédictions, en style de Nostradamus, étaient lues avec avidité et consultées comme règle de conduite dans les occasions les plus importantes de la vie. Chaque éditeur avait son astrologue en titre d'office. C'est ce qui fait dire sérieusement à Duval, dans ses *Eléments de la Géographie de la France* : « La ville de Troyes est habitée de plusieurs bons marchands et *d'un bon nombre d'astrologues*. »

Constatons en passant que le premier Mathieu Laensbergh connu est de 1635[1]. Dans tous les cas, il ne remonterait pas plus haut que 1625[2]. Or, on connaît un *Calendrier des Bergers avec leur astrologie et autres choses profitables*, imprimé à Troyes en 1510 ; un *Almanach* de Pierre Larrivey, *avec grandes prédictions pour l'année* 1622. Voilà donc la priorité de la France et de la ville de Troyes en particulier bien établie sur ce point important.

Revenons à l'imprimerie troyenne, qui, au commencement du dix-septième siècle, recueillit et monopolisa tout ce que l'on connaissait jusqu'alors de livres populaires en France, romans de Charlemagne et de la Table-Ronde, vies et légendes des saints, Bibles des noëls, facéties, etc. Le tout forma ce que l'on appela la *Bibliothèque bleue*. L'on pourrait douter, dit à ce sujet un bibliographe local, si ce nom ne vient pas autant de la couleur du mauvais papier qu'employaient ces imprimeurs que de la couverture de leurs livres. Quoi qu'il en soit,

[1] Il est intitulé : *Almanach pour l'an bissextil de Nostre Seigneur MDCXXXVI, avec les Guélides de Bruxelles et d'Anvers, pour aller et venir, supputé par M. Mathieu Lænsberg, mathématicien*. A Liége, chez Léonard Streel, imprimeur. *Avec permission des supérieurs*. — In-24 non paginé.

[2] Si l'on s'en rapportait à l'indication : 266e *année*, que porte l'Almanach de Liége de 1851. Nous empruntons cette note, ainsi que la précédente, à deux articles fort curieux sur *Mathieu Laensbergh*, qui ont paru dans le *Bulletin du Bibliophile belge*, t. II, p. 33 et 316, et dont M. Nisard aurait dû faire son profit.

Digitized by Google

c'est à cette époque que commence la double dynastie de ces imprimeurs populaires, les Oudot et les Garnier, qui, après avoir régné pendant plusieurs siècles, parallèlement ou successivement, sur les presses troyennes, toujours fidèles aux almanachs et à la *Bibliothèque bleue*, ont laissé de nos jours les débris de leur longue exploitation, avec un pêle-mêle de vieux bois, au sieur Baudot, successeur immédiat du dernier des Garnier[1].

Le dix-huitième siècle, qui, au milieu de ses préoccupations philosophiques, eut une velléité de retour vers les sources de notre histoire et de notre littérature, fit, qui le croirait? une tentative pour réhabiliter la *Bibliothèque bleue*. On imprima sous ce titre sept anciens romans, Paris, 1775-1776, grand in-8°, et Liége, 1787, 3 vol. in-12. L'entreprise ne réussit pas et fut abandonnée; mais l'idée première de cette publication est exposée d'une manière assez piquante dans la préface de l'éditeur. « On venait, dit-il, de publier un roman que tout le monde s'arrachait, parce qu'il portait le titre de *philosophique*. La société réunie à la campagne de madame de *** louait beaucoup le style et l'imagination de l'auteur. Un homme de lettres entreprend de prouver qu'il y a beaucoup à rabattre de ces éloges. Il démontre que ce style si vanté est faux et en désaccord avec le caractère des personnages. — Quant à cette imagination que vous trouvez si brillante, ajouta-t-il, il n'y a pas un de ces anciens romans qu'on ne lit plus qui n'en offre mille fois davantage; je n'en excepte aucun. — Madame de *** l'accusa de prévention. Il soutint son avis avec une modeste opiniâtreté, et alla si loin qu'il mit les romans de la *Bibliothèque bleue* au-dessus de la plupart de ceux qui composaient la sienne, au moins pour l'imagination. Elle fut indignée, humiliée même de la comparaison. Suspendez encore votre colère, lui dit-il; je n'ai rien annoncé que je ne puisse prouver. Je sais bien que, dans l'état où sont ces ouvrages, il n'est guère possible d'en juger. Outre qu'ils ne sont presque tous que des traductions informes, ils sont écrits d'une manière si barbare que vous auriez de la peine à les entendre; ce sont de vieux tableaux qu'il faut raccommoder après les avoir bien lavés, et à plusieurs desquels il faut remettre des fonds. — Madame de ***, qui voulait des preuves, sonna sa femme de chambre et lui demanda l'*Histoire de Pierre de Provence*. La soubrette, étonnée, se fit répéter jusqu'à trois fois et reçut avec dédain cet ordre bizarre. Il fallut pourtant obéir : elle descendit à la cuisine et rapporta la brochure en rougissant. Sa maitresse eut la force d'en lire deux pages et la remit au critique en le défiant d'en tirer parti. Il accepta le défi, se mit à l'ouvrage, etc. »

[1] Nous puisons ces détails, relatifs à la *Bibliothèque bleue* et aux produits des presses troyennes, dans une brochure fort intéressante de M. Corrard de Breban : *Recherches sur l'établissement et l'exercice de l'imprimerie à Troyes;* 2e édition, corrigée et augmentée. Paris, Delion, 1851, in-8°.

Digitized by Google

Malheureusement, les judicieuses théories exposées dans ce préambule aboutissent à une exécution des plus malheureuses. Cette restauration, que l'auteur nous annonce, consiste en des retouches maladroites qui font de ces vieux originaux un pastiche tout moderne. « Ces essais, ajoute l'éditeur avec une satisfaction marquée, sont tombés entre mes mains; je les donne tels qu'ils sont sortis de la plume de cet homme de lettres. S'ils plaisent au public, je puis lui donner une suite de romans anciens plus intéressants, qui sont devenus fort rares, après avoir fait les délices de leur siècle. L'auteur ne s'est pas contenté de les rajeunir, il a tâché de les rendre dignes de toute sorte de lecteurs, en les refondant entièrement, et en y ajoutant des situations et des épisodes nouveaux. »

Voilà où en était notre littérature populaire, lorsque survint, à la suite des révolutions politiques, ce grand mouvement dont les premiers symptômes les avaient précédées, et qui de toutes parts ramena les peuples à l'étude des inspirations primitives et des origines nationales. En Allemagne, en Angleterre, dans les pays slaves et scandinaves, on ne dédaigna pas d'interroger ces monuments souvent grossiers, mais toujours caractéristiques qui se préservent mieux que les autres des variations du goût et de la mode. La France, avec ses prétentions égalitaires et démocratiques, resta toujours aristocrate en littérature, et, comme le fait remarquer un écrivain qui, le premier chez nous, à ce que nous croyons, dans ce siècle, a eu le mérite d'attirer l'attention sur la littérature populaire : « depuis Sorel jusqu'à Laharpe, on dirait que tous nos critiques ont affecté d'ignorer que leur portier pouvait lire quelque chose, et que leur cuisinière allait redemander des fourchettes et des amants perdus aux feuillets cabalistiques du *Grand-Albert*[1]. »

En mars 1848, un excellent *Essai sur les livres populaires* parut dans le *Journal de l'Amateur de livres*, publié par M. Jannet[2]; mais la simple curiosité littéraire n'aurait pas suffi pour intéresser le public à la question, si elle ne s'était présentée enfin sous la forme d'une mesure administrative et sous la protection de l'initiative gouvernementale. Nous voulons parler de la commission du colportage, instituée par arrêté de M. de Maupas, en date du 30 novembre 1852, et transférée au ministère de l'intérieur, lors de la suppression du ministère de la police générale.

M. Nisard, secrétaire de cette commission, après avoir raconté dans sa

[1] *De la littérature populaire en France*, par M. Emile Morice. *Revue de Paris*, du 13 mars 1831, reproduit dans le volume : *Révélations et Pamphlets*, publié par le même auteur en 1834, in-8°.

[2] Nous apprenons que cet Essai, resté malheureusement inachevé par suite de l'interruption du journal, est de M. Jannet lui-même qui a réuni un grand nombre de matériaux sur ce sujet.

Digitized by Google

préface comment de toutes parts les livres arrivèrent en foule au jury chargé de les examiner, expose ainsi les motifs qui l'ont engagé à écrire son livre. « C'est alors que voyant s'accumuler, pour ainsi dire, sous ma main, tant de matériaux pour l'histoire littéraire, je n'eus pas de peine à comprendre le parti qu'on en pourrait tirer. J'estimai ensuite que si, dans l'intérêt des personnes faciles à séduire, comme les ouvriers et les habitants des campagnes, la commission ne devait pas manquer d'interdire le colportage aux trois quarts de ces livres, cette prohibition ne regardait pas les gens à l'épreuve des mauvaises lectures, c'est-à-dire les érudits, les bibliophiles, les collectionneurs et même les simples curieux de littérature excentrique. J'ai donc cru faire une chose qui serait agréable aux uns et aux autres en rassemblant tous ces livrets sous un seul point de vue, et en les sauvant en masse du naufrage où ils allaient périr isolément. »

Nous l'avons déjà fait entendre, la position particulière de l'auteur, qui lui donnait incontestablement de grandes facilités, quant à la concentration des matériaux de son travail, n'a pas été sans quelques inconvénients sous d'autres rapports. Il a cru faire l'histoire de la littérature populaire, tandis qu'il n'a fait que celle du colportage. Encore en a-t-il été plutôt l'historiographe que l'historien, car en même temps que la nature semi-officielle de ses fonctions lui permettait de tout connaître, elle lui imposait l'obligation de ne pas tout dire. Ainsi l'on aurait aimé à savoir quels livres avaient été autorisés, quels interdits, et quels principes avaient guidé la commission dans ses opérations délicates. Par une réserve que tout le monde comprend, l'auteur n'a pas dû satisfaire notre curiosité sur ce point. Il ne s'est même pas cru autorisé, et on le regrette, à entrer dans quelques détails statistiques sur le mouvement de la littérature du colportage. A combien d'exemplaires est tiré tel ou tel livre? — A quelle classe de lecteurs s'adresse-t-il plus particulièrement? — Dans quels centres de population trouve-t-il son plus grand débit? — Quelles sont à cet égard les variations de la production et de la demande? Voilà ce que, seul peut-être, M. Nisard pouvait nous apprendre, et ce qu'il ne nous dit pas. Et pourtant ces notions sont indispensables à qui veut porter un jugement motivé sur l'influence de la littérature populaire.

Le point de vue auquel l'auteur s'est placé a pu aussi quelquefois créer pour lui quelques illusions. Ainsi il s'abuse peut-être sur la portée des réformes, si désirables du reste, que la commission dont il est secrétaire peut introduire dans les habitudes invétérées d'une partie de la population. Ce n'est pas la première fois que l'autorité entreprend de réglementer le commerce du colportage et ses produits.

Que M. Nisard relise l'arrêt du conseil du 13 septembre 1722, l'ordonnance du Roi des 29 octobre 1732 et 23 juillet 1748, l'ordonnance

Digitized by Google

de police du 31 octobre 1748 : il y retrouvera à peu près les prescriptions de l'arrêté du 30 novembre 1852 et les mesures prises par la commission du colportage, notamment la défense de vendre et distribuer tout imprimé qui n'aurait pas été visé par le lieutenant-général de police, visa qui devait être renouvelé tous les mois. Comment ces dispositions ont-elles été exécutées? L'existence même de la commission répond suffisamment à cette question. Sera-t-elle plus heureuse? Nous le souhaitons, sans l'espérer beaucoup, par des raisons qu'un écrivain déjà cité par nous, M. Émile Morice, a exposées d'une manière à la fois juste et piquante.

« Le peuple, dit-il, et particulièrement celui des campagnes, obéit, en général, à des instincts de routine poussés jusqu'à la plus invincible opiniâtreté. Il tient obstinément à ce qui est ancien. Tout ce qui se présente sous l'apparence d'une innovation, il le rejette en général sans discernement, sans examen même. Lire un livre autre que celui qu'ils voient dès l'enfance rouler dans la poussière, entre les rameaux bénis et le fusil couvert de rouille, ce serait une entreprise à faire pâlir celles des Cook, des Magellan et des Colomb.

» Des sociétés philanthropiques ont cru parer à ces inconvénients généraux en votant des livres populaires par la forme et par le prix. Ces livres avaient deux torts immenses :

» Ils étaient raisonnables et se distribuaient gratis.

» Or, l'honorable classe de lecteurs dont il est question ici dirait presque : « Je veux qu'on me trompe, » comme la femme de Sgnanarelle : « Je veux qu'on me batte. » Il lui faut, bon gré mal gré, son contingent de trivialités et de prophéties qu'elle chercherait en vain dans les ouvrages que répand un zèle plus louable qu'expérimenté. C'est ainsi que, sous le ministère Decazes, les almanachs commandés par l'administration au prix de trente-cinq centimes, et que, pour les répandre, on donnait à *cinq sous*, furent repoussés à l'unanimité par les catéchumènes du *Messager boiteux*. Semblable mésaventure arriva, en 1827, à la Société élémentaire, dont personne ne voulut prendre les almanachs. La multitude se défie de ces productions, frappée qu'elle est de l'idée confuse que le but de ses largesses est d'exercer sur elle un prosélytisme quelconque. »

Nous savons que la commission du colportage cherche à supprimer les mauvais livres plutôt qu'à en répandre de bons. Mais il y a, en fait de lectures populaires, une somme de besoins qu'il faut satisfaire, et il est bien difficile de détruire sans remplacer. Certes, il y a dans l'inventaire dressé par M. Nisard bien des supertitions, bien des immoralités, bien des platitudes. Sans parler de ces livres de magie, le *Grand Grimoire*, la *Clavicule de Salomon*, le *Dragon rouge*, le *Grand* et le *Petit Albert*, où on lit la formule pour évoquer le diable, ainsi que les

Digitized by Google

réponses de celui-ci (t. I, p. 167 de l'ouvrage de M. Nisard), et qui trouvent un triste commentaire dans les colonnes de la *Gazette des Tribunaux*, la plupart des anciens livres religieux destinés au peuple offrent des inconvénients que l'auteur a fort bien signalés, page 111 de sa préface. L'*Entrée de l'abbé Chanu en Paradis*, t. II, p. 96, est moins propre à inspirer des idées édifiantes qu'à rappeler certaine chanson de Béranger, qui ne l'est guère; et l'*Accusation correcte du vrai Pénitent, où l'on enseigne la manière qu'il faut éviter et celle qu'il faut suivre en déclarant ses péchés*, produit un effet si singulier sur l'esprit du lecteur, qu'un auteur anglais se demande sérieusement « si cet ouvrage n'aurait pas été composé pendant la Révolution, afin de jeter du ridicule sur la confession auriculaire, toujours pratiquée en France[1]. » Or, le révérend Th. Frognall Dibdin (c'est de lui qu'il s'agit) n'aurait pas dû ignorer, en sa qualité de bibliographe, que ce livret, qu'il appelle, nous ne savons pourquoi, la *Confession de la bonne Femme*, a été imprimé à Troyes en 1738.

Nous avons parlé d'immoralité; ici, nous devons faire une distinction : sans vouloir absoudre complètement nos aïeux de leur prédilection pour les plaisanteries scabreuses, et pour celles qui, comme le dit madame Pernelle à Orgon, « sentent le libertinage, » il convient, surtout au point de vue littéraire, de faire une large part et de laisser son franc-parler au vieil esprit gaulois. Ce qui est digne non-seulement de toutes les sévérités de la critique, mais encore de la profonde réprobation des honnêtes gens, ce sont, par exemple, ces livrets, modernes pour la plupart, où sont minutieusement décrits tous les moyens de séduction que peuvent fournir l'audace, la ruse et l'hypocrisie. Comparez les *Amours de Lucas et de Claudine*, le *Jardin de l'honnête Amour, où est enseignée la manière d'entretenir sa maîtresse, nouvellement dressé pour l'utilité de la jeunesse*, livret du seizième ou peut-être du quinzième siècle, avec le *Secrétaire des Amants* (Paris, librairie populaire des villes et des campagnes, t. I, p. 365, de M. Nisard), et ses abominables conseils donnés en style ignoble; vous sentirez aussitôt la différence entre la naïveté, parfois un peu grossière, de nos vieilles mœurs en matière de galanterie, et la perversité moderne qui raisonne les préceptes et les exemples du vice.

Si, comme le croit M. Nisard, toute notre vieille littérature populaire doit disparaître dans un temps prochain (et, à vrai dire, nous comptons plus pour cela sur les chemins de fer que sur la commission du colportage), nous craignons qu'elle ne soit remplacée dans les lectures du peuple, non par de bons livres, mais par une littérature qui la fera regretter, et que tout le terrain perdu par la trivialité, la platitude, ne soit conquis par l'immoralité et par les doctrines anti-sociales. « Ah! monsieur, nous disait, il y a quelques années, un libraire ambulant, les

Digitized by Google

petits livres de M. Proudhon on fait bien du tort au *Catéchisme poissard!* » Nous aimons mieux, pour les paysans et les ouvriers, les *Quatre fils Aymon*, *Jean de Paris*, l'*Histoire du bonhomme Misère* et *Mathieu Laensbergh* lui-même, que les romans illustrés de MM. et mesdames tels et telles, que cette foule d'almanachs économiques, humanitaires et autres. Si le peuple doit absolument lire des platitudes, nous préférons le *Facétieux Réveille-Matin*, *Verboquet*, l'*Éloge de Michel Morin*, aux *Aventures de M. Mayeux*, au *Chiffonnier grivois*, *au Mannequin plein de malices*, à la *Trompette de la Blague*, etc. S'il faut même aller jusque-là, nous craindrions moins, pour les lecteurs dont il s'agit, l'*Histoire de Guilleri*, la *Vie de Cartouche et de Mandrin*, le *Jargon de l'Argot réformé*, que les *Biographies de Collet et de Lacénaire*, les *Mystères de Paris*, les *Mystères du Peuple* et surtout les *Secrétaires* du genre de celui dont nous avons parlé tout à l'heure.

Quoi qu'il en soit, de même que les travaux de la commission du colportage obtiendront l'approbation de ceux-mêmes qui ne croient pas à leur succès absolu, le livre de M. Charles Nisard restera comme le répertoire le plus curieux de la littérature populaire à une époque donnée. Il initiera les gens du monde et les littérateurs eux-mêmes à tout un ordre de productions qui leur est profondément inconnu, en même temps qu'il fournira au moraliste un sujet fécond d'observations; enfin, il prendra place à la fois parmi les documents bibliographiques les plus précieux, et parmi les matériaux les plus importants pour l'histoire de l'esprit humain.

E.-J.-B. RATHERY.

Digitized by Google

SOUVENIRS DES JARDIES

CHEZ BALZAC*.

Nous disions, à la fin de notre premier article : « Quand nous donnerons suite à nos *Souvenirs des Jardies*, nous nous placerons avec » le lecteur sur la terrasse soutenue par ce mur fantasque, — nous » avons dit les vicissitudes de ce mur, — cette terrasse d'où Balzac » aimait à promener sa vue sur les bois frais et mélancoliques de Ville- » d'Avray; et je raconterai mon entrevue avec lui, le lendemain même » de la première et dernière représentation de *Vautrin*. »

Nous allons essayer de tenir notre promesse.

Balzac avait plutôt des soudainetés, des bouffées dramatiques qui, selon les diverses températures par lesquelles passait son esprit si inflammable, devenaient des tempêtes et des ouragans, que le désir continu et sérieux d'une vocation pour le théâtre. Ces intempérances le saisissaient d'ordinaire quand il se produisait autour de lui quelque grand succès de pièce. La fumée du vin bu ailleurs l'envahissait alors, lui montait énergiquement au cerveau, et pendant un mois, deux mois d'ivresse souvent, il ne rêvait à tous propos que drames historiques, mélodrames forcenés, comédies de mœurs; pièces pour la Comédie-Française, pièces pour la Porte-Saint-Martin, pièces pour la Gaîté. Les barbes de sa plume frémissaient. Il allait travailler, oh! comme il allait travailler! pour M. Samson, pour madame Dorval, pour M. Frédérick Lemaître; pour ce dernier surtout qu'il admirait à la fois avec le gros fanatisme irréfléchi du peuple, et qu'il appréciait avec son tact si fin et si magnétique. Je ne vois guère que mademoiselle Rachel qu'il exceptât un peu de sa grande levée d'artistes, et l'exclusion va tout de suite s'expliquer. Rien ne tournait moins d'abord au genre tragique, genre nu, que l'imagination complexe de Balzac; ensuite, il

* Voir la *Revue*, tome x, page 454.

Digitized by Google

faut aussi le dire, rien chez lui ne tendait, même un tant soit peu, vers la poésie. N'allez pas vous méprendre ! nous entendons ici par poésie la forme rimée seulement. On ne voudrait pas nous faire dire que Balzac n'aimait pas la pensée idéalisée, le choix dans les images, l'aristocratie dans l'expression, certaine vérité d'exquise convention reçue entre les gens de goût depuis plusieurs siècles, c'est-à-dire la poésie. Balzac n'aimait pas les vers, voilà ! Il les respectait infiniment, mais il ne les lisait guère. Du reste, il avait faiblement la conscience de leurs difficultés. Il louait au hasard, au vol, s'échauffait à froid; son admiration tirait *au jugé*, comme dirait un chasseur; et quand il avait récité quelques lambeaux des *Méditations* ou des *Orientales*, vanté Racine parce qu'on lui avait fait croire que Racine avait, comme lui, excellé à peindre les femmes, sa dîme d'enthousiasme à la poésie était payée. Il rentrait tranquillement dans sa prose avec sa quittance dans la poche, et de longtemps il n'était plus question de vers aux *Jardies*.

Qu'il me soit encore permis ici, toujours pour bien faire comprendre la clémence d'esprit de Balzac à l'endroit de la poésie, de rappeler une soirée, — soirée fameuse ! — à laquelle nous assistâmes lui et moi au Théâtre-Français. C'était la première représentation des *Burgraves*. Victor Hugo nous avait envoyé un billet de balcon de deux places. Le sort de l'ouvrage ne fut pas longtemps indécis; les désapprobations, les rires, les murmures, les moqueries, les sifflets se croisèrent bientôt sous nos pieds, sur nos têtes, devant nous, derrière nous. — Belle bataille ! — les dragées du baptême dramatique auquel nous sommes tous exposés, depuis les plus hauts jusqu'aux plus humbles, pleuvaient comme grêle et grêlons, sans pitié, sans merci sur Otto et sur Guanemara. Le fonds de la fête était une gaîté universelle, une jubilation satanique; c'était le rire putride des premières représentations contrariées; les envieux rient noir, les jaloux rient jaune-citron, le public, ce grand enfant, rit bêtement parce qu'il voit rire. A ce moment, je me sens frapper sur l'épaule par Balzac placé au-dessus de moi; je me retourne et je vois Balzac qui riait aussi, mais sournoisement, en manière de conspirateur, et comme pour me rendre complice de l'hilarité empoisonnée dont il venait lui aussi d'être atteint.

— Comment trouvez-vous cela ? me demande-t-il.

Je lui réponds sérieusement :

— Je trouve cela admirable ! admirable ! admirable ! Depuis Dante, soyez-en convaincu, il n'a rien été écrit d'aussi beau, d'aussi grand, d'aussi sublime dans aucune langue.

— C'est aussi mon avis, reprend Balzac, qui ne s'attendait pas à cette réponse, ou qui, peut-être aussi, l'attendait pour savoir quel parti il prendrait dans la question qu'on égorgeait devant nous.

A partir de ce moment, les *Burgraves* allèrent aux nues dans son

Digitized by Google

opinion de la soirée. Bien d'autres exemples attesteraient son peu d'aptitude à goûter la pensée sous l'enveloppe féerique du vers.

Quand la fièvre dramatique le gagnait, non seulement il soulevait à brassées tous les amas d'idées émises ou à émettre dans ses romans, pour en faire des drames et des comédies à destination de tous les théâtres de Paris, mais il ne reculait même pas, lui Balzac! maître hermétique en fait d'idées, devant la pensée de demander des idées à d'autres, de leur proposer des associations, des collaborations et surtout des opérations! car chez lui, à l'instant même où une idée venait de paraître, cette idée quelle qu'elle fût, tournait à l'opération. Voici comment le précipité chimique s'opérait; et c'est lui qui parle ici : « L'idée que j'ai là est grande; elle est brillante et solide; c'est du gra-
» nit rose. Dans ce granit, nous allons tailler à grands blocs égyptiens
» une pièce à tableaux pour la Porte Saint-Martin; j'ai la parole de
» Frédérick. Avec Frédérick,—vous n'en doutez pas,—c'est au moins
» cent cinquante représentations à cinq mille francs l'une dans l'autre,
» cela fait sept cent cinquante mille francs; je dis : SEPT — CENT —
» CINQUANTE — MILLE — FRANCS! — Maintenant calculez : à douze pour
» cent de droits d'auteurs, c'est plus de quatre-vingt mille francs de
» droits qui nous reviennent. Et je ne parle pas ici des billets — sur les-
» quels Porcher, que j'ai déjà vu, avancera, comme d'usage, cinq ou
» six mille francs en or fin;—je ne parle pas non plus de la brochure
» vendue pour notre compte à dix mille exemplaires : à trois francs
» l'exemplaire, c'est encore une bague aux doigts de trente mille
» francs. Je ne parle pas..... » On voit, comme nous venons de le dire, que tout tournait à l'opération chez de Balzac, même avant que l'idée eût la forme insaisissable du germe. Son projet n'était pas encore logé au cerveau, qu'il entrait déjà à la Bourse pour y être coté. C'est justement sur la place de la Bourse qu'Henry Monnier, qu'il aimait et estimait beaucoup, lui fit un jour, après avoir écouté l'un de ces calculs magnifiques, au bout desquels ils étaient destinés tous les deux à gagner quatorze millions, cette admirable réponse : « Avance-moi cent sous sur l'affaire. »

Nous avons dit que Balzac aurait pris des collaborateurs de toutes mains quand il était mordu de la rage du théâtre. Ce fut dans l'un des accès de la maladie qu'il attira entre autres aux Jardies, un bon et faible jeune homme nommé Lass....y, esprit flottant et songeur que Dieu depuis a appelé à lui. Balzac avait jeté les yeux sur cette intelligence incertaine pour en faire un collaborateur dramatique, tâche dont le pauvre garçon était aussi capable que d'écrire *Eugénie Grandet* ou le *Lys dans la Vallée*. A moi comme à bien d'autres, il fut radicalement impossible de deviner quelle raison inouïe avait déterminé Balzac à faire un pareil choix. Raphaël engageant un tail-

Digitized by Google

leur de pierres du Transteverre ou un couvreur d'Ostie pour l'aider à peindre ses tableaux n'eut pas été plus bizarre. Balzac était tellement sérieux, — on a besoin de preuves pour y croire, — en appelant Lass...y à l'honneur de travailler avec lui ou sous lui aux *Jardies* pour le théâtre, qu'il passa avec son singulier collaborateur un traité pour plusieurs années d'association. Ce traité a-t-il été enregistré; a-t-il été revêtu des formes légales; a-t-il même été écrit? — Nous l'ignorons et nous en doutons. Mais il est de notoriété contemporaine que les conditions en furent débattues, réglées; et je puis affirmer avec l'autorité de mes souvenirs et celle des souvenirs de bien d'autres, qu'elles ont joui d'une certaine popularité à l'époque dont nous parlons. Ces conditions étaient que Lass...y, devenu par son étrange étoile le collaborateur attitré de Balzac au pavillon des Jardies pour tout ce qui concernait les ouvrages dramatiques à élaborer en commun, serait convenablement logé, chauffé, éclairé, blanchi, nourri, aux frais de Balzac, et que de son côté Lass...y se tiendrait constamment à la disposition de Balzac, afin d'avoir à lui fournir une idée, un projet, un plan, une combinaison dramatique, toutes les fois que besoin serait, et que demande lui en serait faite.

A l'éloge de Balzac, il est juste de dire que Lass...y fut tout à coup si bien logé aux Jardies, si inopinément blanchi et éclairé, si orientalement nourri, qu'il acquit en peu de jours un embonpoint qu'on n'espérait plus de la délicatesse de sa constitution. Balzac, nous le proclamons, s'était donc fidèlement acquitté de la partie de l'engagement qui le concernait. Comment, de son côté, Lass...y s'exécuta-t-il? Lass...y tendait à s'endormir mollement dans les délices de Capoue; il se complaisait à ne pas attendre les repas et à attendre indéfiniment les idées dramatiques qu'il s'était engagé à verser à l'association. Ceci ne faisait pas l'affaire du maître, ou si l'on veut de l'associé. Balzac réclamait avec toute sorte de justice la collaboration de Lass...y, et, de son côté, Lass...y ne déniait pas à Balzac ses droits et prétentions légitimes. État dubitatif plein de malaises et de tiraillements. En outre, Balzac, ce qu'on sait, ne travaillait guère que la nuit : c'est la nuit, vers deux heures, trois heures du matin, qu'il sonnait impérieusement pour éveiller Lass...y et lui demander l'exécution de son engagement. Quelle funèbre minute! Le timide collaborateur déchirant les limbes du sommeil, s'habillait à la hâte, à demi, et, un pied chaussé, l'autre nu, le bonnet de coton enroulé sur l'oreille, le nez affreusement consterné, et l'on sait de quelle consternation Lass...y était doué, il parcourait à pas silencieux, un bougeoir à la main, les pièces désertes qui le séparaient du cabinet solitaire de Balzac; douloureux trajet! Arrivé aux pieds du maître, du maître pâli par l'insomnie, jauni par les plaques de lumière qui lui cuivraient le front et les joues; car le Balzac aux

Digitized by Google

prises avec le démon de l'œuvre de la nuit n'avait rien de commun avec le Balzac de la rue et du salon; le maître donc lui disait : — Voyons, qu'avez-vous trouvé, Lass...y? — Et Lass...y, relevant son bonnet de coton, s'écarquillant les yeux encore enveloppés du nuage des rêves, balbutiait : — Oui... il faudrait trouver... il serait utile de trouver... d'imaginer quelque chose... — Eh bien! avez-vous imaginé ce quelque chose? Hâtons-nous! la Porte-Saint-Martin attend; Hâtons-nous! Harel m'a encore écrit hier au soir; hâtons-nous! j'ai vu Frédérick Lemaître avant-hier...— Ah! vous avez vu Frédérick Lemaître? — Oui; il est tout à nous; il a faim, il a soif d'un drame à faire courir tout Paris. Quel sera ce drame qui fera courir tout Paris? Voilà! — Voilà! répétait Lass...y, le front plissé par la plus comique contention d'esprit.— Avez-vous ce drame, Lass...y? — Pas tout à fait, mais... — Vous l'avez donc en partie? — Oui et non. — Je vous écoute. — J'aimerais mieux que vous me dissiez d'abord, murmurait Lass...y, ce que, de votre côté, vous avez pu imaginer; nous fondrions nos deux idées, et je suis sûr... — Lass...y, vous dormez! — Mais non!... — Mais si!... Vous dormez debout, vous dis-je... Tenez! vos yeux appesantis se ferment! — Je vous assure... — Vous bâillez! — C'est de froid... c'est... — Allez vous remettre au lit, Lass...y, et dans une heure nous verrons si la Muse vous aura visité. — Et reprenant son pâle bougeoir, traînant ses pieds dans ses pantouffles, Lass...y regagnait, comme une ombre désolée, sa chambre et le lit pliant où il était censé chercher horizontalement le sujet de ce fameux drame destiné à faire courir tout Paris. — Courte trève! Une heure après, nouveaux coups de sonnette de Balzac venant fendre de haut en bas le sommeil de l'infortuné Lass...y, qui, réveillé en sursaut, courait, nu-pieds cette fois et en simple caleçon de tricot, vers le cabinet de son auguste collaborateur. Il cachait par beaucoup d'empressement beaucoup de détresse. Là, le dialogue déjà échangé recommençait entre Balzac, toujours éveillé comme un lion, et Lass...y toujours assoupi comme un loir. On devine que les résultats étaient aussi toujours les mêmes. Balzac voulait à tout prix un drame, Lass...y n'en découvrait à aucun prix. Jusqu'à six fois dans une nuit, l'excellent, mais infécond collaborateur était appelé par son chef littéraire. La situation était des plus perplexes au physique comme au moral. Enfin, Lass...y, quoique de mieux en mieux et de plus en plus chauffé, blanchi, éclairé et surtout nourri, pâlit, maigrit, tomba sérieusement malade. Ces réveils nocturnes précipités et cette impossibilité absolue d'accomplir des engagements dont il n'avait pas calculé la portée, troublèrent même son pauvre cerveau déjà si faible. L'ayant rencontré un jour sur le boulevart de Gand, au coin de la rue Lafitte, et lui ayant dit : — Eh bien! les Jardies? — Oh! les Jardies!! je les ai abandonnés, me répondit-il

Digitized by Google

en levant les bras et les yeux au ciel, ces yeux qu'il avait toujours remplis d'un brouillard de larmes, je les ai quittés pour toujours. — Mais vous y étiez fort bien, pourtant? — Admirablement bien! Quel séjour! quel paysage! quelle existence! Rôtis tous les jours, légumes deux fois par jour, dessert à profusion, et quel café!! — D'où vient alors que vous avez déserté les Jardies? — D'où vient, demandez-vous? Mais qui donc aurait pu y rester? Se lever six fois, quelquefois huit fois par nuit! Huit fois! Et ce n'est pas tout! inventer, le pistolet sur la gorge, le sujet d'un drame qui fasse courir tout Paris. Les forces humaines, continua Lass...y en pleurant, ne vont pas jusque-là; les miennes, déjà éprouvées par tant de vicissitudes et de passions, étaient à bout : de ma vie je ne remettrai plus les pieds aux Jardies. — Il se tint parole. Lass...y, non-seulement ne retourna plus aux Jardies, mais, depuis le séjour fantastique qu'il y avait fait, il ne prononça plus le nom de Balzac qu'avec une espèce de demi-terreur.

Cédant enfin à ses irrésistibles entraînements vers le théâtre, Balzac allait affronter la grande mer dramatique, il allait doubler le cap des Tempêtes. A notre avis, l'heure était mal choisie, le moment des plus détestables. C'était trop tard, beaucoup trop tard. Non que Balzac fût trop âgé pour apprendre la théorie d'un art assurément fort difficile, — ce n'est pas là ce que nous prétendons, — les fortes constitutions intellectuelles acquièrent et rapportent jusqu'à la dernière minute de leur durée. C'était trop tard, uniquement parce que Balzac était infiniment trop célèbre à ce moment de sa vie pour se faire pardonner la conquête d'une nouvelle gloire et de la gloire la plus enviée de toutes : la gloire dramatique. Quoi! ce n'était pas assez d'être lu et admiré dans tous les salons de France, d'Italie, d'Angleterre, d'Allemagne et de Russie, d'être traduit dans les langues de toutes ces nations, d'avoir l'applaudissement délicat des cœurs et des yeux, il briguait aussi l'applaudissement héroïque des mains! Mais, en vérité, cet homme se croyait donc un Charlemagne, un Charles-Quint? Il rêvait la monarchie littéraire universelle! Dans cette question d'étonnement il y avait toute une déclaration de guerre contre le téméraire écrivain. Comment Balzac ne le comprit-il pas, lui si subtil inquisiteur de toutes pensées, lui prévoyant et habile comme un vieux juge d'instruction, lui qui avait arraché si souvent, avec la chair, le masque à l'humanité? Pouvait-il ignorer que l'envie, que la haine, que la jalousie, impuissantes à déchirer le livre dont le succès les irrite et les exaspère, se cachent sans danger dans les recoins assassins d'une loge de spectacle et de là tuent à loisir l'œuvre et l'auteur, et qu'elles les tuent d'autant plus volontiers l'une et l'autre, que l'œuvre est plus belle et que l'auteur est plus grand. Ce danger existe beaucoup moins, bien qu'il existe toujours, quand l'écrivain, fortifiant adroitement sa vie, a

Digitized by Google

eu soin d'avoir toujours un pied dans les deux camps, dans le livre et dans le théâtre, de s'élever graduellement ici et là, ainsi que fit Voltaire dans les proportions du génie, ainsi que fit Frédéric Soulié dans la mesure du talent. Balzac négligea étourdiment cette tactique, et il fut vaincu ; et il l'eût constamment été. Le moindre doute serait une folie à cet égard. Que les succès qu'ont obtenus deux ou trois comédies prétendues de lui, depuis qu'il n'est plus, ne se formulent pas ici en objections contre nous. Lorsque ces comédies furent jouées, il n'était plus là : Qui aurait-on sifflé? Puis il ne pouvait plus désormais en écrire d'autres : — Quel avantage! — Puis il est mort ! — Quel mérite !

La prudence fit donc complétement défaut à Balzac, résolu à écrire si tard pour le théâtre ; il y eut ensuite de la déraison de sa part à tout faire pour augmenter gratuitement la défaveur formidable qui l'attendait. N'était-ce pas l'augmenter à plaisir que d'attaquer le théâtre, armé du sujet le plus dangereux, le plus scabreux qu'on pût aller prendre dans l'arsenal des combinaisons antipathiques au public français.

Le public français fût-il composé de six fois plus d'hypocrites qu'il ne s'en trouve d'ordinaire au parterre un jour de première représentation ; de six fois plus de banqueroutiers frauduleux et de femmes perdues qu'il ne s'en étale en espaliers aux avant-scènes et au balcon; de six fois plus de bourgeois goîtreux, crétins, idiots, malfaisants, venimeux, qu'il ne s'en déploie aux deuxièmes et troisièmes galeries, toujours aux premières représentations d'un ouvrage dramatique, vous n'en aurez pas moins, n'en doutez nullement, une assemblée ferrée à glace sur les plus purs principes littéraires, sur les plus purs principes religieux, sur les plus purs principes sociaux et sur tous les plus purs principes imaginables. Gare à vous ! Pas de sujet un peu hardi, pas de personnages trop excentriques, pas de style trop neuf! Aussi les esprits aventureux qui rêvent de concilier toutes ces embûches, tous ces piéges à loup, tous ces guet-à-pens avec l'originalité dont ils sont doués ne font pas un métier d'écrivain, mais un métier d'acrobate. Ils dansent pendant trois heures sur la corde tendue, et sur une corde tendue sur un brasier; l'émotion qu'ils causent peut se résumer ainsi : Tomberont-ils, ne tomberont-ils pas dans le feu? Il y a cent à parier contre un qu'ils tomberont et qu'ils se tueront. Quelle chance reste-t-il à ceux qui, comme Balzac, n'ont pas même cette vigilance à peu près inutile? Aucune. Balzac tentait donc l'impossible en provoquant le théâtre, la visière haute et avec ce magnifique dédain. Il rencontra nécessairement l'impossible. Revenons cependant à *Vautrin*, son premier coup d'épée donné au monstre.

C'est à la Porte-Saint-Martin qu'il alla frapper. Un directeur fort spi-

Digitized by Google

rituel, mais encore plus ruiné, lui répondit. Cet homme extraordinaire, — je parle aussi du directeur, — qui avait essayé de tout : de la tragédie classique et du drame romantique, de la comédie et de la féerie, des singes savants et des éléphants privés, qui avait poussé la hardiesse directoriale jusqu'à vouloir emprunter de l'argent à Louis-Philippe, trente mille francs! et qui reçut, dit-on, cette spirituelle réponse du Roi peu prêteur : — « Monsieur Harel, j'allais vous faire la même demande. » — Ce directeur accueillit le désir de Balzac de se faire jouer sur son théâtre, comme le marin en péril accepte une ancre d'espérance ; il lui arrivait, non pas après un déluge, mais après mille déluges, une arche de salut. Harel se crut sauvé! Il mit même, — tous ces détails sont présents à ma mémoire comme s'ils dataient d'hier, — il mit tant d'empressement à recevoir le premier drame, le drame vierge de Balzac, qu'il le reçut avant qu'il ne fût entièrement fait. On peut à la rigueur dire qu'il ne reçut rien du tout. N'importe! ce rien en cinq actes et en prose de M. de Balzac fut accepté avec acclamation. Il faut dire ici, pour donner à la phrase précédente toute la clarté qu'elle exige, que Balzac, par une habitude déjà ancienne, traitait ordinairement avant la création de l'œuvre, fût-ce un roman ou une nouvelle, une nouvelle ou un article. Il s'attachait ainsi au flanc l'aiguillon de la nécessité. C'est une justice d'ajouter que Balzac, dont la loyauté complétait le génie, possédait jusqu'au fanatisme la religion de l'exactitude quand il lui plaisait de se lier par sa parole. Il courut donc, dès que le pacte avec Harel fut conclu, se casemater au cinquième étage de la maison de Buisson, le tailleur, au coin de la rue Richelieu, ancien hôtel Frascati ; et là, assisté d'un laborieux copiste, attaché alors, je crois, à la rédaction d'un petit journal d'opposition, il commença à écrire le fameux drame de *Vautrin*. Ses relations de chaque jour, et pour ainsi dire de chaque instant, avec le théâtre de la Porte-Saint-Martin, ne lui auraient guère permis d'habiter les Jardies, où il n'allait même auparavant qu'avec fort peu de régularité, et où il ne résida, du reste, ainsi que nous l'avons déjà dit, qu'à des intervalles inégaux.

Dès ce moment s'ouvrit pour lui la campagne la plus rude, la plus accidentée, la plus accablante qu'il eût jamais faite, lui pourtant qui connaissait les courses haletantes chez les libraires du faubourg Saint-Jacques, chez les éditeurs du Panthéon et chez les escompteurs perchés sur la montagne de Passy. Obligé de faire, de défaire et de refaire tous les jours chaque scène, chaque phrase de sa pièce, de répondre aux mille et mille exigences des comédiens, d'autant plus portés à solliciter des changements dans leurs rôles qu'ils voyaient que rien n'était arrêté dans le plan et dans l'exécution flottante de l'ouvrage ; tiraillé de coulisse en coulisse par les réclamations lamentables d'un directeur pressé de jouer, de réaliser en or ses dernières espérances,

Digitized by Google

Balzac fut à plusieurs reprises sur le point de renoncer à pousser plus loin les essais désespérans du noviciat dramatique. Il était horriblement changé. Deux mois et demi de répétitions l'avaient rendu méconnaissable, et sa fatigue avait pris un tel caractère public que beaucoup de personnes, sachant l'heure à laquelle il traversait les boulevards pour se rendre chez lui après les répétitions, attendaient son passage. Son vaste habit bleu coupé carré, son gros pantalon cosaque couleur noisette, son gilet blanc à la financière, et surtout son énorme chaussure formée de souliers dont on voyait la langue de cuir qui termine le quartier passer sur le pantalon au lieu de se cacher sous le bas du pantalon, tout cet accoutrement deux fois trop ample pour lui, lourd, souillé de boue, — car avant l'ère du macadam, les boulevards étaient fort sales sans l'être autant qu'aujourd'hui, — disait le désordre, le trouble, l'effroyable bouleversement apportés dans sa personne par les études dramatiques. Et quelle dépense énervante de conversations ne faisait-il pas avec tous ceux qui le rencontraient, l'abordaient et voulaient avoir des nouvelles de *Vautrin!* Où en étaient les répétitions? —Que disait Frédérick Lemaître de son rôle?—Raucourt était-il content du sien? — Etait-il vrai que l'honnête Moëssard, prétextant d'une vie de soixante-cinq ans sans tache, refusait hautement de jouer le rôle de Joseph Bonnet, ancien associé dans les méfaits, coquineries et autres gentillesses de Vautrin et de Charles Blondet, aujourd'hui valet de chambre de la duchesse de Montsorel? — Etait-il vrai que le tapissier, les machinistes, les peintres, pour quelques légers retards dans la comptabilité, refusaient leurs services? — Il fallait que Balzac, paraphraseur admirable, intarissable, satisfît à toutes ces curiosités péripatétiques; il fallait surtout qu'il répétât de place en place les mots créés dans le feu de la journée par M. Harel, cet homme prodigieux, qui s'était posé en face du malheur et lui avait dit: — Voyons qui aura le plus d'esprit de nous deux! — Il est vrai que lorsque Balzac racontait à plaisir sur le boulevard Bonne-Nouvelle les excentricités voltairiennes d'Harel, Harel, adossé contre un arbre du boulevard Saint-Martin, redisait, les doigts fourrés dans sa tabatière d'or, les excentricités fulgurantes de Balzac; tandis que Jemma, autre acteur du théâtre, debout sur les marches du café de la Porte-Saint-Martin, disait à son tour et les mots de Balzac, et les mots d'Harel, et les mots de Frédérick, et l'esprit de tout ce théâtre charmant et désolé, qui ne fut jamais plus amusant, plus spirituel, plus gai qu'à cette époque: il était devenu le Gil Blas des théâtres.

Ce fut pendant ces journées si laborieuses pour le corps et pour l'esprit que Balzac, m'arrêtant une fois sur le boulevard des Capucines, me dit avec accablement:

— Mon cher ami, je meurs de faim; il est trois heures, je sors de ma répétition, et je n'ai encore rien pris; allons manger!

Digitized by Google

— Mais je n'ai pas faim, moi; je ne sors d'aucune répétition, Dieu merci !

— Il s'agit bien de vous ! venez, vous me tiendrez compagnie.

— Alors, rebroussons chemin, et entrons au café de Paris.

— Pas de café de Paris; il est trop tard pour déjeûner, trop tôt pour dîner : autre chose !

— Où voulez-vous donc aller ?

— Suivez-moi : je sais un bon endroit que j'ai découvert; — un pâtissier sublime, vous verrez. Connaissez-vous les gâteaux au riz ?

— C'est assez bête.

— J'allais vous le dire; mais connaissez-vous les petits pâtés au macaroni ?

— Mais...

— Vous ne les connaissez pas, marchons.

— Est-ce bien loin ?

— Rue Royale.

Et me prenant avec le seul bras qu'il eût de libre, — il avait trois ou quatre volumes sous l'autre bras, — il m'entraîna, au pas accéléré de la faim, rue Royale, chez le fameux pâtissier qu'il avait déjà découvert, lequel, je présume, est encore à la même place. Nous entrons :

— Des petits pâtés au macaroni ! s'écrie Balzac; nous les prenons tous !

— Voilà ! messieurs, dit une jeune demoiselle anglaise en tirant la plaque de tôle de son four en cuivre poli.

Balzac avait déposé ses volumes sur une table; je supposais qu'il allait se jeter sur les petits pâtés avec une voracité d'ogre.

— Savez-vous quel est cet ouvrage ? me dit-il.

— Non, mon cher Balzac.

Au nom de Balzac, je remarquai que la jeune demoiselle anglaise qui nous servait s'arrêta brusquement, oubliant de répondre aux autres consommateurs; elle ne respirait plus; je la vis s'épanouir comme une belle rose au soleil levant : ce fut une fascination subite.

— C'est, reprit Balzac, le dernier ouvrage de Cooper, le *Lac Ontario*. C'est beau ! c'est grand ! c'est d'un immense intérêt; il nous devait bien ce chef-d'œuvre après les deux ou trois dernières rapsodies qu'il nous a données : vous lirez cela; je ne connais au monde que Walter-Scott qui se soit élevé à cette grandeur et à cette sérénité de coloris. Si Cooper avait réussi dans la peinture des caractères au même degré que dans la peinture des phénomènes de la nature, il aurait dit le dernier mot de notre art; malheureusement...

— Malheureusement vous ne mangez pas, dis-je à Balzac.

— Vous avez raison.

Et en trois ou quatre bouchées de Gargantua il avala en riant, en

Digitized by Google

louant Cooper, en se promenant dans la boutique, deux pâtés au macaroni, puis encore deux autres, à la grande stupéfaction de la jeune anglaise, toute surprise de voir manger si goulument un homme qu'elle supposait sans doute devoir se nourrir de fleurs, d'air et de parfum; son extase admirative n'en parut pas pourtant trop affectée.

— Puisque ce genre de roman vous plaît si fort, pourquoi, repris-je en offrant un verre d'eau à Balzac, — on sait qu'il ne buvait pas de vin, — pourquoi n'écririez-vous pas un ouvrage dont l'action se passerait au bord d'un lac, comme le dernier roman de Cooper?

— Et où diable voulez-vous que je le prenne ce lac? Nous n'avons que des bassins et des cuvettes? Le lac d'Enghien, n'est-ce pas?

— Vous connaissez beaucoup de voyageurs, faites-les causer quand ils vont vous rendre visite aux Jardies. Je sais que la plupart ne sont que des cannes à sucre, très longs, très touffus et très filandreux. Mais enfin en les pressant on en tire du sucre et du rhum.

— Oh! mon cher ami, me répondit Balzac en portant son verre d'eau à ses lèvres. *Si vous saviez combien l'on ne sait rien!* Vous faut-il une preuve de cette terrible vérité? en voici une.

En engloutissant deux autres petits pâtés au macaroni, il continua ainsi :

— Quand je conçus le projet d'écrire le *Lys dans la Vallée*, j'eus, comme Cooper, la pensée de faire une part splendide au paysage dans mon livre. Pénétré de cette idée, je me plongeai dans le panthéisme naturel comme un palen. Je me fis arbre, horizon, source, étoile, fontaine, lumière. Et comme la science est un bon appui en toutes choses, je voulus savoir les noms et l'importance d'une foule de plantes dont je comptais parsemer mes descriptions. Ma première préoccupation fut donc de connaître les noms de ces petites herbes que nous foulons dans la campagne, soit au bord des chemins, soit dans les prairies, soit tout simplement partout. Je m'adressai premièrement à mon jardinier. — Ah! monsieur, me dit-il, rien n'est plus facile que de savoir cela! — Eh! bien, dis-le moi, puisque c'est si facile. — Çà, c'est de la luzerne, çà c'est du trèfle, çà c'est du sainfoin, çà... Je l'arrêtai : — Mais non, mais non! je te demande comment tu appelles ces milliers de petites herbes-là, que nous foulons, que j'arrache, tiens! — Eh! bien, monsieur, c'est de l'herbe. — Mais le nom de ces myriades d'herbes longues, courtes, droites, courbées, douces, piquantes, rudes, veloutées, humides, sèches, vert foncé, vert pâle. — Eh bien! je vous le dis : c'est de l'herbe! — Jamais je ne pus obtenir de lui autre chose, d'autre définition : c'est de l'herbe! Le lendemain, un ami étant venu me voir, — précisément un de ces voyageurs dont vous parliez tantôt, — je lui dis à peu près comme j'avais dit la veille au jardinier. Vous qui êtes botaniste et qui avez beaucoup voyagé, connaissez-vous ces

Digitized by Google

petites herbes qui courent partout sous nos pieds? — Parbleu! me répondit-il. — Eh bien! dites-moi les noms de celles-ci? — J'arrachai une poignée d'herbes que je lui mis dans la main....

— C'est que... voyez-vous, me dit-il après quelques minutes d'examen, je ne possède guère à fond que la flore du Malabar... si nous étions dans l'Inde, je vous dirais sans hésiter les noms de ces mille et mille petites plantes; mais ici....

— Mais ici vous êtes aussi ignorant que moi.

— Je l'avoue, me dit mon ami le voyageur.

— Et de deux! m'écriai-je.

De rage, je courus dès le lendemain au Jardin-des-Plantes. Je m'adressai à un des plus savants professeurs de l'établissement.

— Oh! monsieur Balzac, me dit ce célèbre naturaliste, que me demandez-vous là? nous nous occupons beaucoup de la famille des larix, de celle non moins intéressante des tamarix, mais notre vie n'y suffirait pas s'il fallait que nous descendissions à ces petites herbes de rien du tout. C'est là une affaire de marchand de salade. Plaisanterie à part, ajouta-t-il, où placez-vous votre roman?

— En Touraine.

— Eh bien! le premier paysan venu vous apprendra, en Touraine, ce qu'aucun professeur ne serait capable de vous dire ici.

Et je partis pour la Touraine, où je trouvai des paysans aussi ignorants que mon voyageur, aussi ignorants que mon jardinier, mais pas plus ignorants que les professeurs du Jardin-des-Plantes. En sorte que, lorsque j'ai écrit *le Lys dans la Vallée*, il m'a été impossible de décrire avec précision ces tapis de verdure que j'aurais eu tant de bonheur à rendre brin à brin, à la manière lumineuse et patiente des Flamands. Et maintenant vous voulez que je compte sur les voyageurs pour me fournir les couleurs nécessaires à la peinture d'un lac! Résignons-nous et ne blâmons pas trop haut surtout le spirituel abbé Vertot, parce qu'il a dit : « Mon siége est fait. » Il a bien mieux imaginé son siége, que d'autres le lui auraient raconté. Seulement on ne peut pas tout imaginer.

— Combien vous dois-je? dit ensuite Balzac en s'adressant à la demoiselle aux petits pâtés.

— Rien, monsieur Balzac, répondit-elle avec un accent de résolution et de fierté qui n'admettait pas de discussion.

Balzac me regarda : « Que faut-il faire? » parut-il me demander; mais au même instant il trouvait lui-même une réponse à ce galant procédé. Il dit à la jeune Anglaise, en lui présentant le roman de Cooper :

— Je n'aurai jamais tant regretté, mademoiselle, de ne pas en être l'auteur.

Digitized by Google

Et il laissa le roman dans les mains ébahies de sa naïve admiratrice.

Cependant le grand jour de la représentation approchait; les journalistes repassaient leurs canifs; les tigres des premières représentations se faisaient les ongles; on murmurait, comme contraste aux nombreux plaisirs qu'on se promettait à cette soirée, que la censure ne donnerait pas son visa. On la disait effrayée de l'introduction de *Vautrin* sur la scène parisienne et de sa présence active au milieu d'une famille titrée dont il venait révéler les faiblesses de cœur et les fautes conjugales; on assurait même que de très hautes influences s'opposaient secrètement pour toutes ces raisons et pour bien d'autres à la représentation. Cela n'était pas entièrement vrai puisqu'il était dans la destinée de la pièce d'être jouée peu de jours après toutes ces rumeurs. Mettant à profit ce peu de jours, Balzac, novateur en tout, s'occupa d'une négociation à laquelle son admirable instinct des affaires le rendait plus propre que personne, et qui, avant lui, n'avait été tentée par aucun autre auteur, du moins le supposons-nous. Devinant avec quelle rare avidité les places seraient recherchées par tous ceux dont il charmait l'esprit par ses livres depuis tant d'années, il vit une spéculation aussi lucrative que permise dans la vente anticipée des billets, vente dont il se chargea d'un commun accord avec le directeur de la Porte-Saint-Martin, trop heureux de cette initiative inusitée. Non-seulement à l'aide de cette intervention de l'auteur, le placement des billets devenait certain, mais il semblait assurer autant d'amis, autant de partisans dévoués que de spectateurs. On verra bientôt que cette supposition ne fut malheureusement vraie qu'à demi. Disons vite et d'abord que tous les billets furent pris, vendus avantageusement et peut-être revendus encore plus avantageusement par les premiers acquéreurs avec primes et gros bénéfices. Depuis les grandes premières représentations des drames de Victor Hugo, jamais la curiosité publique ne s'était si vivement exaltée. C'était un événement. Quoique la politique fût très ardente à ce moment, quoique les questions de réforme bouillonnassent déjà dans le fond de la chaudière ténébreuse d'où sortit l'incroyable révolution de 48, tout fit silence autour de la représentation imminente de *Vautrin*, et les banquets, et la politique étrangère, et l'Angleterre et l'Egypte : juste et magnifique hommage rendu sans efforts à un talent européen, bien digne à tant de titres de causer cette superbe distraction peut-être unique dans l'histoire de l'art.

Enfin l'heure suprême sonna; l'affiche irrévocable annonça la première représentation de *Vautrin*, drame en cinq actes, en prose. Et à la suite de ce titre magique on lisait, dans l'ordre que nous allons fidèlement reproduire, à côté des noms des personnages de la pièce, les noms des acteurs qui les représentaient. Nous transcrivons cette liste

Digitized by Google

des noms d'après l'exemplaire même de *Vautrin*, donné par Balzac, à son intime ami, M. Laurent Jan, à qui l'ouvrage est dédié.

Personnages :	Acteurs :
Jacques Collin, dit Vautrin,	MM. Frédérick Lemaître.
Le duc de Montsorel,	Jemma
Le marquis Albert, son fils,	Lajarriette.
Raoul de Frescas,	Rey.
Charles Blondet, dit le chevalier de Saint-Charles,	Raucourt.
François Cadet, dit Philosophe, cocher,	Potonnier.
Fil-de-Soie, cuisinier,	Frédéric.
Buteux, portier,	E. Dupuis.
Philippe Bolard, dit Lafouraille,	Tournan.
Joseph bonnet, valet de chambre de la duchesse de Montsorel,	Moéssard.
Un commissaire,	
La duchesse de Montsorel (Louise de Vaudrey),	Mmes Frédéric Lemaître.
Mlle Vaudrey, sa tante,	Georges Cavetta.
La duchesse de Christoval,	Cénau.
Inès de Christoval, princesse d'Arjos,	Figeac.
Félicité, femme de chambre de la duchesse de Montsorel,	Kersent.

Quand il ne resterait de *Vautrin*, après un cataclysme, que cet assemblage étrange de noms ruisselants de noblesse et de noms suant la potence, cela suffirait pour se faire une idée de la difficulté épouvantable du problème que Balzac s'était donné à résoudre en composant une comédie formée d'éléments aussi ennemis, aussi éloignés les uns des autres que le soleil l'est de la terre. Comment faire respirer dans le même air, marcher sur le même plancher, coudoyer dans le même espace, et surtout comment lier par un intérêt commun à une même action ces voleurs, ces argousins, ces escrocs de tous les étages, et ces marquis et ces marquises, ces ducs et ces duchesses? On nous répondra que c'était là précisément la comédie tentée par Balzac : se tira-t-il heureusement de cette comédie? Voilà toute la question.

Nous voici arrivé naturellement à l'historique de la première représentation si impatiemment attendue, et on peut le dire sans vulgarité cette fois, de *Vautrin*.

Composer une salle le jour d'une première représentation est la préoccupation, le rêve étoilé d'un directeur, et, de fait, c'est la carte sur laquelle il met toute sa destinée. Une salle, selon qu'elle est bien ou mal faite, peut lui assurer une suite de longues et brillantes soirées, ou l'entraîner au fond de l'eau. Le mérite de l'ouvrage est

Digitized by Google

sans doute de quelque poids dans la question, mais il n'est le plus souvent que le vaisseau sur lequel on arrive au port, ou grâce auquel on fait naufrage. C'est là une vérité expérimentale qui date de loin; elle est si clairement démontrée aux directeurs, même les plus forts dans leur position, que vous ne verrez pas un théâtre, fût-il subventionné, c'est-à-dire s'appelât-il l'Opéra ou l'Opéra-Comique, négliger l'organisation d'une salle; si bien que lorsque, jugeant sur les apparences, on s'imagine que tel opéra célèbre, ou telle actrice non moins célèbre, se présente avec son seul mérite devant le public, on est dans la plus complète des erreurs. A côté d'une loge où figurent des ducs et des princesses s'épanouit, sans que vous vous en doutiez, une loge non moins splendide où quatre amis de l'administration sont prêts, avec les allures du plus chaud désintéressement, à soutenir le poème ou l'artiste. Oui, la loge est donnée; oui, la grande dame penchée sur le bord en velours est chargée d'allumer l'enthousiasme; oui, la première étincelle électrique est au bout de ses doigts gantés. Plus loin, les couronnes fournies par l'administration sont déposées dans l'ombre, sur un fauteuil, au fond de la loge; et ces bouquets qui semblent n'être que l'accompagnement obligé d'une toilette, que l'ornement naturel de celles qui les portent, ont été achetés aux frais du théâtre; ils voleront sur la scène à telle minute de la soirée, à tel endroit indiqué par le directeur. Balzac s'imaginait avoir réuni autour du lustre une salle encore plus dévouée à son succès; il ne calcula pas le temps qui s'était écoulé entre le jour où il avait placé ses billets et le jour où la première représentation eut lieu. L'intervalle fut long; c'est dans cet intervalle qu'il se fit loin de sa surveillance, d'ailleurs impossible à exercer, un trafic incroyable de ces billets. Les obsessions, l'argent, des séductions de toutes sortes enlevèrent les deux tiers des places aux mains des premiers acquéreurs pour les faire passer dans celles d'une foule de gens inconnus ou hostiles à Balzac. Aussi, il arriva que le gaz, au lieu d'illuminer une salle régulière d'amis, n'éclaira qu'une cohue bruyante, indisciplinée, bigarrée, moqueuse, n'ayant ni le calme d'une société choisie, comme il s'y était attendu, ni la franchise du vrai public qui achète son droit à la porte. Les conséquences de ce mélange ne tardèrent pas à se produire; les trois premiers actes se passèrent sans crises, ils furent même assez languissants, assez froids; on s'observait dans la salle, on attendait, on voulait savoir si l'on pouvait compter les uns sur les autres. La malveillance interrogeait, et l'enthousiasme ne répondait pas; la malveillance donc se fortifiait dans ses positions et ses retranchements. Elle éclata comme un obus au quatrième acte, quand l'acteur Frédérick reparut en scène dans le costume baroque du général mexicain, Crustamente, avec son écharpe aurore, son chapeau coiffé d'un oiseau de Paradis, son accent

Digitized by Google

transatlantique. Les rumeurs couvrirent la voix des acteurs; les acteurs chancelèrent; la partie était bien aventurée; elle allait être perdue, elle le fut complètement quand quelques-uns s'avisèrent de découvrir une ressemblance outrageante entre la coiffure de Frédérick et celle du roi Louis-Philippe, dont le fils aîné était là présent dans la loge d'avant-scène. Funeste complication! le serpent politique et le serpent littéraire s'entortillèrent, et leurs doubles sifflements accompagnèrent la pièce condamnée de ce moment à mourir, malgré les efforts souvent heureux, toujours superbes, de l'acteur principal. La salle n'avait plus dignité ni calme, ni respect ni tenue; chaque loge était une bouche d'un grand volcan dont le parterre était le cratère; volcan de moqueries, de ricanements, de blasphêmes, d'injures, et aussi de menaces, car il y avait bien par ci par là quelques amis chauds restés fidèles au milieu de ces colères inouies, de ces rages déchaînées. Décidément la bataille était perdue. Pour avoir une idée exacte du désastre de la défaite, il faut lire les journaux qui vinrent le lundi ramasser les morts, c'est-à-dire un nom illustre parmi les plus illustres, une œuvre pleine de hardiesses et d'erreurs sublimes, un théâtre fracassé, un directeur dont tous les chevaux avaient été tués sous lui, une troupe entière d'artistes réduite à rien. Parmi ces journaux nous appellerons en témoignage celui dont la position, presque officielle, donnait alors comme aujourd'hui à ses arrêts un caractère particulier d'autorité, relevé d'ailleurs par la grande renommée littéraire du rédacteur.

(*Journal des Débats*, 16 *mars* 1840.)

« Nous avons assisté hier depuis sept heures du soir jusqu'à minuit » à un lamentable spectacle, et c'est à peine si nous sommes revenus » quelque peu ce matin même de cette profonde tristesse dont on ne » peut se défendre en présence de ces œuvres sans nom, où tout manque, » l'esprit, le style, le langage, le poli, l'invention, le sens commun. » Mais n'est-ce pas là une erreur de nos sens? En devons-nous bien » croire nos yeux et nos oreilles? A-t-on bien nommé M. de Balzac » comme l'auteur de cette œuvre de désolation, de barbarie et d'inep- » tie? Hélas! si vous saviez comme cela est une grande misère d'assis- » ter à la rapide dégradation d'un homme qui a été le plus bel esprit » de son siècle pendant huit jours.

» Par où commencer? Je n'en sais rien. Le véritable juge d'une pa- » reille pièce, c'est le chef de la police de sûreté, M. Allard; lui seul il » pourrait vous dire ce qui est vrai et ce qui est faux dans ce drame. » En ceci l'analyse n'a que faire, car elle aura beau amortir toutes » choses, dissimuler les haillons, cacher les blessures purullentes, » jeter son venin sur ces lèpres livides, cacher dans l'ombre tous ces » crimes amoncelés à plaisir, l'analyse aura encore à raconter tant de

Digitized by Google

» souillures de l'esprit et des sens, qu'on dira qu'elle est passionnée, » qu'elle est haineuse, qu'elle a menti. Quant à la critique, que peut-» elle faire, perdue, égarée, épouvantée au milieu de ce *pandæmonium* » de toutes ces passions mauvaises? A qui peut-elle s'attacher, sinon » à des vices, à des crimes, à des phrases, à des passions en lambeaux, » et dont chaque lambeau lui restera dans les mains à mesure qu'elle » voudra y toucher. En un mot, que faire? que devenir? Comment por-» ter à vos lèvres et aux miennes ce verre de cabaret rempli jusqu'au » bord de la litharge et de gros vin? »

Après cette appréciation préliminaire de la pièce, le rédacteur passe à l'analyse, et dans sa marche il juge aussi le talent de Balzac.

« Second acte. Nous voici tout à l'heure dans le plus grand monde, » dans ce monde que M. de Balzac a découvert. Il en est à la fois l'in-» venteur, l'architecte, le tapissier, la marchande de modes, le maître » de langue, la femme de chambre, le parfumeur, le coiffeur, la maî-» tresse de piano et l'usurier. Il a fait ce monde tout ce qu'il est. C'est » lui qui l'endort sur des canapés disposés tout exprès pour le som-» meil et pour l'adultère; c'est lui qui courbe toutes ses femmes sur » le même malheur; c'est lui qui achète à crédit les chevaux, les bi-» joux et les habits de tous ces beaux fils sans estomac, sans argent et » sans cœur. Il a trouvé le premier ce vernis livide, cette pâleur de » bonne compagnie qui fait reconnaître tous ses héros. Il a arrangé » dans sa tête féconde tous ces crimes adorables, toutes ces trahisons » masquées, tous ces viols ingénieux de la pensée et du corps, qui sont » la trame ordinaire de son drame. Le jargon que parle ce monde à » part, et que seul il peut comprendre, c'est encore une langue-mère, » retrouvée par M. de Balzac. Ceci vous explique en partie le succès » éphémère de ce romancier qui règne encore à l'heure qu'il est à » Londres et à Saint-Pétersbourg, comme le plus fidèle représentant » des mœurs et des actions de ce siècle. . . . . .

» . . . . . .

» A grands cris on a demandé le nom de l'auteur: nous avons prêté » une oreille attentive, espérant, jusqu'au dernier instant, que toutes » ces rumeurs étaient fausses et que nous avions affaire tout simple-» ment à quelques-uns des Corneilles subalternes du boulevart, inspi-» rés par Frédérick Lemaître. Hélas! hélas! on ne nous avait dit que » trop vrai. Ce bon M. Moëssard, un si honnête homme, est venu » nommer M. de Balzac. C'est un lamentable chapitre à ajouter aux » égarements de l'esprit humain. »

Le jour qui suivit cette mémorable représentation, le lendemain à onze heures ou midi, par conséquent le dimanche 15 mars 1840, j'allai voir Balzac aux Jardies où il s'était réfugié pour se remettre de la commotion qui ne manque jamais de succéder à ces sortes de duels.

Digitized by Google

D'ailleurs on comprend qu'il eût besoin de revoir ses parterres, ses arbres, ses fleurs, de respirer à pleine poitrine l'air pur dont il était privé depuis si longtemps. Je le trouvai fort calme, mais le teint extrêmement échauffé; ses mains étaient brûlantes, et ses paroles, pour être contenues, ne tombaient pas moins avec amertume de ses lèvres, qui me parurent enflées comme après une nuit de grosse fièvre.

— Mon cher ami, me dit-il sans me donner seulement le temps de lui parler de la soirée, regardez au bas des Jardies cette bande de terrain qui borde ma propriété; la voyez-vous?

— Sans doute.

— Là j'ai le projet d'établir, dans quelques jours, une vaste laiterie qui fournira le meilleur lait possible aux riches campagnes environnantes et dont je sais qu'elles sont privées, placées comme elles le sont entre Paris et Versailles, deux éponges qui pompent tout. J'aurai des vaches de Rambouillet, les laitières, vous le savez, les plus renommées du monde. Toutes dépenses payées, je m'assure un profit net de trois mille francs par an. Hein! qu'en dites-vous?

Je m'attendais si peu à ce sujet de conversation, en apportant aux Jardies les souvenirs de la veille, que je ne sus trop que répondre à Balzac. Il reprit ainsi :

— En deça de cette bande, vous apercevez un autre beau carré de terrain?...

— Où il n'y a rien du tout.

— Pour le moment. Mais écoutez-moi : sous Louis XIV, le fameux jardinier La Quintinie planta, sur un espace réservé et détaché du parc même de Versailles, des légumes d'une espèce rare, supérieure. Ils étaient destinés à la table seule de Louis XIV, qui voulut que la culture s'en perpétuât en faveur de ses descendants. C'est vous dire que Louis XV et Louis XVI mangeaient de ces légumes privilégiés. La révolution troubla profondément ces potagers royaux, qui ne reprirent un peu de faveur que sous la Restauration. Louis-Philippe a continué la tradition : les légumes de La Quintinie retrouvent aujourd'hui leur ancienne vogue, mais la cour seule en jouit. Je suis en position d'étendre le bienfait aux classes élevées, aux gens riches des châteaux voisins. Je possède toutes les graines de cette opulente culture, et je vais les semer! C'est encore trois mille francs de revenu que je me fais. — Comprenez-vous?

— Cela fait six mille, répondis-je à Balzac; trois mille francs de lait, trois mille francs de légumes.

— Ce n'est pas tout!

— Je veux bien.

— Là, — regardez encore, — à notre gauche; sur ce terrain dont l'exposition merveilleuse est celle de Malaga, je vais avoir des vignes comme dans votre midi.

Digitized by Google

— Où le vin est détestable.

— Parce qu'ils ne savent pas cultiver leurs vignes. D'ailleurs, je vous parle de Malaga. Ce morceau de terrain que je vous montre est une parcelle du soleil : c'est chaud, sec, ferrugineux ; c'est du vin, et du vin à trois mille francs la pièce. Je ne veux rien exagérer, c'est douze mille francs de bénéfice que je suis sûr d'avoir chaque année. Douze mille francs !

— Et trois mille francs de lait, et trois mille francs de légumes, cela fait, si je ne me trompe, dix-huit mille francs.

— Vous ne vous trompez pas ; mais laissez-moi achever. Jetez les yeux maintenant sur cet autre point des Jardies ; mesurez la hauteur de ce magnifique noyer.

— Ce noyer est à la commune de Sèvres ou de Ville-d'Avray, dis-je à Balzac. Vous me l'avez dit cent fois.

— Je l'ai acheté ; il m'appartient, il est à moi !

— Eh ! grand Dieu ! qu'en ferez-vous ?

— Je m'en ferai deux mille francs de rente.

— Deux mille francs de noix !

— Pas de noix.

— Mais alors ?...

— Je vous dirai cela dans quelques jours. Mais voilà à quoi ils m'ont réduit en défendant les représentations de *Vautrin*, à vingt mille francs de rentes !

— *Vautrin* est donc défendu ?

— Lisez.

Balzac me montra alors la lettre ministérielle qu'il venait de recevoir ; M. de Rémusat, par l'intermédiaire du chargé des beaux arts, M. Cavé, et sans s'expliquer autrement, suspendait les représentations du drame de Balzac, de Balzac qui, fécond en consolations pour lui, comme en beaux ouvrages pour les autres, croyait s'être déjà assuré vingt mille livres de rentes avec des vaches, des légumes, des raisins et un seul noyer !

Nous remettons à l'article prochain sur les Jardies l'histoire de ce noyer enchanté.

LÉON GOZLAN.

Digitized by Google

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

RUTH

DEUXIÈME PARTIE *.

XII

M. Wynne tint ce qu'il avait promis; il procura à Ruth de l'occupation comme garde-malade. Elle vivait toujours chez les Benson, et consacrait à Léonard ses moments de loisirs, mais tout malade pouvait la faire demander. Pendant quelque temps elle soigna presque exclusivement les pauvres; ce fut en prenant soin d'eux qu'elle parvint à triompher de la répugnance instinctive qui la poussait d'abord à s'éloigner de ceux chez qui la maladie avait fait les plus grands ravages. Les soins les plus pénibles devinrent bientôt pour elle une œuvre de charité, elle ne pensait qu'aux malades et jamais à elle-même. Comme elle l'avait prévu, toutes ses facultés se trouvaient en jeu dans cette occupation; les pauvres qu'elle soignait se sentaient calmés et soulagés par sa présence, par la douceur de ses mouvements et de sa voix qui n'étaient que l'expression d'une âme affectueuse et humble. Peu à peu sa réputation de garde-malade fit des progrès, et elle fut appelée auprès de beaucoup de personnes qui payaient largement ses soins ; elle prenait simplement ce qu'on lui offrait, car elle savait que ce n'était pas à elle, mais aux Benson, qu'appartenait de droit tout ce qu'elle pouvait gagner. Mais elle allait avec empressement chez les pauvres qui la demandaient, et il lui arrivait de solliciter la permission de quitter ceux qui pouvaient se procurer

* Voir tome XVI de *la Revue*, pages 74, 268, 465 et 608.

Digitized by Google

d'autres soins que les siens, pour aller s'établir auprès du lit d'un pauvre ouvrier que personne n'assistait. Elle demandait quelquefois à M. Benson un peu d'argent pour soulager les misères qu'elle voyait de si près, mais elle faisait beaucoup de bien sans argent. Elle parlait peu : le grand chagrin et l'humiliation qui pesaient sur sa vie lui avaient donné l'habitude d'un silence modeste; mais tous ceux qui la voyaient savaient qu'elle marchait devant Dieu, et les douces paroles qu'elle murmurait à l'oreille des malades les aidaient à mourir en paix.

Peu à peu les plus grossiers apprirent à la respecter, les hommes les plus rudes se dérangeaient dans la rue pour la laisser passer, car ils savaient quels soins affectueux elle avait rendus aux plus misérables d'entre eux.

Pour elle, il lui semblait qu'elle n'avait point changé; elle trouvait ses défauts aussi grands que par le passé, elle savait mieux que personne que toutes ses bonnes œuvres étaient entachées de péché. Il lui semblait que tout changeait autour d'elle, et qu'elle seule demeurait stationnaire; M. et miss Benson devenaient vieux, Sally était sourde, Léonard grandissait, et Jemima avait un enfant : c'était par ceux qui l'entouraient qu'elle reconnaissait le cours rapide du temps.

M. et mistriss Farquhar étaient pleins des plus tendres attentions pour eux tous, mais M. Bradshaw ne donnait aucun signe de pardon, et M. Benson perdit l'espoir de renouer jamais ses relations avec lui; il lui semblait pourtant impossible que M. Bradshaw pût ignorer l'affection que sa fille et son gendre portaient à Léonard. Un jour, M. Farquhar vint trouver M. Benson, et lui demanda timidement d'engager Ruth à lui permettre d'envoyer son fils en pension à ses frais.

M. Benson, fort étonné, hésita.

— Je ne sais pas; ce serait un grand avantage sous quelques rapports, mais je doute que cela puisse réussir. L'influence que sa mère exerce sur lui est excellente, et je craindrais que la moindre allusion à sa position ne lui fît beaucoup de mal.

— Mais il est doué d'une intelligence si remarquable, que ce serait bien dommage de ne pas lui donner les moyens de la cultiver; d'ailleurs, voit-il beaucoup sa mère maintenant ?

— Elle s'arrange toujours, quelque occupée qu'elle soit, de façon à venir passer une heure ou deux avec lui; elle dit que c'est ce qui la repose le plus. Elle est aussi parfois huit jours sans rien faire, sauf les services qu'elle rend toujours aux pauvres du voisinage. Votre offre est très séduisante, mais je crois qu'il faut la soumettre à Ruth.

— De tout mon cœur; qu'elle ne se presse pas de se décider, je crois qu'en y réfléchissant elle trouvera que les avantages l'emportent.

— Monsieur Farquhar, serait-il très indiscret de vous parler d'une petite affaire ? Voici ce dont il s'agit : je vois dans le rapport de la Société

Digitized by Google

d'assurances sur la vie que donne le *Times* qu'on a annoncé un surplus de dividende, et il me paraît étrange de n'en avoir point reçu avis; peut-être cette lettre est-elle dans votre bureau; c'est M. Bradshaw qui a acheté les actions, et j'ai toujours touché les dividendes par l'intermédiaire de votre maison.

M. Farquhar prit le journal et parcourut le rapport.

— C'est cela probablement, dit-il; quelqu'un de nos commis est coupable de cette négligence; peut-être est-ce Richard lui-même. Il n'est pas toujours le plus exact des hommes; mais je m'en occuperai. Peut-être aussi l'avis ne viendra-t-il que dans un ou deux jours, les circulaires à envoyer sont innombrables.

— Oh! je ne suis pas pressé du tout. Je désire seulement savoir ce qu'il en est, avant de me permettre quelque dépense extraordinaire.

M. Farquhar se retira. Le soir, M. Benson et Ruth eurent une longue conférence au sujet de la proposition de M. Farquhar. Mais l'idée de mettre Léonard en pension effrayait tellement sa mère, elle y trouvait tant d'inconvénients qu'aucun avantage ne pouvait balancer, qu'on laissa tomber le sujet pour le moment.

M. Farquhar écrivit le lendemain matin, au nom de sa maison, une lettre officielle à la Compagnie d'assurances, pour prendre des informations sur le surplus de dividende dû à M. Benson. Il n'en parla pas à M. Bradshaw: le nom du vieux pasteur était rarement prononcé par les deux associés entre eux.

La réponse de la Compagnie d'assurances fut remise à M. Bradshaw avec les autres lettres d'affaires; elle portait que les actions de M. Benson étaient vendues et transférées depuis un an, et qu'il n'avait, par conséquent, droit à aucun avis.

M. Bradshaw jeta la lettre de côté, à moitié satisfait de l'ignorance en affaires de M. Benson.

— En vérité, dit-il à M. Farquhar qui entrait, ces ministres dissidents n'ont pas plus d'idée des affaires qu'un enfant! A quoi pense M. Benson, de réclamer un dividende quand il a vendu ses actions il y a un an!

M. Farquhar lisait la lettre.

— Je ne comprends pas cela, répondit-il; M. Benson avait l'air de savoir parfaitement ce qu'il en était. D'ailleurs, il n'aurait pas pu recevoir son dividende du semestre s'il n'avait pas eu ses actions, et je suppose que les ministres dissidents savent, comme tout le monde, s'ils ont reçu ou non l'argent qu'on leur doit.

— Je ne serais pas du tout étonné que Benson n'en sût rien. Je n'ai jamais vu sa montre aller bien, et je parie que ses affaires d'argent sont en aussi mauvais état; il ne tient pas de comptes, j'en suis sûr.

— Ce n'est pas une conséquence inévitable, dit M. Farquhar en sou-

Digitized by Google

riant; cette montre est très curieuse, et il y a je ne sais combien d'années qu'elle est dans sa famille. Quant à cette lettre, c'est moi qui avais écrit à la Société d'assurances, d'après le desir de M. Benson, et cette réponse ne me satisfait pas. Toute cette affaire a passé par nos mains. Il n'est pas possible que M. Benson ait vendu ses actions sans nous en avertir au moment même, en admettant qu'il eût oublié à présent toute cette affaire.

— Il en a probablement parlé à Richard ou à M. Watson.

— Nous pouvons le demander à M. Watson. Quant à Richard, il faut attendre qu'il revienne, car je ne sais pas où nous pourrions lui adresser une lettre.

M. Bradshaw sonna, son premier commis répondit à l'appel.

— M. Watson, dit M. Bradshaw, il y a une méprise sur ces actions de la Compagnie d'assurances que nous avons achetées pour M. Benson il y a dix ou douze ans. Il a demandé à M. Farquhar de réclamer un surplus de dividende qu'on avait annoncé, et la Compagnie répond qu'il y a un an que M. Benson a vendu ses actions. Avez-vous connaissance de cette affaire? Le transfert a-t-il passé par vos mains? C'est nous qui avons les titres, je crois?

M. Watson étudiait la lettre pendant le discours de M. Bradshaw; il ôta ses lunettes, les essuya, relut encore une fois, puis répondit d'une voix cassée et tremblante :

— C'est bien étrange, monsieur, car j'ai payé moi-même le dividende à M. Benson au mois de juillet dernier; il m'a donné un reçu en forme, et c'est plus de six mois après la date du transfert présumé.

— Comment avez-vous reçu l'argent du dividende? par un bon sur la Banque avec celui de la vieille mistriss Cramner? demanda M. Bradshaw brusquement.

— Je n'en sais rien. M. Richard m'a donné l'argent, en me recommandant de me faire donner le reçu.

— Malheureusement Richard n'est pas ici, il éclairerait toute cette affaire, dit M. Bradshaw.

M. Farquhar gardait le silence. Il dit enfin :

— Savez-vous dans quel carton étaient les titres, M. Watson?

— Je ne sais pas bien, monsieur, mais je crois qu'ils étaient avec les papiers de mistriss Cramner.

— Vérifiez cela, M. Watson, dit M. Bradshaw, je ne veux pas attendre le retour de Richard; si les titres sont dans le carton, la Compagnie d'assurances a des gens qui n'entendent rien aux affaires, et je leur dirai leur fait; s'ils n'y sont pas, comme cela me paraît problable, 'est un oubli de la part de Benson, comme je le dis depuis une heure.

— Vous oubliez le paiement du dividende, dit M. Farquhar à voix basse.

Digitized by Google

— Eh bien ! monsieur, qu'est-ce que cela signifie ? dit M. Bradshaw avec colère, en lisant dans le regard de M. Farquhar le soupçon qui le préoccupait.

— Puis-je me retirer, monsieur ? demanda Watson avec un respect mêlé d'une certaine inquiétude.

— Oui, allez-vous-en. Que voulez-vous dire avec ce dividende ? demanda brusquement M. Bradshaw à son gendre.

— Tout simplement, qu'il ne peut y avoir ni oubli ni erreur de la part de M. Benson.

— Alors c'est une méprise de ces imbéciles de la Compagnie d'assurances; je vais leur écrire aujourd'hui en leur recommandant un peu plus d'exactitude dans les affaires.

— Ne pensez-vous pas qu'il vaudrait mieux attendre Richard ? Il pourra peut-être tout expliquer.

— Non, monsieur. Je n'ai jamais eu l'habitude d'avoir des renseignements de seconde main quand je pouvais remonter à la source. J'écrirai aujourd'hui à la Compagnie d'assurances.

M. Farquhart vit que ses remontrances ne feraient qu'augmenter l'entêtement de son associé, et il se borna à chercher les titres de M. Benson dans tous les cartons sans pouvoir les retrouver. Il rentra chez lui triste et préoccupé de ses soupçons vagues.

En réponse aux sévères reproches de M. Bradshaw, la Compagnie d'assurances envoya un de ses commis à Eccleston; sa carte fut remise à M. Bradshaw lui-même.

M. Bradshaw regarda la carte pendant un moment sans dire un mot, puis il dit d'une voix ferme :

— Dans un moment, quand je sonnerai, vous ferez monter ce monsieur.

Quand le domestique eut fermé la porte, M. Bradshaw ouvrit une armoire et se versa un verre de vin qu'il but. Cela lui arrivait rarement; c'était un homme d'habitudes sobres. Il s'arrêta au milieu de son cabinet en disant à demi-voix :

— Après tout, je suis fou. Je n'ai pas pu trouver ces titres; mais ils sont peut-être dans quelque carton que je n'ai pas examiné. Et même, s'ils n'étaient pas ici, cela ne prouverait pas...

Il sonna violemment et le commis de la Compagnie d'assurances entra.

— Asseyez-vous, monsieur, dit M. Bradshaw.

— Vous savez, je pense, monsieur, que je viens de la part de M. Dennison, le directeur de la Compagnie d'assurances, pour répondre en personne à votre lettre du 29 ?

— Ce sont des affaires mal conduites, dit M. Bradshaw sèchement.

— M. Dennison pense que vous ne serez pas de cet avis-là quand

Digitized by Google

vous aurez vu l'acte de transfert que je suis chargé de vous montrer.

M. Bradshaw prit d'une main ferme le papier que lui tendait le commis; il mit ses lunettes et examina longuement les signatures; puis il dit:

— Il est possible que ce soit... naturellement, vous me permettrez de montrer cet acte à M. Benson et de m'assurer si c'est bien là sa signature?

— Il n'y a pas de doute à cela, monsieur, dit en souriant le commis, qui connaissait la signature de M. Benson.

— Je ne sais pas, je ne sais pas, monsieur. Vous avez entendu parler d'une telle chose que d'un faux, un faux, monsieur, répéta-t-il, comme s'il craignait de n'avoir pas parlé distinctement.

— Oh! monsieur, il n'est pas question de cela, je vous assure. Nous rencontrons sans cesse des exemples inconcevables d'oubli de la part de gens qui n'ont pas l'habitude des affaires.

— Cela n'empêche pas que je voudrais montrer ce papier à M. Benson, ne fût-ce que pour le convaincre de son erreur. Sur mon âme, monsieur, continua-t-il en parlant très vite, je crois que c'est une négligence de sa part. Permettez-moi de m'en assurer; je vous rendrai cet acte ce soir ou demain matin de bonne heure.

Le commis était très embarrassé; il ne savait comment refuser M. Bradshaw, et pourtant, dans le cas où cette supposition d'un faux aurait quelque fondement, il craignait de se dessaisir de ses pièces.

M. Bradshaw vit son hésitation et reprit avec calme :

— Ne craignez rien; vous pouvez vous fier à moi. S'il y a eu fraude, si j'ai la moindre preuve qui me confirme dans la supposition que je viens de faire (il lui en coûtait de prononcer le mot propre), je ne manquerai pas de prêter main forte à la justice, quand même ce serait mon propre fils, ajouta-t-il en souriant; mais de quel sourire!

Quand il eut renvoyé le commis et serré les papiers, il ferma sa porte à clef, appuya sa tête contre la table et gémit tout haut.

Il avait passé les deux dernières nuits dans les bureaux, à chercher les titres de M. Benson dans tous les cartons. Après le départ du commis de la Compagnie d'assurances, il fut frappé de l'idée qu'il les trouverait peut-être dans le pupître de Richard, et, sans hésiter, ne trouvant pas de clef pour l'ouvrir, il avait fait sauter le couvercle avec le premier outil qui lui tomba sous la main. Il ne trouva pas les titres; mais quelque soigneux que pût être Richard à détruire tous les papiers compromettants, son père découvrit dans son pupître de quoi se convaincre que son fils chéri était tout autre qu'il n'avait cru.

M. Bradshaw avait tout lu. Il n'avait pas sauté un mot dans toutes ces lettres qui détruisaient ses illusions; puis, laissant les papiers en tas sur la table et chargeant le pupître brisé de raconter son histoire, ferma la porte du cabinet de son fils et emporta la clef.

Digitized by Google

M. Benson veillait ce soir-là; il attendait qu'on l'appelât auprès d'un membre de sa congrégation qui était dangereusement malade. Aussi ne fut-il point étonné d'entendre frapper à la porte vers minuit. Tout le monde était couché dans la maison; il sortit de son cabinet et ouvrit lui-même. C'était M. Bradshaw; il n'y avait pas moyen de se tromper, même dans l'obscurité.

— C'est bien, dit-il, c'est vous que je voulais voir.

Il entra tout droit dans le cabinet; M. Benson le suivit et ferma la porte. M. Bradshaw sortit de sa poche l'acte accusateur, le déplia et le tendit à M. Benson.

— Lisez! dit-il. Puis, au bout d'un moment, il reprit d'un ton interrogateur : C'est votre signature ?

— Non, ce n'est pas ma signature, dit M. Benson très positivement. Cette écriture ressemble beaucoup à la mienne, tellement que j'aurais presque pu m'y tromper; mais ce n'est pas ma signature.

— Rassemblez un peu vos souvenirs. Cet acte est daté du 3 août de l'année dernière; il y a quatorze mois : vous pouvez l'avoir oublié.

M. Benson était occupé à considérer le papier qu'il tenait.

— C'est singulier comme cette écriture ressemble à la mienne! Mais il est impossible que j'aie vendu ces actions, tout ce que je possédais au monde, sans en avoir le plus léger souvenir.

— Il est arrivé des choses plus étranges. Pour l'amour du ciel, cherchez à vous rappeler si vous n'avez pas signé cet acte de transfert! Vous ne vous en souvenez pas? Vous n'avez pas écrit ce nom, ces mots?

Il attendait évidemment avec anxiété une certaine réponse. M. Benson leva les yeux sur M. Bradshaw et le regarda avec inquiétude. Dès qu'il s'aperçut de l'attention de son ancien ami, il changea de ton.

— Ne vous imaginez pas, monsieur, que je veuille vous porter à supposer des souvenirs si vous n'avez pas écrit ce nom; je sais qui l'a écrit. Seulement, je vous demande encore une fois : n'avez-vous pas le moindre souvenir d'avoir eu besoin d'argent et d'avoir vendu les misérables actions! Dieu sait que j'étais bien disposé à continuer ma souscription pour la chapelle! Oh! je vois à votre visage que vous n'avez pas écrit là votre nom; vous n'avez pas besoin de me le dire, je le sais.

Il se laissa tomber dans un fauteuil comme s'il était anéanti. Au bout d'un instant, il se leva, et regardant en face M. Benson qui ne pouvait s'expliquer l'agitation de cet homme inflexible :

— Vous dites que vous n'avez pas écrit ces mots? dit-il en montrant la signature d'une main jeune. Je vous crois : Richard Bradshaw les a écrits.

— Mon cher monsieur, mon vieil ami, s'écria M. Benson, vous tirez de là une conclusion bien précipitée; je suis sûr qu'elle n'a point de fondement; il n'y a point de raison de supposer que...

Digitized by Google

— Il y a des raisons, monsieur. Ne vous agitez pas, je suis parfaitement calme.

En effet, ses yeux étaient fixes et ses traits impassibles.

— Nous n'avons qu'une chose à faire maintenant, c'est de punir le délinquant. Je n'ai pas deux mesures, l'une pour moi et ceux que j'aime (et je l'aimais, M. Benson), l'autre pour le reste des hommes. Si un étranger avait fait un faux sous mon nom, mon devoir serait de le poursuivre. Il faut que vous poursuiviez Richard.

— Je ne le ferai pas, dit M. Benson.

— Vous pensez peut-être que ce serait un grand chagrin pour moi; vous vous trompez, monsieur. Il n'est plus mon fils. Je le renie; il est un étranger pour moi. Sa honte et son châtiment me sont indifférents.....

Il s'arrêta, puis reprit d'une voix étouffée :

—Je suis humilié de ce qu'il est mon enfant; j'ai tenu toute ma vie à l'honneur de mon nom, mais je le regrette loin de moi, je puis couper ma main droite, monsieur. Que la justice suive son cours. Il a fait un faux, il vous a dépouillé de tout votre avoir, je crois.

— C'était tout mon argent; ce n'était pas tout mon avoir, répondit M. Benson. Quelqu'un a fait un faux, je ne suis pas sûr que ce soit votre fils, mais dans tous les cas je ne poursuivrai point Richard, non pas parce qu'il est votre fils, ne vous figurez pas cela; mais parce que je ne prendrais jamais un tel parti contre aucun homme dont ce serait la premiere faute; je ne veux pas perdre pour toujours sa réputation et détruire toutes ses bonnes qualités.

— Quelles bonnes qualités lui reste-t-il? demanda M. Bradshaw. Il m'a trompé; il a offensé Dieu.

— Ne l'avons-nous pas tous offensé? dit M. Benson très bas.

— Pas sciemment; je ne fais jamais le mal sciemment; mais Richard, Richard.....

Le souvenir des lettres qu'il avait lues, et ce qu'il venait de découvrir, lui ôtèrent la parole; il reprit au bout d'un moment :

— Il est inutile de discuter, monsieur; nous ne nous entendrons jamais sur ces sujets-là. Je vous demande encore une fois de poursuivre ce jeune homme qui n'est plus mon fils.

— Monsieur Bradshaw, je ne le poursuivrai pas. Je vous le dis une fois pour toutes. Demain, vous serez bien aise de ce que je ne vous ai pas écouté.

Personne n'aime à s'entendre dire qu'on aura changé d'avis le lendemain. M. Bradshaw se baissa pour prendre son chapeau et s'en aller. M. Benson vit qu'il ne le trouvait pas, et le lui tendit, mais sans recevoir de remerciments. A la porte, M. Bradshaw se retourna et dit :

— S'il y avait plus de gens comme moi, et moins de gens comme

Digitized by Google

vous, monsieur, il y aurait moins de mal dans le monde. Ce sont vos idées sentimentales qui nourrissent le péché.

Quoique M. Benson eût conservé tout son sang-froid pendant cette entrevue, il était profondément attristé de ce qu'il venait d'apprendre. Il avait souvent craint, depuis l'enfance de Richard, que la sévérité et la rigueur de son père n'eussent un effet funeste sur un caractère dépourvu de tout courage moral. Aussi M. Benson prit-il le parti d'aller le lendemain de bonne heure chez M. Farquhar pour le consulter dans cette affaire, qui le regardait à la fois comme membre de la famille et comme associé dans la maison.

XIII

Il était six heures du matin, M. Benson attendait dans son lit qu'il fût temps d'aller chez M. Farquhar, quand il entendit frapper à sa porte.

— Il y a une femme en bas qui demande à vous voir tout de suite, dit Sally par le trou de la serrure; si vous ne vous dépêchez pas, elle sera sur mes talons.

— Est-ce quelqu'un de chez Blacke, le malade?

— Non, non, monsieur; je crois bien que c'est mistriss Bradshaw, quelque bien enveloppée qu'elle soit.

Quand M. Benson entra dans son cabinet, il trouva mistriss Bradshaw assise dans un fauteuil; elle pleurait et ne vit pas M. Benson s'approcher d'elle.

— Oh! monsieur, dit-elle en l'apercevant et en lui prenant les mains, vous ne serez pas si cruel, n'est-ce pas? J'ai de l'argent quelque part, de l'argent qui me vient de mon père, je crois que c'est au moins cinquante mille francs; je vous donnerai tout, monsieur. Si je ne le peux pas tout de suite, je ferai un testament. Seulement, ayez pitié de mon pauvre Richard, et ne le poursuivez pas, monsieur.

— Ma chère mistriss Bradshaw, ne vous agitez pas ainsi. Je n'ai jamais eu l'intention de le poursuivre. Je l'ai dit à M. Bradshaw.

— Est-il déjà venu ici? N'est-ce pas qu'il est cruel? J'ai été une bonne femme jusqu'à présent. J'ai fait tout ce qu'il m'a ordonné depuis mon mariage; mais maintenant je dirai ce que je pense, je dirai à tout le monde qu'il est cruel pour son propre fils. S'il met mon pauvre Richard en prison, j'irai avec lui. Si je dois choisir entre mon mari et mon fils, je choisirai mon fils; car il n'aura point d'amis, si je l'abandonne.

— M. Bradshaw y réfléchira. Vous verrez que lorsque le premier élan de sa colère et de son chagrin sera passé, il ne sera ni dur ni cruel.

Digitized by Google

— Ah! vous ne le connaissez pas, reprit-elle tristement, si vous croyez qu'il puisse changer d'avis. J'ai beau supplier, et cela m'est arrivé souvent, quand nos enfants étaient petits et que je voulais leur éviter une punition : cela n'a jamais servi à rien. Il ne cède jamais.

— Il ne cède peut-être jamais aux prières des hommes, mistriss Bradshaw; mais n'y a-t-il rien de plus puissant?

— Vous voulez dire que Dieu peut adoucir son cœur. Je ne nie pas le pouvoir de Dieu. J'ai besoin de penser à lui, car je suis bien malheureuse, continua-t-elle en fondant en larmes. Il m'a reproché, hier soir, d'avoir gâté mon pauvre Richard, et m'a dit que, sans moi, ceci ne serait jamais arrivé.

— Il ne savait pas ce qu'il disait, hier soir. Je vais aller voir M. Farquhar, ma chère mistriss Bradshaw; vous ferez mieux de retourner chez vous, vous pouvez être sûre que nous ferons tout ce qui sera en notre pouvoir.

Il la reconduisit jusqu'à sa porte, et se rendit chez M. Farquhar. Il le trouva seul. La triste histoire de M. Benson affligea plus M. Farquhar qu'elle ne l'étonna. Richard ne lui avait jamais inspiré de confiance.

— Que pouvons-nous faire? demanda M. Benson en finissant.

— Il me semble qu'il faut que j'aille trouver M. Bradshaw pour essayer de lui inspirer un peu de miséricorde pour son fils, avant que cette malheureuse affaire ne vienne à s'ébruiter. Voulez-vous venir avec moi?

— Je crains que ma présence ne serve qu'à irriter M. Bradshaw, en lui rappelant ce qu'il m'a dit autrefois, il se croira obligé d'agir d'après ses anciens principes. Je vous attendrai dans la rue, si vous me le permettez. Je désire savoir comment il est ce matin, physiquement et moralement; car je vous assure que je n'aurais pas été étonné de le voir tomber mort à mes pieds, hier soir, tant l'effort qu'il faisait sur lui-même était terrible.

— Oh! M. Farquhar, qu'est-ce qu'il arrive? s'écrièrent Marie et Élisabeth en voyant entrer leur beau-frère. Maman est dans notre ancienne chambre; elle pleure et elle y a passé la nuit. Elle ne veut pas nous laisser entrer, et papa est enfermé dans son cabinet, et il ne nous répond pas.

— Laissez-moi monter, dit M. Farquhar.

Au grand étonnement des jeunes filles, leur père ouvrit la porte et laissa entrer son gendre. Au bout d'une demi-heure, il redescendit, écrivit dans la salle à manger un petit billet qu'il chargea Marie de remettre à sa mère, et dit qu'il allait envoyer Jemima avec le petit enfant passer deux ou trois jours chez son père.

Il rejoignit M. Benson, qui l'attendait à la porte.

Digitized by Google

— Venez déjeuner avec moi, dit-il; je pars pour Londres dans quelques heures, et il faut que je vous parle auparavant.

Il monta pour prier Jemima de déjeuner dans sa chambre, et revint au bout d'un moment.

— Je commence à voir mon chemin, dit-il. Il faut éviter à tout prix que Richard voie son père maintenant, ou bien il est perdu pour toujours. M. Bradshaw est inflexible; il m'a défendu de rentrer chez lui, parce que je ne voulais pas abandonner Richard à son malheureux sort. Je vais aller à Londres avec le commis de la maison d'assurance; je dirai tout à Dennison, c'est un Écossais, homme d'honneur et plein de cœur. Il comprendra la situation : vous refusez de poursuivre et la Compagnie n'a rien perdu. Quand j'ai dit tout cela à M. Bradshaw, il m'a demandé s'il était une machine dans sa propre maison; il tremblait comme la feuille, tout en répétant que Richard lui était parfaitement indifférent, et qu'il ne rentrerait pas dans le bureau tant que je serais son associé.

— Qu'allez-vous faire?

— Je vais envoyer Jemima avec sa fille. Il n'y a rien de tel qu'un petit enfant pour calmer les gens, et vous ne savez pas tout ce que vaut Jemima, M. Benson, quoique vous la connaissiez depuis sa naissance. Je vais la mettre au courant de tout, et elle se chargera de conduire les affaires ici, pendant que je ferai de mon mieux à Londres.

— Richard n'est pas en Angleterre, n'est-ce pas?

— Il doit arriver demain. Je le rejoindrai aisément. Je ne sais pas quel parti je prendrai à son égard. Il ne peut pas rester associé, voilà ce qu'il y a de clair. La maison dont je fais partie n'aura jamais de tâches à son honneur; mais, pour l'amour de Jemima, je ne l'abandonnerai pas, je lui trouverai quelque occupation à l'abri de toute tentation. S'il vaut quelque chose, il se tirera mieux d'affaire loin de la tyrannie de son père. Il faut que je vous dise adieu, monsieur Benson. J'ai tout cela à expliquer à ma femme, et à faire dire à ce commis que je l'emmène avec moi à Londres. Vous aurez de mes nouvelles dans un jour ou deux.

M. Benson rentra chez lui presque étourdi par la rapidité avec laquelle M. Farquhar lui avait expliqué ses plans. Il était abattu et profondément triste du crime de Richard, quelque mauvaise opinion qu'il eût toujours eue de ce jeune homme. L'honneur lui défendait de parler à personne de ce qu'il savait, et sa sœur était trop occupée d'une discussion intestine avec Sally pour voir combien son frère aurait eu besoin de sympathie.

M. Benson ne se sentait pas le droit d'aller chez M. Bradshaw sans qu'on le fît demander, quelque impatient qu'il fût de savoir ce que M. Farquhar écrivait à Jemima. Quatre jours après le départ de son

Digitized by Google

mari, elle vint de bonne heure chez M. Benson et demanda à le voir seul.

—Oh! monsieur Benson, s'écria-t-elle, voulez-vous venir avec moi pour apprendre à papa les tristes nouvelles que nous venons de recevoir de mon pauvre frère! Walter m'a enfin écrit, pour dire qu'il était venu à bout de le retrouver; il ne savait où le chercher, quand, avant-hier, il a appris que la diligence de Douvres avait versé, que deux voyageurs avaient été tués et plusieurs grièvement blessés. Walter dit qu'il a éprouvé un si grand soulagement en arrivant à la petite auberge qui s'est trouvée près de l'endroit où la diligence a versé, quand il a su que Richard n'était pas mort, quoiqu'il eût reçu des blessures graves. Mais, pour nous, c'est un coup terrible; maman est hors d'état de penser à quoi que ce soit, et nous n'osons pas le dire à mon père.

Jemima avait eu bien de la peine à retenir ses larmes jusqu'alors, elle se mit à sangloter.

— Comment va votre frère? je désirais tant savoir de ses nouvelles, dit M. Benson affectueusement.

— Ja vous demande pardon de n'être pas venue vous en donner, mais j'ai été bien occupée. Maman ne veut pas voir mon père. Il paraît qu'il lui a dit quelque chose qu'elle ne peut pas oublier. Comme il vient aux repas, elle ne veut pas paraître. Elle vit dans l'ancienne chambre des enfants; elle a tiré de ses armoires tous les vieux joujoux de Richard, et elle passe sa journée à pleurer en les regardant.

— M. Bradshaw est donc rentré dans la vie ordinaire? Je craignais, d'après ce que m'avait dit M. Farquhar, qu'il n'eût le projet de vivre tout seul?

— Je l'aimerais bien mieux, dit Jemima en pleurant de nouveau. Ce serait plus naturel que la vie qu'il mène; sauf qu'il n'est pas rentré dans les bureaux, tout va comme à l'ordinaire; il cause comme si de rien n'était, même il essaie de faire des plaisanteries, ce qui ne lui arrivait jamais, et tout cela pour montrer son indifférence.

— Sort-il quelquefois?

— Seulement dans le jardin. Je suis sûre qu'il est bien malheureux après tout; il ne peut pas rejeter ainsi son fils, et c'est là ce qui me fait craindre de lui apprendre cet accident. Pouvez-vous venir, monsieur Benson?

Ils traversèrent rapidement les rues qui les séparaient de la maison de M. Bradshaw; en entrant, Jemima mit la lettre de son mari dans la main de M. Benson, ouvrit la porte du cabinet de son père, en disant:

— Voilà M. Benson, papa. Et elle les laissa seuls.

Après les premières phrases de politesse, M. Bradshaw semblait attendre que son visiteur commençât la conversation.

— Mistriss Farquhar m'a prié, dit M. Benson d'une voix agitée, de vous parler d'une lettre qu'elle vient de recevoir de son mari....

Digitized by Google

Il s'arrêta, ne sachant comment arriver à la difficulté.

— C'était inutile. Je sais les raisons de l'absence de M. Farquhar, et je les désapprouve. J'avais espéré que mon gendre aurait plus d'égards pour mes ordres. J'ai renié le jeune homme que j'avais pour fils.

— La diligence de Douvres a versé, dit M. Benson, poussé par la dureté du père.

Un coup d'œil lui apprit ce que valait cette apparente froideur. M. Bradshaw jeta sur lui un regard d'angoisse, son visage se couvrit d'une pâleur mortelle. M. Benson, effrayé, se leva pour sonner, M. Bradshaw lui fit signe de se rasseoir.

— Oh! j'ai été bien imprudent, monsieur; il est vivant, il est vivant! s'écria-t-il en voyant ses lèvres s'agiter comme pour parler.

Mais les paroles de consolation n'arrivaient évidemment pas jusqu'à l'intelligence. M. Benson alla chercher mistriss Farquhar en toute hâte.

— Oh! Jemima, je m'y suis mal pris, j'ai été si cruel; il est bien malade; vite, apportez de l'eau, un peu d'eau-de-vie.

Et rentrant précipitamment dans la chambre, il trouva M. Bradshaw, ce colosse, cet homme de fer, évanoui dans son fauteuil.

— Appelez maman, Marie. Envoyez chercher le médecin, Élisabeth, dit Jemima en volant au secours de son père.

M. Benson l'aida à appliquer tous les moyens pour le faire revenir à lui, et ils furent bientôt secondés par mistris Bradshaw, qui avait oublié en un instant tous ses griefs contre son mari.

Avant l'arrivée du médecin, M. Bradshaw ouvrit les yeux, mais la vieillesse semblait l'avoir atteint tout d'un coup. L'intelligence avait reparu dans ses yeux, mais ils étaient éteints comme si de nombreuses années les avaient obscurcis. Il répondit par monosyllabes à toutes les questions du médecin, qui, ne sachant pas les raisons secrètes de la maladie, s'en inquiétait moins que la famille. Il prescrivit des remèdes si insignifiants, que M. Benson était sur le point de le suivre pour savoir sa véritable opinion, quand il s'aperçut que M. Bradshaw venait de se lever à grand'peine pour l'empêcher de sortir. Il s'appuyait sur la table pour se soutenir. Au moment où M. Benson s'approcha de lui, il fit un effort pour parler, et dit enfin, avec un accent touchant d'humilité et de prière :

— Il vit, n'est-ce pas, monsieur?

— Oui, oui, il vit; il n'est que blessé, il n'est pas en danger. M. Farquhar est avec lui, répondit M. Benson dont les larmes étouffaient la voix.

M. Bradshaw avait les yeux fixés sur M. Benson, il le regardait comme s'il eût voulu lire jusqu'au fond de son âme pour voir si on lui disait la vérité. Satisfait enfin, il se laissa tomber lentement dans son fauteuil, joignit les mains, et, après un moment de silence, dit :

— Dieu soit loué!

Digitized by Google

XIV

Si Jemima avait espéré que la découverte du crime de Richard aurait au moins l'avantage de renouer les relations interrompues entre son père et M. Benson, elle fut désappointée; M. Benson n'attendait que la plus légère invitation, mais rien de semblable ne lui arriva. M. Bradshaw, de son côté, aurait été heureux, dans son isolement actuel, de voir quelquefois son ancien ami, mais rien ne pouvait le ramener à quelqu'un à qui il avait défendu sa maison; Jemima craignait même qu'il ne renonçât à retourner dans ses bureaux, suivant la menace qu'il avait faite à M. Farquhar. Elle resta sourde aux allusions qu'il faisait de temps en temps à cette menace, évidemment pour voir si son associé en avait parlé à sa femme. Enfin, un jour, M. Farquhar était allé voir Richard que sa mère avait rejoint, et M. Watson ayant besoin d'un ordre, vint demander à Jemima si son père était assez bien pour le voir pour affaire. Jemima transmit la question sans commentaires, et elle eut bientôt la satisfaction de voir son père sortir de la maison et se diriger vers ses bureaux, accompagné de son vieux commis; il n'y fit aucune allusion en revoyant sa fille à dîner, mais à partir de ce jour-là il reprit la direction de ses affaires. Il écoutait en silence les nouvelles de Richard qu'on recevait tous les jours, mais il ne quittait jamais le salon avant l'heure où arrivait d'Angleterre la poste de midi.

Quand M. Farquhar revint en apportant la nouvelle du complet rétablissement de Richard, il se décida à dire à M. Bradshaw tout ce qu'il avait arrangé pour la carrière future de son fils, mais il ne put obtenir de M. Bradshaw aucun signe d'assentiment ou d'intérêt.

— Soyez sûr qu'il n'a pas perdu un mot de tout ce que vous lui avez dit, remarqua M. Benson auquel M. Farquhar racontait sa conversation avec son beau-père. Mais Richard, comment prend-il tout cela?

— Oh! rien ne peut surpasser son repentir; s'il avait un peu plus d'énergie de caractère, j'aurais plus de confiance en lui, mais au moins la position qu'il occupera à Glascow n'offrira pas de grands dangers, ses attributions sont clairement définies, et le chef de la maison est bon et vigilant; il vivra nécessairement en bonne compagnie; son père l'avait trop éloigné de toute relation de son âge. A propos? avez-vous réussi à persuader à Ruth d'envoyer son fils en pension? L'isolement peut avoir pour lui les mêmes inconvénients que pour Richard. Lui avez-vous parlé de mon projet?

— Oui, mais elle ne veut pas en entendre parler; elle a une répugnance invincible à l'idée de l'exposer aux insultes d'autres enfants:

Digitized by Google

soyez sûr que, si c'est véritablement ce qui vaut le mieux pour son fils, elle finira par en prendre son parti. Le dévouement absolu qu'elle porte à Léonard l'amène toujours aux conclusions les plus sages.

— Pauvre enfant ! il faudra bien qu'il sorte un jour du petit cercle où il vit! Mais je voudrais bien venir à bout d'apprivoiser sa mère; depuis la naissance de notre petite fille elle vient quelquefois voir Jemima, elle prend l'enfant dans ses bras, et lui parle doucement comme si elle l'aimait de toute son âme; mais il suffit qu'elle entende un pas qu'elle ne connaît pas pour se sauver comme une biche effarouchée; elle a tant fait pour rétablir sa réputation, qu'elle ne devrait plus être si sauvage.

— Vous avez raison de dire qu'elle a fait beaucoup ! Nous ne savons pas tout ce qu'elle fait, elle ne nous raconte jamais rien de ses soins pour les pauvres, elle n'en parle que lorsqu'elle a besoin de quelque secours, et ce n'est que par les pauvres eux-mêmes que nous savons qu'elle est pour eux dans toute la ville un ange de consolation, et au sortir de tant de tristesses elle répand la joie et la paix dans la maison. Quant à son fils, il est impossible de dire tout ce qu'elle est pour lui.

— Il me semble donc qu'il faut laisser dormir mon projet pour le moment; mais souvenez-vous que mes dispositions seront les mêmes dans un an, dans deux ans, quand elle voudra. Que compte-t-elle faire de son fils ?

— Je n'en sais rien, je me le demande quelquefois, mais je crois qu'elle n'y pense pas. Un trait remarquable de son caractère est de ne jamais regarder en avant, et rarement en arrière, le présent lui suffit.

En racontant cette conversation à sa sœur, M. Benson l'entendait qui sifflait tout bas; elle dit enfin :

— Vous savez que je n'ai jamais aimé le pauvre Richard, mais je ne puis pas prendre mon parti de la manière expéditive dont M. Farquhar l'a délogé de la maison. Le voilà qui règne sans partage, et qui a la moitié des profits au lieu du tiers, pendant que Richard travaille à Glascow pour gagner quelque sous; c'est trop fort !

Miss Foi ne savait pas, ni son frère non plus, ce que Jemima elle-même n'apprit que plus tard, c'est que la part de bénéfices qui revenait à Richard comme associé dans la maison de son père était soigneusement mise de côté par M. Farquhar pour être remise, avec tous les intérêts accumulés, à l'enfant prodigue quand il aurait prouvé son repentir par le changement de sa conduite.

Quand Ruth avait quelques jours de loisir, c'était une véritable fête chez M. Benson; elle rentrait toujours à la maison avec le désir d'y rendre tous les services qui étaient en son pouvoir. Les travaux délicats que les yeux affaiblis de miss Benson ne lui permettaient plus d'entreprendre étaient toujours mis de côté pour Ruth; M. Benson

Digitized by Google

l'attendait pour copier ses papiers ou pour écrire sous sa dictée quand il était trop fatigué. Pour Léonard, le retour de sa mère était toujours une joie sans égale : c'était dans les promenades qu'il faisait alors avec elle, dans les confidences qu'ils échangeaient, que l'enfant puisait la force de marcher sur les traces de sa mère. Ils sentaient tous que Dieu avait permis, dans sa miséricorde, que le coup terrible qui avait frappé Léonard tombât précisément au moment où il pouvait lui être utile; et Ruth s'étonnait, dans son cœur, d'avoir eu la lâcheté de cacher à son fils une vérité qui ne pouvait manquer d'éclater un jour ou l'autre. Les mois et les années s'écoulaient ainsi dans des efforts sincères pour servir Dieu.

Environ un an après que Richard Bradshaw eut cessé d'être associé dans la maison de son père, M. Farquhar rencontra M. Benson dans la rue, et lui dit qu'il venait de Glascow et qu'il était parfaitement satisfait de la conduite de Richard.

— Je suis décidé à le dire à son père; on a cédé trop facilement dans la famille au désir évident de M. Bradshaw de ne pas entendre prononcer le nom de son fils. Il sortait de la chambre dès qu'on parlait de Richard, en sorte qu'on y a renoncé. J'ai laissé faire tant qu'il n'y a rien eu de bon à dire de lui, mais ce soir, je ne laisserai pas M. Bradshaw s'échapper sans entendre les nouvelles que j'ai à lui donner sur son fils. Ce ne sera jamais un héros; son éducation lui a enlevé tout courage moral; mais en le surveillant pendant quelques années, il prendra de bonnes habitudes et tout ira bien.

Le dimanche suivant, au service de l'après-midi, M. Benson s'aperçut que le banc des Bradshaw était occupé. Dans un coin obscur, on distinguait la tête blanche de M. Bradshaw inclinée pour prier. Jadis toute son attitude, pendant le culte, semblait dire qu'il était sûr de lui-même et de sa vertu; cette fois, il demeura prosterné. M. Benson comprit quel effort c'était pour un homme comme M. Bradshaw de manquer au serment qu'il avait fait de ne jamais rentrer dans la chapelle tant que le même pasteur la desservirait, et il passa avec sa sœur et Ruth sans paraître apercevoir M. Bradshaw. Mais à partir de ce jour il sentit que, quelles que pussent être les relations extérieures, la vieille affection était rentrée dans le cœur de son ancien ami.

XV

Les vieillards parlent d'années où la fièvre typhoïde a dévasté l'Angleterre comme une peste : années qui ont laissé, dans beaucoup de maisons, des traces ineffaçables, et que ceux même qui ont eu le bonheur de sauver les objets de leurs affections ne se rappellent qu'en tremblant. Telle fut l'année à laquelle nous amène notre récit.

Digitized by Google

L'été avait été d'une beauté remarquable ; à ceux qui se plaignaient de la chaleur on faisait remarquer que grâce aux abondantes rosées de la nuit la végétation n'avait point souffert. Le commencement de l'automne fut humide et froid; mais personne n'y fit attention. M. Donne avait accepté une place du gouvernement, et l'agitation des élections allait recommencer en conséquence. Les Cramworth, réveillés à temps cette fois, donnaient une série de fêtes magnifiques dans le but de faire rentrer dans le devoir les électeurs d'Eccleston.

Pendant que la ville se divisait d'avance entre les deux candidats au Parlement, qu'on discutait le moment de l'arrivée de M. Donne, et qu'on racontait qu'au dernier bal qu'il avait donné, M. Cramworth avait dansé avec la fille d'un marchand d'Eccleston, la fièvre se glissait inaperçue dans les malheureux repaires du vice et de la pauvreté. Elle commença dans les maisons des pauvres Irlandais, mais elle était si fréquente parmi eux qu'on n'y fit pas grande attention. Ils mouraient sans secours des médecins qui apprirent l'étendue du mal par les prêtres catholiques.

Avant que les médecins d'Eccleston eussent eu le temps de se réunir, de se communiquer leurs observations et de prendre quelques mesures de salubrité publique, la fièvre éclata comme un feu qui a longtemps couvé sous la cendre, dans tous les coins de la ville en même temps, et elle s'étendit bientôt des pauvres qui vivaient dans le vice aux honnêtes gens, et de là aux classes moyennes et aisées de la société. La plupart des malades étaient sans ressources dès le premier moment. Un cri s'éleva, puis vient un silence profond, auquel succédèrent les gémissements de ceux qui survivaient.

La moitié de l'hôpital de la ville fut organisée pour soigner les malades; on les transportait tout de suite dans cette espèce de lazaret pour éviter la contagion, et ce fut là que se concentrèrent les efforts de tous les médecins. L'un d'eux mourut au bout de deux jours ; le endemain les gardes-malades et les infirmières furent toutes enlevées, et les gardes ordinaires de l'hôpital refusèrent, à quelque prix que ce fût, de s'exposer à ce qu'elles regardaient comme une mort certaine. Les malades se trouvèrent donc abandonnés aux mains les plus grossières, et il n'y avait que huit jours que l'on avait constaté la présence de la fièvre ! Ruth entra un matin d'un pas ferme dans le cabinet de M. Benson, et lui demanda la permission de lui parler un moment.

— Sans doute, ma chère. Asseyez-vous, dit-il.

Elle ne l'entendit pas et resta debout la tête appuyée contre le manteau de la cheminée, regardant le feu d'un air distrait. Au bout de quelques minutes elle dit enfin :

— Je voulais vous dire que j'ai été ce matin me proposer comme garde-malade pour l'hôpital des fiévreux. On a accepté, et j'y vais ce soir.

Digitized by Google

— Oh! Ruth, voilà ce que je craignais; je l'ai vu dans vos yeux ce matin pendant que nous parlions de ce terrible fléau!

— Pourquoi parlez-vous de crainte, monsieur Benson. Vous avez soigné vous-même John Hadison et la vieille Betly et beaucoup d'autres, je suis sûre, dont vous n'avez pas parlé.

— Oui, mais cela est bien différent! Dans cet air empesté! soigner des cas si graves! Y avez-vous bien pensé, Ruth?

Elle garda le silence un moment, ses yeux se remplirent de larmes. Elle dit enfin très doucement, mais avec un sérieux profond :

— Oui, j'ai pensé, j'ai réfléchi. Mais au milieu de tous mes doutes et de toutes mes craintes, j'ai senti que je devais aller.

Ils pensaient tous les deux à Léonard. Il y eut encore un moment de silence. Ruth reprit :

— Je n'ai pas peur. On dit que c'est un préservatif; en tous cas, si j'éprouve un peu d'inquiétude, tout disparaît quand je pense que je suis entre les mains de Dieu! Oh! monsieur Benson, continua-t-elle en laissant couler les larmes qu'elle ne pouvait plus retenir, Léonard! Léonard!

C'était à lui maintenant de relever la foi de tous deux.

— Pauvre mère! dit-il. Mais ayez bon courage. Lui aussi est entre les mains de Dieu. Pensez au court espace de temps qui vous séparerait de lui si vous mouriez dans votre bonne œuvre!

— Mais lui! mais lui! ce serait long pour lui, monsieur Benson; serait seul!

— Non, Ruth, Dieu et tous les hommes de bien veilleraient sur lui. Mais si vous ne pouvez faire taire vos craintes pour son avenir, vous ne pouvez pas aller à l'hôpital. Tant d'inquiétudes vous rendraient accessible à la fièvre.

— Je ne craindrai rien, répondit-elle en levant les yeux au ciel, je ne crains rien pour moi. Je ne veux rien craindre pour mon enfant.

Après un moment de silence ils décidèrent le moment de son départ, ils parlaient de son retour comme d'une chose certaine, quoiqu'ils ignorassent la durée de son séjour à l'hôpital qui dépendait entièrement de la durée de la fièvre. Ruth ne devait avoir de rapport avec Léonard et avec miss Foi que par M. Benson, qui déclara qu'il irait tous les soirs à l'hôpital pour savoir des nouvelles de Ruth.

— Ce n'est pas seulement à cause de vous, ma chère! Il y a là beaucoup de malades, je pourrai au moins donner de leurs nouvelles à leurs amis.

Tout avait été réglé avec une gravité tranquille, Ruth hésitait comme si elle reculait devant un grand effort. Elle dit enfin en souriant faiblement :

— Je suis bien lâche de rester ici à causer, parce que je n'ose pas dire à Léonard où je vais.

Digitized by Google

— Ne pensez pas à cela. Je m'en chargerai. Cela vous agiterait trop.

— Il le faut. Dans un instant j'aurai assez d'empire sur moi-même pour lui parler tranquillement et lui donner du courage. Pensez, continua-t-elle en souriant à travers ses larmes, quelle consolation le souvenir de mes dernières paroles serait pour le pauvre enfant si...

Sa voix s'affaiblit, mais elle reprit courageurement :

— Il le faut, mais voulez vous vous charger de parler à votre sœur? Je n'ai pas beaucoup de courage, et sachant ce que j'ai à faire, sans en savoir la fin, il me semble que je ne pourrais pas résister à de nouvelles prières. Serez-vous assez bon pour lui parler, monsieur, pendant que je vais trouver Léonard?

Il se leva sans lui répondre, et ils montèrent ensemble. Ruth apprit à son fils sa résolution avec calme et courage, sans même se permettre un geste ou un regard plus tendre qu'à l'ordinaire, de peur d'inquiéter inutilement son enfant. Il l'embrassa plein d'une confiance qu'il puisait dans son ignorance de l'imminence du danger plutôt que dans la foi de sa mère.

Ruth mit son chapeau et descendit dans le jardin pour cueillir quelques fleurs d'automne. Elle y trouva miss Benson, son frère lui avait fait la leçon, et quoiqu'elle eût les yeux gonflés de larmes, elle parla à Ruth avec une animation factice. En les voyant à la porte, s'efforçant de parler de choses indifférentes, comme s'ils se quittaient pour quelques heures, on n'aurait pas deviné les sentiments qui se pressaient dans leurs cœurs. Deux fois Ruth fit un effort pour dire adieu, et deux fois ses yeux tombèrent sur Léonard, et elle fut obligée de cacher ses lèvres tremblantes derrière son bouquet de roses.

— On ne vous laissera pas vos fleurs, dit miss Benson, les médecins exagèrent tant le danger des parfums.

— C'est vrai, dit Ruth, je n'y avais pas pensé. Je ne garderai qu'une rose. Tenez, Léonard! et elle lui donna le reste.

C'était ses adieux, elle réunit tout son courage pour sourire encore une fois, puis s'éloigna. Elle se retourna au bout de la rue pour voir encore une fois son fils, mais en l'apercevant elle ne put s'empêcher de courir à lui pour l'embrasser, il se précipita au-devant d'elle, et la mère et l'enfant se jetèrent dans les bras l'un de l'autre sans dire un mot.

— Maintenant, Léonard, dit miss Foi, ayez bon courage, je suis sûre qu'elle nous reviendra bientôt.

Elle avait bien envie de pleurer elle-même, et il est probable qu'elle n'y aurait pas résisté, si elle n'avait pas eu la ressource de gronder Sally, qui exprimait sur la conduite de Ruth une opinion qui était celle de miss Benson deux heures auparavant. Prenant comme texte ce que son frère lui avait dit, elle fit à Sally un si beau sermon sur le manque

Digitized by Google

de foi, qu'elle en fut étonnée elle-même, et qu'elle ferma prudemment la porte de la cuisine pour ne pas entendre la réplique de Sally. Ses paroles avaient été plus loin que sa conviction.

Tous les soirs, M. Benson allait chercher des nouvelles de Ruth, et il revenait toujours plein d'espérance. La fièvre était terrible à l'hôpital, mais le fléau n'approchait pas d'elle. M. Benson disait qu'il ne l'avait jamais vue si belle que dans cet asile de maladie et de douleurs.

Un soir Léonard l'accompagna jusqu'à l'entrée de la rue dans laquelle donnait l'hôpital, M. Benson le quitta en lui disant de retourner à la maison, mais l'enfant s'arrêta un moment pour regarder la foule qui contemplait de loin les fenêtres éclairées de l'hôpital. La plupart de ces pauvres gens avaient là des parents et des amis.

Léonard écoutait les conversations, il n'était question que de la fièvre et de ses ravages. Bientôt on en vint à parler de Ruth, et Léonard retenait son haleine pour mieux écouter.

— On dit qu'elle a été une grande pécheresse et que c'est sa pénitence, dit l'un.

Léonard allait se précipiter pour donner un démenti à celui qui venait de parler de sa mère, quand un vieillard répondit :

— Elle ne peut pas avoir été une grande pécheresse, et ce n'est pas une pénitence pour elle; mais elle fait cette bonne œuvre pour l'amour de Dieu et du Seigneur Jésus. Elle verra la face de Dieu quand vous et moi nous en serons bien loin. Savez-vous que, quand ma pauvre fille est morte et que personne ne voulait s'approcher d'elle, sa tête a reposé sur le sein de cette femme? J'ai envie de vous frapper, continua le vieillard en levant sa main tremblante, quand je pense que vous avez pu appeler cette femme là une grande pécheresse. La bénédiction de ceux qui étaient près de mourir repose sur elle.

Toutes les voix s'élevèrent alors pour raconter les œuvres de miséricorde accomplies par Ruth, et le cœur de Léonard battait si fort qu'il entendait à peine tout ce qu'on disait de sa mère. Nul ne savait tout ce qu'avait fait Ruth, sa main gauche ignorait ce que faisait sa main droite, et Léonard contemplait pour la première fois l'amour et le respect que les pauvres et les abandonnés avaient voués à sa mère. Il ne put résister, il s'avança fièrement, et touchant le bras du vieillard qui avait parlé le premier, il essaya de dire quelques mots, mais ses larmes l'étouffaient, ce ne fut qu'au bout d'un moment qu'il put dire :

— Je suis son fils, monsieur.

— Toi, tu es son enfant! que Dieu te bénisse, mon garçon! dit une vieille femme se faisant jour à travers la foule. Hier soir encore elle a calmé mon enfant en lui chantant des psaumes toute la nuit. Elle chantait tout bas et si doucement, si doucement, qu'on dit que toutes ces pauvres créatures dans le délire se taisaient pour écouter, eux qui

Digitized by Google

n'avaient pas entendu des psaumes depuis tant d'années. Que le Dieu du ciel te bénisse, mon garçon!

Et une multitude de créatures affaiblies par la misère et par les privations se pressaient autour du fils de Ruth en la bénissant, et il ne savait que répéter :

— C'est ma mère!

A partir de ce jour, Léonard marcha sans honte dans les rues d'Eccleston, car plusieurs se levaient et appelaient bienheureuse celle qui l'appelait « mon fils. »

Au bout de quelques semaines la violence de la fièvre diminua, et l'effroi public commença à passer. Les malades de l'hôpital devenaient chaque jour moins nombreux, et à prix d'argent, on trouva des gardes pour remplacer Ruth. Mais c'était grâce à elle que la panique générale s'était calmée, c'était elle qui, volontairement et sans espoir de gain, avait bravé tous les dangers de l'épidémie. Elle dit adieu à tous les habitants de l'hôpital, et après avoir observé soigneusement toutes les précautions conseillées par M. Davis, le premier médecin de la ville, elle rentra chez M. Benson à la nuit tombante.

Les soins les plus tendres l'entourèrent aussitôt, on la fit étendre sur un canapé qu'on approcha du feu, on lui donna du thé, et elle se laissa faire avec la docilité d'un enfant. Quand on apporta les bougies, les regards inquiets de M. Benson ne découvrirent aucun changement sur son visage; elle était un peu pâle, mais ses yeux avaient la même pureté, et ses lèvres roses le même sourire grave et doux.

XVI

Le jour suivant, miss Benson obligea Ruth à rester étendue sur le canapé, et quelque disposée que fût Ruth à l'activité, elle se soumit pour faire plaisir à miss Foi.

Léonard était assis à côté d'elle et lui tenait la main. De temps à autre il levait les yeux de dessus son livre pour s'assurer qu'elle lui était véritablement rendue. Il avait descendu les fleurs qu'elle lui avait données en partant et qu'il avait fait sécher. A son tour, elle lui montra en souriant la rose qu'elle avait emportée à l'hôpital. Le lien qui l'unissait à son fils n'avait jamais été si étroit.

Plusieurs visiteurs troublèrent ce jour-là le repos de la petite maison; mistriss Farquhar arriva la première. Elle était charmante, le bonheur l'avait embellie, et ses grands yeux, brillants de bonheur, étaient pleins de larmes en contemplant Ruth.

— Ne bougez pas, Ruth ! Il faut que vous preniez votre parti de vous laisser soigner aujourd'hui. J'ai rencontré miss Benson dans l'antichambre, et je lui ai promis de ne pas vous fatiguer. Oh! Ruth! comme

Digitized by Google

nous vous aimons depuis que vous nous êtes rendue! Savez-vous? J'ai appris à Rosa à prier pour vous dès que vous avez été dans ce terrible hôpital; je voudrais que vous l'entendissiez dire: « Je te prie, mon Dieu, de garder Ruth! » Oh! Léonard, n'êtes-vous pas fier de votre mère?

Léonard répondit « Oui » un peu sèchement, comme s'il ne reconnaissait à personne le droit de savoir combien il était fier de sa mère. Jemima continua:

— J'ai un projet, ma chère Ruth; il vient en partie de mon père, qui a un grand désir de vous prouver son respect. Nous voulons que vous veniez avec nous à Abermouth: papa nous a prêté sa maison, et le changement d'air vous fera du bien. Il y a souvent de beaux jours au mois de novembre.

— Merci bien! L'offre est séduisante, si vous me permettez, j'y penserai et je vous dirai ce que je puis faire.

— Oh! pensez-y tant que vous voudrez, pourvu que vous vous décidiez à venir. Léonard viendra aussi. Je suis sûre qu'il prendra mon parti.

Ruth pensait à l'entrevue sur la plage; mais Abermouth lui rappelait aussi de doux souvenirs.

— Peut-être Elisabeth et Marie viendront-elles. Quelles charmantes soirées nous passerons ensemble!

Pendant qu'elle parlait, miss Benson entra accompagnée du vieux et excellent recteur d'Eccleston. Ruth l'avait vu une ou deux fois à l'hôpital, et mistriss Farquhar l'avait rencontré dans le monde.

— Allez avertir votre oncle, dit miss Benson à Léonard.

— Attendez, mon garçon. Je viens de rencontrer M. Benson dans la rue, et c'est à votre mère que j'ai à faire. Je serai bien aise que vous sachiez ce dont il s'agit, et quant à ces dames, je suis sûr, dit-il en saluant miss Benson et Jemima, que je ne leur déplairais pas en entrant de suite en matière.

Il tira son lorgnon et dit en souriant:

— Vous vous êtes sauvée hier si silencieusement, mistriss Denbigh, que vous ne savez probablement pas que le comité était réuni au moment même pour rédiger une lettre de remercîments qui vous est adressée. Comme président, on m'a chargé de vous la remettre, et j'aurai je plaisir de la lire tout haut.

Le bon recteur n'épargna à Ruth ni la date, ni la signature; puis, repliant la lettre, il la remit à Léonard en disant:

— Tenez, monsieur, quand vous serez vieux, vous lirez avec plaisir cet hommage rendu à la noble conduite de votre mère. Je vous assure, madame, dit-il en se tournant vers Jemima, qu'il est impossible d'exprimer le soulagement qu'ont éprouvé les membres du comité de

Digitized by Google

secours quand mistriss Denbigh s'est présentée. La terreur était à son comble; les morts se succédaient si rapidement qu'on n'avait pas le temps d'ensevelir les cadavres avant qu'il se présentât d'autres malades pour occuper les lits, et nous ne pouvions nous procurer des secours à aucun prix. Je n'oublierai jamais la reconnaissance envers Dieu que j'ai éprouvée quand mistriss Denbigh m'a dit ce qu'elle se proposait de faire. Nous l'avons pourtant prévenue du danger... Je vous épargnerai tout ce que j'aurais encore à dire, madame, continua-t-il en voyant rougir Ruth; mais si jamais vous ou votre fils avez besoin d'un ami, je suis à vos ordres pour tout ce qui sera en mon pouvoir.

Il salua profondément et se retira. Jemima se leva et alla embrasser Ruth. Léonard se leva pour serrer sa précieuse lettre. Ruth se jeta dans les bras de miss Benson, qui pleurait dans un coin.

— Je n'ai pas pu le lui dire parce que j'avais peur de fondre en larmes; mais si j'ai fait quelque chose de bien, c'est à M. Benson que je le dois. Je regrette tant de n'avoir pas dit au moins que c'est en voyant M. Benson soigner les malades, sans en parler, que l'idée d'aller à l'hôpital m'est venue à l'esprit. Je ne pouvais que me taire, mais c'est à vous que je dois tout!

— Après Dieu, Ruth! dit miss Benson à travers ses larmes.

— Pendant qu'il lisait cette lettre, je pensais à tout ce que j'avais fait de mal. — Pouvait-il savoir ce que j'ai été? dit-elle à voix basse.

— Oui, dit Jemima, tout le monde à Eccleston l'a su, mais ce temps-là est oublié. Miss Benson, continua-t-elle pour changer de sujet, aidez-moi à persuader à Ruth de venir passer quelque temps à Abermouth avec Léonard. Vous savez que Walter veut l'amener à lui permettre de mettre Léonard en pension; il discutera ce projet avec elle, et Léonard verra la mer pour la première fois.

— Ce serait charmant, dit Ruth en souriant, et elles se séparèrent pour ne plus se revoir ici-bas.

Dans l'après-midi, M. Davis vint aussi faire une visite à Ruth. M. et miss Benson étaient avec elle dans le parloir, et la regardaient d'un œil joyeux, pendant qu'elle cousait pour miss Benson en causant gaiement du projet d'aller à Abermouth.

— Vous avez vu notre brave recteur aujourd'hui, n'est-ce pas? dit M. Davis en entrant.

— Je suis chargé d'une commission du même genre; seulement, je vous épargnerai la lecture de ma lettre, et je parie qu'il n'en a pas fait autant. Je vous prie de remarquer, dit-il, en posant sur la table une lettre cachetée, que je vous ai remis un message de remercîments de tous les médecins d'Eccleston, que vous lirez quand cela vous conviendra. Dans ce moment, j'ai à causer avec vous, mistriss Denbigh, j'ai un service à vous demander?

Digitized by Google

— Un service, s'écria Ruth; que puis-je faire pour vous. Je vous promets de faire ce que vous voudrez, sans savoir ce dont il s'agit.

— Vous êtes bien imprudente, mais je vous prends au mot. Donnez-moi votre fils.

— Léonard !

— Voilà ce que c'est, monsieur Benson. Il n'y a qu'un moment elle était à mes ordres, et maintenant elle me regarde comme si j'étais un ogre !

— Ruth ne vous comprend-elle pas bien? dit M. Benson.

— Voici ce dont il s'agit. Vous savez que je n'ai point d'enfants; cela ne m'a jamais beaucoup troublé, mais c'est un grand chagrin pour ma femme; je ne sais si c'est par contagion ou parce que cela me contrarie de penser que ma clientèle passera à un étranger, mais je jette depuis quelque temps des yeux de convoitise sur tous les garçons bien portants, et j'ai fini par choisir Léonard, mistriss Denbigh.

Ruth ne comprenait pas encore.

— Quel âge a cet enfant? douze ans, dites-vous, miss Benson? il est bien grand pour son âge. Le fait est que vous avez l'air jeune!

Il vit rougir Ruth et reprit sérieusement :

— Douze ans! alors je m'en empare tout de suite. Je n'ai pas la prétention de vous l'enlever, mistriss Denbigh. C'est une grande recommandation pour moi de savoir qu'il est votre fils, et je sais que c'est un brave garçon. Je serai heureux de le laisser auprès de vous aussi longtemps et aussi souvent que possible; mais il ne peut pas passer sa vie attaché à votre tablier. Sauf votre bon plaisir, je me chargerai de son éducation, et il sera mon élève. Avec le temps il deviendra mon associé, et un jour ou l'autre je lui laisserai la meilleure clientèle d'Eccleston. Maintenant, mistriss Denbigh, qu'avez-vous à dire contre ce projet? Ma femme en est aussi enchantée que moi. Vous n'êtes pas une femme, si vous n'avez pas vingt objections à me présenter?

— Je ne sais pas, dit Ruth, je m'attendais si peu....

— Vous êtes vraiment bien bon, monsieur Davis, dit miss Benson un peu scandalisée de ce que Ruth n'exprimait pas sa reconnaissance.

— Bah! bah! je parie, qu'au bout du compte, je gagnerai à cet arrangement-là. Voyons, mistriss Denbigh, est-ce convenu?

M. Benson prit la parole.

— C'est un peu soudain, en effet, monsieur Davis. Il me semble que c'est ce que nous pouvons espérer de mieux; mais il faut donner à Ruth un peu de temps pour réfléchir.

— Eh bien! vingt-quatre heures, cela suffit-il?

Ruth leva la tête.

— Monsieur Davis, ne croyez pas que je sois ingrate parce que je ne puis pas vous remercier.

Digitized by Google

Elle pleurait en parlant.

— Donnez-moi quinze jours pour réfléchir. Dans quinze jours j'aurai pris mon parti. Oh ! que vous êtes tous bons !

— Très bien ! dans quinze jours, le jeudi 28, je viendrai savoir votre résolution ; mais je vous préviens que je suis décidé à venir à bout de mon affaire. Je ne veux pas faire rougir mistriss Denbigh en vous racontant toutes les observations que j'ai faites depuis trois semaines, monsieur Benson, et qui m'ont convaincu que je trouverais d'excellentes qualités chez son fils. Vous souvenez-vous de la nuit de délire d'Hector O'Brien, mistriss Denbigh ?

Ruth pâlit à ce souvenir.

— Voyez comme elle devient pâle en y pensant ! Et je vous assure pourtant qu'elle est allée lui ôter le morceau de verre qu'il avait pris à une vitre cassée pour se couper la gorge à lui-même ou la couper à quelque autre. Je voudrais que tout le monde fût aussi brave qu'elle.

— Je croyais que le grand effroi était passé, dit M. Benson.

— Oui, en général ; mais, çà et là, il y a encore bien des imbéciles. Dans ce moment, je vais voir notre beau représentant, M. Donne....

— M. Donne ? dit Ruth.

— M. Donne lui-même, il est malade à l'hôtel de la *Reine ;* il est arrivé la semaine dernière pour travailler à sa réélection, et, en dépit de toutes ses précautions, il a pris la fièvre. Il faut voir la terreur de tout le monde dans l'hôtel, personne n'ose l'approcher ; il n'a, pour le soigner, que son domestique qu'il a empêché de se noyer dans son enfance, à ce qu'on dit. Il faut que je lui trouve une bonne garde, quoique je vote pour M. Cramworth. Aa ! monsieur Benson, vous n'avez pas l'idée des tentations des médecins. Si je laissais votre candidat sans garde, il mourrait très probablement, et quel triomphe pour M. Cramworth ! Qu'est donc devenue mistriss Denbigh ? j'espère que je ne lui ai pas fait peur en lui rappelant Hector O'Brien ; je vous assure qu'elle s'est conduite héroïquement !

M. Benson reconduisait M. Davis ; Ruth ouvrit la porte du cabinet de M. Benson et dit d'une voix calme :

— Voulez-vous me permettre de parler un moment à M. Davis seul ?

M. Benson consentit sur-le-champ, pensant qu'elle voulait faire quelque question à propos de Léonard ; mais en entrant dans le cabinet, M. Davis fut frappé de son air résolu et triste ; il attendit qu'elle lui adressât la parole.

— Monsieur Davis, il faut que j'aille soigner M. Bellingham, dit-elle en serrant ses mains l'une contre l'autre.

— M. Bellingham ? demanda-t-il avec étonnement.

— Je veux dire M. Donne. Il s'appelait autrefois M. Bellingham.

— Oh ! je me rappelle d'avoir entendu dire qu'il avait changé de

Digitized by Google

nom à propos d'un héritage. Mais vous n'y pensez pas. Vous êtes trop fatiguée. Vous êtes pâle comme une morte.

— Il le faut, répéta-t-elle.

— C'est une folie ; voilà un homme en état de payer les soins des meilleures gardes-malades de Londres, et je doute que sa vie vaille la peine de risquer la leur, à plus forte raison la vôtre. Entendez donc raison.

— Je ne peux pas, je ne peux pas, dit-elle avec une expression de souffrance. Laissez-moi aller, cher monsieur Davis, continua-t-elle d'un ton suppliant.

— Non, dit-il avec autorité, cela ne se peut pas.

— Écoutez-moi! dit-elle en baissant la voix et en rougissant jusqu'aux tempes : c'est le père de Léonard! Maintenant, vous ne me retiendrez plus!

M. Davis eut un moment d'hésitation; elle continua :

— Vous n'en direz rien, il n'en faut rien dire. Personne ne le sait, pas même M. Benson, et, maintenant, cela lui ferait tant de mal si on le savait. Vous n'en direz rien!

— Non, je n'en parlerai à personne. Mais dites-moi, mistriss Denbigh, je vous adresse cette question avec un profond respect, avez-vous encore quelque affection pour cet homme? Je savais bien que Léonard n'était pas un enfant légitime, et je vous rends secret pour secret, je suis dans la même position que lui, et c'est ce qui m'a attiré dès l'abord vers votre fils. Je connaissais cette partie de votre histoire; mais dites-moi la vérité, l'aimez-vous?

Elle garda le silence un moment, puis releva la tête et le regarda en face :

— Je ne sais pas, je crois que je ne l'aimerais pas s'il était heureux et bien portant... Mais vous avez dit qu'il était malade et seul... comment puis-je m'empêcher?... C'est le père de Léonard, reprit-elle vivement; il ne saura pas que je l'ai soigné. S'il est comme les autres, il n'a pas sa connaissance, et je le quitterai avant qu'il la retrouve. Mais laissez-moi aller, il faut que je le soigne!

— Je voudrais ne pas avoir prononcé son nom devant vous. Il se passera très bien de vous; et s'il vous reconnaissait, vous n'y gagneriez que des reproches. J'ai vu ma mère en passer par là, et elle était aussi jolie que vous. Laissez ce beau monsieur se tirer d'affaire; je vous promets de lui trouver la meilleure garde qu'on puisse avoir pour de l'argent.

— Non, dit Ruth avec entêtement, comme si elle ne l'avait pas écouté. Il faut que j'y aille. Je le quitterai avant qu'il puisse me reconnaître.

— Allons, dit le vieux médecin, puisque vous êtes décidée, il faut

Digitized by Google

bien vous céder. Ma pauvre mère en aurait fait autant. C'est un grand soulagement pour moi; car si vous êtes là, je ne passerai pas mon temps à m'inquiéter de lui. Allez chercher votre chapeau, folle au cœur tendre! Je vais vous amener sans plus de scènes ni d'explications; j'arrangerai tout cela avec les Benson.

— Vous ne direz pas mon secret, monsieur Davis, dit-elle brusquement.

— Non, non; croyez-vous que je n'aie jamais eu de secret de ce genre à garder? Tout ce que j'espère, c'est qu'il perdra son élection et qu'il ne reparaîtra jamais ici. Après tout, continua-t-il en soupirant, c'est dans la nature humaine!

Et il tombait dans la rêverie en se rappelant l'histoire de son enfance, quand Ruth apparut, prête à sortir, pâle et tranquille.

— Venez, dit-il; si vous pouvez être bonne à quelque chose, c'est pendant les trois jours qui viennent. Après cela, il sera hors de danger, et je vous renverrai chez vous. Mais à présent chaque moment de soin est précieux.

M. Donne occupait le plus bel appartement de l'hôtel de la Reine; son domestique était seul dans sa chambre. Le pauvre garçon avait grand peur de la fièvre, mais il ne voulait pas quitter son maître. Il s'était réfugié dans un coin, et regardait de loin M. Donne dans le délire, sans oser s'approcher du lit.

La porte s'ouvrit, et M. Davis entra, suivi de Ruth.

— Voilà la garde, mon brave garçon, et il n'y en a pas une pareille dans tout le comté. Vous n'avez qu'à faire tout ce qu'elle vous dira.

— Oh! monsieur, il est bien mal; est-ce que vous ne passerez pas la nuit ici?

— Regardez, murmura M. Davis, voyez comme elle s'y prend bien; je ne pourrais pas mieux faire!

Ruth s'était approchée du malade furieux, elle l'avait fait coucher par une douce autorité; puis, trempant ses mains dans l'eau froide, elle les appuyait sur son front brûlant, en parlant tout le temps d'une voix si tendre, que le délire se calmait comme par enchantement.

— Je reste cependant, dit le médecin après avoir examiné son malade, moins pour lui que pour elle, pauvre femme!

XVII

M. Davis attendait une crise dans la maladie de M. Donne pour la troisième nuit, aussi revint-il la passer auprès du lit du malade. Ruth était là attentive à tous les symptômes, absorbée par les soins qu'elle donnait à son ancien amant; elle n'avait pas quitté la chambre depuis

Digitized by Google

trois jours. En cédant sa place à M. Davis, elle se sentit accablée par une fatigue qui ne la portait cependant pas au sommeil. Sa vie tout entière, depuis les jours de son enfance, se déroulait devant ses yeux dans les moindres détails, mais tout en revoyant les lieux qu'elle avait aimés, et en repassant les événements de son existence, elle sentait que ce n'était qu'un rêve, et il lui semblait qu'elle ne pouvait se reposer nulle part. De temps à autre, en ouvrant les yeux, elle apercevait la vaste chambre richement meublée où elle se trouvait; elle entendait la respiration précipitée du malade et distinguait le bruit du balancier de la pendule. La nuit était sombre; le jour ne reviendrait-il jamais?

Bientôt, il lui sembla qu'elle devrait se lever et aller voir ce que devenait celui qu'elle veillait, mais elle avait oublié qui était le malade, et elle craignait d'apercevoir sur l'oreiller le visage d'un des fantômes qui sortaient de tous les coins de la chambre pour se moquer d'elle. Elle cacha de nouveau sa tête dans ses mains, et se rejeta dans son fauteuil. Au bout d'un moment, elle entendit remuer M. Davis, puis on dit : « Venez ici, » et elle se leva avec peine, s'affermit sur ses jambes chancelantes et s'avança vers le lit; l'effort qu'elle avait fait la tira de son engourdissement, et malgré la violence de son mal de tête, elle se souvient tout à coup de ce qu'elle faisait et de l'endroit où elle était. M. Davis était au chevet du lit, tenant une petite lampe; il regardait le malade dont les traits altérés indiquaient pourtant que la violence de la fièvre était passée. La lumière de la lampe tombait en plein sur Ruth et éclairait son visage animé par l'ardeur de la fièvre. Elle regardait le malade sans rien dire.

— Ne voyez-vous pas le changement? Il est mieux, la crise est passée !

Elle ne répondit pas; ses yeux étaient fixés sur ceux du malade, qui les ouvrait peu à peu et rencontra ses regards attachés sur les siens. Il murmura quelques paroles, puis les répéta plus distinctement:

— Où sont les lys d'eau? Où sont les lys d'eau qui étaient dans ses cheveux ?

M. Davis entraîna Ruth loin du lit.

— Il n'a pas encore retrouvé sa tête, mais tout danger est passé.

L'aube commençait à poindre; était-ce pour cela que Ruth était d'une si effrayante pâleur? D'où venait l'expression d'angoisse qui se lisait dans ses yeux, comme si elle suppliait un ennemi mortel de lui faire grâce de la vie? Elle se cramponnait au bras de M. Davis, sans quoi elle serait tombée.

— Emmenez-moi à la maison, dit-elle, et elle s'évanouit.

M. Davis l'emporta hors de la chambre, et chargea le domestique de garder son maître. Il la mit toujours sans connaissance dans une voiture qui les mena chez M. Benson. Il la monta dans ses bras jusque

Digitized by Google

dans sa chambre, puis redescendit dans le cabinet de M. Benson pendant que miss Benson et Sally déshabillaient Ruth et la mettaient dans son lit.

Quand il vit M. Benson, M. Davis dit :

— Ne me faites pas de reproches, c'est inutile; je l'ai tuée. J'ai été fou de la laisser aller. Ne me parlez pas.

— Peut-être se remettra-t-elle, dit M. Benson qui sentait le besoin de consolations après un tel coup. Je crois qu'elle se remettra.

— Non, vous dis-je. Mais il faut que je la sauve, ou bien je suis un meurtrier. Qu'avais-je à faire de l'amener pour le soigner?

Sally entra en ce moment pour dire que Ruth était prête à le recevoir.

A partir de ce jour, tout le temps, toute l'habileté, toute l'énergie de M. Davis furent consacrés à soigner Ruth. Il alla prier son rival de se charger de la convalescence de M. Donne, tout en murmurant entre ses dents :

— Je vous demande ce que ce beau monsieur avait à faire dans ce monde-ci pour venir tuer cette pauvre femme !

C'était en vain que M. Davis épuisait toutes les ressources de son art, en vain qu'ils veillaient, qu'ils priaient, qu'ils pleuraient tous : il était évident que Ruth était rappelée dans la maison de son père pour y recevoir son salaire. Pauvre Ruth ! soit qu'elle fût épuisée par les veilles et par les fatigues, soit que la douceur de son âme subsistât même en l'absence de la raison, le délire n'offrit chez Ruth aucun caractère de violence. Elle était là, couchée dans la mansarde où son fils était né, où elle avait veillé sur lui, où elle lui avait confessé sa faute ; ses yeux avaient perdu toute expression ; elle promenait autour d'elle le vague regard d'un enfant sans reconnaître ceux qui l'entouraient, pas même Léonard. On ne l'avait jamais entendue chanter, mais sur son lit de mort les chansons qu'elle avait apprises dans son enfance s'échappaient continuellement de ses lèvres.

Sa force diminuait de jour en jour, mais elle ne le sentait pas, elle ne souffrait pas ; son visage était parfaitement calme ; tout d'un coup elle ouvrit les yeux et regarda fixement comme si elle apercevait une vision céleste. Un sourire de ravissement entr'ouvrit ses lèvres.

— Je vois venir la lumière, dit-elle. Voilà la lumière qui vient ! et, se soulevant lentement, elle étendit ses bras, puis retomba pour toujours.

Ils gardaient tous le silence.

— C'est fini ! dit enfin M. Davis. Elle est morte !

— Ma mère ! ma mère ! vous ne m'avez pas laissé seul ! Vous ne me laisserez pas tout seul ! vous n'êtes pas morte ! Ma mère ! ma mère !

Digitized by Google

Jusqu'alors ils avaient réussi à contenir l'inquiétude de Léonard afin que les gémissements de son enfant ne vinssent pas troubler ce calme profond. Mais la maison retentissait maintenant des pleurs de celui qui refusait toute consolation. — Ma mère ! ma mère !

Mais Ruth était morte.

XVIII

La stupeur succéda chez Léonard à son violent désespoir. Il était si abattu à la fin de la journée que M. Davis effrayé accepta avec joie la proposition de mistriss Farquhar de prendre chez elle l'enfant de son amie pendant quelques jours.

Quand on lui communiqua cette décision, il refusa d'abord de quitter sa mère ; mais M. Benson dit :

— Elle l'aurait désiré, Léonard ! Faites-le à cause d'elle ! et il céda sans murmurer quand M. Benson lui eut promis qu'il la reverrait encore une fois. Le pauvre enfant ne parlait pas, ne pleurait pas, et Jemima dut faire usage de tout ce que lui suggérait son affection avant de pouvoir l'amener à pleurer. Il était si faible que ceux qui l'aimaient craignaient pour sa vie.

L'inquiétude qu'il inspirait fit quelque diversion au chagrin de la mort de sa mère. Chez M. Benson, les trois vieilles gens se demandaient pourquoi elle avait été enlevée dans toute la force de la jeunesse tandis qu'ils restaient pour la pleurer.

Deux jours après la mort de Ruth, quelqu'un vint demander à parler à M. Benson. C'était un homme enveloppé dans des fourrures, et ce qu'on apercevait de son visage était altéré comme s'il sortait d'une longue maladie. M. et miss Benson étaient allés voir Léonard chez mistriss Farquhar, et la pauvre Sally pleurait toute seule dans la cuisine quand on frappa à la porte. Elle était disposée pour le moment à plaindre tous ceux qui avaient l'air souffrant, et elle proposa à M. Donne (car c'était lui) d'entrer dans le cabinet de M. Benson pour attendre son retour. Il accepta avec empressement l'offre qui lui était faite, car il était faible encore, et l'affaire qui l'amenait lui était très désagréable. Le feu était presque éteint, il avait froid et se demandait s'il ne pouvait pas éviter une entrevue avec M. Benson et faire par lettres des propositions pour Léonard, quand Sally ouvrit la porte et dit d'une voix tremblante :

— Peut-être seriez-vous bien aise de monter, monsieur ?

Elle avait appris du cocher le nom du visiteur, et sachant que c'était en le soignant que Ruth avait pris la fièvre, Sally croyait faire une dernière politesse à M. Donne en lui montrant ce pauvre corps

Digitized by Google

qu'elle avait vêtu et orné pour la tombe avec tant de soin qu'elle était fière en quelque sorte de sa beauté funèbre.

M. Donne suivit Sally sans savoir où il allait, mais avec un vague espoir qu'elle le conduisait dans une chambre plus chaude et plus gaie que celle qu'il venait de quitter; Sally montait toujours, elle ouvrit une porte, et M. Donne comprit où il était en se trouvant en face du beau et calme visage que Sally venait de découvrir avec respect. Le dernier sourire de Ruth avait laissé après lui l'empreinte d'une paix inexprimable. Les bras étaient croisés sur la poitrine, les bandeaux de ses cheveux châtains encadraient le visage et en faisaient remarquer le parfait ovale.

La merveilleuse beauté de cette femme morte frappa M. Donne de respect et d'admiration.

— Comme elle est belle! dit-il tout bas. Tous les morts ont-ils l'air aussi paisibles, aussi heureux?

— Pas tous, dit Sally en pleurant, tout le monde n'a pas été aussi bon et aussi doux pendant sa vie.

Le chagrin de Sally troublait M. Donne.

— Voyons, ma brave femme, nous devons tous mourir. Je suis sûr que vous l'aimiez beaucoup et que vous avez été très bonne pour elle; prenez cela pour acheter quelque chose en souvenir d'elle.

Il lui offrait une pièce d'or dans un désir sincère de la consoler et de la récompenser.

Mais Sally ôta brusquement son tablier de ses yeux dès qu'elle comprit ses intentions, et s'écria avec indignation :

— Et qui êtes-vous, je vous prie, pour croire me payer mes bontés pour elle? Je n'ai pas été bonne pour vous, ma chérie, continua-t-elle en s'adressant au cadavre étendu devant elle, je vous ai fait enrager dès le premier moment, j'ai coupé vos beaux cheveux dans cette chambre-ci, et vous ne m'avez jamais dit un mot de reproche, pauvre agneau! Non, je n'ai pas été bonne pour vous et le monde n'a pas été bon non plus; mais vous êtes maintenant là où les anges vous soignent tendrement, ma pauvre fille!

Elle se pencha pour baiser les lèvres de marbre dont la seule pensée aurait épouvanté M. Donne.

Dans ce moment, M. Benson entra, il était revenu avant sa sœur pour parler à Sally de quelques arrangements pour l'enterrement. Il reconnut M. Donne et le salua avec un sentiment comme voyant en lui la cause involontaire de la mort de Ruth. Sally s'échappa pour pleurer à son aise dans la cuisine.

— Je vous demande pardon de me trouver ici, dit M. Donne, votre servante m'a proposé de monter, mais je ne savais pas où elle me conduisait.

Digitized by Google

— C'est une idée répandue dans cette ville, que c'est une politesse de proposer de voir les morts, dit M. Benson.

— Dans ce cas-ci, je suis bien aise de l'avoir revue. Pauvre Ruth!

M. Benson le regarda avec étonnement. Comment savait-il son nom? Mais M. Donne n'avait aucune idée que M. Benson ignorât les relations qui avaient existé autrefois entre Ruth et lui, et quoiqu'il eût préféré continuer la conversation dans une chambre plus chaude, il reprit :

— Je ne l'ai pas reconnue quand elle est venue me soigner. Je crois que j'avais le délire. Mon domestique qui l'avait vue autrefois à Fordham, m'a dit que c'était elle. Je ne puis vous dire combien je regrette qu'elle soit morte par amour pour moi.

M. Benson le regarda de nouveau, un éclair de colère passa dans ses yeux. Si Ruth n'avait pas été là si calme et si immobile, il aurait arraché la vérité à M. Donne par quelque brusque question. Il se contenta d'écouter en silence.

— Je sais que l'argent est une misérable compensation, qu'il ne peut remédier ni à ce triste événement ni aux folies de ma jeunesse...

M. Benson serra les dents pour ne pas prononcer une malédiction.

— Il est vrai que j'ai mis jadis ma fortune entière à sa disposition ; rendez-moi justice, monsieur, ajouta-t-il en lisant l'indignation dans les yeux de M. Benson, je lui ai proposé de l'épouser et de traiter son fils comme un enfant légitime. Il est inutile de revenir à ce temps-là, dit-il d'une voix tremblante, ce qui est fait est fait. Ce que je suis venu vous demander aujourd'hui, c'est de continuer à vous charger de cet enfant, je paierai toutes les dépenses que vous jugerez convenable de faire pour son éducation, et je placerai en son nom cinquante mille francs, davantage si vous voulez, vous fixerez le chiffre. Si vous refusez de le garder, je chercherai quelque autre personne à qui le confier, mais je prendrai soin de son avenir pour l'amour de ma pauvre Ruth.

M. Benson ne répondait pas. Il cherchait un peu de paix dans le repos ineffable de la morte. Avant de parler, il couvrit le visage de Ruth, puis dit d'un ton glacial :

— Léonard n'est pas sans ressources : ceux qui ont respecté sa mère prendront soin de lui. Il ne touchera jamais un sou de votre argent. Je rejette en son nom et en la présence de sa mère, ajouta-t-il en se tournant vers le corps de Ruth, toutes les offres de service que vous pourriez lui faire. Les hommes appellent les actions comme la vôtre des folies de jeunesse. Dieu leur donne un autre nom ! Monsieur, j'aurai l'honneur de vous accompagner...

En descendant, M. Benson entendit la voix de M. Donne qui le pressait d'accepter ses offres, mais il ne distinguait pas les paroles. Quand M. Donne, arrivé à la porte, se retourna pour renouveler ses propo-

Digitized by Google

sitions, M. Benson répondit sans savoir si la réponse convenait à la question.

— Je rends grâce à Dieu de ce que vous n'avez aucun droit, d'aucun genre, sur cet enfant. Et pour l'amour d'elle, je lui éviterai la honte de savoir jamais que vous êtes son père !

Et il ferma la porte sur M. Donne.

— Quel vieux puritain mal élevé ! Il est le bienvenu à se charger de cet enfant. J'ai fait mon devoir et je quitterai cette ennuyeuse petite ville dès que je le pourrai. Je voudrais que le dernier souvenir qui me reste de ma pauvre Ruth ne fût pas mêlé à tous ces gens-là.

M. Benson fut très agité par cette entrevue, elle troubla la paix qui commençait à rentrer dans son âme. Depuis de longues années une colère, dont il ne se rendait pas compte, couvait dans son cœur contre ce séducteur inconnu qu'il venait de rencontrer à côté du lit de mort de Ruth.

M. Donne avait quitté Eccleston quand vint le jour de l'enterrement de Ruth. Son fils, M. Farquhar et ceux qui l'avaient recueillie dans son abandon suivaient seuls la bière que portaient quelques-uns des pauvres qu'elle avait secourus pendant sa vie, et le petit cimetière était rempli de vieillards et d'infirmes qui pleuraient.

Après la cérémonie, M. Benson ramena Léonard à la maison. Le pauvre enfant restait étendu sur le canapé sans pleurer, et sans s'apercevoir de toutes les petites attentions qui pleuvaient autour de lui à commencer par mistriss Bradshaw, qui lui envoyait des confitures, jusqu'aux pauvres créatures sans nom qui se présentaient à la porte de la cuisine pour savoir des nouvelles de *son* enfant.

M. Benson désirait, d'après la coutume des dissidents, prêcher un sermon funéraire. C'était le dernier hommage qu'il put rendre à Ruth, et il voulait qu'il fût complet. Il espérait aussi que de grandes vérités pourraient ressortir de l'histoire de sa vie que tout le monde connaissait. Aussi passa-t-il toute la journée du samedi à travailler à son sermon, détruisant à mesure ce qu'il écrivait, dans son désir de rendre justice à l'humilité et à la douceur de celle dont il parlait. Dans la nuit du dimanche, quand il eut fini son sermon, il n'était pas encore satisfait du résultat.

Mistriss Farquhar avait calmé l'amertume du chagrin de Sally en lui donnant des vêtements de deuil. Pour dire la vérité, Sally était très fière en pensant à sa belle robe noire; mais quand il lui venait dans l'esprit en mémoire de qui elle la portait, elle se remettait à pleurer avec une nouvelle amertume. Mais le chagrin lui fit oublier toute vanité, quand, le dimanche matin, elle vit passer tous les pauvres qui se rendaient à la chapelle, tous, vieux et jeunes, parents et enfants, avec quelque signe de deuil.

Digitized by Google

La petite chapelle était pleine; tous les Bradshaw en grand deuil étaient dans leur banc; M. Davis était assis à côté de miss Benson; le fond de l'église était encombré par des étrangers, et des pauvres innombrables, parmi lesquels on pouvait remarquer de pauvres créatures abandonnées qui n'osaient pas s'approcher, mais qui pleuraient en silence.

Le cœur de M. Benson était très plein. Sa voix tremblait pendant la prière et la lecture. Il essaya de reprendre des forces pour lire son sermon, son dernier effort en l'honneur de Ruth, le travail qu'il avait demandé à Dieu de bénir pour les âmes. Le vieillard regarda un moment tous ces visages tournés vers lui, tous ces yeux humides qui lui demandaient ce qu'il allait dire pour rendre ce qu'il y avait dans les cœurs. Il regardait, et tout à coup un nuage passa devant ses yeux, et il n'aperçut plus ni son sermon ni ses auditeurs; il ne voyait que Ruth étendue à terre, fuyant les regards, comme il l'avait trouvée jadis sur les collines du pays de Galles. Sa vie était donc finie? Son combat avait pris fin? Il oublia son sermon et tout le reste; il s'assit et cacha son visage dans ses mains; puis, se levant pâle et serein, il ouvrit la Bible au septième chapitre de l'Apocalypse et lut à partir du neuvième verset.

Avant la fin, tous les auditeurs étaient en larmes. Nul sermon n'aurait pu avoir le même effet sur eux. Sally elle-même, quelque préoccupée qu'elle fût de l'effet que produisaient sur les membres de l'Eglise Anglaise de si étranges procédés, ne put retenir ses sanglots en entendant ces paroles :

« Et le vieillard me dit : Ce sont ceux qui sont venus de la grande tribulation, et qui ont lavé leurs robes et les ont blanchies dans le sang de l'agneau.

» C'est pourquoi ils sont devant le trône de Dieu, et ils le servent jour et nuit dans son temple, et celui qui est assis sur le trône habitera avec eux.

» Ils n'auront plus faim et ils n'auront plus soif, et le soleil ne frappera plus sur eux ni aucune chaleur.

» Car l'agneau qui est au milieu du trône, les paîtra et les conduira aux sources d'eau vive, et Dieu essuiera toute larme de leurs yeux. »

M. Bradshaw désirait donner un témoignage de respect à la femme qui aurait été jetée sans retour dans le péché, si M. Benson l'avait traitée comme lui. En conséquence, il donna l'ordre au premier marbrier de la ville de se trouver le lundi matin dans le cimetière pour prendre les mesures et recevoir ses indications pour un tombeau. En arrivant à l'endroit où Ruth était enterrée, ils virent Léonard couché sur le gazon qui recouvrait sa mère. Il se releva en voyant M. Bradshaw, et

Digitized by Google

essaya d'étouffer ses sanglots; mais, pour toute explication de ce qu'il faisait là, il ne sut que dire :

— Ma mère est morte, monsieur !

Ses yeux cherchaient de la sympathie dans le regard de M. Bradshaw; mais à la première parole que prononça celui-ci, il fondit de nouveau en larmes.

— Venez, venez, mon enfant ! M. Francis, je vous reverrai demain, je passerai chez vous. Laissez-moi vous ramener à la maison, mon pauvre garçon !

Il rentra pour la première fois depuis des années dans la maison de M. Benson en conduisant et en consolant *son* fils, et pendant un moment il ne put parler à son vieil ami, parce que les larmes lui coupaient la voix.

Mme GASKELL.

Digitized by Google

VOYAGES

SIX MOIS EN SICILE

(1852 *)

A TRAVERS CHAMPS : LES ROUTES ET LES PONTS.

« Comment se fait-il, m'ont dit souvent, pendant mon séjour en Sicile, maints voyageurs que le paquebot napolitain allait emporter vers le continent, sans qu'ils eussent pu visiter de cette île célèbre autre chose que Palerme et ses environs, la Bagaria, Mont-Reale et la Favorite, tous endroits où l'on peut aller facilement en voiture, comment se fait-il qu'il n'y ait point de routes, et par conséquent si peu de ressources pour les voyages en Sicile ? Comment un pays d'une civilisation si ancienne, d'une fertilité proverbiale, d'un accès si facile sur les trois côtés de son triangle, doté d'une si belle capitale, et qui devrait être sillonné de routes dans toutes les directions, se trouve-t-il le pays le plus arriéré de l'Europe sous le rapport de la viabilité ? Est-ce donc que les Siciliens sont insensibles aux avantages et aux douceurs d'une locomotion rapide et commode ? Ou bien encore sont-ils tellement amoureux du *far niente* qu'ils ne pensent même pas que d'autres qu'eux puissent vouloir porter leurs personnes plus loin que leur vue ne peut s'étendre ? Mais s'ils n'ont pas encore imaginé de faire circuler les calèches des nobles dames de Palerme jusqu'aux chefs-lieux des fiefs dont elles tirent leurs doux noms, et que pas une n'a vu et ne verra peut-être de sa vie, qu'ils ouvrent au moins des routes aux voitures des étrangers visitant leurs villes, eux les hospitaliers par excellence, et qu'on puisse enfin compléter ici son voyage d'Italie en faisant le tour de leur île autrement que Robinson Crusoë ne fit le tour de la sienne ? »

* Voir *la Revue*, tome XIV, page 383.

Digitized by Google

—Est-ce que ce pays est donc plus inaccessible et plus impraticable que telle autre contrée montagneuse de l'Europe? me disaient quelques-uns. Ou bien encore : Le gouvernement a-t-il été et est-il toujours tellement arriéré que, pour une raison ou pour une autre, on n'ait pas voulu qu'il fût fait de routes en Sicile? murmuraient tout bas certains frondeurs.

Suivant le jour et suivant l'heure, suivant le questionneur et ses allures, à ces interrogations je variais mes réponses.

Dans mon ardent amour pour la Sicile, tantôt je faisais valoir auprès de quelques-uns de ces touristes désappointés les mille raisons péremptoires, selon moi, pour que le pays sans chemins de fer et sans malles-postes, sans routes et sans auberges, soit plus poétique, plus pittoresque et plus intéressant à visiter cent fois que s'il était découpé en parc à l'anglaise par de beaux chemins macadamisés. Ceci était pour ceux de mes voyageurs que je croyais susceptibles d'enthousiasme, et à qui le cœur seulement avait manqué pour s'exposer aux ennuis et aux fatigues d'un voyage à cheval ou à mulet.

A d'autres, je rappelais le désenchantement que leur avait fait sans doute éprouver, dans les ruines du Colysée ou de Pompeia, tel honnête habitant de la rue des Lombards de leur connaissance, qu'un train de plaisir avait conduit à Rome ou à Naples comme il l'aurait pu conduire sur les bords du Rhin ou à Pontoise. A ceux-là, pensais-je, les difficultés du voyage, le rendant exceptionnel, le rendront par cela même plus désirable.

A quelques calculateurs, curieux de détails et amis du positif, je faisais toute une histoire sur les routes de la Sicile; or, l'histoire de ces routes est une longue et bien curieuse histoire, je dirais presque un conte, et un conte fantastique, si l'on songe aux sommes fabuleuses que plusieurs de ces routes ont coûté, pour ne pas exister. Ceci était dit surtout pour la consolation et l'édification des voyageurs qui, ayant eu le courage de se faire cahoter dans le véhicule décoré du nom de diligence royale, sur la route de Messine à Palerme, ne cessaient de maugréer contre les chemins, les voitures et les chevaux.

Voulant écrire aujourd'hui quelques notes sur la Sicile, je pourrais reprendre dans mes souvenirs cette longue et douloureuse histoire, telle que je la racontais alors, pièces en main et sur les lieux. Je pourrais la reprendre d'un ton officiel et doctoral, puisqu'ainsi que je l'ai dit, j'avais été spécialement appelé dans le pays par S. Exc. le prince de Satriano, gouverneur, pour m'occuper d'un plan général de routes et de ponts, et puisqu'ayant fait ce voyage en compagnie de mon ami Sciama, ingénieur distingué des ponts-et-chaussées de France, je pourrais traiter la matière *ex professo*. Mais les choses qui paraissaient alors fort intéressantes pour

Digitized by Google

quelques-uns de mes auditeurs à la table d'hôte de l'hôtel de France, ou sur les bancs de la Flora[1], déserte quoiqu'embaumée, pourraient devenir fort ennuyeuses pour des lecteurs, si j'en ai, précisément à cause de leur spécialité. Pour éviter cet inconvénient, je ne ferai de la spécialité que le moins possible dans mes souvenirs à propos des malheureuses routes de la Sicile, et je prierai simplement mes lecteurs de me suivre dans une ou deux de nos excursions à travers ces belles campagnes, sur ces montagnes cyclopéennes ou le long de ces fleuves si redoutables aux voyageurs. Après avoir cheminé quelque temps avec moi, tantôt à pied, tantôt à cheval, tantôt en litière, quelquefois même en voiture, ils sauront sur l'état des routes tout ce qu'il en faut savoir pour n'y pas aller, s'ils sont avant tout amis du comfort et du facile en voyage, ou pour se consoler par avance de la fatigue qui les attend en Sicile jusqu'à nouvel ordre, s'ils y vont avec cette disposition d'esprit, avec ce je ne sais quoi de satisfait et de résigné qui fait qu'en certaines circonstances de la vie le mal paraît aussi agréable que le bien, ce qui n'est nulle part plus approprié qu'à ce pays.

« On ne part pas, on arrive, » disait un jour un écrivain de grand esprit, à propos d'une inauguration de chemin de fer, et pour donner une idée de l'impression produite sur lui par un premier voyage à la vapeur. Je retournerais presque sa proposition en parlant d'un voyage sicilien, et je dirais que l'on n'arrive pas chaque fois que l'on part. Mais aussi, et comme pour compenser cet inconvénient, fort grand sans doute, que de distractions, que d'impressions diverses, causées par la manière de voyager à laquelle on a donné la préférence; et comme l'on s'aperçoit bien dans ce pays que, même en fait de voyage, l'extrême civilisation et l'extrême barbarie ont des avantages à s'envier réciproquement ! Me souvenant du mot de M. Jules Janin, j'aurais été curieux de savoir comment eût exprimé ses impressions un pâtre sicilien, rêveur et poète (ils le sont tous) à la vue d'un train de chemin de fer emportant à toute vapeur un long chapelet de wagons encombrés de voyageurs; mais, quelles qu'eussent été ses expressions, ses émotions, à coup sûr, n'eussent pas été plus profondes ni plus variées que les miennes, dans une de mes courses, à la vue de notre petite caravane composée de mulets et de muletiers, de chevaux et de compagnons d'armes, avec une litière brochant sur le tout, par un beau soleil de midi, dans la triste et mé-

[1] La *Flora* est l'ancien jardin-promenade de Palerme Jamais nom ne fut mieux mérité. Les orangers et les citronniers, les rosiers, les héliotropes et les jasmins, les fleurs de toute espèce y sont en telle quantité qu'on peut en toute saison y prendre un véritable bain d'odeurs en allant s'asseoir sur un des bancs de marbre qui y sont installés. Au temps des roses surtout, allez à la Flora et cherchez-y le buste de Bellini, placé dans un des bosquets de myrthes et d'orangers vous comprendrez alors la suavité et l'esprit de sa musique. Bellini était sicilien.

Digitized by Google

lancolique vallée du Platani, sur la route de Girgenti, entre Comitini et Castel-Termini. Aussi bien, revenons y! Ce point est typique en Sicile. Le fleuve Platani, après s'être grossi du San Pietro, coule devant nous; la *malaria* règne dans la vallée; pas un cultivateur n'y apparaît, pas d'autres voyageurs que nous ne la parcourent; les Bordonari viennent de nous faire passer à gué ce mince filet d'eau qui chaque année cependant engloutit tant de victimes; nous apercevons de loin les tours, les clochers et les murs de l'ancienne et de la nouvelle Agrigente. Pour y arriver, des tronçons de route inachevés font suite à d'autres tronçons déjà ruinés; des vapeurs sulfureuses s'élèvent en spirales empestées du flanc des montagnes les plus rapprochées de nous : nous sommes en pleine Sicile, au milieu de ses richesses et de ses misères, devant son passé et son présent. C'est bien le cas d'en parler un peu autrement que ne le font les guides des voyageurs. En disant quelques mots de la *malaria*, de ses effet set ses causes, en expliquant pourquoi ces routes ne sont point faites, comment celles-là sont déjà en ruine; pourquoi il n'y a point de pont sur ce fleuve, torrent redoutable; comment le soufre dont nous respirons les exhalaisons fait la richesse actuelle d'une partie de l'île, et causerait sa ruine si l'on n'y mettait bon ordre; et même en décrivant par aventure comment est fait cet instrument de torture appelé une litière, et que voici là-bas, je ne ferai pas perdre grand temps à mes nouveaux compagnons de voyage, et ils ne regretteront pas, j'espère, le peu d'instants qu'ils auront bien voulu m'accorder.

Quant à la *malaria*, je ne suis pas assez médecin pour dire de quelle espèce, tierce ou quarte, maligne ou pernicieuse, est la fièvre qui vient saisir les pauvres humains, étrangers ou siciliens, qui se hasardent, pendant les mois de juin, juillet et août, à habiter entre deux soleils les plaines avoisinant les torrents de Sicile dans l'intérieur des terres, et tous les vastes espaces que traversent avant de se jeter dans la mer, ceux de ces torrents élevés à la dignité de fleuves par cette absorption même. Ce que je sais, c'est que l'influence atmosphérique, cause évidente de ces fièvres, est appelée ici, comme dans la Maremme toscane ou romaine, *malaria* ou mauvais air. Ce qui est certain, c'est que pendant les mois que je viens de nommer, un peu avant le coucher du soleil et jusques à une heure après son lever, des émanations morbides, dirait un savant, s'élèvent à la surface du sol, qu'on les voit, qu'on les sent, et qu'on ne les brave point impunément. Ce qui est plus certain encore, c'est que la fièvre, qui en est le résultat inévitable pour ceux qui les respirent, fait de nombreuses victimes. Les Siciliens le savent; aussi ne s'y hasardent-ils pas. Pour venir travailler aux champs qu'ils peuvent avoir à cultiver dans la plaine, ils descendent chaque jour de la montagne voisine et y remontent, le soir

Digitized by Google

venu; quand il n'y a pas de montagnes assez voisines pour que la journée de travail ne soit pas trop écourtée par cette double étape hygiénique, comme dans le centre de la belle et vaste plaine de Catane, par exemple, ils n'y vont pas du tout, c'est plus sûr et plutôt fait. De là vient la stérilité apparente de cette magnifique campagne qui pourrait être la plus fertile du monde; de là, la solitude de ce désert verdoyant. Comme dans la Maremme de Toscane, ces plaines désolées par la *malaria* seraient sans doute reconquises à la fertilité par un accroissement successif de la population, par des travaux d'endiguement empêchant les débordements des rivières, par des travaux de canalisation facilitant l'écoulement des eaux, par des plantations nombreuses et intelligemment faites; mais en attendant que, par ces moyens ou par d'autres, le bien reprenne sa place en Sicile, cette pauvre terre est victime du fléau que les dévastations des barbares ont introduit dans son sein. Je le signale comme un obstacle aussi dangereux pour les voyageurs que pour les cultivateurs, dans les mois de fortes chaleurs, entre les pluies du printemps et celles de l'automne. Cet obstacle n'en serait plus un, sans doute, au moins pour les voyageurs, si des routes s'ouvraient à travers ces plaines insalubres et dangereuses; quelques lieues sont bientôt parcourues quand on est dans une bonne voiture emportée au trot des chevaux. Mais les routes ne sont point faites, on ne peut guère voyager en voiture que dans quelques directions principales; et si, au soleil couchant, cheminant à pied ou à cheval, l'on a été attardé par quelque accident ou par quelque accès de curiosité à satisfaire, si l'on se trouve encore dans la plaine, le soir venu, il en peut coûter d'autant plus cher au réveil du lendemain que l'on se sera fatigué et échauffé davantage à vouloir sortir plus promptement de ce que j'appellerai le niveau de l'infection. Dans l'intérêt de leurs exploitations agricoles comme dans celui des voyageurs, les Siciliens doivent donc ardemment désirer avoir des routes dans leur île.

Malheureusement, pour avoir des routes, il faut savoir en faire, et c'est ce qui est fort rare en Sicile. Le corps des ponts-et-chaussées n'y existe pas, du moins il n'y existe pas dans des conditions de succès et de solidité pour ses œuvres. Des allocations de fonds très considérables ont été souvent affectées à ce service et pour cette destination. On ne sait comment ces allocations ont été ou détournées ou mal employées. A tel ingénieur, qui aurait pu bien faire, les ressources ont été marchandées pour ainsi dire, et son œuvre est demeurée incomplète faute d'argent; à tel autre moins capable elles ont été prodiguées et il n'a rien produit qui vaille. Sur des tracés incomplètement étudiés ou non étudiés, on a trouvé des difficultés imprévues, ou bien pour les surmonter on a appliqué des procédés imparfaits et

Digitized by Google

insuffisants. Telle œuvre déclarée d'urgence, œuvre d'utilité publique en ce genre, a été maintes fois abandonnée parce qu'elle devenait une cause de ruine publique par les sommes énormes qu'elle menaçait devoir coûter. On pourrait citer aux environs de Fiume-Grande un chemin de quelques kilomètres, ayant coûté plus de deux cent mille francs par kilomètre, qui n'est pas achevé et qui ne le sera peut être jamais. Les fonds ont manqué avant la moitié de l'œuvre, parce que la province s'est fatiguée de convertir ses ducats en cailloux, et les pluies torrentielles du pays achèveront de détruire ce qui n'avait été pour ainsi dire qu'ébauché à si grands frais. Au reste, il faut le reconnaître, ces pluies si nécessaires à la fertilisation du sol sont un véritable fléau pour la viabilité sicilienne, et voici comment : le déboisement, contre lequel on a fait de récentes ordonnances, a été exercé avec une telle fureur, *ab antiquo*, par les Siciliens ou par leurs envahisseurs, que presque toutes les hautes montagnes de l'île ont été littéralement dépouillées de la végétation qui assurait autrefois la régularité des cours d'eau, torrents et rivières, et prévenait les avalanches que les pluies du printemps et celles d'automne font tomber sur leurs flancs dénudés. Souvent, sous l'action de ces pluies diluviennes, des bancs entiers de terres argileuses très abondantes dans ce pays se détachent des montagnes et viennent encombrer les routes quand ils ne les entraînent pas à quelques centaines de mètres plus loin dans la vallée. Des sondages préliminaires auraient pu sans doute faire dévier tel tracé de route ne reposant que sur ces argiles incommodes, mais les sondages sont peu pratiqués en Sicile. Des talus bien réglés le long de la montagne, des murs de soutènement construits avec soin, pareraient aux accidents mineurs; mais tout cela aussi se pratique peu ou mal; et la *frana*, c'est ainsi qu'on appelle dans le pays ces terres argileuses, est devenue tellement le cauchemar de tout conseiller provincial appelé à voter des fonds pour la construction ou l'entretien des routes de sa province, qu'il semble, à les entendre tous, que la Sicile seule ait le monopole des argiles comme du soufre, et qu'il résulte une impossibilité de simples difficultés qu'on n'a su, chez eux, ni prévoir ni surmonter.

Ajoutez à cela que le roulage, là où les charrettes peuvent rouler, n'est nullement réglementé, et que les roues des charrettes siciliennes sont tranchantes comme de véritables lames de couteaux ; que l'usage du cantonnier réparateur n'est pas pratiqué; que sur les routes en construction, le rouleau compresseur pour la consolidation de la voie n'est pas même connu; que le macadamisage, exécuté par des entrepreneurs mal surveillés, est fait dans les plus mauvaises conditions d'art, quoique souvent avec des matériaux de la meilleure qualité; que les ponceaux ou acqueducs destinés à donner écoulement aux eaux pour les faire passer d'un côté de la chaussée à l'autre ne sont pas souvent

Digitized by Google

mis en rapport avec les masses d'eaux qui doivent les traverser, ce qui produit régulièrement à chaque grande pluie une ravine sur cette chaussée ; avec tout cela, faites des murs de soutènement où le mortier de terre remplace trop souvent le mortier de chaux, où les pierres, quand ces murs sont à sec, ne sont pas régulièrement assemblées, abandonnez des ouvrages aussi imparfaitement faits ou disposés aux intempéries des saisons pluvieuses, et vous comprendrez l'état des routes existantes, et vous concevrez mieux encore que pour en produire de pareilles, on recule devant les dépenses excessives qu'elles entraînent, devant des sacrifices comme celui d'une quinzaine de millions par, exemple, que, sous l'administration paternelle du prince de Campo-Franco, l'Etat fut obligé d'emprunter et que les ingénieurs dépensèrent si mal.

Mais il ne suffit pas, on le sait, d'avoir des routes pour voyager. Il faut aussi, pour la commodité des voyages, que si ces routes sont traversées par des cours d'eau, comme elles le sont si fréquemment dans des pays de montagne, des ponts solides établissent entre l'une et l'autre rive une communication constante et assurée. Or, voilà ce qui n'existe pas non plus en Sicile, ou du moins ce qui n'y existe qu'à l'état rudimentaire. La plupart des fleuves, rivières ou torrents, sillonnant l'île dans tous les sens, sont réduits à de si minces filets d'eau pendant la plus grande partie de l'année, qu'on a regardé sans doute les ponts comme un objet de luxe dont on a réservé la construction pour des temps meilleurs. Aux crues extraordinaires on ne passe pas, ou bien l'on passe au risque de se noyer ; aux crues ordinaires, on compte sur les *bordonari*, espèce de pilotes cantonniers, apostés là pour diriger les voyageurs dans les passages à gué. Les voyageurs sont-ils à cheval? le bordonaro prend la bride du cheval et dirige le cavalier par les bons endroits. Si le courant est par trop impétueux, un second bordonaro se tient à côté du voyageur, comme ces tuteurs qu'on place à côté des arbres qui penchent, pour les relever au besoin. Les voyageurs sont-ils en voiture, les bordonari, armés de longues perches, flanquent le véhicule pour l'empêcher de verser à la rencontre des rochers ou des obstacles inévitables ou imprévus. Même manière d'effectuer un passage de rivière, si l'on est en litière ; manière peu récréative, je puis le certifier, pour la victime qui se fait ainsi transporter entre le ciel et l'eau. Car il ne faut pas croire que la litière moderne soit un de ces moyens de transport légués par les épicuriens de l'antiquité aux épicuriens du présent, où la mollesse et la nonchalance puissent se prélasser à leur aise, tant s'en faut! J'ai voulu en essayer en Sicile, et je ne connais pas en vérité un supplice pareil à celui d'y être forcément enfermé ; il y aurait de quoi dégoûter à jamais du voyage d'agrément si l'on ne devait pas avoir d'autre manière de voyager en ce monde.

Digitized by Google

Figurez-vous un coffre de voiture à deux banquettes intérieures, placées en face l'une de l'autre, une berline en miniature, deux chaises à porteur en vis-à-vis, le tout n'ayant pas un pied et demi de largeur, trois pieds et demi le longueur, et d'une hauteur proportionnée. Aux deux côtés de ce coffre, ne reposant ni sur des courroies, ni sur des ressorts, ni sur aucun autre moyen de suspension propre à décomposer les mouvements, sont fixés des crochets ou supports en fer, rattachant cette boîte à voyage à deux longs brancards dont les extrémités sont appuyés sur le dos de deux mulets bâtés à cet effet, et dont l'un marche ainsi devant les voyageurs et l'autre derrière. Voilà la litière et son attelage.

Tant que le chemin est en plaine, la chose est encore supportable. Les deux patients renfermés dans cette cage n'y sont soumis qu'à un certain cahotement, résultat inévitable de la marche non cadencée et de l'inégalité des allures des deux quadrupèdes qui ne savent pas se mettre au pas comme les porteurs des chaises de nos grand'-mères. Mais si la route est accidentée, si l'on gravit les pentes d'une montagne, les effets sont tout différents. Pendant que le mulet de l'avant est à quelques pieds au-dessus du niveau du mulet de l'arrière, le voyageur de la banquette de devant tombe sur le voyageur assis par derrière, ou bien il faut qu'il fasse usage de toutes ses forces pour se maintenir en équilibre en se raidissant sur ses jarrets et sur ses poignets accrochés à la portière. Que le chemin, ou plutôt le sentier, descende tout à coup, c'est au tour du voyageur de derrière à venir exercer des représailles en se heurtant contre le voyageur du devant. Pour peu que ces changements de pente et contre-pente soient fréquents et rapides, jugez à quel exercice forcé on se trouve ainsi condamné. Ajoutez que parfois la litière penche outre mesure à droite ou à gauche par suite de l'inégalité du sol, du peu de largeur des sentiers et de la marche même des mulets, qui cherchent toujours à poser le pied sûrement pour eux, sans s'inquiéter de leur chargement. On est donc soumis en réalité à un tangage et à un roulis continuel en voyageant de la sorte hors des grandes routes, mais avec cette différence, toute à l'avantage du tangage et du roulis si difficiles et si désagréables à supporter en en mer, que l'espace manque dans le coffre étroit où l'on est enfermé et qu'on y ressemble littéralement à un grain de blé sur un crible toujours en mouvement. Malgré tout, vue de loin et comme décoration scénique, la litière, à défaut d'agrément, a son mérite pour le pittoresque du voyage. Ce coffre barbouillé des couleurs les plus voyantes de l'arc-en-ciel; ces deux conducteurs au costume pittoresque, dont l'un dirige les montures et les encourage de ses cris incessants; dont l'autre armé de sa longue perche, pour vous étançonner au besoin, veille à la sûreté des voyageurs comme le plus attentif

Digitized by Google

écuyer caracolant à la portière du plus brillant équipage; ces mules caparaçonnées et faisant sonner leurs nombreux grelots, véritables sonnettes de carillon, tout cela est d'un fort bon effet dans le paysage et engage à en essayer quand on le voit. C'est ce que je fis dans la vallée du Platani où nous nous sommes arrêtés tout à l'heure, et où la litière de M. Taix, escortée par deux *compagnons d'armes* et suivie de nos montures, faisait le plus bel effet de caravane sicilienne qui se puisse imaginer. Je dois dire cependant que je ne me livrai à cet essai de locomotion parodiée de l'antique qu'après le passage du fleuve. Malgré toute ma confiance dans les bordonari, je ne me souciais pas de prendre à cette heure un bain de pied à dos de mulets; ce qui arrive toujours au voyageur en litière dans les passages à gué quand le perfide élément arrive seulement au poitrail du mulet, puisque le bas de la caisse de la litière, suspendue entre les deux animaux, arrive à peine à cette hauteur. Jugez s'il serait agréable de se livrer ainsi à la merci des flots dans un courant rapide entraînant dans sa course des pierres capables de faire chavirer les montures les plus sûres, malgré la vigilance et toutes les précaution spéciales des pauvres bordonari qui n'en peuvent mais. Aussi ces passages à gué, inévitables faute de ponts, sont-ils des obstacles aux voyages en Sicile pendant les mois pluvieux d'hiver, précisément quand le degré de la température les rendrait plus agréables. Alors les communications pour les Siciliens sont littéralement interrompues dans toute l'île, et même l'arrivée des courriers habitués à tout braver pour le transport des dépêches en est singulièrement retardée. Bien heureux quand les sacs aux dépêches, entraînés dans la chute du porteur et aux trois quarts noyés, ne sont pas emportés par les eaux.

On s'entretenait encore à Castel-Termini, à l'époque où nous y passâmes, d'un certain séjour forcé de deux grandes semaines auquel avait dû se résigner, il y a quelques années, le consul de France à Girgenti, récemment nommé à cette résidence, et qui s'y rendait avec toute sa famille, par la voie qu'il avait supposé devoir être la plus courte. Il était parti de Palerme par la route non achevée que nous venions de parcourir; le soir, il avait passé le San Pietro sans encombre sous Lercara, et reposé à Castel-Termini; il comptait passer le Platani le lendemain matin : mais il comptait sans le dieu du fleuve. Pendant la nuit, le Platani, que nous venons de traverser si facilement, avait grossi outre mesure; des mulets chargés de soufre venaient d'être emportés par le courant quand il arriva au gué, et les intrépides bordonari jugèrent la traversée impossible, même *per il console francese*. Retour forcé de l'impatient français à Castel-Termini placé sur le haut de la montagne entre le confluent des deux torrents, et d'où l'on ne peut sortir qu'en traversant l'un ou l'autre. Après deux jours d'une attente inutile,

Digitized by Google

passée dans l'espérance que la barrière placée devant lui par le Platani s'abaisserait bientôt, notre compatriote s'était enfin décidé à revenir en arrière pour retourner à Palerme et gagner Girgenti par une autre route; mais cette fois, c'est le San Pietro qui, à son tour, lui barre le passage en arrière, comme le Platani le lui avait barré en avant. Du mont Camerata sont tombés de telles masses d'eau que personne n'ose conseiller à notre représentant de risquer le passage avec toute sa famille, emballée dans une litière, pour traverser un torrent où vient d'être englouti un berger voulant rallier son troupeau surpris et divisé par l'inondation. Halte forcée sur la plage! Comme on ne peut consumer ses jours et ses nuits à voir couler l'eau à la belle étoile, même en Sicile, on finit par perdre encore patience; nouveau retour à l'auberge de Castel-Termini, et quelle auberge! Là, pendant toute une semaine, des émissaires empressés viennent annoncer tantôt que le Platani grossit, tantôt que le San Pietro déborde, et cela toujours au moment où notre compatriote allait prendre une résolution définitive. Ainsi bloqué et ne pouvant forcer le blocus, il fallut bien que le *signor console*, tout français et impatient qu'il fût, se résignât, et qu'il attendît la fin de la saison des pluies pour gagner en quelques heures sa résidence, où il avait voulu arriver par le chemin le plus court. Cette expérience lui avait au moins appris que l'axiome LINEA RECTA BREVISSIMA ne trouve pas son application en tout temps et en tous lieux.

N'allez pas croire, cependant, que le public et que les autorités en Sicile soient assez fatalistes, à cause du sang maure et arabe qui circule si évidemment dans leurs veines, pour se résigner volontiers à un tel état de choses; ne croyez pas davantage que l'on n'ait pas songé maintes fois à dompter ces torrents incommodes en leur imposant des ponts, ou quelque chose qui y ressemble. Il y a tel passage fameux du Cimarosa, par exemple, sur la route carrossable de Palerme à Catane, où l'on aperçoit à la fois les ruines de trois ponts, témoins irréfragables de la bonne volonté des hommes, mais en même temps de leur insuffisance. L'un de ces ponts était de pierre, une crue extraordinaire l'a emporté; un autre était de bois, une autre crue en a eu facilement raison; le dernier était de bois aussi, mais assis sur des piles en maçonnerie. Cette construction n'a pas été plus heureuse que les précédentes. Pierres et bois, un beau jour, le Cimarosa a tout entraîné, et l'on passe aujourd'hui à gué en attendant un quatrième essai.

Nous étions en voiture et en poste quand nous passâmes le Cimarosa; l'excellent M. di Pace avait bien voulu faire préparer pour nous des relais sur toute la route; mais malgré tout son bon vouloir, les étapes faites en voiture ne se faisaient pas sans encombre. Je ne signalerai

Digitized by Google

qu'une des contrariétés que nous dûmes subir dans cette excursion; mes lecteurs, et surtout mes lectrices, comprendront que même en voiture elles ne doivent pas emporter d'élégantes toilettes pour leur voyage de Sicile. L'équipage fourni par M. di Pace n'avait pas d'impériale suffisante pour loger notre bagage, très mince d'ailleurs, et augmenté seulement quelque peu par les instruments de M. Sciama. Au départ, moitié avait été placé sur l'impériale de la voiture, moitié dans un panier attaché en civière, dans un de ces filets servant de fond aux barocci et aux corricoli napolitains. Ayant appris, par l'expérience du niveau perdu avant Lercara, que le filet laissait passer à travers ses mailles les objets de moindre volume, nous avions changé la disposition de nos bagages; les instruments avaient été placés sur l'impériale, et les valises dans le panier. Malheureusement, c'est le cas de le dire :

Incidit in Scyllam cupiens evitare Charibdim.

Le panier avait traîné par terre sur le macadam mal étalé sur la route, et les valises en avaient été déjà grandement endommagées, quand, au passage du Cimarosa où l'eau dépassait le moyeu de la voiture, tout passa entre deux eaux; et il nous fallut tout faire sécher au beau soleil de Catane quand nous y arrivâmes. Que seraient devenues des robes de Victorine ou des chapeaux de Laure si une femme eût été de la partie dans l'*eccellentissima carrozza* fournie par l'entrepreneur général des postes de la Sicile? Vous voyez bien que les belles Palermitaines, passionnées pour la toilette, ont bien raison de ne pas quitter leur ville de peur de s'exposer à de si grands malheurs. Mais revenons à nos trois ponts, comme le roi de Bohême à ses sept châteaux.

Hélas! il faut bien le dire, si ces ouvrages ont si peu ou si mal servi, c'est qu'ils avaient été construits aux époques de l'année où le Cimarosa n'a pas trois pieds d'eau dans sa plus grande profondeur, et que les ingénieurs ou constructeurs n'avaient pas songé à calculer ce qu'il fallait d'arches, ce que ces arches devaient avoir de hauteur et de largeur pour donner passage au fleuve, quand après quelques jours de pluie dans les montagnes du centre de l'île où il prend sa source, le Cimarosa roule une masse d'eau si considérable, que même dans les endroits où il est le moins encaissé, son niveau s'élève à plus de vingt pieds au-dessus de son lit habituel. En travers d'une pareille masse d'eau roulant des quartiers de rochers et les derniers arbres arrachés aux flancs des montagnes, établissez, sans précautions et sans avoir calculé l'étendue du bassin et des affluents d'un fleuve, un pont de quelques mètres d'élévation et de quelques arches d'ouverture; enchâssez-le dans des levées latérales rétrécissant encore le

Digitized by Google

cours de l'eau, et vous devinerez quel sort est réservé à ce barrage véritable et à la levée qui y conduit. Au point où nous nous sommes arrêtés sur le Platani, on n'a jamais osé tenter l'épreuve; elle n'eût cependant pas été plus difficile, ce me semble, que ne le fut celle du beau pont de Capo-d'Arso, construit sous Charles-Quint, près de Caltanisetta, sur le Fiume-Salso. Malheureusement pour la Sicile, cet ouvrage si remarquable ne sert aujourd'hui à rien et à personne. Les deux extrémités de ce beau pont, dont la clef de voûte est à près de vingt mètres au-dessus du niveau de l'eau, aboutissent aux pentes abruptes de deux montagnes qui encaissent le fleuve en cet endroit, et sur ces deux montagnes pas de route pour conduire au pont assez large cependant pour donner passage à une voiture. Il est réduit à n'être ainsi qu'un chemin de muletier ou de bergers; une curiosité de plus à visiter en Sicile, et que très peu de gens vont visiter, car il faut se déranger de son chemin pour y aller. Les routes existaient-elles du temps de Charles-Quint, quand l'Empereur donna l'ordre de faire ce pont, ainsi que le constate l'inscription gravée sur le monument? je ne saurais le dire, mais nous n'en avons pas trouvé trace.

Quoi qu'il en soit laissons là le pont de Capo-d'Arso, qui ne sert guère, pour le pont nécessaire qu'attend depuis si longtemps le Platani.

On peut s'imaginer avec quelle attention les Siciliens de notre petite caravane suivaient mon ami Sciama, prenant des informations sur le niveau des hautes eaux du fleuve dans ses crues, mesurant les largeurs et les hauteurs, interrogeant par des sondages la nature du sous-sol, calculant enfin, en homme de l'art, comment il établirait son pont en cet endroit si dangereux, si redouté dans le pays et nommé *Passo-di-Ferro* (Pas-de-Fer), comme qui dirait passage indomptable.

De tous nos compagnons, le plus attentif et le plus inquiet était, sans contredit et pour cause, un certain signor Lobue, riche propriétaire de Castel-Termini, qui nous faisait ce matin-là les honneurs de son pays. Au lieu de payer en argent les contributions de ses vastes propriétés, M. Lobue avait obtenu de les payer en une espèce de prestation de travaux de routes, en consentant, d'autres disaient en cherchant à être l'entrepreneur d'un chemin quasi carrossable descendant de sa ville natale au Passo-di-Ferro. Cette route, ainsi faite par un amateur et à la corvée, n'est pas belle assurément, mais enfin les chars à bœufs de M. Lobue y passent en tout temps, et sur les chars à bœufs de l'entrepreneur les produits de certaines siennes mines de soufre, qu'autrement il faudrait transporter à Girgenti à dos d'ânes et de mulets. Un pont de plus, et jamais M. Lobue n'aurait vu interrompues les communications qu'il a fait établir tant bien que mal entre sa soufrière et le port d'embarquement de ses produits; ses revenus n'en eussent pas diminué, tant s'en faut, eût-il dû renoncer aux bénéfices qu'il fait,

Digitized by Google

dit-on, comme entrepreneur-amateur. Ceci m'expliquait tout naturellement l'intérêt qu'il devait porter aux opérations de l'*ingegnere francese* et la chaleur de ses embrassements au départ. Soyons justes cependant et surtout plus reconnaissant. Cet honnête Sicilien nous avait accueillis chez lui la veille avec une si parfaite et si cordiale hospitalité, qu'à part son intérêt de propriétaire et ne fût-ce que par continuation de cette hospitalité, il eût tout fait, j'en suis convaincu, pour voir bientôt ses hôtes achever avec succès une œuvre destinée à mettre en défaut les caprices de son redoutable voisin, le torrent. Nous n'étions pas attendus chez lui quand nous y arrivâmes ; il ne nous connaissait, on peut le dire, ni d'Ève ni d'Adam, et cependant quelques heures après notre arrivée nous eûmes un excellent souper, et avant le souper une mascarade dansante, et avant les masques quelques duos de Bellini chantés au piano par les dilettanti de l'endroit. Après quoi, bon coucher et copieuse collation préparée pour le lendemain matin. Vous voyez que si l'auberge est exécrable à Castel-Termini, comme en bien d'autres endroits de la Sicile, le consul de France à Girgenti certifierait véritable cette nouvelle dénonciation de ma part. Comme partout aussi en Sicile, les habitants du lieu sont les plus aimables et les plus hospitaliers du monde. Il ne s'agit que de faire appel à cette vertu, naturelle chez eux ; vertu antique, dont j'ai eu l'occasion de parler à propos des compagnons d'armes, vertu qui est d'autant plus pratiquée, que la partie de l'île dans laquelle on se trouve quand on y a recours paraît moins appelée à l'exercer et plus arriérée en civilisation. Je conseillerai donc à ceux de mes lecteurs qui seraient tentés quelque jour d'aller visiter Agrigente et Syracuse, Segeste et Taormine, et qui ne voudraient pas faire ce voyage à la course ou comme à la tâche, de se munir de lettres pour d'autres introducteurs dans l'île que pour leur banquier de Messine ou de Palerme, et de chercher quelque recommandation pouvant leur faire trouver des Lobue en tous endroits. Qu'aucun scrupule ne les arrête. Le Sicilien reçoit cordialement des hôtes inconnus; je l'ai dit et je le proclame à sa louange, il a la conscience qu'il doit d'autant plus faire pour l'étranger, que l'étranger comparant le présent au passé pourrait se plaindre davantage de l'imperfection de la civilisation nationale. A Messine, à Catane, à Syracuse, à Palerme, où les étrangers arrivent sans abonder, allez à l'hôtel, la table d'hôte est bien servie, la camerière est aussi alerte, aussi serviable que camerière puisse l'être à Florence, à Rome ou à Naples ; mais à Caltascibetta, à Gioiosa, à Castel-Termini et en cent autres lieux, usez des ressources du pays; où l'hospitalité vous sera offerte, ne craignez pas d'en abuser.

Je disais tout à l'heure que nous ne connaissions nullement M. Lobue quand nous nous imposâmes à l'improviste à sa bienveillante hospitalité; je me trompais ou j'allais tromper mes lecteurs. Je dois dire que

Digitized by Google

nous voyagions avec M. Taix, connu de tous les négociants ou producteurs de soufre, et avec M. Serio, que tout le monde connaît et qui connaît tout le monde en Sicile. Les lecteurs qui ont déjà rencontré ce nom dans le récit de quelques-unes de mes pérégrinations, à propos des compagnies d'armes, me permettront j'espère de profiter de l'occasion pour leur mieux faire connaître le personnage.

Il signor Serio est un ancien portefaix ou commissionnaire du port, à Palerme, qui a fait, on peut le dire, tous les métiers, et qui est capable de les faire tous. Observateur et imitateur comme tous les Siciliens, prompt à saisir le côté pratique et utile en toutes choses, il a su mettre à profit toutes les occasions pour se créer une petite fortune, qui est une honorable aisance, en s'associant à tout ce qui peut être fait de bien dans son pays. Nul ne sait mieux que M. Serio le moment où l'on doit cueillir les oranges et les citrons destinés à l'exportation, pour qu'ils arrivent à maturité en Europe ou en Amérique. Nul, mieux que lui, ne sait le prix du soufre sur les différents ports d'embarquement ou sur les lieux de production. Nul surtout n'est mieux renseigné sur les prix si variables des transports, prix divers suivant les saisons, les localités ou les circonstances, et qui contribuent tant à rendre une mine plus ou moins avantageuse à celui qui l'exploite, ou une cargaison facile à trouver pour celui qui la cherche. M. Serio est des premiers qui se soient occupés à Palerme de la manipulation du sumac, dont les Américains font un si grand usage; son moulin occupe douze mulets. Quand la compagnie française, fondée pour réglementer la production du soufre en Sicile, se forma en 1838, M. Serio, ne sachant pas un mot de français, s'y fit immédiatement employer. Quand on voulut fonder un établissement de produits chimiques à Palerme, M. Serio fut consulté. Pendant notre séjour, les gourmets du pays avaient décidé M. Taix à entreprendre la fabrication du pain à la française et à l'allemande, panification inconnue dans ce pays, où avec le plus beau blé du monde on fait le pain le plus exécrable que j'aie digéré de ma vie; M. Serio choisit l'emplacement où devait être construit le four, il avait procuré le moulin où l'on devait moudre le blé, loué la boutique où devaient être vendus les premiers petits pâtés et les premiers pains viennois. Je n'affirmerai point qu'il n'ait pas vendu lui-même la première fournée. Une autre fois, une coalition des bouchers avait fait hausser outre mesure le prix de la viande, de manière à donner des inquiétudes aux autorités; M. Serio se fait boucher pour le compte de négociants qui le chargent de faire venir des bœufs de la côte d'Afrique ou de la Sardaigne, et la coalition est par lui réduite à capituler. A la bourse, à la douane et sur le port, c'est toujours M. Serio qui est consulté. Serio par ci, Serio par là, Serio partout; à Palerme, c'est toujours à M. Serio que l'on a recours quand on est

Digitized by Google

embarrassé, et M. Serio est sans contredit, mais sur une toute autre échelle, le factotum incomparable *della città*, un factotum dont le Figaro du *Barbier de Séville* est bien loin d'approcher et pour la quantité et pour la nature des services demandés ou reçus. Il est bien entendu que ses concitoyens nommèrent il signor Serio capitaine de la garde nationale de Palerme, quand il y eut une garde nationale à Palerme.

M. Serio nous aurait donc été désigné par la voix publique comme un auxiliaire indispensable à nos projets, à notre arrivée à Palerme, si M. Taix, qui maintes et maintes fois avait eu à se louer de son dévouement et de ses aptitudes diverses, utilement mises à l'épreuve, ne s'était hâté de nous mettre en rapport avec lui. Nous pouvions d'autant mieux compter sur son concours, qu'il a été une fois dans sa vie associé d'un entrepreneur de routes. Mais pour avoir voulu bien faire les choses, il y avait eu perte dans cette entreprise de M. Serio, et il le ressentait vivement. Il ne fallait pas moins que l'arrivée d'un ingénieur français pour lui faire comprendre que de bonnes routes sont possibles sans causer la ruine des finances d'un pays ou celle des entrepreneurs, deux hypothèses que M. Serio n'admettait pas plus l'une que l'autre, quand il nous entendait discuter nos projets. Nous avons fait avec lui plus d'une reconnaissance du pays, nous l'avons maintes et maintes fois pris pour guide; nous ne sommes jamais revenus d'une de ces excursions sans avoir eu l'occasion de remarquer combien il était toujours véritablement l'homme de la chose à laquelle il s'appliquait. Ainsi, un jour, nous voulions mesurer à l'embouchure du Simeto la largeur du fleuve, alors assez bas et coulant entre mille roseaux, sur un fond de vase suffisant à engloutir un géant qui l'eût voulu traverser. Aucun des paysans ou des ouvriers réunis ce jour-là pour travailler à la réparation de la route de Syracuse ne voulait se hasarder à se mettre à la nage en cet endroit, et les roseaux empêchaient tout batelet de se frayer une route dans la vase. « Que diront de nous les ingénieurs français, s'ils sont obligés de repartir sans qu'on ait exécuté leurs ordres? » s'écrie d'un accent tout sicilien M. Serio, c'est-à-dire en criant comme dix aigles. Et aussitôt deux jeunes gaillards se dévouent pour la patrie, se dépouillent de tout vêtement et, au grand risque de se noyer, se lancent dans la vase, nous demandant nos ordres, passant et repassant fièrement comme des crocodiles limoneux, d'un bord du fleuve à l'autre. La récompense vint après le succès de l'opération, cela va sans dire. Mais l'offre de cette récompense, fort bien gagnée, n'avait déterminé personne, quand nous avions nous-mêmes voulu faire le marché. M. Serio savait que, pour ses compatriotes, l'appât du bénéfice est moins puissant en certaines circonstances que l'amour-propre national piqué au vif; il avait touché la corde sensible.

Digitized by Google

M. Serio connaît donc son pays mieux que personne, et naturellement il sait tirer parti de cette appréciation à lui particulière dans sa conduite de tous les jours et dans la gestion de ses petites affaires. Mes lecteurs apprendront de lui avec intérêt comment, en certains cas, il faut s'y prendre en Sicile pour se débarrasser de certaines gens pouvant nuire et que l'on ne veut pas irriter.

M. Serio avait conçu de violents soupçons sur la fidélité d'un sien muletier, régulièrement employé au transport de ses sumacs ou d'autres denrées dans les grandes occasions. Il s'agissait d'une soustraction d'un objet d'une certaine valeur, caché en lieu sûr, et qu'un serviable voisin avait dénoncé ou révélé à M. Serio sous le sceau du plus grand secret. La preuve du délit n'existait pas aux mains du voleur; le témoin à charge refusait d'être confronté avec le coupable, au cas d'une explication entre les parties; peut-être était-il son complice, peut-être craignait-il sa vengeance? M. Serio était fort embarrassé; il ne voulait point avoir affaire à la justice publique, il ne voulait point manquer à sa parole donnée, il ne voulait point même paraître agir à la légère et par simple caprice, en éloignant brusquement de lui un serviteur infidèle sur lequel il ne pouvait plus compter et cependant il fallait s'en défaire. Voici comment il s'y prit pour congédier le meilleur et le plus ancien de ses muletiers, sans exciter sa susceptibilité sicilienne ou ses soupçons à l'endroit du voisin officieux. M. Serio devait faire descendre des montagnes voisines de Palerme un approvisionnement de sumacs impatiemment attendu. Tous les jours, au départ pour les travaux de charroi, recommandation était faite au charretier zélé de ménager les mules, et de soigner les charrettes dans certains mauvais chemins par lesquels l'itinéraire de sa journée l'obligeait forcément à passer. Chaque recommandation du maître était suivie des protestations de vigilance du muletier, qui plein de confiance en ses talents répondait toujours de tout. Tous les soirs, à l'usine de M. Serio, on dut entendre claquer le fouet de notre homme, revenant du travail et racontant victorieusement comment il avait fait un voyage supplémentaire, comment il avait fait porter à ses bêtes double charge et sans encombre, comment il aurait bientôt accompli sa tâche beaucoup plus vite que le patron n'aurait pu l'espérer. Mais un beau soir, le muletier revint en retard, sans faire claquer son fouet et tout honteux de la tenue de son attelage. L'essieu de la charrette était brisé, une mule était blessée. Il fut immédiatenent congédié, sans avoir à se plaindre de son maître ou de personne, et ne pouvant attribuer qu'au mauvais chemin ou au gouvernement napolitain la cause de son renvoi. Pour un bon Sicilien, tout mal qui arrive est causé par le gouvernement. La mule blessée, l'essieu brisé expliquaient tout. Or, M. Serio lui-même avait cassé cet essieu, en allant

Digitized by Google

chaque nuit et en cachette le préparer soigneusement, avec une lime qui travaillait dans le bon endroit, de façon que l'accident dût infailliblement arriver.

Cette simple anecdote m'a frappé quand M. Serio me la raconta, et je l'ai rapportée ici pour donner à la fois une idée du caractère sicilien, dans certains détails de la vie, et de la prudence de notre cicérone dans ses rapports avec ses concitoyens.

Mais disons adieu pour le moment au signor Serio, nous le retrouverons sans doute dans quelque autre occasion; ou mieux encore, revenons avec un si bon guide près du Platani, à Comitini, dans une de ces mines de soufre dont les vapeurs sulfureuses nous suffoquaient tout à l'heure, et disons quelques mots de ces soufrières dont la Sicile tire depuis longtemps de si grands bénéfices, et qui finiraient peut-être par l'appauvrir outre mesure, si la nature et aussi un peu le gouvernement n'y mettaient bon ordre.

Toute la Sicile ne participe pas à cette richesse minérale, dont l'exploitation n'a pris des proportions si grandes que depuis le retour de la paix en Europe et le développement universel de l'industrie. Contrairement à ce que l'on pourrait supposer, ce n'est pas aux environs ni sur les bords de l'Etna que se trouvent les grands gisements de soufre. L'Etna regarde la côte orientale de la Sicile, et les plus riches et les plus nombreuses mines exploitées sont précisément sur la côte méridionale, faisant face à l'Afrique. C'est aussi sur cette côte que doivent aller, pour prendre leurs cargaisons, les navires habitués à fréquenter les trois mauvais ports de Girgenti, Licata et Terranova, qui, pour cette raison, ont reçu des Siciliens le nom significatif de *Caricatoti*. Les soufres embarqués à Catane, au pied de l'Etna, viennent de l'intérieur de l'île. Ils ne sont dirigés sur ce port commercial qu'à cause de la route carrossable qui y conduit, les frais de transport devenant ainsi moins onéreux. La province de Girgenti, une partie de celles de Trapani et de Caltanisetta avaient été pendant longtemps les seules où l'on se fût livré à cette productive exploitation. Depuis quelques années, cependant, on a découvert des mines de soufre à Lercara, province de Palerme, et quoique la qualité du minerai n'y soit pas des plus riches, on les exploite cependant avec profit, parce que les frais de transport sur Palerme sont assez peu dispendieux : il y a une route!

Les procédés employés pour extraire le minerai des mines sont assez rudimentaires. Comme des rats en groupes serrés, les *piconi* fouillent les entrailles de la montagne sous la direction plus ou moins intelligente ou inintelligente de leurs propriétaires ou de quelque contre-maître vieilli dans la partie. La direction des galeries, l'extraction des eaux, le boisement des puits, les précautions contre les éboulements, tout cela

Digitized by Google

pourrait être, je crois, grandement perfectionné par des ingénieurs habiles, qui corrigeraient, en en profitant, les procédés de la routine. On donnerait ainsi une bien plus grande valeur à certaines mines dont je n'ai pu voir sans étonnement la prodigieuse richesse minérale; mais moins encore que des ingénieurs des ponts et chaussées, il n'existe d'ingénieur des mines en Sicile. Quant à l'extraction du soufre, du minerai une fois sorti de terre, elle est faite par les procédés les plus simples. Le minerai est dressé en tas disposés sur des plate-formes; on y met le feu, absolument comme cela se pratique dans nos forêts pour faire le charbon. Pendant cette opération, dans laquelle on peut dire que le minerai se traite lui-même, pour me servir d'une expression technique, une grande partie de ce minerai se perd naturellement en gaz par la combustion. Le produit de la fusion recueilli autour du *calcarone*, c'est le nom de ce fourneau naturel, est donc loin de constituer toute la richesse propre du minerai. Mais indépendamment de la perte du soufre en gaz, la combustion à l'air libre, pratiquée pour obtenir la fusion, a l'inconvénient fort grand de se faire sentir au loin d'une façon peu agréable, et de nuire à la végétation voisine par l'immense quantité des gaz ainsi développés. Quoique les calcaroni du nouveau modèle fussent, à l'époque de mon voyage en Sicile, l'objet des plus grands éloges donnés à leur inventeur par les conseillers provinciaux des provinces soufrières, je ne puis admettre que ce mieux soit encore le bien et qu'il n'y ait beaucoup mieux à faire, la science aidant, pour obtenir plus et détruire moins.

Après avoir été extrait de la mine et du calcarone, le soufre doit voyager en Sicile, et malheureusement encore pour les Siciliens, les frais de voyage du soufre augmentent singulièrement le prix auquel l'extraction, si facile qu'elle soit, peut donner lieu. Le soufre ne peut pas être transporté des mines aux *caricatoii* comme le charbon anglais, dans des wagons glissant sur des rails, dans des barques suivant le cours des canaux ou des rivières, ou dans des chariots traînés par de robustes chevaux marchant fièrement sur de belles chaussées. Quelle différence, mon Dieu! A dos d'âne ou de mulet on transporte péniblement et à grands frais tout ce qui n'est pas à proximité de quelque route frayée, et la plus grande partie des mines sont dans ce cas. De mauvaises charrettes attelées de mules plus mauvaises encore, quelquefois des chars à bœufs aux roues antiques, portent lentement jusqu'au port d'embarquement ce qui peut être ainsi transporté.

Rien n'est plus triste d'ailleurs que les abords et les environs d'une mine de soufre. Cette poussière jaunâtre s'attachant à tous les objets, cette végétation brûlée par les gaz qui s'échappent du calcarone, ces hommes, ces femmes, ces enfants au teint naturellement livide, rendus plus livides encore par leur triste métier, ces bêtes de somme

Digitized by Google

rabougries et qui semblent plier sous le faix, tout cela a quelque chose de cadavéreux, qui, vous prenant à la gorge, vous fait désirer tout haut, n'en déplaise aux négociants de soufre et aux propriétaires de mines en Sicile, que cette terre cesse de fournir ce produit aux pauvres gens qui vont la chercher à la sueur de leur front dans ses entrailles, et qui seraient certes aussi bien et mieux récompensés de leurs travaux s'ils se bornaient à la cultiver avec intelligence. Si l'espace manquait sur cette Terre-Promise, passe encore ; mais quand on songe à ce qu'ont été la population et la richesse de la Sicile à l'époque où elle était seulement agricole, quand elle comptait comme un des greniers de Rome, et quand on voit ce qu'elle est aujourd'hui, quoique fournissant du soufre à tout l'univers, on en conclut naturellement qu'il vaudrait mieux pour la Sicile être bien cultivée que bien exploitée minéralogiquement parlant. Au reste, il faut tout dire, la constitution de la propriété n'a pas été pour peu dans l'avilissement et le dépérissement successifs de l'agriculture. Depuis la conquête par les Normands qui succédaient à d'autres envahisseurs, les grands fiefs, formant l'un des tiers du partage et donnés aux barons, ont appartenu trop souvent à des étrangers qui ne résidaient pas même dans l'île. Les biens de l'Eglise et ceux de l'Etat, formant les deux autres tiers, ont toujours paru suffisamment productifs à leurs propriétaires anonymes. Personne ne songea donc pendant longtemps à tirer meilleur parti d'un sol où, comme le disait un jour un de nos compagnons de promenade, il suffit de planter sa canne pour faire un arbre. Cette proposition peut paraître exagérée, mais elle est exacte pour qui a vu ce que peut produire, avec du soleil et de l'eau, une terre comme celle des environs de Messine, par exemple, où des citronniers toujours en feuilles, en fleurs et en fruits, produisent jusqu'à trente mille citrons par an. On a vu quelques-uns de ces arbres, exceptionnels, il est vrai, rapporter jusqu'à quarante-cinq mille fruits en douze mois. Tous les citronniers de Sicile, et les orangers encore moins, ne sont pas de cette force ; partout on ne trouve pas assez d'eau pour alimenter cette puissante végétation ; mais quand on a vu les belles récoltes de blés de Catane ou celle des raisins de Syracuse ou de Vittoria ; quand on a vu les gras troupeaux qui se prélassent dans les prairies artificielles des environs de Trapani ; quand on voit les figuiers, les amandiers, les pistachiers mêlés aux oliviers dans ces beaux champs clos par de fortes haies de cactus ou d'aloës aux larges feuilles et aux fleurs pyramidales ; quand on a visité les jardins ravissants de Palerme, où toutes les fleurs de tous les pays et de tous les climats se parent naturellement de leurs plus belles couleurs et exhalent leurs plus doux parfums, on ratifie le nom de *Conca d'Oro* donné au territoire de la capitale, on comprend que la mythologie ait consacré la Sicile tout entière à Cérès, puisque, sous le rapport de la fertilité,

Digitized by Google

aucune autre terre ne peut être comparée à cette île aimée du ciel. Pays trop beau pour être livré aux usines et aux hauts-fourneaux, et pour qui, mieux que pour tout autre de l'Italie, le poète a pu dire :

Deh ! fosti tu meñ bella o almen più forte !

Je viens de rappeler à propos des routes et des ponts de Sicile quelques-unes de mes impressions de voyage, quelques observations faites pendant mon séjour dans ce pays, observations pratiques qui doivent échapper, je crois, à beaucoup de voyageurs faisant ce voyage comme par manière d'acquit et courant d'antiquités en antiquités, leur porte-manteau sous le bras ou même le crayon à la main. Je ne veux pas finir ce chapitre sans recommander à ceux qui iront après moi quelques particularités méritant bien aussi un peu d'être vues ou appréciées.

Veulent-ils, par exemple, se faire une idée de la manière dont a pu être reçue, par les Hébreux dans le désert, la manne descendant du ciel? Qu'ils aillent à Palerme à l'époque de la pêche du thon. Je ne leur recommande pas la visite des *Tonnare*. La madrague de Provence leur en donnerait facilement une idée, quoique le thon soit pêché en bien moins grande quantité dans nos eaux de France que dans celle de Sardaigne et de Sicile. Mais ce qu'ils ne verront qu'à Palerme, c'est cette promenade triomphale du premier thon à travers les rues de la ville, précédé par des tambours et couvert de rubans et de fleurs ; c'est — quand le grand passage des poissons voyageurs les fait tomber par milliers dans la *Tonnara*, non le massacre de ces pauvres animaux, tout massacre fait horreur, même celui dont on profite, — mais la distribution de leurs dépouilles sanglantes dans toutes les rues de la cité. C'est ce spectacle si curieux de toute une ville transformée en immense marché au poisson, c'est cette population courant en foule à la provision et employant tous les moyens de conservation possible, afin de mettre en réserve, pour l'hiver, ces chairs palpitantes et saignantes dont la distribution se fait à tous les carrefours aux acclamations des uns, aux cris forcenés des autres.

Veut-on apprécier comment, chez un peuple poétique et démonstratif par excellence, le christianisme, succédant à des religions diverses, a laissé exister à côté de lui des cérémonies dont la trace fait remonter au paganisme? Qu'on reste à Palerme pour l'époque des processions. La senteur des orangers fera prendre patience aux voyageurs qui croyent devoir fuir la Sicile aux premiers feux du printemps. Pour moi, je n'oublierai jamais la procession de la Fête-Dieu. Je vois encore ces corporations diverses, ces flots de peuple, ces moines accompagnant le cortége sacré, chacun avec ses allures, chacun célébrant la solennité du jour du mieux qu'il le pou-

Digitized by Google

vait. Je vois encore cette cohue de matelots presque nus, vêtus d'un simple pantalon blanc et dansant devant une châsse de madone, pendant que d'autres venant derrière eux faisaient exécuter une valse à la châsse de saint Damien, le tout sur un air de polka; et le lieutenant général gouverneur, revêtu de tous ses insignes, suivait le dais au milieu de toutes les autorités civiles et militaires, attentives et recueillies.

Il n'est pas jusqu'aux amateurs de l'aérostation qui ne puissent trouver des sujets d'étude ou d'observations curieuses en Sicile. Combien de fois, pendant le mois de mai, ne suis-je pas resté en observation à suivre de l'œil des cerfs-volants enlevés au-dessus de la ville à des hauteurs inconnues aux jeux de notre enfance, à voir surtout quinze et même vingt de ces aérostats primitifs, obéissant à la même main, plânant dans l'espace, dans la même direction, attachés au même fil et formant comme une constellation argentée, se détacher sur le bleu d'azur du beau ciel du printemps. On les appelle à Palerme des *stelle* (étoiles). Pourquoi tant de *stelle* au ciel pendant les belles soirées du mois de mai, où à peine une légère brise se fait sentir? Pourquoi après cette époque personne n'imagine-t-il d'en faire paraître une seule. Mais je n'en finirais pas, même sur ce sujet, car il me mènerait à dire que les plus habiles praticiens de ce genre de divertissement sont les habitants des couvents de femmes, et je devrais dire alors ce que sont les couvents en Sicile.

Ce que tout le monde peut savoir ou vérifier, c'est que les moines sont très nombreux en Sicile, riches et logés dans des palais, comme les Bénédictins de Catane jouissant de deux cent cinquante mille francs de revenu, ou pauvres et aumonieux comme les capucins de Palerme, chez qui des centaines d'autres pauvres viennent chercher chaque jour un repas très supportable, et dont les caveaux funèbres sont des catacombes habitées par des morts que les vivants trouvent plaisir à venir visiter. Le moine en Sicile fait partie de la famille : on le voit à Palerme assis et causant au fond de l'humble échoppe du cordonnier, aussi bien que dans la boutique plus fréquentée du confiseur (*des conversazioni di botteghe* les plus achalandées sont celles des confiseurs). Ce que je puis dire en passant, à propos des couvents de femmes, c'est que la claustration n'y est pas, comme dans d'autres pays, tellement absolue que l'on en soit à ignorer l'existence des recluses. *On* s'applique ici au promeneur oisif, étranger ou Sicilien, n'ayant accès dans aucun parloir. En vérité, si l'on peut dire qu'à chaque pas dans les rues on rencontre un moine, on peut dire également qu'à certaines heures du jour on ne lève pas les yeux sans apercevoir une religieuse. Voici comment et pourquoi. Les couvents de femmes ont tous de vastes terrasses ou promenoirs entourés d'une claire-voie servant de cloître. Ces

Digitized by Google

terrasses ne règnent pas seulement au-dessus des bâtiments d'habitation réservés aux recluses; elles s'étendent sur les maisons voisines qui ont été bâties sur des terrains appartenant à la communauté et arrivent ainsi de proche en proche à border les rues de cloîtres par en haut, comme les boutiques les bordent par en bas. Toledo et Maqueda, les deux grandes artères de Palerme, sont très remarquables à cet égard. Pendant les intervalles des offices, ces dames viennent naturellement prendre l'air sur leurs promenoirs, véritables trottoirs suspendus à leur usage. Alors on les aperçoit facilement à travers les claire-voies aux mailles très peu serrées qui les entourent, faisant quelquefois, souvent même, saillie sur les maisons, comme des *miradores* andaloux. Vues ainsi dans ces cages aériennes, un poète les comparerait au besoin à ces oiseaux voyageurs qui se rassemblent sur les toits de nos maisons avant de prendre leur vol pour de plus doux climats, et trouverait sans doute d'heureuses inspirations dans l'aspect de ces maisons palermitaines aux pieds desquelles les passions et les intérêts s'agitent, tandis que la prière habite le sommet. Je dirai tout simplement que, de ces observatoires discrets, les religieuses de Palerme peuvent jeter quelques regards sur le pauvre monde du milieu duquel elles se sont retirées, pour qui elles prient si longtemps et pour qui elles font, à certaines fêtes de l'année, la meilleure confiserie de la ville.

Mais arrêtons-nous ici. Pour la fête nationale de Sainte-Rosalie, pour les curiosités de Palerme ou de Catane, pour ces belles collections de médailles grecques ou carthaginoises, dont la plus curieuse est sans contredit celle de M. Fisher, représentant de MM. de Rothschild à Palerme, pour les ruines de Ségeste, d'Agrigente, de Taormine ou de Syracuse, pour l'Etna enfin, pour cette merveille de végétation, de minéralogie et de poésie, je renverrai tout simplement mes lecteurs à tous les guides de l'étranger en Sicile. Encore une fois, je n'écris pas un voyage, je serais un pauvre cicérone pour eux. Je me rappelle seulement comment j'ai voyagé; il n'a pas dépendu de S. E. le prince de Satriano et de nous que d'autres ne voyageassent plus commodément à l'avenir.

A. SALA.

Digitized by Google

LES

AMÉRICAINS AU JAPON

I.

En 1793, dix ans après que son indépendance eut été reconnue par l'Angleterre, l'Union-Américaine ne se composait encore que de quinze Etats. Sa population ne s'élevait pas à quatre millions d'âmes; ses revenus n'atteignaient que la somme de vingt-huit millions de francs; son étendue territoriale, que huit cent lieues carrées d'Angleterre. Le chiffre annuel de ses importations se bornait à cent cinquante-cinq millions de notre monnaie; celui des exportations, à cent trente millions. Elle ne possédait pas un seul vaisseau de guerre.—Aujourd'hui, son faisceau fédéral comprend déjà trente et un Etats, peuplés de plus de vingt-trois millions de citoyens. La Confédération dispose de deux cent vingt millions de francs de revenu. Son pouvoir s'étend sur 3,314,365 lieues carrées de territoire. Son commerce envoie chaque année, dans toutes les régions du globe, pour sept cent soixante-quinze millions de marchandises, et en reçoit pour huit cent quatre-vingt-dix millions; la différence entre ces deux totalités, qui paraît au premier abord lui être désavantageuse, est plus que suffisamment compensée par les bénéfices annuels de ses armateurs, de ses officiers et de ses marins. Afin de protéger une navigation aussi considérable, soixante-seize bâtiments armés, dont beaucoup du plus fort calibre, sillonnent toutes les mers. Les transports et les voyages à l'intérieur de ses vastes domaines ont, à leur service, un réseau de dix mille milles anglais de chemins de fer, ayant coûté le capital énorme de quinze cent trente millions, monnaie de France. Dix mille autres milles sont en construction. Pour la transmission instantanée des dépêches, le pays est traversé par quinze mille lieues de lignes télégraphiques. La poste qui, à la date que nous avons choisie comme point de comparaison, ne pro-

Digitized by Google

duisait que cinq cent vingt mille francs, rapporte actuellement plus de vingt-six millions. La seule ville de New-York a vu le nombre de ses habitants monter de trente-trois mille à cinq cent quinze mille. — Et tout cet accroissement, auquel rien n'est comparable dans l'histoire des temps modernes ou anciens, s'est opéré dans le court espace de soixante années !

Jamais, cependant, à aucune époque, les Américains ne se sont livrés, sur terre et sur mer, à des expéditions politiques et scientifiques aussi nombreuses et aussi importantes qu'aujourd'hui. — Les Prairies, dont l'existence, il y a trente ans, fut presque une révélation, lorsque l'immortel Cooper, l'Homère de ce monde nouveau, le fit connaître si poétiquement à ses compatriotes aussi bien qu'à nous-mêmes, les Prairies, de nos jours, sont parcourues dans tous les sens par de hardis explorateurs. — La majestueuse vallée des Amazones et le lointain Paraguay, les fleuves géants de la Plata et de la Bolivie sont le théâtre de continuels et studieux voyages qu'exécutent les officiers de la marine des États-Unis. — Dans les glaces de l'extrême Nord, d'autres navigateurs, leurs compatriotes, sans se laisser intimider par la malheureuse fin de notre brave lieutenant Bellot et de tous les voyageurs qui succombèrent dans pareille entreprise, s'opiniâtraient héroïquement, il y a peu de temps encore, même après la découverte de la passe du pôle Arctique reconnue impraticable, mais avant l'arrivée des renseignements désolants tout récemment envoyés à l'Amirauté anglaise par le commandant Rae, s'opiniâtraient, dis-je, à chercher l'introuvable trace de sir John Franklin. — D'autres encore, à leur grand péril aussi, ne se lassent pas d'étudier les roches et les écueils les plus redoutables de l'Atlantique, afin de diminuer autant que possible les obstacles que la nature oppose à la navigation entre leur pays et l'Europe. — Tous les jours le commerce de l'Union, déjà si considérable, prend des développements nouveaux et imprévus. — Les Mormons eux-mêmes, — si tant est que l'on puisse encore les regarder comme citoyens de la Confédération américaine, — réalisent des prodiges de culture sur les bords du lac Salé. Ils se sont fait céder à deniers comptants, par la république de l'Équateur, l'île de San-Carlos, une des Gallopages, où ils espèrent fonder plus librement qu'ils n'ont pu le faire jusqu'aujourd'hui, leur *Millennium*, ce royaume de Dieu qu'un astucieux ou naïf révélateur leur a promis sur la terre. Ce qu'ils obtiendront plus sûrement, c'est une grande richesse territoriale, si facile à créer sous ces climats avec un peu d'ordre et de travail. — Enfin, il n'y a pas jusqu'aux mines d'argent de San-Luis-de-Potosi, au Mexique, qui n'attirent en ce moment les regards des entreprenants Yankees, enhardis par les étonnants résultats qu'ont obtenus les mineurs de la Californie, qui, depuis la découverte de l'or, — ou

Digitized by Google

plutôt de son abondance, — et sans compter leurs autres trouvailles, ont fait monnayer déjà, disent les statistiques locales, pour plus d'un milliard de francs dans les *mints* d'Amérique. M. de Saint-Amand porte la valeur des monceaux de ce métal, extraits en six ans dans cet Eldorado, à quatorze cent millions et au-delà, constatés à la sortie.

Les îles Sandwich, cette nouvelle civilisation, sortie du sein des eaux, dénationalisées, comme autrefois le Texas, par l'abondante immigration des pionniers américains, brûlent, comme le Texas lui-même, de se donner à leur mère-patrie. — S'il fallait même en croire certains bruits, l'annexion serait déjà décidée et s'accomplirait prochainement. — Vingt millions de dollars, moitié fournis par le Trésor de Washington, moitié par la colonie américaine d'Honolulu, sont une offre bien séduisante pour le roi Kaméhaméha. — Cuba, de son côté, mécontente de sa métropole et envieuse de ses voisins de l'Union, répéterait tout bas certain chant de menace (air et paroles de Jonathan), qui peut se traduire ainsi :

La noble reine des Antilles,
La clé du golfe mexicain,
Ne s'insurgera pas en vain
Contre le vieux loup des Castilles !

The old spanish wolf, dit le texte. — Nous n'inventons rien.

Mais, parmi toutes ces espérances, toutes ces convoitises, toutes ces tentatives, c'est la Chine et le Japon qui tiennent le premier rang. C'est sur ces deux marchés, les plus riches de tout le Pacifique, que les Californiens jettent surtout les yeux. C'est là qu'ils veulent écouler malgré tout, *per fas et nefas*, leurs marchandises accumulées.

M. Walker, l'ancien ministre des finances, homme d'audace et d'initiative, s'est chargé de la Chine, où se sont réunies les escadres des commodores Perry et Ringgold. Le premier de ces deux officiers a pris lui-même la direction de l'affaire du Japon. Et comme tout, aux États-Unis, dépend des majorités ; comme il y suffit d'un signe de Walker, de Perry, ou de tout autre chef momentanément préféré de l'opinion publique, et par conséquent investi d'une fraction du pouvoir, pour mettre en ébullition toute cette effervescence populaire dont les effets peuvent être si soudains et si graves, — témoin les conquêtes obtenues par la guerre du Mexique et les défis plusieurs fois jetés impunément à la puissante Angleterre; — l'action diplomatique ou militaire des États-Unis, dans les mers du Sud, constitue indubitablement la plus importante phase de leur histoire contemporaine, et nous dirons même une des plus remarquables de celle du monde entier.

En Chine, toutefois, depuis sa victorieuse guerre de 1840, l'Angleterre est prédominante. C'est elle qui, par la paix de Nangking, a

Digitized by Google

ouvert le Céleste-Empire aux autres nations; c'est elle aussi qui y règne. Ses intérêts commerciaux y sont les plus considérables. Le voisinage de ses immenses possessions de l'Inde, l'importation colossale, quoique frauduleuse, de l'opium, lui donnent là des avantages particuliers. Aussi, dans les conseils des colonies chrétiennes de Shanghaï et de Hong-Kong, les avis qu'ont exprimés les Anglais sont-ils toujours ceux qui prévalent.

Il fallait à la jeune Amérique, si indépendante, si fière, il lui fallait dans ces régions un champ d'opérations et d'influence où elle aussi, à son tour, pût dominer.

II

« Il n'est et ne peut-être admis de vaisseaux étrangers dans aucun » port de l'empire japonais, excepté celui de Nagasaki. — Quant aux » sujets du Siogoun qui se seraient vu jeter par les tempêtes sur quel- » ques rivages que ce soit, ils ne pourront être rapatriés que par des » navires hollandais ou chinois. »

Telle fut, en 1837, la réponse du prince-gouverneur de la province de Kagosima, aux propositions de commerce qu'était venu lui faire le capitaine américain Ingersoll. Il ramenait chez eux, sur le *Morrisson*, sept naufragés japonais qu'il avait embarqués à Macao. — C'est là l'entrée en matière et le mode de présentation auxquels tous les Européens avaient eu recours en pareille circonstance, et toujours avec le même insuccès. — Cette tentative de relations avec le Japon avait été précédée, en 1801 et 1802, d'autres démarches de semblable nature, demeurées non moins infructueuses pour les Etats-Unis. — Le capitaine Cooper, commandant un baleinier de ce pays, la voulut renouveler en 1845. Dans la même année encore, le commodore Biddle, chargé d'une mission du cabinet de Washington, se présenta dans la rade d'Yédo, sur un vaisseau de ligne de quatre-vingts canons, accompagné d'une frégate. — L'un et l'autre furent poliment, mais rigoureusement éconduits.

Cependant des intérêts nationaux d'une haute importance demandaient impérieusement un autre résultat. Depuis quelques années surtout, les baleiniers américains fréquentent en grand nombre les parages du nord de l'Océan-Pacifique. Ces hardis chasseurs du colosse des mers y poursuivent partout leur précieuse proie, même au-delà du détroit de Behring. On pourra se faire une idée de l'extension que cette pêche a prise entre leurs mains, par le chiffre de son produit annuel qui s'élève, en moyenne, à cinquante millions de francs. Plus de cent quarante-cinq bâtiments, portant au moins cinq mille marins, y sont constamment employés.

Digitized by Google

Nous ne nous rendrons pas juge de la valeur des réclamations émises par les Américains qui prétendent que les équipages de leurs vaisseaux échoués sur les côtes de l'archipel japonais y ont été, non-seulement emprisonnés, mais soumis à toutes sortes de mauvais traitements, avant de recouvrer leur liberté. En l'absence de tout débat contradictoire et de toute production de preuves, on ne peut ni connaître les faits avec certitude, ni se prononcer sur la conduite des deux parties; mais ce serait la première fois que, dans leurs différents avec les nations occidentales, les Japonais auraient été les agresseurs. Néanmoins, on comprend l'avantage qu'il y aurait, pour cette grande flotte baleinière, à trouver un libre accès et une protection diplomatique dans les beaux ports du Japon, qui semblent placés là tout exprès pour recevoir ses vaisseaux, les abriter, subvenir aux ravitaillements indispensables d'un voyage de circumnavigation et d'une campagne de trois ou quatre années à travers les mers les plus orageuses du monde. Ce qui se comprend facilement aussi, c'est l'attraction que cette terre, considérée au point de vue commercial, exerce sur l'imagination fougueuse des spéculateurs américains, quoique, probablement, ils ne soupçonnent pas encore toute l'étendue des ressources qu'elle peut offrir.— « On voit dans ces îles plus d'or que je ne pourrais » dire et que l'on ne pourrait croire, écrivait Marco Polo dès le trei- » zième siècle. Le palais du seigneur, extrêmement vaste, en est tout » couvert, comme le sont de plomb nos maisons et nos églises. Toutes » les chambres sont aussi pavées d'or fin à deux doigts d'épaisseur. On » en a également orné les murs et les fenêtres. La valeur de ce palais » est inestimable. Le pays produit, de plus, des perles roses fort » belles, bien arrondies, et d'un grosseur considérable. Elles valent » autant que les blanches et se paient plus cher que celles de même » couleur des autres contrées. Il s'y trouve, d'ailleurs, beaucoup de » pierres fines.» — Nous connaissons ces perles dont les Japonais font toujours une pêche fructueuse, quoique les Hollandais n'aient jamais pu parvenir à leur faire adopter la cloche à plongeur.

Quant aux bénéfices du commerce, on concevra quels ils pouvaient être avant l'exclusion des étrangers, lorsqu'on saura qu'un pirate chinois, qui s'était présenté comme négociant dans un petit port du Japon, retira de ses marchandises douze capitaux pour un, et qu'à Firato, la première factorerie de la compagnie batave des Indes, une seule des trente-six rues de la localité rapportait plus, en impôts fonciers, que ne faisait tout le village avant que les Hollandais y fussent établis. — Les Portugais, avec les faibles moyens dont l'art de la navigation disposait à cette époque, emportaient chaque année pour plus de soixante millions d'or. — Dans les débris d'un navire espagnol, venu en contrebande pendant la guerre, et détruit par les indigènes au moment

Digitized by Google

où il se préparait à partir, on trouva trois mille caisses d'argent, sans compter ce qui ne put être retiré du fond de la mer. — Enfin, l'on peut hardiment admettre que, dans l'espace de quatre-vingt-quinze années,—depuis 1613, date de l'octroi des Chartes commerciales, jusqu'à la prohibition de l'exportation de l'or et de l'argent, prononcée en 1708, — les trois grandes nations commerçantes du dix-septième siècle ont fait sortir du Japon une quantité de métaux précieux équivalente à la somme de deux milliards cent soixante-quinze millions de francs, ce qui constitue une grande partie, assurément, de celle qui existe aujourd'hui en Europe.

Lorsque la politique des Siogouns, après deux siècles de tâtonnements et d'essais, calculant que, sous le rapport matériel comme au point de vue moral, le contact des étrangers vaudrait à leur empire moins de profits que de pertes, rendit enfin cette fameuse loi qui, dans leur pensée, devait à tout jamais séparer le peuple japonais des autres nations, et qui ne faisait exception que pour un petit nombre de négociants hollandais et chinois, étroitement limités et surveillés dans leurs œuvres, cette même politique induisit aussi les indigènes à tirer désormais de leur propre fonds la plupart des objets que leur avait fournis jusqu'alors l'industrie exotique. — Ces deux cents ans de paix et d'isolement ont été si bien mis à profit par les Japonais que, pendant cette période, leur civilisation s'est élevée au-dessus de toutes celles de l'ancien monde extra-européen.

Il en résulta nécessairement que les matières premières du pays augmentèrent en valeur à mesure que l'on apprenait à se passer de marchandises importées. L'industrie agricole et manufacturière fit de sensibles progrès. Le Japon produisit lui-même, et en quantité croissante, le coton, le sucre, les couleurs et les médicaments. Des mains laborieuses formèrent de toutes parts des étoffes, des instruments, des ustensiles et des objets de luxe qui rivalisèrent avec ceux que le Japon avait auparavant reçus des contrées les plus lointaines. — Dans aucun pays du monde, les échanges à l'intérieur n'ont et ne sauraient avoir l'importance qui leur est réservée dans cet empire disséminé, s'étendant sous quinze degrés de latitude et comprenant des climats tellement variés que presque toutes les provinces ont des productions différentes et d'une excellente qualité. — Population, activité, richesses, tout prit donc un rapide essor; et ce progrès général développa le goût du faste et des arts, dont les empereurs, soigneux d'affermir leur autorité sur les ruines de la puissance féodale, s'efforcèrent de concentrer les manifestations dans leur capitale et dans leur cour.

Entre les mains des deux nations, bien habiles cependant, qui désormais le représentaient seuls, le commerce extérieur, autrefois si

Digitized by Google

florissant, vit dès lors presque toutes ses importations dépréciées. Le génie de la Hollande et de la Chine eut beau se surpasser ; il eut beau passionner les indigènes pour des satisfactions dont ils n'avaient pas encore eu l'idée et leur créer des besoins nouveaux ; cette tactique n'eut qu'un succès momentané, et tourna contre son but, en provoquant, de plus belle, parmi eux, les inventions et les découvertes. L'industrie japonaise continua d'imiter les ouvrages des Européens, essaya même de les perfectionner, y parvint souvent, et, dans tous les cas, les marqua d'un sceau national qui triompha des modes étrangères. — En un mot, l'Empire du Soleil devint ce qu'il avait voulu être, un monde à part, se suffisant à lui-même, et tournant sur son axe, immobile dans l'espace, comme l'astre dont il a pris le nom. — Que laissa-t-il aux étrangers ? — Quelques productions, non-absolument nécessaires, mais toutefois utiles à ses habitants, que lui refusaient le climat et le sol, et qu'il ne pouvait non plus tirer, comme d'autres, des Kouriles et particulièrement d'Yedso, ses dépendances, ou de la Corée et des Lioukiou, ses pays tributaires. — Couronner, par une dernière mesure, ce système aussi complétement, aussi radicalement suivi qu'il avait été mûrement prémédité, voilà tout ce qui restait à faire.

Un jour, Araï, prince de Tsikougo, ancien précepteur de l'empereur Tsimayosi, qui avait été depuis son conseiller, et qui devait être plus tard celui de son successeur Iyénobou, exposa, dans une adresse à la cour impériale, les sources de la richesse au Japon. — Il fit voir d'où elles naissaient, comment elles répandaient dans tout l'empire leurs eaux bienfaisantes, et sous l'influence de quel mal elles étaient prêtes à se tarir. « Les » étrangers, disait-il, n'ont fait qu'enlever de notre pays, depuis un » siècle, et continuent d'emporter tous les jours ce numéraire, moyen » d'échange indispensable aux habitants. — Et que nous donnent-ils à » la place ? — Des marchandises périssables, des objets de consomma- » tion quotidienne ou de pur agrément. » — Le Mémoire d'Araï, ferme, lumineux, étayé de preuves, arrive à ce chiffre effrayant de deux milliards cent soixante-quinze mille francs d'or, d'argent et de cuivre exportés du Japon dans le courant de quatre-vingt-quinze années, chiffre que nous avons déjà cité. — Près de vingt-trois millions, année moyenne ! — Cela semble un peu trop à l'économiste japonais. Il signale l'exemple de la Chine, où les métaux précieux, si abondants sous la dynastie des Hans, avaient disparu peu à peu durant le règne des familles qui lui succédèrent ; si bien qu'à l'époque des Mongols, on ne s'y servait presque plus que de papier-monnaie.

Cet exposé péremptoire, émanant d'ailleurs d'un homme d'état justement estimé, fut un trait de lumière pour le Conseil impérial. Il détermina l'adoption d'une règle nouvelle, dont le gouvernement japo-

Digitized by Google

nais, depuis lors, ne s'est plus écarté. — L'exportation de l'or et de l'argent fut défendue, et celle du cuivre, successivement réduite à sept mille pikols, année moyenne, pour la factorie hollandaise, et à un nombre à peu près égal pour celle des Chinois.

Aux plaintes et aux réclamations incessantes des Hollandais, on répondait, toujours dans l'esprit du mémoire d'Aral : — « Les auteurs » anciens nous ont appris que les végétaux sont, dans l'économie » sociale, ce que le sang, la chair, la peau, les cheveux sont dans l'or- » ganisme humain. — Ces parties se renouvellent : aussi peuvent-elles » être représentées par le riz, le blé, le chanvre, la toile et les différents » produits avec lesquels le peuple paie les impôts. — Mais un os, une » fois retiré du corps, ne repousse plus. — *De même, le métal, enlevé* » *du sein de la terre, ne s'y reproduira jamais.* »—Néanmoins, les facteurs de Detsima insistaient-ils encore? On ajoutait avec une poignante ironie : « Que nous demandez-vous? Nous tenons à votre amitié; mais » nous savons très bien que c'est l'intérêt qui vous amène parmi nous, » et, une fois nos mines épuisées, nous serions certains de ne plus » vous revoir. » Il est malheureusement vrai qu'aux avances des Japonais, qui cherchaient en eux une alliance politique, ou, comme ils disent avec beaucoup de naturel, une *amitié*, les Hollandais n'ont que trop souvent répondu par des préoccupations purement pécuniaires. Cet égoïsme, qui fait tache dans le caractère d'un peuple d'ailleurs estimable à tant d'égards, et qui tourna, du reste, à son détriment, perce dans toute sa conduite au Japon durant cette longue période, non encore terminée quoique prête à finir, où il fut le seul lien entre ce beau pays et le reste du monde. — L'impartialité, ce devoir de l'historien, quelquefois pénible à remplir, nous oblige à raconter à ce propos un fait que nous n'oserions mentionner s'il n'avait été puisé dans les Archives mêmes de Detsima par un de nos compatriotes, M. Meylan, directeur de cet établissement de 1826 à 1830, et, sous tous les rapports, digne de foi. — « En 1765, l'Empereur (c'était donc Iyéfarou), » exprima le désir de posséder des chevaux persans. Les Hollandais lui » offrirent deux de ces animaux, qui furent acceptés avec joie; et l'au- » tocrate, de son côté, leur fit remettre cinq cents pikols de cuivre, » représentant à cette époque une valeur de quarante-cinq mille florins » (environ cent mille francs). Plus tard, il renouvela sa demande; on y » satisfit, comme à la première. Le prince héréditaire ayant voulu » monter l'un des chevaux, fit une chute et mourut des suites de cet » accident. — Les directeurs de la Compagnie des Indes n'en insistè- » rent pas moins, à plusieurs reprises, pour qu'il leur fût fait un présent » en échange du leur. » En tout pays, une telle indélicatesse aurait semblé révoltante; mais au Japon!... La grandeur d'âme, comme la colère et la haine, comme tous les sentiments bons et mauvais, y est

Digitized by Google

portée à l'extrême. — Iyéfarou avait percé d'un coup de poignard le malencontreux messager qui lui avait apporté la nouvelle de la mort de son fils unique. — Quelle impression a dû faire sur ce père au désespoir l'insistance des Hollandais, voulant à toute force être payés d'un aussi funeste présent !

III

Quelques trésors que l'archipel japonais ait déjà livrés autrefois à l'Europe, tout fait présumer, cependant, qu'il renferme encore des gisements de métaux précieux au moins aussi riches que ceux de la Californie et de l'Australie.—Depuis Yedso jusqu'au groupe des Lioukiou, à travers tout le dédale des îles orientales et vers les terres de l'Indo-Chine, se prolongent de fortes veines d'or et d'argent. Toutes les formations primaires du sud-est de l'Asie sont plus ou moins métalliques. Mais les mines du Japon ne sont presque plus exploitées.— Est-ce uniquement par l'effet du système politique des Empereurs, qui ne jugent pas que l'abondance de ces matières soit nécessaire ou même favorable au bonheur de leurs sujets et à la prospérité de leurs états ? — Est-ce aussi le résultat de l'ignorance où sont demeurés les Japonais en fait de géologie ? — On peut admettre ces deux causes, l'une autant que l'autre. Du reste, les traditions et les *on-dit* populaires, sur ces trésors cachés, ne manquent pas au Japon. Depuis plusieurs siècles, on y parle mystérieusement d'une *Ile d'Or* et d'une *Ile d'Argent*, situées dans les régions les plus reculées du nord-est, dont les Japonais se seraient abstenus d'indiquer la position sur leurs cartes géographiques. — On leur donne les noms de Kinsima et de Yinsima. Les Espagnols et les Hollandais ont fait de nombreuses et infructueuses expéditions à la recherche de ces îles fortunées, dont les premiers revendiquaient la possession en vertu des fameuses bulles de Martin V et d'Alexandre VI.—A Yedso, les mines de métaux précieux et autres se trouvent en quantité. Le sable aurifère y existe en profusion dans les lits des fleuves et sur le bord de la mer. Ce fait avait déjà frappé le Père Jérôme des Anges, le premier Européen qui visita cette île. Mais le gouvernement japonais n'ose y toucher, de crainte que le bruit de cette richesse venant à se répandre, Yedso ne lui soit enlevée par la Russie.—Dans la partie nord-ouest de Nipon, plusieurs mines sont en exploitation depuis des centaines d'années. L'Empereur se réserve deux tiers du produit et laisse le reste aux propriétaires. — A Sador, petite île fort riche s'élevant au milieu d'une baie de Nipon, que bordent les provinces de Noto et de Déoua, une livre de minerai donne une quantité d'or estimée de quatre à huit florins d'Allemagne.—Autrefois, c'était la province de Sourounga, toujours dans l'île de Nipon,

Digitized by Google

et celles de Satsouma et de Boungo, dans l'île de Kiousiou, qui renfermaient les mines d'argent les plus fécondes. — Il a été impossible de savoir si elles sont ou non épuisées aujourd'hui.— D'autres fouilles n'ont été abandonnées que parce qu'on ne pouvait réussir à écarter l'irruption des eaux. — Presque tous les fleuves du Japon charrient l'or; et souvent, à la marée basse, le rivage en est parsemé.

Des minéraux d'une nature différente, fort recherchés aussi, existent abondamment dans ce pays Ce sont le soufre, le cuivre, la houille, le sel, le naphte. — Les mers voisines et le flanc des baleines recèlent de grands blocs d'ambre.

La richesse végétale n'est pas moindre. La soie, fort belle par elle-même, n'est point généralement aussi bien travaillée qu'en Chine. Toutefois, le Japon produit en ce genre quelques tissus admirables, comme l'attestent les robes du Musée Royal de La Haye. Ils sont l'ouvrage des princes et des courtisans disgraciés que la cour déporte à Fatsisio. Cette île pénitentiaire, privée de terre végétale, n'est qu'un rocher volcanique dont les bords, semblables à des murailles escarpées, se dressent à cent mètres au-dessus du niveau de la mer. Les navires qui vont approvisionner les captifs sont hissés et redescendus au moyen de poulies.

L'écorce du papyrus, au Japon, n'est pas seulement employée à la confection d'un excellent papier : elle fournit encore la matière des vêtements les plus utiles et les plus divers. — Nulle part la terre-à-porcelaine et l'arbre-à-vernis ne sont d'une qualité aussi belle; et tout le monde connaît le merveilleux parti que les Japonais savent en tirer pour l'ébénisterie, la poterie et tous ces petits chefs-d'œuvre dont nous faisons nos curiosités. Depuis la plus humble cabane jusqu'au palais du Siogoun, tous les vases et tous les meubles sont enduits du jus laiteux de cet incomparable végétal.

Le thé, le coton ne sont, pour les cultivateurs japonais, que des accessoires, quoique l'un soit la boisson la plus commune, et l'autre le vêtement ordinaire du pays. Mais, sur un sol fertile, tous les deux exigent peu d'espace. On les plante à la bordure des champs et en d'autres lieux inutiles. On en fait des haies et des treillages.

Cette contrée est la seule qui produise le camphre, ce médicament si recherché dans l'Occident, presque recommandé comme une panacée par une méthode curative très en vogue, et dont l'usage, nous allions dire l'abus, ne fait que se répandre de plus en plus.

C'est beaucoup, pour la spéculation, de trouver dans un pays à sa portée des mines d'or et d'argent d'une extrême richesse. — Mais ce ne sera pas un moindre bonheur pour la navigation des États-Unis de pouvoir puiser au Japon dans de très vastes gisements de houille, actuellement stériles pour les habitants, et qui bientôt deviendront né-

Digitized by Google

cessaires aux steamers de l'Amérique et même à ceux de l'Europe, lorsque les premiers, venant de la Californie, et les seconds, traversant le futur canal de Panama, iront en droiture naviguer dans la mer de Chine.

Mais il est une autre considération plus élevée et plus grave qui nous frappe. Que de sacrifices les États-Unis ne font-ils pas tous les jours afin d'attirer l'immigration sur leur territoire si vaste et encore si faiblement peuplé! A une certaine époque, ne sont-ils pas allés même jusqu'à *acheter* leurs sujets à de petits princes d'Allemagne? — Or, depuis sa clôture et la cessation des guerres civiles, le Japon, au contraire, souffre d'une pléthore, absolument comme notre vieille Europe, comme la Chine, comme tous les pays d'ancienne civilisation qui fournissent aujourd'hui leur contingent d'émigrans au Nouveau-Monde. — L'Empire du Soleil, lui aussi, succombe sous l'excès de population. — Ses villages se touchent et forment des rues de plusieurs lieues de longueur. Ses villes sont des plus grandes. Miako et Yédo ne le cèdent, sous ce rapport, qu'à Péking et à deux ou trois autres ruches humaines du Céleste-Empire. D'un autre côté, l'infanticide, cette affreuse ressource des Chinois, répugnerait à l'humanité japonaise. Aussi l'admirable activité agricole des habitants lutte-t-elle péniblement contre une exubérance de consommateurs toujours croissante. — Le docteur Thunberg, médecin de la factorie hollandaise en 1775, courant la campagne aux environs de Detsima, n'y put enrichir son herbier d'une seule plante. La culture avait tout envahi. Il fut réduit à chercher les exemplaires de sa flore dans les herbes desséchées servant de pâture aux bestiaux que les Hollandais font venir de Batavia pour les besoins de leur cuisine, et qu'ils entretiennent, été comme hiver, dans leurs étables; car la moindre parcelle de terre est trop précieuse au Japon pour être convertie en prairie; et jamais on n'y tue les bœufs, qui sont réservés pour les travaux du labourage jusque dans l'extrême vieillesse.

Cet état de choses commençait à se dessiner déjà lorsque les premiers Européens débarquèrent sur ces rivages. Il fut pour beaucoup dans l'affabilité, dans l'empressement que mirent à les accueillir les Japonais, dont alors aucune loi n'entravait, à cet égard, la pente naturelle. L'humanité, comme l'eau, cherche toujours son niveau, et, si grand que soit l'amour du pays, l'homme vivant sur un sol où l'on se coudoie se porte volontiers au-devant de l'étranger qui peut lui ouvrir une carrière moins encombrée, et, partant, plus facile.

Au seizième et au dix-septième siècles, le Japon était entré en pleine expansion. Ses généraux faisaient la conquête de la Corée. L'empereur Taiko-Fidéyosi voulait leur donner, au sein même de cette presqu'île, des fiefs pour eux et leurs descendants. Le trop-plein de la population

Digitized by Google

japonaise les aurait suivis. Mais, à sa mort, ce prince rappela son armée au moment où, maîtresse déjà de toute la contrée, elle allait pénétrer victorieuse sur le territoire chinois. Peut-être n'osa-t-il point embarrasser son successeur d'une entreprise qu'il se serait cru capable, lui seul, de conduire à bonne fin. — Vers la même époque, des marchands, des colons et même des pirates japonais descendent sur le littoral du Tonquin, sur celui de Camboie, de Siam, de Formose, des îles Philippines, Sondaïques et Moluques. Une multitude d'habitants du Japon vont s'engager comme volontaires dans les armées de ces divers pays et y font admirer leur bravoure. — Ces Suisses de l'Orient se rendent souvent utiles aux Anglais et aux Hollandais pendant leurs guerres des Indes.—A Manille, il existait encore une colonie de Japonais en 1621. — On vit des ambassadeurs de ce peuple à Rome, des matelots en Angleterre, des commerçants au Mexique. — Lorsque les Russes firent la découverte du Kamschatka, en 1696, ils reconnurent que les enfants de l'antique Nipon y avaient pénétré avant eux.

L'émigration japonaise en était là, et déjà elle embrassait jusqu'à seize pays étrangers, lorsqu'en 1639 l'inexorable décret de l'empereur Iyémits en arrêta brusquement le cours, et, sous peine de mort, renferma tous les Japonais dans le sein de l'Empire, en même temps qu'il le rendait inabordable aux autres nations. Les vaisseaux de modèle européen, que les indigènes avaient déjà construits, furent livrés aux flammes. On fit revenir d'autorité à l'ancienne construction japonaise, qui place les marins dans l'impossibilité de s'éloigner des côtes, s'ils ne veulent affronter un naufrage presque certain. — Depuis lors, paix intérieure et extérieure, prospérité publique, action d'un climat salubre, tout a conspiré pour grossir encore la population. Un seul fait d'expansion s'est produit : l'occupation des Kouriles Méridionales, motivée par la circonstance que la Russie avait pris possession de celles du Nord. Mais cet acte politique, purement conservatoire, n'a pas eu et ne pouvait avoir pour résultat un épanchement sensible. Il ne jette en dehors de l'archipel japonais qu'un petit nombre d'employés et de militaires.

En répartissant la population actuelle de cet archipel, s'élevant à quarante millions, sur son étendue territoriale qui comprend, en carré, sept mille quatre cents lieues géographiques, on trouve le chiffre de cinq mille quatre cent cinq habitants *et demi*, comme diraient les statisticiens, par lieue carrée. — Si le Japon était ouvert, une portion notable de cette fourmillière humaine, si intelligente, si laborieuse, ne manquerait pas de s'échapper vers l'Australie et la Nouvelle-Zélande; mais la Californie, ainsi que les autres Etats de la Confédération-Américaine, en recevraient indubitablement leur large part.

Digitized by Google

Après tout ce que nous venons de dire, on ne s'étonnera pas qu'un jour le général Pierce, — un successeur de Washington, quelque peu infidèle, il est vrai, aux doctrines de non-intervention et de respect des nationalités que professait le grand législateur, — ait donné l'ordre au commodore Perry de prendre le vaisseau de ligne *The Vermont*, les frégates à vapeur *Susquehanna*, *Mississipi* et *Powhatan*, les bricks *Plymouth* et *Saratoga*, quelques autres bâtiments de moindre force, et que, taillant sa plume présidentielle, il l'ait chargé de remettre à l'Empereur du Japon ce petit message qui, assurément, n'exprimait pas toute sa pensée :

« Nous désirons que notre peuple puisse obtenir la *permission* de » trafiquer avec votre peuple; mais nous ne l'autorisons point à violer » aucune des lois de votre Empire. Notre but est d'établir des relations » amicales, et rien de plus. Vous *pouvez avoir* des produits que nous » serions bien aises d'acheter, et nous en avons d'autres qui pourraient » convenir à votre peuple. Votre Empire contient du charbon en grande » abondance; et c'est là un produit que nos navires emploieraient très » utilement dans leurs traversées de la Californie en Chine. Il serait » donc à souhaiter qu'un port de votre Empire fût désigné, où l'on » apporterait le charbon, et où nos bâtiments pourraient toujours ve- » nir le chercher. »

Cette missive du général-président n'est-elle pas conçue dans un style biblique et flegmatique à la fois, qui la ferait plutôt attribuer à un pasteur qu'à un homme de guerre? C'est, d'ailleurs, un modèle de diplomatie qui ne serait pas indigne de ces vieilles chancelleries d'Allemagne où l'on est homme d'Etat de père en fils. — Au surplus, M. Pierce ne faisait qu'exécuter un projet arrêté déjà sous la présidence de M. Fillmore, et remplir une des promesses qu'en se présentant à l'élection lui-même avait dû faire aux démocrates, afin d'obtenir leurs suffrages. — M. Daniel Webster, son ministre, fit de cette entreprise l'objet d'une Instruction détaillée pour le commandant de la flottille, Instruction rédigée dans les termes les plus modérés en ce qui touche le gouvernement japonais, et en même temps les plus élevés au point de vue philanthropique. Il lui prescrivit d'essayer d'abord de la persuasion, et, si cela ne suffisait pas, de recourir à la force des armes. — Le public français a été mal renseigné sur l'importance de cette expédition. Les journaux n'ont évalué le chiffre du corps de débarquement qu'à sept cents hommes; mais il résulte des rapports authentiques qui nous sont parvenus, que le commodore avait sous ses ordres une force de quatre mille hommes et de quatre cents canons.

M. Williams, l'auteur de *Middle Empire*, a fait partie de l'expédition en qualité d'interprète, ainsi que le docteur Bettelheim, qui, il y a plusieurs années, avait rédigé, pour la Société Biblique de Londres,

Digitized by Google

une traduction du Nouveau-Testament en langue japonaise. — L'Amiral a voulu s'adjoindre aussi, comme *master mates*, M. Bayard Taylor, jeune poète et voyageur connu dans sa patrie par des lettres datées de l'Orient et de l'Inde, et M. Heine, peintre distingué, auteur d'une relation sur l'Amérique-Centrale, publiée en Allemagne. — Un autre missionnaire américain a l'intention de fonder au Japon un collége d'interprètes; car le Yankee ne veut pas, comme le Hollandais, dépendre d'un corps de traducteurs indigènes, intermédiaire gênant, et souvent despotique, entre le pays et lui. Il prétend s'armer lui-même de la langue du peuple auquel il s'adresse, afin de pénétrer avec plus de liberté dans ses idées et ses sentiments.

IV

On était en Chine, dans le port de Shanghaï. Le 17 mai, dans l'après-midi, à l'heure de la marée montante, le commodore fit lever l'ancre. — « Lâchez toute la vapeur ! » crièrent les officiers; et le *Susquehanna*, superbe frégate jaugeant deux mille cinq cents tonneaux, descendit majestueusement le fleuve. Pendant ce temps, la musique militaire jouait l'air de *Vive Colombia* et celui du *Drapeau étoilé*, les deux chants nationaux de l'Amérique du Nord. — Chaque homme était à son poste. — A mesure que l'on passait devant les vaisseaux de guerre ou de commerce, qu'ils fussent américains, anglais ou français, les pavillons montaient à demi hauteur des mâts, et les marins s'associaient à ce salut d'étiquette en agitant leurs chapeaux en l'air. — Quand le vaisseau-amiral fut arrivé en face de la vaste plaine où les constructions de la Mission chrétienne se groupent autour de son église, un cantique pieux se fit entendre sur le rivage. Les jeunes séminaristes, vêtus de leurs robes blanches, et conduits par leurs professeurs, s'étaient rangés sur les degrés du temple. C'est de là, comme du seuil d'un sanctuaire de promesse et d'espoir, qu'ils escortaient de leurs vœux et de leurs bénédictions, ces chrétiens venus de si loin pour ouvrir à leurs coréligionnaires de toutes les communions les portes d'un Empire qui leur est depuis si longtemps fermé.

L'équipage du *Susquehanna* répondit par un hymne religieux à celui des missionnaires. En cet instant, — était-ce un présage? — le vent, que la frégate avait en proue, souleva lentement l'immense colonne de fumée qui s'échappait de sa cheminée. Il la dressa vers le ciel en lui donnant la forme d'un cierge, jusqu'à ce qu'elle se perdit dans l'azur où elle semblait monter comme un sacrifice agréable à Dieu. — Pas une poitrine qui, dans ce moment solennel, n'exhalât une courte et chaleureuse prière! Pas un cœur qui n'invoquât cette Providence qui veille sur le matelot comme sur le prêtre, sur le palen

Digitized by Google

comme sur le chrétien, sur ceux qui la proclament et sur ceux qui la nient!

A Wouschang, vers l'embouchure du fleuve, le *Susquehanna* renouvela pour la dernière fois sa provision de charbon. Ensuite il partit pour son ancrage, où les autres vaisseaux de l'escadre ne tardèrent pas à le rejoindre, et l'on fit route de conserve pour l'archipel des Lioukiou.

Il est rare que ce trajet s'accomplisse sans quelque accident plus ou moins grave pour les navigateurs. Néanmoins, les grands vaisseaux de guerre, mieux construits que ceux du commerce et d'un plus fort tirant d'eau, résistent mieux aux tempêtes. Celui dont nous racontons le voyage, essuya, dans la mer de Chine, un de ces typhons qui l'ont rendu si fameuse et si redoutée des marins. Il en fut quitte, ainsi que les autres bâtiments de l'escadre, pour plusieurs secousses et pour la nécessité de carguer les aiguilles et les vergues supérieures. Mais il n'en fut pas de même de deux jonques chinoises qui portaient le charbon. L'un de ces navires, entraîné par la violence du vent, chassa sur ses ancres, aborda l'autre, et tous deux coulèrent à fond.—« Les Chinois » dont se composaient leurs équipages barbottaient dans l'eau comme » des canards,» dit une relation à laquelle nous laissons la responsabilité de ce langage; car il n'y a pas lieu de s'égayer à voir des hommes lutter contre la mort. Ceux de leurs compatriotes qui servaient à bord du *Susquehanna*, matelots, cuisiniers, gardiens, porte-faix, au nombre d'une trentaine, couraient éperdus sur le tillac, et, dans leur désespoir, ils se frappaient la tête contre les parois du bastingage. Cette sensibilité, comme le remarque le même narrateur avec plus de convenance, les distingue avantageusement des habitants de la partie plus méridionale de la Chine, dont l'égoïsme et l'indifférence, en de semblables rencontres, ont plusieurs fois scandalisé les Européens. Quelques embarcations, promptement mises à la mer, purent recueillir vivants tous les naufragés, et ces pauvres gens n'eurent à regretter que la perte de leurs bagages.

Les vapeurs avaient remorqué les bâtiments à voiles. — Le 23, la vigie signala terre.—Toute la journée fut employée à mettre les armes en bon état; et, dans l'après-midi, l'on fit l'exercice. C'était comme la répétition générale d'un drame sanglant que l'on craignait d'être obligé peut-être de jouer bientôt : car, le lendemain, les Américains devaient se trouver en présence des sujets de l'empereur du Japon. — Mais, cette fois, ils n'eurent affaire qu'à des populations inoffensives.

Au point du jour, ils reconnurent une des Lioukiou. Elle avait dix milles d'Angleterre en diamètre. Escarpée au sud-ouest, ses autres côtes s'inclinaient doucement vers la mer, se terminant par des champs d'une riche verdure qu'accidentaient fort heureusement de

Digitized by Google

beaux groupes d'arbres.—On retrouve là déjà cette nature pittoresque et riante qui fait l'intarissable admiration de tous les voyageurs dont la course s'est prolongée jusqu'au rivage japonais. — Pendant la journée, l'escadre passa devant une vingtaine d'îles d'un aspect pareil à la première, mais les unes plus grandes, les autres plus petites. Elle ne pouvait encore apercevoir les habitants. A quatre heures, elle cingla dans le vaste port de Napa; chaque navire était précédé de deux chaloupes opérant les sondages.

On jette l'ancre. — Il est cinq heures. — Les insulaires se sont approchés : ils écoutent curieusement les tambours américains battant la retraite, puis le coup de canon du soir, parti du vaisseau-amiral et répété par les autres navires. Neuf heures ont sonné. Le *maître d'armes* vient faire sa ronde. Toutes les lumières s'éteignent à bord : ainsi le veut la discipline; et les observations réciproques des visiteurs et des visités sont forcément différées au jour suivant.

V

Les îles Lioukiou, destinées à jouer un grand rôle dans les rapports futurs de l'Occident avec l'Orient, nommées, dans les cartes anglaises, Lew-Kew, ce qui se prononce de même, et moins exactement, Loo-Choo (prononcez : Lou-Kou), sont aussi fort éloignées de la position que leur avaient assignée les géographes du dix-huitième siècle, et ceux des premières années du dix-neuvième. La principale gît à peu près sous la même longitude que Nagasaki; mais elle est de cinq degrés plus méridionale. Sa latitude est donc de vingt-sept degrés. Les capitaines Maxwell et Hall, de la marine britannique, avaient déjà visité cette charmante oasis en 1816. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'ils purent débarquer dans la grande île, et jeter un coup d'œil sur les côtes les plus rapprochées du lieu de leur relâche. — Avant l'expédition du commodore Perry, aucun homme de race européenne n'avait encore pénétré dans l'intérieur; car les Anglais avaient cru devoir céder aux instances des habitants qui les suppliaient à genoux de s'éloigner; tant était grande la vénération ou peut-être la frayeur que leur inspiraient les ordres prohibitifs de leur roi.

Nous serions donc privés de toute espèce de notions historiques sur cet archipel si, fort à propos, les Japonais et les Chinois ne nous étaient venus en aide. Les renseignements les plus circonstanciés nous ont été donnés, jusqu'à présent, par Sou-Poa-Koung, savant Chinois qui s'y rendit en 1719, comme ambassadeur de l'Empereur-Céleste. La date pourra paraître un peu ancienne; mais l'immobilité orientale et le peu de rapports que les îles Lioukiou ont entretenus depuis cette époque, même avec les pays les plus voisins, conservent à cette des-

Digitized by Google

cription toute sa valeur. — Du reste, nous la compléterons tout à l'heure, et, pour ce faire, nous puiserons à une autre source non moins authentique et plus moderne.

Voici d'abord comment les Lioukiens expliquent leurs origines : — « Au commencement, disent-ils, existaient, au sein du vaste chaos, un » homme et une femme. Tous les deux portaient le même nom : ils » s'appelaient Omo-Maïkiou. Ce couple eut trois fils et deux filles. Le » fils aîné, Tieu-Sou, *le descendant du Ciel*, fut le premier roi de Liou- » kiou. Le second est l'aïeul de tous les princes tributaires, et du troi- » sième est sorti le peuple. » — La tradition indigène donne les noms des deux sœurs. L'une est appelée l'*Esprit Céleste*, l'autre, l'*Esprit des Eaux*. — Furent-elles les épouses des plus âgés de leurs deux frères? — Le troisième en prit-il une à l'étranger? — C'est ce que cette mythologie ne nous apprend pas. En revanche, elle énumère vingt-cinq dynasties qui, d'après le calcul chronologique propre aux Lioukiens, se seraient succédé pendant un espace de dix-sept mille huit cent deux années.

Ne nous arrêtons pas plus longtemps à ces fables, analogues à celles de toutes les nations de l'Extrême-Asie. Ce peuple s'y attache beaucoup; on doit le lui pardonner, en songeant combien elles sont intimement liées à ses souvenirs patriotiques. En effet, la succession des rois lioukiens est racontée avec ordre dans ses annales, jusqu'à Choun-Tèn, qui régnait encore en 1817. — Elles ne commencent néanmoins à prendre un caractère historique et réel qu'à partir de l'an 650 après Jésus-Christ. En ce temps-là, Yong-Ti, empereur de Chine, veut soumettre les habitants de l'archipel à l'obligation de lui payer tribut. Ils refusent. On équipe, dans les ports d'Ankoa et de Fokieu, une flotte qui reçoit dix mille soldats. Elle les débarque à Lioukiou. Le roi et un grand nombre de ses sujets sont tués dans la bataille. Les vainqueurs incendient la capitale, et emmènent prisonniers cinq mille indigènes réduits à la condition d'esclaves.

En 1291, un autre empereur de Chine, Chitso, expédie également une flotte contre ces insulaires; mais, contrariée probablement par les vents, elle s'arrête à l'île de Formose. — L'Empire du Milieu s'en dédommage amplement en 1372. L'empereur Hongou députe un mandarin au roi de Lioukiou, que les troubles de ses Etats, alors divisés de fait en trois petits royaumes, avaient contraint de quitter sa capitale; et l'ambassadeur fait si bien qu'il persuade à l'un des trois partis de se déclarer tributaire de la Chine. Comme on peut le penser, les envoyés de ces nouveaux vassaux reçoivent à la cour de Péking l'accueil le plus flatteur. — On les accable de présents. — Excités par cet exemple, les chefs des deux autres fractions du pays se rangent sous la même autorité. Trente familles de Chinois viennent s'établir à

Digitized by Google

Napa. Elles y apportent les premiers éléments des lettres et la doctrine de Confucius. Le céleste autocrate fait élever et instruire à ses frais, à Nangking, les fils des nobles de Lioukiou, devenus ses feudataires. Plus tard, réuni de nouveau en un seul royaume, pour ne plus se diviser, le pays continue d'être en relations avec la Chine ainsi qu'avec le Japon, et fait avec tous les deux un commerce lucratif.

Le célèbre empereur japonais Taïko Fidéyosi, que les missionnaires, d'accord avec certains chroniqueurs nationaux, appellent Taïkosama, somme les Lioukiens de se soumettre à lui sans réserve. — On ne l'écoute pas. — Ce redoutable voisin arme contre eux une flotte, et leur roi, conduit au Japon, étonne, par sa fermeté, ses vainqueurs, qui finissent par le renvoyer dans ses Etats.

Lorsque la dynastie tartare monta sur le trône de Chine, le tribut payé à cet empire subit quelque modification; le roi Chang-Hi obtint que les ambassadeurs de son pays ne se rendraient dorénavant à Péking qu'une fois tous les deux ans. Pour ce fait, sa mémoire est toujours en grand honneur parmi les Lioukiens.

C'est là ce que nous apprend l'historien chinois. — Nous n'avons aucune raison d'en douter; s'il a péché dans son récit, ce n'est sans doute pas en inventant, mais plutôt en dissimulant des faits d'une majeure importance qui faisaient souffrir l'orgueil de ses compatriotes. Sou-Poa-Koung, quoique sa narration, comme je l'ai dit, s'étende jusqu'au commencement du dix-huitième siècle, garde le silence le plus absolu sur les relations que le royaume lioukien eut avec le Japon depuis la triomphante expédition de Taïko. Ce n'était pas faute de les connaître; car cet événement, que les annales du Japon mentionnent aussi, mais dont elles n'indiquent pas la date précise, n'a pu avoir lieu postérieurement à 1598, année de la mort du conquérant; et voici ce que nous lisons dans les mêmes annales, à la date de 1609 : — « *Yosi-Fisa, prince de Satsouma, fait la conquête des îles Lioukiou.* »

La province japonaise de Satsouma, comme les autres provinces de l'Empire, est administrée par un gouverneur héréditaire, vassal de nom, fonctionnaire de fait, et portant un titre qui correspond à celui de prince. — C'est la partie la plus méridionale de l'archipel japonais, la plus voisine, par conséquent, de Lioukiou. — Les rois de ce dernier pays n'ont pas cessé, depuis la conquête de 1609, de rendre obéissance aux empereurs du Japon, dans la personne du grand-feudataire qui les a vaincus et de ses successeurs. Leurs prestations d'hommage et l'acquittement de leurs tributs sont exactement consignés dans les fastes impériaux, aux dates de 1649, 1653, 1671, 1682, 1764, 1790, 1796 et 1806.

Chaque fois que le directeur de la factorie hollandaise de Detsima se

Digitized by Google

rend à Yédo comme ambassadeur, dans un pompeux appareil, pour offrir au Siogoun les présents du roi des Pays-Bas, les conseillers d'Etat, à son départ, lui donnent une audience de congé dans laquelle ils lui font lire un décret impérial, toujours le même depuis plus d'un siècle. Le voyage à la cour n'ayant lieu qu'une fois tous les quatre ans, ce décret, en outre, est annuellement notifié au directeur hollandais, vers l'époque où les vaisseaux européens doivent quitter la factorie pour retourner à Batavia. Non-seulement on fait déclarer au chef des étrangers qu'il en a bien compris tous les articles, mais on exige encore de lui la promesse de les *communiquer*, — il faudrait dire de les *rappeler* au gouverneur-général de l'Inde néerlandaise. — Lecture faite de ce document auquel les Japonais paraissent attacher tant d'importance, il en est remis à leur hôte une traduction rédigée en sa langue par les interprètes indigènes. — Or, cette pièce, d'ailleurs dictée presque tout entière par la défiance et la crainte bien surannées que le Portugal, comme s'il était encore au temps de sa puissance, continue toujours d'inspirer au gouvernement du Japon, cette pièce, dis-je, se termine invariablement par la recommandation suivante : — « Les habitants des îles Lioukiou étant *sujets japonais*, vous ne leur » prendrez ni leurs vaisseaux, ni leurs barques. » On voit donc que Sou-Poa-Koung sacrifiait à la vanité nationale en s'abstenant de constater la position de tributaires où les princes lioukiens se trouvent envers le Fils du Soleil. — Les auteurs chinois plus récents sont moins sincères encore; ils contestent formellement cette dépendance, et prétendent que la dynastie dont nous parlons ne reconnaît d'autre suzerain que l'Empereur de la Chine. Il n'y a que les historiens japonais qui disent à cet égard la vérité. — « Le roi de Lioukiou, écrivent-ils, » solde un tribut aux deux puissances.» — Ce peuple doux et pacifique, placé entre deux empires beaucoup plus forts que lui, a pris ainsi le parti le plus sage. Au moyen d'une faible redevance, et de quelques actes d'apparente soumission qui ne compromettent guère son indépendance réelle, il est parvenu à acheter sa tranquillité. Lorsqu'un nouvel empereur monte sur le trône des Siogouns, il est obligé d'envoyer un ambassadeur à Yédo. Dans le cas d'une guerre étrangère, — qui ne s'est pas présenté depuis l'expulsion des Portugais et des Espagnols, — le Lioukiou, au terme des traités, devrait aussi fournir aux Japonais une flotte nombreuse.

Il y a plus de mille ans que les bonzes ont introduit dans ce royaume la religion de Fo qui s'y est maintenue. M. Heine, un des officiers de l'escadre américaine, qui a recueilli d'intéressantes notes sur son voyage, et particulièrement sur ces îles, declare qu'à son grand regret il n'a pas eu beaucoup l'occasion d'observer leurs cérémonies religieuses. — Mais, d'après l'auteur chinois que nous avons déjà cité, il paraîtrait qu'on y vit sous les lois d'une morale simple et naturelle;

Digitized by Google

car, à son passage, les temples étaient généralement tombés en ruines, et non-seulement la population négligeait le culte des anciennes idoles, mais elle avait même brisé, et tout nouvellement encore, un grand nombre de ces simulacres. — La polygamie, quoique autorisée par les lois, est rarement pratiquée. — Le roi ne peut épouser qu'une princesse appartenant à l'une des trois familles réputées royales. Il existe, de plus, une quatrième lignée jouissant d'une haute considération; néanmoins, il n'est pas permis au chef de l'Etat d'y prendre femme, parce qu'on n'est pas suffisamment assuré que cette maison sorte du même sang que lui. — La dignité souveraine est héréditaire, ainsi que la noblesse, ce qui n'empêche pas que l'on puisse, par le mérite, monter aux premiers rangs de l'échelle sociale, comme on peut également en descendre lorsqu'on s'est rendu coupable de quelque action criminelle ou honteuse. — Les revenus de la Couronne se composent du produit de ses biens domaniaux, des impôts établis sur le sel, le soufre, le cuivre, l'étain et autres marchandises. C'est au moyen de ces ressources que le roi salarie les fonctionnaires, pourvoit aux services publics et aux dépenses de sa cour. Les cérémonies qui ont lieu à l'occasion de son couronnement et de sa mort, sont d'une grande magnificence et d'un caractère vraiment imposant.

Dans la partie méridionale de la grande île, on remarque des ruines colossales. Ce sont celles d'un très ancien château appartenant à une civilisation depuis longtemps disparue. Le chemin en est difficile à trouver, quoique les habitants l'indiquent avec beaucoup de précision. Il faut faire environ une lieue en suivant les bords du fleuve à l'embouchure duquel Napa est située. — Le paysage est très varié: ce sont tantôt des collines, tantôt des rochers, des bois ou des rizières. La rivière est large et coule majestueusement à travers une belle campagne, en baignant de ses eaux de jolis petits îlots d'une conformation montueuse et que recouvre une fraîche verdure. Toute cette contrée semblerait un théâtre tout fait pour l'idylle et la pastorale, n'étaient ces éternels champs de riz superposés en terrasses les uns aux autres, et dont les délimitations symétriques, d'un fort bel effet pour celui qui les voit à distance et d'ensemble, ont aussi l'inconvénient de la ligne droite : elles fatiguent par leur uniformité, par leur monotonie, le touriste forcé de les côtoyer de près et de les compter en passant. Coupé de la sorte en une infinité de carrés, le pays prend l'aspect d'un grand échiquier; mais çà et là des villages à moitié cachés dans des massifs de bambous, viennent récréer agréablement la vue; et les formes capricieuses des fragments de rocs jouant à s'y méprendre les débris de maçonnerie, trompent à chaque instant le voyageur à la poursuite de la grande ruine historique.

Le château se trouve dans un enfoncement formé par les sinuosités du fleuve, sur un rocher de trois cents pieds de haut, dans une situa-

Digitized by Google

tion dominante et pittoresque. Du côté de la campagne, où le sol s'abaisse peu à peu, on distingue parfaitement les restes de trois murs d'enceinte, quoique la maçonnerie se soit presque partout écroulée. Cependant la forme primitive du travail est encore reconnaissable dans quelques parties. Sur la face qui regarde le fleuve, l'escarpement du rocher, perpendiculaire, ou peu s'en faut, en cet endroit, constituait par lui-même une fortification à peu près imprenable. Aussi n'y avait-on élevé qu'une simple muraille; et c'est elle, ainsi que l'enceinte intérieure, qui sont le mieux conservées.—Un fait curieux, c'est le caractère exceptionnel qu'offre l'architecture de ces ouvrages remontant à une si haute antiquité, et que l'on retrouve également dans une autre citadelle de la même île, bâtie plus récemment. Chez presque tous les peuples de la terre, anciens et modernes, les bastions sont de forme convexe; mais, à Lioukiou, on les a faits tantôt un peu rentrants, tantôt entièrement concaves.

Une voûte gigantesque, celle d'une des portes d'entrée, est restée debout comme par miracle. Les racines des arbres qui se sont multipliés sur les décombres du mur environnant l'ont encerclé de toutes parts et lui prêtent un solide appui.—Après s'être approchés péniblement de la porte de la dernière enceinte, en se frayant un passage à travers une forêt d'arbres et de broussailles, les Américains éprouvèrent une autre surprise.—Cette solitude cachait un mystère.—Malgré son air de désolation profonde et d'abandon séculaire, la main de l'homme avait tout nouvellement passé par là. L'antique portail était fermé par un battant en bois de fraîche date; il le fallut escalader. Dans l'intérieur, au centre même de l'espace où s'était élevé jadis l'édifice principal, des visiteurs modernes avaient construit un tumulus de quatre pieds de haut, sur lequel se trouvait placée une pierre ayant dix-huit pieds de long, douze de large, et portant une inscription qui se composait de quelques caractères chinois. Il est fâcheux que le voyageur à qui nous empruntons ces détails n'ait pas eu l'idée d'en prendre copie. Mais on voyait près de là, sur des poteaux plantés en terre, des vases à encens pareils à ceux dont se servent les Chinois dans leurs fêtes religieuses. Depuis la porte jusqu'au tumulus, l'herbe et les buissons présentaient les traces d'un fréquent passage. Il est donc probable que ce lieu désert est aujourd'hui le rendez-vous secret de quelque secte proscrite, qui l'aura choisi pour s'y livrer tranquillement à ses sacrifices et à ses prières.

VI.

Le 29 mai, le prince-régent de Lioukiou vint, en grande cérémonie de cour, rendre visite au commodore américain à bord de sa frégate. Il fut reçu avec tous les honneurs militaires. On lui fit visiter le bâti-

Digitized by Google

ment dans chacune de ses parties. Ce prince-régent était un homme âgé, d'un extérieur fort respectable; il gouvernait le pays au nom d'un jeune roi qui est encore loin de sa majorité. Presque toutes les personnes de sa suite étaient, comme lui, des vieillards à longue barbe, coiffés à la japonaise, c'est-à-dire ayant tous les cheveux ramenés sur le crâne et roulés élégamment en un chignon que traversaient deux aiguilles. Ces seigneurs étaient vêtus d'une robe traînante à manches très amples, faite d'une étoffe légère et serrée autour des reins par une ceinture de soie, dans laquelle étaient placés leur éventail, un petit sac à tabac et une courte pipe à tête de métal de la grosseur d'un dé. — Ceux d'un rang plus élevé portaient encore une chemise fine, des guêtres blanches et des bas en étoffe de coton, dont le gros doigt était séparé des autres comme dans les bas à cothurnes employés sur nos théâtres. Quant à leurs sandales, ils les avaient laissées dans l'embarcation sur laquelle ils étaient venus. Ainsi l'exige, — on le sait, — la politesse orientale; et ils marchaient déchaussés sur le navire, sans pour cela éprouver la moindre gêne, en hommes qui ont l'habitude d'en faire autant dans leur maison.

Pendant qu'ils étaient en train de tout examiner avec une ardente curiosité, le canon, tiré en signe de salut, retentit tout à coup à leurs oreilles, sans qu'ils y eussent été préparés. — Etait-ce inadvertance? — Voulait-on observer l'effet que produirait sur eux la grosse voix des pièces de trente-deux? — Quoi qu'il en soit, cette conduite est blâmable, surtout envers des hommes de cet âge et de ce rang. Quand on compare les procédés de ces peuples aux nôtres, on est tenté quelquefois de se demander où sont les barbares et où sont les civilisés. — La frayeur des pauvres Lioukiens fut extrême, et plusieurs d'entre eux faillirent tomber à la renverse.

Le lendemain, l'aumônier du *Susquehanna*, MM. Taylor et Heine, *master-mates* du même navire, et le médecin en second du *Mississipi*, débarquèrent à Napa. Cette ville a vingt mille habitants; et, ce dont on ne se serait guère douté, c'est qu'il y réside depuis huit ans un missionnaire anglais, Hongrois de naissance. — Il n'a pu encore parvenir à faire un seul prosélyte. — Aussitôt qu'il commence à prêcher, les indigènes s'en vont. — Ce prédicateur dans le désert a pris pour domicile, avec sa femme et ses enfants, un temple de Bouddha que la population lui a très gracieusement cédé. Ne pouvant s'employer auprès d'elle en qualité de médecin des âmes, il a pris le parti de se faire le médecin du corps, et ce système lui a beaucoup mieux réussi.

Les rues de Napa sont fort bien entretenues, bordées à droite et à gauche de murailles cyclopéennes de huit à dix pieds, derrière lesquelles surgissent, au milieu de beaux jardins, les maisons des habitants, construites en bois. — Les voyageurs américains n'expliquent

Digitized by Google

ni même ne remarquent cette singularité de bâtiments en bois, dont les dépendances, au loin, sont défendues par des murs de pierre. — Nous tâcherons de suppléer à leur silence. — Sous les vastes lits du Pacifique et de la mer des Indes coule un immense fleuve de feu souterrain, qui, partant des îles Moluques et Philippines, passe par les Lioukiou et l'archipel japonais, se déverse le long des Kouriles et va expirer au Kamschatka, dans les glaces éternelles du Nord. En combinant les observations des indigènes avec celles des voyageurs, nous pouvons constater, sur un plan de plus de huit degrés de latitude, par sept de longitude, une action volcanique dont les manifestations incomues doivent s'étendre bien plus loin encore. A Detsima, par exemple, où l'on ressent presque tous les ans des tremblements de terre, celui de la nuit du 26 mai 1828 a fait époque. On s'attendait à voir croûler les maisons : la muraille qui entoure l'île se fendit en plusieurs endroits. Les oiseaux effrayés tournoyaient dans l'obscurité en battant des ailes, et les cris lugubres des corbeaux interrompaient seuls le morne silence de la nature ; car ces commotions ont toujours lieu par un temps calme, très sec et un ciel serein. Le canal qui sépare Detsima de la ville de Nagasaki exhalait des miasmes qu'il faut attribuer, non au développement de gaz souterrains, mais aux vapeurs marécageuses dégagées par l'ébranlement du fond. — A huit milles d'Allemagne plus loin, dans une autre île du Japon, ce même tremblement de terre se fit sentir plus fortement, et, près de là, on vit en mer un phénomène qui ressemblait à un volcan jetant des flammes. — A quarante milles de Nagasaki, une mine de charbon s'effondra. — Ailleurs, une pagode en pierre roula du haut d'une colline dans la plaine. — Plusieurs volcans de l'archipel brûlèrent. Sur divers points de l'île de Nipon, les habitants éprouvèrent de fortes secousses. — Or, au même instant, les Kamschadales étaient témoins d'une éruption de l'Aouatcha.

Les volcans commencent ordinairement à s'incendier vers le moment du flux ; et aux éruptions, comme aux tremblements de terre, succèdent toujours des inondations causées par une marée extraordinairement haute. Sur mer, on en ressent le contre-coup ; et, sur terre même, on prétend avoir entendu, pendant ces scènes imposantes, un bruit intérieur et sourd, semblable aux mugissements d'une tempête. Le crédule campagnard attribue ces commotions du sol aux jeux d'une gigantesque baleine, qui battrait les côtes avec sa queue. Les météorologues du pays en prennent texte pour prédire les variations atmosphériques, d'après l'heure où elles ont commencé, ce qui n'est peut-être pas sans fondement, puisque le Stromboli sert de thermomètre aux habitants des îles Lipari.

Aucune région du globe n'est aussi violemment désolée par le feu vulcanien que cette partie du Pacifique, bien peu digne de son nom, et

Digitized by Google

dont l'archipel japonais est le centre. Autrefois, c'était le Fousi qui avait la primauté de ces redoutables éruptions, auprès desquelles celles de nos volcans d'Europe ne sont que des feux-d'artifice.— Aujourd'hui, c'est le Wountsendake, le *pic des sources thermales*. — Cet ignivome, haut de 1,253 mètres, toujours couvert de neige, est situé sur un promontoire de la grande île de Kiousiou. Les derniers voyageurs hollandais qui le visitèrent ont trouvé que sa force de projection était loin d'être épuisée. Il a la forme d'une pyramide tronquée. Terreur des populations, son aspect âpre et menaçant, son vaste cratère écroulé d'où sort sans cesse une épaisse fumée qui se dilate en nuages vaporeux, dénotent clairement que cette immense fournaise a dû causer jadis d'affreux ravages et qu'elle peut en exercer encore tous les jours. Cette appréhension paraît d'autant plus fondée, lorsqu'en approchant du rivage anguleux qui entoure son foyer de lave, on voit des montagnes affaissées sorties du sein de la mer, et de nouveaux cratères qui se sont formés là où la terre n'était pas assez dense pour comprimer l'expansion du fluide volcanique bouillonnant dans ses entrailles; ou quand on aperçoit les sources nombreuses qui répandent de différents côtés, sur les flancs du Wountsendake, leurs eaux toujours en pleine ébullition. Des tremblements continuels, qui souvent deviennent très forts et qu'accompagne l'explosion d'anciens et de nouveaux cratères, rendent encore plus évident le danger d'une nouvelle catastrophe.

Il y a plus de mille ans qu'on a bâti, près de ce volcan, une chapelle consacrée à l'*Esprit de la Montagne*. Là, les cultivateurs, pour désarmer la colère de cette cruelle divinité, venaient lui offrir les prémices des moissons. Cette presqu'île et la plus grande partie de Kiousiou sont hérissées de monts ignivomes, les uns éteints, les autres lançant encore tous les ans des matières enflammées. — Mais de toutes les bouches de ce puissant fleuve de feu souterrain dont nous avons parlé, aucune, depuis plusieurs siècles, n'avait jeté dans le pays une destruction pareille à celle de la première éruption moderne de Wountsendake, qui eut lieu en 1792.—« Le dix-huitième jour du premier mois de » cette année, disent les Annales du Japon, l'on vit le sommet du volcan » s'écrouler subitement et une épaisse fumée s'élever dans l'air. Le » sixième jour du mois suivant eut lieu l'éruption d'une montagne » située sur le versant oriental de la grande masse. Elle fut suivie, le » deuxième jour du troisième mois, d'un fort tremblement de terre » qui se fit sentir dans toute l'île. — A Simabara, la ville la plus voi- » sine du volcan, tout le monde fut renversé. L'épouvante et la cons- » ternation devinrent générales. Les secousses se succédèrent avec une » effrayante rapidité. Le Wountsendake jeta sans interruption une » grêle de pierres et des flots de cendre et de lave qui dévastèrent la » contrée à plusieurs lieues à la ronde. — Enfin, le premier jour du

Digitized by Google

» quatrième mois survint une nouvelle commotion, qui, de moment » en moment, se répéta avec plus d'intensité. Déjà Simabara ne pré- » sentait plus qu'un vaste amas de ruines. D'énormes quartiers de » rocs, se précipitant du haut de la montagne, écrasaient tout ce qu'ils » trouvaient sur leur passage. On entendait le tonnerre gronder sous » ses pieds et au-dessus de sa tête. — Tout à coup, après un temps de » calme où l'on croyait déjà le fléau passé, le Miokenyama, le bras » septentrional du Wountsendake, éclate avec une épouvantable détona- » tion. Une grande partie de cette montagne saute en l'air. Des masses » colossales retombent dans la mer. Un fleuve d'eau bouillante s'é- » chappe en écumant des crevasses de ce nouveau volcan et bondit » vers l'Océan, qui, en même temps, inonde la campagne. » — Alors apparut un phénomène sans exemple, qui ajouta encore à l'effroi des innombrables témoins de ce bouleversement de la nature. Du choc des eaux brûlantes que vomissait le cratère avec les eaux glacées que la mer furieuse amoncelait sur ses bords, naquirent des trombes, qui, tourbillonnant dans la plaine, ravagèrent tout ce qui se trouvait à leur portée. — La désolation que cette accumulation de malheurs, tremblements de terre, éruptions volcaniques, trombes, inondations, exerça sur l'infortuné pays de Simabara et sur les côtes prochaines, passe toute croyance. Pas un bâtiment de la ville et des environs ne fut épargné, hors la citadelle, dont les murs, formés, d'après le système cyclopéen, de blocs de pierre gigantesques, échappèrent à la destruction générale. Le déchaînement des feux souterrains avait changé le littoral au point de le rendre méconnaissable à l'œil des marins les plus expérimentés. — Cinquante-trois mille personnes périrent, dit-on, dans cette fatale journée.

Et maintenant, aurons-nous encore besoin d'expliquer pourquoi les habitants du Japon et ceux de Lioukiou, quoique possédant d'admirables pierres de taille, quoique fort habiles dans l'art des constructions, comme en témoignent ces châteaux cyclopéens qui parfois résistent aux plus terribles révolutions du sol, ne confient cependant leur sûreté qu'à de légères maisons de bois, dont l'écroulement est à la fois plus difficile et moins dangereux que celui des bâtiments en pierre, tandis qu'ils ne manquent pas d'employer cette dernière matière pour l'érection de la muraille placée à distance de la demeure du maître et qui sert à défendre l'approche de son jardin ?

VII

Plutôt que de s'arrêter à Napa, les officiers de l'escadre crurent qu'ils emploieraient mieux leur temps en poussant immédiatement jusqu'à Schouy, la capitale de l'île et du royaume. — Dès qu'ils en eurent pris

Digitized by Google

le chemin, trois indigènes de distinction s'attachèrent à leurs pas. Les manières de ces compagnons, de ces cicérones, de ces gardiens, de ces surveillants, tous noms que l'on pouvait également leur donner, étaient remplies de politesse, comme le sont celles des Lioukiens en général. Seulement, ils mettaient par écrit, avec le plus grand soin, tout ce que faisaient leurs hôtes. Du reste, on pratiquait à l'égard de ces derniers la plus large hospitalité. Quand les Chinois au service des Américains et qui portaient leurs bagages donnèrent des signes de lassitude, à l'instant même les gens du pays s'offrirent pour les remplacer, et, de village en village, ils se relayaient dans cette tâche. Chacun montrait tant d'empressement que même les cultivateurs occupés aux champs quittaient leurs travaux pour se faire gratuitement les porte-faix des étrangers. Ceux-ci n'étaient pas moins charmés de leur affabilité que de la beauté des cultures plus perfectionnées encore que celles de la Chine, de l'admirable architecture des ponts aux voûtes hardies, en un mot, de tout l'aspect de la contrée.

Schouy, située à une lieue du port, en diffère par un style plus grandiose. — Avant d'y arriver, les trois conducteurs des marins les invitèrent à se rafraîchir dans un de ces caravansérails établis le long des routes à l'usage des voyageurs d'un certain rang. — Ce sont de spacieuses maisons entourées d'une galerie à colonnes. On s'y rend en traversant un jardin toujours en fleurs. Les cloisons qui ferment le bâtiment, et celles qui le divisent en plusieurs parties, peuvent être enlevées quand le beau temps ou la chaleur l'exigent, et ce riant séjour doit alors ressembler aux temples de l'ancienne Grèce.—Qu'il pleuve, et que néanmoins on ait besoin d'air, on remplacera les cloisons par des tentures en papier huilé. — Comme dans toutes les habitations de cette partie de l'Asie, les planchers sont tapissés de belles nattes blanches ayant deux pouces d'épaisseur, et sur lesquelles on peut très commodément dormir. L'hôte, ou plutôt l'employé qui en remplissait les fonctions, — car ces établissements sont hospitaliers, — fit aux Américains plusieurs saluts à la façon du pays; puis il frappa dans ses mains, et les hommes de service vinrent apporter à chacun d'eux, sur un plateau en bois, une coupe de porcelaine ou se trouvaient des tisons ardents, ainsi qu'un vase en bambou destiné à recevoir les cendres du tabac.—Par un second signal, il demanda le thé, qui fut servi dans de fort petites tasses, sans sucre et sans lait. Le goût n'en était pas moins agréable, et cette boisson, à cause peut-être de l'influence du climat, exerçait sur le sang une action particulièrement vivifiante et salutaire. — Devant la porte d'entrée est placé un lavoir toujours rempli d'eau fraîche; car, avant de pénétrer dans le caravansérail, on se lave les mains, les pieds et la figure, et on laisse ses souliers sur le seuil.

Les officiers des Etats-Unis avaient beaucoup attendu de l'excursion

Digitized by Google

qu'ils allaient faire dans la capitale, et rien n'était plus naturel. Mais leurs espérances furent déçues. — Si les maisons, sur leur passage, n'étaient point masquées par un treillage de bambou, comme celles de Nagasaki, lors de l'ambassade de M. de Resanoff, toutes les portes et les fenêtres étaient cependant soigneusement fermées dans la ville et dans le château, édifice imposant dont les murs ont soixante-dix pieds de hauteur. Quelques têtes curieuses se montraient bien à la dérobée; mais les rues demeurèrent désertes.—Evidemment tout cela se faisait en conséquence d'ordres émanant des autorités supérieures. — Les étrangers, eux aussi, conformément aux sages instructions que leur avait données le commodore, s'abstinrent de toute investigation et se retirèrent promptement par une autre sortie. Avant la nuit, leur petite troupe gagna le rivage opposé à celui d'où elle était partie. — On voyageait militairement. — Une tente fut dressée sur le sable, une sentinelle postée à l'entrée et le pavillon hissé. Les trois employés dont nous avons parlé, s'entourant d'un assez grand nombre d'habitants de la localité, campèrent de leur côté à trente pas de là, sous une tente de roseaux qu'ils improvisèrent.—Pendant toute cette tournée, qui dura six jours, les chrétiens, partout accueillis avec une extrême bienveillance, purent faire une immense provision de volaille, d'œufs, de poisson frais et salé, de fruits, de légumes, de riz, et d'une pomme de terre sucrée encore inconnue aux Européens. Comme ils avaient voulu payer ce qu'on leur fournissait ainsi, les préposés qui les accompagnaient réglèrent ce compte avec eux à leur départ, en fixant les prix les plus modérés. — La confiance s'étant établie, après la première nuit, ils couchèrent dans les caravanséraïls, où régnait la plus grande propreté. Les cours et les jardins étaient à chaque instant balayés et sablés, comme on le fait en Hollande. Les seuls insectes dont ils avaient à souffrir étaient les moustiques, contre lesquels aucun soin ne peut garantir l'homme, et surtout l'étranger, à moins qu'il ne consente à s'enfermer, avec mille précautions, dans les ingénieuses *moustiquières* de l'Inde ou dans les *cousinières* qui sont en usage en quelques villes d'Italie.

Vers le centre de l'île, on trouve une quantité d'anciens tombeaux forts remarquables, creusés dans les flancs des collines, des rochers, et offrant une grande analogie avec les sépultures de Thèbes, en Égypte. Ils comprennent un caveau assez vaste; au-devant du mur faisant face à l'entrée, un siége est taillé dans la roche. — Ces monuments funéraires sont vides et diffèrent essentiellement de ceux, plus modernes et plus chinois par leur structure, que l'on voit dans les autres parties de Lioukiou. — Autant les indigènes témoignent de vénération pour ces derniers, autant ils ont de dédain pour les autres. — « Ce sont, disent-ils, les tombeaux des enfants du diable! » —Nous

Digitized by Google

ferons observer que dans les langues de l'Extrême-Orient, *diable*, ainsi que *barbare*, est quelquefois synonyme d'étranger. A nous-mêmes, ces peuples, dans leurs actes officiels, nous donnent cette épithète peu flatteuse. D'ailleurs, les Lioukiens, comme on l'a vu, n'admettent, pour la plupart, aucune religion révélée. La croyance aux esprits infernaux ne peut donc être populaire chez eux. Ainsi, tout porte à croire que les cénotaphes, objets de tant de haine et qu'ils ont violés, sont ceux de quelque race étrangère d'autrefois, qui sera disparue de leur sol après l'avoir envahi, et probablement opprimé.

VIII

Le commodore Perry, en homme non-seulement bien élevé, mais habile, ne voulut pas être en reste avec le prince-régent. Il fut convenu que, le 6 juin, il irait lui rendre sa visite. Dès le matin, la rade était couverte des embarcations qui devaient mettre à terre les divisions désignées pour former son escorte. A neuf heures, on se mit en route. En tête marchaient deux fonctionnaires indigènes. Ils étaient suivis de deux garçons tenant leurs parasols. Puis venaient deux pièces de campagne du *Susquehanna*, chacune sous le commandement d'un *midshipman*, précédées d'un drapeau que portait un quartier-maître; la musique du vaisseau-amiral, une compagnie de soldats de marine, major en tête, et enfin le commodore lui-même, dans sa chaise, porté par des Chinois, et, derrière lui, d'autres Chinois chargés de présents qu'il destinait au prince. L'état-major, la musique du *Mississipi*, et une seconde compagnie de soldats fermaient le cortége. Le vénérable régent était à la porte de la ville. Il vint recevoir son hôte, entouré des plus hauts fonctionnaires de l'État, dont quelques-uns maintenaient au-dessus de sa tête un très grand parasol richement orné. C'est un signe de son rang qui ne voit le jour qu'en des occasions tout à fait extraordinaires et solennelles. — Arrivé près du château, le commodore descendit de son palanquin, passa devant le front avec son état-major, pendant que le *Hail-Colombia* remplissait l'air; et, pour la première fois, l'on vit des étrangers, des hommes venus de l'autre extrémité de la terre et qu'aucun lien politique ne rattachait au pays, pénétrer dans cette enceinte d'un si difficile accès. La réception, dans la grande salle, fut magnifique. Les présents, — nos auteurs n'en désignent point la nature, — ayant été acceptés avec reconnaissance, on offrit du thé, des pâtisseries, et les officiers américains allèrent rejoindre leur escorte qui les attendait sur l'esplanade. A peu de distance de la porte principale du château, on avait dressé, pour leur faire honneur, une table de festin. Les armes furent rangées en faisceaux, les canons relevés, et les soldats reçurent une ra-

Digitized by Google

tion extraordinaire de *grog*, tandis que leurs chefs étaient fêtés dans la salle.

Que voyait-on sur les tables? — Une innombrable quantité de petits plats de quatre pouces de diamètre, couverts d'une infinité de friandises d'un goût exquis, mais qui échappent à la description par la minutieuse variété de leurs détails, la coquetterie du service lioukien n'étant pas moins grande que la perfection de l'art culinaire. De petites tasses de thé, incessamment remplies par une multitude de serviteurs, se succédaient sans relâche. Pour rien au monde les indigènes ne les auraient sucrées; mais, par un effort de condescendance pour les étrangers, ils avaient placé devant eux quelques petites soucoupes garnies de sucre candi.—Du reste, ce n'était là que les hors-d'œuvre. Le repas proprement dit se composait de douze soupes différentes. C'est ce qu'on appelle, dans cette partie du monde, *un festin royal*. Et ne croyez pas que ce soit là une métaphore : il n'y a effectivement que les rois ou les régents, leurs représentants, qui aient le droit de traiter ainsi leurs hôtes. C'est au nombre des soupes que l'on connaît le rang de l'amphytrion. Celui que l'étiquette autorise à en mettre neuf sur sa table est presque un prince; celui qui ne peut en servir que six est encore un très grand seigneur.

Veut-on savoir aussi comment ces soupes étaient accommodées? — Il y entrait différentes sortes de viande, de poisson, de légumes, le tout assaisonné de jaunes d'œufs, mais si bien, que les voyageurs n'en tarissaient pas de louanges. — Et quelle est la soupe *royale* par excellence? Celle à laquelle tout l'état-major des deux frégates, un aéropage compétent, sans nul doute, en fait de bons dîners, donna, tout d'une voix, la palme? — Je n'ose presque le dire, tant le mot va sonner mal à l'oreille : — c'était une soupe au *chien*! Non, à la vérité, faite de la chair de ces vulgaires animaux domestiques qui remplissent en tout pays tant d'emplois divers, ici, gardant la maison, là, pourvoyant leur maître de gibier, ailleurs, défendant les troupeaux contre la dent des loups et, plus encore, contre leur propre vagabondage; guidant saintement l'aveugle, ou émerveillant, par leur savoir, le peuple attroupé sur la place publique. Par tous ces services, le chien s'attire notre profonde estime, sinon toujours notre reconnaissance; mais il faut que l'homme soit réduit à de bien dures extrémités avant qu'il surmonte la répugnance et l'horreur que lui inspire ce même animal, considéré comme aliment! — Hâtons-nous de le dire, les chiens recherchés à Lioukiou comme un mets si délicat, et dorénavant pourvus d'un certificat émané de la civilisation occidentale, ces chiens dont on obtient une viande plus tendre et plus savoureuse qu'aucune autre au monde, — nous en avons la parole de toute une réunion de gastronomes des États-Unis,—ce sont de jeunes molosses dont jamais de vils

Digitized by Google

travaux n'ont durci la chair, et que des mains savantes ont systématiquement engraissés pour les rendre dignes de paraître un jour sur la table d'un roi.

Indépendamment du thé, on versait à boire du saké, cette bière de riz dont la saveur ressemble à celle de l'arack; seulement, elle est plus agréable, moins capiteuse, et les Lioukiens la tempèrent en y mêlant du sucre. Ils la servent dans des théières, d'où elle passe en des tasses microscopiques de la plus fine porcelaine, que les puissants gosiers des hommes du Nord vidaient à chaque instant. Les mets, comme les boissons, étaient apportés en fort petites quantités, très fréquemment renouvelées. On ne mangeait pas avec des fourchettes, mais, comme en Chine, avec les *fasis*, petits bâtons placés entre le pouce et le médium, et que l'on dirige par l'index. — Après un peu d'exercice, un étranger s'habitue assez bien à ce procédé. — Néanmoins, pour faciliter aux Américains la consommation des soupes, on avait eu l'attention de leur donner des cuillères en porcelaine.

Un banquet politique ne saurait se passer de toast, même dans la Mer de Chine. M. Perry but donc à la prospérité du régent de Lioukiou, à la bonne intelligence entre ses sujets et les citoyens des États-Unis, et son hôte, avec plus de réserve, mais avec tout l'aplomb d'un diplomate européen, porta, en retour, la santé des États-Unis, du commodore et de ses officiers.

Un repas d'adieu que donna le commodore, à son bord, offre cette particularité que les Lioukiens firent bon accueil à notre soupe à la tortue, ainsi qu'aux fricassées, côtelettes, légumes, salades, rôtis, fruits confits, pastèques et autres mets européens qui leur furent offerts. Ils ne voulurent boire d'autre vin que le champagne; mais ils prisaient fort les liqueurs fines et sucrées, principalement le marasquin. Le vieux régent s'était démis de son emploi. Le bruit courait qu'il était tombé en disgrâce, pour avoir ouvert le palais royal aux étrangers. Son successeur, qui le remplaçait au festin, était un homme un peu moins âgé et dont les traits respiraient l'intelligence.

Les voyageurs lui firent leurs adieux, enchantés de l'accueil qui leur avait été fait dans ce pays, tributaire du Japon, et fondant sur ce premier succès de grandes espérances pour l'avenir de leur entreprise.

IX

Avant de se présenter devant la capitale de Siogouns, l'amiral américain avait à cœur d'étudier les principaux jalons de la route, et, à tout événement, d'y ménager à la marine de son pays des points de relâche et de refuge. Il fit donc lever l'ancre le 9 juin, et mettre le cap

Digitized by Google

sur les îles Bonin où l'on aborda dès le 15; car la vapeur ne connaît guère d'obstacles. Ce groupe, situé par 27 degrés de latitude Nord et presque sous la même parallèle qu'Yédo, n'avait encore été visité, il y a peu de temps, que par de rares baleiniers qui venaient quelquefois s'y reposer de leurs longues croisières dans les immenses et solitaires parages du Pacifique Septentrional. Ce qui les attirait à Bonin, c'était la sûreté des mouillages et l'abondance de l'eau potable dont on manque souvent à bord des navires. — En 1831, pendant un relâche, quelques matelots, ayant déserté d'un bâtiment anglais, allèrent se cacher dans les bois jusqu'au moment où leurs compatriotes furent obligés de remettre à la voile. — Voilà le commencement d'une colonie à la façon de Robinson-Crusoé. — Un pays fertile, de l'eau partout, des cannes à sucre, des pommes de terre, des fèves, des citrons, du tabac; des côtes à chaque pas déchirées par de petites anses poissonneuses et fréquentées par des légions de tortues marines qui venaient y déposer leurs œufs dans le sable à la clarté de la lune; que fallait-il de plus?

Non-seulement les réfugiés anglais trouvaient là de quoi vivre, mais ils purent bientôt se faire les fournisseurs et les marchands de comestibles des baleiniers. — Alors, entre ces hommes de la race blanche, les uns sédentaires, les autres errants, ceux-ci réfractaires et fugitifs, ceux-là vivant en paix avec les lois de la société qui les avait vus naître, il s'établit un commerce régulier, mais un commerce primitif, digne des premiers âges. En échange des provisions de bouche qu'ils livraient aux navigateurs de tout pavillon, les colons de Bonin ne demandaient pas d'argent. — Qu'auraient-ils pu en faire? — Ils se faisaient donner des choses qui leur étaient bien plus utiles : des outils et des instruments de toutes sortes, des semences, de la volaille, des porcs. Ces derniers animaux firent comme avaient fait leurs nouveaux maîtres : ils s'échappèrent dans les bois, devinrent sauvages et se multiplièrent énormément. Il en fut de même de quelques chèvres déposées dans une des îles adjacentes, et qui, grâce à leur heureux vagabondage, se propagèrent par centaines, changèrent de nature, et formèrent un gibier abondant et exquis. Peu à peu, tous les Anglais, hors un seul, allèrent s'établir ailleurs. D'autres émigrés de diverses nationalités les remplacèrent; il s'y ajouta même quelques individus des deux sexes, originaires des îles Sandwich; si bien qu'aujourd'hui la grande île de Bonin possède une cinquantaine d'habitants. — Le peintre allemand qui accompagnait l'expédition ne tarit pas d'éloges sur la beauté des paysages. La baie de Port-Lloyd, — c'est ainsi que sir Edward Belcher, qui releva hydrographiquement ce groupe en 1838, a nommé la principale rade, — lui rappelait les plus beaux lacs de la Haute-Bavière et de Salzbourg. Spacieuse et profonde, elle est emprisonnée de tous côtés par d'âpres rochers, qui revêtent les formes les

Digitized by Google

plus pittoresques. Au milieu se dresse un pic de configuration conique, diminutif de celui de Gibraltar, et que l'on pourrait rendre tout aussi imprenable, en le garnissant de quelques bonnes pièces de canon. A l'arrière-plan, l'œil est doucement reposé par une ceinture de collines fortement boisées, aux pieds desquelles s'éparpillent des champs couverts de riches moissons. Un peu plus haut, l'on découvre, à moitié dérobées par le feuillage des arbres, les cabanes des insulaires, qu'entourent les plantations potagères si vivement colorées des tropiques.—C'est surtout pour le coloriste que cette nature possède un inépuisable attrait. La baie, d'un bel azur foncé, forme le plus ravissant contraste avec la verte robe des monticules; avec les fraîches cultures produites par la main de l'homme; avec l'éclatante blancheur des sables du rivage que le soleil change en poussière de diamant; avec les nobles masses de granit rose au travers desquelles les flots de la mer se sont taillé des grottes majestueuses dont les arceaux altiers, lorsqu'ils sont éclairés par les rayons de midi, font penser à nos sublimes cathédrales gothiques.

Le rivage est semé partout d'admirables moules aux cent couleurs. On devine que l'huître à perle n'est pas loin de là. Dans le frais royaume neptunien, des milliards d'insectes infusoires ont créé une végétation de corail, dont les branches pétrifiées, avec leurs teintes si riches, semblent vouloir cacher leur mystérieuse beauté sous la profondeur de l'eau. — La main divine est dans les merveilles de ces abîmes : elle est encore sur la terre où la luxuriante végétation de l'équateur, dorée par le soleil couchant, étale de nouveaux prodiges. Elle est dans les plaines du ciel, quand la nuit a répandu son voile féérique sur les rochers, sur les collines, sur la mer, et quand le disque rougeâtre de la lune, surgissant du miroitement des vagues, marie ses fortes clartés à la douce et limpide lumière que la planète Jupiter laisse tomber d'en haut.

Par un de ces retours qui sont dans la nature humaine, l'organisation des Septentrionaux, si positive pourtant et si pratique, subit plus fortement que celle des Français l'influence, on pourrait dire l'oppression de la nature rustique ou sauvage. — Devant l'œuvre de Dieu, leur individualité, si tranchée en d'autres moments, semble tout-à-coup les abandonner, et, par un certain panthéisme qui leur est propre, ils voudraient alors pouvoir se confondre et se noyer dans l'Univers. — Il y a du Werther et du Manfred dans tout homme du Nord, fût-il laveur de sables aurifères ou actionnaire de la Compagnie des Indes. — Le marin surtout est soumis à cette séduction du monde physique. De ce spéculateur, de ce coureur d'aventures parti pour conquérir un grade ou une fortune, de cet homme tout affaires et tout matière, un rien, un ruisseau qui murmure, des moutons épars dans une plaine, les

Digitized by Google

caprices de la lumière et du vent se jouant dans les nuages, en feront tout à coup un poète, un rêveur. Témoin le matelot écossais, Alexandre Selkirk, le type du roman de Daniel de Foë, enchaîné pour de longues années par les beautés de l'île Juan Fernandez, au Pérou; témoins tous ces déserteurs de navires britanniques qui débarquent sur un rivage et n'en reviennent plus, vaincus qu'ils sont par l'éternelle Circé des plaines et des bois; quittant tout, patrie, concitoyens, ambition, comme autrefois les Suisses, faits soldats sur la terre étrangère, abandonnaient leurs drapeaux et reprenaient, à tout péril, le chemin du pays, aussitôt qu'ils avaient entendu jouer l'air du *Ranz des vaches !*

L'officier de marine américain, fortifié par l'éducation, attaché plus étroitement à la société par les honneurs et les avantages d'une position privilégiée, n'a point sans doute ce laisser-aller du simple matelot. Le raisonnement, chez lui, conserve plus d'empire, et l'idée de ces coups de tête ne peut que lui traverser l'esprit sans y prendre racine et se traduire en faits. — Toutefois, c'est un étrange et curieux spectacle de voir un lieutenant du *Susquehanna*, un de ces hommes d'entreprise et d'action dont l'énergie nous étonne souvent, soupirer languissamment l'églogue suivante, à la vue d'un tableau de bergerie qu'il a découvert en passant dans une île du Pacifique, au moment où il allait, avec ses frères d'armes, poser la question de paix ou de guerre au chef d'un empire de quarante millions d'habitants : — « Ce qui » m'attirait surtout, dit-il, c'était une vallée prise entre deux collines » que couronnaient de beaux arbres. Là murmuraient deux joyeux » ruisseaux qui se confondaient au milieu, et formaient une petite ri- » vière ayant assez d'eau pour que l'on pût y faire passer une barque. » Deux Indiens, l'un de Taïti, l'autre des îles Marquises, avaient bâti » leurs huttes entre les verdoyants bosquets et les champs de cannes » à sucre de ce lieu. Ils y vivaient dans la retraite et dans la paix. Je me » sentis entraîné par cette image du Paradis, *comme par une force* » *magique*. J'éprouvais des tentations *de demander mon congé*, afin » de pouvoir me fixer dans cet asile du calme et du silence. Je ne » m'en arrachai qu'avec peine. Il fallut pour cela me rappeler qu'aussi » longtemps que Dieu nous donne jeunesse et santé, nous devons » mener une vie active, et, autant que nous le pouvons, contribuer au » bien de la communauté. »

Mais plus ces rêveries sont profondes, plus elles sont courtes. D'ailleurs, dans ces relâches aux pays sauvages, les divertissements des marins sont encore des périls. — On s'enfonce dans la partie de l'île la plus inexplorée. Hommes et chiens s'y lancent à la poursuite de quelque malheureux sanglier à qui notre espèce et ses jeux cruels étaient encore inconnus. Au moment où la meute vient de mettre en arrêt le puissant pachyderme, il se dégage et retourne sur les chas-

Digitized by Google

seurs. Un jeune midshipman, qui se trouve à cent pas en avant de ses compagnons, fait feu; la balle s'égare et va porter en terre, tout près de l'un d'eux, qui voit en même temps la bête arriver sur lui. Il n'a que le temps de lui brûler la cervelle presque à bout portant. — Réjouissance générale des Nemrod américains, qui déjeunent sur place avec le foie, le cœur et les rognons de leur victime, assaisonnés de ciboule sauvage et de pommes de paradis. — Faut-il entretenir du feu? le rivage est là; on recueillera les débris d'une jonque naufragée. — Puis on va, jusque dans la mer, chercher des tortues de trois cents livres, que six hommes, réunissant toutes leurs forces, ont peine à traîner à terre et à coucher sur le dos. Des troupeaux de chèvres sans défiance viennent s'offrir d'eux-mêmes au plomb meurtrier.

Deux cent cinquante francs suffisent pour faire, à Bonin, l'acquisition d'une pièce de terre fort bien située dans une des meilleures parties de son excellent port, et contenant environ dix acres.—On peut mouiller dans cette rade par dix-huit ou vingt brasses d'eau. Outre les productions que nous avons mentionnées, il s'y trouve quantité de crustacées, tels que langoustes, homards; et les fruits, prunes, bananes, figues d'Inde, sont abondants et délicieux. — Cette découverte offre dès à présent un pied à terre aux nations civilisées dans des mers périlleuses, mal connues, qu'elles ont tous les jours plus d'intérêt à fréquenter. Tout fait espérer qu'elle sera suivie d'autres avantages.

X

L'escadre approchait du terme de son voyage. Le 8 juillet, avant le jour, on se pressait sur le tillac afin d'apercevoir la côte de Nipon. Malgré la recommandation des indigènes, ce n'était pas sur Nagasaki que l'on se dirigeait, mais sur la capitale même; car, tout en négociant, on voulait pouvoir intimider au besoin. — Une épaisse brume planait sur la mer, et le soleil fut longtemps à se montrer. Souvent on se croisait avec des jonques japonaises; mais, aussitôt qu'elles apercevaient les vaisseaux américains, elles s'éloignaient à force de voiles. Ces navires jaugeaient de quatre-vingts à cent tonneaux. Assez bien construits, ils faisaient bonne route avec leurs voilures de coton. Tandis que les jonques chinoises et lioukiennes sont peintes en plusieurs couleurs, celles des Japonais n'en ont qu'une. Ils y ajoutent divers ornements en cuivre que l'action de l'eau marine avait entièrement verdis.

La timidité de ces marins vis à vis des étrangers qu'ils rencontrent sur mer ne tient pas au caractère national, mais à la sévérité des lois. Lorsqu'en 1823 le navire hollandais *De drie Gezusters*, allant de Batavia à Nagasaki, recueillit, près des îles Méacsima, vingt-quatre

Digitized by Google

hommes de ce pays formant l'équipage d'une jonque démâtée et qui faisait eau de toutes parts, on ne put les décider à saisir le seul moyen de salut qui leur restât qu'en trouant devant eux la cale de leur bâtiment. Jamais le capitaine japonais n'aurait pu se justifier d'avoir accepté le secours des Européens, si sa carène abandonnée avait été jetée par les flots sur le rivage natal. Elle devait périr pour que ces malheureux pussent trouver quelque excuse à une action qui nous paraîtrait si légitime, et qui leur était impérieusement dictée par l'instinct de la conservation.

Vers les six heures, la flotille américaine traversait le groupe d'îlots qui s'étend au sud-ouest de la baie d'Yédo. Trois heures après, les montagnes de Nipon parurent à travers le brouillard. On donna l'ordre de s'apprêter à combattre, ce qui fut promptement exécuté.

Le littoral est d'une pittoresque beauté. Les grandes élévations s'abaissent à pic vers le rivage. Ces hauteurs sont en partie boisées; mais s'offre-t-il soit un plateau, soit un versant moins rapide que les autres, on peut être certain qu'il sera paré d'une belle végétation cultivée. — Par-dessus les sommets des montagnes moins considérables, qui néanmoins s'élèvent encore à six ou sept mille pieds sur le niveau de la mer, les voyageurs aperçurent la cime du gigantesque Fousi, ce volcan éteint aujourd'hui, mais autrefois le plus terrible de tout l'archipel, et dont nous avons fait la description. — Plus on avançait, plus augmentait le nombre des jonques; et quand les vaisseaux furent entrés dans la baie, l'eau disparaissait littéralement sous la multitude de ces navires et des bateaux-pêcheurs. Dans le premier moment, tout fuyait à l'arrivée de l'escadre; mais, voyant qu'elle ne faisait aucun mal à une barque qui n'avait pu se retirer assez vite, les Japonais devinrent plus familiers. Ils laissèrent approcher ces énormes bâtiments qu'ils regardaient, avec surprise, marcher sans voiles et contre le vent, avec la vitesse de dix nœuds à l'heure.—Yédo, comme on sait, est située tout au fond de la baie; mais un peu en avant, à l'ouest, se trouve encore une assez grande ville, ou plutôt un faubourg, dont les collines sont garnies de batteries. De l'une d'elles, les Américains virent s'élever une légère fumée qui fut aussitôt suivie d'une détonation. Ils s'attendaient par conséquent à voir un boulet frapper l'eau; mais il n'en fut rien, et, peu d'instants après, au-dessus de la même batterie, partit une grande fusée. Ce n'était donc qu'un signal. Trois fois il se réitéra. De colline en colline, d'autres signaux y répondirent, jusqu'à perte de vue et d'ouie. Les vaisseaux ne s'en inquiétèrent en aucune manière et continuèrent leur chemin. Bientôt, à un mille et demi de terre, ils jetèrent l'ancre, après s'être rangés en ordre de bataille, et de manière à ce que chaque navire présentât le flanc à l'artillerie japonaise.—A peine les Américains

Digitized by Google

eurent-ils pris cette position, qu'ils furent abordés par une quantité de bateaux à huit rames et à seize rameurs, lesquels agitaient leurs avirons à la chinoise, non d'avant en arrière comme nous, mais en les maintenant sur les côtés de l'embarcation, et en les faisant tourner comme les poissons remuent leurs nageoires et leur queue. C'étaient des officiers japonais qui demandaient à se rendre à bord. Après quelques pourparlers, l'on consentit à recevoir le principal d'entre eux avec son interprète hollandais. Toutefois, attendu qu'il n'était pas le plus haut fonctionnaire de la localité, le commodore ne voulut point entrer en conférence avec lui. Cette mission échut au lieutenant-amiral. Celui-ci rendit compte, en peu de mots, du motif de la visite de l'escadre, et invita son interlocuteur à faire venir le gouverneur lui-même.—Cependant le nombre des bateaux s'était accru et, de même que dans les occasions précédentes, ils firent mine de vouloir se masser autour des vaisseaux. M. Perry leur fit signifier de s'en abstenir, déclarant qu'il ne souffrirait pas ce procédé contraire au *droit maritime*. Grand fut l'embarras des indigènes. Ils hésitaient sur ce qu'ils avaient à faire; mais, lorsqu'ils se virent une seconde fois sommés de partir, et sur un ton plus menaçant, ils se déterminèrent et renvoyèrent les embarcations, suppliant seulement les Américains, comme ils en avaient prié l'amiral Cécille, en 1847, de ne pas descendre à terre provisoirement. Ils assuraient qu'il y allait de leur vie; et cette déclaration était conforme à la vérité. Il fallut, pour les tranquilliser, qu'on leur en fît la promesse formelle.

Le lendemain matin, de bonne heure, vint à bord Yézaïmon, le gouverneur, accompagné du commandant de la garnison. Eu égard à leur rang, ces personnages furent reçus par le commodore, qui leur fit part de l'objet de sa venue. — « La flottille, ajouta-t-il, remontera la » baie jusqu'à Yédo. C'est de là que je ferai parvenir à l'autorité com- » pétente la missive de mon gouvernement. » — Les deux fonctionnaires essayèrent des objections; mais, s'apercevant qu'elles n'étaient pas écoutées, ils demandèrent un délai de quatre jours afin de faire leur rapport à l'Empereur. On leur répondit que les navires conserveraient leur position actuelle jusqu'au 12 à midi. — Quant aux procédés des Japonais, les Américains n'eurent qu'à s'en louer. Néanmoins ils prirent leurs mesures contre l'éventualité d'une surprise. On tripla les sentinelles; et, depuis le coucher jusqu'au lever du soleil, quatre officiers montèrent la garde sur différents points des bâtiments. Ils étaient relevés de deux en deux heures. On établit la consigne de ne laisser approcher aucune barque, pendant la nuit, à plus d'une portée de fusil, et de donner l'alarme s'il se manifestait quelque mouvement extraordinaire à terre ou dans la baie. Ces précautions avaient été inspirées par l'exemple du capitaine russe Golownin, qui fut fait pri-

Digitized by Google

sonnier par les Japonais au moyen d'un adroit stratagème, et qui subit une longue captivité.

Les feux de garde qu'ils allument la nuit sur toutes les hauteurs, le long des forts et des batteries, frappèrent d'étonnement les étrangers. A neuf heures du soir, d'après l'usage, le *Susquehanna* tira le canon, et les autres vaisseaux y répondirent : c'était la retraite. On remarqua sur le rivage une grande agitation ; des hommes portant des flambeaux couraient çà et là. Une partie des feux s'éteignirent. Probablement, les Japonais craignaient d'être attaqués ; mais, quelques instants après, tout rentra dans le silence.

La ville devant laquelle on se trouvait s'appelle Ouraga. C'est un port d'Yédo, qui peut avoir huit ou dix mille habitants. Il y entre tous les jours une centaine de grandes jonques dont la plupart sont chargées de provisions de toutes sortes que les grands seigneurs japonais tirent de leurs domaines pour leur consommation et celle de leur suite, pendant la partie de l'année que chacun d'eux est obligé de passer dans la capitale.—Comme ils l'avaient fait à Lioukiou, les officiers de l'escadre relevèrent hydrographiquement la côte. Lorsqu'ils voulurent mesurer aussi la situation, le rayon et le nombre des ouvrages de défense, il arriva plusieurs fois que les bateaux de garde, stationnant le long du rivage, tentèrent de mettre obstacle à leurs investigations ; mais il leur était prescrit de passer outre. Chaque embarcation américaine portait seize hommes armés de fusils, de pistolets et de sabres. Les chefs avaient des revolvers de Colt à six coups. Au premier signe d'opposition, la moitié des rameurs laissaient tomber les avirons et tiraient leurs carabines *Minié* placées sous les bancs. Il n'en fallait pas davantage, et, sur cette démonstration, les gardes leur ouvraient un passage libre.

Tous les forts étaient bâtis en terre, de forme semi-circulaire ou elliptique, ainsi qu'on les construisait chez nous aux seizième et dix-septième siècle, ce qui ne permet pas d'exécuter un feu croisé. Les flancs et les collines situées derrière ces travaux n'avaient aucune défense. Ils ne pourraient donc offrir une protection efficace, et rien ne serait plus facile que de s'en rendre maître. Sur une étendue costale d'une lieue, il existait, dans les différentes fortifications, des meurtrières pouvant recevoir plus de cent vingt pièces. Mais un quart à peine étaient garnies de canons de neuf et de douze que des vaisseaux, comme ceux du commodore Perry, auraient pu foudroyer aisément avec leurs pièces de trente-deux, en se tenant hors de leur portée. Les adversaires les plus dangereux eussent été les bateaux bien construits que les Japonais dirigent avec une grande agilité. Leurs soldats, robustes autant que braves, ne seraient certes pas à dédaigner dans un combat à l'arme blanche.

Digitized by Google

Le 11, le *Mississipi* fut envoyé plus avant dans la baie, avec mission de protéger les embarcations pendant leurs reconnaissances. Ces dernières marchaient sous le canon de la frégate. Au moment où les navigateurs doublaient un promontoire, assez bien fortifié, qui leur masquait la vue de l'intérieur de la baie, plus de deux cents grands bateaux, contenant vingt ou vingt-cinq hommes chacun, se mirent en travers, en ordre de bataille. Néanmoins, la frégate poursuivit tranquillement son chemin; et, lorsqu'elle fut arrivée tellement près des Japonais qu'ils s'exposaient à être coulés, le sifflet à vapeur fit entendre sa voix stridente. Cet avertissement fut compris : les bateaux se jetèrent prestement à droite et à gauche, et les sondages purent suivre leur cours. Il résulte de ces instructives opérations que la baie est parfaitement sûre. Les bancs de sable et de corail, dont on a dit jusqu'à présent qu'elle était parsemée, n'existent donc pas en réalité.

Du reste, la présence de l'escadre paraissait n'interrompre en rien le commerce intérieur, car les jonques se croisaient constamment, allant et venant dans toutes les directions.

Dans l'intervalle, on était venu annoncer à M. Perry que deux Commissaires impériaux viendraient prendre la missive du Président des États-Unis. Ces seigneurs lui firent exhiber leurs lettres de créances, et l'on choisit, pour la conférence, la petite ville de Gari-Hama, à deux milles d'Ouraga, où il avait déjà été fait des préparatifs pour la réception du commodore.

Le matin du 14, le *Susquehanna* et le *Mississipi*, avec leurs rangées de canons, s'embossèrent devant le bourg, le long du rivage. Le gouverneur d'Ouraga, son lieutenant et le commandant des forces militaires, vinrent à bord pour accompagner le commodore à la jetée de débarquement. Trois maisons avaient été construites par les Japonais, l'une pour recevoir le commodore et sa suite, les autres pour deux princes arrivés d'Yédo et chargés de porter à l'Empereur le message américain.

Les officiers, les soldats et les matelots qui accompagnaient le commodore étaient au nombre de quatre cents seulement, tandis que la force des Japonais pouvait être de cinq à sept mille hommes. Leurs rangs s'étendaient tout autour de la tête de la crique, sur un espace d'un mille, présentant, avec leurs panonceaux de couleur écarlate, et leurs drapeaux de toutes formes et de toutes nuances, un coup-d'œil vraiment imposant. Le commodore fut escorté avec beaucoup de pompe, précédé des bannières étoilées des États-Unis et d'un corps de musique jouant l'air national, jusqu'à la maison de réception, où il vit s'avancer au-devant de lui le prince d'Idsou, premier conseiller de l'Empereur, et le prince d'Iwami. Le message du Président et les lettres de créance du commodore furent alors remis officiellement, en échange d'un reçu signé par les deux princes.

Digitized by Google

L'entrevue finit ainsi, les envoyés japonais n'ayant pas les pouvoirs nécessaires pour négocier. Le commodore leur déclara qu'afin de laisser au gouvernement le temps nécessaire pour délibérer, il partirait dans le délai de trois ou quatre jours, avec l'intention de revenir au bout de quelques mois pour recevoir la réponse. Ce fut la première et la seule fois que le chef américain se trouva personnellement en rapport avec les autorités japonaises. Toutes les négociations, avant et après cette entrevue officielle, eurent lieu par l'intermédiaire du commandant Buchanan, du *Susquehanna*, et de l'état-major de M. Perry. — Le gouverneur d'Ouraga, son lieutenant, ses interprètes et sa suite furent invités à bord de ce steamer, où ils virent pour la première fois fonctionner la machine à vapeur. — Le même jour, l'escadre se dirigea, à travers la baie, vers la rive est, puis s'avança vers un point atteint par le *Mississipi* le jour précédent. Le lendemain, le commodore Perry monta à bord de ce navire et se fit conduire environ dix milles plus loin, c'est-à-dire à une distance de vingt milles au delà d'Ouraga.—Du pont de la frégate, l'on put découvrir aisément une quantité prodigieuse de jonques, ancrées de sept à huit milles plus au nord. On pensa, d'après le nombre de bateaux de toutes dimensions qui arrivaient et partaient, que c'était la rade de la capitale. Les officiers du *Susquehanna* et du *Mississipi* parlent avec admiration de la beauté des rivages, de la riche culture et de la végétation luxuriante qu'ils aperçurent partout. Les indigènes avec lesquels ils furent en contact leur parurent polis, affables même, et le gouverneur d'Ouraga fut unanimement déclaré le modèle de la courtoisie et des bonnes manières. — La veille du départ de l'escadre, ce même dignitaire vint à bord du *Susquehanna*, offrir des présents, des laqués et d'autres objets de l'industrie japonaise. — Les officiers préparèrent à leur tour une collection de présents qu'il fallut lui imposer, car il les refusa longtemps, ne voulant pas, en le recevant, disait-il, violer la loi de son pays. Mais sous la menace de voir ses propres cadeaux rejetés, il se résigna à les accepter. Le lendemain, il envoya une grande quantité de volailles de toute espèce, en échange de graines d'horticulture américaine, dont il parut enchanté, ayant d'ailleurs été autorisé par ses supérieurs à les recevoir. Enfin, malgré les concessions réitérées que les fonctionnaires japonais furent en quelque sorte obligées de faire au commodore Perry, leur conduite fut très aimable et même cordiale; ils prirent congé de leurs hôtes avec de véritables marques de regrets. L'escadre partit de la baie d'Yédo le 17 juillet; et, après avoir, le 21, essuyé un coup de vent, arriva le 25 aux îles Lioukiou.

De retour à Napa, le commodore obtint, non sans difficulté, la concession d'un magasin où il pût déposer son excédant de charbon jusqu'à l'année suivante. On objectait que les vents pourraient renverser ce bâtiment, quoi qu'il fût construit absolument comme les habi-

Digitized by Google

tations des indigènes; que le charbon serait peut-être volé, et mille autres raisons encore. Ce n'étaient là que des fins de non-recevoir dont la persistance de M. Perry finit par avoir raison.

L'argent est, dans cet heureux pays, une marchandise rare. Pour la somme incroyablement minime de trois dollars, environ quinze francs, un des lieutenants acheta une admirable caisse en laqué, une quantité de vaisselle, de vêtements, de pipes et d'éventails, le tout de fort belle qualité.

XI

Comme il l'avait annoncé, le plénipotentiaire de M. Pierce reparut au Japon le 12 février dernier, avec ses arguments montés sur affûts et chargés à mitraille. — Quel avait été le résultat des délibérations par lui provoquées? — La lettre suivante, que lui adressèrent les autorités, va nous le faire pressentir :

« Nous nous attendions au retour de Votre Excellence comme am-
» bassadeur. Nous y étions préparés depuis la lettre adressée par *Sa*
» *Majesté* le Président des États-Unis à Sa Majesté l'Empereur du Ja-
» pon, et que vous lui avez fait remettre en 1853. Il est impossible de
» vous donner immédiatement une réponse satisfaisante aux proposi-
» tions de votre gouvernement; car elles sont positivement contraires
» aux lois de notre *Maison Impériale*; mais, d'un autre côté, nous
» sommes d'avis que ce serait méconnaître l'esprit du siècle que de
» rester superstitieusement attachés à notre ancienne législation. *Nous*
» *aimons mieux nous conformer à la nécessité.* — Lorsque Votre Ex-
» cellence nous visita l'année dernière, l'Empereur était malade. Il est
» mort; et le nouveau souverain n'a pu encore achever les nombreux
» travaux dont il s'est trouvé chargé, par suite de son élévation au trône.
» D'ailleurs, à son avènement, il a promis aux princes et aux grands
» dignitaires de l'Empire de ne rien changer à nos antiques institutions.
» Comment pourrait-il aujourd'hui manquer à cet engagement? C'est
» ce que nous vous avions fait observer déjà l'automne dernier, par
» l'intermédiaire du chef de la factorie hollandaise. — Il est arrivé
» récemment à Nagasaki un ambassadeur russe chargé de nous faire
» part d'un *désir* de sa Cour. Il a quitté ce port, parce qu'il ne peut être
» fait par nous de réponse à aucune nation nous exprimant des désirs
» de ce genre. Nous admettons toutefois l'urgence, et nous nous ren-
» drons entièrement à vos invitations en ce qui regarde le charbon, le
» bois, l'eau, les provisions et le sauvetage des navires et des équipages
» en détresse. — Aussitôt que nous aurons appris de quel port Votre
» Excellence a fait choix, on s'occupera de le disposer en conséquence.
» Mais c'est là une opération dont la durée doit s'évaluer à cinq ans à
» peu près. En attendant, l'on pourra commencer par le charbon, à

Digitized by Google

» *Nagad'ski*, vers le premier jour de la prochaine année japonaise » (c'est-à-dire au 10 février 1855). Comme il n'existe point de précé- » dent relativement à cette marchandise, nous prions Votre Excellence » de nous procurer une estimation, et, tout bien considéré, cette de- » mande vous sera accordée, *si elle n'est pas en opposition avec nos* » *lois*. — Qu'entendez-vous par provisions ? — Et combien de charbon » désirez-vous? — Quoi qu'il en soit, on pourra vous fournir, parmi » les productions de notre pays, tout ce qui peut être nécessaire à des » navires. Les prix des marchandises et des articles d'échange devront » être fixés par Kourouhama, Kahéi et Moïryama Yénoski (les inter- » prètes). — Après que ce point aura été réglé, le traité pourra être » signé dans la prochaine entrevue.

Place du sceau apposé par ordre de la Commission Impériale.

» Signé : MOÏRYAMA YÉNOSKI,
Principal interprète.

» Kayol, le vingt-sixième jour de la première lune de la septième année (23 février 1854). »

Malgré le ton d'hésitation qui règne dans cette pièce, le succès des négociations pouvait dorénavant être considéré comme certain. Dès les premiers jours de mars le commodore recevait un message qui lui annonçait la venue prochaine d'un grand personnage chargé de traiter avec lui. En même temps, les autorités japonaises cherchaient à obtenir de lui qu'il voulût bien changer le mouillage de son escadre. Elles la trouvaient trop avancée dans la baie, trop rapprochée de la capitale de l'Empire. Les négociations à ce sujet durèrent dix jours, et se terminèrent par un mouvement des navires américains qui vinrent définitivement jeter l'ancre à Yokohama; ensuite les étrangers durent encore attendre jusqu'au 17 mars pour avoir leur première entrevue à terre avec les quatre plénipotentiaires envoyés par le gouvernement japonais.

Dans les détails du cérémonial suivi en cette occasion, la seule chose qui nous semble valoir la peine d'être notée, c'est la profusion des tentures composées de crêpe de soie rouge, c'est l'admiration des Américains présents à l'entrevue, pour la beauté et la perfection de tous les produits de l'industrie locale qui parurent devant leurs yeux, l'élégance des nattes blanches qui tapissaient les parquets, la magnificence des braseros de cuivre qui garnissaient les salles, la qualité des couleurs et des vernis qui couvraient les meubles et les murs. Tout ce qu'ont vu les officiers américains les a convaincus de la supériorité de l'industrie japonaise sur celle des Chinois, supériorité que ces derniers, d'ailleurs, reconnaissent hautement. De même, les courses que cette fois l'on a pu faire à terre, et auxquelles les Japonais n'ont plus semblé vouloir mettre obstacle, ont persuadé à tous

Digitized by Google

les promeneurs que l'agriculture du pays, et particulièrement l'horticulture, est beaucoup plus avancée au Japon qu'en Chine; que la classe agricole y est plus riche, mieux vêtue, mieux nourrie, plus propre dans ses habitudes. Bien qu'il fît encore froid, car il gelait toutes les nuits, les relations disent que les alentours de l'édifice où fut reçue la mission américaine étaient couverts de grands et beaux arbres déjà tout en fleurs.—Sous le rapport intellectuel, toutes les observations qui ont été faites par les Américains pendant leur long séjour dans la baie d'Yédo tendent à prouver que l'on avait affaire au peuple le plus intelligent et le plus cultivé de l'Asie. Parmi les officiers qui leur furent envoyés, ils en trouvèrent plusieurs qui savaient lire, écrire et parler l'anglais et le hollandais. En dépit de leur isolement systématique et deux fois séculaire, les Japonais se tiennent cependant merveilleusement au courant de ce qui se passe dans l'Univers. La Hollande les fournit régulièrement de journaux, de revues, de livres, etc., que l'on fait étudier dans un établissement assez semblable à notre école des Jeunes de langue, et par lequel leur gouvernement est instruit de tous les grands faits de l'histoire contemporaine.—Lorsque l'amiral Cécille, à la tête de la division française des mers de Chine, alla visiter le port de Nagasaki, on fut très étonné, dès le premier jour où l'on se mit en rapport avec les autorités japonaises, de voir arriver à bord de la frégate amirale des interprètes qui, à la vérité, ne savaient pas prononcer le français, mais le comprenaient à la lecture. Ils se mirent, avec une activité extraordinaire, à copier tout ce qui, écrit ou imprimé, était affiché dans la batterie : réglements généraux, consignes, et jusqu'au rôle de l'équipage.

Le commodore Perry a reçu plus d'une preuve de l'intérêt avec lequel les Japonais suivent les découvertes et les travaux du génie étranger. L'un des personnages chargés de traiter avec lui demanda ce qu'il pensait du navire calorique de M. Ericson, et lui prouva, par ses questions, qu'il avait une idée assez juste du système. Ces connaissances semblaient même être assez répandues. — Un des soldats de marine de la frégate le *Macédonien* étant venu à mourir, les Américains demandèrent la permission de l'ensevelir chrétiennement à terre. Les Japonais y consentirent, à la seule condition qu'on ouvrirait le cercueil, afin qu'ils pussent constater eux-mêmes le décès; mais on faillit avoir une affaire avec eux lorsque la terre étant rejetée sur la tombe, on y plaça une pierre où étaient gravés les noms, l'âge et les qualités du défunt. L'un des Japonais présents à la cérémonie lut aussitôt sur l'inscription que le mort était né en Irlande, et il fallut donner des explications aux autorités, qui savaient très bien que l'Irlande est une dépendance de l'Angleterre et non des Etats-Unis, et qui tenaient à faire établir régulièrement la nationalité de celui qu'on inhumait dans leur pays.

Digitized by Google

Un appareil complet de télégraphie électrique, pourvu de fils de cinq milles de long, figurait parmi les présents envoyés à l'Empereur. Il sembla produire une impression profonde sur ces hommes éminemment intelligents. Les cadrans, où les signes étaient écrits en caractères japonais, et sur lesquels ils voyaient se reproduire, avec une rapidité merveilleuse, la réponse à toutes les questions qu'il leur plaisait de faire passer, ne leur permettaient de conserver aucun doute sur la puissance de cette invention; et, d'un autre côté, ils ne paraissaient pas croire que ce fût une œuvre de magie, comme l'auraient certainement imaginé tous les autres Asiatiques. — Un petit chemin de fer, pour lequel on avait établi, sur des rails apportés des Etats-Unis, un parcours de 400 mètres environ et de forme circulaire, les a aussi vivement frappés. Lorsque la locomotive avec un wagon de suite eut fait plusieurs courses d'essai, on invita les assistants, remplis d'admiration, à faire l'expérience de ce nouveau mode de locomotion; et, il faut le dire, ils hésitèrent d'abord, car ils venaient de voir courir la locomotive avec une vitesse, effrayante pour eux, de 40 milles à l'heure (60 kilomètres); mais, après le premier tour, c'était à qui obtiendrait une place dans le wagon.

Les négociations du traité se poursuivaient pendant que chaque jour amenait ainsi des sujets nouveaux d'étonnement réciproque pour les deux nations, et leur fournissait l'occasion de se voir, de se connaître et d'ajouter quelque chose à l'instruction l'une de l'autre. Le 12 avril on reçut à Hong-Kong la nouvelle de la signature d'une convention qui accordait aux Américains l'entrée de plusieurs ports du Japon avec le droit d'y trafiquer, ainsi qu'un lieu de dépôt où ils pourraient approvisionner de charbon leurs bateaux à vapeur. — Malgré l'insistance du commodore, qui voulait obtenir que les bénéfices de cette concession fussent communs à tous les étrangers, les Japonais se sont refusés à en étendre les avantages à aucun autre pavillon qu'à celui des Etats-Unis.

Etrange mobilité des événements ! On avait cru longtemps que c'était aux Anglais qu'était réservé le commerce du Japon; mais on ignorait leurs fâcheux antécédents dans cet empire, les violentes tentatives de lord Pellew en 1808, qui devinrent si funestes à plusieurs notables Japonais et qui leur ont aliéné la cour et le peuple. On ne songeait pas d'ailleurs combien l'Angleterre est occupée par l'Inde, par la Chine, sans parler des événements qui se préparaient pour elle à l'Orient de l'Europe. — L'Amérique, sans ennemis, sans dette nationale, sans criminels à garder, sans frais d'armée et d'administration bien considérables, trouve dans cette situation privilégiée bien plus de moyens d'agir pour une entreprise nouvelle. Sans doute, elle ne possède pas encore beaucoup de navires comme la *Pensylvania*, de cent quarante canons, le plus grand vaisseau de ligne qui existe, dont l'équipage au

Digitized by Google

complet est de dix-huit cents hommes. Mais avec leurs capitaux disponibles, et, ce qui vaut mieux encore, avec l'immense pépinière de bons matelots qu'offrent leur flotte marchande et surtout leurs soixante-dix mille baleiniers, les Etats-Unis, le jour où ils le voudront, seront une puissance navale de premier ordre.

Avant de visiter les deux ports ouverts à ses compatriotes par le traité, le commodore voulut jeter un coup d'œil sur Yédo. — Ce projet épouvanta les interprêtes japonais. Ils tremblaient à l'idée de voir les steamers aux rouages de fer mouiller devant le palais de leur empereur.— « Si vous y persistez, s'écrièrent-ils, nous n'avons plus qu'à nous ouvrir le corps d'un coup de sabre !» Il serait impossible d'exprimer l'angoisse de ces pauvres gens lorsque, malgré leur résistance, la vapeur les entraîna vers la capitale. — « Avez-vous réellement l'intention de *rester* à Yédo ? » demandèrent-ils alors. « Oh ! non, vous ne le ferez pas ! Le commodore Perry a trop bon cœur..... » Celui-ci se contenta de reconnaître la résidence impériale en se tenant à trois milles du rivage. On la distinguait aisément à ses nombreuses tours et à sa position élevée sur une éminence qui domine toute l'immense ville. Au bout d'une demi-heure on retourna au premier ancrage et les conducteurs de l'audacieux amiral reprirent bientôt leur sérénité ordinaire. Ce n'était pas la peine, en effet, de sacrifier la vie de plusieurs hommes par un motif de simple curiosité. Dans toute cette affaire, M. Perry sut être digne et ferme sans blesser l'orgueil national de ses hôtes.

Simoda, le port américain du Sud, est situé près du cap Fogou, à soixante milles à l'Ouest de la pointe de Sagami, à l'entrée de la baie d'Yédo. C'est un hâvre sûr et commode, abrité par des collines qui ont plusieurs centaines de pieds de hauteur. La ville est au nord-ouest du port. Elle compte un millier de feux. Une petite rivière l'arrose et s'écoule dans une fertile vallée. Il y a huit temples dans Simoda; toutes les élévations environnantes sont couvertes de chapelles. La rivière est bordée de villages et de moulins-à-riz. La contrée est giboyeuse. C'est là que seront placés le dépôt de charbon des Américains, et la station de leur ligne californiano-chinoise.

Quant à Hakodadi, le port ouvert dans l'île d'Yedso, à l'extrémité septentrionale de l'archipel, et destiné plus particulièrement aux baleiniers, le chef de l'expédition, après l'avoir visité, écrivait à son gouvernement, le 30 mai dernier :—« C'est un des refuges les plus convenables pour des navires de toute classe. Je n'en ai pas vu de meilleur » dans tous mes voyages. Il est assez grand pour recevoir, s'il le fallait, la moitié des bâtiments existant dans le monde entier. Les » autorités et les habitants des deux villes nous ont témoigné la plus » franche cordialité. Nous avons été approvisionnés promptement, et à » des prix modiques, de tout ce que le pays pouvait offrir. On nous a » permis d'aller librement à terre, de parcourir la ville et la campagne,

Digitized by Google

» les magasins, les édifices religieux, sans nous assujétir à la moindre » gêne. Les paysans surtout sont remplis d'affabilité. »

Lors de son retour en Chine, sur le *Mississipi*, qui entra le 22 juillet 1854 dans la rade de Hong-Kong, M. Perry a fait publier un itinéraire pour la navigation, et un guide pour la pratique de Simoda et de Hakodadi. — De son côté, le Sénat des Etats-Unis, sans perdre de temps, a passé un Bill qui décrète l'établissement d'une ligne de vapeurs-postes entre San-Francisco, la Chine, les îles Sandwich et le Japon. Il s'est déjà formé une Compagnie pour mettre ce projet à exécution, et, dans l'espoir d'obtenir la concession du gouvernement américain, elle a fait l'acquisition des pyroscaphes de l'une des lignes faisant le service de San-Francisco à Panama. Nous croyons cette entreprise appelée à un grand succès, à cause de la nature et de l'importance du commerce que l'Amérique fait avec les Sandwich et le Céleste-Empire, à cause, également, des tendances de la population californienne.

Les dernières nouvelles du Japon nous sont tout récemment venues par M. Burrows, armateur américain, qui, postérieurement à la conclusion du traité, et sans même attendre le mois de février prochain, époque fixée pour l'exécution, s'est rendu de San-Francisco à Yédo, sur son clipper à vapeur, *The Lady Pierce*, richement équipé pour ce voyage. M. Burrows arriva dans le port de la capitale quinze jours après que la flotte l'eût quitté. — « Ma visite, dit-il, aux fonctionnaires » japonais, doit vous être un signe de paix et d'amitié, dépourvue qu'elle » est de tout appareil de guerre. » — « Oui, vraiment, répliquèrent-ils, » et elle nous est beaucoup plus agréable que celle de votre commodore » qui avait de trop gros canons et un trop grand nombre de soldats. » — Néanmoins ils s'exprimaient avec le plus grand respect sur le compte de cet officier supérieur et de ses subordonnés. Ce qui les étonnait fort, c'était de voir un simple particulier posséder et employer un aussi beau navire. Ils en firent prendre les dimensions et dessiner les pièces d'artillerie, le gréement et tous les détails par des artistes du pays, disant que l'Empereur désirait avoir deux yachts du même modèle.

L'armateur californien avait eu la bonne fortune de recueillir un Japonais fort intelligent, nommé Diyinoski, seul survivant de l'équipage d'une jonque échouée près des îles Sandwich, après avoir erré sept mois sur les mers. — « Ce trait-d'union entre les deux peuples fera plus pour leur alliance future, dit-il, que des armées d'ambassadeurs. »—La cour donna l'ordre d'accueillir M. Burrows avec la même hospitalité que ses compatriotes de la marine militaire de l'Union. Pendant son séjour, la *Lady Pierce* fut constamment encombrée de curieux. Le propriétaire les régalait avait profusion ; mais ce qui faisait leurs délices, c'étaient les huîtres, les pêches et le vin de Champagne, cette boisson favorite de tous les étrangers. Quoiqu'il y eut par

Digitized by Google

moment plusieurs milliers de Japonais sur le clipper et à l'entour, sans que l'on prît aucune précaution contre les voleurs,—car on laissait traîner jusqu'à l'argenterie, — il ne fut pas commis le plus léger larcin. Avant son départ, le capitaine reçut de magnifiques présents de la part de l'Empereur. En même temps, on lui fit rappeler que ce n'était pas à Yédo, mais dans les ports désignés au traité, que les navigateurs américains devaient désormais se rendre.

S'il fallait en croire l'estimable négociant, les Japonais seraient devenus tout à coup un peuple d'athées, ou du moins ils ne reconnaîtraient plus d'autre dieu que leur Empereur spirituel, résidant à Miako. — Nous attachons peu d'importance à cette partie du récit d'un homme sincère, nous n'en doutons pas, mais probablement plus expert en fait de porcelaine et de soie qu'en matière politique et religieuse. Les interprètes, assez moqueurs de leur naturel, et, comme tous les Japonais, faisant fi d'un marchand, fût-il cent fois millionnaire, ont fort bien pu s'amuser aux dépens de celui-ci. Peut-être aussi les aura-t-il mal compris. Quoi qu'il en soit, nous avons exposé ailleurs l'histoire, les dogmes et la situation actuelle des *trois* religions établies et pratiquées au Japon. Nous avons donné la clé du mécanisme social au moyen duquel les Siogouns, maîtres absolus de l'Etat, sont en même temps les chefs réels de la société religieuse, sous le nom des héritiers de l'ancienne dynastie impériale, de ces Mikados, papes simplement titulaires, auxquels ils n'ont laissé qu'une splendide et vaine représentation. Cette théocratie, ouvrage des siècles, satisfait trop bien l'habile politique de la famille régnante, et s'accorde trop avec l'esprit de patriotisme exclusif dont tous les Japonais, jusqu'aujourd'hui, sont animés, pour qu'ils fussent allés, de gaieté de cœur, échanger leurs antiques croyances nationales contre le *culte de la raison*, lors même que les fils du Soleil, ce peuple immobile par excellence, ne serait pas instinctivement ennemi des changements et des innovations.

Quel nouveau saint François-Xavier, suivant la trace religieuse du célèbre apôtre des Indes, plantera de nouveau l'étendard de la foi chrétienne au Japon? Y réveillera la cendre des pieux martyrs de la primitive Eglise, et rallumera le flambeau divin qui, sur cette terre de l'héroïsme, brilla, il y a deux siècles, d'une si vive lumière? — Quel autre saint Paul ira porter encore à ces Romains d'Asie la parole vivifiante de l'Evangile, ira prêcher à ces gentils du dix-neuvième siècle, saturés de la sagesse et de la philosophie païennes, le complément de toutes les sagesses et de toutes les philosophies, la loi d'abnégation et de sacrifice, destinées à féconder le cœur humain sur toute la surface du globe? — Dans le silence du cloître, un de nos missionnaires nous a peut-être déjà répondu.

EDOUARD FRAISSINET.

Digitized by Google

CHRONIQUE

L'Enfance du Christ, — trilogie, — paroles et musique de M. Berlioz. — Théâtre-Italien, le *Tre Nozze*. — Théâtre-Français, les *Commis de la Maison*, par M. Camille Doucet.

C'est le rêve de beaucoup : c'est le rêve de tous ceux dont la pensée invente, dont le cerveau peut créer : donner au type qui vient de vous et que vous enfantez à la vie immortelle de l'art, non-seulement la parole avec l'idée, mais le son même de la parole, l'émotion, l'accent, en un mot, quelque chose de complet dans l'ordre des créations humaines : — faire les poèmes de sa musique et la musique de ses poèmes !

C'est là une joie qui n'est réservée qu'au petit nombre. M. Berlioz l'a goûtée, et nous en avons tous eu notre part avec lui. Pour beaucoup, la matinée de dimanche a été une véritable fête artistique.

M. Hector Berlioz est un des esprits les plus chercheurs de ce temps. Il a l'inquiétude du nouveau, il sait vouloir, il sait oser. Avec des fortunes diverses il a eu toujours le même courage. Le succès dépend souvent des autres ; mais ce qui vient à chacun de soi ne lui a jamais manqué. Nul n'est prophète en son pays. Le critique passionné mais sincère du *Journal des Débats*, l'ingénieux et piquant auteur des *Soirées de l'Orchestre*, était depuis longtemps écouté en Allemagne et applaudi en Angleterre ; et pourtant, ni la *Symphonie fantastique*, ni *Harold aux Montagnes*, ni *Roméo et Juliette*, ni la *Damnation de Faust*, ni *Benvenuto Cellini*, ni l'Ouverture des *Francs-Juges*, — est-ce que j'en oublie ? — n'avaient pu le faire accepter sans conteste par ces jugeurs parisiens qui seuls, à ce qu'on prétend, peuvent dire le dernier mot de la gloire.

M. Hector Berlioz croit avoir pris pour sujet de sa composition, qu'il appelle une *trilogie*, l'Enfance de Jésus ; c'est du moins ce qu'affirme son petit livret. Peut-être le mot trilogie est-il un peu ambitieux pour cette petite chose qui peut contenir environ trois cents vers. Les Grecs donnaient ce nom de trilogie à la triple action scénique de trois pièces, diverses par leur développement, unes par leur sujet. — L'*Oreslie*, par exemple, qui comprend Agamemnon, les Coéphores et les Euménides, voilà une trilogie. A vrai dire la composition de M. Berlioz est *Mystère* en trois parties. Je ferai encore une méchante querelle sur ce titre trop rempli de promesses : l'*Enfance du Christ*, et qui me donnait droit d'attendre, — je ne parle que du poème, — autre chose que ce que l'on m'a donné. L'Enfance du Christ, n'est-ce pas là vraiment la page la plus douce et la plus charmante de la légende dorée ? Il y a deux manières de comprendre l'enfance de Jésus ; l'une toute extraordinaire, semée de miracles, pleine d'apparitions, les cieux ouverts et s'abaissant dans leur gloire pour le contempler, et les anges descendant pour le servir. — L'autre, au contraire, naturelle et simple, — et plus grande peut-être, — l'enfance obscure du fils d'un artisan, travaillant auprès de son père, cueillant les fruits

Digitized by Google

et arrosant les fleurs de son jardin ; contraignant aux œuvres serviles ses mains divines et pleines de miracles, — ses mains qui sauveront le monde ! — enfance qui croît chaque jour en sagesse et en grâce !—M. Berlioz avait à choisir entre ces deux enfances. — J'en sais qui auraient pris la seconde ; — lui, il en a inventé une troisième, — et dans cette nouvelle enfance de Jésus, il ne manque absolument... que Jésus lui-même. C'est là certainement une des hardiesses les plus paradoxales de notre spirituel maëstro.

Si pourtant M. Berlioz avait intitulé sa composition : la *Fuite en Egypte*, je n'aurais pas eu à lui faire toutes ces petites querelles préliminaires, et je serais réduit à commencer par un éloge : dure nécessité pour un critique par occasion, qui est obligé de dire toutes ses méchancetés d'une fois.

La *Fuite en Egypte !* voilà donc le vrai sujet de la composition de M. Berlioz. que je me hâte d'analyser et de juger, chemin faisant, autant du moins que me le permettra une seule et trop rapide analyse.

Voici d'abord les personnages du *scenario* : Marie, Joseph, Hérode, Polydorus, un centurion, un *récitant*, un père de famille, et des chœurs, chœurs de bergers, chœurs de peuples, chœurs d'anges.

Une introduction assez courte, mais bien rhythmée en sa rapide allure, nous amène au récitatif, dont le style simple et large a tout d'abord favorablement disposé l'a

Dans la crèche, en ce temps, Jésus venait de naître,
Mais nul prodige encor ne l'avait fait connaître ;
Et déjà les puissants tremblaient,
Déjà les faibles espéraient,
Tous attendaient...

Je ne pense pas qu'il soit indispensable de se montrer très sévère pour cette poésie ; M. Berlioz ne cherche point à faire école... en littérature ; il a seulement voulu par cette bonhomie naïve se rapprocher des anciens *Mystères*.

Le récitant s'interrompt au bruit d'une ronde de nuit. C'est la garde romaine qui passe, relevant ses sentinelles.

Qui vient ?
Rome !
Avancez !
Halte !

Tout cela pressé, vif, écrit avec une originalité heureuse et d'un rhythme neuf et hardi.

Quelques mesures d'orchestre remplacent le changement de décoration des scènes machinées, et nous sommes maintenant dans le palais d'Hérode, où nous avons notre monologue ni plus ni moins qu'à la Comédie Française :

HÉRODE.

Toujours ce rêve ! encore cet enfant
Qui doit me détrôner ! Et ne savoir que croire
De ce présage menaçant
Pour ma vie et ma gloire !
. . . . . .
Le sommeil fuit ;
Et ma plainte inutile
Ne hâte point ton cours, interminable nuit,

L'orchestre accompagne le monologue d'Hérode, et tantôt la note assourdie s'endort sur des tenues de basses et de violons, tantôt elle éclate, — comme

Digitized by Google

le cri d'un homme qui se réveille dans un mauvais rêve. — Toute cette partie est écrite avec une recherche savante, mais elle n'a rien d'assez saisissant pour que l'on ne s'aperçoive pas qu'elle est un peu longue, — comme le cauchemar d'Hérode :

Et ma plainte inutile
Ne hâte point ton cours, interminable... orchestre.

Hérode, qui ne peut dormir, fait venir les devins. C'était la mode du temps.

Les devins, dit le livret dans une parenthèse, font des évolutions cabalistiques et procèdent à la conjuration. M. Berlioz a profité de la parenthèse pour écrire une seconde *symphonie fantastique*. Voilà qui aurait un prodigieux succès à Berlin. Toutes les dissonnances calculées du contre-point se donnent rendez-vous dans vingt mesures d'orchestre. Il en résulte quelque chose comme un charivari savant, *concordia discors*, auquel les amateurs ont reconnu un véritable mérite de facture. — Nous ajouterons une originalité vraie... bien que pour notre part nous préférions à toute cette science les adorables gaucheries du sentiment, et les naïvetés charmantes de l'émotion.

Mais quand on fait venir les sorciers on peut s'attendre à quelques souvenirs du sabat.

L'arrêt des Saints-Innocents est prononcé :

Que dans Jérusalem,
A Nazareth, à Bethléem,
Sur tous les nouveaux-nés, tes coups s'appesantissent !

Le final du morceau est d'une grande habileté d'orchestration et d'une facture puissante. C'est bien là le tumulte de cet orage d'une nuit qui emporta comme une moisson de lys sans tache, la première fleur des martyrs. Je ne me laisse point séduire par les puérilités de l'harmonie imitative, mais j'ai entendu la voix de Rachel pleurant ses fils, j'ai entendu la trompette inhumaine couvrant ses cris pendant qu'on égorge... puis une dernière plainte... une dernière voix de larmes, un dernier sanglot de la poitrine soulevée des morts, enfin ce silence glacé — et que l'on croit entendre, — ce silence qui suit les grands carnages.

Un frisson a couru dans l'auditoire. M. Berlioz avait conquis son public.

J'abandonne les vers suivants, dont j'entendrai patiemment dire tout le mal qu'on voudra. Mais M. Berlioz a prouvé une fois de plus qu'il fallait chanter ce qui ne vaut pas la peine d'être dit, et il a donné pour accompagnement à cette bergerie un peu fade une petite *symphonie pastorale*. Qu'il n'attende pas de moi d'autre éloge.

O mon cher fils, donne cette herbe tendre
A ces agneaux qui vers toi vont bêlant;
Ils sont si doux ! laisse, laisse-les prendre,
Ne les fais pas languir, ô mon enfant.
Répands encore ces fleurs sur leur litière.

Cependant, un essaim d'anges invisibles descend du ciel, et pour se mettre à la portée de la sainte famille, ils lui parlent un langage simple :

LES ANGES.

Joseph ! Marie !
Écoutez-nous.
Tu dois sauver ton fils qu'un grand péril menace,
Marie !

Digitized by Google

MARIE.

O ciel ! mon fils !

LES ANGES.

Oui, vous devez partir,
Et de vos pas bien dérober la trace ;
Dès ce soir au désert vers l'Égypte il faut fuir.

Quand leur message est accompli, les anges remontent au ciel en chantant *Hosannah ! Hosannah !* Il n'y a qu'une phrase, mais elle est d'un sentiment parfait et d'une exquise délicatesse. Toutes les voix chantent à l'unisson (il n'y a que des soprani dans les chœurs célestes) avec un accompagnement d'orgue et un frisson qui court sur la corde du violon, puis ces voix vont lentement décroissant et mourant, à mesure qu'elles s'éloignent de la terre, et une dernière bouffée de mélodie insaisissable et vague, mais charmante, flotte dans l'air après eux.

La deuxième partie a une ouverture assez complète, un chœur et un récitatif.

L'ouverture est pleine de fraîcheur et de simplicité, et fort bien liée avec le chœur des bergers qui la suit :

Il s'en va loin de la terre
Où dans l'étable il vit le jour
De son père et de sa mère.
Qu'il grandisse, qu'il prospère,
Et qu'il soit bon père à son tour !

Ce dernier vœu, appliqué au Christ, aurait peut-être amené un sourire sur les lèvres, mais l'ironie la plus aiguë adoucit sa pointe devant la phrase musicale très simple et très touchante que l'auteur a mise sur ces paroles. Cette phrase, qui se reproduit pour les trois strophes du chœur, est ce que je choisirais de préférence dans la partition de M. Berlioz.

On a fort applaudi l'accompagnement du récitatif :

Les pèlerins étant venus
En un lieu de belle apparence,
Où se trouvaient arbres touffus
Et de l'eau pure en abondance,
Saint-Joseph dit : « Arrêtez-vous
Près de cette claire fontaine,
Après si longue peine
Reposons-nous. »

Ai-je besoin de dire que les paroles ne sont ici que le prétexte, il suffit de les lire pour le savoir. Si M. Berlioz a pris la peine de composer lui-même son poème, c'est qu'il était plus sûr de rencontrer chez lui que chez tout autre — on ne fait ces choses-là que pour soi — cette abnégation que les poètes n'ont pas toujours, et que subordonne si humblement le libretto à la partition. Autour de ce récit sans artifice le maître a réuni en beaux groupes ses plus heureuses inspirations musicales; on a eu dix minutes de plaisir sans trouble et sans mélange : cette fois la science se faisait claire, les intentions étaient comprises, et les moindres nuances merveilleusement saisies. On a écouté avec une sorte de religieuse attention cette harmonie franche et large qui nous rendait, à nous qui les avons vus, les fauves aspects du désert, ses horizons larges et changeants, et les longs murmures de sa solitude.

Digitized by Google

Nous sommes maintenant à Saïs; c'est bien loin! Je remarque d'abord une jolie phrase, fort habilement coupée, sur ces paroles :

Dans cette ville immense
Où le peuple en foule s'élance,
Quelle rumeur!...
Joseph!... j'ai peur!
Je n'en puis plus... las!... je suis morte...
Allez frapper à cette porte.

Toute la scène est, du reste, bien conduite, et ne manque pas d'une certaine passion dramatique.

Enfin, un Père de famille plus humain accueille les proscrits de la Judée :

Entrez, pauvres Hébreux :
La porte n'est jamais fermée
Chez nous aux malheureux.

Ce rôle court, épisodique, qui n'apparaît qu'à la dernière scène et qui ne se développe pas assez, a été interprété par M. Battaille avec une grande largeur et une grande pureté. Mais le morceau capital de cette dernière partie, c'est un trio pour deux flûtes et une harpe, amené par ces paroles du père de famille :

Pour bien finir cette soirée
Et réjouir nos hôtes, employons
La science sacrée,
Le pouvoir des doux sons.
Prenez vos instruments, mes enfants : toute peine
Cède à la flûte unie à la harpe thébaine.

Je n'ai pas eu souvent l'occasion, même en Egypte, d'entendre la musique qui réjouissait les Pharaons dans leur palais de Thèbes, mais le trio de M. Berlioz m'a paru d'une facture heureuse; j'aurais voulu seulement quelques phrases de moins pour avoir le plaisir de faire bisser le morceau tout entier, et un peu plus d'accent dans le rhythme, et une mélodie plus vivement détachée sur ce fond toujours gracieux.

L'œuvre de M. Berlioz lui sera comptée dans l'estime des artistes sérieux de notre époque; elle abandonne les combinaisons étranges, l'originalité factice, pour la tendresse et l'émotion. — Elle a des parties fort belles, — peut-être n'a-t-elle pas encore à un assez haut degré ce caractère de force simple qui saisit les masses; la force dans la simplicité! — deux grandes choses, je le sais, mais qu'après tout l'on peut demander aux maîtres. Quoi qu'il en soit, je pense que l'*Enfance du Christ* est un pas décisif dans une voie nouvelle qui rapprochera M. Berlioz de ce qui est pour moi la vérité vraie.

Le Théâtre-Italien, auquel je puis arriver maintenant sans chercher de transition, a repris les *Tre Nozze* d'Alary, avec un grand éclat de mise en scène; nous n'analyserons point la partition du jeune maître : elle a été jugée ici même, lors de sa première apparition, par une autorité dont nous aimons trop les jugements pour essayer de les refaire. Un mot seulement de l'exécution. Elle a été généralement bonne, Rossi a été le lion de la soirée, il a dansé et chanté; on a fort applaudi madame Borghi-Mamo, madame Bosio a été rappelée cinq ou six fois : — on voulait l'entendre, on voulait la voir. Lucchesi a eu du bon quelquefois, et Grazziani souvent. L'introduction, le *finale* du pre-

Digitized by Google

mier acte, un *trio* de femme au deuxième, le *duo* de la leçon entre mesdames Bosio et Rossi, voilà ce qu'on a plus particulièrement applaudi.

Cependant, les répétitions du *Trovatore* brûlent les planches; — nous ne connaissons que par une exécution assez médiocre au théâtre impérial... de Constantinople, l'œuvre de Verdi, qui a eu peut-être le plus de retentissement par delà les monts. Verdi lui-même dirige les répétitions; on annonce des décorations folles et des costumes dont on étudie les moindres détails avec une fidélité historique des plus rares : ajoutez les débuts de Baucardé, un ténor. — Plusieurs personnes assuraient qu'il n'existait plus de ténor au monde; — il ne faut jurer de rien.

La Comédie-Française, qui reprend son bien où elle le trouve, — ainsi faisait Molière son patron, — la Comédie-Française a repris les *Ennemis de la Maison*, à l'Odéon.

L'œuvre de M. Camille Doucet a été mieux goûtée et plus vivement applaudie peut-être que le premier soir; l'assemblée, délicatement choisie, a finement apprécié toutes ces nuances légères, toutes ces demi-teintes de sentiment qu donnent aux œuvres littéraires le cachet de la distinction vraie. On est heureux de voir sur la scène d'honnêtes gens à qui l'on peut vraiment s'intéresser. On plaint ce mari visionnaire, — comme tous les jaloux, — et qui donne sa femme à garder... précisément à l'homme qui l'aime, — et qu'elle aime. Plusieurs personnes ont affirmé que ce trait-là était pris sur nature; — mais nous sommes dans le monde heureux des fictions innocentes, — le mari en sera quitte pour la peur... l'homme aimé aura le plus rare et le plus difficile de tous les courages, il sacrifiera son amour... A la rigueur, cela se comprend, les grands cœurs sont capables des grandes choses, — mais ce que je ne comprends pas du tout, — c'est que cet homme dont l'âme est pleine de la pensée d'une autre, cet homme qui a vu des larmes dans les yeux aimés... se dévoue jusqu'au mariage; — ceci est trop. Qu'il parte... il le faut; entre elle et lui qu'il mettei des abîmes... on peut aller si loin qu'on ne se reverra jamais... et on emportera du moins la joie amère de sa douleur... et l'illusion consolante de se croire regretté. Voilà, je crois, la vérité humaine... mais le mariage auprès d'*Elle*... Ce ne peut être la vérité qu'au théâtre, où il faut des mariages à tout prix.

Quoi qu'il en soit, M. Camille Doucet a touché d'une main délicate son petit drame d'intérieur bourgeois, et à la fin du troisième acte, son dénouement a meilleure grâce que le mien. Il n'a pas de larmes, notre auteur, mais il a de doux sourires; il a l'émotion passagère et l'enjouement durable; sa morale est aimable et sa plaisanterie tempérée; le style est sincère parce que l'inspiration est vraie.

Le vers est bien fait, sans enflure, sans pathos, souple et si bien plié au dialogue, qu'il semble comme le langage naturel de la comédie.

LOUIS ENAULT.

ALPHONSE DE CALONNE.

Paris. — Imprimerie française et anglaise de E. BRIÈRE et Cᵉ, rue Sainte-Anne, 55.

Digitized by Google

HISTOIRE

LE CHANCELIER BACON

ET SON ÉPOQUE*

Think how Bacon shined
The greatest, wisest, meanest of mankind.
POPE.

I

ORIGINE ET PREMIÈRES ANNÉES DE BACON. — SES DÉBUTS DANS LA SCIENCE ET DANS LES AFFAIRES.

Aucun règne plus que celui d'Élisabeth ne fit voir combien est fort un sceptre à la suite des longues secousses qui ébranlent les Empires, dans une main prudente et vigoureuse. Après quatre-vingts années de guerres civiles en Angleterre, pour la succession au trône, suivies d'un demi-siècle d'agitation religieuse, la vieille aristocratie était en grande partie détruite, le clergé sans considération et dé-

* La vie publique du chancelier Bacon est essentiellement liée à l'histoire des dernières années d'Élisabeth et d'une partie du règne de Jacques Ier, période courte et peu féconde en grands événements en Angleterre depuis la destruction de la fameuse *Armada*, mais intéressante à étudier comme un temps d'arrêt et, en quelque sorte, comme une halte du peuple anglais entre deux grandes révolutions : les traces de l'une y sont encore sensibles, et déjà l'on y reconnait les signes précurseurs de la seconde. Parmi les ouvrages que j'ai consultés avec le plus de fruit pour cette étude, je citerai de préférence le grand et savant travail, publié, il y a environ vingt ans, dans la *Revue d'Édimbourg*, par M. Macaulay, le premier des historiens que possède aujourd'hui l'Angleterre. Mais c'est surtout dans les propres écrits de Bacon que j'ai puisé. J'ai cependant étudié en lui l'homme qui appartient à l'histoire plus que l'homme de la science : c'est aux maitres en philosophie, c'est aux savants qu'il appartient de prononcer avec connaissance suffisante sur les travaux de cet homme illustre, et de marquer sa véritable place parmi les génies créateurs. J'ai moins cherché à apprécier ses ouvrages qu'à faire comprendre l'élévation et la grandeur du génie qui les a produits, m'attachant à saisir les traits dominants de sa pensée et expliquant Bacon en quelque sorte par lui-même.

Digitized by Google

pouillé, la bourgeoisie sans union et sans force. Les protestants respiraient à peine, encore épouvantés des persécutions de Marie; les catholiques, inquiets d'un récent et sanglant triomphe qui semblait appeler de cruelles représailles, attendaient dans la stupeur le nouvel avènement. Telles étaient les circonstances au milieu desquelles Élisabeth fut appelée au trône; circonstances en apparence difficiles, mais en réalité très favorables à l'affermissement de son pouvoir : toutes les classes, tous les partis, las d'une si longue lutte, épuisés et accablés tour à tour, ayant alors besoin de repos plus que de vengeance.

Élisabeth possédait en elle-même tout ce qui était nécessaire pour tirer avantage de cette situation; elle avait autant de vigueur dans le caractère que de sagacité dans l'esprit; elle savait choisir ceux à qui elle accordait sa confiance, et, ce qui est plus difficile, elle savait la leur conserver. Depuis un demi-siècle, les troubles civils et religieux de l'Angleterre avaient contribué à former dans les classes moyennes un certain nombre d'hommes d'une science subtile et d'une habileté consommée, à qui chaque révolution apportait un enseignement nouveau, et qui avaient l'art de rendre jusqu'aux malheurs publics profitables pour leur haute sagesse. Ils demeuraient indifférents et imperturbables au milieu des discussions passionnées, sans d'ailleurs être insensibles à la gloire et à la prospérité de leur pays, et semblables au médecin qui étudie les malades dans les convulsions de la douleur, ils observaient, au milieu des plus grands déchirements de l'État, ses intérêts vitaux, ses tendances et ses ressources [1]; tels étaient les hommes auxquels Élisabeth avait ouvert ses conseils; et, parmi eux, l'un des plus éminents après le lord trésorier, Cécil Burleigh, est le garde-des-sceaux Nicolas Bacon, que ses contemporains ont nommé la seconde colonne de l'État, et qui aurait laissé un souvenir plus vif et plus durable si sa mémoire n'eut disparu en grande partie éteinte et confondue dans l'immense renommée de son fils.

Ce sage ministre avait pris la modération pour sa devise : au faîte des honneurs et partageant avec Burleigh la confiance d'une grande Reine, il n'oublia point que l'envie s'attache plus à l'apparence fastueuse d'une haute fortune qu'à sa possession réelle. Élisabeth étant venue un jour le visiter dans son domaine de Gohrambury, se récria sur la petitesse et la simplicité de cette demeure. « Madame, lui répondit le garde-des-sceaux, ce n'est pas ma maison qui est trop petite pour moi, c'est moi que vous avez fait trop grand pour ma maison. » Il tint compte de l'observation de la Reine, il agrandit sa demeure;

[1] M. Macaulay a dit des ministres d'Élisabeth : «Jamais personne n'observa plus soigneusement les signes des temps, personne n'eut une connaissance plus pratique de la nature humaine. Leur politique fut en général caractérisée par la vigilance, la modération et la fermeté, plus que par l'esprit d'invention ou d'entreprise. » (*Essays critical Miscellaneous*, p. 246.)

Digitized by Google

mais, bien qu'il lui donnât une apparence plus en rapport avec sa fortune, il maintint sur sa porte cette inscription qui explique sa vie :

« Mediocria firma [1]. »

Nicolas Bacon se maria deux fois et eut six enfants de sa première femme; il épousa en secondes noces la fille de sir Anthony Coke, précepteur d'Édouard VI, lady Anna, qui avait elle-même fait de fortes études classiques : elle savait le latin et le grec, et ne fut surpassée dans son temps, comme helléniste, que par la célèbre et infortunée Jeanne Grey. L'élite de la société, à cette époque, n'était ni indifférente ni étrangère aux progrès de l'esprit humain, et les lettres anciennes surtout étaient pour elle l'objet d'un culte respectueux et passionné : l'absence presque complète de chefs-d'œuvre dans les langues vivantes rendait l'étude des langues mortes presque également indispensable aux deux sexes pour élever l'esprit et polir les mœurs, et, dans la bouche d'une femme, le latin et le grec étaient une grâce de plus. Lady Bacon est donc remarquable beaucoup moins pour avoir poussé loin cette étude, que pour l'avoir alliée à une grande simplicité de mœurs, à la pratique cachée des vertus modestes. Elle donna le jour à deux fils, Antoine et François : le premier, quoique distingué par son mérite et par l'étendue de ses connaissances, n'a rien laissé après lui; le second est l'homme éminent dont nous retraçons la vie.

Il naquit à l'hôtel d'York, dans le Strand, alors hors de Londres, le 22 janvier 1561. Instruit par sa mère et familiarisé de très bonne heure avec les connaissances que tant d'autres mettent leur jeunesse tout entière à acquérir, le jeune François puisa dans la société de son père ce bon sens pratique, cette sage mesure dont il s'inspirait et qu'on reconnaît dans tous ses écrits. Inscrit avant treize ans dans la célèbre université de Cambridge, dont il prit les méthodes en dégoût, et envoyé au collége de la Trinité, où il acheva ses études, il donna fort jeune des marques certaines d'un génie observateur. A douze ans, il s'occupait d'ingénieuses théories sur l'art de la prestidigitation, art frivole et que Dugald Steward estime néanmoins digne de l'attention des savants. On le vit un jour quitter le jeu et se séparer des enfants de son âge pour découvrir les causes inconnues d'un écho, et l'idée première de plusieurs expériences qu'il fit plus tard remonte à des faits observés à cette même époque de sa vie. Il avait alors une santé débile, et il est possible qu'en lui imposant des occupations sédentaires, une constitution faible et délicate ait contribué pour Bacon, comme pour Walter Scott, Byron et d'autres hommes illustres, à féconder avant l'âge les dons précieux du génie. Rawley, son biographe,

[1] La fortune médiocre est la plus sûre.

Digitized by Google

cite d'étonnants exemples de son application et de l'étendue de ses connaissances à l'âge où les travaux sérieux commencent à peine pour le grand nombre. A l'étude approfondie de Platon et d'Aristote, Bacon joignait celle de quelques autres philosophes de l'antiquité, dont les ouvrages ne sont point parvenus jusqu'à nous et dont il avait pris la peine de récomposer les systèmes d'après les lambeaux recueillis par divers auteurs. C'est ainsi qu'il essaie de ressusciter tour à tour Empédocle, Héraclide, Anaxagore, Démocrite, Parménide, mettant à contribution les historiens et les poètes, et poursuivant habilement le fil embrouillé de tant de systèmes ingénieux ou bizarres jusque dans les vies de Laerce et de Plutarque, et dans les vers de Lucrèce. Avant seize ans, il émit des opinions remarquables sur les principales écoles et surtout sur celles de Platon et d'Aristote. Ce dernier régnait alors dans les Universités; Bacon ne se laissa point éblouir par l'assentiment universel qu'avait obtenu sa doctrine, et ne vit dans la dialectique péripatéticienne, dans la philosophie scolastique dont Aristote est le père, qu'un art stérile en œuvres applicables aux besoins de l'humanité[1]. De là son aversion marquée pour ces argumentateurs dont il disait qu'ils avaient une adresse merveilleuse pour fendre en quatre un grain de millet, et qu'il comparait à ces athlètes qui, prêts à combattre dans les jeux olympiques, se refusent à des travaux sérieux, pour en supporter de frivoles.

Au sortir du collége (1577), son père désirant compléter son éducation par l'étude du monde, par la pratique des hommes et des choses, l'envoya en France en l'attachant à l'ambassadeur Aymas Paulet. Ce pays offrait à cette époque, aux yeux observateurs, un spectacle non moins curieux que déplorable : deux factions furieuses y partageaient la cour, les grands et le peuple; la cause du ciel y servait de prétexte et de voile à tous les attentats; un sujet orgueilleux, échauffant les grossières passions de la foule, était devenu tout à la fois l'idole du peuple et la terreur du prince. Celui-ci, en butte à tant de périls, au milieu de la lutte acharnée d'intérêts inconciliables et des cris du fanatisme en délire, prolongeait ses heures entre des pratiques devotes et des frivolités honteuses, et trouvait ainsi le secret de se déconsidérer aux yeux de son peuple, quoiqu'il eut trempé aussi avant que personne dans les excès les plus populaires. Telle était la France lorsque François Bacon vint la visiter, et nous voyons par un ouvrage qu'il publia plus tard sur la situation des divers Etats de l'Europe que, malgré son extrême jeunesse, l'observateur fut au niveau de son sujet.

Ainsi préparé par la nature, par l'étude et par l'observation, qui pourrait dire où Bacon se fût arrêté, entre quelles limites sa pensée

[1] Rawley, *Vie de Bacon.*

Digitized by Google

eût été contenue, s'il eût marché sans entraves et sans interruption vers le but que lui marquait son génie ; mais une sombre et ardente passion disputait son cœur à l'amour de la science : il réunissait, à un égal degré, l'ambition des honneurs et celle du savoir, et l'habileté du courtisan fut aussi précoce en lui que le génie du philosophe. Il était encore enfant, lorsqu'un jour, interrogé sur son âge par la reine Elisabeth : « Madame, répondit-il, je compte deux ans de moins que le règne heureux de Votre Majesté. » Cette réponse ingénieuse charma la Reine qui depuis n'appelait plus l'enfant que son petit garde-des-sceaux : à dix-huit ans, il fut chargé auprès d'elle d'une mission confidentielle fort délicate par sir Amyas Paulet, et il s'en acquitta d'une manière qui lui valut d'Elisabeth des signes nos équivoques d'intérêt et d'estime. Tout semblait tendre à lui faciliter l'accès aux dignités éminentes, objets de sa convoitise. Né au milieu des grandeurs et pour ainsi dire à l'ombre du trône, dans un moment où du trône seul émanaient toutes les faveurs, doué du caractère le plus propre à réussir dans les cours, presque toujours maître de lui-même, habile à pénétrer les autres, libéral, marchant au but avec persévérance, peu délicat sur le choix des moyens, fécond en ressources, également porté à l'oubli des injures et à l'adulation, formé à la science des affaires et du monde par un homme d'une prudence consommé, connu enfin et distingué par sa souveraine au sortir de l'enfance, nul n'avait en apparence moins d'efforts à faire pour atteindre au but de l'ambition ; mais la fortune qui avait tant contribué à l'en rapprocher durant sa jeunesse, lui retira tout d'un coup ses faveurs et cessa de servir ses vœux ardents avant de les avoir satisfaits.

Une mort subite enleva Nicolas Bacon au moment même où il songeait à assurer à son fils cadet François une existence indépendante : celui-ci fut laissé, par un coup si imprévu, sans ressources suffisantes, mais non toutefois sans de grandes chances, du moins apparentes, d'un avancement rapide. La sœur de sa mère avait épousé le fameux et tout puissant Burleigh ; le jeune Bacon sollicita son appui. Mais cet homme qui, durant quarante ans au pouvoir, n'écouta jamais, dans la conduite des affaires, qu'une froide raison d'Etat et l'intérêt de sa souveraine, était loin de se montrer aussi dégagé de passion, aussi supérieur à l'égoïsme dans ses relations privées : il avait un fils, Robert Cecil, qui, doué d'une capacité peu commune, était néanmoins fort inférieur en mérite à son cousin. Burleigh, reconnaissant en ce dernier un rival redoutable pour Robert, refusa de contribuer à son élévation et résolut de lui fermer tout accès aux honneurs. Il abusa de l'ascendant absolu qu'il exerçait sur la Reine et eut l'art de lui persuader que les qualités de l'homme d'Etat manquaient à son neveu, que ses études étaient toutes spéculatives et complétement étran-

Digitized by Google

gères aux connaissances indispensables dans la pratique des affaires. Ces perfides manœuvres eurent un plein succès; Bacon descendit en vain aux supplications les plus vives et les plus humiliantes, il ne put rien obtenir, et sa plume savante a laissé dans ses écrits des traces ineffaçables du ressentiment inspiré par tant d'injustes et opiniâtres refus. L'homme médiocre, dit-il dans ses Essais de morale et de politique, atteindra plus sûrement et plus rapidement au but que l'homme doué de facultés éminentes. Adressant dans la suite à l'heureux Buckingham des instructions à l'usage d'un ministre d'Etat : « Ayez soin, lui dit-il, de protéger, de soutenir, d'encourager les hommes distingués, à quelque classe qu'ils appartiennent : Sous les Cécil, père et fils, il suffisait de sortir de ligne pour être étouffé. » Le mépris de ses prétentions légitimes lui parut une insulte faite à la science et aux lettres, et il s'exprime ainsi dans un de ses principaux ouvrages : « C'est au grand préjudice des lettrés et des lettres qu'on se persuade en général que l'érudition et l'habileté des affaires se trouvent rarement réunies. Il importe à l'éclat et à la considération des lettres que l'on compare la science, non à la faible allouette qui s'élève au haut des airs incapable d'autre chose que de se réjouir elle-même par ses chants, mais à l'oiseau ravisseur qui sait à volonté planer dans les cieux, puis descendre et saisir sa proie[1]. »

L'impatience de parvenir, l'irritation causée par les obstacles que rencontrait son mérite dans une carrière où les voies s'aplanissent trop souvent devant la médiocrité, aveuglaient Bacon lorsqu'il s'imaginait que la possession des charges importe à la dignité des lettres; il se trompait encore en maudissant le destin qui l'écartait de cette poursuite pour lui si périlleuse, et les succès au barreau frayant alors comme aujourd'hui le chemin à la fortune et aux places, Bacon se mit à l'étude des lois avec cette supériorité qu'il apportait en toute chose. Il devint membre de la célèbre société de Gray's inn, et atteignit un des premiers rangs dans sa profession.

Ses ennemis, et entre autres sir Edouard Coke, juge du banc du Roi, et l'un des plus grands jurisconsultes de l'Angleterre, prétendirent que les connaissances de Bacon en législation étaient moins profondes qu'étendues : insinuations et mensonges, tout fut mis en œuvre pour accréditer ce bruit. Cependant, sa réputation s'établissait malgré la malveillance de ses proches, et bientôt nommé assesseur de son collége d'avocats, il aurait trouvé dans sa profession, par ses talents et son immense facilité, assez de ressources pour une vie indépendante, et les loisirs nécessaires pour les études de son choix; mais fastueux, vain et prodigue, la possession d'une place

[1] Instauratio magna, liber VIII, ch. 21.

Digitized by Google

éminente et lucrative devenait pour lui un besoin; il n'épargna pour l'obtenir ni humbles suppliques ni adulations basses, et l'on vit dès lors et jusqu'à la fin se produire, dans ses paroles comme dans ses actes, l'affligeant phénomène de l'asssociation, dans le même homme, d'un génie vaste et sublime et d'une âme vulgaire. Tantôt c'était la Reine, âgée de 53 ans et plus vieillie encore par les soucis que par les années, qu'il complimentait en termes emphatiques, à peine applicables à la beauté dans son plus vif éclat. Faisant allusion aux guerres d'York et de Lancastre, il félicitait Elisabeth de ce que les roses rouges et les roses blanches, passées dans son sang, semblaient avoir fait la paix sur son visage! : il empruntait des vers aux poètes anciens pour mieux la peindre : *Vera incessu patuit dea*, son port est celui d'une déesse; *nec vox hominem sonat*, sa voix n'est pas celle d'un mortel; *Indum sanguineo veluti violaverat ostro si quis ebur*, son teint est la pourpre la plus pure étendue sur l'ivoire de l'Inde. Tantôt c'était son oncle, l'inflexible Burleigh, qu'il implorait dans un langage obséquieux. « Je ne suis pas tellement égoïste, lui disait-il, que je ne réserve la meilleure part de mes pensées à ceux que j'aime et particulièrement à Votre Seigneurie, qui est à la fois l'Atlas du royaume, l'honneur de ma maison, la protectrice de ma misère, et à qui je suis obligé par tous les devoirs de bon citoyen, de parent affectionné et de serviteur reconnaissant.» Cependant, quoique si âpre à la poursuite des honneurs, il ne perdait point de vue le but glorieux vers lequel l'attirait invinciblement son génie, et son langage s'élevait alors avec sa pensée. « Mon ambition, dit-il, est aussi vaste dans les matières contemplatives qu'elle est bornée dans l'ordre politique, car j'ai fait de toutes les sciences mon domaine, et si je parviens à le purger des deux espèces de fléaux qui l'infestent, dont les uns sont les disputes frivoles, les lourds arguments, les sots bavardages; et les autres les expériences trompeuses, les impostures, les traditions vulgaires, j'espère introduire à leur place des observations bien faites, des vérités bien établies, des inventions et des découvertes utiles... Cette espérance a pris possession de mon âme, rien ne saurait l'en arracher... Je demande donc quelque emploi modeste, quelque office lucratif que je puisse gérer par un tiers et qui me permette de me faire simple pionnier dans cette mine de la vérité qu'on dit si profonde. »

Déjà cet esprit vaste et pénétrant s'était révélé au public par plusieurs écrits remarquables, et entr'autres par un essai intitulé fastueusement : *The greatest birth of time*, la plus grande production du temps, et qui renfermait le germe des idées qu'il développa plus tard avec tant d'éclat : on en jugera par quelques questions hardiment abordées dans cet opuscule. La première a pour objet le but et les limites de la science, et il expose quelques-uns des obstacles qu'elle rencontre : « Les

Digitized by Google

savants, dit-il, se remplacent et ne se succèdent pas ; c'est la fantaisie de la mode, et non une supériorité réelle, qui fait prévaloir une doctrine sur l'autre ; les sciences ont été traitées individuellement, abstraction faite des rapports qu'elles ont entre elles ; les hommes ne se sont jamais bien rendu compte de ce qu'ils cherchent ; une foule de préjugés, enfin, empêchent l'esprit de bien reconnaître la vérité. » Cette production, où se trahissait d'ailleurs l'audace inconsidérée de la jeunesse, ne nous a pas été conservée : elle n'aida point à la fortune de l'auteur, et il n'obtint de la Reine, pour prix de ses travaux et de ses adulations, que la place de son avocat en service extraordinaire, charge purement honorifique. Celle de procureur-général vint à vaquer ; il la demanda, et elle fut donnée à sir Edouard Coke, son ennemi. Rebuté par le pouvoir, Bacon rêva un moment les douceurs de la popularité, et parvint à se faire nommer représentant pour le comté de Middlessex à la Chambre des Communes. Cette Chambre n'avait point encore la conscience de sa force, et il est difficile de reconnaître, dans les serviles représentants de l'Angleterre sous Elisabeth, les prédécesseurs des membres du Long Parlement. Toutefois, l'opposition était déjà en possession de certains avantages, entre lesquels la popularité n'était pas toujours le plus avidement poursuivi ; tel qui se posait comme l'antagoniste du pouvoir entendait fort bien l'art de faire estimer à plus haut prix son concours ; mais de semblables manœuvres étaient périlleuses, et les hommes d'un grand talent pouvaient seuls en affronter avec succès le danger. Le gouvernement ne voulait voir dans la Chambre des Communes qu'une cour d'enregistrement ; il n'entendait pas qu'elle lui refusât des subsides, et l'on conçoit l'indignation d'Elisabeth et de ses ministres, lorsque ces paroles hardies furent prononcées en plein Parlement : « Il faut donc, dit un membre, pour satisfaire aux demandes de la couronne, que les gentilshommes vendent leur vaisselle et les fermiers leurs brocs d'étain ! Nous sommes ici pour sonder les plaies du royaume, non pour l'écorcher vif. Quant aux dangers que nous courons, les voici : Nous mécontenterons le peuple et compromettrons la sûreté de Sa Majesté, qui a besoin de l'amour de ses sujets bien plus que de leur argent ; nous ferons espérer aux Rois ses successeurs une semblable condescendance, et nous établirons ainsi un précédent malheureux pour nous comme pour nos descendants. Lisez l'histoire, vous y verrez que la nation anglaise ne se distingua jamais par la bassesse, la soumission et la facilité à accorder des impôts [1]. »

Ces paroles étaient de François Bacon, qui osait tenir ce langage dans

[1] Ben Johnson, qui entendit parler Bacon, lui rend, comme orateur, un magnifique témoignage et dit en terminant : « La crainte de tous ceux qui l'écoutaient était qu'il ne cessât de parler. » (*Lives of the lord chancellors of England, by lord Campbell*, ch. 411.)

Digitized by Google

un temps où les députés des Communes passaient souvent, pour de moins graves offenses, des bancs de la Chambre sous les verroux de la Tour. Aussi ne fut-il coupable qu'une fois d'un mouvement d'indépendance chaleureuse. Il eut peur lui-même du retentissement de son éloquence et déserta précipitamment l'opposition pour s'enrôler dans le parti de la cour. Désaveux, excuses, lâches prières, rien ne lui coûta pour fléchir Elisabeth, pour désarmer son oncle, et il réussit à faire oublier qu'il avait été courageux citoyen un jour, en protestant qu'il montré tel malgré lui.

C'était l'époque de la grande faveur d'Essex. Sa bouillante valeur et la gloire dont il s'était couvert devant Cadix rehaussaient aux yeux de la Reine sexagénaire les agréments de sa personne. Il devint bientôt l'arbitre et le dispensateur des grâces; il put balancer seul quelque temps le crédit du vieux Burleigh, et la cour fut partagée en deux factions, celle des Cecils père et fils et celle du jeune et ardent Essex. Bacon, n'espérant plus rien de ses proches, se tourna vers le favori, qui se déclara hautement son admirateur et son ami. Essex s'indigna des obstacles opposés à un homme du plus beau génie; il éclata contre les Cecils en reproches, en menaces, et demanda successivement et avec instances pour son ami deux charges importantes; mais il ne put triompher du charme qui trompait toutes les espérances de celui-ci, et l'homme le plus puissant du royaume échoua dans ses tentatives pour l'avancement du plus capable; mais n'ayant pu contenter son ambition, il voulut du moins assurer l'indépendance à son génie, et fit présent, dans ce but, à Bacon, de son beau domaine de Twickenham.

Bacon répondait noblement alors aux insinuations de ses ennemis, de ceux qui affectaient de déguiser le vrai motif de leur opposition à son avancement en révoquant en doute la profondeur de son savoir comme légiste; il publia successivement son *Commentaire du droit coutumier anglais*, ouvrage qui porte une vive lumière dans les profondeurs les plus obscures de la jurisprudence, et son Traité de l'usage du *droit coutumier pour la conservation de la vie, des biens et de l'honneur*. A la même époque remonte la publication de ses *Essais de morale et de politique*, chef-d'œuvre d'observation, de bon sens et de style, livre fécond en aperçus ingénieux tirés de l'histoire de toutes les nations et de tous les siècles, riche surtout en préceptes dont l'application pratique est aussi sûre et aussi utile aujourd'hui qu'à l'heure où il les formula. Son nom grandissait, et déjà son génie brillait d'un éclat accusateur, importun à ses envieux, lorsque sa conduite à l'égard de son ami et de son bienfaiteur leur ménagea tout à coup un triomphe aussi grand qu'inespéré.

Essex, par un commandement inhabile et malheureux en Irlande, avait fait oublier à la cour ses exploits devant Cadix. Incapable

Digitized by Google

de supporter de sangfroid la bonne comme la mauvaise fortune, après avoir été enivré par l'une, il fut exaspéré par l'autre. Des premiers signes de mécontentement de la part de la Reine avaient provoqué de sa part des imprudences, un geste menaçant[1] et des mots amers et piquants, plus dangereux pour lui que toutes ses violences. Il nourrit des projets criminels et entraîna quelques amis dans un complot insensé. Il fut arrêté, puis traduit en jugement, et ce fut Bacon, qui, pour complaire aux ordres de la Reine, se montra l'un des plus ardents à le poursuivre. Pour ce cœur froid, un ami était un secours, rien de plus; l'amitié, selon lui, n'était possible qu'entre le supérieur et l'inférieur, et du moment où l'un ne pouvait plus rien pour l'autre, le lien qui les unissait était rompu. L'ambition seule lui fit accepter dans cette cause un rôle odieux, car, bien que la Reine l'eût invité à le remplir, sa charge ne lui faisait pas une obligation de l'obéissance, et la reconnaissance lui en faisait un crime. Aussi ce ne fut pas sans indignation qu'on l'entendit comparer perfidement Essex à l'Athénien Pisistrate, qui obtint des gardes en alléguant des dangers personnels et devint un tyran. Essex, à ce mot, leva la tête, et sans reprocher ses bienfaits à son accusateur, il invoqua les souvenirs d'une ancienne amitié à l'appui de certains faits sur lesquels il établissait sa défense. Bacon évita de répondre et acheva d'accabler son ancien protecteur par un rapprochement entre lui et Henri de Guise, comparant la folle entreprise d'Essex à la Journée des Barricades : c'était l'envoyer à la mort. Essex, condamné, conserva jusque sur l'échafaud son orgueil et son fougueux courage; la passion qu'il avait inspirée à la Reine n'était pas éteinte, et son supplice fut aussi sa vengeance. Il mourut aimé, regretté des Anglais : rare exemple d'un favori dont le peuple ait moins déploré l'élévation que la chute. Bacon, après avoir demandé sa tête, accepta la mission plus indigne encore de justifier l'arrêt qui l'avait fait tomber, et fit preuve dans cette apologie d'un incroyable oubli de tout sentiment noble et généreux. Il n'était donné qu'à lui d'atteindre en toute chose à l'extrême limite, et d'attirer sur sa personne presque au même degré l'admiration du monde et son mépris.

Une telle conduite souleva de tous les points du royaume un cri réprobateur; il y répondit en alléguant qu'il n'avait rien négligé pour conjurer la perte d'Essex dans les premiers temps de sa disgrâce[2]; il ne l'avait abandonné, disait-il, que lorsqu'il l'avait vu déterminé à se perdre : c'était déifier la fortune; elle était, en effet, son idole, et il ne comprenait pas que ce fut un crime de perdre ceux qu'elle paraissait avoir condamnés sans retour.

[1] Essex, ayant reçu un soufflet d'Elisabeth, porta la main à son épée.

[2] Il parait en effet constant que Bacon s'employa d'abord pour Essex auprès d'Elisabeth. Voyez lord Campbell, *Vies des Chanceliers*, etc.

Digitized by Google

Bacon, néanmoins, ne recueillit que la honte pour fruit de sa lâcheté, et tous ses efforts pour parvenir échouèrent durant la vie d'Elisabeth. En vain au Parlement se montra-t-il le défenseur officieux des monopoles qui écrasaient le peuple, ruinaient le commerce, et dont la couronne faisait un odieux trafic : « La Reine, dit-il, a le droit d'étendre et de restreindre, elle peut permettre les choses défendues par quelque règlement et statut que ce soit, et défendre celles qui sont permises; et, quant aux monopoles, il a toujours été d'usage de nous humilier sous la main de Sa Majesté, et de n'implorer d'elle que comme une grâce le soulagement de nos maux. » Ce langage servile demeura sans récompense; la Reine touchait au tombeau : à son indignation contre l'infortuné Essex avaient succédé les regrets, les angoisses d'une douleur muette et dévorante qui avancèrent ses jours, et Bacon lui devint odieux pour avoir trop bien servi sa colère. Elle estimait, d'ailleurs, sa raison beaucoup plus que son caractère : « Quelle confiance, dit-elle un jour, pourrait inspirer dans les fonctions publiques celui qui dans la vie privée n'inspire aucune estime ? » Parole utile à méditer pour ceux qui, au service des princes, sacrifient leur conscience à leur ambition.

Bacon parut alors renoncer sérieusement à la carrière des emplois publics : quelques lignes d'un ouvrage qu'il publia vers cette époque annoncent cette heureuse et tardive résolution : « Initié, dit-il, par ma naissance et par mon éducation, aux affaires publiques, je crus que c'était pour moi une obligation de me consacrer au service de ma patrie, et j'espérais, en obtenant quelque poste honorable, dans un temps peu favorable à la religion, produire quelque bien avantageux au salut des âmes. Cependant, mes démarches furent attribuées à l'ambition; j'avançais en âge, et une santé chancelante ne m'épargnait pas ses avertissements. Je compris alors que je remplirais mal mon devoir en négligeant les moyens que je trouvais en moi-même d'être utile aux hommes, pour m'attacher à ceux qui dépendent de la volonté d'autrui; j'ai donc renoncé à de vaines poursuites, et je me voue tout entier au premier but de mes pensées, à l'interprétation de la nature. » Ces lignes prouvent que l'homme qui les a tracées, si faible en présence de la tentation, si peu capable de résister à une forte épreuve, ouvrait sa pensée, dans le silence du cabinet, aux inspirations d'une moralité élevée; elles montrent encore combien l'âme humaine est habile à se faire illusion, à se donner le change à elle-même, à déguiser ses désirs ambitieux sous les couleurs du dévouement au bien public et à l'humanité. Bacon y expose en outre, dans un noble langage, le but qu'il n'a cessé de poursuivre jusqu'à la mort, le projet du grand œuvre qui, aux yeux de la postérité, rachète une partie de ses fautes, et auquel, dans toutes les disgrâces de sa carrière publique, il

Digitized by Google

revenait avec un nouvel amour, et se dévouait tout entier. Mais son détachement des choses du monde fut de peu de durée; il devint bientôt manifeste qu'il n'avait renoncé à la poursuite des grandes charges que dans l'impuissance d'y atteindre : Elisabeth mourut, et l'avénement de Jacques Ier au trône ralluma dans Bacon la soif des honneurs, en lui rendant l'espoir de la satisfaire.

II

ÉLÉVATION ET CHUTE DE BACON.

Le nouveau Roi, qui eût siégé avec une rare distinction dans une chaire de grammaire ou de théologie, et qui excellait à déchiffrer les livres savants des Latins et des Grecs, ne possédait pas même les premiers rudiments de la science des rois. Incapable d'apprécier autour de lui les modifications profondes des esprits et des mœurs, Jacques Ier affichait d'intolérables prétentions au pouvoir absolu, se montrait entêté de la doctrine du droit divin, de l'idée qu'il était, au temporel comme au spirituel, le vicaire de Dieu même, et sa main débile ne savait tenir ni le sceptre, ni l'épée, et il était à l'intérieur le jouet et la proie d'indignes favoris, et à l'extérieur la risée des rois et de leurs ministres [1]. Un tel homme, qui s'estimait aussi élevé par le savoir que par le rang, ne pouvait être insensible aux louanges du plus grand génie de son royaume. Bacon ne les lui épargna point; il avait vu, il avait vanté dans Elisabeth, presque sexagénaire, l'image de Diane et de Vénus; Jacques, prince érudit, pédant couronné, fut, dans sa bouche, le Salomon du siècle, et Bacon, bien accueilli, trouva l'amour-propre du savant plus reconnaissant et plus facile à exploiter que celui de la femme, et fut compris dans la nombreuse liste des chevaliers créés à l'occasion du nouvel avénement. Ce premier sourire de la fortune stimula son ambition, et à mesure qu'il avançait dans la faveur de Jacques, il s'enfonçait davantage dans l'adulation et la servilité.

Cependant, et quelque inférieur que fût en lui le sens moral au génie, il est permis de croire que la soif des honneurs et de l'or n'eût pas suffi pour le faire descendre si bas. Quiconque a sondé les replis secrets du cœur humain, sait toute la violence que communiquent à la passion qui domine en nous, certaines affections qui lui sont, en apparence, étrangères : c'est ainsi que le souvenir d'une injure imméritée, la haine ou la colère, seront, en certains cas, d'irrésistibles stimulants pour l'amour-propre, pour l'ambition, et porteront l'homme à des extrémités auxquelles, d'ailleurs, il n'eût jamais songé sans

[1] Sully disait de Jacques Ier, qu'il était fou entre les sages, et sage entre les fous.

Digitized by Google

frémir. Bacon était d'un commerce doux et affable, personne mieux que lui ne savait se faire tout à tous, et pourtant il nourrissait un ressentiment profond et implacable contre le grand-juge Edouard Coke, son compétiteur et son ennemi. Coke, homme intègre, mais insolent et dur, passait, à juste titre, pour le plus savant jurisconsulte du royaume, avantage qui l'emportait à ses yeux sur tous ceux que possédait son rival : lorsqu'il eut obtenu les emplois inutilement sollicités par celui-ci, son orgueil fut sans bornes comme son dédain, et il lança sur son adversaire des traits d'autant plus cruels, qu'ils pénétraient plus avant. Il ne comprenait ni le génie qui devançait son siècle, ni la science qui ne se résolvait pas en application pratique d'un avantage immédiat. Bacon savait que pour le vaincre il fallait le surpasser dans sa propre carrière, soit en fortune, soit en pouvoir, et peut-être cette jalousie de profession, cette triste rivalité de tous les instants, cette haine sourde, aiguisée sans cesse par de nouvelles piqûres, rendit-elle son ambition plus âpre et plus insatiable. A peine décoré de la chevalerie, il est pensionné par le roi Jacques, il obtient plus encore, et bientôt sa fortune est illimitée comme la faveur du prince. Il conquiert rapidement tous les postes qui, durant tant d'années, ont été l'objet de son ardente convoitise : procureur général en 1609, il devient attorney général en 1613, mais son ambition croît plus rapidement encore que sa fortune; il encense, il circonvient le faible monarque, il ménage son premier favori, l'insignifiant Sommerset, il devine le second, le brillant Villiers, plus fatal que l'autre à l'Etat et au prince qu'il subjugue. Bacon le soutient d'abord et contribue à son élévation, dont un caprice décide, puis il se courbe devant cette nouvelle idole que ses mains ont dressée. Après avoir partagé l'engouement du monarque, il épouse aussi sa haine et sa colère, il est l'adversaire déclaré de quiconque a encouru la disgrâce royale, et se montre aussi odieux envers l'infortuné Peacham qu'il le fut envers Essex. Peacham, vieil ecclésiastique, dont tout le crime consiste en un sermon manuscrit non conforme à la doctrine dominante, et offensant pour les prérogatives de la couronne, est livré aux bourreaux et interrogé par Bacon dans les angoisses de la torture, et l'on voit l'homme dont la science devançait de si loin son époque reculer vers le passé pour emprunter un usage féroce aux âges de la barbarie. Ah! sans doute, ce souvenir honteux bourrelait sa conscience lorsqu'il écrivait ces lignes admirables, aussi sensées qu'éloquentes : « Les hommes qui occupent des places éminentes, dit-il, sont trois fois esclaves : étrange ambition que celle de vouloir commander et de renoncer à sa propre liberté; exercer un grand pouvoir sur les autres, et perdre toute autorité sur soi-même! Il est pénible de s'élever aux dignités, on arrive à force de labeurs à des labeurs nouveaux, souvent aussi les actions honteuses ouvrent la voie

Digitized by Google

et l'on parvient aux honneurs par l'infamie [1]. » Peut-être aussi Bacon avait-il devant les yeux le chevalet du vieux prêtre, lorsqu'ailleurs il dépeint, en termes magnifiques, la grandeur et la bassesse des hommes : « *Anges par la science, reptiles par les vices; ils ont des ailes,* s'écrie-t-il, *pour planer dans les cieux, et d'immenses replis pour se rouler dans la poussière* [2]. »

La fortune cependant continue à lui sourire; comblé d'honneurs, il est témoin de la disgrâce de son rival, du grand-juge sir Edouard Coke, qui perd sa charge pour avoir déployé dans ses fonctions les qualités dont Bacon était tout à fait dépourvu, l'indépendance du caractère, un véritable patriotisme et une fermeté qui allait souvent jusqu'à la grossière rudesse. Bacon, nommé membre du conseil privé en 1616, aspire plus haut, une force irrésistible le subjugue et le pousse; insatiable de dignités, c'est maintenant le siége du garde-des-sceaux qu'il convoite et qui l'attire comme le roc aimanté de la mythologie orientale attire à lui le vaisseau qui échouera sur ses brisants. Son impatience ne peut attendre, il compte les jours du vieux chancelier, lord Ellesmere, il analyse avidement les symptômes d'un mal incurable qui le ronge, il demande sa charge et cherche à gagner la mort de vitesse. Ellesmere résigne enfin les sceaux; Bacon les reçoit en 1617, et l'exhortation que le Roi lui adresse donne à penser à quel prix il les avait obtenus; Jacques, le monarque le plus entêté de ses droits royaux, le plus jaloux d'en supprimer les limites, crut devoir en mettre au zèle de son ministre, et lui confia les sceaux sous l'expresse condition qu'il n'étendrait pas trop loin les prérogatives de la couronne.

Le 7 mai, Bacon se rendit en grande pompe à Westminster, ayant à sa droite le grand trésorier, à sa gauche le garde du sceau privé, précédé des avocats, des huissiers, et suivi des pairs du royaume, des conseillers d'État et des juges. Là, au faite des honneurs, il fit une harangue admirable où il retraça dans le plus noble langage les devoirs de sa charge, puis il termina son discours par quelques regrets donnés au temps où libre de suivre son inclination naturelle, il se livrait tout entier à ses études philosophiques. De terribles épreuves rendirent sans aucun doute sincère dans la suite la répétition fréquente des mêmes regrets; mais dans ce jour de triomphe, dans l'enivrement des honneurs ambitionnés durant toute sa vie, de semblables expressions n'étaient qu'un ornement oratoire. C'est ainsi qu'en jugea l'adroit Gondemar, ambassadeur de la cour d'Espagne; le nouveau garde-des-sceaux lui ayant dit qu'il souhaitait de pouvoir se dépouiller

[1] Sermones fideles.
[2] *De Augmentis*, l. v.

Digitized by Google

de l'honneur qu'il venait de recevoir, qu'il avait toujours aspiré et qu'il aspirait encore à une vie retirée : — « Je vous crois, répondit l'étranger, mais daignez écouter une fable : Un vieux rat ennuyé du monde déclara aux jeunes rats ses confrères, son intention de se retirer dans un trou pour y vivre en paix loin des plaisirs de la vie mondaine; il défendit, sous peine de disgrâce, qu'on l'y vînt trouver; les jeunes rats obéirent durant deux ou trois jours; mais ensuite l'un d'eux s'enhardissant, exhorta quelques camarades à rendre visite au bon père pour savoir de ses nouvelles, car peut-etre était-il mort. Ils entrèrent donc dans la cellule du solitaire et trouvèrent notre pieux hermite campé fort à son aise au milieu d'un excellent fromage. » Bacon sentit l'allusion et fut le premier à en rire. Son ivresse fut si complète qu'elle endormit sa prudence, et durant un voyage que Jacques fit en Ecosse, le garde-des-sceaux, chef du conseil, refusa de reconnaître ses collègues pour ses égaux, leur défendit de s'asseoir en sa présence, et rêva presque qu'il était roi; la tête lui tournait, et l'on manda ironiquement à Jacques qu'il eut à revenir en hâte s'il ne voulait trouver sa place prise à son retour. Vers le même temps, Bacon donna libre carrière à sa haine, si longtemps contenue, et ne mesura point les forces de la partie adverse en s'attaquant à son mortel ennemi, sir Edouard Coke, dont John Villiers, frère de Buckingham, recherchait la fille en mariage pour l'immense fortune qu'il en attendait du côté de sa mère. Lady Coke s'opposait à cette union, et pour dérober sa fille à des poursuites dangereuses de la part d'un homme puissant, elle l'enleva du logis paternel et la conduisit dans un lieu où elle la crut en sûreté. Le père irrité, découvrit sa retraite, et n'ayant pu obtenir que sa fille lui fût rendue, il résolut d'employer la force et demanda pour cet objet au garde-des-sceaux Bacon une autorisation qui lui fut refusée. Sir Edouard Coke eut alors recours à des voies illégales, il soudoya une troupe d'hommes armés avec lesquels il força la demeure de sa femme et recouvra sa fille. Cette conduite, quoique justifiable dans un père, était contraire aux lois. Bacon jugea l'occasion propice à son ressentiment, il fit une enquête sévère, dénonça sir Edouard Coke au Roi, blâmant, en termes violents, le mariage qu'il projetait pour sa fille, et lui intenta un procès criminel devant la Chambre étoilée. A ces étranges nouvelles, Buckingham furieux éclate en menaces qui rappellent Bacon à lui-même; il s'excuse alors, et se montre partisan déclaré du mariage qu'il attaquait la veille; il court chez le favori, il implore comme la plus grande grâce la permission d'entretenir un instant celui dont il a fait en partie la fortune. Sa patience est mise à une rude épreuve, et le garde-des-sceaux d'Angleterre, revêtu de ses insignes, demeure durant de longues heures dans l'antichambre de l'insolent parvenu, assis sur un vieux

Digitized by Google

coffre au milieu des clients et des laquais avec une résignation incomparable. A la troisième visite il est introduit, il tombe à genoux sur le plancher, embrasse les pieds du favori, demande grâce, et jure qu'il ne se relèvera que pardonné [1].

La leçon ne fut pas perdue; Bacon se promit que cette imprudence serait la dernière, et il réunissait en lui tout ce qui était nécessaire pour la faire oublier. A son caractère insinuant et facile, à ses talents merveilleux dans les lettres et les sciences, il joignait encore les qualités qui font les hommes d'État; mais avec un prince aussi faible et capricieux que Jacques, il était difficile qu'un ministre acquît une haute renommée, et un homme doué d'une nature morale plus forte que Bacon eût probablement échoué comme lui a jeter de l'éclat sur un tel règne. Bacon cependant marqua quelques-uns de ses travaux, dans l'ordre politique, de la supériorité dont toutes les choses qu'il traitait lui-même portent l'empreinte. Sa lettre au Roi sur la véritable puissance de la Grande-Bretagne est un chef-d'œuvre, il y discute avec un bon sens lumineux, les plus hautes questions de la politique intérieure et extérieure touchant la prospérité des États. Définissant ailleurs l'objet et le caractère des bonnes lois, Bacon s'exprime ainsi : « Le but où les lois doivent tendre n'est autre que le bonheur des citoyens; or, ceux-ci seront heureux si, la religion et la piété ayant présidé à leur éducation, ils sont honnêtes et assurés contre les injures particulières et les séditions, sous la protection des magistrats, et dans une situation avantageuse en ce qui touche leurs biens et le libre exercice de leurs facultés; or, les instruments et le nerf de ces choses, ce sont de bonnes lois. Pour qu'une loi soit réputée bonne, il faut qu'il y ait certitude dans ce qu'elle exprime, justice dans ce qu'elle prescrit, facilité dans son exécution, harmonie entre elle et les institutions politiques, enfin, tendance constante à faire naître la vertu dans les sujets [2]. » — La même main qui traçait ces aperçus lumineux sur les règles constitutives des meilleures lois, définissait ainsi les bases de l'autorité royale : « Le trône du Roi, dit Bacon, repose sur la clémence et la justice. » Il exposa en outre, dans d'excellents mémoires, toute l'importance pour la prospérité du royaume, de l'intime union de l'Angleterre et de l'Ecosse, de l'amélioration des pêcheries et de la navigation intérieure, des progrès de l'agriculture et du commerce, et il énuméra les inconvénients des lois somptuaires et tous les maux occasionnés par la trop grande extension des terrains consacrés aux chasses. L'expérience démontra plus tard la sagesse des plans qu'il conçut pour la paix religieuse et la prospérité du royaume,

[1] Lord Campbell, *Vie du chancelier Bacon*.—Le mariage se fit et Coke recouvra le sceau privé.

[2] Aphorismes sur les lois.

Digitized by Google

et ce n'est pas pour lui une faible gloire que la plupart de ces plans aient été dans la suite mis à exécution, et que des idées qui pouvaient paraître alors neuves et hardies soient aujourd'hui tombées dans cette foule de lieux communs à l'usage de tous.

Bacon montra souvent comme garde-des-sceaux une impartialité louable, et ne fit pas pressentir les transactions postérieures et honteuses qui amenèrent sa chute; mais il oublia trop souvent, en ce qui touchait l'exercice de la prérogative royale, les limites qu'il avait promis d'observer, et il est présumable que sa désobéissance calculée sur ce point ne fut pas moins utile à sa fortune que son aveugle soumission sur tous les autres. Il prit une triste part dans l'exécution du célèbre sir Walter Raleigh, le dernier des favoris d'Elisabeth encore vivant. Bacon servit dans cette circonstance le ressentiment de son maître, et sa coupable déférence fut récompensée; il toucha, le 4 janvier 1618, au but de ses plus ambitieux désirs, et fut nommé lord grand chancelier d'Angleterre.

Au milieu du tracas des affaires, des exigences du monde et des soins multipliés de l'ambition, Bacon trouvait du temps, non-seulement, comme nous l'avons vu, pour des écrits politiques, mais aussi pour ses travaux de prédilection, pour la science. Il se recueillait dans le silence du cabinet, et appelait l'oubli des hommes sur sa conduite en provoquant leur admiration pour son génie. Les principaux travaux scientifiques qu'il publia depuis l'avénement de Jacques au trône, durant l'époque où les affaires publiques et privées réclamaient la plus grande partie de son temps, peuvent à peine être ici rapidement énumérés : à un essai sur l'avancement des sciences succéda bientôt la première partie de l'*Histoire de la Grande-Bretagne*, puis un *Recueil d'Aphorismes touchant les auxiliaires de l'entendement* et le livre de l'*Interprétation de la Nature ou l'Enfant mâle du temps*. Il publia ensuite l'*Essai sur les Couleurs du bien et du mal*, spirituel badinage où il montra les deux faces sous lesquelles une multitude de questions se présentent au moraliste; le *Traité de la Sagesse des Anciens*, profonde et très ingénieuse interprétation de quelques fables de l'antiquité; la *Nouvelle Atlantide*, où il développe savamment le projet d'établir une société d'hommes dévoués à la recherche de la vérité; le *Sylva sylvarum*, vaste répertoire de faits, d'observations et d'expériences; le *Traité de la Philosophie de Parménide, Telesius et Démocrite*, et la première partie du livre de l'*Avancement des Sciences*. Tous ces écrits révèlent une puissance prodigieuse de mémoire, d'imagination, d'attention, de sagacité, de patience; quelques-uns suffiraient pour assigner à leur auteur un rang éminent dans les sciences, et ils furent tous composés au milieu de réquisitoires, de mémoires, de consultations innombrables sur les plus grands intérêts

Digitized by Google

du temps. En 1620 parut le *Novum organum* (nouvelle méthode), celu de tous ses ouvrages qui contribua le plus à répandre sa renommée. Bacon dédia son livre au roi et son épître dédicatoire renferme, parmi les adulations de rigueur, quelques nobles traits inspirés par la grandeur du sujet : « Peut-être, dit-il, serai-je accusé de larcin par Votre Majesté pour avoir dérobé à ses affaires tout le temps qu'a exigé cet ouvrage, et à cela je n'aurai rien à répondre, car le temps n'est pas une chose qui puisse être restituée. . En serait autrement neanmoins si celui que j'ai soustrait à votre service actuel pouvait ajouter dans l'avenir à la durée de votre nom et à la gloire de votre siècle, chose qui arrivera si mon livre a quelque mérite. Il a du moins, sous tous les rapports, celui de la nouveauté, et pourtant il a été copié dans un très vieux manuscrit, savoir : l'*Univers et la Nature des choses, et de l'Esprit humain*... Peut-être, quand je ne serai plus, ce flambeau que j'ai allumé au milieu des ténèbres de la philosophie éclairera encore la postérité de sa lumière. Oui, c'est au siècle du plus sage et du plus savant des rois qu'il appartient de voir la régénération et la complète restauration des sciences...» Bacon supplie ensuite le prince de donner des ordres pour former une collection complète d'objets pour une histoire naturelle expérimentale et vraie, uniquement destinée à servir de base à la philosophie. Il termine par ces paroles : « J'ai fourni l'instrument, mais c'est à la nature qu'il faut demander les matériaux. »

Le *Novum organum* mit le comble à la gloire de Bacon ; la fortune semblait d'accord avec son génie pour ne rien laisser à souhaiter à sa dévorante ambition d'honneurs et de renommée : il vivait en prince dans son hôtel d'York et dans son magnifique domaine de Gorhambury au milieu de toutes les jouissances du luxe et de la vanité, fastueusement servi par un nombreux domestique, entouré de clients et d'admirateurs ; il entrait alors dans sa soixantième année et célébra l'anniversaire de sa naissance par une fête splendide : le fameux Ben Johnson était du nombre des convives et chanta, en des vers magnifiques, les plus beaux qu'il ait produits, une vieillesse comblée de tant de gloire et d'opulence.

« Aujourd'hui, dit le poète, commence la soixantième année, depuis celle où Bacon vit la lumière, où naquit un fils, au sage garde-des-sceaux qui fut la gloire et l'appui de l'Angleterre : ce que le père était alors, le fils l'est aujourd'hui sous un titre plus éminent ; le voilà grand chancelier d'Angleterre, celui qui dès son doux berceau fut prédestiné au siége paternel dont les dieux ont tissu la trame de la laine la plus blanche et la plus choisie. »

De nouvelles faveurs furent ajoutées l'année suivante à tant d'autres ; le roi le créa baron de Vérulam et vicomte de Saint-Albans : il reçut à cette occasion des honneurs inouïs. Les plus illustres personnages de

Digitized by Google

l'Etat ne dédaignèrent pas d'officier auprès de lui dans la cérémonie de son installation ; le prince de Galles et les premiers dignitaires furent ses témoins, lord Crew porta sa robe et Buckingham l'en revêtit. Il atteignait l'apogée de la fortune; c'était là que son mauvais génie l'attendait; ce fut à ce faîte qu'il le saisit pour le précipiter.

Pour bien comprendre de quelle manière fut amenée la disgrâce du chancelier, il faut se rendre compte de la situation de l'Angleterre à la même époque.

Dans la vie des nations comme dans la nature, à de longues et destructives agitations succède souvent un calme d'autant plus trompeur qu'il semble plus absolu, et durant lequel les éléments naguère en lutte reprennent des forces pour des combats nouveaux. Ce danger existe au sein des peuples aussi longtemps que les lois et les intérêts généraux sont en désaccord, et jusqu'à ce que les vainqueurs aient oublié leurs alarmes et les vaincus leurs défaites ; il se manifeste surtout à la suite des longs règnes durant lesquels une main ferme et despotique, agissant concurremment avec le besoin général, a violemment comprimé tous les ferments de trouble : le nouveau prince, abusé par l'exemple de son prédécesseur, conçoit alors une idée exagérée de sa force, tandis que, d'autre part, s'affaiblit le souvenir des calamités qui ont rendu l'extension des prérogatives du trône désirable; les liens de l'obéissance trop fortement tendus se relâchent, de nouveaux besoins se font sentir, d'anciennes haines se réveillent, et il se trouve que les dispositions du peuple à la soumission ont diminué à proportion que les prétentions du prince au pouvoir absolu se sont accrues : si celui-ci alors joint à l'opinion outrée de sa prérogative un caractère faible et un esprit incapable, on peut être assuré que la tempête est prochaine : tel était le successeur d'Elisabeth, l'un des princes qui, à tous égards, semblent prédestinés à faire éclore les révolutions ou à les rendre après eux inévitables. Jacques ne savait ni se faire estimer ni se faire craindre, et l'époque où Bacon fut élevé aux honneurs sous son règne est une des moins glorieuses de l'histoire d'Angleterre. Déjà la plupart des fruits de la grande politique d'Elisabeth avaient été compromis ou perdus à l'extérieur, et la maison d'Autriche reprenait en Europe, par la guerre de trente ans, l'influence et les prétentions intolérables qu'on avait pu croire ensevelies dans la tombe de Philippe II. Insouciant du sort de ses malheureux co-religionnaires en Allemagne, Jacques avait cependant promis de soutenir Frédéric V, l'électeur palatin, son gendre, élu roi de Bohême à Prague, et qui disputait cette couronne à Ferdinand II d'Autriche; mais lorsqu'il fallut se prononcer ouvertement pour Frédéric et secourir par les armes en Europe la cause protestante dans laquelle les Anglais voyaient la leur, Jacques l'abandonna pour s'attacher au projet impopulaire d'unir son fils à une

Digitized by Google

princesse espagnole et catholique : ses caprices insensés, ses profusions inoules avaient ruiné son épargne en lassant la patience de ses sujets, et Jacques, sans ressources et à bout d'expédients pour obtenir des subsides, convoqua malgré lui un nouveau Parlement.

Les temps étaient changés. Dès la fin du règne d'Élisabeth, on avait vu grandir au sein des Communes le nombre déjà considérable des représentants de quelques sectes inspirées d'un esprit ardent et sombre que les persécutions avaient fait naître. Ces hommes, descendus la plupart des familles proscrites à l'étranger et en Angleterre durant les guerres religieuses du seizième siècle, étaient, comme on sait, nommés *Puritains*, d'après leur projet arrêté de compléter la réforme de l'église anglicane en la purifiant, disaient-ils, des restes de la discipline et des cérémonies du catholicisme. Instruits dès l'enfance à souffrir et à mourir pour leur foi, ils conservèrent au milieu de la prostration presque générale de la nation anglaise sous les filles d'Henri VIII, un esprit indépendant et fier et un caractère inflexible qu'ils mirent comme leurs pères au secours de leurs croyances religieuses. Persécutés, ils invoquèrent pour leur défense le concours des vieilles institutions du royaume violées et méconnues. Ce fut cette indissoluble union de la cause politique et de la cause religieuse qui donna un caractère particulier à la révolution anglaise, c'est par l'indestructible force qui résulta de ce mélange des intérêts civils et de ceux de la religion, que les libertés publiques triomphèrent dans le royaume-uni, tandis qu'elles succombaient ailleurs sur le continent, et ce sont les Puritains qui, malgré les emportements d'un zèle trop souvent aveugle et fanatique, conservèrent dans leur cœur intrépide le feu sacré des vieilles institutions de la patrie. Déjà très nombreux dans les Communes vers la fin du règne d'Élisabeth, ils vinrent en plus grand nombre encore dans le nouveau Parlement que Jacques avait convoqué. Le chancelier Bacon ouvrit la session en présence de cette assemblée loyale encore et fidèle, mais humiliée autant qu'indignée de l'abandon de la cause protestante en Europe, et irritée des abus toujours croissants et des projets impolitiques et impopulaires d'une alliance avec l'Espagne. Énumérant dans son discours les attributions des députés, Bacon les réduisit à trois : *conseiller, adhérer* et *assister*. il oubliait celle d'accuser les ministres prévaricateurs, privilége redoutable et dont les Communes se souvinrent pour son malheur.

L'assemblée, quoique respectueuse et pleine de déférence pour la couronne, avait néanmoins la conscience de ses droits et de ses devoirs, et résolut de trancher la racine des odieux abus dont gémissait le royaume. Elle attaqua d'abord les monopoles qui déjà, au temps d'Élisabeth, avaient été l'objet des réclamations les plus vives, et qu'elle supprima en partie. Jacques les avait rétablis ; il fit plus, et d'accord avec son fa-

Digitized by Google

vori Buckingham et avec Bacon, son chancelier, il en avait créé de nouveaux plus iniques et plus oppresseurs que les précédents. La Chambre forma un comité d'enquête, et des poursuites furent aussitôt dirigées contre François Michell et Giles Monpesson, qui avaient exercé leurs monopoles de la manière la plus oppressive. Ceux-ci cherchèrent un appui auprès du favori dont ils tenaient leurs patentes. Buckingham, en effet, les leur avait vendues, mais Bacon les avait signées. Ni le chancelier, ni le favori n'élevèrent la voix en leur défense; les deux accusés furent déclarés infâmes, dégradés et condamnés à une prison perpétuelle. Le résultat de cette première attaque jeta l'effroi parmi les courtisans et enhardit les Communes; de nouvelles iniquités furent découvertes, de nombreux témoignages entachèrent Bacon et Buckingham, qui se virent l'un et l'autre en butte à la colère et à la vengeance du Parlement. Le Roi, qui voulait avant tout sauver son favori, révoqua toutes les concessions onéreuses, et fit dire aux Communes que la bonne foi de Buckingham avait été surprise, que des intrigants lui en avaient imposé, qu'il avait été le premier à demander la révocation des monopoles et l'annulation des priviléges. Les Communes comprirent ce langage; fortes contre les abus, mais timides encore vis-à-vis de la couronne, elles déférèrent, en ce qui touchait Buckingham, aux vœux de Jacques; mais le Roi en couvrant son favori du manteau royal laissait son chancelier à découvert; celui-ci demeurait seul responsable, il fallait une victime, et Bacon fut perdu.

Le danger des positions élevées est qu'il suffit souvent d'une seule faute capable d'ébranler celui qui les occupe, pour qu'aussitôt les souvenirs de toutes celles qu'il a pu commettre se réveillent et soient évoqués pour l'accabler. Bacon l'éprouva; à peine la disgrâce qui le menaçait fut-elle connue, qu'un grand nombre de personnes que la crainte avait jusqu'alors réduites au silence, exposèrent tout à coup leurs griefs, et lorsque le chancelier pensait encore n'avoir que deux ou trois charges à repousser, il se vit tout d'un coup écrasé sous le nombre. Parmi ses accusateurs, les uns se plaignirent d'avoir perdu leur procès après avoir fait accepter au chancelier des sommes considérables; les autres de n'avoir obtenu leur liberté qu'au poids de l'or; les témoignages furent accablants et habilement mis en œuvre par la haine active de sir Édouard Coke, ils rendirent imminent le péril du chancelier. Buckingham avait trempé beaucoup plus avant dans toutes les iniquités de ce règne, et tout épouvanté qu'il était encore du danger auquel la faveur du Roi l'arrachait, il feignit, à la demande de Jacques, de prendre en main la cause du chancelier : « J'espère, dit-il hypocritement à un des membres influents des Communes, que Dieu, qui a donné tant de grandes qualités à mylord Bacon, l'aura préservé des crimes qu'on lui impute; j'es-

Digitized by Google

père aussi que les Communes arrêteront leurs poursuites devant la Chambre haute, et s'adresseront au Roi qui peut et veut faire justice.» Cependant, le malheureux chancelier protestait de son innocence, il avouait avoir reçu des présents, mais il se défendait d'avoir jamais vendu la justice, et dans un temps où la corruption était extrême, où les juges considéraient presque les offrandes des plaideurs comme un des priviléges de leur charge, il n'est pas impossible que Bacon se crût réellement à l'abri de toute poursuite sérieuse sur ce premier chef. La Chambre nomma un nouveau comité, qui en conservant les formes les plus dignes et les plus modérées, procéda néanmoins avec vigueur contre le chancelier, et rédigea un acte où plusieurs faits positifs de corruption furent spécifiés; pour comble de disgrâce enfin, l'accusation fut portée devant les pairs par son ancien rival et son irréconciliable adversaire sir Edouard Coke.

Bacon, sur le bord du précipice, conjura le Roi de le sauver; mais tandis qu'il le suppliait et cherchait à l'attendrir, Jacques n'était préoccupé que du péril de son favori; le chancelier, par une défense hardie, pouvait compromettre Buckingham et le perdre; le Roi détourna ce nouvel orage; il fit espérer au chancelier la conservation de ses bonnes grâces, et lui insinua perfidement de confesser ses torts et de ne point comparaître devant ses juges. Bacon obéit; mais avant de quitter le Roi il lui dit ces paroles remarquables et que les événements du règne suivant rendirent presque prophétiques : « Craignez, Sire, que ceux qui attaquent aujourd'hui votre chancelier n'attaquent un jour votre personne. Je suis la première victime, plaise à Dieu que je sois la dernière! » A peine rentré chez lui, il écrivit à ses amis, au Roi lui-même des lettres déchirantes; il avouait une partie des torts qui lui étaient imputés, mais il disait que s'il avait dépassé les limites de son droit, s'il avait commis des erreurs et des fautes, du moins il s'était trompé de bonne foi. Son agitation était extrême, la honte, le remords, l'inexprimable douleur de tomber du faîte des honneurs sous une sentence ignominieuse, de sentir que tous les titres qu'il s'était fait à l'admiration du monde allaient ajouter au scandale de sa chute et au triomphe de ses ennemis; le regret peut-être de s'être laissé arracher une promesse inconsidérée, tout l'accablait et concourrait à le désespérer. Une fièvre ardente le saisit; il s'enferma, refusa de voir ses serviteurs, ses amis, il appelait la mort, et, en proie au vertige, dans sa longue et solitaire agonie, on l'entendait s'écrier : « Laissez-moi... oubliez-moi... silence sur mon compte... oubliez que j'ai vécu [1]! » Au sortir de cette horrible crise il tenta un dernier effort auprès du prince qui l'abandonnait : « Sire, écrivit-il, c'est en vertu de son droit de faire grâce

[1] Montagu, *Vie de Bacon*.

Digitized by Google

que je supplie Votre Majesté de me soustraire à la sentence qui me menace; *faites que ce calice s'éloigne de moi.* Cette demande est la dernière que je compte adresser à Votre Majesté, qu'elle daigne considérer que je me borne à crier merci après l'avoir servie pendant quinze années avec un aveugle dévouement; tout ce que je demande pour récompense, c'est de ne pas être privé en une seule fois, après ma soumission sans réserve, de toutes les distinctions que j'ai acquises.... L'affligé mais toujours dévoué serviteur et sujet de Votre Majesté. »

Le roi ne répondit pas, et trois jours après Bacon fit remettre par le prince de Galles, à la chambre des lords, un acte de soumission conçu en termes généraux et rédigé avec une extrême habileté. Il indiquait l'enlèvement du grand sceau comme un châtiment suffisant pour sa faute et terminait par ces paroles : « Vous êtes, mylords, ou des hommes de haute naissance, et toujours la compassion habite les cœurs qu'un noble sang anime, ou bien de respectables prélats, serviteurs de celui qui ne *rompt pas le roseau cassé et n'éteint pas le lumignon qui fume.* Or, plus vos siéges sont élevés, plus vous devez être sensibles aux vicissitudes de ce monde et à la chute de quiconque tombe de haut; que vos seigneuries se souviennent que mes fautes sont imputables au siècle autant qu'à moi-même, et que le commencement de toute réforme a une vertu opposée à celle de la piscine de Bethsaïda. Cette piscine ne guérissait que le premier qu'on y jetait, tandis qu'une réforme frappe au contraire le premier sur qui elle tombe. Puisse celle qui me menace s'arrêter à moi et ne *pas aller plus loin!* Je me flatte enfin que vos seigneuries conserveront, à un homme qui est encore leur collègue, une partie des sentiments d'affection dont elles m'ont donné des marques pendant cette session même, et ces témoignages, je l'espère, ne ressembleront pas à la dernière lueur que jette un flambeau prêt à s'éteindre, mais plutôt aux rayons de cette bonté qui garde tous ses feux pour la fin. Je remets, dans cet espoir, mon sort entre vos mains; que mon repentir et ma soumission soient mon arrêt, que la perte du sceau soit ma peine. Daignent vos seigneuries m'épargner de plus grandes rigueurs, et me recommander à la clémence et à la miséricorde du Roi

» De vos seigneuries, l'humble et suppliant serviteur. »

Les lords exigèrent une confession plus explicite; ils envoyèrent au chancelier la liste de vingt-huit chefs d'accusation, sur lesquels ils demandaient un aveu complet et sans équivoque. Bacon fit cet aveu sous de très légères réserves et s'abandonna tout entier à la merci de ses pairs. Une commission fut aussitôt nommée pour s'enquérir si la signature du document était bien authentique. Southampton, longtemps ami commun d'Essex et de Bacon, en faisait partie; les députés s'acquittèrent de leur mission avec tous les égards dus à une haute infortune.

Digitized by Google

« Mylords, leur répondit Bacon, oui, cet acte est mon ouvrage : mon cœur et ma main y sont : je prie vos seigneuries d'avoir pitié d'un roseau brisé. » Alors, sur la demande de la Chambre, le roi envoya retirer le grand sceau à l'accusé. « C'est à la faveur du Roi que je le devais, dit Bacon, ce sont mes fautes qui me l'ont fait perdre. » Jacques, en le recevant de la main de son envoyé, prononça cette parole caractéristique des mœurs du temps : « En vérité, je ne sais à qui le confier ; je ne connais pas un seul de mes gens de robe qui ne soit un fripon. » Ce fut le lord grand-juge qu'il commissionna pour remplir par intérim les fonctions de chancelier.

Le 8 mai, l'huissier de la chambre des Pairs se présenta au domicile de l'accusé *Bacon* pour l'amener à la barre ; mais Bacon était malade et demeura au lit. La Chambre admit cette excuse et passa outre, épargnant ainsi à l'ex-chancelier l'humiliation d'entendre sa sentence à genoux, selon l'usage. Le lendemain l'arrêt suivant fut rendu :

« Le vicomte de Saint-Alban, lord chancelier d'Angleterre, est condamné :

» 1° A payer au Roi une amende de 40,000 livres sterling ;

» 2° A rester enfermé en la prison de la Tour le temps qu'il plaira au Roi ;

» 3° A ne pouvoir plus exercer de fonctions publiques, soit honorifiques, soit salariées ;

» 4° A ne plus siéger au Parlement et à ne jamais se montrer dans l'étendue du ressort de la Cour. »

Presque aussitôt après sa condamnation, Bacon fut conduit à la Tour, et il put enfin reconnaître que la destinée qui l'avait si longtemps éloigné des affaires publiques et de la carrière des honneurs l'avait servi malgré lui, en lui fermant une voie semée d'écueils pour le maintenir dans celle où une glorieuse immortalité l'attendait.

III.

DERNIÈRES ANNÉES DE BACON. — CONSIDÉRATIONS SUR SON CARACTÈRE ET SUR SES ÉCRITS.

Bacon ne languit pas longtemps dans la captivité ; sur sa requête, adressée au Roi et vivement appuyée par le prince de Galles, il sortit de prison au bout de deux jours. Mais accablé de son malheur et toujours inconsolable, il parut, pour un temps, avoir renoncé à la vie active, et sa pensée, se repliant sur elle-même, se réfugia tout entière dans ses études chéries. Il écrivit au comte de Gondemar : « Mon âge, ma position et mon génie, auquel j'ai mal obéi jusqu'à ce jour, m'invitent également à cultiver les lettres, à travailler

Digitized by Google

à l'instruction des acteurs que je laisse sur la grande scène, et à ne plus servir désormais que la postérité. Je ne sais si j'y trouverai la gloire; mais j'y trouverai du moins l'avant-goût d'une vie meilleure. » C'est alors qu'il arrêta le plan de la grande *Restauration des Sciences*, immense ouvrage qu'il divisa en six parties, dont le livre de l'*Avancement des sciences* forme la première et le *Novum organum* la seconde. Il ne put qu'ébaucher les quatre suivantes : la troisième était intitulée *Histoire naturelle et expérimentale;* la quatrième, *l'Echelle de l'entendement humain* ou *le fil du labyrinthe;* la cinquième, *Anticipation de la philosophie*, et enfin la sixième était la *Science active*, qui devait couronner tout l'ouvrage. Bacon eut à peine le temps de rassembler des matériaux et d'indiquer le plan de ces quatre dernières parties de son œuvre immense : il fit d'importantes additions à ses *Essais de Morale et de Politique*, commença le *Digeste des Lois anglaises* et l'*Histoire d'Angleterre sous les Tudors*, dont il ne termina que le règne d'Henri VII. Ces divers travaux attestent la puissance et l'étonnante lucidité de sa pensée, toujours aussi nette et calme sous le poids d'une disgrâce flétrissante, de la ruine de sa fortune et des poursuites de ses créanciers, au milieu de ses soucis et de ses plus poignants regrets, qu'elle l'avait été dans ses plus beaux jours.

Bacon, cependant, ne pouvait mourir au monde; il n'avait la force de renoncer ni à la faveur du monarque, ni aux jouissances d'un luxe qu'il avait payé d'un si haut prix, ni à une coûteuse prodigalité pour les personnes attachées à son service, et qui fut une des grandes causes de sa ruine. Il tirait vanité de cette conduite aussi libérale qu'imprévoyante qui, d'une part, le maintenait toujours, quelle que fût sa fortune, dans un état de gène, et qui, d'autre part, rendait ses serviteurs insatiables et les excitait à user de toute sorte de moyens pour s'enrichir. Plusieurs, à l'insu de leur maître, avaient compromis son nom dans de honteuses transactions: instruit de leurs fautes, il eut le tort de ne les point punir, et l'on rapporte qu'un jour, traversant une salle qu'ils remplissaient, comme ceux-ci se levaient pour lui faire honneur : « Restez assis, mes maîtres, leur dit-il; c'est votre élévation qui a fait ma chute [1] ! » Ses amis obtinrent à grand'peine, après sa disgrâce, qu'il réformât quelque chose à son fastueux train de vie, à ses équipages, à son nombreux domestique auquel il était attaché comme à une partie de lui-même. Ce besoin de s'entourer d'une fausse grandeur lui rendait plus cruelle encore une sentence qui, en lui fermant tous les emplois, avait tari la principale source où il puisait pour l'entretenir; il conjura le Roi de la révoquer et redoubla d'adulation pour le fléchir. Il ne s'était jamais considéré, disait-il, que comme l'usufruitier de sa propre per-

[1] Your rise has made me fall.

Digitized by Google

sonne, dont le Roi était le véritable possesseur..... Jacques était pour lui comme l'image du Créateur, dont un des attributs est d'aimer jusqu'à la fin ceux qu'il a aimés une fois..... « Je n'étais auprès de vous que la citerne destinée à conserver l'eau, ou le vase qui la puisait, vous seul étiez la source..... » C'est par de tels moyens qu'il obtint successivement la remise de toutes les peines prononcées contre lui. Un des derniers actes de Jacques fut la signature des lettres de grâce de Bacon : il recouvra le droit de siéger dans la Chambre haute et ses entrées à la cour lui furent rendues; mais il ne put obtenir aucune nouvelle fonction publique. Son désir très légitime d'être relevé d'une sentence ignominieuse est en quelque sorte l'excuse des démarches humiliantes auxquelles il se soumit pour obtenir sa grâce. Une vie modeste et résignée aux privations aurait sans doute jeté sur le déclin de sa vie un éclat plus pur que tout le faste dont il aimait à s'entourer; mais il n'acheta son pardon par aucun sacrifice qui pût entacher sa mémoire, et ses immortels travaux couronnèrent ses derniers jours d'une impérissable auréole.

Apôtre de la philosophie expérimentale, il en fut aussi le martyr. Depuis plusieurs années, l'excès du travail et surtout le chagrin avaient altéré sa constitution. Durant l'hiver de 1626, parcourant un jour par un temps rigoureux les environs de Londres, il s'arrêta près de Highgate et entra chez un paysan avec l'intention de faire une nouvelle expérience sur la conservation des corps par le froid; il acheta un poulet, le farcit de neige et l'exposa, ainsi préparé, en plein air. Durant cette opération un froid glacial le saisit; il voulut en vain retourner chez lui, il fallut le porter dans une maison voisine que le comte d'Arundel possédait et qui n'était alors habitée que par ses domestiques. Bientôt après, une fluxion de poitrine se déclara; Bacon avait compris son danger, et dans l'attente de la mort il écrivit à lord Arundel pour lui apprendre les motifs de son séjour forcé dans sa demeure; il lui rendit compte aussi de la dernière expérience qui lui coûtait la vie, et il ajouta ces lignes : « Il était, dit-il, dans ma destinée de finir comme Pline l'ancien, qui mourut pour s'être trop approché du Vésuve afin d'en mieux observer l'éruption..... » On ne sait rien de plus de ses derniers moments; il mourut le 9 avril, jour de Pâques, au lever du soleil : il était âgé de soixante-six ans et avait survécu à peine une année au roi Jacques. Ses funérailles se firent sans éclat, et il fut enterré, selon son désir, à côté de sa mère, au pied du maître-autel de l'église de Saint-Michel, près Saint-Alban. Aucun honneur ne fut rendu à sa tombe, jusqu'à ce que la reconnaissance d'un serviteur eut élevé un monument à sa mémoire [1].

[1] Sir Thomas Meantys.

Digitized by Google

Ainsi vécut et mourut celui dont on a dit avec une grande vérité qu'il y avait en lui de quoi admirer la grandeur de l'esprit humain et déplorer la faiblesse de la condition mortelle. Ses contemporains, qui nous ont transmis fort peu de détails sur sa vie privée, nous en ont donné quelques-uns sur sa personne. Sa stature était moyenne, son front large et découvert fut sillonné de bonne heure par les traces de l'âge et de la méditation; il avait l'œil vif et pénétrant, son extérieur était agréable et exerçait une forte attraction sur ceux qui l'approchaient, avant même qu'ils connussent ses qualités éminentes; plusieurs facultés qui semblent s'exclure étaient réunies en lui, le sens philosophique et le sens poétique, la profondeur du penseur le plus sérieux et l'aimable gaieté d'un joyeux convive. Il excellait à faire causer ses interlocuteurs sur les sujets que chacun possédait le mieux, et à en tirer tous les renseignements, toutes les lumières qu'il lui était possible d'en recevoir. Habile à modifier son langage et ses manières selon les personnes, il paraissait toujours naturel, et lors même qu'il mettait en œuvre le plus d'art et d'adresse, il en dérobait le secret sous les dehors d'une parfaite aisance; l'éloquence de sa parole commandait l'attention de ses auditeurs, dont il gagnait à volonté les cœurs par une grâce irrésistible [1]. De nombreux témoignages le montrent régulier dans les habitudes de sa vie et dans ses mœurs. Quel que fût le nombre de ses occupations, il trouvait presque toujours dans la journée quelques heures pour l'étude; il lisait beaucoup, mais jamais assez longtemps pour se laisser gagner par la fatigue, et savait l'art de varier ses travaux et de les entremêler de jeux et d'exercices physiques, ayant soin d'employer tous ses moments d'une manière profitable, soit pour le corps, soit pour l'esprit. « Il était sujet, dit son biographe, à une infirmité d'une nature extraordinaire : durant les éclipses de la lune, il perdait connaissance à l'instant où ce phénomène commençait, et ne recouvrait ses sens que lorsque la lune elle-même était sortie de l'ombre de la terre, soit qu'elle eût repris sa clarté, soit que des nuages la rendissent invisible, et il en était ainsi alors même qu'il ignorait le moment où l'éclipse aurait lieu [2]. Bacon ne se maria qu'après avoir dépassé l'âge de quarante ans; il épousa miss Burnham, la fille d'un alderman de Londres, qui lui apporta une dot considérable. Nous ne connaissons aucune circonstance de cette union, qui paraît avoir été longtemps heureuse : néanmoins, Bacon, sur la fin de ses jours, crut sans doute avoir quelque grave sujet de plainte contre sa femme, puisqu'il révoqua, dans un codicile ajouté à son testament, les dispositions qu'il avait faites en sa faveur. Cette

[1] Ben Jonhson.
[2] Rawley, *Vie de Bacon.*

Digitized by Google

clause n'altéra point les sentiments voués par sa veuve à sa mémoire, et elle ne quitta point son deuil durant les vingt années qu'elle lui survécut. Aucun enfant n'était né de ce mariage. Les serviteurs de Bacon et quelques amis furent ses héritiers; entre ces derniers, il en choisit trois pour ses exécuteurs testamentaires; il les chargea d'acquitter les dettes énormes qui grévaient ses biens et rendaient leur valeur presque nulle.

« S'il ne laissa point d'enfants pour perpétuer son nom, dit l'historien de sa vie, il y parvint d'une autre manière, par les admirables productions qu'enfanta son cerveau, comme celui de Jupiter avait engendré Pallas [1]. Il savait lui-même que son nom ne pouvait périr, et ce fut avec un légitime orgueil qu'il écrivit dans son testament cette clause remarquable : « Je lègue ma mémoire à ma patrie et aux nations étrangères. »

Nous n'avons point déguisé ses fautes, nous dirons avec la même vérité ce qui peut, non les excuser ou les couvrir, mais les atténuer peut-être aux yeux de la postérité. Bacon était né, nous l'avons vu, dans la situation la plus favorable au développement précoce de sa vaste intelligence, mais aussi la plus dangereuse pour une âme d'une trempe faible et vulgaire, et aucun homme de génie ne subit l'influence pernicieuse de son temps plus que François Bacon. Il vint à une de ces époques où la fatigue endort dans les âmes les passions énergiques, les bonnes comme les mauvaises, l'orgueil, la haîne, la vengeance, aussi bien que l'enthousiasme et que toute flamme ardente et généreuse, époque de prospérité matérielle pour les peuples, mais aussi d'engourdissement, de mollesse et de corruption; élevé au milieu des grandeurs et du mouvement des affaires publiques, s'il eut toutes les facilités désirables pour acquérir en tout genre des connaissances étendues, et s'il put se nourrir de bonne heure de ces idées générales et fécondes, mères de toutes les autres, il fut en même temps à la source de toutes les séductions, et respira, dès le berceau, l'air enivrant des cours. Des espérances aiguisées par de premières faveurs, l'irritation importune et sourde que cause l'élévation de rivaux qu'on méprise, l'estime que le monde où il vivait accorde presque exclusivement aux dignités extérieures, tout l'excitait à y atteindre lui-même, tout le retenait par mille attaches corruptrices dans cette sphère dangereuse où, quelque place qu'on occupe, on souffre plus qu'on ne jouit, parce qu'on y trouve toujours plus de motifs d'humiliation que de joie. L'âme vaniteuse de Bacon était incapable de résister à de semblables amorces : avec plus d'orgueil il n'eût cherché sa grandeur qu'en lui-même, car l'orgueil aide l'homme à se

[1] Rawley, *Vie de Bacon.*

Digitized by Google

passer de l'approbation d'autrui, en lui donnant une idée souvent exagérée de sa force; la vanité, au contraire, lui rend les hommages des autres plus précieux que sa propre estime. Ce fut elle qui perdit Bacon, qui lui rendit nécessaire une existence fastueuse, qui lui fit un besoin des riches hôtels, des ameublements somptueux, des équipages et d'un nombreux domestique : ce n'est pas qu'il mit son bonheur personnel dans les plaisirs coûteux, mais il recherchait cette sorte d'estime qui s'attache aux apparences extérieures de la fortune : ce fut une misérable vanité qui lui rendit le pouvoir désirable, non qu'il fût d'une humeur despotique ou qu'il voulût obtenir à tout prix le triomphe de ses opinions politiques; mais il aimait à voir sa maison remplie de clients et de solliciteurs; il était avide de la considération qui s'attache toujours, sinon aux hommes en place, du moins à leurs emplois. La vanité le traîna sur sa claie jusqu'au sommet de cette montée rude et fangeuse où s'élèvent en rampant les ambitieux vulgaires, et lorsqu'il en fut tombé, c'est elle encore qui le retint au pied de la pente, et l'y cloua tout meurtri jusqu'à son dernier soupir. Il fut ainsi torturé sans relâche, première et redoutable expiation de ses fautes, par la passion même qui les lui fit commettre. Souvent, à cette triste époque de son existence, faisant un retour sur lui-même et sur son passé, la douleur arrachait de sa bouche des plaintes éloquentes : « Mon âme, s'écriait-il avec amertume comme le Psalmiste, a été pour moi une étrangère, *mullum incola fuit anima mea.* » D'autrefois, il s'appliquait ce mot de Sénèque le tragique : « La fin la plus honteuse est celle de l'homme qui, étant connu de tous, meurt inconnu à lui-même. » Cependant, malgré ses vifs et sincères regrets, vainement y chercherait-on le cri déchirant et profond de l'homme énergique qu'une nécessité de fer condamne à se plier au joug des ambitieux, ou qui, s'exposant courageusement à d'humiliants rebuts pour accomplir de grandes choses, fait oublier comment il a saisi le pouvoir par l'usage qu'il en fait. L'âme de Bacon n'était pas d'une trempe à sentir, dans ce qu'elles ont d'extrême, les souffrances ou les joies de l'ordre moral. Toute sa grandeur était dans sa pensée, et il s'est peint d'un seul trait, lorsqu'il a dit : *L'esprit est tout l'homme*; et ailleurs : *Que sont les plaisirs du cœur comparés à ceux de l'intelligence?*

Jamais peut-être une tête humaine, à l'exception de celle d'Aristote, ne fut apte, à un égal degré, à tout embrasser, à tout pénétrer, et il a dit de lui-même avec une grande vérité : j'ai un esprit assez prompt pour saisir les rapports des choses, et en même temps assez attentif et persévérant pour remarquer leurs différences les plus subtiles; j'ai en outre le goût des investigations et la force de me soumettre au doute; j'ai du plaisir à méditer et une certaine

Digitized by Google

réserve à former mes opinions; il ne me coûte pas de renoncer à une erreur, et rien ne me plaît tant que l'ordre en toute chose. Je ne me sens ni enthousiasme pour les modernes, ni admiration aveugle pour les anciens[1]; je déteste enfin toute imposture; je crois donc qu'il y a un certain rapport et une certaine union entre ma nature et la vérité[2]. Ce fut cette ardeur de connaître et de comprendre, ce fut ce besoin de pénétrer les secrets les plus cachés de la nature, qui le porta si loin dans toutes les voies où il chercha cette vérité à laquelle on intelligence avait voué un culte; c'est ainsi qu'il se rendit bientôt toutes les sciences familières, hormis les mathématiques. Aucune branche des connaissances humaines, quelque humble qu'elle fût, ne par ut au-dessous des investigations de la vaste pensée qui opéra une révolution dans les hautes régions de l'intelligence. Il faudrait un ouvrage spécial pour bien apprécier la réforme que fit Bacon dans l'étude des sciences naturelles. Nous nous bornerons à dire que la méthode de la scolastique en usage dans les écoles avait fini par substituer à la science des choses celle des mots et des notions préconçues. La nature, au lieu d'être étudiée dans ses productions et ses lois, et dans les fonctions particulières à chaque être, semblait comme étouffée dans un dédale de définitions, de distinctions et de déductions logiquement enchaînées, vaste champ fécond en disputes, mais improductif pour la science. Quelques grands hommes, prédécesseurs ou contemporains de Bacon, et entre autres Keppler, Copernic, Galilée, étaient arrivés par l'expérience, en sortant des routes battues, à d'admirables découvertes. Bacon n'aperçut donc pas seul la bonne voie, mais sa gloire est d'avoir, le premier entre les modernes, retrouvé, réduit en art et appliqué aux phénomènes sensibles de la nature l'ancienne et célèbre méthode d'induction au moyen de laquelle on y marche d'un pas sûr sans s'égarer jamais, et d'avoir démontré d'une manière victorieuse, que toute autre voie ne conduit qu'à l'erreur, au vide et à l'absurde. Au lieu de descendre, dans les recherches, du général au particulier, comme on le faisait alors, comme on l'enseignait dans toutes les écoles, Bacon montre dans son *Novum organum* qu'il faut s'élever graduellement, et par induction, d'axiome en axiome du particulier à

[1] Le conseil du Prophète, dit Bacon, est la meilleure règle à suivre en ce qui touche les temps anciens; tenez-vous d'abord sur les voies antiques, puis considérez quel est le chemin le plus droit et le meilleur et marchez-y (*a*). Telle doit être la mesure de notre respect pour l'antiquité. Il est bon de s'y arrêter un peu et d'y faire quelque séjour; mais ensuite il faut regarder de tous côtés autour de soi pour trouver le meilleur chemin, et cette route une fois reconnue, il faut y avancer à grands pas. A vrai dire, l'antiquité des temps est la jeunesse du monde, et celui-ci ayant vieilli, c'est notre temps qui est l'antiquité. — *De Augment. Scientiar.*, liv. Ier.

[2] *De l'Interprétation de la Nature*; préambule.

(*a*) *Jérémie*, VI, 16.

Digitized by Google

l'universel et des phénomènes à leurs lois[1]. Il demande s'il ne se rencontrera personne d'une âme assez forte et assez persévérante pour entreprendre et se faire un devoir d'abolir de fond en comble les théories et les notions reçues, afin d'appliquer ensuite un esprit vierge et devenu comme une table rase à l'étude de chaque chose prise à son commencement... « Il importe qu'il en soit ainsi, dit-il poétiquement ailleurs, afin, qu'il ne s'ouvre point pour le royaume de la nature une autre route que pour le royaume des cieux, où l'on n'est admis qu'en y apportant une âme nouvelle et innocente[2]. » Bacon fraya ainsi la carrière; il fut véritablement le père de la physique expérimentale, et, pour rompre de la sorte avec toutes les méthodes en usage, pour convaincre toutes les écoles de l'Europe d'impuissance ou d'imposture, ce n'était pas trop d'un génie tel que le sien. Si le temps lui manqua pour appliquer lui-même sa méthode et pour s'immortaliser dans la pratique comme dans la théorie, une juste part lui revient dans les admirables découvertes qui furent faites à l'aide de son glorieux instrument; il eut l'honneur de les pressentir : son plus illustre disciple découvrit et formula les lois de l'attraction, de la pesanteur et de la lumière; mais Bacon les avait soupçonnées, et, selon la belle expression d'Horace Walpole, il fut le prophète des grandes vérités que Newton est venu depuis révéler aux hommes.

Bacon unit à tant de facultés éminentes celles du grand écrivain; son style, soit en anglais, soit en latin, est d'une admirable clarté, abondant sans diffusion, mâle sans rudesse; il est riche en images poétiques, en comparaisons non moins originales qu'ingénieuses. Nous n'en citerons qu'une et nous la choisissons de préférence parce qu'elle explique avec finesse et précision la méthode de l'auteur. « Parmi ceux qui s'occupent de sciences, dit-il, les uns sont des empiriques qui ne songent qu'à recueillir des faits, les autres des rationalistes qui cherchent la matière de leur œuvre dans leur propre imagination; les premiers ressemblent à la fourmi qui borne ses soins à amasser toujours, et les seconds à l'araignée qui extrait et tisse sa toile de sa propre substance. Pour nous, suivons l'exemple de l'abeille qui recueille le suc de son miel sur les fleurs des champs comme sur celles des jardins et sait le préparer et le digérer avec une habileté admirable : la véritable philosophie opère de même; elle fait passer au creuset de l'intelligence et modifie de la sorte les substances et les faits que l'histoire naturelle et l'expérience lui ont fournis. Recherchez donc le parfum céleste d'un miel ainsi préparé. Ne dites pas avec les

[1] A ces lois, soit de la nature, soit de l'intelligence, qui sont comme des tours élevées auxquelles on ne peut arriver que par tous les degrés de l'observation et de l'induction, mais du haut desquelles ensuite on domine un vaste horizon. — Cousin, *Histoire de la philosophie au dix-huitième siècle*, troisième leçon.

[2] *Cogit. de Interpertatione naturæ*, XVIII.

Digitized by Google

paresseux : le lion est sur la route. Secouez plutôt les chaînes qui pèsent sur vous et recouvrez la liberté de votre intelligence[1]. »

Bacon savait à volonté changer de ton et manière, appropriant toujours son style à son objet. Ecrivain austère, incisif et facile dans la plaisanterie, son langage dans les sujets sérieux s'élève au niveau de sa pensée. Il possède en outre cet art des grands maîtres de dire souvent beaucoup en peu de mots, de résumer tout un ordre d'images ou d'idées en un seul trait large et vigoureux. Pour caractériser les siècles, stériles en grands hommes comme en progrès : « Il y a, dit-il, des déserts dans le temps comme dans l'espace. » Il exprime ailleurs ainsi les entraves qu'apporte le soin d'une famille : « Une femme et des enfants sont des ôtages que l'homme donne à la fortune, » et trois mots lui suffisent pour exposer toute sa théorie : *Naturæ imperare parendo*. On ne commande à la nature qu'en lui obéissant[2]. Bacon avait en outre une érudition immense dont il répandait avec profusion les trésors dans ses moindres écrits. Tous les peuples, tous les siècles se retrouvent comme à un rendez-vous dans ses pages, et nul n'a fait un plus heureux emploi des citations bibliques qu'il approprie à toute espèce de sujets avec une rare justesse et un naturel inimitables. Quoique, dans la conduite habituelle de la vie, son âme fut faible et commune, la plupart de ses écrits révèlent le sentiment du grand, l'amour du beau et de la vérité. Son intelligence était à un tel point étendue et lucide qu'il arrivait par elle plus que par la conscience au sens moral et religieux. Ce même homme, capable de tant de honteuses faiblesses dans la carrière de l'ambition, devenait meilleur et revêtait comme une autre nature dans le silence et la solitude du cabinet. Il se reconnaissait alors chargé par la providence d'une haute mission dont les devoirs, conçus par sa pensée, pénétraient ensuite jusqu'à son cœur. Ce n'était plus l'ambitieux avide et rampant, c'était l'apôtre de la vérité ; il rejetait avec conviction loin de lui toutes ses souillures ; il se sanctifiait devant Dieu pour remplir dignement son œuvre et il est difficile de lire sans émotion cette prière qu'il prononçait chaque jour avant de se mettre au travail, argument victorieux qu'il convient d'opposer à ceux qui, offensés ou éblouis de l'éclat trop vif de sa science, ont accusé son cœur d'athéisme. Voici cette prière : « Nous adressons à Dieu les plus humbles et les plus ferventes supplications pour que, prenant en considération les misères de l'humanité et le triste pèlerinage de cette vie mortelle où nous traînons un petit nombre de jours et de mauvais jours, il fasse jaillir sous nos mains de la source de ses bontés pour le soulagement de tant de misères, de nouvelles eaux, des eaux inconnues jusqu'à présent. Nous le

[1] *De Interpret. naturæ.*

[2] *Nov. organ.*, lib. I, aph. 129.

Digitized by Google

supplions encore de ne pas permettre que la science humaine nuise en nous à la connaissance des choses divines, ni que notre esprit, après avoir aplani la route des sens et agrandi le foyer de lumière naturelle, se couvre d'un nuage d'incrédulité qui lui voile les saints mystères, mais de faire plutôt que notre entendement, pur de toute illusion et de toute vanité, soumis et tout entier dévoué aux divins oracles, accorde à la foi ce qui est du domaine de la foi. »

Celui qui prononçait cette belle prière a dit aussi : « Tout homme qui, animé du feu divin de la charité et reposant sur le sein de la Providence, adopte la vérité pour pôle, a dès ce monde un avant goût de la béatitude céleste [1]. C'est encore à lui que l'on doit cette maxime célèbre : « Un peu de science éloigne de la religion ; beaucoup de science y ramène [2]. » Il séparait cependant avec un soin extrême le domaine de la raison et celui de la foi ; il sentait que, dans les rapports de Dieu et de sa créature, il y a des choses qui échappent nécessairement aux investigations de l'esprit humain parce que les facultés nécessaires pour connaître avec exactitude la nature de Dieu et la nature de l'âme nous manquent, et aussi parce que Dieu se sent plus qu'il ne se démontre. Quelque respectable que soit le motif qui invitait Bacon à séparer d'une manière absolue la science et la religion, il a cédé sans doute à une crainte trop vive, et trop accordé aux préjugés de son époque lorsqu'il a dit : « Chercher la théologie dans la philosophie, c'est chercher les vivants parmi les morts [3]. Il semble à cet égard qu'il ait eu peur de sa propre science, qu'il ait pressenti les abus que ses successeurs feraient de sa méthode, et qu'il se soit tenu lui-même en garde contre ses conséquences. Le respect de la règle et de l'autorité le guidait dans ses croyances religieuses comme dans ses opinions politiques. Membre zélé de l'église anglicane, il haïssait les dissidents qui rejetaient sa hiérarchie et ses formes pompeuses, il subissait l'esprit de son temps, en les jugeant avec mépris ; il le devançait en réprouvant leur supplice plus que leur hérésie. Sa profession de foi, telle du moins qu'elle nous a été transmise dans ses œuvres [4], est celle d'un homme qui voit dans la religion une formule pour l'intelligence plus qu'une règle pour la pratique, et qui attache plus d'importance au dogme qu'à la morale. L'on se rend compte en la lisant de ce mélange qui se rencontrait en lui d'une moralité chancelante, avec un respect religieux si profond, et l'on comprend qu'il attachât un intérêt secondaire aux actes flétrissants de sa vie, lorsqu'il croyait avoir une foi suffisante pour en laver les taches.

[1] *Essai de Morale et de Politique.*
[2] *Instauratio magna.*
[3] *De augmentis scientiarum*, l. IX.
[4] *Œuvres de F. Bacon*, édition Buchon, p. 636.

Digitized by Google

Le véritable sens moral, émané d'une conscience droite, qui estime son incorruptibilité le premier des biens, et qui met au-dessus de tous les honneurs le témoignage honorable qu'elle se rend à elle-même, manquait à Bacon. Il est affligeant, sans doute, de voir tout ce qu'il y a d'incomplet dans les hommes les plus éminents, de reconnaître chez les uns la moralité si inférieure à l'esprit, et chez d'autres, au contraire, la conscience, la rectitude morale infiniment plus élevée que l'intelligence; mais il y a là aussi un grand et religieux enseignement. Il importe que tous ceux à qui Dieu refuse, soit les dons naturels de l'esprit, soit le moyen d'y suppléer par l'éducation, comprennent que la vertu et le génie sont choses très distinctes et complétement indépendantes l'une de l'autre, que la conscience, en un mot, par laquelle seule l'homme est vraiment homme et grand devant Dieu, peut lutter en nous sans emprunter sa lumière au flambeau de la science. Bacon eut le pressentiment de cette vérité si consolante pour l'immense majorité de l'espèce humaine lorsqu'en définissant l'ambition, il nous la montre de trois sortes, l'ambition du pouvoir et de la fortune, l'ambition de la renommée, l'ambition du bien et du juste. Il n'eut pas la dernière à un degré suffisant; il eut les deux autres, la seconde surtout dans la plus noble acception et à un point où elle conduit à désirer, en se rendant utile, contribuer au bien de nos semblables, et où elle efface beaucoup de souillures. S'il fut coupable dans ses actions comme citoyen et comme magistrat, il ne fit jamais, comme écrivain, un indigne emploi de ses talents incomparables, et trop facile, pour lui-même, aux entraînements des passions mauvaises, il eut toujours sincèrement à cœur d'inspirer à tous, dans ses écrits, l'amour du grand, du bien et de la vérité; telle est la bonne part avec laquelle il se présentera au dernier jour devant celui à qui seul il appartient de peser le bien et le mal dans la balance de sa justice et de sa miséricorde. Sa patrie et les nations étrangères ont accepté le legs qu'il leur a fait de son nom et de sa mémoire, et celui qui leur transmettait cet héritage et qui eut pour disciple un Locke [1], un Newton, un Descartes [2], ne présumait pas trop de sa gloire lorsque les regards fixés sur les siècles futurs, il se nommait lui-même : LE SERVITEUR DE LA POSTÉRITÉ.

ÉMILE DE BONNECHOSE.

[1] On peut lire d'intéressants rapprochements entre les procédés de Bacon et ceux de Locke dans l'*Histoire abrégée des sciences métaphysiques, morales et politiques depuis la renaissance des lettres*, par Dugald Stewart.

[2] Newton, dans le troisième livre de ses principes, a établi pour la méthode de Bacon des règles qu'il a ensuite mises en pratique, et qui sont dans la philosophie de la nature extérieure ce que les règles de Descartes sont dans la philosophie de l'âme humaine ou dans la psychologie.

Digitized by Google

DE L'ORIGINE

DES ALBANAIS

Albanesische Studien, études sur l'Albanie, par M. J. Georges Hahn. — Jena, 1854.

La nation albanaise a joué un rôle considérable dans la révolution à la suite de laquelle s'est constitué le royaume de Grèce, mais ce rôle a été muet. Les Grecs et les Turcs furent alors les seuls acteurs qui attirèrent l'attention du public européen. Cependant c'est l'ambition de l'Albanais Ali, pacha de Janina qui prépara l'insurrection grecque ; la fidélité des Albanais à la domination ottomane a probablement empêché cette insurrection de s'étendre, et si l'on en croit des gens bien informés de la situation actuelle, tant que les montagnes de l'Epire renfermeront une population belliqueuse et dévouée au Sultan, toute tentative semblable aura peu de chances de succès. Remarquons encore que la race albanaise a fourni des capitaines et des soldats aux deux partis dans la guerre de 1821-1830. Les Souliotes étaient des Albanais chrétiens, aussi bien que les intrépides matelots d'Hydra et de Spezzia. Aujourd'hui une partie notable de la population du royaume de Grèce n'appartient pas à la race Hellénique; elle se compose *d'Albanais hellénisés*. Pour la seconde fois la Grèce a triomphé de ses vainqueurs.

Ce petit peuple d'où sont sortis tant d'aventuriers héroïques, tant de bons soldats et de marins, n'est guère connu que par ses émigrés, qui s'accommodent avec une merveilleuse facilité aux mœurs, aux institutions et jusqu'à un certain point à la religion du pays où le sort les jette. « *Où le sabre, la foi* » c'est un proverbe national parmi les Albanais. Partout, en Orient, ils attirent l'attention du voyageur. En Grèce leur langue étrange, en Turquie leur costume pittoresque les distiguent tout d'abord au milieu des populations mêlées que l'on rencontre. Chez eux on ne trouve pas le phlegme sublime des Turcs, ni cette gravité noble et dédaigneuse que possède le portefaix de Constantinople aussi bien que le pacha à trois queues, mais ils apprennent les grandes manières de l'Orient lorsqu'elles leur sont utiles;

Digitized by Google

en effet c'est un des traits de leur caractère que l'éducabilité. Naturellement vifs et curieux ils ne demandent qu'à s'instruire et craignent peu de se compromettre en se frottant à la civilisation franque. Je me souviens qu'en une excursion que je fis il y a quelques années dans l'Asie mineure, je me laissai persuader de prendre une escorte pour traverser le Tmolus, montagne où les voleurs mourraient de faim s'ils ne vivaient que des voyageurs qu'ils détroussent. Bien entendu que je ne trouvai pas de voleurs, mais de distance en distance je rencontrai des gendarmes pour m'accompagner et me protéger. Ces gendarmes qui se relayaient à chaque corps de garde, étaient tantôt des Turcs, tantôt des Albanais. Les premiers n'ouvraient jamais la bouche, ne me regardaient pas et ne pensaient pas à moi, s'ils pensaient à quelque chose. Avec les Albanais, au bout de cinq minutes nous étions camarades. Nous causions, eux dans leur mauvais grec, moi dans un grec encore pire, et chose surprenante, nous nous comprenions un peu, car à force de gestes et de grimaces tous nos barbarismes devenaient intelligibles. Ils riaient, chantaient, gambadaient; ils avaient l'air de francs gamins. Si une boucle, une courroie, se détachait de mon petit bagage, cela disparaissait aussitôt comme par enchantement. Ces gens paraissaient connaître à merveille notre proverbe, « ce qui tombe dans le fossé est pour le soldat. » En revanche on m'a dit que mes gendarmes, si habiles à voler des bagatelles, se seraient fait casser la tête pour me défendre des voleurs de profession.

Je n'ai pas la prétention de juger les Albanais par ceux qui m'ont escorté, et je ne cite mes observations personnelles que parce que de cette époque date ma curiosité au sujet de leur nation. C'est dans leur pays qu'il faut apprendre leurs vices et leurs vertus; malheureusement ils sont beaucoup moins accessibles aux voyageurs que leurs voisins, Grecs ou Slaves. De hautes montagnes, des vallées abruptes, une insécurité complète hors des villes, une langue sans analogue en Europe, enfin des mœurs encore rudes et sauvages rebutent les touristes les plus aventureux et rendent leurs explorations fort difficiles. L'auteur de l'ouvrage que nous annonçons a profité d'un long séjour en Albanie, et du caractère privilégié de consul de Sa Majesté l'Empereur d'Autriche, pour étudier de près ce peuple encore si mal connu, et si des recherches approfondies, des renseignements neufs, une vaste érudition suffisaient pour faire un livre excellent, les *Études sur l'Albanie* ne laisseraient rien à dire aux voyageurs qui viendront après M. Hahn. J'ai regret à confesser que l'ouvrage ne brille ni par l'ordre, ni par la méthode; il est diffus, souvent obscur; on y cherche vainement cette vivacité d'impressions et de coloris qui fait le charme d'une relation, qui transporte le lecteur en présence de scènes nouvelles, et le fait jouir sans fatigue de presque tous les plaisirs d'un

Digitized by Google

voyage. En revanche, c'est un excellent dictionnaire pour tout ce qui concerne l'Albanie; il faut peut-être un peu de temps pour le consulter, mais à la longue on y trouve ce qu'on cherche, et il récompense, par des notions exactes la patience dont il faut faire preuve en l'interrogeant. Les Allemands ont parfois le tort de ne pas assez mêler l'agréable à l'utile : personne, du moins, ne contestera à M. Hahn le mérite d'être utile.

Voulez-vous savoir l'histoire de Scanderbeig ? voulez-vous apprendre comment les sorcières albanaises tirent la bonne aventure ? ou, si vous aimez la statistique, vous êtes peut-être curieux de connaître combien de décalitres d'huile on récolte dans telle vallée dont le nom est terrible à prononcer ? — Vous trouverez tout cela dans les *Etudes Albanaises*, pas toujours sous la rubrique que vous imaginez. Quelquefois les notes vous en diront plus que le texte; quelquefois, à propos de statistique, vous aurez un trait de mœurs, et *vice versa*. Suffit qu'il y ait de quoi intéresser tout le monde; pour moi, parmi un grand nombre de dissertations philologiques, commerciales, politiques, j'ai tout d'abord été attiré par une assez longue notice sur une question difficile, celle de l'origine des Albanais. Jusqu'à présent le problème est demeuré fort obscur. Je n'ai pas besoin de faire remarquer l'autorité qu'apporte M. Hahn en cette matière, car à une vaste érudition il join le rare avantage d'une connaissance parfaite de la langue *chkyipe* ou albanaise. Disons tout d'abord que l'idiome que parlent aujourd'hui les Albanais est totalement différent du grec et du slave en usage chez leurs voisins; en outre, on ne connaît aucune langue morte ou vivante qui ait avec le *chkyipe* assez d'analogie pour qu'on en puisse conclure une ancienne parenté. Le chkyipe est une langue *isolée* comme le basque.

Les Basques vous diront que Noé parlait basque dans l'arche. Je n'en sais rien, mais tout semble prouver que dans leur pays on n'a jamais parlé d'autre langue. Ils sont, comme s'expriment les savants, un peuple *autochthone*, ce qui revient à dire qu'on n'en connaît point qui les ait précédés dans le pays qu'ils habitent aujourd'hui. A défaut de tradition historique, on fait remarquer ce fait très important que tous les noms de lieux de leurs vallées, de leurs montagnes et de leurs villages, appartiennent à la langue basque.

En Albanie, il suffit de jeter les yeux sur la carte pour observer un fait tout contraire. Un grand nombre de localités ont des noms empruntés à des dialectes slaves. Pourtant, elles ne sont habitées que par des gens parlant l'albanais, et qui, dans leurs mœurs comme dans leurs caractères physiques, n'ont rien de commun avec les Serbes et les Bulgares, de la langue desquels sont tirés ces noms de lieux.

En France et en Espagne, on trouve des villes et des villages ayant

Digitized by Google

des noms basques, mais habités uniquement aujourd'hui par des Français ou par des Espagnols. On en conclut, non sans raison, qu'à une époque antérieure, plus ou moins éloignée, des Basques ont vécu dans ces villes, les ont fondées peut-être, ou, si l'on veut, y ont assez dominé pour leur imposer un nom. Le fait analogue que nous venons de rapporter prouve qu'à une certaine époque des Slaves se sont établis en Albanie, et qu'ils y ont été remplacés par la population actuelle. Or, l'histoire ne fournit presque aucun renseignement sur cette révolution.

Seulement, on s'apercoit qu'au moyen-âge les chroniqueurs occidentaux ont confondu l'Albanie avec la Bulgarie, pays slave. Plus tard, lorsque le nom des Albanais se produit pour la première fois dans l'histoire, ils forment déjà une nationalité importante et compacte; on les voit déborder de leurs frontières et molester leurs voisins du Nord et de l'Est. L'existence de ces noms de lieux slaves, qui se retrouvent jusqu'au centre des montagnes, où d'ordinaire les peuples autochthones maintiennent leur nationalité avec obstination, ne permet pas de révoquer en doute l'occupation complète du pays par un peuple étranger à la race albanaise; et cette occupation a dû être assez prolongée, pour que des noms aient été donnés à plusieurs villes. Là dessus, on peut se demander si les Slaves se sont approprié un pays vide, ou s'ils l'ont conquis par uneguerre d'extermination, car autrement ils n'auraient pas manqué d'adopter les noms donnés par les premiers possesseurs du sol, de la même manière que les Albanais eux-mêmes ont adopté les dénominations des Slaves. Observons encore que l'expulsion de ces derniers a dû être assez lente pour que les conquérants aient eu le temps de se familiariser avec la nomenclature des vaincus.

En Grèce, le même phénomène se présente et tout aussi mal connu. Une invasion slave a eu lieu, et le souvenir s'en est perdu, aussi bien que celui de la révolution qui a remis la population hellénique en possession de la terre occupée par ses ancêtres. Là, du moins, cette révolution s'explique facilement par l'ascendant qu'ont exercé la religion chrétienne et la civilisation hellénique; tandis qu'Albanais et Slaves ont été des Barbares aux prises, et bien habile qui pourrait décider de quel côté était la supériorité intellectuelle.

Les traditions locales sont en général fort modernes en Albanie; elles fournissent pourtant quelques lumières.—Les Mirdites, tribu catholique aux environs de Scodra, se disent descendus d'un Bulgare qui serait venu s'établir entre le Drin et la Mattia, c'est leur territoire actuel. Notez qu'ils parlent l'albanais, bien que proches voisins des Monténégrins et des Bosniaques, qui ont des dialectes slaves.—Les montagnards de l'Albanie centrale disent qu'autrefois leurs hautes vallées étaient habitées par des Serbes. A une époque qu'ils ne peuvent pré-

Digitized by Google

ciser, des Chkipetars ou Albanais, venus ils ne savent d'où, se seraient mêlés aux familles serbes, qui mécontentes de voir prospérer les immigrants, se seraient éloignées ou bien se seraient éteintes dans la misère. A part le vague de ces deux récits, ils ne font que confirmer le fait déjà constant d'une occupation ancienne de l'Albanie par des Slaves. Reste toujours à deviner s'ils ont été chassés par l'invasion d'une horde étrangère ou bien par les premiers habitants du pays, qui subjugués un moment comme les Grecs, seraient parvenus à se débarrasser de leurs envahisseurs.

M. Hahn se déclare pour la seconde de ces hypothèses, et voici en quelques mots les arguments sur lesquels il se fonde. La langue albanaise n'ayant rien de commun avec les idiomes slaves, le peuple qui la parle ne peut avoir fait partie de l'invasion slave, laquelle est incontestable. D'un autre côté, l'histoire n'a pas conservé le souvenir d'une autre immigration assez considérable pour constituer une nation; nulle part on n'a découvert un peuple parlant un dialecte voisin de l'albanais; en un mot, il n'existe aucune trace ni du voyage, ni du point de départ des Albanais, fait inouï et inexplicable si leur arrivée était postérieure à celle des Slaves. La vraisemblance est donc qu'ils sont autochthones.

M. Hahn n'a point examiné l'hypothèse proposée d'une parenté entre les Albanais de l'Épire et les Albaniens du Chirvan ou du Caucase. Je crois en effet que cette supposition, fondée sur une conformité de nom fortuite, ne mérite guère d'être discutée, et que les anciens *Albaniens* (Turcs ou Arméniens) n'ont aucune affinité à prétendre avec nos Chkipetars. Aujourd'hui que l'étude des langues comparées a pris des développements considérables, je ne crois pas qu'un idiome analogue au *chkyipe*, s'il en existait fort loin de l'Albanie, eût manqué d'attirer l'attention des savants qui s'occupent de linguistique et d'ethnographie. M. Hahn fait encore valoir cette considération assez difficile à apprécier pour nous, c'est que les mœurs des Albanais auraient une très grande affinité avec celles des Grecs et des Romains, et pourtant, comme leur langue proclame qu'ils appartienent à une race d'hommes essentiellement distincte, on ne saurait expliquer cette conformité de mœurs que par des rapports anciens avec la civilisation hellénique, lesquels auraient existé à une époque très antérieure aux invasions des Barbares en Occident.

Mais cette conformité de mœurs, que je suis tout prêt d'admettre sur la parole de M. Hahn, suffit-elle pour prouver des relations anciennes entre deux peuples? J'avoue que j'ai quelque peine à voir dans ce fait un argument sérieux. Rien de plus fréquent que d'observer de pareils traits de ressemblance entre des nations qui n'ont jamais eu de rapports les unes avec les autres. En faut-il alléguer un exemple? Je

Digitized by Google

vois, par les *Etudes Albanaises*, que la passion de la vengeance est un des traits caractéristiques des Chkipetars. Non seulement il est reçu chez eux de tuer l'homme qui vous a offensé, mais encore son frère, voire ses cousins et ses arrières cousins. Eh bien! cela se pratiquait et se pratique encore peut-être aujourd'hui en Corse. Il y a même dans le dialecte de l'île un mot pour désigner cette espèce de vengeance; on l'appelle *vendetta transversale*. Doit-on en conclure d'anciennes relations entre les Corses et les Albanais?

L'objection, probablement loin d'embarrasser M. Hahn, lui fournirait peut-être un nouvel argument, et il est homme à nous démontrer que ces deux peuples si éloignés sont peut-être très proches parents. Son système sur l'origine des Albanais pourrait expliquer celle de plusieurs autres nations, celle des Corses, entre autres. Dans les idées du savant Allemand, la nation albanaise serait un rameau isolé de la grande souche pélasgique, cette race mystérieuse dont l'existence en Occident a précédé celle des Hellènes et des tribus italiotes. La question, comme on le voit, tend à s'amplifier considérablement.

Les historiens grecs sont unanimes pour reconnaître que leurs ancêtres trouvèrent les Pélasges en possession de tout le pays qui, plus tard, s'appela la Grèce. Ces Pélasges qui, aux yeux des Grecs, étaient des Barbares (cela veut dire qu'ils ne parlaient pas un dialecte hellénique), étaient venus dans la Grèce, de la Macédoine et de l'Epire. Selon M. Hahn, ils se seraient maintenus dans ces provinces et auraient conservé jusqu'à un certain point leur nationalité. — Que les Epirotes fussent des Barbares, on le concède facilement, car ils n'ont jamais joué un rôle dans l'histoire de la Grèce libre; mais, à l'égard des Macédoniens, on éprouve quelque scrupule à leur donner cette qualification. L'opinion des anciens eux-mêmes paraît avoir varié sur ce point suivant les temps. Lorsque le nom de barbare fut devenu une espèce d'injure, et surtout lorsque les rois de Macédoine commencèrent à exercer une influence prépondérante sur la Grèce, il est à croire qu'on ne chercha pas à éclaircir la question; mais il est certain qu'à une époque où la peur ne pouvait dicter l'opinion, les Macédoniens étaient considérés comme tout à fait étrangers à la race hellénique. Un de leurs rois, Alexandre I, se présenta pour concourir aux jeux olympiques, et d'abord les juges refusèrent de l'admettre. Il gagna néanmoins sa cause en alléguant qu'il descendait d'Hercule, et que partant, il était Grec. Ainsi il reniait son pays. Parmi des peuples entichés de leurs origines héroïques, l'argument était décisif, et un roi de Lacédémone en fit usage avec le même succès pour se faire ouvrir un temple dont l'entrée était interdite aux Doriens. Je suis Héraclide, dit-il, et par conséquent Éolien.

Lorsque les successeurs des roitelets de la Macédoine furent devenus

Digitized by Google

de puissants souverains, leur cour et leur pays perdirent beaucoup de leur caractère national. La Grèce devint pour eux le centre de l'élégance et du goût, ils réformèrent leurs mœurs d'après elle, et probablement le grec devint la langue des honnêtes gens. Alexandre-le-Grand s'écriait, au milieu du Granique : « O Athéniens, je mériterai vos louanges ! » Les grands de la Macédoine se préoccupaient alors de l'opinion des Grecs, comme les gentilshommes Russes du dix-huitième siècle attendaient la renommée de quelque lettré de Paris. Cela n'empêchait pas le peuple et les soldats de rester de francs Barbares et de conserver leur idiome national. Alexandre ordonnait à Philotas, qui avait conspiré contre lui, de se justifier en grec ou en *macédonien*, et le rude guerrier reprochait à son roi de prendre les mœurs des vaincus, d'avoir oublié sa langue et d'avoir besoin d'un interprète pour parler à ses vétérans.

On objectera à M. Hahn que le macédonien pouvait différer beaucoup du grec, et cependant n'en être qu'un dialecte plus ou moins corrompu. Il répond que c'était le pur pélasgique, c'est-à-dire l'ancien albanais, et il s'efforce de le prouver en comparant dans une longue discussion des mots de l'albanais moderne avec le petit nombre de termes macédoniens, plus ou moins estropiés, que nous ont transmis les lexicographes. Avouons d'abord notre incompétence ; mais remarquons en même temps que quelques rapprochements ingénieux ne suffisent point pour décider la question, d'autant plus que M. Hahn lui-même n'hésite point à reconnaître qu'entre l'idiome pélasgique et le grec il devait y avoir une assez grande analogie ; il la compare à celle qui existe entre l'allemand et les langues scandinaves. Or, je le demande, étant donné un mot anglais, dérivé d'une racine commune au saxon et au danois, serait-il facile de résoudre duquel des deux peuples les Anglais l'ont reçu?

Quelle que fût la langue ou le dialecte des Macédoniens, en ne peut guère douter, je pense, qu'ils ne fussent des Barbares plus ou moins hellénisés. L'important serait de connaître l'élément barbare qui entrait dans la composition de ce peuple. Un ethnographe anglais justement estimé, M. Latham, les regarde comme des Thraces, c'est-à-dire des Slaves. M. Hahn croit qu'ils étaient de la même race que les Épirotes et les Illyriens, c'est à savoir des Pélasges. De part et d'autre, on a invoqué l'autorité de Strabon, qui donne raison à chacun, car dans un passage il dit que les Macédoniens sont des Thraces, et plus loin, que le pays des Thraces commence à l'est du Strymon. Le témoignage des mythographes et des poètes, qui a son importance dans une question de si haute antiquité, est décisif en faveur de M. Hahn. On lit dans le Recueil d'Apollodore, dépôt précieux des plus vieilles traditions, que Thesprotus et Macednus furent fils de Lycaon, dont le père fut Pelas-

Digitized by Google

gus. Inutile de faire observer que dans la langue mythologique l'origine des peuples se confond avec celle de leurs héros éponymes. Eschyle, dans les *Suppliantes*, fait ainsi parler Pelasgus lui-même : « Je » suis fils de Palœchthon et Roi de cette terre que possède la race qui » porte, d'après moi, le nom de Pélasges. Je règne sur le pays qu'ar- » rose l'Axius et le Strymon à l'Occident. Dans mon Empire, je compte » la terre des Perrhœbes, et les contrées au delà du Pinde, près des » Péones et des monts Dodonéens. La mer borne mes États. »

M. Hahn, avec la plus louable impartialité, n'a négligé aucun des témoignages contraires à son opinion, et en général il les réfute heureusement. Les guerres continuelles entre les Épirotes, les Macédoniens et les Illyriens n'ont aucune valeur contre l'hypothèse d'une race commune. On ne peut pas davantage tirer de conclusions contre la parenté des trois peuples du fait rapporté par certains auteurs, que, dans leurs relations, ils se sont quelquefois servi d'interprètes, et qu'ils se considéraient réciproquement comme étrangers. A ce sujet, M. Hahn présente une observation remarquable et qui lui est personnelle. L'Albanie moderne est divisée en deux tribus principales, les Gheghes et les Toskes. Entre eux coule le *Chkoumb*, autrefois le Genusus. Chacune de ces tribus à son dialecte, qui ne se distingue à la vérité que par la prononciation et par un certain nombre de mots particuliers. C'est ce qu'on remarque dans nos patois provinciaux : chaque village a ses expressions locales inusitées ailleurs, et cependant le fond de l'idiome reste commun à toute une province. Ces légères différences suffisent pourtant à établir le sentiment d'une nationalité distincte. Le Toske ne considère pas le Gheghe comme un compatriote, *et vice versa*. Quelquefois les gens de villages très éloignés, des gens de Souli, par exemple, et d'autres de Scodra auraient de la peine à se comprendre, et s'il s'agissait d'intérêt graves, il est probable qu'ils se serviraient entre eux d'interprètes. Ajoutons que le cours du Chkoumb, cette limite actuelle des deux tribus albanaises, servait autrefois de frontière entre les Épirotes et les Illyriens. N'est-il pas très remarquable qu'une petite rivière marque encore une barrière que tant de révolutions auraient dû effacer? Cette barrière subsiste toujours dans l'opinion.

La supériorité de la Grèce sur l'Albanie, au point de vue de la civilisation, n'est point douteuse. M. Hahn l'attribue au croisement des races dans la Grèce. La sauvagerie des Albanais ne serait à son sentiment que le résultat de leur isolement. Il leur a manqué un antagonisme national qui aurait développé leurs facultés, et de même que certaines espèces d'animaux acquièrent par le croisement une vigueur nouvelle, le peuple albanais n'a pris une énergie extraordinaire que lorsqu'il s'est trouvé mélangé à un autre peuple. Au moyen-âge, l'in-

Digitized by Google

vasion des Slaves a déterminé en lui une recrudescence de vitalité, qui s'est manifestée par une extension de ses frontières et par la résistance héroïque qu'il opposa longtemps aux conquêtes des Turcs, parvenus à l'apogée de leur puissance.

« La race hellénique, dit Hérodote, a toujours parlé la même langue. » Séparée des Pélasges, encore faible et s'élevant de médiocres com- » mencements, elle a formé une nation puissante en englobant d'autres » peuples barbares. Au contraire, les Pélasges, en tant que Barbares, » n'ont jamais fait des progrès considérables. »

En effet, cet isolement des Albanais dans leur propre pays pourrait bien être la seule cause qui ait retardé leur développement; hors de leurs frontières ils acceptent rapidement la civilisation qu'ils rencontrent. A partir du quatorzième siècle, on voit les Albanais pénétrer dans la Grèce, tantôt en aventuriers, tantôt en conquérants. Bientôt ils dominent dans plusieurs provinces : l'Attique, la Béotie, la Corinthie, l'Eubée méridionale se peuplent d'Albanais; c'est à peine si dans les villes la race grecque conserve une supériorité numérique; dans les campagnes elle est presque entièrement renouvelée. Pendant plusieurs siècles les deux races sont demeurées en présence sans se mêler; la révolution de 1821 les a confondues en une seule nation. Aujourd'hui dans le royaume hellénique, le grec a remplacé la langue chkyipe; elle se conserve à peine par les femmes dans quelques localités, mais on peut prédire que d'ici à peu d'années il ne se trouvera plus en Grèce d'Albanais d'origine qui ait gardé son idiome. Ce phénomène tout récent peut expliquer comment les Arcadiens, Pelasges d'origine, sans avoir reçu de colonisation hellénique, ont adopté le grec et renoncé à leur ancienne langue. La langue grecque, autrefois comme de nos jours, était l'indice évident d'une certaine supériorité reconnue; voilà pourquoi elle est devenue générale.

On en peut inférer, et cette remarque n'a point échappé à M. Hahn, que les Hellènes arrivant en présence des Pélasges, possédaient déjà une civilisation supérieure à celle de ces derniers; leur idiome devait être plus parfait et plus régulier; probablement il devint, même pour les tribus pelasgiques, un moyen de communication presque indispensable. Le général Georgey raconte qu'au plus fort de la guerre de Hongrie, lorsque les insurgés voulaient le plus ardemment effacer toutes les traces de la domination autrichienne, ils étaient réduits, faute de pouvoir comprendre leurs différents dialectes, à parler entre eux en allemand. Le grec a été, pour les Barbares habitant la Grèce, ce qu'a été le latin au moyen-âge, la langue commune de tous les gens instruits.

M. Hahn propose d'appeler l'Albanais le *Pélasge moderne*, de même qu'on appelle grec moderne la langue corrompue qui se parle de nos

Digitized by Google

jours en Grèce. Le pélasge a dû souffrir plus que le grec du contact des idiomes étrangers, n'ayant pas eu l'avantage d'une littérature écrite dans laquelle on pouvait reprendre sans cesse les formes anciennes et nationales. Depuis la guerre de l'indépendance, le grec moderne s'est retrempé en quelque sorte aux sources antiques, et il a suffi de quelques années pour en faire disparaître une multitude de mots étrangers qui s'y étaient introduits. Ces mots ont été remplacés avec la plus grande facilité par des expressions tirées du grec littéral, qui a toujours conservé les respects même du vulgaire. Aujourd'hui que le pélasge a été altéré par le slave, le turc, le grec, l'italien, et même, autant que je puis le croire, par le français, est-il bien possible d'y retrouver sûrement les débris de la langue originelle? M. Hahn l'a tenté et l'on ne refusera pas à ses essais le mérite d'une ingénieuse subtilité, même si l'on doit en contester les résultats. Les recherches étymologiques ne sont jamais bien concluantes, parce que les lois qui président à la transformation des mots sont si élastiques, que souvent, en cherchant une origine, on en découvre plusieurs également probables. Je trouve un exemple assez frappant de cette triste vérité dans la dissertation de M. Hahn sur l'origine des Macédoniens.

Les érudits qui opinent pour une descendance hellénique, après avoir fait remarquer que le fondateur de la dynastie, Caranus, était Argien et Héraclide, reconnaissent facilement une racine grecque dans son nom et dans celui de son royaume. Caranus vient de *kara*, tête, ou, si l'on veut, de *koiranos*, chef, prince; Macédoine, dont le héros éponyme est *Macednus*, de *makednos*, grand, élevé. Or, ce ne sont pas les montagnes qui manquent en Macédoine.

A cela, M. Hahn objecte le peu de vraisemblance qu'a une immigration argienne, partant du Péloponèse, sous la conduite de ce Caranus, environ sept cents ans avant notre ère, pour aller fonder un royaume en Macédoine. Un si long voyage, a de quoi surprendre en effet. Caranus, suivant M. Hahn, serait venu d'une autre Argos, ville d'Illyrie, et son nom serait dérivé de *Caranô*. *Caranô* ne veut rien dire en albanais; mais tout le monde sait (ce qui, en style d'érudit, signifie cinq ou six personnes) que ce mot en crétois signifie chèvre. Or, les Crétois étaient des Pélasges. D'autre part, chèvre se dit *kith* en albanais; *Kithim* est le nom que les peuples sémitiques donnaient aux Macédoniens; il y avait en Macédoine une ville de *Kissos*; en Crète, une ville de *Kittion*. Les Rois descendants de Caranus étaient ensevelis dans une ville nommée Aegea, dont le nom rappelle encore le mot chèvre (*aix*, *aigos*) en grec... Mais pourquoi tant de chèvres? C'est qu'elles jouent un grand rôle dans l'histoire de la Macédoine. Ses anciennes monnaies autonomes portent l'image d'une chèvre. Caranus s'empara d'Aegea en surprenant une porte qu'on avait laissé

Digitized by Google

ouverte pour faire rentrer les chèvres. Perdiccas, autre roi de Macédoine, avait gardé les chèvres. Le mot albanais qui signifie un troupeau de chèvres est *bagheti*, qui dans quelques dialectes devient *magheti*. Convenons qu'entre *magheti* et Macédoine il n'y a que la main.

Qu'on me permette encore de citer une ou deux étymologies. *Larisse* est un nom de lieu des plus remarquables. Presque partout où la tradition a placé des Pélasges, il y avait une Larisse. On rapproche ce nom de ville d'un des cinq ou six mots étrusques que savent les savants, *lars*, titre des chefs. Or, *lars* ressemble fort à *Lares*, dénomination que les Romains donnaient à leurs dieux domestiques, d'après les Étrusques, lesquels, selon M. Lepsius, sont des Pélasges-Tyrrhéniens ou des Tyrrhéniens-Pélasgiques [1]. A ces mots de *lars*, *larisse*, M. Hahn trouve dans l'albanais une racine probable, c'est *liarte*, haut, puissant. Il explique encore tellement quellement les noms des trois villes où, du temps d'Hérodote, la langue pélasgique était encore parlée. *Plaka* (albanais *Plaka* l'ancienne), *Skylake* (*chkoull*, je dépouille), *Kreston* (*Krécht'*, crinière, racine d'oignon) (?).

Tout cela est fort beau mais laisse bien quelques doutes. Pour moi, j'avouerai qu'après avoir feuilleté la Grammaire et le Dictionnaire albanais publiés par M. Hahn, l'antiquité du *Pelasge moderne* m'inspire des soupçons. Je ne parle pas du nombre considérable de mots étrangers que renferme le vocabulaire. Comment pourrait-il en être autrement, lorsque les Albanais, pour une grande partie de leurs besoins, sont tributaires de voisins plus avancés qu'eux en civilisation et parlant des langues écrites et bien formées? Mais ce n'est pas seulement par l'originalité des racines qu'on peut apprécier l'antiquité d'une langue; l'étude des formes grammaticales fournit encore des renseignements curieux qu'il ne faut pas négliger. Je tiens de mon savant ami, feu M. Eugène Burnouf, ce principe de linguistique : c'est qu'une langue ancienne et isolée est synthétique; une langue moderne et mêlée est analytique. Un exemple suffira pour éclaircir cet axiome. Qu'on observe le travail analytique qu'a subi la langue latine dans ses transformations qui ont produit les langues modernes de l'Europe occidentale. En latin, on exprime cette idée : Je suis aimé, par un seul mot : *amor*; en italien et en français, l'idée s'analyse, et au lieu d'un mot il en faut deux ou trois : *son amato*, je suis aimé. Autant que j'en ai pu juger, l'albanais en est arrivé à une période d'analyse à peu près semblable à celle où se trouvent nos langues occidentales. Assurément, cela ne prouve point qu'il n'y ait pas dans cet idiome un fonds très ancien,

[1] M. Lepsius, contrairement à l'opinion commune qui fait arriver en Étrurie une colonie lydienne, suppose que ce pays a été peuplé par des Pélasges arrivant de l'Est à l'embouchure du Pô. Cette hypothèse paraît avoir été adoptée par M. Hahn.

Digitized by Google

mais cela ajoute peut-être à la difficulté de retrouver son origine.

Il semble que l'albanais ait exercé une influence assez remarquable sur la langue grecque, influence, d'ailleurs, facile à expliquer, puisqu'une grande partie de la nation qui parle le grec aujourd'hui est de race albanaise. Ainsi, une des singularités du verbe albanais, c'est qu'il n'a pas d'infinitif, une autre que le futur se forme au moyen d'un auxiliaire. On dit *je veux que j'aime* pour j'aimerai. Dans le grec moderne, il n'y avait pas d'infinitif. On l'a rétabli dernièrement, et c'est une des conséquences de la révolution. Le futur se forme également par un procédé analytique à la manière albanaise : *tha agapô*, j'aimerai. Dans toutes les déclinaisons albanaises, le datif est semblable au génitif; en Grèce, le datif n'a été restauré qu'avec l'indépendance, et les gens qui ne se piquent pas d'helléniser disent encore : *dos mou* au lieu de *dos moi* (*donne de moi*) pour donne-moi.

Il me souvient d'avoir entendu en Grèce une expression qui m'a fort intrigué. On me dit : *ho hilios vacilèvi*, le soleil règne, trône; cela veut dire qu'il se couche. Cette expression est inconnue au grec ancien. Le hazard m'a fait découvrir, je crois, son origine. Il y a certains mots qu'on cherche volontiers dans les glossaires étrangers qui vous tombent entre les mains, le mot Dieu, par exemple. En albanais on dit *Perndi*. La racine paraît être *perndaïgh*, c'est le verbe qui exprime le coucher du soleil. Si j'étais poëte, j'expliquerais comment le majestueux spectacle d'un coucher de soleil en Orient a donné aux Albanais la première idée de la divinité ; en ma qualité d'apprenti étymologiste, je me bonnerai à conclure qu'en baragouinant le grec ils ont traduit leur mot *perndaïgh* par le verbe qui signifie régner, parce qu'ils associaient dans leur propre langue le mot de soleil couchant avec celui de Dieu.

Toute mon érudition albanaise, je la tiens de M. Hahn, mais bien que sa grammaire soit excellente, je n'ai pas fait de grands progrès en *Chkyipe*. Les échantillons de la littérature albanaise que j'avais sous les yeux n'étaient pas faits pour m'encourager dans cette étude. J'avouerai franchement que malgré tout le goût que j'ai pour les poësies populaires, je n'ai pas senti le mérite des chansons dont le savant allemand nous a donné des traductions en vers et en prose. Pour la forme elles offrent une grande analogie avec les chants des Klephtes que M. Fauriel et M. de Marcellus ont rendu presque populaires en France. Pour le fond nulle originalité. On se demande comment un peuple placé entre les Serbes et les Grecs est resté si parfaitement étranger au mouvement poétique de ses voisins, comment les admirables ballades slaves n'ont point trouvé d'écho dans les montagnes des Gheghes, et comment les Toskes, compagnons des Klephtes grecs, n'ont jamais éprouvé leurs inspirations des journées

Digitized by Google

d'escarmouche ou des nuits de bivouac. Dans les prétendues poësies que j'ai sous les yeux je ne trouve guères que des platitudes dignes de servir de devises aux bonbons du *Fidèle-Berger*, ou bien un luxe d'épithètes emphatiques, de roses et de jasmins, d'ambre et de perles qui me paraissent des traductions de quelques troubadours turcs. Je veux cependant donner un échantillon de poésie albanaise, et je choisis une complainte funèbre et un chant d'amour parmi ce qui m'a paru le plus supportable. Cela a du moins le mérite d'être court. Le lecteur est averti que je traduis d'après une traduction.

Dans la complainte, il s'agit d'un *Derven-Aga* (*capitaine du défilé*, c'est-à-dire commandant de gendarmerie), tué dans un engagement avec des bandits.

« Oh! malheur! Derven-Aga! Tes braves sont demeurés là-bas. Ton » sabre, suspendu à la muraille, demande : Où est mon maître? qu'il » me tire? Ton cheval, dans l'écurie, hennit et demande : Où est mon » maître? qu'il me selle, qu'il m'enfourche pour aller se promener! »

Ce dernier trait gâte le commencement, qui promettait. On notera que les sabres et les chevaux qui parlent sont fréquents dans les ballades des Klephtes.

Voici maintenant la chanson d'amour; elle est un peu vive; mais il y a quelque apparence que c'est un impromptu fait après boire :

« Quittons la table, amis; dans nos cervelles il n'y a plus un grain » de raison depuis que ce gentil oiselet est entré dans la chambre pour » faire le lit..... (Par cet oiseau, il faut entendre une fille d'auberge, ou plutôt une demoiselle de bonne maison empressée pour ses hôtes.)

« Ah! si Dieu me faisait mouche, comme je volerais autour de toi! » Comme je papillonnerais dans ta cour! Je me poserais sur ton toit; » puis je me glisserais dans ton sein, je le mordrais, je le ferais (noir » comme de la) poix, et alors on pourrait me tuer. »

Cette poix sent sa sauvagerie; mais après tout, il y a dans cette petite pièce une certaine grâce qui rappelle le *Moriamur mea Lesbia*.

Que conclure de tout ce qui précède? Que M. Hahn a fait un ouvrage intéressant et utile, et que l'Albanie renferme probablement beaucoup plus de Pélasges que de poètes.

P. MÉRIMÉE,
de l'Académie française.

Digitized by Google

LA PRISE D'ALGER

RACONTÉE PAR UN CAPTIF.

On venait de vendre toutes les bibliothèques du Roi Louis-Philippe, et je rôdais, selon mon habitude, devant les étalages des bouquinistes, lorsque j'avisai un petit volume in-18, couvert en papier bleu et doré sur tranche. Il avait pour titre : *Meine Reisen und meine fünfjœhrigen Gefangenschaft in Algier, von Simon Friedrich Pfeiffer*, c'est-à-dire : Mes Voyages et ma Captivité de cinq ans à Alger, par Simon Frédéric Pfeiffer. La première page offrait l'estampille suivante : *Bibliothèque du Roi, Palais-Royal.* Il me sembla que ce livre devait être curieux, et je pris soudain la grave résolution de l'acquérir. La case où il attendait l'acheteur portait une étiquette engageante : *quinze centimes.* Quinze centimes pour un ouvrage doré sur tranche, enlevé à la bibliothèque d'un Roi! Ce n'était pas cher. Je donnai trois sous au marchand, et ce témoignage palpable de la fragilité des fortunes humaines passa entre mes mains avec un droit de propriété absolu.

Rentré chez moi, je me mis à lire le volume. Grande fut alors ma surprise de voir que j'avais fait, sans m'en douter, une précieuse trouvaille. Effectivement, l'auteur du livre a été captif dans la ville d'Alger, de 1825 à 1830; il y serait encore, selon toute vraisemblance, si les Français ne lui avaient rendu sa patrie. Employé d'abord comme marmiton par le ministre de la justice, quoiqu'étudiant en chirurgie, Pfeiffer était, au bout de deux ans, devenu médecin du grand personnage dont il lavait précédemment la vaisselle. Lorsque sa condition fut ainsi changée, rien ne se passa dans la ville sans qu'il en eût connaissance. Il apprit donc une foule de détails, il vit de ses propres yeux un grand nombre de faits, qui sont demeurés inconnus aux divers historiens de l'expédition d'Alger. Les narrateurs français ont observé ou décrit la lutte du point de vue extérieur; Pfeiffer, habitant la régence, a observé, décrit la guerre de l'intérieur. Nos écrivains ignorent des circonstances très graves, très curieuses, qui ont exercé une influence considérable sur les péripéties intermédiaires et sur le dénouement du conflit. La version allemande est indispensable à quiconque veut bien connaître cet épisode glorieux de nos annales militaires. J'ajouterai que le récit du captif est plus intéressant, plus dramatique, plus net et plus coloré que ceux qui ont paru en France. L'auteur possède un avantage inappréciable; il résidait sur les lieux, il connaissait les divers idiomes algériens, il a été mêlé à toutes les catastrophes de la guerre,

Digitized by Google

et elles l'ont rempli de joie ou d'inquiétude; il a vu, en soignant les Barbaresques, des scènes tragiques dont nul homme de nos climats n'a pu être témoin, et qui ne figurent, par suite, dans aucune histoire de notre conquête africaine. On m'adressera sans doute une question que je me suis faite moi-même. Comment un livre si curieux, si important pour la France, est-il demeuré inconnu aux Français, aux historiens de l'Algérie spécialement? Plusieurs causes différentes ont contribué à ce résultat. D'abord, le livre fut publié en juillet 1832, dans la petite ville de Giessen, sur les confins de la Hesse électorale. Il parut modestement, seul et sans appui, sans cette escorte d'annonces, de réclames, d'affiches et de compte-rendus, qui produisent les trois quarts de tous les succès. Il ne franchit donc point le cercle étroit du monde que voyait l'auteur et de l'université où il avait repris le cours de ses études. Je suppose que l'exemplaire du roi Louis-Philippe lui fut envoyé par le narrateur lui-même; or, à cette époque, le prince avait trop d'affaires sur les bras pour lire les ouvrages qu'on lui adressait. Le volume entra donc dans la bibliothèque du Palais-Royal comme dans une catacombe où le silence et l'oubli l'enveloppèrent incontinent. Personne, je crois, n'aurait troublé son repos sans les événements de 1848.

Pfeiffer n'avait que six ans lorsqu'il eut le malheur de devenir orphelin. Des gens charitables pourvurent à son entretien et payèrent les frais de son éducation. A treize ans, il témoigna le désir de se vouer à l'exercice de la chirurgie, pour laquelle il se sentait un goût particulier. Il montra une ardeur peu commune dans ses études, et, aussitôt qu'il eut fait quelques progrès, résolut d'aller chercher fortune au loin. Croyant trouver en Hollande des personnes de connaissance, il prit le chemin de cette humide région. Il n'avait pas plus de quinze ans lorsqu'il atteignit la ville d'Amsterdam, où il fut, selon son espoir, très bien accueilli par un habitant avec lequel il avait déjà été en rapport. Ce digne homme le recommanda vivement à l'amiral Kuvel. Intéressé par l'extrême jeunesse de Pfeiffer, celui-ci contenta son désir et l'envoya, comme praticien en chirurgie, sur un vaisseau de ligne, dans le port du Texel.

C'était un navire-école toujours à l'ancre. Ces espèces de casernes maritimes reçoivent les différents novices, matelots, pilotes, cadets, officiers, chirurgiens et médecins, auxquels on veut donner l'habitude de la mer. Ils servent ensuite à former ou à compléter les équipages des bâtiments qui font voile.

Au mois de décembre 1824 arriva l'ordre de partir. Le gouvernement expédiait dans la Méditerranée la frégate la *Diane*, pour y protéger les navires marchands contre les attaques des Barbaresques. Le vaisseau prit la mer par un bon vent de nord-est, qui l'eut bientôt conduit dans la Manche, où une tempête furieuse l'assaillit. Echappés à ce premier péril, les croiseurs arrivèrent sans autre accident à Gibraltar, puis fendirent les eaux bleues de la Méditerranée. La frégate visita successivement Port-Mahon, les côtes de France, Naples, Malte, et jeta l'ancre à Smyrne. En approchant de cette ville fameuse, le jeune homme était dominé par une sourde tristesse, comme s'il eût pressenti le malheur qui l'attendait dans les environs. Ayant beaucoup de malades à bord, la *Diane* quitta le hâvre de Smyrne et se rendit au port d'Uwrlah, excellente aiguade, très recherchée des vaisseaux, qu'une distance de

Digitized by Google

quelques lieues sépare de la première ville. On descendit les malades sur le rivage, et Pfeiffer y passait presque tout son temps à les soigner. Un soir du mois de juillet 1825, le malheur voulut qu'il sortît avec plusieurs de ses amis et un certain nombre de Grecs, pour aller se promener dans un petit bois. Ils marchaient à peine depuis quelque temps, lorsqu'ils se virent assaillis par une troupe de janissaires qui ne se firent pas faute de les rudoyer, leur enlevèrent tout ce qu'ils possédaient et les mirent presque nus. Les malheureux se trouvaient sans armes. Un janissaire dirigea contre Pfeiffer un grand coup de taille; comme il était assez loin du jeune homme, la pointe seulement de son sabre l'atteignit à la joue gauche et lui fit une blessure longue d'un pouce. Le sang jaillit, mais les scélérats ne lui permirent point de soigner sa plaie : ils le poussèrent devant eux avec ses camarades, et, prenant des chemins détournés, coururent vers Smyrne, où ils n'entrèrent qu'à minuit. D'autres captifs grecs y étaient déjà rassemblés. Tous furent conduits sur un navire algérien qui se trouvait dans le port. Il leva l'ancre et atteignit la haute mer avant que le soleil eût dépassé l'horizon.

Le vaisseau corsaire était un brick de seize canons et portait cent quatre-vingts hommes. Il avait pour capitaine un renégat anglais, appelé Omar, qui semblait bien disposé envers les captifs et se montrait sensible à leur malheur. Outre sa langue maternelle, il savait l'italien, le turc, l'arabe et un peu de hollandais. Il s'entretenait fréquemment avec notre chirurgien d'une manière libre et familière, mais témoignait une vive répugnance pour les Grecs. Souvent il interrogeait Frédéric sur les affaires de l'Europe, sur l'industrie, les arts et les sciences auxquels nous devons notre force et notre richesse; de son côté, il lui apprenait, concernant l'Algérie, une foule de détails qui lui furent très utiles par la suite. Quoiqu'il ne dît rien de sa condition précédente ni de ses aventures, son langage et ses manières attestaient qu'il avait reçu de l'éducation. Par moments, il exhortait Pfeiffer à suivre son exemple, à se délivrer d'un pénible esclavage en reniant l'Évangile. Mais chaque fois que le commandant abordait cette matière, Frédéric gardait le silence; Omar devenait triste et quittait la chambre en soupirant. Quoique l'équipage fut composé d'hommes rudes et barbares, ils ne maltraitaient point les prisonniers; quelques taquineries des matelots leur rappelaient seules leur misérable situation. Pfeiffer attribue ces ménagements insolites à l'humanité du capitaine.

Le voyage eut lieu sans accident, et, le vingt-cinquième jour, la ville d'Alger apparut dans le lointain. Cette vue remplit de joie les corsaires et inspira des sentiments de tristesse à leurs prisonniers; les Mahométans allaient revoir leur famille, les chrétiens allaient subir la dure épreuve de l'esclavage. Mais ceux-ci furent un moment distraits de leurs chagrins par le magnifique spectacle qui se déroulait devant eux. Nous n'essaierons pas de peindre, après tant d'autres écrivains, le panorama d'Alger. Nous emprunterons seulement au récit de Pfeiffer les détails que nul autre n'avait fait connaître avant lui, et qui éclairent l'histoire de la conquête française. Le récit de ses infortunes est sans doute très dramatique, mais il ne nous intéresse que d'une manière accessoire.

Comme l'auteur des *Folies amoureuses*, Pfeiffer fut d'abord employé dans les cuisines d'un grand seigneur; c'était l'*Hassenatchi-Efendi* ou premier ministre,

Digitized by Google

chargé en même temps des finances, de la justice et de la police. Le prisonnier remplissait depuis deux ans ses obscures fonctions, lorsqu'un jour il prit fantaisie à son maître d'aller visiter les esclaves qui travaillaient dans sa cuisine. Ce fut pour le médecin une occasion de faire connaître à l'efendi qu'il pouvait lui rendre des services d'un ordre plus relevé. Quelques semaines après, Son Excellence étant tombée malade, se confia aux soins du jeune Allemand, qui eut le bonheur de la guérir. Dès lors, la position du captif changea; le ministre, dans sa reconnaissance, le nomma son médecin ordinaire, lui donna un logis somptueux, de riches vêtements, et deux *Piskiris* [1] pour le servir; en un mot, notre ami Pfeiffer devient un personnage : le dey le consulte; il gouverne les plus illustres santés.

Cette nouvelle phase de son existence, cette captivité adoucie dura encore à peu près un an; les perfides manœuvres, les propos calomnieux d'un certain Abdallah, vaurien de la pire espèce et neveu du ministre, firent alors sentir à Pfeiffer le poids de ses chaînes. Condamné comme blasphémateur (il avait, dans un moment d'irritation, envoyé au diable Abdallah et le Koran), il venait de recevoir deux cent cinquante coups de bâton et gisait meurtri sur son lit de misère, quand certaines rumeurs venues du dehors lui rendirent l'espérance: il entrevit au loin la liberté. Ici son histoire personnelle commence à éclairer l'histoire générale des démêlés du gouvernement algérien avec la France. Comme on va le voir, sa relation diffère des versions françaises sur beaucoup de points. Quand il rapporte les mêmes circonstances, il les montre sous un autre jour. Il nous donne, en un mot, l'interprétation algérienne, interprétation très curieuse à connaître. Pourtant, il est manifeste que la passion n'a point seule produit les variantes qu'on observe dans la narration de Pfeiffer. Il a vu lui-même plusieurs péripéties importantes, et la description qu'il en trace ne concorde pas toujours avec les récits de nos écrivains. Or, il aimait la France, même avant d'avoir été délivré par ses armes; il loue sans restriction la belle conduite de nos soldats dans Alger. Il a écrit son livre au fond d'une petite ville d'Allemagne, loin de toute préoccupation politique; son témoignage mérite donc la confiance, et les historiens futurs de l'Algérie devront discuter ses assertions [2].

En 1827, la veille du *Ramasan-Beiram*, la plus grande fête de l'Islamisme, les consuls européens se rendirent à la Casbah, pour présenter leurs félicitations au dey, selon l'habitude. Le pacha les reçut tous affablement, hormis l'envoyé français, M. Deval. Celui-ci, ayant vécu longtemps à Constantinople, parlait très bien le turc; il pouvait donc causer avec le dey sans interprète. C'était un avantage, mais il eut des suites fâcheuses. L'année précédente, comme ils conversaient librement, une violente dispute s'était élevée entre eux;

[1] Les *Piskiris* sont, à proprement parler, une peuplade qui habite, sur les confins du désert, un sol presque stérile. L'indigence de la contrée force le plus grand nombre d'entre eux à chercher ailleurs des moyens d'existence. Ce sont les Savoyards et les Auvergnats de l'Algérie.

[2] Après son retour en Allemagne, Pfeiffer reprit l'étude de la chirurgie. Souvent il causait de ses voyages et de ses aventures avec son professeur, M. Schmitthener. Ses récits intéressaient vivement le digne homme, qui lui conseilla de les rédiger pour le public. En tête du livre, il a mis une préface, où il rend témoignage à l'esprit d'observation de son élève, à sa connaissance des langues orientales, à son noble et excellent caractère. C'est une garantie de plus, qui doit nous donner confiance dans l'exactitude de ses renseignements.

Digitized by Google

le pacha, depuis lors, avait témoigné à M. Deval une extrême froideur, pour ne pas dire plus.

Or, voici quelle avait été la cause de leur altercation, d'après les bruits qui couraient dans la ville. Par suite d'anciens traités, les Français devaient payer tous les ans un tribut à l'Algérie, composé d'une somme d'argent, d'une frégate, d'une certaine quantité de poudre et d'un certain nombre de boulets. En récompense, les Mahométans leur accordaient une libre navigation dans la Méditerranée, ainsi que la pêche du corail, près de Bone. Les conventions furent exécutées jusqu'au temps de la République. Le gouvernement français, suivant les Algériens, fit alors prier le pacha de ne point exiger la frégate et les munitions remises annuellement, vu qu'il en avait besoin lui-même pour les guerres qu'il soutenait, promettant d'ailleurs de l'indemniser plus tard. Le dey lui octroya généreusement cette faveur. Par la suite, des mésintelligences survinrent, et, à l'époque de l'expédition d'Égypte, le prince mahométan déclara la guerre aux Français. En 1806, il leur retira la pêche du corail, dont les Anglais héritèrent, leur marine dominant alors dans la Méditerranée. De nouveaux accords eurent lieu postérieurement; la France devait payer ses anciennes dettes, recouvrer son droit de pêche et voir son pavillon respecté des corsaires algériens. Mais les clauses n'en furent pas très fidèlement observées par la première puissance. Elle intervint dans la lutte entre l'Espagne et le dey, pour protéger les navires de la Péninsule. Un jour, les Africains s'emparèrent d'un bâtiment sous pavillon espagnol et le déclarèrent de bonne prise. Il avait à bord des munitions et des vivres d'origine française, qu'il transportait en Espagne.

Le consul de France réclama ce vaisseau. Irrité de ce que ses compatriotes se mêlaient des débats entre l'Algérie et l'Espagne, le Dey refusa de le livrer. A ce propos, il revendiqua impétueusement une somme de 2,500,000 fr., reste d'une créance plus considérable qui datait du temps de la République, pour des fournitures de grains, faites par l'entremise des maisons Bacri et Bosnak.

M. Deval répondit que son gouvernement ne niait pas la justice de la réclamation; mais que les juifs Bacri et Bosnak devant eux-mêmes des sommes importantes à des négociants francais, le ministère avait, par prévoyance, fait remettre les 2,500,000 fr. à la Caisse des dépôts et consignations.

— Suis-je responsable des obligations que peuvent avoir contractées deux maisons juives? s'écria le dey.

Et il demanda, d'un autre chef, une nouvelle somme de 2,000,000.

La dispute s'échauffa sur ces matières, et le dey en garda un vif ressentiment. Une année se passa ainsi, pendant laquelle le despote séquestra les biens du juif Bacri et l'emprisonna étroitement avec toute sa famille : la conquête d'Alger put seule le tirer du cachot.

Durant le mois d'avril 1827, notre consul s'étant donc présenté au palais, le souverain absolu de la Régence lui demanda s'il avait enfin reçu des instructions de son gouvernement, sur les points qu'ils avaient traités ensemble l'année précédente. M. Deval lui répondit que non, mais que dans tous les cas la France était disposée à envoyer une flotte et une armée contre l'Algérie, pour inspirer au dey de meilleurs sentiments.

Digitized by Google

Cette réplique mit le prince hors de lui, et, dans sa colère, il frappa le consul au visage avec le chasse-mouche qu'il tenait à la main; il en même temps lui ordonna de quitter au plus vite le territoire de l'Algérie.

M. Deval sortit immédiatement du palais, se rendit dans sa maison de campagne et y convoqua les représentants des autres puissances. Il chargea l'envoyé sarde des affaires du consulat français. Pour lui, ayant adressé au ministère une relation de ce qui venait d'avoir lieu, il attendit une réponse et le moment de s'embarquer. Le 11 juin, une goëlette mouilla dans la rade, le prit à bord avec six autres Français qui habitaient la ville, et s'éloigna aussitôt. Peu de temps après son départ, une escadre vint bloquer le port. Toute communication extérieure des habitants fut interceptée du côté de la mer. Beaucoup de produits européens ne tardèrent pas à leur manquer; les gens qui avaient jusqu'alors vécu de piraterie, se trouvaient sans moyens d'existence. Des plaintes s'élevèrent de toutes parts. Elles atteignirent les oreilles du dey, que la vue de l'escadre ennemie offusquait d'ailleurs singulièrement. Il ordonna en conséquence de préparer la flotte algérienne et d'attaquer les vaisseaux français. Onze navires corsaires furent bientôt disposés, n'attendant que le signal du prince pour mettre à la voile. Plus de mille habitants s'y étaient accumulés, afin de servir comme volontaires. Parmi les bâtiments se trouvaient une frégate et une corvette; les autres n'étaient que des bricks et des goëlettes.

Ce fut pendant la nuit de *Maûlud*, ou fête anniversaire de la naissance du Prophète, que les navires mahométans levèrent l'ancre, par un magnifique clair de lune. Dès l'aube, les curieux affluèrent sur les terrasses des maisons; Pfeiffer monta au haut du palais, une lunette d'approche à la main. Tout le monde était dans l'attente et gardait le silence le plus profond. Soudain au moment où le soleil se levait majestueusement sur les flots qu'il inondait de lumière, on entendit le premier coup de canon et l'on vit les bâtiments s'élancer les uns vers les autres.

L'escadre française était composée de quatre navires, une double frégate, une corvette, un brick et une goëlette. Le commandant montait la frégate. Lorsqu'il avait aperçu aux premières clartés du jour les onze navires algériens à quelque distance, il avait fait faire des signaux, arborer le pavillon français et tirer un coup de canon. Les barbaresques voguaient sous pavillon britannique, mais ils répondirent tout de travers et mirent eux-mêmes l'ennemi dans le secret de leur ruse. Les deux escadres louvoyèrent et manœuvrèrent alors pendant quelques heures, chacune d'elles s'efforçant de gagner le vent. Ce furent les Français qui prirent cet avantage. Ils s'allignèrent alors et coururent en bon ordre sur les navires algériens éparpillés devant eux. Après leur avoir lâché leur double bordée, ils fondirent au milieu des pirates. Deux bricks musulmans quittèrent dès lors le lieu du combat et prirent le chemin de la haute mer. Les autres navires barbaresques entourèrent les Français; une lutte acharnée commença.

Quatre bâtiments algériens attaquèrent en même temps la frégate, deux autres canonnèrent la corvette, le brick eut à se défendre contre un nombre pareil d'ennemis; la goëlette ne se trouva aux prises qu'avec un seul navire. Les Mahométans déployaient une véritable fureur, mais l'intrépidité française ne leur laissait aucun avantage. Le feu était si vif qu'une épaisse fumée enve-

Digitized by Google

loppait les deux escadres et que, dans ce nuage plein de tonnerres, on voyait seulement palpiter comme des éclairs la flamme des canons. En de rares intervalles, lorsque les équipages faisaient une manœuvre et que le vent emportait la blanche vapeur, on découvrait les flottilles déjà criblées de boulets.

Parmi les bâtiments turcs, un seul montra une vaillance et une habileté supérieures. C'était une goëlette commandée par le renégat britannique, dont j'ai fait mention plus haut et qui avait transporté Pfeiffer en Algérie. Omar eut l'adresse de couper le vent aux Français; après quoi il fondit sur leur goëlette, et, la maltraitant d'une façon terrible, abattit son grand mât, rompit son gouvernail en deux. Le hardi capitaine allait l'aborder, quand l'amiral français donna le signal du départ. La frégate prit à la remorque la goëlette en mauvais état, puis les navires se mettant l'un derrière l'autre, filèrent, vent de côté, dans la direction de la haute mer et furent bientôt hors de vue.

Lorsque les Français eurent ainsi abandonné le lieu du combat, les vaisseaux musulmans regagnèrent le port d'Alger [1]. Ils avaient beaucoup souffert et leurs équipages avaient perdu beaucoup de monde. Trop nombreux et se gênant l'un l'autre, les Algériens n'avaient pu que mourir à leur poste ou recevoir les blessures. Cet échec transporta le dey de fureur : il manda près de lui tous les capitaines, les accabla de reproches, les traita de lâches, et leur dit qu'il éprouvait la tentation de leur faire couper la tête.

Quoique les vaisseaux français ne pussent s'attribuer la victoire, puisqu'ils avaient dû abandonner le lieu du combat, leur habile tactique et leur courage avaient fait sur la plupart des Barbaresques une très vive impression, et ils commençaient à moins dédaigner les chrétiens. Ayant jusque-là exercé impunément leurs déprédations maritimes, ils ne savaient pas que la rivalité de la France et de l'Angleterre avait seule empêché l'anéantissement de leur capitale et de leur odieuse industrie. Ils s'imaginaient que les chrétiens les redoutaient. Lorsqu'ils furent persuadés du contraire, le dey, pour ranimer l'opinion publique, fit répandre la fausse nouvelle que les Français avaient été complètement battus, que les capitaines algériens les auraient détruits s'ils n'avaient écouté leur générosité, mais que leurs navires étant hors de service, ils ne pourraient atteindre leur patrie et périraient en chemin. Si grossier que fût le stratagème, il produisit l'effet voulu. Le peuple donna dans le piége. Nul vaisseau ennemi n'ayant paru devant le port durant quinze jours, cet incident fortifia l'illusion des gens crédules.

Mais voilà qu'un matin huit frégates et corvettes françaises bloquent de nouveau la rade. Il fallut bien reconnaître alors que la France n'était pas découragée, perdue et ruinée. L'imprudence d'un commandant de frégate ranima cependant le courage et l'espoir des indigènes. Il avait envoyé deux chaloupes chercher de l'eau douce à l'embouchure d'un petit fleuve, qui se jette dans la mer à quelques lieues au-dessus d'Alger. Comme elles approchaient de la côte, une violente rafale les poussa contre le rivage : les soldats furent alors obligés de descendre. Ils se trouvaient dans la position la plus périlleuse, car la frégate,

[1] Nos historiens racontent différemment l'issue de la lutte : ils disent que notre escadre victorieuse refoula les vaisseaux africains jusque sous les batteries du port et les força d'y rentrer. Pfeiffer a cependant vu de ses propres yeux tout l'engagement. Laquelle des deux versions est la bonne? Je crois que celle du chirurgien mérite la préférence, surtout à cause des détails qui suivent et qui la confirment.

Digitized by Google

pour ne pas échouer à son tour, prenait le large, et quant à la rejoindre en faisant force de rames, la hauteur et la violence des flots ne permettaient même pas d'y songer. Presque toutes les cartouches étaient trempées d'eau de mer; les Français n'auraient donc su comment se défendre en cas d'attaque. Devant eux se dressait la chaîne de l'Atlas, habitée par une population féroce. Quel parti prendre? Les naufragés délibéraient, lorsqu'un pâtre, les ayant aperçus, alla répandre dans la montagne la nouvelle de leur désastre. Bientôt sortit des gorges de l'Atlas une bande nombreuse de Kabyles, qui s'élança vers les Français avec l'intention de les envelopper. Ce n'était pas bien difficile, car leur troupe se composait d'environ trente hommes, dont un officier, deux lieutenants et deux sous-officiers.

Leur chef leur représenta qu'il valait mieux mourir en se battant comme des braves, ou se jeter à la mer, que de se rendre et de se laisser réduire en servitude. Pour toute réponse, ses compagnons d'infortune s'écrièrent : « Vivent les soldats français ! Vive la France ! » Ils s'adossèrent contre une vieille tour et attendirent résolument les Kabyles. Ceux-ci, au nombre de cinq cents environ, se précipitèrent sur eux avec des clameurs effroyables. Les chrétiens se défendirent vaillamment, mais ils ne pouvaient opposer une longue résistance : les uns tombèrent morts ou blessés, les autres furent repoussés jusqu'au bord de la mer. Lorsque l'officier vit que tous leurs efforts étaient superflus, il s'élança dans les vagues et deux matelots imitèrent son exemple. Comme il ne savait pas nager, les marins le placèrent au milieu d'eux et le soutinrent jusqu'à ce qu'ils fussent recueillis par une chaloupe, que la frégate leur dépêcha, en exposant la vie de ceux qui la montaient.

Les soldats demeurés sur la grève furent massacrés par les Kabyles de la manière la plus féroce. Un seul d'entre eux échappa au malheur commun. Les barbares étaient sur le point de l'égorger à son tour, lorsque la fille d'un cheik courut à lui, jeta un morceau d'étoffe sur sa tête, le prit par la main et le conduisit dans sa demeure. Comme il était blessé très gravement à la tête et à la main droite, elle lui donna d'abord les soins qu'exigeait son état : elle lui offrit ensuite du pain, du miel et du lait, en le pressant avec bienveillance de réparer ses forces. Le même jour cependant, on le conduisit à Alger ; près de lui, on portait les têtes de ses vingt-quatre compagnons.

Hussein-Pacha se fit amener le captif, le considéra très attentivement et ordonna de le conduire vers Pfeiffer, pour qu'il bandât ses plaies. On obéit. Quelles furent la surprise et l'émotion de Frédérick, lorsqu'il se trouva en présence du malheureux jeune homme, lui qui, depuis trois ans, n'avait pas aperçu un costume européen ! L'état du prisonnier de guerre était d'ailleurs bien fait pour attendrir : son visage pâle et tuméfié, le moucholr sanglant noué autour de sa tête, sa main droite blessée qu'il soutenait de la gauche, ses habits tout raides de sang et ses cheveux épars, eussent touché les cœurs les plus durs ! L'étudiant fut si troublé qu'il ne put prononcer un mot. Par un geste, il donna l'ordre de porter le soldat dans sa chambre, car les janissaires l'avaient rencontré en chemin. Il les suivit, et quand il eut congédié tous les curieux, il s'assit près du blessé, lui parla, le consola. Reprenant un peu d'espoir, le captif lui serra la main et se mit à pleurer. Il n'avait pas vingt et un ans ! Pfeiffer sut qu'il se nommait Martin : il le soigna comme un frère pendant dix

Digitized by Google

jours. Les forces lui revenant alors, le ministre le fit conduire dans un de ses jardins, et Frédéric ne le revit plus.

Les têtes de ses camarades avaient été rangées sur la porte de la Casbah. La population ne tarda point à les déloger pour s'en faire un jouet; quelques-unes servirent de boules; d'autres furent brûlées. Ces actes sauvages indignèrent les consuls européens, qui se plaignirent au dey; Hussein-Pacha leur permit d'ensevelir les têtes. Ils les firent donc rassembler, mais ils durent payer chacune d'elles cinq francs à ceux qui les possédaient.

Vers la même époque arriva un ambassadeur du sultan pour presser le Dey d'organiser, comme lui, suivant la méthode européenne, une armée de quarante mille hommes. Le pacha ne voulut point y consentir; il dit qu'il était trop bon musulman pour imiter les innovations des infidèles. Il donna d'ailleurs à entendre qu'il était maître absolu dans l'Algérie, que le Grand-Seigneur ferait bien de s'occuper uniquement de ses propres affaires. L'ambassadeur partit donc sans avoir rien obtenu. Le dey et les janissaires étaient furieux contre Sa Hautesse. Le chef des Croyants leur semblait presque un incrédule.

Plus tard, lorsque la guerre eut éclaté entre la Russie et la Porte, le sultan renouvela son exhortation et menaça le dey de sa colère, s'il ne lui obéissait pas. Il se radoucit néanmoins et lui fit savoir qu'il obtiendrait son pardon, en lui prêtant 7,000,000 de piastres. Mais Hussein ne voulut pas acheter à ce prix les bonnes grâces de Sa Hautesse.

Bientôt après, le pacha d'Egypte, Méhémet-Ali, expédia vers Alger un brick de 16 ou 18 canons, et fit donner à son collègue l'avis bienveillant de ne pas mécontenter le Grand-Seigneur, ni pour le corps d'armée, ni pour les 7,000,000 de piastres. Il lui conseillait en outre de terminer quand même ses démêlés avec la France, lui assurant qu'elle avait de bien autres forces que les siennes et qu'il serait infailliblement vaincu : il offrait d'intervenir comme médiateur. Le dey montra une aveugle opiniâtreté. Non-seulement il ne modifia point ses résolutions, mais il traita d'une manière peu civile le commandant du brick. Tant qu'il resta dans le port, il lui interdit l'usage du tambour, instrument d'origine chrétienne, et cette défense gêna sans doute beaucoup les Egyptiens, qui avaient déjà nos habitudes militaires.

Comme le blocus se prolongeait sans nouvel incident, Pfeiffer retomba dans le lugubre ennui, d'où l'avaient fait sortir les premières hostilités entre la France et les Barbaresques. Dans son désœuvrement, il s'appliquait à différents travaux; il dessina, par exemple, puis coloria tant bien que mal une vue d'Alger et de ses environs. Cette grossière ébauche émerveilla le ministre, et l'esclave profita de la nouvelle faveur qu'il lui témoignait pour obtenir la permission de prendre un maître qui lui enseignât le Turc et l'Arabe. Il passait ainsi son temps comme il pouvait, lorsque le renouvellement de la lutte vint mettre un terme à ses paisibles occupations.

Le 1er août 1829, un vaisseau de ligne français, portant le pavillon parlementaire et le pavillon du dey, entra dans la rade. Il amenait à Alger M. de la Bretonnière, ambassadeur du roi de France, chargé de propositions de paix, sous certaines conditions. Il se rendit deux fois au palais du prince barbaresque pour s'entretenir avec lui. Mais comme ses exigences parurent inacceptables, Hussein-Pacha ne voulut point y souscrire et le congédia même d'une manière assez brutale.

Digitized by Google

Le 3 août, vers midi, le bâtiment français leva l'ancre. Le vent n'était pas favorable à la marche qu'il devait suivre ; il fut donc contraint de passer en louvoyant près des forts. Le commandant avait fait déployer toutes les voiles et fermer tous les sabords. Chaque mât était orné d'un pavillon et un autre flottait à la poupe. Au moment même où le vaisseau partait, Pfeiffer, muni de sa lorgnette, se trouvait sur la terrasse du château. Il vit le bâtiment dériver jusque dans le voisinage des grands forts et des *fumades* s'élever de plusieurs batteries : les fumades sont des signaux que l'on donne en brûlant de la poudre à l'air libre, pour avertir les embarcations de ne pas approcher. Le navire français, qui aurait dû se mettre en panne et ne point continuer sa route, s'il lui était impossible de changer sa direction, parut se soucier fort peu de l'avis et ne montra aucun desir d'y obtempérer. Filant donc son nœud, il arriva sous les batteries du grand fort. Trois fumades s'en élevèrent pour lui intimer l'ordre de prendre le large. L'équipage ne faisant mine ni d'arrêter le vaisseau ni de modifier sa marche, plusieurs coups de canon tirés sur le bâtiment lui annoncèrent qu'il fallait obéir. Mais les Français n'ont point l'habitude de se laisser commander dans un pareil langage : le navire cheminait toujours. Seconde volée plus forte que la première, résultat aussi négatif. Furieux, les Algériens commencent alors une canonnade dans les règles. Le vaisseau était heureusement trop près des forts pour que les batteries pussent lui causer grand dommage ; presque tous les boulets passaient pardessus. Le commandant ne témoigna nulle crainte ; il appela au contraire tout son monde sur le tillac et poursuivit majestueusement sa route, au milieu d'une pluie de projectiles. Le feu dura aussi longtemps qu'il fut à portée du boulet, c'est-à-dire vingt-huit minutes environ.

Pour ne pas assumer sur lui la responsabilité d'un pareil acte, pour faire croire aux Européens qu'il avait eu lieu sans son commandement, le dey exila le ministre de la marine et lui substitua un simple janissaire. La disgrâce imméritée d'Ibrahim courrouça très fort ses amis contre le gouvernement ; aucun d'eux toutefois n'osa prendre sa défense ; seul, un gendre du pacha, nommé Hussein, eut le courage de protester vivement. Il désignait comme auteurs de tout le mal le ministre de la justice et le ministre de la guerre, qui avait aussi épousé une fille du prince ; non-seulement ils avaient préparé la chute de son oncle Jachia, expulsé du ministère de la guerre après dix ans de services fidèles, mais c'était à eux, disait-il, qu'on devait la rupture avec la France ; c'était par leur conseil que le prince avait fait tirer sur le vaisseau parlementaire. Le jeune homme montrait la plus grande violence dans ses récriminations ; il est vrai que, selon l'usage turc, on avait mis son oncle à mort aussitôt après l'avoir destitué. Les deux ministres allèrent se plaindre à leur maître et calomnièrent si bien son gendre, que le dey, dans un transport de fureur, commanda de le séparer d'avec sa fille et de le chasser du harem. Hussein n'avait alors que vingt et un ans, et il aimait beaucoup sa femme. Trois années auparavant, le despote les avait unis, à l'instigation de l'oncle que regrettait le jeune homme. Il fallut employer la violence pour séparer les deux époux : ni leurs prières, ni leurs larmes, ni leur mutuel attachement, ni les supplications de leurs amis et des femmes du dey ne purent fléchir l'opiniâtreté de celui-ci. Son orgueil ne lui permettait pas de révoquer

Digitized by Google

une sentence portée. Il fit partir Hussein pour Tunis, d'où il devait gagner Constantinople; une somme importante, qu'on lui donna, était destinée à subvenir aux frais de son voyage.

Quelques mois après son départ, le prince maria sa femme, encore désolée, avec le nouveau ministre de la marine, Mustapha : il voulait ainsi bannir l'exilé du cœur de sa fille, comme il l'avait banni de ses domaines. Sa rigueur, en cette occasion, passa pour une nouvelle preuve de la faiblesse avec laquelle il se laissait influencer par ses ministres. Elle avait déjà irrité plusieurs janissaires contre lui : les haines qu'avait fait naître le meurtre de Jachia se réveillèrent; ses amis, ceux de l'ex-ministre de la marine et du jeune Hussein, ne tardèrent pas à s'entendre; ils prirent la résolution d'exercer en commun une vengeance terrible. L'attention du dey allait justement être absorbée par de graves catastrophes.

Les espions qu'il entretenait en Italie, à Marseille, à Toulon et à Paris, lui annoncèrent que la France préparait contre Alger une expédition formidable. Deux vaisseaux qui, pendant la nuit, traversèrent heureusement l'escadre en station devant le port, confirmèrent cette triste nouvelle; deux cents navires de guerre et cinq cents transports devaient composer la flotte; elle débarquerait sur les côtes de l'Algérie quarante mille hommes au mois de mai 1830, et se dirigerait probablement vers la crique de Sidi-Feruch, à l'occident de la capitale barbaresque. Le prince envoya des courriers dans toutes les directions pour avertir les beys et les cheiks, pour les sommer de se tenir prêts à lui venir en aide aussitôt qu'il aurait besoin de leur secours. Il commit cependant plusieurs fautes : sa confiance dans son armée était si aveugle, et il méprisait tellement les troupes françaises, qu'il dédaigna de fortifier la ville, quoiqu'elle fût tout ouverte du côté de la terre; bien mieux, il croyait la Casbah imprenable et pensait pouvoir s'y maintenir durant des années, nonobstant les efforts de l'ennemi. Par suite de ces illusions absurdes, comme aussi par avarice, il négligea de réunir près d'Alger des troupes suffisantes, et laissa les corps qui devaient empêcher le débarquement à cinq et dix lieues de la capitale. Ce fut une circonstance heureuse pour les Français, comme on le verra tout-à-l'heure. Les seules mesures que prit le ministre de la guerre ou *Age-Efendi*, consistèrent à augmenter la garnison de quelques centaines d'hommes, et à mettre de nouveaux canons sur la batterie placée près de Sidi-Feruch; on approvisionna aussi de blé et d'orge les magasins de la ville et des environs. Du côté de la mer on fit de plus grands préparatifs, le port surtout fut mis dans un état de défense imposant; on construisit alentour une suite de forts et de bastions, que l'on prolongea à droite et à gauche, et qui n'occupait pas moins de sept ou huit lieues. Le ministre y plaça des hommes, y rassembla des vivres et des munitions en quantité suffisante; on ferma l'entrée du port au moyen de trois fortes chaînes, derrière lesquelles les vaisseaux algériens purent d'autant mieux se croire en sûreté, que cinquante chaloupes canonnières les protégeaient, dix-huit portant des mortiers, les autres des pièces de gros calibre. Le peuple était généralement bien disposé pour le prince; dans le district de Blidah seulement régnait contre lui une certaine animosité. Le *kaïd*, ou gouverneur de la province, ayant fait arrêter deux cheiks des Kabyles, parmi les montagnes situées autour du chef-lieu, les montagnards

Digitized by Google

prirent les armes, s'emparèrent de Blidah, et délivrèrent leurs chefs. Le dey voulut d'abord punir cette rébellion, mais comme les insurgés se mutinaient de plus en plus et le menaçaient de ne point le soutenir dans sa lutte contre la France, s'il continuait à les traiter avec la même rigueur, il changea tout à coup de politique. Non content de leur pardonner, il offrit aux principaux de leurs cheiks des sabres magnifiques et des burnous rouges bordés de franges d'or. Le ressentiment de la population, toutefois, n'avait pas encore eu le temps de se calmer.

Les choses en étaient là, quand un espion, vers le commencement du mois de mai, annonça que la flotte française, ne comptant pas moins de six cents voiles, venait d'abandonner le port de Toulon. Le dey s'empressa de publier la nouvelle dans la ville et dans toute la Régence, exhortant les populations à ne pas redouter les Français, à compter sur l'appui d'Allah et sur leur propre bravoure. Ceux des Kabyles et des Arabes qui n'avaient point le droit de porter des armes, obtinrent la permission d'en faire usage. L'avis fut partout répandu que deux coups de canon, tirés dans Alger, signaleraient l'approche de l'ennemi, dès que la flotte européenne se montrerait au loin; que les hommes des différentes tribus devaient alors accourir pour empêcher le débarquement des Français, ou pour leur rendre funestes leurs premiers pas sur la terre africaine.

Leur flotte avait réellement quitté les eaux de Toulon à l'époque désignée, mais elle fut dispersée par des vents contraires et par des tempêtes; le plus grand nombre des vaisseaux durent même relâcher dans les ports de Mayorque et de Minorque.

Deux bricks français, qui naviguaient de conserve, furent poussés tellement près de la côte algérienne qu'ils y échouèrent: la négligence de certains officiers y contribua autant que l'orage. Un des bâtiments suivait l'autre à si peu de distance, que quand le premier s'ensabla, le second n'eut pas le temps de virer de bord, ni même de fermer ses voiles; il fut poussé sur la grève, sans espoir de salut: les vagues bondissantes les avaient lancés tellement loin, que la mer tranquille ne pouvait plus les mettre à flot.

Les deux équipages formaient ensemble un total de deux cents hommes, qui jugèrent opportun de débarquer. Ils se trouvaient dans une anse, à huit ou dix lieues d'Alger, du côté de l'est; quand ils eurent examiné le terrain, ils délibérèrent pour savoir s'ils se mettraient en route vers la capitale de la Régence, ou camperaient sur les lieux, jusqu'à ce que la nouvelle de leur malheur fût parvenue aux oreilles du dey, et qu'il les fît amener devant lui. Pour leur malheur ils prirent la dernière résolution; dès le lendemain matin, un millier de Kabyles les enveloppèrent, criant sans relâche: « Meurent les maudits Français! » Parmi ces derniers se trouvait un individu originaire de Malte, qui comprenait la langue des Kabyles et la parlait assez couramment. Pour tâcher de sauver ses compagnons et lui-même, il s'avança et dit aux montagnards que les naufragés étaient des Anglais; or, cette nation vivait en bonne harmonie avec les Algériens: il pria donc les assaillants de mener les deux équipages au consul de la Grande-Bretagne et à l'invincible dey, action pour laquelle le roi d'Angleterre leur donnerait une magnifique récompense.

Ce discours les étonna; ils se mirent à causer, à discuter ensemble, puis

Digitized by Google

crièrent au Maltais que, s'il ne les abusait point, ni lui ni ses compagnons ne perdraient un seul de leurs cheveux. Leurs commandants s'approchèrent alors, quoique avec une certaine défiance, pour souhaiter la bienvenue aux Français; les officiers leur remirent leurs armes, et les deux équipages furent menés dans les habitations des montagnards. Là on leur offrit de la viande séchée au soleil, du pain, des olives, des dattes et des figues : les Kabyles expédièrent ensuite un messager, pour instruire leur souverain de ce qui avait lieu; mais l'estafette, à ce qu'on disait dans Alger, ne put franchir le Buberah, gonflé par les pluies. Après un jour entier d'attente vaine, il aperçut quelques Arabes sur l'autre bord, leur apprit la nouvelle et les chargea de la transmettre au dey.

Le prince ne douta pas un moment que le vaisseau naufragé ne fût un navire *français;* il en ressentit une grande joie, aussi bien que tous les Musulmans qui eurent connaissance du fait; ils le regardèrent comme un événement de bon augure, par lequel le sort leur annonçait de favorables dispositions pour eux. Puisque le Prophète sévissait déjà contre les infidèles, les croyants devaient espérer une longue suite de triomphes. L'autocrate ordonna au ministre de la guerre d'envoyer sur les lieux un officier qui amènerait les captifs; l'Aga-Efendi expédia son bourreau en chef, nommé Hassan, lequel atteignit les bords du fleuve, trois jours après le naufrage des deux vaisseaux; il fit de là parvenir aux Kabyles l'ordre de lui remettre les prisonniers. Cet ordre, malheureusement, arriva trop tard, et ne sauva que la moitié des prisonniers.

Le surlendemain de leur échouement, les Kabyles, on ne sait pour quel motif, les avaient séparés en deux troupes, dont l'une fut conduite dans un village situé à plusisurs lieues du premier, vers l'intérieur des terres. Le troisième jour, pendant que les montagnards tiraient des vaisseaux ensablés tout ce qu'ils renfermaient, un autre navire parut près de la côte et dirigea contre eux une vive canonnade, si bien que le fils d'un de leurs cheiks fut tué sur place. Les Kabyles poussèrent alors des gémissements et des cris de fureur, s'élancèrent du côté de leur village, et, pour apaiser leur soif de vengeance, massacrèrent impitoyablement leurs prisonniers. Deux Français, un sous-officier et un matelot, échappèrent seuls au carnage, grâce à leur présence d'esprit et à leur bravoure. Enfermés dans une même chambre, ils y trouvèrent une pioche et une cognée; trois Kabyles étant venus pour les égorger, ils les tuèrent, puis s'enfuirent dans les bois, et prenant la direction d'Alger, y arrivèrent sains et saufs au bout d'une semaine.

Lorsque les habitants de l'autre village apprirent vers le soir ce qui s'était passé, ils éprouvèrent la tentation d'exterminer aussi leurs captifs. Ils délibérèrent longtemps, avant de prendre une résolution, et demandèrent au Maltais si lui et ses camarades étaient vraiment nés en Angleterre: pendant qu'ils lui faisaient cette question, ils lui mirent un poignard sur la gorge. Le Maltais ne sourcilla point et affirma de plus belle. Les montagnards étaient dans l'incertitude, quand le messager de l'exécuteur en chef arriva : l'ordre qu'il leur transmit termina leur conférence et délivra les Français de leur pénible anxiété. On les conduisit sur les bords du Buberah, qui était alors rentré dans son lit, *à ce qu'on disait*, de sorte qu'ils purent le traverser sans péril. Hassan leur fit donner des mulets, et l'étrange caravane se mit en chemin pour Alger.

Digitized by Google

Comme ils approchaient de la ville, une grande foule de peuple vint au-devant d'eux; ces milliers d'hommes criaient de toutes leurs forces. « Victoire et prospérité aux Musulmans, honte et défaite à leurs ennemis! » La populace était dans l'enthousiasme et se pressait tellement pour voir les prisonniers, que la marche d'un certain nombre d'entre eux fut suspendue; leurs ennemis profitèrent de la circonstance pour les maltraiter. En ce moment arriva une troupe de janissaires armés de bâtons, qui se mirent à frapper sur les têtes, sur les dos, sur les reins, sur les épaules, et calmèrent promptement l'allégresse de la multitude : elle s'enfuit dans toutes les directions. Les Français furent alors conduits à un vaste édifice, nommé la *Taberna*, où l'on incarcérait jadis de nombreux captifs européens; on les y enferma également, quoique des Juifs eussent loué le local, pour y fabriquer de l'eau-de-vie de figues. Comme les Kabyles avaient enlevé à beaucoup d'entre eux une grande partie de leurs vêtements, que plusieurs étaient presque nus, le dey leur envoya des habits d'esclaves. Le matin et le soir on leur apportait une maigre nourriture, qu'ils mangeaient avec peine. Mais bientôt l'envoyé sarde, chargé d'affaires des citoyens français en l'absence de leur représentant naturel, demanda et obtint la permission de remettre aux naufragés quelques petites sommes, moyennant lesquelles ils purent se faire servir par les Juifs du voisinage.

Le même jour que les prisonniers, arrivèrent dans la capitale les têtes de leurs compagnons égorgés, que les montagnards venaient vendre à l'émir. Il y en avait quatre-vingts et quelques : on avait mis les unes dans des sacs, passé aux autres des cordes dans le nez et dans les oreilles, puis on les avait chargées sur des mulets et des chameaux. Quand les meurtriers s'arrêtèrent devant la porte de la Casbah, Hussein leur fit donner cinq cents francs pour chaque tête. On les rangea ensuite au milieu de la petite place qui précède le palais, et la canaille, se pressant à l'entour, insulta ces restes malheureux, cracha héroïquement sur ces visages glacés par la mort. Le lendemain, comme ils répandaient une très mauvaise odeur, sous une température de quarante degrés, le prince en fit cadeau à la multitude, qui traîna les têtes devant la porte de la ville, en leur faisant subir mille outrages; mais le consul de Sardaigne finit par envoyer les janissaires composant sa garde pour les racheter et les ensevelir.

Telle est l'histoire des naufragés, d'après la version qui circula dans la ville et que répétèrent avec plus ou moins d'exactitude les feuilles publiques de l'Europe. Mais un jour que d'excellent rhum avait délié la langue de Jousouf (c'était le nom du professeur qui enseignait l'arabe au médecin), il lui conta l'aventure d'une manière toute différente. Il lui assura que les Kabyles n'avaient pas tué les Français de leur propre mouvement, qu'un ordre secret, parti d'Alger, leur avait prescrit d'en mettre à mort pour le moins une moitié, attendu qu'ils venaient de France et non pas d'Angleterre. Qui avait donné cet ordre? Etait-ce le dey, un ministre ou quelque marabout? Le *Hotcha* ne le savait point, mais selon toute apparence il ne fallait pas l'attribuer au prince; car ses ministres, pleins de haine pour les chrétiens, avaient déjà commis à son insu des atrocités du même genre, et les marabouts, non moins fanatiques, exerçaient sur le peuple une influence prodigieuse, qu'ils entretenaient par toutes sortes de ruses.

Digitized by Google

Si le malheur des deux équipages avait rempli la foule d'une joie irréfléchie et stupide, les hautes classes ne partageaient point cette allégresse. Tourmentées d'une sombre inquiétude, elles auguraient mal de l'avenir. Le commerce était arrêté, les expéditions maritimes suspendues; les Français allaient débarquer d'un moment à l'autre, et nul ne pouvait prédire comment finirait la lutte. Ces tristes idées préoccupaient surtout les Arabes et les Turcs. Ceux-ci particulièrement se trouvaient dans une position critique. Formant la milice spéciale du dey, étrangers, haïs, peu nombreux, ils pouvaient périr sous les coups de la population révoltée comme sous ceux des Européens. Ils avaient été jusqu'à douze et quatorze mille, et alors même tenaient difficilement les Africains sous le joug, quoique la plupart de ceux-ci fussent sans armes; mais la rupture avec le sultan et le blocus les empêchaient depuis quatre ans de recevoir des renforts; beaucoup mouraient, d'autres désertaient; des troupes de cinquante et soixante hommes émigraient pour Tunis, le Maroc et l'Egypte. Cette garde étrangère se trouvait donc réduite à six mille individus. Or, ils avaient excité contre eux les plus profondes haines, car ils n'épargnaient aux habitants de la Régence ni les actes d'oppression, ni les insultes, ni les mauvais traitements. Au fur et à mesure que le nombre de leurs persécuteurs diminuaient, les Algériens relevaient la tête, faisaient valoir leurs droits, repoussaient les ou trages des Turcs, forçaient l'émir à leur accorder de nouveaux priviléges. Ils finirent même par rosser les janissaires, quand l'occasion s'en présentait. Pfeiffer entendait souvent les prétoriens se dire entre eux: « Le sort a changé. Laissons aller ainsi les choses pour le moment, notre tour reviendra. Vous verrez, maudits Arabes, lorsque la guerre avec la France sera terminée, que le sultan et le dey vivront en bonne intelligence et que nous n'aurons plus besoin de votre aide, vous verrez comme nous vous châtierons, comme nous vous forcerons de nouveau à plier les genoux. » Parlant ainsi quand ils étaient seuls, ils montraient beaucoup de condescendance envers les Africains, et tâchaient, provisoirement, de se tenir en bons termes avec eux.

Hussein-Pacha, qui connaissait très bien les dispositions du peuple, était fort soucieux. Il avait perdu le sommeil; une tristesse continue environnait son front de nuages. Il passait le jour dans la mélancolie, et souvent des rêves affreux le chassaient la nuit de son harem. Quand la lune baignait la ville de sa douce et poétique lumière, l'Européen vit plus d'une fois l'émir se promener sur la terrasse de son palais, enveloppé dans un manteau, et dirigeant par intervalles une lunette d'approche du côté de la mer. Il fit recommander secrètement à ses Turcs de se conduire avec sagesse et modération envers les Africains, de ne pas les irriter, d'endurer même patiemment leurs offenses, attendu qu'on avait besoin d'eux. Lui-même leur adressa des manifestes caressants, où il multipliait les promesses: à l'en croire, il n'avait entrepris cette guerre que par amour pour eux et par sollicitude pour leurs intérêts, puisque les mécréants voulaient conquérir Alger, réduire la population en servitude et planter sur les minarets le signe abhorré du Christianisme. Il appela près de lui les cheiks les plus influents, leur donna des manteaux de pourpre, des montres, des sabres aux fourreaux dorés. Ses ministres firent, d'après ses ordres, des pèlerinages aux tombeaux des marabouts, y sacrifièrent des moutons et des bœufs,

Digitized by Google

distribuant d'ailleurs de l'argent à la foule qui les entourait. L'émir poussa même si loin la flatterie et les prévenances, qu'il destitua le grand-muphti, parce qu'il était d'origine turque, et mit à sa place un Arabe, chose qu'on n'avait point encore vue. Il envoya de petits dons à tous les imans, pour qu'ils implorassent par des prières publiques l'aide du Prophète et des saints islamites. Dans les mosquées, sur les places et dans les rues, les prêtres commencèrent donc à faire de pompeux discours, à exalter sans mesure le pouvoir des marabouts. Sidi-Abd-el-Kader, Sidi-Abdrachman et Sidi-Weled-Dede étaient surtout les objets de leurs emphatiques déclamations; ils avaient déjà sauvé plusieurs fois la ville et la protégeraient encore. Le fanatisme populaire s'échauffait : la multitude répétait nuit et jour des oraisons, suppliant cette trinité sacro-sainte d'engloutir jusqu'au dernier Français dans les abîmes de la mer.

C'était l'époque où les Musulmans célèbrent le *Kurbahn-Baïram*, autrement dit les fêtes de Pâques. Un événement tragique interrompit la solennité. On découvrit une conjuration ayant pour but de mettre à mort le dey et tous ses ministres, puis de changer la forme du gouvernement. Quarante-six janissaires avaient résolu de venger la mort de Jachia, leur ami et leur bienfaiteur, et voulaient tirer le pays de la situation pénible où il se trouvait. Une fois délivrés de Hussein-Pacha et maîtres de la Régence, ils seraient entrés en négociation avec l'ennemi, auraient fait des sacrifices importants pour acheter la paix et, si la France avait repoussé toutes leurs propositions, ils se seraient jetés entre les bras de l'Angleterre, pour ne point subir le joug de sa rivale. Voici quel était leur plan : le premier jour de la fête du Baïram, chacun d'eux, armé d'un poignard et d'un pistolet, devait se rendre à la Casbah, chose facile, puisque le matin de ce jour l'émir recevait tout le monde, écoutant les félicitations de ses sujets et leur donnant sa main à baiser. Pendant la cérémonie, les conspirateurs avaient l'intention d'attaquer le dey et ses ministres, de leur couper la gorge ou de leur faire sauter la cervelle, après quoi leur chef, nommé Mustapha-Fetcha, eût été investi par eux de la souveraine puissance. Mais il est rare que le secret des conjurations ne soit point vendu : la veille de la fête, un des conspirateurs alla trouver le dey et lui révéla toute l'intrigue. Le pacha devint furieux, car il ne croyait pas avoir mérité une semblable haine ; il avait fait, selon ses idées, ce qu'il pouvait pour le bonheur de son peuple. Il ordonna d'arrêter les instigateurs du complot et de les étrangler sur-le-champ; au bout d'une heure, tous les sept avaient péri. Leurs complices furent seulement bannis de la ville, car ce n'était que des janissaires inférieurs, séduits par de l'argent et de brillantes promesses. Dans le nombre se trouvait un vieillard aveugle : conduit en présence de l'émir, il avoua que la misère seule l'avait entraîné à jouer, moyennant récompense, le rôle d'espion pour les ennemis du pacha. Hussein lui donna une petite somme et un burnous rouge, puis l'exila dans la province d'Oran. Il conçut dès lors une haine violente contre ses janissaires, qu'il appellait auparavant ses fidèles et dont il espérait être soutenu en toute circonstance. Il lui semblait affreux d'avoir à craindre les hommes mêmes qu'il avait comblés de bienfaits. Aussi témoigna-t-il, depuis cette époque, beaucoup de méfiance pour son entourage; il se plaignait sans cesse de la dissimulation des Turcs et de leur perfidie. Hussein reporta sur ses esclaves, sur les Africains libres, les sentiments que lui inspirait autrefois sa milice prétorienne.

Digitized by Google

Enfin, la nouvelle qu'on apercevait la flotte française remplit la ville de bruit, d'agitation et d'effroi. Tous les habitants grimpèrent à la hâte sur leurs terrasses, pour voir de leurs propres yeux arriver l'ennemi. Deux canons de soixante donnèrent le signal convenu, des messagers à cheval coururent porter l'annonce du péril dans toutes provinces de la Régence. C'était le matin: le soleil venait de se lever, et à mesure qu'il dissipait le brouillard qui couvrait la mer, les Africains voyaient se déployer majestueusement la flotte française. Elle occupait une immense étendue. Le vent du matin lui était favorable et elle approchait rapidement de la ville. Mais parvenue à quelques lieues, elle changea de direction, tourna vers l'ouest et sembla défiler exprès devant Alger, comme pour faire montre de sa puissance. Le nombre et la force de ses vaisseaux frappèrent les Musulmans de terreur. Ce spectacle magnifique au contraire enivrait le médecin de joie: il était pour lui une promesse de délivrance. Craignant de trahir l'émotion qu'il éprouvait, il se retira dans sa chambre, où il put lui donner un libre cours.

A six lieues de la ville, dans la direction de l'Ouest, s'élève un promontoire appelé *Sidi-Feruch* : c'était l'endroit que les Français avaient choisi pour débarquer. Son nom lui vient d'un marabout, enterré au milieu d'un petit fort construit sur la hauteur. Le ministre de la guerre, qui s'y était posté avec quelques milliers d'hommes, envoya dans l'après-midi un messager au dey pour lui apprendre « que les Français avaient entièrement détruit le fort de Sidi-Feruch et, malgré sa résistance opiniâtre, avaient fini par débarquer; si bien qu'au moment où le cavalier partait, vingt mille d'entre eux étaient déjà sur le rivage. » L'émir lui fit répondre de gagner les hauteurs de Staouéli, qui bornent et dominent la plaine de Sidi-Feruch, de s'y maintenir à tout prix, et d'y attendre les forces que les beys et les scheiks ne manqueraient point de lui amener dans l'espace de quelques jours. L'Aga-Efendi exécuta ponctuellement ces ordres, s'établit sur le plateau, y dressa plusieurs batteries avec des canons de gros calibre, et resta complètement immobile, sauf les petites escarmouches d'avant-postes, dont ne pouvaient s'abstenir les sauvages africains. Tous les jours, des milliers d'Arabes et de Kabyles arrivaient au camp. Le bey de Constantine amena environ douze mille hommes, celui de Titteri huit mille, et son chélif trois mille [1]; le chélif du bey d'Oran six mille, les cheiks des Kabyles indépendants seize ou dix-huit mille, et l'acmin des Mussabis quatre mille de ses farouches subordonnés [2]; de sorte que, sans compter la garde turque et les habitants d'Alger, qui accouraient en foule, cinquante mille hommes au moins se trouvaient réunis autour du ministre de la guerre.

Quand ces forces imposantes furent ainsi rassemblées sur le plateau de

[1] La régence se divisait en trois *beïliks*, ceux de Titteri, de Constantine et d'Oran; les beys étaient choisis par l'émir, qui les déposait ou les faisait étrangler, selon son caprice; les beys avaient à leur tour des officiers, qui gouvernaient sous leurs ordres, et qu'on nommait des chélifs.

[2] Les Mussabis sont une tribu laide, sale et grossière, établie sur les confins du Sahara, et qui s'occupe beaucoup de la traite des noirs. Au seizième siècle, ils prirent le fort dit *de l'Empereur* et massacrèrent la garnison que Charles-Quint y avait mise. Depuis lors ils jouissaient de grands priviléges; eux seuls, par exemple, avaient le droit de tenir des bains et des moulins publics à Alger. Au reste, les professions les plus lucratives leur étaient réservées.

Digitized by Google

Staouëli, le dey envoya l'ordre d'attaquer l'armée française, qui n'était pas aussi nombreuse, et de l'anéantir. L'idée d'une prochaine bataille remplit le camp de joie; tous les Mahométans étaient persuadés que, le lendemain, les troupes européennes seraient détruites jusqu'au dernier homme. Beaucoup d'Africains et de Turcs ne pouvaient contenir leur ardeur; ils s'élançaient par grosses troupes et allaient harceler leurs adversaires. Pendant ces escarmouches, qui entretenaient une fusillade continue, il se passa dans l'armée indigène un événement dont les suites devaient être des plus graves; il contribua fortement à la ruine de l'Islamisme en Algérie et à la victoire des Français.

Depuis le débarquement des Européens, le dey avait mis leurs têtes à prix. Au commencement, on lui en apportait peu, et il payait chacune deux cents et deux cent cinquante francs, pour stimuler le zèle des soldats; mais quand les têtes se multiplièrent, il diminua la récompense. De quarante et cinquante dollars [1], il descendit d'abord à trente, puis à vingt, puis à dix, puis à cinq, et il finit par ne plus rien donner. On inscrivait seulement les noms des individus dans un livre, afin de les rémunérer après la conclusion de la guerre. Durant l'époque où les têtes avaient encore une grande valeur, un janissaire tua d'un coup de feu un Kabyle embusqué avec lui dans un buisson, pour aller vendre sa tête au pacha, comme celle d'un Français. Il croyait n'avoir été vu de personne, et se hâta de trancher le cou de sa victime. Mais d'autres Kabyles, blottis près de là, derrière des rochers, l'avaient aperçu, et le défunt était justement leur ami. Poussant des clameurs effroyables, ils se jetèrent sur le Turc avec des transports de rage, et l'eussent mis en pièces, si d'autres janissaires n'étaient venus à son secours. Les Kabyles demandaient une satisfaction éclatante, et voulaient que l'assassin fut exécuté immédiatement. Les Turcs s'efforcèrent de les apaiser; quand ils virent qu'ils n'y réussissaient point, ils proposèrent aux montagnards de conduire le meurtrier devant l'Aga-Efendi, pour qu'il fût du moins jugé d'après les lois turques. Les Kabyles y consentirent, mais voulurent mener eux-mêmes le coupable au ministre. Interrogé par celui-ci, le janissaire affirma qu'il n'avait point tué volontairement le Kabyle, que le défunt ayant la tête nue, ses longs cheveux le lui avaient fait prendre pour un Français. L'aga, qui était lui-même un Turc, déclara que, les choses ayant eu lieu de la sorte, le janissaire était innocent et, afin de le soustraire à la fureur des montagnards, l'envoya dans la capitale. Après avoir commis cette injustice, il eut l'imprudence d'adresser aux Kabyles des paroles très dures.

— C'est bien fait, leur dit-il, si l'on vous tue par mégarde; pourquoi ne portez-vous point des turbans, comme les autres sectateurs du Prophète?

Cette iniquité, ces injures irritèrent si fort tous les Kabyles présents à l'armée, qu'ils résolurent de se venger des Turcs le plus tôt possible; et ils n'eurent pas besoin d'épier longtemps une occasion favorable.

Le lendemain matin, le soleil était à peine levé, lorsque Pfeiffer et les habitants restés dans la ville entendirent plusieurs coups de canon; c'était le signal de la bataille que le vent leur apportait de l'ouest. Bientôt d'effroyables détonations résonnèrent du même côté. Aux salves de la grosse artillerie succédait le sourd tonnerre de la fusillade. Cent mille hommes étaient en présence.

[1] Le dollar vaut cinq francs.

Digitized by Google

Vers dix heures du matin, un courrier arriva du champ de bataille; il apportait au pacha la nouvelle que, de très bonne heure, toute l'armée algérienne était sortie de ses lignes et avait attaqué avec emportement les Français, que, depuis lors, on montrait de part et d'autre une égale fureur, mais que, sans le moindre doute, avant le coucher du soleil, l'armée française serait vaincue et même exterminée. L'émir, qui était dévoré d'inquiétude, éprouva des transports de joie en entendant ces paroles; il fit au courrier des présents magnifiques. L'heureux message vola de bouche en bouche et les Algériens célébrèrent d'avance leur prochaine victoire. Pfeiffer était peut-être le seul qui ne crût pas entièrement à cette nouvelle; si quelques doutes lui venaient sur l'issue de la bataille, si les Français ne lui paraissaient point supérieurs à l'armée turque en nombre et en courage, il avait foi dans la tactique européenne, dans le génie militaire de la France. Jusqu'à onze heures du matin, le bruit de la bataille continua sans interruption; mais alors, au grondement de l'artillerie et de la fusillade succéda tout à coup un silence de mort. Les habitants de la ville crurent que l'armée française était battue et que le massacre commençait. Pfeiffer entendit même plusieurs Algériens émettre le vœu qu'on ne les tuât pas tous, qu'on en amenât quelques-uns à Alger, pour leur couper les oreilles et les envoyer ainsi mutilés au Roi de France.

Quels furent donc le trouble et l'effroi, lorsque dans l'après-midi, vers deux heures, les premiers fuyards indigènes apportèrent la nouvelle qu'à onze heures, au moment où la bataille était le plus acharnée, où la victoire commençait à se décider en faveur des Musulmans, les Kabyles s'étaient soudain retirés, comme par suite d'une convention, et, prenant leur course, avaient tout renversé sur leur passage. Ce reflux d'hommes mit l'armée dans le plus grand désordre. Ils criaient : « Nous sommes vaincus, fuyons, sauve qui peut! » et ils s'élançaient vers les montagnes [1]. Les Français avaient profité de la circonstance, et, pendant que les tambours battaient la charge, avaient escaladé les hauteurs de Staouëli, au cri de : *Vive le Roi!*

Ce mouvement acheva de jeter les troupes algériennes dans la confusion; il leur devint tout à fait impossible de résister aux baïonnettes françaises, et chacun se sauva. On n'entendait que les mots : *Scherr Allah! Sudur-Robbi!* Que Dieu ait pitié de nous! que Dieu nous protège! — Les Français tournèrent bientôt les canons turcs, dont ils venaient de s'emparer, contre les fuyards, augmentant ainsi leur précipitation et leur frayeur, portant à son comble le désordre de l'armée vaincue. Plusieurs batteries considérables, sept ou huit cents tentes appartenant aux janissaires, où se trouvaient une foule de belles armes, de riches tapis, une grande quantité de vivres, de tabac et de café, tombèrent entre les mains des vainqueurs. Quelques milliers de bêtes de somme, qui portaient tout l'avoir des soldats turcs, et un nombre à peu près égal de moutons, eurent le même sort [2]. L'armée algérienne, peu d'heures auparavant si nombreuse et si redoutable, n'offrait plus que des bandes er-

[1] Cette grave circonstance est restée entièrement inconnue aux historiens français.

[2] Les soldats turcs veulent vivre à la guerre comme s'ils étaient chez eux; ils emportent donc toutes leurs armes, tous leurs vêtements et leur lit, jusqu'à dix livres de café moulu, et trente, cinquante livres même de tabac; le gouvernement est obligé de leur fournir les mulets et les chameaux nécessaires au transport de tant d'effets, de tant de provisions.

Digitized by Google

rantes, couvrant la campagne de ses débris. Les Arabes et les Kabyles gagnèrent en toute hâte les montagnes, les Turcs et les habitants d'Alger se sauvèrent, frappés de consternation, dans la capitale. Ils amenaient avec eux beaucoup de blessés; mais des milliers d'autres, sans compter les morts, restaient sur le champ de bataille. Un bon nombre se traînèrent jusqu'à des buissons, où ils se cachèrent, et où ils furent trouvés plus tard, soit par des Mahométans, soit par des Français; presque tous avaient cessé de vivre et les bêtes féroces avaient mangé une partie de leurs chairs.

Le dey tomba dans un accablement inexprimable; si grande était la terreur des habitants, que beaucoup d'entre eux couraient çà et là, comme des fous, de rues en rues. D'autres demandaient, sous l'impression de leur désespoir, où étaient les infidèles et si on allait tuer tous les Musulmans? Près de Pfeiffer se trouvait un janissaire, intolérable fanfaron et archi-vaurien; en ce moment, la peur l'avait guéri de son outrecuidance :

— Penses-tu, dit-il à Pfeiffer d'une voix tremblante, qu'on me laissera vivre si j'embrasse incontinent la religion des Français?

— Ta croyance, lui répondit l'Allemand, a donc bien peu de valeur pour toi, que tu es si prompt à l'abandonner? Tu voulais cependant toujours me convertir.

La honte ferma la bouche au janissaire et il s'éloigna.

Tout le monde dans la ville, et Pfeiffer comme les autres, pensait que les vainqueurs y entreraient le jour même. Ils auraient pu le faire sans éprouver la moindre résistance. Les Mahométans découragés disaient sans cesse : *Allah dan!* Cela vient de Dieu! Or, quand un Musulman se figure qu'il est tombé dans le malheur par un décret du sort, il se laisse mourir plutôt que de remuer un bras pour éloigner l'infortune. Ivre de joie et d'espérance, le médecin prêtait l'oreille, croyant toujours entendre le bruit des tambours et des trompettes françaises. Il monta plus de cent fois, avec sa lorgnette, sur la terrasse du château, afin de voir approcher ses libérateurs. Chaque fois, il redescendait plein de tristesse et d'inquiétude. Il ne pouvait s'expliquer le retard de l'armée victorieuse; mais sa position devait changer même avant que l'Algérie appartînt à de nouveaux maîtres.

Le ministre de la justice le fit appeler en toute hâte vers quatre heures. Le jeune praticien se rendit immédiatement à l'invitation ministérielle. Voici pourquoi il était mandé : le gouvernement lui confiait à lui, à lui seul, faute d'autre médecin, la tâche de panser les blessés déposés dans les casernes. On le récompensait d'avance de cette effroyable besogne par le don de la liberté.

Pfeiffer jugea indispensable de réunir dans une seule caserne, la plus grande de toutes, les blessés qui étaient épars dans les diverses constructions; il n'aurait pu courir de l'une à l'autre pour leur donner des soins. Ils étaient au nombre de huit cent soixante; sept cents autres, Turcs et Africains, mariés la plupart, occupaient certains monuments publics ou gémissaient au fond de leurs demeures. A la demande de Pfeiffer, le ministre de la justice lui envoya les vieilles toiles déchirées qui ne pouvaient plus servir à faire des tentes; faute de mieux le médecin les employa en forme de bandages. La charpie, bien entendu, lui manquait, il fallut qu'il ordonnât d'en préparer. Le ministre lui adjoignit, comme aides et infirmiers, vingt et un barbiers juifs et maures;

Digitized by Google

mais ces malheureux n'avaient ni les instruments, ni l'adresse nécessaires pour panser les plaies : cinq seulement se façonnèrent assez vite, on commanda au reste d'effiler de la charpie.

Une scène de désolation entourait Pfeiffer; des gémissements s'élevaient de tous les points de l'édifice. Dans l'espace de quatre heures, il pansa deux cent quarante janissaires, leur retira des membres quatre-vingt-quinze balles de fusil et deux morceaux de mitraille. Pendant qu'il soignait ceux-là, vingt-sept autres étaient morts, quelques-uns avaient même rendu le dernier soupir entre ses mains. Si jeune encore, il avait peine à soutenir le spectacle de tant de donleurs. Dans chaque pièce se trouvaient rangés côte à côte trente, quarante et cinquante individus, presque tous grièvement blessés. Souvent, lorsqu'il était trempé de sueurs, qu'il avait les reins brisés de fatigue et sentait le cœur lui manquer, il se redressait pour prendre un peu de repos; mais durant ces courts intervalles, que de tristes incidents se produisaient autour de lui! Là, des malheureux le suppliaient de venir à leur secours, d'adoucir leurs cruelles souffrances; plus loin, des agonisants luttaient contre la mort avec des mouvements convulsifs et un râle affreux; ici, les combattants que ses premiers soins avaient soulagés, voulaient lui baiser la main, le remerciaient et bénissaient la mère qui lui avait donné le jour, le professeur qui lui avait enseigné son art. Il frémissait de la dureté impitoyable que montraient ses infirmiers novices; sans doute on les avaient contraints de lui prêter leur aide, mais cette contrainte n'excusait pas leur mauvais vouloir et leur inhumanité. Frédéric fut réduit à employer la bastonnade pour leur donner du zèle, et à faire garder par des Turcs les portes de la caserne pour ne pas être abandonné de ces tristes auxiliaires.

Quand vint le soir, plusieurs centaines d'Algériens n'avaient pas encore reçu le moindre soulagement; mais les forces du médecin ne lui permettaient pas de continuer un si rude travail, il fut obligé de dormir quelques heures. Un certain nombre de ses aides avaient déjà succombé à la fatigue, et s'étaient courbés entre les malades, sans que rien pût leur faire quitter leur position, ni interrompre leur sommeil. Les janissaires pansés conseillaient au jeune homme de prendre quelque repos, mais les autres le suppliaient, avec l'éloquence naturelle que donne la douleur, de ne point les laisser toute la nuit dans leur affreuse situation, lui assurant qu'ils mourraient au milieu des tortures. Le médecin fit un suprême effort, mais ses jambes ne pouvaient plus le soutenir, la tête lui tournait : il abandonna, plein de vertiges, le funèbre monument.

Il était dix heures du soir quand il sortit de la caserne, et pendant tout le temps qu'il y était resté, il n'avait rien appris de ce qui se passait au dehors. A la brune, l'émir avait convoqué ses ministres, ses officiers et employés supérieurs pour tenir un divan; les ulémas turcs et arabes formaient une autre assemblée, dont il devait prendre les avis. A la suite de cette double délibération, le dey et les ministres envoyèrent dans toutes les directions plus de trente courriers avec des lettres, commandant aux troupes éparses de se réunir. On résolut de mettre le Fort-de-l'Empereur en état de défense (son nom lui venait de ce que les Espagnols en avaient construit une partie du temps de Charles-Quint et sous ses yeux). C'était le seul ouvrage mi-

Digitized by Google

litaire qui protégeât la ville du côté du sud. Il avait trois batteries superposées, dont chacune pouvait renfermer de quatre-vingts à cent canons. Le jour de la bataille, quatre pièces en formaient toute l'artillerie; cinquante boulets et un quintal de poudre, toutes les munitions; une quarantaine d'hommes le gardaient, sans aucun approvisionnement de bouche. On y transporta, durant la nuit, un grand nombre de canons, de mortiers, de boulets, une masse considérable de poudre et des vivres en abondance. Deux mille hommes allèrent s'y installer sous la direction de l'Hassenatchi-Efendi.

La terreur des Algériens s'était dissipée : ils reprirent les armes et une grande activité régna dans la ville jusqu'au point du jour. Des milliers d'individus en sortirent avant l'aurore, sous la conduite des ulémas. Ils s'écriaient tous : « Nous sommes prêts à mourir pour le service de Dieu ! » Plusieurs troupes de Kabyles et d'Arabes les rejoignirent dans la matinée, de sorte qu'ils formèrent bientôt un corps de dix-huit ou vingt mille hommes. Ils allèrent au-devant des Français, qu'ils trouvèrent campés sur les plateaux de Staouëli et de Sidi-Chalif, où ils s'étaient fortifiés, a environ six lieues de la capitale. Ils semblaient ne plus vouloir faire un pas en avant. Ni les Turcs ni les Arabes ne pouvaient comprendre pourquoi ils ne marchaient point contre la ville. L'armée musulmane, forte de vingt et quelques mille hommes, obéissait maintenant aux ulémas; la direction suprême, néanmoins, en appartenait à Mustapha, bey de Titteri, le plus brave des généraux mahométans. Il évitait avec soin toute bataille rangée; mais, harcelant nuit et jour l'armée française, il lui causait de grandes pertes. On amenait constamment dans la ville des prisonniers de guerre, parmi lesquels se trouvaient des blessés; Pfeiffer était naturellement chargé de leur donner des soins. Il apprit de leur bouche que l'armée française restait immobile, parce que les vaisseaux qui portaient la grosse artillerie n'étaient point arrivés encore.

Enfin, les troupes européennes manifestèrent nettement le désir de pousser plus loin leurs avantages. Malgré la résistance continue des hordes africaines, malgré leurs escarmouches perpétuelles, les Français atteignirent, grâce à leur courage et à d'habiles manœuvres, une éminence d'où ils pouvaient canonner le Fort-de-l'Empereur. Une partie de la flotte s'approchait en même temps de la ville pour la bombarder. Dès ce moment, personne n'eut plus la certitude d'y vivre une minute : sur tous les points on entendait siffler les projectiles; quelques maisons furent si maltraitées, qu'elles s'écroulèrent avec fracas. Dans leur désespoir, des troupes de femmes montaient en gémissant sur les terrasses de leurs demeures, comme si elles eussent voulu inspirer aux ennemis de la clémence et de la pitié. Mais la canonnade tonnait sans relâche et les forts algériens n'y répondaient que faiblement. Saisis de terreur, les Juifs avaient presque tous abandonné la ville et s'étaient réfugiés au milieu des montagnes qui l'environnent. Cette précaution ne mit en sûreté ni leur existence ni leurs biens. Les Turcs les accusèrent de se rendre la nuit dans le camp des Infidèles, et non seulement de leur porter des vivres, mais de leur indiquer les meilleurs chemins et de leur apprendre tout ce qui se passait chez les Arabes. Ils tombèrent donc un jour sur eux, en massacrèrent un certain nombre et pillèrent le reste.

Vis-à-vis le Fort-de-l'Empereur, les Français avaient dressé, avec des gabions,

Digitized by Google

une suite de batteries avantageusement situées. Un matin, les grosses pièces et les mortiers qu'elles contenaient se mirent à foudroyer la citadelle. Une fois ouvert, le feu ne se ralentit plus. La garnison, commandée par l'ancien maître du captif dont nous résumons la narration, se défendit vaillamment. Mais, après sept heures de canonnade, les murs de la forteresse s'écroulèrent en grande partie; la moitié des combattants étaient morts. L'Hassenatchi ordonna de cesser le feu, et ses troupes abandonnèrent l'édifice, qui menaçait ruine. Il resta seul avec quelques janissaires pour exécuter un projet désespéré. Du magasin à poudre de la citadelle jusqu'aux portes de la capitale, il disposa une longue traînée incendiaire : un turc y mit ensuite le feu en tirant un coup de pistolet. Quelques minutes plus tard, la majeure partie du château de l'Empereur sautait en l'air avec une détonation effroyable; personne dans la ville ne s'attendait à un pareil événement : il causa une terreur d'autant plus profonde ! Le ministre croyait que les débris du fort tomberaient sur l'armée française et y produiraient d'affreux ravages; mais ses prévisions furent trompées. L'explosion ne blessa pas un seul Européen; un épais nuage de fumée enveloppa seulement nos troupes. Une multitude de pierres énormes furent au contraire précipitées sur la ville, où leur chute détermina les accidents les plus graves. Comment décrire la surprise et l'effroi des habitants? Au bruit de la canonnade et des pierres qui tombaient, succéda un silence de mort. Puis s'éleva une clameur générale; des milliers de personnes mutilées poussaient des hurlements de douleur; les femmes, les enfants montaient sur les toits en jetant des cris d'épouvante. Les hommes s'élancèrent, pleins de désespoir, vers la Casbah, pour exiger du dey qu'il entamât des négociations avec l'ennemi. Mais Hussein ne montra pas la plus légère crainte; il répondit fièrement à ses sujets :

— Aussi longtemps que mon palais sera debout, je ne traiterai point avec les soldats de la France ! J'aime mieux faire sauter la Casbah et toute la ville que de me soumettre.

Cette réponse énergique augmenta la consternation des habitants: ils n'ignoraient point que les commandants des forts avaient reçu l'ordre d'imiter l'Hassenatshi-Efendi, quand ils ne pourraient plus tenir.

Quelques-uns des ministres, tous les employés et officiers, tous les ulémas et les principaux marchands, se réunirent alors en conseil: ils décidèrent qu'il fallait négocier immédiatement avec les Français. Le ministre de la marine expédia en conséquence un parlementaire, dans une chaloupe, vers la flotte européenne, qui, après avoir un moment laissé respirer la ville, s'en approchait de nouveau pour continuer le bombardement. L'amiral ne voulut rien entendre.

— Si le pacha ne se rend point immédiatement au général en chef de l'armée de terre, je recommence le feu!

Cette réponse fut la seule qu'on put obtenir de lui.

Le dey céda enfin aux observations et aux prières de son entourage. Il dépêcha vers le maréchal Bourmont un parlementaire, chargé d'entamer des négociations. Mais celui-là ne fut pas plus heureux que l'autre. Le commandant de l'armée française répliqua qu'il était trop tard pour traiter, attendu que le sort de la ville dépendait maintenant de lui; le pacha n'avait donc plus

Digitized by Google

qu'une chose à faire, c'était de se rendre sans conditions et de mettre son espoir dans la générosité des vainqueurs. Une troisième démarche fut alors tentée : le prince demandait pour lui et pour la ville certaines garanties, menaçant de la faire sauter en cas de refus.

Qu'on se représente la situation de Pfeiffer ! Avoir tant désiré la victoire des Français, toucher au terme de sa captivité, voir luire déjà l'heure de la délivrance et être menacé de sauter avec la ville !

Heureusement, M. de Bourmont voulut bien accorder à l'émir une capitulation militaire : il garantit au prince et aux habitants qu'ils auraient la vie sauve, qu'on respecterait leurs propriétés particulières, qu'on ne pénétrerait point dans les harems et qu'on laisserait chacun exercer librement sa religion. En échange, les Algériens devaient livrer aux Français tous leurs forts, toutes leurs places de guerre et tous leurs monuments publics.

Cette convention ayant été faite dans l'après-midi, les canons cessèrent de tonner et la lutte se trouva terminée. La flotte française prit possession du hâvre, l'armée de toutes les hauteurs, et les soldats campèrent sous les murs de la ville. On voyait approcher leurs drapeaux victorieux, on entendait leur musique de fête ; le lendemain matin devait avoir lieu leur entrée solennelle.

Durant cette après-midi, le gouvernement algérien tomba dans une complète dissolution ; il avait bravé l'Europe pendant des siècles, mais son heure était venue. Le dey et ses ministres abandonnèrent leurs palais pour des maisons particulières ; tous les employés, tous les gardiens quittèrent leurs postes ; les prêtres même désertèrent leurs mosquées, puis se glissèrent au fond de leurs harems. Des esclaves, qui n'avaient pas franchi le seuil des habitations pendant plusieurs années, se promenèrent librement dans les rues. Partout régnaient l'indépendance et l'égalité, car il n'y avait plus ni maîtres ni serviteurs.

Profitant de ce que personne ne pouvait leur commander, les janissaires qui gardaient les portes de l'hôpital suspendirent leur service ; les infirmiers, n'étant plus retenus, s'échappèrent à leur tour, et les malades restèrent privés de tout soin. Pfeiffer, complétement abandonné, trouva sa position d'autant plus pénible qu'on lui avait apporté, le jour même, du Fort-de-l'Empereur, un grand nombre de blessés, à deux desquels il avait dû amputer une jambe. Mais l'espoir que les chirurgiens français lui viendraient en aide le lendemain consola le brave jeune homme, et soutint le courage de ses malades.

Le soir, les prêtres turcs réunirent les janissaires dans une grande caserne, pour délibérer ensemble et voir s'il n'existait plus aucun moyen de sauver leur patrie. Deux mille individus composaient l'assemblée. Après maints discours et maintes disputes, qui n'amenaient aucune solution, le grand muphti demanda s'il ne vaudrait pas mieux, le lendemain au lever du soleil, se frayer un passage à travers les ennemis et chercher un refuge dans l'intérieur des terres, que de rendre les armes et de se livrer aux Français ? Une partie des janissaires se déclara pour ce projet héroïque, mais la majorité ne l'approuva point et se réunit aux habitants, qui s'efforçaient d'empêcher, par tous les moyens, une tentative désespérée. Elle exciterait, disaient-ils justement, la colère des Européens, mettrait en péril leur vie et leurs propriétés, la vie de leurs femmes et de leurs enfants. La proposition du grand muphti, dont le pacha n'avait point connaissance et qui aurait violé toutes les clauses de la

Digitized by Google

capitulation, échoua enfin contre la volonté du plus grand nombre, et ce fut un bonheur pour la ville.

Le lendemain, 6 juillet 1830, à neuf heures du matin, les cris joyeux des vainqueurs retentirent dans les airs, et quelques brigades des première et seconde divisions franchirent la Porte-Neuve, bientôt suivies d'un corps plus nombreux; le reste de l'armée entrait par d'autres portes. Les rues étroites de la ville, étouffant les notes des tambours et de la musique, leur donnaient une expression lugubre. C'était la première fois qu'on y entendait la marche cadencée des troupes européennes et le hennissement de leurs chevaux. Les femmes, les enfants, saisis de crainte, se retiraient au fond des harems; assis, les jambes croisées, devant les portes de leurs demeures, les hommes regardaient d'un air sombre les Français vainqueurs défiler deux à deux ou trois à trois.

Pfeiffer se trouvait sur le seuil de son hospice improvisé, dans le moment même où allait passer un général, entouré de son état-major et suivi de plusieurs régiments. Lui et ses officiers saluaient d'un air aimable tous les Algériens qu'ils rencontraient; le jeune homme entendit plusieurs Turcs se dire entre eux : « Voyez donc ces Infidèles! ils nous ont vaincus et se montrent polis, généreux envers nous. Si nous avions été les vainqueurs, nous ne les aurions pas traités de la même manière. » Quand le général fut devant la porte du monument, il s'arrêta, afin d'en examiner l'architecture. Le médecin s'approcha et lui dit que cette construction était précédemment une caserne de janissaires, mais qu'elle renfermait pour l'heure environ mille blessés. Le commandant le regarda d'un air surpris; son étonnement s'accrut, lorsque Pfeiffer ajouta qu'il était le seul et unique médecin de ce vaste hôpital, que l'Allemagne l'avait vu naître et que les Algériens le tenaient en esclavage depuis cinq ans.

— ..... J'ai du respect pour vous! s'écria le général.

Lui et un de ses officiers, qui savait l'allemand, le félicitèrent de sa délivrance, et pendant que la colonne se remettait en marche, il dit à Pfeiffer :

— Je suis le général Damrémont, et j'espère que vous viendrez me voir dans l'hôtel du ministre de la Justice, que je vais habiter.

C'était l'endroit de la ville que connaissait le mieux le médecin, puisqu'il y avait passé tout le temps de sa captivité. Il promit au général de lui rendre visite, et, pendant que l'état-major s'éloignait, courut voir la rade, où six cents vaisseaux de guerre et de transport étaient sur le point d'entrer. Dans l'après-midi, son ancien maître l'envoya chercher en toute hâte. Il était le seul ministre qui eut attendu l'arrivée des Français, pour remettre au général Bourmont la clef du trésor public. Quand il se fut acquitté de ce devoir, il retourna chez lui, mais trouva son palais occupé : le général Damrémont s'y était déjà installé avec son état-major et, probablement par curiosité, avait forcé les portes de plusieurs chambres. L'Hassenatchi tomba dans le désespoir, quand il vit non-seulement qu'on ne respectait pas son domicile, mais qu'on gaspillait d'une manière peu raisonnable ses biens meubles. Pfeiffer étant arrivé, il le supplia de parler pour lui, d'obtenir qu'on le laissât emporter ce qui lui appartenait. « Car, disait-il, si l'on me dépouille, il faut aussi que l'on me tue : que deviendrais-je, privé de toute fortune, de toute ressource? » Les justes réclamations et la douleur du ministre émurent le jeune Allemand, qui résolut

Digitized by Google

de lui venir en aide autant qu'il le pourrait. Sur les explications qu'il donna, le général Damrémont lui permit de faire transporter dans la demeure particulière du ministre son splendide mobilier, ses costumes et autres effets. Un peloton de douze hommes, formant une garde d'honneur, escortèrent l'Hassenatchi-Efendi jusqu'à son domicile. Le médecin alla voir l'ex-ministre; il était ivre de joie et ne savait comment le remercier du service qu'il lui avait rendu. Il lui répéta plus de cent fois: « Je te prouverai ma gratitude, je te récompenserai comme un prince! » Pfeiffer s'en réjouissait et ne pouvait se défendre d'un certain mouvement d'orgueil. Mais, n'ayant point osé, les jours suivants, rappeler ses bons offices, il éprouva la justesse d'un proverbe très populaire dans son pays : « Un chien timide n'est jamais gras. » Les dons promis ne vinrent pas vite, et, quelques semaines plus tard, on découvrit un complot dirigé contre les Français; l'ex-ministre était un des chefs de la conjuration; il fut soudainement arrêté avec tous ses complices, mis sur un vaisseau de guerre et transporté en Turquie.

L'ingratitude du ministre fut d'autant plus sensible à Pfeiffer, qu'à son retour il avait trouvé ses deux chambres forcées; tous ses vêtements, tous les objets précieux que lui avaient donnés l'efendi et le pacha lui-même, par l'entremise du premier, les meubles, les tapis et d'autres objets avaient disparu. Mais la liberté le consola de tout. Dans un si grand événement, il fallait bien pardonner aux soldats quelques petites licences. « Je dois déclarer à la gloire de la nation française, dit Pfeiffer, que l'armée victorieuse, en prenant possession d'Alger, se conduisit plus noblement que ne l'eussent fait les troupes de n'importe quel autre peuple. Les fautes peu nombreuses qui se commirent ne furent point le fait des soldats, mais des marchands venus à leur suite. » Les interprètes se comportèrent seuls d'une manière honteuse. Ils formaient, par bonheur, un corps restreint, car ils eussent mis la ville au pillage. La plupart étaient des Juifs qui déshonoraient l'uniforme de notre armée.

Le jour qui suivit l'entrée des Français, le médecin allemand s'adressa au général en chef et le pria de faire soigner par ses chirurgiens les blessés réunis dans la grande caserne ou disséminés dans la ville. M. de Bourmont ordonna immédiatement qu'on fît venir de Sidi-Feruch, où était encore la principale ambulance des vainqueurs, huit chirurgiens ordinaires et un chirurgien supérieur; cette charitable promptitude sauva la vie à un grand nombre de malades. Le lendemain matin arrivèrent les neuf personnes mandées pour le service de l'hôpital : l'ex-captif en remit avec joie la direction à M. Chambolt, médecin de régiment. Il resta néanmoins quelque temps près de ses confrères : d'une part, il les aidait à soigner les malheureux blessés; de l'autre, il remplissait les fonctions d'interprète. Cela était nécessaire dans les cas importants, puisque les nouveaux venus ne comprenaient ni le turc ni l'arabe; les Mahométants se défiaient en outre des chirurgiens français, et Pfeiffer avait besoin de toute son éloquence pour les rassurer. Il remplit pendant trois jours ces devoirs d'humanité, intervalle durant lequel il fit la connaissance de plusieurs Français; il nomme seulement M. Conrad, de Strasbourg, qui commandait l'état-major de la seconde division, et M. Gustave de Montebello, fils du général Lannes, mais il se loue de tous ceux que le hasard mit en rapport avec

Digitized by Google

lui. Il trouva aussi dans l'armée un certain nombre de ses compatriotes, qui servaient comme volontaires : les plus distingués étaient le prince de Schwartzenberg et Gustave Buch, adjudant du duc de Saxe-Meinungen, que l'armée entière appelait le brave Saxon.

Cependant, toutes les destinées changeaient dans la ville. Les janissaires, qui n'étaient pas mariés, reçurent l'ordre de se rendre au port, afin de monter sur les vaisseaux de guerre français, qui devaient les conduire à Smyrne. Deux mille cinq cents furent transportés de la sorte. Les captifs dont on avait rompu les chaînes s'embarquaient précipitamment pour regagner leur patrie. Les quatre-vingts soldats ou matelots des deux bricks échoués rentrèrent dans l'armée ou dans la marine. D'autres esclaves allèrent jouir de leur liberté au fond des cabarets. Enfin, les Juifs ne pouvaient contenir leur joie : un grand nombre couraient comme des fous dans les rues. Sous le gouvernement turc, ils n'avaient le droit de porter que des habits noirs ou d'un bleu sombre ; il leur était défendu de cheminer à dos de cheval, de mulet et de chameau, si ce n'est hors de la ville. Affranchis de ces règles sévères, ils parurent bientôt vêtus d'étoffes splendides et coiffés de bonnets rouges; ils se promenèrent sur des mulets à la vue de tous les habitants. La canaille s'attroupa autour d'eux et les suivit en criant avec une sorte de joie moqueuse : *Jaudi-m'serach! jaudi-m'serach!* c'est-à-dire, les Juifs sont libres! les Juifs sont libres! Pfeiffer se trouvait justement dans un café avec le marquis de Grammont, qui faisait la campagne d'Alger comme chef d'escadron au service de la Bavière, quand cette grotesque parade défila devant la porte. De l'autre côté de la rue était le principal corps-de-garde. Lorsque le chef du poste vit arriver cette foule, il appela ses hommes et les fit mettre sous les armes. Saisis à cette vue d'une terreur panique, la plupart des Juifs allaient se sauver; mais le capitaine, instruit de ce qui avait lieu, donna ordre aux soldats de rentrer dans la caserne. Un Israélite s'étant alors écrié : Vive la France! *Viva la Francia!* les autres répétèrent son exclamation avec enthousiasme. Ils continuèrent ensuite leur route. Après avoir été si longtemps opprimés, maltraités, bâtonnés par les Turcs et les Arabes, ils ne purent s'abstenir de quelques représailles. Ils rossaient tous les Musulmans qu'ils trouvaient sur leur chemin et donnaient aux enfants une double volée. De minute en minute ils criaient; *Viva la Jaudi!* Vivent les Juifs! On calma bientôt leur enthousiasme. Le général Bourmont institua une municipalité dans laquelle n'entrèrent que les habitants les plus riches, et dont le premier soin fut de contenir la populace. Elle se montra équitable jusqu'à un certain point envers les Arabes, parce qu'elle était composée d'indigènes; mais elle opprima les Turcs pour se venger de leur longue oppression. On les repoussa, on les malmena de toutes parts ; ils conservèrent néanmoins dans leur infortune un grand avantage sur leurs persécuteurs. Au lieu de s'humilier, de fléchir et de baisser la tête, ainsi que l'avaient fait les Arabes et les Juifs sous leur domination, ils supportèrent fièrement leur malheur. Orgueilleux et inflexibles comme durant leur prospérité, ils semblaient encore les maîtres, quand ils n'étaient plus que des victimes.

Pfeiffer regrette de ne pouvoir donner aucun renseignement positif sur le trésor du pacha ; mais les raisons qui expliquent son ignorance ne sont pas elles-mêmes dépourvues d'intérêt. Le plus profond mystère régnait à cet égard

Digitized by Google

dans la ville : hormis le dey et le ministre des finances, personne ne savait combien d'argent le prince tenait en réserve. Il était même dangereux d'aborder cette matière ; on vous aurait soupçonné d'avoir quelque but secret. Pas un seul Turc n'en ouvrit la bouche à Pfeiffer : s'il adressait des questions sur la valeur du trésor, on ne lui répondait pas ou on détournait la conversation. Bref, il acquit bientôt la certitude qu'il y avait pour les Algériens deux choses sacrées par-dessus toutes : le Koran et les sommes enfouies dans la Casbah. On craignait que ces richesses ne tentassent la cupidité du sultan ou de quelque monarque européen, qui viendrait attaquer la Régence pour s'en emparer. Un marabout avait, en effet, depuis longtemps prédit que des hommes forts arriveraient de par-delà les mers, asserviraient l'Algérie et emporteraient le trésor de l'émir.

Sur ces entrefaites, le bey de Titteri envoya plusieurs messagers à Pfeiffer dans un même jour, en le priant de venir le voir. Pour s'en dispenser, le chirurgien allégua d'abord des affaires, puis sa lassitude. Mustapha ne perdit point courage et lui fit conduire un cheval. Ne sachant plus quel prétexte donner, le jeune Allemand s'exécuta enfin. Il trouva le bey dans un kiosque, à un quart de lieue de la ville, en compagnie du grand muphti, que Pfeiffer connaissait pour l'avoir vu chez le ministre des finances. Le bey de Titteri s'attendait à être nommé Aga-Efendi par le commandant de l'armée française, c'est-à-dire à gouverner sous ses ordres toute la Régence et à percevoir les tributs. Dans cet espoir, Mustapha se mettait en mesure ; il proposa à Pfeiffer de remplir près de lui les fonctions de trésorier, d'interprète et de médecin, d'être son factotum, en un mot. Après quelques hésitations, le jeune homme accepta les avances du bey, qui termina la conversation en lui offrant du tabac dans sa tabatière et en lui disant d'un ton amical :

— Chien maudit, si tu veux rester près de moi, il faut que tu mettes de côté les façons et les compliments. Tu dois toujours parler sans gêne et sans détour. Seulement, lorsque tu me verras en colère, je te conseille de t'éloigner au plus vite. Maintenant, ordonne qu'on nous apporte des pipes et du café.

Pfeiffer resta ainsi une quinzaine de jours auprès du bey, passant le temps d'une manière assez agréable. Presque tous les jours, soit avec lui, soit avec des officiers français, il allait à la chasse ou dans la ville. Durant cet intervalle, il noua beaucoup de relations, devint l'ami de plusieurs chirurgiens militaires et de plusieurs officiers allemands. Il visita en outre le dey et l'Hassenatchi-Efendi avant leur départ.

Mustapha était très irrité de ce que M. de Bourmont le tenait dans l'incertitude et temporisait sous divers prétextes. Ayant reçu de lui, disait-il, la promesse qu'il le nommerait aga-général, à condition de verser entre les mains des agents français la totalité des tributs, comme on les remettait jadis au pacha, l'ambitieux mahométan, qui ne voulait que dominer les Algériens, était prêt à faire transporter dans la capitale son harem et son trésor (un million de dollars), pour servir de caution au gouvernement. Pfeiffer apprit ses intentions de lui-même. C'était une forte garantie, et cependant le général ne semblait pas vouloir s'en contenter. Il rompit enfin avec l'orgueilleux solliciteur, lui fit dire qu'il pouvait abandonner la capitale et ses environs, que le titre

Digitized by Google

d'aga ne lui serait point conféré, attendu qu'un marchand arabe occupait déjà la place.

Cette déception transporta le bey de fureur : il se répandit en injures contre M. de Bourmont.

— Puisque les Français, dit-il, n'ont pas voulu se servir de moi comme d'un ami fidèle, je serai maintenant leur ennemi le plus acharné; j'emploierai tous les moyens pour exciter contre eux les populations africaines, et je ne prendrai aucun repos tant que je n'aurai pas tiré une vengeance éclatante de l'insulte qu'on me fait à la vue de tous [1].

Après avoir ainsi exprimé son ressentiment, il ordonna au médecin de préparer ses bagages pour le suivre à Titteri. Grande fut alors la perplexité du jeune Allemand. Que devait-il faire? Pouvait-il rester avec Mustapha, quand celui-ci venait de se déclarer l'ennemi des Français, l'ennemi de ses libérateurs? Il se démit de sa nouvelle position et rentra dans Alger. Son premier soin fut de courir à l'état-major de la deuxième division, qui occupait l'hôtel du ministre de la marine. Là se trouvaient ses amis et ses protecteurs : le commandant Conrad, de Strasbourg, et Buch, le brave Saxon. Conrad chercha immédiatement un emploi, un moyen d'existence pour Pfeiffer; comme toutes les pièces du palais étaient habitées, le médecin se logea dans une demeure voisine; mais il fut nourri à la table des officiers. Le général Damrémont lui fit confectionner des habits européens par le tailleur du 49e régiment, et ses deux compatriotes le pourvurent de linge, si bien qu'il put vendre sa garde-robe turque et en tirer quelques ressources.

Cependant, un ennui profond n'avait pas tardé à engourdir les officiers Français. La ville n'offrait, pour ainsi dire, aucun moyen de distraction; durant le jour, par une chaleur de 38 et 40 degrés Réaumur, on ne pouvait songer à la promenade, et si l'on voulait sortir d'Alger, le matin ou le soir, on ne le faisait qu'au péril de sa vie; car les Arabes et les Kabyles rôdaient sans cesse autour des murs, massacrant et dépouillant tous les Français qu'ils rencontraient seuls, ou en trop petit nombre pour leur résister. Cheminer dans les rues sales, étroites et obscures de la ville n'était pas un plaisir. Il fallait donc ou rester enfermé, ou passer une partie du jour sur les terrasses, en ayant recours à tous les jeux connus; mais ce n'était point là une vie agréable, surtout pour des Français, qui ont généralement besoin d'une activité perpétuelle.

Au milieu de ce calme soporifique, la nouvelle de la révolution de Juillet arriva tout à coup, et le drapeau tricolore remplaça sur les murs de la ville celui qui le premier y avait représenté la France victorieuse. La chute de Charles X mettait fin à l'autorité du maréchal Bourmont; le général Desprez, qui commandait auparavant l'état-major, prit par intérim le gouvernement de l'Algérie, en attendant le nouveau chef de l'armée française. Sur ces entrefaites, une escadre de six vaisseaux de guerre, portant quatre mille hommes de troupes, que le général Damrémont avait conduite à Bone, en revint sans que le chef

[1] Les historiens français ne mentionnent pas l'injure dont le bey de Titteri avait à se plaindre. D'après leur narration, il semble s'être tourné contre nous et avoir nécessité la première expédition hors de la capitale, sans le plus léger motif et rien que pour trahir, ce qui n'est guère dans les allures générales de l'espèce humaine. Le récit de Pfeiffer explique l'insurrection provoquée par Mustapha.

Digitized by Google

lui-même eût appris le nouveau malheur de la branche aînée. Sur ses mâts flottait le drapeau blanc. Qu'on se figure la surprise générale des marins et des soldats, quand ils virent arboré partout le drapeau tricolore! L'escadre jeta l'ancre immédiatement et n'osa point pénétrer dans le hâvre. L'amiral envoya des chaloupes à sa rencontre, pour instruire le commandant de ce qui avait eu lieu et lui dire de substituer le nouveau pavillon à celui de l'ancienne monarchie.

Le changement de gouvernement n'avait amélioré ni changé en aucune manière la position de l'armée d'Afrique. La disette régnait dans la ville, et parmi les Français et parmi les habitants. Les troupes indigènes, qui erraient sans cesse alentour, ne permettaient point aux provisions d'y arriver. Le climat et la mauvaise nourriture décimaient nos régiments; les fruits et les légumes du sud débilitaient les constitutions françaises. Les fatigues d'une surveillance continuelle et le manque de logements accroissaient le malaise des vainqueurs. Obligés de camper sous des tentes ou dans de pitoyables baraques, exposés à toute la chaleur du jour et aux glaciales rosées de la nuit, un grand nombre de soldats tombaient malades. Indépendamment des autres affections, la dyssenterie faisait parmi eux de cruels ravages. Plusieurs milliers d'hommes en moururent.

Organiser la ville était d'ailleurs pour les Français une tâche pénible, dont ils ne pouvaient se tirer malgré tous leurs efforts. Ne connaissant ni les mœurs, ni les lois, ni la langue des indigènes, ils commettaient méprise sur méprise. Tantôt les autorités déployaient trop de rigueur contre les Arabes, tantôt elles montraient une indulgence inopportune; ce manque de mesure augmentait le désordre. La cherté des vivres allait croissant et la faim tourmentait les basses classes. Le misérable Sidi-Hamdan, désormais Aga-Efendi, ne trouvait aucun remède. Mustapha, dirigeant des forces considérables, cernait pour ainsi dire la ville à une distance de quelques lieues et menaçait même de l'attaquer. Il avait défendu, sous peine de mort, aux Africains d'approvisionner la capitale : les habitants s'évertuaient donc en vain pour se procurer des aliments. Telle était la première vengeance du bey de Titteri. Un grand nombre d'officiers étrangers retournèrent en Europe; parmi eux se trouvait le brave Saxon.

Pfeiffer avait d'abord eu l'intention de se fixer en Algérie. Sa connaissance du turc, de l'arabe et des mœurs locales pouvait le rendre très utile, mais le sort avait décidé qu'il retournerait en Allemagne. Il ne tarda pas, en effet, à éprouver une violente nostalgie. Ses forces l'abandonnaient, il maigrissait à vue d'œil. Ses amis, qui voulaient précédemment le retenir en Algérie, lui conseillèrent eux-mêmes de partir. Conrad, de Strasbourg, alla demander pour lui au général en chef Clausel le passage gratuit sur un vaisseau de l'État, avec le rang d'officier. Cette faveur obtenue, le médecin fit ses préparatifs de voyage. Enfin le 16 septembre 1830, il s'embarqua, le soir, à bord du navire français *le Lybio*.

Au bout de neuf jours, il atteignait Marseille; de là Pfeiffer arriva sain et sauf dans son pays natal, où il alla continuer à Giessen ses études si longtemps interrompues. Qu'est-il devenu depuis le mois de juillet 1832? je l'ignore. Peut-être a-t-il prospéré, peut-être a-t-il été rejoindre son père et sa mère sous le gazon qu'entretient la dépouille des vivants.

Digitized by Google

Outre son intérêt et sa valeur, comme renseignement historique, le livre du médecin captif suggère d'importantes réflexions. Le lecteur a dû les faire lui-même en suivant le cours du récit. Dans quel abrutissement étaient tombées les populations mahométanes, puisqu'avant l'arrivée de Pfeiffer il n'y avait pas en Algérie un seul individu capable de panser une blessure ! N'est-il pas affreux de songer que, si près de nous, un homme qui s'embarquait sur la Méditerranée pouvait ne jamais revoir ni sa famille ni sa patrie, et mener jusqu'à la fin de ses jours une vie plus pénible que celle de nos forçats ! L'histoire de Pfeiffer prouve que les Algériens ne respectaient même pas la terre ferme et enlevaient dans l'occasion des promeneurs. Je le répète, cela semble un rêve que l'on ait toléré de pareils crimes, à une époque si peu distante de la nôtre. Ce sera un éternel honneur pour la France et pour les Bourbons d'avoir détruit ce nid de brigands! Il est bien remarquable, en outre, que cette conquête ne nous ait rien coûté, car le trésor de l'émir remboursa tous les frais de l'expédition et laissa aux vainqueurs 7,000,000 de bénéfice; il n'est pas moins frappant qu'elle seule nous soit restée, parmi tant d'acquisitions militaires faites depuis un demi-siècle. Combien l'histoire offre-t-elle d'entreprises guerrières, dont le principe ait été aussi juste, la conduite aussi sage, les résultats aussi féconds, que cette campagne de 1830, sur laquelle le livre oublié d'un malheureux captif vient de ramener notre attention?

ALFRED MICHIELS.

Digitized by Google

HISTOIRE LITTÉRAIRE

AGRIPPA D'AUBIGNÉ

II

L'HISTORIEN ET LE BIOGRAPHE.

Nous avons vu dans d'Aubigné [1] l'homme d'action ; voyons maintenant l'homme de pensée et l'écrivain : aussi bien, si le style, comme l'a dit Buffon, est l'homme même, on ne saurait attendre d'un tel personnage qu'un style d'un accent prononcé et d'une originalité saisissante.

Avec le goût encyclopédique, propre aux époques littéraires primitives et qui caractérise surtout notre seizième siècle, prosateur et poète à la fois, il a partagé son activité entre plusieurs genres. Attachons-nous d'abord au prosateur et à l'œuvre la plus considérable qu'il ait laissée, à son Histoire.

Comment l'infatigable d'Aubigné, après de si nombreuses années passées dans les affaires et dans la guerre, eût-il supporté un entier repos ? Il ne pouvait pas plus s'y résigner que Thucydide et Salluste : à leur exemple, il voulut, en retraçant l'histoire de son temps, se consoler de n'être plus mêlé au mouvement de la vie active. Ce rôle d'historien devait plaire d'ailleurs à son esprit décisif et passionné ; et ses études, autant que son inclination naturelle, l'avaient préparé à le remplir. C'est ce que, jeune encore, il annonçait dans les vers suivants :

Que si Dieu prend à gré ces prémices, je veux,
Quand mes fruits seront mûrs, lui payer d'autres vœux,
Me livrer aux travaux de la pesante [2] histoire,
Et en prose coucher les hauts faits de sa gloire.

[1] Voir la *Revue*, t. x, p. 481.
[2] C'est le sens du latin *gravis*, grave.

Digitized by Google

D'autres, en outre, avaient songé pour d'Aubigné à ces travaux; et, dès 1576, Henri de Navarre, qui cherchait un historien dont il se sentait digne d'occuper la plume, s'était adressé à lui pour l'inviter à se charger de ce soin. Mais Agrippa, qui trouvait qu'en ce moment son maître sacrifiait sa gloire à ses plaisirs, lui avait répondu avec rudesse, ou, pour le laisser parler lui-même, « trop fièrement, comme non content de ses actions passées : Sire, commencez de faire et je commencerai d'écrire. »

Ce ne fut que plus tard, en effet, qu'il entreprit la vaste composition historique, si vivement animée par ses souvenirs. A l'avantage d'aborder cette œuvre dans l'âge mûr, il joignait une rare variété de connaissances, qu'il devait à la forte discipline de sa première jeunesse. Homme d'une imagination ardente, mais tempérée par le savoir, il avait donc été formé doublement, chose trop rare chez les modernes, par l'expérience des affaires et le commerce des livres. Il avait vu, en partie du moins, ce qu'il voulait raconter; ajoutons qu'il ne se dissimulait nullement la gravité de sa tâche. On le reconnaît par sa préface, où il établit à quel point il est difficile de bien écrire l'histoire et surtout de contenter son lecteur. Pour lui, qui n'a pas *le style courtisan*, il ne prétend qu'énoncer les faits « avec vérité et en soldat », préoccupé du seul désir d'éviter les défauts de ceux qui l'ont précédé dans la même carrière. Parmi eux, toutefois, il ne laisse pas de signaler avec éloge deux de ses contemporains : La Popelinière, dont la plume lui paraît « sentir l'homme de lettres et l'homme de guerre », et de Thou, « le plus puissant esprit que la France ait à opposer aux étrangers », le digne rival des Guichardin et des Machiavel.

Le nom d'*Histoire universelle*, donné par d'Aubigné à son ouvrage qui débute vers la naissance de Henri IV [1], atteste qu'il ne renferme pas seulement, comme on en a déjà fait la remarque [2], les événements dont la France a été le théâtre : l'auteur « a osé le généraliser, en s'attachant plus expressément aux choses proches de temps et de lieu, plus légèrement aux éloignées ». En d'autres termes, à la fin de chacun de ses livres, se trouvent des chapitres où il promène le lecteur à l'étranger, dans l'orient, l'occident, le midi, le septentrion; et plusieurs de ces chapitres, où les regards de l'écrivain se portent sur les quatre parties du monde, ont une étendue considérable. Ils sont toujours suivis des conditions de quelqu'une de ces paix ou de ces trêves éphémères que cette époque vit se succéder en si grand nombre. Enfin, des trois tomes, qui formaient primitivement la division principale de

[1] Il devait la terminer à l'époque de la mort de ce prince. — Le même espace de temps a été à peu près compris dans l'*Histoire universelle* du président de Thou.

[2] Voir tome x, page 516.

Digitized by Google

l'œuvre, le premier contient le récit des guerres où le protestantisme eut pour chefs Louis de Condé et Coligny; le second, qui commence un peu avant la Saint-Barthélemy, se termine au moment où la Ligue, démasquant ses projets, menace l'existence de la royauté; le troisième, qui embrasse la lutte de la maison de Lorraine contre le dernier des Valois et son successeur, aboutit à la pacification du pays par Henri IV.

Malgré son titre un peu ambitieux, cette Histoire n'est presque partout, en réalité, que le tableau des guerres intestines de la France pendant le seizième siècle, de ces guerres « dont la cause véritable ou le prétexte a été la différence des religions ». C'est pour prévenir le retour de ces luttes qui ont donné naissance « à plus de vingt batailles, plus de cent rencontres notables et beaucoup plus de siéges, à la mort d'un million d'hommes », que d'Aubigné a cru devoir rechercher les sources du mal et montrer comment de petites étincelles avaient allumé au sein de la chrétienté un si grand incendie. Dans cette intention, qui le porte à reprendre les choses de plus haut, il entre en matière par un résumé remplissant deux livres, dont les chapitres, à cause de leur caractère général, ne reçoivent pas l'indication des années. Les dates sont ensuite placées à la marge des pages de l'Histoire, et celle de l'an 1562 est marquée en tête du troisième livre. Dès lors elles ne sont plus omises que dans les chapitres consacrés aux affaires étrangères, où la forme de l'abrégé reparaît et où l'on se borne à fixer l'époque des principaux événements.

Le but moral que d'Aubigné se propose, celui d'inspirer l'horreur des discordes civiles, se révèle dès le commencement de ces funèbres annales, l'historien n'omettant aucune occasion d'en faire sortir de sévères enseignements, qu'il adresse « à tous les gentils esprits qui ont le palais bon pour la lecture. » L'un des premiers récits qu'il développe est le siége d'Orléans, en 1563, aux préparatifs duquel il avait assisté; et, tout enfant qu'il était (il n'entrait que dans sa treizième année), il n'avait pas oublié les circonstances qui accompagnèrent la mort de François de Guise, assassiné devant cette ville, meurtre odieux dont les passions contemporaines s'efforcèrent injustement de faire remonter la responsabilité au-delà du misérable qui l'avait commis. C'était, au reste, le caractère de ces temps, que le sang n'y coulât pas seulement sur les champs de bataille. On sait avec quelles couleurs les a représentés l'auteur des *Essais*, et de quel pinceau il a retracé ces partis, « vraie école de trahison, d'inhumanité et de brigandage. » Comme si l'épée n'eût pas fait assez de victimes, les supplices venaient après les combats, et le courage malheureux était puni comme crime capital : les bourreaux, ainsi que s'en félicitait Montluc[1], marchaient à

[1] Ce capitaine disait, érigeant sa pratique en théorie, « que les penderies à centaines donnaient plus de terreur que les meurtres par milliers au combat. »

Digitized by Google

la suite des armées. Les capitulations destinées à protéger la vie des vaincus n'étaient trop fréquemment que de vaines formules dont on se jouait à plaisir. Parmi les chefs redoutés de cette époque, « ces bêtes furieuses que le siècle avait produites à milliers [1], » on a souvent cité le baron des Adrets, dont la rude physionomie frappa vivement le jeune de Thou [2], lorsqu'il vit à Grenoble « ce vieillard vert et vigoureux, à l'air martial et farouche, le visage maigre et décharné, marqué de taches d'un sang noir, tel que l'on dépeint Sylla. » D'Aubigné nous entretient aussi des exploits de cet homme de guerre et de ce qu'il se contente d'appeler ses rudesses : elles consistaient surtout à précipiter du haut des remparts les soldats qui tombaient entre ses mains. Ces cruautés n'avaient rien d'ailleurs que de vulgaire, et l'on y joignait souvent la raillerie et l'insulte; témoin un capitaine, établi à Mâcon, qui *bouffonnait* en faisant périr de même ses prisonniers : « Au sortir des festins qu'il offrait aux dames, il leur donnait le plaisir de voir sauter quelque quantité de malheureux du pont en bas. » Telles étaient les scènes d'horreur qui se répétaient de tous côtés dans le Midi, vers 1562, et par lesquelles s'ouvre l'Histoire de d'Aubigné. Aucun, dans les prises de villes, n'était innocent aux yeux des vainqueurs : ni les enfants, ni les femmes, ni les vieillards, ni les ecclésiastiques même, alors que l'on prétendait combattre pour la religion. Catholiques et protestants luttaient de barbaries, malgré les voix qui s'élevaient pour montrer ce qu'elles avaient d'odieux et de stérile. De là, tant de récits lamentables de pillages, de massacres et d'incendies. A Cahors et dans plusieurs autres villes, nous voyons le sang couler à flots, et l'historien énumère une foule de personnes « poignardées, lapidées, étranglées, assommées, brûlées, éteintes de faim, enterrées vives, noyées et étouffées. » A ces exécutions en masse se mêlaient des raffinements inouis de vengeances particulières. Pour les haines féroces de ces temps, ce n'était pas assez de tuer simplement son ennemi : on voulait « qu'il se sentît mourir » ; et pour cela on employait, non les coups, mais les « piqûres de poignard. » Voici encore une des « diaboliques inventions que ces courages de fer avaient mises en usage » : A la prise d'une place voisine d'Auxerre, un soldat fut coupé à petits morceaux, et son cœur vendu au plus offrant sur la place; là, mis sur les charbons et mangé. »

L'esprit sociable des Français n'avait pas, toutefois, entièrement disparu au milieu de ces horreurs. D'Aubigné nous montre les gentilshommes des deux partis, au moment où les armées s'approchaient près d'en venir aux mains, accourant pour demander leurs parents, leurs amis et s'entretenir avec eux quelques instants. Mais, l'engage-

[1] Montaigne, *Ess.*, II, 8.
[2] *De Vita sua* (1571), l. I.

Digitized by Google

ment commencé, c'en était fait des liens de toute espèce : on ne songeait plus qu'à tuer ou à mourir en s'enveloppant dans son drapeau.

A l'exemple de la guerre, la politique était alors impitoyable. Ses armes ordinaires étaient la corde, le fer et le feu. L'un de ceux dont le nom personnifie cette affreuse politique, le duc d'Albe, étant arrivé à Utrecht, « fit trancher la tête à une femme fort riche, âgée de quatre-vingt-trois ans, pour avoir logé chez elle un ministre. » C'était ce même duc d'Albe qui, représentant terrible de l'inquisition, qu'il appelait le *conseil sanguinaire*, avait tari les anciennes sources de la prospérité des Flandres, en contraignant à s'expatrier presque tous ceux qui s'occupaient de commerce ou d'industrie. Fier de ces triomphes, il avait voulu, par un mausolée érigé à sa gloire, en perpétuer le souvenir : mais, remarque d'Aubigné, « Au lieu de consolider l'autorité du roi d'Espagne, son maître, par terreur; par elle, comme par désespoir, il poussa les peuples à la désaffection. » L'oppression amena la révolte; et, à travers mille dangers et mille malheurs, les Pays-Bas, conformément à cette devise : « Vertu force la force, » préparèrent l'établissement de leur liberté.

Que, dans un siècle qui faisait litière de la vie humaine, la valeur fût qualité commune, on n'en saurait être surpris, « chacun étant prêt, pour respirer une âme précaire, à se faire bourreau de son compagnon. » Aussi, d'après notre auteur, l'amour des combats avait-il pénétré partout, à tel point que « loin de trembler au son des tambours les Français y dansaient. » Mais la bravoure elle-même avait quelque chose qui outrageait la nature. A l'assaut d'une place, d'Aubigné nous fait voir un père debout sur les remparts pour repousser l'ennemi, tandis que ses deux enfants, l'un dans sa dixième, l'autre dans sa douzième année, sont à ses côtés et partagent ses périls. Jamais la lutte n'eut le même caractère d'acharnement et ne traîna autant de fléaux à sa suite. Dans l'année 1585, l'une des plus néfastes pour la réforme, beaucoup de villes furent ravagées par la peste et par la famine plus encore que par les armes; mais, entre toutes les autres, Saint-Jean-d'Angely offrit un tableau digne de mémoire, « lorsqu'il n'y eut plus pour habitant que la guette (sentinelle) du clocher, » le reste du peuple ayant trouvé son tombeau sur la contrescarpe et dans les fossés.

Détournons nos regards de ces scènes de deuil pour les porter sur cette élite des camps que le seizième siècle, fécond en mâles caractères, a créée parmi nous. Un mérite propre à d'Aubigné est de bien peindre, par quelques détails significatifs, les personnages éminents de cet âge, et notamment les hommes de guerre qu'il a connus par lui-même. C'est d'abord le vieux connétable de Montmorency, tombant sur le champ de bataille, « abandonné des siens, non de sa vertu,

Digitized by Google

grand capitaine, bon serviteur, mauvais ami; » c'est ensuite, à côté de Montluc, qui devait aussi mourir chargé d'années, mais dans son lit, le jeune Brissac, digne d'être mis au rang des héros s'il n'eût été trop cruel, « tué au moment où son cœur insatiable de gloire le préparait à tout ce que l'on peut espérer. » En face du cardinal de Lorraine, quelque temps le maître de la France, « esprit sans bornes, très chiche et craintif de sa vie, prodigue de celle d'autrui, pour le seul but d'élever sa race à une démesurée grandeur, » l'historien nous présente François de Guise, frère du précédent, « ce généreux capitaine, excellent en toutes ses parties et dont le naturel se fût appliqué, en une autre saison, à l'extension de la France. » Il se plaît également à nous faire admirer La Noue, qui fut dans les camps ce que L'Hôpital était dans le conseil des princes [1], le représentant de la tolérance et de l'humanité méconnues, La Noue, observateur fidèle de sa parole dans une époque de parjures, « aimant mieux, quand ceux qui l'entouraient criaient bataille, être porté au combat par les siens que les y traîner, » mais alors, par sa calme valeur, égalant et dirigeant à la fois les plus brillants courages, en un mot grand homme de guerre et plus grand homme de bien.

Dès les premiers livres, nous rencontrons Lesdiguières jetant les fondements de la glorieuse renommée qui lui valut, à la fin de sa carrière, l'épée de connétable ; et le vicomte de Turenne, le père du fameux général de ce nom, à qui il ne manqua peut-être qu'un plus vaste théâtre pour égaler la réputation de son fils : on jugera par ce qui suit de son ardeur belliqueuse. Ayant épousé la duchesse de Bouillon, la nuit même de ses noces il se releva pour aller surprendre avant le jour Stenay, dont la garnison avait été faire une entreprise sur Sedan.

Ces figures qui, nettes et tranchées, se succèdent devant nous, animent d'un intérêt dramatique le récit de d'Aubigné. L'art de saisir et de rendre les traits distinctifs des physionomies lui appartient en effet dans un haut degré; et, à cet égard, nous aurons à puiser chez lui d'abondants secours. C'est ainsi qu'il offre encore à nos yeux les derniers Valois, lecteurs assidus du *Prince* de Machiavel, trouvant dans la détestable politique dont ils lui empruntent les leçons la perte du pays et leur propre malheur; Charles IX, *parricide des lois* et assassin de ses sujets, déployant contre eux, au mépris de sa devise *Piété et justice*, cette humeur sauvage qui l'avait rendu jusque-là redoutable aux bêtes fauves; Henri III, que la débauche et la superstition ont également amolli, entouré de ses mignons mais peu rassuré par eux,

[1] L'Hôpital a été dignement loué par d'Aubigné, en quelques mots : « Ceux qui l'ont connu, dit-il, l'ont appelé *seul* chancelier (liv. II, t. II, c. 1). »

Digitized by Google

tremblant au moindre bruit du tonnerre, et, « non content de chercher les voûtes basses du Louvre, allant se cacher sous les lits; » son frère, le duc d'Alençon, méprisé de tous et objet de dégoût pour lui-même, conduit au tombeau par l'ennui qui le dévore, « après avoir acquis autant d'ennemis qu'il avait de connaissants; » leur mère, Catherine de Médicis, habile à manier les armes de son pays, la ruse et l'intrigue, divisant pour régner, et dont toute la politique se résumait dans ces paroles qu'elle répétait souvent, « que le meilleur moyen de bien détruire un parti était de le mêler pour y entrer; » femme qui, « pour vêtir la prudence et le courage des hommes, s'était dépouillée des craintes et des affections ordinaires à son sexe, et n'avait rien de médiocre ni en vices ni en vertus. » Auprès de l'ambitieuse Catherine, avide de régner sous le nom de ses fils, devaient tour à tour passer sur le trône de France trois jeunes princesses fort inégalement connues : Marie Stuart, victime trop célèbre de sa funeste beauté; et deux reines presque oubliées parce qu'elles se renfermèrent dans le silence qui sied à leur sexe, Élisabeth d'Autriche et Louise de Lorraine, qui furent vertueuses dans une cour dissolue, et, dans ces temps meurtriers, douces et charitables. Touchant spectacle que celui de leur vie secrète et retirée, au milieu des passions désordonnées qui troublaient leur palais!

Un autre contraste avec la frivolité cruelle des Valois se trouve dans la vie grave et dévouée de l'héroïque famille des Châtillon. Coligny, d'une innocence de mœurs et d'une simplicité de goûts antique [1], ne prend les armes qu'à regret et pour venir en aide à ses coreligionnaires, sur les instances répétées de sa femme, qui s'appelait elle-même la Marcia de ce nouveau Caton. L'historien nous montre ce chef d'une illustre maison, général consommé mais peu heureux sur les champs de bataille, « lorsqu'il se voyait sur la tête le blâme des accidents et le silence de ses mérites, » lorsque l'âge et la maladie l'accablaient, opposant à la fortune de ses ennemis, aux murmures des siens et à ses propres maux, son courage opiniâtre et la sincérité de sa foi, d'une inépuisable fécondité de ressources, et, par les qualités du cœur autant que par celles de l'esprit, bien digne de vivre et de mourir en servant son pays et son roi. Quant au frère de l'amiral, d'Andelot, lent à se résoudre, mais ferme dans le parti arrêté, et toujours prêt à payer de sa personne, il marchait le premier au combat et se bornait à dire à ceux qui l'accompagnaient : *Suivez-moi*; aussi les armées l'avaient-elles surnommé *le chevalier sans peur*. Ses quatre fils, *son vrai sang*, « semblables de visage, et plus encore en pro-

[1] On le voit, dans d'Aubigné, la serpe à la main, émondant ses arbustes, enlevé par la guerre seule à ses travaux de jardinage.

Digitized by Google

bité, en prudence, en valeur, » devaient s'illustrer et succomber dans les guerres civiles.

Tels étaient les hommes dont la tête, par un déplorable effet de nos discordes, avait été mise à prix, celle de l'amiral étant taxée à cinquante mille écus, « par un arrêt du Parlement, imprimé en latin, allemand, italien, espagnol, anglais et français. » Il est vrai qu'à cette époque l'intérêt faisait moins de coupables que le fanatisme, d'où naissaient ces paix plus cruelles que la guerre, *ces guerres sans ennemi*: ainsi d'Aubigné désigne-t-il la Saint-Barthélemy, dont son Histoire a retracé les scènes épouvantables. Parmi leurs acteurs il mentionne un brigand, qui, après avoir fait quatre cents victimes, se retira dans un lieu écarté pour piller et pour égorger les passants, « ne pouvant se soûler de sang depuis la curée de ce jour jusqu'à celui de son gibet. » Mais il vaut mieux rappeler la générosité d'un bourreau qui refusa de s'associer à ces exécutions, « en disant que ses mains ne travaillaient que juridiquement. » On signalera encore le nom d'un gentilhomme, de Vezins, qui sauva son ennemi mortel, plutôt que de se venger aux dépens de son honneur. Enfin, non content de conserver la belle lettre du vicomte d'Orthes, d'Aubigné a consacré par ce vers le souvenir de son héroïsme :

Tu as, dis-tu, soldats et non bourreaux, Bayonne !

Quant aux auteurs du massacre, ils n'eurent ni tout le courage de leur crime, ni tout le repentir qu'il devait exciter ; et, partagés entre les sentiments les plus contraires, entre des apologies et des désaveux timides, irrésolus et honteux, ils méritèrent qu'au sentiment de la haine se joignît pour eux le sentiment du mépris.

Au milieu de ces violences et des représailles qu'elles suscitaient, l'étranger élevait sa puissance sur nos débris. On invoquait son appui de côté et d'autre ; et, tendant lui-même la main aux secours de l'Espagne, le Roi de Navarre répondait à la Reine-mère qui lui en adressait des reproches : « J'armerais l'enfer contre vous, si vous m'en faisiez sentir la nécessité. » On ne reconnaît guère dans cette parole l'esprit national que déploya plus tard Henri IV. Quoi qu'il en soit, l'Espagne, dont l'habileté funeste nous fit tant de mal, « fournissait à l'envi du bois à l'embrasement : » c'était surtout en payant de bonnes pensions aux Seize, pour alimenter la révolte. D'Aubigné nous parle avec indignation de ces Etats de Paris, où ils voulurent donner à la France un roi étranger, alors que suivant l'exemple de la capitale livrée aux factions « tous les membres de la nation recevaient la fièvre du cœur. » Heureusement que dans ces luttes furieuses l'esprit français n'avait rien perdu de sa vive et puissante originalité : il éclatait en mille jeux de mots, en mille traits satiriques; il réagissait par la raillerie contre

Digitized by Google

nos malheurs, et, plus efficace que les armes, il devait leur marquer un terme.

En attendant, les principales figures de cette époque continuent à passer sous nos regards. Henri de Guise n'avait pas tardé à justifier sur les champs de bataille son titre de chef de la maison de Lorraine, et la journée des Barricades avait fait de lui presque un roi : « Résolu à se sauver dans l'audace, et, après avoir franchi le Rubicon, à se faire voir dans Rome », il déguisait toutefois, sous la courtoisie des dehors, la hauteur de ses projets, et demandait au prince qu'il chassait de la capitale « sa miséricorde, la main sur la garde de l'épée. » Tel n'était pas le duc de Mayenne, non moins habile que son frère avec un extérieur moins héroïque, qui, né pour être le plus tranquille et le plus fidèle des sujets, fut jeté par le hasard des temps dans la carrière des révolutions et le rôle de chef de parti. Chez lui toutes les qualités étaient sagement mesurées, et d'Aubigné le représente, politique plutôt que général, « cédant à un autre le nom de roi, tandis qu'il en gardait l'effet, faisant modestie de sa crainte, et fuyant les blasphèmes des peuples comme l'envie de ses rivaux. » Il est curieux surtout de lire le parallèle établi entre ce personnage circonspect et le brillant prince qui ajouta à la gloire de le vaincre, celle de lui pardonner. Nous arrivons à ce qui concerne Henri IV, et cette partie est la plus intéressante de l'ouvrage de d'Aubigné, qui nous a tracé de ce souverain une histoire presque complète. Attaché de fort bonne heure au jeune roi de Navarre, nul n'était en effet plus capable que lui de le faire connaître à fond dans les différentes phases de sa vie et de sa fortune, depuis le moment où élevé « à la béarnaise, » c'est-à-dire pieds nus et tête nue, il partageait les jeux des fils de paysans, jusqu'à celui où assis, au comble de la puissance et de la réputation, sur le premier trône de l'Europe, il tenait le monde dans l'attente des plus grands événements, brusquement anéantis par sa mort.

A ce *conquérant du sien*, comme dit d'Aubigné, à ce *parvenu légitime*, comme l'a récemment appelé M. Guizot, il appartenait de relever, avec la fortune de la France, la cause de la royauté, et ce fut en liant sa grandeur et son intérêt à ceux du pays, en donnant l'exemple d'un gouvernement vraiment national. Pour un tel résultat, il ne fallait rien moins que la puissante variété de ses qualités personnelles; car jamais la France ne fut, ce semble, plus voisine d'un changement de dynastie, ni plus près peut-être du démembrement de ses provinces : jamais ce corps antique de la monarchie, lent ouvrage de la politique et des siècles, ne fut plus près d'être morcelé, au gré des ambitions subalternes qui en convoitaient les parties. Tant de périls amassés par les règnes précédents exigeaient, pour les conjurer, un prince d'un facile et vaste génie, d'un caractère sympathique, bon compagnon au

Digitized by Google

combat et dans le plaisir, dont les défauts mêmes ne fussent pas sans excuse ou sans charme, qui séduisît les imaginations et captivât les cœurs. Ainsi en fut-il de Henri IV, qui, « oubliant à tout moment l'héritier de Navarre, et, plus tard, celui de la couronne de France pour faire le soldat, » inspira à l'élite qui l'entourait une si ardente affection, que, « lorsque sa noblesse avait mangé auprès de lui un tiers de ses biens, il ne lui promettait qu'une bataille pour lui faire engager le reste. » De là l'hommage que rend d'Aubigné, malgré son humeur amère et médisante, « au grand roi que Dieu lui avait donné pour maître », dont il célèbre les actions « pleines de merveilles, » et la souple habileté, égale à son héroïsme. Certes, on comprend bien, par la lecture de notre historien, quelle heureuse réunion, quel rare tempérament de qualités qui semblent s'exclure, quelles prodigieuses ressources d'activité et de courage lui furent nécessaires, pour faire face à des difficultés et à des périls de tout genre, pour rallier les forces éparses du pays et resserrer autour de lui le faisceau, toujours prêt à se dissoudre, de compagnons divisés de goûts, d'intérêts et d'opinions. Ce fut le triomphe de ce vif et brillant esprit indigène, propre aux vieux Gaulois, aussi ingénieux à parler que prompts et résolus à combattre[1], dont notre Henri IV a été un type achevé.

Mais, sans devancer les temps, arrêtons-nous un moment avec d'Aubigné à ceux où le Béarnais, entouré de ses huguenots, gagnait pas à pas son royaume. En face de cette phalange protestante, digne de son chef, dont les hommes, disait-on, « apprivoisés à la mort de père en fils, étaient cousus en leurs cuirasses comme tortues, » il y avait le parti des ligueurs, grossi par la passion religieuse, et dont les moyens d'action, bien différents, n'étaient pas non plus méprisables. Le principal résidait dans les *prêcheurs*, qui « possédaient les chaires, et, par les chaires, les oreilles et les cœurs de la foule. » Chargés d'entretenir l'agitation publique et de décrier le nom de Roi jadis si cher aux Français, ils étaient l'objet des plus grands égards pour les chefs de l'Union, qui s'appliquaient avant tout à satisfaire leurs besoins. Les couvents, même durant le siége de Paris, furent abondamment pourvus de toute espèce de provisions; et c'était, remarque d'Aubigné, « de peur qu'ils ne prêchassent pas bien la tolérance de la faim, s'ils la sentaient. » Quelle que fût toutefois la fougue de leurs prédications, le peuple n'avait pas laissé d'ouvrir les yeux à la lumière qu'on lui cachait, pendant que la disette « lui apprenait à parler haut. » La réputation de valeur et de bonté du *Roi* (comme on s'était habitué peu à peu à nommer Henri de Navarre) n'avait guère tardé à devenir géné-

[1] Caton l'ancien a dit: « Duas res gallica gens industriosissime persequitur, *rem militarem et argute loqui.* »

Digitized by Google

rale; en sorte que jamais ville ne fut aussi charmée que Paris d'être prise et ne salua d'autant de cris d'enthousiasme son vainqueur ou plutôt son libérateur.

La rentrée de Henri IV dans sa capitale, ce sujet que la peinture a popularisé parmi nous, est bien digne d'être étudiée dans d'Aubigné, qui en a tracé un piquant tableau. Laissons la parole à l'historien : « Le Roi, sans quitter son habillement de tête, alla faire chanter le *Te Deum* à Notre-Dame; dans trois heures chacun fut paisible en sa maison et les boutiques ouvertes; nul bruit par les rues. La même journée que le Roi reçut Paris, on vit jouer aux cartes avec lui la duchesse de Montpensier. » Or, cette princesse avait été, comme on sait, mêlée à toutes les intrigues et même aux crimes de la Ligue. Aucune révolution ne s'accomplit donc avec plus de promptitude et d'aisance. Les villes du parti ligueur se hâtèrent de suivre l'exemple de la capitale; et en un instant cet incendie, que mille causes avaient allumé et nourri, s'en alla en fumée. « Personne n'avait espéré que ce grand corps, malade de sa grandeur, pût ainsi venir à son repos. » Mais presque aussitôt, « parmi tant de félicités que le Roi n'avait pas le loisir de savourer, » commençait à se montrer cette race horrible d'assassins qui devait quelques années après replonger la France dans la confusion, en la privant d'un prince « accoutumé à vaincre, à régner et à pardonner. »

Autour de ce monarque, si propre à effacer la trace des anciennes divisions, plusieurs autres figures sont dignes encore d'attirer notre attention, telles que celle de sa mère Jeanne d'Albret, « femme qui n'en avait que le nom, d'un esprit puissant aux grandes affaires, d'un cœur invincible aux adversités; et celles des compagnons de ses exploits : Givry, l'un des plus intrépides défenseurs de la cause royale, joignant à de rares connaissances d'heureuses saillies et dont on disait « qu'en esprit, en courage et en bienséance nature avait mis ses délices en lui; » les deux Biron, colères, opiniâtres et personnels, mais fidèles à leur prince devant l'ennemi, l'un « prompt encore et diligent à l'âge de soixante-cinq ans, » l'autre que Henri sauva à Fontaine-Française et qu'il appelait « le plus tranchant instrument de ses victoires; » d'Humières, le père des soldats, « qui savait, valait et pouvait beaucoup; » le maréchal d'Aumont, d'une probité antique et d'un excellent conseil : on le nommait le *vieux Gaulois*, « parce qu'en lui fleurissaient toutes les parties du chevalier; » Du Plessis-Mornay, « plus ductile que d'Aubigné aux volontés du prince, » et que son maître s'applaudissait « d'avoir fait d'homme de lettres homme de guerre, personnage qu'il remplissait fort bien au besoin; » Sully, qui servit de ses veilles et de son génie la fortune de son souverain non moins que de son épée, « d'un esprit très général et laborieux, comme d'une

Digitized by Google

austérité naturelle, qui, méprisant les bonnes grâces des autres, portait l'envie des refus et par là faisait la bourse du Roi; » enfin, tous ces gentilshommes, moissonnés dans les combats et oubliés aujourd'hui, dont l'un, Saint-Gelais, est honoré par d'Aubigné de cette courte et expressive oraison funèbre : « il fut regretté de ceux qui le connaissaient, comme vrai noble, vrai vaillant, bon partisan et bon ami; » « Il était difficile, dit-il d'un autre, du capitaine La Caze, de juger qui valait plus en lui, la probité, le grand savoir, la sagesse naturelle, l'expérience ou la valeur. »

C'est ainsi que d'Aubigné, dans des peintures particulières ou générales, reproduit l'image du temps où il a vécu; car les traits originaux de notre caractère ne lui ont pas plus échappé que ceux des individus : on le reconnaît lorsqu'il parle « de nations volages et légères, comme sont les Français de leur nature. » Surtout il nous fait connaître à merveille cette brillante et aventureuse noblesse, principal honneur de nos armées, qui dans cette époque et quelques autres sembla prendre plaisir à épuiser par ses mains ses propres forces. L'un des côtés saillants qui la distinguaient était le culte des dames, et d'Aubigné cite un de ses compagnons, qui, « ayant la tête percée, vint à la prochaine tente demander par signe une plume et du papier, et mourut en achevant de son sang une lettre à sa maîtresse. » En éclatant par ces prodiges frivoles, l'héroïsme français excitait l'admiration plus qu'il n'était efficace : « Que purent, dit l'historien en racontant un beau fait d'armes, deux cent cinquante gentilshommes, arrêtés de deux mille ennemis en tête, enveloppés de deux mille cinq cents reîtres à la droite et de huit cents lances à la gauche? Ce fut de mourir les deux tiers sur la place. » Il faut avouer que notre noblesse s'est bornée trop souvent à ces sacrifices inutiles.

La France, quoi qu'il en soit, ne fut jamais plus féconde en chefs aguerris à toutes les fatigues et à tous les hasards. Nous voyons l'un d'eux recevoir, dans un siége, « sa trente-cinquième arquebusade, » et l'on eût dit que quelques-uns avaient le secret de ne pas mourir[1]. Jamais aussi les exploits n'éclatèrent en si grand nombre : « Il s'en fait tant, observe l'historien, que nous ne pouvons achever d'en conter un, qu'un autre ne soit exécuté. » Là, d'Aubigné parle presque toujours d'après le témoignage de ses yeux ou tout au moins d'après le rapport des spectateurs; c'est ce qui donne une autorité particulière aux détails très circonstanciés et très complets où il entre sur ce qui concerne les opérations de la guerre[2]. Si la vérité lui échappe, ce n'est

[1] Voy. par exemple l'aventure du capitaine Sévile, I, III, 10.

[2] En traitant de nos anciens historiens, d'Argenson remarque, à l'avantage de d'Aubigné, « qu'il a vu, qu'il a interrogé les acteurs des événements qu'il raconte. » (T. XXVIII du recueil des Mémoires de l'Académie des Inscriptions, p. 634.)

Digitized by Google

pas qu'il néglige les moyens qui l'y peuvent conduire. Ses informations sont-elles d'ailleurs insuffisantes, il pousse la sincérité jusqu'à le reconnaître : mais non content de recevoir avec reconnaissance toutes celles qui lui sont adressées, il va au-devant d'elles et les réclame, aimant mieux se taire sur ce qu'il ne sait que d'une manière incomplète. Parmi ceux dont il a mis les souvenirs à contribution, il signale « le plus vieux capitaine de France, » qui exerçait un commandement à La Roche-l'Abeille en 1569, et qui, plus de trente ans après, vivait encore lorsque l'auteur écrivait le récit de ce combat. Et il ne se borne pas aux renseignements qu'il doit à ses anciens compagnons d'armes; au besoin il va s'enquérir près des ennemis, il compare entre eux les mémoires des partis opposés.

Il est certain que dans son Histoire, bien plus que dans ses autres ouvrages, d'Aubigné a cherché l'exactitude et le mérite de l'impartialité. A cet égard, il a conscience de la gravité de son rôle; et, non moins que Thucydide, il veut se montrer digne de s'entretenir *pour toujours* avec les âges futurs. De là, sous l'influence d'une idée qui se traduit chez lui en nobles inspirations, son ton majestueux du début, ou plutôt son ton magistral. Comme son contemporain de Thou adressait à la postérité une belle ode latine, pour en appeler près d'elle des injustices et des dégoûts qu'il éprouvait dans son époque, d'Aubigné a dédié son Histoire *à la postérité*, pénétré de ce sentiment nécessaire à l'écrivain, qui lui fait voir au-delà du temps présent et chercher ses juges dans l'avenir. C'est ce qu'il a exprimé en ces vers :

Les corps qui sont nés de terre
Se renomment par la pierre;
Mais les célestes esprits
S'éternisent par écrits.

Il ne raconte pas seulement pour raconter, mais pour enseigner. En d'autres termes, il veut, par le récit de ses campagnes, « donner aux jeunes capitaines de bonnes leçons »; et il se flatte ainsi, par un mélange d'exemples et de préceptes, sans oublier même les expéditions où il a échoué, d'être utile et agréable « à ceux qui aiment le métier ». Considérée sous ce point de vue, l'Histoire de d'Aubigné offre un intérêt analogue à celui que Henri IV reconnaissait aux Commentaires de Montluc, qu'il appelait « la Bible des soldats ». Ce qui le rendait surtout propre à leur apprendre leurs devoirs, c'est que, malgré l'impétuosité de son naturel, il comprenait ce qu'il y a de grand dans l'obéissance passive, et il a vanté souvent la discipline militaire comme la plus sûre garantie des succès.

Dans son amour d'instruire, d'Aubigné a même pour but, nous dit-il, « de donner des leçons de guerres civiles »; ce qui consiste, em-

Digitized by Google

pressons-nous de l'ajouter, à montrer comment on peut s'y assurer l'avantage par la supériorité de la conduite et de la bravoure. Il entre, par ce motif, dans les plus petites particularités de nos guerres de religion, et la sagesse des conseils que lui suggère son expérience ne sera contestée par personne. S'il n'a garde d'omettre les affaires « où les hommes ne se sont pas comptés par milliers », c'est « qu'à la confusion des grandes batailles il y a le moins à profiter ». Salades, chevau-légers, arquebusiers, gendarmes, argoulets, carabins, corselets, archers, cornettes blanches ou noires se pressent dans ses pages, et les termes de stratégie y abondent. Sur les moyens d'attaque et de défense, alors usités pour les villes, il peut également satisfaire le lecteur le plus curieux : telles sont ses nombreuses descriptions de siéges, entre lesquels se remarquent ceux de La Rochelle, du Brouage, de Montaigu, de Sancerre et de Lusignan.

Malgré sa prédilection pour ces détails spéciaux (il se fâche quelque part à la pensée qu'on pourrait trouver qu'il les prodigue un peu trop), d'Aubigné ne laisse pas de donner la preuve, en traitant des choses de la paix, d'un esprit « aiguisé et affiné par la pratique des affaires ». Aussi compte-t-il, non sans raison, que « les négociateurs trouveront dans son ouvrage quelque pièce de leur métier ». Il s'attache en effet à les mettre principalement au fait de nos relations avec l'étranger, en portant, comme nous l'avons dit, ses regards dans toutes les contrées de l'Europe et même du monde alors connu. Bien que cette carrière soit trop vaste pour être entièrement parcourue, il sera curieux néanmoins de suivre l'historien dans ses excursions souvent lointaines.

De la France, les yeux de d'Aubigné se tournent naturellement vers l'Angleterre, ce foyer du protestantisme, et, pour le laisser parler, « cette terre des anges »; il y admire, sur le trône, « l'excellence des têtes couronnées », la princesse qu'il appelle ailleurs, « la grande reine de la mer ». Une sympathie aussi vive, où se montre assez l'esprit de parti, lui inspire un magnifique éloge de Maurice de Nassau, « digne fils d'un incomparable père ». Quant aux sentiments qu'il professe pour Elisabeth, ils expliquent la sévérité ou, à mieux dire, la dureté avec laquelle il s'exprime sur Marie Stuart, dont il ne craint pas de ratifier l'odieuse condamnation. Au contraire, il s'attendrit au souvenir de la mort tragique de Jeanne Gray, unissant à un savoir qui eût honoré un homme toutes les vertus de son sexe; il s'émeut en mentionnant « ses derniers propos, plus graves qu'on ne pouvait l'espérer de sa jeunesse ». Sur les Irlandais, nous trouvons, dans d'Aubigné, quelques détails plus piquants que favorables : déjà très disposés à quitter leur île, ils venaient trop fréquemment se poster, à Paris, dans les constructions inachevées du Pont-Neuf, pour détrousser et jeter à l'eau

Digitized by Google

les passants [1]. Il nous fait en outre connaître les forces et les ressources de l'Espagne, ses découvertes et ses conquêtes au-delà des mers; mais, avec un sentiment chrétien élevé, il s'indigne des traitements cruels que les peuples du Nouveau-Monde avaient à souffrir de leurs maîtres. A côté de cette nation parvenue à l'apogée de sa grandeur, il en montre une autre au berceau, obscure et presque ignorée, celle des Moscovités, chez qui il note, comme trait saillant de caractère, l'habitude de l'obéissance passive au souverain. En même temps il est question « d'une sorte de gens de guerre qui se nomment Cosaques, la plupart Polonais de nation, et qui sont les gens de cheval les plus redoutés de tout le septentrion, accoutumés à châtier les Tartares et à brider les courses qu'ils feraient sans eux en Europe ». Non moins que les Tartares, les Turcs, également puissants sur la mer et sur la terre, n'avaient pas cessé d'être l'effroi de l'Occident par leur cruauté plus encore que par leur bravoure. Les janissaires, leur milice la plus formidable, se distinguaient entre tous par une férocité qui se jouait des lois divines et humaines : après avoir massacré des ennemis dont ils avaient juré d'épargner la vie, on les voit « frotter leurs cimeterres du sang des victimes et en faire boire à leurs chevaux ».

Sans insister sur l'incontestable valeur de ces renseignements, qui comprennent tant de faits et tant de lieux, il faut en revenir au principal avantage de cette Histoire; c'est de nous rendre le seizième siècle avec ses aspects divers et bizarres, ce siècle où, vertus et vices, tout va volontiers à l'excès; où la religion, si elle sert de prétexte à de déplorables crimes, occupe du moins une large place dans la vie publique et privée; où la société, encore mal assise, souffre ces figures exceptionnelles que son niveau inflexible repoussera par la suite; où s'élabore en somme, au milieu des calamités et des ruines, la grandeur future de notre pays. Expression fidèle d'une époque dont sa physionomie reflète l'énergie rude et sauvage, d'Aubigné offre en foule ces détails anecdotiques qui donnent un prix considérable aux récits contemporains. Pendant que des guerriers échangeaient la cuirasse contre le froc du moine, des conseillers de parlement, lassés de porter la robe longue, levaient des régiments à leurs frais et les menaient au combat. Mais les soldats étaient alors plus faciles à enrôler qu'à retenir sous les drapeaux : par lassitude ou par ennui, beaucoup, à tout moment, prenaient le parti de retourner dans leurs maisons avant la fin des hostilités. Protestants et catholiques recouraient à ces troupes auxiliaires dont le courage appartenait au plus offrant, reîtres, lansquenets, Suisses, lances italiennes, etc., qui rappelaient les aventuriers du moyen-

[1] La renommée de ce peuple était alors fort triste, si l'on en juge encore par ce mot d'un contemporain cité par de Thou : « *Se quocumque mitti et vel ad remum addici malle, quam cum Hibernis deinceps unquam rem habere.* » Lib. CXXV.

Digitized by Google

âge. Enfin, par intervalles, les épées venaient-elles à se reposer, d'autres guerres éclataient, nous dit Agrippa, des guerres de plume. Il n'a garde de les oublier dans son ouvrage, où l'on retrouve comme un écho de tous les bruits, de toutes les nouvelles et de toutes les pensées qui circulaient autour de lui.

On saura gré à d'Aubigné de cette variété de ton avec laquelle, quittant son objet favori, *ses gentils combats*, l'homme d'action nous parle de toute autre chose. Ici il nous éclaire sur un progrès essentiel des arts, en citant le nom de Bernard Palissy, « premier inventeur des poteries excellentes », qui fut enfermé à la Bastille à quatre-vingt-dix ans, pour avoir refusé d'abjurer sa religion [1]. Là il trace un tableau de la société et des mœurs de son temps, lorsqu'il montre « la cour de Navarre florissante en brave noblesse et en dames accomplies », ou lorsqu'il énumère les nombreuses maîtresses de Henri IV, entre lesquelles il place à part la duchesse de Beaufort, « dont l'extrême beauté ne sentait rien de lascif et qui a pu vivre plutôt en reine qu'en concubine tant d'années et avec si peu d'ennemis ». Ailleurs, il traite d'administration et de finances, en signalant les vices qui le frappent dans la marche du gouvernement. Un des principaux, à ses yeux, est l'intrusion, dans nos charges et dans nos affaires, de ces favoris italiens, fameux par leur avidité et qui remplissaient la France d'exactions. Au sujet de l'accroissement continu des taxes publiques, d'Aubigné répète un vœu touchant qui sortait de la bouche des sujets obérés, demandant, par un témoignage rendu à la bonté de Louis XII, « que les tailles fussent réduites au taux où elles étaient sous ce prince; » mais c'était oublier que le progrès des impôts doit suivre naturellement celui de la richesse des peuples [2]. D'autres renseignements, relatifs à l'organisation du pays, nous permettent d'étudier le jeu des pouvoirs publics. On sait que, par la convocation des Etats-Généraux, nos rois pouvaient réunir, comme dans un faisceau, toutes les forces de la nation; par malheur, dès cette époque, ils n'usaient que dans les cas extrêmes d'une ressource que la constitution leur ménageait. Pour les besoins ordinaires, l'assemblée des petits Etats leur semblait bien suffire, et ils la préféraient, « craignant la trop grande liberté que les peuples prétendent par les autres Etats ». De là le conseil qu'un partisan de l'autorité absolue donnait à Charles IX, « d'éloigner soigneusement ceux qui

[1] C'est ce *potier de terre*, qui, doué du génie de la science autant que de celui des arts, osa dire le premier que les coquilles fossiles avaient été déposées par la mer dans les lieux où elles se trouvent. L'attention a été, depuis peu, rappelée plusieurs fois et de la manière la plus favorable sur ce personnage, qui vient de trouver en Amérique un biographe fort consciencieux: « *The life of Bernard Palissy*, by Henry Morley », Boston, 2 vol. in-12.

[2] Or, comme le remarque le plus illustre publiciste du seizième siècle, Bodin, le prix de toute espèce de chose s'était élevé, sous les derniers Valois, de douze fois au-dessus de ce qu'il était sous Louis XII.

Digitized by Google

parlaient d'États-généraux et de se servir des petits États, composés de ses confidents », conseil qui devait trouver faveur près de ce jeune prince à qui l'on osait dire qu'il n'y avait qu'un Roi véritable, c'était le Grand Seigneur, « parce que seul il avait en sa main l'honneur, la vie et le bien de tous ses sujets ».

Dans cette cour, moitié italienne, qui, par faiblesse, inclinait vers le despotisme, un plus noble goût à mentionner, c'est celui des plaisirs de l'esprit, qu'attestent différents passages de l'histoire d'Agrippa. Lorsqu'en 1665, Charles IX, accompagné de sa mère, fit un voyage à Bayonne, il eut avec la reine d'Espagne Elisabeth, sa sœur, une entrevue célèbre où s'agitèrent d'importants projets politiques, déguisés sous l'apparence des fêtes. « Tout ce que la France, pleine de bons esprits, put marier d'inventions à la dépense y fut employé : si bien que les plus subtils et défiants ne pouvaient estimer que les grands eussent alors autre intention qu'à telles voluptés. On n'avait pas oublié Ronsard pour faire les vers qui furent prononcés en diverses occasions ». Ces détails littéraires sont assez fréquents chez d'Aubigné, qui nous montre, comme nous l'avons indiqué plus haut, « les plumes déployées en tout genre d'écrire, soit pour la religion, soit pour l'État ». Dans cette période militante, où les libelles ne cessaient d'agiter les esprits et d'aiguiser les armes, la meilleure satire qui ait paru, au jugement de l'auteur, fut le *Catholicon d'Espagne*, « que composa un aumônier du cardinal de Bourbon, homme de peu de nom, tandis que Nicolas Rapin, à qui on avait attribué ce livre, n'y inséra que quelques vers seulement ». Un peu plus loin il est question d'un factum, également très remarquable, du parti opposé, *le Catholique anglais*. D'Aubigné cite encore, parmi les pamphlets, le *Libre Discours* de Michel Hurault du Fay, petit-fils de l'Hôpital, œuvre qui fut lue avec délices même par les ennemis de ses opinions. Tel a été de tout temps, on l'a déjà constaté, le pouvoir de l'esprit en France. Qui ne sait en effet que la *Satire Ménippée*, si largement assaisonnée de sel gaulois, contribua beaucoup au triomphe de Henri IV? C'est que, par de semblables écrits, « les Parisiens, apprenant à rire dans leurs calamités, apprirent à mépriser ce qu'ils voyaient de ridicule et puis à contester ce qui était dangereux. » Mais le refus d'une juste liberté, par une de ses conséquences ordinaires, ayant engendré la licence, à côté de ces morceaux où la malice servait la cause de la raison et de la modération, un déluge de libelles téméraires répandait partout le désir de changements irréfléchis : « On faisait imprimer ce qu'en autre saison on n'eût pas voulu dire à l'oreille. »

Outre ces symptômes de l'opinion profondément remuée, d'Aubigné nous a conservé plus d'un de ces propos, saisis au passage, qui n'expriment pas moins la physionomie d'une époque; et son ton n'est

Digitized by Google

pas tellement soutenu qu'il ne rapporte les mots plaisants de plusieurs *bons compagnons*. Il lui arrive même, lorsqu'il a ainsi égayé le fond sombre de ses récits, d'être pris de scrupule, et « de demander pardon à ses lecteurs d'avoir offensé par quelques petits contes la gravité de l'histoire ». Mais nous l'excuserons sans peine : car c'est ce qui donne à son ouvrage l'attrait piquant des Mémoires. De là, dans la foule des matériaux qu'il amasse un peu au hasard, tant de faits particuliers, que les histoires générales sont d'ordinaire obligées de délaisser, et qu'il se montre curieux de recueillir; quand il s'occupe par exemple d'un marin, originaire de Bordeaux, qui, pour se venger des rigueurs exercées contre lui par les Espagnols, va les attaquer dans leurs possessions du Nouveau-Monde, à la tête de quelques bâtiments équipés à ses frais, et, après avoir fait onze cents lieues en dix-sept jours, revient chargé de dépouilles, ou qu'il nous entretient d'une héroïne de son temps, la dame de Miraumont, qui avait levé dans le Limousin une compagnie de soixante gentilshommes, protestants comme elle, « suivant le drapeau de l'amour et le sien ensemble, brûlant pour elle sans qu'aucun d'eux ait jamais pu se vanter d'une caresse déshonnête ». En présence de l'ennemi elle se contentait, pour toute harangue, de dire à ses cavaliers : *Faites comme moi;* et « prenant un galop gaillard, » elle attaquait la première. Nos guerres avaient multiplié la race de ces amazones, entre lesquelles figure la châtelaine de Neuvi, qui, assiégée dans sa résidence, pour donner du cœur aux soldats de la garnison, « prit sa place sur la brèche à l'endroit le plus dangereux, avec une demi-pique à la main, dont elle jouait résolument ». La fortune trahit il est vrai sa valeur; mais, tombée aux mains de ses ennemis, ceux-ci la mirent en liberté, « cette vertu rare ayant trouvé une courtoisie qui était rare aussi dans ce siècle ».

A l'étranger, comme en France, les détails ou les caractères romanesques arrêtent volontiers d'Aubigné. C'est ainsi que l'un de ses chapitres roule sur Antonio Pérez, qui a trouvé de nos jours un historien si dramatique, « sur cet homme d'Etat, qui mêlait parmi les plus grandes affaires les galanteries espagnoles et les intermèdes d'amour ». On sait qu'il fut, sous ce dernier rapport, le rival de son maître, de Philippe II, et que, cherchant son salut dans son audace, il suscita à ce prince de graves difficultés, dont il faillit mille fois être victime. Un personnage non moins singulier, qu'Agrippa fait passer sous nos yeux, est le Corse Sampiétro, meurtrier de sa femme Vanina. Celle-ci n'avait eu d'autre tort que de chercher à réconcilier son époux avec quelques ennemis et de s'être rapprochée d'eux, en vue de ménager cet accommodement : ce fut là le motif de sa condamnation qu'il prononça et exécuta lui-même, malgré la vive affection qu'il lui portait; sa femme, sans refuser la mort, ayant demandé pour unique grâce « que, puisqu'elle n'avait

Digitized by Google

souffert depuis vingt ans le toucher d'autre homme vivant, les mains de son mari, honorables pour leur vaillance, la conduisissent au repos ».

Cette partie que l'on peut appeler anecdotique chez d'Aubigné donne beaucoup d'intérêt à son Histoire, qui, si elle est universelle par quelques côtés, ressemble aussi par d'autres à des Mémoires très personnels. Le récit des aventures de l'écrivain se mêle en effet très fréquemment à des détails d'un caractère plus général. Tantôt il se désigne par son propre nom, tantôt par quelque terme ou périphrase indiquant les grades dont il a été revêtu ou les postes qu'il a remplis[1] : mais, sous diverses dénominations, il occupe une grande place dans son ouvrage. Lui-même s'en aperçoit et il s'excuse avec naïveté de se mentionner à tout moment; c'est en rappelant un fait à sa louange : « Si mon lecteur, dit-il, s'ennuie de voir mon nom si souvent, qu'il sache que je l'eusse déguisé, sans l'honneur que les autres historiens m'ont fait de le produire en cet endroit. » On lui pardonnera ce mouvement de gloire, à raison de la modération avec laquelle il a parlé ailleurs de ses compagnons d'armes trahis par la fortune ou même par leur courage : « Quant aux seigneurs et gentilshommes qui fuirent (il s'agit de l'issue d'un combat entre Henri IV et le duc de Mayenne), j'aime mieux les excuser par la bravoure qu'ils avaient montrée auparavant, que d'arborer leurs noms, comme plusieurs l'ont fait, en donnant leurs plumes à la faveur. » Il est beau, quand on a tout droit d'être sévère, d'être indulgent pour les irrésolus et les faibles.

D'Aubigné, en tout cas, ne s'est pas écarté de la vérité, en disant, avec une de ces fiertés de style qui lui sont familières, « qu'il écrivait de la main qui avait eu part aux exploits, » persuadé qu'aucun plaisir n'était plus légitime que « le plaisir de conter après la peine et le péril des actions. » Là réside, indépendamment du degré de mérite que l'on voudra lui attribuer, le véritable prix de son œuvre : plus encore que Machiavel, Guichardin, Davila et Fra-Paolo, il y offre l'alliance trop rare parmi nous de la vie active avec la spéculation littéraire; et rien de plus curieux d'ailleurs que son propre portrait, lorsque occupé à graver les *linéaments de son âme* il se représente, dans la préface de son Histoire, « comme nourri aux pieds de son Roi, desquels il faisait son chevet en toutes les saisons de ses travaux; quelque temps admis à sa privauté, alors plein des franchises et sévérités de son village; quelquefois éloigné de sa faveur et de sa cour, et lors si ferme en ses fidélités, que même, au temps de sa disgrâce, ce prince lui fiait ses plus dangereux secrets. Il avait reçu, ajoute-t-il, autant de biens qu'il en fallait pour durer et non pour s'élever; et quand il s'était vu croisé par ses inférieurs, ou par ceux qui sous son nom étaient entrés

[1] C'est ici *un capitaine*; là *un mestre de camp*; ailleurs *le guidon de Fervacques*, ou le *lieutenant de Vachonnières*; plus souvent encore *un écuyer du roi de Navarre*.

Digitized by Google

au service du Roi, il s'était payé par ces paroles : « Eux et moi avons bien servi; eux, à la fantaisie du maître, et moi, à la mienne : qui me sert de contentement. »

Nous ne saurions être surpris que cette simple grandeur ait tout récemment excité l'admiration d'un de nos plus célèbres critiques, spirituel par habitude, et, au besoin, capable d'élévation, lequel, s'arrêtant devant la figure de notre Agrippa, « l'une des images les plus glorieuses que légua le seizième siècle au siècle de Louis-le-Grand, » s'est plu à reproduire « cet exorde excellent d'un livre excellent, » cette noble page tracée d'une main si ferme par cet homme de guerre[1].

Ne nous offrît-elle que son type personnel, avec celui du Roi dont il fut le compagnon, l'Histoire de d'Aubigné aurait déjà pour nous, à ce seul titre, une singulière valeur. Mais, on a pu le reconnaître, elle est pleine de renseignements que l'on chercherait vainement ailleurs. On se l'explique sans difficulté, en songeant à la position considérable d'Agrippa dans le parti de la réforme, dont il était la plume autant que le bras et comme un des centres principaux. C'est ce qu'on voit spécialement par un article du synode calviniste, tenu à Gap en 1603, article qui portait « que les provinces étaient chargées de recueillir les mémoires des actes mémorables, advenus depuis cinquante années, et de les faire tenir au sieur d'Aubigné en Poitou, lequel écrivait l'histoire de ce temps[2]. » Aussi sur ses coreligionnaires, sur leurs prétentions, leurs luttes et leurs espérances, enfin sur l'esprit qui les animait, lorsque « formant, comme il l'avoue, un Etat dans l'Etat », ils justifiaient sinon les rigueurs, au moins les soupçons des princes, nous donne-t-il plus de lumières qu'aucun de ses contemporains. Agrippa est donc bien loin d'être un abréviateur habituel des autres écrivains, en se bornant à transcrire leurs récits, comme l'affirme un historien de l'Allemagne fort estimé, qui a retracé nos propres annales. M. Léopold Ranke n'a pas, suivant nous, rendu justice à notre auteur, quand il a prétendu « qu'on apercevait partout dans le livre de d'Aubigné les extraits du président de Thou, de La Planche et d'autres[3]. » A la vérité, M. Ranke ajoute « qu'il ne laisse cependant pas de fournir des indications précieuses que l'on doit distinguer; » mais il eût été, ce semble, plus à propos de dire que ce qu'Agrippa rapporte a presque toujours un caractère saillant de nouveauté. Indiquons encore quel-

[1] Voy. le *Journal des Débats*, du 14 novembre 1853 : article de M. Jules Janin

[2] § 9 : Voy. l'*Histoire des églises réformées*, p. 91.

[3] Voy. le 1er vol. de l'*Histoire de France durant le seizième et le dix-septième siècles*.— « Cet auteur, dit notamment M. Ranke au sujet de d'Aubigné, ne savait rien sur l'entrevue de Bayonne. » Nous avons cité néanmoins le passage où ce dernier montre les projets les plus funestes, tramés au milieu des plaisirs les plus élégants : I, IV, 4; cf. II, I, 13.

Digitized by Google

ques-uns des secours que l'on pourra lui emprunter, et montrons par là avec quel fruit on recourra en général à cette source si abondante.

La conspiration du maréchal de Biron est demeurée l'un des faits les plus dramatiques et les moins exactement connus du règne de Henri IV. Sur ce point, toutefois, d'Aubigné se porte fort « de nous déduire des secrets dont il peut attester la vérité; » et il tient en effet parole. De nos jours où l'on a tant de goût pour les pièces officielles, on lui saura également gré d'en avoir compris plusieurs dans son ouvrage. Ce sont d'ordinaire, ainsi qu'on l'a déjà marqué, des traités de paix ou des articles de trèves, qu'il place de préférence à la fin des livres. On signalera, entre ces documents, le manifeste de la Ligue, le texte de l'abjuration fort étendue, demandée après la Saint-Barthélemy aux dissidents « qui voulaient avoir la paix de l'Eglise, » l'édit de juillet (1588), etc. Nous avons eu l'occasion de montrer que, pour l'état de la civilisation et de l'industrie, pour les arts et les usages, on ne feuilletera pas d'Aubigné sans profit, et qu'il n'est nullement stérile en détails littéraires : témoin encore ceux qui concernent l'Académie fondée en 1570 sous les auspices de Charles IX et qui méritent une mention : « C'était, dit-il, une assemblée que le prince faisait deux fois la semaine en son cabinet, pour ouïr les plus doctes hommes qu'il pouvait, et même quelques dames qui avaient étudié, sur un problème toujours proposé par celui qui avait le mieux fait à la dernière dispute. » La musique y était en honneur comme les vers, et le président de l'Académie, à laquelle on a dit que d'Aubigné appartenait[1], était Antoine de Baïf : cette institution nous venait de l'Italie, qui nous communiquait alors, avec beaucoup de vices, son goût des lettres, des plaisirs et de la magnificence. Racontée d'une manière vive et piquante, la courte royauté du duc d'Anjou en Pologne, qui, fort bien accueilli, n'en fut pas moins empressé à quitter ses nouveaux sujets, donne aussi occasion à l'historien de faire connaître nos relations avec ce peuple chevaleresque, son gouvernement et ses mœurs. Tel est enfin le caractère général que d'Aubigné affecte dans ses détails qu'il va jusqu'à nous parler des ordres religieux, en particulier de celui « des frères humiliés, qui, pour cette humilité, étaient parvenus à si grandes richesses qu'ils ne tenaient ni ordre ni couvent; » ce qui amena leur abolition. Il s'étend volontiers du reste sur le clergé, le Saint-Siége et les matières ecclésiastiques, mais avec une passion contre laquelle il est superflu d'observer que l'on doit se tenir en garde.

[1] T. x, p. 489.—Voy., sur cette Académie, Duboulay, dans sa grande *Histoire de l'Université de Paris*, écrite en latin, in fol., t. vi, p. 714; l'abbé Goujet, *Biblioth. franç.*, t. xiii, p. 348; M. Sainte-Beuve, *Poésie française au seizième siècle*. Enfin les manuscrits Conrart que possède l'Arsenal, in-fol., offrent au t. xiii, p. 589, « les Statuts de l'Académie de poésie et de musique, fondée par Baïf. »

Digitized by Google

Un autre intérêt de l'Histoire d'Agrippa, c'est qu'elle renferme des spécimens originaux de l'éloquence de son temps. Bien qu'il nous prévienne, en effet, que sans s'astreindre à reproduire les discours, il se bornera à en indiquer *les principaux traits*[1], il a fait quelques exceptions, notamment en faveur de celui qui fut prononcé par Henri III à l'ouverture des premiers Etats de Blois; et cela parce que, « malgré son habitude d'apporter des retranchements aux longues harangues, il n'a osé toucher à celle d'un roi si biendisant. » Il l'accompagne de fragments empruntés aux discours de l'orateur de la noblesse « dont l'auditoire eut contentement, » et de l'orateur du Tiers-Etat, le célèbre Versoris, qui parla, pendant une heure et demie, *à genoux*, mais en ne répondant pas entièrement cette fois à la grande attente que son nom faisait concevoir.

Dans ce genre, on remarquera, entre autres harangues énergiques, celle d'un vieux seigneur de Béarn privé de la vue, exhortant son fils à défendre son pays contre l'oppression; on citera encore de courtes allocutions militaires : ce sont celles qu'il préfère, et il en offre un beau modèle à l'occasion de la bataille de Moncontour, en parlant d'un de ses compagnons d'armes. C'était un vieillard protestant qui avait rallié trois cornettes pour dégager, par une charge hardie, un millier d'hommes, et que l'on avait invité à faire un mot de discours : « A gens de bien, courte harangue, dit le bon homme; frères et compagnons, voici comment il faut faire.—Là-dessus, couvert, à la vieille française, d'armes argentées jusques aux grèves et sollerets[2], le visage découvert et la barbe blanche comme neige, âgé de quatre-vingt-cinq ans, il s'élance vingt pas devant sa troupe, mène battant les maréchaux-de-camp, et sauve plusieurs vies par sa mort. »

On attachera surtout beaucoup de prix aux éclaircissements considérables que d'Aubigné nous donne sur les projets si souvent controversés qui occupèrent les derniers moments de Henri IV[3]. Ces projets, dont l'effet devait être, selon l'historien, non-seulement d'abaisser la maison d'Autriche, mais de faire, au profit et pour l'honneur de la France, « un empereur des chrétiens, qui de sa menace arrêterait les Turcs, reformerait l'Italie, dompterait l'Espagne, et ferait trembler l'Univers[4], » n'attendaient plus que l'instant favorable d'éclater. Or,

[1] II, 1, 2. Cf. la préface de l'*Hist.*, où, se montrant peu partisan des harangues placées dans la bouche des personnages historiques, d'Aubigné fait une critique judicieuse du président de Thou qui les a prodiguées.

[2] Armures qui couvraient les jambes, et bottines.

[3] Voy. l'appendice de l'*Hist.* — M. Guizot, dans un article de cette *Revue*, tome VI, page 10, a parlé de ces projets, au sujet desquels on peut voir aussi les *Etudes sur la Russie* de M. Léouzon-Le-Duc, chap. des « Manuscrits enlevés aux archives de France, Henri IV et l'Empire. » Cf. les *Mémoires* du maréchal de la Force, t. I, p, 341 et suiv.

[4] Une brochure du temps, faisant allusion à ces espérances, comparait à Charlemagne Henri IV, sous ce titre : « Carolus Magnus redivivus. »

Digitized by Google

pour continuer avec d'Aubigné, « le consentement des peuples, qui est bien fréquemment la voix de Dieu, semblait promettre à ces desseins sa bénédiction... Les nations avaient posé leurs haines, et voulaient arracher leurs bornes pour l'amour de Henri. » Le poignard d'un furieux fit évanouir tout à coup cet avenir.

Tel est le contenu de cette volumineuse Histoire, dont l'auteur a pu dire toutefois, et non sans raison, en terminant les deux premiers tomes (ils ne forment pas moins de huit cents pages in-folio, et le dernier est de six cents), « qu'elle fleurissait de tant de variété et de mouvement que les plus impatients esprits accuseraient sa brièveté. » L'œuvre entièrement achevée, il se comparait, peu après, « à ce peintre grec qui se cacha derrière son tableau pour entendre les répréhensions des uns et des autres. » Curieux, comme lui, d'être éclairé sur ses fautes, il s'adressait de nouveau, pour être à même de rectifier ses erreurs, « à ceux qu'il n'avait cessé de solliciter par voies honorables et publiques depuis quatorze ans. » Son vœu le plus cher était d'améliorer son travail en profitant de leur concours. A peine en effet quelques années s'étaient écoulées, qu'une seconde édition de l'ouvrage d'Agrippa parut avec des corrections et des changements [1].

Il ne nous reste plus qu'à résumer nos impressions sur cette Histoire, et à fixer la véritable place de d'Aubigné, en l'appréciant comme écrivain. A cet égard, on l'avait jusqu'ici traité avec une sévérité injuste, sa plume hâtée et ses négligences fermant les yeux aux qualités supérieures qui le distinguent : un examen plus attentif devait amener une tout autre manière de le juger. Sans doute on ne trouvera dans notre auteur ni une pureté classique, ni une sage méthode de composition, ni ce don de finir, qui est l'attribut des maîtres. Entraîné par son imagination ou ses souvenirs, il court avec une précipitation qui se soucie peu des inégalités ou des chutes. Au lieu de raconter avec cette gravité et cet ordre que recommande l'antiquité à l'historien, il se contente des formes d'un entretien libre et du premier jet. Un travail patient n'est pas plus à son usage qu'un jugement parfaitement calme et impartial : gardons-nous donc de l'accepter comme un modèle et de le croire comme un oracle ; consultons-le seulement comme un témoin qui réfléchit, dans sa physionomie expressive et mobile, un côté des idées et des passions qui ont agité son époque.

Quant au style de d'Aubigné, il a les imperfections et surtout l'intempérance que nous avons signalées chez l'homme : de là ses redon-

[1] La première édition avait été publiée de 1616 à 1620 (Maillé). La seconde est de 1626, Amsterdam (Genève), un seul vol. in-folio. Il est certain que l'une et l'autre ont été imprimées si grossièrement, qu'on a pu dire « qu'à tout moment on était dans l'embarras de la juste leçon. » Quoique la seconde édition offre quelques rectifications et quelques compléments, la première semblait cependant encore la meilleure au P. Lelong. (Voyez *Bibliothèque historique de la France*, t. II, p. 369.) C'est celle-ci, comme on l'a vu, que nous avons suivie.

Digitized by Google

dances, ses trivialités, ses brusqueries et ses rudesses. Il traite plus d'une fois la grammaire comme il traitait ses ennemis, écrivant ainsi qu'il agissait, avec une ardeur emportée, et précipitant ses phrases à travers tous les accidents d'une improvisation hasardeuse. Mais s'il lui arrive de forger des tours et des mots sans aucune nécessité, il y a, dans cette prose inachevée, je ne sais quoi de mâle et de martial; une âme émue et une conception puissante s'y font sentir; enfin, aux défauts se heurtent confusément des mérites fort remarquables : ce sont comme de riches filets d'or, qu'il s'agit de dégager dans cette mine très mélangée.

Chez Agrippa l'on peut citer, non-seulement des expressions et des phrases d'un grand effet, mais de beaux fragments et des scènes admirablement tracées. L'une des plus mémorables est l'entretien nocturne de Charlotte de Laval avec l'amiral de Coligny, son époux, lorsque cette femme au cœur viril, alarmée des périls que courent les protestants, l'exhorte à prendre les armes pour la défense de leur parti[1]. C'est aussi l'une des pages les plus connues de notre historien: elle a été souvent mentionnée ou reproduite; mais ceux qui se sont bornés à l'imiter, ont été loin d'en conserver la majestueuse grandeur. A côté de ce passage, on en rapporterait aisément plusieurs autres, que recommandent l'énergie de l'accent, la vivacité du coloris, une allure hardie et dramatique. Mais qu'il nous suffise de signaler particulièrement à l'attention du lecteur quelques chapitres de d'Aubigné[2], et bornons-nous d'ailleurs, par de courtes transcriptions, à marquer le caractère de son style.

On ne craindra pas de dire qu'il a des analogies sensibles avec celui de ce duc hautain, qui, faisant passer dans ses Mémoires les tableaux qui avaient chaque jour frappé ses yeux, puisa, dans ses haines passionnées, une vigueur digne de Tacite. Quand d'Aubigné nous représente « le duc de Guise et le maréchal de la Chastre gorgés du sang des réformés et se baignant aux avantages de la paix récemment conclue », on se rappelle la fameuse scène du conseil de régence et du lit de justice où le duc du Maine fut dépouillé de son rang[3]. Est-il question d'un capitaine que, dans une ville assiégée, les huées de ceux qu'il est chargé de défendre poussent à combattre, mais qui, après s'être avancé dans ce but, recule par prudence : « Il fallut, s'écrie Agrippa, boire les hontes du peuple. » Témoigne-t-il encore que les ennemis de Henri III et de la royauté profitèrent du meurtre des Guises pour exciter les esprits : « Se servant, dit-il, de l'horreur de l'acte, ils élevèrent pour un temps la plupart des courages de la France à un haut degré de ven-

[1] Voy. plus haut, p. 277.
[2] I, III, 15; II, III, II; II. V, 6; III. II, 28; III, IV, 22 et 27, etc.
[3] Voyez les *Mémoires* de Saint-Simon, au 26 août 1718.

Digitized by Google

geances qui sentaient le juste et le glorieux. » Ce sont là des expressions marquées du cachet de Saint-Simon, et qui semblent parfois rapprocher de lui d'Aubigné.

Dans l'un et l'autre, on signalera même âpreté et même fougue, mais aussi même coloris et même vivacité pittoresque de langage. Ces qualités caractérisent Agrippa, lorsqu'il montre, par exemple, le chancelier de L'Hôpital devenu odieux à la cour par sa constance à lutter contre les excès, en sorte « qu'il ne fallut qu'un soupir de probité pour lui faire ôter les sceaux, » un chef aux abois, trouvant encore des compagnons prêts à le suivre, bien qu'il ne puisse « leur promettre que les plaies, l'honneur et le soulas de la mort », un navire, qui, dans un combat opiniâtre, « brisé à coups de hache, crache du sang par chaque pertuis » ; lorsque, voulant faire entendre qu'une place a été mal défendue : « On apprit, dit-il, qu'il était mauvais de se fier aux pierres sans hommes», ou quand il parle ainsi d'un peuple qui, de l'abîme de la servitude, se relève vers la liberté : « On commença à désirer la liberté, des désirs on vint à l'espérance, et de l'espérance au dessein. » Pour sa narration, elle est, aux moments heureux et surtout en fait d'actions de guerre, ferme, rapide, dégagée. Voyez comme il raconte la prise d'une ville enlevée par les chrétiens aux Musulmans (1597) : « Le baron d'Ordep, étant averti d'une grande assemblée que les Turcs faisaient à Sambuck, voulut y avoir voix délibérative. Il équipe six canons, les mène aussi vite que ses hommes, arrive au point du jour devant Sambuck, sans tranchée ni gabions, bat le portail, et, sans laisser prendre assurance, dès qu'il voit un trou, fait donner l'assaut, emporte la ville, la pille, la brûle et gagne des richesses infinies à son parti. » Quittant le ton sérieux, il se déride ailleurs volontiers pour nous faire assister à une plaisante déroute, celle des personnes de la cour, fuyant à l'envi de Saint-Germain par suite d'une alarme, « qui par la chaussée, qui par les bateaux, qui par Saint-Cloud : c'était à qui gagnerait Paris. Nous rencontrâmes à moitié chemin les cardinaux de Bourbon, de Lorraine et de Guise, le chancelier de Birague, Morvilliers et Bellièvre, tous montés sur coursiers d'Italie ou grands chevaux d'Espagne, empoignant des deux mains l'arçon, et en aussi grande peur de leurs chevaux que de leurs ennemis. » Agrippa excelle, on s'en convaincra plus loin, dans ce ton léger et ironique.

Si l'on demande maintenant quels sont les modèles et les guides qu'il s'est appliqué à suivre, il ne sera pas difficile de répondre à cette question. Ce sont, parmi les classiques de l'antiquité (plusieurs citations ou allusions attesteraient au besoin qu'il n'était nullement étranger à leur connaissance [1]), ceux qu'on a nommés *pragmatiques*; ce sont les

[1] Se rappelant Fabius Maximus, il mentionne un capitaine, qui, tout au contraire de ce que Tite-Live a dit de ce Romain, « faisait plus de cas des rumeurs que du salut » (I, IV, 12); ou, par

Digitized by Google

politiques, tels que Tacite. D'Aubigné a même appelé Tacite son maître. Il a bien, en effet, quelque chose de sa véhémence, et surtout de la disposition d'esprit qui le portait à *creuser dans le mal*, comme disait Fénelon[1]; mais il lui manque, au moins dans le même degré, la brièveté nerveuse et la sobre couleur de l'historien romain, son jugement profond et l'éloquence émouvante qui jaillit de son indignation longtemps concentrée. Nous nous expliquons du reste le goût de d'Aubigné pour un écrivain cher aux âmes généreuses et amies de la liberté. Mais un fait curieux à signaler, c'est que Henri IV, si l'on en croit son écuyer, n'avait pas la même sympathie pour l'auteur des *Annales*, ou plutôt qu'il gourmandait ceux de ses serviteurs qu'il voyait occupés à cette étude. On s'en étonnera à juste titre, puisque ce prince n'avait aucun motif de redouter pour lui ce peintre des tyrans, ni de craindre pour les siens cette lecture des époques et des âmes viriles.

Parmi les modernes, d'Aubigné s'est attaché de préférence aux historiens de la même école, à Commines en particulier, dont il se proclame l'admirateur. S'il n'a pas sa gravité soutenue, du moins, à son exemple, il déduit de ses récits des réflexions pleines de vérité, dans le genre des suivantes : « Dangereuse est l'extrémité des peuples qui tirent leur secours des étrangers » ; et, « Bien dure est la condition des chefs qui servent les peuples en prétendant se servir d'eux. » J'ajouterai encore, selon qu'elles s'offrent à ma plume, un certain nombre de ses maximes : « Se résoudre à demi est se perdre tout entier. — La science des périls d'autrui nous apprend à nous démêler des nôtres. — Il faut que ceux qui se vouent aux grandes choses soient préparés aux grands accidents. — La pitié est mauvaise solde pour le secours, et, quand on le mendie, il est demi-refusé. — Tout établissement fait par crainte ne dure pas plus que la cause. — La tête d'un chef en pèse plusieurs milliers. — Dans le chef, la tête vaut bien plus que le bras : c'est la confiance, la bonne opinion des soldats qui donnent le branle aux victoires. »

Agrippa, tout homme d'action qu'il est, croit que les discours ne sont guère moins efficaces que les armes, pour amener les plus importants résultats : « Si le fer, bien mis en besogne, a, selon lui, la première gloire, le second honneur est aux plumes bien taillées qui mènent les esprits. » D'autres sentences continueront à peindre ses goûts et son caractère : « Les ruses, dit-il, qui se trament aux dépens de la foi ébranlent l'Etat et perdent les frauduleux. » S'il témoigne par là de son

un souvenir de l'Art poétique d'Horace, il parle d'un soldat « qu'on gêhenne à coups de verres » (I, v, 24) : c'est le *torquere mero;* etc. — De plus, d'Aubigné, comme les anciens, aime animer ses récits par des discours indirects qui résument vivement les opinions opposées.

[1] On l'a pu remarquer, lors même que d'Aubigné loue son maître et son héros, Henri IV, il assaisonne toujours ses éloges de quelques censures, semblable à ces personnes d'humeur amère et chagrine qui ne complimentent jamais que le sarcasme à la bouche.

Digitized by Google

aversion pour les violations de la parole donnée, très communes à cette époque, il atteste par ce qui suit qu'en plus d'une occasion critique, de puissants seigneurs, connaissant sa décision habile, avaient réclamé ses conseils : « Aux périls extrêmes, les plus grands recourent aux plus avisés. » L'expérience de l'homme de cour se révèle aussi dans cette observation : « Qui aura été nourri près des princes saura combien légères causes et petits instruments les poussent à pesantes résolutions et grands effets. »

A côté de maximes semblables, d'une haute portée politique, nous n'aurons pas de peine à produire chez d'Aubigné des sentiments patriotiques, des pensées morales et religieuses. Son éducation lui avait rendu naturels les uns comme les autres. « La virginité de la foi, nous dit-il avec sagesse et bonheur, ne se perd qu'une fois; » et il voit « dans le bon soin que nous avons de notre renommée un gage certain de la résurrection. » En traçant les vicissitudes et les catastrophes de *son temps calamiteux*, il a pour but, « ce qui est le vrai fruit de l'histoire, de faire connaître, avec la folie et la faiblesse des hommes, le jugement et la force de Dieu. » A entendre encore d'Aubigné, « ce même Dieu, qui est auteur des monarchies, et qui les conserve et les maintient pour sa gloire, comme il lui plaît, contre tous les efforts humains, a prouvé qu'il avait un soin particulier de la conservation de cette couronne, par lui de si longtemps fondée et entretenue. » On reconnaît là sa confiance inaltérable dans l'action de la bonté divine, qui, « attentive à soutenir cet état malgré ses discordes, a rendu vains jusqu'à présent les iniques desseins de ses ennemis. » Il est à regretter que parfois, s'éloignant de ces saines et nobles idées, Agrippa se laisse aller aux chimères de son siècle, qui montraient les astres régnant sur la destinée des hommes et décidant en souverains du succès de leurs entreprises. Mais s'il n'est pas sans payer tribut aux erreurs qui l'entourent, il réagit habituellement contre elles par la supériorité de sa raison. C'est à peine s'il fait çà et là mention de ces prodiges imaginaires que la crédulité publique était très-disposée à accueillir [1].

On ne saurait contester à d'Aubigné, d'après les citations que nous lui avons empruntées, le mérite de penser et de faire penser : c'est là ce qui doit couvrir ses défauts, qui, nous l'avons déjà marqué, sont aussi graves que nombreux. Car il abuse de la couleur au point de blesser le goût de la manière la plus choquante. Prodigue de grands mots et d'images que lui suggère son audace méridionale, il pousse le style figuré jusqu'aux derniers excès. De là des teintes mal assorties et des expressions qui se repoussent. L'abus des métaphores gâte sou-

[1] Les valeureux capitaines du seizième siècle étaient accessibles aux craintes les plus frivoles. Téligny, le gendre de Coligny, avait formé une entreprise sur Nantes ; mais il l'abandonna, sur ce qu'il avait perdu l'émeraude de sa bague, ce qui lui parut un présage très menaçant : I, v, 16.

Digitized by Google

vent ce que l'idée a chez lui de juste et de ferme, soit qu'il s'indigne contre ceux « qui pourrissent sur le puant fumier d'une sale oisiveté, » ou qu'en nous exposant *l'ordure de la maison*, c'est-à-dire les désordres dont il a été témoin dans la cour des Valois, il déclare « que les plus grands mouvements des royaumes, et les tempêtes qui les renversent, prennent souvent leurs premières ondes aux cerveaux de personnes viles ou de peu ; » soit qu'il peigne en ces termes la mollesse de Henri III, devenu incapable de toute résolution virile : « Le feu était mort au foyer de son cœur, et tous ses soufflets n'en faisaient voler que de la cendre. » Veut-il célébrer le souvenir de Henri IV, « il espère planter sur le tombeau de ce prince deux colonnes non, de tuf venteux que la lune et l'hiver puissent geler, mais d'un marbre de vérité, de qui le temps ne voie la fin ; » et, en terminant son Histoire, il déplore « la douloureuse tragédie qui a pâli son encre de ses larmes, donné son accent à ses lignes et coté ses virgules de soupirs. » C'est ainsi qu'en cherchant l'effet, il tombe trop fréquemment dans l'exagération et dans l'emphase. Lui-même il ne se dissimule pas que ses descriptions soient trop pompeuses ; et, après celle de la bataille de Lépante, il exprime l'appréhension « d'avoir fait un tableau poétique. » Par un défaut contraire, il ne craint pas l'emploi des locutions soldatesques, plus excusables du reste dans une époque où notre langue n'avait pas encore la réserve qu'elle doit à nos modèles classiques.

Quoi qu'il en soit, on n'en conclura pas moins, avec un critique éminent [1], « que d'Aubigné aurait eu peu à faire pour être un grand écrivain en prose, et qu'il l'eût même été naturellement dans des temps plus rangés. » Tels sont les traits hardis et les beautés frappantes dont étincelle à tout moment, dans l'œuvre dont nous avons rendu compte, son style abrupte, énergique et original [2] !

Ce travail n'est pas, toutefois, le seul où nous puissions juger d'Aubigné comme historien et comme prosateur. Passons à ses Mémoires [3], qui ne sont, d'ailleurs, qu'un appendice ou, si l'on veut, un résumé de son Histoire universelle. Mais nous les avons assez fait connaître, en racontant la vie de d'Aubigné, pour n'avoir pas ici besoin d'en exposer longuement le contenu ou l'intérêt. Sous leur forme actuelle principalement, depuis qu'un nouvel éditeur, plus fidèle que les précédents, en a rétabli le texte et leur a rendu cette piquante vivacité de style que des corrections arbitraires avaient beaucoup trop émoussée [4], c'est

[1] M. Sainte-Beuve, *Tableau de la Poésie au seizième siècle*. Cf. les deux articles que M. Sainte-Beuve a consacrés à d'Aubigné dans le *Moniteur*, 17 et 24 juillet 1853.

[2] M. Villemain s'est étonné avec raison (voy. la préface du *Dictionnaire de l'Académie française*, 1835) que, lorsqu'à sa naissance l'Académie dressa une liste des écrivains qui avaient le mieux parlé notre langue, une place n'y ait pas été donnée « au véhément d'Aubigné. »

[3] Intitulés aussi, nous l'avons précédemment constaté, « sa Vie secrète, écrite par lui-même. »

[4] M. Ludovic Lalanne vient de donner une édition des Mémoires de d'Aubigné, d'après le texte dont notre premier article a fait mention. Mais, outre le manuscrit du Louvre, qui occupe

Digitized by Google

une des lectures les plus attachantes que nous aient léguées nos pères : elle est surtout très propre à nous initier aux mœurs et à la société du seizième siècle [1].

Il est vrai que dans ses Mémoires, d'Aubigné, homme de secte et de parti, est dominé plus encore que dans son Histoire par ces préjugés qui, s'ils ne font pas dévier les consciences les plus droites, obscurcissent du moins les lumières des plus fortes intelligences ; mais ce témoin, malgré sa passion, est précieux à consulter, quand on prend soin de le contrôler avec prudence. Agrippa n'avait eu d'autre but, en tout cas, que de fournir à ses propres enfants, comme il le déclare lui-même, des instructions dont ils pussent tirer profit. Son œuvre, destinée à demeurer renfermée dans l'intérieur de sa famille (il n'avait été fait que deux copies de l'original [2]), n'en est sortie que cent ans environ après la mort de l'auteur, pour être livrée au public [3]. La nature confidentielle de ces Mémoires explique donc, avec le ton de liberté qui y règne, ce défaut d'apprêt, cette franchise pleine de sécurité et libre d'entraves, qui, aux yeux de la postérité, donnent son plus grand prix à ce genre d'ouvrage.

A ce titre et à plusieurs autres, le livre de d'Aubigné tient une des premières places dans cette partie si riche de notre littérature [4], qui déploya dès ce moment une fécondité prodigieuse, ce qu'attestent assez les noms des du Bellay, Tavannes, Montluc, Marguerite de Valois, de Thou, Duplessis-Mornay et Sully. Comme César dans ses *Commentaires*, d'Aubigné se désigne par son nom, en se servant de la troisième personne ; et son début, plein de gravité, suffirait pour annoncer la haute opinion qu'il a de lui : car il n'hésite pas à se proposer en modèle à ses descendants, bien qu'il avoue ses imperfections et ses fautes, que parfois même il se targue des unes et des autres avec quelque imprudence. Mais ce dont il faut convenir, à son éloge, c'est qu'il fait preuve en général, ainsi que son temps, d'un spiritualisme élevé et d'un esprit sincèrement religieux. Seulement, n'attendez de lui, ni dans la conduite ni dans le ton, la juste mesure qui caractérise les époques d'une culture achevée. D'Aubigné, c'est là son trait distinctif,

148 pages petit in-folio, il existe un autre manuscrit des Mémoires, que possède Genève et qui est digne d'une sérieuse attention. C'est de la comparaison de ces deux textes que devra résulter, à notre avis, le texte définitif.

[1] « On y apprend mieux que dans tout autre livre, remarque judicieusement Anquetil, les mœurs de la jeune noblesse du temps. » (*Esprit de la Ligue*, in-8°, 1818, t. I, p. LXVI.)

[2] Voyez le début des Mémoires, où d'Aubigné commande à ses enfants « de n'avoir de son manuscrit que deux copies, d'en être les gardiens, et de n'en laisser aller aucune hors de la maison. »

[3] En 1729, pour la première fois, et non, comme quelques-uns l'ont prétendu, en 1721.

[4] « La littérature française est bien riche, a très sagement dit M. Sainte-Beuve, si on la suit dans les genres qui tiennent à la société et au train même de la vie, » entre lesquels les mémoires tiennent le premier rang. — « C'est le moment, ajoute l'excellent juge, de la pénétrer et de la traverser en bien des sens. » (Article sur madame de Grafigny.)

Digitized by Google

offre un de ces composés d'une puissance étrange et bizarre, contradictoire en plus d'un point, qu'il n'est donné de produire qu'à un certain état de la civilisation, à un certain milieu ou social ou politique.

Lorsqu'il rédigea ses Mémoires, singuliers comme la vie qu'ils retracent, Agrippa était parvenu à un âge très avancé: il y parle de ce que Louis XIII a fait « jusqu'à présent 1630. » Aussi, dans son accent et dans plus d'un de ses préceptes, où respire ce qu'il appelle « sa privauté paternelle, » trouve-t-on la bonhomie du vieillard, quand il avertit par exemple ses enfants, ce que l'on attendrait peu d'un caractère si entier, qu'il veut leur enseigner à vivre, en usant d'adresse, dans de bons rapports avec les personnes de leur condition. Il lui semble, leur dit-il plus loin, « qu'il les entretient encore sur ses genoux, » désirant que ses belles et honorables actions leur suggèrent l'envie d'en faire de pareilles, et qu'ils conçoivent en même temps de l'horreur pour ses fautes. Les révélations très diverses et toujours piquantes que promettent ces paroles ne manquent pas en effet, jusqu'à ces détails que tolère aujourd'hui difficilement notre sévérité ou plus réelle ou plus apparente. Quant au style des Mémoires, on y reconnaît, ce que l'on apercevait déjà à travers les tours plus ou moins rajeunis qui masquaient la phrase première, l'empreinte d'une rare originalité d'esprit et d'une imagination vigoureuse.

On se gardera donc bien de contester leur authenticité, comme l'ont essayé quelques-uns, en alléguant qu'ils ne s'accordent pas toujours avec l'Histoire dans le récit des faits, ce dont on ne s'étonnera pas trop, d'après le temps qui a séparé les deux compositions l'une de l'autre. L'existence de l'œuvre inédite de d'Aubigné n'était pas, au reste, demeurée entièrement inconnue; et un curieux passage des *Lettres* de madame de Maintenon nous apprend qu'elle en avait fait usage. « J'ai apporté, écrit-elle à son frère [1], l'histoire de mon grand-père, c'est-à-dire sa Vie. » Elle n'y cherchait pour elle-même que ses titres de noblesse qu'il avait, comme il nous l'indique, retrouvés par hasard, et dont il parle assez légèrement, en homme qui se sent capable d'être le premier de sa race. Là-dessus, il a exprimé sa pensée d'un ton plein de fierté :

La gloire qu'autrui donne est par autrui ravie;
Celle qu'on prend de soi vit plus loin que la vie.

Ces vers nous rappellent au poète, et il est bien temps de considérer Agrippa sous ce nouvel aspect, où il est si digne d'être étudié.

LÉON FEUGÈRE.

(*La troisième partie prochainement.*)

[1] Tome I, p. 117 de l'édition de 1758, in-12, des *Lettres* de madame de Maintenon.

Digitized by Google

LITTÉRATURE

UN ÉPISODE

DE

LA GUERRE DE CATALOGNE

(1810)

PREMIÈRE PARTIE.

L'armée a ses traditions qu'on peu appeler intimes. Elles passent du vieux soldat au conscrit, et de l'officier grisonnant au jeune sous-lieutenant qui sort de l'École de Saint-Cyr. Pour ma part, c'est ainsi que j'ai beaucoup appris de notre histoire militaire. C'est l'histoire du coin du feu, l'histoire des soirées de garnisons, éclairées souvent par la flamme du punch, évocation « honnête et modérée » du feu des batailles pour le vieux guerrier qui raconte ses campagnes et pour les jeunes officiers qui l'écoutent. En garnison dans la ville de C...., il m'arrivait souvent, avec plusieurs de mes camarades, de passer la soirée chez le commandant Lassalle. C'était un ancien officier de cavalerie en retraite, qui était revenu à l'âge de vingt-cinq ans dans sa province après avoir laissé une de ses jambes en Espagne, mais qui en avait rapporté la croix et de brillants états de service. Le commandant Lassalle aimait à parler de la guerre comme un vieux soldat qu'il était; mais il la regardait comme une nécessité cruelle. Un soir que nous nous étonnions de cette humeur pacifique chez un *grognard*, « jeunes gens, nous dit-il, il n'est pas tard, asseyez-vous, je vous raconterai un épisode de la guerre de Catalogne. » Nous nous empressâmes d'accepter la proposition du vieux commandant, on fit fumer le punch, on alluma les pipes et il commença :

Dans l'été de 1811, dit le commandant Lassalle, le village de Callados, au sud d'Ordal, fut désigné comme un des points d'occupation de l'armée de Catalogne, alors sous les ordres du maréchal Macdo-

Digitized by Google

nald. Callados n'était qu'une simple bourgade de huit à neuf cents habitants, mais sa position au sud d'Orda offrait de tels avantages pour les communications entre le quartier-général qui était à Barcelone, et le sud de la Catalogne incessamment sillonné par des colonnes expéditionnaires, que ce village fut compris au nombre des petites villes et des bourgs destinés à recevoir un de ces postes militaires qui changeaient souvent de but et de force effective en raison des événements. Situé à dix lieues d'Ordal, à cheval sur la route de Barcelone, Callados était le dernier avant-poste de l'armée de Catalogne, et ressemblait assez à une sentinelle perdue placée là en observation entre la division française et un pays nouveau pour nous, où tant de dangers inconnus pouvaient menacer nos troupes.

J'occupais ce point extrême avec un cinquantaine de cavaliers. Or, nous étions alors partout campés, nulle part établis en Espagne, et toujours la main sur la garde de notre épée. Cette situation se retrouvait, accompagnée de toutes ses nuances, dans nos rapports avec les habitants.

Même dans cette guerre implacable, nos hommes, avec la facilité de caractère si naturelle aux Français, recherchaient encore les Espagnols quand ceux-ci les évitaient. A peine étions-nous à Callados que, bon gré mal gré, nous fîmes connaissance avec tout le village. Quant à l'auberge, ce fut l'affaire de la première soirée. Après quelques minutes, Jérôme, mon ordonnance, frappait sur le ventre de Benedit l'aubergiste, qui, l'air grave et contraint, lui répondait par les plus profonds et les plus humbles saluts, — tirait l'oreille à son fils Pedrillo, et lançait une œillade à sa fille Teresa. Ce n'est pas en vain que Jérôme avait reçu le surnom de *Parisien*.

Le *Parisien*, ce mot dit tout, contient tout, le vaudeville et le drame, la gaieté insouciante du coin de la rue et l'héroïsme des champs de bataille, le général et le trompette. Jérôme n'était que trompette; mais patience, engagé à quinze ans, il touchait à peine à sa vingt-troisième année, et de victoire en victoire, il n'avait pas encore eu le temps d'apprendre à lire.

Maître Benedit ne lui ressemblait guère. Quel type! mes jeunes camarades. Il me semble le voir encore. Sa tête courte et carrée, ce qui est fort rare en Catalogne, présentait tous les caractères d'une volonté absolue et opiniâtre; ses yeux étaient petits, noirs, toujours en mouvement dans leur étroite orbite, brillant d'un étrange éclat. Sa taille était un peu au-dessous de la taille moyenne; il était maigre comme le sont la plupart des Catalans, mais j'eus bientôt la preuve, en le voyant déplacer des fardeaux énormes, qu'il cachait, sous une enveloppe en apparence débile, une grande force musculaire et une agilité de sauvage. Sa bouche fine et railleuse démentait la bonhomie habituelle

Digitized by Google

de son langage lorsqu'il s'adressait à un soldat français, et que le dos courbé il subissait, le sourire sur les lèvres, les plaisanteries ou les rebuffades quelquefois un peu brutales de nos dragons.

Pedrillo était le beau idéal de son père. Il ne se courbait, lui, devant personne. C'était un garçon bien découplé et robuste à la fois : sa figure avait la beauté sévère et régulière d'un camée antique, mais son regard dur et farouche faisait ombre au tableau et semblait dénoncer ses penchants haineux et cruels. Grave et plein de réserve quand aucune passion ne l'agitait, il refusait toute marque d'admiration à la tenue martiale de nos dragons et à leurs exercices guerriers, dont il avait été souvent le témoin attentif mais silencieux. Quelquefois mes cavaliers avaient assisté à ses jeux et à ses luttes avec les jeunes gens du village, luttes dans lesquelles il déployait une incontestable supériorité, et lui avaient témoigné franchement leur admiration, mais il avait toujours accueilli ces encouragements avec un silence dédaigneux et farouche. On eût pu croire que tout sentiment tendre était interdit à cette nature de bronze; on se fût trompé. Cet enfant aimait son père d'une véritable passion. Quand ce dernier lui parlait doucement ou le caressait d'un regard orgueilleux après une de ces luttes dont il sortait vainqueur, la figure si sombre de l'enfant s'illuminait des reflets d'une tendresse infinie et empruntait une beauté nouvelle au sentiment qui faisait battre ce cœur ordinairement si immobile et si froid. Tel était Pedrillo; on riait de la haine qu'il semblait nous porter, et un de nos plus jeunes soldats, récemment échappé d'un lycée de Paris pour se battre un peu plus tôt, le comparait à Annibal enfant, jurant, dans cette même Espagne, une haine éternelle aux Romains.

Mais si le frère semblait respirer la haine, on aurait pu inventer, pour la sœur, le mot d'amour. C'était une charmante enfant de seize ans; il fallait la voir le dimanche avec sa veste de drap noir ouverte par devant et laissant apercevoir une chemise d'une éblouissante blancheur, son justillio vert ou jaquette courte brodée d'un mince galon d'or, et la mantille nationale fixée sur le sommet de la tête par le nœud d'un large ruban rouge! Tous les yeux la suivaient et surtout ceux du trompette Jérôme.

Mon prédécesseur, le lieutenant Masson, m'avait signalé Benedit comme pouvant être dangereux à cause de l'influence qu'il exerçait sur les habitants du village. Je recueillis des bruits qui lui étaient peu favorables. Il était craint. Autrefois barbier et chirurgien, pauvre il s'était enrichi. Comment? On ne pouvait rien affirmer. Mais le nom de contrebandier se trouvait souvent accouplé au nom de Benedit; on disait aussi que, pendant une année d'absence, il avait fait bravement la guerre en Navarre contre les Français; cependant de mauvaises langues avaient osé prétendre, mais tout bas, que ce diable d'homme

Digitized by Google

n'avait pas joué de l'escopette uniquement sur de pauvres soldats blessés dans sa fameuse expédition de Navarre : les plus hardis ne craignaient pas de dire qu'il avait détroussé, sur les grands chemins, Français et Espagnols avec une impartialité qui avait eu pour résultat d'arrondir sa bourse.

L'alcade, auquel ces bruits étaient arrivés, avait cru devoir faire une visite à Benedit; on ne sut point ce qui s'était passé entre eux, mais l'alcade, qui était connu pour un homme timide, jura, à dater de ce jour, qu'il ne connaissait personne de plus honnête que Benedit. L'aubergiste avait-il fait mourir sa femme de chagrin, comme on le disait, c'était encore une imputation contre laquelle l'alcade aurait sans doute protesté; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il surveillait de près sa charmante fille, et qu'en l'absence de son père, Pedrillo était l'Argus le plus vigilant qu'un séducteur pût rencontrer sur son chemin.

Cependant, bonne, attentive pour tout le monde, Teresa, avec son franc sourire, ne semblait avoir de préférence pour personne. Un matin, je respirais à ma fenêtre qui donnait en face de la *posada*, lorsque j'entendis le dialogue suivant entre le frère et la sœur :

— J'irai.

— Tu n'iras pas.

— Pourquoi n'irais-je pas?

— Parce que les Français se promènent dans le bois qui est près du cimetière et que...

— Et que?...

— Et que c'est un amant que tu vas rejoindre.

— Tais-toi, Pedrillo! tu ferais mieux de venir avec moi prier sur le tombeau de notre pauvre mère ; il y a deux ans aujourd'hui que nous l'avons perdue, et rien ne m'empêchera...

— Tu n'iras pas.

Et le jeune montagnard avait saisi les mains de sa sœur qu'il serrait avec violence pour la retenir sur le perron de l'auberge; mais au moment où la douleur arrachait un cri à Teresa, un poignet vigoureux étreignait le bras de Pedrillo, et une voix tonnante articulait ces mots : « Lache, petit drôle! » Le nouvel interlocuteur était Jérôme. Il fallut bien que Pedrillo cédât, et Teresa put accomplir un pieux devoir; mais dès qu'elle fut libre, elle remercia Jérôme de son plus charmant sourire.

— *Afrancesada*[1]! s'écria Pedrillo, mon père et Perez sauront tout.

— Tais-toi, ou je te corrigerai toi et Perez, reprit Jérôme.

Mais Pedrillo se débattait et voulait courir après sa sœur. « Une heure de violon! » dit Jérôme et il le poussa dans une petite chambre

[1] Epithète que l'on donnait en Espagne aux partisans des Français.

Digitized by Google

dont la porte était ouverte. Jérôme ferma la porte, fit tourner la clé, et, comme il y avait des barreaux à la fenêtre de cette chambre, Pedrillo se trouva en prison.

Jérôme était resté sur le perron de l'auberge, tout charmé de l'expression de reconnaissance qui avait brillé dans le regard de Teresa. Jérôme, sentimental et rêveur, c'était un prodige que nous étions venus chercher dans les montagnes de la Catalogne; mais c'était aussi un grave inconvénient. J'avertis Jérôme du danger auquel il s'exposait, et je lui conseillai sérieusement d'éviter la présence de Teresa.

Ce Perez, auquel Benedit avait vendu sa boutique de barbier, et dont il voulait faire son gendre, était avec Pedrillo le surveillant de Teresa qu'il poursuivait de sa jalousie, même avant le mariage. Benedit n'avait jamais aimé sa fille, toutes ses préférences étaient pour Pedrillo, et peu lui importait la laideur, l'air bas et rampant de Perez! le barbier le servait et le flattait en toute occasion.

Quelques jours après, Jérôme m'aborda de la manière suivante :

— Lieutenant, je l'ai embrassée.

— Qui, Jérôme?

— Lieutenant, Teresa.

— Tu es un mauvais sujet, et tu as eu tort.

— Lieutenant, je suis sûr qu'elle m'aime.

— Tu as eu d'autant plus tort.

— Mon lieutenant, si vous aviez vu Pedrillo, vous auriez ri.

— Comment! Pedrillo était là?

— Il m'a surpris dans le moment, ma foi, où malgré la résistance de Teresa, je l'embrassais. Il fallait le voir s'approcher de moi, pâle de colère et l'entendre me dire : « Señor cavalier, deux fois passerait le jeu, et par San Jago, n'insultez plus une fille catalane, dont je suis le frère, ou vous feriez connaissance avec mon couteau, la lame en est solide et aiguë, je vous jure! »

— Et que lui as-tu répondu?

— Je me suis moqué de lui, et je crois qu'il est allé tout raconter à Benedit.

— Jérôme, vous vous ferez assassiner!

Un nuage passa sur la physionomie ordinairement si ouverte et si gaie de Jérôme.

— Lieutenant, reprit-il, vous avez peut-être bien raison. Quand ce bambin m'a regardé en face, ça m'a rappelé désagréablement le regard d'un gros serpent vert et jaune que j'ai vu étant enfant dans le *Jardin de la Nation*. Je me suis dit : Il est bien possible que je reçoive mon prêt définitif de ce bambin-là.

— Tu ferais mieux d'avoir moins de pressentiments et plus de prudence.

Digitized by Google

Quelques jours plus tard, je venais de recevoir une dépêche, qui, sans me fixer encore de date, m'annonçait que nous aurions très prochainement à quitter Callados, lorsqu'un soir, Jérôme, après avoir porté d'innombrables santés à l'Empereur, au cinquième dragons et à l'extermination de tous les Anglais, ses deux affections les plus vives et sa haine la plus invétérée, m'avoua, avec les circonlocutions les plus délicates, qu'il était l'amant heureux de la belle Teresa.

La pauvre enfant, malgré la surveillance dont elle était entourée par Benedit et Pedrillo, surtout depuis la scène du baiser, entraînée par son cœur, et facilement séduite par son ignorance même de la séduction, n'avait pu résister à Jérôme.

Je grondai mon ordonnance, que pouvais-je faire de plus? Je lui démontrai ce qu'il pouvait y avoir de terrible pour lui dans la vengeance de Benedit; je lui reprochai enfin sa conduite à l'égard de cette pauvre enfant.

Quoique Jérôme fût sous l'empire de nombreuses libations, il fut assez maître de lui-même pour me jurer avec une loyauté sur laquelle il n'y avait point à se méprendre, qu'il aimait profondément Teresa, qu'il ne l'abandonnerait pas, et il me confia son projet de la faire la première cantinière du cinquième dragons, ce qui, ajouta-t-il, ne laisserait pas que d'être extrêmement flatteur pour la nation espagnole en général et pour son futur beau-père en particulier.

— Bah! dit-il en manière de péroraison, je sais bien que l'Empereur n'aime pas à nous voir contracter le *conjungo*; mais il ne fera pas trop le difficile quand il saura qu'il s'agit de son trompette Jérôme, du cinquième; nous nous sommes connus en Allemagne; et puis, lieutenant, je compte bien aussi un peu sur vous pour conter l'affaire en douceur au colonel.

J'aurais ri si le cas eût été moins grave. Je voulus me fâcher, mais sans pouvoir y parvenir. A toutes mes objections, Jérôme me donnait des raisons à dérider un mort. Je sentis que je ne pourrais plus me contenir; je l'envoyai au diable et me couchai, l'imagination assez troublée par cette confidence.

Le lendemain et le jour suivant, je le gardai près de moi sous tous les prétextes imaginables, pour l'empêcher, autant qu'il était en mon pouvoir, de voir Teresa. Enfin, à bout de raisons plausibles pour le retenir à mes côtés, je le chargeai de porter mon rapport hebdomadaire à Ordal, accompagné de deux dragons d'escorte.

En attendant l'ordre que Jérôme devait m'apporter d'Ordal, je hâtai la revue du départ. J'avais horreur d'une guerre de poignards et de coups de couteaux; je voulais l'épargner à mes hommes. Je demandai donc au colonel, en lui envoyant mon rapport, de m'autoriser à quitter Callados le plus tôt possible. Pour ne pas irriter la colère de Benedit,

Digitized by Google

s'il avait quelque soupçon de la faute de sa fille, je ne voulais pas que Jérôme fût présent à la revue; j'espérais éviter ainsi toute rencontre, et je décidai que cette revue aurait lieu le 9 juillet, à six heures du soir.

Un quart-d'heure après la sonnerie bruyante de la trompette, une quarantaine de cavaliers parurent sur le seuil des habitations et des granges, les plus actifs déjà montés, les autres tenant leurs chevaux en main, et tous se dirigeant vers la place San-Jose, lieu convenu du rassemblement.

Les dragons s'étaient à peine mis en bataille devant le porche de l'église, au centre de la place, qu'on y vit affluer la plus grande partie de la population du village. Ces hommes ne montraient aucune intention hostile, au moins en apparence; mais ils circulaient devant la petite troupe et paraissaient curieux de contempler sous les armes ces terribles cavaliers dont la renommée était venue jusqu'à eux. Des observateurs plus attentifs que mes dragons auraient vu peut-être dans ces physionomies sombres, dans ces demi-mots échangés à voix basse et mystérieuse, dans ces regards chargés d'une haine si expressive à la fois et si dissimulée, bien des sujets d'inquiétude. Quant à mes dragons, soit habitude, soit indifférence, ils ne semblaient guère se préoccuper des dispositions des Catalans, et ils offraient, par la vivacité de leurs allures, un contraste frappant avec la gravité pleine de réserve, caractère distinctif des races espagnoles.

Tout à coup, on entendit le galop furieux d'un cheval dans la grande rue du village. C'était Jérôme! Il avait devancé les deux cavaliers qui l'escortaient, et il les précédait en ce moment d'une demi-lieue.

Jérôme était parti en soupirant; mais il avait obéi en soldat, c'est-à-dire sans murmure; seulement, il s'était réservé le droit d'aller deux fois plus vite que le courrier, porteur ordinaire de la correspondance, et il avait fait en vingt-quatre heures une route que celui-ci mettait deux jours à parcourir.

Tout couvert de sueur et de poussière, il déboucha sur la place après avoir failli renverser deux ou trois groupes d'habitans qui ne se rangèrent pas assez promptement devant son cheval, et sans s'inquiéter des jurons énergiques qui l'accueillirent au passage, il arriva près du détachement. Là, il demanda si j'étais encore à mon logement, ne répondit rien à toutes les questions dont ses camarades l'avaient assailli au sujet du départ, et repartit avec la même rapidité. Quelques minutes après, il entrait chez moi, le jarret tendu et la main droite à la hauteur de la visière du casque.

Un mot encore sur Jérôme.

Il était inscrit à la matricule de l'escadron sous le nom de Jérôme l'Anglais, nom malencontreux, qui lui avait fait donner ou recevoir plus

Digitized by Google

de coups de sabre qu'il n'avait de lettres. Les vieux cavaliers de l'escadron et ses amis intimes le désignaient par tous les sobriquets que lui avaient valu sa bravoure à l'épreuve et sa verve de loustic. Le premier dans une charge, le dernier dans une retraite, se tirant des plus mauvais pas par son audace, il avait été baptisé du sinistre surnom de *Trompe-la Mort*. Mince et vigoureux à la fois, portant hardiment le casque et le frac rouge, il avait ce teint plombé et maladif qui est particulier à la population de la grande ville, et qu'avait à peine corrigé le soleil brûlant d'Espagne. Il y avait dans ses grands yeux noirs l'expression d'audace un peu effrontée que le temps, l'âge et les habitudes d'une autre vie ne font pas toujours disparaître chez l'enfant des faubourgs de Paris. Dans une rencontre qui avait eu lieu l'année précédente, entre le cinquième dragons et une brigade de lanciers espagnols, en Arragon, Jérôme, que l'on trouvait toujours au plus épais de la mêlée, avait tué de sa main trois cavaliers ennemis; le colonel du régiment ayant été blessé, Jérôme s'était jeté à terre et lui avait fait un rempart de son corps, jusqu'à ce qu'une nouvelle charge, ramenée par les officiers inquiets de leur colonel, l'eût dégagé avec celui auquel cet acte de dévoûment et de bravoure sauva certainement la vie. Jérôme reçut dans cette affaire sept coups de sabre. En récompense de ce fait d'armes et sur la demande de son colonel, il avait obtenu la croix. Quelques semaines plus tard, il fut décoré par le colonel, devant le front du régiment, qui battit des mains et accueillit avec de bruyants vivats la distinction si justement conférée à l'intrépide soldat. Jérôme, qui ne pâlissait devant aucun danger, et qui eût ri et plaisanté devant la bouche de canons chargés à mitraille, Jerôme, ce jour-là, frissonna au contact de la glorieuse étoile, quand elle toucha sa poitrine, et s'évanouit comme une jeune fille.

Il y avait peu de temps que je m'étais attaché cet homme, et j'avais eu déjà mille occasions d'éprouver son dévoûment, sans parler d'une certaine expérience de cette guerre, à laquelle je n'étais pas encore habitué. Au moment où il entra chez moi, j'étais d'humeur gaie, car j'attendais l'arrivée prochaine du détachement par lequel nous devions être relevés.

J'étais jeune alors, de grade et d'âge, je n'avais que vingt-trois ans: les quelques exemples de brillantes et promptes fortunes militaires que j'avais vu s'élever autour de moi excitaient et nourrissaient mes rêves d'ambition. Plein d'impatience, je rongeais mon frein et je m'indignais de rester enfoui dans cet obscur village, pendant que, plus heureux, mes camarades battaient l'ennemi et se couvraient de gloire dans la Haute-Catalogne et sur les confins de la Navarre.

— Eh bien! déjà de retour, mon brave Jérôme! Que dit-on de nouveau à Ordal? dis-je au trompette, qui attendait immobile sur le seuil de la porte.

Digitized by Google

— Voici les dépêches, lieutenant. D'après ce que l'on disait là-bas, il paraît que le peloton de M. Devigne est en route pour venir nous relever, et qu'il devait partir quelques heures après moi.

Je lus les dépêches avec empressement. Elles m'annonçaient que le détachement que j'attendais pouvait arriver dans la nuit ou le soir même du jour où le porteur serait de retour à Callados. J'avais ordre de rejoindre dès le lendemain ma brigade, composée du cinquième dragons et du neuvième hussards, en me portant un peu à l'ouest d'Ordal, où était cantonné mon escadron. Ces deux régiments devaient se réunir sous peu de jours pour faire une pointe sur la Navarre, et rejeter vers le sud les bandes navarraises qu'on disait commandées par l'Empecinado, et qui inquiétaient fort nos avant-postes de cavalerie.

Les renseignements que me donnait cette dépêche ne me permettaient pas de douter que, pendant mon absence du régiment, l'insurrection navarraise ne se fût étendue au point de devenir formidable et de déborder sur la Catalogne.

Une lettre particulière, que m'adressait un de mes amis, me donnait quelques détails plus circonstanciés sur la nature et sur l'origine de ces soulèvements : on savait à Ordal, d'une manière certaine, que des chefs de bande avaient osé attaquer des postes français d'une force considérable, ne se contentant plus de suivre les convois et d'assassiner les blessés et les traînards. On me disait aussi que Mina, Rénovalès et l'Empecinado, dans l'impossibilité de tenir la campagne avec leurs soldats irréguliers devant le corps d'armée française chargé de les combattre, avaient éparpillé leurs guérillas et s'étaient rejetés sur la Catalogne. C'était à la suite de quelques coups de main tentés par eux sur nos convois et de faibles garnisons que le 9e hussards, mon régiment, et trois bataillons d'infanterie devaient, sous peu de jours, se mettre à leur poursuite.

L'esprit des instructions consignées dans la dépêche, modèle de concision militaire, était fort simple : surveiller et ménager les habitants, mais réprimer toute tentative de soulèvement avec la plus inflexible rigueur et par tous les moyens possibles. De détails précis, point; l'officier était averti, c'était à lui de veiller et de prendre toutes les précautions que pouvaient lui suggérer la nature de cette guerre de surprises et d'embûches.

Callados, avant l'occupation militaire, avait été un foyer de résistance et même le refuge ordinaire de quelques bandes; mais si des projets de soulèvement existaient dans la population, ils s'étaient évanouis devant l'occupation militaire. Quelques rumeurs sourdes cependant avaient, à l'arrivée de mon détachement, éveillé mon attention; mais dès qu'elles purent offrir un caractère inquiétant, j'adoptai des mesures

Digitized by Google

telles que les habitants avaient dû abandonner leurs espérances, ou, au moins, les ajourner dans l'attente d'une occasion plus propice.

Je m'étais alors entendu avec mes sous-officiers sur les dispositions à prendre pour la sûreté des braves que je commandais.

La lettre particulière que j'avais reçue m'apprenait qu'à Ordal on s'entretenait beaucoup du *Petit-Moine*, un des chefs les plus redoutables des bandes insurrectionnelles de Catalogne; on disait qu'on l'avait vu dans le Sud, et que très probablement il ne manquerait pas d'attaquer nos avant-postes, peut-être même Callados. Le cas échéant, mon ami me félicitait d'avance de l'honneur qui rejaillirait sur moi d'une prise si importante. On avait fait à ce partisan une réputation de férocité qui pouvait paraître assez fondée d'après tous les traits que l'on racontait de lui, même en les dépouillant de l'exagération de quelques récits de bivouac. Mille versions couraient sur cet homme étrange : les uns le disaient jeune, grand et robuste, ce qui, d'ailleurs n'eût pas répondu au surnom que lui avaient donné les soldats français; mais tous s'accordaient à dire qu'il menait ses bandes au combat et au pillage ordinairement revêtu du costume de moine. Quelquefois on restait deux ou trois semaines sans entendre parler de lui, puis on apprenait un beau jour qu'un convoi avait été arrêté ou que de faibles détachements, surpris à l'improviste dans un défilé, avaient été massacrés avec des circonstances d'une cruauté révoltante. Personne ne l'avait jamais vu que sous le singulier déguisement qu'il s'était choisi : les chroniques de bivouac en faisaient un grand seigneur ruiné, d'autres un vrai moine, d'autres enfin un simple contrebandier. Comme depuis deux mois environ on avait à peu près cessé d'entendre parler de lui, les particularités dont m'entretenait mon ami à son sujet, ne me préoccupèrent que fort peu d'instants.

Je mis les dépêches dans ma poche et descendis suivi du trompette.

— Eh bien! Jérôme, lui dis-je en m'assurant que ma jument était bien sanglée, soin que je ne prenais jamais quand mon ordonnance avait rempli ces fonctions lui-même, que dis-tu de notre départ?

Le trompette allongea les lèvres et affecta une moue qui était évidemment en contradiction avec la satisfaction peu équivoque qui éclatait dans ses yeux :

— Lieutenant! j'ai appris que le peloton de M. Devigne avait laissé son trompette dans la sierra d'Almenaza en revenant d'Hilmego, et je vais être obligé de rester ici avec ce lieutenant, qui est bien l'officier le plus dur de tous les dragons d'Espagne! c'est çà, une chance!

Cette nouvelle me contraria.

— Ah! Duvert a été tué?

— Oui, lieutenant! un coup de carabine dans la tête! Le pauvre vieux est resté là en compagnie avec les loups et les corbeaux, et il est

Digitized by Google

probable qu'il y restera jusqu'au moment du boute-selle général, comme disent les prêtres.

— Mais est-il bien nécessaire que tu restes ici ?

— Ma foi, je vous en fais juge, lieutenant; ce sera une chose à débattre entre vous et M. Devigne, et M. Devigne a le réglement pour lui ! me dit le trompette avec une anxiété qu'il cherchait à cacher.

Pour des raisons qui m'étaient bien connues, l'anxiété de maître Jérôme ne venait pas de la crainte de rester à Callados avec ce lieutenant redouté, mais bien de celle que je ne l'emmenasse avec moi.

Jérôme, pour mieux jouer le regret et la douleur, jugea à propos de laisser échapper un énorme soupir.

— Hypocrite ! lui dis-je en souriant de tous les efforts qu'il faisait pour paraître très affecté d'une circonstance qui lui causait une véritable joie... C'est très bien ! continuai-je; mais le papillon qui vole autour de la flamme finit par se brûler les ailes, mon ami, et tu joues si gros jeu que j'aimerais autant te voir partir avec le détachement !...

Quelques instants après, j'étais sur la place et je passais l'inspection de ma petite troupe.

On lisait sur tous ces énergiques visages, bronzés par l'ardent soleil de la Catalogne, l'insouciance joyeuse du Français en même temps que ce courage tant de fois éprouvé et cette imperturbable confiance en soi-même, qui, surtout à cette époque, était le caractère distinctif du soldat. C'était vraiment une belle troupe que ces fiers dragons d'Espagne, et peut-être notre meilleure cavalerie du temps. Hélas ! ce qui échappa de ces braves au poignard et au poison ne fit, en 1812, qu'échanger l'ardent soleil d'Espagne pour les flots glacés de la Bérésina. Les derniers et faibles débris de ces vieilles bandes renommées furent écrasés sous les boulets de la coalition dans la mémorable campagne de 1813.

Lorsque j'eus terminé la revue de tous ces détails dont l'importance réelle n'est comprise que du soldat, je fis former le cercle, et en peu de mots j'insistai sur l'absolue nécessité de veiller sans cesse et d'éviter avec soin toute rixe qui pourrait amener une lutte dans laquelle notre petit nombre rendrait l'avantage au moins problématique.

J'allais renvoyer les dragons à leur logements, quand un cavalier, se penchant sur sa selle, saisit par l'oreille un jeune Catalan de quatorze à quinze ans, qui s'était glissé sous le ventre des chevaux et nous écoutait attentivement.

— Ah ! mauvaise petite vipère ! disait le dragon en le secouant sans pitié, voilà qui t'apprendra à venir nous espionner !

Malgré la douleur qu'il devait ressentir, l'enfant, surpris par la rude main du cavalier, n'avait pas laissé échapper une plainte; mais, la tête basse, il faisait en silence des efforts inutiles et désespérés pour s'arracher à cette impitoyable étreinte.

Digitized by Google

— Qu'est-ce que cela veut dire, Vincent? m'écriai-je révolté de cette scène et admirant la fermeté de l'enfant.

— Vous le reconnaîtriez facilement s'il montrait sa figure sournoise, lieutenant, me répondit brusquement et avec humeur le vieux cavalier sans lâcher l'oreille du martyr; c'est le fils de l'aubergiste Benedit; faute de mieux et en attendant, ce mauvais chien vient vous espionner, mon lieutenant, sauf votre respect!

— Q'importe! je vous ordonne de laisser cet enfant!

Jérôme, qui se trouvait au centre du cercle, dégagea l'enfant et l'aida à se retirer du milieu des chevaux avec une douceur dont je connaissais seul le secret; pour prix de ce service, le jeune Espagnol murmura en dialecte catalan quelques mots que je ne compris pas, mais dont l'accent haineux me frappa; puis, se glissant comme une couleuvre sous le ventre des derniers chevaux, il se perdit dans les groupes qui entouraient mes cavaliers.

L'ordre que j'avais donné au vieux dragon était si péremptoire qu'il laissa faire Jérôme; mais il avait levé les épaules avec dépit et s'était permis quelques grognements que je feignis de ne pas entendre. L'action de cet homme était une faute grave, après les recommandations surtout que je venais de faire; mais plusieurs motifs me déterminèrent à l'indulgence. Vincent était un de ces vieux soldats toujours dévoués au fond, toujours mécontents en apparence, dont la figure chagrine et sévère eût pu servir de type à ces grognards qu'a immortalisés le pinceau de Charlet; je savais que, derrière ce masque qui ne souriait jamais et ne se déridait que les jours de bataille, il y avait un précieux soldat, plein de dévouement, de patience et d'abnégation; puis je sentais que, dans ces temps de luttes continuelles et de pénibles privations, il y avait certaines concessions à faire aux hommes qui en souffraient, sans cependant laisser compromettre la dignité de l'épaulette..... Cependant la lecture de mes dépêches, les détails que me donnait mon ami sur le soulèvement des parties orientales de la Catalogne, m'avaient inspiré de vives préoccupations. Un instant je me demandai si je n'agirais pas avec prudence en faisant arrêter Benedit et quelques autres habitants de Callados; mais je renonçai bientôt à ce projet, qui pouvait offrir de graves inconvénients, en provoquant la révolte que je voulais prévenir. Je fis rompre le cercle et renvoyai mes dragons à leurs logements, après leur avoir fait une suprême recommandation de prudence. Je retins près de moi mes deux maréchaux-des-logis, je leur détaillai mes instructions et je leur expliquai ce qu'il y avait à faire en cas d'alerte. Une quinzaine de dragons environ étaient logés chez l'aubergiste, les autres étaient éparpillés deux par deux dans Callados; leur agglomération autour d'un point qui fût, en cas de surprise, un centre de ralliement, me parut nécessaire. Je décidai donc

Digitized by Google

qu'un de mes sous-officiers serait chargé d'opérer cette concentration et d'amener huit hommes de plus à la *Posada del Sol;* le matin même j'avais ordonné d'y transporter mon porte-manteau et ma valise, pour y coucher le soir. Ce fut le plus âgé de mes sous-officiers qui dut procéder le plus promptement possible à cette opération. Je décidai également qu'un poste d'une quinzaine d'hommes serait tenu sur pied toute la nuit dans la chambre basse de la Posada, qui servait de cuisine.

Mes maréchaux-des-logis m'avaient quitté depuis quelques moments pour veiller à la prompte exécution de mes ordres, lorsqu'il me sembla entendre le bruit sourd d'un coup de carabine dans la direction des bois de mélèzes et de chênes liéges, qui marquaient la route de Callados à Orval. J'arrêtai mon cheval à l'instant et j'écoutai attentivement. Au bout de quelques secondes d'attente, le vent m'apporta le bruit de quelques détonations irrégulières, très faibles, dans lesquelles cependant mon oreille exercée crut cette fois reconnaître le son des carabines de nos dragons.

— C'est étrange, pensais-je, serait-ce le détachement de M. Devigne qui serait aux prises avec une bande de partisans?

J'écoutai encore, penché sur l'arçon de ma selle; mais quelques minutes s'écoulèrent et les détonations ne se renouvelèrent plus : je pensai que ces coups de fusil pouvaient provenir d'une chasse, et tout en me proposant la plus exacte surveillance, je me rendis à mon logement. Chemin faisant j'eus le soin d'observer l'effet que le bruit de ces détonations avaient produit sur les habitants qui avaient dû les entendre. Quelques croisées seulement s'étaient ouvertes; quelques visages, qui ne m'avaient paru exprimer que le sentiment de la surprise ou de la curiosité, s'étaient montrés çà et là, et avaient bientôt disparu.

La posada vers laquelle je me dirigeai était en ce moment veuve de son propriétaire qui manquait rarement d'assister à nos revues, et n'oubliait jamais de saluer humblement du seuil de l'auberge chacun des soldats qui rentrait à son logement. Cette circonstance de l'absence de Benedit ne pouvait m'échapper, mais j'en conclus que l'aubergiste qui avait la réputation d'être un fort habile tireur, était allé faire un tour dans les bois pour ravitailler sa table que dégarnissaient promptement les dragons qu'il était obligé de nourrir : c'était, d'ailleurs, le jour même de la semaine qu'il choisissait ordinairement pour ses excursions.

Pedrillo était sur le seuil de la posada; jusqu'au moment où j'arrivai près de lui, il me sembla qu'il gardait l'attitude d'un homme dont toutes les facultés auditives sont avidement tendues. Le pas de mon cheval éveilla son attention, il releva sa tête qu'il tenait lé-

Digitized by Google

gèrement penchée de côté dans la direction des bois, et reprit sa physionomie habituelle, astucieuse et froide. Quand je passai devant lui, il porta d'assez mauvaise grâce la main à son chapeau de paille, et se découvrit; je crus lire alors dans ses traits hardis une fugitive expression de triomphe. Je lui rendis son salut et j'entrai; mais j'avais à peine fait trois pas dans la salle basse de l'auberge que je me retournai :

— Où est votre père, Pedrillo? lui demandai-je en langue espagnole.

— Mais le señor official ne sait-il point que c'est son jour de chasse? me répondit l'enfant sur la figure duquel cette question à brûle-pourpoint ne fit pas tressaillir un muscle.

J'entrai dans la chambre qui m'avait été préparée au premier étage.

Il y avait une heure environ que j'étais là, accoudé sur une table, la tête courbée sur une carte de Catalogne, quand j'entendis le bruit d'une lourde botte éperonnée dans l'escalier, et mon maréchal-des-logis se présenta à ma porte.

— Eh bien! que se passe-t-il donc Bénard?

— Il y a du nouveau, lieutenant, le détachement de M. Devigne arrive, et probablement que ces coups de fusil que nous avons entendus ont une signification, car un des dragons du poste avancé commandé par le brigadier Robert est là en bas qui prétend qu'il y a eu du grabuge dans les bois, et que M. Devigne est blessé à mort.

— Blessé à mort! m'écriai-je en me levant et en bouclant à la hâte mon ceinturon.

— Oui, lieutenant : vos ordres?

— Vous ferez immédiatement sonner le boute-selle, vous prendrez des cavaliers, et vous vous porterez en avant pour reconnaître la troupe qui arrive; je vous rejoins dans une seconde.

Et je descendis sur les pas du vieux sous-officier qui s'éloigna en courant pour faire exécuter mes ordres. Dans la grande cour des écuries je trouvai Jérôme occupé déjà à seller ma jument, son cheval à lui était devant la porte tout harnaché.

Cet homme était de fer; sa longue course de la veille devait l'avoir brisé, et il était déjà sur pied, de tous le premier prêt.

— Eh bien? me dit-il d'un air triomphant, il paraît que le détachement a rencontré une guerilla en route; mes pressentiments commencent à s'expliquer, et voilà le vin tiré.

Sans répondre à Jérôme, je sautai à cheval et traversai la place San José. De tous côtés sortaient mes cavaliers, les plus anciens déjà montés, les moins experts équipant leurs chevaux avec promptitude, mais sans cette précipitation affairée et maladroite qui décèle les

Digitized by Google

troupes encore peu habituées à la guerre de surprises et d'alertes. Les plus anciens dragons, et parmi eux mon trompette, qui remplissait tous les échos du village et du bois de ses appels guerriers, furent bientôt en bataille à la même place où, deux heures auparavant, je les avais passés en revue. La majeure partie de la population de Callados avait suivi mes soldats et encombrait la place : cet empressement révélait certainement des espérances cachées. Quelques-uns s'entretenaient déjà tout haut, dans leur énergique patois, de ces redoutables guerillas qui, chassés pour quelque temps de la Navarre, se rejetaient sur la Catalogne où ils devaient nous faire tant de mal, sans, du reste, épargner davantage leurs compatriotes quand le désir de la vengeance et la cupidité les poussaient à ne faire aucune distinction entre nous et les leurs, brigands bien plus que soldats. L'espoir de la vengeance, sentiment étouffé et comprimé quelquefois, mais jamais éteint dans le cœur d'un Catalan, avait rendu à tous ces visages, si indifférents le matin, si sombres en ce moment, la franche et vive expression des sentiments qu'ils s'étaient efforcés de dissimuler jusqu'à ce jour.

— Par Sant-Iago, disait une vieille femme décrépite comme une des sorcières de Shakespeare et se démenant comme un démon au milieu des commères qui l'entouraient, que les Français prient la Vierge bénie que ce ne soient pas Renovalès, l'Empecinado et leurs Navarrais qui soient aux trousses de ces dragons qui arrivent d'Ordal.

— Renovalès ? dites-vous, interrompit une des commères, on disait qu'il était depuis longtemps prisonnier en France avec Mina le neveu !

— Ce sont les mauvaises langues comme toi, vipère, qui prétendent que Renovalès et Mina sont prisonniers, dit la vieille à son interlocutrice avec un mauvais regard. Oh ! oh ! est-ce que ce n'est pas la marche des chevaux qu'on entend dans le bois ? Bonne Vierge ! s'ils avaient pu rencontrer l'Ermite, il n'en serait pas arrivé ici un seul vivant de ces soldats impies qui fument leur pipe dans les églises, et ne s'agenouillent pas devant le Saint-Sacrement ! Te rappelles-tu l'Ermite, toi qui es une fille pieuse, Carmen, ajouta la vieille en s'adressant à une forte et belle jeune fille sur laquelle elle appuyait son bras desséché ; — tu sais, ce grand moine à longue barbe noire, qui se tenait à la gauche du curé Merino, dans la grande procession qui eut lieu à Ordal il y a deux ans, pour prier le ciel de sauver Barcelone de ces maudits Français ?

La belle enfant ne se souvenait plus à cette heure de Renovalès, des guérilleros et du curé Mérino ; elle suivait d'un regard charmé tous les mouvements d'un jeune brigadier qui caracolait à la droite du peloton, prenant un malin plaisir à effrayer les vieilles femmes des mouvements brusques de son cheval, mais souriant en revanche à tous les jolis minois parsemés dans la foule, et cela au grand dépit de la pauvre

Digitized by Google

Carmen qui, à chaque sourire qui ne lui était pas adressé, fronçait de colère ses grands sourcils noirs, et se sentait près de pleurer.

Les dix cavaliers que j'avais envoyés en reconnaissance sous les ordres de Bénard n'étaient point encore de retour. Je voyais avec une certaine inquiétude le cercle des habitants se remuer autour de nous; les visages les plus indifférents tout-à-l'heure commençaient à s'animer au feu des conversations, les groupes se formaient, des regards haineux semblaient compter notre petit nombre, ou se tournaient avidement vers le point de jonction de la route de Barcelone et de la grande route du village : il était évident que tous étaient impatients de savoir ce qui s'était passé, et qu'ils n'attendaient qu'une occasion favorable de lever le masque. J'ordonnai à quelques dragons de dégager la place; l'empressement avec lequel ceux-ci m'obéirent me prouva que mes hommes aussi commençaient à concevoir quelques craintes sérieuses; en poussant leurs chevaux contre les groupes, ils les eurent bientôt refoulés vers les rues qui débouchaient sur la place. J'entendis bien çà et là quelques murmures, quelques huées même, quelques exclamations de colère quand mes dragons brisèrent les groupes les plus obstinés du poitrail de leurs chevaux, mais je n'en fus point trop inquiété, je savais que le village avait été, deux mois auparavant, désarmé par une colonne d'infanterie qui rentrait à Ordal, et qu'un très petit nombre d'armes, s'il en existait, avait pu échapper aux perquisitions de nos soldats.

A moins d'être surpris à l'improviste je croyais mes trente-cinq cavaliers, hommes résolus et presque tous vieux soldats, parfaitement capables de tenir tête aux deux cents hommes en état de porter les armes qui formaient la population mâle de Callados.

Avec l'opiniâtreté qui distingue les Catalans, ceux-ci n'avaient pas renoncé à la partie, et du seuil de leurs portes ou de leurs fenêtres épiaient curieusement ce qui allait se passer; enfin, un mouvement eut lieu, tous les regards, toutes les têtes, comme mues par une seule volonté, se tournèrent vers les bois qui bordaient le village dans sa partie nord. Une trentaine de cavaliers, en tête desquels marchaient les dragons de mon détachement, arrivaient au pas. Je partis au galop et fus près de cette troupe en un instant; alors Bénard me montra silencieusement du doigt quatre cavaliers à pied qui portaient sur leurs épaules un grand brancard de branchages recouvert du long manteau vert des officiers de dragons, et sous lequel se dessinaient à peine les formes raidies d'un corps humain.

— Un bien triste événement, me dit d'une voix émue le sous-officier qui avait pris le commandement de la petite troupe, M. Devigne, bien qu'un peu dur dans le service, était un brave, et il sera regretté au cinquième.

Digitized by Google

— N'y a-t-il donc aucun espoir ?... est-il mort ?

— Ma foi, lieutenant, il s'en faut de si peu, qu'on peut le regarder comme perdu, ces sortes de blessures ne pardonnent guère, jugez-en vous-même.

Et il souleva le manteau dont ma main s'était approchée deux fois sans que j'eusse osé y toucher. Le lieutenant Devigne était couché sur le dos, immobile et pâle ; une écume rougeâtre bouillonnait sous ses longues moustaches ; ses yeux à moitié ouverts avaient le sinistre éclat et la fixité de regard des mourants. A chaque cahos, à chaque secousse, un pli causé par d'atroces douleurs rapprochait ses sourcils grisonnants, mais cette contraction et la souffrance qui en était la cause donnaient seules par moments une apparence de vie à ce corps raidi par les approches de la mort. Le blessé avait été dépouillé de son frac, un bande de linge marquée de larges taches, rouges et humides, enveloppait la partie supérieure de sa poitrine.

Le geste du sous-officier en soulevant le manteau n'éveilla point son attention; mais quand le lugubre cortège, traversant à pas lents la foule silencieuse et pleine d'une sorte de respect pour cette triste agonie, fut arrivé devant l'auberge où j'avais ordonné qu'on le transportât, il fit un mouvement brusque comme si l'air lui eût manqué, ses dents se désserrèrent avec effort, quelques goutes de sueur perlèrent sur son front que le casque avait dégarni de cheveux avant l'âge, et il demanda à boire.

La foule qui l'avait suivi demeura sur le seuil de l'auberge, arrêtée par le mousqueton de deux sentinelles, mais aucun murmure, aucune insulte ne s'échappa de cette masse cependant si hostile ; quelques voix même s'élevèrent et j'entendis répéter l'exclamation qui s'était fait entendre plusieurs fois dans le trajet : *pobre official*!

Au moment où le cortège traversait la cuisine pour transporter le blessé dans une des chambres de l'hôtellerie réservées aux voyageurs, Benedit, son fusil en bandoulière, une carnassière pleine de gibier à la main, ouvrait une porte de cette salle donnant sur la cour des écuries et entrait. A la vue du spectacle qui s'offrit inopinément à ses yeux, il recula brusquement comme pour se retirer ; mais au même instant son regard rencontra le mien. Alors, avec un naturel parfait, il acheva de se retourner, mais pour fermer la porte et non pour sortir ; puis déposant son fusil et sa carnassière sur la grande table, il s'approcha du blessé, le contempla quelques secondes et se mèla silencieusement, après avoir fait un signe de croix, aux hommes qui aidaient à porter M. Devigne dans la chambre que j'avais désignée. Je me plaçai derrière Benedit et montai avec lui.

A peine entré dans la chambre de l'étage, je me hâtai de dire tout bas à Jérôme :

Digitized by Google

— Dans cinq minutes tu descendras sans faire remarquer ton absence, et tu transmettras au brigadier du poste l'ordre de faire garder le seuil de l'escalier par deux dragons avec la consigne de ne point laisser passer cet homme. Le plus pressé est de s'assurer si nous pouvons sauver ce pauvre Devigne ou au moins le soulager dans ses derniers moments.

Je reportai un regard attentif sur l'aubergiste pendant qu'on déposait le blessé sur l'unique lit de la chambre. Benedit, accoudé derrière le moribond sur une des colonnettes du lit, le considérait avec l'insouciance de l'homme habitué à ces sortes de spectacles et une impassibilité glaciale qui contrastait avec l'animation répandue sur tous les traits de son visage, animation que l'énergie de la volonté était impuissante à dissimuler et qui pouvait provenir de la fatigue qu'il venait d'éprouver.

Jérôme descendit; son absence n'échappa point à l'œil pénétrant de l'aubergiste, nos regards se rencontrèrent une seconde fois. Alors il pencha la tête sans affectation comme pour mieux examiner le blessé auquel ses connaissances chirurgicales pouvaient être de quelque secours, mais en réalité pour dissimuler un commencement de malaise et d'inquiétude, à ce que je crus du moins, car une fois lancée dans la voie du soupçon, l'imagination puise dans tout un aliment à ses suppositions, dans un geste, dans une attitude, dans un coup d'œil, dans une intonation différente de la voix ordinaire.

Je fus distrait de cette série de pensées par un mouvement de M. Devigne qui désirait qu'on ouvrit les fenêtres. On lui obéit, et Teresa toute pâle, tout émue, s'agenouilla au chevet du lit et présenta de l'orangeade fraîche aux lèvres brûlantes du blessé.

— Bonne fille! murmura-t-il quand la fraîcheur de cette boisson l'eut un peu ranimé; et il la considéra quelque temps, comme pour la reconnaître, avec le regard étonné de ceux qui commencent à reprendre leurs sens après un long évanouissement; puis il se retourna vers moi :

— Lassalle, mon ami, vite un chirurgien, cette balle me brûle la poitrine comme un fer rouge; — et portant la main à sa blessure, d'un geste convulsif qui écarta les linges et découvrit une large plaie béante, il s'évanouit de nouveau.

La chambre s'était peu à peu remplie de dragons. Ces hommes désiraient tous entendre une dernière fois la voix de ce rude soldat avant que la mort n'eût glacé ses lèvres. Il avait toujours eu la réputation d'être pour eux un chef sévère, mais il les avait toujours conduits au feu en marchant à leur tête; mais il s'était acquis leur affection par les deux plus nobles qualités du soldat, la justice et la bravoure.

La mort qui frappe sur un champ de bataille, au soleil, sans choisir

Digitized by Google

ses victimes, n'excite ni la pitié ni les larmes : ceux qu'elle a couchés sur la poussière sont morts glorieusement, admirés et enviés; la grande voix du canon et les fanfares de la victoire ont entonné l'hymne de leurs funérailles..., et ils sont promptement oubliés, les victimes du lendemain ne permettant pas de donner de longs regrets à celles de la veille; mais la mort obscure, isolée, qui frappe dans l'ombre une seule proie, éveille toujours de longues et de plus vives sympathies : chacun déplore cette perte, chacun la ressent en ami, en camarads ou en serviteur affectionné.

Tous les dragons du peloton de M. Devigne vinrent donc défiler devant ce lit d'où ne devait pas se relever cet homme le matin encore si robuste et si vaillant, chacun d'eux exprima sa douleur à sa manière et lui adressa ses derniers adieux.

Cependant l'agglomération de tant de personnes dans un espace restreint pouvait hâter les derniers moments du blessé, je fis évacuer la salle où ne demeurèrent que mon trompette, le maréchal-des-logis du peloton de M. Devigne, Benedit et ses deux enfants; Pedrillo immobile, inquiet et sombre, Teresa compatissante et dévouée.

Jérôme m'avait prévenu d'un regard que mes ordres étaient exécutés; placé à la tête du lit, il soutenait avec sollicitude la tête du lieutenant et partageait toutes ses facultés entre le soin qu'il prenait de lui conserver une attitude commode et ses efforts pour étouffer une émotion réelle et profonde.

Je n'avais point de chirurgien attaché à ma petite troupe, les minutes s'écoulaient cependant et l'état du lieutenant Devigne était de plus en plus grave.

Tout à coup je me retournai, quelqu'un venait de me tirer doucement par le bras.

C'était la fille de Benedit qui me dit de sa douce voix qu'elle fit plus douce encore pour ne pas éveiller le blessé.

— Señor, mon père a été chirurgien et j'ai souvent entendu dire qu'il avait été fort habile à faire des pansements et à guérir des blessures d'armes à feu; ne voulez-vous point essayer ce moyen de sauver ce pauvre officier?

— Aussi habile qu'à les faire peut-être, pensai-je en moi-même en détournant mes regards de la jeune fille pour les reporter sur Benedit, qui entendit cette proposition sans qu'un muscle de sa figure bougeât.

J'avais bien songé à recourir à son art, mais j'avais jusqu'à ce moment repoussé l'idée de son concours avec un répugnance que m'inspiraient mes soupçons. Cependant cette circonstance me décida. Benedit surprit mon consentement dans un signe que je fis à Teresa, et il allait sortir de la chambre, lorsque je l'arrêtai d'un geste.

— Il est inutile que vous sortiez d'ici, lui dis-je; votre fille ira cher-

Digitized by Google

cher ce qui vous est nécessaire ; si elle ignore le lieu où sont déposés vos instruments indiquez-le lui.

Mais Teresa était déjà partie. L'aubergiste me lança un mauvais regard qui me confirma dans mes premiers soupçons, le regard sournois du renard pris au piége et qui voit approcher le chasseur. Je crus remarquer aussi que Pedrillo jetait autour de lui un coup d'œil plein d'inquiétude et de méfiance. Teresa, pendant cette scène muette, avait trouvé les instruments de son père et les lui avait remis.

Comme je continuais d'observer attentivement la contenance de Benedit, il me sembla voir sur ses traits une nuance de soulagement quand il se fut assuré par une inspection rapide que l'évanouissement du blessé était de nature à durer longtemps encore.

— Pour que mes soupçons deviennent des certitudes, pensais-je, il ne me reste plus qu'à connaître les circonstancee de l'assassinat, et je vais les apprendre tout-à-l'heure. — Tentons une dernière épreuve sur cet homme.

— Benedit, lui dis-je en le regardant fixement et d'un ton que le silence de cette scène rendait presque solennel, je crois que cet officier est perdu et qu'il ne dépend pas d'une volonté humaine de le sauver; mais si vous pouvez apporter quelque adoucissement à ses souffrances, faites-le, et il vous en sera tenu bon compte : c'est à vous, Benedit, à vous, son chirurgien maintenant, que je le confie !

Aux premiers mots l'aubergiste avait levé la tête pour m'écouter attentivement; aux derniers mots que je prononçai, une rougeur subite colora son visage, mais elle fut bientôt remplacée par une expression de dédain moqueur à laquelle succéda la froide indifférence du chirurgien habitué aux luttes du scalpel et de la chair.

Il se pencha vers le blessé qu'il examina quelques instants avec une attention profonde, tira quelques instruments polis qu'il étala sur les couvertures, puis voulant s'assurer de la profondeur de la blessure, il y promena l'acier brillant d'une sonde qui disparut presqu'entièrement dans la plaie béante. M. Devigne, arraché par la souffrance à son état de torpeur, poussa une sorte de rugissement, et fit sur le lit un soubresaut convulsif; Benedit recula vivement dans l'alcôve, et me dit en essuyant avec soin l'instrument dont il venait de se servir :

— Señor, la région du cœur est lésée mortellement; votre ami peut vivre une demi-heure encore si on le laisse en repos, mais je dois vous déclarer que l'extraction de la balle que je vais tenter, si vous l'ordonnez, peut déterminer instantanément la mort! que décidez-vous?

M. Devigne, aux yeux de tous ceux qui se connaissaient aux blessures d'armes à feu, était perdu; ma conscience me faisait donc un devoir de tenter une dernière ressource, toute ma crainte était que

Digitized by Google

l'aubergiste ne fit son métier en bourreau plutôt qu'en chirurgien ; cependant il fallait en courir la chance, et je m'y décidai.

— Commencez, lui répondis-je, j'ai vu dans ma carrière de soldat des extractions opérées dans des circonstances plus difficiles, et couronnées de succès : à l'œuvre donc !

Pendant les apprêts de l'opérateur, impatient de connaître les détails de l'événement et de fixer mes doutes, j'envoyai un brigadier prévenir les sous-officiers de faire rentrer les hommes dans leurs logements avec la recommandation de se tenir prêts pour tous les événements qui peuvent menacer la vie d'un soldat; puis je pris à part le maréchal-des-logis du détachement de M. Dévigne, et je le priai de me raconter les détails que je brûlais de connaître. Tout en l'écoutant, placé dans l'embrasure de la fenêtre, je ne perdais pas de vue l'aubergiste.

— Nous venions d'entrer depuis un quart-d'heure dans le bois que traverse la route à deux lieues de ce village, me dit le maréchal-des-logis, et M. Dévigne, qui est d'ordinaire assez taciturne, se trouvait à une vingtaine de pas environ de la colonne, quand le feuillage d'un buisson s'agita brusquement en avant sur notre droite, un canon de fusil sortit des feuilles, et nous entendîmes une forte détonnation. Par bonheur le cheval de M. Dévigne, qui est très ombrageux, s'était effrayé du bruit, son écart fit baisser la tête au cavalier, et la balle qui était destinée à ce dernier, ne fit qu'effleurer le casque. En une seconde nous fûmes rassemblés près de notre officier, et nous nous tînmes sur le qui-vive, assez étonnés, du reste, que notre avant-garde de quatre cavaliers n'eût pas été attaquée. Je conclus de cette circonstance que le coquin qui avait tiré n'appartenait pas à la bande qui nous assaillit un quart-d'heure plus tard ; une dizaine de minutes s'étaient écoulées depuis cette tentative d'assassinat, quand nous entendîmes des voix qui s'appelaient, puis le cri de « fuego ! » et une douzaine de coups de fusil partirent : cette décharge a blessé très légèrement trois cavaliers et un cheval : le taillis gênait les bandits. Nous fournîmes un temps de galop sur la route pour nous soustraire à un feu auquel il nous était impossible de répondre. M. Dévigne était toujours en tête, quand, arrivés à un endroit où la route est longée à droite et à gauche par une sorte de clairière, un homme sortit hardiment du couvert et ajusta M. Dévigne à trente pas. — Sacrebleu !... jura le lieutenant, je tiens donc un de ces brigands !—Il fit faire un saut prodigieux à sa monture, escalada le fossé et le talus, et se précipita sur son ennemi la pointe haute. Ce fut une scène terrible et qui ne dura qu'une seconde : le bandit, immobile comme une statue, attendait l'officier ; quand celui-ci fut près de lui, et que le poitrail de son cheval touchait presque le canon du fusil, le coup partit. La détonation fut suivie d'un cri de

Digitized by Google

sauvage triomphe dont je ne saurais vous rendre l'expression, et M. Dévigne tomba en arrière sur la croupe de son cheval, les bras étendus et la poitrine percée d'une balle. Avec la fumée du coup le coquin avait disparu : on lui tira quelques coups de mousqueton au hasard à travers les taillis; on ne le poursuivit pas à cause de l'impossibilité absolue de charger dans le fourré, et il était à craindre d'ailleurs qu'il ne nous amenât dans quelque embuscade. Depuis que j'y ai réfléchi, j'ai cependant pensé que c'était là un *coup d'occasion*, et l'assassin n'appartenait pas à la bande qui nous avait attaqués un quart-d'heure auparavant.

Cette réflexion du sous-officier répondait à mes soupçons.

— Mais, lui dis-je, vous avez dû entrevoir les traits de cet homme, son costume, au moins?

— Son costume se composait de la veste et de la culotte noires du pays, terminée au genou; quant à ses traits, je n'ai pas eu le temps de les voir de manière à les indiquer d'une manière précise. Aucun des dragons n'a été plus heureux que moi : je les ai tous interrogés à cet égard.

— Était-ce un homme semblable de taille à celui que vous voyez occupé à panser M. Dévigne? continuai-je à voix basse.

Le sous-officier me regarda d'un air étonné, examina attentivement les traits et la taille de l'opérateur, en ce moment courbé sur ce lit de souffrance, et me répondit :

— Ma foi, lieutenant, il est impossible de me prononcer. D'ailleurs, cet homme est petit, et l'assassin m'a semblé d'une taille plus élevée. En tout cas, je vous répéterai ce que j'ai déjà eu l'honneur de vous dire : l'événement s'est passé en deux minutes, et, vous comprenez, la surprise, l'émotion...

— C'est bien, continuez votre récit.

— Ce qui me reste à ajouter, reprit le sous-officier, n'est pas long. Notre lieutenant n'a plus donné signe de connaissance, et, bien que nous fussions tous persuadés qu'il n'avait que peu de minutes à vivre, nous n'avons pas voulu laisser sa dépouille aux bandits.

— A quelle heure le fait s'est-il passé?

— Mais, lieutenant, à en juger au déclin du soleil, il pouvait bien être six heures ou six heures et demie.

— C'est bien, je vous remercie. Veuillez maintenant veiller à ce que vos hommes soient logés le plus près possible de cette auberge, qui, dans un cas d'alerte, serait notre centre de ralliement; vous vous entendrez à ce sujet avec l'alcade.

Je retournai près du blessé, mes soupçons aussi peu éclaircis qu'auparavant, et cependant toujours avec un doute inexplicable dans l'esprit.

Digitized by Google

— En tout cas, pensai-je, l'opération terminée, je fais arrêter et garder à vue cet homme jusqu'à ce que j'aie le cœur bien net de cette triste aventure.

Pendant le récit du sous-officier, la nuit était devenue tout à fait sombre; la lampe placée à la tête du lit où gisait le lieutenant Dévigne répandait des teintes funèbres sur cette scène et faisait ressortir énergiquement les traits de l'opérateur, qui bientôt, dans un moment de silence où nous entendîmes grincer l'acier, se releva, promena ses doigts sur la blessure et nous montra la balle qu'il venait d'extraire assez habilement.

L'opération accomplie, il recula sans affectation dans la pénombre de l'alcôve pour préparer et rouler une bande de toile.

— Eh bien! lui dis-je, reste-t-il quelque espoir?

L'ex-chirurgien n'eut pas le temps de me répondre. M. Dévigne, arraché par l'atroce douleur de l'extraction à l'état d'atonie qui avait permis à Benedit d'opérer sans difficulté, s'était levé sur son séant, la tête et les bras en arrière, les yeux dilatés, les mains serrant convulsivement le traversin, les muscles pectoraux saillant en avant sous l'effroyable étreinte de la souffrance. Cette crise, qui succède ordinairement dans les cas de cette nature, s'affaiblit par degrés. Pendant le temps qu'elle dura, chacun de nous garda un silence oppressé, le cœur serré par la crainte qu'il n'y succombât. Enfin, le blessé s'affaissa de nouveau et retomba épuisé; son regard lourd et errant chercha à reconnaître un visage ami parmi ceux qui l'entouraient; après quelques secondes d'incertitude, il les fixa sur moi :

— Ah! c'est vous, Lassalle, me dit-il; je crains bien que vous ne m'ayez mis inutilement entre les mains du chirurgien : je le sens là, à chaque aspiration, le sang me monte à la gorge! Enfin, je suis encore heureux de trouver un bon camarade pour lui confier mes dernières volontés.

— Parlez moins, mon ami, lui dis-je en lui serrant affectueusement la main; vous n'êtes point à toute extrémité, et j'espère encore que les officiers du cinquième n'auront pas la douleur de perdre un de leurs meilleurs et de leurs plus braves camarades.

— Ce que vous me dites là, Lassalle, me fait plaisir. C'est une satisfaction de partir en ne laissant derrière soi que des regrets et point de remords.

— Encore! Écartez donc, mon ami, ces tristes idées.

Un sourire résigné courut sur les lèvres du lieutenant.

— Parbleu! me dit-il, croyez-vous que je fasse des façons avec la mort? Je l'ai rencontrée, mon jeune camarade, sur tant de champs de bataille et vue sous tant de faces que je me suis accoutumé à ne pas la craindre. Ecoutez-moi donc : je sens que je n'ai pas de temps à perdre.

Digitized by Google

D'abord, vous remercierez en mon nom tous ces braves gens qui m'ont transporté ici pour ne pas me laisser vivant aux mains des Espagnols ou mort à la dent des loups : ils ont agi là en braves soldats français. Je n'ai plus qu'une recommandation à vous faire et c'est la plus importante : je vous charge avec confiance de mon vœu le plus cher. Ma vieille mère habite la rue du Mail à Bordeaux ; c'est une digne femme, qui est trop fière pour demander une pension ; cela lui semblerait le prix de mon sang. Je lui envoyais mes économies pour l'aider à vivre ; c'est pour ce motif seul que je ne partageais pas les plaisirs ordinaires des officiers du cinquième et que l'on m'a fait une certaine réputation de lésinerie.

— Oh ! Dévigne !

— Allons, ne vous en défendez pas : les apparences, d'ailleurs, étaient contre moi. Vous pourrez maintenant leur dire ce que vous savez, et ce que je n'ai pas avoué par orgueil : que voulez-vous ? Mes camarades feront amende honorable à ma mémoire, et je compte sur vous, mon ami, pour cette petite réhabilitation. Vous prendrez donc trois cents napoléons que j'ai là sur moi dans une ceinture ; vous vendrez ma valise et le cheval que j'ai laissés à Ordal ; vous trouverez encore quelque argent, je crois, dans cette valise ; vous en réunirez le prix à mes épaulettes et à ma croix, que je veux lui envoyer en souvenir, et vous lui écrirez que mon dernier mot, ma dernière pensée aura été pour elle ; c'est la seule et profonde affection qui ait éclairé mon humble vie !

Les larmes me montaient aux yeux, et je sentais des sanglots me prendre à la gorge.

Après quelques secondes de repos, le lieutenant reprit :

— J'espérais, mon ami, obtenir bientôt ma retraite, que j'avais demandée à l'Empereur ; ce petit trésor était destiné, dans ma pensée, à lui faire une douce surprise, à cette pauvre mère. Je comptais lui acheter, dans les faubourgs de Bordeaux, une de ces petites maisons de campagne que vous appelez bastides dans votre Provence ; je voulais vivre là près d'elle, en paresseux, occupé à l'aimer et à en être aimé. Mais il n'en peut être ainsi. Je compte sur votre esprit et surtout sur votre cœur, mon cher Lassalle, pour adoucir un peu l'amertume de la nouvelle à cette pauvre femme.

Une crise interrompit le lieutenant.

— A propos ! continua-t-il, quand elle se fut calmée, vous pourriez distraire de cet argent un napoléon et faire dire quelques messes à mon intention : voyez-vous, vingt-cinq ans de guerre et 93 ont été impuissants à m'arracher du cœur ce que ma mère y avait semé quand j'étais enfant ; on peut être bon militaire et rester chrétien. Je crois que Dieu me tiendra compte de l'intention et ne se montrera pas

Digitized by Google

trop sévère pour un soldat qui n'a jamais manqué au devoir, et qui est mort après quarante-cinq années d'une vie obscure mais honnête. Votre main, mon jeune camarade, merci de votre bonne promesse !

Je pris et serrai tout ému la loyale et rude main que me tendait M. Dévigne. Après cet effort il retomba brisé sur sa couche. L'agonie commença.

La lumière tremblottante de la lampe qui versait des reflets incertains sur cette scène de mort, les deux sombres figures des Catalans semblables à celles de deux démons chargés par le génie du mal de disputer à Dieu l'âme qui allait s'échapper de cette vaillante poitrine, le pénible silence qui nous étreignait le cœur à tous et qui n'était interrompu que par le râle du mourant, tout contribuait à remplir d'un religieux respect les spectateurs de cette agonie.

Après une demi-heure d'attente qui nous parut à tous durer un siècle, M. Dévigne s'aidant de Jérôme parvint à se soulever sur son séant : ses joues pâles s'empourprèrent et il jeta un regard sur tous ceux qui l'entouraient. Il fit un effort pour m'adresser un sourire d'adieu et de reconnaissance, fixa longtemps avec une attention émue Teresa qui sanglottait à genoux en récitant les prières des agonisants, et arrêta enfin ses yeux sur ceux de l'aubergiste.

Alors il se passa une scène muette, étrange et terrible. Les deux hommes, comme fascinés l'un par l'autre, se regardèrent quelques secondes, l'un avec des éclairs dans les yeux, et les lèvres contractées par une expression féroce de triomphe, l'autre frémissant et l'œil hagard.

En un instant, cette pantomime mille fois plus émouvante que je ne saurais le dire, mit chacun des témoins de cette scène dans le secret du drame où l'un avait été le bourreau, l'autre la victime.

Enfin, M. Dévigne arracha de sa poitrine la main ensanglantée dont il comprimait sa blessure, étendit le bras vers Benedit d'un geste dénonciateur et suprême, qui envoya quelques gouttes de sang au front du meurtrier, et retomba sur son lit en murmurant d'une voix affaiblie, qui sembla pourtant résonner dans le silence de cette salle comme les éclats de la foudre :

— Mon assassin !

Le lieutenant Dévigne était mort. La scène qui suivit fut pleine de confusion : Teresa s'était évanouie en poussant un cri, Pedrillo avait disparu après avoir fait à son père un signe mystérieux et Jérôme s'était élancé sur l'aubergiste ; ce dernier, après avoir jeté autour de lui un coup d'œil rapide pour s'assurer que la fuite était bien impossible, avait repoussé froidement Jérôme, et, s'avançant le front levé au milieu de nous, il avait dit avec une hauteur et un calme étranges :

Digitized by Google

— On ne ment pas sur le bord de la tombe : cet homme a dit la vérité. Dieu sait que j'ai prié en secret la victime de me pardonner : c'est son uniforme qui l'a tué... J'aurais pu chicaner ma vie et la défendre quelque temps encore par le mensonge, sinon la sauver ; mais je préfère à la vie la gloire d'avoir délivré ma patrie d'un de ses oppresseurs ; l'occasion était trop tentante, et je n'ai pu y résister, c'est mon tort : j'avais rêvé une plus noble victime et dont le trépas vous eût semblé plus lourd... Mais n'importe, l'Espagne saura que je l'ai frappé et m'en sera reconnaissante !...

L. DE BEAUREPAIRE.

(*La deuxième partie à la prochaine livraison.*)

Digitized by Google

BULLETIN LITTÉRAIRE

Fondation de la République des Provinces-Unies, par M. Edgard Quinet.—Histoire de Boniface VIII, par D. Louis Tosti.— Questions historiques, par M. Ch Lenormant. — Du Danube au Caucase, par M. X. Marmier. — Chapelle et Bachaumont. — Le Roman bourgeois, de Furetière. — Le Livre du chevalier de la Tour Landry, Mélusine, par Jehan d'Arras. — Journal de Dangeau. — L'Alchimie et les Alchimistes, par M. L. Figuier. — L'Algérie en 1844, par M. J. Bard. — Aborations, par M. Thalès Bernard. — Dictionnaire universel des Sciences, des Lettres et des Arts, par M. Bouillet.

Fondation de la République des Provinces-Unies, Marnix de Sainte-Aldegonde, par Edgard Quinet; 1 vol. in-12, Paris. — Le titre même de l'ouvrage dont nous nous occupons accuse son défaut principal, l'absence d'unité. M. Quinet s'est-il proposé de raconter la fondation de la république néerlandaise ou tout au moins de mettre au jour les réflexions que lui a inspirées cette grande révolution? A-t-il cherché seulement à rajeunir le souvenir d'un homme éminent et oublié? Il n'a voulu ni l'une ni l'autre de ces choses, ou, pour mieux dire, il les a voulues toutes les deux, et il en est résulté que, tendant à deux buts à la fois, sa marche a manqué d'une allure décidée. Il aurait mieux fait à notre sens de prendre pour sujet unique les grands événements qui ont amené l'union des sept provinces et de laisser Marnix de Sainte-Aldegonde dans l'ombre qui le cache. Que l'histoire ait été injuste en n'entourant pas d'une éclatante auréole cet homme d'état énergique et habile, cet écrivain éminent, cela est fort possible, mais il est bien difficile de faire réviser des arrêts qui ont trois siècles de date; les noms qui dans toutes les mémoires sont liés au souvenir de l'émancipation des Pays-Bas, sont ceux de Horn et d'Egmont; c'est surtout celui de Guillaume-le-Taciturne, un de ces hommes qui dominent par leur grandeur une époque tout entière, et il est à craindre que le livre de M. Quinet, malgré le mérite incontestable du style, ne parvienne pas à modifier sensiblement cette disposition des esprits.

Il nous semble d'ailleurs parfaitement simple que M. Quinet, jeté loin de France par nos dissensions civiles, ait été attiré par les événements mémorables dont fut le théâtre au seizième siècle la terre de son exil. Même sans avoir le moindre penchant pour les utopies radicales, il est impossible à quiconque porte dans son cœur la haine de l'oppression, le respect de la dignité humaine et l'amour de la liberté, de ne pas être plein de sympathie pour la glorieuse lutte que soutinrent *pro aris et focis* les habitants de la Néerlande Cette page immortelle de l'histoire a d'ailleurs cela de consolant, qu'elle ne fait pas partie du long martyrologe de ceux qui, dans tous les temps, ont souffert pour la justice, sans autre utilité que de protester une fois de plus contre le triomphe de l'iniquité. Les Hollandais, en combattant héroïquement, en

Digitized by Google

supportant tous les maux plutôt que de plier le genou, non seulement ont conservé la disposition d'eux-mêmes, mais encore ont élevé leur patrie à un degré de puissance auquel ne l'appelaient ni son peu d'étendue, ni sa position géographique. Ils ont prouvé que les qualités de l'âme se tiennent, et que, quand un peuple a le courage nécessaire pour résister à l'oppression d'un tyran domestique, il sait conquérir pour son pays un rang éminent parmi les nations. Les fils de ceux qui luttèrent contre Philippe II arrêtèrent, au milieu de son cours, l'astre éclatant de Louis XIV, et les descendants de ces bourgeois de Leyde et de Harlem, qui mouraient sur leurs remparts en défendant leurs foyers à moitié détruits par les boulets espagnols, ont accumulé entre leurs mains les richesses réservées par l'extrême Orient aux hardis navigateurs qui osent en aborder les lointains rivages.

Mais si nous partageons l'admiration de M. Quinet pour les Hollandais, ses appréciations de la politique espagnole et de la conduite suivie par les Belges ne nous semblent pas d'une exactitude parfaite. A coup sûr, Philippe II est un des pires monarques qui aient existé, et peu d'hommes se sont baignés autant que lui dans le sang humain ; mais il ne faut lui refuser ni l'habileté ni une certaine grandeur. On a beaucoup dit, au siècle dernier, que sa cruauté et son inflexible politique avaient amené la perte des Sept-Provinces, et M. Quinet, sans partager complètement cette erreur, n'en est pas tout à fait exempt. Si on veut être juste cependant, il faut admettre qu'il était impossible au Roi catholique de laisser pénétrer l'hérésie sur aucun point de son vaste empire; permettre aux idées de Luther ou de Calvin de prendre racine dans une seule ville de la monarchie, c'était ne pas s'opposer à une atteinte dangereuse pour la solidité de tout l'édifice, et s'il était possible de rendre la lutte moins acharnée, il ne l'était pas de l'éviter. — Philippe II commit, il est vrai, une faute considérable dans le principe, et doubla les difficultés, en voulant à la fois empêcher l'introduction des idées nouvelles et extirper les anciennes libertés communales et provinciales. Mais ce qui montre la supériorité de son esprit, c'est qu'il ne s'entêta pas quand il eût reconnu son erreur, il sut reculer, qualité rare chez tous les hommes et surtout chez les princes absolus, et pour ainsi parler, faire la part du feu. Pour détruire l'hérésie, il se résigna à laisser subsister les franchises. Ce plan exécuté avec une rare habileté par un homme de premier ordre, Alexandre Farnèse, réussit à moitié. Les provinces wallonnes et flamandes qui tenaient beaucoup à leurs priviléges, mais qui n'étaient point protestantes, rentrèrent facilement sous la domination castillane, lorsqu'elles surent que leurs antiques usages seraient respectés. M. Quinet leur en fait un crime, et les représente comme ayant été d'elles-mêmes se mettre sous le joug, ce qui est en effet le comble de la bassesse pour un peuple. Le reproche n'est pas fondé. Belges et Hollandais tenaient également à leurs droits; seulement en les conservant, les premiers, restés catholiques, pouvaient s'accommoder avec le gouvernement espagnol, ce qui était impossible aux seconds devenus calvinistes; ni les uns ni les autres n'avaient à cœur la liberté de conscience. M. Quinet lui-même reconnaît que c'était un principe peu connu au seizième siècle, et qui de fait n'était alors admis presque nulle part. Il était aussi périlleux d'entendre la messe à Amsterdam ou à Londres que d'aller au prêche à Bruxelles ou à Madrid.

Digitized by Google

La meilleure réponse au jugement de M. Quinet, c'est le souvenir très vif que les populations profondément catholiques de la Belgique ont gardé de la domination espagnole. Naguère encore il était question d'élever dans une des principales villes du pays un monument à l'archiduc Albert et à son épouse, l'infante Isabelle, qui achevèrent l'œuvre commencée par Farnèse, et à coup sûr on ne peut reprocher à cette démonstration d'être inspirée, à l'heure qu'il est, par un sentiment de flatterie.

F. DE BOURGOING.

HISTOIRE DE BONIFACE VIII ET DE SON SIÈCLE, par D. Louis Tosti, religieux du Mont-Cassin, traduite par M. l'abbé Marie Duclos. — Paris, 1854. Deux volumes in-octavo. Chez Vivès. — Dans un travail de M. A. Dantier, que les personnes qui lisent cette *Revue* n'ont probablement pas oublié [1], on a vu figurer au nombre des principaux religieux qui habitent, plutôt qu'ils ne peuplent aujourd'hui l'abbaye célèbre du Mont-Cassin, le père Tosti. Ce savant bénédictin, qui dut à l'intelligente libéralité d'un Israélite les moyens de publier les annales de son monastère, vient de mettre au jour l'histoire de l'un des hommes de qui la mémoire a été le plus vivement attaquée et calomniée, du pontife hautain qui lutta avec le non moins hautain Philippe-le-Bel, de Boniface VIII, enfin, dont le règne ne fut qu'un long combat, rempli presque tout entier de « ces grandes haines dont » il n'est pas aisé de marquer la cause », comme l'a dit Bossuet.

Pour le Père Tosti, ce moment de l'histoire de la papauté, ou, pour parler plus exactement, ce pontificat de Boniface VIII offre un intérêt tout particulier et qui le met vivement en relief. Il y voit, en effet, « l'éclipse d'une grande » période humanitaire », l'une des trois principales, et même des trois seules révolutions du monde moderne (les deux autres sont l'invasion des Barbares et la Révolution française), la fin du pontificat politique, immense changement dans la constitution des pouvoirs au moyen-âge, et changement accompli par des mains françaises. Nogaret par ses insultes, Sciarra Colonna avec son gantelet d'acier, ne s'en prenaient pas seulement au vieillard et à l'homme ; en frappant le Pontife, ils frappaient une domination antique et toute-puissante ; en l'arrachant de son trône, ils séparaient violemment deux pouvoirs jusque-là intimement unis, le sacerdoce et l'empire. — « En mettant l'Eglise à l'écart, » en détruisant le droit que les Papes faisaient visiblement planer sur la tête des » Rois, ils le remplaçaient par un droit invisible, que les princes invoquèrent, » et en vertu duquel ils se vantèrent de régner. » — « Pure abstraction, ajoute » le P. Tosti, que les peuples ne voyaient pas et à laquelle il leur était impos- » sible d'en appeler. » — « Alors, dit-il un peu plus loin, alors commence » avec emportement la lutte des intérêts entre les peuples et les Rois, ou le » combat de la liberté et du pouvoir. »..... « Ainsi, la barbarie victorieuse de » l'empire latin, le sacerdoce banni par la France du cœur de la société poli- » tique, la démocratie triomphant également par la France, de la monarchie, » telles sont les trois sources d'où sort l'histoire moderne, avec tous les événe- » ments dont elle se compose. »

Ces lignes, que nous extrayons du début même de l'*Histoire de Boniface VIII*,

[1] Tome x, page 321.

Digitized by Google

résument exactement l'esprit et la portée du livre, conçu tout entier au point de vue théocratique. Nous n'avons pas, heureusement, à suivre l'auteur dans tous les développements qu'il donne à sa pensée, en interrogeant les événements du siècle de Boniface et de Philippe; nous ne nous donnerons pas davantage ici la mission de l'appuyer ou de le combattre; il nous suffisait d'indiquer en peu de mots dans quel sens il poursuit sa thèse et vers quel but il dirige ses arguments et sa vaste érudition. Ajoutons seulement que l'historien de Boniface VIII a mis en œuvre, avec une rare habileté, les documents anciennement connus, comme ceux qu'il a découverts dans les archives de l'Italie, et que son ouvrage a, de plus, le mérite d'être écrit d'un style rapide et animé, qui lui donne un grand charme.

QUESTIONS HISTORIQUES, cours d'histoire professé à la Faculté des Lettres, par M. Charles Lenormant. — Paris, 1854. 2 vol. in-12, chez Douniol — Si cet ouvrage n'est pas nouveau, nous retrouvons du moins avec plaisir, en l'ouvrant, une vieille connaissance qu'il nous est permis de recommander en toute sécurité à ceux qui n'avaient pas eu comme nous l'occasion d'en lire une première édition publiée il y a bientôt dix ans, et au moment où l'éminent professeur était contraint de cesser son cours devant un parti pris de désordre et de provocation de la part d'un auditoire aveuglé. Livre sans commencement ni fin, ainsi que le dit spirituellement l'auteur lui-même, dans sa préface, en faisant allusion à une introduction qui manque presque en totalité, à une conclusion qui manque absolument, ces *Questions* n'en renferment pas moins une histoire fort complète et surtout traitée d'un point de vue très élevé d'une des portions les plus agitées et les plus importantes des annales modernes.

Pendant les quatre siècles qui se sont écoulés entre le pontificat de Léon-le-Grand et celui de Jean VIII, le métal en fusion a commencé de se refroidir en rejetant ses scories; le monde s'est transformé, l'Evangile a pris partout la place du paganisme, et, sous la loi de l'Evangile, la femme a été réhabilitée, les mœurs se sont adoucies, la charité est née. Arrêté dans sa course vagabonde, le flot des barbares ne submerge plus les débris de l'Empire romain; les hordes victorieuses se sont peu à peu confondues avec les populations vaincues et, de ce mélange, sont sorties les nationalités modernes. Tandis que ce travail s'accomplissait dans l'Occident et au Nord, en Asie l'Empire d'Orient n'a pas cessé de subsister et de vivre de sa vie maladive et agitée et, à côté de lui surgissait un pouvoir nouveau, la monarchie arabe, produite elle-même d'une nouvelle religion, l'Islamisme.

Deux faits principaux dominent toute cette période, l'action des Papes et celle de Mahomet. C'est à en décrire la valeur véritable et la portée, que M. Lenormant a consacré les pages les plus sérieusement étudiées de son livre, — ou de son cours, — comme on voudra l'appeler. C'est là qu'il a jeté des lueurs vives et nouvelles qui donnent un grand prix aux *Questions historiques*. Il démontre avec évidence que la chaire de Saint-Pierre, tant de fois accusée, ou par la légèreté ou par la mauvaise foi, d'une insatiable ambition politique, était le lien unique, indispensable, auquel devait se rattacher ce qui craquait et ce qui menaçait ruine alors en Europe. Sans l'évêque qui succédait aux Césars tout était prêt à s'abîmer dans une anarchie sans mesure et sans fin; avec Rome continuée, au contraire, mais continuée en représentant

Digitized by Google

le spiritualisme au lieu du matérialisme antique, la tourmente était domptée, le navire retrouvait en quelque sorte le phare, et, se modelant sur le système du monde physique, le monde moral européen reconquérait l'ordre et l'harmonie avec le centre et le pivot autour duquel il devait graviter.

En regard de cette large part faite au catholicisme et à son chef, il est curieux de lire les sept chapitres qui traitent du Koran, de son révélateur et de ses sectateurs, de ce déisme, pure philosophie, et philosophie commode puisqu'elle fait bon ménage avec les passions humaines, l'orgueil, entre autres, et la volupté. La naissance soudaine de la loi religieuse des Musulmans, ses effets réels, fort grands, et les effets bien plus grands qu'on lui a prêtés dans un but facile à comprendre, sont exposés là avec une lucidité qui ne laisse rien à désirer, et M. Lenormant, dans l'examen de cette question difficile en elle-même, et qu'on a embrouillée comme à plaisir, ne se montre pas moins philosophe—chrétien, bien entendu,—qu'habile historien. Disons, du reste, en finissant, que c'est là le double caractère dont on remarque la vigoureuse empreinte dans les *Questions historiques* ; il est assez rare, même actuellement, pour qu'on s'y arrête, et c'est pour nous un motif de plus de regretter de n'avoir, de cette plume, qu'un fragment de l'histoire moderne, au lieu de l'histoire moderne tout entière.

Du Danube au Caucase, par X. Marmier, 1 vol. in-18, chez Garnier. — Œuvre de Chapelle et de Bachaumont, 1 vol. in-32, chez P. Jannet. — Ce n'est pas un voyage, cette fois, que nous offre le récent volume de M. X. Marmier, c'est plutôt, si l'on peut ainsi parler, le suc exprimé de plusieurs voyages. On y trouve en effet, se suivant plutôt que s'enchaînant, des considérations sur l'histoire et la littérature de quelques-uns des peuples qui habitent entre la Forêt-Noire et la haute Asie. M. Marmier y prend le Danube à sa source, suit ses détours capricieux et sans nombre, et ne le quitte qu'après l'avoir vu verser ses ondes dans la mer Noire, qu'après avoir raconté ou tout au moins rappelé les bruits de guerre qui ont éveillé ses échos, les plus gracieuses ou les plus sombres légendes dont ses rives ont gardé le souvenir. Tantôt il s'arrête à la ville impériale, il évoque la Vienne attaquée par Soliman, la Vienne sauvée par Sobieski, tantôt il nous promène dans les plaines que Dieu a créées fécondes, mais que l'homme a rendues si souvent stériles, de la Valachie et de la Moldavie, et, en chemin faisant, il traduit quelques chants roumans empreints d'une grâce sauvage. Plus loin, et bondissant au-delà des mers, il nous conduit à Jérusalem sur les pas des premiers voyageurs qui ont visité la ville sainte, il reproduit un morceau qui a figuré dans ce recueil sur les légendes bibliques des Musulmans, puis il passe en Perse à la suite de l'Allemand Maurice Wagner et, par un brusque retour à l'ouest, nous le retrouvons, à son dernier chapitre, chez les Cosaques, au sein des plaines immenses qui ressemblent, suivant M. de Humboldt, « à un océan sans rivages et qui, comme l'Océan, remplissent l'âme du sentiment de l'infini. »

Qu'il l'exerce en critique ou en pèlerin, le talent délicat de M. Marmier est bien connu de nos lecteurs; il excelle surtout à peindre ces traits fugitifs, ces linéaments à peine sensibles dont la réunion constitue la physionomie véritable et le portrait des peuples. De même que dans les précédents ouvrages

Digitized by Google

de l'auteur on trouve cette qualité dans celui que nous avons sous les yeux et, comme si cela seul ne devait pas suffire au succès du livre, *du Danube au Caucase* joint à ses autres mérites le mérite aujourd'hui très fort prisé, — trop fort prisé allions-nous dire, — de l'actualité.

Ce n'est guère à ce dernier titre qu'il nous reste maintenant à mentionner une nouvelle édition donnée par M. Jannet, dans sa précieuse *Bibliothèque Elzévirienne* de ce voyage :

Qui du plus charmant badinage
Fut la plus charmante leçon,

s'il fallait en croire un grand maître ès-badinages, Voltaire. Il n'y a «d'actuel» et de neuf dans ce petit volume qu'une notice excellente de M. Tenant de la Tour sur Chapelle et sur Bachaumont; pour le reste, pour le *voyage*, pour les poésies qui le suivent et lui font cortége, tout cela est depuis trop longtemps connu, tout cela a fatigué trop de plumes et défrayé trop de jugements pour qu'il soit nécessaire d'y revenir. Pauvre vieux voyage, pauvre vieille gaîté figée par les ans, votre épitaphe ne serait-elle point précisément ces vers que nous trouvons en feuilletant le volume :

. . . . . Messieurs, là-dedans
On n'entre plus depuis longtemps?

Le Roman bourgeois, par Antoine Furetière ; un volume in-32. — Mélusine, par Jehan d'Artas ; un volume in-32.—Le Livre du chevalier de La Tour Landry, pour l'enseignement de ses filles ; un volume in-32. — (Ouvrages faisant partie de la *Bibliothèque Elzévirienne*.) — Paris, 1854 ; chez P. Jannet. — Avec une activité qui ne connaît ni fatigue ni découragement, un éditeur intelligent, un bibliophile distingué, M. P. Jannet, ne cesse d'accroître cette jolie collection dont nous avons déjà eu occasion de parler, la *Bibliothèque Elzévirienne*. Pour un prix modique, les amateurs de notre vieille littérature pourront désormais se procurer un certain nombre de ces livres introuvables, de ces raretés insignes, dont le titre seul fait battre le cœur des bibliophiles, et que la plupart d'entre eux ont eu rarement le plaisir de toucher, bien loin de pouvoir les ranger respectueusement sur le rayon le plus apparent de leur bibliothèque. Aussi, le succès qui a accueilli chez nous ces petits volumes, publiés avec un soin scrupuleux, imprimés d'une façon correcte sur ce beau papier vergé qu'on a si malheureusement abandonné, ce succès, disons-nous, n'a pas tardé à franchir nos frontières. En Angleterre, notamment, la *Bibliothèque Elzévirienne* est appréciée comme elle mérite de l'être, et un de nos amis nous assurait dernièrement que, dans presque tous les cabinets d'étude où il avait pénétré à Londres, il avait remarqué, sur la table de travail, quelques-uns de ces in-32 à la couverture blanche blasonnée de ce signe célèbre, la sphère armillaire.

Des trois ouvrages qui, en dernier lieu, sont venus grossir la collection, nous n'avons guère qu'une mention à faire. Si leur mérite est fort inégal, si leurs sujets se ressemblent très peu, il n'importe pas ; tous trois sont bien connus, tous trois ont pris une place définitive dans notre histoire littéraire.

Pour les lecteurs de cette *Revue*, le *Roman bourgeois*, du fameux lexicographe Furetière, rappellera des souvenirs encore assez récents. Ici même, notre savant

Digitized by Google

collaborateur, M. Francis Wey, en a donné une analyse assez étendue [1], et son travail d'ensemble sur Furetière a été utile à l'un des nouveaux éditeurs de l'ouvrage, à M. Charles Asselineau, qui, tandis que M. Edouard Fournier joignait au *Roman bourgeois* des notes historiques et littéraires, le faisait précéder d'une préface où il examine à son tour la triste histoire des démêlés de Furetière avec l'Académie française, et où il apprécie la portée de l'œuvre consacrée à une critique des mœurs et des idées de la bourgeoisie parisienne au dix-septième siècle. Malgré la vivacité de dessin et de couleurs de tous les portraits qui figurent dans cette galerie, M. Asselineau n'y veut pas voir des caricatures, mais des physionomies réelles et ressemblantes; en cela nous sommes un peu de son avis, mais nous en sommes tout à fait quand il dit que « le *Roman bourgeois* ne laissera pas d'être pour l'histoirien, pour le philologue et » pour l'homme du monde, une lecture pleine de profit et d'agrément. »

Le secrétaire du duc de Berry, Jehan d'Arras, nous reporte infiniment plus haut et dans une région qui n'est guère celle de l'observation et de l'histoire. Avec *Mélusine*, nous entrons de plain pied au pays de féerie, nous parcourons les forêts enchantées, nous entendons le cliquetis de ces formidables épées qui pourfendaient un géant, depuis le cimier de son casque jusqu'à la selle de son destrier. Qu'elle appartienne, du reste, par quelque coin à la réalité, qu'elle ne relève, au contraire, que de l'imagination, Mélusine, la femme-serpent, n'en est pas moins demeurée en renom chez le peuple de la plupart de nos provinces, où, pour peu qu'elle gronde un peu plus haut qu'à l'ordinaire, la ménagère est accusée bien vite de pousser des cris de Mélusine ou de Merlusine. Nous regrettons qu'en publiant cette nouvelle édition du roman de *Mélusine*, l'un de ceux qui ont joui de la plus grande faveur avant l'invention de l'imprimerie et jusque vers le milieu du seizième siècle, M. Ch. Brunet ne l'ait point accompagnée d'une introduction. Nous ne trouvons en effet, en tête du roman, que trois pages préliminaires, là où il y avait une si belle et si ample matière à préface. Pourquoi ce silence de l'éditeur, que nous ne pouvons nous expliquer? Espérons qu'au prochain tirage (et il ne tardera certainement pas), M. Brunet fera droit à notre réclamation et joindra à *Mélusine* une bonne étude sur le roman et le romancier.

Le *Livre du chevalier de La Tour Landry, pour l'enseignement de ses filles*, dont nous devons la reproduction à M. Anatole de Montaiglon, est presque contemporain de *Mélusine*, puisqu'il a été composé en 1371. Si le chevalier de La Tour Landry est un précurseur de Fénelon, son ouvrage ne ressemble guère toutefois à celui du grand archevêque de Cambray. Les histoires pieuses, puisées dans l'Ecriture sainte, les préceptes de conduite s'y trouvent à côté d'autres histoires racontées dans une intention morale, sans doute, mais qui donnent une singulière idée, sinon des mœurs, tout au moins du langage de l'époque où vivait le bon chevalier. Les fabliaux, il est vrai, nous fournissaient déjà des exemples nombreux de l'extrême licence du langage d'alors; mais les fabliaux n'étaient pas, que nous sachions, destinés par les pères à l'enseignement de leurs filles. Avec nos habitudes d'aujourd'hui, nous avons peine à nous figurer qu'on mît sous les yeux de la jeunesse des passages comme ceux, par

[1] Tome II, page 594, et tome III, page 49.

Digitized by Google

exemple, que renferment les chapitres XXXV, XXXVI et CXXV du *Livre du chevalier de La Tour Landry*. L'éducation a bien changé depuis ce temps! — Mais valons-nous mieux que nos ancêtres? La question nous mènerait loin, et plutôt que de médire d'eux, méditons la maxime qui termine l'ouvrage dont nous nous occupons : « A taire le mal d'autrui, ne puet venir que tout bien. »

L.-C. DE BELLEVAL.

JOURNAL DU MARQUIS DE DANGEAU, publié en entier pour la première fois, par MM. Soulié, Dussaux, de Chennevières, Mantz et de Montaiglon, avec les additions inédites du duc de Saint-Simon, publiées par M. Feuillet de Conches. In-8; tomes I et II. — Paris, Firmin Didot. — Deux caractères bien différents distinguent entre eux les courtisans de Louis XIV. On trouve d'une part les hommes que La Bruyère a appelés « satellites du grand Jupiter, » de l'autre les observateurs judicieux et indépendants. Le mode de gouvernement du grand roi l'obligeait à employer ordinairement des instruments dociles, des courtisans soumis sans réserve à ses moindres désirs; mais ceux qui n'avaient pas oublié la Fronde, soit pour l'avoir entendu raconter, soit pour y avoir eux-mêmes participé, trouvaient le loisir de regarder à leur aise, et faute d'avoir la liberté de donner leur avis sur les affaires de l'État, quelques-uns d'entre eux ont consigné dans des écrits énergiques, parfois même empreints de passion, leur façon d'envisager les hommes et les choses. Le manque d'emploi à la cour a produit les volumineux *Mémoires de Saint-Simon*, qui sont la peinture la plus exacte, quant à l'ensemble, de cette glorieuse période. Depuis plus de vingt ans que ces Mémoires ont été publiés en entier, la critique s'est tour-à-tour exercée à les attaquer et à les defendre; mais on n'a peut-être pas assez examiné le mode de composition employé par leur auteur. Saint-Simon écrivait pour lui-même, à mesure qu'il se souvenait, ne se préoccupant pas des termes, mentionnant jusqu'aux plus petits détails des actions dont il avait été le témoin. Avec cette façon d'écrire il aurait pu ne pas observer l'ordre chronologique, et, vu l'immense quantité de ses notes, ne parvenir que difficilement à les coordonner. Pour éviter cet inconvénient, il s'est livré à un travail préparatoire en faisant faire une copie du Journal de Dangeau, où le texte n'était écrit que sur le verso, réservant le recto des pages pour les notes qu'il dictait enfin de classer méthodiquement ses souvenirs. En 1694, à l'âge de dix-neuf ans, il commença à écrire ses Mémoires, et continua pendant toute sa vie à noter les renseignements à mesure qu'ils lui parvenaient; mais ce n'est que dans un âge avancé qu'il donna la dernière forme à ses écrits. Les notes ou additions qu'il a jointes au Journal de Dangeau sont fort curieuses, parce qu'elles renferment souvent en quelques lignes le sommaire de chapitres entiers. Le fait y est narré brièvement, sans que la polémique y intervienne. En les publiant, M. Feuillet de Conches vient de montrer Saint-Simon sous un aspect qu'on ne lui connaissait pas encore.

Pourrait-on trouver, parmi les Mémoires des écrivains du dix-septième siècle, et même parmi tous les documents historiques dont la langue française est si riche, un livre où l'ordre chronologique fût mieux suivi que dans le Journal de Dangeau? — Incontestablement non. La cause en est bien simple : tous les soirs, Dangeau dictait le résumé des événements de la journée. A chaque fait il consacrait trois ou quatre lignes. La chronologie était sa principale préoc-

Digitized by Google

cupation. C'est là aussi ce qui a fait l'originalité de son Journal, qui est une excellente table des matières contenant l'histoire de ce qui s'est passé à la cour de France, depuis 1684 jusqu'à 1720. Pour les nouvelles étrangères il se contente, comme l'ont remarqué les éditeurs, de transcrire ou d'analyser les gazettes. Le but de Dangeau, en écrivant, était bien différent de celui que se proposait Saint-Simon. Son Journal est rédigé, non pas pour transmettre les faits et les anecdotes à la postérité, mais pour se souvenir lui-même de tout ce qui était arrivé. C'est une œuvre de courtisan, non d'historien.

Vivre à la cour, y occuper une position importante, tel fut le but vers lequel l'esprit de Dangeau était constamment tendu. Descendant de Du Plessis-Mornay, né en 1638, dans la religion réformée, il l'abandonna de bonne heure et entra dans la carrière militaire où il devint capitaine de cavalerie. Avec ce titre il fit, sous Turenne, la campagne de Flandre en 1658. La paix des Pyrénées une fois signée, il alla en Espagne et prit part à la guerre que ce pays faisait contre le Portugal. De retour en France il quitta l'armée pour la cour, s'appliqua au jeu et sut s'en faire un revenu sans que sa probité fut le moins du monde soupçonnée. Il devint successivement gouverneur de Tourraine, premier menin de Monseigneur et conseiller d'Etat d'épée. Mais l'affaire importante de sa vie fut de faire observer rigoureusement les statuts, tombés en désuétude, des ordres du Mont-Carmel et de Saint-Lazare, dont Louis XIV l'avait nommé grand-maître. C'est dans l'exercice de ces fonctions, auxquelles il eût voulu donner de l'importance, qu'il s'est attiré les moqueries de toute la cour. Il voulait être le type du grand seigneur et ne parvint qu'à en être la copie. Du reste, il fut aimé de tout le monde, et trouva moyen de ne jamais rien blâmer; c'est à cela qu'il avait appliqué ses soins et c'est aussi sa principale gloire. Par une sorte de bizarrerie, cet homme, qui ne voulait dire du mal de personne et qui a laissé une œuvre où les faits sont consignés de façon à ne jamais donner une opinion désavantageuse sur qui que ce soit, a été, par la manière incomplète dont son Journal a été édité jusqu'à ce jour, une source où madame de Genlis et Lemontey ont puisé leurs arguments dans leurs discussions sur le système monarchique de Louis XIV. En 1830, une édition impartiale avait été commencée par MM. Lacroix et Pichot; quatre volumes seulement furent publiés. Espérons qu'il n'en sera pas de même de cette nouvelle tentative, et que les éditeurs parviendront à donner en entier l'œuvre de Dangeau. Mais nous pensons que, dans la notice placée en tête du premier volume, ils ont un peu exagéré l'importance de leur auteur. La cause provient, peut-être, de la valeur historique trop considérable qu'ils ont donnée aux phrases louangeuses de l'éloge académique de Fontenelle. En étudiant séparément la vie de ce personnage, ils se sont trouvés, au bout de quelques temps et presque à leur insu, faire abstraction de son entourage. Ils l'ont regardé comme l'auteur principal de faits où sa participation n'a été que secondaire. L'influence de Dangeau, comme diplomate, n'a guère consisté que dans l'observation des détails de l'étiquette, ils sont presque tentés d'en faire un homme politique. L'erreur n'a pas une grande importance; mais il n'est pourtant pas hors de propos de la signaler.

J. Andrieux.

Digitized by Google

— L'Alchimie et les Alchimistes, ou Essai historique et critique sur la Philosophie hermétique, par Louis Figuier; 1 volume in-18; Paris, Victor Lecou. — Les alchimistes pensaient que les métaux avaient une composition uniforme due à l'union de deux éléments, le soufre et le mercure, dont les proportions variables causaient seules les différences de leurs propriétés. L'arabe Geber mentionne le premier cette théorie, au huitième siècle, dans son *Abrégé du parfait magistère* : « Le soleil (l'or), est formé d'un mercure très subtil et d'un peu de soufre très pur, fixe et clair, qui a une rougeur nette; et comme ce soufre n'est pas également coloré et qu'il y en a qui est plus teint l'un que l'autre, de là vient aussi que l'or est plus ou moins jaune... Si le soufre a peu de fixité et une blancheur impure, si le mercure est impur, en partie fixe et en partie volatil, et s'il n'a qu'une blancheur imparfaite, de ce mélange il se fera Jupiter (l'étain). » Un autre principe, sur lequel reposait la doctrine de la transmutation des métaux, c'était leur mode de développement au sein de la terre, mode que Bœrhaave décrit parfaitement : « Les alchimistes, dit-il, remarquent que tous les êtres créés doivent leur naissance à d'autres de la même espèce qui existaient avant eux; que les plantes naissent d'autres plantes, les animaux d'autres animaux, et les fossiles d'autres fossiles. Ils prétendent que toute la faculté génératrice est cachée dans une semence qui forme les matières à sa ressemblance et les rend peu à peu semblables à l'original... Cette semence est d'ailleurs si fort immuable, qu'aucun feu ne peut la détruire; sa vertu prolifique subsiste dans le feu, par conséquent elle peut agir avec la plus grande promptitude et changer une matière mercurielle en un métal de son espèce. » Pour former un métal de toutes pièces, il suffisait donc de trouver la *semence* des métaux. Ces deux principes admis, la transmutation était établie en théorie, *la pierre philosophale* devait la réaliser en pratique. Cette pierre, que quelques alchimistes désignaient aussi sous les noms de *grand magistère*, de *grand élixir*, de *quintescence* ou de *teinture*, pouvait transformer en or les métaux fondus rien qu'en les touchant. Il est très curieux de suivre dans le livre de M. Figuier les diverses descriptions de cette fameuse pierre que la généralité des alchimistes se vante d'avoir trouvée, et les procédés qu'ils indiquent pour la préparer, procédés d'une incompréhensibilité complète, cela va sans dire. Il était imprudent de mentir en pareille matière, aussi il en coûta cher aux infortunés alchimistes qui oublièrent le précepte d'Albert-le-Grand : « L'alchimiste sera discret et silencieux; il ne révélera à personne le » résultat de ses opérations. » Louis de Neus mourut en prison pour avoir refusé de révéler à Jean Dornberg, ministre du landgrave Henri III, le secret de sa *teinture philosophique* qui transformait seize fois son poids de mercure en or pur; le moine Albrecht Beyer fut assassiné par des meurtriers qui comptaient trouver dans sa maison la pierre philosophale qu'il s'était vanté de posséder. Sous Louis XIV, Delisle avait acquis sa poudre de projection en assassinant un philosophe hermétique dont il était le serviteur. Il est encore un autre précepte d'Albert-le-Grand qu'il était fort dangereux d'oublier : « Si tu » as le malheur, dit-il à l'adepte, de t'introduire auprès des princes et des rois, » ils ne cesseront pas de te demander : — Eh bien! maître, comment va » l'œuvre? Quand verrons-nous enfin quelque chose de bon? Et, dans leur » impatience d'en attendre la fin, ils t'appelleront filou, vaurien, etc., et te

Digitized by Google

» causeront toutes sortes de désagréments. Et si tu n'arrives pas à bonne fin, tu ressentiras tout l'effet de leur colère. Si tu réussis, au contraire, ils te gar- » deront chez eux dans une captivité perpétuelle dans l'intention de te faire » travailler à leur profit. » Les souverains infligèrent en effet des châtiments terribles aux imposteurs. En 1575, le duc Jules de Brunswick de Luxembourg fit brûler dans une cage de fer une femme alchimiste, Marie Ziglerin, qui avait promis à ce prince la recette de la préparation de l'or. L'aventurier Bragadino, qui avait fait en public plusieurs prétendues transmutations de mercure en or à l'aide d'un amalgame d'or, fut pendu à un gibet doré, à Munich, en 1590. Georges Honauer eut le même sort en 1597. Guillaume de Krohnemann, Gaëtano, Hector de Klettenberg, Alexandre Sethon et bien d'autres ne furent pas plus heureux.

Il suffit de lire le rapport de Geoffroy l'aîné, communiqué en 1722 à l'Académie des Sciences, pour être parfaitement au courant des supercheries à l'aide desquelles les adeptes hermétiques faisaient croire qu'ils possédaient la pierre philosophale. Ils se servaient de creusets et de coupelles doublées, dont le fond était garni de *chaux d'or ou d'argent*; les charbons eux-mêmes étaient perforés et remplis de poudre d'or. La fraude jouait donc le principal rôle dans tous les faits de transmutation que l'histoire rapporte; il était, du reste, facile de tromper, à une époque où les moyens analytiques étaient inconnus. Mais il faut le reconnaître avec M. Figuier, en poursuivant pendant quinze siècles leur chimère, les alchimistes ont fait la chimie: « Chimistes de nos jours, ne » portons pas un jugement trop sévère sur les philosophes hermétiques, ne » nous dépouillons pas de tout respect envers leur antique héritage: insensés » ou sublimes, ils sont nos véritables aïeux. »

Des aperçus ingénieux sur les doctrines des alchimistes; les récits des plus fameuses transmutations opérées par Nicolas Flamel, Kelley, Van Helmont, etc., et des détails curieux sur la vie des alchimistes, remplissent l'ouvrage de M. Louis Figuier et en font un livre très intéressant et même amusant à lire.

ANDRÉ BOUCARD.

L'ALGÉRIE EN 1854; Itinéraire général de Tunis à Tanger, par M. Joseph Bard, un vol. in-8°; Paris, chez Maison. — L'auteur s'est proposé d'écrire à la fois pour l'homme de cabinet, pour le colon et pour le voyageur. Son ouvrage, en effet, renferme des notions qui se rapportent à ce triple but; mais la rapidité avec laquelle M. Bard a traité, ou plutôt indiqué toutes les grandes questions relatives à la colonisation, satisferait difficilement les esprits sérieux. Dès le commencement du livre Ier consacré à des considérations générales sur l'Algérie, M. Bard fait sa profession de foi en matière de colonisation; hors du régime militaire point de salut, telle est son opinion nettement formulée. Nous ne pourrions le suivre sur ce terrain que pour le combattre, mais nous nous bornerons à faire connaître sa manière de voir, que d'ailleurs il n'a pas développée. Il consacre ensuite une série de paragraphes peu étendus, à la conduite qu'il convient de tenir vis-à-vis des indigènes, à l'église d'Afrique, à l'administration civile, à l'agriculture, etc.; au point de vue agricole il pose en principe : « que la colonie doit surtout s'attacher à produire ce que la mère-patrie ne récolte pas,

Digitized by Google

ou récolte peu, et ce que les Arabes ne cultivent point. » M. Bard a raison : l'olivier, le murier, l'oranger, le dattier, le tabac, le nopal pour la cochenille, la garance, le coton, le càfé, le thé peut-être et le quinquina, sans compter d'autres plantes exotiques qui pourront y être introduites, voilà ce qui doit faire la fortune de l'Algérie.

L'auteur émet ensuite des idées qui, si elles étaient ou si elles pouvaient être réalisées, feraient faire un pas immense à notre grande colonie africaine. « Je voudrais, — dit-il, — que chaque village français apportât à l'Afrique le contingent d'une famille pauvre, mais laborieuse et honnête, choisie par le conseil municipal, et chaque département les éléments d'une commune rurale. Nous aurions bientôt en Algérie quatre-vingt-six centres de population agricole français qui se ramifieraient à l'infini dans l'avenir; chaque commune ainsi formée porterait le nom du département qui l'aurait fournie. » M. Bard demande, en outre, l'établissement de pénitentiaires ambulants chargés de défricher le sol avant l'arrivée des colons, et c'est là, nous le croyons, une idée heureuse qui produirait les résultats les plus avantageux, si l'on opérait surtout, à l'aide de ces puissantes machines à défricher, qui accomplissent de véritables prodiges dans les Etats-Unis de l'Amérique du nord. M. Bard propose enfin la création, à Alger, d'une faculté de médecine avec une chaire d'hygiène; d'une faculté de droit avec une chaire de législation musulmane comparée, et d'une chaire d'agriculture coloniale. Un des derniers paragraphes de son premier livre est consacré à la littérature algérienne. Il se borne à citer les ouvrages de M. le général Daumas, auxquels nous rendons comme lui une justice complète, et à prononcer avec éloge le nom de M. Berbrugger qui, en effet, ne pouvait être omis. Mais est-ce là toute notre littérature algérienne? et n'y avait-il rien à dire de MM. Carette, Pélissier, Marcus, Dureau de Lamalle, Letronne, Léon Renier, de Saulcy, Judas, des membres de la commission scientifique de l'Algérie, etc., etc.?

Les deux livres suivants sont de simples itinéraires; le second est un voyage pittoresque dans le midi de la France, ce que le titre de l'ouvrage n'aurait pas fait soupçonner. M. Bard y parcourt, avec ses lecteurs, les villes d'Avignon, de Marseille, de Toulon, de Nîmes, de Montpellier et de Cette, en énumère toutes les curiosités et n'a garde d'oublier la fameuse enseigne du perruquier marseillais : *Labattut, artiste capillaire.* Le livre troisième est l'itinéraire de Tunis à Tanger. Les descriptions de Tunis, du monument élevé à la mémoire de Saint-Louis, de Constantine, d'Alger, de Blidah et d'Oran, offrent un véritable intérêt et des détails d'une rigoureuse exactitude. L'ouvrage est terminé par un appendice renfermant des notices biographiques sur les maréchaux Vaillant et Saint-Arnaud, et sur les généraux Daumas, Marey-Monge et Pélissier.

ALEXANDRE BOUREAU.

ADORATIONS, par Thalès Bernard. Un volume grand in-18. Paris. — Il ne faudrait pas qu'on se laissât prendre à ce titre pieux : *Adorations*; ce petit livre est dédié à deux initiales, et les *Adorations* de M. Thalès Bernard montent rarement au-dessus de la voûte éthérée : elles trouvent leur objet sur la terre. La muse de M. Thalès Bernard n'est pourtant point érotique, dans le sens vulgaire du mot, et lui-même n'est pas un élève de Tibulle. Par la tendance de ses idées, il

Digitized by Google

appartiendrait plutôt aux poètes philosophiques, — tous ses ouvrages l'ont prouvé. Mais à travers la variété des deux ou trois cents pièces de son volume, de temps en temps revient la douce et chère pensée de la Béatrix mystérieuse qui inspire, le poète; il s'interrompt, et sous le titre devenu plus juste alors, *d'Adorations*, il épanche à ses pieds aimés tous les trésors d'une tendresse qui déborde; mais il y a dans sa passion même je ne sais quelle sérénité calme qui n'exclut pas la tendresse et qui convient surtout aux amours platoniciennes des penseurs :

Quand tu t'assieds, rêveuse, au pied de la montagne,
Regardant près de toi les flots d'argent courir,
Et la noire forêt et la verte campagne,

. . . . . .

Songe que dans les pleurs, mon âme solitaire
Demande, pour revivre, un souvenir de toi.
Pour attendrir ton cœur, que la nature entière
Revête un sens caché qui te parle de moi!

Il y a sans doute une grande variété dans le volume de M. Bernard, où nous relirons plus d'une fois la *Dernière heure*, le *Chant des morts*, la *Symphonie des étoiles*, l'*Hymne à la Vierge*, et bien d'autres encore; mais il n'est jamais plus *lui-même*, et par conséquent jamais meilleur, que lorsqu'il traite les sujets rustiques. Il fait des idylles charmantes, — idylle ne veut-il pas dire tableau, — avec les scènes de la vie des champs. La campagne l'émeut; dès qu'il parle d'elle son vers prend tout à coup je ne sais quelle saveur agreste. Voici par exemple une *Mélodie valaisaine*, pour parler comme le poète, intitulée les *Plaintes*, où l'on trouve une intensité de sentiment et une énergie d'expression remarquables.

Mon père est mort, et dans la plaine
Les trois bœufs noirs sont descendus,
L'huissier du Roi les a vendus,
Aussi je lui garde une haine!

Quand il mourut, mon pauvre père,
Trois jours durant ce fut un deuil!
Accroupis devant notre seuil
Les bœufs pleuraient à leur manière.

Une croix d'or à notre mère
Nous restait pour unique bien.
— Quand on est triste on n'aime rien! —
Ce fut donc pour le mettre en terre.

Quand vint le temps et l'heure mornes
De mettre le corps au saint lieu
Où l'homme vit seul avec Dieu,
Chaque bœuf inclina ses cornes.

On le mit sur la terre fraîche,
Et pendant que tous sanglotaient,
Deux vieux fossoyeurs qui boitaient
Firent usage de la bêche.

Digitized by Google

Levant alors vers la chaumière
Mes pauvres yeux qui se fondaient,
Je vis les bœufs qui regardaient
Comme un chrétien pourrait le faire!

C'est alors que vint le notaire
Avec un mauvais parchemin,
Prenant par le même chemin
Qu'avait pris le corps de mon père.

L'étable ne peut rester seule,
Dis-je, les bœufs sont mes amis;
Laissez-moi comme les fourmis
Jour à jour amasser ma meule.

D'ailleurs, *on serait mal à l'aise*,
Il faudrait bientôt batailler,
Mes bœufs n'aiment pas travailler;
On dit que leur viande est mauvaise!

Dieu m'a puni de ce mensonge,
Car ils labouraient plus que dix.
En un clin d'œil ils furent pris...
Famille et bœufs, tout n'est qu'un songe!

N'ayant plus rien qui me rattache
A la chaumière où j'ai vécu,
— C'est la douleur qui m'a vaincu. —
J'attends d'avoir fini ma tâche,

Pour me coucher enfin dans l'herbe
Comme un germe qui se pourrit,
Que la force de Dieu nourrit
Et qui, plus tard, renaît en gerbe!

Cette pièce n'est pas de tous points sans défaut, elle n'a pas toujours une correction suffisante, mais on y sent une inspiration réelle, elle vous touche et vous saisit. C'est de la douleur, c'est de la colère, c'est une indignation de paysan qui voit vendre son bien, mais cette douleur, qui n'est pas sans larmes, est du moins sans fiel, parce qu'elle a pour elle des espérances divines. Qu'on me permette de le remarquer en passant : le vrai porte bonheur à tout le monde, le vrai est la première condition du beau. Un athée ou un matérialiste eût fini par un anathème et une imprécation. M. Thalès Bernard a été bien plus habile en étant plus moral, et cette espérance, entrevue dans le lointain, par-delà le tombeau, adoucit l'émotion sans toutefois la diminuer, elle achève d'attendrir et fait tomber peut-être une larme, qui tremblait encore au bord de la paupière. Ai-je besoin d'ajouter pour les délicats qu'il y a une véritable musique dans ces vers, et que les deux rimes féminines rejetées irrégulièrement peut-être aux deux extrémités de la strophe contribuent à lui donner un rhythme et une couleur singulièrement élégiaques.

La préface du livre, dont on ne voit pas assez clairement le lien avec les *Adorations*, contient d'assez curieux détails sur la poésie populaire

Digitized by Google

chez les Hébreux, chez les anciens Grecs, chez les Clephthes, dans l'Albanie, dans la Servie et dans notre Bretagne, et quelques théories esthétiques qui nous paraissent contestables; — mais nous aurions mauvaise grâce à nous poser en critique sévère à propos d'un petit volume de poésies aimables. Quand nous voudrons remuer des idées avec M. Thalès Bernard, nous prendrons son remarquable livre sur les *Variations du polythéisme*.

LOUIS ENAULT.

DICTIONNAIRE UNIVERSEL DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES ARTS, par M. N. Bouillet — Paris, Hachette, 1854. — Il n'est pas de livre plus utile qu'un dictionnaire, mais il n'en est pas de plus ingrat et de plus difficile à faire. Un homme érudit, un des membres les plus distingués de l'Université, a fait pour le domaine des sciences, des lettres et des arts, ce qu'il avait déjà réalisé dans celui de l'histoire et de la géographie, un vocabulaire de mille sept cent-cinquante pages, plein de définitions, d'explications, de commentaires et de développements qui fixent une langue fort importante, mais dont l'intelligence nette, précise, n'appartenait en quelque sorte qu'aux élus de l'art et de la science. M. Bouillet a réuni tous les termes usités dans les mathématiques, dans les sciences naturelles et médicales, dans la physique, la chimie et les arts qui en dépendent, dans les belles-lettres et dans les beaux-arts, dans l'architecture, la sculpture, la peinture; il a même empiété sur le domaine de l'archéologie, et sans absorber l'excellent dictionnaire de Quatremère et le médiocre vocabulaire de M. Viollet-Leduc sur l'architecture du moyen-âge, il les supplée pour les gens du monde, particulièrement ce dernier, qui n'est vraiment utile à personne. Mais ce serait trop peu si là se bornait le mérite du *Dictionnaire des sciences, des lettres et des arts*. Comme dans l'ouvrage du même genre sur l'histoire et la géographie, l'auteur a, toutes les fois qu'il lui a été possible de le faire, ajouté aux définitions une courte et substantielle notice sur l'objet que le mot exprime. C'est ainsi qu'au mot *Gazette*, il fait l'historique de la *Gazette de France*; au mot *Fresque*, il donne la description de ce procédé de peinture, qu'il fait suivre d'une nomenclature des principales fresques connues; à l'article *Hérésie* on trouve, après l'énumération des plus fameuses hérésies, l'indication des principaux ouvrages qui en ont traité. Les détails bibliographiques sont d'ailleurs une innovation heureuse apportée aux dictionnaires de cette espèce. On y trouve enfin presque toutes les étymologies, et l'ensemble de l'ouvrage forme une véritable encyclopédie abrégée des sciences, des arts et des lettres. On ne saurait dire qu'un pareil livre est absolument complet et irréprochable, mais il est du moins juste de reconnaître qu'il est le plus irréprochable et le plus complet du genre.

A. C.

Digitized by Google

CHRONIQUE

Les Fauteuils vides à l'Académie. — Ceux qui aspirent à les occuper. — M. Baour-Lormian. — M. Léon Faucher. — Un Siége vacant à l'Académie des Inscriptions. — M. Ed. du Méril. — Le *Chapeau de l'Horloger*, par Madame E. de Girardin. — Le *Trovatore*, de M. Verdi, au Théâtre-Italien. — La *Muette*, à l'Opéra. — Retour de Madame Ugalde à l'Opéra-Comique. — Une Symphonie de M. Georges Mathias. — Le nouveau livre de M. Alfred Nettement.

La mort frappe depuis quelque temps sans relâche dans les hautes régions de l'intelligence. Après MM. Ancelot et de Saint-Aulaire, voici que M. Baour-Lormian s'éteint à l'âge de quatre-vingt-six ans, laissant derrière lui une troisième vacance à l'Académie française et le souvenir d'une grande renommée depuis longtemps oubliée. M. Baour-Lormian fut par excellence le représentant de la littérature du temps de l'Empire, et comme cette littérature avait beaucoup sacrifié à la mode, elle s'est effacée avec elle. Traducteur en vers français des poèmes ingénieux et nébuleux de Macpherson, M. Baour-Lormian s'était élevé trop haut dans les sphères nuageuses pour ne pas être bientôt perdu de vue; l'enthousiasme exagéré qui avait accueilli ses premiers ouvrages a duré ce que durent les feux de paille; l'éclat avait été trop grand: un peu de cendre et beaucoup d'obscurité, voilà tout ce qu'il en reste. Et ce sera toujours ainsi. Ces réputations faites par l'engouement du jour, ces applaudissements prodigués sans mesure, ces gloires formulées à plaisir par les coteries, par les amis ou les intéressés, ces fortunes littéraires bâties sur le néant, tout cela s'évanouit bientôt; il suffit qu'un rayon de vérité les touche, pour que soudain l'auréole disparaisse. Combien de noms aujourd'hui fameux, qui, demain, le seuil de l'Académie une fois franchi, vont retomber dans l'ombre dont ils n'eussent jamais dû sortir!

Les deux fauteuils de MM. de Saint-Aulaire et Ancelot étaient bien vivement disputés; vingt candidats au moins s'offraient aux suffrages, et parmi eux on distinguait MM. de Falloux, de Marcellus, Philarète Chasles, Alfred Nettement, E. de Bonnechose, Ponsard, Emile Augier, Jules Sandeau, Jules Janin, Ern. Legouvé, Mazère, Casimir Bonjour, Emile Deschamps, Liadières, Bignan, Belmontet, Brizeux, Saintine. Choisir parmi tant d'écrivains distingués, sinon illustres, était chose difficile. D'abord MM. de Falloux et de Marcellus semblaient se présenter avec avantage; mais la teinte politique de l'un, la couleur érudite de l'autre jetaient un peu d'hésitation dans la docte compagnie; on l'accusait déjà de réchauffer le parti catholique dans son sein, et de faire la place trop large aux ancieus diplomates et aux anciens ministres. Elle-même voyait naître dans son intérieur des germes de discordes, et ce noble asyle de la liberté intellectuelle était menacé, dans cette liberté même, par celle de l'opinion publique. Qu'est-ce que l'opinion publique en matière de haute littérature, comment et par qui se formule-t-elle? Hélas! Ossian est un nouvel Homère, M. Baour-Lormian est

Digitized by Google

un grand poète; cela dure cinq ans, dix ans peut-être, puis tout s'efface et poésie et renommée; il reste un homme aimable, mais il n'y a plus d'Homère, et il n'y aura pas pour lui de postérité. Cédant encore une fois à l'entraînement de l'opinion publique, l'Académie s'est juré d'élire M. Ponsard. M. Ponsard est encore un poète aujourd'hui; mais demain? Demain, M. Ponsard aura quatre-vingt-six ans et nous pourrons l'enterrer.

Si parfois l'Académie sait plier devant les capricieuses violences de l'opinion publique, elle sait aussi reprendre aussitôt son auguste indépendance. Vous voulez M. Ponsard, soit; mais vous aurez en même temps un de ces grands seigneurs qui sont la dignité et l'honneur des lettres qu'ils cultivent pour eux et pour l'avenir, non pour vous et pour vos gloires éphémères. M. le duc de Broglie n'a pas écrit de romans et n'a pas fait de tragédies pour l'Odéon, mais c'est un homme éminent par l'intelligence, et aussi haut placé pour le moins dans la sphère des hommes d'État que M. Ponsard peut l'être dans celle des tragiques modernes. Pour les tragiques et les hommes d'État, il n'y a qu'une Académie en France, et M. Ponsard, nous en sommes certain, ne se croira pas humilié de prendre rang auprès de l'ancien ministre. Reste une vacance nouvelle à pourvoir. M. Baour-Lormian lègue avec son fauteuil les mêmes difficultés qui s'étaient une fois déjà présentées : l'embarras du choix. L'Académie, c'est probable, quand elle aura comblé les deux premiers vides, ajournera à long terme l'élection au troisième fauteuil, et peut-être sur ces entrefaites un de ses membres poussera-t-il l'esprit de corps jusqu'à quitter la place afin de rétablir l'équilibre et l'harmonie dans l'auguste aréopage.

Dans une autre classe de l'Institut, à l'Académie des sciences morales, un siége reste vide aussi. Un homme dont on pouvait ne pas partager toutes les idées, mais dont il était impossible de méconnaître le talent et d'honorer le caractère, M. Léon Faucher a vu ses jours finir avant l'heure. La vie a été abrégée chez lui par les luttes de ces derniers temps; mais il a assez vécu pour laisser dans le domaine de l'économie sociale et politique un sillon profond et durable. Enfin, l'Académie des Inscriptions va bientôt à son tour élire un membre nouveau. Pour être moins nombreux qu'à l'Académie Française, les candidats le sont assez pour rendre le choix difficile. Quelques-uns apportent les titres les mieux fondés et les plus sérieux, d'autres arrivent avec de puissantes influences. Restera à savoir si pour être membre de l'érudite compagnie, il suffit d'être savant ou s'il vaut mieux être influent. Nous n'étonnerons personne si nous disons que M. Edélestand du Méril semble au premier titre devoir réunir sur son nom la grande majorité des suffrages; M. du Méril passe à bon droit, parmi les érudits de l'Allemagne et de l'Angleterre, pour un des hommes le plus profondément versés dans la science des langues anciennes de la haute Asie, et pour l'un des philologues dont le savoir est le plus solide et le plus universel. C'est ainsi qu'en jugent également ses prochains collègues de l'Institut. Nous savons de bonne source qu'il prépare dans le silence du cabinet un livre considérable, un ouvrage comme en font les Allemands, qui coûtent la vie d'un homme, mais qui épuisent d'un seul coup une question. Ce livre est une histoire générale du Théâtre, embrassant dans sa vaste accolade, l'antiquité, le moyen-âge et les temps modernes, Athènes et Pékin, Paris et Bénarès, l'Allemagne et l'Angleterre, le monde ancien et le monde

Digitized by Google

nouveau. Nous ne croyons pas cependant que M. du Méril étende son étude jusqu'aux extrêmes limites du théâtre contemporain. L'histoire ne peut songer sitôt à rendre une sentence impartiale dans une cause que l'on plaide tous les jours, mais qui n'est pas encore entendue. Quand les débats seront clos, peut être découvrira-t-on que notre théâtre au dix-neuvième siècle avait plus de bon que nous ne voulons généralement le reconnaître.

Je ne sais trop si l'histoire de la comédie en France s'occupera beaucoup de la petite pièce que madame de Girardin vient de faire représenter au théâtre du Gymnase, mais à coup sûr nul de ceux qui la verront jouer ne prétendra qu'elle ne soit la bouffonnerie la plus gaie, la plus amusante et la plus spirituelle du monde. Vous dirai-je le sujet, vous racontrai-je les développements ? Il s'agit d'un domestique imbécille qui a cassé une pendule, d'un horloger qui oublie son chapeau, d'un mari qui soupçonne sa femme, toutes choses qu'il paraît à première vue difficile de lier ensemble. Cependant, les incidents s'enchaînent naturellement, les scènes se précipitent avec rapidité. les mots spirituels éclosent drus comme les fleurs des prés au printemps, et le rire jaillit depuis la première phrase jusqu'à la dernière. Dans son genre c'est un petit chef-d'œuvre dont je ne retrancherai qu'un jeu de scène qui manque de naturel. Il n'est guère possible qu'on enlève le chapeau de la tête d'un homme sans qu'il s'en aperçoive. La pièce est d'ailleurs excellemment jouée et nous doutons qu'elle puisse l'être mieux.

Le Théâtre-Italien s'est mis en frais en l'honneur de M. Verdi ; il a fait peindre pour le *Trovatore* trois clairs de lune du plus bel indigo et quelques tourelles parfaitement ridicules. Ne vallait-il pas mieux le paravent d'autrefois ? Il n'avait pas de prétention, il ne visait pas à l'effet, il ne heurtait pas les regards et ne causait pas de distractions désagréables. Si M. Robecchi a voulu dans ses toiles nous donner une idée de la peinture de décors en Italie, il a fait à coup sûr un acte de mauvais patriote. N'est-ce pas lui aussi qui a peint le nouveau rideau de la salle ? Comment ne se trouve-t-il pas là un homme de goût pour passer la brosse sur ces longues figures disproportionnées qui se tordent sur la hanche et parodient les pastorales de Watteau ?

Le *Trovatore* est un des derniers ouvrages de M. Verdi et ce n'est pas le plus mauvais. Le sujet en est épouvantable : il ne s'agit que de coups d'épée. de frères ennemis, d'enfants brulés, de buchers et d'échafauds dressés. La musique est préférable, mais jamais bruit pareil n'avait été entendu au Théâtre-Italien. Les trombonnes et la grosse caisse n'ayant plus suffi aux intentions harmoniques de l'auteur, il a introduit sur la scène un instrument nouveau, l'enclume. Il y a un moment dans la pièce où l'on peut se croire dans les ateliers de M. Scott-Russell, près de Londres, où se forgeut, se rivent et se soudent les machines et la coque de ce fameux navire de 760 pieds de long, qui doit transporter d'un coup 6,000 émigrants en Australie. Ce n'est pas Rossini qui aurait jamais imaginé de transformer le théâtre en atelier de machinerie. Mais Rossini manquait d'initiative. Maintenant que le marteau et l'enclume ont acquis droit de bourgeoisie dans la musique italienne, nous espérons entendre des effets nouveaux et inconnus jusqu'ici.

Il y a deux systèmes bien différents dans la partition du *Trovatore*. Les trois premiers actes appartiennent à ce style bruyant, saccadé, brutal même, qui

Digitized by Google

procède par unissons, par triolets et qui ne s'avance que par sauts et par bonds; le quatrième au contraire a de l'ampleur, de la tendresse et du souffle dans la mélodie. Autant le premier système est dépourvu de charme, autant le second revéle chez l'auteur une grâce et une émotion dont nul ici ne le croyait capable. On trouve bien çà et là dans les trois premiers actes quelques passages heureux quelques morceaux dignes d'être entendus. Tel est l'air d'introduction, le récit de la Bohémienne, et l'air de baryton très bien chanté par M. Graziani; telles sont aussi une romance dite dans la coulisse et un chœur qui s'éteint en s'éloignant, comme presque tous les chœurs de cet opéra, ce qui ne laisse pas que d'être fort monotone; mais la fatigue dont se plaint surtout le spectateur dans cette première partie provient du sautillement perpétuel des motifs au milieu du bruit de la tempête et du tonnerre. En vain l'on espère imposer cette musique à l'auditoire le plus gourmet et le plus délicat du monde. Grâce au ciel ses oreilles ne sont pas faites à ses formules criardes ou bruyantes et son goût ne se laisse pas imposer par les bravos intéressés et par les ovations préparées en famille. Il est excellent juge par lui-même, et il n'est pas besoin qu'on lui donne le signal des applaudissements quand ils sont mérités, mais il s'indigne et proteste par son silence contre le faux enthousiasme, et il sait fort bien faire justice d'un faux succès en ne le consacrant pas par sa présence. Il applaudit Madame Bosio dans tous ses rôles et Madame Borghi-Mammo quand elle chante comme dans le *Trovatore*; mais il est moins prompt à s'échauffer aux accents de M. Graziani, et se tient sur la réserve vis-à-vis de M. Baucardé. Il lui trouve du talent mais une voix bien usée.

Pour rester dans le vrai, il convient de rabattre beaucoup aussi des phrases emphatiques dont on a salué la reprise de la *Muette*. Le chef-d'œuvre de M. Auber est aussi frais, aussi entraînant que le premier jour, mais son exécution est d'une faiblesse que déplorent tous les amis de l'art. Une cantatrice peut être excellente à Strasbourg et ne paraître à Paris qu'une médiocre écolière. Je trouve aussi la pantomime de Madame Cerrito bien exagérée et bien peu naturelle souvent dans le rôle de Fenella; cependant, ce rôle est de tous le mieux rempli.

Combien il faut reconnaître la supériorité qu'une sage et laborieuse direction a su donner sur tous ses rivaux, au théâtre de l'Opéra-Comique! Si l'exécution n'est pas toujours absolument à l'abri de la critique, dans ses infinis détails, — ce qui dépend des accidents et parfois du mauvais vouloir, — au moins est-il permis d'affirmer que nulle part, ensemble n'est plus parfait, nulle part exécution plus intelligente et plus soignée. La reprise du charmant opéra de M. Massé, *Galathée*, en apportait l'autre jour une preuve nouvelle. Madame Ugalde, éloignée de cette scène depuis un an, y revenait, enfant prodigue, et l'on épuisait pour elle toutes les formes de l'enthousiasme, bravos, couronnes, rappels. La voix de Madame Ugalde, sans avoir complètement réparé ses brèches, a repris cependant une partie de son ancien éclat; la cantatrice a gardé sa hardiesse et elle déploie avec plus de verve que jamais ses qualités incomparables, cet entrain, ce brio qui étonne toujours, même ceux qui l'ont cent fois entendue. Quelleque fût d'ailleurs l'ardeur qu'un chaleureux accueil eût communiqué à la cantatrice, c'est M. Faure qui a obtenu ce soir

Digitized by Google

là le plus légitime succès. Ce jeune artiste, dont la belle voix s'est beaucoup assouplie et dont le goût s'améliore de jour en jour, promet un rival redoutable à M. Battaille, particulièrement dans le style gracieux.

La Société de Sainte-Cécile donne tous les ans un concert où elle fait exclusivement entendre de la musique de compositeurs contemporains. C'est un acte très méritoire, et qui, le plus souvent, accuse un beau dévouement. Dans cette cérémonie annuelle, on fait entendre, entr'autres morceaux, une symphonie entière jugée digne de cet honneur. M. Georges Mathias, l'élu de cette année, nous a révélé un talent véritable, un savoir que nul ne contestera, et certaines qualités d'invention qui deviennent aussi rares chez les compositeurs de musique que chez les écrivains. L'andante et le scherzo sont surtout très remarquables. Ce début mérite nos encouragements et nos conseils. Que le nouveau symphoniste prenne garde, lorsqu'il interrompt tout à coup la voix de son orchestre, de bien choisir le thème sur lequel il veut attirer l'attention et qu'il confie dans cette vue au soliste. Il en est du silence qui se fait brusquement au milieu d'une symphonie comme de celui qui se produit au sein d'une assemblée; si l'orateur est médiocre, s'il ressasse des lieux-communs, son échec est d'autant plus grand que l'effet aura été mieux préparé; si, après un brillant ensemble, l'orchestre s'interrompt soudain pour laisser parler la flûte, la clarinette, le cor ou le hautbois, il faut que le motif ait de l'importance et qu'il ait valu la peine de faire taire toutes les voix pour entendre une voix isolée; sinon l'œuvre entière est compromise.

Le silence s'est fait aussi depuis quelque temps dans le domaine de la pensée, et sans doute un effet se prépare. Quelle est la voix qui se fera entendre la première? Un moment on a cru, et cette croyance était un espoir, que le second volume des *Souvenirs contemporains* allait paraître avant la fin de l'année; l'éditeur l'annonçait, le public l'attendait, l'auteur lui-même le voulait. Mais quoi qu'on en dise, « vouloir » et « pouvoir » sont deux choses fort différentes, et le nouveau volume de M. Villemain ne verra pas le jour avant le mois de février. Qui sait même si les bourgeons ne fleuriront pas avant que le spirituel écrivain ait ravivé tous ses souvenirs et encadré toutes ses peintures. M. Alfred Nettement s'est hâté davantage; il a terminé l'ouvrage qu'il nous avait promis en publiant son *Histoire de la Littérature sous la Restauration*. A l'heure où ces lignes paraîtront, l'*Histoire des Idées intellectuelles de 1830 à 1848*[1] aura pris son vol, et si nous en jugeons hâtivement sur les échantillons que nous en connaissons déjà, le succès du premier livre sera dépassé par celui du second.

ALPHONSE DE CALONNE.

[1] Paris, J. Lecoffre et Cᵉ, éditeurs, rue du Vieux-Colombier.

Digitized by Google

BULLETIN SCIENTIFIQUE

Recherches sur la Végétation, M. Boussingault. — Le Sel employé contre la Maladie de la Vigne, par M. Augustin Cauchy. — Le Vers a Soie du ricin se nourrit aussi de feuilles de saule et de chicorée sauvage. — Détermination par le télégraphe électrique de la différence de longitude entre les observatoires de Paris et de Greenwich. — Statistique des victimes de la foudre. — Deux nouveaux volumes des Œuvres de M. Arago. — De la Longévité humaine, par M. Flourens. — Legs de M. Bréant; legs de M. Lallemand.

Les phénomènes de la végétation continuent à être le sujet des recherches de M. Boussingault. Dans ce nouveau travail, l'éminent chimiste montre : 1° que dans une atmosphère limitée et non renouvelée, la végétation s'accomplit d'une manière normale, pourvu que le sol renferme tous les éléments nécessaires à la vie des plantes ; 2° il recherche si un végétal vivant dans une atmosphère continuellement renouvelée condense et fixe le gaz azote ; 3° enfin, il détermine quelles ont été les quantités d'azote absorbées par des plantes qui ont vécu à l'air libre, mais à l'abri de la pluie, et suffisamment éloignées des émanations du sol.

Pour reconnaître si les plantes absorbent directement l'azote de l'air, M. Boussingault s'est servi d'une cage de verre d'une capacite de cent quatre litres, mise en relation, d'un côté, avec un grand aspirateur, et, de l'autre, avec un système de tubes présentant un développement de 1 m. 50. Les tubes étaient remplis de fragments de ponce imprégnés d'acide sulfurique, sur lesquels l'air devait passer, pour parvenir dans la cage, quand l'aspirateur fonctionnait. Une disposition particulière permettait de mêler à l'air aspiré des quantités déterminées d'acide carbonique, de manière à ce que l'atmosphère où vivaient les plantes contînt toujours 2 à 3 p. °/₀ de ce gaz. La ponce calcinée qui recevait les graines était contenue dans des pots à fleurs de quatre décilitres de capacité ; chaque pot reposait dans un vase en verre dans lequel se trouvait de l'eau. Les cendres mêlées à la ponce pour fournir aux plantes leurs éléments minéraux étaient exemptes de charbon, parce que les cendres alcalines dans lesquelles il reste du charbon contiennent souvent de l'azote ; en un mot, les précautions les plus minutieuses ont été observées pour que les plantes soumises aux expériences ne pussent puiser l'azote que dans l'air. Comme toujours, les graines étaient analysées pour connaître la quantité d'azote initiale contenue. Dans la première expérience, une graine pesant 0 gr., 337, devant contenir 0 gr., 0196 d'azote, a été plantée le 12 mai 1850 ; on a ajouté à la ponce 0 gr., 16 de centres mixtes.

Digitized by Google

19 juillet. — La plante porte onze feuilles, les cotylédons sont flétris. Dans cette expérience, il a passé dans l'appareil 37,000 litres d'air.

Résumé :	Dans la plante et dans le sol, azote. . . .	0 gr., 0187
	Dans la graine.	0 gr., 0196
	Durant la culture, perte en azote.	0 gr,, 0009

Conclusion. — Il n'y pas eu d'azote fixé pendant la végétation.

Quatre autres expériences ont amené la même conclusion; pas d'azote fixé pendant la végétation, ou pas de quantité appréciable.

Dans la troisième série d'observations, rien n'a été changé aux dispositions précédentes, en ce qui concernait le sol, les cendres ajoutées et l'eau. Les pots à fleurs ont été abrités dans un appareil en verre, où l'air circulait facilement. Dans les neuf expériences entreprises dans ces conditions, le gain en azote a varié entre 0 gr., 0013 et 0,0042 les graines contenant initialement de 0 gr., 0031 à 0 gr., 0387.

Cette quantité d'azote acquise par les plantes est très faible; néanmoins, comme, à une exception près, il y a toujours eu assimilation, il faut en tenir compte. Mais cette faible proportion d'azote provient-elle du carbonate d'ammoniaque ou des corpuscules organisés transportés par l'atmosphère? Il n'y a du reste que ces deux alternatives, car il est maintenant parfaitement démontré que l'azote gazeux de l'atmosphère n'est pas directement assimilable. La présence des corpuscules organisés transportés par l'atmosphère s'est constamment révélée dans les expériences de M. Boussingault faites à l'air libre, par l'apparition d'une substance verte qui formait des taches superficielles à l'extérieur des pots à fleurs. Jamais cette végétation cryptogamique n'a été remarquée sur les vases des appareils dans lesquels les plantes vivaient enfermées; mais M. Boussingault l'a remarquée souvent, en filaments verdâtres, dans l'eau recueillie au commencement d'une pluie et qu'on avait conservée dans un flacon. M. Bineau, professeur de la Faculté de Lyon, a fait dernièrement une découverte physiologique très intéressante sur ces cryptogames, en constatant que sous l'influence de la lumière solaire, ils absorbent et décomposent les sels ammoniacaux dont ils assimilent les éléments; de sorte qu'une eau pluviale cesse bientôt de contenir de l'ammoniaqne quand elle est en contact avec eux.

— C'est peut-être la première fois que le nom de M. Augustin Cauchy figure dans notre bulletin, car les matières que traite l'illustre mathématicien sont peu abordables; le nombre des savants qui le suivent dans ses nombreux travaux est même fort restreint. Mais qu'on se rassure, il ne s'agit cette fois ni de calcul différentiel ni d'intégrales, il s'agit tout simplemeut d'un procédé assez simple et qui a été employé avec succès par un jardinier, M. Gourdel, contre la maladie de la vigne. 500 grammes de sel dissous dans trois litres d'eau, tel est le médicament proposé par le jardinier de Sceaux. Un pinceau, ou mieux encore, un plumeau composé avec une douzaine de plumes de volailles, est l'instrument avec lequel on humecte la grappe, de manière à faire pénétrer le liquide jusqu'à la rafle. Lorsque le raisin est tendre, lorsque la

Digitized by Google

rafle est mince, comme dans l'espèce de raisin nommée frankenthal, la proportion de sel doit être un peu plus faible. Il faut éviter avec soin d'humecter les feuilles, qui, frappées par le soleil, se désorganiseraient et se désécheraient.

— Un fait assez curieux va encore faciliter la culture du nouveau vers à soie du ricin; c'est M. le comte Dignes, de Florence, qui a eu occasion de le remarquer : le *bombyx cynthia*, paraît-il, se nourrit non-seulement avec des feuilles de laitue et de saule, mais encore et tout aussi bien qu'avec le ricin, avec les feuilles de la chicorée sauvage (*cichorium intybus*). Les effets de cette alimentation sur la soie produite sont déjà connus. Ainsi, pour obtenir 30 grammes de soie, il fallait vingt et un cocons de vers nourris avec les feuilles de chicorée sauvage, tandis que dix-huit cocons étaient suffisants pour produire la même quantité de soie lorsqu'on employait ceux fournis par les vers alimentés avec la feuille du ricin. L'acclimatation a déjà été essayée avec succès, en Algérie, par M. Hardy; elle réussira de même dans le Midi de la France où la culture du ricin est facile; la découverte de M. le comte Dignes permettra peut-être aux départements du Centre et du Nord de réussir dans l'éducation du *bombyx cynthia* et de joindre une nouvelle industrie à celles qu'ils possèdent déjà. Le dévidage de la soie présentait quelques difficultés à l'origine, mais elles sont déjà levées en partie, et tout fait croire qu'elles le seront tout à fait avant peu.

— Depuis que Paris et Londres sont en communication instantanée par le télégraphe électrique, les astronomes des deux observatoires ont eu l'idée de reconnaître par ce moyen d'une manière rigoureusement exacte la différence de longitude de leurs méridiens respectifs. M. Arago poursuivait ce but que MM. Leverrier et Airy ont enfin atteint. Le méridien d'une localité est, comme on sait, un grand cercle qui passe par les deux pôles et par cette localité. Lorsque deux points de la surface terrestre ne se trouvent pas placés sur le même méridien, il y a entre eux une différence de longitude qu'on apprécie en degrés ou fractions de degrés. La mesure d'une différence de longitude revient donc à mesurer une quantité angulaire, c'est ce que les opérations géodésiques permettent de faire avec une certaine approximation. Mais la différence des heures à un moment donné fournit une méthode plus simple et que la télégraphie électrique a rendue mathématiquement exacte. Néanmoins, il y a des erreurs inhérentes à la détermination de l'heure et à l'observation des signaux qui auraient pu vicier les résultats si l'on avait pris soin de les éliminer ou de les apprécier pour pouvoir en tenir compte.

Lorsqu'on détermine l'heure d'un lieu par l'observation des passages d'étoiles à la lunette méridienne, une grave difficulté provient des erreurs personnelles des observateurs. On échappe à cet inconvénient, en calculant la longitude au moyen de deux séries d'opérations entre lesquelles on fait l'échange des observateurs. Il en est de même pour la constatation de l'heure des signaux. On efface l'incertitude qui pourrait résulter de la durée de la transmission du courant électrique, en faisant partir les signaux successivement de l'une et de l'autre station.

L'appareil à signaux consistait dans chaque station en une simple aiguille recevant l'action directe d'un courant électrique. Cette aiguille se trouvait dans

Digitized by Google

une autre salle que l'appareil dont on se servait pour donner les signaux, afin que l'astronome qui observait l'aiguille ne pût ni voir ni entendre la personne qui donnait les signaux. Les signaux étaient envoyés par groupes de dix, donnés de dix à quinze secondes d'intervalle.

Il résulte de toutes les observations faites entre les deux observatoires que le temps de la transmission du courant électrique a été trouvé, en moyenne, de 86 millièmes de seconde à Greenwich et de 79 millièmes à Paris; cette durée de la transmission du courant électrique, n'est sans doute si considérable qu'à cause de la disposition du câble conducteur qui traverse la mer.

La différence de longitude, 9 m. 20 s. 63, trouvée entre Paris et Greenwich, diffère de près d'une seconde de temps de celle déduite de l'observatoire des signaux de feu, en 1825.

— On avait généralement pensé que la foudre frappait peu de victimes, et M. Arago disait « qu'on pouvait regarder comme faible la chance de périr par le tonnerre. Les journaux de 1805 n'annoncèrent pas de coup de tonnerre mortel en France. En 1806, ils ne parlèrent que de la mort de deux enfants; en 1807, ils ne citèrent que deux agriculteurs foudroyés; en 1808, ils ne firent mention que d'un batelier tué. » Les faits sont en désaccord avec cette opinion et c'est ce que M. Boudin prouve facilement. Ainsi, dans la courte période de 1835 à 1852, la foudre a tué 1,308 personnes en France; et il n'est question ici que des individus *tués raide*, et en admettant la proportion qui résulte des observations de Volney aux États-Unis, où, dans un seul trimestre de 1797, il y eut 17 personnes tuées par la foudre et 84 gravement blessées, on trouve qu'on peut compter sur un nombre de personnes atteintes au moins triple de celui des personnes tuées sur le coup. La moyenne des victimes de la foudre en France dépasserait donc annuellement le chiffre de 200.

D'après M. Boudin, le *maximum* des morts par fulmination correspond aux départements qui forment le plateau central de la France et à quelques autres départements montagneux. Ainsi, dans la période examinée, on trouve 2 décès dans l'Eure, 3 dans l'Eure-et-Loir et le Calvados; tandis qu'il s'élève à 20 dans le Cantal, à 24 dans l'Aveyron, à 27 en Corse, à 38 dans Saône-et-Loire, à 41 dans la Haute-Loire et à 48 dans le Puy-du-Dôme.

En France, les quatre mois les plus froids de l'année sont à peu près exempts de décès par fulmination. En examinant 103 coups de foudre tombée sur des personnes, M. Boudin a trouvé la répartition suivante : janvier, 0; février, 0; mars, 4; avril, 6; mai, 8; juin, 22; juillet, 13; août, 19; septembre, 14; octobre, 15; novembre, 0; décembre, 0.

Le *maximum* des personnes tuées par *un seul coup* de foudre, dans les documents consultés, n'a pas excédé le nombre de 8 ou 9.

Les animaux sont plus maltraités que les hommes. Dans un grand nombre de cas, le berger, le cavalier, le chasseur sont épargnés, tandis que la foudre frappe les bestiaux, les chevaux, les chiens. M. Abbadie raconte qu'en Éthiopie un seul coup de foudre a tué un troupeau de 2,000 moutons.

Sur 100 cas de fulmination, il y en a au moins 20 de personnes frappées *sous des arbres*.

Les incendies causés par la foudre sont fréquents; leur nombre s'est élevé

Digitized by Google

à 8 en une seule semaine pour les départements de la Meuse, de la Moselle, de la Meurthe et des Vosges. A lui seul, le petit royaume de Wurtemberg a présenté, de 1841 à 1850, 117 incendies par la foudre.

Depuis que les bâtiments de la marine militaire sont pourvus de paratonnerres, les rapports officiels n'ont signalé aucun dommage causé par la foudre. Mais autrefois les pertes de la marine étaient notables. De 1829 à 1830, dans une période de quinze mois, 5 bâtiments de la marine royale anglaise ont été foudroyés; les vaisseaux la *Résistance* et le *Loup-Cervier* ont complètement disparu après quelques coups de tonnerre. Dans la seule période de 1810 à 1815, la foudre a mis hors de service 35 vaisseaux de ligne et autant de frégates ou autres navires d'une importance moindre.

Tous ces faits prouvent surabondamment que M. Kamtz est dans une profonde erreur, lorsqu'il prétend que la crainte du tonnerre ne tient qu'à des préjugés inculqués aux enfants par des parents ignorants.

— En présentant au nom de MM. Barral et de MM. Gide et Baudry, deux nouveaux volumes des Œuvres de M. Arago : le tome second des *Notices biographiques*, comprenant les biographies d'Ampère, de Condorcet, de Bailly, de Monge et de Poisson, et le tome premier du Traité intitulé : *Astronomie populaire*, M. Flourens a cité le passage qui termine l'avertissement de l'auteur, et qu'on ne peut lire sans une profonde émotion : « Galilée, déjà aveugle, écrivait, » en 1660, que se servir des yeux et de la main d'un autre, c'était presque » comme jouer aux échecs avec les yeux bandés ou fermés. Pour moi, dans » l'état de santé où je me trouve au moment où je dicte ces dernières lignes, » ne voyant plus, n'ayant que quelques jours à vivre encore, je ne puis que » confier à des mains amies, actives et dévouées, une œuvre dont il ne me sera » pas donné de surveiller la publication. »

Voici un nouveau livre de M. Flourens : *De la longévité humaine et de la quantité de vie sur le globe*. Il y a longtemps déjà que les statisticiens ont feuilleté tous les registres de l'état civil et en ont tiré des nombres qui ont servi à chiffrer la vie. C'est sous un autre point de vue que le physiologiste a étudié la vie, a parlé de la *théorie de la vie*, de la *quantité de la vie*, de l'*apparition de la vie* sur le globe, de la *fixité* des espèces, et des espèces *anéanties et perdues*.

A côté de ces nouvelles questions, l'auteur en a placé quelques autres déjà anciennes, mais qu'il a rajeunies : celle de la *longévité humaine*, celle de la *formation de la vie*, celle de la *vieillesse*. M. Flourens a rajeuni la question de la *longévité humaine*, en donnant un signe certain de l'*accroissement*, et par conséquent une mesure précise de la durée de la vie. L'étude de la continuité de la vie a été substituée à celle impossible de la formation de la vie. Quant à la vieillesse, elle est singulièrement partagée dans le livre de M. Flourens, qui lui donne un siècle de vie normale et jusqu'à deux siècles de vie extrême pour le côté physique, et du côté moral, une perspective non moins belle, dans laquelle il nous montre Fontenelle, Voltaire, Buffon, Bossuet! Exceptions, dites-vous? — Révélations, répond M. Flourens.

— De nos jours, les héritages de la science ne sont pas rares. Hier, c'était M. Bréant qui léguait cent mille francs « à celui qui aura trouvé le moyen de

Digitized by Google

» guérir du choléra asiatique, ou qui aura découvert les causes de ce terrible » fléau. » Aujourd'hui, M. Maurice Richard, exécuteur testamentaire de M. le docteur Lallemand, transmet un extrait du testament par lequel ce médecin a légué à l'Académie une somme de cinquante mille francs, dont les intérêts seront employés à récompenser et à encourager des travaux relatifs au système nerveux.

MM. Magendie, Serres, Andral, Velpeau et Cl. Bernard ont déjà rédigé le programme destiné aux personnes qui aspireront à remporter le prix fondé par M. Bréant.

1° Il faudra, pour remporter le prix de cent mille francs :

Trouver une médication qui guérisse le choléra asiatique dans l'immense majorité des cas, ou indiquer d'une manière incontestable les causes du choléra asiatique, de façon qu'en amenant la suppression de ces causes on fasse cesser l'épidémie ; ou enfin, découvrir une prophylaxie certaine et aussi évidente que l'est, par exemple, celle de la vaccine pour la variole.

2° Pour obtenir le prix annuel de cinq mille francs, il faudra :

Par des procédés rigoureux, avoir démontré dans l'atmosphère l'existence de matières pouvant jouer un rôle dans la production ou la propagation des maladies épidémiques.

ANDRÉ BOUCARD.

ALPHONSE DE CALONNE.

Paris. — Imprimerie française et anglaise de E. BRIÈRE et Cᵉ, rue Sainte-Anne, 55.

Digitized by Google

HISTOIRE LITTÉRAIRE

AGRIPPA D'AUBIGNÉ

III *

LE POÈTE ET LE PAMPHLÉTAIRE. — SES OUVRAGES INÉDITS. CONCLUSION.

Considéré comme poète, d'Aubigné est encore l'un des plus heureux représentants du mouvement d'esprit qui signala le règne des Valois. On sait quelle fut, sous ces princes ingénieux, la vogue de la poésie française. A l'exemple du souverain et de sa famille, avec toute la puissance de l'attrait qui s'attachait aux tentatives de jeunes et hardis talents, tous s'étaient jetés, magistrats, ecclésiastiques, financiers, hommes de guerre, dans la passion des vers qu'alimentait ce goût de galanterie mystique et enthousiaste, que l'Italie avait récemment communiqué à la France. Jamais il ne fut dépensé tant de loisirs en rimes, l'indulgence publique encourageant tous les efforts. Que notre Agrippa, confiant dans sa facilité brillante, se soit laissé aller à l'entraînement général, on le concevra sans peine; et ce dont on ne sera pas surpris davantage, c'est que ses débuts aient été aussitôt accueillis avec faveur. De là l'espèce de familiarité dont il jouit auprès de Charles IX et dont il profita pour composer, à l'imitation du psaume *Dicitur Ægyptus*, un sonnet où il ne craignait pas d'attaquer « ceux qui conseillaient le sang. » De plus douces émotions concoururent à le rendre poëte. L'amour, cette inspiration un peu uniforme de presque tous les vers de cette époque, lui en suggéra qui avaient paru, comme il nous le fait connaître, sous le titre de « Printemps d'Aubigné, » mais qui n'ont pas été conservés. Si l'on en croit le jugement que porte sur eux l'auteur, « on y trouvait à la vérité plusieurs endroits peu limés,

* Voir la *Revue*, t. x, p. 481; et t. xvii, p. 271.

Digitized by Google

mais en récompense une certaine fureur poétique que loueront toujours les gens du métier. » Il est à présumer toutefois que cette fureur poétique ne réagissait qu'assez incomplètement contre ce que son sujet avait d'usé et de vulgaire. Aux défauts du goût plus maniéré que délicat qui caractérise ce temps, s'y joignaient sans doute aussi toutes les imperfections de notre langue, trop peu cultivée jusque là pour avoir cessé d'être rude et confuse. D'Aubigné lui-même, on l'a vu, n'était pas doué d'assez de patience pour hâter beaucoup, par la lenteur du travail, les progrès de maturité d'un idiome, auquel manquait encore la pureté et la correction.

Heureusement qu'Agrippa ne s'en tint pas à « ces enfants de ses premiers jours, » comme il appelle les poésies, œuvre de sa plus tendre jeunesse. La haine et la colère devaient mieux l'inspirer dans une époque plus avancée de sa vie : il était de ceux dont l'indignation est la muse, *facit indignatio versum*. En d'autres termes, sa plume ne devait avoir toute sa souplesse et sa puissance que lorsqu'elle fut, dans les *Tragiques*, comme une arme entre ses mains.

Le nom de *Tragiques*, au premier abord, ne donne pas du poëme qui va nous occuper une idée tout à fait conforme à sa nature [1]. En réalité, c'est une épopée lyrique, et plus souvent satirique, de plus de huit mille vers, où l'auteur a fait une singulière dépense de talent, sans produire autre chose cependant qu'une multitude de lambeaux de pourpre, imparfaitement cousus ensemble, comme dit Horace, non pas un de ces riches tissus qui éblouissent à la fois et charment les regards. On nous saura gré du moins de ramener l'attention sur ce poëme, qui, par les beautés de premier ordre qu'il renferme, peut paraître jusqu'à un certain point avoir préparé chez nous l'époque des chefs-d'œuvre.

D'Aubigné, qui le retoucha depuis et l'amplifia à différentes époques, en conçut la pensée l'an 1577 à Castel-Jaloux [2], où le retenaient des blessures graves qu'il venait de recevoir dans une entreprise sur une ville voisine. Ce fut même dans le délire de la fièvre et de son lit de douleur qu'il dicta les premiers vers au juge du lieu, son secrétaire improvisé. Ce *testament*, où devaient revivre ses dernières colères contre ses ennemis, ainsi ébauché, il l'oublia assez longtemps, et ce ne fut que par hasard qu'il le retrouva ensuite au fond d'un coffre rempli de papiers sans valeur. Mais alors, plus qu'autrefois, l'ardeur du sectaire remplissait son âme : il brûlait de venger les coups qui avaient été portés au parti calviniste, et son imagination exaltée ne fit qu'ajouter

[1] Trompés par ce titre, des critiques peu érudits ont placé d'Aubigné parmi nos auteurs dramatiques, en faisant mention de ses *tragédies*.

[2] Petite place où d'Aubigné exerça assez longtemps un commandement et où l'on voit encore les restes d'un ancien château des seigneurs d'Albret. (Lot-et-Garonne.)

Digitized by Google

aux traits sombres du tableau qu'il avait esquissé. De là le ton violent qui succéda, comme il l'explique, à la douceur des accents que de tendres passions lui avaient suggérés :

Je n'avais jamais fait babiller à mes vers
Que les folles ardeurs d'une prompte jeunesse ;
Hardi, d'un nouveau cœur, maintenant je m'adresse
A ce géant morgueur par qui chacun trompé
Souffre à ses pieds languir tout le monde usurpé.

C'est ce *géant morgueur* ou la tyrannie (autrement dit, le pouvoir persécutant la Réforme), que « le doigt du grand Dieu le pousse à combattre. » Adieu donc, quand la trompette a sonné, le luth qui accompagnait les chants d'amour et de fête ! Adieu les propos et les passe-temps joyeux où il s'était jadis complu !

Ce siècle, autre en ses mœurs, demande un autre style :
Cueillons les fruits amers desquels il est fertile.

En vain voudrait-on s'y refuser ; en vain, pour échapper au sentiment du malheur commun, voudrait-on étouffer sa conscience et sa voix :

La main peut s'endormir, non l'âme reposer.

Et l'âme de d'Aubigné, aigrie par les plus douloureux spectacles, lui a dicté ce poëme, dans lequel on a vu quelquefois une espèce de contre-partie du discours de Ronsard « sur les misères du temps, » mais où il vaut mieux voir, sans cette arrière-pensée d'une réplique au prince respecté de la Pléiade, une protestation libre et indignée contre les excès d'un siècle meurtrier; production bizarre, remplie d'allusions historiques, de fictions empruntées à la mythologie grecque, d'allégories morales, de discussions théologiques et de souvenirs de la Bible, où se confondent, dans un mélange sans modèle, les plus choquants défauts et les plus rares mérites, les plus folles divagations de l'esprit de secte et les inspirations les plus nobles d'un ardent patriotisme. C'est dans les replis ténébreux de cette œuvre formée d'éléments si hétérogènes que nous allons nous engager avec courage, pour avoir sur ceux qui nous ont précédé l'avantage d'en donner une idée plus complète.

Au début même des *Tragiques*, les opinions politiques et religieuses de d'Aubigné éclatent dans toute leur fougue ou plutôt dans toute leur fureur; mais cette fureur, on doit s'y attendre, ne pourra manquer de troubler ce juste équilibre qui doit exister, chez le poète digne de ce nom, entre l'inspiration et le bon sens. Trop souvent sa verve sans frein rappellera ce Romain, Labiénus, dont on avait, pour exprimer l'emportement de ses écrits, changé le nom en celui de Rabiénus [1]. Agrippa s'empresse de reconnaître

[1] Voyez Sénèque le rhéteur, préface du ve livre des *Controv.*

Digitized by Google

Que ses vers échauffés
Ne sont rien que de meurtre et de sang étoffés.

En effet, il laisse bien loin derrière lui l'hyperbole mordante d'Archiloque et de Juvénal, dès qu'il a vu, spectacle qui enflamme sa colère,

Le visage mourant de l'Eglise captive.

Ainsi Agrippa désigne-t-il la Réforme aux abois, dont il va entonner l'hymne de gloire et de vengeance. Et, en face de lui, quels sont les ennemis qu'il trouve d'abord et qu'il assaille à outrance? Ce sont avec « les légions de Rome, les monstres d'Italie, » nos rois qui se sont faits leurs ministres, nos rois, les pasteurs du peuple, devenus les loups qui déchirent le troupeau; ce sont, en outre, les financiers, les justiciers qui ont sucé la moëlle de la nation, dont il déplore les dissensions en ces termes :

O France désolée! ô terre sanguinaire!
(Non pas terre, mais cendre!) ô mère, si c'est mère,
Que trahir ses enfants aux douceurs de son sein,
Et, quand on les meurtrit, les serrer de sa main :
Tu leur donnes la vie, et, dessous ta mamelle,
S'émeut des obstinés la sanglante querelle.

Dans leur lutte homicide, ils épuisent, ils tarissent le doux lait qui doit les nourrir, et, blessée des coups que se portent ces fils ennemis, leur mère n'a plus qu'à s'écrier dans son désespoir :

Or, vivez de venin, sanglante géniture,
Je n'ai plus que du sang pour votre nourriture.

Sous l'obsession de ces terribles images qui ne cesseront de le poursuivre, le poète adjure les acteurs de cette *tragédie* d'ouvrir les yeux, au nom de leur propre salut, sur le péril commun dont ils seront les victimes :

Lorsque, dedans la mer, la mer pareillement
Vous menace de mort, courez à la tempête;
Car, avec le vaisseau, votre ruine est prête.

La peinture des malheurs du pays, en proie aux discordes, continue à être le sujet du premier livre, et pour les représenter, Agrippa, laissant de côté les tableaux allégoriques, emprunte des traits non moins frappants à la réalité :

Les places de repos sont places étrangères;
Les villes du milieu sont les villes frontières :
Le village se garde, et nos propres maisons
Nous sont le plus souvent garnisons et prisons.
L'honorable bourgeois, l'exemple de sa ville,
Souffre devant ses yeux outrager femme et fille,

Digitized by Google

Et tombe, sans merci, sous l'insolente main
Qui s'étendait naguère à mendier du pain...
Le paysan[1] de cent ans, dont la tête chenue
S'est couverte de neige en suivant sa charrue,
Voit galoper de loin l'argoulet orageux,
Qui d'une rude main arrache les cheveux,
L'honneur du vieillard blanc, mû de faim et de rage
Pour n'avoir pu trouver que piller au village...

Voilà pour les laboureurs, aimés de la terre, la récompense qu'ils retirent

D'ouvrager son beau sein de si belles couleurs.

Elle n'a plus de retraite pour les protéger, et vainement elle semble leur dire :

Cachez-vous sous ma robe, en mes noires forêts;

Les plus épaisses forêts n'ont pas assez d'ombres pour les dérober aux yeux de l'impitoyable pillard qui veut leur arracher la vie, à défaut de leurs dépouilles. Aussi, chaque jour voit-il cesser les travaux de la culture, et s'étendre la dévastation et la solitude :

Les loups et les renards et les bêtes sauvages
Tiennent place d'humains, possèdent les villages.

Nul ne confie plus la semence à la terre, tant on redoute *la ravissante main de l'étranger*, tant *les reîtres noirs*, s'abattant sur nos provinces, les transforment fréquemment en déserts. Et la disette, en multipliant le nombre des victimes, rend plus furieuses encore ces bandes qui parcouraient nos campagnes pour dévorer la substance du pauvre peuple. De là des cruautés dont la peinture fait frémir; car d'Aubigné se plaît dans les détails horribles; il les prodigue à l'excès, sans connaître ou sans mettre en usage l'art qui consiste à tempérer ce que la réalité a de repoussant. En laissant de côté ce qu'offrent de plus affreux ces monotones descriptions, nous nous bornerons à citer un épisode, où l'on voit une femme égorger son propre fils dans une famine :

La mère, ayant longtemps combattu dans son cœur
Le feu de la pitié, de la faim la fureur,
Convoite dans son sein la créature aimée,
Et dit à son enfant (moins mère qu'affamée) :
« Rends, misérable, rends le corps que je t'ai fait;
Ton sang retournera où tu as pris le lait.
Au sein qui t'allaitait rentre contre nature :
Ce sein qui t'a nourri sera ta sépulture... »
De sa lèvre ternie il sort des feux ardents;
Elle n'apprête plus la bouche, mais les dents :

[1] Dissyllabe : on prononçait alors, comme on le fait encore dans plusieurs provinces, le *pésan*.

Digitized by Google

Des pouces elle étreint la gorge qui gazouille
Quelques mots sans accents, croyant qu'on la chatouille [1].

Ces scènes de deuil et d'autres semblables, répétées sur tout le sol de France, étaient le déplorable fruit des divisions religieuses et de l'aveuglement des princes qui avaient dépouillé leur ancien caractère. Le poète ne cesse d'insister sur ce point, et s'adressant, dans une digression chaleureuse, à Henri de Navarre, alors occupé à conquérir son royaume : «O toi, lui dit-il, qui te fais un jeu de prodiguer ta vie,»

Souviens-toi, quelque jour, combien sont ignorans,
Ceux qui, pour être rois, veulent être tyrans.

Après s'être déchaîné, à cette occasion, contre les tyrans, auxquels il n'épargne jamais les invectives, d'Aubigné revient sur les causes de maux qui ont affligé le pays. Il signale parmi elles l'orgueil, la superstition asservie aux idoles, et bien d'autres vices, comme ayant excité le courroux du ciel, qui s'est servi de deux fléaux pour punir un peuple égaré, d'une Jésabel, — c'est Catherine de Médicis, — et d'un Architophel, conseiller de cette princesse, — c'est le cardinal de Lorraine. Il fait de l'un et de l'antre des suppôts de l'enfer, qui, pour les produire, a épuisé ses plus noirs enchantements ; et la colère qui l'anime éclate par de telles violences, que l'éditeur, effrayé de la hardiesse du texte, a cru devoir laisser vide la place de plusieurs mots, en les remplaçant par des étoiles. Mais toute idée de prudence et de ménagement est étrangère à d'Aubigné. Représentant d'une époque d'action, bien plus que d'une époque littéraire, il s'est, de guerrier, fait auteur, pour épancher ses ressentiments en rimes impétueuses; et ses vers sont comme une vengeance personnelle dont il se donne le plaisir aux dépens de ses ennemis, disons mieux, de ceux qu'il juge les ennemis de la France, alors qu'elle semblait condamnée *à se détruire par elle-même*. Suivant Agrippa, non contente d'épuiser son sang sur les champs de bataille, Catherine a répandu chez elle, pour la décimer, *les fins empoisonneurs d'Italie*, et elle y a *semé la peste du duel;* en sorte que toute l'ambition des gentilshommes et des grands a été d'imiter, en se faisant bourreaux les uns des autres, ces

[1] Cet épisode, on le sait, a été reproduit par l'auteur de la *Henriade*, et ce n'est pas là seulement que Voltaire a profité de d'Aubigné : il lui a emprunté plusieurs autres traits du tableau de nos guerres civiles, et notamment du massacre de la Saint-Barthélemy. On pourrait même établir sans trop de peine, par la comparaison de divers passages, que la lecture des *Tragiques* n'a pas été, pour la versification, tout à fait inutile à Voltaire. Par exemple, lorsqu'il a dit, en s'adressant à Dieu :

Viens, des cieux irrités abaisse la hauteur,
Frappe, écrase à nos yeux...

n'a-t-il pas eu présent à l'esprit ces mots de d'Aubigné :

Baisse donc, Éternel, tes hauts cieux pour descendre,
Frappe les monts... ?

Digitized by Google

marauds de Rome, rebut des esclaves, qui, pour le plaisir du peuple rassemblé dans l'amphithéâtre,

Avec grâce et sens froid[1], mettant pourpoint à part,
Sans s'ébranler, logeaient en leur sein le poignard.

Encouragée par les éloges imprudents des princes, la renommée de duelliste avait dès lors éclipsé toutes les autres :

On appelle aujourd'hui n'avoir rien fait qui vaille,
D'avoir percé premier l'épais d'une bataille,
D'avoir premier porté une enseigne au plus haut
Et franchi devant tous la brèche par assaut.
Se jeter contre espoir dans la ville assiégée,
La sauver demi-prise et rendre encouragée,
Bien faire une retraite ou d'un scadron battu
Rallier les débris, cela n'est plus vertu.

La vertu de ce temps, c'était, continue d'Aubigné, de prendre une querelle pour un oiseau, pour un chien, pour un valet, pour un bouffon, ou pour *rien du tout :*

Car les perfections du duel sont de faire
Un appel sans raison, un meurtre sans colère.

Ajoutons qu'en peu de temps la manie de se battre était devenue universelle :

De cette loi sacrée ores[2] ne sont exclus
Le malade, l'enfant, le vieillard, le perclus.
On les monte, on les arme ; on invente, on devine
Quelques nouveaux outils à remplir Libitine :
On y fend sa chemise, on y montre sa peau ;
Dépouillé en coquin, on y meurt en bourreau.

Les conseillers eux-mêmes, les trésoriers, les avocats avaient imaginé de vider leurs procès ou de terminer leurs comptes sur le pré ; enfin on avait vu les femmes, « hommasses ou plutôt démons déguisés, » marcher l'une contre l'autre, l'épée au poing et les traits bouleversés par la fureur. Tel n'était pas, lorsqu'ils bravaient le fer, l'aspect des premiers chrétiens, dont Agrippa oppose la sainte mort à ces assassinats inspirés par les plus mauvaises passions. Jadis *le triomphant martyr*

Priait pour ses meurtriers[3] et voyait en priant
Sa place au ciel ouvert, son Christ l'y conviant.
Celui qui meurt pour soi, et en mourant machine
De tuer son tueur, voit sa double ruine :
Il voit sa place prête aux abîmes ouverts ;
Satan, grinçant les dents, le convie aux enfers.

[1] Ancienne et judicieuse orthographe, ce semble, de la locution *de sang-froid*.
[2] Maintenant : de là notre mot *dorénavant*, autrefois écrit *d'ores en avant*.
[3] Alors dissyllabe.

Digitized by Google

Ces sanglants désordres, que d'Aubigné peint de si vives couleurs, sont à ses yeux, il le répète encore, le résultat manifeste de la vengeance divine : nous le croirons sans peine, et nous nous étonnerons seulement qu'après les avoir rapportés à une cause qui suffit si bien à les expliquer, l'auteur les attribue à l'orgueil de Rome et du Saint-Siége, en plaçant dans la bouche du Souverain-Pontife des paroles altières par lesquelles il s'applaudit de représenter ici-bas la divinité, d'être l'unique maître des nations et l'arbitre suprême dont le caprice

Donne aux gueux la couronne et le bissac aux rois.

Agrippa, dans sa haine aveugle contre la papauté et le catholicisme, ne pouvait demeurer indifférent à l'égard d'une société, qui, pendant plusieurs siècles entiers, devait être si étroitement et si fortement unie à leur existence. Aussi adresse-t-il une apostrophe fougueuse aux disciples de Loyola, à qui seuls il appartient, dit-il, de reconnaître et de prêcher l'omnipotence du Pape. Plus calme ensuite, le poète accuse les hommes d'avoir oublié la maison du Seigneur pour prodiguer, dans l'embellissement de leurs propres demeures, l'albâtre, le marbre et les métaux précieux :

Et Dieu seul, au désert pauvrement hébergé,
A bâti tout le monde et n'y est pas logé !...
Tu as tout l'univers où ta gloire on contemple,
Pour marchepied la terre et le ciel pour un temple :
Où te chassera l'homme, ô Dieu victorieux ?
Tu possèdes le ciel et les cieux des hauts cieux !

Un hymne dont on peut juger l'élévation par ce passage, un appel à la justice tutélaire de Dieu, que d'Aubigné invoque en faveur de son église (par là il faut entendre la Réforme), terminent le premier livre des *Tragiques*.

Le second, qui est le plus célèbre de tous, est celui qui renferme les portraits des princes et princesses de la famille des Valois. La rougeur au front, pour la honte dont ils se sont souillés et qui a rejailli sur la couronne de France, Agrippa veut, dans son ressentiment implacable,

Que l'acier de ses vers
Burine leur histoire aux yeux de l'univers.

Et l'on ne peut nier que cette indignation n'ait bien servi le poète, dont l'élan est ici des plus vigoureux [1]. Avec une hardiesse antique, qui se mêle à son goût ordinaire pour les fictions morales et les sentences des psalmistes, il nous annonce qu'il va étaler à nos yeux les

[1] Ce livre a fait donner non sans raison une place à d'Aubigné parmi les fondateurs de la satire en France. Il figure à ce titre et occupe même une assez grande place dans le *Discours sur la satire*, que M. Viollet-Leduc a mis en tête de son édition de Régnier, réimprimée tout récemment.

Digitized by Google

sépulcres blanchis des réprouvés qui ont perdu le pays. Comme ces autres réprouvés qui figurent dans la Divine Comédie de Dante, ils reculeront d'effroi devant la vérité de ses peintures :

Vous qui avez donné ce sujet à ma plume,
Vous-mêmes qui avez porté sur mon enclume
Ce foudre rougissant [1], acéré de fureur,
Lisez-le : vous aurez horreur de votre horreur.

Il reproduit en effet, de manière à leur faire peur d'eux-mêmes, l'image des rejetons de cette race royale dégénérée : tour-à-tour il montre Charles IX ne connaissant pas de plus beaux triomphes que ceux de la chasse, et s'habituant par cette passion à *giboyer de sa fenêtre du Louvre*, en répandant le sang humain ; Henri III, au geste et à l'œil de Sardanapale, à la tête sans cervelle, affectant de paraître dans ses bals sous un déguisement qui laissait ignorer si l'on voyait *un roi-femme* ou bien *un homme-reine*. Pour peindre *leur pâle impudence* et celle de tous ceux qui les entourent, il prodigue les teintes les plus colorées et toutes les témérités de l'expression ; mais qu'on ne lui dise pas que la crudité de ce langage est de nature à offenser les oreilles et à blesser l'honnêteté : persuadé qu'il faut exposer le mal au grand jour pour en dévoiler toute la laideur, il répondrait aussitôt

Que le vice n'a point pour mère la science
Et la vertu n'est pas fille de l'ignorance.

En laissant de côté ces tableaux trop fameux pour qu'il y ait lieu de les transcrire de nouveau, nous citerons de préférence un passage bien différent et beaucoup moins connu, mais très digne de l'être, celui où d'Aubigné nous apprend quels étaient, dans ce palais peuplé de mignons, les moyens de parvenir à la faveur, et quels courtisans assiégeaient le prince. Ce morceau, d'une touche ingénieuse et facile, forme un curieux contraste avec les invectives éloquentes dont l'écrivain a peu auparavant poursuivi les flatteurs.

Ils ont vu des dangers assez pour en conter ;
Ils en content autant qu'il faut pour se vanter.
Lisant, ils ont pillé les pointes pour écrire ;
Ils savent, en jugeant, admirer ou sourire,
Louer tout froidement, si ce n'est pour du pain,
Renier son salut quand il y va du gain :
Barbets des favoris, premiers à les connaître,
Singes des estimés, bons échos de leur maître.
Voilà à quel savoir il te faut limiter [2].
Que ton esprit ne puisse un Jupin irriter :

[1] C'est, il semble, un souvenir d'Horace, Od., I, 2 :
Rubente dextra jaculatus arces.....

[2] Ce sont des leçons ironiques. adressées à un jeune homme qui arrive à la cour.

Digitized by Google

Il n'aime pas son juge, il le frappe en son ire,
Mais il est amoureux de celui qui l'admire.
Il reste que le corps, comme l'accoutrement,
Sache, aux lois de la cour, marcher mignonnement,
Traîner les pieds, mener les bras, hocher la tête,
Pour branler à propos d'un panache la tête;
Garnir et bas et haut de roses et de nœuds,
Les dents de muscadins [1], de poudre les cheveux.
Fais-toi, dedans la foule, une importune voie,
Te montre ardent à voir afin que l'on te voie,
Lance regards tranchants, pour être regardé,
Le teint de blanc d'Espagne et de rouge fardé :
Que la main, que le sein y prennent leur partage.
Couvre d'un parasol, en été, ton visage;
Jette comme effrayé, en femme, quelques cris,
Méprise ton effroi par un traître souris,
Fais le bègue, le las, d'une voix molle et claire;
Ouvre ta languissante et pesante paupière;
Sois pensif, retenu, froid, secret et finet :
Voilà pour devenir grâce du cabinet [2],
A la porte duquel laisse Dieu, cœur et honte,
Ou je travaille en vain en te faisant ce conte.

Le poète, en face de ces personnages et de ces mœurs, place les soutiens du protestantisme, leur austérité et leur courage. Dans l'impétuosité de son zèle, il ne tiendra pas à lui qu'il n'immortalise, sans distinction d'âge, de sexe et de rang, la mémoire de tous ses coreligionnaires opprimés :

Alors ces heureux noms, sans élite et sans choix,
Luiront en mes écrits plus que les noms des rois.

Vengeur de son parti, d'Aubigné, avant de nous faire assister aux supplices des victimes de la Réforme, veut nous rendre les témoins des condamnations illégales qui, selon lui, les ont frappées. Par ce motif il expose à nos yeux, dans son troisième livre, la *Chambre dorée* [3], instituée pour les juger, ou plutôt pour les immoler sous les faux dehors de la justice; et ce nom général comprend, avec le parlement de Paris, tous les parlements du royaume, dont la rigueur s'était en effet déployée contre les sectateurs des nouvelles doctrines. Au milieu de beaucoup d'allégories, voile transparent qui couvre son audace, Agrippa dénonce l'inhumanité des juges prévaricateurs, qui ne laissaient aucune liberté à la défense et n'ouvraient la bouche que pour

[1] Petites pastilles où il entrait du musc.
[2] L'objet des faveurs *du cabinet* du prince, de la cour.
[3] Souvenir de la Chambre de justice, qui dut sa naissance à Henri II, fort ennemi des protestants.

Digitized by Google

prononcer des arrêts impitoyables. Il peint la Piété et la Paix, effrayées de ces spectacles et prosternées devant le trône de l'Eternel, pour le conjurer de mettre un terme aux outrages dont on les abreuve sur la terre :

Tu vois que les géants, faibles dieux de la terre,
En tes membres te font une insolente guerre;
Que l'innocent périt par l'inique tranchant,
Par le couteau qui doit effacer le méchant...

Les célestes esprits se joignent à ces prières, qui réveillent le courroux endormi du Tout-Puissant, et leurs efforts réunis ont provoqué bientôt sa foudre contre les persécuteurs des fidèles :

De même, en quelque lieu vous pouvez avoir lu,
Et les yeux des vivants pourraient bien avoir vu
Quelque empereur ou roi tenant sa cour plénière
Au milieu des festins, des combats de barrière,
En l'éclat des plaisirs, des pompes : et alors
Qu'à ces princes chéris il montre ses trésors,
Voici entrer à coup une veuve éplorée
Qui foule tout respect, en deuil démesurée...
La troupe qui la voit change en plaintes ses ris,
Elle change les chants en l'horreur de ses cris :
Le bon roi quitte lors le sceptre et la séance,
Met l'épée au côté et marche à la vengeance.

Ainsi Dieu se lève avec menace; et la nature entière s'émeut à cet aspect, et les fondements du monde s'ébranlent : les coupables surtout frémissent, et, plus effrayés que tous les autres,

Les rois qui l'ont haï laissent choir, pâlissants,
De leurs sanglantes mains les sceptres rougissants.

Ses pas se dirigent alors vers cette chambre dorée, théâtre de prévarications, que d'Aubigné représente comme un édifice dont les fondements sont formés d'os et de têtes, où les cendres des brûlés ont servi de sable, où le sang versé a détrempé la chaux fournie par la moëlle des victimes : étrange et horrible fiction, bien digne des détails qui l'accompagnent, lorsque le poète montre, humant dans leurs coupes le sang des innocents et les sueurs des veuves, les *justiciers*,

Mercenaires, vendant la langue, la faveur,
Raison, autorité, âme, science et cœur;

Et qu'il les entoure de la foule de tous les vices, dont il fait leurs assesseurs naturels, en les définissant avec supériorité par quelques traits caractéristiques. C'est l'avarice, maigre et accroupie, qui compte et recompte ses gains qu'elle cache dans les plis de sa robe déchirée; l'ambition, à la folle cervelle, aux sourcils rehaussés, qui se plie, pour contenter ses désirs, à toute espèce de déguisement et de joug; l'en-

Digitized by Google

vie, dont la bouche distille le poison; la colère, au visage empourpré et le poignard en main; l'ivrognerie, dont les pas trébuchent le matin et le soir; l'hypocrisie, au tendre maintien,

Qui parle doucement, puis, sur son dos bigot,
Va par zèle porter au bûcher un fagot.

Ajoutez la vengeance au teint jaune et aux regards sombres, enfoncés sous d'épaisses paupières; la luxure, à l'œil ardent et à la tête chauve; la paresse, le menton sur la main et feignant de voir, mais jugeant, sans voir, sur l'étiquette; la cruauté aux cheveux frisés, au poil noir, à la voix rude et enrouée; et ses complices, la faiblesse, qui s'abat sous son propre poids, la trahison, dont le cœur est emprisonné dans une poitrine d'acier, la crainte qui, à la place du cœur, n'a qu'une large plaie sous le sein, enfin l'ignorance au front étroit, chère aux courtisans, mais l'une des plus redoutables pestes de la vie humaine :

Ses petits yeux charnus sourcillent sans repos,
Sa grand' bouche demeure ouverte à tout propos;
Elle n'a sentiment de pitié ni misère :
Toute cause lui est indifférente et claire;
Son livre est le commun, sa loi ce qui lui plaît,
Elle dit *ad idem*, puis demande que c'est.

Au milieu de ces fléaux rassemblés, les lâches exécuteurs du bon plaisir royal, suivant l'énergique expression d'Agrippa, trafiquent des biens et de la vie des hommes; et c'est sur l'édifice fantastique où s'abritent tant d'iniquités que planent les regards du Seigneur. Mais bientôt, après nous avoir fait voir la puissance égarée des princes s'épuisant à lutter contre la volonté et la vérité divines, d'Aubigné met à nu la vanité de ces efforts, qui tournent à la confusion de leurs auteurs et à la propagation de la foi évangélique :

Les cendres des brûlés sont précieuses graines,
Qui, après les hivers, noirs d'orage et de pleurs,
Ouvrent au doux printemps d'un million de fleurs
Le baume salutaire, et sont nouvelles plantes
Au milieu des parvis de Sion florissantes.
Tant de sang que les rois épanchent à ruisseaux
S'exhale en douce pluie et en fontaines d'eaux,
Qui, coulantes au pied de ces plantes divines,
Donnent de prendre vie et de croître aux racines.

Ces vers, pleins d'un charme ému, et dont l'heureuse facilité forme une opposition frappante avec l'âpre vigueur de beaucoup d'autres passages, sont suivis d'une énumération où le mouvement du poëme se ralentit un peu, celle des personnages importants qui, chez les Hébreux, les Grecs, les Romains, et parmi nos ancêtres, ont fait respecter ou ont violé les saintes lois de la justice. Au nom des uns Agrippa

Digitized by Google

veut attacher, par un équitable partage, l'immortalité de la gloire ; au nom des autres, celle de l'opprobre. Il prend soin, d'ailleurs, de nous avertir qu'il n'y a rien de commun entre la vraie justice et la justice masquée de termes sauvages, qui a son séjour officiel au Palais, cette justice que cultivent de préférence les Normands et les Poitevins plaideurs, tandis qu'elle est inconnue aux Suisses, sujets de Dieu seul, et aux Anglais, dont Agrippa loue volontiers les institutions, dont il exalte les vertus :

Car les nobles et grands la justice y ordonnent,
Les états non vendus comme charges se donnent :
Heureuse Elisabeth, la justice rendant,
Et qui n'as point vendu tes droits en la vendant !

Un magnifique éloge de cette princesse, que rend chère à d'Aubigné, on l'a déjà vu, la communauté des sympathies politiques non moins que des croyances religieuses, contraste, à la fin du chant, avec les sanglants reproches dont il accable encore les suppôts de l'iniquité et ceux qui se servent de ces indignes instruments.

Le quatrième livre, *les Feux*, espèce de martyrologe du protestantisme, comme on l'a dit justement, nous place en présence des bûchers allumés ; le titre seul suffit pour le marquer : c'est encore un chant de douleur sur les victimes et de vengeance contre leurs juges ; ou plutôt, c'est une suite naturelle du livre qui précède. Rangées sous la blanche oriflamme qui marche devant elles, les longues légions des confesseurs de la foi se déroulent aux yeux du poète, qui prétend perpétuer le souvenir de chacun d'eux par un tableau suspendu dans le saint temple : de là les vers par lesquels il veut ravir à l'oubli les Allemands Jean Huss et Jérôme de Prague, les nourrissons de l'*île sainte* (ainsi nomme-t-il l'Angleterre) Cranmer, Béverland, Haux, Norris, et jusqu'à de faibles femmes, s'écriant pour enhardir leurs compagnons de supplices :

Où est ton aiguillon, où est ce grand effort,
O mort ! Où est ton bras ?

Entre ces femmes, Agrippa rappelle Jeanne Gray, dont il a parlé aussi dans son Histoire, et dont il célèbre de nouveau, avec une sensibilité touchante, les derniers moments :

Les mains qui la paraient la parèrent encore ;
Sa grâce et son honneur, quand la mort la dévore,
N'abandonnent son front ; elle prend le bandeau ;
Par la main on la mène embrasser le poteau :
Elle demeure seule, en agneau dépouillée.
La lame du bourreau de son sang fut mouillée ;
L'âme s'envole en haut : les anges gracieux
Dans le sein d'Abraham la ravirent aux cieux.

Digitized by Google

Après ce coup-d'œil jeté à l'étranger, ce sont les martyrs de la Réforme en France que la plus grande partie de ce livre a pour but d'honorer; et l'un des premiers qu'il mentionne est Paumier, d'Avignon, qui, par un raffinement de cruauté, avait été renfermé dans une cage, suspendue au sommet de la plus haute tour, pour y être exposé à tous les caprices, à toutes les fureurs des éléments :

Mais quand c'est pour son Dieu que le fidèle endure,
Lors, le fer s'amollit ou sa peau vient plus dure.
Sur ce corps nu la bise attiédit ses glaçons,
Sur sa peau le soleil rafraîchit ses rayons :
Témoin deux ans six mois qu'en chaire si hautaine
Ce prêcheur effraya les juges de sa peine.....

Ami du merveilleux, comme il l'a montré dans plusieurs de ses ouvrages[1], d'Aubigné rapporte, en prodiguant les circonstances extraordinaires, d'autres supplices dont nos principales villes ont été le théâtre. Il s'arrête surtout, parmi les victimes, au conseiller du Bourg, que Henri II était venu arracher du parlement, en jurant qu'il verrait sous peu de jours son bûcher de ses yeux, tandis que Dieu, faisant mentir sa *superbe parole*, voulut que ce prince, frappé d'un coup soudain, le précédât au tombeau. Agrippa triomphe de cette fin tragique, aussi bien que de l'impuissance des bourreaux, qui, s'acharnant contre les corps, ne peuvent « toucher aux âmes par les gênes[2]. » Mais, quelle que soit la vigueur de ses descriptions et son habileté à déguiser par la variété de l'expression la monotonie des détails, le lecteur, on le comprend sans peine, est rebuté par l'uniformité de ces sombres peintures et par la violence trop continue de l'auteur. Il suffira donc, pour terminer l'analyse de ce chant, d'en résumer la pensée, en citant les vers où d'Aubigné atteste que tous les âges de la vie et toutes les conditions payaient leur tribut aux échafauds :

... Les uns, tout chenus d'ans et de sainteté,
Mouraient blancs de la tête et de la piété;
Les autres, méprisant au plus fort de leur âge
L'essor de leurs plaisirs, eurent pareil courage
A leurs virilités; et les petits enfants,
De qui l'âme n'était tendre comme les ans,
Donnaient gloire au grand Dieu, et de chansons nouvelles
S'en couraient à la mort au sortir des mamelles.

Quant aux artisans eux-mêmes, à en croire d'Aubigné, qui leur prête de très longs discours, ils puisaient tout à coup l'éloquence et le savoir dans l'ardeur de leurs croyances :

[1] Spécialement dans ses Mémoires. L'*Athenæum français*, dans son numéro du 13 mai 1854, en citait un passage curieux, qui montre que notre écrivain a connu les prétendus *esprits frappeurs*, dont on parle beaucoup de nos jours.

[2] *Tortures* : Acception que l'on retrouve encore dans Corneille et même dans Racine.

Digitized by Google

L'esprit donna des voix
Aux muets pour parler, aux ignorants des langues,
Aux simples des raisons, des preuves, des harangues,
Ne les fit que l'organe à prononcer les mots
Qui des docteurs du monde effaçaient les propos.

Dans le cinquième livre, *les Fers*, les bouillants transports du sectaire continuent à éclater; car là encore il n'est à peu près question que de persécutions et de morts. En même temps, l'imagination du poète s'ingénie non sans succès pour renouveler un fond unique. On admirera d'abord le spectacle majestueux par lequel s'ouvre ce chant : c'est le conseil des célestes esprits qui entourent le trône de la divinité. Le démon s'est glissé dans cette assemblée, et, malgré le masque qui le dissimule, l'œil du Tout-Puissant a aussitôt surpris sa présence. Il n'a fallu pour le confondre qu'un de ces regards auxquels rien n'échappe :

S'il fuit, le doigt de Dieu par tout le monde vole;
S'il ment, Dieu prouve tout et connaît sa parole.

Satan est forcé d'avouer qu'il vient de quitter la terre, où il a tendu mille piéges aux faibles et suscité mille traverses aux fermes adorateurs du Christ; et Dieu, curieux de retremper son Église dans les périls comme aussi d'en relever la gloire, lui permet de redoubler contre elle ses embûches et ses attaques. Avec quelle souplesse d'invention et même de langage d'Aubigné ne représente-t-il pas l'habile imposteur allant éprouver les âmes des fidèles! Il a promptement abaissé son vol vers Paris et pénétré au Louvre, où il revêt, pour multiplier ses séductions, une foule de formes diverses :

Tantôt en conseiller finement déguisé,
En prêcheur, pénitent et en homme d'église,
Il mutine aisément, il conjure, il attise
Le sang, l'esprit, le cœur et l'oreille des grands.
Rien ne lui est fermé, même il entre dedans
Le conseil plus étroit; pour mieux filer sa trame,
Quelquefois il se vêt d'un visage de femme,
Et pour piper un cœur s'arme d'une beauté;
S'il faut s'autoriser, il prend l'autorité
D'un visage chenu qu'en rides il assemble,
Penchant son corps voûté sur un bâton qui tremble...
Pour l'œil d'un fat bigot, l'affronteur hypocrite
De chapelets s'enchaîne en guise d'un ermite,
Chaussé de capuchons et de frocs inconnus,
Se fait pâlir de froid, par les pieds demi-nus
Se fait frère-ignorant pour plaire à l'ignorance,
Puis souverain des rois par points de conscience;

Digitized by Google

Fait le savant, départ aux siècles la vertu,
Ment le nom de Jésus, de deux robes vêtu;
Il fait le justicier pour tromper la justice,
Il se transforme en or pour vaincre l'avarice...

Mais le ciel veille pour combattre l'effet de ces ruses du roi des enfers, qui, sauf quelques défections dont il se vante, ne retire de ses efforts et de ses transformations que le douloureux sentiment de sa défaite. La véritable Église prévaut contre les dangers et les tourments qui l'assaillent. Attachons maintenant nos yeux sur une longue suite de tableaux mystiques, où sont décrites ses épreuves et qui offrent aux regards des bienheureux, dans les demeures célestes, l'histoire de nos calamités civiles. Ce sont les journées de Dreux, de Saint-Denis, de Jarnac, de Moncontour, où l'on voit la victoire hésitant entre les deux camps, mais toujours *ivre de sang français;* ce sont des villes assiégées, saccagées, livrées aux flammes; et, en face des hauts faits des soldats de la Réforme, les violences du parti opposé, telles que le massacre de Vassy et les trahisons d'une paix ensanglantée. Surtout, entre les meurtres religieux qui ont souillé plusieurs de nos cités, Sens, Agen, Cahors, Tours, Orléans, ressort, appelant et effrayant la vue, le carnage de Paris, cette nuit sinistre du 24 août 1572 qui succéda à la joie et au bruit des fêtes, destinée à susciter tant de justes regrets et tant d'amères récriminations :

La cloche qui marquait les heures de justice,
Trompette des voleurs, ouvre aux forfaits la lice.
. . . . . .
La cité, où jadis la loi fut révérée,
Qui à cause des lois fut jadis honorée,
Qui dispensait en France et la vie et les droits,
Où fleurissaient les arts, la mère de nos Rois,
Vit et souffrit en soi la populace armée
Trépigner la justice à ses pieds diffamée.
. . . . . .
Or, cependant qu'ainsi par la ville on travaille,
Le Louvre retentit, devient champ de bataille,
Puis après échafaud, quand fenêtres, créneaux
Et terrasses servaient à contempler les eaux,
Si encore sont eaux : les dames mi-coiffées,
A plaire à leurs mignons s'essaient échauffées,
Remarquent les meurtris, les membres, les beautés,
Bouffonnent salement sur leurs infirmités;
A l'heure que le ciel fume de sang et d'âmes,
Elles ne plaignent rien que les cheveux des dames....

On peut en juger par ces vers : peinte par beaucoup de contemporains et spécialement par Tavannes, cette tragédie n'a jamais été re-

Digitized by Google

produite avec de plus vives images que par Agrippa; mais là, comme ailleurs, il se perd par l'abus de la verve et de la force. Dans cette description en particulier, avec ses qualités, se montrent ses défauts, dont les principaux sont le faux goût, l'enflure et la diffusion. D'Aubigné n'a pas le secret des maîtres : il ne sait pas s'arrêter à temps, il accumule, il charge les détails; il manque l'effet en excédant la juste mesure. Dans sa composition verbeuse mais traversée d'éclairs, c'est un Lucain plus passionné certes et plus intempérant encore que l'auteur de *la Pharsale*.

Quelles que soient, au reste, ses chutes fréquentes, il se rachète par l'élévation du sentiment moral, lorsque, par exemple, après avoir montré le furieux Charles IX réveillé en sursaut la nuit par un bruit confus de voix et de plaintes que lui fait entendre sa conscience, il adresse ces nobles paroles à Henri de Navarre :

Toi, prince prisonnier, témoin de ces merveilles,
Tu as de tels discours enseigné nos oreilles;
On a vu à la table, en public, tes cheveux
Hérisser, en contant tels accidents affreux :
Si un jour, oublieux, tu en perds la mémoire,
Dieu s'en souviendra bien, à ta honte, à sa gloire!

Les expiations qui suivirent ces massacres, quand les agneaux furent devenus lions, comme s'exprime Agrippa; en d'autres termes, les succès du protestantisme se relevant en armes, et victorieux à Coutras, Arques et Ivry, tels sont les détails qui remplissent les dernières pages de ce livre, composé jusqu'au bout de souvenirs de notre histoire associés à des fictions allégoriques. En regrettant que ce mélange n'y soit pas exempt de quelque obscurité, on ne refusera pas d'accepter l'avis de l'éditeur primitif qui l'a jugé, « à raison de son style, plus tragique et plus hardi que les autres. » Il est curieux aussi de rappeler, d'après le même témoignage, que ce chant fut l'occasion d'une savante dispute entre les amis de d'Aubigné. Rapin, l'un des collaborateurs de la *Satire Ménippée*, y blâmait l'invention des tableaux que nous avons fait connaître, et sa raison était « que nul n'avait encore entrepris de peindre les affaires de la terre au ciel, mais bien les célestes en terre. » L'auteur alléguait au contraire, pour se défendre, les fictions d'Homère, de Virgile, et, tout récemment, du Tasse, qui ont représenté le ciel prenant part aux querelles des hommes. On choisit donc à ce sujet des arbitres, entre lesquels était Scévole de Sainte-Marthe, et qui se prononcèrent en faveur de notre poète.

Si l'allégorie, plus ou moins à propos employée, domine dans le livre des *Fers*, la théologie a le dessus dans le livre qui lui succède et qui est intitulé *Vengeances*. D'Aubigné leur fait appel par cette

Digitized by Google

apostrophe, où se peint toute la violence de l'homme et du temps :

Venez justes vengeurs, vienne toute la terre
A ces Caïns français, d'une immortelle guerre,
Redemander le sang de leurs frères occis;
Qu'ils soient connus partout aux visages transis!....

Bien plus, les vengeurs que réclame Agrippa, ce ne sont pas seulement des hommes; c'est Dieu même et ses foudres, comme il en avertit ses lecteurs : car quoiqu'il se donne pour un chrétien fervent, il ne faut assurément pas compter parmi ses vertus l'oubli des injures. Ce chant suffirait pour nous l'apprendre, grâce à la joie farouche avec laquelle il expose, en les interprétant au gré de sa passion, les terribles jugements de la colère divine. Il est même tellement dominé par l'esprit de parti, que son éditeur n'a pas dissimulé qu'on en pouvait blâmer, dans ce passage, l'empreinte trop manifeste. On n'ignore point, d'ailleurs, que les âmes exaltées sont celles dont notre écrivain a recherché et obtiendra le plus le suffrage. Il ne laisse pas, avant que sa rude énergie éclate dans toute sa liberté, de montrer une gravité qui lui est trop peu ordinaire, en débutant par une invocation à la source de toutes les lumières, dont on ne peut s'approcher, selon lui, qu'avec un cœur qui a conservé ou reconquis la pureté de l'enfance. Les vers suivants, pleins de douceur et de naturel, témoigneraient au besoin de quelle heureuse variété de tons d'Aubigné, plus circonspect et plus lent dans ses travaux, eût été capable. O Seigneur! dit-il,

Si je n'ai or ni myrrhe à faire mon offrande,
Je t'apporte du lait : ta douceur est si grande,
Que de même œil et cœur tu vois et tu reçois
Des bergers le doux lait et la myrrhe des Rois.

Ce qu'Agrippa demande à Dieu, c'est de lui prêter les clartés et l'inspiration de son esprit :

D'un saint enthousiasme appelle aux cieux mon âme,
Mets au lieu de ma langue une langue de flamme.

Cet enthousiasme, cette langue de flamme, qui ne lui feront pas défaut, le poète les consacrera à combattre les adversaires de l'Eglise du Christ, et à proclamer les châtiments qui les ont atteints, avec les assauts dont elle a jadis triomphé. Dans ce but, il rétrograde jusqu'aux premiers jours du monde, et il prouve que les ennemis des serviteurs de Dieu n'ont jamais joui de l'impunité. Il passe ensuite aux persécutions du Christianisme naissant, dont il retrace l'histoire tout entière; et c'est pour constater qu'elles ont toujours été funestes à ceux qui les ont ordonnées, et que nul ne s'est attaqué au nom ou aux œuvres du Seigneur, sans être victime de sa folle audace. L'exemple des Jé-

Digitized by Google

sabel, des Nabuchodonosor, des Hérode, des Néron et des Domitien, atteste donc assez à quelle récompense doivent s'attendre ceux qui, dans l'époque contemporaine, se sont faits les imitateurs de ces tyrans qu'il interpelle avec bravade :

Sortez, persécuteurs de l'Eglise première,
Et marchez enchaînés au pied de la bannière
De l'agneau triomphant; vos sourcils indomptés,
Vos fronts, vos cœurs si durs, ces fières majestés,
Du lion de Juda honorent la mémoire,
Traînés au chariot de l'immortelle gloire.

Ici, d'Aubigné remplit le rôle de *grand justicier*, dont il se croyait revêtu par sa conscience : il énumère ceux qui, avec l'intolérance de ce siècle, arme commune alors à toutes les religions, ont prétendu comprimer l'accroissement du protestantisme; et, à côté des crimes qu'il leur reproche, il place les peines qu'ils ont encourues. Il raconte les morts lamentables de Pontcher, le chef de la chambre ardente, de l'inquisiteur Lambert, de Crescence, de Bézigny, de Cosseins, de Revet, et de bien d'autres, non moins obscurs, qu'il voue à l'infamie dans ses vers. Entre les personnages connus, on remarque deux cardinaux, Polus, et surtout Charles de Lorraine, dont la fin est peinte des couleurs les plus dramatiques. Telle est, du reste, la multiplicité des scènes effrayantes qui assiégent son souvenir et qu'il prodigue, que la satiété et la fatigue lui arrachent ce cri :

Maint exemple me cherche, et je ne cherche pas
Mille nouvelles morts, mille étranges trépas
De nos persécuteurs : ces exemples m'ennuient;
Ils poursuivent mes vers et mes yeux qui les fuient.

En terminant, il croit avoir besoin, et non sans quelque raison, de s'excuser d'avoir rempli tout un livre de ces sombres détails :

J'ai crainte, mon lecteur, que tes esprits lassés
De mes tragiques sens aient dit : c'est assez;
Certes, ce serait trop, si nos amères plaintes
Vous contaient des romans les charmeresses feintes :
Je n'écris point pour vous, enfants de vanité.....

Les *enfants de vérité*, pour qui seuls il écrit, jouiront, comme se le persuade l'irascible d'Aubigné, des vengeances du Très-Haut, dont il a voulu ne leur laisser rien ignorer : encore ne serait-il pas satisfait, s'il ne montrait étendues au-delà de ce monde les expiations qu'il a déjà si longuement retracées.

Tel est l'objet du septième livre, du livre final, qui renchérit sur les précédents par la fougue d'une imagination emportée. L'auteur, avec la teinte biblique qui lui est ordinaire, s'adresse encore à l'Eternel, et il le supplie d'animer de son esprit, pour l'enseignement des autres

Digitized by Google

hommes, la voix de son serviteur : que par elle Dieu réveille de leur langueur ceux qui sommeillent, qu'il éclaire ceux dont les yeux sont fermés, mais surtout qu'il confonde ceux qui osent, en combattant son église, entrer en lutte avec lui. Parmi ces derniers, son indignation poursuit de préférence les faibles et les lâches dont la connivence enhardit le crime en le tolérant; c'est à leur mollesse, complice de la tyrannie, qu'il impute le triomphe des ennemis de son parti :

Je vous en veux, à vous, bâtards ou dégénères,
Lâches cœurs qui léchez le sang frais de vos pères
Sur les pieds des tueurs. . . . . .

Contre ces fils, qui se sont faits *les valets des bourreaux* pour éviter leurs coups, d'Aubigné évoque le spectre des victimes, prêt à se dresser pour demander compte de leur abandon. Vainement, par un tardif repentir, se réfugieront-ils dans la prière; vainement se couvriront-ils des liens de parenté qu'ils avaient brisés : en présence du trône de Dieu, leur dit le poète,

Vos pères de ce temps seront alors vos juges.

C'est là le fruit détestable de la corruption et de l'ignorance, dans lesquelles ont été nourries leurs jeunes années :

On vous a dérobé de vos aïeux la gloire,
Imbu votre berceau de fables pour histoire;

mais que n'ont-ils eu quelque chose de la vertu de ce Scanderbeg, qui, élevé parmi les infidèles, après avoir *humé* le spectacle de leurs erreurs et de leur puissance, se retourna contre eux et leur fit expier les leçons qu'ils lui avaient données !

D'Aubigné, dans sa haine implacable des apostats, ne se contente pas de redoubler les menaçantes apostrophes qu'il leur adresse; il enveloppe dans ses imprécations les villes et les Etats qui, servant leurs projets, ont fait la guerre à la Réforme :

Cités ivres de sang et encore altérées,
Qui avez soif de sang et de sang enivrées,
Vous sentirez de Dieu l'épouvantable main;
Vos terres seront fer et votre ciel d'airain...

Les Parisiens, qu'il déclare *traîtres et massacreurs des prophètes*, sont en particulier l'objet de ses invectives : il leur prédit mille maux, juste suite de leur cruelle impiété; et ces maux d'ici-bas, que sont-ils eux-mêmes, s'écrie bientôt Agrippa, auprès de ceux que l'Enfer tient en réserve pour les réprouvés ?

Ce ne sont que miroirs des peines éternelles :
O quels seront les corps dont les ombres sont telles !

Selon d'Aubigné, l'âme de l'homme, *cet hôte de l'Eternité* ainsi

Digitized by Google

qu'il l'appelle, le représente à jamais; à jamais elle est destinée à porter la responsabilité de ses actions.

Après l'expression enthousiaste de ces hautes vérités morales, l'auteur n'aspire à rien moins qu'à offrir aux regards « le grand tableau peint par Ézéchiel, » la résurrection. Il va, embouchant la trompette de l'archange, nous faire assister à la fin des siècles et nous montrer, dans un langage bizarre, mêlé de trivialités et de sublimes hardiesses, le genre humain se rassemblant sous les yeux de Dieu sur les débris des mondes détruits :

La terre ouvre son sein; du ventre des tombeaux
Naissent des enterrés les visages nouveaux :
Tous sortent de la mort comme l'on sort d'un songe.
Dieu paraît. . . . . .
. . . . . .
Le ciel neuf retentit du son de ses louanges;
L'air n'est plus que rayons, tant il est semé d'anges :
Tout l'air n'est qu'un soleil; le soleil radieux
N'est qu'une noire nuit au regard de ses yeux.

Interprète des décrets divins, d'Aubigné ne craint pas de faire le discernement des boucs et des brebis, entre lesquels il prétend partager les récompenses et les peines : c'est cette grande scène du jugement dernier qui couronne les *Tragiques;* et nulle part, on peut l'affirmer en toute assurance, l'originalité du poète n'est plus vivement empreinte. A l'aspect du fils de l'homme, que les méchants avaient jadis lié et qui maintenant se présente à eux « les mains hautes, » à l'aspect de ce juge, dont « les sévères sourcils viennent compter les fautes des coupables, » il s'écrie :

Voici le grand héraut d'une étrange nouvelle,
Le messager de mort, mais de mort éternelle.
Qui se cache, qui fuit devant les yeux de Dieu?
Vous, Caïns fugitifs, où trouverez-vous lieu?
Quand vous auriez les vents collés sous vos aisselles
Ou quand l'aube du jour vous prêterait ses ailes,
Les monts vous ouvriraient le plus profond rocher,
Quand la nuit tâcherait en son sein vous cacher,
Vous enceindre la mer, vous enlever la nue,
Vous ne fuiriez de Dieu ni le doigt ni la vue.

Contre les coupables tout s'élève, et leurs crimes inscrits en traits de feu sur leur visage, et les cris des innocents qu'ils ont accablés, et tous les éléments qu'ils ont fait servir à leurs vengeances, et la nature entière indignée de leurs attentats, et tous les êtres de la création que leur tyrannie a profanés, et, plus que tout le reste, le livre de vérité où le passé est gravé en caractères ineffaçables. Alors les puissances

Digitized by Google

terrestres s'humilient, forcées de reconnaître leur néant; et d'Aubigné, fidèle à sa haine du Saint-Siége, fait voir parmi ces grands dépossédés un pape, qui s'accuse d'avoir autrefois tenu ce fier langage :

Rois et reines viendront au siége où je me sieds,
Le front en bas, lécher la poudre sous mes pieds.
Mon règne est à jamais, ma grandeur éternelle;
Pour monarque me sert l'église universelle :
Je maintiens le papat tout-puissant en ce lieu,
Où, si Dieu je ne suis, pour le moins vice-Dieu.

En outre, dans un monceau qu'il entasse aux pieds du chef des catholiques, Agrippa confond insolemment des tiares, des mitres, des chapes, et jusqu'à cette pantoufle « qu'ont baisée tant de rois. » La sentence divine est enfin prononcée; et, tandis que les fidèles entendent avec ravissement ces paroles :

Venez race du ciel, venez élus du père,
Vos péchés sont éteints : le juge est votre frère;

Les réprouvés frémissent, consternés par ce foudroyant arrêt :

Vous qui avez laissé mes membres aux froidures,
Qui leur avez versé injures sur injures,
Qui à ma sèche soif et à mon âpre faim
Donnâtes fiel pour eau et pierre au lieu de pain,
Allez, maudits, allez grincer vos dents rebelles
Au gouffre ténébreux des peines éternelles —.
Lors ce front, qui ailleurs portait contentement,
Porte à ceux-ci la mort et l'épouvantement....

Quelle énergie le poète ne déploie-t-il pas aussi en exprimant leur supplice par cette suite pressée d'apostrophes !

Votre âme, à sa mesure, enflera de souci.
Qui vous consolera ? L'ami qui se désole
Vous grincera les dents au lieu de la parole.
Les saints vous aimaient-ils ? Un abîme est entr'eux;
Leur chair ne s'émeut plus : vous êtes odieux.
Mais n'espérez-vous point fin à votre souffrance?
Point n'éclaire aux Enfers l'aube de l'espérance.
Transis, désespérés, il n'y a plus de mort
Qui soit pour votre mer des orages le port.
Que si vos yeux de feu jettent l'ardente vue
A l'espoir du poignard, le poignard plus ne tue.
Que la mort, direz-vous, était un doux plaisir!
La mort morte ne peut vous tuer, vous saisir.
Voulez-vous du poison ? En vain cet artifice;
Vous vous précipitez ? En vain le précipice.
Courez au feu brûler : le feu vous gèlera.
Noyez-vous : l'eau est feu, l'eau vous embrasera.

Digitized by Google

La peste n'aura plus de vous miséricorde.
Etranglez-vous : en vain vous tordez une corde.
Criez après l'enfer : de l'enfer il ne sort
Que l'éternelle soif de l'impossible mort.....

On connaît de semblables accents d'un autre cœur indomptable, d'un autre proscrit, l'auteur de la *Divine Comédie*. Certains traits paraissent annoncer ici que notre auteur n'avait pas été étranger au commerce de Dante et ne sont pas indignes de ce modèle. Jamais, peut-être, l'éternité des peines qui attendent les méchants n'a été rendue d'une manière plus effrayante ; et ce passage, avec quelques-uns de ceux que nous avons cités d'Agrippa, mériterait d'être invoqué comme argument à l'appui de cette thèse, qu'il ne serait ni déplacé ni difficile d'établir : c'est qu'il est arrivé plus d'une fois à un génie vigoureux, même avant les époques de maturité et de perfection des littératures, d'atteindre, par le bonheur soudain d'un élan inspiré, le plus haut degré du beau dans la pensée et dans l'expression.

Avec une souplesse de talent qui est chez lui trop rare, d'Aubigné oppose, par un contraste d'un effet puissant, à cette peinture des châtiments de l'enfer, la description du bonheur des élus ; c'est là le couronnement de son ouvrage :

Saint, saint, saint, le Seigneur, ô grand Dieu des armées !
De ces beaux cieux nouveaux les voûtes enflammées
Et la nouvelle terre, et la neuve cité,
Jérusalem la sainte, annoncent ta bonté !
Tout est plein de ton nom : Sion la bienheureuse
N'a pierre dans ses murs qui ne soit précieuse,
Ni citoyen que saint, et n'aura pour jamais
Que victoire, qu'honneur, que plaisir et que paix.
Là, nous n'avons besoin de parure nouvelle ;
Car nous sommes vêtus de splendeur éternelle :
Nul de nous ne craint plus ni la soif ni la faim,
Nous avons l'eau de grâce et des anges le pain.
. . . . . .
Là, sans tache on verra les amitiés fleurir :
Les amours d'ici-bas n'étaient rien que haïr,
Au prix des hauts amours dont la sainte harmonie
Rend une âme de tous en un vouloir unie.....

Bien que nous n'ayons pas eu la prétention de conduire le lecteur dans tous les détours du labyrinthe souvent très compliqué que présentent les *Tragiques*, nous croyons avoir assez fait connaître par notre analyse le contenu de ce singulier poème, dont l'étendue semble d'autant plus grande qu'il ne renferme aucun intérêt d'action, aucun épisode qui ranime l'attention fatiguée. On y regrette de plus, dans les

Digitized by Google

développements, l'absence de l'ordre, cette beauté, cette grâce suprême des productions de l'esprit, a dit Horace :

Ordinis hæc virtus erit et venus, aut ego fallor....

Doué d'une force supérieure dans l'invention, Agrippa n'a pas possédé suffisamment l'art de la bien dispenser. Mais, comme il est incontestable qu'on lui peut emprunter de nombreuses beautés de détail, nous achèverons de donner une juste idée de l'œuvre et du poète, en citant quelques-unes de celles qu'il est aisé de détacher et que nous n'avons pas eu l'occasion de rencontrer jusqu'ici. Dans ce nombre, mentionnons d'abord beaucoup de vers frappants, de généreuses pensées ou de sages maximes, telles que la suivante, placée dans la bouche de la vertu personnifiée :

A moi-même je suis de moi-même le prix;

et celles-ci, d'une admirable vérité, que proclament l'expérience et l'histoire :

Quand l'orgueil va devant, suivez-le bien à l'œil,
Vous verrez la vengeance aux talons de l'orgueil...
Lorsque Dieu veut livrer les princes en servage,
Pour la première pièce, il ôte le courage.

Une mâle élévation respire dans ces conseils adressés à l'homme sur la direction de sa vie :

Chacun de tes jours tende au dernier de tes jours;
De qui veut vivre au ciel l'aise soit la souffrance,
Et le jour de la mort celui de la naissance!

Ou bien encore, dans cette exhortation d'un enfant, condamné pour sa foi, et animant ses compagnons d'infortune à suivre les exemples des martyrs :

Marchons sur leurs desseins ainsi que sur leurs pas.
Nos péchés ont chassé tant de braves courages :
On ne veut plus mourir pour les saints témoignages.
De nous s'enfuit la honte et s'approche la peur;
Nous nous vantons de cœur et perdons le vrai cœur.....

Comme toutes les grandes idées qui frappent l'imagination, l'idée de Dieu,

Qui prédit les effets dès le naître des choses,

inspire surtout d'Aubigné avec bonheur, on a pu déjà le remarquer. Quand il le peint courroucé contre les crimes des mortels, il rappelle le Jupiter irrité d'Homère ou de Virgile, dont le sourcil froncé fait trembler tout l'univers, ou plutôt il reproduit quelque chose de la sublime gravité des Saintes Ecritures. Voyez ce Dieu menaçant se lever soudain pour arracher son sanctuaire aux profanations de l'impiété :

Digitized by Google

A l'éclair de ses yeux,
Les cieux se sont fondus; tremblant, suant de crainte,
Les hauts monts ont croulé [1]. Cette majesté sainte,
Paraissant, fit trembler les simples éléments
Et du monde ébranlé les stables fondements.

La vigueur du caractère de l'écrivain se reflète également dans son langage, soit qu'il interpelle ainsi des juges prévaricateurs :

Rendez-vous la justice ou si vous la vendez ?

et qu'il les cite ensuite devant le tribunal suprême : vos trésors et vos chicanes, leur demande-t-il avec ironie,

Serviront-ils vers Dieu, qui tiendra ses grands jours [2] ?

soit qu'il reproche à ces financiers arrogants, dont le règne commençait en France,

De souffrir mendier la main qui tient les armes.

Cette énergie de d'Aubigné n'est jamais plus manifeste que là où il faut flétrir des crimes. Raconte-t-il le massacre des chefs du protestantisme, il les montre assaillis

Par les lièvres fuyards, armés à millions,
Qui tremblaient en tirant la barbe à ces lions ;

parle-t-il d'un assassin, victime à son tour d'une affreuse mort, il l'apostrophe en ces termes :

Tu criais, on riait; la pitié t'abandonne :
Nul ne t'en avait fait, tu n'en fis à personne.

Avec une concision pleine de sens, qui se joint parfois chez d'Aubigné à la force du style, il raille ce qu'a de puéril, chez beaucoup d'hommes, la peur de mourir :

Pour une heure de mort avoir vingt ans de crainte !

Veut-il peindre l'amour du fils de Dieu pour les hommes : Jésus, dit Agrippa,

En donnant sa vie
Fut le prêtre, l'autel, et le temple et l'hostie.

Il exprime avec non moins de justesse la situation où les élus puiseront leur bonheur :

L'âme ne souffrira les doutes pour choisir,
Ni l'imperfection que marque le désir;

C'est-à-dire sont émus, agités : de l'italien *crollare*.

Allusion à ces assises extraordinaires de la justice royale, qui, jusqu'au dix-septième siècle, avaient pour but de rétablir, comme on le sait, à certains intervalles le respect de la loi et même la sécurité dans les provinces.

Digitized by Google

et définit à merveille la faiblesse déplorable du respect humain, lorsqu'il plaint

Ces infirmes de cœur,
Qui, par peur des humains, de Dieu perdent la peur.

Quant aux expressions d'un effet pittoresque, elles abondent dans les *Tragiques*. Un trait suffit à l'auteur pour découvrir toute la perversité de son siècle :

On berce en leurs berceaux les enfants et le vice.

Le mauvais emploi des années de sa jeunesse est vivement exprimé dans ces deux vers :

J'ai adoré les rois, servi la vanité,
Etouffé dans mon sein le feu de vérité...

Au milieu des scènes de carnage que propageaient les fureurs religieuses, il nous apitoie sur de petits enfants, qui, pour échapper à la mort,

Embrassaient les genoux des tueurs de leurs pères;

puis sur des vieillards, à la tête blanchie, dont le meurtre inutile lui arrache ce cri :

C'était faire périr une nef dans le port.

D'Aubigné possède à un haut degré ce don de peindre, propre aux écrivains d'élite : on a pu le reconnaître à plusieurs personnifications, entre lesquelles se distingue celle des principaux vices des mortels. Il faut remarquer aussi comme il stigmatise les parjures et les apostats,

De qui les genoux las, les inconstances molles,
Ploient au gré des vents, aux pieds de leurs idoles;

comme il assimile la reine-mère à un monstre, dont le souffle empoisonné répand partout la corruption et la mort :

Elle halène les fleurs;
Les fleurs perdent d'un coup la vie et les couleurs.

C'est avec finesse et vérité que d'Aubigné caractérise la persécution dirigée contre l'Eglise par l'*ingénieux* Julien :

Il ne tacha de sang sa robe ni sa main;
Il avait la main pure et n'allumait les flammes :
Ses couteaux et ses feux n'attaquaient que les âmes.
Il n'entamait les corps, mais privait les esprits
De pâture de vie; il semait le mépris
Aux plus volages cœurs, étouffant par la crainte
La sainte déité dedans les cœurs éteinte.

On relèvera encore un relief de diction, peu commun pour le temps, dans cette description qui rappelle quelques-uns des plus beaux vers de l'*Athalie* de Racine :

Digitized by Google

Jésabel, altérée et puis ivre de sang,
Flambeau de ton pays, piège de la noblesse,
Peste des braves cœurs, que servit ta finesse?
De ton sein sans pitié ce cœur chaud fut ravi,
Lui qui n'avait été de meurtres assouvi....
Vivante, tu n'avais aimé que le combat;
Morte, tu attisais encore le débat
Des chiens grondant entr'eux.....
Le dernier appareil de ta feinte beauté
Ne te servit de rien [1].....

Il serait facile de multiplier ces sortes de citations où éclatent des traits vifs de sentiment, des coups de pinceau à la Régnier, un esprit d'observation remarquable et d'autres qualités non moins précieuses; mais, sans pousser plus loin ces extraits, ne semblera-t-il pas que beaucoup des vers que nous avons rapportés, dont le tour franc et nerveux annonce Corneille, expliquent ou plutôt excusent la confiance d'Agrippa, qui disait à son ouvrage :

Tu as pour support l'équité,
La vérité pour entreprise,
Pour loyer l'immortalité?

Toutefois, nous devons l'ajouter en vue de maintenir les principes éternels du goût, pour rendre immortels une œuvre ou un auteur il ne suffit pas de quelques beautés çà et là répandues ou même de traits sublimes. Il faut, avant tout, l'alliance étroite et continue de l'imagination avec la raison, qui en règle la marche et en prévient les écarts; il faut, pour emprunter le langage de Bossuet [2], « que la hardiesse qui convient à la liberté soit mêlée à la retenue qui est l'effet du jugement et du choix. » C'est ce qui n'a pas lieu dans les *Tragiques*, puisque, comme on l'a vu, d'Aubigné obéit sans discernement, loin de lui commander, à la fougue de son imagination surexcitée. De là les taches multipliées qui déparent son livre : ce n'est qu'un corps disproportionné dans lequel s'aperçoivent partout, suivant l'expression d'Horace, *disjecti membra poetæ*. Or l'immortalité, et à juste titre, n'est que le loyer des poèmes, où l'esprit et le cœur, également satisfaits, ne puisent que de sages et de nobles inspirations; elle n'est que le partage des écrivains qui, se respectant toujours ainsi que le lecteur et se corrigeant toujours, résistent à leurs premiers mouvements et mûrissent par la réflexion les produits de leur pensée.

[1] Un autre passage des *Tragiques* réveille le souvenir d'Esther, prévalant par sa vertu contre les artifices d'Aman. On trouve enfin sur Néron deux vers d'Agrippa, dont la pensée sera reproduite par l'auteur de *Britannicus :*

Miroir de cruauté, duquel l'infâme nom
Retentira cruel quand on dira Néron...

[2] *Remerciment à l'Académie.*

Digitized by Google

Les *Tragiques*, dans presque toute leur étendue, ne sont qu'une improvisation hardie : ce qui l'atteste, ce n'est pas seulement l'incohérence de la conception générale ; le style abrupte de l'auteur, dans ses inégalités et ses soubresauts, n'accuse pas moins de précipitation. Bien qu'Agrippa ait survécu à Malherbe et qu'il ne soit mort que six ans avant qu'on applaudît le *Cid* sur notre théâtre, trop souvent il semble reculer par le langage vers les membres de la Pléiade. On dirait, en plus d'une rencontre, que les heureux changements qu'avait accomplis notre idiome dans la première partie du dix-septième siècle n'ont pas existé pour lui. C'est que le souffle de progrès, qui venait de l'Ile de France et de Paris, n'était encore qu'imparfaitement arrivé jusqu'au fond de la province où résida longtemps d'Aubigné, et surtout jusqu'à Genève. Dès ce moment aussi avait été faite en grande partie chez nous, pour les besoins de la langue poétique, cette séparation des termes bas et des termes choisis qu'on a plus d'une fois attaquée sans pouvoir la détruire, parce qu'elle est, sauf les exagérations, éminemment appropriée à la distinction de l'esprit français : mais cette séparation elle-même demeura toujours inconnue à d'Aubigné.

Loin de repousser aucune des libertés que notre ancienne poésie revendiquait comme autant de priviléges, il avait pour les vieux mots une tendresse qui tenait à son patriotisme, et qu'il s'honorait de partager avec Ronsard[1]. Avec ce dernier, il inclinait pareillement du côté de termes plus récents, qu'on se plaisait à tirer du grec, dans la vogue de cet idiome classique. Ainsi désigne-t-il l'injustice par le nom d'*Ubris*, les prières, par celui de *Lites ;* et les deux vers suivants montrent en lui un digne élève de l'auteur de la *Franciade* ou de l'helléniste Henri Estienne :

Pachuderme[2] de corps, d'un esprit indompté,
Astorge[3], sans pitié, c'est la stupidité.

Auprès de ces innovations que le bon sens public n'a pas consacrées, on en trouve d'autres, chez Agrippa, qui sont relatives à la

[1] Comme on critiquait chez d'Aubigné quelques termes vieillis, rapporte son éditeur (préface des *Tragiques*), « il rappelait que le bonhomme Ronsard, lequel il estimait par-dessus son siècle en sa profession, disait quelquefois à lui et à d'autres : Mes enfants, défendez votre mère de ceux qui veulent faire servante une demoiselle de bonne maison. Il y a des vocables qui sont français naturels, qui sentent le vieux, mais le libre et le français. Je vous recommande par testament que vous ne laissiez point perdre ces vieux termes, que vous les employiez et défendiez hardiment contre des marauds qui ne tiennent pas pour élégant ce qui n'est point écorché du latin et de l'italien, et qui aiment mieux dire *collauder*, *contemner*, *blasonner*, que *louer*, *mépriser*, *blâmer*. »

[2] Epais (m. à m. au cuir épais).

[3] Indifférent. — Ailleurs d'Aubigné parle d'un corps plein de *dyscratie*, ce qui signifie d'un mauvais tempérament, et d'un cœur *antochire*, en d'autres termes qui s'immole lui-même. Il a des périphrases aussi bizarres que celles de Ronsard, par exemple lorsqu'il montre les Alpes, au passage d'Annibal, arrosées *des feux d'aigre humeur*, c'est-à-dire de vinaigre.

Digitized by Google

facture du vers, et qui devaient prévaloir ou plutôt reparaître de nos jours. Telles sont ces coupes brusques, favorables à la souplesse et à la variété du style poétique :

> Le sage justicier est traîné au supplice;
> Le malfaiteur lui fait son procès : *l'injustice*
> Est principe de droit. . . . .

Si nous avions le loisir d'insister sur ces points, un fait piquant que nous nous flatterions d'établir, c'est que pour certains procédés de versification, tels que la suppression de l'hémistiche, l'enjambement, etc., ce que l'on a pris dans notre époque pour des nouveautés hardies, n'était autre chose que des archaïsmes imités de nos devanciers.

En résumé, s'il est vrai que Balzac ait bien défini Ronsard en disant qu'il ne renfermait que les éléments d'un poète, au lieu d'être un poète complet, cette définition ne s'appliquera pas avec moins de raison à l'auteur des *Tragiques*, dont les défauts égalent les qualités, ce qui n'est pas donner une petite idée des uns et des autres. Nous avons montré sa puissance et sa fécondité d'invention, sa dignité et sa vigueur de pensée, sa verve tour à tour solennelle et familière, nous lui avons emprunté des exemples nombreux de ces alliances originales de mots qui frappent l'esprit par la vivacité des antithèses. On peut, tout aussi justement, lui reprocher de l'emphase, de la tension, de la subtilité et de la recherche, défauts qui abattent la force des passages les plus nerveux et corrompent le sentiment des plus pathétiques. Ce qui le rend surtout obscur et difficile à lire, c'est sa prédilection pour les allégories, si fort en honneur chez nos vieux poètes. Mais, comme l'énergie et l'éclat se nuisent par leur excès même, les fictions chez Agrippa sont trop multipliées pour ne pas se gêner entre elles. De là quelque chose de confus, entre tant de points lumineux qui appellent l'œil à la fois. Dans un poème, ainsi que dans un tableau, il faut quelques figures et quelques groupes distincts sur lesquels se concentre l'attention, sans être disputée par une foule d'objets divers, sans que les couleurs trop vives et heurtées éblouissent et troublent les regards. Enfin, il lui a manqué, plus que toute autre chose, la sûreté du jugement, et cette lenteur prudente du travail, *limæ labor et mora*, que recommande l'antiquité [1]. Quant au goût, dont la principale règle est la sage dispensation des qualités dans l'art d'écrire, ce n'est pas chez lui seulement, c'est dans toute son époque qu'il en faut noter l'absence; et cette remarque est de l'un de nos plus judicieux critiques [2] : « Le seizième siècle eut tout, tout hormis ce seul petit fruit

[1] « Les plus gentilles des pièces de d'Aubigné, dit l'éditeur des *Tragiques*, sortaient de sa main ou à cheval ou dans les tranchées; mais ce qui nous fâchait le plus, c'était la difficulté de les lui faire relire. »

[2] M. Sainte Beuve, article sur Gabriel Naudé.

Digitized by Google

assez capricieux, qui ne vient, on ne sait pourquoi, qu'à de certaines saisons et à de certaines expositions du soleil, je veux dire le bon goût, ce présent des grâces. »

Comme du Bartas, que les calvinistes plaçaient à côté ou même au-dessus de Ronsard, et qui peut, on l'a déjà dit, être comparé sous plusieurs rapports à l'auteur des *Tragiques*, d'Aubigné parle souvent *ore rotundo*: mais, dénué en général de flexibilité et de mesure, il n'a pas le *molle atque facetum* qui complète le véritable poète. En d'autres termes, tous deux ont possédé à un haut degré l'invention et la force; l'harmonie poétique et parfois la grandeur et la majesté des images ne leur ont pas été étrangères: mais, ce qui fait surtout vivre les ouvrages parmi nous, l'élégance et la grâce leur ont été habituellement refusées.

Pour les imitations des anciens, elles ne laissent pas d'être assez fréquentes dans ce poème, comme dans les autres œuvres d'Agrippa. Il a notamment emprunté, par affinité de génie, plus d'un trait énergique à l'auteur de la *Pharsale*, en s'inspirant du tableau des proscriptions romaines dans la peinture de nos malheurs, soit qu'il montre le crime devenu si vulgaire, qu'on avait peur ou honte de n'y pas prendre part :

Il n'est garçon, enfant, qui quelque sang n'épanche,
Pour n'être vu honteux s'en aller la main blanche;

soit qu'il nous intéresse au sort de jeunes et tendres victimes, tombant sous le poignard des assassins :

Mais quel crime, avant vivre, ont-ils pu encourir ?
C'est assez pour mourir que de pouvoir mourir[1].

D'Aubigné se rapproche aussi de Juvénal, dont il reproduit quelques idées; et il n'est pas rare qu'il offre des traces de son commerce avec Tacite : les pensées qu'il lui prend sont, par excellence, de celles qui plaisent aux âmes généreuses, comme lorsqu'il voue au mépris la race toujours renaissante de ces hommes,

Serviles pour gagner la domination[2].

Des maximes de ce genre, fréquemment répandues dans les *Tragiques*, ne pouvaient manquer de blesser les ennemis de la franchise hardie dont se targuait Agrippa. Aussi, non contents de signaler dans son œuvre l'empreinte de cet esprit d'opposition qui lui fut ordinairement reproché, plusieurs allèrent-ils jusqu'à prétendre que ce manifeste du parti calviniste respirait la haine de la monarchie. Il est vrai qu'il y professe pour les tyrans une aversion profonde; mais, en attaquant

[1] Cf. *Phars.*, II, 108 et 113.
[2] Tacite a dit, *Hist.*, I, 36 : « Omnia serviliter pro dominatione. »

Digitized by Google

l'abus du pouvoir royal, il n'avait garde d'en condamner l'exercice; il ne le jugeait nullement inconciliable avec le bonheur des peuples[1]. Toutefois, les imputations dirigées contre l'auteur des *Tragiques* parvinrent jusqu'aux oreilles de Henri IV, qui fit subir là-dessus à son écuyer un interrogatoire sévère, dont il sortit à son avantage. On dit même que le prince, qui avait été l'un des premiers lecteurs de l'œuvre inédite, l'ayant relue avec le désir de s'éclairer sur les soupçons qui lui avaient été suggérés, reçut de cet examen une impression contraire à celle qu'on avait souhaitée. Henri IV n'était pas homme à se formaliser des injures adressées aux tyrans, et à prendre fait et cause pour eux. Il lui suffisait de savoir que la royauté, telle qu'il en comprenait et remplissait les devoirs, n'avait pas un adversaire dans Agrippa, dont les vers qui suivent expriment avec noblesse les sentiments à cet égard :

Servir Dieu, c'est régner; ce règne est pur et doux.
Rois de septentrion, heureux princes et sages,
Vous êtes souverains qui ne devez hommages,
Et qui ne voyez rien entre le ciel et vous!

D'Aubigné ne voulait donc pas, et nous l'excuserons sans peine, qu'il y eût entre les rois et les sujets ces intermédiaires, décriés sous le nom de mignons ou de favoris, qui ont si souvent empêché les uns et les autres de se connaître et de s'aimer. Pour cimenter leur union, pour la resserrer par les liens, alors trop relâchés, d'une affection et d'une confiance mutuelles, il demandait que la loi régnât à côté du souverain, il repoussait ces influences occultes qui, sous prétexte de servir l'autorité suprême, aspirent à la dominer : un roi qui obéît à Dieu et à Dieu seul, tel fut toujours, en politique, le vœu ou le rêve d'Agrippa. Son idéal est un Louis XII, plus habile ou plus heureux guerrier, mais non moins désireux de réduire les tailles et d'alléger les autres charges qui pesaient sur le pauvre peuple.

En justifiant les intentions politiques de d'Aubigné, nous ne prétendons aucunement, d'ailleurs, excuser la violence de son ouvrage ni en expliquer les obscurités très nombreuses. Le premier éditeur du poème n'avait garde de se les dissimuler, et en même temps qu'il promettait de combler les lacunes laissées dans les vers, il se portait fort d'éclairer par un commentaire tous les passages peu aisés à entendre. Par malheur, ce zèle louable se rebuta, effrayé sans doute des difficultés de l'entreprise, et le commentaire ne parut point. On

[1] Dans cet ouvrage, disait avec raison le premier éditeur, « vous verrez plusieurs choses contre la tyrannie, nulle contre la royauté. » Au reste, Agrippa avait prévu ces attaques, ce qui l'avait porté à exprimer le vœu que l'on attendît sa mort pour la publication de son œuvre, attendu qu'elle le ferait placer « parmi les républicains et turbulents ou même sur le rôle des fous. »

Digitized by Google

conçoit, d'après cela, que l'incertitude qui régnait sur la pensée de l'écrivain ait encouragé les suppositions des interprètes. Parmi les plus mal intentionnés il faut placer le second prince de Condé, qui, pour susciter un ennemi dangereux à l'auteur qu'il n'aimait pas, voulut persuader à l'un des principaux personnages de la cour qu'un livre des *Tragiques* était dirigé contre lui. Ce personnage jeta feu et flamme et mit tout en œuvre pour intimider d'Aubigné; mais il comprit bientôt qu'il n'y réussirait point et crut prudent de renoncer à ses vaines démonstrations.

Quoique l'épopée d'Agrippa ait été connue en partie ou en totalité avant cette époque, la première édition que nous en possédons n'est que de 1616[1]. Alors elle fut imprimée au *Désert*[2], et il sembla même que d'Aubigné, qui s'était très longtemps refusé à cette publication, n'y avait pas donné un entier consentement; car, si l'on en croit le titre, ce fut par l'artifice d'un de ses serviteurs ou de ses amis, qui s'intitule *le larron Prométhée*, que l'ouvrage vit le jour. Grâce à cette flamme ainsi *dérobée*, on s'était flatté de rallumer les ardeurs du zèle calviniste qui sommeillait; mais, après l'Edit de Nantes et la pacification du règne de Henri IV, ces provocations avaient heureusement perdu beaucoup de leur à-propos et de leur effet. Pour les idées comme pour le langage, ce poème parut donc suranné en naissant, malgré l'enthousiasme de quelques adeptes. De ce nombre fut la princesse Anne de Rohan, qui n'hésita pas à remercier *le subtil larron*, et, pour mieux dire, *le hardi preneur*, dans un sonnet où elle montrait d'Aubigné

Se rendant des neuf sœurs maître et non pas mignon,

et où elle le félicitait d'avoir transporté *le Parnasse dans Doignon*[3] et ravi d'une main puissante la lyre de Phébus.

L'auteur des *Tragiques* a témoigné, du reste, en les accompagnant d'une pièce assez bien sentie et assez bien frappée, qu'il n'avait pas été volé trop malgré lui, ou plutôt qu'il n'avait voulu, en paraissant se faire

[1] In-quarto. « Il semble résulter d'un passage de d'Aubigné, a dit M. Sainte-Beuve, que les *Tragiques*, au moins en partie, parurent et coururent anonymes vers 1593. C'est un problème que je propose aux bibliographes. » Ajoutons que nous n'avons rien trouvé qui nous permît de le résoudre.— Après l'édition de 1616, il y en a une autre, petit in-8°, sans noms d'imprimerie ni de ville, conforme d'ailleurs à la précédente, si ce n'est qu'elle porte le nom de d'Aubigné, qui avouait son livre; elle paraît être de 1630. Je ne connais que ces deux éditions, bien que quelques-uns aient affirmé qu'il en existait trois ou quatre, l'une d'elles étant de 1623. Gui Patin en mentionne même une, plus récente, « comme venant d'être publiée à Genève, et dont il demande un ou deux exemplaires; » mais il est à croire qu'il a été trompé. (Voy. ses *Lettres*, édit. Réveillé-Parise, t. II, p. 120 et 123.)

[2] C'est-à-dire, à Maillé. Le *Désert*, c'était le terme sacramentel, par lequel les protestants se plaisaient à désigner, en le déguisant, le lieu de leurs assemblées et surtout de leurs publications. On retrouve ce nom sur le frontispice de plusieurs des livres de cette époque et d'Agrippa en particulier.

[3] On a vu que c'était un des châteaux-forts de d'Aubigné.

Digitized by Google

arracher ses vers, que leur ajouter cet attrait propre aux choses à moitié interdites. Dans cette espèce de préface où il parlait à son œuvre, Agrippa faisait ainsi allusion à la rudesse de son accent :

Porte, comme au Sénat romain,
L'avis et l'habit du vilain
Qui vint du Danube sauvage,
Et montra hideux, effronté
De la façon non du langage,
La malplaisante vérité.

Il ne pouvait en outre se défendre, à la pensée des attaques qui attendaient son livre, d'un sentiment de pitié pour lui :

Pauvre enfant, comment parais-tu,
Paré de ta seule vertu?
Car, pour une âme favorable,
Cent te condamneront au feu;
Mais c'est ton but invariable
De plaire aux bons et plaire à peu.

Les poésies qu'il avait composées à un autre âge, d'Aubigné les rappelait en ces termes :

Bien que de moi déjà soit né
Un frère et plus heureux aîné,
Plus beau et moins plein de sagesse
(C'est l'enfant de mes premiers jours),
Tu peux instruire son aînesse;
Car son partage est en amours.

Puis, s'excusant de laisser voir le jour à ces fruits d'une veine plus sérieuse et de son arrière-saison, il attribuait ingénument cette faiblesse à celle que l'amour naturel au cœur des parents suppose et fait pardonner :

Ni la mère ni la nourrice
Ne trouvent point leurs enfants laids.

Il adressait enfin à son ouvrage cet adieu tendre et mélancolique :

Commence, mon enfant, à vivre
Quand ton père s'en va mourir.

Cette pièce suffirait pour prouver quelle juste importance d'Aubigné attachait aux *Tragiques* : aussi ne saurions-nous être surpris qu'un jeune et zélé littérateur ait conçu la pensée de nous rendre cette production d'un de nos auteurs les plus originaux[1]. Il faut le redire en

[1] On annonce, comme devant paraître prochainement, par les soins de M. Ludovic Lalanne, les *Tragiques* de d'Aubigné, qui feront suite à ses *Mémoires*. — D'uns autre côté, M. Mérimée doit aussi, dit-on, publier le *Baron de Fœneste*, avec une annotation qui ne peut manquer d'être ingénieuse. — L'époque présente, comme on voit, aura bien mérité de notre Agrippa.

Digitized by Google

effet : à ce talent, plein de fécondité autant que bizarre, qu'a-t-il manqué, sinon cet élément indispensable du génie, le sens droit, qui est dans l'ordre intellectuel la lumière des écrits, comme il est dans la pratique le maître de la vie humaine? Dans cette épopée satirique, où l'on voit, suivant une heureuse manière de l'apprécier, « l'esprit hébraïque respirer, pareil à cet esprit de Dieu qui flottait sur le chaos,» se mêlent, sur un fond incohérent, des inventions tour à tour extravagantes et admirables. Car, si la marche d'Agrippa est incertaine et sujette aux chutes, par quels bonds hardis ne s'élève-t-il pas tout à coup à la plus haute poésie? Quand la passion l'anime, quelle âpreté dans ses invectives! quelle verve d'impatience et de courroux! N'ayant rien de médiocre, mais extrême, dans le bien comme dans le mal, il représente la grandeur inégale et les brusques contrastes d'une civilisation généreuse mais inachevée. Les œuvres du poète, ainsi que celles du prosateur, attestent donc chez d'Aubigné une nature d'élite qui, se produisant à un autre temps ou placée dans des circonstances plus favorables à sa culture, eût porté sans aucun doute des fruits excellents [1].

Un recueil de vers détachés, les *Petites Œuvres mêlées* de d'Aubigné, nous le montre encore sous un autre aspect que les *Tragiques*, en révélant chez lui de nouveaux genres de mérite, la facilité et parfois même une humeur gaie et plaisante : là, en effet, son imagination se joue dans des pièces peu étendues et peu finies, mais non dénuées de trait et d'agrément. Ne dirait-on pas, à la touche vive et légère du sixain que voici, « sur l'inconstance de la femme,» qu'il a été écrit par Marot?

Qui va plus tôt que la fumée,
Si ce n'est la flamme allumée?
Plus tôt que la flamme? le vent :
Plus tôt que le vent? c'est la femme :
Quoi plus? rien; elle va devant
Le vent, la fumée et la flamme.

On peut citer, dans le même ton, une satire assez fine de ces zélateurs du bien public, qui ne manquaient pas au siècle de d'Aubigné et qui ne devaient manquer à aucun autre :

Enfin chacun déteste
Les guerres, et proteste

[1] Nous trouvons à peu près la même conclusion dans un article récent où les *Tragiques* ont été l'objet d'un examen étendu, *Bulletin du Bibliophile*, numéro de janvier et février 1854 : « D'Aubigné, dit fort bien l'auteur de ce morceau, M. le vicomte de Gaillon, est un poète du premier ordre; c'est l'idée que prendront ceux qui voudront s'aventurer dans la lecture des *Tragiques*, lecture qui exige une certaine dose de courage et de patience, et que nous serions tenté de comparer à un voyage dans une contrée pittoresque, accidentée, toute pleine de grands spectacles, mais dont l'accès est quelquefois difficile. »

Digitized by Google

Ne vouloir que le bien ;
Chacun au bien aspire,
Chacun ce bien désire
Et le désire sien.

L'une des pièces les plus longues du volume des *Œuvres mêlées*, et à mon gré la meilleure, est celle qui a pour titre *l'Hiver de d'Aubigné*. L'auteur rappelle les illusions du jeune âge qui ont fui loin de lui et les compare à des hirondelles, qui partent, au moment de l'hiver, à la recherche de plus doux climats :

Mes volages humeurs, plus stériles que belles,
S'en vont et je leur dis : vous sentez, hirondelles,
S'éloigner la chaleur et le froid arriver ;
Allez nicher ailleurs. . . . . .

Quant à lui, au terme d'une carrière si agitée, il n'a plus soif que du repos ; il l'invoque de tous ses vœux :

Laissez dormir en paix la nuit de mon hiver.

Sa tête blanchie l'avertit assez de renoncer aux amours ; il salue donc avec empressement la saison que la sagesse accompagne, et en célèbre les avantages :

Voici moins de plaisirs, mais voici moins de peines ;
Le rossignol se tait. . . . . .
Nous ne voyons cueillir ni les fruits ni les fleurs :
L'espérance n'est plus, bien souvent tromperesse ;
L'hiver jouit de tout. Bienheureuse vieillesse,
La saison de l'usage et non plus des labeurs !

Dans ces accents se retrouve quelque chose du sentiment et de la grâce de Villon, lorsqu'au souvenir de la beauté qui passe vite et de la gloire qui n'est plus, il demande avec douleur : *mais où sont les neiges d'antan ?*

Nous nous arrêterons sur ces douces impressions, après en avoir rencontré tant d'autres qui pourraient susciter des controverses irritantes. Parmi les poésies de d'Aubigné il serait possible toutefois de mentionner d'autres vers, imprimés à part, « sur la mort d'Etienne Jodelle, le prince des poëtes tragiques [1]. » Mais, malgré d'actives recherches, nous n'avons pu en prendre connaissance, et le jugement qu'en porte Niceron est de nature à nous consoler : « Cette pièce funèbre, dit-il [2], consistant en une ode extrêmement longue et en un sonnet, est des plus mauvaises. » C'est, il est permis de le croire, que le bel esprit

[1] In-4° de 10 p., 1574. — Bien que portée sur le catalogue de la Bibliothèque Impériale, cette pièce ne se trouve plus : au moins l'ai-je demandée en vain plusieurs fois.

[2] *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres de la république des lettres*, t. XXVIII, p. 222.

Digitized by Google

domine dans ce morceau : et d'Aubigné, dans de tels sujets, n'est bien inspiré que par la passion.

Notre étude déjà longue sur d'Aubigné ne serait pas cependant complète, si nous ne nous occupions encore de deux de ses productions frivoles en apparence, mais doublement propres à caractériser l'auteur et son temps; je veux parler des *Aventures du baron de Fœneste*, et de la *Confession catholique de Sancy*, qui lui assignent, dans la liste des pamphlétaires du seizième siècle, un des rangs les plus distingués.

« L'ingénieuse satire, connue sous le nom des *Aventures du baron de Fœneste*, a toujours été si estimée, qu'il serait inutile d'en vouloir relever le prix : » ainsi s'exprimait, dans la première moitié du dix-huitième siècle, un éditeur de cet ouvrage [1], et cette opinion n'a pas été démentie jusqu'à nous. Dans l'époque qui vit naître ce pamphlet et celle qui la suivit de plus près, il compta surtout de nombreux admirateurs, parmi ceux dont le mérite supérieur rend les suffrages plus considérables. On assure en particulier que le grand Condé, excellent juge des œuvres de l'esprit, faisait ses délices de cette lecture, dont il comprenait à merveille toutes les allusions et toutes les finesses.

Le héros du livre, Fœneste, est un baron de Gascogne, un devancier du marquis de Mascarille, qui n'aspire qu'à paraître, comme son nom l'indique, et qui est opposé à un homme d'un esprit solide et pratique, Énay [2]. Dans le singulier dialogue qui a lieu entre eux, le gentillâtre, mis à son aise par son interlocuteur qui veut se dérider, raconte ses prétendues aventures des camps et de la cour où se déploient sa fatuité et sa sottise [3]. Mais, comme il parle et surtout prononce à la façon de sa province [4], il n'est pas très aisé de l'entendre, d'autant que plus d'un détail, familier aux contemporains, doit nous échapper aujourd'hui. En tout cas, on est payé de sa peine à poursuivre çà et là le sens, par l'extrême enjouement du pamphlet et l'intérêt sérieux qui s'y mêle; car il offre, au milieu de très piquantes malices, une pein-

[1] Amsterdam, 2 vol. in-12, 1731.

[2] C'est le contraste entre la réalité et l'apparence, la forme et le fond, entre *être* et *paraître*, sens exprimé par les étymologies grecques *εἶναι* et *φαίνεσθαι*.

[3] L'auteur a soin du reste de témoigner, dans sa préface, que, bien qu'il ait représenté un gascon ridicule, il n'en est pas moins plein d'estime et d'affection pour les gascons en général. C'est même, ajoute-t-il, « Par le conseil d'un des plus excellents gentilshommes de ce pays-là que ce personnage a été choisi comme l'écume de ces cerveaux bouillants, d'entre lesquels se tirent plus de capitaines et de maréchaux de France que d'aucun autre lieu.»—L'observation, n'a depuis, rien perdu de sa vérité.

[4] Il remplace, par exemple, les *b* par les *v*, et les *v* par les *b*, etc. *Beau* est pour lui *veau*, la *vertu* est la *berdu*, Or, les mots étant écrits comme on suppose qu'ils sont prononcés, on comprend que le lecteur soit parfois arrêté. Le Pierrot de Molière, dans le *Festin de Pierre*, parle comme Fœneste.

Digitized by Google

ture vraie des mœurs et de l'état de la France à la fin du règne des Valois.

Le cadre imaginé pour faire ressortir l'un par l'autre deux caractères si tranchés, est d'ailleurs aussi ingénieux que simple: on en jugera par un exposé rapide des circonstances qui les rapprochent. Au retour d'une expédition qui vient d'avoir lieu dans l'Aunis contre les protestants, le baron de Fæneste, « moitié courtisan, moitié soldat, » avait pris des relais à Niort; mais, s'étant égaré à quelques lieues de cette ville avec un de ses laquais, il se trouve enfermé entre un parc et une rivière. C'est alors qu'il rencontre le *bonhomme* Énay, « vêtu d'une jupe de bure et qui n'avait pas de souliers à cric [1]: il l'accoste sans façon, le prenant pour un paysan. Celui-ci le détrompe; et, après que Fæneste lui a témoigné son étonnement de ce qu'il allait ainsi « seulet et sans épée » (tout ce qui est simple et ordinaire étonne et désoriente Fœneste, qui ne peut concevoir qu'on se résigne à être naturel), l'entretien s'établit, Énay provoquant, comme nous l'avons indiqué, par ses insidieuses questions le bavardage de celui qu'il feint d'admirer; il n'en faut pas plus, pour que Fæneste se livre à l'inépuisable fécondité de son imagination peu scrupuleuse. Quelle que soit néanmoins l'invraisemblance des histoires qu'il rassemble, l'auteur a soin de nous avertir « qu'il n'a rien dit en tout son discours qui ne soit arrivé: il a seulement attribué à un même ce qui est arrivé à plusieurs. » C'est là ce que d'Aubigné appelle des *bourdes vraies* [2].

Observons d'abord que Fæneste est un type qui n'a nullement disparu. Les gens de cette race se sont bien plutôt multipliés. *Être* pour eux n'est rien; ils n'ont à cœur que de *paraître*. Aux questions qu'Énay lui adresse sur ce qui fait qu'il se plie à telle ou telle habitude, à telle ou telle contrainte, Fæneste n'a qu'une réponse invariable : *C'est pour paraître*. Pour paraître, en effet, il a de très nombreuses et de très plaisantes recettes, qu'il détaille avec le plus grand sang-froid. Ne lui demandez pas s'il possède en réalité les qualités dont il se pare, il n'aurait garde de vous comprendre. Ce brave cavalier, qui ne se montre jamais sans une longue épée de duel et un poignard à coquille, « qui est déterminé à ne souffrir d'aucun, et qui a trente querelles pour un an, » ne s'est pas, il est vrai, battu une seule fois; mais c'est que toujours quelque raison excellente l'a empêché de passer des paroles aux faits; et il le prouve. Comme on le sommait d'aller sur le terrain, il s'est choqué et a répondu fièrement qu'il n'avait pas d'ordre à recevoir. Dans une autre occasion, il n'eût pas manqué d'être exact au rendez-vous, s'il n'avait songé, chemin

[1] Ces souliers, propres aux élégants, tiraient leur nom de l'espèce d'harmonie, *cric-crac*, qu'ils rendaient quand on marchait.

[2] *Bourde* ou *bourle*, de l'italien *burla*, moquerie.

Digitized by Google

faisant, à la rigueur des ordonnances. Ce qui l'a détourné ailleurs d'en venir aux mains avec son ennemi, c'est la crainte de le transpercer sans péril. Pareils motifs l'ont fait échapper aux dangers de la guerre, bien qu'il ait, à l'en croire, et dans quatre campagnes, « vu pleuvoir les mousquetades plus épaisses que la grêle, tic, tac, toc, par ici, par là, entre les jambes, sous les aisselles, rasibus les oreilles. » Au sortir de ces hasards, il a résidé à Paris; mais ne lui en vantez pas le séjour. La justice, brutalement égale, y veut, par une prétention outrecuidante, que l'on paie ses dettes; elle ne respecte pas les gentilshommes, pas même les raffinés d'honneur, « ces braves qui se battent pour un clin d'œil ou pour une froideur, si on les salue par acquit, si le manteau d'un autre touche le leur, et si on crache à quatre pieds d'eux. » L'avis du baron est toutefois qu'on ne devrait choisir que dans cette élite les maréchaux de France.

En poursuivant sa conversation avec Énay, Fæneste nous apprend encore de quelle manière on pouvait se donner les airs d'un homme à la mode et d'un courtisan en faveur : Laissons-le parler, non sans faire disparaître, comme précédemment, les traces embarrassantes de la prononciation gasconne. C'est son indulgent et malin auditeur que le baron se fait fort de renseigner et d'instruire. « Vous voilà dans la cour du Louvre... On descend entre les gardes; vous commencez à rire au premier que vous rencontrez; vous saluez l'un, vous dites le mot à l'autre : « Frère, que tu es brave; épanoui » comme une rose; tu es bien traité de ta maîtresse; cette cruelle, » cette rebelle rend-elle point les armes à ce beau front, à cette mous- » tache bien troussée? » Il faut dire cela en démenant les bras, branlant la tête, changeant de pied, peignant d'une main sa moustache. Avez-vous gagné l'antichambre, vous accostez quelque galant homme et discourez de la vertu. — Et sur ce qu'Énay lui demande de quelle vertu, Fæneste continue, sans s'émouvoir : Nos discours sont des duels, où il se faut bien garder d'admirer la valeur d'aucun, et puis des bonnes fortunes avec les dames, de l'avancement en cour, de ceux qui ont obtenu pensions; quand il y aura moyen de voir le Roi; combien de pistoles ont perdu Créqui et Saint-Luc; ou, si vous ne voulez point discourir de choses si hautes, vous philosophez sur les bas de chausses de la cour, sur une turquoise...—Mais, interrompt de rechef Énay, par ces discours, à quoi parvenez-vous? — Quelquefois, reprend Fæneste, nous entrons dans le grand cabinet, dans la foule de quelques grands, nous sortons par celui de Béringhen [1], descendons par le petit degré et puis faisons semblant d'avoir vu le Roi, contons quelques nouvelles; et, de là, il faut chercher quelqu'un qui aille

[1] Valet de chambre du Roi.

Digitized by Google

dîner. — Et ce dîner, dit le campagnard, le trouvez-vous toujours à propos? — Non pas, répond le courtisan, les maîtres d'hôtel quelquefois grondent, les seigneurs font fermer leurs portes, disant qu'ils ont affaire ou qu'ils se trouvent mal. — Et lors vous ne vous trouvez pas bien. — Nenni, certes; mais alors il faut prendre courage, faire bonne mine, un cure-dent à la bouche, comme si l'on avait dîné. » — C'est ce bonheur de dîner qui n'arrivait pas tous les jours à Fæneste, quoiqu'il eût, à l'entendre, l'amitié des plus nobles personnages, « surtout celle de ce vaillant maréchal de Biron, » et qu'il ne fût pas en reste de civilité avec ceux qui le recevaient. Car ce baron est de la famille des courtisans bafoués par Henri Estienne, qui, prétendant à cette époque *italianiser* notre langue ainsi que nos mœurs, prodiguaient ces formules de politesse obséquieuse, dont l'usage, récemment apporté d'au-delà des monts, faisait froncer le sourcil aux vieux et libres Français. Il se déclare l'*esclave* du premier venu dont il a besoin, et *prêt à servir éternellement* quiconque le veut obliger.

En revanche, tranchant et matamore avec ceux dont il n'attend et ne craint rien, il ne s'abstient même pas de porter des jugements sur les plus hauts seigneurs et de reviser leurs titres. Énay l'étonne fort en l'avertissant « qu'il faut se garder de contrôler ceux à qui l'on doit obéissance. — Nous ne sommes pas si sages à la cour, réplique-t-il; nous parlons de tout le monde. » Il pourrait ajouter, *de toute chose*: car il parle bientôt de religion; et c'est la grande question du temps, la querelle des catholiques et des huguenots, qui devient le sujet de l'entretien. Or, il est trop aisé de prévoir que, dans cette partie, la passion d'Agrippa se donnera carrière aux dépens de la justice et de la bienséance. Comme, chez lui, les catholiques sont d'ordinaire ou ridicules ou odieux, Fæneste est catholique: en cette qualité il veut tenir tête à Énay le huguenot; mais, dans son empressement à réfuter les objections de ce dernier et à le convertir, il joue le rôle de ces amis compromettants dont la défense maladroite est pire que toutes les attaques. On peut en effet, par le bon sens connu du gascon, juger de la solidité des arguments qu'il emploie en faveur de ses coreligionnaires. Avec un semblable champion pour le combattre, le triomphe du protestantisme ne sera pas difficile.

Le pamphlet se divise en plusieurs livres ou dialogues; et tel est le contenu des deux premiers. Dans le troisième, le valet de Fæneste, entrant en scène, fait connaître avec une nouvelle abondance d'amusants détails l'existence de son maître à Paris, aussi bien que celle de ses gens, tous chevaliers d'industrie comme lui. Égayé par les anecdotes qui retracent leur vie de bohême, Énay se plaît à y répondre par un certain nombre de ces contes burlesques ou même impies, qui remplissent les anciens fabliaux et quelques livres scandaleux de l'époque de d'Au-

Digitized by Google

bigné. C'est, de part et d'autre, un assaut de traits hardis et d'historiettes joviales, qu'interrompt l'arrivée de Fæneste. Accoutumé qu'il est à vivre sous la tente, celui-ci n'a pu dormir, dit-il, que la cuirasse sur le dos; car « il n'a point passé moins de vingt mille nuits à cheval : » le complaisant baron ne fait du reste aucune difficulté de se joindre à ce concert de propos facétieux, en renchérissant sur leur licence.

On voit figurer au livre suivant, dont la date est de beaucoup postérieure à ceux qui précèdent, un interlocuteur nouveau, le sieur de Beaujeu, l'un des amis d'Énay et qui avait jadis servi avec lui la cause royale l'épée à la main. Tous deux étaient prêts à se mettre à table, lorsque Fæneste se présente, « seul et plus mal en point que d'habitude; » il revenait encore de la guerre. Après quelques mots d'étonnement au sujet de sa brusque apparition, Énay l'invite à dîner, ce dont l'autre ne se fait pas prier; puis il lui demande le récit de la campagne où Fæneste avait brillé comme d'ordinaire. Il n'a pas fui, mais fait retraite; et cela par mépris « pour tous ces coquins qui lui criaient : *demeure, demeure, canaille*, et à qui il n'a pas daigné faire la courtoisie de tourner le visage pour les regarder. » Ce qui dans sa retraite, où il fallait escalader haies et murs, l'avait gêné le plus, c'étaient ses éperons; mais le baron n'avait pas voulu les quitter, « parce que cela fait paraître le cavalier. » Énay remarque toutefois que si Fæneste s'est tiré d'affaire, c'est que, par dérogation à ses principes, il a mieux aimé *être que paraître*. Incapable de profiter d'aucun avis, le Gascon n'en vante pas moins ensuite ses prouesses, et surtout sa noblesse aussi vieille que le monde, « puisqu'on pouvait montrer dans la Bible le nom de Fæneste. » De ces rodomontades, l'entretien retombe sur la religion et offre une digression mordante sur les prêcheurs du temps, avec des échantillons de leur éloquence. C'est enfin par la peinture des désordres imputés aux gens d'église, par des satires dirigées contre le gouvernement, quelques allégories, et, il faut l'ajouter, force plaisanteries grossières, que se termine le quatrième et dernier livre.

Les différentes parties de ce dialogue, nous venons de l'indiquer, ne furent pas publiées à la fois. L'édition de 1617, curieuse et rare, renferme deux livres et passe pour la première, mais évidemment à tort, ainsi que l'atteste le titre : l'imprimeur l'annonce en effet comme « revue, corrigée et augmentée, sur la bonne chère [1] qu'avait reçue le début, » qui, dès lors, avait été donné séparément. La troisième partie vit le jour dans l'année 1620; en finissant, l'écrivain qui ne se nommait pas, sans toutefois se cacher (car sa préface le désigne suffisamment), disait adieu à son lecteur « jusqu'au quatrième livre, » qui

[1] Accueil; de là notre locution : *faire bonne chère à quelqu'un.*

Digitized by Google

ne laissa pas de se faire attendre. Celui-ci était encore terminé par un adieu, suivi de ces mots : « jusqu'à une matière qui pourra servir de cinquième livre à Fæneste; mais cette fois sa promesse ne devait pas recevoir d'accomplissement. Ces quatre parties, qui ne sont pas rattachées entre elles par un lien nécessaire, circulèrent donc assez longtemps isolées et successives, avant d'être réunies.

Un esprit commun qui y domine, et que nous louerons sans réserve, c'est la haine des mœurs nouvelles qu'une jeunesse frivole et sottement entêtée de l'étranger voulait substituer à l'ancien caractère national: la libre franchise et la loyauté de nos pères faisaient place à une souplesse servile et à une fausseté impudente. En constatant que d'Aubigné n'a pas, dans la plupart de ses attaques, gardé assez de mesure, on le remerciera du moins d'avoir combattu par l'arme du ridicule, si puissante chez nous, ces tristes nouveautés, entre lesquelles on a dit que la déplorable manie du duel tenait le premier rang.

Quant aux deux types principaux qui animent cette satire, on souhaiterait savoir si ce sont des originaux copiés d'après nature; et ce désir que l'on éprouve témoigne à lui seul du singulier mérite des portraits que d'Aubigné a tracés. Car rien ne fait plus l'éloge du peintre, dans un sujet idéal, que cette ressemblance qu'on croit surprendre entre les figures qu'il a créées et les modèles qu'ont pu rencontrer ses yeux: c'est que les unes sont marquées, ainsi que les autres, de ce cachet de réalité qu'il appartient à bien peu d'atteindre dans les arts d'imitation et dans les lettres. La question que nous indiquons ici a surtout beaucoup occupé les contemporains d'Agrippa, et l'on conçoit qu'ils n'aient pas épargné les conjectures pour découvrir dans Fæneste et dans Énay des personnages de l'époque. Sous le masque évaporé du Gascon, futile dans tous ses propos, faux dans toutes ses qualités, et qui n'échappe au mépris que par le ridicule, on voulut retrouver l'un de ces grands seigneurs de mauvais aloi qu'avait faits la faveur de Henri III, le duc d'Épernon, d'autant plus fier de sa haute fortune que l'origine en était moins irréprochable. Des entremetteurs officieux ne manquèrent même pas d'avertir du bruit public l'arrogant parvenu, qui jura de tirer vengeance de la hardiesse d'Agrippa. Après l'avoir plus d'une fois attaqué par trahison, le voyant toujours sur ses gardes, il publia qu'il allait l'appeler en duel, « pour lui faire éprouver une des bonnes épées de France; » mais tout cela se borna à des menaces. La bonne épée d'Épernon (dût ce fastueux colonel-général de l'infanterie apporter celle dont la poignée et la garde étaient enrichies, comme il s'en vantait, de vingt mille écus de diamants) n'était pas de trempe à faire reculer d'Aubigné, qui le déclara net et qui fut cru sur parole.

Au contraire, dans le sage et loyal Énay, dont les propos sensés avec

Digitized by Google

malice percent à jour la nullité vaniteuse de Fæneste, dans ce gentilhomme de la vieille roche, aussi simple dans son courage que l'autre est fanfaron dans sa poltronnerie, doué, à titre de protestant, d'un savoir et d'un patriotisme accomplis, et qui est en tout l'opposé de son interlocuteur, plusieurs se plurent à reconnaître Duplessis-Mornay; mais il n'est pas probable que d'Aubigné eût peint avec tant de faveur celui en qui il voyait un rival. D'autres pensèrent que, non sans dessein, certains traits de ce caractère rappelaient l'auteur lui-même: c'était la droiture d'Agrippa, son humeur moqueuse et ses boutades; c'étaient, en outre, ses services militaires ou autres, qui ne lui avaient guère attiré que des disgrâces. Mais pourquoi nous préoccuper de ces prétendus rapports? D'Aubigné n'a songé sans doute ni à se représenter dans Énay, ni à reproduire dans Fæneste l'une des médiocrités enflées que ces temps de troubles avaient mises en lumière: son but a été plutôt, dans cette vive et piquante esquisse, de saisir et de perpétuer une partie des ridicules qui pullulaient autour de lui. Il faut en convenir, quel que soit le goût du public à désigner par un nom propre telle ou telle personnification, les écrivains procèdent d'ordinaire avec plus de liberté, prenant çà et là les traits qui peuvent donner du relief aux figures qu'ils dessinent. C'est, on doit le présumer, d'après toutes les physionomies qui frappaient ses regards, et non d'après un original déterminé, que d'Aubigné a tracé les principales lignes du plaisant tableau, où, comme il le disait, «lassé des discours graves et tragiques, il avait voulu se récréer par la description de son siècle.» Son mérite avéré est d'avoir su joindre, à l'heureux à-propos qui fait la vogue présente des ouvrages, ce côté de vérité générale qui assure leur durée dans l'avenir. Pour pénétrer dans l'intelligence de cette qualité, qui est celle des maîtres, il n'est pas besoin des clefs plus ou moins infidèles que nous lèguent les contemporains. On rit de bon cœur au récit naïvement effronté des aventures du Gascon; on y trouve nombre d'anecdotes, peu édifiantes mais instructives, sur la cour; et, à la condition de se tenir en garde contre la partialité du sectaire, on y apprendra beaucoup sur l'histoire de nos querelles religieuses, qui est en grande partie l'histoire du seizième siècle.

Avec la liberté de composition et de langage ordinaire à cette époque, d'Aubigné, qui a du sang de Rabelais et de Henri Estienne dans les veines, rappelle, dans son *Baron de Fœneste*, l'*Apologie pour Hérodote* et les pamphlets de ce genre, témoignages de la passion contemporaine, qu'il faut se garder tout à la fois de rejeter avec dédain et de consulter sans réserve. On voudrait seulement que la raillerie, qu'Agrippa excelle à manier, portât toujours chez lui aussi juste que lorsqu'il cherche à saper des ridicules ou des préjugés funestes à nos mœurs; et l'on regrettera qu'il l'ait trop souvent mise au service des

Digitized by Google

antipathies qui l'aveuglent. C'est ce qu'on peut voir encore par la *Confession catholique de Sancy*, où la malice est non moins incisive et le trait non moins acéré, mais qui atteste également, avec une veine de gaîté inépuisable, d'étroites et iniques préventions.

Ce pamphlet est même signalé par les connaisseurs comme la meilleure des œuvres satiriques de d'Aubigné [1]. Mais le personnage qui y joue le principal rôle a été défiguré par lui d'une manière étrange. En effet, comment reconnaître, dans l'homme sans foi et sans scrupule que cette pièce nous présente, l'un des plus loyaux et des plus utiles compagnons de Henri III et de Henri IV, l'un des serviteurs les plus dévoués de leur fortune bonne ou mauvaise? Négociateur efficace, financier capable et brave guerrier au besoin, Nicolas Harlay de Sancy, celui qu'Agrippa poursuit de ses sarcasmes, n'a laissé que d'honorables souvenirs dans les monuments historiques de son temps [2] : un mot qu'on lui a prêté expliquera toutefois assez le ressentiment du pamphlétaire. Sancy prétendait, dit-on, « qu'un sujet devait être de la religion de son roi ». Ajoutons qu'il conformait sa conduite à ce principe, et qu'au moment où Henri IV abjura le protestantisme, il crut devoir se faire catholique comme lui. Peu arrêté dans ses convictions religieuses, il paraît même qu'auparavant il avait flotté d'un culte à l'autre; mais ne fallait-il pas en accuser son époque, critique pour les consciences? Ses variations, en tout cas, n'eurent pas l'amour de l'argent pour motif; car son désintéressement était si parfait, que, par une exception alors presque unique, riche lorsqu'il fut appelé à l'administration des finances, il sortit pauvre de cette charge.

Voilà qui semblait donner droit à l'indulgence : tel n'est pas, néanmoins, le compte de d'Aubigné. A ses yeux, une conversion au catholicisme est une défection : elle ne saurait être que l'effet des plus indignes manœuvres; et ce qui l'irrite le plus dans celle de Sancy, c'est que l'exemple, parti de haut, était plus contagieux, grâce à l'intégrité connue du personnage. De là tant d'amertume et de violence dans l'attaque. On sent d'ailleurs qu'Agrippa ne peut pardonner à Sancy les honneurs et l'influence dont ce dernier a continué de jouir, tandis qu'ils lui ont échappé à lui-même. L'oubli ou la disgrâce qui ont payé ses services s'aigrissent, dans sa pensée, de la faveur d'autrui, qu'il est trop disposé à trouver injurieuse ou achetée du moins par de viles complaisances. Le politique actif et résolu, auquel il a rendu justice

[1] Pour retrouver la verve de raillerie qui en anime les bons passages, il faut aller jusqu'à Pascal, qui paraît avoir connu et imité dans quelques parties la *Confession de Sancy*. Elle renferme plusieurs chapitres que l'on peut rapprocher des *Provinciales*. Un trait de ressemblance qu'on signalera au premier abord entre ces deux ouvrages, c'est qu'à côté de morceaux très plaisants il y a dans l'un et dans l'autre des pages d'une haute éloquence.

[2] Voyez le Discours de Le Laboureur sur la vie de Henri III, à la fin; (t. II du *Journal de Henri III*, édit. de La Haye, 1744) et consultez notamment sur Sancy l'historien de Thou.

Digitized by Google

dans son Histoire, n'est donc plus ici qu'un instrument docile à tous les caprices d'une volonté étrangère. Sancy est pour d'Aubigné le type des consciences souples jusqu'à la bassesse, tout entières aux calculs matériels, et promptes à l'apostasie dès qu'elle leur est conseillée par l'intérêt. Evidemment l'auteur a voulu flétrir les ambitieux sans opinion et sans croyance, les esclaves du crédit et de la fortune : rien de plus légitime et de plus honnête qu'un tel but; mais aussi, nous le répéterons, rien de plus injuste que de personnifier, sous les traits de Sancy, ces serviteurs-nés de tous les pouvoirs et de toutes les causes. Pour le caractériser sévèrement, s'il était de la race des courtisans flexibles, on ne contestera pas qu'il appartînt aussi à celle de ces hommes précieux, dont le dévouement se manifeste par de bons services, et qui, tout en ménageant leur maître, méritent bien du pays.

Ces réserves faites (car il ne convient pas à la postérité d'épouser des inimitiés rétrospectives), nous n'hésiterons pas à dire que la composition de d'Aubigné est fort divertissante. La forme qui déguise le pamphlet contribue à le rendre plus piquant; car la satire y est cachée sous le voile de l'apologie, procédé dont cette époque offre déjà à celle qui va suivre plus d'un exemple remarquable. C'est Harlay de Sancy, qui, plaidant lui-même sa cause, prétend donner de ses changements des raisons victorieuses, tandis que les explications où il s'embarrasse l'accusent, comme on pense, bien loin de le justifier. Alors on était passionnément épris de la controverse; ce qu'annonce la longueur des discussions auxquelles se livre Sancy, et qui ne trouveraient plus la même faveur que par le passé près des lecteurs de nos jours : chacun, dans le siècle de la Ligue, se croyait volontiers compétent en matière de foi, au lieu que nous préférons, à bon droit, nous en remettre aux théologiens sur ce qui concerne l'autorité de l'Eglise et du Pape, les traditions, l'intercession des saints, les reliques, les mystères et l'ensemble des dogmes du christianisme. A côté de ces graves questions, que nous nous garderons d'aborder et qui n'auraient pas fait vivre l'ouvrage d'Agrippa, un attrait durable, par lequel il invite encore le lecteur, c'est l'esprit de bon aloi qui l'anime. Quelques lignes, que nous lui empruntons, donneront une idée de la manière dont il plaisante; lorsque, par exemple, il place dans la bouche de Sancy cette profession de foi politique : « Comme Daniel, pour faire sa prière, tournait sa face vers le soleil levant, il faut toujours qu'un galant homme adresse ses dévotions vers le soleil levant, aux grandeurs naissantes, et tourne le dos à celles qui vont en décadence. Je ne fis pas grand cas du feu Roi depuis la fête des barricades; mais, ayant promptement jugé les prospérités de celui-ci, j'ai tourné mes dévotions aux rayons de ce beau soleil levant. » — Accuserait-on là-dessus Sancy d'être versatile? Ce serait bien à tort; car personne n'a moins varié que lui, et il le

Digitized by Google

démontre : « En bonne foi, ce n'est pas changer que de suivre toujours le même but. J'ai eu pour but, sans changer, le profit, les honneurs, l'aise et la sûreté... J'ai donc suivi mon but ; je n'ai changé que de moyens. » Il est vrai qu'il a quitté le parti des Huguenots, mais ce n'est pas sans motif, il prend soin de nous l'apprendre : « Avec eux, l'honneur ne se gagne qu'à coups d'épée, chose que je dédaigne fort, encore que l'on m'ait fait colonel des Suisses ; et, quant à leur sûreté, ils n'ont que Dieu pour tout potage, où un homme de mon humeur ne se fie que médiocrement. »

Tel est l'art de railler sans trop d'amertume ; et l'on voudrait que d'Aubigné, qui le possédait à merveille, se fût abstenu de tomber dans la licence. Par malheur, au lieu de se borner à faire sourire, il choque fréquemment et scandalise. C'est surtout en parlant du célèbre cardinal du Perron qu'il franchit toutes les bornes. Car Sancy n'est pas le seul adversaire qu'immole l'humeur caustique d'Agrippa : s'il poursuit d'une égale antipathie tous les *convertis*, il s'acharne encore plus contre les *convertisseurs*, les uns et les autres ne pouvant être que des corrompus et des corrupteurs à ses yeux. Or, du Perron n'avait pas seulement, comme on sait, ramené Sancy à la foi catholique, il avait aussi réconcilié avec l'Eglise Henri IV ; et plus d'un trait va, par-dessus la tête de ces deux personnages, frapper le souverain lui-même. Cette audace n'a d'ailleurs rien d'étonnant chez d'Aubigné, qui n'épargne pas davantage les choses sacrées. On en jugera par ce passage, où, pour expliquer le saint dogme de la transsubstantiation, il allègue ces arguments, qui sont, dit-il, de *l'invention de Sancy* : « Ne peut-on pas, sous le nom de Dieu, changer les substances de toutes choses, puisque, sous le nom du Roi, on a fait et l'on fait tous les jours de si étranges métamorphoses et transsubstantiations ? La sueur d'un misérable laboureur en la graisse d'un prospérant partisan et trésorier ; la moëlle des doigts d'un vigneron de Gascogne remplit le ventre d'un parasite.... Les pleurs de la veuve ruinée en Bretagne font avoir du fard à la femme de Santory... Les impôts de la France ont transsubstantié les champs du laboureur en pâturages, les vignes en friches, les laboureurs en mendiants, les soldats en voleurs, avec fort peu de miracle. »

Trop souvent, dans ce pamphlet, d'Aubigné fait de son esprit un aussi déplorable usage : il dépasse presque toujours le but, tombe dans le cynisme, et, quoiqu'il soit fort éloigné d'être un impie, il emploie contre le catholicisme, en protestant haineux, des armes que l'on pourrait tourner contre toute espèce de croyance. A sa polémique téméraire il mêle en outre volontiers ces historiettes grivoises, dont sa mémoire était richement fournie et qu'il excellait à conter. Pour provoquer le rire, il n'est pas homme à reculer, même au milieu de graves discussions, devant des bouffonneries indécentes ; et Bayle, qui

Digitized by Google

ne lui est nullement contraire, n'a pas laissé de remarquer qu'il avait plus d'une fois falsifié des légendes dignes de respect, pour donner à ses assertions un tour plus agréable ou plus spécieux [1].

Une partie moins contestable de la *Confession de Sancy*, un côté qui la recommande spécialement à notre étude, c'est la peinture qu'elle offre de la cour et de la société en France, sous les Valois et Henri IV. Aux yeux des amateurs du vieux temps, ce pamphlet est encore une de ces histoires anecdotiques ou de ces chroniques familières, qui complètent le mieux la connaissance de nos annales. Là d'Aubigné, considéré comme l'un des plus énergiques représentants de l'esprit français, continue à flageller sans pitié la race de ces courtisans, qui, se détachant de la souche gauloise, entaient à l'envi sur notre sol les folies et les vices de l'étranger.

A la différence du *Baron de Fœneste*, la *Confession de Sancy* ne fut publiée qu'après la mort de d'Aubigné [2] : au reste on ne peut nier qu'elle n'ait, de son vivant, circulé manuscrite entre les mains des curieux. Sans doute, elle se produisit d'abord sous le voile de l'anonyme, ce qui est ordinaire aux pamphlets; les premières éditions elles-mêmes ne portaient pas le nom d'Agrippa : néanmoins, le titre d'auteur ne lui a jamais été sérieusement contesté.

Quand on embrasse d'un coup d'œil l'ensemble des œuvres dont nous avons rendu compte, on ne peut manquer d'éprouver quelque surprise de ce qu'une vie où la guerre et la politique occupèrent tant de place ait été si remplie au point de vue littéraire; et cependant les travaux que nous avons énumérés ne sont pas encore les seuls qu'avait produits la fécondité extraordinaire de d'Aubigné. Parmi ceux qui furent édités, quelques-uns ne se retrouvent plus: ce qu'il faut expliquer, ce semble, par les haines que sa plume intempérante avait soulevées autour de lui et qui s'exercèrent contre ses livres; plusieurs autres n'ont jamais été publiés. Dans la classe des premiers, on signalera des « Épitres familières, » dont l'écrivain nous dit « qu'elles couraient imprimées par le monde : » elles se rapportaient, à ce qu'il paraît, aux événements du jour et surtout aux affaires de la religion; des « Lettres de d'Aubigné sur quelques histoires de la France et sur la sienne; » une autre « Lettre, dédiée par lui à la postérité [3]; » un « libre Discours sur l'état des églises réformées en France; » un « Traité *de Dissidiis*

[1] Voyez notamment le *Dictionnaire critique*, au mot *Marie Égyptienne*; cf. les notes de Le Duchat, dans son édition de la *Confession de Sancy*.

[2] La première édition, accompagnée des notes de Le Duchat, parut en Hollande, 1693; mais on préfère les réimpressions de 1699 et 1720. La *Confesssion de Sancy* a été jointe aussi au *Journal de Henri III*, t. v de l'édit. de 1744. — Aux éditeurs futurs, si elle est encore reproduite, nous indiquerons, comme devant être consultée avec fruit, une copie de cet ouvrage, qui se trouve à l'Arsenal, dans le Recueil des Manuscrits de Conrart, série in-f°, t. III, p. 1 à 112.

[3] La date assignée à ces deux dernières publications est 1620. (Voy. le P. Lelong, édit. Fontette, t. IV, p. 413.) — Il est, d'ailleurs, permis de croire que ce titre ne désignait qu'un tirage particulier des Avant-Propos de l'*Histoire universelle*.

Digitized by Google

Patrum, » sur les Contradictions des Pères, composé à la suite de la discussion qu'il avait eue avec du Perron, relativement à l'Eucharistie, et auquel ce dernier s'abstint de répondre. Ce ne fut pas, en théologie, l'unique ouvrage d'Agrippa qu'on chercherait vainement aujourd'hui : à la vérité, le plus souvent, il improvisait ces productions avec une rapidité extrême dont il s'applaudit, mais qui devait peu en garantir la durée. Une composition d'un tout autre genre, et qui lui a été imputée, est le *Divorce satirique,* violente invective contre Marguerite de Valois, mêlée de colère et de cynisme, où l'auteur laisse loin derrière lui la licence de Juvénal, vouant à l'infamie les débordements de Messaline [1]. Quelle qu'ait été l'aversion connue de d'Aubigné pour la première femme de son maître, qui le lui rendait bien, on hésitera pourtant à le croire coupable de ce libelle scandaleux. Sa réputation de causticité et de virulence était d'ailleurs si généralement établie, qu'on lui attribuait, comme l'atteste une lettre de Joseph Scaliger [2], les pamphlets auxquels il était le plus étranger.

Les œuvres inédites de d'Aubigné sont peut-être elles-mêmes plus nombreuses que celles qui ont paru : il faut les chercher à Genève. Une communication bienveillante de M. Privat-Bovy, bibliothécaire de cette ville, nous apprend qu'elles ne remplissent pas moins de dix volumes considérables. Quelques-unes d'entre elles se trouvent annoncées dans l'*Épître préliminaire* du premier éditeur des *Tragiques :* celui-ci déclarait qu'il avait en sa possession d'autres ouvrages de d'Aubigné, qu'il promettait de donner prochainement au public ; en particulier, « deux livres d'épigrammes françaises, des discours polémiques en diverses langues, quelques romans, cinq livres de lettres sur des sujets très variés [3], et des mélanges poétiques. » Plusieurs années après, à la tête d'une nouvelle édition des *Aventures du baron de Fœneste* [4], l'imprimeur témoignait l'espérance « de mettre la main sur diverses productions de d'Aubigné, » parmi lesquelles il en signalait « de haut goût, et que l'auteur appelait τὰ γελοῖα, ses gaillardises. » Le P. Lelong mentionne aussi de lui quelques manuscrits dont l'un a pour titre : « Choses notables, et qui sont dignes de l'histoire, avenues aux premiers troubles, et qui ont été omises aux histoires publiées [5]. » Agrippa

[1] Cette pièce se trouve dans l'édition citée du *Journal de Henri III*, t. IV, p. 486 et suiv.

[2] C'était, dit celui-ci, à cause de son caractère, « toujours goguenardant et bouffonnant. » (Voy. la dernière de *Épîtres françaises des personnages illustres et doctes à M. de la Scala*, in-8°, 1624.) — On remarquera que cette épître porte d'*Aubigny* ; car, au seizième siècle et au commencement du dix-septième, on écrivait et on prononçait souvent ainsi le nom de d'Aubigné.

[3] On peut penser que c'est à cette collection qu'appartenaient deux lettres autographes de d'Aubigné, qui ont été vendues, à la salle Silvestre, le 28 novembre 1853. Les lettres qui ont été conservées de lui sont au reste très rares, sa correspondance familière ayant disparu, comme l'affirme M. Sayous.

[4] In-8°, 1630.

[5] *Bibliothèque historique de la France*, t. II, p. 235, de l'édition citée ; cf. ibid., p. 266 ; t. IV, p. 434 ; etc.

Digitized by Google

lui-même, non sans sollicitude pour ses livres inédits, qu'il appelait *ses enfants spirituels*, avait ordonné par son testament, conservé dans les archives de Genève [1], que tous ses manuscrits fussent réunis entre les mains du pasteur Tronchin, docteur en théologie et l'un des personnages le plus estimés de la République [2]. Le fils naturel de d'Aubigné, Nathan, était chargé de les examiner avec Tronchin, et d'imprimer ce qui paraîtrait le meilleur, en faisant main basse sur le reste. *Ure, seca*, avait dit le testateur. C'est d'un premier choix fait entre ses papiers qu'est provenu, sans doute, l'opuscule des *Petites Œuvres mêlées*.

Il eût été possible de tirer des manuscrits d'Agrippa bien davantage. Nous y citerons notamment, comme digne d'être consulté et connu par fragments, sinon mis tout entier en lumière, un poème de d'Aubigné sur *la Création*, en XV chants, dont on me communique ce début :

> Quoique le temps chenu, d'un superbe pouvoir
> Semble bien triompher de tout ce qu'on peut voir. . . .

Plus d'un rapport, nous l'avons constaté, existe entre d'Aubigné et du Bartas, tous deux protestants et souvent entraînés par leur enthousiasme bien au-delà des bornes du goût; mais c'est dans ce sujet, que tous deux se sont acccordés à traiter, qu'il eût été surtout curieux de les rapprocher l'un de l'autre.

Après une existence si pleine de travaux et de belles actions, qu'a-t-il manqué cependant à ce personnage extraordinaire (on se posera cette question qui terminera notre étude), pour prendre tout-à-fait rang parmi les grands hommes? Nous nous appliquerons à le faire sentir en résumant les traits distinctifs de son caractère et de son talent. S'il est peu de carrières qui éblouissent plus les yeux et captivent plus l'attention que celle de d'Aubigné, il faut aussi avouer qu'en pénétrant dans tous les détails qu'elle présente, on éprouve parfois de vifs mécomptes et qu'on ne peut manquer de se laisser aller à des jugements sévères. Cette rare nature, par l'effet des circonstances et plus encore de certaines imperfections dont elle ne s'est jamais débarrassée, n'a pas porté tous les fruits qu'on eut dû en espérer : en un mot, nous ne croyons pas inutile d'examiner pourquoi le héros, chez Agrippa, malgré de si brillantes parties, est demeuré incomplet comme l'écrivain.

Soldat de Henri IV et plus encore de la Réforme, d'Aubigné fut l'un

[1] M. Ludovic Lalanne a publié ce testament dans son curieux appendice des *Mémoires* de d'Aubigné.

[2] Ces manuscrits sont demeurés en partie dans la famille Tronchin, qui les a communiqués à M. Sayous, et celui-ci en a fait connaître divers passages, spécialement quelques fragments curieux des *Instructions de d'Aubigné à ses filles*. (Voy. le t. II des *Études sur les Écrivains de la Réformation*, 2e édit., p. 236.) — Plusieurs autres de ces manuscrits sont entre les mains de M. Merle d'Aubigné, connu par d'importants travaux.

Digitized by Google

de ceux qui contribuèrent le plus par leur persévérante ardeur et leurs prouesses multipliées à donner de l'éclat à nos guerres civiles et à préparer la génération immortelle qui les suivit. Mais il aima trop les divisions pour elles-mêmes, et son âpreté d'humeur ne permit jamais qu'il fût accessible aux opinions d'autrui. De là naquirent d'inévitables travers : la franchise se confondit trop fréquemment pour lui avec la rudesse, comme la bravoure avec la témérité, et presque toutes ses qualités aboutirent aux défauts qui les confinent.

Ce n'est donc pas un type de perfection que nous avons eu la pensée de reproduire. Est-ce un modèle à imiter que nous prétendions offrir dans Agrippa? Pas davantage. Mais, dégagées du cadre défavorable qui les obscurcit, ses qualités sont de celles dont l'exemple peut exercer sur la vie humaine la plus salutaire influence. L'abus que l'on faisait des vertus dans ces époques d'énergie n'est pas désormais à craindre. Retenons ce qu'elles ont d'essentiel. S'il convient de regretter que d'Aubigné, même dans les beaux côtés de sa nature héroïque, n'ait pas su assez commander à son esprit et modérer sa fougue, ces caractères excessifs dans le bien sont-ils de ceux que l'on court risque de rencontrer le plus aujourd'hui?

Quoi qu'il en soit (on nous permettra de le redire, puisque telle est la vérité qui doit ressortir de cet essai), si le premier rang pour lequel il était né échappa à cet homme rare, c'est qu'il lui manqua ce qui fait le couronnement du mérite et de la gloire, la justesse et la mesure. Là fut le principe de ses imperfections intellectuelles ou morales. Le talent de d'Aubigné, comme sa vie, faute d'être gouverné par un bon sens supérieur, eut toujours quelque chose de défectueux. Également incapable de discipliner son esprit et sa plume, il ne parut souvent, dans l'action, qu'un aventurier hardi ; et, en tant qu'écrivain, il tomba dans l'excès, sous l'empire de la passion qui le dirigeait moins qu'elle ne l'égarait. On eût souhaité que cette forte et puissante nature eût en elle-même sa règle ou l'empruntât à ses croyances ; et l'un et l'autre lui a fait défaut. Un parallèle qui s'offre naturellement à nous complètera notre pensée en achevant de l'éclaircir.

Plaçons en effet par contraste, en face de cette figure violente, type de nos dissensions intestines, une physionomie plus calme, qui représente une époque et offre des aspects bien différents, celle de la petite-fille de d'Aubigné. Opposons à ce rude et bouillant guerrier les traits nobles avec grâce de cette femme qui était d'ailleurs fière et non sans raison d'un tel ancêtre ; à la plume irrégulière de l'aïeul opposons aussi le style plein de sobriété et de sagesse qui nous captive dans les lettres de madame de Maintenon. C'est un curieux spectacle et qui porte avec lui son enseignement, que de mettre la conduite heurtée et inégale du compagnon de Henri IV à côté de l'existence toujours bienséante et digne

Digitized by Google

de cette personne distinguée, qui, longtemps mal servie par la fortune, releva les plus humbles positions par sa valeur individuelle et se montra sans effort au niveau des situations les plus hautes. On sait toutefois que, douée d'un charme si attirant, madame de Maintenon avait dans les veines du meilleur sang de d'Aubigné : elle se rappelait dans les malheurs de la France, et quand il fallait donner du courage à ceux qui l'entouraient, qu'elle était de la famille de ce glorieux soldat[1]. Mais d'où vint ce tempérament de douces et de fortes qualités qui nous séduit en elle et qui exerça tant de prestige sur les plus illustres de ses contemporains? N'hésitons pas à le dire : ce fut du culte que madame de Maintenon avait embrassé, en se séparant de la religion de ses pères. Le catholicisme, il faut l'avouer, en réglant les âmes énergiques, leur donne le caractère de la perfection. Il communique aussi aux cœurs je ne sais quoi de contenu et de tendre qui les adoucit. Loin de nous la pensée de nier que le protestantisme ait, dans le seizième siècle, mis en saillie quelques natures d'une puissante originalité. Qu'il ait encore trempé, dans cette période critique, des esprits déjà fermes par eux-mêmes; à la bonne heure : mais au catholicisme on ne contestera pas sans doute le privilége unique de fortifier les faibles, de modérer les fiers et les généreux, de tempérer en un mot l'une par l'autre les vertus les plus contraires et d'imprimer à tout le sceau du souverain bien.

Quant à moi, qui, en rappelant quelques-uns de nos vieux auteurs, ai voulu remettre en lumière des faces un peu éclipsées de l'esprit de nos ancêtres, avec Henri Estienne le mouvement érudit et philologique, avec Scévole de Sainte-Marthe le mouvement politique et religieux de la Renaissance, avec La Boétie le côté philosophique dont s'honore le siècle de Montaigne, avec Pasquier le côté parlementaire qui fut une de nos gloires, je me suis attaché à retracer, avec d'Aubigné, l'esprit aventureux et guerrier de cette époque qui préludait à la plus glorieuse de nos annales. Après l'âge des chefs-d'œuvre, quand les cœurs et les imaginations s'épuisent, n'est-ce pas à leurs antiques sources nationales que les peuples vieillissants doivent, au point de vue intellectuel et moral, se retremper pour se rajeunir? Et ne peut-on pas appliquer aux littératures et aux langues une maxime d'Etat de Guichardin, que notre Agrippa lui-même a citée dans ses *Mémoires* : « Les sociétés bien ordonnées, venant à tomber en décadence, ne se rétablissent jamais bien qu'autant qu'on les ramène à leur première institution? »

LÉON FEUGÈRE.

[1] Voy. dans les *Lettres* de madame de Maintenon, sa lettre du 15 juin 1706 au duc de Noailles ; cf. ses lettres au même, du 22 juin 1709 et du 18 mai 1711.

Digitized by Google

POÈTES

DE

LA PREMIÈRE RENAISSANCE ITALIENNE

GUIDO CAVALCANTI

Così ha tolto l'uno all'altro
(GUIDO.)

La gloria della lingua.
(DANTE, Purgatorio, c. XI.)

I.

Lorsque, vers le commencement du treizième siècle, les factions des Guelfes et des Gibelins se partagèrent la république de Florence, parmi les maisons patriciennes qui s'attachèrent au premier de ces partis, destiné à remporter définitivement la victoire, celle des *Cavalcanti* tenait un rang distingué. Le chef de cette illustre famille, à l'époque qui suivit la mort de Frédéric II [1], n'avait rien du zèle religieux ni même de la stricte orthodoxie dont les Guelfes faisaient profession spéciale et qui leur valait, dans l'opinion populaire, un avantage décidé sur leurs antagonistes politiques. Dante a placé, dans la première de ses immortelles visions [2] *Cavalcante Cavalcanti*, à côté de l'empereur Frédéric et du célèbre cardinal Ottaviano degli Ubaldini, parmi « les hérésiarques et leurs sectateurs, beaucoup plus nombreux » que le vulgaire ne le pense, non loin des disciples d'Epicure, qui » s'imaginent que l'âme périt avec le corps [3]. » La vie de Cavalcante est, d'ailleurs, fort obscure; nous savons seulement qu'à son fils Guido,

[1] Après 1250.
[2] Dell'Inferno, Canto IX.
[3] Ibid., Canto X.

Digitized by Google

né, selon toute apparence, aux alentours de l'an 1250[1], ce patricien laissa l'héritage d'un génie altier, d'un patrimoine considérable et d'un crédit bien établi dans la république.

Lorsque après le désastre de Mont'Aperti, suivi par leur exil temporaire en Lombardie, les Guelfes reprirent, en 1266, pour ne la reperdre jamais, la domination de Florence, le grand travail intellectuel qui, depuis le commencement du siècle, se poursuivait en Italie, menait cette contrée à l'éminence par toutes les voies que l'esprit humain peut se frayer. Il enfantait dès lors, de toutes parts, de grands artistes et des monuments sans pareils dans le reste de l'Europe. La poésie marchait d'un pas égal avec les arts du dessin; la prose littéraire elle-même débutait dans la langue populaire par la publication des chroniques de Ricordano Malaspina [2]. L'Université de Bologne, déjà florissante l'an 1200, celle de Padoue, fondée en 1222, et celles de Naples et de Salerne, instituées par les monarques de la maison de Souabe, l'une en 1224, l'autre en 1252, jetaient un éclat vif et durable. La langue, qu'on nommait encore « vulgaire », se dégageait des langes de l'enfance; et parmi les dialectes nombreux dont l'usage remplaçait dans les diverses provinces l'idiome classique des Latins, le Toscan acquérait, par des titres incontestables, la primauté qui ne lui fut jamais enlevée. Dans cette seconde jeunesse de l'Italie régénérée, l'imitation des Provençaux avait néanmoins quelque temps arrêté l'essor de la composition originale. Frédéric II, ce prince doué de tant de qualités majestueuses et séduisantes, et son fils, le roi titulaire de Sardaigne, Hensius [3], balbutièrent, plutôt qu'ils ne chantèrent, dans les dialectes Sicilien et Toscan; mais le Bolonais *Guido Guinicelli* marcha d'un pas plus assuré dans le sentier frayé par ces premiers efforts.

Guinicelli [4] fut pour l'Italie, dans la poésie, ce que Cimabüe était, à la même époque, dans la peinture, le premier talent franc et original; car le *génie* véritable ne devait apparaître que plus tard, avec Dante et Giotto. Alighieri, dans le vingt-sixième chant de sa seconde « Cantica », parle magnifiquement de Guinicelli : « C'est mon père, » s'écrie l'hôte

[1] Dans le spirituel avant-propos de la seconde partie du *Decameron* (Proemio della quarta Giornata), Boccace répond à ceux qui trouvaient étrange que, dans l'âge mûr, il écrivît encore sur des sujets d'amour : « Jamais je ne réputerai honteux de complaire (fût-ce jusqu'à l'extrémité de vie), à ces études que *Guido Cavalcanti* et Dante Alighieri, *déjà vieux*, et Messer Cino da Pistoja, très vieux, ont cultivées avec honneur et plaisir. » Nous savons que Dante vécut cinquante-six ans. Il est difficile d'admettre que la naissance de Guido eût précédé la sienne de plus de quinze années; mais, au moyen-âge, le déclin de la vie se faisait sentir de bonne heure. Il est certain que Guido, sous le rapport littéraire, est de la génération qui a précédé Dante.

[2] Mort l'an 1281.

[3] En allemand : *Heinz*; en italien : *Enzo*.

[4] Je suis ici l'orthographe de Dante, telle que la donnent les meilleurs textes de la *Divine Comédie*. D'autres écrivent : *Guinizzelli*.

Digitized by Google

des régions éternelles, « mon père et celui de tous ceux qui, mieux » que moi, ont, dans notre langue, écrit des rimes d'amour suaves et » gracieuses. Ses écrits dureront autant, par leur douceur victorieuse, » que l'idiome dans lequel ils ont été conçus. » La *Canzone*, classique encore de nos jours, qui commence par le vers :

Al cor gentil ripara sempre amore

justifie, au moins en partie, la pompe affectueuse de ces expressions. Au reste, on trouve dans la métaphysique subtile de cette composition un souvenir bien marqué des Provençaux, et surtout d'Arnaud Daniel, que Guinicelli reconnaissait encore pour son maître [1]. *Guido del Viva*, surnommé Fra Guittone, parce qu'il était membre d'un ordre religieux et militaire, suivit immédiatement Guinicelli dans l'ordre des temps, mais ne parvint pas à l'égaler. Dante, dans deux endroits de la *Divine Comédie* [2], reproche à Guittone la recherche et l'obscurité. Ce blâme semblera très fondé si l'on s'arrête aux subtilités ingénieuses qui refroidissent les effusions lyriques du patricien d'Arezzo. Toutefois, sous la plume de Guittone, la langue s'assouplit et laisse deviner quelques-unes des ressources dont, bientôt, elle allait se montrer prodigue. Il y a de la verve et même de la tendresse dans le sonnet qui commence par :

Donna del cielo, gloriosa madre !

Près de lui chantèrent, au milieu du treizième siècle, *Jacopo da Lentino*, surnommé le Notaire; *Bonagiunta degli Orbisani*, de Lucques, et *Guido Ghisolieri*, dont le recueil, maltraité par le temps comme ceux de ses compagnons, n'a pas du moins péri tout entier. A la même époque, dans la poésie didactique, *Brunetto Latini* s'acquérait une grande renommée ; mais auprès de la postérité, le seul titre réel qu'il ait à la gloire est d'avoir été le précepteur de Dante. L'auteur du *Tesoro* et du *Favoletto*, compilateur érudit, mais sans critique, sans verve et sans élégance, n'est qu'un versificateur facile, abondant, et quelquefois ingénieux. L'inspiration véritable n'avait point encore brillé ; mais ce rayon divin allait descendre sur trois rejetons de la génération suivante : *Guido Cavalcanti* s'avança le premier dans la carrière et l'ouvrit à ses deux amis, plus jeunes que lui de quelques an-

[1] Versi d'amore e prose di romanzi
Soverchiò tutti...
(*Del Purgatorio*, c. XXVI.)

[2] ..... Issa veggio il nodo
Che'l Notajo, e Guittone... rattenne.
(*Del Purgatorio* c. XXIV.)

Et :

Cosi fer molti antichi di Guittone.
Fin che l'ha vinto il *ver*.....
(*Del Purgatorio*, c. XXVI.)

Digitized by Google

nées, *Cino da Pistoja* et *Dante Alighieri*. Après la mort de Cavalcanti, Dante, alors en possession incontestée de la couronne poétique, reconnaissait qu'elle s'était arrêtée sur la tête de son prédécesseur; toutefois, il ne le nomma jamais son maître; mais, à deux reprises, il l'appelle « le premier entre ses amis [1] ». Lui-même raconte quel fut le principe « de cette amitié ». Dante était encore dans la première surprise de ses mystiques et charmantes amours pour Béatrice Portinari. Il eut, au sujet de cette jeune fille, un songe qu'il décrivit dans un sonnet, première des compositions insérées dans la *Vita Nuova*; il en demandait l'explication « à toute âme captive; à tout noble cœur [2] ». Cet appel fut entendu par maint lettré de Florence; mais entre tous les poèmes qui lui furent adressés, et bien que Cino da Pistoja fût entré lui-même dans cette lice, Dante ne trouva l'accent d'une véritable sympathie et l'ardeur d'un génie égal au sien propre, que dans un sonnet de Guido Cavalcanti :

Vedesti al mio parer ogni valore [3].

L'intimité dont cette rencontre poétique fut la base subsista presque jusqu'à la fin triste et prématurée de la vie de Guido, jusqu'à cette année que Dante désignait comme marquant le milieu naturel de sa propre carrière [4]. Nous ne savons que peu de chose sur les études de Cavalcanti, sur ses voyages et sa vie publique. On a rapporté de lui que, passionné pour la science philosophique, dont il puisait les éléments dans les auteurs de l'antiquité profane, il avait négligé les grâces du langage, et ne s'était point assez pénétré des modèles purs et suaves que le siècle d'Auguste offrait aux poètes italiens. On a cherché dans cette opinion l'explication d'un reproche détourné que, dans le dixième chant de sa première *Cantica*, Dante adresse à la mémoire de son ancien ami [5]. Mais une interprétation plus plausible s'est offerte à d'autres critiques. Dante lui-même, dans un passage de la *Vita Nuova*, nous apprend que Cavalcanti exhortait ses contemporains à n'écrire que dans « la langue vulgaire », qui sortait alors de l'enfance; lui-même, dans aucune de ses compositions, n'a employé le latin, « l'idiome de Virgile », qu'une longue habitude faisait alors et fit longtemps encore après cette époque considérer comme seul digne d'in-

[1] Quegli cui io chiamo primo de' miei amici.
Questo mio primo amico.....
(La *Vita Nuova* di Dante Alighieri.)

[2] A ciascun' alma presa
E gentil core.....

[3] C'est le 20e du recueil de Guido Cavalcanti.

[4] Nel mezzo del cammin di nostra vita.....

[5] Forse cui Guido vostro ebbea disdegno.....

Digitized by Google

terpréter les hautes pensées, comme seul organe convenable pour des compositions soutenues dans le genre sérieux.

Il nous reste plusieurs témoignages poétiques de l'intimité qui unissait Guido à Dante pendant ces années, si belles et si courtes qui s'écoulèrent à Florence pour le prince des poètes toscans, avant la journée destinée à étendre un voile de deuil sur le reste de son existence [1]. Dans un de ces instants de confiante sérénité, qu'il ne connut qu'à l'aurore et au soir de sa vie, Dante composa pour Cavalcanti le sonnet commençant par ces mots :

« Guido, vorrei che tu, e Lappo, ed io [2]..,

On y trouve une allusion aux premières amours de Cavalcanti. Leur objet était une jeune Florentine que Dante nomme « Monna Vanna, » abréviation populaire de « Madonna Giovanna. » Dans un autre sonnet, d'une grâce toute printanière, dont voici le premier vers :

« Io mi senti svegliar dentro dal core, »

Dante nomme encore la jeune fille qui avait éveillé dans le cœur de son ami le premier sentiment d'une tendresse poétique. « J'ai vu, dit-» il, Monna Vanna et Monna Bice [3] s'avancer vers le lieu où je me trou-» vais : ces deux merveilles marchaient étroitement unies. Et mon » souvenir me redit aujourd'hui ce qu'alors j'entendis des lèvres de » l'Amour : celle-ci est le Printemps, et l'autre a pour nom Amour, » tant elle me ressemble ! » Lui-même commente ce passage, en racontant que « le peuple de Florence, émerveillé de l'aspect de Béatrice, » l'appelait tantôt la *Merveille*, et tantôt l'*Amour*. Elle se montrait d'or-» dinaire, avec une amie qui avait nom Giovanna, sauf que, pour sa » grâce, on l'appelait volontiers *Primavera* (printemps).»

Ni les recherches des érudits, ni la tradition des poètes, ne nous fournissent aucune autre lumière sur *Giovanna*; c'est avec un véritable regret que nous sommes contraints d'abandonner, tout à son début, un des sujets les plus attachants sur qui puissent s'exercer la réflexion et la rêverie; le portrait d'une femme si favorisée du ciel qu'elle éveilla dans une âme d'élite la conscience de sa puissance pour aimer et pour souffrir. Cavalcanti lui-même nous apprend que Giovanna fut promptement oubliée. Un séjour que, pour des motifs maintenant inconnus, il fit à Toulouse, le livra tout entier aux enchantements d'une autre femme, « belle et noble, remplie d'une « grâce chaste, et tellement semblable à son premier amour, que son

[1] « Le 9 juin 1290, à la première heure du jour, mourut madonna Béatrice, fille de Folco Portinari, et femme de messere Simone dei Bardi, cavalier, âgée de vingt-quatre ans et cinq mois. »

[2] Lappo Gianni, cousin-germain d'Alighieri.

[3] Abréviation de *Béatrice*.

Digitized by Google

» âme hésita quelque temps; car son cœur ne savait plus lui dire en » quelle puissance il se trouvait[1]. »

La septième ballade du recueil de Guido jette quelque lumière, mais incertaine et toute poétique, sur l'objet de cette seconde passion, à laquelle Cavalcanti cessa bientôt de résister : « Je me souviens, dit-il, » que dans Toulouse une femme m'apparut, gracieusement serrée » dans son étroit corsage[2] : l'Amour lui donnait pour nom la *Mon-* » *detta*. Elle m'assaillit avec une force si rapide, que ses yeux enfon- » cèrent la blessure jusqu'au point qui donne la mort[3]. — Vas à Tou- » louse, ô ma jeune ballade, et glisse-toi sans bruit dans la Daurade[4]... » et si tu trouves accueil, murmure à son oreille ces paroles sup- » pliantes : Auprès de vous, je viens chercher merci. »

C'est pendant son séjour près de ce dernier sanctuaire des lettres romanes, dans ce pays du « gai savoir, » que Guido écrivit la ballade :

« Perch'io no spero di tornar giammai[5]... »

où il exprime la crainte de ne revoir jamais sa patrie.

Ce pressentiment, s'il était autre chose qu'une fiction poétique, ou qu'un accès de découragement, ne devait point se réaliser : Guido revint à Florence; il s'y livra tout entier aux devoirs de la vie publique, avec l'énergie, l'intégrité et la franchise qui faisaient l'honneur de son caractère et le danger de sa vie. Florence, à cette époque, croissait rapidement en richesses, en force extérieure, en influence sur les États voisins. Son enceinte, devenue insuffisante pour abriter « la multitude » des nouveaux citoyens, attirés par l'appât des gains subits[6], » fut abattue et remplacée par une autre beaucoup plus étendue, celle qui subsiste encore aujourd'hui, et qui renferma bientôt une population de cent quatre-vingt mille âmes[7]. Mais la fureur inextinguible des discordes civiles, les changements fréquents et capricieux de la Constitution, le mépris universel pour des lois « qui ne duraient pas même » de l'automne à l'hiver[8], » faisaient de cette grande cité, matérielle-

[1] *Rime di Guido, sonetto* XII.

[2] L'original a une grâce bizarre qui disparaît dans la traduction :

« Donna m'apparva accordellata e stretta. »

[3] « Che'nfin dentro alla morte
Mi colpir gli occhi sui. »

[4] C'est encore à la Daurade que l'on bénit les fleurs emblématiques destinées aux vainqueurs dans le concours annuel des *Jeux Floraux*.

[5] C'est le onzième du recueil.

[6] « La nuova gente e i subiti guadagni... »
(DANTE.)

[7] *Machiavelli, Istorie Fiorentine*. L'auteur rapporte que Florence renfermait alors trente mille hommes capables de porter les armes, ce qui suppose une population totale six fois, au moins, plus nombreuse.

[8] « ... Amezzo novembre
Non giunge quel che tu d'ottobre fili. »
(DANTE.)

Digitized by Google

ment si florissante, un théâtre de grandes souffrances morales, et un foyer inextinguible de révolutions. Dante comparait sa patrie à « une » malade qui ne peut trouver de repos sur son lit échauffé, mais s'i- » magine qu'elle diminuera ses souffrances en se retournant sur un » autre côté[1]. » Dans une autre occasion, l'austère observateur des passions populaires s'écriait : « Orgueil, envie, cupidité, vous êtes les » trois étincelles qui avez embrasé tous les cœurs[2]... Il reste bien ici » deux hommes justes; mais ils ne sont point écoutés ![3] » C'est lui-même, avec Guido Cavalcanti, que le poète désignait dans la franchise de son orgueil et l'amertume de son patriotisme.

Dante nous a fait connaître, dans des aveux enveloppés d'une obscurité mystique, combien, après la mort de Béatrice, « qui l'avait, par » son aspect, soutenu contre la contagion des bassesses dont il était » entouré, il tourna ses pas loin de la voie droite, et se laissa entraî- » ner au fond d'un abîme, d'où il ne put être tiré que par un miracle » de foi, de tendresse et de révélation poétique. » Dans cette disposition d'esprit, qui menaçait l'Italie de lui enlever sa plus grande gloire, Dante semble avoir été rappelé à des résolutions généreuses par la voix austère et passionnée de son ami. Du moins, il est vraisemblable que c'est à Dante que s'adresse le sonnet :

« Io vengo il giorno a te infinite volte. »

dont nous essaierons de donner la traduction dans une autre partie de cet Essai. Dante écouta cet appel; il marcha d'un pas égal à Guido dans la carrière des légations et des magistratures; mais au bout de cette route était caché l'écueil où leur amitié devait faire naufrage.

La faction des Guelfes, après avoir usé de sa victoire avec une impitoyable rigueur et complétement écrasé ses adversaires, n'avait pas tardé à se briser en fractions ennemies l'une de l'autre, lesquelles, suivant l'expression finement énergique de Machiavel, faisaient, dans la Républiqne, succéder la petitesse des *sectes* à la lutte grandiose des *partis*. Ce fut ainsi que se formèrent les factions des *noirs* et des *blancs*. Ce qui restait de Gibelins couverts ou mitigés s'unit à ces der-

[1] « Quella inferma
Che non può trovar posa in sù lepiume,
Ma con dar volta il suo dolore scherma.

[2] « Superbia, invidia ed avarizia sono
Le tre faville che hanno i cori accesi.
. . . . . .
Giusti son due, e non vi sono intesi. »
(*Dell' Inferno*, canto 6.)

[3] « Tanto giù cadde, che tutti argomenti
Alla salute sua eran già corti
Fuor che mostrargli le perdute genti. »
(*Del Purgatorio*, canto 30.)

Digitized by Google

niers; la plus grande partie de l'ancienne noblesse (déjà proscrite, en tant qu'*ordre* politique) prit cette bannière, et la haute bourgeoisie montra d'abord pour elle de l'inclination. On en vint aux mains sur la place de Santa-Trinità; les magistrats, effrayés, firent supplier le Pape, modérateur universellement reconnu des États guelfes, d'interposer son autorité pour étouffer dans son germe une querelle qui menaçait de devenir aussi fatale qu'aucune des précédentes. Boniface VIII envoya comme son plénipotentiaire l'évêque de Porto, qui commença par s'adresser aux *Bianchi*, les jugeant plus puissants ou moins obstinés que leurs ennemis. Mais il les trouva tellement intraitables que, plein de colère de se voir ainsi dédaigné, il quitta la ville, en lançant sur elle un interdit qui ne fit qu'empirer la confusion.

On était à l'été de l'année 1300 : Dante, pour la première fois de sa vie, siégeait, comme un des douze *prieurs*, dans le conseil suprême de la République [1]. Il s'efforçait, de bonne foi, et croyait encore praticable de n'appartenir à aucun parti, et de tenir, comme homme public, la balance absolument égale entre tous.

C'est à cette époque que, se faisant peindre, avec ses collègues, par Giotto, dont la gloire alors naissante fut ensuite célébrée dans la Divine Comédie en termes si magnifiques, Alighieri voulut qu'on lui mît à la main une grenade, « symbole, dans la langue des emprises, de la concorde entre les citoyens. » Mais enfin, déçu dans son espérance de réconcilier les factions et contraint de faire un choix entre elles, il s'attacha, bien qu'avec beaucoup de modération, à celle des *Bianchi*; toutefois, les chefs de ce parti, Vieri de' Cerchi et ses parents, déplaisaient personnellement à Dante, car ils appartenaient à la classe des familles admises nouvellement au droit de cité, et pour lesquelles il ne déguisait guère son éloignement et son dédain. D'un autre côté, le chef des *Neri* était messer Corso Donati, frère de Gemma, femme d'Alighieri, et l'amitié la plus tendre avait uni le poëte, tant à Forese, frère de Corso, qu'à leur sœur Piccarda; il avait amèrement pleuré leur mort prématurée. Pour Guido Cavalcanti, il se jeta, sans ménagements, suivant son habitude, dans les intérêts des *Bianchi*. Ceux-ci allaient l'emporter, quand messer Corso, après avoir échoué dans une première tentative pour mettre la plèbe de son côté, décida ses partisants à implorer du pape « l'envoi d'un autre pacificateur [2], avec une » autorité suffisante pour en imposer aux factions, et pour *réformer* » *l'état* de la ville. » C'était commencer une révolution; mais qui s'en faisait alors scrupule dans Florence? La délibération fut notifiée à la *Seigneurie*, et les *Bianchi* ne manquèrent pas de la représenter comme

[1] Le temps de sa magistrature et de sa réclusion dans le palais public dura du 15 juin au 15 août 1300.

[2] Paciere.

Digitized by Google

une conjuration contre la liberté publique. Les deux partis étaient en armes ! Dante appuya vigoureusement les mesures de résistance et de répression que le conseil suprême jugea nécessaires. On rassembla les milices urbaines, et même, autant qu'on le put, celles de la campagne. De cette manière, l'autorité vint, pour cette fois, à bout des factions, dont les chefs se rendirent à discrétion.

L'usage était alors, en Italie, d'imposer aux chefs des partis, quand on les contraignait à désarmer, un *confino*, c'est-à-dire l'obligation de résider, pendant un temps marqué, dans tels lieux qui leur étaient désigné sous peine de perdre les biens, et même la vie, s'ils venaient à rompre leur ban. Cette mesure fut appliquée, avec un semblant d'impartialité, aux chefs de la dernière rébellion. Les *noirs* furent confinés dans le district sauvage de Massa Trabæria, sur le revers oriental de l'Apennin [1]. Cette mesure rigoureuse frappa Corso Donati, Geri Spini, Giennozzo Pazzi, et Rosso della Tosa, tous membres des familles les plus illustres du vieux Patriciat. Un exil plus doux sur la côte de Lunigiana fut imposé aux chefs des *blancs*, vers qui l'inclination de la Seigneurie était manifeste ; ce fut là qu'on envoya Gentile et Torrigiano de' Cerchi, Boschiere della Tosa, Badinaccio Adimari et Guido Cavalcanti. L'austère justice de Dante, ou peut-être le refroidissement de son amitié, résultat de différends récents dans l'administration de la République, lui fit souscrire à cette portion de l'arrêt, de même qu'il avait adhéré aux autres.

L'exil de Cavalcanti fut de très courte durée. Ses amis prévalaient dans les conseils de la République. On allégua, pour rappeler avant la fin de l'année les *Bianchi* dans leur patrie, que l'air de Sarzane (qui leur avait été assignée pour séjour) est malsain pendant l'automne. Tous accoururent, reprirent leurs places dans les corps de magistrature, et leur influence dans le gouvernement de l'État.

Dante n'était plus à Florence lorque Guido y revint. Au sortir de sa charge de prieur, il avait accepté cette fatale légation de Rome au terme de laquelle il ne devait trouver qu'une condamnation inique et un exil perpétuel. Cavalcanti lui-même, en rentrant dans la maison de ses pères, portait la mort dans son sein. Il languit jusqu'en novembre et s'éteignit dans un silence lugubre, âgé, selon tout apparence, de cinquante à cinquante-deux ans [2]. Rien n'indique qu'avant ce moment suprême il ait échangé avec Alighieri des paroles soit d'affection, soit

[1] Ce canton, célèbre dans les annales chevaleresques de l'Italie, était limitrophe du comté de Montefeltro ; il avait pour chef-lieu Castel-Durante ; c'est maintenant Urbania.

[2] L'épitaphe de Guido, écrite dans le style pédantesque et la rude latinité de l'époque, fait mention de son érudition philosophique et de ses compositions poétiques :

Ipse Cavalcantûm Guido de stirpe vetustâ,
Doctrinâ egregius, numeris digessit Hetruscis,
Pindaricos versus, tenerosque cupidinis arcus.

Digitized by Google

même de simple réconciliation. Dante, qui nomme Guido dans sa *Vita Nuova* avec tant d'expressions d'affectueuse familiarité, n'a plus à son égard, dans la Divine Comédie, que des paroles de simple estime, tempérées par quelque blâme, et de douloureuse froideur. C'est que la *Vita Nuova* fut composée vers 1292, tandis que la première *Cantica* de la Divine Comédie ne vit le jour qu'en 1308 et la seconde qu'en 1314. L'influence funeste des dissensions politiques, peut-être même encore le sentiment croissant de rivalité pour la palme poétique, avaient, dans l'intervalle qui sépara l'œuvre de la jeunesse d'Alighieri des travaux de son âge mûr, touché de leur souffle glacé cette amitié longtemps si noble, si digne. Rien dans ce terrible chant qui peint les supplices de la « Cité brûlante, » *Dite*[1], ne serre autant le cœur que la réponse brève et sèche que Dante, après l'avoir fait attendre, n'adressa que d'une manière indirecte à Cavalcanti, père de Guido : « Vous di» rez donc à cet esprit tombé que son fils demeure encore uni à ceux qui vivent. »

Aucun vestige de l'action politique de Guido ne subsista dans sa patrie, destinée à subir une série de subversions et d'usurpations pendant la génération qui suivit le passage tourmenté de ce noble génie sur la terre. La maison elle-même des Cavalcanti s'éteignit bientôt ; son nom aurait, depuis longtemps, été submergé par l'oubli, si « la meilleure partie du poète, » pour emprunter l'expression de son ami[2], n'avait survécu, grâce à quelques manuscrits parvenus jusqu'à nous, mais dont l'inexactitude des copistes et l'indifférence des critiques avaient, jusqu'à nos jours, rendu l'étude peu sûre et difficile. Maintenant les travaux de quelques érudits, parmi lesquels il faut citer en première ligne MM. Fraticelli et Cicciaporci, ont rétabli dans sa pureté native le trésor des *rime* d'Alighieri, de Cino, et de leurs principaux émules. Guido Calvalcanti a sa part dans cette sorte de résurrection poétique. A son aide, nous allons jeter un coup-d'œil sur les reliques littéraires du dernier et du plus illustre entre les précurseurs d'Alighieri.

II

L'unique *Canzone* du recueil de Guido excita, quand elle parut, une admiration universelle ; pendant bien des générations, l'habitude subsista de la transcrire, à la suite des *Rime* de Pétrarque, comme étant avec deux compositions analogues, l'une de Cino[3] et l'autre de Dante[4],

[1] Dell' Inferno, canto x.
.... Ora direte dunque a quel caduto,
Che 'l suo nato è coi vivi ancor cogiunto.

[2] Sed quia pars nostri melioribus edita castris...
(Epitaphe de Dante, composée par lui-même.)

[3] La dolce vista, e'l bel guardo soave.

[4] Cosi nel mio parlar voglio esser aspro...

Digitized by Google

le modèle le plus classique des effusions lyriques de l'école italienne primitive. Maintenant, cette pièce, qui commence par le vers :

Donna mi priega perch'io voglio dire,

semble mal justifier une réputation si haute. C'est, en réalité, une dissertation métaphysique sur l'origine, les caractères et les conséquences de l'amour; on croirait lire, en résumé, quelque traité de la scholastique. Il est, à cet égard, fort curieux de la comparer avec le discours, récemment mis en lumière, de Pascal, « sur la passion de » l'amour, » travail conçu dans un esprit totalement différent, mais qui a cela de commun avec le poème de Cavalcanti, qu'on y sent la puissance de la réflexion et l'expérience de la souffrance. Le style de Guido est souvent négligé et presque partout d'une obscurité cherchée. Quelques pensées d'une vérité profonde, rendues avec une énergie brillante, étincellent sur le sombre tissu de ces déductions philosophiques; Dante leur a fait des emprunts; mais combien son génie rehausse tout ce qu'il emploie ! Guido disait simplement : «Vous » reconnaîtrez que l'amour se rencontre le plus ordinairement chez » les personnes de valeur[1]. » Alighieri, s'arrêtant à l'entrée du cercle où les coupables de crimes inspirés par l'amour tournaient au sein d'une tempête éternelle, s'écrie : « Grand deuil me prit au cœur, » quand j'entendis ces mots : Je savais que des âmes d'une haute va- » leur demeuraient suspendues dans ce limbe douloureux ! » L'affection que décrit Guido a plus de force que de douceur ; elle n'est accompagnée ni de joie ni d'espérance : « Elle séjourne peu et ne se » laisse point regarder en face ; autrement, elle ferait place à la colère, » et la crainte, qui défigure toute beauté[2]. » Des âmes privilégiées sont seules capables de subir cette épreuve, qui les rehausse en les raffinant : « Je n'espère point, dit le poète, qu'aucun homme d'un » cœur bas atteigne à l'intelligence de mes propos. Tu peux, ma *Can-* » *zone*, aller avec hardiesse partout où il te plaira, tant j'ai su te » rendre ornée. Ton langage sera hautement loué par les personnes » d'une intelligence distinguée ; pour toutes les autres, tu dédaignes » de les accompagner[3]. »

[1] .... Ancor di lui vedrai
Che'n gente di valor lo piu si trova.
Gran duol mi prese al cor quendo lo intesi,
Perocchè gente di molto valore
Conobbi in quel limbo esser sospesi.
Poco soggiorna.....
Poi non s'adorna di riposo mai...
E la figura con paura storna...
Destandosi ira, laqual manda fuoco...

[2] ... Assai lodata sarà tua ragione
Dallepersone che hanno intendimento :
Di star con l'altre tu non hai talento

Digitized by Google

Dans les *sonnets*, Guido, plus brillant et plus varié, conserve néanmoins avec fidélité son caractère altier, énergique et d'une inguérissable mélancolie. Il laisse à tout instant échapper les cris d'une nature puissante, courbée par la douleur, mais luttant courageusement, et tirant une sorte d'orgueil poétique d'ardeurs dont les âmes vulgaires seraient incapables :

« O ma maîtresse! n'as-tu pas vu celui qui tenait mon cœur comprimé sous sa main, quand je te répondais à voix basse et troublé par l'approche des coups dont il allait le percer?

» . . . . . .

» Alors, il me sembla marcher à la suite de la mort, accompagné par ces tortures qui contraignent les hommes à consumer leur vie dans les larmes [1]. »

On voit par ce début de quelle étrange manière cette âme altière, tournée vers la mélancolie et l'isolement, envisageait une passion si pleine de tendresse dans les premiers chants d'Aligieri, et de suavité dans les longues rêveries de Pétrarque. Guido traite l'amour comme une fatalité douloureuse; mais il l'examine en stoïcien; l'âme, à son gré, doit s'y plonger avec résolution pour y puiser une force nouvelle dans les épreuves qu'elle y subit :

« Mon âme consternée pleure avec ces accents que je trouve dans mon cœur, si bien qu'ils ne sortent que tout baignés de larmes. Alors il me semble voir pleuvoir dans mon intelligence une figure de femme pensive, qui vient pour contempler la mort de mon cœur [2]. »

Cavalcanti affecte de rester étranger à toute espérance :

« Ceux que je rencontre me disent avec compassion : Te voilà serviteur d'un maître dont il ne faut attendre rien autre chose que la mort! »

Aussi, quand une passion nouvelle fait violence à son imagination ardente et toujours avide de changement, les accents qui lui échappent ressemblent à ceux d'un combattant ramené sur le théâtre d'une première défaite :

« Quelle est cette femme qui s'avance et que chacun contemple, qui fait par son éclat trembler l'air autour d'elle? Elle conduit Amour, dont

[1] O donna mia, non vedesti colui.....
[2] L'anima mia dolente e paurosa.....
. . . . . .
Une figura di donna pensosa,
Che vegna per veder morir lo core.....

Dante affectionne cette figure hardie : *Pleuvoir* une ombre, une image. Il écrit ; Mille anime dal ciel piovute.

[3] Quando mi vider tutti con pietanza
Non dei sperare mai altro che morte.

Digitized by Google

nul ne sait parler qu'en soupirs étouffés! Ah Dieu! Que semble-t-elle quand elle tourne sur nous son regard? . . . . . .

. . . . . .

Jamais notre âme n'a pu monter si haut; — il n'est point en notre nature assez de salut pour qu'elle en prenne véritablement connaissance[1] ! »

» . . . . . .

» Pourquoi mes yeux ne sont-ils pas éteints, avant qu'aperçue par eux, tu fusses entrée dans mon âme pour lui dire : Ecoute! me sens-tu dans ton cœur!

» . . . . . .

» Et maintenant, j'entends une voix profonde; elle crie : O vous qui vous croyez malheureux, regardez cet homme et vous apercevrez son cœur. — La mort le porte en sa main, percé de blessures inguérissables[2].

» . . . . . .

» Vous avez pu voir, quand je vous ai rencontrée, ce génie de l'amour et de la crainte, qui ne se montre que lorsqu'un homme va mourir, car il n'apparaît jamais en autre manière.

» Il s'approcha tellement de moi qu'il me sembla voir le coup fatal suspendu sur mon triste cœur. — Alors éclatèrent les sanglots douloureux de mon âme, couverte de la pâleur du tombeau[3]. »

L'incertitude volage de ses affections, qu'il confesse avec un mélange de colère et de honte, sépare complètement Cavalcanti des autres poètes de cette époque, où la durée sans fin d'une tendresse unique apparaissait comme le signe nécessaire d'une haute inspiration et d'une véritable vocation littéraire. Ainsi, Dante demeure dans la mémoire des hommes, inséparable de Béatrice, et la seule Selvaggia inspire toutes les *rimes* de Cino; Pétrarque « porte vingt ans dans son sein la pensée de Laure[4]; » mais Cavalcanti confesse « que son cœur ignore lui-même

[1] Chi è questa che vien, ch' ogn' uom lamira.....

. . . . . .

Che fà di chiarita l'aër tremare?
Non fù si alta già la mente nostra,
E non sè posta in uoi tanta salute.....

[2] Perchè non furo a me gli occhi miei speuti.

. . . . . .

Che morte il porta in man, tagliato in croce.....

Je n'ai pas osé traduire littéralement l'énergie sauvage de cette dernière ligne.

[3] Veder poteste, quando voi scontrai

. . . . . .

Allor si mise nel morto colore
L'anima trista in voler tragger guai!

[4] Un Lauro gentil.....

. . . . . .

Portato ho in seno, e giammai non mi scinsi.

Digitized by Google

à quelle femme il appartient[1]. » Ballotté par ses passions impérieuses et stériles, le poète craint quelquefois de voir son intelligence se troubler et toutes ses facultés s'allanguir. « Hélas ! mon esprit, qu'êtes-vous auprès de cet autre esprit altier et généreux, de valeur si grande que toutes vos facultés s'enfuient loin de vous ? Telle est l'angoisse de mon cœur, tel est le ravage porté dans mon âme, que les hommes m'abandonnent, dédaignant de me guérir[2] ! »

Un des sonnets les plus remarquables du recueil de Guido est assurément celui que, dans les circonstances dont nous avons parlé plus haut, il écrivit pour Dante Alighieri. Alors encore, aucun nuage de jalousie, aucune dissidence de dogmes politiques ou religieux n'avait refroidi leur poétique amitié, tandis que l'avantage des années et d'une réputation déjà affermie prêtait des accents d'autorité à la voix de Cavalcanti[3].

« Je viens à toi chaque jour; chaque heure je viens à toi, et je trouve tes pensées dans un fatal abattement; je gémis pour cette intelligence si généreuse, pour ces rares vertus que tu laisses périr.

» Jadis je t'ai vu fuir les âmes vulgaires, *et tu savais alors mépriser bien des gens*; tu parlais alors de moi avec une affection cordiale, de moi qui avais accueilli tous les prémices de ton génie.

» Maintenant, je n'ose, à cause de ta vie obscure, faire montre de mon admiration pour tes chants; je n'approche plus de toi de manière à ce que tu m'aperçoives[4].

» Relis ces vers, relis-les souvent; l'esprit funeste qui t'obsède s'éloignera sans doute de ton âme affaissée ! »

Dante se releva glorieusement de cette chute, et les paroles si caractéristiques du fier patricien :

« Solean ti spiacer persone molte, »

laissèrent une impression ineffaçable dans le cœur de son ami. *Ame dédaigneuse*[5] ! s'écrie Virgile, dans la vision mystique d'Alighieri, quand le prince de la poésie veut accorder à son disciple l'approbation la plus haute. Et dans une autre partie du voyage aux régions éternelles, quand le Florentin décrit l'aspect d'une ombre généreuse : « Elle ne nous adressait pas, dit-il, une seule parole, mais nous laissait passer, seule avec elle-même, et regardant à la manière du lion, quand il se repose[6]. »

[1] Che non le dice di qual donna sia.
[2] Che per disdegno uom non dà lor salute.
[3] Io vengo il giorno atte infinite volte.....
[4] Né'n guisa vegno a te che tu mi veggi.
[5] ... Alma sdegnosa!
Benedetta colei che'n te s'incinse!
[6] Aguisa di leon, quando si posa.

Digitized by Google

Aucun des sonnets de Cavalcanti ne fait allusion à sa vie politique ; c'est encore un trait qui le distingue de ses contemporains, lesquels laissent échapper rarement l'occasion d'exprimer, avec le secours puissant de la poésie, tantôt leurs haines pour les factions ennemies, et tantôt leur patriotique indignation contre le mauvais gouvernement de la chose publique. Les descriptions de la nature, si communes et si brillantes chez les Provençaux, renouvelées avec tant de bonheur par Alighieri et surtout par Pétrarque, ne trouvent que fort peu de place dans le recueil de Guido, consacré presque en entier à l'analyse des orages passionnés de son âme. Toutefois, ce sonnet qui commence par ce vers :

« Beltà di donna e di saccente core »

renferme quelques traits gracieux, qui rappellent les effusions printanières de Bertrand de Born et d'Arnaud de Mareil : « L'air serein au moment où l'aube va paraître, un cours d'eau bordé de prairies en fleur, la neige tombant à blancs flocons sans un souffle de vent, tels sont les charmes qui endorment nos peines..... » La dernière de ces images, simple et frappante, demeura fixée dans la mémoire de Dante. Il la reproduit à sa manière, en la rendant plus nette et plus expressive :

« . . . . . Dilatate falde
» Come di neve in Alpe sensa vento. »

Dans les *ballades*, genre de poésie familière, et qui conservait encore, au treizième siècle, quelque chose de sa destination primitive (celle d'accompagner les danses[1]), le ton général de Cavalcanti est moins élevé, son style est moins tendu ; on n'y sent pas autant l'effort qui nécessairement accompagne une précision presque énigmatique. On rencontre souvent des pensées sereines, des traits qui indiquent la fraîcheur de l'âme et l'inexpérience du malheur. Quelques-unes des ballades, écrites à Toulouse, prolongent l'écho des premières amours de Guido, indiquées par son ami avec une grâce si délicate. Enfin, la composition qui commence par le vers :

« In un boschetto trovai pastorella,

semble imitée de Théocrite et ne déparerait point Boccace. Mais de tels passages sont bien rares dans l'œuvre de Cavalcanti. Il revient bientôt à sa véritable manière, à la seule dans laquelle il soit tout à fait lui-même, et présente à un degré qui peut-être n'a jamais été surpassé, l'union de la passion la plus énergique avec la métaphysique la plus subtile et la dialectique la plus suivie. Ce sont des pleurs sur sa jeunesse flétrie, ses facultés épuisées dans un effort stérile vers un faux bonheur :

[1] *Ballata* ou *ballatella*, de *ballare*.

Digitized by Google

« Je suis, dit-il de lui-même, cet homme dont le cœur est sans cesse traversé par l'affliction et déserté par l'espérance [1].

. . . . . .

» Bientôt, ô mes pensées, vous irez vers la mort; fixés sur vous maintenant, mes yeux ouvrent la voie aux larmes de mon cœur, mon cœur qui ne peut oublier [2].

. . . . . .

» Voyez en moi l'homme qui s'en va pleurant, funeste exemple des jugements de l'amour. Une douleur nouvelle est descendue dans mon cœur; elle en a chassé les inspirations que j'avais appelées à mon aide. Mes yeux demeurent obscurcis: une rumeur résonne dans ma pensée. Vois, me dit-elle, ici meurt une beauté, mais garde bien qu'une autre ne s'y mire [3].

. . . . . :

» Je vois briller dans les yeux que j'aime un flambeau plein d'affectueuses inspirations...., tellement que la joie semble rallumer ma vie. Mais il m'arrive, quand je suis en sa présence, que je ne puis la raconter à mon entendement.

. . . . . .

» Je sens que sa valeur fait trembler mon âme, et de nouveaux soupirs s'exhalent de mon cœur. Ma voix semble me dire : Fixe les yeux sur elle, tu verras son essence remonter au ciel. [4].

. . . . . .

Cette haute conception de l'excellence où peut atteindre une nature féminine, affectueuse et pure, se trouve, dans un autre passage, rendue avec une force toute particulière :

« J'ai vu des femmes auprès de celle que j'aime, mais aucune d'elles ne semblait *femme* à mes yeux; toutes ensemble n'étaient que son ombre. »

N'est-ce point là que Pétrarque a trouvé cet accent si vrai, si admiré :

« Colei.... che sola a me par Donna?

Guido avait été moins heureux dans l'expression de sa pensée;

[1] Che dentro dallo cor mi passa amanza,
Che se ne porta tutta mia speranza.
[2] Stando nel pensier gli occhi fan via
A lacrime det cor, che non la obblia.
[3] Vedete, che son un che vo piangendo
. . . . . .
Quando passò nella mente un romore,
Il qual disse : deutro beltà che muore;
Ma guarda che beltà non vi si miri!
[4] Come m'avvien, quand'io le son presente,
Che non la posso allo 'ntelletto dire.
. . . . . .
. . . . Guarda, se tu costei miri,
Vedrai la sua virtù al ciel salita.

Digitized by Google

« Non che ninna mi sembrasse Donna,
» Ma somigliavan sol la sua sombria. »

Mais ailleurs il égale Dante lui-même dans la naïve et sobre hardiesse des images qu'il emploie :

« J'étais en pensers de tendresse quand survinrent deux jeunes étrangères; l'une d'elles chantait, et nous sentîmes le jeu d'amour pleuvoir dans nos âmes [1]. »

Au reste, cette ouverture de cœur dure bien peu; Guido s'isole bientôt dans sa tendresse soupçonneuse et mélancolique :

« La mort habite dans mon âme, s'écrie-t-il, apportée par un cœur qui me parle d'une passion cruelle.... Va, ma chanson, porter nouvelles de pensées remplies d'angoisse et de faiblesse douloureuse : mais prends garde de te laisser apercevoir à aucune personne ennemie des natures généreuses [2] ! »

Les opinions que, sur le sujet de la religion, Guido put recevoir de son père, et que Dante condamne dans celui-ci avec une si énergique sévérité, n'ont laissé dans les rimes de l'illustre florentin aucune sorte de trace. On ne saurait toutefois omettre l'observation que seul, ou presque seul parmi les érudits de son âge, Cavalcanti n'a composé aucun morceau dans lequel on trouve soit un hommage aux dogmes des chrétiens, développés par Dante avec une orthodoxie si ardente [3], soit une participation à la dévotion populaire, soit même l'effusion d'une piété philosophique dont l'antiquité a rendu tant de témoignages immortels. C'est là encore un trait de ressemblance entre le chantre toscan du treizième siècle et ces génies de notre âge dont la sublime tristesse n'est éclairée par aucun reflet des clartés célestes, Byron, Foscolo, Platen.

C'est ici le lieu de placer une anecdote qui nous a été conservée par Boccace [4]; elle donne l'idée la plus vive de l'attitude que Guido tenait parmi ses contemporains, en raison de ses habitudes empreintes d'une réserve altière et de ses opinions étrangères à celles de la multitude :

« Guido, fils de Messer [5] Cavalcante de' Cavalcanti, fut un des meilleurs logiciens qu'il y eut au monde; excellent philosophe naturel [6], plein de grâce, de manières élégantes et d'éloquence, il réussit mieux

[1] L'una cantava, epiove
Gioco d'amore in noi.

[2] Ma guarda che persona non ti miri
Che sia nemica di gentil natura.

[3] *Theologus Dantes, nullius dogmatis expers.*
Epitaphe composée pour Alighieri par les frères du couvent de Saint-François à Ravenne.

[4] *Decameron*, Giornata sesta, novella nona,

[5] Qualifications des membres de l'ordre de chevalerie et des docteurs en loi.

[6] C'est-à-dire qu'il s'occupait de métaphysique et d'histoire naturelle sans aller chercher dans la scholastique les bases de ses opinions.

Digitized by Google

qu'homme de son temps en tout ce qu'il voulut entreprendre et qui convenait à son rang; il avait des richesses et faisait grand honneur aux gens qu'il estimait en valoir la peine.... Il passait de longues heures dans une préoccupation studieuse qui l'empêchait d'observer ce qui se passait d'indifférent autour de lui; et comme il tenait quelque chose de la doctrine des Épicuriens, le vulgaire disait de lui que ses spéculations tendaient à chercher si l'on pouvait démontrer que Dieu n'existe point. Il advint qu'un jour Guido descendant d'Or San Michele par le Corso degli Adimari, s'arrêta, suivant sa coutume, entre la porte alors fermée de San Giovanni, les colonnes de porphyre [1] et les grandes tombes de marbre [2] qui remplissaient à cette époque le parvis de ce temple; là, s'appuyant aux sépultures, il demeura plongé dans ses réflexions. Betto Brunelleschi et ses compagnons de plaisir l'abordèrent à l'improviste : « Eh bien! Guido, lui dirent-ils, que gagneras-tu donc à prouver que Dieu n'existe pas? — Vous êtes ici chez vous, répondit Guido, parlez tout à votre aise! » Et franchissant d'un bond un des tombeaux les plus élevés, il reprit sa route sans leur parler davantage. Ce grand homme voulait dire que le sage ne met aucune différence entre celui qui a cessé de vivre, et celui qui, plongé dans l'ignorance, n'a pas la vie de l'esprit. »

Parvenus au terme de cette revue rapide, arrêtons-nous un instant pour nous rendre compte des motifs sur lesquels, pendant la vie de Guido Cavalcanti et pendant le siècle qui suivit sa mort, la haute réputation du patricien de Florence put être fondée. Nous savons déjà qu'il n'ouvrit point la carrière; qu'avant lui Guinicelli et plusieurs émules du chantre bolonais, avaient déterminé la forme et le caractère général de chacun des genres dans lesquels Cavalcanti s'est exercé la *canzone*, le *sonnet*, la *ballade*. L'honneur d'avoir fixé la langue poétique ne revient pas non plus à Cavalcanti; ce beau toscan, si souple, si sonore et si gracieux, sortit ébauché des mains de Guinicelli, et ne reçut sa dernière perfection que de celles de Pétrarque. Mais l'époque intermédiaire dont Cavalcanti fut l'honneur demeure reconnaissable à des progrès appréciables. Le second Guido a donné, comme nous venons de le voir, à la composition poétique plus de gravité, un sens plus profond, une expression plus vive, une allure philosophique et une portée tragique, rarement égalées, jamais surpassées depuis. Dans

[1] Données par les Pisans qui les avaient enlevées à la mosquée principale de Palma dans l'île Majorque.

[2] Machiavel dit que les familles patriciennes (tutta la gente buona) ensevelissaient leurs morts autour de San Giovanni. Ce temple est aujourd'hui le Baptistère. Boccace ajoute que de son temps (vers 1350) une partie de ces tombes (arche) se voyaient encore dans l'église cathédrale Santa Reparata.

Digitized by Google

ce volume trop court on rencontre partout l'avant-coureur, quelquefois même la présence absolue de l'inspiration sublime qu'on admirera bientôt dans la *Divine Comédie*. Dante, comme lyrique, ne se sépare point absolument du groupe où brille Cavalcanti, il y tient seulement le rang supérieur.

Employé par Guido, l'idiome toscan gagne quelque chose en précision et en couleur; ce n'est pas que le chantre florentin ne soit quelquefois encore incorrect comme ses devanciers, qu'il n'hésite, ne cherche péniblement son expression, ne la répète trop fréquemment au préjudice de l'art; mais il arrive déjà dans bien des occasions à la *splendeur du vrai*, éloge qu'il aurait affectionné par dessus tous les autres.

Si Guido ne saurait prétendre au titre d'inventeur, il n'en mérite pas moins celui de génie original et libre. Sans doute le sujet unique de ses compositions lui était indiqué et presque imposé par le goût universel et tyrannique de son âge; mais après les Provençaux, après l'école de Bologne [1], Cavalcanti a su trouver pour peindre les passions qui dérivent de l'amour, des accents dont la puissance pathétique était inconnue jusqu'à lui des deux côtés des Alpes, et qui combinent dans une étrange harmonie l'affectueuse suavité de Platon avec l'ardeur palpitante de Sapho.

ADOLPHE DE CIRCOURT.

[1] Fondée par Hensius, le célèbre et malheureux fils de l'empereur Frédéric II, et portée au comble de sa réputation par les poésies lyriques de Guido Guinicelli.

Digitized by Google

POÉSIE

MARGUERITE

A MIA CUGINA ANNA

SONNETTO.

« A miss Anna, gentile cantatrice,
Gentil cantatrice alle labbra d'or,
Quel poema dolce e mesto talor,
In Sovvenir dé canti ch' ella dice ;

Che la sua voce molle intenerisce,
Le fibre più pensierose del cor,
Ed al suo cantar l'alma si nutrisce,
Come la farfalla ai succhi dé fior ;

Dunque ti vestà, Musa, e ti fa bella:
Bisogna andare alla stonza soletta
Dove si tien la bianca damigella,

E dir. toccando la man gentiletta :
« Ecco le rime più care al poeta ;
Sono per tè, sono per tè, sorella ! »

CHANT PREMIER.

Le tranquille pays où vivait Marguerite
Dort au creux d'un vallon que la verdure abrite,
Et vous y descendrez par un calme sentier
Que les feuillages bas enferment tout entier ;
Jamais plus solitaire et plus sombre cavée
Ne fut de boutons d'or et de gazon pavée ;
Jamais chemin couvert n'eut sous l'ombrage épais
Une pente plus douce et plus lente : jamais
Plus fraîche humidité ne respira sous l'ombre ;
L'écureuil s'y blottit sous les feuilles sans nombre :
Un ruisseau bondissant roule sur les cailloux,
Et le fin roitelet voltige dans les houx.

Digitized by Google

Quand vient, au mois de mai, la fête du village,
C'est un plaisir de voir en ce doux paysage
Les filles du pays accourant deux à deux
Pour fêter le bon saint et danser de leur mieux ;
Ce n'est par les chemins que joyeuses toilettes,
Et bonnets aussi blancs que des marguerillettes,
Et grands éclats de voix et rires aussi frais
Que le chant des bouvreuils et des chardonnerets :
Puis là-bas, tout au fond, saint Quentin vous envoie
Un long bruissement de musique et de joie;
Les sons entrecoupés de quelque violon
Arrivent par bouffée au sommet du vallon,
Et le clocher pointu qui perce la verdure
Au travers des taillis vous jette son murmure
Eteint par le feuillage et pareil aux rumeurs
D'un frêlon qui bourdonne enfermé dans les fleurs.

Le jour à son déclin rougissait la vallée;
Déjà l'on entendait bruire l'assemblée,
Et seule, Marguerite, encore à son miroir,
S'habillait lentement : — Partirons-nous ce soir ?
Voyons ! Quand tu serais la fille d'une reine,
On n'a point d'amoureux sans en prendre la peine !
— Ma foi, pour en avoir, c'est par trop d'embarras !
J'attends qu'il en arrive, et s'ils ne viennent pas,
Je m'en passe ! — Voyons ! ne ris pas tant, ma fille ;
Quand on a dix-sept ans, qu'on est jeune et gentille,
On pense, un jour ou l'autre, à quitter la maison;
Voilà Louis qui t'aime à perdre la raison;
C'est un garçon rangé, vaillant, rude à l'ouvrage,
Bien fait de tout son corps et plaisant de visage;
Il vient d'un bon pays et de gens comme il faut;
Ses maîtres ne sauraient lui trouver un défaut;
Il a pu, l'an dernier, tant il est économe,
Se tirer du service et s'acheter un homme;
Il te chérit, enfin, c'en est une pitié !
— Que faire, si pour lui je n'ai point d'amitié ?
Bien souvent, croyez-moi, j'ai regret en moi-même
De le voir tant souffrir depuis un an qu'il m'aime;
Et le chagrin me prend, ma mère, quand je voi
Que plusieurs au pays se désolent pour moi;
Je n'ai jamais voulu faire tort à personne :
Oh ! non ! Je ne ris pas du mal que je leur donne !
Mais je n'aime aucun d'eux ; il n'y faut plus penser:
Le bon Dieu n'a pas dit que l'on dût s'y forcer;
Tenez : j'ai résolu que je resterais fille...
— Toi ! vivre sans mari, sans enfants, sans famille !

Digitized by Google

— Et Jean, le petit Jean, qui nous aime si bien,
C'est l'enfant de ma sœur ; n'est-ce donc pas le mien ?
Je serai sa marraine et sa petite mère ;
S'il convient au bon Dieu qu'il en ait deux sur terre,
En est-il moins heureux? Je ne saurais, ma foi,
L'aimer plus chèrement quand il serait à moi!
Je mettrai de côté l'argent de mes journées,
Et Jean, le petit Jean, quand viendront les années,
Trouvera du pain cuit sur la pierre du four.
Oh! Je n'ai pas besoin d'amoureux ni d'amour!
On prétend qu'il est dur d'être fille à mon âge ;
Moi, je mets mon bonheur à faire mon ouvrage;
Quand j'ai l'aiguille au doigt et la besogne en main,
Je coudrais de bon cœur du jour au lendemain;
Pourvu que je travaille et que je vous contente,
Il n'est pas, voyez-vous, de bonheur qui me tente,
Et tous les amoureux viendront à deux genoux
Qu'ils ne pourront jamais m'arracher de chez nous!

Et l'une souriant, l'autre hochant la tête,
Sortent de la maison pour venir à la fête.

La foule, en se heurtant, roule de tout côté :
C'est un chaos de voix, c'est un flot de gaîté,
C'est partout la rumeur ondoyante et confuse,
Le long bourdonnement d'un peuple qui s'amuse.
Oh! dans le clos couvert de pommiers aux longs bras
Où l'herbe haute et forte abonde sous les pas,
Où les genêts dorés se dressent en futaie,
Où les houx à foison verdissent dans la haie,
Où, dans l'eau des fossés qui dorment sous l'osier,
Les grenouilles en chœur chantent à plein gosier;
Dans ce clos verdoyant, sous le ciel qui se voile;
Sous le rayon charmant de la première étoile,
Sous le vent paresseux, sous la fraîcheur du soir,
Comme tout réjouit, comme tout plaît à voir:
Marchands et promeneurs, et danseurs, et danseuses,
Jeux de boule sans fin, contredanses fougueuses,
Pastourelle qui tourne à l'ombre des pommiers,
Et les cris des joueurs, les hurras des fermiers,
Puis, par-dessus le bruit, par-dessus les murmures,
La voix des musiciens commandant les figures,
Et le gai violon, dont le chant vif et clair
Plane sur le tumulte et voltige dans l'air.
Tout se meut et s'ébat dans cette foule immense:
Tout danse avec furie ou regarde la danse;
Moins les petits enfants qui lancent des pétards,
Et les vieux du pays, les moroses vieillards,

Digitized by Google

Ceux qui portent encore une queue à l'antique
Comme sous Louis Seize et sous la République,
Et content qu'autrefois, dans le temps sans pareil,
Les danses finissaient au coucher du soleil.

Et toi, qui doucement t'approches des quadrilles,
O Marguerite! va, tu n'es pas de ces filles
Qu'une fête au pays fait rêver bien des jours,
Et qui, dans tout ce bal, ne voient que leurs amours.
Mais en ton abandon tu n'en es que plus vive,
Car la simplicité de ton âme naïve
Te fait toute joyeuse, et dans ton jeune cœur
La gaîté des enfants épanouit sa fleur;
Tu trouves des bonheurs aux plus petites choses;
Ton cœur est aussi pur que tes lèvres sont roses,
Et, rien que d'écouter le violon dansant,
Un frisson fait bondir tout ton être innocent;
Tu reluis de plaisir, tu ris comme une folle,
Et dans tes fins souliers ton petit pied s'envole;
Oh! viennent les danseurs t'emmener à leurs bras,
En sautant auprès d'eux tu ne les verras pas!
Qui préfères-tu? dis? le fermier qu'on jalouse
Pour son bel habit noir dépassant sous sa blouse?
Qui? le clerc du notaire en gants blancs? le bourgeois
Qui fait son fin sourire et sa petite voix?
Qu'importe? si leurs pieds sont agiles? Qu'importe,
Si leur bras vigoureux te soulève et t'emporte?

Mais, va! j'en connais un qui, près du rond, là-bas,
S'enfoncera dans l'ombre et ne dansera pas:
Je sais un malheureux qui sanglotte en silence,
Qui saigne sous la dent de son âcre souffrance,
Et qui sent défaillir tout son être abîmé
Dans le mal infini de n'être pas aimé.
Va! danse! Il te regarde, il te voit, Marguerite!
Il voit ton souple corps où la jeunesse habite;
Il voit ton frais visage au teint vif et doré,
Et, sous les deux bandeaux dont il est encadré,
Ton front pur, et ta lèvre où le rire se joue,
Et la belle gaîté qui reluit sur ta joue;
Et ta fine toilette, et, parmi ta gaîté,
Ce rayon de candeur et de virginité.
Et lui, le malheureux, ton bonheur le déchire,
Ta sereine beauté l'insulte, ton sourire
Le navre, et ton regard, pour lui dur et moqueur,
Entre comme un couteau dans le fond de son cœur.
Oh! C'est un paysan, c'est un rude courage,
C'est un robuste corps endurci par l'ouvrage;

Digitized by Google

Mais il porte dans l'âme un coup large et profond,
Mais le lourd désespoir, la souffrance de plomb
Pèse comme un genou sur sa gorge qui râle;
La douleur a dompté cette nature mâle,
Et noyé d'amertume, étouffé de sanglots,
Déchiré jusqu'au vif, pénétré jusqu'aux os,
Serrant comme un damné son poing calleux et rude,
Il demeure cloué dans sa morne attitude,
Et regardant la terre, hébêté, furieux,
De gros pleurs lentement lui roulent dans les yeux.

Quand il fut bien longtemps resté près de la danse
A chercher, sans l'attendre, un reste d'espérance,
Comme un enfant malade, en tournant dans son lit,
Pense fuir les douleurs qui l'assiégent la nuit,
Il s'en fut à grands pas et courut à la ferme;
Il entre comme un fou dans la grange, il s'enferme,
Et là, sombre, tordant ses mains jaunies de cail,
Il arrache sa veste et se met au travail.
Voilà, sous le vieux toit plus noir qu'une caverne,
Sous le feu tout blafard d'une pauvre lanterne,
Voilà le grain qui saute, et les coups drus et lourds
Qui font résonner l'aire aux bruissements sourds;
Voilà qu'il bat, qu'il bat, qu'il dévore l'ouvrage,
Qu'il veut tuer son mal, qu'il étourdit sa rage
Parmi le bruit, la poudre, et les cris des hiboux
Qui le rasent de l'aile en sortant de leurs trous!
Mais voici des rumeurs que l'air au loin promène,
Un bruit de violons plein de gaîté lointaine,
Des lambeaux étouffés de musique, et parfois
Un grand éclat joyeux de rires et de voix.....
Lui, succombant alors sous le poids qui le tue,
Il s'assied lourdement sur la gerbe battue,
Et la poitrine à l'air, les bras tombant du corps,
Attachant sur le sol ses yeux fixes et morts,
Il sent que la douleur est enfin la plus forte,
Et s'arrête à pleurer sur le bord de sa porte.
Ah! pleure! le vent souffle et gémit sourdement
Sous les combles poudreux du morne bâtiment;
Les hiboux, en miaulant, fourragent dans la paille;
L'ombre des hauts piliers rampe sur la muraille...
N'est-ce pas qu'il est dur, quand on a tout un jour
Promené le tourment d'un malheureux amour
Sans rapporter le soir un sourire de celle
Qui vous fut si charmante et vous est si cruelle,
N'est-ce pas qu'il est dur d'écouter sous les cieux
Bruire à l'horizon la rumeur des heureux,

Digitized by Google

Et de rester là, seul, seul avec la misère,
Seul à traîner le poids de l'existence amère,
Seul avec le travail, le travail écrasant
Qu'on aimait autrefois et qu'on hait à présent,
Seul, toujours seul! Ah! pleure! épanche ta souffrance;
Pleure ton doux amour et ta belle espérance,
Et ta jeunesse morte! Ah! pleure, malheureux!
Pleure, pauvre Louis, tous les pleurs de tes yeux!
Or, devant cette grange, au détour de la rue,
Son regard aperçut une forme connue,
Une forme légère au marcher souple et doux:
— « Ne craignez rien, c'est moi! je pleure, c'est pour vous,
Pour vous! Rien que deux mots: écoutez, Marguerite:
Mon amitié vous blesse et ma voix vous irrite;
Mais depuis plus d'un an je n'ai fait que souffrir,
Et vous le savez bien que je m'en vais mourir.
Ah! ce n'est pas ma faute, allez, si je vous aime!
J'ai fait bien des efforts pour me vaincre moi-même;
Et rien ne me guérit! Je lutte nuit et jour,
Mais je ne puis chasser mon malheureux amour,
Et je voudrais parfois, dans ma rage maudite....
Ayez pitié de moi, ma chère Marguerite!
Vous êtes bonne, vous! Tâchez, tâchez, mon Dieu,
De ne point me haïr et de m'aimer un peu!
Il faut que je sois laid, repoussant; j'ai peut-être
Quelque défaut sur moi dont je ne suis pas maître;
Ou bien de méchants bruits vous donnent du souci:
Ah! tenez! je me hais de vous déplaire ainsi!
Pourtant, si vous pouviez voir combien je vous aime!
Je n'ai point de beauté; je le sais bien moi-même;
Mais tout laid que je suis, j'ai bon cœur, voyez-vous,
Et vous ne seriez pas malheureuse chez nous!
Je travaillerais tant, j'aurais tant de courage!
Je passerais mes jours et mes nuits à l'ouvrage;
Vous auriez plus d'argent que la femme d'un roi:
Ma bonne Marguerite, ayez pitié de moi!

Mais elle, simplement: « — Vos prières sont folles;
Je n'aurais pas dû même écouter vos paroles,
Et..... ne me suivez pas, rentrez: on penserait
Que vous me ramenez, et l'on en causerait. »

Elle fuit à grands pas et disparaît dans l'ombre.
Louis marche sans but au creux du chemin sombre;
Les danseurs fatigués sont revenus: tout dort;
Le ciel et le sentier, tout est noir, tout est mort;
Quelques brins de clarté flottent dans les ornières;

Digitized by Google

Le clocher de l'église et le toit des chaumières
Se découpent en noir dans l'espace : la nuit
Domine comme un toit le village sans bruit ;
Le vent, sous un tilleul, roule des branches mortes ;
Des chiens montrent la tête en hurlant sous les portes ;
Derrière les grands murs, de moment en moment,
Des bestiaux couchés ruminent lourdement ;
L'eau noire, sous les joncs, coule sans qu'on la voie,
Et seul, anéanti du coup qui le foudroie,
Seul avec le souci de ses dures amours,
Louis traîne en pleurant ses pas mornes et lourds.

CHANT II.

Quatre jours ont passé depuis la triste fête ;
Pour descendre au marché tout le pays s'apprête,
Et de trente hameaux, les gros et les petits
Accourent à Bernay dans leurs plus beaux habits.
Louis part comme un autre : il espère sans doute
Etourdir son chagrin dans les bruits de la route.
Il marche : — le soleil est chaud, le ciel est clair :
La poudre en tourbillons s'éparpille dans l'air,
Et sur les blancs chemins encadrés de verdures,
Ce n'est qu'un roulement de bruyantes voitures
Où bétail et chrétiens gisent confusément
Parmi les paniers d'œufs et les sacs de froment ;
Les fouets claquent ; on chante, on bavarde, on se jette
Un bonjour, un bon mot de charrette en charrette :
Les riches laboureurs, lançant leurs quolibets,
Se dépassent l'un l'autre au galop des bidets ;
Puis, au bord de la route, à côté de l'ornière,
Ce sont de gros curés marmottant leur breviaire,
Et des filles à pied, qui s'en vont pas à pas,
La chanson sur la lèvre et le panier au bras.
Partout, dans l'air joyeux, les joyeuses paroles
Se croisent : la gaîté trotte dans les carrioles ;
Les merles dans les champs sifflent à qui mieux mieux,
Et la journée est bonne à plus d'un amoureux.

Et toi, pauvre Louis, promène la tristesse
Qui te serre la gorge et te navre sans cesse !
Sous le ciel ruisselant de rayons argentés,
Dans cet immense éclat de toutes les gaîtés,
Parmi ces chants, ces bruits, qu'à ton oreille envoie
Tout un peuple inondé de lumière et de joie,

Digitized by Google

Qu'elle est dure à traîner, cette lourde douleur
Qui te pèse en marchant comme un plomb sur le cœur!
Qu'elle est dure à traîner! pas à pas, sur la route,
Tu vas, pauvre jeune homme, et tes pleurs goutte à goutte
S'écoulent : un frisson te passe dans les os,
Et ta large poitrine est pleine de sanglots!
Vois-tu cette cavée, au fond des houx perdue?
Dans ce courbe sentier que de fois tu l'as vue
Quand elle allait, joyeuse, aux premiers feux du jour,
Commencer sa journée aux hameaux d'alentour,
Leste et mignonne à voir, la blonde couturière,
Avec ses petits pieds glissant dans la poussière,
Ses ciseaux qui sautaient sur son fin tablier,
Et sa croix où le jour s'en venait scintiller.
Caché dans les grands blés, tu guettais son passage,
Puis c'était un bonheur de te mettre à l'ouvrage,
Abattant la besogne et fauchant à plaisir
Comme un bon travailleur qui songe à s'établir!

Ainsi, plein d'amertume, il arrive : la foule,
Dans le joyeux Bernay partout bruit et roule;
C'est par toute la ville un torrent, une mer
De voix, de cris, de pas qui résonnent dans l'air,
Un concert d'animaux, un fracas de voitures,
Un long piétinement d'hommes et de montures,
Et le tambour qui bat, et les bruits éclatants
Des cymbales de cuivre aux mains des charlatants!
C'est le peuple affairé, disputant sans relâche,
Qui va, qui vient, qui vend, qui fait prix, qui se fâche,
Qui donne, qui reçoit, qui vide par milliers
Corbeilles et bissacs, charrettes et paniers,
C'est un flot d'intérêts, un choc de convoitises,
C'est un dégorgement de grosses marchandises,
Grains, pailles, fruits du sol, bestiaux ébahis
Qui roulent leurs gros yeux du côté du pays;
Poulets ébouriffés, qui hérissent leurs plumes,
Et sur tous les pavés des tas verts de légumes,
Des melons tout ventrus, du poisson sans pareil,
Et de gros chiens de mer qui baillent au soleil.

Or, au fond d'une place où des femmes en file
Présentaient leurs paniers aux dames de la ville,
Louis vit Marguerite et s'arrêta soudain;
Elle vendait les fruits de son petit jardin.
La pomme et la cerise à la peau rubiconde,
Reluisaient dans ses doigts potelés : tout le monde

Digitized by Google

Se laissait engager par son œil caressant,
Et, comme un bel esprit le disait en passant,
On n'aurait point trouvé dans toute sa corbeille
Une pomme d'api plus fraîche et plus vermeille.

Louis la regardait dans un flot d'acheteurs : —
Quand nous la contemplons au travers de nos pleurs,
Celle qui nous méprise, ah! mon Dieu! qu'elle est belle! —
Il s'arma de courage et se mit auprès d'elle :
— « Marguerite, dit-il, s'il ne faut plus compter
Que votre cœur un jour consente à m'écouter,
Si de vous plaire, enfin, toute chance est perdue,
Tenez, dites un mot, c'est fini, je me tue..... »
Mais elle : — « J'espérais de ne plus vous revoir,
Ce que je sens pour vous, je l'ai dit l'autre soir;
Tenez, votre poursuite à la fin m'importune;
Je ne désirais pas vous en garder rancune,
Mais me suivre sans fin, mais guetter tous mes pas,
C'est trop fort! Ecoutez : je ne vous aimais pas,
Je vous hais! voyez-vous, je n'en suis plus maîtresse;
S'il faut comme à présent que vous veniez sans cesse
M'affronter dans la rue et faire des éclats
Ou me rendre honteuse en me parlant tout bas,
Je saurai bien trouver quelqu'un qui me défende;
J'en sais deux au pays qui m'ont fait leur demande,
Poursuivez-moi toujours, dites encore un mot,
Et j'accepte l'un d'eux dès demain, s'il le faut. »

« Et j'accepte l'un d'eux! » — Ce fut le coup de grâce,
Le coup de mort! Sans bruit, dans la foule qui passe,
Il marche, le front bas, l'œil farouche et navré :
— « Je me tuerai, dit-il, oh! oui! je me tuerai! »

Dans sa marche sans but il arrive à la halle,
La halle, vieux débris d'un couvent, large salle
Où l'on découvre encor sous la chaux des maçons
Des chapiteaux fleuris et de lourds écussons;
Acheteurs et vendeurs s'y croisent; tout regorge
De gros sacs arrondis pleins de froment et d'orge.
— C'est étrange, Louis! demain, tu seras mort,
Et voici devant toi qu'on va, qu'on vient, qu'on sort,
Qu'on arrive! Voici des passants des voitures,
Et des bruits de gros sous dans toutes les ceintures;
Voici des gens là-bas qui comptent de l'argent;
Voici des portefaix qui sifflent en chargeant
Des charrettes; voici des bourgeois qui demandent
Si le blé se soutient, si les seigles se vendent;

Digitized by Google

C'est étrange, Louis! — « Voyons, disputez-vous!
Arrachez-vous l'argent! criez tous! jurez tous!
C'est bien la peine, allez! on travaille avec rage!
On se casse les reins, on se tue à l'ouvrage,
On se brise le corps pour amasser du pain,
Puis un amour vous prend, et l'on meurt de chagrin!
Il ne faut qu'une femme!... Ah! sans doute les vôtres
Vous adorent! sans doute on vous aime, vous autres!
Allez! vendez du blé! ramassez des écus!
Du blé! moi, voyez-vous, je n'en mangerai plus! » —
Et les marchés se font, et les voitures passent,
Et les sacs lourds de grains sur le pavé s'entassent,
Et les gens sans souci causent sur son chemin,
Comme ils causaient hier et causeront demain.

Puis le voilà qui sort, le voilà sur la place;
Le marché moins bruyant déjà se débarrasse,
Et, groupés dans un coin, des filles, des garçons
Ecoutent en silence un marchand de chansons. —
C'était une complainte en vingt couplets : la vielle
Nasillait par instants un bout de ritournelle,
Et sous les souples doigts du barde, un tambourin
Ronflait en secouant ses six grelots d'airain.
A l'entour s'arrêtaient paysans, paysannes,
Soulevant leurs enfants, ou bien tenant leurs ânes
Par la bride, plusieurs, un cahier sous les yeux,
Tout bas, entre leurs dents, suivent l'air de leur mieux;
Marguerite surtout, car mieux qu'une linotte
Elle chante, et l'on dit qu'elle connaît la note.

« Voilà comme Germain s'est pendu l'an dernier
» Parce qu'il aimait trop la fille d'un meunier. »
— « Tu chantes, dit Louis; malheureuse! tu chantes!
Quand je passe les jours à te pleurer, tu chantes!
Sans même te douter que tu fais mon malheur,
Sans me voir seulement, chante, fille sans cœur!
Cette histoire te plait; souvent elle s'est vue;
Germain n'est pas le seul que trop d'amitié tue. »

« Voilà comme Germain s'est perdu l'an dernier,
» Parce qu'il aimait trop la fille d'un meunier. » —

« Oh! oui! je te déteste! oh! je hais ton visage!
Tu viendrais à genoux m'offrir ce mariage
Que..... oui, va! je te hais! tout sera dit ce soir;
Je n'ai pas, Dieu merci, bien du temps à la voir;
Quand on saura demain que je suis mort pour elle,
On en fera peut-être une chanson nouvelle. » —

Digitized by Google

« Voilà comme Germain s'est pendu l'an dernier,
» Parce qu'il aimait trop la fille d'un meunier. »

« Comme il était plongé dans sa fureur jalouse,
Soudain le petit Jeau le tira par sa blouse,
Et lui frôlant les mains avec ses cheveux blonds :
— « Ah ! donne-moi deux sous pour avoir les chansons !
Marguerite, vois-tu, n'en sait pas de pareilles,
Et nous les chanterons tout cet hiver aux veilles. » —

« Voilà comme Germain s'est pendu l'an dernier,
» Parce qu'il aimait trop la fille d'un meunier. »

Il partit. La douleur contractait son visage.
Ses yeux rouges de sang ne pleuraient plus; la rage
L'étouffait. Les marchands, effrayés de le voir,
Hésitaient à lui vendre un fusil; vers le soir
Il en eut un. Alors il sortit de la ville;
Cette fois, le pas ferme et le regard tranquille,
On le vit s'éloigner, son fusil dans la main;
Dans un vert bouquet d'ombre, à côté du chemin,
Il se cacha. La nuit descendait, calme et pure;
La lune aux doux rayons glissait dans la verdure :
Nul bruit à l'horizon, que le sourd craquement
Des cailloux qu'un roulage écrasait lentement;
Une mare dormait parmi l'herbe fleurie.
— Il fit de ses doigts forts craquer la batterie,
S'inclina, mit l'amorce, et prononçant un nom,
Il appuyait sa tête au-dessus du canon,
Lorsque le bruit d'un pas résonne sur la route;
Il se glisse au milieu des feuillages; nul doute;
C'est elle : — « Marguerite, écoutez ! » Elle eut peur;
Elle abaissa sur lui son œil froid et moqueur :
« Eh bien ! tous deux ! » dit-il en rugissant de haine...
Un grand coup de fusil retentit dans la plaine.

CHANT III.

— « Depuis que les voisins vinrent en frémissant
Te rapporter ici, toute rouge de sang,
Ma fille, nuit et jour me voici malheureuse.
Mon Dieu ! la veille encor j'étais toute joyeuse;
Je croyais pour toujours les bons temps arrivés;
Je me disais : Voilà mes enfants élevés;
Et maintenant, je pleure et je me désespère
Comme quand je veillais défunt ton pauvre père.

Digitized by Google

Oh! ce n'est pas l'argent qui coûte à dépenser,
Ma pauvre fille, oh! non! ni les nuits à passer!
Mon corps, tout vieux qu'il est, a fini par s'y faire,
Et pour deux ou trois jours qui me restent sur terre,
Un peu plus, un peu moins de peine et de tourment,
Qu'importe? Mais, hélas! te voir si longuement
Défaillir, sans que Dieu m'ait accordé la grâce
De prendre la souffrance un quart-d'heure à ta place,
Te voir sans mouvement, sans vie et sans couleur,
C'est là ce qui me tue et me saigne le cœur,
Et s'il ne fallait pas te soigner, Marguerite,
Je prierais le bon Dieu qu'il me prît tout de suite. »

— « Ma mère, je vais mieux, et mon bras est moins lourd;
Si je tâchais enfin de me lever? le jour
Va finir : essayons! — Faut-il que je la croie,
Mon Dieu! » — La pauvre mère en tressaille de joie;
Elle lève à deux mains doucement, doucement,
Ce corps pâle et fluet qui tremble à tout moment;
Elle habille sans bruit sa douce Marguerite,
Et si le bras malade à son toucher s'irrite,
Si l'enfant jette un cri : — « L'assassin! le brigand!
Me la blesser ainsi! me tuer mon enfant!
L'assassin! fallait-il qu'on fût lâche et barbare
Pour le tirer vivant du fond de cette mare!
Faisait-il pas justice en se donnant la mort?
Mais la prison le tient, et, vois-tu, s'il en sort,
Il ira..... — Par pitié! n'en parlez plus, ma mère!
Vous me faites mourir avec votre colère;
S'il nous a fait du mal, je fus bien dure aussi,
Et je n'eus point raison de le traiter ainsi. »
Alors la bonne Marthe, en étouffant sa haine,
Prend sa pauvre malade et l'emporte avec peine,
Disant : « Te voilà grande et mes bras se font vieux,
Et voilà dix-sept ans je te portais bien mieux. »

Faible, sur une chaise, au bord de la chaumière,
Marguerite s'assied; sous la pâle lumière
Elle écoute monter les bruits de la moisson;
L'air suave du soir jette en elle un frisson,
Et sentant revenir dans son âme ravie
Ce souffle languissant qui ramène la vie :
« Qu'il fait doux! le bon air! » dit-elle, puis tout bas :
» Mère, on doit être mal en prison, n'est-ce pas? »

Ah! si j'avais la brosse et le crayon d'un maître,
Quel tableau ravissant! quelle toile champêtre!

Digitized by Google

Cette cabane au toit décrépit, cette cour
Avec la haie en fleur qui verdit à l'entour,
Ces pommiers endormis sous l'atmosphère brune,
Ces buissons chevelus, cette mare où la lune
Glisse un filet d'argent qui clapote sur l'eau,
Et dans un demi-jour, au milieu du tableau,
Marguerite aux longs traits, douce convalescente,
Qui laisse retomber sa tête caressante
Sur le bras tout ridé de Marthe, et mollement
Incline vers le sol son front pâle et charmant;
Son sein respire à peine; à peine elle soulève
Ses regards étonnés qui voient tout comme en rêve;
Un voile de langueur charge ses yeux couverts;
Ses mains sur ses genoux pendent, les doigts ouverts.
— Puis, au fond, tout au fond, cette vache qui passe
Traînant son fanon roux dans l'herbe haute et grasse;
Puis la sœur Clémentine et Jean, couché là-bas,
Et le bon vieux curé qui vient à petits pas.

— « Quoi! debout! disait-il; oh! nous voilà guérie!
Les regards sont meilleurs, la bouche moins flétrie;
La fièvre au premier jour va nous abandonner;
Mais c'est peu de guérir : il faudra pardonner!
— Pardonner! pardonner à cette âme maudite!
Dit Marthe; pardonner! » — Mais alors Marguerite :
—« Me pensez-vous, méchante, et croyez-vous, monsieur,
Que je ne connais pas la volonté de Dieu!
Oh! vous ne savez pas combien je lui pardonne!
Et je voudrais, tenez, que lui-même en personne
Vînt là, dans cette cour; qu'il fût là, près de nous,
Pour pouvoir devant lui le dire à deux genoux!
Quand je devrais souffrir toute ma vie entière,
Perdre mon pauvre bras, rester dans la misère,
Chercher mon pain dix ans et mourir de douleur,
Je lui pardonnerais, et du fond de mon cœur!
S'il pouvait m'écouter! Ah! qu'il vienne! qu'il vienne!...
Car moi, vous le savez, je suis bonne chrétienne,
Et c'est vrai, n'est-ce pas, que Dieu nous a permis
De pardonner ainsi, même à nos ennemis?
— C'est assez! calmez-vous! Vous rougissez, ma fille;
La fièvre vous reprend. Comme son regard brille,
Voyez donc... — Ah! monsieur, vous êtes réputé
Pour votre grand savoir et votre charité;
On vous appellera devant cette justice :
Vous ne souffrirez point, n'est-ce pas qu'il périsse!
On prétend qu'ils sont durs et farouches, là-bas?
Qu'ils n'ont point de pitié?... Vous ne répondez pas...

Digitized by Google

Oh! ce sont des sans cœur, des langues de vipère,
Des furieux, enfin, qui jugeraient leur père!
Ils le tueront, monsieur, ils le tueront! — Tais-toi!
Tu me feras, de rage, éclater malgré moi!
Quand les nuits et les jours pour toi je me tourmente,
Quand je me tue, enfin, pour que tu sois contente,
Me parler de pitié pour cet assassin-là!
Elle est folle! monsieur, sauvons-nous! laissons-la!
Ma fille est folle! » — Marthe, en parlant de la sorte,
Menait tout doucement son pasteur à la porte,
Et dans le fond du cœur elle eût fort souhaité
Qu'il montrât moins de zèle et moins de charité.

Marguerite était seule avec sa Clémentine.
« Ah! c'est moi qui le perds! c'est moi qui l'assassine!
Ma mère le déteste et me brise le cœur;
Sois-lui plus charitable, ô ma petite sœur!
Quand on m'eut rapportée avec cette blessure,
Le coup fut si terrible et la douleur si dure,
Que je voulus sa mort, oui, sa mort; j'ai tout dit,
J'ai tout dit lâchement à ce juge maudit;
Puis voilà, dès le soir, que les remords me viennent;
J'ai comme des soucis, des pitiés qui me prennent,
Des tristesses... Mon Dieu! j'en rougissais d'abord,
De haïr aussi peu qui me donnait la mort;
Puis mes compassions reprirent de plus belle:
J'avais contre moi-même une haine mortelle,
Et les nuits, dans mon lit, quand je ne dormais point,
Souvent je m'étonnais qu'on aimât à ce point,
Qu'on aimât assez fort sa chère Marguerite
Pour lui prendre la vie et se tuer ensuite:
Oh! je voudrais savoir, parmi tous ceux d'ici,
Combien auraient le cœur de me tuer ainsi!
Va, j'étais une sotte et lâche créature:
La plus douce amitié me semblait une injure;
Je ne comprenais point ce qu'on nommait l'amour.
Et, tiens, je me souviens qu'il me l'a dit un jour;
C'était là, dans le clos, sous l'orme, un jour de fête.
Je crois nous voir encore... — Allons! tu perds la tête,
Ma sœur! — Oui, c'était là!... Tais-toi... j'entends des pas;
Ce que je t'ai dit là, tu n'en parleras pas,
A personne, jamais? — Ne crains rien, mais écoute:
Ce Louis, ce méchant qu'on punira, sans doute,
Tu l'aimes! » — Marguerite, à la voix de sa sœur,
Sentit comme un frisson remuer tout son cœur:
Un éclair de gaîté passa dans sa prunelle;
Puis ses grands yeux surpris roulèrent autour d'elle,

Digitized by Google

Son teint décoloré s'embrasa de rougeurs,
Et détournant la tête, elle fondit en pleurs.
— Marthe, grondeuse encore et pourtant réjouie,
S'en revint; — Marguerite était évanouie,
Et penchait son visage aux traits doux et voilés,
Pâle comme un bluet qui sèche dans les blés.

Quand la vie en son cœur commença de renaître,
Les rumeurs de la plaine entraient par la fenêtre :
On entendait encor dans les champs assoupis
Ce bruit lourd de la faulx qui tranche les épis;
Le criquet dit son trille aux buissons, les rainettes
Murmurent, les cailloux craquent sous les charrettes
Des joyeux moissonneurs qui reviennent au loin
Et qui chantent couchés sur des bottes de foin;
Des troupeaux éloignés bêlent dans l'étendue,
Une odeur de luzerne est partout répandue,
Et l'air sonore et frais qu'on aime à respirer
S'emplit de bruits charmants, doux à faire pleurer.
— Marguerite, dans l'ombre élevant sa voix frèle :
« Ma mère, ce n'est rien, oh! ce n'est rien, dit-elle;
C'est un moment de fièvre, un frisson qui s'enfuit :
J'aurai trop respiré la fraîcheur de la nuit. »

CHANT IV.

Les débats arrivaient enfin. Marthe et sa fille,
Jean, la sœur Clémentine, et toute la famille,
Surent par un papier qu'on envoya pour eux
Qu'ils devaient comparaître aux assises d'Evreux.
Bientôt les pauvres gens, par un matin d'automne,
Foulèrent tristement le pavé monotone
De cette indifférente et dormeuse cité
Où l'Iton somnolent flâne de tout côté.

L'affaire vint. La foule encombrait l'audience :
Un flot de paysans partout criait vengeance,
Car les gens de chez nous, devant ces attentats,
Ont des emportements que les bourgeois n'ont pas;
Ces hommes droits et francs conservent sous la blouse
Le rude sentiment d'une équité jalouse.
Ils sont durs au pardon, et leurs cerveaux naïfs
Rarement voient l'excuse ou pèsent les motifs.
Quand la famille en deuil pleure, quand le sang crie,
Leur mâle instinct du mal devient une furie;

Digitized by Google

Le nom de l'assassin les indigne, et leurs mains
Prendraient pour l'assommer les cailloux des chemins.

Le jury se forma. Le greffier lut un acte
Cruellement précis dans sa rigueur exacte;
Puis, les témoins sortis, dans un coin, tout au fond,
Louis se tint debout et la pâleur au front.

LE PRÉSIDENT.

Vous avez entendu les faits qu'on vient de lire?
Que répondez-vous?

LOUIS.

Rien... rien... je n'ai rien à dire...
Tout est vrai; j'ai tout dit, tout avoué d'abord;
Je suis un assassin: je mérite la mort.
Oui, j'ai tiré, moi-même, au retour de la foire,
Dans ce bois... par moments, je ne peux pas y croire,
Et si je n'avais pas ce fusil sous les yeux...
Mais c'est moi, c'est bien moi... condamnez-moi, messieurs!
Le pays tout entier vous demande justice,
Et je sais bien, allez, qu'il faut qu'on me punisse.
Vous êtes gens d'honneur; vous connaissez la loi:
La plus terrible mort sera trop peu pour moi.
Mais de grâce, messieurs, condamnez tout de suite!
Je n'aurais pas le cœur de revoir Marguerite.
Qu'on me remette aux fers, qu'on me traîne au cachot!

LE PÉRSIDENT, à l'huissier.

Appelez un témoin.

L'HUISSIER.

Marguerite Préault!

LOUIS.

Oh! par pitié, monsieur, par pitié, qu'on m'emmène!

LE PRÉSIDENT, à Marguerite.

Vous jurez devant Dieu que sans crainte et sans haine
Vous direz à la cour avec sincérité
Toute la vérité, rien que la vérité?

MARGUERITE.

Oh oui! je la dirai; je parlerai sans haine:

LE PRÉSIDENT.

Racontez l'attentat.

MARGUERITE.

Je m'en souviens à peine.

Digitized by Google

LE PRÉSIDENT.

L'homme qui s'en accuse est ici devant nous :
L'a-t-il vraiment commis ? le reconnaissez-vous ?

MARGUERITE.

On a tiré sur moi : c'est la vérité même.

LE PRÉSIDENT.

Vous connaissiez Louis ?

MARGUERITE.

Voilà deux ans qu'il m'aime.

LE PRÉSIDENT.

Il vous avait souvent déclaré son amour ?

MARGUERITE.

Il m'en parlait encor dans ce malheureux jour.

LE PRÉSIDENT.

Ne vous a-t-il jamais adressé de menace ?

MARGUERITE.

A peine s'il osait me regarder en face ;
Ses moindres mouvements étaient humbles et doux,
Et je l'ai vu deux fois me prier à genoux.

LE PRÉSIDENT.

Que lui répondiez-vous ?

MARGUERITE.

Ah ! monsieur, j'étais folle ;
J'entrais en des fureurs pour la moindre parole ;
Quelque chose pourtant me disait bien tout bas
Que ce pauvre Louis ne le méritait pas ;
Mais non ! rien n'y faisait ; j'étais moqueuse et dure,
Et c'était tous les jours quelque nouvelle injure ;
Je ne connaissais pas son bon cœur, voyez-vous...

LE PRÉSIDENT.

Vous l'avez menacé de prendre un autre époux ?

MARGUERITE.

Oh ! je mentais, monsieur ; que le ciel me pardonne !
Car je n'aimais personne alors... non ! non ! personne !
Personne !

Digitized by Google

LE PRÉSIDENT.

Calmez-vous : pourquoi ce désespoir ?
On ne doit pas rougir d'avoir fait son devoir.

MARGUERITE.

Et pourtant, je m'en veux : je ne puis m'en dédire ;
Je suis une ignorante, et je ne sais pas lire,
Mais vous, hommes d'esprit, messieurs, vous savez bien
Comme l'amour affolle et tourmente un chrétien ;
Quand un pauvre homme est pris d'une amitié si forte
Qu'il meurt de son désir, que sa fièvre l'emporte,
Quand pour lui dans ce monde il n'est plus de bonheur
Hors celle qui le charme et qui remplit son cœur,
Si par un mauvais sort cette fille l'outrage
Et lui jette à la face un autre mariage,
Est-il son maître, alors ? et doit-on s'étonner
Que sa tête un instant puisse l'abandonner ?
S'il a dans ce moment de désespoir extrême
Un fusil dans la main pour se tuer lui-même,
S'il presse la détente et lâche un coup de feu,
En sera-t-il coupable au jugement de Dieu ?
Je parlais autrement au premier témoignage,
J'en conviens. Sur le coup, j'ai manqué de courage ;
Voyant mon mal si rude et ma vie en danger,
J'ai haï ce jeune homme et voulu me venger ;
Mais ici, devant vous, debout à cette place,
Quand je vois le bon Dieu qui me regarde en face,
J'ai honte au fond du cœur de ma mauvaise foi,
Le remords me fend l'âme, et c'est plus fort que moi.
C'est moi qui l'ai perdu, mon Dieu ! moi seule au monde !
Il est juste, après tout, que moi seule en réponde ;
C'est moi, quand mon mépris a troublé sa raison,
Qui dois prendre sa place et mourir en prison.

LOUIS.

Vous êtes, Marguerite, une âme douce et tendre ;
Mais pourquoi, pauvre enfant, songer à me défendre
Par tous ces faux discours qui peuvent vous flétrir,
Et qui ne sauraient pas m'empêcher de mourir ?
Moi, lâche criminel que la honte dévore,
Je ne sais pas, vraiment, s'il m'est permis encore
De montrer en public quelque reste d'honneur
Et de parler ici comme un homme de cœur ;
Mais pourtant, je ne puis endurer, Marguerite,
Que vous veniez noircir toute votre conduite
Pour tromper la justice et ravir à la mort
Un pauvre malheureux qui mérite son sort.

Digitized by Google

L'existence, aujourd'hui, ne me fait point d'envie :
— Quand j'allai dans ce bois pour y laisser ma vie,
Quand, chargeant mon fusil, je songeai tristement
Que je touchais, si jeune, à mon dernier moment,
Il me prit des regrets; malgré toute ma rage,
Je sentis qu'il est dur d'en finir à cet âge,
Quand les plus médisants ne vous reprochent rien,
Et qu'on va le front haut parmi les gens de bien;
Mais maintenant, perdu, couvert d'ignominie,
Maintenant que chacun me hait et me renie,
Maintenant, fou de honte, accablé de remords,
Mon âme, en vérité, ne me tient plus au corps.
Ne me défendez pas : cela n'importe guère ;
J'aurais trop peu de temps à rester sur la terre :
Quand mes juges voudraient me laisser ici-bas,
Je n'irais pas bien loin, car vous ne m'aimez pas !

MARGUERITE.

Ne parlez pas ainsi, j'en suis épouvantée !
Je veux... je ne suis point une fille effrontée,
Louis, et par instants je tressaille d'effroi
Rien qu'à voir tout ce monde assemblé devant moi;
Aussi je ne sais point si j'oserai vous dire.....
Louis, vous avez tort de chercher à vous nuire;
C'est moi qui vous en prie, hélas! à deux genoux,
Défendez-vous pour moi, si ce n'est pas pour vous...
Vous me comprenez bien, Louis ?...

LOUIS.

Grâce ! elle m'aime!
Oh ! j'étais innocent ! grâce ! grâce ! elle m'aime !
J'avais perdu la tête à force de souffrir...
Epargnez-moi, messieurs ! je ne puis plus mourir !

MARGUERITE.

Et vous ne mourrez point ! non !... je me sens revivre;
La justice du ciel veut que l'on vous délivre,
Et des hommes nourris dans la crainte de Dieu
Ne peuvent plus vous perdre après un tel aveu.
Son sort est dans vos mains, messieurs; vous pouvez faire
Qu'oubliant tous les deux nos longs jours de misère,
Nous trouvions au pays la joie et le bonheur
Comme deux bons époux devant notre Seigneur;
Et vous pouvez aussi..... regardez-le : sans doute,
C'est un de ces bandits que le monde redoute,

Digitized by Google

Un de ces criminels vieillis dans le métier,
Qui mettent en péril un pays tout entier,
Et si par un malheur il revient au village,
Il va tout dévorer comme un chien pris de rage;
Il médite déjà quelques assassinats;
Le repos du pays veut qu'on l'égorge..... hélas!
Vous savez si jamais il offensa personne;
Personne, excepté moi, qui l'aime et lui pardonne;
Me voici toute prête à mourir avec lui,
Et c'est pour moi, mon Dieu! qu'on le tue aujourd'hui;
Pour moi! mon intérêt demande qu'il périsse!
Oh! regardez, messieurs, quelle est votre justice,
Si vous m'assassinez, croyant me secourir,
Et si, pour me venger, vous me faites mourir!

Marguerite s'assit, rouge et pleine de crainte;
Un regard angélique, un long regard de sainte
Illuminait son front pudique, et ses doux yeux
Qui se baissaient, fuyant les regards curieux.
La nuit tombait alors; on dut plaider la cause.
Le procureur du roi demanda peu de chose,
Quinze ou vingt ans, pas plus; — mais, riche d'argumens,
Pleine de grands éclats et de beaux sentimens,
La défense orgueilleuse arriva de pied ferme;
Puis les débats sont clos; puis le jury s'enferme,
Puis un bruit se répand dans le peuple agité :
On court à l'audience, on s'informe: Acquitté!

CHANT V.

Saint Quentin s'éveillait par un matin d'hiver;
Un brouillard diaphane, éparpillé dans l'air,
Ondulait sur les toits parsemés de rosée,
Comme un voile de tulle au front d'une épousée,
Et filtrait dans ses plis les rayons argentins
Du jour qui paraissait sur les côteaux lointains;
Et voici tout à coup, sous la brume indécise,
Voici, dès le matin, la cloche de l'église
Qui sonne à grands éclats et sur le doux vallon
Jette son plus sonore et plus gai carillon.
Car, vous ne savez pas, la messe est déjà dite :
Louis est à présent l'époux de Marguerite,
Et les voici, tenez, les voici tous les deux
Qui sortent de l'église et retournent chez eux.

Digitized by Google

Muette, au bord de l'eau, suivant la verte rive,
La pauvre noce allait : Marguerite pensive
Tenait Jean par la main, et sentait dans son cœur
Ces tristesses que donne un immense bonheur ;
Marthe au bras de Louis venait, grave et sereine,
Car, ayant tout compris, elle oubliait sa haine ;
D'étrangers, pas un seul : aucun des conviés
N'avait voulu fêter ces pauvres mariés;
Pas un coup de fusil n'annonça leur passage,
Pas un air de musique, un chant de mariage;
Pas un ami joyeux qui les vînt arrêter
Pour leur prendre les mains et les complimenter.
Partout en les voyant, c'étaient des regards louches,
Des rires dédaigneux crispant toutes les bouches ;
Partout des mots amers, des regards méprisans,
Et des éclairs de haine aux yeux des paysans.
Mais le matin dorait les collines poudreuses;
Mais le grand invité des noces malheureuses,
Le bon Dieu découvrant le ciel pur et vermeil
Fêtait ces pauvres gens de son plus gai soleil;
L'automne souriait de son dernier sourire,
La rivière aux doux flots sous les joncs faisait luire
Son filet de cristal scintillant de clarté :
C'était dans tout l'espace un frisson de gaité ;
Les grillons dégourdis, les vertes sauterelles,
Venaient dans le gazon secouer leurs crécelles ;
Les oiseaux sur les toits chantaient en voltigeant,
Et la vierge filait sa dentelle d'argent,
Si bien que les prés verts et les champs tout en joie
N'étaient qu'un long réseau de brocart et de soie,
Où les rayons du jour, s'élevant par degré,
Traçaient comme sur l'onde un sillage doré.

Ainsi revenaient-ils dans leur pauvre demeure.
Le repas fut modeste et dura moins d'une heure;
Point de rires joyeux, de grands éclats de voix,
Mais de longs souvenirs et des pleurs quelquefois.
Quand vinrent les chansons, comme c'est l'habitude,
Louis, le front baissé, chanta de sa voix rude :
« Voilà comme Germain s'est pendu l'an dernier,
» Parce qu'il aimait trop la fille d'un meunier. »

Le lendemain, sitôt que l'aube fut parue,
Le marié d'hier courut à sa charrue,
Et Marguerite aussi dut se mettre en chemin
Pour faire sa journée au village voisin;

Digitized by Google

Car les jours passeront sur le pauvre ménage,
Et ce sera toujours la fatigue et l'ouvrage,
L'ouvrage, pain des forts, pâture des heureux,
Qui fait le cœur honnête et le corps vigoureux !

Et maintenant, adieu, fleur mignonne et coquette,
Marguerite des champs, blanche marguerillette !
Adieu les bois touffus pleins de chênes ombreux !
Adieu les hameaux verts au fond des chemins creux !
— Le tranquille pays où vivait Marguerite
Dort au sein d'un vallon que la verdure abrite,
Et vous y descendrez par un calme sentier
Que les feuillages bas enferment tout entier ;
Jamais plus solitaire et plus sombre cavée
Ne fut de boutons d'or et de gazon pavée ;
Jamais chemin couvert n'eut sous l'ombrage épais
Une pente plus douce et plus lente ; jamais
Plus fraîche humidité ne respire dans l'ombre ;
L'écureuil s'y blottit dans les feuilles sans nombre ;
Un ruisseau bondissant roule sur les cailloux,
Et le fin roitelet voltige dans les houx.

EUGÈNE MORDRET.

Digitized by Google

LITTÉRATURE

UN ÉPISODE

DE

LA GUERRE DE CATALOGNE

(1810)

DEUXIÈME PARTIE*.

Le lendemain de ce jour funeste, nous rendîmes les derniers honneurs au lieutenant Dévigne. A peine étions-nous revenus du cimetière de San-Jose qu'une nouvelle dépêche me parvint. Elle apportait des modifications aux ordres que j'avais reçus et à ceux dont M. Dévigne était lui-même porteur; elle m'apprenait que le cinquième dragons cessait de fournir une garnison à Callados, et que nos deux détachements, réunis sous les ordres de M. Dévigne, ne devaient cependant quitter le village que le 14 ou le 15, à l'arrivée de deux compagnies du dix-huitième de ligne. Malgré les dangers qui menaçaient les courriers, j'avais dû faire partir immédiatement deux dragons et un brigadier chargés d'annoncer au colonel le malheur qui privait le régiment d'un de ses meilleurs officiers.

Pendant les deux jours et les deux nuits qui suivirent, je fis faire de fréquentes patrouilles et pousser des reconnaissances dans toutes les directions autour de Callados; elles furent toutes sans résultats importants. Enfin, dans la journée du 13, le brigadier de retour m'annonça que la mort du lieutenant Dévigne ne changeait rien aux ordres reçus: j'ai oublié de dire que j'avais demandé au colonel ce qu'il y avait à faire de Benedit : j'avais ordre de l'amener prisonnier avec moi à

* Voir la *Revue*, tome XVII, page 301.

Digitized by Google

Ordal, où il devait être jugé par une cour martiale et subir un châtiment terrible capable d'effrayer ceux qui seraient tentés d'imiter son exemple.

L'adjonction du peloton de M. Dévigne aux trente-cinq hommes placés sous mes ordres contribuait à me faire attendre avec moins d'inquiétude le terme de notre cantonnement; cependant, je sentais combien il était nécessaire de se tenir plus que jamais sur ses gardes : j'avais appris que l'insurrection faisait des progrès rapides et gagnait le sud et l'ouest de la Catalogne. De tous côtés arrivaient des nouvelles sans doute exagérées et néanmoins effrayantes du soulèvement des populations jusque dans les cantons occupés par nos troupes et par nos détachements. A Barcelone, le vin distribué aux soldats pour un jour de fête avait été empoisonné : une circonstance imprévue avait fait connaître à temps cette trahison qui pouvait avoir de si funestes résultats, et trois fournisseurs avaient payé de leur vie leur négligence ou leur complicité : ils avaient été fusillés sur la place de la citadelle. Préoccupé de ces sinistres nouvelles, je sentais dans l'air comme un orage qui venait à nous.

Dans la matinée du 13, Teresa qui, pendant deux jours était restée dans un état presque complet d'insensibilité, était revenue à la vie, mais pour souffrir cruellement. Aussitôt qu'elle avait pu joindre deux idées ensemble et se souvenir, elle était accourue tout en larmes se jeter à mes pieds : elle n'avait pas cherché à excuser le crime de son père, mais elle m'avait demandé sa grâce avec des cris et des sanglots, comme s'il eût dépendu de moi de le sauver. J'étais plus ému que je ne l'aurais voulu paraître, et, faut-il vous l'avouer? les larmes de la fille me semblaient presque laver le sang répandu.

Quant à Benedit, dès le soir même de la mort de M. Dévigne, il avait été étroitement enfermé dans une cave dont le soupirail s'ouvrait sous la fenêtre de la cuisine de l'auberge. Voici les précautions que j'avais cru devoir prendre contre une évasion. Devant le soupirail de la cave qui lui servait de cachot, un dragon se promenait jour et nuit, le mousqueton au bras. L'escalier de la cave aboutissait dans la cuisine même; la porte de cet escalier avait été solidement verrouillée et une autre sentinelle y montait aussi la garde : enfin, comme dernière mesure de sûreté, l'aubergiste avait été enchaîné, dans le double but de prévenir une évasion et un suicide. Il était donc matériellemenl impossible que Benedit pût échapper au sort qui l'attendait.

Depuis le moment de son arrestation, il avait gardé une contenance farouche et déterminée. Pas une parole, pas une plainte n'était sortie de sa bouche : était-ce résignation? était-ce espérance? Lorsqu'on le fit descendre dans sa prison, opération que j'avais voulu surveiller moi-même, un de mes brigadiers lui avait dit d'un accent indigné :

Digitized by Google

— Qui t'a pu pousser, misérable, à assassiner si lâchement notre officier ?

Benedit avait tourné la tête, regardé le brigadier d'un air étrange et haussé les épaules avec le sourire de dédain qui lui était habituel.

Cette pantomime ne satisfit pas le dragon, qui répéta sa question; mais, cette fois, il le poussa vers l'escalier avec une certaine violence.

Au contact de la rude main du soldat sur son épaule, la figure de l'aubergiste s'enflamma, et il répondit en fixant sur le brigadier ses petits yeux noirs qui brillèrent comme ceux d'un loup muselé, harcelé par un enfant :

— Ton officier était Français; c'est pour cela que je l'ai frappé, et je ne m'en repens point. Je hais tous tes compatriotes, toi autant que lui et tous les tiens autant que toi ! J'aurais encore dix existences à donner que je les sacrifierais toutes sans regret pour une si belle cause !

— Quelle cause ?

— Celle de l'Espagne ma mère ! répondit l'aubergiste. Si nous passions les Pyrénées pour piller les trésors de vos églises et de vos couvents, brûler vos villages, déshonorer vos filles et vous imposer un des nôtres pour Roi, vous en feriez autant et vous auriez raison.

Cette réponse, faite avec le ton d'un homme convaincu et sûr de la justice de sa cause, étonna un moment le brigadier, et je vis comme un éclair de doute et de pitié passer sur son front.

— Tout cela peut être juste, dit-il enfin, mais ça ne me regarde pas : il y en a de plus malins que moi pour juger la question, et c'est leur affaire, comme la mienne est de te mettre à la cave pour te mieux conserver...

Benedit ne répondit pas et descendit d'un pas ferme les degrés de l'escalier.

Pendant les deux premiers jours de sa captivité, il ne donna pas signe d'existence et toucha à peine aux aliments que Teresa avait facilement obtenu la permission de lui faire parvenir ; mais vers le soir de la troisième journée, il parut avoir perdu sa stoïque impassibilité, des plaintes se firent entendre dans la cave, et un de mes hommes vint me prévenir que le prisonnier demandait à me parler.

Je descendis près de lui.

— Que me voulez-vous ? lui dis-je.

— Peu de chose, señor official, et il dépend de vous d'écouter la dernière prière d'un condamné à mort.

— Mais qu'est-ce enfin ?

— Voyez ces lourdes chaînes qui me meurtrissent les pieds et les poignets ! C'est une torture gratuite, car je suis bien en votre pouvoir ici ; que craignez-vous ? Ces murs ont quatre pieds d'épaisseur et j'en-

Digitized by Google

tends aux deux issues les gardes de vos dragons, faites-moi donc la grâce d'ordonner qu'on me délivre de ces fers; voyez les chairs saignent! Ah! faites-le, señor, et Dieu vous tiendra compte de votre humanité : et puis il m'est impossible de prier : le cœur prie mal, quand le corps souffre tant!

La voix de Benedit, en parlant ainsi, avait perdu son âpreté ordinaire, elle était suppliante et brisée. Je regardai l'aubergiste dont le visage pâli, sous son teint bistré, attestait les souffrances. Les yeux fixés sur mes lèvres, il semblait vouloir dévorer les paroles qui allaient sortir de ma bouche : il lut sans doute la pitié sur mon visage, et ses traits ne purent dissimuler une rapide expression de triomphe. Rassuré par toutes les précautions que j'avais prises, je souscrivis à sa demande.

Pendant que le dragon qui m'avait accompagné avec une lumière allait chercher, sur mon ordre, celui de mes cavaliers qui remplissait dans le détachement l'emploi de maréchal, je fis le tour de la cave, que je frappai en vingt endroits différents du fourreau de mon sabre. Partout la muraille rendit un son large et plein qui me tranquillisa tout à fait. Comment eût-il pu accomplir ou même tenter une évasion? Il était seul, sans armes, sans outil, et bien suffisamment gardé par deux sentinelles dont l'une, celle du soupirail, pouvait entendre chacun des pas du prisonnier.

Le maréchal arriva et déferra Benedit.

— Je suis d'avis, dis-je à Benedit, qu'il est complétement inutile de torturer un condamné à mort; mais n'accusez que vous seul des souffrances que vous avez endurées depuis trois jours : je n'aurais point attendu votre prière pour apporter quelque soulagement à votre position, et si j'avais connu sa gravité. Mais votre crime exige une expiation solennelle, rien ne peut vous soustraire à la justice des hommes; employez donc les moments qui vous restent à fléchir la miséricorde de Dieu.

— La justice des hommes! s'écria l'aubergiste avec un accent de profonde colère.

Un flot de paroles amères sembla gonfler sa poitrine, mais il parvint, par un effort puissant, à comprimer son émotion, et il me répondit de sa voix ordinaire et d'un ton presque mielleux :

— C'est vrai, señor, la justice des hommes! vous avez raison; c'est un crime! et je prierai Dieu qu'il me le pardonne. Pourrai-je voir ma fille et Pedrillo?

— N'y comptez pas, vous êtes au secret le plus absolu, et j'obéis à des ordres qu'il n'est pas en mon pouvoir d'enfreindre; d'ailleurs, vous ne pouvez désirer sincèrement revoir Teresa pour qui votre affection paraît se réveiller bien tardivement. Quant à Pedrillo, je me montrerai encore plus difficile, mais pour un autre motif...

Digitized by Google

En ce moment retentit un cri formidable de : « Au large! » poussé par la sentinelle du soupirail. Puis le bruit d'une assez vive contestation se fit entendre, une ombre apparut à l'ouverture du soupirail et j'aperçus Pedrillo agenouillé sous le revêtement de la fenêtre et se cramponnant aux barreaux de fer :

— Adieu, père cria-t-il de sa voix aiguë, mourez bravement, en bon Espagnol; vous serez vengé quand je serai homme!

— Si tu ne te fais pas pendre avant? dit la robuste sentinelle en le prenant par la ceinture et le rejetant tout meurtri à quelques pas de là.

— Au large! répéta le dragon d'une voix impérative et si tu reviens ici chercher à forcer la consigne, cette fois je te coupe les oreilles.

— Adieu, cria Benedit, adieu petit, prie pour ton père et pour le señor official; il m'a fait délivrer des fers qui me brisaient.

L'aubergiste, me voyant froncer le sourcil, continua en s'adressant à moi, avec un sourire mélangé d'orgueilleuse fierté et de fausse bonhomie.

— Ce brave enfant, vous voyant descendre ici à cette heure avec des soldats, m'aura cru à ma dernière heure : ne songez pas à ce qu'il a dit, ce sont les paroles d'un enfant; d'ailleurs, d'ici à ce qu'il soit devenu homme...

Et il hésita quelques secondes...

— D'ici à ce qu'il soit devenu homme ?

— L'Espagne sera libre du joug français, acheva l'aubergiste en relevant la tête et dardant sur moi ses yeux noirs qui brillèrent d'une haine implacable ; cet espoir me rend l'idée de la mort moins amère et soutiendra mon courage en face du supplice.

— Cet homme, me dis-je, eût, peut-être été un héros à une autre époque. Que n'a-t-il combattu pour son pays le visage découvert et le front haut au lieu de le faire en assassin ?

Je remontai. Arrivé à la dernière marche, je retournai ému par je ne sais quel sentiment de pitié. Benedit était resté immobile, assis sur une mauvaise chaise que j'avais fait descendre, les coudes sur les genoux et paraissant déjà livré aux méditations suprêmes de celui qui va bientôt paraître devant Dieu, teint de sang humain. Je me retirai dans ma chambre après avoir donné mes ordres à mes maréchaux de logis pour le départ présumé du lendemain ou du surlendemain, pour le service des rondes et des postes. La première ronde de nuit avait eu lieu pendant que je faisais déferrer l'aubergiste, la seconde devait parcourir tout le village et se faire reconnaître au poste de l'auberge vers deux heures du matin.

Quinze ou vingt dragons occupaient la vaste salle de la posada qui servait auparavant de cuisine et de logis aux muletiers et aux voya-

Digitized by Google

geurs; on se rappelle que, depuis les derniers événements, elle avait été convertie en corps de garde. Au moment où je la traversai, elle présentait un spectacle singulièrement animé. Mes hommes étaient occupés à la lueur d'une lampe fumeuse, les uns à fourbir leur casque ou leur sabre, les autres, à cheval sur les bancs, à jouer de laborieuses et interminables parties de *drogues;* quand le chevalet de torture punissait la faute ou la maladresse de quelque joueur, c'étaient des éclats de rire à fendre les vitres de l'auberge, un épais nuage de fumée de tabac enveloppait les héros inconnus de ce bruyant olympe, les lazzis et les bons mots se croisaient sans relâche et auraient probablement effarouché des oreilles plus délicates que les miennes; mais les soldats français n'ont jamais été renommés pour leur tempérance de langage.

Je jugeai que mes hommes étaient bien éveillés et que je pouvais me retirer moi-même dans ma chambre. J'étais loin de prévoir ce qui allait arriver.

Un des plus anciens soldats du régiment, un de ces vieux troupiers qui rappelèrent un moment dans nos guerres de l'Empire les routiers du moyen-âge, grand fureteur de caves et grand dénicheur de poulailers, avait découvert, je ne sais trop comment, une énorme cruche d'eau-de-vie, là où nos soldats avaient depuis longtemps fouillé en vain. Vincent était bon camarade, il fit part de sa trouvaille aux dragons de garde, la cruche circula bientôt de mains en mains et les porte-manteaux furent empilés devant la porte de l'escalier afin que le bruit de la veillée ne parvint pas jusqu'à moi. C'était une précaution malheureusement inutile. Au lieu d'exciter la gaieté et de soulever de bruyantes clameurs, la liqueur bue à larges gorgées semblait éteindre la voix et assoupir les sens. Peu à peu tous les hommes de garde s'endormirent et le brigadier lui-même qui commandait le poste et qui avait permis ces funestes libations, se sentait vaincu par le sommeil. Toutefois, jetant un regard inquiet autour de lui, il eut l'instinct d'une trahison et le pressentiment d'un danger. Il chercha à secouer la torpeur qui l'envahissait et relevasa tête alourdie. Tous dormaient autour de lui, tous sans en excepter la sentinelle de l'escalier qui avait partagé les libations de ses camarades et demeurait couchée sur le côté, la tête appuyée sur la poitrine d'un autre dormeur et le mousqueton entre les jambes.

L'oreille du brigadier entendit la voix de la sentinelle placée près du soupirail fredonner un refrain joyeux du pays, une ronde de village, et ranimé par ce bruit qui lui rappelait qu'un homme veillait encore, il essaya de se lever de son banc. Impossible! son corps lui sembla cloué à son siège. Il fit des efforts surhumains pour crier; sa voix s'éteignit dans sa gorge et ne rendit que des sons étouffés. Il voulut

Digitized by Google

frapper de sa botte celui des dragons qui dormait à sa portée : vain effort ! il ne put détacher ses pieds du sol où ils lui parurent fixés par un poids de cent livres.

Alors le malheureux comprit confusément qu'il allait se passer un drame terrible préparé par ce sommeil perfide, et la sueur de l'angoisse inonda son front. Tout ce qu'il put faire fut de prêter l'oreille au chant de la sentinelle sur lequel il concentra toutes ses facultés. Mais tout à coup le refrain s'interrompit ; la sentinelle poussa un cri sourd qui ressemblait à une malédiction funèbre, et le bruit de la chute d'un corps pesant retentit devant la porte de l'auberge. Ce bruit sinistre sembla rendre quelque mouvement de vie au brigadier ; par un effort suprême, il parvint à se lever et se traîna jusqu'à la porte de l'escalier ; mais arrivé là, les jambes lui manquèrent ; des milliers d'étincelles passèrent devant ses yeux, des voix étranges bourdonnèrent à ses oreilles et il retomba au milieu des dragons endormis...

En ce moment, Jérôme descendait de l'étage supérieur de l'auberge à la prière de Teresa, qui toujours dans les larmes, l'avait prié d'aller chercher Pedrillo dans le cabinet où celui-ci couchait ordinairement. Comme il n'était pas impossible que le détachement fût très-promptement relevé et que Pedrillo restait absent de l'auberge pendant toute la journée et ne rentrait que le soir, elle désirait s'entendre avec lui sur ce qu'il comptait faire après notre départ. Elle voulait savoir s'il avait le projet de suivre son père à Ordal et enfin lui annoncer, quant à elle, sa résolution inébranlable de quitter Callados.

Jérôme ne put réprimer un frisson involontaire quand il trouva cette chambre vide et qu'il vit que le lit n'avait pas été occupé. Il se dirigea aussitôt vers la cuisine pour voir si Pedrillo ne s'y trouvait pas : il savait que l'enfant était resté, la veille, agenouillé la nuit entière près de la porte de la prison de son père. Le dragon fut quelque temps arrêté par l'obstacle des manteaux amoncelés contre la porte. Cependant un vigoureux effort l'eut bientôt dégagée et il entra. Le spectacle qui s'offrit à sa vue, l'odeur forte exhalée de vingt poitrines, et ce sommeil étrange lui révélèrent par une sorte d'intuition instantanée le secret de cette nuit funeste et de la fatale trahison.

Le trompette se pencha pour soulever la tête d'un des dragons étendus par terre, et il approchait l'oreille de sa poitrine pour s'assurer que tous ces corps sans mouvement n'étaient point des cadavres, lorsque la porte de l'auberge s'ouvrit sans bruit et les têtes pâles de Benedit et de Pedrillo se montrèrent à l'entrée de la salle. Jérôme n'eut que le temps de se jeter rapidement dans l'ombre projetée sous la cage de l'escalier. La porte acheva de tourner sans bruit sur ses gonds : les deux hommes interrogèrent d'un œil inquiet et sinistre les profondeurs de la salle où les clartés douteuses de la lampe ne pouvaient pénétrer ; ils écoutèrent attentivement.

Digitized by Google

— Es-tu bien sûr que Renovalès et la bande de Montano soient dans le bois? demanda Benedit à voix basse.

— Pérez vient de m'en avertir, répondit Pedrillo.

Puis, comme deux couleuvres, ils rampèrent le couteau à la main près du premier dormeur. Le père montra du doigt la victime à son fils et sourit d'un sourire cruel qui se reproduisit exactement sur les lèvres de l'enfant. Deux poignards se levèrent à la fois, mais la main de Benedit demeura un moment suspendue : il venait d'apercevoir dans l'ombre la figure menaçante de Jérôme.

Celui-ci, un moment étourdi par le spectacle qu'il avait sous les yeux, était resté comme pétrifié au pied de l'escalier.

Benedit se releva soudain, saisit son fils par le bras et l'entraîna, rapide comme une bête fauve, par la porte entr'ouverte; ce mouvement, cette brusque disparition rendirent Jérôme à lui-même; il arracha le mousqueton de la sentinelle endormie et s'élança d'un bond sur le seuil de la posada.

Mais la nuit était sombre, les fugitifs à trente pas déjà; il fit feu au hasard. La lueur de la flamme lui montra Benedit et son fils qui s'enfuyaient à toutes jambes dans la direction de la grande route de Barcelone et qui répondaient au coup de feu en agitant leurs chapeaux au dessus de la tête d'un air de triomphe et d'insultante ironie. Jérôme fit un pas au dehors et trébucha contre un cadavre : c'était celui de la sentinelle extérieure.

— Aux armes! cria le trompette d'une voix puissante, qui retentit dans le silence de la nuit presque aussi haut que le coup de fusil.

Puis, avec la promptitude et l'instinct des gens formés aux dangers et aux surprises, il verrouilla en dedans la porte de l'auberge pour mettre les dormeurs à l'abri d'un coup de main jusqu'au moment de l'arrivée des autres dragons cantonnés dans le village. Cette précaution, qui ne demanda qu'une seconde à Jérôme, une fois prise, il s'élança vers l'escalier qui conduisait à ma chambre, en foulant aux pieds tous les dragons étendus dans la salle et que n'avaient pu tirer de leur léthargique sommeil ni le coup de feu ni l'énergique appel aux armes.....

Le coup de feu tiré par Jérôme m'avait arraché brusquement au repos. En un instant je fus au pied de l'escalier, où Jérôme silencieux me montra, d'un geste dont rien ne saurait rendre la muette éloquence, ces vingt hommes étendus sur le carreau avec toutes les apparences de la mort.

— Assassinés? m'écriai-je dans le premier moment de stupeur.

— Non! heureusement! me dit Jérôme.

Et en une seconde il m'eut mis au fait de ce qui s'était passé. L'insupportable odeur d'eau-de-vie exhalée par les dormeurs témoignait d'ailleurs du moyen dont s'était servi la trahison.

Digitized by Google

— Et Benedit? m'écriai-je avec un pressentiment plein d'anxiété.

— Envolé, lieutenant! parti sans attendre le coup de grâce; mais en fuyant il n'a pas oublié ses instincts de meurtrier, et il a laissé l'assassinat derrière lui. Dix minutes plus tard, je trouvais en descendant ici tous ces gaillards-là égorgés comme des moutons; venez voir, lieutenant!

Et, m'entraînant sur le seuil de la porte qu'il ouvrit, il me montra la sentinelle du soupirail, immobile, étendue sur le dos près du mur.

— Cet homme est ivre aussi? m'écriai-je. Malédiction! ils auront tous un terrible compte à rendre à leur réveil.

— Ma foi! me dit le trompette avec un triste hochement de tête, le pauvre diable dort d'un sommeil qui ne finira plus, et il n'a guère à s'inquiéter des suites d'un conseil de guerre; il a été assassiné lâchement, par derrière, et sans qu'il ait pu pousser un cri d'alarme; je l'eusse entendu, moi; ce pauvre vieux, c'était un solide et il a fallu bien choisir la place, dans une nuit aussi noire, pour l'abattre comme cela, d'un seul coup! Tenez, le couteau est encore entre les deux épaules, la pointe inclinée vers la région du cœur! L'assassin n'aura pas eu le temps de le retirer probablement! Oh! oh! il y a un papier attaché au manche!

Je l'arrachai des mains de Jérôme, et en rentrant dans la salle j'y lus, à la clarté de la lampe, ces mots écrits en catalan : « Le patriote Pedrillo, de la junte secrète de Catalogne, aux Français. »

Je compris alors tout ce qui était encore resté obscur pour mon intelligence dans cette triste aventure. Tout s'expliqua nettement et avec lucidité dans mon esprit. Le fils de l'aubergiste avait mis à portée des dragons la funeste cruche d'eau-de-vie, après y avoir jeté un puissant narcotique. Il avait ensuite probablement épié, à travers les vitres et caché dans l'ombre, l'effet produit par sa dangereuse boisson sur les malheureux soldats; certain de l'impunité, il avait surpris et poignardé la sentinelle, puis activement travaillé à la fuite de son père, qui, libre de ses chaînes, s'était facilement échappé par le soupirail au moyen d'une corde qui était restée sur le théâtre de cette audacieuse et habile évasion. Tout ce plan, avec ses moyens et ses résultats, m'apparut en une seconde.

— Je suis un homme déshonoré, me dis-je, si je ne parviens à remettre la main sur ces deux bandits! Quelle école d'avoir laissé libre ce petit serpent! Il me faut à tout prix reprendre ces deux hommes, ou je n'ai plus qu'à me faire tuer avant d'arriver à Ordal : je connais le colonel, je serais infailliblement cassé en tête du régiment!...

Un quart d'heure ne s'était pas écoulé depuis le cri d'alarme, et déjà de tous côtés, mes hommes, qui avaient été prévenus la veille par leurs sous-officiers de se tenir sur le qui-vive, brusquement arrachés

Digitized by Google

au sommeil par le coup de feu, arrivaient à l'auberge qui leur était désignée pour lieu de ralliement. Ces braves gens, déjà rompus pour la plupart à cette guerre de surprises et d'embûches, avaient jeté en arrivant quelques regards étonnés sur les corps étendus dans la salle; un coup d'œil leur avait suffi pour comprendre à peu près la vérité et se rendre compte de ce qui était arrivé; calmes, bien que dévorés du désir de la vengeance, ils s'étaient rangés en bataille devant l'auberge, leurs chevaux en main. Là, ils ne témoignèrent leur émotion que par des mots brefs échangés à voix basse. Je me promenais à grands pas devant le front de ma troupe, attendant avec impatience que les derniers hommes fussent arrivés.

— Quinze hommes de bonne volonté à cheval! m'écriai-je.

Personne ne répondit, mais en une seconde tous les dragons furent en selle.

— Pardon, mon lieutenant, me dit Jérôme en s'approchant de moi; deux mots, si vous le permettez.

— Parle et dépêche-toi, car nous avons perdu trop de temps déjà et les deux assassins ont de l'avance; ils ont pris la route de Barcelone, m'as-tu dit?

— Voilà la chose, me dit mon ordonnance en baissant la voix : je vous ai vu tout à l'heure si contrarié et vous m'avez quitté si brusquement, que je n'ai pas eu le temps de tout vous dire. D'abord, les dragons que vous enverrez à leur poursuite seront, dans cinq minutes, dans des bois où toute une brigade de cavalerie ne parviendrait pas à retrouver un piéton, et où, d'ailleurs, ils ne pourraient pénétrer la nuit qu'avec peine; puis enfin, une autre histoire, c'est que Benedit et son fils attendaient une troupe de partisans pour les aider dans leur entreprise. Maintenant ils les ont peut-être rejoints et vous pensez bien qu'ils ne conseilleront point aux partisans de reculer, s'ils sont en nombre. Tenez, lieutenant, les choses paraissent indéfiniment gâtées, et il n'en est peut-être rien au fond : si vous permettez à un vieux soldat de vous donner un humble avis, il faut voir venir l'ennemi au lieu d'aller à sa rencontre, et tâcher de lire dans son jeu. Benedit n'est pas un homme à quitter si vite la partie. Je ne sais pas, mais j'ai des pressentiments, et vous savez que mes pressentiments ne me trompent pas.

La nouvelle que Jérôme m'annonçait, de la présence dans les bois voisins d'une bande qui pouvait être nombreuse, devait modifier mon plan et ne me laissait plus de chance de mettre la main sur les fugitifs que s'ils étaient au nombre des assaillants.

Un instant j'eus la pensée d'incendier le village et de me retirer sur Ordal avec les miens, en passant sur le ventre de l'ennemi; mais une minute de réflexion me fit entrevoir l'impossibilité matérielle de cette

Digitized by Google

retraite : mes ordres précis d'occuper le village jusqu'à l'arrivée de l'infanterie; le danger excessif d'une marche de nuit à travers les bois et sous le feu des guerilleros, avec de la cavalerie qui pouvait être arrêtée par le moindre obstacle, un fossé creusé à la hâte ou un arbre jeté en travers de la route; et puis d'ailleurs pouvais-je abandonner ces vingt hommes qui restaient étendus dans la salle basse de l'auberge?

J'éprouvai alors un moment de désespoir, le sang me monta au cerveau avec violence; je perdais la tête, je me sentais l'envie de sauter sur mes pistolets et d'en finir avec les cruels embarras de ma position; mais le regard étonné dont Jérôme suivit le mouvement de ma main vers mes fontes, me fit revenir à moi : l'espoir d'être attaqué cette nuit même et de me faire tuer bravement à mon poste me rendit un peu de calme. Je pensai aussi à la responsabilité qui pesait sur moi, à tous ces braves, dont la vie allait dépendre du parti que je prendrais, et qui attendaient mes ordres sans un murmure d'impatience, avec ce calme héroïque qui caractérise les vrais soldats.

— Eh bien! que Dieu t'écoute, dis-je à Jérôme, et qu'ils arrivent le plus tôt possible!

— A pied! ordonnais-je aussitôt que mon émotion un peu calmée m'eut permis de reprendre le ton de ma voix ordinaire, à pied! Les sous-officiers et les brigadiers, à l'ordre.

Ils furent en un instant réunis autour de moi.

— Vous ferez, leur dis-je, immédiatement transporter dans les chambres supérieures de l'auberge tous les hommes qu'il sera impossible d'arracher au sommeil et à l'ivresse; les chevaux, prêts à être montés, seront réunis dans les écuries de l'auberge; ceux qui ne pourraient y être placés demeureront attachés dans l'arrière-cour. Les deux sous-officiers du détachement de M. Dévigne s'occuperont de ces détails avec leurs brigadiers et du soin de mettre autant que possible la posada à l'abri d'un coup de main. Des sentinelles seront placées aux angles de toutes les rues qui aboutissent à la place, et sur les derrières des écuries et de la grande cour. Vous, Bénard, vous arrêterez quinze des plus notables habitants de Callados, et vous ferez savoir aux autres que, si le village bouge, les otages seront fusillés. Prenez vingt hommes et exécutez mes ordres.

Ces dispositions prescrites, tout le monde s'empressa de s'y conformer. On ne pouvait apprécier encore l'étendue du danger; mais à la rapidité que mes hommes mettaient à remplir mes ordres, on voyait qu'ils le jugeaient prochain et menaçant.

Les sentinelles furent échelonnées aux lieux désignés, et toutes les fenêtres de l'auberge solidement matelassées. Quant aux dormeurs, on en réveilla quelques-uns par d'abondantes aspersions d'eau froide;

Digitized by Google

d'autres, en plus grand nombre, furent arrachés victorieusement au sommeil par l'application ingénieuse et expéditive de quelques coups de crosse, et sept ou huit, dont la léthargie résista même à ce genre de remède, furent portés dans une chambre haute où ils n'avaient rien à craindre des balles, si l'ennemi nous attaquait.

En très peu de temps, l'auberge et ses abords avaient pris l'apparence d'un poste fortifié.

—Maintenant, pensai-je, quand tout fut à peu près terminé, advienne que pourra ! L'ennemi, et je prie Dieu qu'il vienne, trouvera des gens bien disposés à le recevoir.

J'étais dans une ignorance complète du nombre de guerilleros que pouvaient cacher les bois environnants; mais cette ignorance n'était pas pour moi le sujet d'une grave inquiétude. Je savais que ces bandes étaient redoutables dans une embuscade ou dans un coup de main, par leur impétuosité et leur opiniâtreté; mais qu'elles valaient peu de chose pour une attaque en règle qui ne convient qu'à des troupes régulières et disciplinées. J'avais enfin pour moi l'avantage d'une position forte et vaillamment défendue, et enfin j'étais sur mes gardes.

Je sortis un instant pour donner un dernier coup-d'œil aux dispositions militaires que j'avais ordonnées. La nuit était noire et orageuse : pas une étoile au ciel. Quelques lumières seulement se montraient éparses dans la grande rue de Callados et de l'autre côté de la place dont l'auberge occupait une extrémité. On aurait dit, dans l'obscurité profonde qui entourait la posada, autant de regards curieux et inquiets fixés sur notre poste; il perçait quelque chose d'hostile dans ce silence et dans cette tranquillité contrainte des habitants.

La posada seule se détachait en clair sur ce fond obscur, et paraissait avoir concentré en elle toute la vie et le mouvement du village et de ses neuf cents habitants.

— Mon lieutenant, me dit une sentinelle qui, placée sous le porche de l'église, surveillait toute la grande rue qui aboutissait à la route de Barcelone, je viens de voir une fusée s'élever au-dessus des bois, un peu dans la direction de l'ouest et à une lieue à peu près d'ici. Ah! voyez, en voici encore une seconde.

Je regardai. Aucun signal ne me parut partir de Callados en réponse à ces deux avertissements, évidemment adressés par les partisans aux habitants du village. J'attendis près de dix minutes encore. Une troisième fusée monta lentement au-dessus des grands arbres, dans la même direction que les deux premières, décrivit sa courbe gracieuse et s'épanouit en une gerbe de brillantes étincelles. Je me retournai encore du côté du village, pour voir si un signal répondait: je ne vis rien, mais j'entendis une vague rumeur semblable au rugissement du lion muselé et impuissant, qu'apporta faiblement à mon oreille la brise

Digitized by Google

du soir. Il demeura bien établi dans mon esprit que ces signaux étaient convenus entre l'ennemi et les habitants de Callados, mais mes précautions avaient été heureusement prises; le village, retenu par la crainte, reculait maintenant devant les conséquences d'une manifestation hostile. Il est probable que si j'eusse tardé à ordonner les arrestations qu'on avait faites une heure auparavant, Bénard eût éprouvé une vive résistance dans l'exécution de mes ordres.

Ces fusées me donnèrent lieu de penser que très certainement les deux fugitifs n'avaient pas encore rejoint les partisans ; sans quoi, ces derniers, avertis par eux des événements de la nuit et sachant que nous devions être sur nos gardes, n'eussent point commis la grave imprudence de nous faire connaître leur arrivée par ce signal à l'adresse des habitants, signal qui ne pouvait échapper à nos sentinelles.

— Restez encore ici, dis-je à la sentinelle, qui, appuyée sur son mousqueton, avait contemplé les signaux avec un intérêt exempt de toute crainte, attendez encore : il est évident que l'ennemi arrive, mais il ne peut être ici avant une demi-heure : dès que vous vous apercevrez d'un mouvement hostile, que vous entendrez un bruit suspect dans cette direction, vous vous retirerez sur l'auberge, après avoir fait feu.

— C'est bien, lieutenant, dit la sentinelle, qui reprit sous le porche sa marche insouciante et régulière, mais sans quitter des yeux le point menaçant.

En revenant sur mes pas pour rentrer à la posada, je me heurtai contre un homme qui me prit respectueusement le bras, et que mes yeux, aveuglés par l'éclat des lumières qui éclairaient l'auberge, n'avaient point aperçu dans l'ombre. C'était le dragon Vincent, qui, plus habitué aux liqueurs fortes que la plupart de ses camarades, s'était réveillé, grâce à l'un des moyens que j'ai indiqués plus haut. Le pauvre diable, après avoir mis un certain temps à rétablir un peu d'ordre dans ses idées, avait frissonné de terreur dès qu'il avait pu se rendre compte des faits accomplis et de leurs terribles conséquences : il avait aussitôt demandé où j'étais, et, d'un pas encore mal affermi, s'était mis à ma recherche.

— Mon lieutenant, me dit-il d'une voix étranglée par l'émotion, je suis un gredin, un misérable, un chien d'ivrogne. Sauf votre respect, c'est moi qui ai fait tout le mal. Je ne mérite plus de vivre; voilà ma croix, que j'ai arrachée parce que je suis indigne de la porter. Faites-moi fusiller dans quelque coin, je suis le seul coupable !

Et comme je gardais le silence :

— Faites-moi fusiller sur le-champ, lieutenant, continua le dragon avec des larmes dans la voix ; aussi bien, ça me soulagera. Voyez-

Digitized by Google

vous, ajouta-t-il d'un air sombre, la mort du camarade qui était en sentinelle devant le soupirail me pèse sur la poitrine comme un boulet de trente-six.

Je fus désarmé par la douleur et la contenance profondément abattue de ce brave soldat, coupable assurément, mais moins peut-être qu'il ne le supposait lui-même. Il ignorait encore qu'un narcotique eût été mêlé au contenu de la cruche. Cependant, je lui répondis d'un ton sévère :

—C'est bien. Je vous pardonne, mais sans vous excuser! Je ne vous ferai pas fusiller, parce qu'il vous reste la ressource de vous faire tuer honorablement cette nuit en accomplissant votre devoir. Reprenez votre croix que je n'ai pas le droit de vous retirer, et songez que vous avez à réparer, en exposant votre vie pour le salut de vos camarades, le mal que vous avez fait.

— Vous êtes trop bon, lieutenant, merci ! Mais puisque, comme vous le dites, ma vie n'est plus à moi, il faut que je mette à exécution une fameuse idée qui me trotte par la tête depuis quelques minutes. J'y laisserai ma peau, mais j'aurai la satisfaction de savoir que vous direz peut-être de moi : « Cet animal de Vincent ! c'était un ivrogne, mais au fond c'était un soldat. »

— Quelle idée ? Que veux-tu faire, mon brave ?

— Oh ! rien ! Ça me regarde généralement seul. Je m'entends et vous verrez.

Et, sans attendre ma réponse, il rentra dans l'auberge, la main appuyée sur le front, comme un homme qui combine profondément quelque plan difficile.

Un instant après mon retour à la posada, j'eus la visite de l'alcade. Le pauvre homme était en nage, tant il avait mis de hâte à accourir. L'idée d'une collision prochaine et inévitable, qui détruisait tous les résultats de sa politique conciliante et poltronne, avait changé en teintes livides les roses habituelles de son teint.

— Faites-moi vite parler au señor official, amigos ! dit-il aux dragons en se tordant les mains avec des gestes qui eussent été comiques si la situation eût été moins grave.

Je répondis à sa demande en faisant deux pas au-devant de lui : le malheureux était tellement troublé, qu'il ne m'avait pas aperçu devant lui. Il me saisit les mains et me les pressa dans les siennes.

— Je viens d'apprendre tout ce qui s'est passé, me dit-il, et vous me voyez l'homme le plus désespéré de la terre. Ah! ce brigand de Benedit!

Je me rappelai ce que j'avais entendu dire de la conversation qu'il avait eue naguère avec notre hôte, et le secret qui semblait établir entre eux un lien mystérieux.

Digitized by Google

— Oui! ce brigand de Benedit! répondis-je en fixant sur l'alcade un regard pénétrant. Il a tué le commandant Dévignes; son fils a assassiné un de mes hommes, et ils se sont évadés; ce qui fait que s'ils ne sont pas repris cette nuit, je me regarderai comme déshonoré.

— Déshonoré? Et comment cela, señor? Tous les jours semblable fait se produit en Espagne et partout; mais, Sainte-Vierge! on voit des exemples fréquents d'aussi audacieuses évasions.

Et l'alcade accompagna cette assertion d'un mouvement d'épaules plein de bonhomie, comme s'il se fût agi de la chose la plus naturelle du monde.

— C'est vrai, répondis-je; mais elles n'ont pas, monsieur, les terribles conséquences de celle-ci.

— Mon Dieu, que faire? que faire? reprit l'alcade. Mais pardon, señor official, j'ai entendu dire que vous étiez dans l'intention de rendre responsables les quinze ôtages que vous avez fait arrêter, et l'on se dit avec terreur dans tout Callados qu'au moindre signe d'hostilité vous exécuterez vos menaces.

— Ah! l'on se dit cela avec terreur dans Callados? Vous m'enchantez, monsieur, c'est justement le résultat que j'espérais en faisant opérer ces arrestations, et, par Dieu! on a parfaitement raison de craindre, car, sur ma parole, si nous n'en réchappons pas, mes dragons, les ôtages et moi partirons de compagnie.

La figure de l'alcade prit une expression d'épouvante mal déguisée sous un sourire.

— Vous feriez cela?

— Parbleu! comme je vous le dis!

— Mais permettez, señor; les sentiments d'humanité qui caractérisent si éminemment les officiers français...

— Assez, monsieur, interrompis-je vivement, vous n'avez plus le droit d'invoquer ces sentiments que nous avons trop pratiqués à l'égard des Espagnols.

— Mais savez-vous, dit l'alcade battu sur ce point, et avec une hésitation naturelle à sa poltronnerie ordinaire, mais savez-vous que je ne réponds pas du succès d'un tel moyen? Il y a beaucoup de mauvaises têtes à Callados, ajouta-t-il d'un air capable, beaucoup trop de mauvaises têtes, malheureusement, et il est à craindre que la certitude de faire fusiller, s'ils bougent, quinze de leurs concitoyens, quinze des plus riches surtout, ne soit pas une considération suffisante pour les arrêter quand ils auront senti l'odeur de la poudre; non, je n'en réponds pas.

— Vous n'avez à répondre de rien, lui dis-je avec hauteur: ici, dans cette auberge, je tiendrai contre Callados et les guerilleros tout le temps nécessaire pour être secouru. Tenez, continuai-je en lui serrant le

Digitized by Google

bras, voyez ces cinquante braves gens qui vous regardent et qui vous ont compris, voyez si c'est la peur que vous lisez sur leurs figures! Ah! vous autres Catalans, vous avez une sorte de courage à vous, vous savez surprendre et assassiner, mais vous n'avez pas notre courage français, si terrible quand il faut vaincre et si calme quand il faut mourir.

— Ah! mon Dieu, répétait l'alcade, ce brigand de Benedit! C'est ce *perro* qui a attiré la malédiction sur Callados.

J'avais gardé à peu près tout mon sang-froid pendant ce dialogue; mais à ce nom qui revenait sans cesse sur les lèvres de l'alcade, et chaque fois avec un frisson de terreur ou de remords; à ce nom maudit qui me rappelait la scène sanglante de la nuit du 13, je sentis le feu de la colère me monter au visage, car une idée venait de me traverser le cerveau comme un éclair. Cet homme qui était là devant moi, courbé sous la peur, aujourd'hui à mes pieds, parce qu'il nous croyait encore les plus forts, et qui se courberait le lendemain devant nos assassins, si la fortune des armes nous était contraire; cet homme, qui protestait sans cesse de ses sympathies pour les Français, n'ignorait pas sans doute l'existence de la junte secrète et l'action qu'elle exerçait dans Callados, comme dans toute la Catalogne. La junte, dont Benedit et son fils devaient faire partie, nous combattait dans l'ombre depuis la prise de Barcelone, soulevait les paysans, fomentait les insurrections, et dirigeait les poignards et les consciences, tout en restant elle-même insaisissable. Le nom de cette association, révélé par l'inscription qu'on avait trouvée sur la sentinelle égorgée, expliquait la peur qui faisait frisonner l'alcade. Évidemment, pendant la conférence qui avait eu lieu entre l'alcade et l'ex-barbier, Benedit, pour éviter peut-être d'être arrêté, avait voulu effrayer le magistrat curieux en lui apprenant le secret de son affiliation à la terrible junte dont il faisait partie, et qui étendait ses ramifications dans les grandes villes, aussi bien que dans les villages les plus ignorés. Sans doute, l'aubergiste avait menacé l'alcade de la vengeance implacable de cette société, s'il le dénonçait aux Français, et sous l'impression de la terreur qu'inspira cette confidence à ce dernier, et des menaces particulières que l'aubergiste n'avait pas manqué de faire, le magistrat s'était tu et n'avait jamais laissé transpirer le terrible secret dont il avait provoqué l'aveu et s'était fait volontairement le dépositaire. Ne doutant pas que cet homme n'eût pu prévenir d'un mot tous les funestes événements qui s'étaient accomplis, aussi bien la mort de M. Dévigne et l'assassinat d'un de mes soldats que le sort dont nous étions tous menacés, je pris par le bras l'alcade qui ne cessait ses lamentations, je l'emmenai à l'écart et arrêtant sur lui un regard qui devait exprimer toute ma colère :

Digitized by Google

— Je ne vous ai pas encore tout dit : j'ai bien peur que vous ne soyez plus qu'un poltron, que vous ne soyez un traître!

L'alcade se troubla visiblement et, de pâle qu'il était, devint livide. J'avais touché juste et deviné la vérité.

— Oui, continuai-je, en lui serrant le bras de manière à marquer l'empreinte de mes doigts dans la chair, parce que vous avez eu peur, vous vous êtes tu lâchement! Magistrat et chargé d'une mission de paix et de concorde, vous n'avez pas osé m'avertir des dangers que vous connaissiez et que votre conscience vous faisait un devoir de me révéler. Je comprendrais votre silence, si vous nous eussiez combattus ouvertement, parce qu'en définitive vous êtes Espagnol et notre ennemi naturel; mais votre dévouement à votre pays, qui vous eût honoré dans ce cas, n'est plus par le fait de votre lâcheté qu'une double trahison envers nous et envers vos compatriotes, que vous avez livrés aux terribles chances qui les menacent. Ces chances, monsieur, vous les courrez avez eux et comme eux : vous êtes mon prisonnier dès cet instant et vous partagerez leur sort.

Le malheureux se jeta à mes pieds.

— Grâce! señor official, criait-il en se traînant sur les genoux : j'ai toujours aimé les Français. J'ai eu peur, c'est vrai; mais que voulez-vous? c'est un sentiment qu'on ne raisonne point; je ne suis pas un soldat, moi! Ce maudit *perro*! mais il est capable de revenir ici et de nous exterminer tous, vous aussi bien que moi. Vous ne le connaissez pas! En me voyant ici, si je ne suis pas fusillé auparavant par vos dragons, il pensera certainement que je suis votre complice, et que je suis venu vous prévenir que les plus mauvaises têtes couraient dans les bois au-devant de lui et des miquelets! Je suis un homme perdu! Glorieux saint Jacques, ayez pitié de moi!

Dans le paroxisme de sa terreur, le misérable trahissait encore les siens sans le savoir.

— Malheureux! lui dis-je en le repoussant avec dégoût, tu paieras cher tes trahisons et ta lâcheté.

En ce moment, une bouffée de vent m'apporta une clameur encore confuse et éloignée.

— Voilà l'ennemi! criai-je à mes dragons, qui venaient de jeter l'alcade plus mort que vif dans le caveau des prisonniers; songeons à bien faire et à mourir en braves, si nous ne sommes pas secourus à temps. Surtout, épargnez les munitions et qu'on ne jette pas sa poudre aux vents.

— Vive le lieutenant! vive l'Empereur! crièrent tous mes dragons d'une voix formidable, qui porta à l'ennemi, et à tous les échos du village et des bois, l'assurance de notre courage et de notre résolution.

Digitized by Google

M'attendant à être attaqué avant quelques minutes, je fis retirer toutes les sentinelles qui gardaient les derrières de l'auberge : j'allais avoir besoin de tout mon monde. Au moment où je donnais l'ordre de rappeler le factionnaire qui se trouvait sous le porche de l'église, mes yeux, obstinément fixés sur la route de Barcelone, crurent apercevoir une masse sombre et confuse qui semblait suivre la grande rue du village. La marche de cette troupe arriva au même instant à l'oreille exercée de la sentinelle ; car, dans le silence solennel qui nous entourait, on entendit le bruit sec du mousqueton qu'elle armait, et une voix vibrante et ferme cria en français :

— Qui vive !

On ne répondit rien, mais il était évident qu'on avançait toujours. Le dragon crut inutile de répéter le qui-vive, mit en joue dans la direction du bruit qu'il entendait et fit feu. La nappe de flamme qui jaillit du canon inonda subitement d'une lueur rougeâtre toute la grande rue, et me permit d'entrevoir une centaine d'hommes à peu près qui suivaient en file le côté des habitations, pour se mettre autant que possible, par cette manœuvre, à l'abri de notre premier feu. Toutes les lumières de l'auberge avaient été éteintes, à l'exception d'une seule qui éclairait faiblement la vaste cuisine. J'avais placé quinze hommes aux embrâsures des fenêtres, prêts à faire feu ; trente autres, le mousqueton armé, avaient ordre de tirer après une première décharge assez forte pour faire supposer à l'ennemi qu'elle était générale, et l'engager à se précipiter sur l'auberge dans l'espoir que nous n'aurions pas eu le temps de recharger nos armes.

Ce que j'avais prévu arriva. Après notre premier feu, que je commandai quand je pensai que la tête de la colonne ennemie allait déboucher sur la place, les Espagnols la traversèrent avec rapidité et se ruèrent sur l'auberge en poussant les cris forcenés de : *Mata los gavachos*[1]. C'est alors que vingt hommes firent feu à bout portant sur cette cohue.

La meute surprise recula, laissant une dizaine d'hommes sur le carreau. Son mouvement de retraite fut salué d'une décharge de ma réserve qui atteignit encore quelques victimes.

En se repliant en désordre, les Espagnols tirèrent plusieurs coups de fusil, dont les balles n'eurent d'autres résultats que de labourer en quelques endroits la façade de l'auberge.

L'écho de ces dernières détonations ébranlait encore l'air et les voûtes épaisses du porche de San-José, lorsqu'une horrible clameur retentit sur les derrières de la posada, du côté des écuries, et vingt coups de feu éclatèrent par les croisées du rez-de-chaussée donnant

[1] Gavachos, terme de mépris. *Mata los gavachos!* mort à ces misérables!

Digitized by Google

sur la grande cour. C'était une bande de partisans qui, arrivés à Callados par une route différente, venait de nous surprendre et de tenter une diversion. Une vingtaine d'hommes à peu près étaient parvenus à escalader la muraille de la cour, et, de là, nous avaient ainsi fusillés par les fenêtres. Les deux attaques avaient dû être combinées, et il ne s'en était fallu que de peu de minutes que les deux troupes ne nous eussent mis entre deux feux.

Il fallait au plus tôt se défaire de ces hommes dont l'attaque devenait fort dangereuse, si l'ennemi renouvelait sa première tentative du côté de la place. La nécessité d'en finir promptement avec cette audacieuse bande fut sur-le-champ comprise de tous les hommes de cœur que je commandais. Mon maréchal-des-logis Bénard se précipita à leur rencontre le sabre d'une main, le pistolet de l'autre, suivi d'une vingtaine d'hommes déterminés, parmi lesquels se trouvaient naturellement Vincent et mon ordonnance. Un plus grand nombre de dragons voulurent les suivre pour assurer à leurs camarades une victoire plus facile; mais, dans la crainte d'une seconde attaque, j'employai toute mon autorité à les retenir, et je me précipitai par la fenêtre dans la cour où les guerilleros et mes hommes se trouvaient déjà aux prises.

Cet espace, resserré où quarante hommes allaient s'entr'égorger, fut pendant dix minutes le théâtre d'un horrible combat.

Jérôme, la tête nue, les cheveux hérissés, bondissait au milieu des Catalans avec la souplesse et l'agilité d'un tigre; le sang jaillissait de tous côtés sous l'arme redoutable qui semblait l'envelopper lui-même d'un cercle d'acier, arme offensive et bouclier tout à la fois. Un gigantesque Breton, armé d'un mousqueton qu'il maniait comme une massue, en le tenant par l'extrémité du canon, décrivait autour de lui un terrible moulinet qui brisait têtes et poitrines. Vincent et le maréchal-des-logis agissaient aussi en gens pressés. Plus de coups de feu! les couteaux grinçaient avec de sinistres froissements sur les sabres de mes cavaliers; pas de cris, pas de gémissements inutiles : on égorgeait et on mourait en silence. C'était un combat vraiment horrible que cette lutte de trente ou quarante hommes dans cette cour étroite, où l'espace était si rare qu'il arrivait quelquefois aux combattants de ne pouvoir se servir de leurs armes et de se saisir corps à corps. Les blessés des deux partis étaient impitoyablement foulés aux pieds; mais ils se soulevaient encore pour lutter, et mordaient de leurs dents sanglantes quand le couteau échappait à leurs mains affaiblies!

Après un quart d'heure de cet épouvantable combat, qui dut paraître durer un siècle aux spectateurs et quelques secondes seulement aux acteurs, les dragons eurent le dessus : le combat n'avait cessé que faute de combattants du côté des Espagnols; moins bien armés que mes hommes, ils avaient succombé tous, après avoir lutté jusqu'au dernier moment!

Digitized by Google

Un Catalan, qui s'était signalé entre tous par son acharnement, fut retrouvé sur le corps sans vie d'un de mes dragons. L'Espagnol, en mourant, avait saisi son adversaire à la gorge avec les dents, et l'on fut obligé, pour lui faire lâcher prise, de lui briser la mâchoire à coups de crosse.

Cette terrible besogne achevée, mes regards comptèrent avidement le nombre des survivants; sept de mes dragons, et parmi eux le brigadier dont l'indulgente faiblesse avait protégé la fuite de Benedit, restaient étendus sans mouvement parmi les Espagnols! Pauvres braves! quelques minutes auparavant si pleins de vie, si dévoués et si vaillants!...

Cet échec sembla, non décourager les Espagnols, mais leur inspirer l'idée d'attendre le jour avant de renouveler un assaut si audacieux et si chaudement reçu. L'attaque, opérée sur nos derrières par une vingtaine d'hommes seulement, me donna à penser que la bande qui l'avait tentée s'était séparée du gros des assaillants avant que ceux-ci eussent été rejoints par Benedit et son fils; elle avait fait un détour pour nous prendre en queue, ignorant notre nombre et le renfort que j'avais reçu.

Au contraire, l'attitude des guerilleros qui avaient attaqué la façade de l'auberge, et leur inaction pendant la surprise que nous venions de repousser, me prouvèrent qu'ils avaient dû être informés par Benedit des événements qui avaient augmenté l'effectif de ma petite troupe. J'espérai donc que l'aubergiste et son fils se trouvaient dans les rangs ennemis.

Après avoir donné quelques minutes à toutes ces réflexions, je me dirigeai vers l'escalier qui conduisait à une chambre haute ou j'avais ordonné qu'on déposât les blessés. J'avais à peine franchi quelques marches que je reconnus les voix de Vincent et de mon ordonnance : les deux hommes, arrêtés sur le palier d'un étage, semblaient discuter chaudement bien qu'amicalement.

Je prêtai l'oreille.

— Ainsi, disait Vincent, tu approuves le plan, n'est-ce pas?

— C'est pas mal imaginé, mais il ne faut pas te dissimuler que l'exécution n'en est guère possible...

— Eh bien! qu'est-ce donc? qu'est-ce que ce projet, Vincent? interrompis-je brusquement en apparaissant au milieu des deux soldats.

Le vieux dragon parut embarrassé, implora le secret de son camarade d'un coup-d'œil qui ne m'échappa point, et répondit en faisant tous ses efforts pour affecter un air d'indifférence :

— Oh! rien, lieutenant, une gaudriolle pour rire un peu avec le Parisien; une farce que j'imagine pour quand nous serons de retour à Ordal, une bêtise enfin!

Digitized by Google

— Ah ! tu espères retourner à Ordal, mon brave? mais ça dépendra de bien des choses, ce retour-là !

— Oui, comme vous dites, mon lieutenant, c'est ce que je disais justement à Jérôme tout-à-l'heure, répondit le vieux dragon d'un ton singulier, c'est aussi mon avis, ça dépendra de beaucoup de choses...

— Allons, dis-je à Vincent, faites panser par Bénard ce coup de couteau qui vous a ouvert l'épaule, au lieu de bavarder là comme une vieille femme; vous le trouverez en bas, où il fait l'office de chirurgien.

— Ça ! vous voulez gausser lieutenant, c'est une égratignure.

— Obéissez !

Les deux dragons échangèrent un coup-d'œil rapide.

— Si c'est un ordre, mon lieutenant, j'y cours; mais tenez, avec votre permission, je voudrais vous dire un mot.

Il s'approcha de moi en jouant d'un air confus avec la dragonne de son sabre et les yeux baissés.

— Eh bien ?

— Eh bien ! mon lieutenant, une supposition ! la danse pourrait bien recommencer dans quelques minutes, et cette fois-là je pourrais bien boire le bouillon; vous savez le proverbe : tant va la cruche à l'eau...

— Tu crains d'être tué cette fois-là; tu as donc des pressentiments comme ton ami Jérôme ?

— Vous n'y êtes pas, mon officier, reprit le vieux cavalier avec une émotion qui fit trembler ses moustaches grises; mais si c'était un effet de votre bonté, je voudrais vous demander l'honneur de toucher votre main : si je laisse mes os dans la bagarre, ça aura été pour moi la preuve que vous m'aurez pardonné l'affaire de cette nuit, vous savez ? je partirai alors bien plus content pour ma dernière étape et mon dernier cantonnement.

Il me regarda avec une expression d'anxiété respectueuse.

— Je crois que le narcotique que tu as bu t'a un peu tourné les idées au noir, lui dis-je en souriant; mais qu'il soit fait comme tu désires, mon vieux soldat, voici ma main et de grand cœur.

— Merci, mon officier.

Il me secoua la main avec une rude cordialité, puis il disparut. Je donnai quelques consolations aux blessés, je m'assurai que la chambre qu'ils occupaient se trouvait à l'abri des balles, et je redescendis. Au moment où j'entrais dans la salle principale de la posada, des détonations irrégulières se succédèrent à un très court intervalle dans la direction d'Ordal, un peu sur la droite de la route de Barcelone. Tous les dragons sautèrent sur leurs armes.

— Ne vous dérangez pas, dit le Parisien avec une impassibilité qui

Digitized by Google

contrastait singulièrement avec son ardeur habituelle, je sais ce que c'est.

Il se pencha à la fenêtre qui donnait sur l'arrière-cour, et après avoir réclamé le silence d'un geste impératif, il parut écouter attentivement. Un bruit semblable à celui du galop d'un cheval martelant les cailloux de la route, se fit entendre dans le silence que gardèrent aussitôt tous les témoins de cette scène extraordinaire.

— Que signifie tout cela, Jérôme, et que se passe-t-il donc?

— Ce qu'il y a de certain, dit Jérôme dont l'attention était si profonde qu'il parut n'avoir pas entendu ma question, et la tête toujours penchée au dehors, — c'est que le cheval court encore; mais est-il monté? On a vu des chevaux courir longtemps encore d'un galop régulier après avoir perdu leur cavalier.

— Mais quel cheval? quel cavalier? demandai-je impatienté.

— C'est bien simple, me répondit mon ordonnance qui cette fois m'avait entendu, Vincent avait sur le cœur la chose que vous savez, et il a résolu d'essayer de nous sauver aux dépens de sa vie, sans en prévenir personne que moi, sachant bien que vous vous fussiez opposé à son projet. Vous voyez cette porte qui donne sur l'arrière-cour, il y a, à partir de cette porte, un chemin d'une demi-lieue qui s'écarte sur la droite et rejoint la grande route d'Ordal en passant par les bois. Vincent, il y a dix minutes, est sorti par cette porte et a enfilé le sentier au galop, avec l'idée d'aller à Ordal chercher des secours pour nous dégager; le passage était gardé comme il fallait bien s'y attendre : a-t-il été tué? a-t-il été assez heureux pour passer? c'est ce que j'ignore; tout ce dont je suis certain cependant, c'est que le cheval galopait encore après les coups de feu que vous avez entendus. — Ah! encore une, deux détonations! il paraît que le pauvre Vincent avait échappé la première fois : c'eût été aussi trop de bonheur, deux fois de suite, et il est probable qu'il a déchiré avec nous cette nuit sa dernière cartouche : voilà la chose, lieutenant. L'escadron a perdu un de ses braves, et moi un vieux camarade! C'était difficile à mener à bonne fin, voilà pourquoi, lieutenant, il désirait tant vous presser la main tantôt; c'était son viatique à ce pauvre vieux, son certificat de bon soldat pour son congé définitif.

Et Jérôme essuya, du revers de sa main, une grosse larme qui roula sur sa moustache sans qu'il fît le moindre effort pour dissimuler une émotion qui l'honorait.

— Brave Vincent! dirent les dragons touchés du dévouement de leur camarade.

— Brave Vincent! répétai-je aussi ému qu'eux de cette action héroïque.

Les heures s'écoulèrent bien longues jusqu'au matin : elles furent

Digitized by Google

remplies avec activité du côté des Espagnols, car les premières lueurs du jour nous montrèrent l'ennemi retranché et embusqué dans toutes les maisons de la place, formant presque un demi-cercle autour de nous. Dès qu'on put distinguer les objets aux premiers rayons du soleil, quelques hommes parurent aux fenêtres, et de là nous insultèrent par des cris et des gestes de dérision et de mépris. Les premiers qui parurent furent salués à coups de mousqueton, mais sans grand succès. J'ordonnai qu'on cessât cet échange insignifiant de coups de fusil et qu'on ménageât le plus possible des munitions qui nous devenaient si précieuses, le siége prenant toutes les apparences d'un blocus en règle.

Le rassemblement de partisans qui se trouvait devant nous était composé d'éléments variés, et présentait, en raison de cette circonstance, un aspect particulier et bizarre. C'était une guerilla complète, formée de volontaires navarrais et catalans, autant que j'en pus juger par le costume des quelques hommes dont nous avions accueilli les manifestations à coups de fusil. L'arme principale de ces soldats pillards était la longue carabine si terrible par son calibre et sa portée quand elle est maniée par des mains exercées. Elle était employée surtout par des Navarrais à la stature athlétique, au costume bariolé et qui ne manque pas d'une certaine élégance originale. La guerilla qui nous cernait comptait en plus grand nombre des Catalans, bien reconnaissables à la *montera* nationale, sorte de bonnet de drap qui se termine en pointe et retombe sur l'épaule. On y voyait aussi quelques montagnards du Runcal, intrépides chasseurs des Pyrénées que la guerre et l'appât du pillage promis à leur avidité proverbiale avaient fait sortir de leurs montagnes inaccessibles et de leurs rochers abruptes. Il était aisé de les distinguer à leur costume singulier, composé d'une chemise blanche en toile grossière fermée au cou et aux poignets par un énorme bouton de cuivre, d'une culotte noire terminée au genou, d'un gilet rouge ou vert orné d'aldos, et d'un chapeau montagnard à larges bords. Parmi ceux qui composaient la guerilla, c'étaient à peu près les mieux armés et les plus redoutables par leur audace brutale et leur férocité.

Quel était le chef auquel obéissaient tous ces hommes? Était-ce Renovalès ou l'Empecinado? Je l'ignorais.

Après avoir échangé les quelques coups de fusil dont j'ai parlé, les deux partis restèrent une demi-heure environ dans une inaction complète. L'ennemi hésitait peut-être à renouveler la lutte corps à corps où il avait été vaincu une première fois. Toujours est-il que cette attente la main sur les armes, les yeux fixés sur l'ennemi, nous paraissait à tous plus mortelle que le combat et ses mille incidents.

— Que diable peuvent-ils attendre? me dit Jérôme, ils ont pour eux

Digitized by Google

cependant le nombre et l'occasion, je ne m'explique guère cette inaction, qui n'est pas dans leurs habitudes, que par l'attente d'un renfort, les coquins ne se trouvent pas encore en force suffisante pour nous écharper.

— Tant mieux, répondis-je au trompette qui avait fait cette observation tout haut sans me l'adresser directement. Chaque heure qu'ils nous laissent est un jour de gagné, car le détachement d'infanterie qui m'était annoncé peut arriver dans la journée, et, dans ce cas, il se pourrait qu'alors les rôles changeassent. — Comment vont nos blessés? demandai-je à Bénard, qui traversait la salle d'un air affairé.

— Pas trop bien lieutenant, répondit le brave maréchal-des-logis-chirurgien. Il y en a deux qui viennent de me passer entre les mains, et il y en a encore trois dont je ne puis répondre : ces gredins de Catalans manient le couteau comme des bouchers!

En ce moment, je vis passer une ombre de femme dans l'escalier au pied duquel nous nous trouvions.

— C'est Teresa, me dit le trompette qui ne m'avait pas quitté pendant le court entretien que je venais d'avoir avec Bénard. J'ai appris hier à la pauvre fille l'évasion de son père! est-ce qu'elle ne m'a pas remercié en me baisant les mains comme si je m'étais chargé moi-même de donner la clef des champs à ce misérable? C'est singulier qu'une aussi douce créature puisse être la fille d'un démon pareil.

— Teresa est encore ici?

J'avoue que j'avais complètement oublié la pauvre jeune fille au milieu des événements de la nuit.

— Mais il faut trouver immédiatement un moyen de la faire sortir de cette maison où elle n'est pas en sûreté. Il y a bien à Callados quelque bonne âme, quelque parent ou connaissance qui la recueillera!

— C'est ce que je lui ai proposé, lieutenant; mais quand je lui ai dit de quitter la maison elle m'a regardé d'un air étonné, a haussé les épaules en souriant et répondu avec une fermeté que je ne lui connaissais pas : Je reste ici, ne comprenez vous pas que c'est mon devoir maintenant?

— Excellente fille! m'écriai-je. Au surplus, elle est plus en sûreté avec nous qu'auprès de son père et de son frère. Que fait-elle.

— Je l'ai laissée dans la chambre où M. Dévigne est mort et qui sert d'ambulance; elle s'est emparée de la boîte à drogues de son père et elle passe son temps à soigner les blessés. Mais voyez donc, lieutenant, sur la place, en face de nous, dans cette grande maison noire, on dirait du nouveau!

Je regardai par une des ouvertures que nous nous étions ménagées pour la défense. Un homme parut sur le seuil de l'habitation que m'avait désignée Jérôme; il était sans armes et agitait les mains et les bras comme pour nous de prier ne pas tirer.

Digitized by Google

Heureusement pour lui, je compris qu'il désirait parlementer, car déjà le mousqueton de Bénard s'était abaissé par l'ouverture, et j'en relevai le canon. Le sous-officier me regarda d'un air mécontent et me dit aussi respectueusement que pouvait le comporter son étonnement.

— C'est dommage, lieutenant, je tenais le coquin au bout de mon mousqueton comme un lièvre au gîte; mais ce n'est qu'un coup à refaire, car il est toujours là.

Et l'honnête mais impitoyable maréchal-des-logis s'apprêta à mettre en joue de nouveau.

— Ne tirez point, lui dis-je, cet homme est sans armes ; il semble manifester l'intention de parlementer. Nous n'avons rien à risquer dans des pourparlers que rendront probablement inutiles les conditions qu'on nous proposera, mais qui auront du moins pour résultat de nous faire gagner du temps, deux heures peut-être, et deux heures c'est peut-être aussi la vie !

Le vieux sous-officier désarma son mousqueton d'un air soumis et rentra dans l'intérieur de la salle satisfait en apparence de cette explication qu'il avait écoutée avec une indifférence qui prouvait son peu d'espoir dans le succès des propositions qui seraient échangées. Je donnai aussitôt l'ordre que l'on fît paraître à une des fenêtres de l'auberge une serviette blanche fixée à l'extremité d'une baguette de fusil. Complètement rassuré par ce signal qui dans tous les pays et de tout temps à peu près a été un gage de trève et de suspension d'hostilités, une dizaine d'Espagnols sortirent des maisons de la place et entrèrent dans celle où les attendait l'homme qui avait paru le premier, et auquel mon intervention avait probablement sauvé la vie. C'étaient les chefs des guerilleros. Parmi ces hommes, je ne vis point Benedit.

Découragés peut-être par un premier échec et surpris là où ils pensaient surprendre, les Espagnols voulaient-ils s'assurer d'une manière certaine des pertes que nous avions éprouvées ou proposer une capitulation avantageuse pour eux avant l'arrivée d'un renfort qui rendrait leur succès impossible? Je l'ignorais. Cependant, je fis retirer le plus grand nombre de mes dragons et ne gardai près de moi dans la salle basse qu'une dizaine d'hommes, car je voulais cacher à l'ennemi nos pertes de la nuit, et lui ôter le moyen de calculer même approximativement le nombre de ceux qui lui restaient encore à combattre.

Pendant l'espèce de conciliabule où l'on débattait de l'autre côté de la place les conditions de la capitulation, j'eus tout le temps de réfléchir à l'attitude que je devais prendre devant le délégué des guerilleros. Deux idées se présentèrent à mon esprit : ou les Catalans avaient appris par leur poste d'observation qu'un renfort devait venir nous

Digitized by Google

dégager, et, dans ce cas, si j'avais la certitude que cette cause dictait une telle démarche à l'ennemi, je devais tout refuser, ou enfin si ce n'était qu'un piége dressé dans un but qui échappait à ma perspicacité, et alors si je ne réussissais pas à le deviner, il fallait au moins retenir le plus longtemps possible l'ennemi dans l'inaction, et attendre, attendre toujours, car notre salut n'était plus qu'une question de temps. Quant à l'idée de nous rendre prisonniers, je ne m'y arrêtai même pas : en cela mes répugnances eussent trouvé des sympathies chez tous nos dragons, sans en excepter un seul.

Enfin, deux hommes traversèrent la place de San-José, tous deux étaient sans armes : nous allions connaître les projets ou les intentions des Espagnols. L'un d'eux, Navarais de haute stature aux proportions athlétiques, resta à quelques pas de l'auberge, et avec ce sang froid qui caractérise les habitants de cette partie de la péninsule, tira de sa veste un petit paquet de papier, en détacha une feuille longue et étroite, y roula dextrement une pincée de tabac et commença sa promenade de long en large en fumant son cigarrito d'un air insouciant ; l'autre était un homme de petite taille et paraissait de médiocre apparence, surtout à côté de son robuste garde-du-corps; mais il y avait sur tous les traits de sa physionomie mobile une expression d'audace résolue et de finesse intelligente qui suffisait à lui assurer aux yeux de l'observateur une grande supériorité intellectuelle sur son compagnon et à expliquer son influence sur les rudes partisans dont ce dernier offrait un type remarquable. Il était aisé de comprendre, en considérant ce visage d'une expression à la fois moqueuse, rusée et spirituelle, que l'un n'était que le soldat et l'autre le chef, l'un le bras qui obéit et exécute, l'autre la tête qui médite, ordonne et dirige.

Cet homme portait une veste ornée sur les bras de galons d'or noircis par la fumée des combats et des incendies : un mauvais chapeau de forme indescriptible couvrait sa tête de furet et s'écrasait sous un de ces énormes plumets que portaient alors à leurs schakos certains corps de notre infanterie légère ; enfin deux vieilles épaulettes d'argent, sans brides, arrachées probablement au cadavre de quelque officier français, pendaient en avant sur ses épaules et servaient sans doute à mieux assurer sa suprématie aux yeux de ses compagnons de massacre et de pillage. Il serait impossible de rêver quelque chose de plus bizarre, de plus comique et de plus sinistre en même tems que l'aspect de cet homme. Etrange dérision ou singulier contraste ! une croix en pierrerie d'une assez grande valeur était attachée à son cou et s'étalait étincelante sur une chemise d'une blancheur assez équivoque. Cette croix était-elle un pieux talisman pour le partisan, comme la madone que le bandit napolitain implore en armant son escopette ou en tirant le couteau ?

Digitized by Google

Ce personnage entra sans crainte par la porte de la salle basse que l'on ouvrit pour lui livrer passage et qu'on referma immédiatement sur lui, sans que cette circonstance parût du reste lui inspirer la moindre inquiétude. La confiance de ce bandit, habitué probablement à se jouer de sa parole et de sa foi, était le plus bel éloge qu'il pût faire de la loyauté française.

Il m'aperçut, vint au-devant de moi et me salua d'un air dégagé.

— Le señor official est fort probablement le seul commandant de ce poste ?

Je fis un signe de tête affirmatif.

— Tant mieux, tant mieux, me dit le guerillero avec vivacité. J'en suis bien aise. Je ne doute pas comme l'affirme le proverbe espagnol, que nous ne nous entendions mieux à deux qu'à trois : entre gens d'honneur comme vous l'êtes et comme je vous prie de croire que je le suis certainement, nous arriverons facilement à un bon résultat.

Tout cela fut dit avec une si incroyable pureté d'accent français, que je regardai mon interlocuteur à deux reprises pour m'assurer que je n'avais pas affaire à quelque déserteur. Le résultat de cet examen ne me permit pas de conserver cette opinion : les cheveux noirs, la barbe peu fournie, le teint olivâtre et bistré étaient autant d'indices certains de la pureté sans mélange du sang espagnol. Ma surprise n'avait pas échappé à l'œil intelligent et vif du guerillero.

— Mon accent français vous a fait élever des doutes sur ma nationalité, me dit-il avec un petit rire saccadé et presqu'impertinent : j'ai été choisi pour cette conférence parce que seul des chefs des trois guerillas qui vous cernent je parle assez bien votre langue comme vous avez pu en juger. Cette circonstance heureuse me procure l'honneur de m'entretenir directement avec votre seigneurie, sans l'intermédiaire de ces coquins d'interprètes avec lesquels on n'est jamais certain de bien s'entendre et qui trompent toujours un des deux partis, tous les deux quelquefois.

En terminant ces mots, il me salua encore avec un mélange que je ne saurais rendre, d'ironie et de bonnes manières.

— Allons, continua-t-il en souriant, je vais vous donner la clef de tout ceci : j'ai un oncle chanoine en France et j'ai fait mes études au grand séminaire de Toulouse : j'étais sur le point d'entrer dans les ordres quand la guerre menaça mon pays ; comme je me sentais des dispositions plus prononcées pour l'épée que pour le rosaire, je jetai le froc aux orties comme vous dites en France et je courus à la défense de l'Espagne en bon fils et en bon patriote : Je suis Renovalès, ajouta-t-il avec une bohomie qui n'était pas exempte d'un certain orgueil.

A ce nom si connu et si redouté, les dragons présents à cet entre-

Digitized by Google

tien élargirent le cercle qu'ils formaient autour de nous en laissant échapper un geste de surprise qui fit naître un sourire de satisfaction sur les lèvres du hardi partisan.

C'était bien Renovalès, le guerillero catalan qui à la tête d'une bande formidable, avait essayé de surprendre Barcelone occupée par une garnison de cinq mille hommes. Rénovalès l'insaisissable qui depuis deux ans coupait tous nos convois dans le nord-ouest de la Catalogne, battait les détachements envoyés contre lui ou disparaissait tout-à-coup avec son armée irrégulière quand il était serré de trop près, reparaissait sur les derrières de l'ennemi quand on se préparait à l'attaquer en face.

— Mais nous perdons notre tems, continua cette homme étrange quand il eut joui un moment de son triomphe et de la surprise des dragons. Voici un traité rédigé à la hâte dont je vais avoir l'honneur de vous lire les clauses que nous discuterons au fur et à mesure.

— Je vous écoute, monsieur.

— Ah! à propos, je suis bien certainement n'est-ce pas sous la sauvegarde du droit des gens, et surtout sous la responsabilité de l'honneur d'un officier français ; je respecte tellement cet honneur que dans tous les cas possibles je m'y fierais sans crainte, comme vous le prouve cette démarche.

— Vous avez parfaitement raison, monsieur l'ambassadeur, d'invoquer ma parole avant le droit des gens, car chez vous autres guerilleros, ce dernier est peu connu; vous nous avez fourni tant de preuves de l'incroyable latitude que vous prêtiez vous-même à l'interprétation de la parole donnée, que nous avons le droit de ne plus y croire et que les représailles ne seraient que justice.

A ces mots, Renovalès, malgré son assurance, ne put s'empêcher de jeter sur les figures impassibles de mes dragons un regard médiocrement encouragé.

— Soyez sans inquiétude, lui dis-je, vous êtes ici aussi en sûreté que parmi les vôtres; j'écoute vos propositions.

— Mais ces hommes?

— Les entendront comme moi.

— Je vais donc vous les soumettre, señor. Mais il serait à propos, je crois, de vous donner lecture d'une circulaire datée d'Estella, du 6 juin 1810, émanée du champ d'honneur et signée du commandant et colonel de la division de Navarre, Don Espoz y Mina[1]. Cette lecture,

[1] Cette pièce, datée dans ce récit du 6 juin 1810, ne fut publiée en entier que le 14 décembre 1811. Cependant, quelques articles, ceux qui sont relatés dans les pages suivantes, avaient paru à la date du 6 juin 1810. Quelques articles plus importants y furent ajoutés l'année suivante, et c'est cette seule proclamation et non celle-ci, dont l'original authentique, signé de la main du colonel Espoz, se trouve déposée aux archives du ministère de la guerre.

Digitized by Google

mieux que tout ce que je pourrais vous dire, vous donnera la mesure de la générosité des conditions de notre traité.

Et comme je fronçais involontairement le sourcil à ce mot de générosité, Renovalès se reprit et avec une aisance qui prouvait combien il connaissait à fond les susceptibilités de notre langue.

— Pardon, señor, s'empressa-t-il d'ajouter : je voulais dire, la facilité avec laquelle nous nous prêterons à un arrangement qui aura pour but d'épargner des deux côtés l'effusion d'un sang précieux.

Et il sortit enfin de la poche de sa veste où il l'avait longtemps cherché un vieux papier qu'il déplia et me tendit. Cet écrit était précédé d'une exposition des griefs et des crimes que l'on nous reprochait. Je n'achevai pas la lecture de cette pièce où le cynisme de l'expression le disputait à l'absurdité des accusations dont on nous chargeait, et je passai à une autre pièce qu'il m'offrit et en tête de laquelle étaient écrits ce mot : PROCLAMATION.

Puis après venaient les lignes suivantes dont je puis garantir la vérité historique et la scrupuleuse exactitude :

ARTICLE PREMIER.

Les patriotes espagnols déclarent la guerre à mort en Navarre et en Catalogne à tous les Français et chefs étrangers, y compris l'Empereur Napoléon, sans distinction ni quartier.

ART. 2.

Tous les Français qui seront pris, avec ou sans armes, seront pendus et accrochés sur les routes publiques. On leur conservera leur uniforme et l'on attachera à leurs cadavres une note qui indiquera leurs noms et leurs qualités.

ART. 3.

L'officier, le soldat, le paysan, l'individu de quelque classe ou condition qu'il soit, qui prêtera secours à un ennemi ou qui contribuera à faire échapper un Français, sera pendu irrémissiblement.

ART. 4.

Celui qui sera convaincu d'avoir censuré ces dispositions ou qui aurait mal parlé contre elles, sera fusillé et ses biens confisqués.

ART. 5.

S'il était reconnu que dans un village on ait accueilli ou caché des officiers ou soldats français, on brûlera la maison qui leur aura servi d'asile et on en fusillera les habitants.

ART. 6.

S'il était prouvé que l'on eût donné avis aux Français de la présence des volontaires dans un village, on paierait une amende de cinq cents ducats, mais si quelqu'un de ces volontaires tombait au pouvoir de l'ennemi, on fusillerait quatre des habitants tirés au sort.

Digitized by Google

ART. 7.

Sont déclarés en état de siége toutes les villes et villages occupés par les Français.

ART. 8.

Les officiers, sous-officiers ou soldats de l'armée française qui voudront passer de notre côté, seront reçus dans nos rangs : les guérillas leur feront bon accueil et leur donneront des voitures de transport et des vivres. Des volontaires les accompagneront jusqu'aux lieux occupés par nos troupes régulières et en répondront corps pour corps. Ils seront gratifiés en argent. Ils seront libres de prendre du service parmi nos troupes, de passer en Angleterre ou de retourner dans leur pays, sous le serment de ne plus porter les armes contre l'Espagne.

ART. 9.

L'officier, le soldat, le bourgeois ou le paysan qui ne recevrait pas favorablement les officiers ou soldats déserteurs de l'ennemi, sera fusillé, et si, ce que je ne crois pas, quelqu'un les tuait, les blessait ou les exposait à retomber entre les mains des Français, il subirait irrémissiblement la peine de la potence.

ART. 10.

Si quelque ville ou village paie contribution à l'ennemi, on confisquera les biens des alcades, des régidors, des notaires, du curé et des deux plus riches propriétaires de la localité.

ART. 11.

Ce décret sera imprimé et publié en due forme dans toutes les villes et villages de la Catalogne.

ART. 12 et dernier.

On renouvellera cette publication tous les quinze jours : les curés des paroisses liront aussi ce décret dans leurs églises respectives le premier et le troisième dimanche de chaque mois, au moment de l'offrande de la messe paroissiale, et si sous quelque prétexte que ce soit, cette lecture n'avait pas lieu, les juntes, les curés, les notaires et deux des principaux habitants de chaque ville ou village seraient jugés militairement et exécutés dans les vingt-quatre heures.

Donné au champ d'honneur, le 6 juin 1810.

Le colonel commandant la division de Navarre,

FRANCESCO ESPOZ Y MINA.

—Eh bien! me demanda Renovalès, que j'avais surpris plusieurs fois épiant curieusement sur mes traits les impressions que pouvait faire naître en moi la lecture de cette proclamation. Votre Seigneurie peut juger le degré d'animosité qu'a pris depuis peu la guerre à outrance qui vous est déclarée par la Navarre et la Catalogne réunies,

Digitized by Google

et voir que nous nous mettons en contradiction flagrante avec bien des articles de cette proclamation en vous offrant les conditions que je suis chargé de vous présenter.

— Voyons les conditions.

— Ah! d'abord il est nécessaire de bien établir en principe que vous ne pouvez espérer être secourus à temps, et que bientôt vous succomberez sous le nombre.

— Ah! interrompis-je vivement et non sans intention, car je voulais amener ce partisan sur ce terrain. Vous venez de reconnaître qu'il était dans les choses possibles que nous fussions secourus!

Renovalès se mordit les lèvres; mais voyant que je l'observais, il donna à sa physionomie mobile une expression de surprise étonnée et me répondit :

— J'ai parlé d'un manière générale : votre seigneurie voudrait jouer au plus fin avec son serviteur?

— Non point, mais un de mes dragons, dis-je négligemment, a pu échapper ce matin à vos postes d'observation, je le sais, et aller demander du secours à Ordal : vous voyez bien que notre position n'est pas aussi désespérée que vous voulez bien l'affirmer.

Et je regardai attentivement le partisan. Il avait dû évidemment être instruit de la tentative désespérée de Vincent, et je comptais surprendre sur sa physionomie un signe qui me révelât le sort du malheureux dragon. Mais Renovalès n'était pas homme à se laisser surprendre deux fois et il était sur ses gardes : soit que réellement il ne sût rien de cette circonstance, ce qui me sembla alors et me semble encore aujourd'hui assez impossible, soit qu'il ne voulût pas me donner une réponse qui pût être interprêtée en quelque sens que ce fût, il me dit enfin de l'air d'un homme qui parvient à se souvenir d'une circonstance qui lui avait échappé d'abord à cause de sa futilité.

— Ah! ah! c'est donc cela que nous avons entendu ce matin, vers quatre heures, une dizaine de coups de fusil! — (Nous n'en avions compté que cinq.) — Je n'en savais point la cause; mais il est certain que si l'homme dont vous me parlez avait réussi, il eût fait manquer mes projets.

Cette réponse ne m'apprenait absolument rien, mais j'étais certain que Renovalès mentait en affirmant n'avoir pas eu connaissance de ce fait. Il n'avait pas été trois ans chef de guerilleros sans apprendre que lorsque la nuit dix coups de fusil éclatent près d'un poste ennemi cerné, un chef doit savoir les causes qui ont déterminé deux postes placés à deux cents pas l'un de l'autre à faire usage de leurs armes à feu.

Renovalès continua en paraissant se soucier fort peu de la nature de mes réflexions.

Digitized by Google

— Il est indispensable de vous demander, avant de vous présenter les trois simples conditions dont se compose le traité, à quel nombre vous portez les hommes placés sous mes ordres.

— Mais, lui répondis-je, avec un insouciant dédain, à cinq ou six cents, peut-être !

Je triplais volontairement le nombre réel de ceux qui nous cernaient. Une seconde fois Renovalès se mordit les lèvres, mais de colère, et un éclair passa sur sa sombre figure.

— Voici la première condition, dit-il en reprenant son calme. L'*Afrancesada* Teresa nous sera immédiatement livrée pour être punie comme le mérite sa trahison.

— Ah! c'est bien, interrompis-je ; je reconnais à cette proposition l'influence parmi vous de deux personnes que je suis heureux d'y savoir.

— Je vous fais l'énoncé des conditions que je suis chargé de vous présenter, dit Renovalès, avec sa politesse impassible : vous me permettrez de ne pas discuter celle-ci, qui ne m'est aucunement personnelle. Est-ce accepté?

— Continuez, monsieur, lui répondis-je : je me réserve de considérer toutes les conditions dans leur ensemble et les rapports qu'elles pourront offrir entr'elles.

Le partisan comprit qu'il fallait jouer un jeu serré et me lança en dessous un mauvais regard empreint d'une méchante raillerie.

— Je ne vous ferai pas l'injure de supposer, continua-t-il, que vous et les soldats que vous commandez vous vouliez jouir des bénéfices de l'article 8 de la proclamation, passer de notre côté et combattre vos compatriotes; mais un corollaire de ce même article vous autorise à passer en Angleterre en déposant les armes, ou à rentrer même sous notre protection dans votre pays (sous notre sauve-garde, si vous le préférez), en jurant sur l'honneur de ne plus porter les armes contre l'Espagne.

— Ne m'avez-vous pas dit qu'il y avait une troisième condition?

— Oui ! il y a encore un article qui concerne deux de vos hommes et fait exception pour eux deux seulement à la convention proposée. Ces deux hommes seront désignés ultérieurement : cependant, je puis vous jurer que cette exception ne vous concerne, vous, personnellement, señor, en aucune façon.

Cet article, évidemment à l'adresse de Vincent et de Jérôme me donna la preuve certaine, cette fois, de la présence de Benedit et de son fils parmi les guerilleros.

— Est-ce tout? demandai-je.

— C'est tout, señor; vous avez la proclamation d'Espoz y Mina, vous connaissez nos conditions et en relisant l'une et en pesant les autres,

Digitized by Google

vous pourrez vous assurer que nous risquons beaucoup en violant les lois du commandant de la Navarre ; mais, ajouta Renovalès avec une expression marquée de vanité, Espoz n'est heureusement maître absolu qu'en Navarre et nous sommes en Catalogne quelques chefs qu'une certaine importance met à l'abri de ses arrêts; c'est cette circonstance qui nous permet de vous offrir ces conditions sans trop nous inquiéter pour l'avenir de l'approbation de Mina.

Le Catalan laissa percer dans ces derniers mots tout le secret de la jalousie qui existait entre les chefs des guerillas de ces deux provinces.

— Je vous ai écouté jusqu'au bout, lui répondis-je, veuillez maintenant me prêter un peu d'attention. Voici ce que je répondrai à vos propositions :

Elles seraient presque toutes acceptables, si les partisans que vous commandez étaient des troupes régulières et s'il nous était permis de nous fier à leur loyauté pour l'exécution de vos promesses ; mais de nombreux exemples nous ont appris ce que valaient ces dernières et vous voudrez bien nous permettre de ne pas abuser de vos bonnes dispositions. Nous sommes décidés à nous enterrer tous ici jusqu'au dernier, et vous n'aurez de nous que des cadavres. Quant à Teresa, l'*Afrancesada* comme vous la nommez, elle a voulu rester parmi nous. Je n'avais pas attendu vos menaces et le danger pour lui offrir la liberté qu'elle a refusée avec raison. Une liberté qui la placerait sous le couteau de Benedit ou de Pedrillo! Par le fait de la proscription dont vous l'avez frappée, elle est devenue sacrée pour nous, et l'*Afrancesada* trouvera ici, tant qu'un homme sera debout pour la défendre, aide et protection contre vous et les vôtres. Allez, monsieur, rejoindre les patriotes que vous êtes si digne de commander, allez leur porter ma réponse, et ajoutez si vous le voulez que notre plus ardent désir est de les revoir le plus tôt possible et d'aussi près que cette nuit. D'ailleurs, continuai-je, en maîtrisant un peu mon émotion, et en persifflant à mon tour Renovalès, il me coûterait réellement beaucoup de vous exposer au ressentiment de Mina. Il ne vous pardonnerait certes pas l'infraction à ses décrets que votre bienveillante générosité était sur le point de vous faire commettre en nous offrant de si honorables conditions.

Pendant tout ce discours, la figure mobile du partisan avait pris tour à tour les expressions du dépit, de l'ironie et de la colère. Quand j'eus terminé, il promena circulairement un regard rapide et sournois sur mes dragons, et prenant leur froide indifférence pour une marque évidente du mécontentement qu'ils éprouvaient de me voir refuser ses conditions, cet homme habitué à la fourberie et à la trahison conçut un projet hardi.

Faisant un pas en arrière du côté de la porte, il s'écria d'une voix forte qui dut être entendue aux étages supérieurs.

Digitized by Google

— Amigos! vous m'avez compris, il y a pardon pour tous ceux qui se rendront volontairement!

— Ah! je crois, le diable me fusille, que ce drôle ose parler de trahison à des dragons du cinquième! s'écria Jérôme. Tu ne sais donc pas ce que c'est que le troupier français? Tu vas apprendre à le connaître.

Et se précipitant sur Renovalès, il le saisit au collet et le maintenant immobile de son bras d'acier, il me demanda :

— Lieutenant, faut-il couper en quatre morceaux ce gredin qui nous insulte?

— Vous voyez, dis-je à Renovalès, vous voyez, monsieur l'ambassadeur, la manière dont mes dragons accueillent vos propositions. Je puis vous assurer qu'en matière de fidélité ils sont tous dignes de celui auquel vous avez affaire particulièrement en ce moment; il est juste d'ajouter que probablement celui-ci est un des deux hommes en faveur desquels vous me proposiez une si grâcieuse exception. Vous avez manqué à votre caractère de parlementaire, continuai-je en quittant le persifflage pour prendre un ton indigné, vous avez essayé d'apporter ici la trahison et vous vous êtes mis par cela seul en dehors du droit des gens. Je pourrais donc vous faire casser la tête d'un coup de pistolet et la conscience la plus scrupuleuse ne me le reprocherait pas, mais les vôtres pourraient vous croire victime d'un guet apens et il ne faut pas que l'honneur français puisse être même suspecté. Sortez donc comme vous êtes entré, c'est-à-dire sans crainte, sinon sans honte, et allez porter à vos soldats notre réponse et notre défi.

Renovalès, les yeux étincelants, se retourna vers nous, nous insulta d'un geste suprême de colère impuissante, puis, entraînant le Navarrais qui l'avait escorté, il traversa la place à grands pas et disparut sans être inquiété.

— Maintenant, mes enfants, criai-je aux dragons, à vos postes! Avant peu nous serons attaqués, et, cette fois, nous aurons toutes les forces de l'ennemi sur les bras. J'attends donc que chaque homme en vaille dix. Pour des Français cela est facile.

L. DE BEAUREPAIRE.

(*La troisième partie à la prochaine livraison.*)

Digitized by Google

VOYAGES

AMBASSADE EN PERSE

V *

A l'époque de mon voyage, j'avais été précédé de quelques semaines en Perse par un ambassadeur turc, qui quitta Téhéran deux jours avant moi. Cette circonstance me détermina à ne pas prendre la route directe d'Ispahan et à faire quelques lieues de plus, afin de ne point suivre la même direction que le diplomate ottoman. Les villages sont si pauvres dans ce pays, que le passage d'une caravane aussi nombreuse que la nôtre suffisait à épuiser toutes leurs ressources, et, pour éviter une disette complète, nous fûmes contraints de recourir aux mêmes précautions que prend une troupe en pays ennemi.

Nous suivîmes donc, en quittant Téhéran, la route d'Hamadan, l'ancienne Ecbatane; et si ce chemin nous imposait un léger détour, nous étions certains, du moins, de trouver une subsistance suffisante.

Pendant six heures, nous marchâmes à travers la plaine immense de Téhéran, en nous dirigeant vers le sud et en remarquant autour de nous plusieurs villages assez considérables. Le voisinage des montagnes, dont nous apercevions encore quelques cîmes neigeuses, donne naissance à des torrents nombreux qui fertilisent cette plaine. Un de ces cours d'eau était tellement profond et rapide, que nous eûmes toutes les peines du monde à le franchir. Toutefois, nous arrivâmes sans accident, assez tard dans la soirée, à Robat-Kérim, gros village où notre halte de nuit avait été préparée.

Le lendemain, de bonne heure, il fallut repartir et parcourir le chemin tracé dans une plaine nue et sablonneuse, qui n'offrait aucun intérêt à nos yeux brûlés par le soleil. Pas un arbre ne s'offrit à nos regards pendant toute cette journée, et telle était la sécheresse qui se faisait déjà remarquer, que, même le long des torrents que nous traversions, il n'y avait pas la moindre trace de végétation. En vain cher-

* Voir tome XII, pages 385, 511; tome XIII, pages 361 et 570.

Digitized by Google

châmes-nous un abri contre les rayons du soleil, rien ne put nous en garantir, et nous fûmes obligés, pour déjeuner, d'étendre nos tapis sur le bord d'un torrent, et de rester exposés à la fois à une température brûlante et aux piqûres des moucherons qui ne quittaient pas nos chevaux. Nous attendîmes ainsi la fin de l'extrême chaleur, et nous reprîmes alors notre pénible marche jusqu'à un village appelé Pick, où nous devions coucher. C'est à une heure de distance de ce hameau que nous quittâmes la route d'Hamadan pour prendre celle qui mène plus directement à Ispahan, par Koum.

Pick est un pauvre amas de maisons renfermant cinq ou six cents habitants. Il n'y a pas plus d'arbres que dans la plaine qui le précède, et la seule chose qu'on y remarque est une citerne très bien construite, où l'on trouve une eau excellente. Autour du village s'étendent quelques champs cultivés, qu'arrose un maigre ruisseau. Sur une élévation qui domine les maisons s'élèvent les quatre côtés d'une muraille crénelée, bâtie en terre et au bas de laquelle coule le ruisseau dont je viens de parler, et qui est alimenté lui-même par les eaux de la montagne, dirigées au moyen d'un aqueduc souterrain d'un immense travail. Toute cette partie de la Perse est sillonnée par de semblables travaux, invisibles, la plupart du temps, et destinés à amener les eaux des montagnes avoisinantes. L'industrie humaine avait suppléé ici avec largesse aux rigueurs d'une nature marâtre, et l'on est frappé tout d'abord de la grandeur de ces œuvres, qui attestent si magnifiquement de la puissance des anciens maîtres du pays. On peut les comparer, sans exagération pour leur importance, à ces monuments que nous a légués l'antiquité et qui étonnent encore l'imagination.

Nous quittâmes Pick à huit heures du matin, et, après avoir pris un guide, car personne de la caravane ne connaissait la route, nous nous dirigeâmes, toujours vers le sud, à travers un véritable désert, où des sentiers à peine tracés indiquaient la direction que nous devions suivre. Dans ces pays plats et ouverts, où l'on ne voit quelque culture que dans le voisinage immédiat des lieux habités, on a l'usage de marcher presque au hasard; on se contente de savoir que l'on va dans telle direction, et l'on s'en rapporte surtout à l'instinct des bêtes de somme pour arriver au but de la course. Il est facile de comprendre à combien d'erreurs un tel mode de voyager est sujet. Que de fois, pendant mon long séjour en Orient, après de pénibles heures de marche et de fatigue, nous sommes-nous aperçus que nous nous étions égarés! et pas d'autre ressource alors que de recommencer sur de nouveaux frais! Quelque soin que je prisse de me munir de guides, il ne se passait pas de jour où nous n'éprouvassions de pareils mécomptes. C'est précisément ce qui nous arriva dans cette circonstance. Comme la route devait être très longue, j'avais fait partir de bonne

Digitized by Google

heure quelques-uns de mes gens chargés de nous préparer à moitié chemin notre repas du matin; mais nous ne les rejoignîmes pas. Notre guide nous avait conduits par un autre sentier que celui qu'ils avaient pris, et nous marchâmes six mortelles heures durant dans une plaine aride et abandonnée sans apercevoir la moindre trace humaine.

Nous arrivâmes enfin au bord d'un ruisseau fangeux où quelques pâtres faisaient paître leurs sauvages troupeaux. A nos questions, ils répondirent en nous apprenant que nous avions fait fausse route et que nous nous éloignions de plus en plus de notre gîte. Ces pâtres, du reste, étaient si misérables, qu'ils ne purent nous donner ni pain, ni riz pour apaiser notre faim dévorante. Ils nous montrèrent, à l'horizon, quelques huttes noires de Kurdes qui étaient descendus de leurs montagnes et nous assurèrent que nous trouverions au milieu d'eux tout ce dont nous pourrions avoir besoin. Faute de pouvoir mieux faire, nous nous dirigeâmes donc vers ce lieu d'asile, et nous entrâmes pour la première fois sous une de ces tentes noires dont on voit si souvent des agglomérations dans cette partie de la Perse qui touche aux montagnes du Kourdistan. Les habitants de cette tente nous reçurent d'une façon hospitalière et nous offrirent de la galette (où il entrait, il est vrai, autant de paille que d'orge), du fromage de chèvre et un jeune agneau de huit jours, que nous fîmes rôtir et que nous mangeâmes avec furie. Lorsque ce repas eut un peu assouvi notre faim, nous remarquâmes à loisir la misère de cette pauvre habitation. Elle avait tout au plus quatre ou cinq mètres carrés, et une toile suspendue la coupait en deux parties : l'une était destinée à la famille, l'autre au troupeau. Une femme en haillons allaitait, dans un coin, un gros garçon qui marchait déjà, et dans l'autre une chèvre noire abandonnait ses mamelles à deux jeunes chevreaux qui bêlaient à qui mieux mieux.

Quelque triste que fût ce gîte, nous n'en fûmes pas moins bien heureux de le trouver et d'y recevoir l'hospitalité : nous y restâmes une heure; quand nous repartîmes, la nourriture et le repos avaient produit leur effet accoutumé en nous rendant un peu de courage. Le pays que nous parcourûmes alors conservait toujours une physionomie sauvage, mais il était accidenté. Après deux heures de marche à travers ce désert, nous regagnâmes enfin la route que nous n'aurions pas dû quitter. Désormais, tout danger de nous perdre avait disparu, et nous suivîmes tranquillement le chemin qui se déroule dans une plaine immense presqu'entourée de hautes montagnes; nous traversâmes bientôt un joli village distant d'une heure de Sava, et nous arrivâmes dans cette ville à la tombée de la nuit, après une marche de dix heures, et, comme on le pense bien, épuisés de fatigue.

De même que toutes les villes persanes, Sava a eu ses jours de pros-

Digitized by Google

périté, et sa population, de deux mille cinq cents âmes aujourd'hui, à jadis été très nombreuse : on voit encore quelques beaux restes de maisons et de mosquées qu'entourent de hautes murailles. Les environs de Sava sont bien cultivés, ses fruits célèbres et ses grenades sont particulièrement renommées dans tout l'Orient; cependant la plaine où elle est bâtie n'est guère habitée que par des Kurdes nomades, ce qui la rend dangereuse à traverser.

Le trajet que nous avions à faire pour aller coucher à Tegaroud, était aussi long que celui que nous venions d'achever. A deux heures de distance de Sava, nous eûmes à traverser un large torrent que la fonte des neiges avait fait déborder, et qui formait plusieurs branches rapides et pénibles à franchir. L'abondance des eaux qui nous environnaient nous engagea à nous arrêter là pour déjeûner, et nous descendîmes de cheval sur une des îles de sable qu'encadre le torrent. La saison était déjà si chaude que l'eau était devenue, pour nous, une jouissance que nous recherchions avec avidité; nous la goutâmes pendant deux heures, puis nous reprîmes notre route vers la ville sacrée de Koum, dans la direction du sud. Nous continuâmes de marcher ainsi fort longtemps, et ce ne fut que par hasard que nous nous aperçûmes que notre guide s'était de nouveau trompé. Il fallut donc changer encore une fois de direction, et nous prîmes à l'ouest à travers un pays désert; huit heures de marche nous amenèrent à Tegaroud. Ce village, de cinq à six cents habitants, était entouré d'arbres fruitiers couverts de fleurs; les prairies environnantes étalaient une éclatante verdure; les pays que nous avions parcourus jusqu'alors ne nous avaient pas encore montré une si riche et si riante végétation.

La plaine où est bâti Tegaroud est complètement entourée de montagnes dont quelques-unes étaient encore couvertes de neiges; plusieurs fois, dans la journée, nous aperçûmes distinctement le cône glacé du Demavend, qui s'élève majestueusement au-dessus des collines rabougries que nous avions franchies pour venir à Sava. Çà et là étaient campées des tribus de Kurdes nomades qui étaient venus planter leurs tentes de poil de chameau au milieu de ces plaines solitaires. L'abondance des eaux fécondes qui descendent des montagnes et arrosent ce bassin y attire une innombrable quantité de perdrix qui nous parurent tenir également de notre perdrix rouge et du ramier sauvage; on voyait aussi de nombreuses gazelles, mais il nous fut impossible d'atteindre ces légers antilopes qui se levaient à notre approche; nos chevaux harassés de nos dernières marches se décidaient, avec peine, à les poursuivre quelques instants, et s'arrêtaient bientôt. Rien n'était plus gracieux et plus amusant que de voir ces élégants animaux bondir et courir devant notre caravane; huit d'entre eux surtout semblaient véritablement se plaire en notre compagnie, car

Digitized by Google

ils nous accompagnèrent jusqu'aux portes de Koum, dont nous voyions les hauts minarets découper avec coquetterie leur silhouette sur un horizon d'azur.

En avançant vers la ville sacrée, la végétation que nous avions admirée depuis deux jours diminua graduellement, et bientôt nous nous trouvâmes enveloppés d'un nuage de poussière que la députation ordinaire soulevait autour de nous. Les cimetières qui environnent la ville et le passage continuel des pèlerins contribuent encore à augmenter cet inconvénient. Nous traversâmes, pour arriver à la maison qui m'avait été préparée, un vaste champ des morts qui s'étend autour de la mosquée où sont conservées les tombes de Fathmé et de Feth-Ali-Chàch; nous laissâmes sur notre gauche le premier de ces tombeaux, qui s'aperçoit de loin à cause de son dôme doré, peu élevé, mais pourtant d'une forme gracieuse. Tout auprès de ce monument, nous remarquâmes une espèce de kiosque chinois destiné aux exercices du muezzin qui appelle les fidèles à la prière ; en ce moment il n'était habité que par deux silencieuses cigognes qui y avaient établi leur domicile. Les formes élancées de ces oiseaux immobiles ressemblaient à de capricieuses arabesques sur des ornements bleu et or.

Nous eûmes à traverser la plus grande partie de la ville avant d'atteindre un immense édifice qui avait jadis servi de palais au gouverneur, et qui est aujourd'hui abandonné. Toutes les pièces de ce monument tombent en ruines et dénotent la plus affligeante incurie. Cependant les salles intérieures conservent encore de belles peintures, où l'or se mêle à de brillantes couleurs, et des eaux abondantes remplissent les bassins des cours. Mais telle est l'humeur capricieuse des grands de la Perse, que chacun d'eux se fait un point d'honneur de construire de nouveaux palais, en se souciant peu de laisser tomber ceux qu'ont érigés leurs ancêtres.

Koum est, encore de nos jours, une des villes les plus considérables de la Perse. Sa population, d'une douzaine de mille âmes, est sans cesse augmentée par les pèlerins qui viennent y remplir des devoirs de religion. La sainteté de Koum est si grande, la vénération dont l'entourent tous les habitants chiites de l'Asie centrale est si répandue, que les dévots y font transporter leur corps après leur mort. Aussi rencontrâmes-nous plusieurs caravanes de ces voyageurs attardés qui cheminaient tranquillement, enveloppés de leur vêtement de bois, placés deux à deux sur le dos d'une mule. On les dépose, à leur arrivée, dans un de ces vastes champs de mort qui entourent la tombe de Fathmé, car personne ne peut être enterré dans l'enceinte de la mosquée sainte. Feth-Ali-Chàch lui-même n'a pu jouir de cette faveur insigne, et il s'est fait construire dans la premère cour une place où l'on a déposé son corps. Je fus invité à visiter ce monument, et je m'y rendis, le lendemain, avant de reprendre ma route.

Digitized by Google

Au milieu de la salle est une grande table d'albâtre oriental sous laquelle repose le monarque défunt. Sur cette table, on a sculpté son portrait, tel qu'on le voit partout en Perse, avec sa longue barbe et sa robe de brocard. Tout autour de la chambre était rangée une troupe de mollahs qui s'évertuèrent à me combler de politesses. Le chef de ces prêtres me dit qu'il allait me faire jouir d'un immense privilége; et il me conduisit à une fenêtre qu'il ouvrit avec précaution et qui me laissa voir de loin la porte du tombeau de l'illustre Fathmé. J'appréciais comme je le devais la faveur qui m'était accordée, lorsque j'aperçus quelques-uns de mes gens qui, favorisés sans doute par nos muletiers, se promenaient gravement dans l'enceinte si rigoureusement interdite aux infidèles. Cette remarque diminua beaucoup l'orgueil que commençait à m'inspirer la pensée que, seul de ma caravane, j'aurais aperçu le seuil de la tombe sacrée!

Quoi qu'il en soit, après avoir laissé une offrande convenable aux mollahs qui m'avaient si honorablement accueilli, je montai à cheval à la porte même de la mosquée, et je repris ma course à travers les tombes des fidèles qui se dressaient par toute la ville. Ces champs hérissés de pierres tumulaires qui se trouvent jusqu'au milieu des maisons mêmes, et le grand nombre de mosquées qu'on remarque de tous côtés, donnent à Koum une physionomie toute particulière. Nous n'eûmes pas lieu de nous apercevoir du fanatisme qu'on attribue à ses habitants; nous évitâmes aussi le danger de sa population de bandits, car le tombeau de Fathmé est un lieu d'asile, et il attire naturellement tous les criminels qui peuvent s'y réfugier.

A deux heures de distance de Koum, nous nous arrêtâmes au bord d'un ruisseau qui se traîne péniblement dans un sol sabloneux et brûlé. Le soleil était très ardent et la plaine paraissait morte. Aucun village, aucune trace de culture n'animèrent notre itinéraire ce jour-là; nous ne vîmes que quelques ruines éparses attestant que ce pays avait jadis été habité. La terre était tellement desséchée, qu'elle s'ouvrait en larges crevasses et ne nourrissait pas une seule plante. Tout était comme enduit d'une épaisse couche de sel. C'est là, en effet, que commence ce désert salé qui touche à l'Afganistan, et qui forme presque la totalité du Korassan. Nous marchâmes toute la journée dans cette contrée maudite, sous un soleil de feu qui dardait perpendiculairement ses rayons sur notre tête; et, pour la dignement couronner, nous arrivâmes à un caravansérail situé au milieu de cette plaine, loin de toute habitation et où nous ne trouvâmes aucune ressource pour nous ni pour nos bêtes. Ce caravansérail s'appelait Nasirgan.

Dans une pareille nécessité, notre mehmendar, ne sachant trop où donner de la tête, se résolut à envoyer son frère Méhémet-Khan, à la

Digitized by Google

tête d'une troupe de ses gens, à la découverte d'un lieu habité. Quatre heures se passèrent sans que nous vissions revenir nos maraudeurs. Montés sur le toit plat du caravansérail, nous regardions en vain de tous les côtés si nous apercevions quelque mouvement à travers la plaine. Ce ne fut que presqu'à la nuit close que nes gens regagnèrent le caravansérail. Mais, hélas! ils revenaient les mains vides. Leur jeune chef avait soutenu un combat contre la population entière d'un village qu'il avait découvert dans la montagne qui se dressait à l'horizon. Il avait voulu exiger d'elle le droit qu'il prélevait suivant le firman royal, et elle s'y était obstinément refusée. De là une rixe, où des coups de fusil avaient été tirés. Pour sa part, Méhémet-Khan avait reçu une pierre lancée par une fronde et qui lui avait fracassé la mâchoire. Pendant tout mon séjour en Perse, il souffrit de cette blessure. Chaque jour, le docteur lui enlevait des dents ou quelques esquilles, et lorsque nous nous séparâmes de lui, trois mois après cet événement, il se ressentait encore cruellement du coup qu'il avait reçu.

La colère où entra Chach-Abbas-Khan à la vue de son frère si horriblement mutilé ne peut se dépeindre. Il voulait massacrer toute la population rebelle, en tirer une vengeance exemplaire. Mais, réfléchissant bientôt qu'il pourrait n'être point le plus fort, qu'il compromettrait peut-être la mission que le Roi lui avait confiée, qu'enfin en remettant sa vengeance dans les mains de son maître, il s'en assurerait une plus éclatante, il se décida à patienter et à renoncer au projet qu'il avait d'abord eu d'aller sur les lieux mêmes du crime prendre sa revanche. Cet incident avait bien, sans doute, un côté fort poétique et s'accordait merveilleusement avec la *couleur locale*, mais c'était un rude échec à nos estomacs affamés. Il fallait, néanmoins, en prendre notre parti, et nous cherchâmes à remédier le moins mal possible à notre position désespérée. Tandis que le prudent Chach-Abbas-Khan faisait rigoureusement fermer les portes du caravansérail, de crainte de quelque surprise nocturne de la part de la population soulevée, nous aperçûmes un maigre bélier qui appartenait au gardien du caravansérail et que son grand âge devait mettre à l'abri d'un pareil danger. En moins d'une heure, il fut tué, écorché, rôti et mangé avec rage; nous nous étendîmes ensuite, pour passer la nuit, autour du foyer qui avait servi de bûcher à cette innocente et trop chétive victime de notre voracité. Pour donner au lecteur une idée des mœurs du pays, j'ajouterai qu'étant arrivé bientôt après à Ispahan, j'appris que l'incident que je viens de rapporter ne devait pas avoir de suite; d'abord, parce que le village, théâtre de la bataille, appartenait à un personnage puissant; ensuite, parce qu'on avait compensé la gravité de la blessure par une somme d'argent : de telle sorte que tout le monde fut satisfait, et que Mehemet-Khan ne se plaignit plus de ses dents cassées et de sa machoire désossée.

Digitized by Google

A la pointe du jour, nous quittâmes l'inhospitalier Nasirgan, pour aller à un autre caravansérail nommé Nacerabad, éloigné du premier de sept heures de marche. De temps en temps nous traversions les ruines des villages qui avaient jadis existé dans ce pays. A cette vue, je me sentais moins disposé à condamner les habitants des chaumières où Mehemed-Khan avait été blessé. Nous avancions graduellement vers une chaîne de montagnes peu élevées, au milieu desquelles est situé Nacerabad. Mais, le village est si pauvre, que nous préférâmes coucher dans le caravansérail public, plutôt que dans les misérables et sales cabanes des habitants. Il y a çà et là, cependant, quelques champs cultivés.

Nous n'étions plus éloignés que de trois heures d'une des villes les plus populeuses de la Perse; déjà même nous voyions à l'horizon les murailles crénelées de Cachan la manufacturière. Mais rien n'annonçait encore l'approche d'une grande ville. La plaine était aussi stérile, aussi nue, aussi inhabitée que jamais. Enfin, au bout de trois heures de voyage, nous vîmes une immense foule de monde qui venait à notre rencontre. Pour me donner sans doute une idée plus favorable encore de la nombreuse population de Cachan, ou, si l'on veut, pour me faire honneur, on avait fait fermer les bazars, de sorte que ces pauvres gens, ne pouvant pas se livrer à leurs occupations journalières, ne surent mieux faire que de participer au spectacle inusité d'une ambassade reçue avec solennité dans leur ville.

Cachan est une des cités les plus importantes de la Perse, à cause de ses fabriques et de l'industrie de ses habitants. Elle était gouvernée par un oncle du Roi, fils de Feth-Ali-Chach. J'allai voir ce prince, dont les traits rappellent beaucoup, dit-on, ceux de son père. En effet, je crus reconnaître un de ces portraits qui décorent tous les palais royaux de la Perse, avec cette longue barbe noire si célèbre et dont le dernier roi tirait une si grande vanité. Feth-Allah-Mirza me reçut avec une parfaite cordialité, et me donna un de ses officiers pour me conduire dans les fabriques de la ville d'où sortent, encore aujourd'hui, de si belles étoffes et de si riches tissus. Je fus fort étonné, je l'avoue, en parcourant ces asiles de l'industrie persane; car rien n'est plus mesquin et plus commun que ces établissements. La plupart sont situés dans des caves humides où les ouvriers tissent, sur de vieux métiers, les étoffes d'or et de soie destinées à faire l'ornement des harems et des cours orientales. Depuis quelques années, ces fabriques ont beaucoup perdu à cause de la cherté de leurs produits et de l'usage que le Roi avait établi de ne se servir que de drap et d'étoffe commune. Les tissus, si célèbres autrefois et si somptueux, ne se fabriquent que pour les circonstances exceptionnelles. Cependant, je m'en procurai quelques échantillons qui attestent l'habileté des ouvriers.

Digitized by Google

Cachan compte une trentaine de mille âmes, et quoiqu'elle soit fort déchue de son antique splendeur, la population m'a paru beaucoup moins misérable que partout ailleurs. Le peu d'importance de chacune de ses fabriques est compensé par leur grand nombre; on en compte six mille, m'a-t-on assuré, établies dans la ville même. Elle possède, en outre, un autre genre d'industrie plus profitable, c'est la confection des vases en métal, dont on se sert en Orient pour se laver les mains après les repas. Ces vases sont incrustés de gracieuses arabesques et travaillés avec un art infini. Ils sont très recherchés dans tout l'Orient.

Les facilités que m'avait données le chachzadé pour voir les fabriques de Cachan et l'intérêt que je trouvai dans cette exploration curieuse, m'engagèrent à rester un jour encore dans cette ville. D'ailleurs, ma caravane, qui ne s'était pas arrêtée depuis Téhéran, avait un besoin réel de repos. Je passai donc la journée du 31 mars à parcourir les bazars de la ville et à m'enquérir avec soin de l'état actuel de la première ville industrielle de la Perse. Je visitai, outre les fabriques d'étoffes de soie, celles plus considérables encore de cotonnades dont on fait une grande consommation; car cette étoffe, étant moins chère, est aussi d'un usage plus général. Les magasins de vases de cuivre et de métaux divers étaient aussi en grande activité. En un mot, il me parut probable que si le jeune prince qui se trouvait à la tête de ce gouvernement y restait encore quelque temps, Cachan reprendrait une vie nouvelle. Une excellente preuve qui démontre, à mes yeux, la voie progressive du commerce de cette ville, c'est qu'une colonie de Juifs est venue s'y établir.

Cachan est située dans une vaste plaine qui ne commence à être habitée que dans les environs immédiats de la ville. Cependant, à quelque distance de ses murailles, à une heure et demie de marche, on voit une colline élevée sur laquelle le sensuel Feth-Ali-Chach avait bâti une villa charmante qui existe encore et que j'allai visiter. En descendant de cheval, on me conduisit tout d'abord, par des allées de platanes, de sycomores et de cyprès, à un kiosque ravissant où l'aimable prince de Cachan m'avait fait préparer à déjeuner. La nappe était placée sur des émaux d'un bleu foncé dont le kiosque est paré, et au bord d'un bassin d'eau courante et limpide où se jouaient d'innombrables poissons. Cette eau paraît d'autant plus belle et transparente, que le bassin est entièrement revêtu d'émaux semblables à ceux du kiosque, ce qui donne à l'eau une teinte azurée où l'œil aime à se reposer. Des canaux formés des mêmes porcelaines se perdent de tous les côtés sous les ombrages les plus frais. Qu'on ajoute à cela des arbres magnifiques, une végétation tropicale, plusieurs kiosques coquettement peints et décorés, puis, qu'on jette les yeux sur cet immense désert éternellement brûlé par un soleil de feu où pas un

Digitized by Google

arbrisseau ne balance même un feuillage flétri, et l'on aura une idée approximative des sensations de bien-être et de joie que nous éprouvions dans cet oasis.

Le soir, en rentrant dans la maison que j'habitais à Cachan, je trouvai tout le jardin illuminé et des fusées enflammées qui sortaient de la pièce d'eau située sous mes fenêtres. C'était encore une gracieuseté de mon royal hôte. Un tel accueil était une véritable douceur dans nos misères de tous les jours.

Le repos que nous venions de prendre à Cachan avait suffi pour nous refaire entièrement. Le lendemain, 1er avril, nous quittâmes cette ville hospitalière, et nous nous dirigeâmes vers cette chaîne de montagnes qui s'étend de l'est à l'ouest et que nous avions suivie plus ou moins exactement depuis plusieurs jours. Nous marchâmes quatre heures dans la plaine poudreuse de Cachan, et nous nous arrêtâmes pour déjeuner à l'entrée d'une gorge étroite qui se dirigeait vers le sud, sous les murailles d'un caravansérail abandonné qui lui sert comme de porte. L'eau paraissait manquer complétement dans ce lieu désert, et nous fûmes fort surpris de nous trouver sur le bord d'un torrent rapide dès que nous fûmes entrés dans la montagne. C'est probablement la raison qui a fait abandonner ce caravansérail. Depuis Cachan, nous avions été privés d'eau, et la vallée étroite dans laquelle nous étions entrés nous parut charmante à cause de la fraîcheur que ce torrent y entretient. Nous gravîmes pendant trois heures, mais par une pente douce, le chemin qui conduit à Koroud. A quelque distance de ce village, nous nous trouvâmes brusquement devant une cascade artificielle formée par une large digue qu'on avait élevée au travers de la vallée, et sur laquelle s'épanchaient en nappes rapides les eaux du torrent. Ce travail considérable a été fait par les habitants du pays pour conserver dans leur vallée l'eau nécessaire à leurs plantations. Aussi, dès que nous fûmes parvenus à la hauteur de la digue, nous vîmes comme un lac étendu qui couvrait une grande partie du terrain et qui venait jusqu'au sentier tracé sur ses bords. Nous le côtoyâmes assez longtemps, étonnés de n'apercevoir aucune végétation à travers les rochers qui l'encadraient, et nous ne vîmes des arbres que lorsque nous touchâmes aux premières maisons de Koroud. Ici, le torrent avait repris sa forme naturelle et s'allongeait silencieux sous des vergers couverts de la plus riche végétation. On peut difficilement rencontrer de plus beaux arbres fruitiers que nous n'en vîmes dans ce lieu. Plusieurs fois, nous traversâmes à gué le torrent de Koroud avant d'arriver dans le village, où nous n'entrâmes que fort tard dans la journée.

Koroud est, au reste, une misérable bourgade de 12 ou 1,500 habitants. Malgré les soins que sa population donne à la culture des terres,

Digitized by Google

elle paraît généralement pauvre ; probablement parce que, se trouvant sur la route obligée d'Ispahan, elle est par cela même plus exposée aux vexations des voyageurs privilégiés. La malpropreté des rues est si grande, qu'elle y attire les aigles et les vautours, qui y viennent tranquillement chercher leur pâture. Un des Persans que j'avais à mon service tua près de là, avec son long fusil chargé à balle, un aigle de grande dimension qui planait au-dessus de nos têtes. Nous fûmes étonnés de ce fait, parce que les Orientaux ne savent pas, communément, tirer au vol et qu'ils ne sont adroits que devant un but immobile [1].

Lorsque nous quittâmes Koroud, le 2 au matin, le temps s'était gâté et le ciel s'était chargé de nuages gris qui nous faisaient présager un orage. En effet, à peine étions-nous partis qu'une pluie glaciale commença à tomber. Comme le chemin allait toujours en montant, cette pluie se changea bientôt en neige, et tout se couvrit, comme dans le Kourdistan, d'une nappe uniformément blanche. Nous aurions bien voulu trouver quelque abri pour nous réchauffer à moitié route; mais n'apercevant aucune habitation, nous nous décidâmes à déjeûner sur le chemin même, dans l'espoir que ce repas ranimerait nos membres engourdis. Nous mîmes donc pied à terre sur un des sommets que nous franchissions, et nous allumâmes du feu, après avoir écarté la neige qui couvrait le sol. Ce repas, quelque peu confortable qu'il fût, nous aida à supporter la fatigue d'une si rude marche, nous remontâmes à cheval mieux disposés qu'auparavant et plus capables d'achever le reste de la route. Bientôt nous eûmes à nous féliciter d'avoir repris de nouvelles forces, car une tourmente violente, accompagnée de grêle et de neige, vint fondre sur nous. Nos vêtements étaient trempés, nos barbes hérissées de glaçons, et nos visages, meurtris par les grêlons, étaient fort endoloris. Nos chevaux, la tête entre les jambes, paraissaient aussi misérables et aussi fatigués que nous-mêmes. Ce fut dans un si triste équipage que nous atteignîmes, après six heures de marche, le petit village de Soo, qui se trouve à l'autre extrémité de la gorge des montagnes que nous venions de traverser.

C'était là véritablement le dernier adieu que je devais dire à la neige et au froid pendant ce long voyage. Nous allions passer bientôt à un autre extrême, car la belle saison s'avançait rapidement, et nous n'avions plus de montagnes à traverser avant d'arriver à Ispahan. Soo domine la plaine où s'élève cette capitale. Du caravansérail où je m'étais installé j'aurais pu même apercevoir à l'horizon les coupoles azu-

[1] Cet oiseau remarquable est aujourd'hui au musée de Dijon, auquel il fut donné par M. le vicomte Olivier d'Archiac, un des secrétaires de l'ambassade, jeune homme de la plus haute distinction, qu'une mort cruelle a enlevé récemment à ses nombreux amis.

Digitized by Google

rées de ses mosquées saintes. Nous n'avions plus que quelques lieues à faire pour nous trouver au but tant désiré de notre voyage.

Nous couchâmes, le lendemain, après cinq heures et demie de marche, dans un village appelé Mourtch-Khor, situé tout à fait en-dehors des montagnes. Cette journée ne fut pas sans fatigue, car le temps était encore froid et pluvieux, et la neige couvrait le pied des montagnes dont nous nous éloignions depuis Soo. Cependant, nous remarquâmes que le pays était assez cultivé, et nous aperçûmes çà et là des villages crénelés. Nous rencontrâmes plusieurs troupes de voyageurs et des caravanes de chameaux et de mulets. Ce mouvement, qui devient d'autant plus rare qu'on s'avance vers le midi de la Perse, se fait surtout remarquer aux abords des fontaines ou d'une eau quelconque. Nous nous arrêtâmes auprès d'une citerne où de nombreux voyageurs avaient déjà établi leur campement et faisaient boire leurs bêtes de somme. Nous échangeâmes avec eux le salem-aleck de rigueur, et ils nous cédèrent poliment leurs meilleures places, comme aux hôtes du Roi. Toute cette plaine est coupée par des aqueducs souterrains construits à grands frais pour amener les eaux à Ispahan. Combien il a fallu d'hommes et de temps pour achever de si gigantesques travaux ! Ces aqueducs sont aujourdhui rompus pour la plupart; mais ils pourraient être, à peu de frais, réparés et utilisés. On comprend que, du temps où Ispahan renfermait plus d'un million d'habitants, il importait de lui assurer une grande quantité d'eau. Le Zenderoud ne pouvait à lui seul fournir à la consommation d'une population aussi considérable.

Au lieu de nous conduire de Mourtch-Kor à Ispahan, comme il était très aisé de le faire, on nous fit coucher de nouveau à Ghiaz, très petit village, à deux heures de marche de la capitale. C'était là une nouvelle application du système de lenteurs et de l'incurie dont nous avions déjà souffert à notre entrée à Tauris et à Téhéran. Cependant, ces retards donnèrent lieu au Chach de m'envoyer plusieurs de ses parents et des grands dignitaires de sa cour, pour me complimenter sur mon arrivée et me témoigner le plaisir qu'il aurait à me voir. Ses attentions allèrent jusqu'à me faire préparer des fruits et des sucreries, sans doute pour calmer mon impatience. En effet, il fallait une forte dose d'abnégation pour rester ainsi à la porte d'Ispahan, dans un mauvais petit village, au lieu de me rendre tout de suite dans la maison qui m'avait été préparée et que je savais être fort convenable. Je dus pourtant prendre mon parti, et je ne quittai Ghiaz que le lendemain matin à onze heures.

Le cérémonial qui accompagna mon entrée à Ispahan ressemble tellement à celui par lequel j'avais été reçu à Téhéran, que je crois inutile de le décrire de nouveau. Je rencontrai comme précédemment sur

Digitized by Google

toute la route les officiers de la cour du Chach, une foule énorme bariolée des couleurs les plus vives, des baladins, des animaux féroces enchaînés, etc. A moitié du chemin, je descendis de cheval à la porte d'une tente richement décorée, où je trouvai du thé préparé, des confitures et toutes sortes de fruits offerts au nom du Roi. Un cheval de ses écuries, enharnaché d'ornements d'or rehaussés de brillantes couleurs, m'attendait à la porte de cette tente, et je fis mon entrée dans la ville, monté sur ce coursier royal.

Plus nous avancions dans Ispahan et plus la foule augmentait. Les bazars étaient encombrés d'une population pressée qui se levait spontanément à notre approche, ou bien qui nous donnait cette preuve de respect lorsqu'elle sentait les coups des longues baguettes des *ferrachs* royaux, chargés d'enseigner la politesse au bon peuple persan. Pendant longtemps nous marchâmes d'un pas rapide à travers d'interminables rues ruinées, et rien n'annonçait encore à nos regards la splendeur vivante d'une capitale. Ce ne fut que lorsque nous eûmes traversé le grand bazar et que nous entrâmes dans l'atmeïdan que nous commençâmes à comprendre ce qu'avait dû être cette ville si célèbre.

L'atmeïdan n'offre plus aux regards désappointés du voyageur que l'aspect flétri des bâtiments sans ordre et sans noblesse qui l'entourent; mais, la superbe mosquée qui s'élève sur un de ses côtés est pleine de majesté et d'éclat. Ses deux minarets d'azur se dressent encore dans les airs et ses dépendances sont d'une rare magnificence. Dans le voisinage de ce monument digne d'admiration s'élève modestement une nouvelle mosquée plus petite, mais dans toute la fraîcheur d'une construction récente. Nous laissâmes sur notre gauche ces deux édifices sacrés et nous parvînmes bientôt dans cette magnifique allée de platanes séculaires qui fait, à juste titre, l'orgueil de la ville du grand Roi. Cette allée est formée d'une double rangée d'arbres de quelques milles de longueur, et touche au Zenderoud qui sépare la ville du faubourg de Djoulfa. L'aspect de cette avenue gigantesque, arrosée par des ruisseaux et des bassins nombreux, est d'un effet magique. Il existe à Ispahan deux autres avenues semblables à celle-ci, et rien ne donne une plus haute idée de la magnificence, aujourd'hui évanouie, de cette ville que ces muets témoins de ses antiques splendeurs. C'est dans cette partie d'Ispahan que se trouvaient tous les palais entourés de jardins de Chach-Abbas-le-Grand, que Chardin a décrits avec tant d'admiration : c'est là qu'avaient lieu toutes les fêtes et les solennités auxquelles assistait le voyageur français, et dont le souvenir est parvenu jusqu'à nous, grâce à ses récits naïfs et sincères. Mais, hélas! telle a été pour la Perse l'inflexible fatalité attachée à sa destinée, que les plus érudits de ses enfants restent aussi étonnés que nous-mêmes

Digitized by Google

de la puissance et de l'éclat dont étaient naguère encore entourés les prédécesseurs des Cadjars.

Nous passâmes donc entre les murs de quelques-uns de ces jardins encore existants et nous laissâmes à notre gauche l'édifice imposant du Médresse avec sa mosquée et ses murailles de fayence émaillée. Nous nous trouvâmes bientôt sur le magnifique pont jeté sur le Zenderoud. Ce pont, avec ses galeries couvertes, est d'une superbe architecture et nous parut digne des nations les plus civilisées. Sur la plaine actuellement nue que nous avions à traverser pour arriver au faubourg chrétien, nous rencontrâmes un régiment de troupes régulières qui s'était rangé là en bataille pour nous recevoir avec les honneurs militaires. Nous entrâmes ensuite dans les rues tortueuses de Djoulfa, laissant sur notre gauche les tentes du Roi, placées sur les bords de la rivière, et nous arrivâmes enfin à la maison qui m'avait été préparée et dont les appartements étaient remplis des ministres d'Etat ou mostoufis, des grand officiers de la couronne, enfin de tous les personnages principaux qui composent la cour des Chach, et qui n'étaient pas venus au-devant de moi jusqu'à Ghiaz.

On a pu voir, d'après le traité sur l'étiquette entre les Russes et les Persans, traité que j'ai transcrit précédemment, que je ne pouvais visiter le prince que le troisième jour après mon arrivée. Cette circonstance me convenait fort puisqu'elle me permettait de reprendre haleine après tant d'agitations et de fatigues. D'ailleurs, maintenant que j'étais parvenu au but de ma mission, il m'importait peu que mon audience solennelle fût plus ou moins retardée. Malheureusement, je ne pus jouir du repos que je m'étais promis. Les deux journées que j'avais devant moi furent bien ennuyeusement remplies par les visites d'étiquette que je reçus, j'en fus tellement obsédé que je ne pus même sortir un seul instant pour visiter l'intérieur de Djoulfa. Tout ce qui tenait de près ou de loin à la cour du Chach se crut autorisé à venir me complimenter sur mon arrivée. A chaque nouveau venu, la cérémonie des pipes et du thé recommençait et ce que je bus de thé et fumai de calion ou pipe à eau, ce jour là, est incalculable.

Suivant ce qui avait été convenu, le troisième jour de mon arrivée à Ispahan, je fus reçu en audience officielle par le Roi de Perse. Dès le matin, des troupes furent envoyées à la maison que j'occupais et plusieurs des grands dignitaires vinrent me chercher solennellement. Le cortège était très-nombreux et, comme tout ce qui vient de ces régions éloignées offre quelqu'intérêt de curiosité, je transcrirai ici le procès-verbal qui fût rédigé à l'occasion de l'entrée solennelle de l'ambassade dans la résidence du Chach.

« De Cachan, le mehmendar expédia un courrier à Ispahan pour annoncer le jour précis de l'entrée de l'ambassade dans cette capitale. A

Digitized by Google

Ghiaz, dernière station, un omrat du Roi (grand officier de la couronne) chargé spécialement de cette mission, vint complimenter de la part de Sa Majesté M. le comte de Sercey sur son arrivée, et lui offrit aussi des fruits et des rafraîchissements de la part de ce souverain. On convint de l'heure précise de l'entrée pour le lendemain, et ce personnage s'en retourna à la cour. Le cortège se mit en marche dans l'ordre suivant : en tête les chevaux de main de l'ambassadeur, tous caparaçonnés et tous richement enharnachés ; les valets de pied de Son Excellence, puis M. le comte de Sercey ayant à sa droite, à quelques pas derrière lui, toutes les personnes attachées à la mission, et derrière lui tous ses gens.

La première personne qui complimenta l'envoyé du Roi fut Mirza-Mahomet-Ali, premier secrétaire des affaires étrangères, chargé de lui faire connaître les différents personnages qui devaient venir au devant de lui. A deux lieues environ, il fut reçu par l'émir des grands émirs, Mohamed-Khan-Kadjar, Natatchi-Bachi, un des seigneurs les plus distingués parmi les Kadjars, suivi de cinquante Khans, tous choisis parmi la tribu royale des Kadjars, et successivement par Mahibb-Ali-Khan, avec vingt colonels et majors ; par Soleïman-Khan, chef des Afchars, avec un cortége de sa tribu ; par Mohamed-Ali-Khan, avec un cortége de sa tribu ; par Ali-Tagli-Bey, avec les gholans (courriers) du Roi, et Ismaïl-Khan, avec ses cavaliers réguliers. Le secrétaire du grand écuyer du Roi, avec six chevaux des écuries de Sa Majesté, tous harnachés d'or et de pierreries.

Cinquante ferrachs, dix chattirs (courriers à pied), dix sciaouds et nasatchis précédaient à pied l'ambassadeur.

A une heure de la ville, Son Excellence et toutes les personnes attachées à la mission furent priées de mettre pied à terre et d'entrer sous une tente, où l'on offrit du thé et du café préparés par les gens du service particulier de Sa Majesté. Après une demi-heure de repos, on se remit en marche dans le même ordre. L'ambassadeur montait un des chevaux envoyés par le Roi. Les ferrachs, chattirs, etc., précédaient toujours Son Excellence, écartaient la foule et faisaient lever les marchands dans les bazars et les boutiques.

Au pont de Djoulfa, qui sépare Ispahan de ce faubourg, deux régiments étaient rangés en bataille et rendirent les honneurs militaires. Vingt hommes, commandés par un capitaine, formaient le poste d'honneur de l'ambassade, où se rendirent les chefs des différentes députations. Du café, du thé, des fruits et des rafraîchissements de tous genres avaient été préparés d'avance.

Six mostouffis (secrétaires d'Etat), vêtus de leur robe de cérémonie, vinrent complimenter l'ambassadeur. Le lendemain, un pichkhidmed du Roi vint s'informer, de la part de Sa Majesté, de la santé de l'am-

Digitized by Google

bassadeur et lui apporter des fruits. S. E. le grand vizir envoya aussi un officier de sa maison dans le même but, et le ministre des affaires étrangères vint faire, ce jour-là, sa première visite.

Pendant les trois jours qui précédèrent l'audience royale, l'ambassadeur ne sortit pas de chez lui et reçut la visite des ambassadeurs de Russie et de la Porte, ainsi que des principaux fonctionnaires de la cour. Le troisième après son arrivée, le comte de Sercey eut l'honneur d'être reçu par Sa Majesté dans le camp impérial.

Des chevaux du Roi, ce qui ne se fait pas ordinairement, avaient été envoyés pour toutes les personnes de la mission.

Les ferrachs, les chattirs, etc., marchaient à pied en tête du cortége. S. E. l'ambassadeur était précédé par un des secrétaires, portant, dans un sac de brocard d'or, la lettre de S. M. le roi des Français au Chach de Perse, et derrière lui venaient les autres personnes attachées à la mission.

Au moment de l'arrivée au camp, toutes les troupes étaient rangées en bataille. On fut d'abord reçu dans un pavillon par le ministre des affaires étrangères et le grand-maître des cérémonies. Après avoir pris du thé et du café, on se dirigea vers la tente impériale. Dans ce moment, les troupes présentèrent les armes, la musique se faisait entendre et les tambours battaient aux champs. Avant d'entrer chez Sa Majesté, on déposa à la porte les galoches que chaque personne avait eu soin de mettre pardessus sa chaussure ordinaire. Après avoir fait lire son discours par son interprète, M. l'ambassadeur fut invité à s'asseoir sur un fauteuil. Les autres personnes restèrent debout.

Après l'audience royale, l'ambassadeur et sa suite se rendirent immédiatement chez S. E. le premier ministre, qui lui-même était venu voir le comte de Sercey. Le lendemain on rendit, en uniforme, la visite au ministre des affaires étrangères, ainsi qu'aux principaux fonctionnaires. L'ambassadeur fut invité, quelques jours plus tard, à assister à des réjouissances publiques.

Une tente avait été dressée au-dessous des fenêtres où se tenait Sa Majesté, et les personnes seules de l'ambassade étaient assises en présence du Roi. Des rafraîchissements leur furent offerts de la part du Chach.

Plusieurs fêtes ont été aussi données par les ministres dans des palais appartenant au Roi. »

Cte DE SERCEY,
Ancien Ambassadeur.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

Digitized by Google

BULLETIN LITTÉRAIRE

LIVRES ALLEMANDS ET SLAVES.

Geschichte Griechenlands (Histoire de la Grèce), par M. Kortüm. — Crestien de Troyes, par M. W.-L. Holland. — Deutschland im achtzehnten Jahrhundert (l'Allemagne au XVIIIe siècle), par M. K. Biedermann. — Slovo o polku igorewie (Chant d'Igor), par M. Boltz. — Vorlesungen uber Finnische Mythologie (Cours de Mythologie finoise), par M. A. Castrén.

Geschichte Griechenlands (Histoire de la Grèce), par Kortüm; 3 vol. in-8°.—Heidelberg, Mohr, 1854. Paris, Franck, rue Richelieu, 67. — Nous avons récemment parlé des travaux remarquables que l'Allemagne a publiés dans les derniers temps sur l'histoire romaine, et nous avons surtout rendu justice à l'excellent ouvrage de M. Mommsen. L'histoire de la Grèce n'a pas été jusqu'ici, dans ce pays, l'objet d'études aussi considérables. Ce n'est pas que les savants germains, qui sont sans doute les meilleurs hellénistes de notre époque, n'aient publié des travaux immenses sur le grand peuple classique, et, à vrai dire, c'est sur les fondements solides qu'ont apportés les Müller, les Lobeck, les Hermann, les Boeckh, les Lehrs et tant d'autres philologues et archéologues d'outre-Rhin, que M. Grote a basé dernièrement son ouvrage si renommé, ordonnant les matériaux, groupant les recherches, et les animant d'un esprit pratique et familier aux vicissitudes de la vie publique. C'est justement ce coup d'œil pratique et exercé dans les affaires de l'Etat qui a, jusqu'ici, fait défaut aux historiens allemands qui se sont occupés de la Grèce. Bien qu'ils connussent à fond tous les détails, ils n'ont pas essayé encore de donner un tableau d'ensemble; les ouvrages volumineux de M. Zinkeisen ou de M. Plass ne répondent nullement aux justes exigences de la science actuelle, et le travail de M. Droysen, malgré son mérite, n'embrasse qu'une petite partie de l'histoire hellénique, l'époque d'Alexandre-le-Grand et des Diadoches. A cet égard les Allemands ont été déjà, pour la seconde fois dans ce siècle, distancés par les Anglais : par Thirlwall d'abord, et, de nos jours, par M. Grote. Aussi l'apparition de l'*History of Greece*, de M. Grote, a-t-elle mis en émoi plus d'un savant de la Germanie, et provoqué des controverses et des critiques nombreuses et passionnées. Ce fut surtout M. Hermann, de Goettingue, le célèbre auteur des antiquités religieuses de la Grèce, qui entra en lice contre l'historien anglais et donna le signal d'une polémique qui est loin d'être épuisée. A côté de contradicteurs graves, M. Grote a rencontré aussi des émules qui, certes, ne seront pas à dédaigner. On nous promet une histoire de la Grèce de M. Max Duncker et une autre de M. Ernest Curtius, deux savants également distingués et dont les travaux excitent une curiosité légitime. En attendant, et pour combler le vide de quelques mois, car l'Allemagne a toujours « horreur du vide » en matière d'érudition, nous avons les trois volumes de M. Kortüm.

Parmi les historiens *minorum gentium* de l'Allemagne, M. Kortüm est une figure qui ne manque pas d'une certaine originalité. Suisse de naissance, il a

Digitized by Google

toujours su garder, dans une certaine mesure, l'âpreté des montagnes de sa patrie, et unir à une érudition toute allemande l'esprit sobre et même un peu étroit qui distingue généralement les enfants de l'Helvétie. Ce n'est pas lui, par exemple, qui s'aviserait de faire du sentimentalisme et de semer un peu de poudre dorée sur les caractères graves du livre de Clio; il se gardera bien d'embellir par des phrases les grandes figures de l'histoire, aussi bien que ses compatriotes se gardent de parer les Alpes. Il dédaigne l'art et l'artifice et n'aime que la nature, et, dans la science historique, la nature veut dire pour lui les textes précis et les citations exactes, les faits certains et la tradition consacrée. Il se défie un peu trop même peut-être de la critique révolutionnaire moderne, et il est ce qu'on peut appeler un conservateur intelligent dans le domaine de l'histoire ancienne. A cet esprit sobre et circonspect, M. Kortüm joint pourtant un certain entêtement, qui trahit aussi une origine montagnarde et un caractère de canton, si nous osons l'appeler ainsi; et s'il n'a pas ces idées grandes et hardies qui germent dans l'intelligence de M. Gervinus, de M. Ranke ou même de M. Leo, il a pourtant ses petites idées à lui et auxquelles il tient beaucoup. Il a, par exemple, sa petite idée sur le moyen-âge, qui ne laisse pas que d'être plaisante; sa petite idée sur les Pélasges, aussi bien que sur la question d'Orient. Quant à cette dernière question, M. Kortüm a, naguère, annoncé à Heidelberg un cours public, en prévenant ses auditeurs qu'il se déclarerait franchement pour la Russie, déclaration dont, ce me semble, n'ont pas tenu compte les puissances maritimes et que nous venons peut-être de révéler à la France. Il est vrai que M. Kortüm n'est pas un « cinquième allié », ainsi que Napoléon appela un jour un autre professeur allemand, feu M. Goerres.

Déjà dans son histoire romaine, publiée il y a plus de dix ans, M. Kortüm a cherché un milieu entre la science routinière et la critique hardie de Niebuhr, tout en inclinant un peu à droite et se décidant très difficilement à faire bon marché de la tradition existante. Le même caractère distingue aussi le nouvel essai de l'auteur sur la Grèce; et c'est surtout dans le premier volume, où M. Kortüm traite des temps reculés, que se révèle cette tendance essentiellement pragmatique. On sait quel grave problème pose pour tout historien de l'antiquité le seul nom des Pélasges, ce peuple fantastique que les traditions font naviguer à travers tant de mers, et habiter tour à tour tant de pays et disparaître tout à coup comme par enchantement sans laisser aucune trace de son existence dans les langues, les mœurs et les religions de ces nations grecques et italiennes, qui sont censées l'avoir subjugué et absorbé. Niebuhr s'éleva le premier contre cette tradition; il voulut laver les Pelasges de cette accusation de vagabondage et de peuplades sans foi et sans loi; il les proclama un peuple « *très honorable* » (*sehr achtbarer stamm*), et, par une hypothèse ingénieuse, il s'efforça d'établir qu'ils furent, non pas les ravageurs accoutumés, mais bien au contraire les autochthones mêmes des deux péninsules classiques. Cette idée prévalut longtemps, quand, tout à coup, les recherches de la philologie comparée vinrent non seulement l'ébranler, mais mettre en doute l'existence même des Pelasges. Ce fut surtout le savant M. Pott qui déclara problématiques, vains et chimériques (*blauer dunst*) l'hypothèse de Niebuhr, ainsi que tout ce qui a été dit et imaginé sur ce peuple, et qui osa nier complétement l'existence nationale des Pélasges. Suivant lui, ce nom n'aurait pas un sens éthnolo-

Digitized by Google

gique, mais purement chronologique; il ne désignerait pas un peuple distinct, mais seulement les Hellènes des temps anciens : Pelasges signifierait les « anciens » (Παλαιοῦ), ainsi que les Ioniens (Ἰωνες-juvenes) les « récents ». Après M. Pott, M. Schwegler vint, lui aussi, saper la croyance dans les Pélasges et les chasser définitivement du sol de l'Italie antique. M. Kortüm ne tient pas compte de toutes ces recherches et de toutes ces hypothèses; il a son hypothèse à lui, il considère les Pelasges comme un peuple essentiellement étranger, oriental, probablement sémitique, et parle longuement des guerres séculaires que leur livrèrent les habitants de Hellas et qui finirent par délivrer le sol classique de ces agresseurs. En général, M. Kortüm s'efforce à condenser en faits historiques tout ce que la critique révolutionnaire tend à faire évaporer en mythes ou en conceptions philologiques. Cette réaction pourrait avoir sa valeur si elle n'était pas si exclusive, et malgré les méfiances légitimes qui se soulèvent contre les novateurs trop audacieux, on éprouve quelque peine à voir M. Kortüm traiter d'une manière purement pragmatique les guerres messéniennes, accorder tant d'importance à la légende de Tyrtée et tirer de Pausanias, sur l'influence de l'ordre sacerdotal, des conclusions qui nous semblent tout au moins hasardées.

A mesure que M. Kortüm s'avance vers des temps moins obscurs, il devient aussi plus fort, et son récit intéresse sinon par des vues neuves et inattendues, au moins par une mesure parfaite et par un arrangement de détails assez lumineux. La véritable force de l'auteur réside dans une critique détaillée, dans un esprit net et sobre, et dans une impartialité austère qui pèse mûrement les textes et pèche d'ordinaire plutôt par excès de rigueur que par une indulgence permise. Les *portraits* que trace l'historien des principaux personnages de son drame ne manquent ni de relief ni de vérité, et son éloignement de tout ce qui est excessif le conduit parfois à porter des jugements excellents. M. Kortüm défend Thémistocle et Cimon contre les attaques un peu passionnées de M. Grote, et il juge Alexandre-le-Grand en se plaçant aussi loin de l'appréciation sévère de Niebuhr que de l'enthousiasme un peu exagéré de M. Droysen. Contre M. Droysen, notre auteur défend aussi Aratus, et non sans bonheur, et nous fait même apparaître Agathoclès sous des couleurs moins sombres que de coutume. Tout en rendant justice aux qualités éminentes de l'illustre historien anglais, M. Kortüm se permet plus d'une fois de combattre ses appréciations, et c'est surtout dans l'appréciation de la guerre péloponésienne et de la conduite du peuple athénien et de ses chefs d'alors, qu'il diffère d'avis avec M. Grote. Certes, nous ne blâmerons pas M. Kortüm de cette indépendance, et, tout bien considéré, il nous semble aussi que l'historien anglais pousse un peu trop loin son admiration pour le bon sens politique des Athéniens. Nous ne pouvons nous décider à accepter Cléon pour un héros, malgré sa fin tragique, ni à voir dans les comédies d'Aristophane autre chose que des caricatures que l'historien ne devrait pas prendre absolument au sérieux. Ces caricatures sont faites de main de maître et doivent certainement rappeler l'original; il s'agit seulement de dégager le type vrai des éléments comiques dont le poète athénien l'a enveloppé. Mais M. Kortüm nous semble d'un autre côté être trop sévère et ne vouloir passer aucune fantaisie à cette *grande populace* doublement enfant comme peuple et comme artiste. En

Digitized by Google

somme, M. Grote juge le *démos* d'Athènes un peu trop d'après le peuple anglais, qui, malgré toutes ses excentricités individuelles, sait si bien conserver son bon sens pratique et son caractère général de sagesse. M. Kortüm, au contraire, le mesure un peu trop d'après le *Janhagel* allemand, que nous nous abstiendrons de caractériser. M. Grote est peut-être un peu trop bienveillant; ce qui est sûr, c'est que M. Kortüm est morose.

Le nouvel historien de la Grèce se déride cependant quelquefois; c'est lorsqu'il tire de son sujet des allusions aux temps présents et qu'il bat les Germains modernes sur les épaules des Grecs de l'antiquité. En ce point encore les comparaisons ne sont pas toujours justes et les rapports qu'il prétend établir toujours heureux. Nous aimons peu, pour notre part, cette manie de *Germaniser* ou d'*Helvétiser* l'histoire ancienne; elle fait descendre l'histoire au niveau du pamphlet et compromet toujours un peu la vérité au profit de la passion du moment.

Crestien de Troyes, par W. L. Holland. in-8. Tübingen, 1854. Fues. Paris, Franck. — Crestien de Troyes fut sans contredit l'un des génies les plus remarquables du moyen-âge, et la littérature française surtout doit tenir son nom parmi les plus illustres. Un connaisseur aussi profond que M. Roquefort lui attribue le mérite d'avoir donné à la langue romane un caractère d'énergie et surtout des tournures gracieuses dont on ne la croyait pas susceptible; et malgré l'assertion un peu hasardée de M. Fauriel que Crestien n'a été en plusieurs choses que l'imitateur des troubadours, il n'en reste pas moins vrai qu'il fut un esprit aussi original qu'universel. En opposition avec la plupart des poètes du moyen-âge qui ne choisissaient d'ordinaire qu'un seul genre et lui consacraient toutes leur facultés créatrices, le chantre de Troyes s'essaya dans tous les genres alors connus. Il partagea avec Auboin de Sézanne la gloire d'avoir introduit la poésie lyrique des troubabours dans le nord de la France; il cultiva la poésie didactique en imitant dans son *Comandement d'Ovide* le célèbre poète romain, et quant au domaine principal de ses créations, qui fut l'épopée, il ne se renferma nullement, comme la plupart de ses contemporains, dans le cercle breton, il prit aussi les mythes classiques pour sujet de ses contes, et alla même chercher ses inspirations jusque dans l'histoire du roi Guillaume d'Angleterre. L'influence de Crestien fut aussi grande sur la poésie des peuples étrangers que sur la littérature nationale; des poètes allemands, anglais et hollandais le prirent plus d'une fois pour modèle, et Wolfram von Eschenbach imita ses romans. Aussi n'est-il pas étonnant de voir maintenant des savants étrangers s'occuper avec intérêt de Crestien, et leurs travaux seront toujours les bien venus, car malgré tout ce qui a été dit sur le poète de Troyes, il reste à son sujet plus d'un point à étudier et à éclaircir; ce n'est même que par M. Holland que nous recevons maintenant pour la première fois l'inventaire complet des travaux du poète français, et quant à l'édition si désirable de toutes ses œuvres, ce n'est que dans ces derniers temps qu'on vient d'y penser et d'en confier le soin à un savant qui a déjà su se faire un nom justement apprécié aussi bien en France qu'en Allemagne.

En attendant la publication des œuvres complètes de Crestien, par M. Michelant, on est heureux de trouver dans le livre de M. Holland la description

Digitized by Google

exacte et détaillée des poèmes de cet écrivain, d'y voir scrupuleusement notés tous les manuscrits et toutes les éditions connus, et d'apprendre, par des enseignements puisés aux meilleures sources, des détails curieux sur la vie, les créations diverses et l'influence de notre poète. M. Holland appartient à ce groupe de jour en jour plus nombreux de savants allemands, tels que MM. Diez, Uhland, Keller, Bekker, Ideler, Wolf, etc., qui s'occupent de la littérature française du moyen-âge, et qui ont déjà rendu à cette étude des services signalés. Déjà en 1847 M. Holland avait publié un travail sur Crestien et deux de ses ouvrages; depuis, un séjour prolongé à Paris et des recherches minutieuses faites dans les bibliothèques de la capitale française, ont fourni à l'auteur l'occasion de revenir sur son premier essai, et de composer un volume considérable sur toutes les œuvres de Crestien. M. Holland donne les détails qu'il a pu trouver sur la vie du poète, et analyse ensuite ses travaux divers, en décrivant minutieusement les manuscrits, et en se livrant à des recherches très developpées sur les sources probables de ces poèmes, ainsi que sur les imitations qu'ils inspirèrent depuis en France et à l'étranger. L'honorable auteur passe en revue successivement les contes d'Erec, le Commandement d'Ovide, les contes de Cliget, du roi Guillaume d'Angleterre, les romans du Chevalier de la Charrette et du Chevalier au Lyon, les contes du Graal et les poésies lyriques. Après avoir noté et discuté les ouvrages douteux de Crestien, ainsi que les poèmes qui lui ont été faussement attribués, M. Holland termine par une appréciation rapide du mérite poétique de Crestien, de son style, de ses locutions favorites, etc., etc. En général, le travail du littérateur allemand est plutôt bibliographique que littéraire; les jugements qu'il porte parfois sur Crestien ne sont d'ordinaire que des citations empruntées à MM. Roquefort, Fauriel, Fauchet, Grimm et d'autres. M. Holland ne fait qu'ordonner les matériaux et ne traite que les points qui ont le rapport le plus direct avec son sujet; aussi laisse-t-il indécise la question si embrouillée du Parceval et du problématique Kyot, que Wolfram d'Eschenbach a mis en concurrence avec Crestien [1], et sur lequel rien, jusqu'à ce moment, n'a été dit de bien clair.

Puisque nous avons fait mention du Parzival et de Wolfram, disons aussi la grande déception que nous a fait éprouver à cet égard la lecture du livre de M. Holland. On sait que les Allemands possèdent, eux aussi, un Parceval, dû à la plume de ce maître Wolfram qu'ils font, à ce titre, le premier de leurs poètes du moyen-âge. Les littérateurs d'outre-Rhin n'ont pas manqué d'entrer à cet égard dans les développements les plus circonstanciés et les recherches les plus minutieuses. Que d'hypothèses n'a-t-on pas bâties en Allemagne sur le fondement fantastique du Saint-Graal? que d'inventions bizarres, ingénieuses et mystiques n'a pas provoquées le Panzival depuis Gorres jusqu'à San-Marte? que de systèmes n'a-t-on pas péniblement élaborés avant que la publication du *Mabinagi de Peredour*, par l'excellente lady Guest, vînt démontrer l'origine celtique de la partie fondamentale de cette légende? Et

[1] La fameuse strophe de Wolfram est celle-ci : (*Parzival*, éd. Lachmann, 827, 1.)

Ob von Troys meister Cristjân
Diesem maere hât unrecht gatân
Daz mac wol zurnen Kyôt,
Der uns diu rechten maere entbôt.

Digitized by Google

pourtant entre toutes ces questions amenées de si loin, du fond même de l'Asie, les Allemands ont négligé la seule question intéressante, palpable et facile à vérifier, la question de savoir quels sont les rapports qui existent entre le poète français et le poète allemand, et en quoi Wolfram profita du Parceval de Crestien qu'il déclare connaître, et qui ne laissa pas que d'exercer probablement une influence sur sa composition. Le Parceval français est encore manuscrit, mais ce n'est pas une raison qui puisse excuser les Allemands d'en négliger l'étude; ces messieurs ne se rebutent pas devant les parchemins, et la libéralité des bibliothèques françaises ne leur a jamais fait défaut. Nous avouons sincèrement que nous avons toujours été étonné de voir des hommes aussi érudits et aussi infatigables que Lachman, Schultze, Gervinus et tant d'autres, négliger un travail qui, en bonne critique, devrait précéder toute appréciation du mérite de Wolfram. Il est vrai que M. Gervinus prétend qu'*à priori*, et sans même connaître Crestien, on peut déterminer le caractère distinctif des deux poèmes, et il prend sur lui d'affirmer que l'œuvre de l'écrivain allemand doit, de toute nécessité, l'emporter sur celle du poète français, en expression de sentiment, en art et en profondeur de pensée. Une pareille assertion, qui aurait eu besoin d'être justifiée, nous a toujours paru un peu hasardée, et aujourd'hui que nous avons consulté nous-même le manuscrit de Crestien, il nous est impossible de partager l'opinion du critique allemand. Il nous a même semblé que la poésie de Crestien est plus simple, plus vraie, plus naturelle que celle de Wolfram. C'était donc avec un vif sentiment de curiosité que nous prenions en main le travail de M. Holland; nous espérions y rencontrer enfin une solution satisfaisante du problème; il nous le devait au double titre d'Allemand et de biographe de Crestien de Troyes. Notre espoir a été trompé. M. Holland garde le silence sur ce point important, comme l'ont fait ses devanciers, et il ne nous reste maintenant qu'à attendre la publication que M. Michelant doit faire de ce manuscrit encore inédit. Cet érudit dotera ainsi la littérature du moyen-âge d'un monument du plus haut intérêt, et nous croyons que son travail ne laissera guère de doute sur la supériorité du poème français.

Deutschland im achtzehnten Jahrhundert (l'Allemagne au dix-huitième siècle), par M. K. Biedermann. Premier volume. Leipsig 1844. In-8°. — Paris, Franck. — Les travaux distingués de M. Schlosser, sur l'histoire du dix-huitième siècle, ont en Allemagne donné récemment sur cette époque l'impulsion à des études spéciales qui méritent une attention sérieuse. Parmi ces études, l'ouvrage de M. Biedermann prend le premier rang, et il est en même temps le premier essai qui ait été fait jusqu'à nos jours pour nous offrir un tableau complet de la vie politique et sociale de l'Allemagne au siècle dernier. Pour accomplir cette tâche, M. Biedermann a réuni les qualités d'un historien, d'un publiciste, d'un homme versé dans les questions économiques et administratives; car le savant auteur a été longtemps professeur à Leipzig, rédacteur d'une des meilleures revues politiques de l'Allemagne, et les brochures qu'il a publiées sur les questions pendantes ont eu un certain éclat et n'ont pas laissé que d'attirer l'attention d'hommes d'état éminents.

L'ouvrage de M. Biedermann aura deux volumes. Le premier, qui est sous

Digitized by Google

nos yeux, traite spécialement de l'état politique, matériel et social de l'Allemagne au siècle précédent. Le second volume complétera le tableau par la description de la vie intellectuelle, morale, scientifique, religieuse, pédagogique, artistique et littéraire du pays à la même époque. De ces deux volumes, c'est le premier qui sera, sinon le plus intéressant, au moins le plus original, car le côté moral et intellectuel de l'Allemagne au dix-huitième siècle a été mis en lumière plusieurs fois, et par des historiens aussi habiles qu'ingénieux. Le développement politique, au contraire, et surtout le développement matériel et social, n'a pas encore eu les honneurs d'une peinture complète et circonstanciée. Il est vrai que le sujet était peu propre par lui-même à tenter un écrivain, et qu'il était beaucoup plus intéressant de parler de Klopstock, de Lessing, de Goëthe, de Schiller, de Kant, etc., que d'additionner ces indéterminables fractions d'États que les chroniqueurs français du moyen-âge nommaient si bien *les Allemagnes*. Il n'est pas aisé de fixer le tableau mobile d'une nation qui, malgré ses immenses ressources matérielles et morales, malgré sa science et son génie, n'a jamais pesé comme elle l'aurait pu dans les balances de la politique moderne; d'une nation qui a été toujours prise à la remorque par les événements, et qui n'était guère accoutumée à jouer le premier rôle dans les grands drames européens. Mais l'histoire ne doit pas seulement rechercher l'amusant et l'agréable; elle a des devoirs bien plus sérieux et parfois plus pénibles, et on saura gré à M. Biedermann d'avoir entrepris une tâche scabreuse, mais d'une utilité incontestable.

Dans les deux premiers chapitres de son ouvrage, l'auteur nous retrace la physionomie extérieure du Saint-Empire, ses rapports avec les états particuliers, les conditions du pouvoir impérial et des princes régnants, le caractère de la diète et des tribunaux, la situation des finances et de l'armée, des partis politiques dans la représentation et dans la nation. Le troisième chapitre s'occupe des états particuliers et caractérise les gouvernants et les gouvernés, la position des fonctionnaires, l'importance des tribunaux et des diètes, l'influence de l'opinion publique et de la presse, enfin, les vicissitudes de la vie et des institutions communales dans les villes et dans la campagne. Mais la partie la plus intéressante du volume nous semble être contenue dans les quatre chapitres suivants, qui traitent de l'état matériel et social du pays, et donnent des détails curieux et abondants sur l'industrie et la manufacture, sur la population et son bien-être, les classes ouvrières et les émigrations. C'est aussi la partie où M. Biedermann a surtout fait preuve d'une connaissance approfondie de son sujet, qui témoigne le plus des recherches de l'auteur, et dans laquelle il était absolument privé de guide et d'initiateur. Car si, pour tracer le tableau politique de l'Allemagne, l'historien a pu s'aider de l'excellente étude de M. Perthes (*Das Deutsche Staatsleben vor der Revolution*), pour connaître le mouvement social et matériel de l'époque, il fallait recueillir des matériaux partout épars, et chercher des éclaircissements dans une foule de pamphlets et de brochures du temps, dans des voyages, des biographies et des correspondances innombrables. M. Biedermann a su réunir et condenser ces matériaux et les éclairer d'un esprit sagace et lucide.

Dans le cours de son livre, l'historien établit des parallèles entre les institutions, les mœurs et les coutumes de l'Allemagne du siècle dernier et celles de

Digitized by Google

notre époque. Ces parallèles, souvent instructifs, ne sont point amenés violemment et n'affectent point un caractère d'opposition systématique. Toutefois, le savant auteur nous semble souvent trop préoccupé de l'idéal d'une unité allemande, et choisit ainsi un point de vue qui ne sera pas toujours le plus juste, quand on voudra apprécier la portée des événements politiques en Allemagne dans le dix-huitième siècle. Ainsi, M. Biedermann condamne le développement que prirent à cette époque les états particuliers, et ne fait ressortir que le mauvais côté de ces souverainetés princières qui acquirent alors une certaine force et une certaine consistance. Cette transformation, pense notre auteur, n'a servi qu'à l'absolutisme et a brisé l'unité de l'empire. Il resterait pourtant à savoir si en général l'Allemagne est capable d'une véritable unité, — l'histoire est là pour montrer des essais toujours renouvelés et toujours infructueux, — et si le fractionnement de l'empire en plusieurs états particuliers n'assurait pas à ces contrées, dans une certaine mesure du moins, une constitution régulière et même des conditions sérieuses pour le développement national. Disons-le aussi, le jugement porté par M. Biedermann sur le corps des fonctionnaires allemands dans le dix-huitième siècle a soulevé des réclamations assez vives de l'autre côté du Rhin; car l'Allemagne est fière de sa bureaucratie, et ces fonctionnaires surtout se piquent d'une loyauté et d'une honorabilité à toute épreuve et dans tous les temps. Il nous semble pourtant que M. Biedermann appuie son jugement sur des autorités assez graves, sur les deux Moser, par exemple, sur les récits curieux du chevalier von Larey, enfin, sur les plaintes amères de l'empereur Joseph II lui-même. Malgré les critiques dont il a été l'objet, l'ouvrage de M. Biedermann n'en restera pas moins un livre plein d'érudition et d'intérêt, et sera consulté avec fruit par tout historien et par tout homme d'état qui voudront, par une appréciation indispensable de l'état politique et social du Saint-Empire au dix-huitième siècle, se préparer à une connaissance intime de l'Allemagne actuelle.

Slowo o polku Igorewie (Chant d'Igor, le plus ancien monument de la langue russe du douzième siècle), par M. Boltz; Berlin, 1854. Schultz, grand in-8°; Paris, Franck. — L'aphorisme *habent sua fata libelli* peut surtout trouver son application à l'égard des monuments poétiques des Slaves. Les chants de Lazo et de Marko ont été recueillis avec peine, avec ruse parfois, de la bouche des mendiants aveugles ou des montagnards qui interrompaient souvent la rapsodie pour aller faire au loin des coups de leur métier; le manuscrit de Kralodwor servait d'enveloppe à un faisceau de flèches rouillées du temps des Hussites, et le fameux parchemin qui contenait les strophes de Libusa, c'est-à-dire le plus ancien monument de la littérature slave, fut envoyé au musée de Prague dans une lettre pleine de terreurs inexplicables et environné d'un mystère que rien encore n'est venu éclaircir. Le *Chant d'Igor* a subi des vicissitudes non moins extraordinaires. Retrouvé par hasard parmi les papiers acquis en 1795 par M. Moussine-Pouchkine à la mort de l'archimandrite de Kiew, il n'avait été copié qu'à un très petit nombre d'exemplaires et par des mains assez inintelligentes, quand le manuscrit original fut brûlé dans l'incendie de Moscou. Ainsi disparut le *codex princeps*, qui eût été d'une si grande utilité pour les philologues et les littérateurs, réduits maintenant à reconstruire péniblement et toujours d'une façon incertaine le texte

Digitized by Google

primitif, en s'aidant des éditions très fautives publiées du temps où l'original existait encore. Mais ni la difficulté de la tâche, ni l'incertitude du résultat n'ont pu rebuter les savants, et M. Boltz vient d'en faire une publication nouvelle. Dans cette édition nous trouvons, outre le texte, des éclaircissements philologiques, un vocabulaire et une courte grammaire de l'ancienne langue russe.

Malgré les soins apportés à cette édition et une connaissance approfondie du sujet, nous doutons cependant que M. Boltz ait suivi la meilleure marche dans l'étude critique et philologique de cet important monument. L'édition du Chant d'Igor présente deux difficultés graves : difficulté de texte d'abord et de langue ensuite. Le texte original, ainsi que nous venons de le dire, a disparu dans les flammes, et pour toute reconstruction critique on doit nécessairement consulter les éditions parues avant l'incendie, car ce n'est que de leur comparaison et de leur mutuelle rectification qu'on peut encore espérer parvenir à reconstituer une version tant soit peu exacte. Or, M. Boltz avoue lui-même n'avoir eu en main que l'édition de M. Sacharow, édition assurément remarquable, mais cependant insuffisante pour un remaniement critique. Quant à la langue, M. Boltz a bien tort de la considérer comme du simple russe ancien et de se borner dans ses explications philologiques aux indications fournies par les vieux glossaires de Zizanii et de Berinde, et par l'Asbukownik du seizième siècle. Non seulement MM. Bielowski et Wiszniewski, mais bien longtemps avant eux le russe Pojarski, avaient établi que le Chant d'Igor était composé dans une langue étrangement mélangée d'ancien russe et d'ancien polonais; et ce mélange s'explique naturellement par le lieu qui sert de théâtre au chant d'Igor, les environs de Kiew, dont la population fut toujours mélangée de Russes et de Polonais; et déjà, dès le onzième siècle, Nestor (Polnoe Sobranie, I, 4.) parle des *Polanie* établis dans les contrées de Kiew. Pour expliquer philologiquement le Chant d'Igor, il ne suffisait donc pas de recourir aux glossaires de l'ancien russe, il fallait aussi consulter les monuments qui nous restent de l'ancienne littérature polonaise.

Le travail de M. Boltz est essentiellement philologique, et nous devons nous borner ici à des remarques de la même nature. Une appréciation sérieuse et complète du Chant d'Igor devrait surtout s'appuyer sur une comparaison de ce poème avec les autres chants épiques des Slaves, tels que les récits de la bataille de Kossowo, la rhapsodie de Zaboj et de la Libusa. Elle devrait faire ressortir le caractère original du génie slave, sa tendance à faire intervenir les phénomènes de la nature dans les actions humaines, la teinte de mélancolie profonde et mystique dont il s'enveloppe toujours, le commerce bizarre qu'il entretient entre les éléments chrétiens et ceux d'un paganisme tout oriental, montrer les singuliers points de contact de ce poème avec l'épopée des autres peuples et des autres races, se demander enfin jusqu'à quel point M. Mickiewicz et le prince Wiazemsky sont dans le vrai, lorsqu'ils croient rencontrer dans le Chant d'Igor les traces d'une influence normande suivant l'un, et grecque suivant l'autre. Jusque là, toute étude sur l'épopée d'Igor sera nécessairement incomplète.

VORLESUNGEN UBER FINNISCHE MYTHOLOGIE (Cours de Mythologie finoise), par M. A. Castrén, traduit du suédois par M. A. Schiefner et publié par les soins de l'Académie des Sciences de Saint-Pétersbourg. — Saint-Pétersbourg, imprimerie de l'Académie, 1854, in-8° — Bien avant d'a-

Digitized by Google

voir préoccupé la politique des puissances occidentales, la Finlande était devenue l'objet de recherches scientifiques aussi arides que curieuses, et depuis la publication des chants nationaux et antiques du *Kalevala* et du *Kantelatar*, par les soins infatigables de M. Loenroth, Suédois, Russes et Allemands se sont partagé l'étude de la langue et des monuments littéraires de ce peuple étrange, débris d'une race autrefois très répandue sur la surface de l'Europe, et ne survivant maintenant que dans des tronçons épars et détachés des *Suomi* (Finois), Turcs, Magyars (Hongrois) et dans quelques tribus altaïennes. Race tout à fait distincte des nations indo-européennes et refoulée jusqu'aux confins septentrionaux, ou étrangement métamorphosée sur les bords du Danube et au-delà du Balkan, elle n'en a pas moins conservé dans sa langue et dans ses traditions, dans ses *Runs* surtout et dans ses fables religieuses, des problèmes propres à éveiller la curiosité des philologues et des mythologues, et à tenter l'esprit investigateur de la science, avide de reconstruire le passé avec les débris du présent, et de démêler parmi les formations si diverses des langues et des croyances les règles constitutives de l'esprit humain dans son éternelle unité.

M. Castrén est l'un des érudits qui ont rendu les services les plus signalés à l'étude encore si nouvelle du finois, et déjà son voyage en Laponie lui avait fait un renom qu'il chercha depuis à justifier de plus en plus par des travaux remarquables de science et de sagacité. Il voulut enfin couronner son œuvre par l'étude d'un sujet aussi nouveau qu'intéressant, et commença, en 1851, à l'université de Stockholm, un cours sur la mythologie finoise, qui attira à juste titre l'attention du monde savant des pays Germains et Scandinaves. Mais une maladie cruelle vint subitement interrompre le professeur suédois au milieu de son exposition, et bientôt la mort ravit à la science un des hommes dont elle s'honorait le plus. L'œuvre resta inachevée; mais même dans son état de fragment, elle n'en est pas moins un travail éclatant de science et d'esprit; elle apporte des vues hardies et ingénieuses qui sont de nature à intéresser l'historien et le philosophe. Aussi saura-t-on gré à l'Académie de Saint-Pétersbourg d'avoir recueilli le travail inachevé du savant illustre, d'en avoir soigné la publication dans une langue généralement plus accessible que celle dans laquelle M. Castrén avait fait son cours. C'est à M. Schiefner, érudit plein de mérite, et auquel nous devons des travaux très distingués sur le Bouddhisme et sur les Runs du Kalevala, que la savante société a confié le soin de traduire en allemand le cours suédois de M. Castrén, et l'honorable traducteur s'est acquitté de la tâche avec un zèle et un savoir qui méritent tous les éloges.

L'ouvrage de M. Castrén est le premier essai scientifique d'une Mythologie finoise basée aussi bien sur les monuements littéraires des Suomi que sur les croyances, superstitions et locutions qu'on retrouve encore parmi les divers débris de cette race autrefois si répandue. Ce qui nous a le plus intéressé dans cette excellente étude, c'est le développement des croyances religieuses des Finois tel que le trace M. Castrén, en le comparant au développement analogue des religions indo-européennes. En général, la religion des Finois nous apparaît encore comme un culte de la nature, et quoique les forces physiques y soient déjà presque partout enveloppées de formes humaines et plastiques « *anthropomorphisées*, » il n'en est pas moins facile de reconnaître et de dé-

Digitized by Google

mêler le principe physique de ces diverses divinités. M. Castrén s'applique à démontrer cette thèse par des développements historiques d'une finesse et d'une justesse remarquables. Dans le premier chapitre de son ouvrage, l'auteur expose longuement la signification du dieu *Jumala*, qu'il explique philologiquement par le *Ciel*, et démontre ensuite que la religion finoise partit du culte des phénomènes célestes, surtout de la foudre et du tonnerre. « Mais l'adoration exclusive du ciel, poursuit M. Castrén, a dû faire place ensuite à un culte plus général de la nature, car malgré sa grandeur et ses magnificences, le ciel n'est qu'un objet fini, et cesse, à la longue, de satisfaire les besoins religieux de l'humanité. » Il est remarquable que dans les religions indo-européennes nous retrouvons aussi le même développement. En effet, chez les Grecs aussi bien que chez les Latins, chez les Germains comme chez les Indiens, nous voyons avec le temps diminuer la puissance du Dieu suprême du ciel, du Zeus, du Jupiter, du Zio et du Dyaus, et le culte finit par s'attacher plutôt à des divinités représentant les diverses forces matérielles de la nature, divinités que M. Castrén classifie en celles de l'air, de la terre, de la mer et de l'enfer, en y ajoutant en dernier lieu les héros. L'auteur traite ensuite séparément toutes ces divinités de la religion finoise, et s'applique surtout à faire ressortir les points de ressemblance ou de contact qu'elles offrent avec les personnifications religieuses des peuples indo-européens. C'est ainsi que le dieu *Ukko* « le Vieux, » qui a un marteau pour attribut, rappelle de plus d'un trait le Thor scandinave, et le nom de *vetchera* que les Lapons donnent à ce marteau fait penser au *vadchra* du dieu Indra. De même le culte du soleil, de la lune, de la grande ourse et du feu, a son analogie dans plus d'une autre religion, et le nom même de la lune (*Kuu*) se retrouve dans les Vêdas sous la forme de Kuhû. Les filles du soleil, les Paivatar, ainsi que les filles de la lune, Kuutar, se distinguent par l'art de filer, et l'auteur, qui y voit finement une ingénieuse personnification des rayons, rappelle qu'aussi les contes germaniques placent des fileuses dans le soleil et la lune. Chez les Finois aussi bien que chez les Germains, les astres ont la connaissance des choses secrètes; dans les Vêdas, les Sûryas savent le bien et le mal, et les Adityas épient dans le ciel les actions des hommes sur la terre. Si, malgré toutes ces analogies, M. Castrén réclame pour la plupart des divinités que nous venons de citer une origine finoise, il reconnaît dans plusieurs autres créations religieuses des Suomi des influences étrangères, et notamment dans la problématique déesse de l'amour, Sukkamiela, qui signifie littéralement « celle qui aime les *bas*. » Nous ne pouvons pas entrer dans l'énumération détaillée de tant de recherches substantielles, curieuses et savamment combinées, et nous nous bornons à recommander l'ouvrage posthume de M. Castrén à l'attention sérieuse des savants mythologues de la France.

JULIAN KLACZKO.

Digitized by Google

CHRONIQUE

Le Palais de Cristal et le Crystal Palace. — Quelques Vices du réseau des Chemins de Fer français. — Lignes nouvelles en projet. — Pourquoi nous parlons des Chemins de Fer. — *La Fonti*, nouveau ballet et vieux décor. — Les Débuts de M. Néri-Baraldi et de mademoiselle Fortini. — Les nombreuses rentrées de madame Stoltz.

Succès immense d'une nouvelle tragédie en Allemagne. — La Philosophie en Autriche et les tendances nouvelles de l'esprit germanique. — Panthéisme et Réaction. — Les Poésies de M. Scheffer et la Philosophie de M. Kleuke. — Un Nouveau Journal, *Die Donau* (le Danube).

Le monde des arts ne paraît pas jusqu'ici se préoccuper bien vivement de l'exposition prochaine. En sera-t-il de même de l'industrie? Des maçonneries s'élèvent, des galeries s'achèvent, de vastes constructions s'éparpillent, insuffisantes, dit-on (je le souhaite), pour abriter tous les produits, tous les chefs-d'œuvre qui se présentent. A coup sûr, pour qui sort du *Crystal Palace* de Sydenham, notre palais de cristal, fractionné en trois morceaux, doit sembler bien petit et bien mesquin. Chez nous, la base est en pierre, cela est vrai, et une fois par exception l'édifice affecte des airs de construction définitive qui sont peu dans nos habitudes. Une fois par hasard nous avons échappé à notre penchant pour le provisoire, et à quelle occasion? Lorsqu'il s'agit d'abriter ce qu'il y a de moins définitif et de plus mobile au monde, les spécimens de l'industrie! On pouvait avoir la main moins malheureuse.

Ce n'est pas le plus mince de nos défauts: nous aimons le provisoire dans les choses qui devraient être durables, et il nous plaît de donner un caractère de durée à ce qui de sa nature est nécessairement accessoire ou transitoire. N'est-ce pas cet esprit anti-pratique, mélangé d'un peu d'esprit de clocher, qui nous a valu l'étrange réseau de chemins de fer qui couvre le sol de la France? Il fut un moment où la fureur des chemins de fer s'était emparée de toutes les villes et de toutes les bourgades; chaque petit centre de population voulait avoir sa voie directe sur Paris; c'était une fièvre, un vertige, et nous vîmes alors sourdre un si grand nombre d'intérêts particuliers, que l'intérêt général fut submergé et périt dans le naufrage. En vain les hommes sérieux firent-ils des efforts inouïs pour démontrer qu'il fallait avant tout établir quatre ou cinq grandes artères sillonnant notre territoire dans ses plus grandes diagonales et se raccordant aux voies ferrées établies ou projetées chez nos voisins. Ils eurent beau dire qu'il serait ensuite facile et commode d'y relier toutes les villes et toutes les usines importantes, l'entraînement était si grand, les intérêts locaux si ardents, si aveugles, que les sages conseils et les prudentes résistances demeurèrent également impuissants. On décréta une masse de chemins de fer tellement énorme, que six milliards et un siècle entier n'auraient pas suffi à parachever tous ces projets incohérents qui se portaient un mutuel préjudice. Qu'en résulta-t-il? Tout, ou à peu près tout, fut ajourné: les études commencées languirent ou furent mal approfondies; quelques lignes sortirent victorieuses du chaos, mais la victoire fut tempérée pour elles par l'octroi de concessions rivales qui leur préparaient une longue concurrence pour l'avenir; toutes furent soumises dans leurs tracés à la torture des intérêts locaux qui les tiraient de droite et de gauche, de telle manière qu'au lieu de courir

Digitized by Google

droit au but, elles se promenèrent tortueusement dans les plaines, à la recherche de tous les clochers influents. En dernier résultat, nos grandes voies commerciales et stratégiques ne prirent point ce caractère général d'utilité et d'économie qu'un réseau bien étudié leur eût communiqué; l'on vit certaines de nos relations avec les peuples voisins compromises, et des chemins nouveaux s'ouvrir au transit, quine passaient pas sur le sol de la France. A considérer ces tracés obliques et tournoyants, raccordés et raccourcis à grands frais, en dehors de toute vue générale et de tout plan d'ensemble, on pourrait croire que la France est une île sans communications directes avec les continents qui l'environnent, où tout est pour le mieux, pourvu que la capitale et les principales villes soient reliées entre elles par des chemins de plaisir qui sinuent dans les vallées. Il nous semble à nous qu'un bon plan d'ensemble aurait exigé :

1° Une ligne partant de Lille et de la frontière belge, avec embranchements sur Calais et le Havre, pour les provenances d'Angleterre et d'outre-mer, et allant aboutir le plus directement possible à Marseille par Paris et Lyon; — 2° une autre, de Strasbourg à Nantes par Paris et Orléans; — 3° une troisième. du Havre à Toulouse et Perpignan; — 4° et une quatrième, de la frontière des Provinces-Rhénanes à Bordeaux et à Bayonne, frontière espagnole; Paris toujours compris dans le parcours comme centre obligé, mais la voie marchant au but le plus directement possible, sans qu'on se préoccupât des villes intermédiaires.

Ne voilà-t-il pas ce qu'il aurait fallu faire avant tout? Successivement, on aurait ajouté une ligne entre Paris, Rennes et Lorient; une autre entre Lyon et Genève, pour la Suisse; une troisième entre Lyon et la frontière du Piémont, pour l'Italie. Plus tard encore, et dès que le temps et les capitaux l'auraient permis, Lyon se serait mis en communication directe avec Bordeaux, en fécondant nos tristes départements du centre, et l'Océan aurait été mis en rapport direct avec la Méditerranée, comme on songe à le faire aujourd'hui. Dans l'intervalle et dans la mesure de ses forces et de son importance, chaque ville aurait fait sa jonction avec la grande artère la plus voisine ou le plus à sa convenance. Aucun double emploi ne pouvait exister, aucune rivalité ne pouvait surgir; beaucoup de temps et d'argent eussent été épargnés.

Au lieu de ce plan simple, clair, rationnel, commandé par notre position tout à la fois maritime et continentale, commode pour les nationaux, avantageux pour nos voisins, et qui nous eût conservé par cela même le transit complet des voyageurs et des marchandises de l'Angleterre, de la Belgique, de la Haute-Allemagne, de l'Italie et de la Suisse, on a malheureusement entrepris trop et pas assez, on a éparpillé ses forces vives, et laissé de nombreuses et déplorables lacunes. Aujourd'hui que la fièvre des intérêts locaux s'est calmée par l'expérience, et que l'on commence à comprendre qu'ils sont toujours subordonnés à l'intérêt général, on revient peu à peu à des idées plus saines et plus pratiques. Déjà l'on opère sur les lignes les plus tortueuses des rectifications que le développement inespéré de la circulation rend heureusement possibles; des embranchements deviennent peu à peu des artères, comme la ligne de Saint-Quentin qui doit relier un jour les vallées de la Meuse et du Rhin à celle de la Seine, plus étroitement encore que ne le fera prochainement la petite section de Charleroi. Il y a même sur la table des ingénieurs un tracé nouveau, et tout à fait indépendant des lignes existantes, qui

Digitized by Google

mettrait, sans grands efforts de capitaux, une grande ville d'Allemagne à neuf heures de Paris. Les plans sont là, les devis sont faits, il ne s'agit plus que de vouloir. D'un autre côté, il est question d'une ligne, — cette fois directe, — entre Paris, Nevers et Lyon; il y aurait ainsi trois lignes rivales partant de la capitale et aboutissant au même point. Dieu veuille qu'elles prospèrent toutes! Mais dussent les deux plus anciennes y laisser quelques-uns de leurs dividendes, nous n'en faisons pas moins des vœux pour que le nouveau projet s'effectue, puisqu'il abrégerait considérablement la distance et épargnerait au public beaucoup de temps et d'argent.

Les anciennes lignes portent presque toutes un vice radical dans leur tracé, presque toutes suivent des voies fluviales, des rivières navigables, « ces chemins qui cheminent seuls [1], » suivant la pittoresque expression de Rabelais, empruntée et rendue plus saisissante encore par Pascal. Il y avait là, sans doute, une raison d'économie dans la création des lignes, mais l'intérêt particulier du chemin de fer se trouvait en ce point en désaccord avec l'intérêt général. Un peu moins de lésinerie, un peu plus de hardiesse dans la conception et dans l'exécution, et les voies de communications mieux réparties sur le sol l'eussent mieux fécondé aussi dans toutes ses parties.

Je ne sais trop par quel écart de pensée nous nous sommes laissé entraîner aujourd'hui en dehors de notre domaine habituel. Peut-être avons-nous cru qu'à côté des intérêts fort légitimes de l'art, il y en a d'autres qui, pour se présenter d'abord sous un aspect moins riant, n'en ont pas moins le droit de nous occuper quelquefois et de mêler leur voix sérieuse à celles qu'inspirent l'artiste et le poète. D'ailleurs, il y a des moments où celles-ci se taisent et alors il faut bien entendre les murmures de l'autre, à moins qu'on ne soit tout à fait sourd. Nous ne le sommes jamais à la gloire et à la prospérité de notre pays. Les arts font partie de la gloire et nous voudrions qu'ils se soutinssent à ce haut degré de perfection qu'ils ont naguère atteint chez nous; ainsi notre première scène lyrique, notre Opéra, nous voudrions qu'il ne déchut pas de sa vieille renommée et que ses splendeurs aussi bien que ses artistes ne fussent jamais au-dessous de haute idée qu'on en conçoit à l'étranger. On vient de représenter un nouveau ballet, *la Fonti*, dont le second acte est fort agréable, mais pourquoi ce vieux décors du *Diable à Quatre* sur lequel se lève et se baisse le rideau au premier acte? Naguère, une clause du cahier des charges imposait aux entrepreneurs de l'Opéra l'obligation de ne monter les nouveaux ouvrages qu'avec des décors neufs. On éludait bien quelquefois cette clause, rarement toutefois et avec des précautions, d'ailleurs, qui ne permettaient pas toujours d'apercevoir la fraude. Mais aujourd'hui, l'Opéra ayant repris tout son lustre, un vieux décors est un contraste choquant, des panneaux flétris font mauvaise figure au milieu de cette étincelante mise en scène qui revêt les paysannes de satin et les arbres de feuilles dorées. Cette toile usée m'a gâté tout le premier acte et m'a empêché sans doute d'en goûter tous les charmes, car je l'ai trouvé vulgaire et ennuyeux. Pour le second, c'est une autre affaire. Les scènes en sont lestes, piquantes, aventurées quelquefois, les pas dessinés avec art et d'une désinvolture singulière qui plaît beaucoup aux vieux habitués de l'orchestre. En dehors de son mérite et du

[1] *Pantagruel*, liv. III.

Digitized by Google

très gracieux talent de madame Rosati, le ballet de *la Fonti* est appelé à un très grand succès.

Moins grand sera le succès de M. Neri-Baraldi, un jeune ténor italien qui vient de débuter dans la *Favorite*, et qui s'était dejà montré l'an dernier dans le rôle d'Otello à la salle Ventadour. M. Neri-Baraldi n'a pas la voix forte, mais il l'a charmante, douce, et d'un excellent timbre. Il chante avec un goût très pur et très rare aujourd'hui. Tous les passages gracieux et tendres sont fort bien rendus par lui, mais on ne l'applaudit guère dans les endroits passionnés ; on se plaint qu'il ne crie pas assez fort. Une jeune cantatrice, que l'on dit espagnole, a aussi affronté le public benin de l'Opéra; elle avait choisi le rôle tendre de Lucie. Mademoiselle Fortini a les mêmes défauts et à peu près les mêmes qualités que M. Neri-Baraldi. Elle chante joliment, avec une voix ingrate et sourde dans le medium; elle n'attaque pas toujours la note avec justesse, mais qui s'en aperçoit? Elle est de beaucoup supérieure à mademoiselle Pouilley que nous entendions l'autre jour dans les *Huguenots*. — Madame Stoltz a fait une nouvelle *rentrée* dans la *Favorite*, c'est la troisième depuis six mois. Madame Stoltz rentre toujours. On ignorait généralement qu'elle fut sortie.

ALPHONSE DE CALONNE.

Qui donc a dit que la tragédie était morte? la tragédie vit, elle règne, elle triomphe. Une tragédie soulève aujourd'hui l'Allemagne tout entière, depuis l'Elbe jusqu'au Danube, depuis la Vistule jusqu'au Rhin ; des milliers de mains l'applaudissent, les mains gantées de l'aristocratie de Vienne, et les mains plus larges des marchands de Hambourg. Le *Gladiateur de Ravenne* est le titre de l'œuvre nouvelle qui, du jugement de tous, est aujourd'hui le fait le plus important dans le monde littéraire de la Germanie. La première représentation a été donnée au *Baurg theater*, ou théâtre impérial de Vienne, — le jour anniversaire de la bataille de Leipsig. — Le canon des Invalides qui tonnait dès le matin, la fumée de la poudre emplissant la ville et montant au cerveau des Viennois,—tout cela préparait l'émotion et disposait à l'enthousiasme qui devait éclater le soir.

Le sujet du *Gladiateur* est emprunté aux annales du monde romain, et à cet instant curieux vraiment et unique dans l'histoire, où la civilisation extrême et la rude barbarie se mêlent, comme l'or et la laine, dans la trame de la même vie. — Epoque féconde de renouvellement social, qui infuse un sang jeune et vigoureux dans les veines taries de la race romaine. — Le Gladiateur de la tragédie de Vienne n'a rien de commun avec le Dace mourant que Byron esquisse à larges traits dans le quatrième chant de Harold : — l'arène nage devant ses yeux, les Vestales baissent le pouce, pour indiquer qu'il doit mourir, et lui, songeant à la femme qui pleure et qui l'attend dans la patrie lointaine, aux petits barbares « *little barbarian ones* » qui ont faim et qui l'appellent, — il se soulève sur son coude, — et maudit Rome. — Non ! le *Gladiateur de Ravenne* est plutôt un de ces Gaulois dont la souple et mobile nature se ploie aux nécessités des positions nouvelles ; — il s'est rapidement empreint de civilisation. — il ajoute une syllabe en us à son nom indéclinable, et jette assez volontiers un manteau de pourpre sur ses braies. On l'amène à Rome, prisonnier avec

Digitized by Google

sa mère, veuve d'un chef germain, — Thousnelde.—Thousnelde est mort en défendant sa patrie.

Caligula est empereur, c'est le règne du caprice et de la cruauté. — Un jour, — César s'ennuyait, — il ordonne un combat dans le cirque; le fils de Thousnelde paraîtra devant le peuple-roi. Le barbare ne demande pas mieux; — le Gladiateur qui tue avec grâce devient parfois le favori de la cour, les matrones admirent ses membres vigoureux, et plus d'un doux sourire vient à lui, qui part du gradin de marbre des Vestales, — et s'il faut mourir, il sait avec quel geste on doit tomber, et comment le dernier regard doit se tourner encore vers la loge où César trône dans la pourpre : « *Morituri te salutant !* »

Cependant, un complot s'organise contre la vie de l'empereur; la mère du gladiateur est l'âme de ce complot auquel se mêlent les plus nobles romains; on cherche un bras qui sache frapper : — ce sera mon fils ! dit la captive. — Mais le Germain, dont les espérances sont maintenant à la cour de Caligula, refuse d'entrer dans la conjuration; il raille les souvenirs héroïques et l'ombre paternelle qu'invoquait sa mère; — il vante la chaîne d'or de son esclavage et le bonheur qu'il goûte à Rome. La patrie est où l'on est bien, — c'est un Romain qui l'a dit, — *ubi bene, ibi patria !* — Il est gladiateur, il restera gladiateur, et combattra pour le plaisir des vainqueurs, sous les yeux de sa mère; — mais celle-ci, qui préfère la mort à l'infamie, — et pour elle et pour son fils, — le tue et se tue elle-même.

Comme fable dramatique, rien de plus simple que cette pièce; comme développement d'idée, rien de plus large et de plus éloquent, peut-être, dans le théâtre moderne; — comme passion patriotique, comme enthousiasme moral, rien de plus ardent, même dans le lyrisme allemand : — je sais que c'est beaucoup dire. — A Vienne, le succès du premier soir a été immense; le rideau s'est relevé sous une triple salve d'applaudissements. — Des loges au parterre on se levait pour acclamer l'auteur. L'auteur est inconnu, a dit le régisseur; le manuscrit nous est venu de Dresde. — Aussitôt l'opinion publique, en quête d'une idole, a soupçonné M. de Weber, le fils de Charles-Marie de Weber, l'illustre compositeur dont la musique coûta tant de larmes à l'Europe.—Mais M. de Weber est présentement directeur d'un chemin de fer, et la poésie ne va guère en wagon. — Il a fallu chercher plus loin. Aujourd'hui, on nomme tout haut M. le baron de Wunsch-Berlinghausen, l'auteur déjà célèbre de *Griseldis* et de l'*Enfant du Désert* (*der Sohn der Weldnesicle*), — qui appartient au *faubourg Saint-Germain* de Vienne. Quoi qu'il en soit, personne n'a jusqu'ici réclamé officiellement cette gloire anonyme, qui est une grande gloire. M. de Berlinghausen ne se défend pas trop, et les gens bien informés ne doutent plus, ils affirment.

Nous n'avons point à expliquer ou à combattre ici les interprétations de l'esprit public allemand. Les Allemands sont habiles à trouver des symboles partout, et l'*œil de leur esprit* voit toujours plus loin que la lettre du livre. Pour nous, notre principe est de nous arrêter là où finit le domaine de l'art pur. Notre polémique ne va jamais au-delà de la pensée littéraire ou philosophique d'une œuvre. — Le reste est affaire entre l'Autriche et la Prusse.

Le *Gladiateur* a été donné la semaine dernière à Berlin, au théâtre de la rue des Tilleuls — (*unter den Lindenn*). — On a écouté avec une profonde émo-

Digitized by Google

tion les malédictions éloquentes lancées par la mère du Gladiateur contre la corruption étrangère, qui amollit le cœur de la vieille Germanie—et l'empêche d'être une dans sa cause, — qui est la cause du monde. — Un journaliste berlinois a dit que l'auteur du *Gladiateur* pouvait bien être M. le comte de Buol. — On ne lui soupçonnait pas autant de ressort dramatique. — L'enthousiasme a été aussi grand, il y a dix jours, à Hambourg qu'à Vienne, — et je lis dans les *Nouvelles de Hambourg* : « Cette œuvre patriotique nous remplit de tant de joie et d'enthousiasme que nous n'avons pas le courage, — (défaillance assez rare chez un critique !) — de parler de quelques passages faibles de cette tragédie sublime et populaire. » On répète aujourd'hui le *Gladiateur* à Munich, à Dresde, à Hanovre et à Francfort. — Il fera le tour de l'Allemagne, — peut-être le tour du monde.

Puisque la tragédie du baron de Wunch nous a conduit en Autriche, nous devons signaler, dans l'ordre des idées, un fait qui nous paraît d'une haute signification. On sait que l'instruction publique a été placée depuis peu sous la direction d'un ministre spécial; jusqu'ici, le mouvement des jeunes esprits avait été plus particulièrement dirigé vers les sciences positives et leurs applications pratiques. La prétendue philosophie des universités, et surtout des gymnases, — qui représentent assez exactement nos colléges, n'était à vrai dire qu'une série de formules dialectiques plus dignes de la scholastique du moyen-âge que capables de satisfaire les besoins de l'esprit moderne. — Des savants illustres ont été appelés à Vienne de toutes les parties de l'Allemagne ; on a réorganisé, en l'élargissant, le programme des études; — on a fait la part plus large aux spéculations libérales de la pensée; on a fortifié les études de l'antiquité, — seule base suffisamment large de toute culture intellectuelle et vraiment humaine, et l'on admet aujourd'hui un programme philosophique complet. — L'Autriche ne s'en tient pas là, et, par une concession pleine à la fois d'équité et de bon goût, et qui témoigne de son respect pour les diverses nationalités qu'elle embrasse dans son vaste empire, il a été décidé que chacun serait enseigné dans sa langue, — sinon dans les universités, au moins dans les gymnases, qui donnent l'instruction du second degré.

Il nous semble évident que l'esprit allemand tout entier subit à son insu peut-être une véritable et complète transformation. On s'éloigne peu à peu des sciences métaphysiques pour se rapprocher des sciences naturelles, auxquelles se mêle aujourd'hui, de l'autre côté du Rhin, une sorte de philosophie pratique, positive et si j'ose dire pittoresque. Le Cosmos de Humbolt, ce livre d'un savant, écrit avec la plume d'un poète, a donné le signal du mouvement; des publications récentes qui ont pour objet l'étude des phénomènes naturels, développeront ce goût de plus en plus. Ces publications, je dirai presque ces études mêmes, auraient un danger pour le cerveau exalté et si vivement impressionnable des Allemands, si on ne les dirigeait avec prudence; — par leur nature, elles entraînent puissamment vers ce brillant abîme du panthéisme, où l'homme s'engloutit avec une volupté mortelle. Le panthéisme a été l'affaiblissement de l'Allemagne dans les quarante premières années de ce siècle : il eût été sa ruine, si un pays comme l'Allemagne pouvait périr. Aujourd'hui il y a contre ces tendances une réaction puissante. Un des chefs de cette réaction vient de publier un livre auquel on reconnaît un

Digitized by Google

sérieux mérite. Il a pour titre : *Die naturwessenchaften der letzten funtzig iahre und ihr einfluss auf der menschenleben.* (Les sciences naturelles pendant ces derniers cinquante ans, et leur influence sur la vie des hommes.) — L'auteur, M. Kleuke, a donné à son livre la forme de lettres, qu'il adresse à plusieurs savants. Ces lettres, comme toutes les publications de M. Kleuke, se distinguent à la fois par une valeur scientifique réelle, et par un talent de forme, un sentiment plastique, comme disent les Allemands, que l'on rencontre assez rarement dans les œuvres qui visent surtout à la science. — M. Kleuke, qui est un chrétien éclairé et un homme de goût, garde toujours une convenance de langage et une dignité de forme qui nous semblent la première condition de la polémique sérieuse. On s'honore soi-même en respectant ses adversaires. Quelques-uns l'ont oublié en France. Les principaux organes de la publicité allemande ont accueilli avec une extrême faveur la récente publication de M. Kleuke. Je regrette pour mon compte qu'un pasteur protestant n'ait trouvé qu'une froide ironie pour reconnaître le secours apporté par *une robe courte.* « Je ne demande pas, a-t-il dit, qu'un physicien vienne confesser la foi chrétienne ; » — ce mot là lui-même n'était pas chrétien. Il n'y a pas besoin d'être de la tribu de Lévi pour défendre l'arche sainte. M. Kleuke rencontre du reste des adversaires plus habiles que ce brave ministre qui n'a eu que le tort de se laisser emporter à une boutade de mauvaise humeur. Aujourd'hui le champion le plus redoutable du panthéisme allemand (car s'il y a réaction, il y a aussi résistance), et par conséquent l'antagoniste naturel de M. Kleuke, c'est Léopold Scheffer. Il est vrai que Léopold Scheffer est un poète et non un philosophe ; mais le panthéisme lui-même n'es-t-il pas une poésie bien plus qu'une philosophie ? C'est d'ailleurs un des phénomènes les plus curieux du mouvement intellectuel en Allemagne, qu'il se développe avec une sorte de parallélisme constant et dans la sphère des idées métaphysiques proprement dites, et dans la sphère de la poésie plus accessible à ceux chez qui la sensibilité prédomine sur l'intelligence pure. — Aussi aujourd'hui peut-on dire que Léopold Scheffer est à Louis Feuerbach ce que Schiller est à Kant, ce que Gœthe est à Spinosa. — Mais Gœthe, esprit modéré, ami de la conciliation, mettant son idéal dans le développement harmonique de toutes les facultés, — en un mot, un tempérament autant qu'un génie, — Gœthe vit où on l'entraînait ; il résista, et il abrita ses dernières années dans l'impassibilité sereine d'une contemplation que rien ne troubla désormais. — C'était un poète de l'olympe avec une poitrine de marbre. Avec Léopold Scheffer le panthéisme allemand quitte le terrain du raisonnement pour se réfugier dans les royaumes vagues de la fantaisie.

M. Scheffer a aujourd'hui soixante-dix ans, et il compte près d'un demi-siècle de souvenirs littéraires, tout rempli d'une si infatiguable activité, que ces années-là peuvent compter double, comme des années de campagne. Ses deux dernières publications : *Hafiz in Hellae von cinem Hads* (Hafiz en Grèce par un Pèlerin) et *Koran der Liebe* (le Koran de l'Amour) ont toute la sève du premier âge, une fleur de jeunesse, un souffle de printemps. — On dit que les Allemands gardent si longtemps leurs forces parce qu'ils n'en usent pas, et qu'ils n'ont la jeunesse à la fin de leur vie que parce qu'ils ne l'ont pas eue au commencement. Je crois que le reproche n'est pas généralement mé-

Digitized by Google

rité, et je sais que pour Léopold Scheffer il serait injuste de tout point : voilà soixante-dix ans qu'il *vit*. — Aujourd'hui, la Grèce, dont Gœthe s'est contenté si longtemps, ne suffit plus à Scheffer et à son école; il pénètre dans l'Orient lointain, et s'abreuve aux sources brillantes de ce panthéisme indien, qui se charme et s'éblouit lui-même devant les splendeurs d'une nature éclatante comme la face de Dieu. Les soixante-dix ans de M. Scheffer ne l'ont préservé d'aucun excès :

« Bacchatur vates! »

Le Hafiz déclare que l'amour et le sommeil sont les plus précieux des biens, — et d'Athènes à Jérusalem il ne rencontre qu'un seul dieu : Eros. — Pour d'autres, les pas du Christ sont toujours empreints sur le sol de Judée. — Les montagnes ont gardé l'écho de sa parole, et à chaque détour du chemin l'on s'attend à voir flotter les plis de sa robe blanche, tant cette terre est pleine de lui. — Le Hadji de M. Scheffer n'a rien vu, — il n'a vu qu'Éros. Qu'on apporte à ce front serein la couronne de fleurs d'Anacréon :

Ερωτα μονονιχὶ

Un critique éminent de l'Allemagne a dit que Schiller avait écrit l'évangile de la liberté et Scheffer l'évangile de la nature. Cet évangile-là ne nous suffit pas; mais si nous faisons très énergiquement nos réserves pour le fond, nous n'en sommes pas moins disposé à rendre à la forme une complète justice. Telle strophe de Scheffer a la beauté de lignes des compositions antiques, et je ne sais quelle majesté calme qui s'éclaire parfois des reflets ardents de la lumière orientale. — Léopold Scheffer est comme son pèlerin, il a vu les Muses de l'Olympe grec et les Génies du ciel turc; il a aimé tour à tour, — peut-être en même temps, — les muses et les houris; — mais il n'a jamais connu les anges qui seuls révèlent aux hommes les chastes et mystérieuses beautés du spiritualisme chrétien.

Le mouvement de l'esprit public a toujours un contre-coup immédiat dans la presse périodique d'un pays. On peut dire que le journalisme sérieux ne date pour Vienne que de 1848. — Mais il rivalise déjà avec ses rivaux de toute l'Allemagne. Tout récemment encore, un ancien ministre d'État, M. Schwarzer, journaliste avant et après son ministère, — je n'ose pas ajouter et *pendant*, bien que la chose se soit vue parfois, — M. Schwarzer, un des directeurs influents de l'opinion publique (*leader*, dirait un Anglais), — vient de donner un nouvel organe à la publicité, en fondant un grand journal : *Die Donau* (le Danube), qui doit devenir à Vienne un foyer de vie intellectuelle. M. Schwarzer, qui possède à un haut degré l'intelligence des besoins de son époque, semble ne reculer devant aucun sacrifice pour réunir et grouper autour de lui les hommes éminents dans tous les genres, qui peuvent faire la fortune d'un journal. La *Gazette universelle d'Augsbourg* (Augsburger allgemeine Zeitung) qui recrute de si nombreux abonnements en Autriche, — bien qu'éditée en Bavière, — ressent déjà les effets d'une concurrence redoutable.

LOUIS ENAULT.

ALPHONSE DE CALONNE.

Paris. — Imprimerie française et anglaise de E. BRIÈRE et Cᵉ, rue Sainte-Anne, 55.

Digitized by Google

HISTOIRE

LA DESTINÉE HISTORIQUE

DE

JEANNE D'ARC

Jules Quicherat : *Procès de Condamnation et de Réhabilitation de Jeanne d'Arc*, publiés pour la première fois, d'après les manuscrits de la Bibliothèque Nationale, suivis de tous les documents historiques qu'on a pu réunir ; 5 vol. grand in-8°, Paris, Jules Renouard, 1849. — Du même : *Aperçus nouveaux sur l'histoire de Jeanne d'Arc ;* 1851. — Du même : *Le Siége d'Orléans ;* Hachette, 1854.—Michelet : *Histoire de Jeanne d'Arc ;* Hachette, 1854. — Abel Desjardins : *Histoire de Jeanne d'Arc ;* Didot, 1854.—De Haldat : *Examen critique de l'histoire de Jeanne d'Arc*; Nancy, 1850. — Henri Lepage : *Jeanne d'Arc est-elle Lorraine?* Nancy, 1852. — Athanase Renard : *Jeanne d'Arc était-elle Française?* Bourbonne, 1852. — Du même : *Du nom de Jeanne d'Arc ;* Paris, Garnier, 1854. — Du même : *Jeanne d'Arc ou la Fille du Peuple au quinzième siècle*, drame ; Paris. Furne, 1854.

Au siècle dernier, on a écrit sérieusement que Jeanne d'Arc était une femme de vingt-sept ans qui avait eu assez de courage et d'esprit pour accepter le rôle d'inspirée et se faire l'instrument politique de la cour de France. Ce point de vue, déjà ancien du reste, c'est Voltaire qui le remettait en vogue; et de nos jours encore on réimprime à Londres et à Paris, pour la jeunesse, l'histoire anglaise de Goldsmith, laquelle nous raconte que le fanatisme d'une servante d'auberge, nommée Jeanne d'Arc, offrit à l'embarras du roi de France un expédient de salut fort grossier. Dans nos manuels, Jeanne est une bergère qui abandonna ses blancs moutons, et le style de Florian, quand on parle d'elle, n'est pas hors de saison. Nul doute que dans l'opinion publique et dans l'enseignement officiel on n'ait fait justice de pareilles idées ; mais la réhabilitation de Jeanne d'Arc, tentée depuis longtemps, n'a

Digitized by Google

pu être définitive que tout récemment. Elle date d'hier, et, grâce à l'Étude de M. Michelet, grâce au travail admirable de M. Quicherat, à l'authenticité irrécusable des pièces justificatives, qu'il a savamment publiées, le dix-neuvième siècle a pu comprendre dans son œuvre de palingénésie historique ce personnage extraordinaire. C'est maintenant qu'il convient d'examiner quels ont été, dans l'histoire, et le caractère de Jeanne et la destinée de son nom. Et véritablement, cette étude est pleine d'attrait; on peut sans exagération dire que Jeanne d'Arc, dans l'obscure confusion du quinzième siècle, apparaît comme un rapide météore. La France semblait morte; elle la ressuscita. Que l'on jette un coup d'œil sur nos annales, entre le règne de Charles V et celui de Louis XI; c'est un spectacle douloureux : à voir la famille royale diviser ses forces et les paralyser, affaiblie qu'elle était par la démence, par le divorce d'une mère, par l'étourdissement des plaisirs, par l'action malfaisante des favoris de cour; à voir la séparation du nord et du midi se trancher plus profondément, les Armagnacs et les Bourguignons précipiter le démembrement général, l'invasion et l'usurpation étrangères pénétrer, à la faveur de ces terribles conjonctures, sur le sol national, les Anglais, depuis le débarquement de Henri V à Honfleur (1415), s'avancer jusqu'à la Loire, il semble que les temps de la féodalité vont revenir, et revenir avec leur barbarie; car la foi catholique, mère de la civilisation moderne, s'est entièrement obscurcie. Cet édifice social, qui s'était lentement formé sous l'action de Rome, par la conquête des Césars d'abord, ensuite par celle de la papauté, paraît ébranlé dans ses fondements; on croirait qu'entre la réformation de Wiclef et celle de Calvin, l'Europe du quinzième siècle renonça en même temps à la foi et à la raison. Sans renier Dieu, elle ne savait plus par quelle voie aller à lui. En France, la superstition se joint à la misère; des soldats féroces ravagent le pays; le peuple, placé entre la disette et les tailles, est en proie tour à tour à la faim ou à la rage. On se rappelle les maillotins et les cabochiens, et surtout Jean Petit prononçant l'apologie publique du meurtre. Les assassinats, les massacres sont les événements les plus ordinaires de ce temps; les sorciers et sorcières, les personnages les plus naturels. — Or, au milieu de ce pandœmonium, une femme, sortant tout à coup des derniers rangs, réveille l'amour divin de la patrie, prêche l'union et domine au nom de Dieu cette nation malheureuse dont elle devient en deux ans la libératrice et la victime. Après elle, deux autres noms populaires surgissent, ceux de Jean Bureau et de Jacques Cœur; ils réorganisèrent le royaume de Charles VII le Victorieux et préparèrent des forces à Louis XI, qui ramena violemment le siècle vers l'unité monarchique. Que ce revirement immense ait été commencé par une femme des plus simples, c'est un fait singulier et incontestable. Mais

Digitized by Google

on n'a pu apprécier toute la portée de l'œuvre qu'à la distance de quatre siècles. Avant l'histoire, la légende s'est emparée de cette noble fille et l'a affublée de je ne sais quel travestissement fantastique. De là une tradition flottante, une sorte de mythe moderne dont j'ai recueilli les traits épars et les plus singulières variantes, dans les documents qu'on vient de publier. Je veux en donner ici une idée; ces fictions feront mieux comprendre combien était nécessaire la révision qu'a faite l'histoire. — Voici ce qu'on a raconté.

I

Il y avait une fois, dans un hameau près de Vaucouleurs, en Lorraine (Vaucouleurs était en Champagne), une femme qu'on appelait Isabelle Romée et qui était grosse; elle rêva qu'elle allait accoucher d'un foudre. Dans la nuit de l'Épiphanie, tous les habitants du hameau tressaillirent de joie sans savoir pourquoi; les coqs se mirent à chanter, à battre des ailes et pendant une heure ils annoncèrent un heureux événement. Les paysans coururent de tous côtés sans y rien comprendre; plus tard ils surent que cette nuit là une enfant merveilleuse était née. En effet « quant elle estoit petite et qu'elle gardoit les » brebis, les oyseaulx des bois et des champs, quant elle les appeloit, » ils venoient manger son pain dans son giron comme privez. » Sa présence seule préservait le troupeau de la maladie et des loups, protégeait contre les ennemis la chaumière de son père. Lorsqu'elle courait, elle était si légère que ses compagnes lui criaient : Jeanne! Jeanne! tu ne touches plus la terre, tu as des ailes! Près de Domremy, s'élevait un hêtre autrefois hanté par les sorciers et qu'on avait depuis exorcisé avec l'Évangile de saint Jean. Jeanne y allait suspendre des guirlandes qui la nuit disparaissaient. Une merveille plus grande fut qu'à l'âge de douze ans elle vit apparaître dans le jardin de son père une nuée éclatante d'où sortit une voix qui lui dit : « Sois bien sage. » Une autre fois, dans une petite chapelle abandonnée, la même voix lui dit : « Tu seras chef de guerre. » Or, c'était monsieur saint Michel qui lui parlait; il avait l'air d'un vrai prud'homme et souvent des anges innombrables l'escortaient. D'autres fois c'était madame sainte Catherine, ou encore madame sainte Agnès, ou bien la vierge Marie, ou David avec sa harpe, laquelle il sonnait merveilleusement. Voilà ce qui l'induisit à tenter une grande entreprise. Cependant, on a dit aussi qu'elle fut page chez un capitaine; d'autres rapportent qu'au hameau elle s'exerçait avec des espèces de lances et faisait des assauts contre les arbres; quelques-uns prétendent qu'elle fut instruite avec d'autres femmes par le frère Richard, grand orateur et très habile homme. — Bref, elle résolut un jour de délivrer la France des Anglais et de re-

Digitized by Google

couvrer la Terre-Sainte. D'abord il fallait faire couronner le dauphin; car il était bien malheureux et si pauvre qu'un jour un cordonnier lui fit une grande injure. Ce cordonnier, qui apportait une paire de housiaulx (souliers), voulut être payé comptant; le dauphin ne put pas payer; à moitié chaussé on le déchaussa et il remit ses vieux housiaulx. Jeanne voulant donc aller trouver ce prince vint prier le capitaine Baudricourt de la faire conduire à Chinon; comme il ne la croyait pas, elle lui annonça que le jour même, bien loin de là, les Français avaient été battus; en effet, ils venaient de perdre la *journée des harengs*. Ainsi Jeanne la Pucelle devinait de bien loin; elle disait savoir « grand'partie des choses à venir » et même faisait tonner quand il lui plaisait. Elle indiqua sans l'avoir jamais vue une épée rouillée qu'on trouverait derrière l'autel de sainte Catherine de Fierbois, à peu de profondeur en terre et qui avait cinq petites croix près de la poignée. Quand elle entra chez le dauphin, il s'était déguisé pour qu'elle ne le reconnut pas; elle le reconnut. Bien mieux! elle lui révéla un secret. Peu de temps auparavant, une nuit, comme il était couché et « silogisoit en sa pensée les grans affaires où il estoit, il se leva de son » lit en sa chemise et se mit à nudz yenoulx et les larmes aux yeux et » les mains joinctes suplia à sa glorieuse mère, qui est royne de misé- » ricorde et de consolation des désolez que, s'il estoit vray filz du roy » de France et héritier de sa couronne, il pleust à la dame suplier son » filz que il luy donnast ayde et secours contre ses ennemys mortelz » et adversaires en manière que il les peust chasser hors de son » royaume et icelluy gouverner en paix; et s'il n'estoit filz du roy et » le royaume ne lui appartenist, que le bon plaisir de Dieu fut luy » donner patience et quelques possessions temporelles pour vivre ho- » norablement en ce monde. » Jeanne raconta tout cela au roi qui en l'écoutant vit qu'elle disait vrai, se mit à pleurer et désormais la crut toujours. Elle persuada de même les hommes d'armes et leur donna des signes de sa grande science; l'un d'eux l'ayant regardée et la trouvant belle, le lui dit, non sans jurer le saint nom de Dieu : « Hélas! » tu le renies, répliqua Jeanne, et tu es si près de ta mort! » Avant le soir, chose admirable! l'homme d'armes tomba à l'eau et se noya. Quand elle vint au fait de guerre, tout le monde confessa que jamais dans aucun livre on n'avait lu semblables merveilles; elle traversait tranquillement les pays ennemis sans qu'on osât la toucher. « Vous êtes invulnérable », lui disait-on. Or, elle annonça au contraire qu'elle serait blessée, elle le fut. De même, elle savait quel jour on prendrait une ville d'assaut; elle avertissait les gens qui se postaient en un lieu dangereux; à une place qu'elle avait ainsi désignée, monseigneur du Lude fut tué raide. Comment les Anglais auraient-ils pu lui résister? Quand elle déployait son étendard, ils étaient éblouis par une nuée de

Digitized by Google

papillons blancs qui volaient à l'entour. En Beauce, comme les ennemis étaient cachés, les Français les découvrirent en poursuivant un cerf qui les mena miraculeusement à eux. Ceux qui prêtaient serment aux Anglais en étaient châtiés; par exemple, M. le duc de Bretagne attira ainsi la colère de Dieu sur son duché. Un homme armé de toutes pièces, qui chevauchait sur un grand cheval blanc, vint de la mer d'Espagne chez les Bretons et parut au-dessus du château de Chien; il était au milieu d'un grand feu et tenait en sa main une épée toute nue. Les gens du lieu se crurent perdus et foudroyés. Cette merveilleuse chose a été affirmée au roi par l'évêque de Luçon et vue par plus de deux cents personnes. Jeanne guerroya longtemps et bien loin, car, si l'on en croit quelques auteurs, elle alla jusqu'à Bordeaux, prit Bayonne et Dieppe, toute la Normandie et fit couronner le roi à Paris. Mais le plus grand nombre répète qu'elle fut prise et brûlée à Rouen, par les Anglais, qui voulaient d'abord l'égorger ou la noyer, et qui préférèrent lui couper la tête et la brûler ensuite. Son père en mourut de douleur. Les ennemis ont prétendu que pour retarder sa mort elle fit semblant d'être enceinte; bien au contraire, elle se résigna saintement et mourut si pure qu'un Anglais vit sortir une colombe de sa bouche. Il est bien surprenant qu'on ait pu faire mourir une femme invincible comme elle l'était; un voyageur qui alla de France en Turquie ayant annoncé cette nouvelle, personne à Constantinople ne voulut le croire. Il y en a qui assurent qu'elle assiégeait Rouen, lorsque tout à coup elle disparut. D'autres rapportent qu'elle ressuscita et parut en Lorraine. A les en croire, elle se fit reconnaître de ses deux frères et de la ville d'Orléans et reçut un cheval, un chaperon, une épée pour faire la guerre. Après s'être battue cinq ans durant en Allemagne et en Italie, elle revint et épousa le chevalier Robert des Armoises. Mais on dit que c'était une fausse Jeanne: un jour, comme elle passait près de Paris, l'Université et le Parlement la firent venir bon gré mal gré; ils l'exposèrent sur la pierre de marbre, dans la grande cour et devant le peuple on raconta toute sa vie. Or, c'était une aventurière; en Italie elle fut « souldoyer en la guerre du Saint Père Eugène » et fit homicide en la dite guerre deux fois. » En Allemagne, elle vivait dans la dissolution, se livrant avec excès à la danse et à la table, désobéissant à l'Église et faisant des miracles, celui par exemple de déchirer une nappe, de briser un verre et de montrer ensuite ces objets entiers et intacts. En France, le roi se la fit amener; quand elle arriva, un seigneur s'avança vers elle comme s'il était le roi. Elle avait été avertie que Charles, en ce temps là, était blessé au pied et portait une « botte faulve; » elle le reconnut à ce signe et alla droit à lui. Mais il lui dit alors, en la saluant bien doucement : « Pucelle m'amye, » vous soyez le très bien revenue, au nom de Dieu qui sçait le secret

Digitized by Google

» qui est entre vous et moy. » A ces mots, elle fut effrayée, se jeta à genoux et cria merci. Non ! ce n'était point une sainte femme comme la Pucelle, pas plus qu'il n'était inspiré, ce méchant berger Guillaume, qui voulut conduire les hommes d'armes et fut battu. Hélas ! la vraie Jeanne doit avoir été brûlée ; mais les Anglais ont été punis, qui depuis son supplice ont perdu tout ce qu'ils avaient conquis; et les mauvais juges sont morts misérablement, les uns de la lèpre, les autres noyés. Si quelques-uns ont vécu, le roi Louis XI les a poursuivis plus tard ; il a même fait déterrer les juges défunts pour qu'on les jetât au fumier.

Dans cette légende, où, comme on le voit, l'imagination populaire tenait à venger la mémoire de Jeanne, l'ignorance était égale à la bonne volonté; car vingt ans après, un des juges, Érard, était vivant et curé de Saint-Gervais; quant au prétendu lépreux, Nicole Midi, il haranguait Charles VII à son entrée à Paris. Mais combien d'hommes pouvaient rechercher la vérité exacte ? D'ailleurs, on aurait mal accueilli des rectifications historiques ; le merveilleux charmait les esprits et leur paraissait naturel. Si quelque chose semblait surnaturel, c'était que Jeanne eût été prise et brûlée; fait incroyable, événement impossible, que l'on ne voulait pas concevoir et que l'esprit public tantôt niait obstinément, comme nous l'avons vu, tantôt expliquait par mille hypothèses. Voici les principales : Jeanne avait été vendue aux Anglais par le gouverneur de Compiègne, Guillaume de Flavy. Des vieillards de cette ville assuraient que le jour même de son malheur, ils avaient vu Jeanne après la messe s'arrêter près d'un pilier au milieu d'un groupe de femmes et d'enfants et leur dire : « Priez pour moi, on m'a vendue et trahie; je mourrai bientôt et ne pourrai plus servir le Roi ni le royaume; » suivant d'autres, la puissance de Jeanne résidait dans son épée divine; elle fut rompue et le charme en même temps; aucun ouvrier de put jamais la refondre; d'autres enfin, mieux avisés, crurent deviner que la mission de Jeanne était terminée soit à Reims, soit au siége de Paris (qu'elle eut le tort d'entreprendre le jour de la Nativité de Notre-Dame). Certainement elle ne cessa de triompher que le jour où l'abandonna le pouvoir surnaturel qui jusqu'alors l'avait aidé. Cette opinion sur le dénoûment de sa vie a inspiré à Shakspeare le dénoûment même du drame d'*Henri VI*. On y voit Jeanne, se livrant à la magie noire, évoquer les esprits infernaux; les esprits refusent de la servir désormais; de ce moment elle perd sa force, sa dignité, et enfin elle meurt ignominieusement. En effet, il était impossible d'admettre que Jeanne fût une simple femme. Ce qu'elle était, de savants clercs écrivirent, pour l'apprendre au monde, des thèses édifiantes. Henri de Gorcum examina si c'était une personne humaine ou un être fantastique, si elle procédait du malin esprit ou de l'esprit divin. Il donna de bonnes raisons pour et contre;

Digitized by Google

il rappela d'une part Esther, Judith, Deborah, Daniel, David; de l'autre, les pseudo-prophètes, et n'osa pas conclure. L'alsacien Jean Nider, savant inquisiteur qui avait brûlé bien du monde pour purifier la chrétienté, mêla dans ses discours sévères l'histoire de Jeanne avec celle de quelques autres magiciennes. Un clerc de Spire réunit dans une belle comparaison toutes les anciennes sybilles et la « sybille française, » laquelle lui semblait animée de l'esprit de Dieu. Ce clerc ignorait qu'une des marraines de Jeanne s'appelait précisément Sybille, argument précieux s'il en avait eu connaissance. De toute manière, Jeanne venait de Dieu ou du diable. De Dieu, disait l'archevêque d'Embrun, car ses actes étaient saints, et, du reste, le diable ne peut faire de pacte avec une vierge; — du diable, assuraient les Anglais, car ses actes étaient diaboliques, et du reste Satan, selon sait Paul, peut se changer en ange de lumière pour mieux tromper les hommes. Les Anglais d'ailleurs pourraient-ils être battus par une fille si elle n'était aidée du démon?

Ces raisons données de part et d'autre, le peuple, les seigneurs, les poètes ajoutaient leurs commentaires aux arguments des théologiens. En France on rappelait que Dieu n'a jamais abandonné les rois de France, puisque jamais

En foy n'errèrent fleurs de lys.

Aussi le Seigneur voulut-il « relever le royaume par la conduite de celle que lui seul inspirait par sus la conduite des entendements humains. » Dans les églises, on plaça à côté de la sainte Vierge la statue de la nouvelle élue de Dieu; on dit en son honneur des messes et des oraisons. Les vieilles femmes lui apportaient des patenôtres et des médailles pour qu'elle les touchât. A Lagny, on la pria de rendre un enfant à la vie; le duc de Lorraine lui demanda la santé et le comte d'Armagnac lui écrivit pour savoir lequel choisir des trois papes. La mission de Jeanne une fois reconnue, il se trouva que depuis longtemps elle était annoncée par une prophétie de Merlin. Quatre vers disaient que des marches de Lorraine et du Bois Chesnu viendrait une vierge qui chevaucherait sur le dos des archers. Bien plus, un théologien de Poitiers avait entendu une femme nommée Marie, dite la Gasque d'Avignon, rapporter une vision qui confirmait le vieil oracle: des armures lui étaient apparues et une voix lui avait dit : « Ce n'est pas toi qui les porteras, mais une jeune fille qui viendra après toi et délivrera la France de ses ennemis. » De telles merveilles humiliaient la science des clercs et justifiaient la foi de la France.

L'armée anglaise, hardie jusqu'alors et victorieuse, maintenant débusquée de toutes ses positions, disait de Jeanne : c'est un limier dressé par le diable, *disciple and lyme of the Feende*. Du moins c'est

Digitized by Google

le mot que Bedford écrivait à Henri VI; et les soldats embrassant cette idée avec une terreur sincère, bientôt, pour échapper aux enchantements de la Pucelle, on déserta. Vainement un édit du Roi prescrivit-il les mesures les plus rigoureuses; vainement essaya-t-on de faire passer Jeanne pour une femme de mauvaise vie; quoique Bedford, dans une lettre de défi à Charles VII, lui reprochât avec mépris d'abuser le peuple ignorant à l'aide « d'une femme désordonnée et diffamée, étant en habit d'homme et de gouvernement dissolut; » néanmoins, quand le régent se trouva avec des forces supérieures en face des Français à Montépilloy, il dut refuser la bataille et s'enfermer dans son camp. Les Anglais cherchaient un moyen de rompre le charme; un jour ils eurent l'idée de brûler un héraut de Jeanne; et plus tard, quand elle fut prisonnière, chacun voulait savoir de quels *caraulx* ou danses magiques elle s'était servie.

Ainsi tout le monde, amis et ennemis, croyait au merveilleux dans l'histoire de Jeanne d'Arc, et les gentilshommes de la cour aussi bien que le peuple. C'est un chambellan du Roi, Perceval de Boulainvilliers, qui a raconté les pronostics étranges de sa naissance. En ce temps où l'on portait de la mandragore sur la poitrine comme amulette ou comme talisman, où l'on voyait naître tant de sorcières, tant de veaux à huit pieds et de pourcelets à deux têtes, la vérité était impuissante, et plus le génie audacieux de la jeune fille déconcertait la prudence humaine, plus on inventait facilement de merveilleuses absurdités. L'esprit de parti, l'admiration et la haine, la superstition surtout, créèrent donc cette légende aux nombreuses variantes; l'instruction judiciaire de Rouen, non-seulement ne la ruina pas, mais encore autorisa le bruit public en formulant une accusation officielle de sorcellerie. Ecoutez les questions des juges, le rapport du promoteur d'Estivet, cet homme dont l'ingénieuse lâcheté se fit complice de la superstition du temps. Sans doute on désire prouver que Jeanne est une fille débauchée, l'élève d'une courtisane ou de quelques vieilles femmes qui lui ont appris des incantations abominables à Dieu; mais ce qu'il importe d'établir quand même, c'est qu'elle a fait un pacte avec le diable. En quel lieu, à quel moment conféra-t-elle avec les esprits malins? N'est-ce pas à minuit, près de l'arbre des fées, ou bien à l'heure des offices, quand tout le village est dans l'église! Voyez! ses anneaux, son épée, son étendard recèlent des sortiléges et ont reçu des bénédictions magiques. Les démons, qu'elle évoque et consulte chaque jour en prononçant des formules magiques, lui ont donné ces maléfices qu'elle jette sur une nation tout entière. Elle se dit fille de Dieu; or, elle est fille de Satan, qui, si vous n'y prenez garde, l'aidera à s'échapper de prison. Puis le tribunal s'arrête à des questions étranges, les *voix* sans doute sont des fantômes, mais on veut savoir si ces fantômes ont des mem-

Digitized by Google

bres, quels sont leurs yeux, quelle langue ils parlent; et le costume des saints et des saintes. Après l'interrogatoire de Rouen, vient la déclaration de l'Université de Paris, qui décide que les apparitions de la prévenue procèdent des démons Bélial, Satan et Behemmoth. Enfin, sur le poteau du bûcher, la foule ignorante peut se faire lire cette terrible inscription qui déclare Jeanne « abuseresse du peuple, devineresse, invocateresse du diable, apostate. »

Voilà quel étrange éclaircissement sortit de ces savantes délibérations; et, si l'on réunit ce témoignage solennellement inique aux différentes versions de la légende, c'est un chaos d'idées. En vérité, les hommes qui les premiers prirent la plume pour composer une chronique ne pouvaient guère recueillir que des traits de complainte ou de calomnie. C'est ainsi que d'abord se répandit une composition singulière qui par le titre est une chronique, par le fond un mauvais roman de chevalerie, par la forme, par les assonances multipliées un débris de poème. La *Chronique de Lorraine* représente Jeanne comme une haute et puissante fille qui, montée sur un beau cheval, « fait des frin» gues devant ceux de Paris » , court des lances en présence de la noblesse ; puis, après avoir pris toutes sortes de villes depuis Paris jusqu'à Dieppe, disparaît tout à coup comme Romulus. Au même rang se place le *Mirouer des femmes vertueuses*, livre fort populaire qui apprend à tous l'histoire de la patiente Griselidis et celle de Jehanne la Pucelle; à cette source peu sérieuse ont puisé les historiens qui accusent de trahison G. de Flavy, gouverneur de Compiègne. Cet homme, dont la vie fut riche de crimes, se trouve précisément innocent de celui qu'on lui a imputé. Mais quiconque tentait d'écrire l'histoire rencontrait des doutes publics, des obscurités. On n'osait pas même affirmer le supplice de Jeanne : « de quoy moult de gens ont » esté et encore sont de diverses opinions » dit un chroniqueur. Pour se tirer de ces difficultés peut-être, un écrivain imagina de prendre les choses de plus haut et de redire les *Gestes des nobles Françoys*, depuis le roi Priam jusqu'au roi Charles VII, son descendant; en conséquence, il raconta d'abord le siége de Troie en Troade et arriva, pour s'y arrêter, au siége de Troyes en Champagne. Les chroniqueurs éloignés de la France se mêlèrent aussi de répandre à tout hasard les traditions dont l'écho leur était parvenu; de là les récits, — en bohémien, d'un chroniqueur qui confond Blois et Blaye; — en grec moderne, de Laonic Chalcondyle, qui, composant à la manière des poètes tragiques, réunit en un seul lieu et dans le même temps les événements les plus divers; — en italien, de Philippe de Bergame, qui donne trois heures à Jeanne pour prendre trois bastilles, fait durer sa mission huit ans et la met trente fois aux prises avec l'armée anglaise. Un Écossais, lisant que Jeanne le jour de sa mort était en deuil (dolio), a raconté qu'elle

Digitized by Google

fut brûlée dans un *tonneau*. Ajoutez enfin l'histoire écrite par les ennemis, par les Bourguignons, comme Monstrelet, qui se trompe ou se tait volontairement; par les Anglais, qui font prédire à Jeanne ce qu'elle n'a pas prédit, qui nous montrent la jeune fille de sa propre main coupant la tête à Franquet d'Arras. Un membre de l'Université, qu'on a appelé le *Bourgeois de Paris*, enveloppe dans la même haine les Armagnacs et cette « créature qui estoit en forme de femme avec » eulx, que on nommait la Pucelle, que c'estoit, Dieu le scet! » Ce personnage de mauvaise humeur s'occupe beaucoup moins de savoir la vérité sur la Pucelle que de raconter piteusement comment on ne peut avoir de harengs frais, comment les vivres ont enchéri, d'un samedi à l'autre, de 20 sols parisis; comment le siége de Paris empêche de vendanger vignes et verjus!...

En lisant de pareils historiens, il me semble que leur plume fut plus cruelle pour la mémoire de Jeanne d'Arc que celle des greffiers de Rouen. Dans ce naufrage de toute vérité, son nom même a péri plusieurs fois. Elle s'appelait *Jeannette d'Arc;* dans les lettres patentes par lesquelles Charles VII anoblit sa famille, on l'appelle Jeanne *Day*, d'après la prononciation des Lorrains qui mangent les deux consonnes finales: et, chose curieuse! quand les frères de Jeanne s'appelèrent du Lys, on prononça *Dalys*, puis *Day*, et le nouveau nom de la famille se confondit avec l'ancien [1]. J'ajouterai par parenthèse que récemment on savait peu de choses sur les descendants de la famille. Il y a une dizaine d'années on avança qu'elle était éteinte; M. Haldat du Lys réclama. Les Haldat, les Hordal ont toujours été les dignes héritiers de la famille d'Arc; en divers siècles, ils ont tenu à honneur de recueillir d'utiles documents sur celle qui les illustra. L'écrivain que je viens de citer, honorable médecin, mort aujourd'hui, a publié divers opuscules intéressants, et signalé plusieurs erreurs. A vrai dire il n'avait que l'embarras du choix. Dans le nombre, il s'est donné la peine de combattre une invention des plus curieuses, celle que M. Caze présenta sous ce titre piquant: *La vérité sur Jeanne d'Arc*. Cette révélation inat-

[1] Ces métamorphoses de la prononciation et de l'orthographe francaise, très familières aux archivistes, moins connues du public, valent la peine d'être citées. Ainsi dans l'histoire de Jeanne d'Arc, on trouve : — pour Jeanne Darc, outre *Jeanne Day*, *Darcus*, *Dartus*, *Darcius*, *Jana Darcia*, *Arxia*, *Arxea*, *Dare*, *Darre*, *Dart*, *Taré;* — pour Salisbury, *Saliberi*, *Salcebry;* — pour Glasdale, *Glassidas*, *Glasdas*, *Classidas*, *Cassedag;* — pour Falstof, *Flastolf*, *Flastof*, *Fastol*, *Fastot*, *Flastof*, *Falstof*, *Wastolff*, *Fastechat;* — pour Willoughby, *Wlbi;* — pour Mathew Gough, *Matago*; — pour Fontaines, *Fralames;* — pour Boulainvilliers, *Boulourmark;* — pour Xaintrailles, Poton de *saint Trailles*, de *sainte Treille*; — pour Falconbridge, *Fouquembergue;* — pour Hungerford, *Hougue foie;* — pour Jargeau, *Gargiau*, *Gargeau*, *Jargau*, *Georgewis*, *Gergolio*, *Jargueux*, *Franguta;* — pour Meung sur Loire, le *Mun so Lare;* — pour Domremy, Domprebmy, *Droimy*, *Dompré*. — La plupart de ces changements sont faits d'après les règles les plus élémentaires des transformations philologiques.

Digitized by Google

tendue était un conte à faire envie à Perrault. Sachez que Jeanne était la fille du duc d'Orléans et de l'incestueuse Isabeau de Bavière, comme le prouvent fort bien son nom de Pucelle d'Orléans et les lys de son écusson. Elle naquit en 1407, fut portée par les soins d'un prêtre nommé Henri de Gondicourt chez la villageoise Isabelle Romée et substituée à l'enfant de celle-ci. Née avec des dispositions merveilleuses, elle devint bientôt un parfait cavalier, grâce à l'éducation qu'elle reçut de certaines dames châtelaines des environs de Domremy, mystérieuses institutrices, qui représentaient en même temps les saintes et les *voix*. On comprend ainsi l'héroïsme de Jeanne, lequel n'aurait pu germer dans le cœur d'une simple villageoise. Quand elle fut grande, Charles VII l'appela à sa cour; un gentilhomme nommé Collet de Vienne fut chargé de cette mission délicate. Tout cela se passa si heureusement que personne dans le hameau ne s'en douta jamais. Voilà la vérité. Cette invention, gardez-vous de croire que ce soit le caprice d'un esprit paradoxal : aucune hypothèse ne répond mieux à un système de doutes qui a régné dans l'histoire jusqu'au dix-neuvième siècle. Cent cinquante ans après la mort de Jeanne un auteur hollandais, Heuter, écrivait : « Il y a aujourd'hui des personnes qui regardent cette histoire comme une fable. » Dans Moréri vous trouverez la trace de ces hésitations incroyables. En résumé, Jeanne a été tour à tour transformée en héroïne de roman, regardée comme une des nombreuses femmes guerrières du moyen-âge plus heureuse que ses émules, présentée comme un instrument de la politique de Charles VII, enfin considérée par Voltaire, d'Artigny, Beaumarchais, comme un enfant bien douée qu'endoctrina un moine. Puis sont venus les médecins qui ont tout expliqué par l'hallucination et les influences *psychophysiologiques :* c'est un beau mot. Enfin, une petite brochure a paru, il y a trois ans, à Dijon, dans laquelle l'auteur prouve en vers et en prose qu'il faut pour expliquer Jeanne connaître la physique, le magnétisme, Mesmer et Swedenborg. Dans la lutte incessante des enfants de Dieu contre les enfants des hommes Jeanne d'Arc a paru comme une somnambule angélique donnant au principe du bien la victoire sur le principe du mal. Cette idée un peu indienne, dont le fond, allégoriquement parlant, ne manque pas de valeur, s'est perdue au milieu des considérations singulières dont l'auteur l'a entourée. En effet, il s'identifie lui-même avec Jeanne d'Arc et croit retrouver ses douleurs personnelles dans l'âme de cette inspirée. Aussi dit-il quelque part : « Pour moi, sans avoir joué un rôle aussi important que Jeanne » d'Arc, je me suis trouvé dans des circonstances *absolument* sem- » blables : j'ai éprouvé les mêmes souffrances et les mêmes joies; » j'espère qu'après toutes ces explications et avec l'appui de tous les » cœurs de bonne volonté, j'aurai une fin plus heureuse que celle de » cette jeune fille. »

Digitized by Google

II

On peut juger par ce qui précède si la mémoire de notre libératrice fut à la merci des interprétations individuelles et des erreurs publiques. Il lui était dû vraiment une triple réhabilitation : juridique, nationale, historique. La première eut lieu, on le sait, au milieu du quinzième siècle, mais difficilement et d'une manière incomplète. Des mémoires, des consultations, commandés aux docteurs par le roi, préludèrent à l'acte public de réparation; en 1450, Charles VII commença à réclamer du Saint-Siége la révision du procès; en 1451, Isabelle Romée, vêtue de deuil, se présenta à l'auditoire de l'évêque de Paris, demanda justice pour sa fille. De graves difficultés firent hésiter le pape; l'opposition de l'Angleterre, les inquiétudes de la Sorbonne, les intérêts de l'Inquisition devaient ajourner la justification de Jeanne. Enfin un pape français, Calixte III, qui espérait entraîner Charles VII dans une croisade contre les Turcs, permit cette réhabilitation embarrassante, et trois hommes eurent le bonheur de la prononcer : ce furent Jean Jouvenel des Ursins, Guillaume Chartier et Jean Brehal. Mais on évita de porter la lumière sur tous les points; ni les enquêtes ni les dépositions ne se firent complètement. Ce fut assez de mettre en honneur la vertu, l'innocence de la condamnée, et de sacrifier Cauchon et le promoteur d'Estivet.

On a trouvé, au dos du procès de réhabilitation, un poème latin anonyme de six cents vers, écrit à la gloire de la Pucelle. Ce panégyrique, ainsi placé, témoigne du concert qui s'établit alors entre la réhabilitation juridique et les tentatives de réhabilitation nationale. Toutefois, la nation n'avait pas attendu si longtemps pour être reconnaissante. De bonne heure, quelques esprits éclairés, quelques cœurs dévoués opposèrent aux fables absurdes qui se répandaient l'hommage d'une admiration intelligente. Du vivant même de Jeanne, cette grâce divine qui l'animait avait été saluée en elle par Gerson, le secours providentiel de son bras rappelé dans les prières de l'Eglise, son courage de martyre honoré d'avance par les dames d'Abbeville, qui descendirent la Somme jusqu'au Crotoy pour pleurer avec Jeanne prisonnière. Une autre femme qui avait déjà chanté un hymne d'admiration en l'honneur de de la jeune villageoise, Christine de Pisan, qui vivait, âgée de soixante-sept ans, dans la solitude d'un cloître, apprit en 1429 la marche triomphante de l'armée royale. Saisie de joie, elle écrit alors un poème qui est un long chant d'allégresse. « Moi, s'écriait-elle, moi, Christine, qui ai pleuré pendant onze ans de réclusion, depuis que le fils du roi a été dépossédé, voici le premier jour que je me prends à rire.

Ore a prime me prens à rire...
A rire bonnement de joie...

Digitized by Google

Je me tenais tristement « en cage »,

Mais or changeray mon langage
De pleur en chant !...

Le soleil recommence à luire et ramène le bon temps; le roi légitime reparaît dans sa puissance, brillant, la couronne en tête

Et d'esprons d'or esperonné !

Charles, que Dieu te donne une longue vie; mais sois bon, droiturier, sans orgueil, à ton peuple doux et propice, et nous, puisque le Seigneur a donné temps et lieu

...Où ces biens sont avenus,
A jointes mains grans et menus
Grâces te rendons, Dieu céleste...
Par qui sommes parvenus
A paix et hors de grant tempeste.

Vous, Anglais, qui déjà vous pensiez maîtres de la France,

Vous irez ailleurs labourer,
Se ne voulez assavourer
La mort, comme vos compaignons
Que loups pourront bien devourer,
Car mors gisent par les sillons.

Jeanne est envoyée de Dieu et sa mission plus grande que les croisades, plus difficile, car pour certain

De contrediz y ot tout plain. »

Ce vers sombre, au milieu d'un chant de bonheur, rappelle les jalousies de cour et les divisions intestines que la vierge de Domremy rencontra sur son passage. Un poète du même temps, Alain Chartier, a représenté dame France en habits de douleur, suppliant le peuple, les chevaliers et le clergé de s'unir. De lui nous est restée une lettre écrite également en 1429 sur le compte de la Pucelle; il énumère ses actes et ses vertus avec une pompe exagérée; mais, si la forme est d'un rhéteur, le fond des sentiments honore Alain Chartier. « Oui, » s'écrie-t-il en parlant de l'interrogatoire de Poitiers, oui ! c'était le » plus beau des spectacles, cette femme au milieu des hommes, igno- » rante en présence des savants, isolée en face de la foule, humble et » parlant des plus grandes choses... C'est elle qui, refoulant l'orgueil » de l'Angleterre, a réveillé l'audace de la France, conjuré la ruine de » la France, étouffé l'incendie de la France. » Cette idée dominante de la France me paraît caractéristique, et M. Abel Desjardins, dans son remarquable livre sur Jeanne d'Arc, a eu tort d'adoucir la phrase latine en supprimant cette répétition comme une battologie inutile. « Enthou-

Digitized by Google

siasme d'emprunt », dit-il. En vérité, si cet enthousiasme patriotique était calculé, le poète a bien soutenu son rôle, lui qui ne se lassa pas de redire l'affliction publique. Pédant, Alain Chartier le fut sans doute, et quand il mêlait dans ses écrits l'allégorie et l'esprit scolastique du moyen-âge à l'emphase cicéronienne, il partageait bien les défauts de son temps. Mais dans ses poésies il y eut un génie triste, une inspiration de douleur sincère qui est respectable. Il pleurait sur cette France qui, redevenant féodale, était « comme la mer où chacun a tant de seigneurie comme il a de force ». Sans doute il paraît aujourd'hui fort ridicule qu'on nous parle d'Hector, d'Alexandre, de César, d'Annibal pour les sacrifier à Jeanne d'Arc, pour nous dire que la France, n'eût-elle d'autres héros, peut opposer sans crainte la gloire de ce nom aux fastes du passé. Mais affirmer ainsi, sans restriction, la supériorité de la paysanne victorieuse, c'était, plus qu'on ne le pense, une hardiesse parmi les lettrés du quinzième siècle, un courage au milieu des courtisans. J'ai insisté sur ce point, parce que les travaux d'histoire ou de philosophie nous portent trop ordinairement à dédaigner le témoignage des poètes, qui vaut son prix. Quand M. Quicherat s'impatiente de « cette quantité de choses inutiles que la poésie comporte », il semblerait oublier que, dans ces vers et ces chants, on trouve la trace ou le reflet des idées contemporaines. Mais lui-même, malgré cet accès de sévérité, M. Quicherat a lu avec soin, analysé, reproduit quelquefois les poèmes du quinzième siècle. Or, si l'on doit peu d'attention à quelques-uns, à Antoine Astézan, par exemple, versificateur médiocre et esprit crédule, il n'en est pas de même du théologien Valeran Varanius et de Martial d'Auvergne, qui tous deux avaient pris connaissance du procès et engageaient leurs lecteurs à s'éclairer de la même manière. Le premier réclame le droit de servir sa patrie, au moins par sa plume, en répandant la vérité, en combattant les superstitions de ce qu'il appelle l'*indoctum vulgus*, en proclamant enfin l'entière justification de la condamnée, *plena purgatio*. Le second, dans *les Vigiles du roi Charles le septième*, rappelle les malheurs de la France :

> Les gens d'armes mouroient de faim
> Et estoit chacun descrepy,
> Car ilz ne mengeoient que le grain
> Du blé qui croissoit en l'épi.

Il rappelle Cravan, Verneuil, le siége d'Orléans, exalte Jeanne d'Arc et montre, en alléguant Boèce, que la fortune adverse n'est qu'une épreuve envoyée par Dieu, dont le bras met tôt ou tard la victoire du côté de la justice.

Sans doute les efforts individuels de ces poètes ne purent prévaloir contre le mauvais destin qui, pour longtemps encore, obscurcissait le

Digitized by Google

souvenir de Jeanne d'Arc. Cette femme, tour à tour adorée, brûlée, réhabilitée, embarrassait la Cour et l'Eglise. Dans les mémoires officiels, quand des considérations rétrospectives rappelaient son nom, on l'évitait; vous ne le trouverez point dans les poésies de Charles d'Orléans, qui lui devait tant. Mais les autres poètes avaient meilleure mémoire; au besoin ils auraient été avertis par le peuple qui non seulement maltraita ses détracteurs, accueillit volontiers l'idée de sa résurrection et se plut à la prendre pour type de la gloire militaire, mais encore voulut voir traduit sur la scène l'épisode principal de sa vie. Le *Mystère d'Orléans*, drame interminable de 25,000 vers (et que M. Guessard va bientôt rapporter tout entier de la Vaticane), était une chronique en action, un de ces spectacles qui parlent aux yeux et que la foule adore. Des passes d'armes, des batailles, des assauts, le pont d'Orléans couvert d'Anglais cédant tout à coup sous le poids et croûlant dans la rivière, quelle belle chose à voir pour nous qui avons toujours eu l'enthousiasme du tapage! J'en suis sûr, on s'intéressait beaucoup moins aux intermèdes des combats, au dialogue de Salisbury et de Charles d'Orléans, aux grands discours, ou même à l'apparition de saint Michel annoncée par un orgue. Les prouesses de l'héroïne, sa victoire définitive, la pompe triomphale servaient de prétexte à des fanfares étourdissantes : l'auteur a pris soin d'indiquer un fort crescendo de trompettes.

Il faut l'avouer, cet hommage à la Pucelle ne parlait guère à l'esprit; on la réhabilitait par le vacarme; mais ailleurs, dans les entretiens, l'intelligence reprenait ses droits; on discutait, on s'éclairait, les opinions fausses étaient redressées. Témoin un curieux dialogue, dans lequel ces débats familiers ont été reproduits par Martin Le Franc, prévôt de la cathédrale de Lausanne. Cet écrivain composa et dédia au duc de Bourgogne un livre intitulé le *Champion des Dames*. On y trouvait une discussion vive sur Jeanne d'Arc; le Champion des Dames, qui s'appelle aussi Franc-Vouloir, prononce avec éloge le nom de celle qui recouvra « l'honneur français ». *Court-Entendement* se récrie et assure que Jeanne est une sorcière comme les autres : — « Te souviens-tu, dit-il, de Thomas Couette, qui prit habit de Carmois, fut dégradé et brûlé à Rome, au Capitole? on l'admirait, on courait entendre les messes du faux-prêtre:

Heureux n'estoit qui n'y estoit;

on baisait la trace de ses pas : or, sa malice fut découverte et on le brûla. La Pucelle de même; elle fut instruite par d'habiles gens et fit semblant d'être bergère, puis s'habilla scandaleusement en homme. On sait qu'elle usait « de l'art négromantique ». La *farse* jouée par

Digitized by Google

elle réussit, et tout le monde cria au miracle. — Le Champion réplique : Ses actes prouvent qu'elle était envoyée de Dieu :

Aussy fit-elle en ung moment
Ce qu'on ne fit vingt ans devant.

Les anges l'accompagnaient, car ils aiment la chasteté, et ils éblouissaient l'ennemi à Patay. Tu t'étonnes de son vêtement :

Chappiau de faultre elle portoit,
Heuque frapée et robes courtes :
Je l'accorde; aussy aultre estoit
Son fait que cil des femmes toutes.

En guerre faut-il donc porter une longue robe ? (Ce point est scrupuleusement défendu par le Champion, qui ajoute) : Quand on lâche le faucon sur la proie, on lui ôte son capuchon. — Du reste, qu'on dise ce qu'on voudra, on n'obscurcira pas sa gloire :

Que t'en faut-il oultre retraire ?
Par sa vertu, par sa vaillance,
En despit de tout adversaire,
Couronné fut le roy de France.

— « L'adversaire au faulx visage » répond que l'outrecuidance de Jeanne fut châtiée et qu'on la brûla à Rouen. — Et les saints ! réplique le Champion, combien en fêtons-nous qui subirent le même martyre? Pense à Jésus premièrement!... Il faut confesser la gloire de Jeanne. — L'adversaire fâché demande qu'on change de sujet, qu'on blasonne d'autre chose. Car, sur cette aventure, on finirait par « forsener ou soy arrachier les ceveulx ».

Blasonner d'autre chose, c'était le désir de plus d'un personnage. Mais le nom de Jeanne ne manquait pas de défenseurs; même à l'étranger, on s'occupait d'elle; en Allemagne, un tableau, représentant ses exploits, circulait dès 1429, et les magistrats de Ratisbonne consignèrent sur leurs régistres qu'ils avaient donné pour le voir vingt-quatre pfennig. On la faisait aussi figurer dans un drame sur les Hussites. En France, plus d'un lieu avait été consacré par son passage. Les vieillards de Poitiers montraient la pierre sur laquelle s'appuya un jour la jeune fille pour monter à cheval. Dans son pays natal ou sur la la route qu'elle suivit, il y a encore une vigne, une fontaine, une voie *de la Pucelle*. On sait que Rouen éleva sur le lieu de son supplice une belle fontaine et une statue en signe d'expiation. En deux contrées surtout, le nom de Jeanne d'Arc rappelait aux habitants leur propre héroïsme dans la défense nationale; sur les bords de la Loire et sur les bords de la Meuse on n'eut garde de laisser oublier cette parenté de

Digitized by Google

gloire. C'est ce qui explique comment les deux pays accueillirent la fausse Jeanne, la prétendue ressuscitée. Cette crédulité étonne d'abord et la surprise redouble quand on voit que cette usurpation de titre fut en quelque sorte légalisée. Dans un contrat de vente, cité par Dom Calmet, on lit ces mots : « Nous, Robert des Armoises, et Jehanne du Lys, la Pucelle de France, notre femme... » Mais il y avait un parti pris de respect, qui, avec les bruits vagues de résurrection, fut habilement exploité par l'aventurière. Les Orléanais, dont la ville était devenue une patrie d'adoption pour Isabelle Romée, un séjour d'hospitalité pour tous les parents de la libératrice, tenaient à signaler leur vénération de toutes les manières. La fête célèbre du 8 mai, fête toute municipale, à laquelle n'assistaient ni le corps judiciaire ni l'université, était destinée à entretenir l'admiration publique. Un vieillard (Jean de Mascon?), qui a raconté l'institution de cette solennité, marque expressément que la jeunesse doit remercier Dieu en ce jour et ne pas douter des miracles dont, pour son compte, il a été témoin. Dans le même esprit, les dames de la ville élevèrent un monument à Jeanne, et plusieurs prélats accordèrent des indulgences pour la célébration de la fête. L'hymne qu'on chantait le 8 mai ne valait pas grand'chose. Chantez, dit l'auteur :

Chantez, ô le clergié et messieurs les bourgeois!

Plus tard aussi l'on imagina de gâter cette noble cérémonie d'action de grâces en plaçant dans le cortége un puceau habillé à la Henri VI, puis une rosière. Le monument même n'était pas fort beau; notre fabuliste Lafontaine, qui le vit un jour, le trouva « chétif et de petite apparence. » L'héroïne lui semblait peu héroïque : « l'infante Gradafillée en vaut dix comme elle», écrivait-il. Néanmoins, la fidélité de la reconnaissance orléanaise, jointe aux marques de deuil que donnaient d'autres villes, comme Rouen, Tours et Bourges, à chaque anniversaire du supplice, ne fut certainement pas sans action sur l'esprit de Charles VII et de Charles d'Orléans. Peut-être est-ce la constance du souvenir populaire qui poussa le roi à faire honorer la famille et respecter le nom de Jeanne d'Arc, qui poussa le duc à abandonner à Pierre d'Arc l'usufruit d'une petite île de la Loire et quelques aumônes trop minimes. Ce monument « chétif » montrait Jeanne d'Arc et Charles VII en prière au pied d'une croix, et près d'eux la mère du Sauveur tenant sur ses genoux le cadavre de son fils. A côté de plusieurs symboles de guerre ou de royauté on remarquait un pélican, emblème naïvement expressif qui rappelait à la France que Jeanne avait donné son sang pour lui conserver la vie. Cette union du roi et de l'héroïne, ce souvenir du bienfait public eurent une grande signification, sinon une grande influence.

Digitized by Google

Malheureusement, ces démonstrations étaient purement locales. La France du quinzième siècle, destituée d'unanimité nationale, ne pouvait donner aucune consécration définitive à ce grand souvenir. Elle le livra plein d'incertitudes aux âges suivants qui à leur tour, tantôt l'honorèrent, tantôt le couvrirent de ridicule. Le seizième siècle vit Claude Hordal élever à Jeanne un monument dans la cathédrale de Toul et les Huguenots mutiler les images de pierre que vénérait Orléans. Au dix-huitième siècle, le temps ayant renversé les croix, les statues, les fontaines, on les relève, mais la Révolution survient; Jeanne d'Arc, trahie par son attachement à la France et sa piété monarchique, est comptée parmi les suspects. A Orléans, on s'empare de sa statue pour en faire des canons; à Vaucouleurs, la formation des gardes nationales semble aux habitants une occasion de rappeler que leur ville a donné à Jeanne son premier vêtement militaire; ils ont l'imprudence de mettre sur leurs boutons les armoiries des du Lys : ces marques de royalisme sont conspuées à la fête fédérale de Bar. A Rouen, on assaille la fontaine à coups de marteau ; le maire intervient et fait observer que Jeanne était du tiers-état : on se contente d'effacer les inscriptions. — Dans la littérature et l'histoire les mêmes vicissitudes nous attristent. Au siècle de Montaigne, le nom de Jeanne d'Arc paraît d'abord très respecté. Villon, parmi ses *Dames du temps jadis*, cite avec déférence « la bonne Lorraine; » Octavien de Saint-Gelais lui donne place au *Séjour d'honneur*; Guillaume Postel s'écrie que si vous ne la vénérez pas vous méritez d'être exterminé; Montaigne, dans ses voyages, visite la « maisonnette » de Domremy, et son élève, mademoiselle de Gournay, voyant plus tard un portrait de Jeanne dans la galerie de Richelieu, compose en son honneur un petit quatrain simple et touchant. De tous les admirateurs de Jeanne d'Arc Pasquier est le plus explicite ; il s'honore de connaître un rejeton de la famille de Domremy, Charles du Lys, conseiller du roi; pendant quatre ans il a chez lui le procès. C'est après l'avoir examiné qu'il écrivait : « Grande pitié! jamais personne ne secourut la France plus à pro-
» pos et plus heureusement que cette Pucelle, et jamais mémoire de
» femme ne fut plus déchirée que la sienne. » Il s'indignait d'entendre les bavardages des uns et des autres sur celle qu'il regardait comme un vrai mystère de Dieu. « J'en ai vu de si impudents et éhontés qui
» disaient que Baudricourt, capitaine de Vaucouleurs, en avait abusé
» et que l'ayant trouvée d'entendement capable, il lui avait fait jouer
» cette fourbe... Ils me semblent être pires que l'Anglais et faire le
» procès extraordinaire à la renommée de celle à qui toute la France
» a tant d'obligation. Ceux-là lui ôtèrent la vie, ceux-ci l'honneur, et
» l'ôtent par un même moyen à la France, quand nous appuyons le
» rétablissement de notre Etat sur une fille deshonorée. » Qu'on ne la

Digitized by Google

compare donc ni à Sémiramis, ni à la papesse Jeanne; ces femmes « nous servirent d'un plat de leur métier, parce que chacune fit un enfant, chose qui leva leur masque. » Cette colère de Pasquier prouve combien les avis étaient partagés de son temps : calomniée par les uns, Jeanne était oubliée par les autres. Dubartas a chanté Judith et le siége de Béthulie, a célébré les femmes

Qui masles pour la foy mirent la main aux armes.

Il ne nomme pas Jeanne d'Arc. Elle embarrassait même ses panégyristes, entr'autres Symphorien Champier et Antoine Dufaur. Le premier, dans la *Nef des Dames* (1505) n'ose pas affirmer qu'elle ait été brûlée ; le second écrit une notice pleine d'erreurs et ne réussit qu'à flétrir la fausse Jeanne en l'appelant archipaillarde. Rien d'étonnant si dans ce siècle la réhabilitation de Jeanne fut contestée, si des querelles s'élevèrent, si dans l'entraînement de la polémique du Haillan alla jusqu'à nier la chasteté de la jeune fille. Ces doutes sont constatés en même temps que combattus dans une composition dramatique où l'on représenta la Pucelle implorant pour l'honneur de sa mémoire l'assistance du comte de Salm à qui l'ouvrage était dédié. L'*Histoire tragique de Jeanne d'Arc* fut écrite en cinq actes et en vers français par le P. Fronton du Duc, jésuite professant la rhétorique à Pont-à-Mousson, pour le passage du roi Henri III, qu'on attendait à Plombières et qui ne vint pas. Ce drame était un véritable plaidoyer en action destiné à prouver la sainteté de l'héroïne et la divinité de sa mission; il fallait se rendre à l'évidence et dire avec le duc d'Alençon :

Puisque ce n'est pas humaine doctrine,
Il faut que c'est quelque faveur divine.

La cause défendue par Fronton du Duc sembla gagnée au dix-septième siècle. Louis XIII permit à la branche cadette de la famille du Lys de reprendre les armes de la Pucelle, et si Louis XIV, dans une crise financière, retrancha à la descendance féminine le privilége d'immunité que conférèrent les titres de noblesse, il autorisa néanmoins plusieurs exceptions. Un fait plus ignoré, c'est le respect avec lequel les oratoriens d'Orléans reçurent une sorte de relique curieuse, *le chapeau de Jeanne d'Arc*. Dans un étui de maroquin rouge à fleurs de lys d'or était enfermé un chapeau de satin bleu avec quatre rebras brodés d'or, qui avait été conservé pendant deux cents ans dans une noble famille. Les oratoriens enregistrèrent soigneusement la donation qui leur était faite (22 avril 1631), non sans expliquer la provenance et l'authenticité de cette pièce singulière. Quant aux poètes, ils adoptèrent trop bien la gloire de Jeanne d'Arc et s'évertuèrent à la transformer en héroïne antique. Une inscription demandée pour un monu-

Digitized by Google

ment fut l'occasion d'un concours de pensées ingénieuses et Malherbe fit cette trouvaille : Le destin n'eut point de tort ; celle qui vivait comme Alcide devait mourir comme il est mort; rapprochement païen qui fut détruit depuis par un rhétoricien dans le pentamètre suivant :

Turpibus ille, piis ignibus ista perit.

Jeanne d'Arc était donc menacée de tomber dans le domaine du vers latin moderne ; un coup plus terrible lui fut porté par Chapelain; il avait bonne intention pourtant et donnait, en un sens, une grande marque de respect à l'héroïne. Quoi de plus honorable en effet? le poète à la mode, le mieux renté de tous les beaux esprits, croit ne pouvoir mieux choisir pour objet de ce poème attendu, payé, admiré d'avance, que la vie de Jeanne d'Arc. La pensée de Chapelain était celle d'une âme élevée; mais son talent n'était à la hauteur ni de son âme ni de son sujet; puis il avait pour contemporain Boileau. Son poème ne laissa donc qu'un éclatant ridicule sur le nom qui en formait le titre, et après la *Pucelle* de Chapelain on écoute comme un écho ricaneur la *Pucelle* de Voltaire. Pour le dix-huitième siècle, quelle bonne fortune! se moquer de son prédécesseur et en même temps bafouer le moyen-âge en le mettant en scène avec son cortége de pieuses fables, de légendes chrétiennes et de chevaliers merveilleux ! Voltaire prit et reprit ce thème et, de connivence avec ses contemporains, fit durer trente ans ce plaisir; on lisait les feuillets un à un, sous le manteau, on riait, on applaudissait; puis, le jour fameux où Paris fit l'apothéose de Voltaire vivant, on proclama parmi ses titres de gloire de ce vieillard le poème de la *Pucelle*. Il est vrai qu'il ne faut pas s'exagérer la portée de ce scandale. Parmi les hommes qui proféraient cette insulte, qui donc songeait sérieusement à la femme insultée ? Ce ne fut pas le personnage qui subit cette disgrâce, mais le nom seulement, pris comme symbole d'un passé qu'on raillait. Jeanne d'Arc ne tenait guère de place ni dans les esprits, ni dans le poème de profanation. Au reste, cette proscription étourdie ne fut pas inutile; si elle empêcha Thomas de risquer ce nom bafoué dans son *Eloge des femmes*, si elle encouragea les iconoclastes de 93, elle eut du moins cet excellent effet de provoquer une réaction aussi honorable que réfléchie, comme on le verra tout à l'heure, quand je parlerai de l'histoire sérieuse. De toute manière, le sentiment national, égaré un moment, revint promptement à la justice. En 1803, les fidèles Orléanais organisèrent une souscription et sollicitèrent du premier Consul l'autorisation de rétablir une statue. Bonaparte s'empressa de l'accorder, disant qu'il était juste d'honorer celle à qui l'on devait l'indépendance et l'union nationale. Dans la lettre du premier Consul à ce sujet on remarque une allusion aux Anglais, et l'on songe involontairement au destin semblable de Jeanne

Digitized by Google

d'Arc et de Napoléon, deux personnages épiques, qui nous furent pris l'un et l'autre par l'Angleterre. Par une autre coïncidence, l'année 1815, qui vit tomber l'Empereur, fut pour Jeanne d'Arc la date d'une sorte de résurrection. A Domremy, les princes de la maison d'Autriche, avec tout un cortége de curieux, entrèrent dans la chaumière qu'on disait celle de la Pucelle. Le respect des visiteurs se manifesta par une petite dévastation pieuse, les uns emportant des parcelles de bois, les autres des éclats de pierre, l'archiduc Ferdinand donnant l'exemple. Un comte prussien alla plus loin, il voulut acheter la pierre qui fait le couronnement de la porte d'entrée, pierre ornée d'écussons et d'inscriptions. Le propriétaire refusa de la vendre; c'était un pauvre vigneron dont on a parlé depuis et qu'on appelle toujours *le brave Gérardin*. Lui-même a dicté ainsi, dans un acte, ses noms et qualités, « Nicolas Gérar-» din, dragon au service de France, retraité pour cause de blessures » reçues à la défense du territoire français; de présent vigneron. » Son refus déconcertant l'acheteur, on proposa d'acquérir la maison au prix de 6,000 francs. Gérardin refusa encore; plus tard il la céda pour 2,500 francs au département des Vosges, à la condition qu'il en serait le gardien tant qu'il vivrait (juin 1818). La ville d'Orléans frappa une médaille en l'honneur du vigneron; Louis XVIII lui donna la croix de la Légion d'honneur, fonda une école placée à Domremy autour de la maisonnette célèbre, et fit les frais d'un monument et d'un buste en l'honneur de Jeanne d'Arc. M. Jollois, ingénieur en chef, fut chargé de faire exécuter une fontaine qu'on éleva en 1820 sur la place du village, monument très simple que l'auteur a décrit lui-même et qu'il aurait voulu faire en granit des Vosges, avec des bas reliefs sculptés, si les fonds l'eussent permis. A défaut d'une plus riche architecture, on se contenta de placer ce monument au bord de la Meuse, au milieu des peupliers, près des lieux où avait grandi Jeanne; un buste et des inscriptions ornèrent l'édifice, et l'on pourra trouver un jour enfermés dans une pierre deux ouvrages reliés par Simier, la tragédie de d'Avrigny et les *Messéniennes* de C. Delavigne. La fête inaugurale a laissé dans le pays un grand souvenir : le 10 septembre 1820, plus de quinze mille personnes encombraient le hameau; de toutes les villes environnantes étaient venus des curieux ou des délégués. Nancy, Toul, Commercy, Vaucouleurs, Bar-le-Duc, Chaumont furent représentés; Neufchâteau reste à peu près vide; d'Orléans partit une députation qui se plut à parcourir la route autrefois suivie par la libératrice. Je ne sais comment se logea tout ce monde; pour entendre le panégyrique de Jeanne d'Arc prononcé par M. de Haldat ou pour voir couronner le buste nouveau, la foule se disputa le terrain; la place était comble, les toits couverts de monde et l'on apercevait des têtes de curieux dans les arbres, dans le clocher, dans les ogives de

Digitized by Google

l'église. Au milieu de cette affluence, M. le duc de Choiseul trouva de simples et belles paroles et félicita tous ces hommes attentifs de s'être spontanément réunis « pour honorer la mémoire d'une jeune fille » pauvre, obscure, qui n'avait que son cœur, son courage et sa vertu : » une simple paysanne. » Le buste qui ce jour-là fut couronné par la main d'une jeune fille n'est point célèbre, et, je crois, ne méritait pas plus de l'être que la statue violente, anguleuse, qui depuis le commencement du siècle se dressait à Orléans sur la place principale. Jeanne d'Arc était digne d'inspirer mieux; une princesse a compris la paysanne et dans une œuvre trop gracieuse peut-être, trop adoucie, elle a saisi pourtant et marqué le caractère d'élévation chrétienne dont une pareille figure doit être empreinte. Cet ingénieux symbole, cette épée qui devient une croix forme une image des plus transparentes, bien faite pour populariser une idée pieuse. Il restait à chercher dans le marbre ou le bronze la statue guerrière; Foyatier, qui avait entrepris de montrer la vierge des combats à cheval et menaçante, a été interrompu par la mort : Orléans s'occupe en ce moment même d'assurer l'accomplissement de son œuvre. — C'est ainsi que de 1815 à 1855, la résurrection de Jeanne d'Arc a été de plus en plus éclatante; voyons comment l'histoire, par un mouvement parallèle, a réussi à consacrer enfin du sceau de la vérité cette renommée héroïque.

III

L'œuvre de l'histoire sérieuse a été commencée par le dix-huitième siècle, achevée par le nôtre. Mais il ne serait point juste d'oublier les hommes qui de bonne heure ont voulu recueillir les faits et les raconter sincèrement. Dans la foule de ceux que M. Quicherat a rappelés ou découverts je remarque des personnages de toutes les classes; par exemple, au quinzième siècle, un héraut, Jacques le Bouvier, qui de propos délibéré suit toute sa vie les hommes d'armes pour être témoin et historien de leurs gestes (1402-1455); un écuyer dévoué à la maison d'Alençon, Perceval de Cagny, dont le récit est très estimé; un évêque normand, Thomas Bazin, connu sous le faux nom d'Amelgard; un pape, Æneas Sylvius, esprit politique par excellence, observateur exercé, qui comprend par la situation désespérée de la France la grandeur de la libératrice; au seizième siècle, Pasquier, puis les magistrats d'Orléans qui font imprimer la relation du siége; au dix-septième siècle, les publications peu exactes, il est vrai, des frères Godefroy; de 1610 à 1628, divers ouvrages composés par les descendants de la famille de la Pucelle et surtout l'histoire manuscrite de Richer. Ce dernier avait compris que l'histoire ne serait jamais solide qu'à la condition de rassembler et de comparer les témoignages contemporains, les titres et

Digitized by Google

archives, mais avant tout les pièces des deux procès. Au lieu du fatras étrange des chroniques, au lieu des copies fautives du procès et des extraits insuffisants, il demandait que l'on reproduisît textuellement les pièces justificatives, vrais matériaux de l'histoire; travail long, coûteux et si pénible que déja une fois la difficulté de la tâche avait découragé l'auteur anonyme qui l'avait entrepris par l'ordre de Louis XII (1500). Edmond Richer offrit de donner gratuitement son temps et sa peine pour mener à bien cette œuvre importante, si quelqu'un voulait se charger des frais d'impression. Personne ne répondit à son appel, l'œuvre était réservée à la Société de l'Histoire de France et au courage de M. Quicherat. En attendant, elle resta en souffrance, et les travaux partiels ne dissipaient guère les incertitudes de l'opinion. Les plus grossières erreurs subsistaient; réfutées, elles surnageaient bientôt; on redisait par exemple que Jeanne n'avait pas été brûlée; en 1650, Guyon ruinait cette hypothèse; en 1680, elle reparaissait dans le *Mercure*. J'ai dit quel rôle prit Voltaire dans ces débats; ses préventions sont d'autant plus regrettables que ce grand esprit sentait d'ailleurs très vivement la gravité de certains faits de cette histoire. Lui-même, il a rappelé « le débordement de l'Angleterre en France » et la misérable fortune de cette femme, « qui ayant sauvé son roi aurait eu des autels dans les temps héroïques où les hommes en élevaient à leurs libérateurs. » Il comprenait mieux que personne quelle méthode de recherches devait conduire à la vérité, quand il signalait expressément la nécessité de consulter et le procès et l'esprit du temps. Mais les besoins de la polémique égarèrent toujours ce dictateur littéraire : il insulta Jeanne en vers et en prose. Cette odieuse injustice révolta d'honnêtes gens qui résolurent, comme l'abbé d'Arligny et le libraire Debure, de publier comme apologie de Jeanne d'Arc l'histoire manuscrite de Richer. Lenglet Dufresnoy survint, qui prit connaissance des pièces, examina le procès, fut converti en quelque sorte en voyant l'héroïne sous un nouveau jour, et, arrêtant le travail commencé, en composa un autre sous ce titre : *Histoire de Jeanne d'Arc, vierge, héroïne et martyre d'État*. On a eu tort de blâmer ce livre parce qu'il expliquait tout par des raisons humaines; c'était le seul moyen de se faire entendre du siècle; il réussit suffisamment; un grand pas était fait. L'étude du procès fut reprise quelques années avant la révolution par un homme qui devait en être la victime. M. Laverdy, ancien ministre de Louis XV, porta dans son travail de révision cette sagacité de légiste qui n'est pas l'âme de l'histoire, mais qui en est le puissant auxiliaire; s'il tenta mal à propos l'apologie de Charles VII, s'il ignora le droit inquisitorial, il n'en fonda pas moins la première justification solide de Jeanne d'Arc et c'est par lui que le dix-huitième siècle, après avoir consommé l'insulte, commença la réhabilitation.

Digitized by Google

L'histoire, troublée dans ses études pacifiques par les bruits de gloire et de revers de la Révolution, du Consulat, de l'Empire, se remit à l'œuvre sous la Restauration. Si l'on jette un coup d'œil sur les publications des quarante dernières années, il semble voir une armée de travailleurs, les uns pionniers ardents, qui font des fouilles et découvrent l'or, je veux dire la vérité; les autres, artistes habiles, qui le travaillent et le mettent en circulation. Quelques-uns ont entrepris les deux choses. Je voudrais (mais cet article est déjà long) dire les titres de chacun des historiens de Jeanne d'Arc. Je ne puis que citer l'ouvrage conciencieux de M. Lebrun des Charmettes (1817), celui de M. Berriat de Saint-Prix (1817), les travaux publiés de 1821 à 1834 par M. Jollois, ingénieur en chef, qui profita de son séjour dans les Vosges et dans le Loiret pour réunir des documents de tout genre, spécialement de curieuses pages de topographie historique. Il a éclairci mille points de détail, et, à son exemple, plus d'un écrivain a voulu apporter sa pierre à l'édifice en traitant des questions spéciales; on a ouvert des discussions sur l'origine, le nom ou la famille de Jeanne d'Arc, cherché quel était le fameux *secret du roi*, étudié le procès, dessiné les monuments, examiné l'authenticité des prétendues armures de la Pucelle. A Rouen, M. Chéruel; à Nancy, MM. du Haldat et Lepage; à Bourbonne, M. Renard; à Orléans, MM. C. Pensée, Vergniaud-Romagnesi, Jousse et beaucoup d'autres, n'ont pas dédaigné ces études et ont trouvé des résultats. En même temps les collections Petitot, Buchon, et surtout Michaud et Poujoulat, ont réveillé l'attention publique; M. Walckenaer a donné un article dans la *Biographie universelle*. Enfin, les lecteurs de toutes les classes ont lu avec curiosité l'épisode du quinzième siècle dans les histoires générales devenues plus explicites ou plus généreuses, ou dans les morceaux par lesquels MM. de Châteaubriand et de Lamartine ont voulu tous deux populariser le type de la grandeur virginale. Je ne parle point des études publiées à l'étranger, mais on a compté celle que donna à Munich M. Guido Gœrre; hier encore un opuscule sur le même sujet paraissait à Gand. Force est de terminer rapidement cette nomenclature pour m'arrêter aux noms de MM. Michelet et Quicherat, à qui, plus qu'à personne, l'héroïne est redevable de la justice qui désormais lui sera faite.

M. Michelet est le premier qui ait saisi avec puissance et peint largement ce caractère sans pareil en le plaçant à part et au-dessus des héros consacrés; il a retracé avec amour la figure de la femme et de la guerrière : dans ce travail il s'est montré créateur; l'appeler créateur, c'est peut-être un éloge maladroit. Créer en histoire, dira-t-on, c'est un procédé d'homme d'esprit, et M. Michelet, qui l'est fort, l'emploie volontiers; il fait de l'histoire militante, et c'est une raison de plus

Digitized by Google

pour se défier des créations; je maintiens cependant ma proposition, et ne la crois pas perfide. J'avoue que bien des choses chez M. Michelet peuvent, au premier abord, inquiéter une critique tant soit peu ombrageuse. Si l'on ouvre par exemple son histoire de Jeanne-d'Arc, et que, la tête froide, on lise les premières pages, on y trouve un feu qui vous prend à l'improviste; aucun préambule, aucun ménagement; l'auteur vous impose tout de suite ses conclusions et vous livre sur le ton de l'improvisation familière les résultats d'une longue étude. Un rhéteur d'autrefois lui aurait reproché de violer toutes les lois de l'art, et de mettre la péroraison à la place de l'exorde. Les esprits exacts et successifs se révoltent contre cette méthode, ou du moins ils ne veulent pas croire sur parole un historien d'un genre si peu académique, qui jette à pleines mains les rapprochements imprévus, les notes significatives et les traits de lumière. Je reconnais combien ces impressions sont naturelles, mais, comme il n'y a en histoire qu'une chose en question, la vérité, j'admire avec quel talent M. Michelet a su créer en restant vrai : ces deux mots ne forment une contradiction qu'apparente; créer, qu'est-ce autre chose que découvrir le lien secret, l'ordre et l'harmonie des éléments épars de la vérité? Dans l'œuvre de M. Michelet, l'ensemble et l'esprit général sont inattaquables; sur des points de détail on peut se séparer de lui; on peut penser malgré lui qu'une Anglaise ou une Allemande ne seraient pas nécessairement incapables du dévouement de Jeanne-d'Arc. Je signalerai même, à ceux qui désireraient relever les fautes; les deux suivantes : M. Michelet s'est trompé de personnages, il a écrit *Winchester* pour *un secrétaire* de Winchester; il a placé à Reims un fait qui s'est passé à Crépy. Voilà des griefs fort considérables, j'en conviens, mais ils ne me font pas oublier que M. Michelet a trouvé le vrai caractère de la femme, le sens, le fond, l'âme de son histoire. L'intelligence rapide qui se porte sur tous les points, la divination intuitive qui ne s'arrête pas aux faits extérieurs, la pénétration aventureuse qui s'accompagne d'une méditation persévérante et d'une immense lecture, voilà les qualités rares qui me paraissent d'un grand prix chez l'historien en général, et chez M. Michelet en particulier. S'il est dangereux de laisser trop de liberté à cet esprit de découverte, tôt ou tard, soyez en sûr, le temps viendra révéler la valeur réelle de ces travaux qui ne s'arrêtent pas à la surface. A cette épreuve vient d'être mis le livre de M. Michelet sur Jeanne d'Arc; les documents ont paru, les faits ont été classés, les dossiers livrés aux regards; or, l'œuvre de l'historien subsiste dans toute son originalité et ces documents redoutables ont été publiés par l'esprit le plus sévère que vous puissiez imaginer, par M. Quicherat.

Trois ouvrages ont été donnés par M. Quicherat : une édition des

Digitized by Google

deux *Procès*, suivie de titres et de témoignages de toutes sortes, admirable collection de documents précieux, terminée par un index intelligent; — une brochure qui, sous le titre de *Nouveaux Aperçus*, renferme plus de substance et d'idées originales que bien des in-folios; — un récit du *Siége d'Orléans*, tracé d'une main habile, petit chef-d'œuvre de narration, d'un style à la fois sobre et pittoresque, où se trahit une pointe d'archaïsme qui ne messied pas : tout ce travail est digne d'un bénédictin. M. Quicherat dit quelque part qu'il s'en trouvera récompensé si l'on reconnaît dans ses ouvrages « un reflet de l'amour infini qu'il porte à la vérité. » Virgile autrefois parlait ainsi des Muses,

Quarum sacra fero ingenti percussus amore.

L'histoire est la poésie de nos jours; c'est une sorte de culte de la Vérité dont les desservants s'enthousiasment et se passionnent; quoiqu'il y ait à cet égard des prétentions peu fondées, certains travailleurs d'élite peuvent sans orgueil parler des intérêts de la vérité. Tel M. Quicherat; il n'est pas homme à nous éblouir du prestige des vieux parchemins, à recueillir la poudre du passé pour nous la jeter aux yeux; loin de là, il prétend que la masse des manuscrits ne fasse illusion à personne, ni à lui, ni à nous-mêmes; s'il en entreprend le dépouillement laborieux, il se réserve le droit d'examiner et de juger, invoquant tour à tour les témoignages contre les fantaisies du raisonnement, le raisonnement contre les contradictions des témoignages. Ouvrez ce recueil de documents venus de toutes les sources et souvent de pays divers, chroniques, lettres, ordonnances, thèses, poèmes, procès-verbaux des interrogatoires; dans ce labyrinthe vous verrez avec quelle sûreté se dirige l'éditeur entre les détracteurs et les panégyristes, entre les narrateurs crédules et les esprits forts, au milieu des mensonges, des altérations et des interpolations. Grâce à la sagacité attentive, recueillie de M. Quicherat, le classement de ce monde de pièces s'est effectué, non pas avec symétrie, ce serait peu de chose, mais avec cet ordre qui est la lumière. Ajoutez que dans ce travail éminemment sincère, l'éditeur n'a pas craint, s'il reconnaissait une erreur, de se déjuger; il ne pense même pas que tout soit achevé. En effet, y a-t-il jamais prescription en matière historique? M. Quicherat a signalé des lacunes, l'absence de détails précis sur l'enfance de Jeanne d'Arc, sur l'interrogatoire de Poitiers et sur la période qui s'écoule entre le siége de Paris et sa captivité. Cette probité historique me semble digne de tout éloge, bien qu'elle puisse avoir aussi ses excès : comme la pénétration de M. Michelet l'entraîne souvent, de même le sens critique de M. Quicherat lui suggère quelquefois des scrupules trop rigoureux; quoique sa pensée se dégage avec une

Digitized by Google

aisance parfaite du grand nombre de ses recherches, je crains que le désir de n'excéder jamais la mesure de l'expression, de réunir tous les considérants avant de juger, de ne point perdre un trait de la vérité, ne fasse quelquefois donner trop de place aux faits proprement dits au dépens des idées, des sentiments, des croyances, en un mot, des faits de l'esprit humain. Nous en verrons un exemple dans la manière dont M. Quicherat soutient la légalité du procès de condamnation.

Mais avant d'aborder cette question, je dois citer un travail dans lequel déjà cette opinion de M. Quicherat a été combattue. M. Abel Desjardins, professeur à la Faculté de Dijon, a composé, d'après les nouveaux documents, une *Histoire de Jeanne d'Arc* qui est une œuvre de désintéressement, car l'auteur s'est contenté d'un rôle d'intermédiaire entre M. Quicherat et le public, en condensant, dans un récit d'une lecture facile, la substance de ces gros volumes qui risquaient d'effaroucher les paresseux. (Combien connaissez-vous de personnes qui lisent cinq volumes compactes de documents)? Cette narration animée, dans laquelle M. Desjardins s'est attaché à réunir les traits les plus touchants de la vie de Jeanne d'Arc, sera lue avec charme par les gens du monde et par tous ceux qui, étrangers aux débats de la science, se contentent de l'érudition du cœur. L'auteur déclare qu'il doit tout à M. Quicherat; il ne doit à personne le cadre intelligent et l'ordre lucide de cette histoire, qui du reste s'appuie toujours de textes habilement choisis et tantôt mêlés naturellement au tissu du récit, tantôt placés au bout du livre, où les curieux les retrouveront avec plaisir. Le défaut de cet ouvrage consciencieux, utile, bien disposé, est celui de tous les livres de littérature historique, l'abus du ton oratoire et de quelques effets de style qui malheureusement sont quelquefois une condition de succès. En retour, ce genre de développement est employé par l'auteur à faire ressortir davantage des faits importants, à louer chaudement ce qui est honnête, à flétrir avec force ce qui ne l'est point : sous ce rapport, l'œuvre de M. Desjardins est excellente; enfin, cette manière d'écrire n'exclut nullement la critique, et l'auteur s'est séparé de son guide quand il a craint que le guide lui-même ne se fût égaré. Comme M. Desjardins, je pense que l'opinion de M. Quicherat sur le procès de condamnation ne doit pas, malgré l'autorité dont elle est revêtue, nous entraîner trop aisément.

Voici la question : M. Quicherat, tout en reconnaissant que la condamnation de Jeanne d'Arc fut inique, pense que le procès fut légal et que l'on suivit, sans aucun vice de forme, la procédure de l'Inquisition. A ce point de vue, l'épisode de Rouen serait en France une appl - cation du droit inquisitorial, une preuve que nous avons subi les effets de ce système méridional. Préoccupé d'établir ce fait important, l'auteur

Digitized by Google

a laissé de côté la question de justice pour la question de légalité et s'est engagé dans une série de problèmes de détail, tous fort curieux; c'était son droit, puisqu'il n'écrivait pas une histoire et faisait un travail de pure critique. Malheureusement, les lecteurs pourront se méprendre et non sans raison; car la légalité, quelque extérieure à la justice qu'elle puisse paraître, en est cependant l'introduction et la sauvegarde. Si elle a été observée dans le procès de condamnation, si l'on peut présenter une justification des juges, une partie de l'odieux disparaît. Mais je ne crois pas qu'il en soit ainsi; certes, il est impossible de nier que les traditions sanglantes et haïssables de l'Inquisition aient été invoquées pour l'accomplissement de ce meurtre juridique; mais il me semble également vrai que ce ne fut là qu'un moyen entre autres moyens et qu'on ne saurait tout rapporter, dans cette affaire si complexe, à une cause ou à un agent uniques, à un tribunal homogène. On voulut donner une apparence de légalité à un acte décisif qui devait, du même coup, d'une façon éclatante et aux yeux des deux peuples, déshonorer la guerrière et son roi, ruiner le prestige de l'une et les droits de l'autre. Or, le droit inquisitorial offrait une procédure assez lâche précisément, assez vague pour l'exécution de ce plan. Mais encore faut-il chercher plus loin le principe du mal et reconnaître que, si l'Inquisition autorisa l'injustice, l'esprit du temps autorisait l'Inquisition. Bien plus! l'accusée elle-même donnait prise : lorsque cette fille des champs avouait ses communications directes avec un pouvoir surnaturel, elle professait une indépendance de foi qui, pour la foule, était un scandale incompréhensible. Grâce à cette complicité des peuples et des docteurs, on put aisément donner à toutes les irrégularités un caractère légal. Peut-être ne voudra-t-on pas admettre cette confusion des idées de la foule et des actes officiels du tribunal. Eh bien ! c'est précisément la confusion qui me paraît le trait essentiel de ce temps, de cette guerre, de tout cet état social, et enfin de ce procès inique; si l'on veut distinguer, séparer le peuple des juges, envisager d'une part la question de justice, de l'autre la question de légalité, je crois difficile, impossible même de faire le départ. La plus grande preuve de cette confusion, c'est que l'évêque de Beauvais a été impuissant, malgré tous ses efforts, à faire observer une procédure régulière. Rien de régulier, ni dans le choix des juges, ni dans l'instruction de la cause, ni dans l'interrogatoire, ni dans la rédaction du procès. L'évêque condamna une femme qui n'avait pas été prise dans le ressort de sa juridiction et lui refusa, dans un procès de foi, le recours au Pape. J'ajoute que cette légalité artificielle se dément à chaque instant; qu'on voit Cauchon trahi par ses mandataires ou par ses assesseurs; la répugnance de quelques honnêtes gens qui désertent, la haine des Anglais qui outragent la captive et entourent les juges le fer à la main, troublent le cours des débats

Digitized by Google

et renversent ce simulacre de justice : je passe sous silence les épouvantables mystères de la prison. — M. Quicherat, je le répète, ne prétend rien justifier; mais il démontre que, sur plusieurs points on a suivi une procédure exceptionnelle et qui n'était que l'application du droit inquisitorial. Sur les faits, son argumentation est irréfragable; les conséquences qu'il en tire me semblent trop exclusives. A vrai dire, il est difficile de démêler tout ce qui se réunit d'intérêts particuliers, de sottises publiques ou de secrètes infamies dans l'histoire des injustices humaines. Mais celle-là me paraît être une des plus parfaitement odieuses, parce que l'iniquité commise se double de cette prétention à la légalité, qui est l'hypocrisie de la justice.

A propos des problèmes que soulève l'histoire de Jeanne d'Arc, disons un mot de quelques autres discussions un peu moins importantes et un peu plus orageuses. Un ancien député, qui a consacré longtemps ses loisirs à l'étude de la vie de Jeanne d'Arc et qui publie à la fois sur sa vie un drame, une histoire et des études critiques, M. Athanase Renard, a imprimé que l'héroïne n'était pas Lorraine, mais Champenoise. La proposition a été combattue par M. Henri Lepage, archiviste de la Meurthe, et le débat n'est pas encore fermé. En effet, à mesure qu'on avance dans cet examen, la conclusion semble reculer, la vérité qu'on croit saisir disparaît comme un mirage. Suivons si nous pouvons. La question est de savoir, non pas où est née Jeanne, puisque c'est à Domremy, mais à quelle contrée appartenait ce hameau. Or, il était sur la frontière indécise de trois pays : de la Lorraine, du Barrois et de la Champagne. Domremy en Bassigny, dit-on; mais il y avait le Bassigny champenois ou français, le Bassigny lorrain, le Bassigny *mouvant*, qui était du bailliage de Bar et fief de la couronne de France. Ces faits établis, il ne s'agit plus que d'examiner à quelle juridiction appartenait Domremy; mais il résulte de l'examen des titres que deux seigneuries avaient droit sur le hameau, qui était mi-parti, comme le prouvent de vieilles querelles qui éclairent et embrouillent tour à tour la question. Reste, pour en finir, à tracer une ligne de démarcation et à indiquer de quel côté était la maison de Jeanne : or, d'après un jugement rendu par les élus de Langres, *un ruisseau*, sur lequel il y avait *une pierre plate*, séparait le village en deux portions : l'une française, du côté de Greux, l'autre barrisienne, du côté de Neufchâteau. Le ruisseau va donc nous tirer d'embarras, suivant que la maison de Jeanne est à droite ou à gauche. Précisément elle est, nous dit-on, sur le bord; mais prenez garde, êtes-vous sûr de l'authenticité de cette maison? Evidemment les descendants anoblis de Jacques d'Arc n'ont pas conservé la cabane primitive; et puis, qu'est-elle devenue au moment où les cendres de Jeanne étaient emportées par la Seine, où son père était dans la tombe, ses frères à l'ar-

Digitized by Google

mée, sa mère à Orléans? Dans une pareille question, je me garderai bien de décider, me contentant d'avoir lu les arguments et les témoignages apportés sur les divers points.

M. Lepage, pour défendre les droits de la Lorraine, a invoqué la tradition, exhumé de vieux titres et surtout prouvé que Domremy tenait à deux bailliages. M. Renard fonde son opinion sur les lettres-patentes de Charles VII, et démontre que, si le hameau était mi-parti, l'élément barrois n'y comptait guère, tandis que l'élément français y dominait. Que résoudre? La tradition dit, avec le vieux poète Fronton du Duc:

Messieurs, c'est à l'honneur du pays de Lorraine...

Les témoignages sont, pour M. Renard, et on lui donne volontiers gain de cause, quand il fait observer que Jeanne était Champenoise par son père (né à Ceffonds) et que son patriotisme ne put se développer que dans un milieu français. Il a raison de rechercher plutôt la nationalité de Jeanne d'Arc que l'emplacement de sa maison. Mais peut-on admettre que, parce qu'elle était Française, elle était Champenoise? A l'époque où elle reçut les premiers germes de l'amour de la patrie, la Champagne était-elle fidèle à la cause de Charles VII? N'est-ce pas, au contraire, parce que le pays de la Pucelle se séparait entièrement du Barrois, de la Lorraine et de la Champagne devenue anglaise, que, dans cette vallée étroite et menacée, l'amour de la France se développe avec l'intensité d'une passion sous le toit d'un laboureur et dans le cœur d'une jeune fille? Rien d'étonnant si, plus tard, on fut embarrassé d'indiquer la contrée où naquit cette libératrice inconnue. Cette confusion des limites et des peuples, que notre esprit d'analyse essaie de réformer, a causé les méprises des chroniqueurs, dont quelques-uns appellent Jeanne d'Arc « la vierge française du duché de Lorraine ». On pouvait d'ailleurs, au quinzième siècle, accueillir sans répugnance l'idée d'une Lorraine secourant la France; ce n'était pas le seul exemple et le peuple faisait grand bruit de maître Jean, le fameux couleuvrinier Lorrain, si adroit, si jovial, qui, des murs d'Orléans, atteignait toujours les Anglais et n'était jamais atteint; il faisait semblant de tomber mort auprès d'une pièce, à la grande joie des ennemis, et tout à coup s'annonçait d'un autre côté par quelque coup terrible. — Il ne faut donc pas persécuter les chroniqueurs, ni surtout imputer à M. Lepage les torts qui sont ceux de la tradition. — Toutes ces recherches, du reste, sont utiles et curieuses en ce qu'elles établissent une fois de plus la confusion extrême de ces temps presque féodaux.

M. Renard a entamé une autre discussion, cette fois contre M. Vallet de Viriville, qui avait essayé de prouver qu'on doit écrire *Jeanne Darc* et non *d'Arc*. L'apostrophe est un nouveau sujet de guerre; notre orthographe française (dont les aventures ont été bizarres) n'a pas admis de

Digitized by Google

bonne heure l'apostrophe, signe analytique et perfectionné. On a écrit *Darc* et *Darmagnac*, puis *d'Arc* et *d'Armagnac*. Dans le premier de ces noms, la particule *de* indiquait probablement l'origine (Arc, en Bassigny), dans le second, elle indiquait à la fois l'origine et la noblesse. Il s'agit de savoir s'il faut revenir à l'ancienne orthographe ou conserver le signe moderne de séparation. MM. Michelet et Quicherat écrivent d'Arc; M. Renard partage et défend leur opinion contre M. Vallet de Viriville; avec une vivacité extrême. J'avoue que j'étais disposé, comme M. Vallet de Viriville, à effacer le signe en question, dont la physionomie héraldique n'est pas d'accord avec l'origine de Jeanne d'Arc : cette innovation ou cet archaïsme, M. Renard en démontre fort bien l'inutilité. Il m'a convaincu ; d'ailleurs, une apostrophede plus ou de moins vaut-elle la peine d'une guerre ?

C'est encore M. Renard qui a composé le drame le plus récemment publié sur Jeanne d'Arc. L'entreprise n'est pas nouvelle, car depuis l'auteur du *mystère* jusqu'à nous, chaque siècle l'a vu renouveler, et souvent avec d'heureuses inspirations. J'aurais pu citer plus haut, avec le nom de Fronton du Duc, quelques-uns de ses vers, entr'autres l'énergique réponse de Jeanne aux persécutions de l'évêque :

J'appelle le pasteur de Rome pour refuge;
C'est lui seul que je veux être mon juste juge;
Car vous ne pouvez pas selon droit me juger,
Étant juge et partie et voulant vous venger.

Shakspeare, plus tard, recueillant l'expression populaire de l'opinion anglaise, nous a montré chez les soldats de Bedford l'étrange conflit des passions de cette époque, de l'étonnement, de la colère et de la superstition. Un génie plus doux et moins profond a inspiré à Schiller une œuvre d'une grâce exquise, malheureusement gâtée par un contresens fondamental; l'amour qu'éprouve Jeanne d'Arc, quoiqu'il soit très pur, très allemand et sacrifié du reste au patriotisme, ruine toute la pièce. Ce sujet de prédilection n'a pu être abandonné, malgré la mésaventure de Chapelain et l'ironie de Voltaire. Le lecteur se rappelle les noms de Southey, Davrigny, Soumet, et les Messéniennes de C. Delavigne; mais sans doute il ignore l'existence de plusieurs romans que l'on a découpés presque tout entiers dans les collections des Mémoires. J'en ai trouvé trois signés princesse de Craon, Anne Marie, Alexandre Dumas; le dernier n'a qu'un volume et suit fidèlement les chroniques, sauf quelques enjolivements indispensables; par exemple on indique avec précision l'espèce des oiseaux qui se perchaient sur l'épaule de la petite *Jehanne*; c'étaient des fauvettes et des chardonnerets. L'œuvre de M. Renard n'est imitée de personne; dans cette conception dramatique il y a plus d'âme que d'art; l'idée en est

Digitized by Google

élevée, simple, vraie; l'exécution ne répond pas à l'idée. Des tableaux, parfaitement choisis, mais qui ne forment point un drame, nous montrent tour à tour l'influence extraordinaire de Jeanne, à Domremy, dans sa famille, à Vaucouleurs et à Chinon devant les capitaines et le Roi; au conseil enfin, où son entrée est un coup de théâtre. Une situation originale, c'est le tête-à-tête d'un vieux soldat anglais fort troublé et d'un jeune homme qui, pressentant la mort sur une terre étrangère, songe avec douleur au pays natal. Un caractère dont on abuse souvent est ici bien à sa place et vivement peint, celui du fou, qui a autant de verve que de tristesse : comparant aux courtisans égoïstes la jeune paysanne, il dit avec amertume :

Cette fille a du cœur au moins... c'est quelque chose...

Le mérite de cette œuvre est que les traits principaux en sont historiques (le dénouement excepté); mais l'art manque presque partout. Malheureuse inspiration que d'écrire tout un drame en vers irréguliers! Le style, je l'avoue, paraît naturel, facile, sans affectation, mais la pensée n'a pas de concentration, ni la forme de relief. Et puis, Jeanne d'Arc, cette femme d'action, parle beaucoup, est pleine de courtoisie et de disertise, fait allusion à l'histoire d'Aëtius et débite trop de strophes harmonieuses. Je concevrais autrement un drame sur ce sujet : je voudrais, si la poésie peut s'emparer de cette merveilleuse histoire, que le Roi s'effaçât davantage, que Jeanne tardât longtemps à paraître et fût sobre de paroles. Je voudrais qu'on entendît d'abord la foule dans sa détresse, qu'on vît les pleurs et la misère de la France; qu'au milieu de la désolation universelle, une sourde rumeur annonçât le retour de l'espoir, la délivrance d'Orléans, la fin de tous les maux et que soudain l'abattement fît place à l'enthousiasme. Alors paraîtrait Jeanne. Je voudrais qu'ensuite cette paysanne, qui s'était jetée avec une confiance d'enfant sublime dans le train du monde, vît croître autour d'elle l'envie, l'égoïsme, l'ingratitude, et que le poète nous montrât la libératrice suppliciée, l'innocence condamnée par les juges, la foi par un faux évêque. Les simples scènes de l'histoire seraient les plus belles, M. Renard le pense avec raison : que de situations! que de caractères! Richemond, âme honnête et violente, dont l'emportement paralyse la vertu; La Trémouille, Judas courtisan, fort parce qu'il est vil; Cauchon, ambitieux infatigable, qui croit n'oublier aucune stipulation dans son marché avec les Anglais, aucune formalité légale dans la procédure, et qui est trahi par ses assesseurs, troublé par la candeur de Jeanne, dupe enfin de ses maîtres : car on ne lui paya pas tout le salaire de l'infamie. Et bien d'autres!... Mais le vrai drame, c'est M. Quicherat qui l'a écrit, en offrant à nos yeux une réalité si puissante qu'elle désespère le poète et le force à se transformer en historien. Je

Digitized by Google

n'en veux pour exemple que l'écrivain dont je viens de parler; après avoir achevé son drame, il a été entraîné à écrire une histoire de Jeanne d'Arc, qui est maintenant sous presse, et, je l'espère, sera une bonne acquisition pour les curieux. Avouons-le, Jeanne d'Arc est une de ces âmes qui n'ont pas besoin de mise en scène; plus la réalité les entoure, les approche, plus elles la dominent. Je souhaite que les futurs historiens, en présentant ce caractère si grand et si naïf, le dégagent des voiles et des broderies inutiles. Ecrive qui l'osera cette page choisie de nos annales; mais qu'on n'abuse pas du merveilleux, qu'on n'attribue pas trop d'importance au paysage qui encadrait la maisonnette de Jacques d'Arc, à l'arbre des fées, à la fontaine mystérieuse, auxquels Jeanne n'a jamais songé le moins du monde. Si les fontaines qui guérissent de la fièvre avaient un tel pouvoir, nous aurions autant d'héroïnes qu'il y a de cantons en France. N'allez pas non plus expliquer Jeanne d'Arc par Swedenborg et le mystère des âmes, ou par les mystères du corps à l'aide de la médecine et du magnétisme. On a pu raconter comment elle se jeta du haut d'une tour sans éprouver aucune lésion organique, et, sur ce, trouver quelque nom d'affreuse maladie, nous faire entrevoir une Jeanne d'Arc épileptique! On a pu rappeler ses extases et prononcer le mot de sommeil magnétique à propos de la fille de France la plus éveillée: Jeanne d'Arc extrà-lucide était un si beau sujet de thèse! Mais malgré tout son histoire n'appartient pas au *Dictionnaire des Sciences médicales* et, quoique son âme vive ait éprouvé les hallucinations de l'enthousiasme, elle prétend elle-même ne pas être traitée comme une possédée. Elle dirait volontiers à l'histoire qui la juge ce qu'elle disait au moine qui vint à elle avec de l'eau bénite, des prières et toutes sortes d'exorcismes: « Approchez! approchez! Je ne m'envolerai pas! »

Plus on approche en effet, plus on devine aisément comment s'est développé ce beau caractère. Une fille naît dans un hameau; son père, Jacques d'Arc, est un paysan pauvre, dont le travail doit nourrir cinq enfants; sa mère, Isabelle Romée, une femme pieuse, qui lui apprend à bien prier, à bien filer et se fie pour le reste aux bons exemples qu'elle lui donne. Jeanne ne saura ni lire, ni écrire et ne sera jamais bien sûre de son âge, mais elle vaudra les meilleures ménagères et pour faire tourner le rouet elle défiera un jour toutes les femmes de Rouen. *Vive labeur!* cette devise que plus tard on sculpta, avec une gerbe de blé et des socs de charrue, sur la maison paternelle, était gravée par la nature dans le cœur de cette enfant, qui travaillait quelquefois bien avant dans la nuit, allait aux champs, quand ses frères ne la trouvaient pas, assistait les malades et les gens plus pauvres qu'elle, recevait les hôtes et, si la place venait à manquer pour eux,

Digitized by Google

leur donnait son lit et restait au coin du foyer. Elle apprit la religion par l'aumône; aller à l'église devint sa passion; les cloches avaient pour elle un charme infini; quand au milieu des champs elle les entendait, elle se signait et se mettait à genoux. Sa seule peine était que le sonneur ne sonnait pas assez bravement; elle ne put se tenir de lui glisser quelque monnaie, de lui promettre même de cette laine qu'elle filait si bien, s'il voulait y mettre plus de cœur. Tandis qu'elle grandissait ainsi, son père lui dit un jour de prier pour la France et pour le Roi, qui étaient bien malheureux : bientôt elle n'entendit plus parler que de guerre et de souffrances; le travail, la vie de sa famille, dans ce coin du royaume perdu au milieu des ennemis, étaient menacés de toutes parts; les enfants du hameau, s'ils approchaient du village voisin, revenaient blessés; Jeanne pleurait en les voyant. Un jour, on lui annonça l'arrivée des Bourguignons; en toute hâte elle conduisit son troupeau dans l'île que forme la Meuse devant Domremy. C'était une panique; mais l'orage qui depuis longtemps menaçait ne tarda pas à éclater. Les Anglais d'un côté, les Bourguignons de l'autre, se répandirent dans la vallée de la Meuse, et que se passa-t-il? L'histoire l'ignore, mais elle entrevoit une résistance obscure, opiniâtre, héroïque, les Anglais arrêtés des mois et des années par quelques bicoques, des hommes qui se défendent sans espoir et, plutôt que de se rendre, partent pour l'exil. Dans cette crise, qui dura quatre ans (1425-1429), quand le hameau de Jeanne fut envahi, elle se réfugia avec sa famille à Neufchâteau. Que faisait donc le roi de France qui ne secourait pas ses sujets? Hélas! le Roi était si faible qu'il avait besoin lui-même d'être secouru; après Azincourt, Cravan, Verneuil; après les malheurs et les trahisons de sa famille, il ne pouvait rien pour ce royaume que l'étranger envahissait, que ravageaient les corps francs et que les troupes mercenaires venues d'Ecosse, d'Italie, d'Espagne ne savaient pas défendre. Jeanne apprit tout cela : en même temps qu'elle croissait en âge et en raison, les maux de la France avaient augmenté de jour en jour; lorsqu'elle le comprit elle aima cette patrie souffrante comme elle aimait autrefois ses malades. Dieu ne pouvait-il donc pas sauver ce pays? Ne bénirait-il pas le Dauphin, s'il venait se faire sacrer à Reims. A Reims! il fallait y aller avant tout... Cette pensée exaltait la jeune fille qui y rêvait toujours dans la solitude de la campagne, la plus enivrante des solitudes, et se disait naïvement qu'elle parlerait au Roi, qu'elle l'entraînerait, et que, s'il fallait donner pour cela tout son sang, elle le donnerait de grand cœur. Elle n'est rien, elle, mais Dieu peut tout, et il lui parle. Dans ses prières, dans son extase, elle l'entend; elle voit apparaître l'archange des combats, saint Michel, tantôt seul, tantôt accompagné de saintes et d'anges, tous lui disant qu'une femme peut être élue entre toutes les femmes pour le salut de ses frères. Elle écoute avec éblouissement

Digitized by Google

cette voix intérieure et ces conseillers divins sans oser les croire. Comment quitterait-elle son père? Non, elle ne peut, dans sa faiblesse, que prier la vierge Marie pour le salut de la France. Mais les visions recommencent et les appels mystérieux, sans qu'elle parvienne à comprimer les élans de son cœur. Pendant cinq années entières ces idées fermentent dans son âme, en même temps que les périls du pays sont de plus en plus pressants; car on dit que l'heure décisive est venue, que les Anglais assiégent Orléans, où va se vider la querelle : une fois prise, cette ville, qui est la clé de la Loire, la dernière barrière est franchie. Lorsque Jeanne apprend ces nouvelles, l'exaltation de son génie inquiet éclatant enfin, la fille timide se transfigure; elle *veut* que le Dauphin soit couronné à Reims : elle part. De Domremy à Chinon que d'obstacles. Les menaces de son père qui jure de la noyer si elle part avec des hommes d'armes, les railleries des capitaines qui veulent qu'on ramène cette fille dans son village *bien souffletée*; l'incrédulité de la foule, les dangers de la route infestée d'ennemis, les passages coupés, les ponts rompus, rien ne peut arrêter sa persévérance surhumaine. Il faut qu'elle aille à Orléans, quand pour cela elle devrait user ses jambes jusqu'aux genoux. L'ascendant de sa confiance subjugue un de ses parents qui l'emmène à Vaucouleurs; subjugue le peuple qui lui donne un vêtement militaire; entraîne des gens d'armes qui se proposent de l'escorter. Enfin, elle se met en route sans embrasser ceux qu'elle aime, de peur de leur affection. Ses compagnons s'effraient de ce voyage impossible : Jeanne prend les chemins de traverse, passe les rivières à gué, voyage la nuit, couche dans les bois et parvient à Chinon. Là, dans une méchante auberge, elle attend; quelques mois plus tard la France apprend qu'une simple fille a dominé malgré eux le Roi, les courtisans, les théologiens, les hommes d'armes, qu'elle a fait lever le siége d'Orléans et conduit Charles VII à Reims. Quel est donc le secret inconnu pour la foule de cette puissance magique? L'énergie du cœur. C'est ici le triomphe d'une force plus grande que la force matérielle des armées, que la force intelligente de la politique, — la conviction. Deux sentiments, l'amour de Dieu et l'amour du pays s'unissent dans l'âme de Jeanne et s'y confondent en une foi si entière que cette foi donne à sa parole, à sa figure, à ses démarches, une audace prophétique.

En conséquence, elle prédit et croit pouvoir alléguer l'intervention d'un pouvoir surnaturel, d'accord en cela avec son temps qui voit partout des sorciers et des saints, des miracles ou de maléfices, le doigt de Dieu ou les sortiléges du diable et prête l'oreille à mille prophètes qu'il canonise ou qu'il brûle. Dans l'âme de Jeanne règne une illusion impérieuse qui peu à peu gagne tous ses sens, l'ouïe d'abord, elle entend des voix; puis la vue, elle est éblouie par une lumière et des apparitions divines; enfin l'odorat, elle est enveloppée d'une odeur

Digitized by Google

exquise. Saisie de ravissement, elle ne cherche pas à avoir la conscience de ce qui se passe dans son esprit. L'intuition directe, sans l'intermédiaire du raisonnement, sourit à la piété de son cœur, plaît à l'indépendance de sa volonté et lui permettra d'écarter toutes les questions par ce seul mot : « Il y a ès livres de Notre-Seigneur plus que ès » vôtres ! » Avec la même sérénité, elle déclare qu'elle ne fait pas de miracles, disant aux vieilles femmes qui lui apportent des patenôtres à bénir : « bénissez-les vous-mêmes, ils en vaudront tout autant! » — repoussant ou éludant les questions qui lui sont faites sur l'avenir, ne pensant pas avoir le don de prophétie dans les choses qui ne touchent pas à l'accomplissement de sa mission : ne se disant pas infaillible et ne l'étant pas; avouant même les hésitations de sa pensée en plusieurs circonstances. Ces hésitations étaient les combats intérieurs, la lutte de son esprit passionné contre l'autorité des *voix*; et les voix mêmes, guides familiers dont elle assurait recevoir bons conseils, comfort et bonne doctrine, ressemblaient fort aux inspirations qui naissent de la méditation pieuse, du silence et de la solitude : à tel point qu'elle fuyait le bruit, le trouble de la pensée, parce que, disait-elle, il l'empêchait d'entendre distinctement les paroles de ses conseillers secrets. Très exaltée et très sensée, sa nature et son éducation entretenaient chez elle un contraste particulier : elle conserva toujours l'activité pratique, apprise dans la maison paternelle, et une disposition contemplative, puisée dans la vie des champs, où elle avait rêvé comme David, Tamerlan, Sixte-Quint et plus tard Georges Fox. Ses aspirations à une vie supérieure lui faisaient dire : « J'aurais voulu que les anges » m'eussent emportée; » et d'une autre part, elle n'avait rien d'extatique. Pleine au contraire d'un bon sens fin et hardi, elle offrait une merveilleuse alliance de l'action et de la pensée, qui en elle réagissaient l'une sur l'autre. Un païen s'est trouvé qui unissait comme Jeanne un suprême bon sens à une croyance mystérieuse, brave soldat, un peu prophète, disciple d'un génie familier (δαίμων) dont il respectait la *voix* (φωνη), cet homme qui ne relevait que de son sens intime, combattit les sophistes, grands clercs de son temps, et fut condamné à mort pour ses *hérésies*. Quand il fut expiré, on raconta mille absurdités sur son compte; la chronique affirma que, pour savoir quand il fallait agir ou s'abstenir, son secret était de remarquer si quelqu'un des assistants éternuait à droite ou à gauche. Les spiritualistes de l'antiquité, plus respectueux, pensèrent que son âme étant dégagée des passions, du trouble terrestre, du corps en un mot, son entendement plus délié percevait subtilement la lumière divine et l'inspiration. Entre Socrate et Jeanne d'Arc, il y a certainement toute la différence de la philosophie et de la foi; mais je remarque que tous deux sont des personnages tout à fait humains, très francs et assez gais. Jeanne d'Arc ne joue pas de rôle; femme simple, noble crée-

Digitized by Google

ture, figure sereine, c'est une héroïne sans le savoir. Quand s'empare d'elle le souffle du patriotisme, quand elle entraîne le Roi et l'armée, quand elle est à cheval et dresse son étendard, alors le génie lui vient et l'enthousiasme surnaturel; elle est l'ange des combats. Mais quand elle met pied à terre, disent les contemporains, quand elle se mêle à la vie ordinaire, c'est une charmante nature de femme, où se laissent voir naïvement les vicissitudes de l'âme, une joie entraînante ou une tristesse muette, une franchise entière ou une finesse toute féminine; enfin et surtout une douceur divine ou une violence extrême. Souvent son impétuosité l'emportait; alors elle brisait son épée sur une courtisane qu'elle chassait du camp, alors elle quittait les conseils, elle allait soulever la foule. Pourquoi ne pas dire qu'un tailleur ayant eu l'audace de la toucher pour lui essayer un vêtement, elle l'honora d'un soufflet! Sa promptitude, sa vivacité spirituelle, vous en trouverez le reflet dans ses lettres, dans son langage qui est plein d'entrain, de saillies et surtout d'hyperboles : « Eût-elle cent pères et cent mères, » elle serait partie. — Elle eût mieux aimé être tirée à quatre chevaux » que de venir en France sans la volonté de Dieu. » Cette femme, je le répète, est naturelle; vous la verrez à Rouen céder à l'épuisement de la fatigue physique et de la torture morale, perdre la tête, abjurer... mais jamais un seul instant son cœur ne s'égare ni n'abjure sa fidélité au Roi, son amour pour la France, sa certitude que sa patrie sera délivrée. Le trait divin de cette figure, c'est l'amour, l'amour de ce qui souffre, la *pitié*, comme elle disait, sentiment céleste qui est le triomphe de l'abnégation, la source du dévouement et du sacrifice. Aucun nom humain ne peut rappeler davantage le désintéressement, l'impersonnalité que celui de Jeanne d'Arc, vainqueur que la victoire n'enorgueillit pas, bienfaitrice que ne décourage pas l'ingratitude. — Cet excès d'amour le fit chaste; l'oubli du corps lui était facile; elle était si sobre que souvent un morceau de pain lui suffisait pour un jour. Comme il se trouva que de son temps la virginité était une condition essentielle d'influence populaire (une vierge ne pouvait faire de pacte avec le diable), Jeanne décida qu'elle quitterait ses vêtements de femme, malgré les défense de l'Eglise; elle crut alors qu'on ne la prendrait ni pour une Esther, ni pour une Judith; les outrages que lui criaient un jour les soldats et les chefs ennemis la détrompèrent, et, dans sa surprise, elle fondit en larmes. Plus tard, dans sa prison, en consentant à reprendre les habits de son sexe, elle sauva sa vie, mais bientôt elle osa pour sauver son honneur revêtir de nouveau, le costume que condamnait l'Eglise : c'était, dit Æneas Sylvius, *revêtir la mort*. — Cette pureté de l'âme, elle en portait le reflet sur son visage qui était beau, dans ses regards qui étaient ouverts, dans sa voix qui était douce. Ainsi s'explique l'enchantement général : elle énivra de son courage le peuple des villes qui ne se lassait pas de la

Digitized by Google

suivre, allait où elle allait, pleurait quand elle pleurait, et, par parenthèse, s'approchait tellement d'elle qu'un jour une torche du cortége mit le feu à son étendard. Elle convertit l'armée, força les hommes de guerre, tout à l'heure pillards et paillards, à quitter leurs dés, leurs femmes de mauvaise vie et leur ordonna de jurer désormais par leur bâton. Enfin, elle jeta l'épouvante parmi les ennemis et le vertige parmi les juges de Rouen.

La révolution que Jeanne d'Arc détermina dans les affaires de France paraît surnaturelle à ceux qui ne reconnaissent pas l'empire d'une âme forte et l'action d'un grand cœur ; faits aussi positifs cependant que peuvent l'être des faits. Il y a une science des phénomènes moraux qui n'est pas la partie la moins curieuse de l'histoire. Seulement il arrive souvent que les plus sublimes natures n'ont point de prise sur leur siècle et s'épuisent à lutter contre un courant plus fort qu'elles-mêmes. Jeanne d'Arc, heureusement, put être la libératrice de son pays avant d'en être la victime. Elle vint à propos : la détresse universelle sous Charles VII appelait un secours providentiel; le laboureur pillé avait besoin du repos qui suit la victoire, les soldats du chef qui sait y conduire. En outre, l'esprit chevaleresque, la dispersion des armées et leur mince effectif rendaient fort possible une entreprise comme celle de la jeune fille. Ajoutez enfin que lorsqu'elle parut, non-seulement son inspiration fut un guide pour son siècle crédule, mais encore son bon sens naïf, spontané, lui montra la politique à suivre, et c'était celle-ci : au lieu de perdre les jours en délibérations vaines, les mois en négociations inutiles avec l'étranger, réunir les défenseurs épars de l'indépendance nationale, prendre l'offensive, marcher tout droit au secours d'Orléans attaqué, assiéger les assiégeants, profiter en un mot du dernier tressaillement national pour exécuter une opération d'ensemble ; dans cette situation désespérée, la sagesse était d'être aventureux. Pour obtenir cette unité d'action, Jeanne d'Arc catéchisait tout le monde, surtout le Roi et la foule ; son autorité (il en fallait une) était celle de Dieu même ; sa devise : « Aide-toi, le ciel t'aidera ; » son but, Reims, où le dauphin devait arriver avant son compétiteur. Mais cette politique élémentaire avait le grave défaut d'exiger, comme condition indispensable, l'oubli des haines, l'absence d'égoïsme. Une lutte s'établit entre le désintéressement de la jeune fille et l'incurable jalousie des courtisans. Elle triompha d'abord, par l'irrésistible passion qu'elle apportait dans l'accomplissement de sa mission ; plus tard elle fut vaincue à son tour par la persévérance de ses adversaires.

La Trémouille, âme insinuante et despotique, que le Roi laissait volontairement dominer, fit tout pour ruiner l'influence et déconcerter le plan de Jeanne d'Arc; lenteur calculée des conseils, licenciement des troupes, négociations avec le duc de Bourgogne et avec le Roi

Digitized by Google

d'Espagne, accusations sourdes, arguments tirés de la prudence humaine contre l'enthousiasme de cette folle, de cette orgueilleuse, dont les caprices menaçaient de tout perdre, voilà quelles manœuvres paralysèrent l'action de la courageuse fille. Elles aboutirent enfin, et précisément au moment du triomphe de Reims : de là ce lieu commun historique si répandu, qu'à Reims se termina la mission de Jeanne d'Arc et qu'elle-même le sentit bien. Tout au contraire cette hypothèse est démentie entièrement par les paroles de la Pucelle, par ses actes, par son bon sens surtout, car elle comprenait que le sacre était une victoire, qu'il en fallait recueillir les incalculables effets. Déjà les villes ouvraient leurs portes ; des partisans, des transfuges, des auxiliaires accouraient vers Charles VII ; le brave Richemond oubliait sa disgrâce pour faire une importante diversion du côté de la Normandie. Enfin, le découragement se mettait parmi les Anglais, dont les soldats avaient l'esprit frappé, dont les chefs étaient embarrassés à la fois et de leur propre misère, et de la richesse de leur trop puissant allié le duc de Bourgogne. Jeanne voulait donc qu'on achetât par un suprême effort le reste de la victoire : elle tenta une entreprise directe sur Paris. Mais la Trémouille avait réussi ; on commença par perdre huit mortels jours, on entrava la tentative hardie de Jeanne d'Arc et du duc d'Alençon, puis le Roi ordonna de se replier sur la Loire, et gagna Gien où les capitaines se dispersèrent. Alors fut détruit le prestige du sacre. Jeanne, accablée de douleur, quitta brusquement la cour qui ne l'écoutait pas ou l'envoyait à des sièges impossibles. Elle fit la guerre en chef de parti. Depuis ce moment, l'histoire perd souvent ses traces ; on la retrouve prisonnière, puis mise en jugement, et enfin, sans que l'on tente rien pour la racheter, brûlée vive à Rouen.

Le bûcher de Rouen a été, dit-on, nécessaire à sa gloire. J'ignore en vérité jusqu'à quel point sa renommée a besoin de ce prestige du supplice. Pour moi, ce ne sont pas ces flammes qui ont donné à la figure de la villageoise héroïque son éclat merveilleux, c'est la grandeur vraie, naturelle, pure, de son caractère. Son martyre ne fut pas sur le bûcher, mais dans la vie, où le dévouement de son cœur fut payé de tant d'outrages. A un autre point de vue, il faut considérer, en dehors des épisodes dramatiques, quelle place elle tient entre le moyen-âge dont elle a la foi et l'héroïsme, et les temps modernes auxquels elle donne l'idée de *patrie* et peut-être en même temps, sans le savoir, un exemple de liberté de conscience. De quelque manière que la juge l'avenir, à deux titres elle gardera un rang à part dans l'histoire du monde : dans les annales de la nature humaine, c'est une des plus grandes âmes qui aient paru ; dans nos annales nationales, Jeanne d'Arc est la première des Françaises.

ÉMILE CHASLES.

Digitized by Google

HISTOIRE LITTÉRAIRE

LES

DIONYSIAQUES DE NONNOS

Le nom de Nonnos, improprement écrit *Nonnus* par les éditeurs et les scholiastes de la Renaissance, est resté jusqu'ici parfaitement inconnu de nos littérateurs, excepté de ceux qui se sont particulièrement occupés de l'antiquité grecque. Je dirai plus, les érudits eux-mêmes ne le connaissaient guère, ou du moins ils ne le connaissaient que par sa paraphrase de l'Évangile selon saint Jean; quant à l'autre ouvrage de Nonnos, quant à ce poème en 48 chants et de vingt-deux mille vers, qui a les exploits de Bacchus pour sujet, on le citait parfois comme un type de mauvais goût et comme un tissu d'obscures absurdités; plus souvent encore on se renfermait à son égard dans un silence dédaigneux. Ce silence et ce mépris tenaient à deux causes : d'abord d'épaisses ténèbres environnent la vie de l'auteur, et la plus grande incertitude règne sur son identité et sur l'époque où il vécut; tout ce qu'on sait, c'est qu'il naquit au quatrième siècle, à Panopolis, en Égypte; — ensuite la copie *princeps* de son poème des *Dionysiaques* découverte par le savant Hongrois Sambucus, à Tarente, et achetée par lui au prix de 45 écus d'or, de l'héritage du pauvre archevêque Arsénios, copie conforme, du reste, à celle de Fr. Philelphe, qui repose aujourd'hui dans la bibliothèque Laurentienne, à Florence, est pleine de fautes de copiste, de transpositions et d'interpellations, et c'est sur cette copie presque informe que Falkenburg publia la première édition à Anvers, en 1569. Cette édition, qui respectait toutes les erreurs et toutes les sottises du manuscrit de Sambucus, n'était pas faite pour appeler l'attention et encore moins l'admiration des critiques et des commentateurs sur

Digitized by Google

Nonnos. Cependant Heinsius, Canter et Joseph Scaliger s'occupèrent de lui; Cunæus (*Van der Kuhn*) l'attaqua avec cette passion singulière que les savants de la Renaissance apportaient dans leurs dissertations littéraires; Lubinus Eilhardus en fit une mauvaise traduction latine, laquelle traduction fut traduite plus tristement encore en français par Claude Boitet de Franville. Peu de temps après, les huit premiers chants des *Dionysiaques* furent imités par un certain Pierre de Marcassus, avocat au parlement d'Orléans. Muret, Balzac, Caspard Barth avaient vivement critiqué Nonnos; après eux, le silence se fit sur ce nom pendant un siècle et demi. D'Ansse de Villoison le premier s'en occupa de nouveau à la fin du dernier siècle. L'Allemagne alors naissait à ce goût d'érudition et d'archéologie qu'elle a poussé si loin de nos jours. Godefroy Hermann tente de réhabiliter le poète de Panopolis; Wakefield, en Angleterre, fait une tentative inverse. Bientôt, Dupuis y cherche les fondements de son système athée sur l'origine des cultes, idée que combat Fréret. Au commencement de ce siècle, la critique allemande exerce sur les *Dionysiaques* son habituelle sagacité; Schow, Fuesli, Gottlob Weichert, Heyne, Creutzer, Moser, n'en négligent pas l'étude, bien que ce dernier ne lui soit guère favorable; suivant leur usage, ils en tirent les élémens sérieux d'hypothèses problématiques. Enfin, l'heure était venue où une seconde édition des *Dionysiaques* allait paraître. En 1819, M. Graëfe en publie à Leipsig les 24 premiers chants, et en 1826, il achève cette publication. L'édition de 1819-26, moins fautive que la première, l'était beaucoup trop encore pour que l'on pût, d'après elle, asseoir un solide jugement sur la valeur du poème. C'est à peu près dans le même temps, en 1817, que M. Ouvaroff, de Pétersbourg, préparait par une excellente étude, l'interprétation du texte difficile de Nonnos. Depuis lors, MM. Bernardhy, Riegler et Kœhler, en Allemagne, ont aussi écrit des notes et des abrégés du même ouvrage. M. Graëfe avait promis un commentaire complet, il est mort avant de l'avoir terminé.

C'est à ce point que l'étude des *Dionysiaques* a été reprise en sous œuvre par un de nos écrivains les plus érudits, par M. le comte de Marcellus, et conduite par lui à ses extrêmes limites. En homme laborieux et patient, soutenu par cet amour des lettres qui n'est plus guère le travers de notre époque, chez nous du moins, M. de Marcellus a opéré sur l'édition princeps des *Dionysiaques*, avec l'aide de l'édition Graëfe et le secours de tous les commentateurs critiques, annotateurs, louangeurs, persécuteurs et calomniateurs de Nonnos, un travail de tact, de savoir et de goût, rectifiant les erreurs du copiste, restituant le sens d'après les analogues, rajustant les vers coupés en morceaux et transposés, mettant partout de l'ordre, de la logique et

Digitized by Google

le plus de simplicité possible dans ses corrections. Le texte ainsi restitué n'a pas encore paru et il ne paraîtra guère avant huit mois, mais cette publication, que doit accompagner une traduction française, l'auteur vient de la faire précéder d'une introduction qui, à elle seule, ne forme pas moins d'un volume [1], où il fait l'histoire de Nonnos, celle des *Dionysiaques* et de ses éditions, et où il expose enfin la méthode qu'il a suivie dans sa restitution. C'est une étude pleine d'intérêt et dans laquelle l'esprit coudoie toujours l'érudition, sans l'altérer et sans l'amoindrir.

Bien qu'il ait, en quelque sorte, découvert Nonnos et qu'il éprouve pour lui un peu de cet amour paternel qui lie le cœur des savants à tous les auteurs pour lesquels ils prennent parti, M. de Marcellus ne s'aveugle pas cependant sur les défauts du poète de Panopolis, il reconnaît, avec la plupart des critiques, l'enflure de son style, d'ailleurs souple et coulant, la surabondance de ses épithètes, et sa recherche excessive d'érudition mythologique; mais il le défend et le justifie en même temps sur d'autres points. Il tient surtout à le laver de l'accusation de plagiat dont il a été l'objet. Quelques-uns, qui n'avaient point lu les *Dionysiaques*, ont cru surprendre entre elles et les poèmes indiens du *Mahabarata* et du *Ramayana* des rapports très-intimes; mais ces prétendues concordances ne résistent pas à son examen attentif. M. de Marcellus est de ceux qui pencheraient à croire que les fables grecques ont exercé leur influence sur les fables de l'Inde plutôt encore qu'elles n'ont subi celle de la mythologie indienne. On a formulé, en effet, beaucoup de conjectures sur ce sujet, mais jusqu'à présent, rien n'a été dit de bien concluant, ni même de tout à fait sérieux. Ainsi, pour n'en citer qu'un exemple, les intimités que sir W. Jones et le colonel Wilford croyaient avoir surprises entre les *Dionysiaques* et les poèmes indiens, ne résulteraient que d'erreurs du copiste des *Dionysiaques* dans l'orthographe des noms. Une leçon plus exacte fait évanouir toutes ces vaines hypothèses.

Un point sur lequel M. de Marcellus appuie particulièrement, et qui a été très controversé, est celui de l'unité de plan et de méthode dans l'exécution du poème de Bacchus. « Ce plan, dit M. de Marcellus, est bien conçu, tracé sans confusion, suivi sans désordre. » Suivant lui, le poète « a mis en action et en préambule ce qui ailleurs est en récit, voilà tout. Avant de montrer le dieu bienfaiteur, il fallait bien expliquer de quel chaos sa présence allait faire sortir le monde. De là, au début, la lutte du bien et du mal, ou de Jupiter contre Typhée; puis les essais de Cadmus qui, suivi d'Harmonie, porte au sein de la Grèce le culte et les arts de la Phénicie et de l'Égypte. Après Zagrée, disparu

[1] *Nonnos de Panopolis*, Introduction. — Paris, Firmin Didot frères.

Digitized by Google

dans la conjuration des Titans, second effort de l'élément malfaiteur, paraît enfin le grand Bacchus, Bacchus le Thébain, le génie civilisateur engendré par la foudre ; il échappe à la demeure d'Athamas, à la jalousie de Junon, et grandit à côté de la mère universelle Rhéa. Puis le Dieu dompte les monstres, fléaux de la terre, assouplit son corps aux exercices auxiliaires des combats, et crée Ampélos, la vigne, arme pacifique et conquérante. Bientôt il rassemble de tous les points du monde et recrute dans les rangs des races divines une armée immense; il part à sa tête pour asservir les Indes, par le même chemin que prit Alexandre. Viennent alors les journées du lac Astacide et des défilés du Liban, qui sont pour Bacchus les batailles d'Ipsus et du Granique ; on suit lentement la marche envahissante de la vigne dans ce pompeux itinéraire du fond du golfe de Nicomédie jusqu'aux rives de l'Hydaspe, à travers les embûches ennemies, ou l'hospitalité de la chaumière et du palais. Dans les Indes, la guerre se développe avec toutes ses péripéties, les avantages, les défaites, les trèves, les surprises et les stratagèmes. Enfin Bacchus l'emporte et il constitue son culte et son empire chez les peuples de l'Orient indien. Dès-lors, il revient aux bords de la Méditerranée, où il n'a plus d'autre armée que son cortége habituel; il visite, chemin faisant, Tyr, la patrie de son aïeul Cadmus, comble de ses dons la brillante Béryte et les vallées du Liban; puis, traversant de nouveau la Cilicie et la Lydie, il porte en Europe son influence et ses bienfaits, descend de l'Illyrie et de la Macédoine vers Thèbes, où il est né, et où sa divinité et son pouvoir se manifestent par le châtiment d'un roi incrédule; il initie bientôt Athènes à ses mystères, console à Naxos une amante délaissée, car il possède l'art de sécher les larmes et de calmer les douleurs; ensuite il lutte contre son éternelle ennemie Junon, au sein d'Argos, centre terrestre de la puissance de la reine des dieux, dompte les géants de la Thrace ou les monts infertiles, soumet Pallène ou son sol rebelle à la culture; revenu en Phrygie, domaine de sa mère Cybèle, d'où il est parti, il y combat les insalubres émanations des airs, qu'il adoucit, et quitte enfin la terre pour occuper un trône dans l'olympe, au sein des immortels. »

Telle est la donnée du poème, qui ne manque pas d'unité, comme on le voit, bien qu'elle n'ait pas cette unité si simple de l'Iliade, et qu'elle se rapproche davantage de l'Odyssée. Nonnos, on ne peut le nier, est un imitateur d'Homère; mais l'imitation chez lui s'applique plus à la recherche de la forme qu'à celle du tissu poétique. Et même dans la forme qui appartient nécessairement à la période de décadence, le poète égyptien apporte un contingent raisonnable de nouveautés qui lui appartiennent en propre. Il polit le langage, il réforme l'hexamètre, il en chasse l'hiatus et accomplit enfin ce pénible labeur

Digitized by Google

des âges de transition où la langue prend le dessus sur l'idée et où la forme l'emporte sur le fond.

Toutefois et malgré l'état très secondaire où il convient de tenir le poète de Panopolis, nous croyons que la patiente et consciencieuse restitution de M. le comte de Marcellus aura un grand retentissement parmi les érudits. Le texte corrigé et la traduction française tarderont encore longtemps à paraître; mais il nous est permis, en attendant l'édition, de publier ici la traduction du troisième chant, où le lecteur attentif et sérieux trouvera en partie la justification des remarques qui précèdent, en même temps qu'un curieux échantillon de la manière savante et polie de Nonnos. On a prodigué les honneurs de la réhabilitation à plus d'un poète grec de la décadence qui ne valait pas notre ingénieux Panopolitain; on dresse chaque jour de petites statues à des grands hommes moins dignes d'estime et non moins ignorés que lui.

A. DE C.

LES DIONYSIAQUES

CHANT III

Le combat avait cessé à la fin de l'hiver. Orion se levait et commençait à montrer auprès de son baudrier sans nuage la surface de son glaive étincelant. Le Taureau submergé se dégageait de ses frimas et de la mer qui l'entoure. Au penchant de l'Ourse haletante, mère des pluies, les eaux ne promenaient plus de marbre dans leur cours pétrifié. Le Massagète, qui imprime sur les courants les traces de ses chars de bois, ne ramenait plus sa maison à travers les sillons des flots glacés de l'Ister. Déjà la saison, prête à enfanter le Zéphyre et son avant-courrière, enivrait les brises humides du parfum de ses calices entr'ouverts; déjà la plaintive messagère des beaux jours, l'hirondelle, apparaissait; et revenant habiter auprès des hommes, les réveillait au matin de ses cris babillards. La fleur s'échappait de son enveloppe embaumée, et souriait baignée de rosées fécondes du printemps.

Cependant Cadmus, aux premières lueurs de l'aurore, se hâte de quitter le séjour des Ciliciens où naît le safran [1], et les sommets élevés

[1] Le *crocus du Coryce*.—Le safran (crocus) est originaire de la Cilicie, ou du moins c'est en Cilicie que se trouvait le crocus de Coryce, le meilleur des safrans, qui a mérité les recommandations d'Horace. (Satyr. IV, l. II, v. 68.)

Corycioque croco sparsum stetit.

L'élixir de Médée, qui rend invulnérable et que l'on nomme *Prométhée*, avait, selon Apollonius de Rhodes, la couleur du crocus de Coryce. (*Argon.*, ch. III, v. 856.)

Χροίῃ Κωρυκίῳ ἴκελον κροκῷ.

C'est bien ce même Coryce, dont Cointos de Smyrne parle ainsi, quoi qu'en ait dit son traducteur, M. Tourlet : « ... Le sommet du Coryce, et le rocher de l'industrieux Vulcain, digne sujet

Digitized by Google

et anguleux du Taurus. C'est la saison de la navigation, et il fait détacher les câbles qui retiennent les vaisseaux à la terre. Le mât à la pointe élevée, qui frappe de sa tête le haut des airs, se dresse et s'affermit; les souffles du matin soulèvent doucement la mer, et font d'abord entendre le faible murmure qui les précède; insensiblement la vague, recourbée sous des haleines successives, grossit et interrompt les danses des dauphins qui plongent dans le calme et le silence des ondes. Bientôt le vent siffle dans les cordages entrelacés: les antennes mugissent; la voile se gonfle et s'arrondit sous l'effort des brises directement favorables; le flot mobile se déchire et se referme aussitôt; l'eau s'enfle tout écumeuse; le vaisseau se hâte vers l'espace, et fait bourdonner les vagues bruissant autour de sa carène, tandis qu'à son extrémité, la pointe du gouvernail fend leurs sommets arrondis, et trace son sillage sur la surface blanchissante de la mer.

Après dix aurores qui se lèvent sans orage, Cadmus, porté par les vents favorables de Jupiter, atteignit près de Troie le passage maritime d'Hellé; là, il fut repoussé et entraîné par un vent violent vers Samos, en face du belliqueux Scamandre; Samos, voisine de la Sithonie où Harmonie, vierge encore, l'attendait. La tempête prophétique envoyait ainsi son vaisseau, sous les auspices de la déesse Rhéa, dans les parages de la Thrace. Les matelots, joyeux d'approcher de la terre et d'apercevoir à côté d'eux la flamme vigilante de la torche de Samos, plient les voiles: ils amènent le vaisseau dans un port sans vague, effleurent du bout de leurs rames des eaux calmes, et le font aborder aux abris de la rive. Le rocher percé reçoit alors les câbles du vaisseau immobile; et, quand Phaëton disparaît, les ancres à la dent recourbée mordent un sol humide et profond. Après le repas du soir, les navigateurs trouvent un lit naturel sur l'arène du rivage; et le sommeil vient s'appesantir insensiblement sur leurs yeux fatigués.

Mais bientôt vers le point où le brûlant Euros rougit, l'aurore, repoussant le crépuscule, après avoir rasé les pics de l'Ida troyen, et illuminé les sombres flots de la mer lointaine, paraît pour éclairer le port. Vénus, qui veut unir Cadmus à Harmonie, aplanit les vagues sous un calme silencieux et insurmontable. Déjà l'oiseau matinal

» d'admiration pour les hommes. C'est là que brûle, sans se lasser, cette flamme que ni le jour » ni la nuit ne voient éteindre. Autour d'elle, les palmiers fleurissent, et donnent des fruits » abondants. » (Cointos, ch. XI, v. 95.)

J'ai vu brûler sur les hauteurs du Coryce, qui est un des monts les plus élevés de la chaîne du Taurus, cette flamme inextinguible, antique chimère de Bellérophon, toute pareille au feu qui brille à Pietra-Mala dans les Apennins, près de la route de Bologne à Florence. J'ai vu les palmiers vantés par le poète de Smyrne; j'ai même goûté sur place de leurs fruits. (*Souvenirs de l'Orient*, t. 1, p. 296), et si je le dis, ce n'est pas pour le plaisir de contredire le docte commentateur de Cointos, mais c'est pour mettre en relief et la scrupuleuse exactitude des épiques grecs à maintenir les légendes, et tout ce que les voyages en Orient apportent de secours à l'intelligence des écrivains de l'antiquité, comme à leur interprétation.

Digitized by Google

chante et fend les airs; déjà les troupes des Corybantes, armés de casques, font retentir dans leurs solitudes la danse armée de Gnosse sous leurs pas mesurés. La flûte à deux sons répond au bruit belliqueux du fer qui frappe à la ronde et alternativement le bouclier; elle presse le rhythme, et marie aux élans des danseurs ses propres accords. Les chênes murmurent, les rochers mugissent, les forêts se balancent comme animées par un mouvement intelligent. Les Dryades s'agitent; les ours tournent dans les sauts rapides comme s'ils suivaient la cadence; les lions imitent à l'envi par leurs rugissements les cris mystiques et réglés dans leurs fureurs des prêtres Cabires; enfin, les flûtes sacrées qui célèbrent Hécate, l'amie des chiens [1] (ces flûtes à un seul tuyau que, dans l'âge de Saturne, l'art forma d'une corne polie), résonnent incessamment.

A ce tumulte sonore des bruyants Corybantes, Cadmus s'éveille le premier; et, couchés tous ensemble sur le rivage, les matelots de Sidon, entendant les trompes matinales, abandonnent aussi leur lit de sable que la mer baigne de ses vagues; le héros leur confie la garde du navire, et se dirige vers la ville qu'il cherche au hasard. Pitho [2] a voulu présider à son mariage; elle va à sa rencontre comme il s'a-

[1] *Hécate.* — Je croyais Hécate l'amie des chiens, puisqu'elle n'est autre que Diane, la grande chasseresse; mais voilà qu'un commentateur de l'obscur Lycophron prétend que, dans les mystères des Cabires, on sacrifiait des chiens à Hécate, parce qu'ils mettent en fuite, par leurs aboiements nocturnes, les spectres et les fantômes protégés par la déesse des enchantements. Nonnos l'intitule, en effet, *φιλοσκύλακος*, et ne craint pas de se mettre par là en opposition avec Théocrite. (Idyll. II, v. 12.)

Τάν καὶ σκύλακες τρομέοντι.

Elle serait donc ainsi la plus terrible ennemie de la gent canine; et il faudrait traduire alors par ces mots : « *Hécate, qui veut qu'on immole des chiens à ses autels.* » Mais moi qui aime les chiens par reconnaissance pour leur fidélité et leurs talents, en dépit de toute contestation; moi, qui me complais dans cette affection, fondée sur ce dicton de Plutarque-Amyot. (*Is. et Os.* 55-71.),

Diane qui chasse la nuit
Le chien en son plaisant déduit.

je ne changerai rien à mon texte jusqu'à plus ample informé.

[2] *Pitho.*—La déesse de la *Persuasion*, fait ici l'office de Pallas dans l'*Odyssée*. « O Phœbus! » s'écrie Pindare, l'adroite persuasion est la clef mystérieuse des plus chastes amours. » (*Pyth.* IX, v. 68.) Tout ce début n'est qu'une pâle copie de l'épisode de Nausicaa, divin chef-d'œuvre de la Muse antique; on retrouve à chaque pas les coutumes signalées par Homère, et même parfois ses expressions : les lavoirs primitifs, l'urne d'autrefois, qui est la cruche de nos jours, le zèle des femmes foulant le linge sous leurs pieds pour le blanchir; méthode encore en usage sur quelques points déserts de la Grèce continentale où le savon de Marseille tarde à pénétrer. Il n'y a en plus que cette image moderne si souvent reproduite dans nos paysages grecs ou italiens de la jeune fille qui porte si élégamment sous son bras sa cruche vide en allant à la fontaine, pour la rapporter pleine sur sa tête, quand elle en revient. — On aura peut-être remarqué, à l'occasion de Pitho, cette coutume antique, le bain de l'époux, qui doit précéder le mariage. Elle avait passé, si elle n'en venait, dans les prescriptions du Talmud, qui l'étend aux épouses. Et tout récemment, le gouvernement de Mecklembourg-Schwérin a ordonné que les fiancées juives fussent contraintes à prendre la veille de leurs noces le bain exigé par les rites de leur religion.

Digitized by Google

vance vers la maison d'Harmonie. Elle a pris les traits mortels d'une femme du service intérieur, et porte comme elle, sur son sein, le fardeau de la belle urne d'argent où elle va puiser le breuvage terrestre; présage et emblème du bain préalable et régénérateur que l'époux devra subir un jour selon les coutumes du mariage. Il touchait presque à la ville et aux réservoirs limpides où les femmes, repliant en monceaux les voiles qu'elles vont blanchir, les foulent alternativements ou leurs pieds agiles, lorsque Pitho, guide que lui envoie Vénus, l'enveloppe tout entier, de l'extrémité des pieds jusqu'à la tête, sous une épaisse nuée, et le conduit invisible au travers de la ville à la recherche du palais hospitalier du roi. C'est alors qu'une corneille, oiseau fatidique, posée sur une jeune branche de l'olivier de Pallas, ouvrit sa bouche bienveillante, et reprocha au héros de ralentir son pas nuptial, et de se rendre nonchalamment auprès d'Harmonie, sa future épouse. La corneille, secouant ses ailes, fit entendre ces mordantes paroles :

« Cadmus n'est qu'un enfant, ou bien un novice en amour. L'amour » se hâte et veut qu'on se hâte comme lui. Pardonnez, Pitho, si » Cadmus vous retient quand Vénus vous excite. Pourquoi donc, » heureux époux, lorsque le brûlant Éros t'appelle, chemines-tu si » lentement? Vraiment, tu as bonne grâce à naître dans le voisinage » du charmant Adonis! Il te sied bien d'être le compatriote des » femmes de Byblos? Oh! non! je me trompe. Tu n'as jamais vu ni » le cours de l'Adonis ni le sol de Byblos; Byblos, le séjour des Grâces, » où la Vénus assyrienne tient sa cour, et non la pudique Minerve. » Ce n'est pas Diane, c'est Pitho, l'amie du mariage et la nourrice des » Amours, que tu as pour guide. Crois-moi, cesse de voyager; vis » près d'Harmonie, et abandonne Europe à son Taureau. Hâte-toi : » Électre va t'accueillir, et ton navire recevra de ses mains un doux » fardeau, si tu confies à Vénus le soin de ton amoureux commerce. » C'est une fille de Vénus elle-même, c'est une autre Vénus qui est » réservée à ta couche. Tu en sauras gré à la corneille, et tu diras » qu'une fois elle a su prophétiser l'amour. En cela j'ai tort peut-être, » mais Cypris m'inspire, et c'est elle qui me fait prédire tes noces, » tout oiseau de Minerve que je suis. »

Après ces mots, elle clôt son bec babiliard, sous le cachet du silence[1]. Cadmus cependant suivait les rues populeuses de la ville,

[1] *La Corneille.* — Notre *Corneille* babillarde ne serait-elle pas le type primitif de ce perroquet du Tasse qui, dans les jardins d'Armide, nous adresse en si beaux vers les préceptes d'une morale si relâchée? (*Gerus.*, ch. XVI, st. 13.)

E lingua snoda in guisa larga, e parte
La voce sì, ch' assembra il sermon nostro.

Au reste, après toute sa rigueur envers les descriptions techniques des météores, Cunæus

Digitized by Google

quand le palais du roi lui apparut au loin, ouvert à tous, et soutenu par de hautes colonnes. Pitho alors tend son doigt indicateur qui supplée à la voix; elle lui montre, sans parler, la maison étincelante de tant de merveilles diverses; puis la Divinité reprend sa forme, déploie ses ailes, et remonte dans les airs.

Le héros parcourait du regard ce palais, œuvre habile du laborieux Vulcain, que le dieu de Lemnos avait jadis construit pour la nymphe Électre, et embelli de tout l'éclat de l'art de Myrine. Le large seuil de la demeure entièrement neuve est d'airain; les deux battants des grandes portes s'ouvrent sur de longs vestibules richement sculptés, et un dôme arrondi dresse au milieu et au-dessus du toit sa tête centrale. De ce seuil jusqu'au fond de l'édifice, les parois des murs sont revêtues de cailloux de diverses couleurs enchâssés dans le gypse le plus blanc. Près des portiques, devant et sur les côtés du palais, le jardin se charge, sur une espace de quatre arpents, de fruits humides de rosée. Le palmier mâle y étend son feuillage et y confie son amour au palmier femelle [1]. Le poirier aux nobles fruits, croissant à côté des poiriers de son âge, y murmure sous le vent du matin; près de lui, les haleines embaumées courbent les rameaux de l'onctueuse olive, et entrelacent au laurier, dont la pudeur se refuse aux souffles du printemps, les feuilles du myrte, ainsi que l'ondoyante chevelure du cyprès à la belle tige. Le fruit violet et succulent du figuier se mêle à la grenade savoureuse et pourprée; l'orange s'épanouit sur l'orange qui

s'adoucit tout à coup aux exhortations amoureuses de la corneille. « Ces vers sont si doux et si » beaux, dit-il, qu'à eux seuls ils rachèteraient bien des fautes. Notre poète, quand il parle de » l'amour, se surpasse lui-même, et s'il n'eût pas traité d'autre sujet, personne ne lui eût été » supérieur. » Le goût de Cunæus pour la harangue de l'oiseau va si loin qu'il trouve les plus agréables du monde, *suavissimæ*, les pensées de cette cargaison d'amours conjugaux, et de l'amoureux commerce où je ne puis voir qu'une phrase digne des *Précieuses ridicules*, nées douze cents ans plus tard. D'un autre côté, le terme grec κορώνη, très distinct de κορώνης ne signifie pas toujours *corneille;* c'est quelquefois un oiseau de mer, ou le choucas. Rien ne m'empêcherait d'y voir la pie, qui appartient aussi par son bec et ses allures à la famille des corbeaux, et qui était consacrée à Bacchus au titre d'oiseau querelleur et bavard, défauts que donne l'ivresse.

[1] *Le palmier.* — Un jour que de grand matin je consultais le secrétaire perpétuel de l'Académie française sur mes tentatives de traduction, et que je recueillais de sa bouche spirituelle des conseils que son habile plume n'a pas légués encore à la postérité; à ce passage des palmiers, mon bienveillant auditeur m'arrêta : « C'est une gracieuse image, me dit-il, que votre poète avait » tout près de lui sur les rives du Nil, mais que peut-être il a empruntée aux bords du Tibre. » *Nutant ad mutua Palmæ Fœdera,* dit Claudien; et cet hémistiche est bien digne du » brillant épithalame d'Honorius et de Marie. » — « Sans doute, ajoutait M. Villemain, il faut » choisir dans ces poésies latines qui ont suivi les chefs-d'œuvre du siècle d'Auguste; mais le » labeur des recherches porte presque toujours son fruit. Je ne m'étonne pas que vous ayez » voulu suivre jusque sur le sol adoptif de l'Egypte un filon égaré de ces mines grecques, si » abondantes à toutes les époques. Quant à moi, je vous exhorte à ne pas perdre courage devant » les difficultés ou même l'aridité de la tâche; exhumez hardiment Nonnos de la tombe où on » l'oublie, et ne croyez pas votre peine perdue, n'en dût-il rester que quelques fragments, ou » même quelques vers du plus bel idiome du monde. »

Digitized by Google

la touche; les hyacinthes aimées et pleurées de Phébus, varient les couleurs de leurs lettres végétales et de leurs calices expressifs. Quand Zéphire soufflait sur ce fertile jardin, Apollon dirigeait son regard immobile et insatiable vers son favori; puis, dès que la moindre haleine faisait pencher la tige, il se souvenait du disque, et se désolait de voir son rival effleurer l'enfant même dans ses feuilles. La fleur dans sa forme imite les larmes du dieu, s'il est vrai qu'Apollon ait pleuré de ces mêmes yeux qui ne connaissent pas les larmes, et qu'en le voyant palpiter encore sur la poussière il ait gravé sur l'hyacinthe le cri du deuil qu'y inscrivit la nature.

Tels étaient ce jardin et ses ombrages. Tout auprès coule une source à deux tuyaux, l'un qui désaltère les habitants, l'autre d'où le jardinier conduit par un lit détourné les eaux abondantes d'une plante à l'autre, et dont le flot murmure aussi tendrement que si Apollon l'eût versé lui-même sur les pieds de Daphné. De nombreux et élégants adolescents en or, les pieds posés sur un socle, supportent, dressés en face des convives, les flambeaux destinés aux festins du soir. Des chiens imités et symétriquement pareils, rangés en silence des deux côtés de la porte, ouvrent artistement, et comme s'ils étaient animés, leurs gosiers factices; puis, à l'approche d'un ami, le chien d'or, pour l'accueillir, gonfle son gosier et aboie en même temps que le chien d'argent son voisin; c'est ainsi que sur le passage de Cadmus, il fit entendre une voix hospitalière, et remua sa queue artificielle et caressante.

Tandis que le héros considère et mesure de tous ses regards l'élégant frontispice, le jardin royal, les bas-reliefs, tant de superbes sculptures, de pierres rayonnantes et de métaux éblouissants, Hémathion paraît assis sur un coursier à la crinière hérissée; il quittait la place publique où il venait de juger les différends du peuple. Il est roi de Samos de Thrace, séjour de Mars, du droit de la reine Électre sa mère, dont il habite le palais; et il régne seul, en place de son frère Dardanus, depuis le jour où celui-ci, abandonnant sa patrie, est allé régner aussi sur les plaines du continent opposé. Là, traçant avec la charrue un sillon sur la poussière de l'Ida, il avait donné son nom aux tours élevées de la cité Dardanienne; il a quitté ainsi pour les rives de l'Heptaporos et pour les courants du Rhésos, l'héritage de sa mère, et laissé le royaume des Cabires à son frère Hémathion. C'est ce même Dardanus que fit naître Jupiter, que nourrit et éleva la déesse Dicé, le jour où les Heures se hâtèrent de porter la couronne du Dieu, son manteau héréditaire et le sceptre de l'Olympe dans la maison royale d'Électre, présageant ainsi d'avance l'empire impérissable des Romains. Elles élevèrent l'enfant, et, dès que sa tige eut produit l'épi fleuri de la jeunesse, par un oracle irrévocable de

Digitized by Google

Jupiter, il quitta le palais de sa mère. C'était l'époque où, pour la troisième fois, les pluies diluviennes, élevant leurs torrents comme des tours, inondèrent les fondements du monde.

La première épreuve fut le déluge, où Ogygés fendit les airs, domaine du Soleil, de ses eaux bruyantes, et recouvrit la terre en entier. La montagne de Thessalie en fut cachée jusqu'à la cime, et les neiges du pic de la Scythie furent assaillies par des flots neigeux.

Il y eut un second déluge lorsque les ondes envahissantes submergeant le globe dans leur cours furieux, Deucalion, avec sa compagne et sa contemporaine Pyrrha, échappèrent seuls dans le creux d'une arche à la mort universelle; et quand, roulant sur des vagues bouleversées par une inondation inexplicable, ils naviguèrent et tournèrent dans les eaux comme dans les airs.

Enfin, une troisième fois la pluie de Jupiter engloutissant d'abord les bases du sol, puis, surmontant les promontoires, couvrit les arides penchants des montagnes de Sithonie, et l'Athos lui-même; c'est alors que Dardanus fendit les courants du déluge, et aborda sur les cimes voisines de l'antique Ida.

Cependant son frère, le chef de la Thrace neigeuse, Hémathion, qui vient de quitter les brillants débats de la place publique, admire le port du héros chez qui une robuste jeunesse marie le double éclat de la noblesse et de la beauté. Il le contemple, car les yeux des rois expérimentés sont par nature de silencieux explorateurs; il le prend par la main, et lui offre, avec le consentement d'Électre, l'hospitalité. Puis, flattant l'étranger d'une parole satisfaite et affectueuse, il orne la table des mets nombreux et variés d'un splendide festin. Mais Cadmus baisse la tête vers la terre et cherche à cacher aux serviteurs du roi ses yeux inquiets; il mange à peine; ses regards s'arrêtent à la dérobée sur la nymphe hospitalière assise en face de lui, et il ne tend vers la table qu'une main sobre et timide.

Pendant le repas, les flûtes animées des Corybantes de l'Ida se succèdent rapidement l'une à l'autre, et résonnent au loin. Leurs doigts, qui dansent sur les trous multipliés de leurs chalumeaux, pressent l'air et luttent d'agilité avec les accords de la flûte mélodieuse; le double airain des cymbales tournoyantes et frappées en cadence mêle à ce concert réuni ses vibrations sonores, pendant que les sept cordes tendues de la lyre retentissent aussi sous l'archet.

Enfin, après le festin, Cadmus, rassasié du son de la flûte de Bistonie, approche son siége de la reine, qui l'interroge avec bienveillance; puis, négligeant l'histoire de son errante et triste navigation, il raconte son illustre origine : et les récits des fables antiques coulent à longs flots de sa bouche.

« O nymphe vénérée, pourquoi vous informer de mon sang? Je

Digitized by Google

» compare les générations des hommes aux feuilles : les vents impé-
» tueux en jonchent la terre quand vient l'automne, jusqu'à ce que
» la saison du printemps renouvelle la parure des arbres des forêts.
» Il en est ainsi de la courte durée des humains : ceux-ci meurent au
» plus beau de leur carrière; les uns fleurissent à peine, qu'il leur
» faut céder la place à d'autres, et les siècles glissent incessamment
» et s'écoulent de la vieillesse à la jeunesse qu'ils viennent de créer.
» Mais voici quelle est ma race illustrée par tant de nobles noms.

» Il est une ville célèbre, Argos, renommée par ses coursiers, le
» séjour de Junon, le centre de la péninsule de Pélops; c'est là qu'I-
» nachus, illustre citoyen de la terre qui porte son nom, parmi les
» filles dont il a été le père, a vu naître la belle Io; le pieux Inachus qui,
» le premier, combina dans ses profondes méditations les redoutables
» mystères de Minerve, la déesse protectrice des villes, et qui, par
» respect pour Junon, refusa d'avoir pour gendre Jupiter, le chef des
» dieux, le roi des astres. Là, changée de forme et devenue génisse,
» Io partageait dans les champs les pâturages des troupeaux; Junon
» lui donna pour pasteur le vigilant Argus armé d'yeux infaillibles :
» il avait à surveiller l'union clandestine de Jupiter, mais d'un Jupi-
» ter invisible; et la jeune fille n'allait plus à la prairie qu'en trem-
» blant sous les regards multipliés de son gardien. Tout à coup, pi-
» quée par un taon dévorant, elle fend de ses ongles furieux les flots
» de la mer Ionienne, et va aborder en Égypte sur les bords de mon
» fleuve natal. Les habitants de son rivage ont donné à ce fleuve le
» non si célèbre de Nil, parce que, chaque année, il sort de son lit
» humide pour recouvrir la terre, son épouse, d'un nouveau limon[1].
» La nymphe arriva donc en Égypte, où elle échangea sa forme de
» génisse contre un autre emblème de sa corne divine; elle fut la
» déesse de l'abondance : aussitôt le grain se propage, et le parfum
» de ce fruit de Cérès l'Égyptienne, jadis ma génisse Io, vole avec les
» vents qu'il embaume. C'est là qu'elle donna à Jupiter Épaphos, parce
» que l'époux immortel avait touché de ses mains amoureuses la
» chaste génisse d'Inachus[2]; et d'Épaphos naquit Libye. Bientôt Nep-
» tune pénétra jusqu'à Memphis à la recherche de cette fille d'Épa-
» phos; elle reçut pour époux l'habitant des mers devenu voyageur
» du continent, et elle donna le jour à Bélus, le Jupiter lybien, au-

[1] L'*Étymologie du Nil.* — Ces étymologies du Nil et d'Épaphus ressemblent à des calembours, et pourraient être des traditions égyptiennes que le poète de Panopolis aurait recueillies sur place Le mot de Nil viendrait ainsi de *Ylis*, vase, limon, etc.

[2] *Épaphus* de *ἐπαφή*, l'*action de toucher*. — On retrouve ce jeu de mots sur le Nil dans les *Éthiopiques* d'Héliodore, et presque sous les mêmes termes. (*Liv.* 9.) Et Servius annotant l'hémistiche des *Georgiques : Nilus nigra fecundat arena ;* a dit aussi : « Novum enim semper limum trahit qui efficit fœcunditatem unde et Nilus dictus est quasi *Νέαν εἵλην*, trahens, » nam antea Nilus Latine Melo dicebatur. »

Digitized by Google

» teur de ma race. Les sables arides d'Ammon firent alors succéder » aux colombes fatidiques de la Chaonie les nouveaux oracles de Ju- » piter Asbyste. Bélus, mon aïeul, plus heureux dans sa descendance, » vit naître cinq fils : Phinée et Phénix, puis le célèbre Agénor, mon » père, qui dans sa vie inconstante habita alternativement Thèbes » après Memphis, et l'Assyrie après Thèbes ; le sage Égyptos qui de- » meura sur la terre égyptienne, malheureux dans sa lignée, puisque » la nombreuse génération de ses enfants mâles devait avoir un si » court destin ; enfin, Danaos, l'exilé, lequel arma sa postérité fémi- » nine contre la tribu des hommes, en lui offrant un glaive, en don » nuptial. On vit alors dans les asiles de l'hyménée briller des poignards » mystérieux, la couche conjugale rougir de sang, et des femmes ar- » mées livrer au dernier sommeil des guerriers sans armes. Mais Hy- » permnestre, détestant les forfaits de ses sœurs, repoussa les décrets » d'un beau-père si funeste à ses gendres, livra aux vents les ordres » paternels, et conserva ses mains pures de ses sanglantes impiétés : » un saint mariage l'unit à son époux. Enfin, tout récemment, un » taureau vagabond et téméraire a enlevé notre jeune sœur, si c'est » réellement un taureau. Pour moi, j'ai peine à croire que les bœufs » recherchent l'hymen d'une femme. Agénor m'a envoyé, ainsi que » mes frères, à la poursuite de cette sœur, comme de ce taureau sau- » vage, ravisseur d'une nymphe, navigateur étrange d'une mer tou- » jours calme ; et c'est ce qui m'a fait, dans mes courses incertaines, » aborder à ce rivage. »

C'est ainsi que Cadmus versait de sa bouche éloquente une parole harmonieuse qui résonnait sous les voûtes du palais, en racontant les menaces furieuses d'Agénor inquiet pour sa fille, le passage à travers la mer Tyrienne du taureau ravisseur, et la nymphe de Phénicie perdue.

Electre à son tour lui adressa ces consolations.

« O mon hôte, abondonnez aux tourbillons du Léthé votre sœur, » votre patrie, votre père ; et couvrez-les d'un éternel silence. Telle » est la vie des hommes ! une peine y succède à une autre peine ; tout » ce qui naît d'une mortelle subit la loi fatale du fuseau des Parques ; » j'en suis la preuve, moi qui suis reine en ce moment, et qui ai jadis » été l'une de ces Pléiades dont la même mère, invoquant sept fois le

En résumé, l'étymologie du mot *Nil* n'a pas été jusqu'ici mieux résolue que le problème de ses sources, et néanmoins on a eu recours à bien des idiomes pour éclaircir ce point toujours obscur : Tantôt à l'arabe, et à *Nahal* ou *Nahr*, qui passerait ainsi de la vallée de l'Égypte au fleuve dont le cours l'enrichit ; tantôt au sanscrit, pour en tirer l'adjectif *Nélas*, bleuâtre, nuance habituelle de ses eaux, comme les Cyanées prenaient leur nom de l'azur lointain de leurs rochers, Leucade de son blanc promontoire, et la mer-rouge du corail ou des fucus de son lit. Il n'y a certes rien d'étrange à l'étymologie que Nonnos à son tour met en avant par la bouche de Cadmus ; j'avoue même que cette origine du mot Nil me semble plus naturelle que toutes les autres. Serait-ce donc parce qu'elle vient de ma langue favorite, le grec ?

Digitized by Google

» secours d'Ilithyie, n'a vu sortir que sept filles de son sein douloureux; oui, j'en suis la preuve, moi qui demeure si loin de la maison paternelle, moi qui ne vis jamais auprès de moi aucune de mes sœurs, ni Stéropé, ni Mala, ni Céléno, moi qui n'ai jamais pu faire sourire dans mes deux bras et serrer sur mon cœur Lacédémon, le fils de ma sœur Taygète; enfin, moi à qui il est refusé d'entrevoir la maison d'Alcyone, ou même d'entendre la voix et la douce conversation de Mérope. Ah! ce que je regrette plus encore, c'est Dardanus mon fils, abandonnant sa patrie, lorsque le premier duvet fleurissait sur son menton, pour passer dans les plaines de l'Ida, sacrifier les prémices de sa chevelure au Simoïs phrygien, et boire les eaux étrangères du fleuve de Thymbrée. De son côté, mon père Atlas dans sa vieillesse, et sous la ceinture des sept zones, courbe encore au fond de la Libye ses épaules meurtries sous le fardeau du ciel; et cependant, après tant de maux, je nourris toujours l'espérance consolatrice de voir s'accomplir pour mes sœurs et pour moi les promesses de Jupiter; d'échanger le séjour de la terre contre le séjour de la sphère atlantique, et de briller encore, septième étoile, au sein des astres.

» Calmez donc aussi vos chagrins. Si dans le cours de votre vie errante, dans les orages de la fortune, la Parque invincible vous a réservé jusqu'ici un fil malheureux, supportez courageusement, dans votre exil, les lois d'une indomptable nécessité; et que l'espoir et le pressentiment de l'avenir dominent vos craintes. Puisque Io est la source primitive de votre race, puisque Libye vous a transmis le sang de Neptune, établissez-vous, comme Dardanus, sur un sol étranger; habitez, comme votre père Agénor, une ville hospitalière; imitez aussi Danaos, le frère de votre père. Eh quoi! un autre descendant de la divine Io, un autre rejeton céleste, Byzas, a transporté également au loin sa maison et le nom qu'il tient de Jupiter; n'a-t-il pas, après avoir bu les ondes des sept bouches du Nil, le fleuve né de lui-même, établi sa demeure dans une contrée voisine, là ou près de la pointe du Bosphore, roulent les flots traversés par la génisse d'Inachus? C'est là qu'il courba l'encolure inflexible d'un taureau furieux, et tous les peuples d'alentour reçurent de lui la lumière[1]. »

[1] *Byzas* —Byzas était fils de Neptune et de Céroesse, fille de Jupiter et d'Io. De là vient la consanguinité avec Cadmus, et l'à-propos de l'exemple qu'Electre met sous les yeux de son hôte pour le déterminer à s'établir hors de son pays. Roi de Thrace, de Mégare, ou simplement chef de la flotte des Mégariens, car on varie sur le titre, Byzas n'en est pas moins incontestablement le créateur de Byzance et le prédécesseur de Constantin. Claudien les rapproche dans ses invectives contre Eutrope. (Claud., *in Eutr*, l. II, v. 81.)

Quod tertius urbis
Conditor : hoc Byzas Constantinusque videbunt.

Digitized by Google

Ainsi disait la reine pour calmer les soucis du fils d'Agénor. Cependant le père des dieux envoie le fils de Maïa, messager aux ailes rapides, dans le palais d'Électre; il veut y ménager l'union de Cadmus et d'Harmonie, vierge exilée du ciel, que Vénus avait eue en secret des amours furtifs de Mars, et qu'elle n'avait pas osé élever auprès d'elle dans la crainte d'en révéler le mystère. Sa mère l'avait portée aussitôt à travers les airs sur son sein et couchée dans ses bras vers le palais nourricier d'Electre; d'Electre dont les Heures de l'enfantement venaient d'amener la maternité, et dont les mamelles regorgeaient de la blanche rosée du lait le plus abondant. La reine recueillit l'enfant illégitime, associa la fille qui venait de naître à son fils Hémathion du même âge; et leur donnant le même sein, les porta l'un et l'autre sur ses bras complaisants avec une même sollicitude.

Comme, au fond d'un bois sauvage, une lionne velue tend ses deux mamelles a ses deux jumeaux, partage son lait entre eux, lèche leur peau qu'aucun poil ne recouvre encore, et fait croître d'un soin égal son égale progéniture; ainsi Electre, unissant dans son affection ce couple de nouveaux-nés, leur prodiguait un aliment tout pareil. Tantôt plaçant son fils d'un côté, et de l'autre la faible enfant, sous la rosée bienfaisante de ses mamelles, elle les entourait tous les deux de ses bras et de ses caresses; tantôt, écartant un de ses genoux loin de l'autre, et élargissant et creusant les replis de sa robe, elle y étendait ensemble son fils et la jeune fille; puis elle chantait la chanson qui invite les enfants au sommeil, et les endormait avec tout l'art des nourrices; alors, elle glissait, pour les appuyer, son coude sous leur tête, et leur faisait un lit de ses genoux; enfin, agitant, sur les deux fronts qu'elle voulait rafraîchir, les bouts de son manteau, elle combattait l'ardeur du jour par l'haleine imitatrice d'un zéphyre improvisé.

Pendant que Cadmus était encore assis auprès de la prudente reine Mercure, trompant le gardien des portes par une marche dérobée, avait pénétré dans le palais, sans être ni vu ni entendu, sous la forme d'un jeune homme. Autour de son visage coloré, ses cheveux découverts tombent en boucles épaisses. L'extrémité de ses joues se couronne d'un duvet tout nouveau, et un léger demi-cercle de poils récents dore les deux côtés de ses lèvres. Il porte la baguette accoutu-

Nonnos, parmi les diverses étymologies du Bosphore, a choisi la légende fabuleuse qui veut qu'Io, poursuivie par la colère de Junon, ait traversé le détroit de Thrace, entre Byzance et Chalcédoine, pour obéir aux oracles, et laissé son nom de Génisse, *Damalis*, à la pointe asiatique de Scutari. C'est là que j'ai tant et si inutilement cherché la colonne de marbre blanc qui supportait la statue de la Génisse et son inscription grecque. Je n'y ai jamais trouvé que quelques piliers d'un bois turc indiquant aux navigateurs de la Propontide le point où il faut cesser de longer la rive pour affronter les courants du Bosphore, et porter droit sur Constantinople.

Digitized by Google

mée comme un héraut d'armes; et une nue, le couvrant de la tête aux pieds, le rend invisible. Il arriva quand finissait le somptueux festin, et ne fut aperçu ni d'Hémathion ni de son convive Cadmus, ni de la foule des serviteurs, pas même d'Harmonie. Il se montra adroitement aux yeux seuls de la divine Electre, et la conduisant dans le fond du palais, il lui fit entendre tout à coup une voix humaine et ces paroles :

« O sœur de ma mère, épouse de Jupiter, salut à vous, la plus heu-
» reuse jusqu'ici de toutes les femmes, puisque le fils de Saturne ré-
» serve à votre race l'empire du monde, et doit lui soumettre toutes
» les villes de l'univers, pour gage de son amour. Un jour, avec ma
» mère Maïa, vous resplendirez dans le ciel parmi les sept étoiles
» compagnes du Soleil, et vous vous lèverez en face de la Lune.
» Tendre mère, je suis votre neveu Mercure, le messager ailé des
» dieux. C'est votre époux le maître de l'Olympe, Jupiter hospitalier,
» qui m'envoie vers vous, en vertu de votre hôte divin. Croyez vous-
» même à votre Jupiter. Laissez votre fille Harmonie accompagner
» Cadmus, qui est de son âge, bien que cette union soit dépourvue
» de présents; vous plairez ainsi au fils de Saturne et à tous les dieux
» immortels; car votre hôte, par ses chants, les a tous sauvés au mi-
» lieu de leurs épreuves. C'est lui qui a servi d'auxiliaire à votre
» époux dans ses combats. C'est lui qui a fait luire pour l'Olympe le
» jour de la liberté. Ne vous laissez pas toucher des pleurs ou des re-
» grets de votre fille; donnez-la pour épouse à Cadmus, le vainqueur
» du mal, et obéissez à la fois à Jupiter, à Mars et à Cythérée. »

LE COMTE DE MARCELLUS.

Digitized by Google

VOYAGES

AMBASSADE EN PERSE

VI *

Lorsque j'arrivai à Ispahan, je trouvai le Roi établi dans un très petit palais bâti sur les bords du Zenderoud, résidence de peu d'étendue, d'une simplicité peut-être trop grande, mais qui lui offrait l'avantage d'être entourée de ses soldats, campés sur les rives du fleuve. Nous suivîmes, pour nous y rendre, quelques rues tortueuses, au bout desquelles nous nous trouvâmes à l'entrée du pont que nous avions naguère passé, et bientôt nous entrâmes dans le camp royal au milieu des troupes régulières qui nous rendirent, sur notre passage, les honneurs militaires. En attendant que le prince pût nous recevoir, on nous fit descendre de cheval à la porte d'un petit palais soutenu par des colonnades légères, incrustées de glaces et de peintures de nuances très vives : on le nomme le palais des *Mille Colonnes*. Là, nous trouvâmes le grand-maître des cérémonies et plusieurs officiers du palais, qui nous offrirent du thé, le calion obligé, et nous firent, comme de coutume, les compliments les plus empressés sur notre arrivée et sur l'amour que les Persans professaient pour les Français, etc. Nous passâmes ainsi près d'une heure, jouissant d'une température fort agréable et d'une vue ravissante sur le Zenderoud, dont les eaux encore abondantes réfléchissaient les palais et les minarets qui s'élèvent sur la rive opposée. Le pont de Djoulfa et celui de Chiraz formaient l'horizon de ce paysage vraiment pittoresque. On vint enfin nous chercher de la part du Roi, et le grand-maître des cérémonies se mit à notre tête pour nous conduire chez son maître. Nous défilâmes ainsi au milieu d'une haie de soldats, qui s'étendait jusqu'au seuil sacré de l'appartement

* Voir tome XII, pages 385, 511; tome XIII, pages 361 et 570; tome XVII, page 478.

Digitized by Google

impérial. Après avoir traversé une espèce de corridor noir et qui avait l'air de conduire en tout autre lieu qu'à une demeure royale, nous entrâmes dans un jardin planté de hauts platanes, de fleurs de toutes espèces, sur un des côtés duquel s'élevait le palais en bois peint du roi Mohamed. Dès que nous fûmes en vue de l'intérieur des appartements, nous ne quittâmes, suivant l'étiquette nouvelle, que nos galoches, et nous entrâmes dans une assez grande pièce au fond de laquelle s'élevait une estrade en bois peint, sur laquelle nous vîmes le Châch assis dans un large fauteuil. Il n'y avait dans cette pièce aucun autre siége qu'une chaise qu'on avait placée à l'endroit où je devais me tenir. Toutes les personnes qui m'accompagnaient et trois princes de la famille royale, seuls spectateurs de cette audience, restèrent debout.

Dès que je fus près de l'estrade où se trouvait le Roi, je fis lire, par mon premier interprète, le discours que je voulais lui adresser, et le Châch me répondit lui-même quelques paroles pleines de bienveillance pour le souverain et la nation illustres que je représentais. Au moment où je lui remis mes lettres de créance, il me dit qu'il espérait que je le verrais souvent et qu'il désirait que je vinsse le visiter sans cérémonie, toutes les fois que je le voudrais. Il s'informa avec intérêt de toutes les personnes qui m'accompagnaient, et il nous congédia enfin en me faisant promettre de revenir très incessamment.

Le costume qu'il portait était resplendissant quoique peu gracieux; il avait le bonnet persan en peaux d'agneaux de Bokhara, avec une aigrette de diamants éblouissants, au milieu de laquelle brillait la fameuse *Montagne de Lumière*; des colliers de perles énormes, des améthystes et des émeraudes, mêlées de turquoises d'une grosseur prodigieuse, couvraient sa poitrine et sa ceinture, et laissaient apercevoir à peine la redingote de drap écarlate dont il a adopté l'usage, au lieu de la robe persane; un sabre, dont la poignée et la monture se cachaient, à la lettre, sous des blocs de pierres précieuses, pendait à ses côtés; à cause ou malgré cet acoutrement, le visage de Mohamed-Châch nous parut agréable et gracieux; cependant, ses yeux noirs, son teint un peu trop coloré et sa barbe d'ébène, lui donnent, au premier abord, un air dur et sévère, que sa bienveillance naturelle adoucit bientôt. Bien différent de son grand-père, Feth-Ali-Châch, il ne laisse pas croître démesurément sa barbe, et la porte courte à la façon de la tribu des Kadjars; sa taille est petite et un peu trop forte, ses mains blanches et effilées; en somme, nous rapportâmes de notre audience une impression bien plus favorable de ce chef de l'Empire Persan que celle que nous avions eue de son frère, le gouverneur de Tauris. Nous avions trouvé que ce dernier avait cherché à nous donner une haute idée de son importance par son air de morgue et de sévérité, tandis que le Roi, au contraire, voulait nous montrer ses bonnes dispositions à notre égard par un accueil plein de cordialité.

Digitized by Google

Mais, si nous fûmes enchantés de la manière toute gracieuse dont nous étions reçus par la cour de Perse, nous ne fûmes nullement frappés de cet air de grandeur et de richesse que nous comptions y trouver d'après les récits des voyageurs qui nous avaient précédés. Le temps est bien éloigné où l'on ne parvenait auprès du prince, ou même de ses ministres, qu'avec les plus grandes difficultés et d'humiliantes formalités; toutes les fois que je voulus voir le Roi, je n'eus qu'à me rendre à son palais, et j'en fus toujours reçu avec le plus grand empressement et avec une simplicité qui me rappelait les usages plus faciles de l'Europe; et, il faut le dire en toute sincérité, Mohamed-Châch ne pouvait que gagner à être connu plus particulièrement. La seconde fois que je me rendis auprès de lui, toute étiquette avait été mise de côté, et il me reçut seul dans un cabinet touchant à la salle où j'avais eu ma première audience; il était assis par terre, les jambes croisées à la mode du pays, écrivant sur ses genoux; à côté de lui, à la portée de ses mains, étaient ses pistolets et son sabre, amis fidèles qui ne le quittaient jamais. Dans un pays comme le sien, où peu de souverains sont morts de leur mort naturelle, il n'est pas étonnant qu'il n'oubliât pas ces précautions nécessaires. Mohamed-Châch me parla beaucoup de sa reconnaissance pour le Roi, de la France qu'il aimait, de Napoléon dont la renommée est plus grande encore parmi ces peuples où le sabre est un dieu. Il me témoigna le désir qu'il avait de nouer les relations les plus intimes avec la France, de tirer d'elle des instructeurs pour ses troupes, et de s'y créer des débouchés pour son commerce, etc. Il montra avec complaisance tous les présents que le Roi lui avait envoyés, et dont il s'était entouré comme un enfant de ses jouets. Autour de lui étaient rangés, dans un pêle-mêle pittoresque, les services de porcelaine de Sèvres, les bronzes, les pendules, les armes magnifiques, et cent autres choses que je lui avais portées de la part du Roi. C'est au milieu de cet étalage, qui donnait, je dois l'avouer, un singulier aspect à ce cabinet royal, que je discourais, assis sur une chaise apportée à cet effet, avec ce descendant modeste des terribles souverains des temps passés.

Toutes les fois que j'avais l'honneur de voir Mohamed-Châch, il prenait surtout à tâche de me persuader des avantages réciproques d'une union intime et durable entre les deux pays. N'est-ce donc pas une chose faite pour flatter notre amour-propre national que cette renommée universelle qui accompagne le nom de la France dans des régions où elle n'entretient pourtant aucun rapport direct ? N'est-ce pas le plus bel éloge qu'on puisse faire d'un peuple que cette influence morale qu'il exerce sur les nations les plus éloignées ? Pour ma part, je ne pouvais m'empêcher de m'enorgueillir en pensant que notre nom était ainsi respecté dans une contrée presqu'inconnue pour nous,

Digitized by Google

malgré les suggestions de nos deux puissantes rivales qui la pressent de tout leur poids, et qui (soit dit sans les blesser) ne nous dépeignent pas toujours sous les couleurs les plus favorables.

Je ne crois pas que je me laisse entraîner par mon penchant et ma sympathie pour Mohamed-Châch, en disant que ce prince serait appelé à faire d'excellentes choses dans son pays s'il s'était trouvé dans de meilleures circonstances et entouré de ministres plus habiles. Appelé à monter sur un trône chancelant et incessamment tiraillé par l'Angleterre et la Russie, le Châch actuel n'a dû son élévation qu'à la protection de ces deux puissantes nations qui, pour la première fois, s'étaient entendues au sujet de la Perse. Après avoir ainsi aisément vaincu les rivaux qui lui disputaient son trône, il s'y est assis sans guide, sans conseil désintéressé, et qui pis est, sans argent. Le luxe effréné de Feth-Aly-Châch et surtout ses guerres ruineuses contre la Russie avaient mis la Perse dans un tel état de délabrement et de misère qu'aujourd'hui encore elle doit à cette puissance une partie des indemnités de guerre qui lui furent imposées par le traité de Tourkmanchaï. C'est même là un des moyens qu'emploie le gouvernement impérial pour lui infliger sa volonté, en le menaçant sans cesse d'exiger le remboursement de sa dette, tandis que, d'un autre côté, il échelonne à volonté ses troupes jusqu'à trois journées de marche de Tauris. Aussi, à bien dire, la Perse est aujourd'hui puissance tributaire du Czar, tandis que les Anglais semblent se borner à ne la considérer désormais que comme terrain neutre entre eux et leur formidable rivale. Entre ces deux forces irrésistibles, que peut faire le souverain d'un peuple dégénéré, ruiné, incapable de toute administration régulière, et pour qui l'insubordination semble le premier de tous les besoins? — Se soumettre, patienter et obéir au plus fort[1].

Aussi, telle était, bon gré mal gré, la politique du gouvernement persan. En dépit de ses velléités d'indépendance et éclairé par les tentatives malheureuses d'Abbas-Mirza, il fallait bien qu'il se soumît aux nécessités de sa position. Le grand-vizir du Châch était merveilleusement choisi pour servir cette politique obligée. Hadji-Mirza-Agaci était un vieillard qui résumait en sa personne toute la puissance de la Perse et toute l'impuissance de son gouvernement. La confiance de son maître en lui était illimitée et datait des premières années de son enfance. A cette époque, ce personnage n'était que l'instituteur des enfants d'Abbas-Mirza, fils aîné de Feth-Ali-Châch. On raconte que, pour gagner la faveur de ses augustes élèves, il confiait à chacun d'eux en particulier qu'il avait tiré son horoscope et qu'il

[1] Il ne faut pas oublier que ces réflexions m'étaient inspirées par l'état de la Perse il y a quinze ans

Digitized by Google

serait un jour roi de Perse. Le jeune Mohamed, comme ses frères, accueillit cette assurance avec joie, et lorsqu'il succéda à son grand-père, il n'oublia pas son ancien précepteur et l'augure brillant qu'il avait tiré de sa destinée. Mirza-Agaci avait, pendant ce temps, fait le pèlerinage de la Mecque et en avait rapporté le titre sacré de Hadji, ce qui avait augmenté son crédit sur l'esprit de son ancien élève. Mais la place de grand-vizir n'était point vacante et elle était occupée par un homme de caractère et de talent. Mohamed-Châch, poussé par des conseillers impatients, fit, un *beau jour*, étrangler son premier ministre et le remplaça par le nouveau pèlerin de la Mecque. Depuis lors Hadji-Mirza-Agaci gouverna la Perse, sous le nom de son élève, sans partage et sans contrôle. Rien ne se fit que par sa seule volonté et, malheureusement pour son pays, il lui passait souvent dans la tête de singulières idées.

Entré bien tard dans les affaires, ce vieillard, malgré un esprit incontestable, ne connaissait pas les éléments de la plus simple administration. Son énergie consistait en un langage d'une intempérance extrême, et sa bonne foi était fort contestée. On le disait dévoué à la Russie, où il avait la plus grande partie de sa famille, établie à Nachivan. Lorsque j'allais le voir, je le trouvais assis dans une chambre dont la malpropreté était repoussante et où il recevait tout le monde. Les fenêtres sans vitres de cette pièce donnaient sur le jardin du Roi, de manière que tout ce qui s'y disait était entendu de chacun. Rien n'était curieux comme d'écouter cet homme si puissant étalant ses vues et ses projets avec l'aplomb le plus merveilleux. Un jour il me disait, dans sa colère contre les exigences de l'Angleterre. qu'il allait envoyer une armée à Calcutta, s'emparer de la reine Victoria, et qu'il la ferait livrer, sur la place publique, à la brutalité de ses soldats, et un autre jour, c'était ses flottes imaginaires qui devaient détruire le commerce anglais. Enfin, cette imagination déréglée se livrait à des excentricités que nulle raison humaine ne pouvait éclairer.

Du reste, je dois dire que Hadji-Mirza-Agaci passait, en Perse, pour avoir beaucoup d'esprit naturel et n'être point méchant. Ses manières étaient d'une excessive politesse et il me répéta vingt fois : « Qu'il mettait son œil sous mon pied; qu'il rachèterait mon âme avec son âme; que la France et la Perse étaient comme les deux doigts de la main, etc. » La position officielle que j'occupais alors me fait une loi de ne pas entrer dans le détail des conversations que j'eus avec ce ministre. Quoiqu'à mon avis la France n'ait rien à demander ni à attendre de la Perse, il y a des convenances qu'il faut savoir respecter.

D'après les détails que je viens de donner, il est inutile que je dise qu'elle est la nature de relations qu'il était, suivant moi, désirable de voir établies entre les deux pays. Je laisse à chacun le soin de se for-

Digitized by Google

muler une opinion sur ce grave sujet que j'ai cherché, en toute conscience, à étudier avec impartialité. D'autres avant moi ont été chargés de missions analogues à celle que je remplissais. Mais il ne semble pas que ces diverses tentatives aient eu des conséquences durables. Sans parler de la mission problématique de Mehemet-Mirza-Bey, qui passe encore aujourd'hui, dans beaucoup d'esprits sérieux, pour une mystification, après plus de cent cinquante ans de controverse, nous voyons que Napoléon lui-même échoua dans ses essais de rapprochement avec la Perse. Lorsqu'il rêva la conquête de l'Inde à travers l'Asie et qu'il sentit la nécessité de s'assurer des alliances sur la longue route qu'il devait parcourir, il songea tout naturellement à la Perse, où il envoya d'Égypte un agent, M. Fortier. Cette mission s'évanouit dans les grands événements de cette époque. Mais, en 1804, Feth-Ali-Châch, de son propre mouvement, réclama l'aide de la France auprès du général Brune, qui était alors notre représentant à Constantinople. De plus grands intérêts absorbaient en ce moment notre politique, et cette ouverture ne fut point prise en considération.

Plus tard, lorsque nos relations extérieures se compliquèrent d'embarras nouveaux, et tandis que l'Angleterre, persévérant plus que jamais dans son implacable hostilité contre la France, rassemblait avec persévérance les éléments de la coalition qui devait engloutir le conquérant redouté, Napoléon songea de nouveau à la Perse, et y envoya M. Amédée Joubert et le colonel Romieu. A la suite de cette double mission, où périt, comme je l'ai dit plus haut, le colonel Romieu, et qui se termina, pour M. Joubert, par quelques mois de prison dans les cachots du pacha de Bajazid, des officiers instructeurs furent envoyés, sur la demande du gouvernement persan, et un ambassadeur, Asker-Khan, vint jusqu'à Paris porter de nouvelles propositions à la cour des Tuileries.

C'est surtout à cette époque que Napoléon prit au sérieux les avantages présumés d'une alliance intime avec la Perse. En effet, poursuivant toujours son rêve hostile contre la puissance britannique dans l'Inde, il fallait bien se préparer des étapes dans l'Asie centrale. Le général Gardanne fut donc envoyé à Téhéran dans ce but; chacun sait le résultat négatif de cette ambassade. Mais l'on est injuste lorsqu'on reproche à cet envoyé son retour précipité, sans rappel et sans congé. Le vrai coupable était Napoléon lui-même, qui avait perdu, par ses désastres, le prestige qu'il avait exercé jusqu'alors sur ces imaginations enthousiastes.

Quoi qu'il en soit, le général Gardanne, après des oscillations qui suivaient les nouvelles arrivées d'Europe, balloté sans cesse par l'influence progressive des agents anglais et russes, trouva, à la vérité, que sa position n'était plus tenable auprès de la cour de Perse, et il

Digitized by Google

revint en France, devançant ainsi un rappel qui était devenu indispensable. Son retour fut mal accueilli, et il fut envoyé en exil.

Nous avons vu que depuis lors aucune ambassade proprement dite n'avait eu lieu jusqu'à celle dont j'avais été chargé; je devais donc regarder comme un devoir sérieux de m'informer, avec la plus scrupuleuse exactitude, de l'état du pays, des ressources qu'il pouvait encore nous offrir, et de ne laisser dans l'obscurité aucune des parties de ce vaste empire. Pour compléter ce travail, et ne pouvant visiter moi-même les provinces méridionales de la Perse, je me décidai à diriger le retour des deux officiers qui avaient été attachés à ma mission par Chiraz et le golfe Persique, leur donnant rendez-vous à Bagdad. Je dois à l'un d'eux, le vicomte Daru, qui s'est acquitté de cette mission avec le zèle consciencieux que ses amis lui connaissent, les détails suivants que je crois devoir ajouter sommairement à mon récit.

Partis quelques jours avant moi d'Ispahan, les deux voyageurs arrivèrent bientôt à Chiraz, et y furent reçus par le gouverneur, comme devaient l'être des hôtes. Partout sur leur route ils virent ces mêmes plaines nues et arides dont nous venions de parcourir ensemble la première partie. Chiraz n'est plus cette ville magnifique que le poète Hafiz aimait tant à célébrer dans ses chants populaires, et son vin même, cette gloire de ses beaux jours, a bien déchu de son antique renommée; ses bazars, quoiqu'assez fréquentés, n'offrent plus aux yeux des voyageurs que des objets d'une médiocre valeur. On y voit, surtout, des étoffes fabriquées dans le pays, et quelques articles communs des manufactures anglaises; toutefois, comme en fin de compte elle est restée le seul marché des provinces méridionales de la Perse, on y trouve encore ce genre de ressources indispensables pour les besoins des populations des contrées avoisinantes.

Arrivés à Bender-Aboushir, ce port unique de la Perse, nos voyageurs virent une ville en décadence, dont les maisons, jetées çà et là sur un rivage brûlé par un soleil ardent, paraissaient accuser l'oubli complet dans lequel on les laisse se consumer. Deux navires marchands seulement étaient à l'ancre sur cette espèce de mer morte, et quelques bateaux pêcheurs trahissaient seuls le voisinage de l'Inde où la vie de ces contrées s'est réfugiée. Les Persans, habitant un pays où aucun cours d'eau intérieur ne leur a appris les avantages des voies maritimes, et portés, par leur nature, à une indépendance sans frein, professent pour toute mer une profonde horreur, et leurs longues files de chameaux leur paraissent un mode plus sûr, j'allais dire plus prompt, de locomotion. Il n'est donc pas étonnant que le gouvernement Persan abandonne à ses propres efforts un rivage qu'aucune fortification sérieuse ne défend contre les ennemis du

Digitized by Google

dehors. C'est pourtant de ce port que devaient partir les flottes que Hadjy-Mirza-Agaci voulait envoyer bombarder Bombay et Calcutta!

Après des fatigues et des fièvres qui devaient tuer bientôt trois de leurs gens, nos deux voyageurs parvinrent à louer une barque pour les transporter à Bassora. A Karak, où ils durent s'arrêter, ils trouvèrent une garnison anglaise, dont le commandant les reçut avec l'hospitalité si connue des officiers britanniques dans l'Inde. Pendant leur séjour dans cette île, dont les Anglais s'étaient emparés momentanément pour surveiller, sans doute, les flottes persanes, ils purent se convaincre des soins qu'ils prenaient pour s'assurer la domination future de ces mers intérieures. A Bassora, où ils arrivèrent bientôt, ils virent encore les établissements commerciaux et sanitaires de ce peuple prévoyant s'élever sur les rives même des eaux immenses formées par la jonction de l'Euphrate avec le Tigre, se dégorgeant dans le sein de la mer des Indes. Ainsi, sous ces zones torréfiées par un soleil brûlant, mais si merveilleusement situées pour les transactions commerciales, partout où l'on voit un rocher s'élever du sein des flots, ou un fleuve s'absorber dans la mer, on est sûr d'apercevoir le Lion Britannique couché sur la plage, ou le pavillon aux croix diagonales flotter dans les airs.

Un bateau à vapeur anglais qui faisait le service entre Bassora, habité par une population sans importance, que la fièvre décime incessamment, et Bagdad, la cité des Califes, transporta nos voyageurs dans cette dernière ville où je leur avais donné rendez-vous. Mais des retards ordinaires dans un si long voyage ne me permirent pas de les y joindre. Lorsque je m'y rendis, déjà depuis plusieurs jours ils avaient repris leur route vers la France, ignorant le moment de mon arrivée et même si je pourrais exécuter mes projets; car on doit bien comprendre que les moyens de communication sont rares dans ces pays.

Ce bref exposé suffit pour convaincre que partout, au sud comme au nord, l'aspect et l'état de la Perse est le même, et que ces contrées, naguère si florissantes, sont aujourd'hui misérables et dépeuplées. Je reprends maintenant le cours de mon récit, et je ramène le lecteur aux dernières circonstances de mon séjour à Ispahan. La vie que je menais dans cette capitale n'était, il faut l'avouer, rien moins que plaisante. L'étiquette me défendait de sortir sans me faire accompagner d'un grand nombre de domestiques qui se pressaient à la tête de mon cheval pour me faire faire place. Ces hommes couraient devant moi, toujours à pied, coiffés de leur bonnet de fourrure et vêtus de leur longue robe de drap, et paraissaient souvent exténués de fatigue. Cet usage absurde me tenait à la maison, et je regrettais à chaque instant nos coutumes européennes, si commodes et si modestes. Ce n'était que lorsque j'allais faire quelque course dans les environs que

Digitized by Google

mes gens m'accompagnaient à cheval. Cependant, les visites que j'avais à faire aux principaux personnages du pays, et la curiosité que j'éprouvais de parcourir Ispahan, m'entraînèrent quelquefois hors de chez moi. Souvent aussi j'allais au camp, voir le ministre des affaires étrangères du Châch, Mirzà-Ali, jeune homme de dix-neuf ans, parlant un peu le français, et qui alors jouissait de la confiance entière du premier ministre. Mais hélas! la faveur des cours est perfide! J'ai appris que, depuis mon départ de la Perse, le pauvre favori du grand-vizir était tombé en disgrâce pour cause de concussion, et qu'après avoir couru le danger de perdre la tête, il en avait été quitte pour cinq cents coups de bâton sur la plante des pieds et pour la séquestration de tous ses biens. Un témoin oculaire m'a raconté qu'il l'a vu récemment demandant l'aumône dans les rues de Téhéran.

Du reste, ce genre de justice sommaire n'est point très rare en Perse, et je citerai deux traits sur la manière dont on a agi, dans certains cas, à l'égard même des plus grands personnages. On se souvient encore de ce *bel* ambassadeur persan, Hussein-Khan, qui se montra, il y a environ dix-huit ans, si fervent admirateur des danses de l'Opéra et si grand amateur du vin de champagne. Il m'avait précédé de quelques mois dans son pays. Je le trouvai établi à Tauris, où il me donna même, comme on l'a vu plus haut, une fort belle fête. Ses manières polies n'avaient point changé vis à vis de moi, et il semblait aimer à se vanter de l'hospitalité qu'il avait reçue à Paris et des largesses du Roi, dont, au reste, je voyais les preuves éclatantes dans tous les appartements de l'ex-ambassadeur. Mais on racontait de lui qu'il venait de faire mourir dans les tourments les plus affreux un de ses gens qu'il accusait de l'avoir volé. D'après les lois du Prophète, le Roi seul a le droit de vie et de mort sur ses sujets musulmans, et on s'attendait que les envieux des richesses de Hussein-Khan saisiraient cette occasion pour profiter du châtiment qu'ils réclamaient. Lui-même paraissait être fort inquiet de sa position. Il n'osait, à cause de cela, se rendre auprès de son souverain. Les choses en restèrent là pendant quelques semaines, et, à mon arrivée à Ispahan, je trouvai à son égard les dispositions les plus malveillants. Quel ne fut donc pas mon étonnement lorsque, quelque temps après, j'appris qu'il venait d'être nommé général commandant dix mille hommes, c'est-à-dire serdar, et qu'on lui avait accordé plusieurs autres faveurs! Je le vis même arriver triomphant et plus arrogant que jamais, et le Roi le reçut d'une manière fort bienveillante. L'explication de ce changement me fut bientôt donnée. Le retard que Hussein-Khan avait mis à arriver à Ispahan avait été employé à amasser de l'argent, et il avait rassemblé de fortes sommes qu'il avait distribuées aux personnages assez puissants pour le tirer du danger où il se trouvait. Le Châch lui-même

Digitized by Google

avait eu sa part; car tous les superbes présents que Hussein-Khan tenait de la munificence du Roi passèrent dans ses mains. Ce fait que je rapporte ici n'aurait rien de bien extraordinaire si je n'ajoutais ce qui s'est passé depuis mon départ. La faveur dont jouit Hussein-Khan alla toujours en augmentant. Il reçut le portrait du Châch, entouré de diamants, ce qui est la plus haute faveur; enfin, il obtint toutes les grâces possibles. Mais un jour, n'ayant pas fait convenablement manœuvrer une troupe (ce qui n'est pas bien étonnant, soit dit en passant, car il n'avait jamais été que directeur-général des douanes de l'Azerbijan), le Châch entra dans une grande colère contre lui. Il fut dépouillé de tous ses insignes d'honneur; on lui attacha les pieds sur une perche que deux hommes portaient sur leurs épaules, et on lui administra sur place cinq cents coups de bâton sur la plante des pieds! Trois jours après, Hussein-Khan était de nouveau général en chef, et il faisait administrer à son tour des coups à ses amis et à ses ennemis! Pour ceux qui connaissent l'Orient, ce fait n'a rien que de très vraisemblable.

Ce traitement brutal ne paraît pas avoir beaucoup d'inconvénient parmi un peuple dont les instincts cruels se cachent à peine sous des dehors polis et aimables. D'ailleurs, les Persans y sont tellement habitués, qu'ils n'en semblent conserver aucune rancune. Malheureusement, on m'a cité d'eux, pendant mon séjour en Perse, des traits de cruauté réfléchie qui font frémir.

L'espèce de rébellion dans laquelle vivaient les habitants d'Ispahan depuis l'avènement au trône de Méhémet-Châch avait, comme je l'ai dit plus haut, nécessité un déploiement de forces considérables, à la tête desquelles le Roi lui-même s'était placé. Ispahan occupé, il fallut bien faire des exemples de sévérité, et on s'assura de trois cents individus qui passaient pour les plus coupables. Chaque fois que nous entrions dans le camp du Roi, nous apercevions sur notre chemin des cadavres sans tête, qui avaient été placés là pour servir d'exemple, et, ce qui est plus affreux, c'est que l'exécution se faisait avec ces petits couteaux que les Persans portent à leur ceinture, et que ces malheureux avaient été égorgés comme les moutons par les bouchers. Parmi les prisonniers, il y avait le chef d'une espèce d'association de malfaiteurs que l'on appelait, dans le pays, *loutis*, qui s'était livré à Ispahan à toutes sortes de vols et de crimes. Avant de l'exécuter, on lui demanda où il avait caché les richesses qu'on présumait être en sa possession. N'obtenant aucun aveu de sa part, on commença par lui enfoncer des éclats de bois sous les ongles; puis, on lui arracha une à une toutes ses dents et on les lui implanta dans sa tête; ensuite, on le ferra comme une mule. Comme, malgré cet horrible traitement, le misérable ne voulait ni avouer ni mourir, on lui attacha un sac d'orge

Digitized by Google

au cou et on le laissa périr d'inanition, en disant que, puisqu'il était entêté comme une bête de somme, il devait être traité comme telle!

Ces exemples de cruauté sont fréquents en Perse, et l'histoire actuelle de ce pays ressemble beaucoup, en cela, à son histoire ancienne. Les manières pleines de courtoisie et de savoir-vivre qu'on y remarque, dans toutes les classes de la nation, font un contraste frappant avec cette disposition repoussante de leur nature. En effet, il est impossible d'être accueilli avec plus de politesse et de bienveillance que je ne l'ai été, et il n'aurait tenu qu'à moi que je crusse, comme on me le répétait, « que les Persans étaient les Français de l'Orient ». Quoi qu'il en soit de cette ressemblance et de ces sympathies, il n'en est pas moins vrai que, chaque jour, je recevais des marques d'attention flatteuses, non seulement de la part du souverain, mais encore des personnages qui pouvaient, sous quelque prétexte, parvenir jusqu'à moi. Rien ne leur faisait autant de plaisir que lorsque je les invitais à dîner à ma table. Notre manière de servir leur plaisait infiniment. Il était même rare qu'ils s'en allassent bien solides sur leurs jambes; car, malgré la défense du Prophète, les vins et surtout l'eau-de-vie de France avaient pour eux un charme auquel ils ne savaient pas toujours résister. A l'appui de cette observation, je dirai que le jour anniversaire de la Saint-Philippe, je donnai un dîner officiel où assistaient les ambassadeurs accrédités à la cour du Châch, les officiers français instructeurs au service de Perse, le ministre des affaires étrangères et les principaux seigneurs de la cour. Pendant le repas arriva un chef Kadjar, qui vint me complimenter au nom de son maître et qui but, sans hésiter, du champagne comme les autres Persans assis au milieu de nous. La plupart furent rapportés chez eux dans un état de complète ivresse, ce que j'attribuai naturellement à l'enthousiasme avec lequel ils s'unissaient à nos vœux. Cette fête émerveilla les gens du pays, car j'avais fait illuminer le jardin sur lequel donnait mon appartement, et les officiers français chantaient en chœur nos airs nationaux. J'eus, en cette circonstance, l'occasion d'observer que les Persans ne sont point ennemis de nos usages, et que, contrairement aux Turcs, ils ne ressentent point d'antipathie pour les coutumes européennes.

Peu de temps auparavant, le Roi, voulant me donner une marque particulière de sa bienveillance, m'avait lui-même invité, avec les personnes de ma légation, à une fête qu'il donna dans son camp. On nous avait fait préparer une tente sous les fenêtres du palais, et nous eûmes de là une représentation de jeux populaires dans toute leur originalité. D'abord, des lutteurs à moitié nus vinrent combattre, et ils s'animaient tellement qu'on avait toutes les peines du monde à les séparer. Puis, vinrent des jongleurs indiens dont l'habileté dépasse de beaucoup celle de nos saltimbanques. Les uns montaient sur des

Digitized by Google

échelles dont ils se servaient comme d'échasses; les autres vomissaient des flammes après avoir avalé des charbons ardents qu'ils faisaient craquer entre leurs mâchoires. La fête finit par des improvisations qui racontaient probablement les choses les plus grivoises, car le bon peuple riait à gorge déployée. Il est vrai qu'un officier du Roi, placé à ses côtés, lui jetait de temps en temps des poignées d'argent, ce qui ne devait pas peu contribuer à le mettre de bonne humeur. Cette fête en plein air dura deux heures, et nous rentrâmes chez nous peu édifiés sur des plaisirs qui ressemblaient fort à ceux dont on jouit dans nos foires de villages.

Une autre fois le Châch, dans sa gracieuseté, voulut nous donner une fête plus officielle et qui nous fût plus particulièrement destinée. Son ministre des affaires étrangères vint, à cet effet, me trouver et me dit l'intention du Roi. « Mais, ajouta-t-il, comme il veut vous être le plus agréable possible, il vous prie de prêter, ce jour-là, votre argenterie; car, vous savez que nous n'en avons pas dans le pays et que nous nous servons de nos mains pour manger. » Le lendemain, Mirza-Ali revint, et me demanda la table et les chaises portatives que j'avais fait faire pour le voyage; puis le linge, puis enfin toute ma maison. Le dîner devait avoir lieu dans un de ces délicieux kiosques bâtis par Châch-Abbas-le-Grand.

Au moment de partir pour le rendez-vous, nous vîmes arriver mon cuisinier, le désespoir peint sur le visage et son cheval tout couvert d'écume. Il venait m'apprendre que, non seulement il n'avait trouvé rien de préparé dans le palais, mais qu'il n'y avait même aucune provision nécessaire à la confection du dîner. Il était alors revenu en toute hâte à l'ambassade chercher les éléments indispensables à ses opérations culinaires, et il repartit aussitôt. Excepté ce contre-temps, auquel nous étions du reste habitués, et le retard qui s'en suivit, nous fûmes fort satisfaits de la fête.

Le palais et le jardin étaient éclairés magnifiquement, et nous trouvâmes tous les ministres réunis dans des salles éblouissantes de peintures qui nous avaient été préparées. La table était dressée dans une galerie ouverte, qui donnait sur un long bassin illuminé; elle était servie à l'européenne, puisqu'elle avait été apprêtée par mes gens. Comme en Europe, on but force santés à tous les rois intéressés à la circonstance. Le repas fut gai; nous ne pouvions nous rassasier du plaisir d'admirer un pauvre soldat qu'on avait hissé sur une barrique suspendue à une des arcades de la galerie par des fils de fer et qui flottait, agité dans les airs, comme un ballon livré au caprice des vents. Pendant tout le repas, ce malheureux ne cessa de nous déchirer les oreilles avez un fifre dont il tirait des sons à faire grincer les dents. Nous le reconnûmes, le malheureux! c'était celui-là même qui

Digitized by Google

nous avait reçus, trois mois auparavant, sur la frontière de Perse, au son de son infernal instrument. Par un raffinement dont nous ne pûmes apprécier l'à-propos, on avait percé la barrique d'un très petit trou pour en laisser sortir un filet d'eau qui faisait le plus singulier effet, et qui aurait pu choquer les regards de voyageurs moins aguerris que nous. Après le repas, nous passâmes dans la salle où nous nous étions réunis d'abord, et nous y trouvâmes des faiseurs de tours qui témoignèrent d'une adresse surprenante. Entr'autres choses, il était en effet difficile de s'expliquer comment ils pouvaient manger des charbons enflammés, et les vomir ensuite en gerbes étincelantes et continues. Nous eûmes aussi une représentation de danses plus décentes que celles que nous avions déjà vues à Tourkmonchaï. Tous ces plaisirs nous menèrent à une heure très avancée de la nuit, et nous eûmes assez de difficulté à retrouver notre chemin parmi les épaisses ténèbres de la grande avenue des platanes.

Malgré le dépérissement d'Ispahan et la prodigieuse diminution de sa population, il est aisé de lire dans ce qui en reste son importance passée. Toute la plaine dans laquelle elle est bâtie est couverte de ses ruines; car, à mesure qu'elle se dépeuplait, ses habitants s'agglomeraient dans son centre et abandonnaient à une destruction incessante les maisons qu'ils ne pouvaient plus entretenir. Quelques populations des campagnes se sont établies dans ces demeures délaissées et ont enfermé leurs champs dans des murailles jadis couvertes d'émaux et de dorures. Le reste est livré aux chacals et aux perdrix rouges qu'on y voit en grande quantité. Ispahan ne s'est point relevée des désastres qu'elle a éprouvés dans le siècle dernier, lors de la grande invasion des Afghans. Son commerce est à peu près détruit, et ses bazars sont beaucoup moins riches que ceux de Tauris. Sa population est descendue de plus d'un million à soixante mille habitants. L'éloignement continuel du souverain lui a donné le dernier coup, et l'humeur turbulente de ses habitants n'est point faite pour le décider à y rétablir le siége de son empire. Aussi, lors de mon séjour en Perse, y était-il plus en conquérant qu'en souverain légitime. Les soldats s'y livraient à des excès inouïs, et la partie tranquille de la population ne semblait guère avoir gagné à la destruction des *loutis*. C'était, du reste, une chose singulière que l'état dans lequel se trouvait Ispahan depuis plusieurs années. L'autorité du souverain n'y était pour ainsi dire plus que nominale. Les impôts ne s'y payaient plus, et une bande de malfaiteurs, régulièrement organisée, allait même en plein jour piller et égorger les individus qui passaient pour posséder quelques richesses. Le chef de la religion, l'iman Djouma, personnage au moins aussi puissant à Ispahan que le Roi lui-même, en opposition ouverte avec le gouverneur de la ville, soutenait, disait-on, ces malfaiteurs, et

Digitized by Google

comme sa popularité était très grande, il cherchait avec succès à maintenir un état de choses qui lui donnait une autorité à laquelle il n'avait pas de droit. De tout cela, il résultait qu'Ispahan ne reconnaissait en réalité aucun pouvoir, que la vie et les biens des habitants étaient livrés aux caprices d'une troupe de scélérats, et qu'il était, en un mot, urgent de mettre fin à une pareille situation.

Tels étaient les motifs qui décidèrent le Roi à rassembler son armée et à marcher contre la ville rebelle. A force de temps et de soins, il parvint à réunir quatre mille hommes de troupes régulières, dont les uns avaient des fusils sans baïonnettes, et d'autres des baïonnettes sans fusil. Quelques canons en assez bon état appuyaient cette manifestation de forces extraordinaires, et les rebelles virent avec effroi les bonnets à poils des artilleurs et les tambours de l'infanterie, secondés du terrible fifre dont j'ai déjà eu occasion de parler. On pense bien que toute résistance était impossible pour la poignée de brigands qui opprimaient Ispahan. La ville se rendit à discrétion dès l'approche du Roi, et ceux des *loutis* qui n'avaient pu fuir ou plutôt qui ne trouvèrent pas de protecteurs, furent saisis et mis à mort à fur et à mesure qu'un besoin d'exemple se faisait sentir.

C'est dans ces circonstances que j'arrivai à Ispahan, et elles étaient très favorables pour les explorations que j'avais à faire. Je pus, à mon aise, parcourir les environs de la ville sans aucun danger, et toutes les mosquées me furent ouvertes sans difficulté. Les artistes qui m'accompagnaient purent même dessiner les monuments qui restent de l'ancienne splendeur de cette vieille capitale.

Parmi les mosquées, la plus remarquable est, sans contredit, celle de l'Atmeïdan, qui est couverte d'émaux d'un bleu foncé, et dont l'intérieur est parfaitement conservé. Ses deux minarets élégants s'élancent dans les airs comme deux aiguilles gigantesques, et dominent toute la contrée. Son enceinte est un lieu d'asile, et de nombreux derviches peuplent jour et nuit ses parvis sacrés. Mais de ces monuments superbes dont parle Chardin, et qui, suivant lui, embellissaient la place, il ne reste aucun vestige.

On voit aussi à Ispahan quelques charmants palais situés au milieu de jardins délicieux, dont la conservation est telle qu'on pourrait y loger sans aucune réparation. Les peintures y sont encore dans un excellent état, et l'abondance des eaux qu'on y trouve rend ces habitations enchanteresses sous une température aussi brûlante.

Dans le palais qu'occupe aujourd'hui le gouverneur d'Ispahan, il y a une salle entre autres qui réalise les créations les plus féériques des *Mille et une Nuits*. Toute cette pièce est ornée d'arcades legères et brillantes de couleurs les plus vives, qui forment un corridor étroit autour d'une pièce d'eau d'où jaillissent deux jets vigoureux. Aux

Digitized by Google

extrémités de la salle sont des niches assez grandes pour y mettre des coussins et s'y établir à l'aise. Tout cela est décoré de glaces, de cristaux, de dorures et de couleurs éclatantes. Je n'ai jamais rien vu de plus frais, de plus coquet et de plus mystérieux que ce charmant réduit.

Je ne dois pas non plus passer sous silence le Médressé et sa mosquée, double monument encadré d'émaux, de peintures et de massifs d'arbres touffus, situé sur la grande allée des platanes; comme la plupart des palais du Châch, cet édifice est un des plus élégants et des plus curieux d'Ispahan. On y jouit toujours d'une fraîcheur délicieuse, car le jardin est couronné de fort beaux arbres qui s'élèvent sur le bord d'un très large bassin. Cette abondance d'eau qu'on remarque à Ispahan, et qui n'est point due au Zenderoud, explique l'existence de ces magnifiques aqueducs dont toute la plaine est sillonnée.

Quoique Djoulfa, où était située la maison que j'occupais, ne soit, comme je l'ai dit, qu'un faubourg d'Ispahan, sa physionomie est tout autre que celle de la ville. Bâtie sur la rive droite du fleuve, il ne tient à Ispahan que par les deux ponts qui sont jetés sur le Zenderoud dont les eaux rapides, mais peu profondes, sont presque taries pendant l'été. Jadis Djoulfa était exclusivement habité par des chrétiens dont on évaluait le nombre à soixante ou soixante-dix mille. Mais, aujourd'hui, cette population a disparu, et les maisons abandonnées de ce faubourg ont passé dans les mains de familles musulmanes qui sont venues s'y établir de l'autre côté du fleuve. Les capucins français y avaient une église et des vignes dont ils savaient tirer un vin fameux dans le pays : mais leur église a été détruite, et ces bons pères qui avaient eu la gloire de nationaliser les dindons en Perse, ont, malgré cet éminent service, été chassés de cette terre ingrate. Avec eux a disparu même le souvenir de cet inappréciable service. En tous temps et en tous lieux, les bienfaiteurs des peuples ont été leurs premières victimes. Néanmoins, pendant mon séjour, j'obtins du Roi la restitution de ces propriétés, et j'en fis prendre possession aux religieux catholiques que Rome entretient à Djoulfa et qui y possède aussi une église de son rite. Voici la traduction du firman royal qui ordonne cette restitution :

FIRMAN ROYAL ORDONNANT LA RESTITUTION DES PROPRIÉTÉS DES CAPUCINS FRANÇAIS DE DJOULFA.

Comme du temps des anciens Rois, nos prédécesseurs (que Dieu illumine leur tombeau!), l'Eglise française établie à Djoulfa d'Ispahan appartenait aux *Padri* et prêtres catholiques français, et que l'intention du cœur plein de bienveillance du Roi est que tous les hommes qui viennent dans cet empire,

Digitized by Google

destiné à durer éternellement, jouissent de toute sécurité, et adressent des prières pour sa prospérité : et que ces sentiments de Sa Majesté sont encore plus vifs par rapport à la nation française : par ces raisons, dans ce moment où le très noble comte de Sercey, ambassadeur de la cour de France, est arrivé à cette cour dans le but de renouveler les relations d'une vieille amitié, nous avons voulu lui donner une preuve éclatante de nos égards, et nous restituons l'église susdite avec toutes ses attenances aux *Padri* et prêtres français, afin qu'ils y vaquent à leurs prières, conformément au rite de leur religion. Par conséquent, les gouverneurs présents et futurs d'Ispahan auront à abandonner cette église aux prêtres catholiques et ne permettront pas que la nation arménienne s'en empare.

Ispahan, avril 1840.

La question religieuse est de la première importance dans ces pays, et comme la France est regardée comme la protectrice principale des catholiques en Orient, toutes les fois que nos coreligionnaires arrachent quelques faveurs, c'est un triomphe moral qu'elle obtient elle-même. Il ne faut pas croire que la religion catholique soit sans force et sans étendue dans ces régions éloignées. Tout le Kourdistan est rempli d'orthodoxes, et il existe dans telles de ces montagnes des endroits dont nous ignorons même les noms qui sont, néanmoins, peuplés d'habitants qui nous regardent comme leurs frères et leur appui naturel. Bien insensé serait le gouvernement qui abandonnerait cette immense force que nous avons à notre disposition, et qui, à mon avis, est la seule féconde même pour nos intérêts. Cette vérité est, pour moi, si évidente que, dans tout le cours de mon voyage, je ne négligeai aucune des nombreuses occasions que j'ai eues d'attester, par quelque manifestation publique, que la France n'avait pas renoncé au protectorat moral dont elle a joui de tout temps.

Outre le firman dont je viens de parler, je crus devoir profiter des bonnes dispositions que me montrait le Roi pour obtenir un éclatant témoignage de sa sympathie pour la France et en même temps pour servir les intérêts importants de la religion, si étroitement liés avec ceux de la politique. Les catholiques établis en Perse s'étaient trouvés jusqu'ici exposés aux caprices des gouverneurs des provinces, et souvent troublés dans l'exercice de leur culte par la jalousie des sectes rivales, notamment par celle du rite arménien, toutes plus riches que les orthodoxes et protégées par le gouvernement russe. Les catholiques romains, tolérés par les autorités persanes, vivaient, pour ainsi dire, au jour le jour, et n'avaient à implorer aucun titre qui leur fût concédé par le prince. Je fus assez heureux pour obtenir du Châch un firman qui renfermait toutes les garanties désirables et les mettait sur le même pied que les sujets musulmans, ce qui ne s'était pas encore

Digitized by Google

vu. Aussi cette concession du souverain de Perse fit-elle la plus grande sensation, et on la regarda comme ouvrant une ère nouvelle aux chrétiens établis sous la domination persane. Je donnerai aussi la traduction de ce firman qui a certainement une grande importance.

FIRMAN EN FAVEUR DES CATHOLIQUES.

Le sceau impérial porte en arabe: « l'Empire est à Dieu ! » Et en vers persans: « Mahomed-Châch le conquérant prit possession de la couronne et de l'anneau impérial. L'empire et la nation ont repris un nouvel éclat. Les lois et la religion ont été raffermies. »

Lorsque la volonté du souverain unique a, dans sa profonde sagesse, établ la surface de la terre sur une base solide: élevé le firmament des cieux et mis de l'ordre et de l'harmonie entre les nations, dans le but d'assurer le bien-être des hommes et la prospérité des Etats: lorsqu'elle a également, en conciliant sagement des tempéraments et des penchants divers, en formant des liens entre les habitants de l'univers, créé l'union et l'amitié parfaites des grands Empires, la Perse et la France, qui ont été renouvelées et consolidées sur de bases solides. Les rapports nouveaux entre S. M. le Roi des Français et nous, lieutenant de Dieu sur la terre, héritier de la couronne et du trône de Perse, viennent d'être établis par les louables efforts de S. E. le très-noble et très-illustre personnage doué d'intelligence et d'habileté, M. le comte de Sercey, ambassadeur du bel Empire de France.

Pour ces motifs et dans le but d'observer de parfaits égards et de consolider, de plus en plus, les liens d'amitié dont l'édifice ne doit jamais recevoir aucune atteinte, nous avons prêté une oreille attentive aux discours que S. E. l'ambassadeur de France nous a tenus en faveur de ses co-religionnaires, et nous avons voulu remettre en vigueur les dispositions que les Rois nos prédécesseurs, nommément Châch-Abbas, Ghâch-Sefi et Châch sultan Hussein ont accordées aux chrétiens catholiques, tant à Djoulfa d'Ispahan que dans toutes les autres provinces de notre Empire. En conséquence, nous avons fait paraître le présent firman, en vertu duquel tous les catholiques jouiront, dans l'exercice de leurs pratiques religieuses, de la même liberté que nous accordons aux serviteurs de notre cour égale au ciel: qu'en outre, ils auront la liberté de bâtir des églises destinées à leur culte, de les réparer, d'enterrer leurs morts, d'établir des écoles pour l'éducation de leurs enfants, de faire des mariages entr'eux, d'exercer le commerce. Ils possèderont en sécurité leurs biens patrimoniaux et d'acquet, et ils pourront, en tout, suivre les préceptes de leur confession.

Tout individu qui empêcherait le libre exercice de leur culte et leur ferait subir quelque mauvais traitement, sera passible d'un châtiment exemplaire. Nous ordonnons que les beglerbay et gouverneurs, les gardiens des provinces et les administrateurs civils, les grands et nobles seigneurs de nôtre cour bien gardée, qui auront pris connaissance de ce firman, s'y conforment scrupuleu-

Digitized by Google

sement et concourent aussi, par leurs efforts, à consolider les liens d'amitié de ces deux puissants Empires (la Perse et la France) et sachent que leur responsabilité y est attachée.

Ecrit au mois de Safir-le-Victorieux 1256, de l'hégire (avril 1840).

Pour donner un plus grand éclat à cet acte mémorable, je le fis publier solennellement le jour de la Saint-Philippe, au moment où toute la population de Djoulfa se trouvait assemblée dans l'église catholique et célébrait avec nous la fête du Roi des Français. Cette consécration éclatante de notre influence, là où elle se taisait depuis si longtemps, retentit jusqu'aux provinces les plus éloignées de l'Asie. Je me rappellerai toujours, avec un juste orgueil, ce moment où, entouré de toute la colonie française et de ces chrétiens depuis si longtemps exilés et violentés par un fanatisme aveugle, j'entendis proclamer en trois langues que, par déférence pour le souverain que j'avais l'honneur de représenter, les catholiques seraient désormais traités en Perse comme les sujets musulmans de l'Empire. Ce fut un bien beau jour, accueilli avec enthousiasme par ces populations malheureuses et lorsque, plus tard, je traversai les plaines arides de la Mésopotamie et les montagnes neigeuses du Kourdistan, partout sur ma route les populations chrétiennes qui habitent ces contrées vinrent avec leurs évêqnes à ma rencontre et me remercièrent, les larmes aux yeux, de ce que j'avais été assez heureux d'obtenir en leur faveur.

Du reste, je dois dire en toute humilité que si quelque bien a été opéré dans cette circonstance par mon intervention, le mérite doit en être surtout attribué à l'aumônier de l'ambassade, M. l'abbé Scaffi, que j'avais pris chez les Lazaristes à Constantinople, et à M. Eugène Boré, dont le nom s'attache à tout ce qui est généreux et désintéressé en Orient. Grâces à leurs excellents conseils et à la parfaite connaissance qu'ils avaient du pays, j'ai pu ne point m'égarer dans de fausses démarches et demander ce qui était vraiment utile à la cause qu'ils servaient avec tant de zèle. J'ai dit, déjà, que M. Boré avait établi dans plusieurs villes de la Perse des écoles gratuites où il recevait les jeunes enfants, sans distinction de religion et de condition sociale. Ses lettres sur l'Orient ont montré tout ce qu'il a su faire en ce genre. Lorsque je le quittai à Ispahan, les résultats qu'il avait déjà obtenus devaient faire croire à la pleine réussite de ses vues si éminemment charitables.

En donnant cette solennité à l'acte que je viens de rapporter, j'avais en vue d'en faire parvenir la renommée aux populations chrétiennes de toute l'Asie centrale, plus encore que de la faire connaître aux

Digitized by Google

habitants de Djoulfa. Le nombre des catholiques qui résident dans ce faubourg ne monte plus qu'à une centaine d'individus : les Arméniens schismatiques à 1,500. Il y a loin de là aux 70,000 chrétiens qui vivaient sous le règne de Nadir-Châch et qui furent exterminés ou exilés par ce prince sanguinaire. La petite famille de chrétiens qui a subsisté est constamment déchirée par la jalousie des deux sectes opposées. L'archevêque schismatique et le prêtre orthodoxe sont souvent en guerre ouverte, et ces tristes débats compliquent encore la funeste situation où ils sont réduits. Je ne sais si les Lazaristes y ont envoyé les missionnaires qui devaient venir s'établir en Perse après mon départ ; mais il serait à désirer qu'on n'abandonnât pas à elles-mêmes ces populations ignorantes qui ne tiennent au monde civilisé que par l'unique lien d'une croyance commune.

Quoique Djoulfa ait été encore plus maltraité qu'Ispahan dans les malheurs qu'a subis cette capitale, on y trouve néanmoins quelques maisons d'une commode habitation et assez bien décorées. Elles appartenaient dans l'origine, comme je l'ai déjà dit, à des familles de chrétiens ; mais aujourd'hui elles sont la propriété des Musulmans, qui s'en sont emparé par violence ou qui les ont achetées à vil prix. Celle qui m'avait été consacrée était d'une propreté extrême. Elle avait un jardin planté d'assez beaux arbres. Plusieurs autres maisons avaient aussi été préparées pour loger les personnes attachées à l'ambassade. Notre établissement était donc aussi confortable qu'il pouvait l'être dans un pays où l'on ignore toutes les recherches de notre civilisation. Un de ses plus grands avantages, que pour ma part j'appréciais beaucoup, c'était le voisinage de la campagne et du Zenderoud, dont les rives sont couvertes d'arbres et de vergers touffus. Comme les rues de Djoulfa, quoique très étroites, sont pour la plupart plantées d'arbres qu'arrose un ruisseau d'eau vive, il était facile de parvenir jusque sur les bords de la rivière sans trop souffrir de la chaleur excessive d'un ciel toujours bleu. Souvent je faisais cette promenade, et lorsque le soleil se cachait, vers le soir, derrière les hautes montagnes de l'horizon, je parcourais la plaine nue et grandiose qui entoure Ispahan. On n'y voit quelques arbres que sur les bords même du Zenderoud. Le reste du pays est couvert de cimetières et de ruines hérissées de ces tours en briques où des nuées innombrables de pigeons viennent s'abriter et multiplier à l'infini. De loin, ces tours donnent à Ispahan l'aspect d'une ville fortifiée avec soin ; mais dès qu'on en approche, on aperçoit qu'elles n'ont été construites que dans le but de se procurer un fumier fécond pour la culture des melons, dont les habitants font leurs délices.

A une demi-heure de chemin de la ville, sur le flanc d'une montagne à pic, qui s'étend au midi sur tout un côté d'Ispahan, on voit

Digitized by Google

une espèce de ruine incrustée parmi les rochers, et qui a été jadis une maison de repos des Rois de Perse. De ce point élevé, la vue s'étend sur une chaîne de montagnes en forme de fer à cheval, au milieu de laquelle s'élève Ispahan. Cette vue est admirable et donne une idée de ce qu'a été autrefois cette gigantesque cité.

Un peu plus vers l'est, dans un des nombreux villages qui se sont blottis, pour ainsi dire, dans les ruines d'Ispahan, on me mena voir une des curiosités du pays, qui, je l'avoue, me sembla d'un bien mince intérêt. C'est une mosquée dont les deux minarets sont bâtis de telle sorte qu'une personne montée sur un des balcons qui les couronnent peut, en le secouant fortement, ébranler les deux édicules jusqu'à leur base. Cette oscillation me parut une chose fort peu rassurante pour les spectateurs du phénomène.

A quelque distance de cette mosquée se dresse un monticule en forme de cône tronqué, au sommet duquel on remarque quelques débris d'un temple des anciens Guèbres. Ce monument consiste en quelques murailles épaisses formant plusieurs chambres; mais on n'y voit rien qui puisse mettre sur la trace des cérémonies qui y furent célébrées. Depuis la conquête de la Perse par les Musulmans, cette secte religieuse a été complétement détruite, et on assure qu'il ne se trouve encore d'adorateurs du feu que dans la ville de Yedz, où ils se livrent en secret au culte de leurs pères. La proximité de cette ville avec l'Inde, où la plus grande tolérance existe, explique cette exception en leur faveur. Cependant, j'ai vu quelques Guèbres qui ne se sont pas refusés à donner quelques renseignements sur l'état actuel de leur religion. Leur méfiance et leur crainte du fanatisme musulman ne vont pas jusqu'à se taire vis à vis des chrétiens, dont ils connaissent l'esprit tolérant.

Cependant, l'époque où je devais quitter Ispahan s'avançait à grands pas. Le Roi lui-même, après avoir châtié son ancienne capitale et cru régler ses intérêts à venir, devait reprendre la route de Téhéran, tandis que, de mon côté, je me dirigerais vers les montagnes du Kourdistan pour revenir en France par Bagdad et la Mésopotamie. La saison était déjà fort avancée, et j'espérais pourtant pouvoir traverser le grand désert qui se trouve entre Bagdad et Damas, avant que la chaleur fût assez forte pour tarir les puits échelonnés de loin en loin sur cette route. Tous les renseignements que j'avais pris s'accordaient à me montrer cette direction comme pleine de dangers et de difficultés. Le Roi lui-même fit tous ses efforts pour me convaincre de la témérité de mon projet et m'engagea fortement à prendre la route de l'Arménie et de la Russie. Mais je ne pus me décider à revenir par le même chemin, que je connaissais en partie, et je persévérai dans ma résolution de visiter une portion de l'Arabie. Puisque des caravanes de

Digitized by Google

marchands arrivaient continuellement de Bagdad, je ne pouvais croire que, disposant comme je le faisais de plus grands moyens qu'elles, je ne pusse à mon tour accomplir heureusement le même voyage. Seulement, je cherchai à former la caravane la moins nombreuse possible, et je ne me fis accompagner que des personnes dont le concours m'était le plus strictement nécessaire. Je trouvai juste de ne point faire partager inutilement des dangers dont on exagérait beaucoup la gravité, mais qui n'en devaient pas moins être réels. Je n'emmenai avec moi, dans cette partie du voyage, qu'un des secrétaires, le premier interprète, l'aumônier et le médecin de l'ambassade, l'habile docteur Lachèze, qui, pendant ce voyage, nous rendit les plus grands services. Les autres personnes composant l'ambassade prirent successivement la route du nord, de l'Arménie et de la Géorgie, et je quittai moi-même Ispahan, le premier jour du mois de juin 1840, me félicitant de pouvoir donner à tous mes compagnons de voyage un rendez-vous prochain au milieu de nos parents et de nos amis!

La veille de mon départ, le Châch jugea à propos de me montrer sa bienveillance en m'envoyant son portrait orné de diamants, récent usage emprunté à la Russie; et, en même temps, l'ordre du Lion et du Soleil à toutes les personnes composant l'ambassade. On m'apporta, en grande solennité, dans un plateau d'argent, cette marque suprême d'honneur en me faisant bien remarquer que c'était la plus grande faveur que le prince pût accorder, et qui donnait lieu, en Perse, à de précieuses immunités, consacrées de plus par un firman qui m'élevait au titre glorieux de *grand-khan*. Ce dernier don, surtout, m'enorgueillit infiniment; car, collègue désormais de Tamerlan et de Gengiskhan, je voyais mon nom uni à ceux de ces grands dévastateurs du monde!

Quoi qu'il en soit, fidèle au plan que je me suis tracé de transcrire le plus de pièces officielles possible, je donnerai ici la traduction de ces deux curieux documents :

FIRMAN ACCORDANT LE PORTRAIT DU CHACH.

L'ordre impérial est comme il suit :

Puisqu'en vertu du monarque sans égal et sans pareil, le vizir du Divan de la destinée a tracé l'incomparable diplôme de notre souveraineté et du gouvernement de l'univers avec l'écriture de l'assistance divine, et apposé le chiffre de l'éternelle durée : puisque en élevant la figure brillante comme le soleil de notre personne, revêtue du pouvoir discrétionnaire pour la direction des affaires de l'Empire, il a illuminé l'immense étendue des provinces de la royauté par les étincelles jaillissantes de notre auguste personne en apposant

Digitized by Google

le cachet éclatant de la reconnaissance de nos droits et confié le prix incomparable de la victoire au brillant damas de l'épée de la puissance perpétuelle : Nos regards clairvoyants comme le soleil cherchent à témoigner aux grands de tous les empires et aux chefs de toutes les nations qui ont des rapports avec cette puissance marquée au coin de l'éternelle durée, toutes les preuves de la bienveillance royale, suivant leurs bons procédés. Entre ces grands, le très noble, le très illustre personnage, plein de vigueur et d'énergie, crême des grands émirs, colonne des magnats illustres, le comte de Sercey, ambassadeur plénipotentiaire du bel empire de France, qui est venu à cette cour sublime, dans le but de renouveler la vieille alliance et de consolider les fondements de la ferme amitié et qui, par ses louables efforts, a augmenté les rapports d'union des deux puissances, s'est concilié notre satisfaction, nous a paru digne d'être distingué d'une manière toute particulière. Par conséquent, dans cette année sidjkan-il (année solaire turque) d'heureux auspice, nous avons voulu le distinguer entre tous, en lui accordant l'image de notre figure resplendissante comme le soleil, et l'élever et l'honorer particulièrement par ce don de grande valeur et ce présent brillant qui est une des faveurs toutes spéciales, afin que ledit personnage, y trouvant un sujet de gloire et de considération dans le cercle des grands des deux Empires et des chefs des deux puissances, cherche avec empressement et la joie au cœur à servir constamment les deux pays, et mettant au grand jour les plus beaux sentiments de sympathie et la connaissance exacte des affaires encore plus que par le passé, se concilie les faveurs des deux puissances.

Notre ordre est que les hauts et très élevés en rang, dévoués à nous et approchant de notre personne sacrée, mostoufis (ministres) de notre auguste Divan, enregistrent le présent firman dans le grand-livre de l'Empire et sachent que leur responsabilité y est attachée.

Donné au mois de Safir-le-Victorieux (courant d'avril 1840) 1226 de l'hégire.

Voici la traduction de l'autre pièce :

FIRMAN ACCORDANT LE TITRE DE KHAN.

L'ordre impérial est comme il suit :

Son Excellence le très illustre, le très noble personnage, doué de vigueur et d'énergie, colonne des grands, crême des émirs illustres, M. le comte de Sercey, envoyé extraordinaire et plénipotentiaire de l'empire de France, qui, animé de sentiments d'un dévouement parfait pour les deux Empires, est venu jusqu'aux provinces de ce royaume, portant tous les caractères de l'éternelle durée et contribuant à l'aide de la saine raison à consolider la vieille alliance des deux royaumes, s'est rendu digne des faveurs impériales et a déjà été honoré par le don de notre auguste portrait resplendissant comme le soleil ; dans ce moment où ses efforts constants pour la consolidation de ladite alliance ont été confirmés par de nouvelles preuves, il a paru indispensable à notre auguste esprit de lui donner un nouveau témoignage de notre bienveillance. Nous avons ordonné que ledit personnage, honoré dans son propre pays du titre de

Digitized by Google

comte, reçoive ici le titre honorifique de grand-khan, titre propre aux émirs et grands de cet éternel Empire, afin que se regardant comme serviteur dévoué des deux Etats, il mette au grand jour les efforts tendant à accroître l'union qui existe entre eux.

Par conséquent, les hauts et élevés en rang, dignitaires approchant de notre personne sacrée, mostoufis du Divan impérial, dont les arrêts égalent ceux du destin, enregistrent le présent firman dans le grand-livre de l'Etat et sachent que leur responsabilité y est attachée.

Ecrit au mois de Safir-le-Victorieux 1256 de l'hégire (avril 1840).

Dans le même moment que je me disposais à reprendre le cours de mon voyage, le Châch quitta aussi sa capitale et se dirigea, à la tête de son armée, vers l'Azenbijan. Ma présence devena donc d'autant plus inutile à Ispahan que le souverain entraînait à sa suite sa cour, ses ministres, et l'on peut ajouter, tout son gouvernement. Aussi, me hâtai-je de prendre mes derniers arrangements pour me mettre à même de suivre, sans retard, son exemple.

Cte DE SERCEY.

(*La suite prochainement.*)

Digitized by Google

LITTÉRATURE

UN ÉPISODE

DE

LA GUERRE DE CATALOGNE

(1810)

TROISIÈME PARTIE*.

Dix minutes ne s'étaient pas écoulées depuis la scène que je viens de décrire, qu'une fusillade bien nourrie éclata par toutes le fenêtres de la place. Les cris de « *muerte à los gavachos* » accompagnaient ces détonatons furibondes. L'ennemi nous témoignait ainsi son mécontentement de la réception un peu cavalière que nous avions faite à son ambassadeur.

Cette fusillade ne nous fit pas plus de mal que les précédentes, retranchés que nous étions derrière de solides murailles; je défendis de rechef à mes dragons de riposter : nous aurions dépensé nos munitions en pure perte.

Vers huit heures du matin, mon maréchal-des-logis Bénard m'accosta avec l'air mystérieux qu'il mettait à toutes choses et m'entraîna à l'écart. Je le regardai : son visage portait tous les signes d'un effroi réel :

— Lieutenant, me dit-il, toute cette fusillade est une farce comme leurs stupides propositions : ils ont voulu surtout distraire notre attention, et les rusés démons n'y ont que trop bien réussi. Voyez de ce côté, là, à droite, cette maison qui touche aux bâtiments de l'auberge ; dans un quart d'heure elle sera en flammes, et je ne vois

* Voir la *Revue*, tome XVII, pages 301, 444.

Digitized by Google

pas alors ce qu'il nous restera à faire : cette vieille baraque est à moitié construite en bois, dans une heure le brulôt qu'ils nous ont attaché aux flancs nous aura grillés comme des renards dans leurs terriers.

Et du doigt, le sous-officier me montra un mince filet de fumée qui s'échappait par un des interstices du toit de la maison voisine. Je courus à la hâte dans un bâtiment de l'arrière-cour ; de là, il me fut possible de m'assurer, d'un coup-d'œil, de l'imminence du danger et de l'impossibilité presqu'absolue de le combattre efficacement.

La trève de quelques minutes accordée à Renovalès n'était qu'un piège, et leur avait suffi pour pénétrer dans le bâtiment qui flanquait la droite de l'auberge : ils y avait disposé une grande quantité de matières inflammables et s'étaient retirés en y mettant le feu. Les guerillas avaient tout calculé habilement : le vent d'est, qui soufflait depuis le matin avec une certaine violence, devait rejeter les flammes sur l'auberge. Ce plan infernal, exécuté rapidement, nous perdait d'une manière infaillible, si, avant deux heures, nous ne recevions aucun secours ; car nous manquions de tous les instruments nécessaires pour opérer une trouée à travers les murailles qui nous séparaient du foyer de l'incendie, et pour combattre le feu corps à corps.

Je demeurai quelques minutes plongé dans une sorte de stupeur, mais je secouai bientôt ce découragement, et je songeai aux chances de salut qui pouvaient nous rester encore. Il était impossible d'étouffer l'incendie dans son berceau, il fallait donc seulement songer à préserver le plus longtemps possible l'auberge de ses atteintes en retardant ses progrès. Inonder les chambres voisines du bâtiment incendié, le grenier et la toiture des écuries où les chevaux commençaient à donner déjà quelques marques d'inquiétude ; telle était notre extrême et insuffisante ressource. Les bâtiments de l'auberge étaient heureusement disposés de telle manière que les travailleurs se trouvaient à l'abri du danger et des balles, dans tout l'espace qui formait la cour et l'arrière-cour. Je me dirigeai précipitamment vers la citerne qui approvisionnait d'eau la posada, et j'ordonnai qu'une moitié de mon monde s'occupât à en extraire l'eau et à remplir quelques outres appartenant à Benedit, et tous les vases qu'il nous fut possible de trouver. Après dix minutes d'efforts, mes hommes, découragés, virent la citerne complètement à sec. Avertis, probablement par les habitants du village, les guerilleros avaient coupé ou détourné la source qui amenait ses eaux à la posada du rocher d'où elle jaillissait au milieu des bois.

Les Espagnols accueillirent avec des hurlements ironiques l'immersion des premières poutres enflammées de la toiture voisine, ils sa-

Digitized by Google

vaient que ces efforts seraient bientôt rendus inutiles. Tout espoir était à peu près perdu pour nous. Il était facile de voir que cette fois l'attaque des guerilleros était conduite par un homme habile à diriger ces coups de main et habitué à tous les expédients de cette sorte de guerre.

Il ne fallait pas songer à monter à cheval et à se frayer un chemin à travers Callados; les cinquante hommes encore valides que je commandais n'auraient pas fait vingt pas que les trois quarts eussent certainement péri sous le feu croisé des guerilleros qui occupaient toute la place, la grande rue, et qui défendaient l'entrée des bois et de la route. Et d'ailleurs, ce projet, fallût-il l'adopter comme dernière ressource, que faire des sept ou huit blessés qui gissaient dans les chambres supérieures? Il était impossible de les abandonner à l'ennemi ou aux flammes.

Le feu gagnait cependant la posada par le toit et ses extrémités supérieures, et la fusillade, qui continuait toujours sur la place, ne nous permettait guère que de contempler, les bras croisés et à l'abri dans les étages inférieurs, les progrès rapides de l'élément destructeur.

Malgré mes ordres et l'impossibilité bien évidente de retarder les progrès du feu, quelques dragons, dévoués au salut commun, avaient, avec l'entêtement du désespoir, risqué leur existence pour opérer une tranchée entre la maison incendiée et les chambres contiguës de l'auberge; mais ils avaient été aussitôt découverts et accueillis par un feu meurtrier qui avait blessé deux de ces braves, et rendu impossible leur généreuse tentative.

Tout semblait perdu. Je fis appeler Teresa. L'héroïque jeune fille, qui n'avait cessé jusqu'à ce moment de prodiguer ses soins aux blessés, se rendit aussitôt à mon invitation.

— Vous voyez, lui dis-je, notre triste position: est-il à votre connaissance quelque chose que nous puissions encore faire pour vous?

— Rien de mieux que ce que vous avez fait jusqu'ici, señor: j'ai été instruite de votre conversation avec Renovalès à mon sujet, et vous voyez une pauvre fille bien humblement reconnaissante de votre protection.

— Mais cette protection va devenir impuissante; ne connaissez-vous aucun moyen d'échapper à vos ennemis, à la vengeance de votre père et de Pedrillo, qui vous réservent le sort destiné à une *Afrancesada?*

— Aucun! señor, et je solliciterai de votre bonté la faveur de rester ici avec vous jusqu'au dernier moment.

— Et après?

— Après? me répondit l'intrépide jeune fille, avec un sourire em-

Digitized by Google

preint d'une mâle résolution ; elle tira de son corsage un long couteau catalan, légèrement recourbé, me montra sa pointe effilée et tranchante et ajouta: après? señor, il me restera encore ceci! Je ne subirai pas vivante le supplice de cette pauvre Ulpiana Manuelo, la fiancée de Xavier Mina [1].

— Allez continuer près de nos blessés votre bonne œuvre, lui répondis-je avec émotion : tout espoir n'est peut-être pas encore perdu...

J'eus un instant la pensée de faire paraître aux fenêtres de la posada les quinze ôtages que l'incendie menaçait avec nous d'une mort commune; mais les apercevrait-on au milieu de la fumée des décharges continuelles qui nous avaient forcés d'abandonner les chambres de l'étage, et d'ailleurs était-il au pouvoir des Espagnols eux-mêmes d'arrêter l'incendie, plus terrible que leur feu le plus meurtrier? Dans l'extrémité où nous nous trouvions, je pensai qu'il valait mieux réserver les ôtages pour protéger notre sortie.

— Maintenant, dis-je à mes sous-officiers qui s'étaient réunis en cercle autour de moi, nous n'avons pas vingt minutes devant nous. Voilà la flamme qui dévore les chambres hautes, et les poutres des étages inférieurs qui commencent à fumer. Qu'on transporte les blessés dans cette cour, et qu'à mon commandement on soit prêt à monter à cheval! Nous chercherons à forcer le passage de vive force, c'est notre dernière ressource!

L'incendie, que nul effort n'arrêtait plus, se développait avec une effrayante rapidité. C'était une pensée terrible et navrante pour moi de songer que soixante hommes encore pleins de vie, de courage et de force, n'avaient plus certainement qu'un petit nombre de minutes d'existence devant eux, et qu'il leur fallait succomber sans moyen de défense, sans espoir de se venger en tombant, sans pouvoir tirer le sabre du fourreau. Cette pensée arrêta encore ma résolution dix minutes : cependant l'incendie gagnait, quelques débris tombaient des toitures dans la cour,

— Faites placer les blessés et Teresa sur le fourgon attelé, dis-je précipitamment à Bénard, que cette horrible position n'avait pas arraché à son impassibilité habituelle ; qu'on fasse sortir les chevaux des écuries; quand la toiture s'écroulera, il sera temps d'essayer une

[1] En 1809, Xavier Mina, neveu du partisan F. Espoz y Mina, qui joua un si grand rôle dans la guerre d'Espagne, avait fait fusiller comme *Afrancesada* sa fiancée Ulpiana Manuelo, fille d'un cultivateur Nevarrais, sous le prétexte qu'elle avait prévenu un détachement français, commandé par son amant, à ce que disait la malveillance de quelques jaloux, de l'arrivée de sa guerilla. Cette malheureuse jeune fille, dénoncée à Mina par son propre père, fut fusillée à Lumbier par dix guerillas Navarrais, et le feu fut commandé par Xavier lui-même! On avait fait une sorte de complainte sur l'histoire de cette malheureuse enfant, c'est ce qui explique comment Teresa avait eu connaissance d'un fait accompli à trente ou quarante lieues de Callados.

Digitized by Google

sortie à la faveur de ce moment de surprise; tous les hommes valides entoureront le fourgon des blessés, et sous aucun prétexte on ne les abandonnera. Que les ôtages, les mains liées, accompagnent la voiture des blessés..., ils pourront peut-être ainsi échapper aux premières décharges, et après, ma foi, au galop! Je serai en tête de la colonne, et je promets une balle de pistolet à celui qui me dépassera.

— Qu'on se le dise et qu'on se le répète, ajouta le Parisien de l'air joyeux qui ne le quittait jamais, tout en harnachant avec soin mon cheval.

Tous mes dragons, chassés les uns après les autres par le feu des différents postes qu'ils occupaient dans la posada, se réunissaient dans la cour. Leurs visages assombris étaient empreints d'un triste et morne désespoir; c'est que ces braves avaient jusqu'ici affronté la mort en soldats et non en victimes, et la pensée d'être égorgés ou fusillés sans pouvoir se défendre les faisait tressaillir de honte et de fureur. Plus de plaisanteries, plus de ces rires bruyants qui précédaient jadis la charge et la victoire; mais aussi nul signe de faiblesse et de lâcheté. La mort que l'on brave sur un champ de bataille, à ciel découvert, sous le canon et le sabre ennemi, aux sons guerriers de la trompette, lorsque la poudre grise et exalte les têtes, est bien différente de la mort obscure, sans gloire et sans témoins qui nous attendait. Tel qui brave insoucieusement la première, hésite et frissonne devant la seconde. Dans cette extrémité, j'eus la preuve que je commandais à des soldats aguerris. Quelques-uns veillaient avec une sollicitude qui avait quelque chose de touchant à l'installation des blessés dans le fourgon, et s'occupaient à le recouvrir de légères planches qui servissent de remparts à ces pauvres soldats. D'autres ajustaient machinalement leurs armes, assuraient les sangles de la selle comme s'il se fût agi d'une charge régulière en plaine, ou contenaient leurs chevaux effrayés par le sinistre pétillement des flammes et les reflets de l'incendie qui nous brûlaient le visage. Le reste, et c'étaient les plus vieux soldats, fixait des regards indifférents sur l'auberge et attendait avec une patience stoïque mes ordres pour cette sortie désespérée.

Le vent, qui soufflait de l'ouest depuis le matin, tourna presque subitement, et de violentes raffales du sud chassèrent la fumée sur la place. Cette circonstance pouvait pendant l'espace de quelques secondes dissimuler notre projet à l'ennemi et nous donner quelques chances de n'être aperçus qu'au milieu de la place; j'allais donc, pour en profiter, donner l'ordre de monter à cheval, et déjà Jérôme m'amenait le mien : une pensée me fit tressaillir. Quelques instants auparavant, j'avais aperçu Teresa dans la chambre basse de la posada, et j'étais persuadé qu'elle avait pris sa place au milieu des blessés, mais

Digitized by Google

au moment où je mettais le pied à l'étrier, mon regard arrêté sur le fourgon et ceux qu'il contenait n'y avait pas rencontré la jeune fille.

— Et Teresa? dis-je au trompette.

Jérôme lâcha brusquement la bride de mon cheval et d'un bond fut sur le moyeu de la roue. Une seconde lui suffit pour s'assurer qu'elle n'était point dans la voiture; se rejetant alors en arrière, il poussa une sourde exclamation qui résumait toutes les terreurs et toutes les angoisses humaines, et prenant son élan vers le grand escalier de la cour, il disparut dans des tourbillons de flammes et de fumée avant que personne eut pu l'arrêter.

Jérôme, courant au milieu des poutres embrasées et des plafonds croulants, avait enfin réussi à retrouver Teresa. Elle était tombée, agenouillée dans sa chambre, à demi-asphyxiée, incapable de franchir la redoutable barrière qui s'opposait à sa fuite. L'incendie avait formé derrière elle comme un rempart de flamme et de fumée. Rapide comme la pensée, Jérôme s'était précipité vers elle, l'avait saisie dans ses bras, et il se disposait à reprendre le dangereux chemin qu'il avait suivi, quand une porte s'était ouverte au fond de la chambre et deux hommes lui étaient apparu. L'un de ces hommes était couvert d'un sombre capuchon de laine noire; une barbe épaisse encadrait sa physionomie sournoise et cruelle : Jérôme crut reconnaître le regard fauve de Benedit. Il avait pour toute arme une longue pince de fer et un couteau catalan passé, sans gaîne, dans sa ceinture. Quant à son compagnon, on l'a peut-être déjà pressenti, c'était Pedrillo.

Jérôme, qu'aucun danger, de quelque nature qu'il fût, ne pouvait étonner, enlaça d'un de ses bras la taille de sa maîtresse évanouie, tira son sabre et attendit avec le calme dédaigneux qu'il montrait dans les grands périls.

Le moine fit un pas en avant.

— Toujours cet homme! murmura-t-il; c'est la seconde fois que je le trouve sur mon chemin.

Le jeune Catalan le retint au moment où il allait s'élancer sur Jérôme en brandissant son levier de fer; et, forçant le moine à reculer, il lui montra une partie de la muraille avec un geste presque impératif.

— C'est vrai, dit celui-ci, il n'y a pas de temps à perdre. A moi le trésor; à toi la vengeance, enfant! Tue sans pitié.

Le moine, se jetant à corps perdu sur une armoire scellée dans la muraille, en ébranla la porte avec l'arme puissante qu'il tenait à la main; cette porte n'était qu'un panneau de bois habilement dissimulé sous la grossière tapisserie de la chambre; elle céda et découvrit aux yeux de Jérôme la surface unie de la cloison. L'Espagnol continua son œuvre rapidement et eut bientôt détaché avec son cou-

Digitized by Google

teau une pierre plate qui roula à terre, et de la cavité qu'elle masquait s'échappa une pluie d'or et de papiers. Le moine se jeta à terre, d'une main fiévreuse et tremblante réunit tous ces trésors, et les cacha dans son sein.

Pendant ce temps-là, Pedrillo, qui voyait l'attention du trompette fixée sur cet étrange spectacle, s'élança sur lui. La lutte fut courte, mais terrible : l'un déploya toute l'agilité du tigre, toutes les ruses du sauvage; l'autre, toutes les ressources du sang-froid, réunies à l'adresse. Le jeune Espagnol bondissait autour de Jérôme, opposant de sa main gauche le canon d'un pistolet, heureusement déchargé, aux coups de sabre de son ennemi, et cherchant de la main droite une place pour frapper. Un moment le sabre du soldat effleura la poitrine de l'enfant; mais celui-ci, rapide et souple comme un chacal, évita le coup et, se glissant sous l'arme, il se trouva face à face avec Jérôme, le regard ardent et la main haute; mais le pied lui glissa et le coup de couteau qui était destiné à ce dernier tomba sur la poitrine de Teresa.

La malheureuse enfant poussa un cri terrible, et Jérôme, pâle, les yeux hagards, les mains sanglantes, reparut aux dernières marches de la cour, portant dans ses bras le corps inanimé de Teresa.

L'air frais qui succédait à la chaleur brûlante de l'incendie le frappa au visage et le fit un moment chanceler. Deux dragons s'emparèrent de lui et le portèrent dans le fourgon des blessés; puis, en un clin d'œil, tout le monde fut à cheval.

— Faites ouvrir les portes, dis-je à Bénard, et une fois sur la place, l'éperon dans le ventre des chevaux; et que Dieu nous sauve!

Nous eûmes grand'peine à pousser nos chevaux en avant; effrayés par le feu, la fumée et les cris des Espagnols, ils regimbaient et nous livraient aux coups de nos adversaires. Enfin, nous franchîmes le seuil, mais aussitôt une furieuse décharge accueillit notre tentative et sept ou huit dragons tombèrent de leurs selles à terre. Plusieurs ôtages, et parmi eux l'alcade, furent aussi mortellement blessés. Nos blessés ne furent point atteints.

— *Viva el rey! Mata los gavachos!* crièrent les guerilleros.

Ils nous tenaient sous leurs couteaux, la place était cernée...

— Vive l'Empereur!!! répondirent des voix françaises, dans le silence qui suivit cette décharge et ces cris de triomphe.

Je me haussai sur ma selle et, le cœur palpitant, je vis déboucher par les deux rues principales qui aboutissaient à la place une colonne de deux ou trois cents baïonnettes. C'étaient les compagnies du 18e de ligne que j'attendais et dont les officiers avaient hâté l'arrivée, avertis probablement du danger par les décharges de mousqueterie.

Digitized by Google

Les Espagnols se croyaient tellement surs du succès, que leurs postes d'observation étaient venus se joindre au gros des assiégeants pour prendre leur part de la sanglante curée, oubliant toute prudence et toute précaution.

Une compagnie, habilement dirigée, se jeta derrière les maisons occupées par les guerilleros, les débusqua, les en chassa à la baïonnette avec cette fougueuse intrépidité qui n'appartient qu'à nos soldats, et les précipita sous le feu du reste de la troupe et sur la pointe de nos sabres. Les Espagnols, aux nombre d'environ deux cents, se ruèrent en désordre à travers la place et cherchèrent à gagner la grande rue pour atteindre le bois où leur connaissance des localités leur assurait une retraite à l'abri de toute poursuite; mais en ce moment même les sons éclatants de la fanfare retentirent dans cette direction, et cinquante cavaliers, en tête desquels je vis passer Vincent, le sabre nu, Vincent que nous avions tous cru mort, sillonnèrent et déchirèrent cette foule éperdue, laissant derrière eux une large traînée de cadavres écrasés ou mutilés. Cette trouée s'était à peine refermée, qu'elle s'ouvrit de nouveau sous le sabre et les pieds des chevaux de mes dragons, auxquels ce double secours avait rendu toute leur énergie. Près de quatre-vingt guerilleros perdirent la vie dans cette lutte de quelques instants.

Dans la chaleur de la poursuite, j'avais été entraîné en avant de mes hommes bien au delà des dernières habitations du village, lorsque j'entendis derrière moi le galop furieux d'un cheval. Je tournai la tête et vis notre vieille connaissance Vincent; mais, dans ce mouvement en arrière, j'aperçus, à une cinquantaine de pas sur ma droite, un homme qui, pour échapper à nos regards, rampait, à moitié courbé, le long d'un ravin étroit qu'il remontait pour trouver un passage où il lui fût possible de le franchir. J'arrêtai si brusquement mon cheval, qu'il plia sur les jarrets; Vincent imita mon mouvement. Dans cet homme, dans ce fuyard, je venais de reconnaître Renovalès.

— Ton mousqueton est-il chargé? demandai-je au vieux cavalier.

— Oui, lieutenant.

— Tu vois bien cet homme; une balle pour lui et dix louis pour toi : c'est Renovalès!

— Hé bien, Renovalès est mort!

Vincent leva le bout de son mousqueton, ajusta longtemps et fit feu.

Au moment de la détonation, le partisan, averti du danger par un rapide coup d'œil, s'était précipité vers un rocher qui devait le dérober à notre vue : la balle l'atteignit au vol dans son élan; il se cramponna encore un instant avec les mains à une crevasse qu'il était parvenu à saisir; mais la douleur étant plus forte que sa volonté,

Digitized by Google

il retomba lourdement à terre. La balle du dragon lui avait cassé l'épaule.

— Le gredin a la vie plus dure qu'un chat des montagnes, me dit Vincent désappointé. Il a le coup dans l'aile, et j'aurais juré avant de tirer qu'il l'aurait reçue en plein dans le flanc.

— En avant! lui criai-je, il n'ira pas loin; il faut le faire prisonnier.

Je plongeai l'éperon dans le ventre de mon cheval et je me précipitai vers Renovalès.

Le bandit, sans rien perdre de son terrible sang-froid, du bras qu'il avait libre prit un pistolet à sa ceinture, l'arma avec les dents, m'ajusta comme j'étais à dix pas de lui et tira. Par une manœuvre familière aux cavaliers, j'enlevai mon cheval en me courbant sur la selle : le pauvre animal reçut la balle dans la poitrine, battit l'air un instant de ses pieds de devant et s'affaissa en m'entraînant dans sa chute. Le guerillero parut mesurer de l'œil avec un sourire cruel la distance qui me séparait de lui et tourmenta le manche de son couteau. Mais Vincent accourait sur mes pas, la pointe haute; alors il prit son élan, courut trente pas encore vers sa droite et franchit le ravin d'un bond prodigieux à un endroit où il se trouvait plus resserré. Arrivé de l'autre côté, il se retourna, nous lança une malédiction dans un juron terrible, et disparut rapidement au milieu des rochers et des taillis de chênes-verts. Il était réservé à cet homme de continuer longtemps encore à se rendre redoutable par son audace et sa cruauté.

J'étais enfin parvenu à dégager ma jambe de dessous mon cheval. Je jetai un regard autour de moi, tout était terminé : les cavaliers qui avaient poursuivi l'ennemi la pointe aux reins jusqu'à l'entrée des bois revenaient sur leurs pas; des postes d'infanterie s'établissaient partout, aussi bien pour se prémunir contre une tentative désespérée des guerilleros que pour se conformer aux dispositions qu'il est d'usage de prendre dans les circonstances de cette sorte. J'abandonnai mon cheval, après avoir prié un des cavaliers qui passaient près de moi de lui casser la tête pour lui épargner les tortures de l'agonie. Ce même cavalier se chargea de la selle et des harnais, et me prêta sa monture; puis je revins lentement au village, toujours suivi de Vincent, qui me raconta dans son style énergique la manière vraiment miraculeuse dont il avait échappé deux fois aux postes espagnols, sous le feu desquels il avait été contraint de passer. Après avoir rejoint la grande route, en faisant un long détour, il avait mis les deux éperons dans le ventre de son cheval et était parvenu, sans mauvaise rencontre, mais brisé de fatigue, aux gardes avancées d'Ordal. Sur son récit, le colonel avait fait partir immédiatement cinquante hommes sous le commandement d'un capitaine : cette troupe était

Digitized by Google

arrivée à temps, comme vous le savez, et avait achevé de porter l'épouvante parmi les guerillos surpris déjà par l'infanterie. Malgré les instances de tous, Vincent était remonté sur un cheval neuf et avait guidé la nouvelle troupe qui se dirigeait sur Callados. On ne marchait jamais assez vite au gré de l'infatigable dragon ; lorsqu'il vit la fumée de l'incendie, il lui fut impossible de se contenir, et il partit en avant, entraînant sur les pas de son cheval la troupe entière, qui fit deux lieues au galop de charge sur ses traces sans parvenir à le rejoindre.

— Bien ! dis-je au doyen de l'escadron en lui serrant vivement la main, vous avez amplement racheté votre faute par votre héroïque dévouement ; dans le rapport que j'adresserai au colonel, soyez certain que j'oublierai l'une et ne mentionnerai que l'autre avec tous les éloges qu'il mérite.

— Bah ! lieutenant, me répondit le vieux cavalier avec un accent ému qu'il essayait en vain de dissimuler, ne vous devais-je pas à vous et aux camarades le sacrifice d'une vie que j'expose depuis vingt ans à tous les hasards de la guerre ? n'était-ce pas justice après l'affaire de cette nuit ? D'ailleurs, j'ai là ce bout de ruban rouge qui me fait dans ma pensée l'égal d'un prince ; vous pourriez bien demander pour moi à me faire passer dans la garde, mais l'honneur d'être plus près de l'Empereur serait bien racheté par les regrets que j'éprouverais de quitter le cinquième ; c'est là tout ce que j'ai connu à peu près de ma famille. J'y ai vécu, je m'y suis battu quinze ans et je voudrais y manger ma dernière ration ! Ainsi, si vous le voulez bien, nous en resterons-là, lieutenant, et je serai encore votre obligé...

Quand j'arrivai sur la place, quel spectacle différent de celui quelle offrait une heure auparavant ! Quelques habitants surveillés par des escouades d'infanterie enlevaient les cadavres des guerilleros et les portaient au cimetière où une vaste fosse devait être creusée pour recevoir indistinctement Français et Espagnols : les mêmes hommes qui venaient de se combattre avec tant d'acharnement et qui avaient succombé dans la lutte, allaient dormir là, côte à côte, sans souvenir et sans passion. Sous le porche de l'église, à l'abri des ardents rayons du soleil de midi, une centaine de fantassins s'occupaient à nettoyer leurs armes sous la protection des sentinelles et des postes placés à toutes les issues du village. Devant l'église, à l'autre extrémité de la place, l'auberge couronnée d'épais nuages de fumée achevait lentement de se consumer : comme l'habitation qui la bordait à droite et où le feu s'était déclaré d'abord était complétement détruite et que l'auberge et les bâtiments qui en dépendaient n'avait aucun aboutissant sur la gauche, l'infanterie ne s'était pas occupée d'arrêter le feu qui faute d'aliments se maintenait au foyer même de l'incendie.

Les fantassins, en soldats habitués à ces sortes de spectacles, con-

Digitized by Google

templaient la posada avec l'indifférence des gens auxquels ces ruines fumantes ne pouvaient offrir aucun intérêt, aucun souvenir. L'incendie, que nul effort ne combattait plus, augmentait d'intensité et de violence. Enfin, la flamme brilla au niveau du pavé de la place et se fit de tous côtés de larges issues à travers la fumée, un craquement se fit entendre qui ébranla la posada sur ses assises, et l'auberge s'affaissa sur elle-même avec mille pétillements sinistres, écrasant de ses débris calcinés les morts du premier combat.

Je serais demeuré longtemps à contempler ces ruines, si je n'eusse été arraché à mes méditations par Vincent, qui me toucha respectueusement le bras et me montra du doigt le cadavre d'un Espagnol gisant à quelques pas de moi.

— Vous ne reconnaissez pas cet homme, lieutenant?

— Ma foi non, repliquai-je. A en juger par son costume il ne devait pas faire partie des guerilleros. C'est quelque pauvre habitant du village qui aura payé de sa vie sa complicité dans les événements de cette nuit ou sa curiosité.

— Eh bien! si je ne me trompe pas, je crois reconnaître, moi, cet imbécille de Pérès : nous allons probablement trouver non loin d'ici le corps de Benedit ou de son fils, l'aubergiste et le barbier étant comme qui dirait, sauf votre respect, saint Roch et son chien.

Tout en achevant son monologue, le dragon s'était dirigé vers le cadavre du pauvre barbier.

— Le drôle se sera caché pendant le combat, continua Vincent en l'examinant avec une attention qui me parut extraordinaire : puis il sera tombé sous le sabre des dragons en voulant s'enfuir quand il aura vu que les choses tournaient mal. Mais comment ce gaillard-là a-t-il été tué? je ne lui vois aucune blessure.

A ces mots, le cadavre se leva sur ses genoux, d'un premier mouvement aussi rapide que l'éclair, et d'un second fut sur ses pieds prêt à s'enfuir. Mais le barbier était entre bonnes mains : à sa première tentative il fut renversé par le rude poignet du vieux cavalier.

— Voilà ce qui peut s'appeler une fameuse aventure, s'écria Vincent, après le premier instant de stupéfaction où l'avait jeté cette résurrection subite. J'en suis fâché pour lui, car il aura affaire au commandant de l'infanterie, un dur à cuire comme ce pauvre M. Dévigne; il n'aura guère que le temps d'une prière : après tout, le chenapan l'aura bien mérité par ses rapports avec Benedit. Allons, marche! continua l'inflexible cavalier. Lieutenant, je vais le conduire à la maison du régidor où j'ai vu mener quelques prisonniers pendant que vous étiez là à contempler l'incendie; je tâcherai en même temps de retrouver Jérôme à qui je grille de serrer la main.

Et il s'éloigna dans la direction qu'il avait désignée, escortant pas à

Digitized by Google

pas le barbier : le malheureux avait peine à se soutenir sur ses jambes qui tremblaient comme celles d'un homme ivre. La voix du dragon et ce curieux incident m'avaient tiré de ma rêverie. Je me dirigeai vers quelques officiers d'infanterie groupés sous le porche de san José et s'entretenant de différentes épisodes de cette expédition avec le capitaine qui avait conduit le détachement de dragons à notre secours.

Quand ils m'aperçurent sans casque, les habits déchirés, noirci par la fumée de l'incendie et la poudre du combat, ils s'empressèrent de descendre les quelques marches du porche et vinrent au-devant de moi.

— Messieurs, leur dis-je, veuillez m'excuser du retard que j'ai mis à venir vous remercier, mais croyez bien que ma reconnaissance vous est acquise sans bornes et que Georges Lasalle est à vous à la vie et à la mort.

—Ce sera alors à charge de revanche, interrompit le plus âgé de ces officiers qui portait les épaulettes de chef de bataillon : cette maudite guerre peut nous mettre demain dans le cas de vous devoir la même obligation. Du reste, toute cette affaire est fort honorable pour vous, lieutenant, et si c'est votre coup d'essai, je vous en félicite, vous avez fait une belle défense, et vous auriez réussi très probablement, dans votre sortie désespérée, à passer sur le ventre de l'ennemi et à vous dégager.

— Sur ce point, commandant, vous me permettrez de n'être point d'accord avec vous, répondis-je, profondément touché de la délicatesse de ce vieux soldat, qui exagérait mon mérite pour atténuer l'importance du service que nous avait rendu à tous l'arrivée de l'infanterie. Je vous prie donc, et tous ces messieurs placés sous vos ordres, de recevoir mes remerciements aussi bien pour moi que pour mes hommes.

Les officiers d'infanterie s'inclinèrent avec une politesse grave.

— Monsieur de Lannois, dis-je au capitaine de dragons qui se trouvait parmi eux, veuillez croire que je vous garde une part de reconnaissance égale à celle que j'ai vouée à ces messieurs, pour votre dévouement et l'efficacité de votre diversion.

La figure de ce brave officier s'était rembrunie lorsque j'avais paru l'oublier; mais alors son front se dérida. Il fit quelques pas au-devant de moi aussi précipitamment que le lui permettait son énorme corpulence, et me dit, en me secouant la main avec une brusque cordialité :

— A la bonne heure ! Georges, à la bonne heure ! mais je ne vous en veux pas. Il était juste que votre reconnaissance s'adressât en premier lieu à ceux qui ont le plus fait; cependant, je vous avoue que j'aurais été cruellement mortifié si vous n'aviez pas trouvé cette bonne

Digitized by Google

parole. Mon ami, ajouta-t-il plus bas, en souriant, j'ai plus de mérite que vous ne le supposez : pendant une heure, j'ai respiré à peine; en apercevant la fumée de l'incendie, je vous ai cru perdu. J'ai mis mes dragons au galop sur les traces de cet endiablé Vincent, qui était parti comme une amorce, et nous avons couru comme cela trois lieues les uns à la queue des autres, comme une procession de capucins, les yeux fixés sur la colonne de fumée et l'oreille tendue aux détonations. Je ne me serais jamais cru capable d'un semblable tour de force : *Trompette* est sur les dents et ne s'en relèvera peut-être pas, mais cela ne m'inquiète que secondairement, l'essentiel étant que nous soyons arrivés à temps.

Je serrai avec effusion les deux mains du capitaine de Lannois; l'excellent homme n'était pas encore parfaitement remis de la course furieuse qu'il avait fournie. Il quitta mes mains pour aspirer bruyamment l'air autour de lui et s'éventer avec un de ses énormes gantelets de daim, souillé çà et là de taches de sang, ce qui me prouva que les guerilleros avaient senti le poids du bras encore nerveux, malgré l'âge, du brave capitaine.

— Maintenant, nous dit le commandant en quittant tout à coup les manières courtoises de l'homme du monde, pour prendre l'air sévère du soldat chargé d'exécuter une mission rigoureuse, — maintenant, messieurs, que nous avons échangé nos félicitations et nos compliments, vous me permettrez de vous rappeler que des ordres supérieurs ne nous laissent que peu de temps à séjourner ici, et qu'avant de nous remettre en route, nous avons à interroger des prisonniers et à punir des coupables; nous avons trop longtemps usé de générosité, et des représailles terribles sont devenues une des nécessités absolues de cette guerre.

Le commandant, en prononçant ces dernières paroles avec toute l'inflexibilité d'un homme habitué depuis trente ans à obéir et à commander, acheva de laisser prendre à ses traits une expression rigide.

— Est-il donc besoin d'un jugement pour fusiller une demi-douzaine de gredins? demanda un vieux capitaine de voltigeurs au commandant; doit-on user de ménagements envers les soldats de Rifoël, de Renovalès et de Mina?

— Vous saurez plus tard, messieurs, reprit le commandant, le motif pour lequel j'agis ainsi, et chacun ici respecte assez la discipline pour ne discuter aucun ordre donné par moi ou par mes supérieurs. Je pense qu'une heure suffira pour préparer notre départ et faire reposer les chevaux. Lorsque je ferai sonner l'assemblée, chacun de vous voudra bien se rendre dans la maison du régidor, qui nous servira de tribunal militaire et où nous nous constituerons en cour martiale pour juger les prisonniers.

Digitized by Google

Il nous salua et s'éloigna. J'employai le temps qui avait été donné aux officiers pour surveiller les préparatifs du départ, à m'assurer de la gravité de l'état de nos blessés et surtout à chercher Jérôme que je n'avais pas revu depuis le moment où il s'était évanoui. Je le retrouvai enfin derrière le fourgon, qui était resté à la même place qu'il occupait au moment de la charge de mes dragons, lorsque l'arrivée de l'infanterie avait si heureusement interverti les rôles. Le trompette était appuyé sur le moyeu d'une des roues et contemplait d'un air morne et hébêté les ruines de la posada. Je le reconnus à peine, tant il était changé. Sa figure pâlie avait perdu cette expression de fierté, de bravoure et de franchise résolue qui l'embellissait; les yeux n'avaient plus leur joyeux éclat et demeuraient ternes, fixés sur ces monceaux de débris noircis et de cendres encore tièdes, où Jérôme avait laissé le corps de Teresa; il se tenait courbé en avant, la tête penchée sur la poitrine; pas une larme, pas un sanglot! On comprenait, à l'attitude brisée de sa douleur, qu'une épouvantable souffrance avait passé sur cet homme si brave et qu'après une de ces étreintes dévorantes qui blessent pour la vie quand elles ne tuent pas, il était resté, tout meurtri de la lutte, sans énergie et presque sans intelligence.

Jérôme, indifférent à tous les bruits qui se faisaient entendre autour de lui et à tout autre spectacle qu'à celui qu'il contemplait, ne m'entendit pas approcher et ne détourna son regard fixé sur l'auberge que lorsque je le touchai du doigt.

— Il ne faut pas rester ici, lui dis-je; ce spectacle vous tue, mon ami. Vous avez beaucoup perdu, mais songez que le cinquième dragons a encore besoin d'un brave soldat comme vous, d'un cœur à toute épreuve comme le vôtre. Venez avec moi, vous n'avez pas perdu toutes vos amours : il vous reste vos amis, moi, votre régiment... le pays....

Le trompette m'écouta respectueusement; mais il était évident que le son des paroles arrivait à ses oreilles sans éveiller l'intelligence. Quand j'eus cessé de parler, il baissa de nouveau la tête, et reprit son attitude morne et désolée.

— Ne m'avez-vous pas entendu, Jérôme? repris-je avec insistance: vous laisseriez-vous donc aller à un découragement qu'un homme de cœur ne doit pas connaître.

Le dragon détourna son regard des ruines où il demeurait obstinément attaché et me répondit, en secouant la tête d'un air douloureux:

— Je vous ai bien compris et je vous remercie, lieutenant; mais j'ai perdu tout mon cœur, toute ma résolution! Je ne suis plus un homme, voyez-vous! je n'ai plus ni courage, ni gaîté, ni énergie: tous ces mots, que vous venez de prononcer tout à l'heure m'auraient fait marcher autrefois dans le feu. Je viens de les entendre, et ils ne

Digitized by Google

m'ont plus rien dit; que voulez-vous, je suis fini ! Ah ! si je pouvais pleurer !

Et le pauvre soldat laissa tomber la tête dans ses mains. Pendant quelques minutes il resta ainsi, secoué par des sanglots convulsifs, sans qu'une larme, qui l'eût sauvé peut-être, arrivât à ses paupières desséchées.

— Ah ! s'écria-t-il enfin, c'est que vous ne savez pas, lieutenant ! je suis un enfant de l'hôpital; je n'ai connu ni père ni mère, moi; je n'ai jamais eu de frère ou de sœur à aimer, et j'avais compris que Teresa serait tout cela pour moi !

J'attendis avec patience que cet élan de douleur se fut un peu calmé, et j'employai ensuite une sorte de contrainte pour l'arracher au triste spectacle qui irritait ses souvenirs. Je parvins à l'entraîner loin de la posada. Je parlais à Jérôme le langage que j'eusse parlé à un frère, car la souffrance rapproche les distances et comble les intervalles que les lois sociales ont mis entre les hommes, et la douleur de Jérôme était si vraie, si poignante, que j'oubliais tout pour le consoler. Il me raconta les événements que j'ai rapportés plus haut, et j'appris ainsi les détails de la mort de Teresa.

Mais l'heure du conseil de guerre approchait et je dus me rendre à la maison du régidor où il devait s'assembler.

Elle offrait un spectacle qui indiquait assez la nature du drame auquel nous allions assister : partout des bruits d'armes et des appels significatifs. A l'extrémité d'un corridor, qui séparait la maison en deux parties égales, on voyait reluire, dans une demi-obscurité, les baïonnettes de quatre sentinelles silencieuses et vigilantes; elles gardaient les prisonniers, qui avaient été placés, en attendant le jugement, dans une chambre du rez-de-chaussée qui n'avait d'issue que sur ce corridor.

En passant devant les sentinelles, j'entendis une sorte de bourdonnement monotone et régulier qui s'échappait de la salle basse. Je prêtai l'oreille. C'étaient les prières des morts que les guerilleros récitaient à l'unisson sur eux-mêmes : les malheureux se savaient irrévocablement perdus !...

A l'heure fixée par le commandant, tous les officiers se trouvèrent réunis. La justice militaire, déjà si prompte et si expéditive en temps ordinaire, l'est naturellement davantage en campagne. quand surtout elle est appelée à prononcer sur le sort de partisans pris les armes à la main. Cette justice, qui allait frapper des guerilleros ayant surpris un poste militaire à l'improviste en temps de trève, incendiant des compatriotes, assassinant des hommes de leur nation, cette justice devait être impitoyable, et chacun des officiers le lut sur le front soucieux du président de ce tribunal improvisé.

Digitized by Google

Quand le commandant se fut assuré qu'aucun de nous ne manquait, il prononça la phrase sacramentelle :

— Qu'on introduise les prisonniers!

Cet ordre était à peine donné, que la porte du fond s'ouvrit et laissa voir dans le corridor un groupe de guerilleros entouré d'une ceinture de baïonnettes.

— Qu'on fasse avancer un de ces hommes, dit le commandant de sa voix brève et sévère.

Deux soldats d'infanterie conduisirent un de ces prisonniers au milieu de la salle, où il s'établit un profond silence aussi bien dans le cercle des officiers qu'à l'autre extrémité où se tenaient debout une trentaine de fantassins amenés là par la curiosité. Le sentiment de curiosité était du reste le seul qu'il fut possible de distinguer sur leurs traits encore noircis par la fumée de la poudre et de l'incendie; il ne s'y mêlait, à leur honneur, aucune expression de vengeance.

Le guerillero que le hasard avait désigné pour paraître le premier devant le tribunal était un Navarrais de haute taille, à la contenance hautaine et farouche. Il passa au milieu des rangs épais des soldats en promenant sur eux un regard indomptable. Le commandant examina fixement le prisonnier, qui soutint cet examen sans trahir un mouvement de crainte.

— Veuillez demander à cet homme, dit enfin le président à un officier qui, parlant parfaitement les dialectes navarrais et catalans, avait offert de servir d'interprète, veuillez demander quel est son pays, et par suite de quelles circonstances il a été pris les armes à la main dans une attaque de guerilleros?

L'interprète traduisit cette question au prisonnier, qui pencha la tête en avant comme pour mieux entendre, mais plutôt avec une expression de curiosité que de terreur. Il sourit, leva à la hauteur de sa poitrine ses deux mains attachées, et répondit avec un accent plein d'orgueil et de fermeté :

— Je suis Navarrais des environs de Pampelune, et mon nom est Guiseppe Carral. Quant à la manière dont j'ai été fait prisonnier, aussi bien que le motif pour lequel j'ai été pris les armes à la main, vous le savez mieux que moi. Un conseil seulement! Vous me tenez, c'est bien, mais ne lâchez pas le loup quand il est en votre pouvoir : les loups navarrais sont ingrats. Je mourrai comme j'ai vécu depuis deux ans que vous êtes en Espagne, en vous haïssant. Voyez mes mains, elles sont encore rouges de votre sang! Ne m'épargnez point, car demain, ce soir, elles le verseraient encore. Je ne veux pas plus de pardon que je n'en ai accordé. Conduisez-moi à la mort; je vous hais, je vous méprise, je vous crache au visage, maudits!

L'interprète traduisit aux officiers cette hautaine et sauvage réponse.

Digitized by Google

— Si tous les autres sont aussi décidés que ce Navarrais, nous dit le chef de bataillon, la cause ne traînera pas en longueur : le pardon employé vis-a-vis de gens semblables ne serait en réalité qu'une véritable niaiserie, une sottise! Cet homme est venu de la Navarre pour nous combattre dans un pays qui n'était pas le sien et où une trêve avait été convenue. Cette circonstance, rapprochée des mouvements sur la Catalogne du colonel-général de la Navarre, me donne la certitude que ce partisan appartient ou a appartenu à une de ces exécrables bandes de Mina; celui-ci est très certainement un vieux routier qui a pris sa part de plus d'un massacre, d'un incendie ou d'un pillage de convoi. A-t-il mérité la mort pour la violation de toutes les lois militaires et de tous les usages consacrés par les troupes régulières? Vous connaissez tous la nature des ordres qui ont enfin été arrachés à la sévérité trop longtemps contenue de nos généraux par les révoltantes cruautés des bandes navarraises et catalanes? Sont-ils exécutables dans le cas qui se présente, et la loi des représailles est-elle applicable à cet homme dont les compagnons ont incendié et assassiné ici-même? A t-il enfin mérité la mort par sa participation bien établie, puisqu'elle est avouée par lui, aux tristes événements accomplis à Callados dans la nuit du 14 et la matinée du 15?

Tous les officiers s'inclinèrent en signe d'adhésion.

— Emmenez le prisonnier, dit le commandant après avoir recueilli ce muet avis. On lui laissera le temps de faire sa prière. Adjudant, vous avez probablement commandé les piquets d'exécution comme je vous en avais donné l'ordre? Allez!

Le sous-officier commandant la garde et les deux sentinelles entraînèrent le prisonnier, qui traversa la salle sans paraître ému de la terrible sentence qui venait d'être prononcée contre lui; le président lui-même le suivit d'un regard d'intérêt qu'un soldat surtout ne peut refuser au courage malheureux. Au moment où le condamné à mort passa devant le groupe des autres prisonniers, il s'arrêta devant eux, leva vers le ciel ses bras enchaînés et cria avec exaltation :

— Viva el Rey! amigos!

— Viva el Rey! répondirent en chœur les prisonniers avec non moins d'exaltation.

— Viva el Rey! répéta seule, après ce cri, une voix aiguë et mordante qui me fit tressaillir.

— Le second prisonnier! dit le commandant dont les yeux avaient déjà perdu l'expression d'intérêt qu'il n'avait pu refuser à la fière attitude du guerillero.

Avant que le second prisonnier fut arrivé devant ses juges, une sourde détonation qui retentit sur la place annonça que justice était faite.

Digitized by Google

— Cette scène m'a fait mal, me dit un jeune sous-lieutenant placé à mes côtés; moi, à la place du commandant, je me fusse contenté de renvoyer tous ces bandits à coups de fouet dans leurs montagnes. Cette justice sans pitié me semble avoir en soi quelque chose de féroce maintenant que le moment de la lutte est passé.

— Depuis combien de temps êtes-vous arrivé en Espagne? demandai-je à mon jeune interlocuteur.

— Depuis six semaines.

— Alors votre pitié ne m'étonne pas. Mais avant six mois, dans une circonstance analogue, vous penserez et vous jugerez comme votre commandant, surtout si votre régiment passe les frontières de Catalogne et se trouve chargé de combattre les hordes sauvages de Mina, de l'Empecinado et de Renovalès, qui commandait cette nuit la guerilla. C'est une guerre sans repos où il faut tuer toujours pour ne pas être tué, une guerre de coups de main, d'assassinats, où l'on perd vite tout sentiment d'humanité. Le pardon qui, chez les autres peuples, attache presque toujours le vaincu au vainqueur, est pour ces hommes de fer une mortelle injure et un grief qui les rendra plus impitoyables dans leurs vengeances.

Pour onze prisonniers encore, la même scène se renouvela avec des incidents à peu près semblables. Tous ces hommes, guerilleros ou volontaires, Navarrais ou Catalans, moururent avec le même courage. De grosses gouttes de sueur perlaient sous les cheveux gris du commandant, ses terribles fonctions de juge commençaient à lui peser.

Le treizième prisonnier parut. Celui-là était loin de montrer le courage et la fierté de ses compagnons.

Dans le court trajet qu'il fut obligé de parcourir, ses jambes ployèrent sous lui et purent à peine soutenir son corps chancelant.

— Il me semble, à en juger au moins par le costume, nous dit le commandant, que cet homme n'appartient pas à la bande des guerilleros. Veuillez lui adresser les questions d'usage, capitaine Renaud.

— Votre nom?

— Perez Muño.

— Votre pays?

— Je suis de ce village même, señor, répondit le prisonnier; j'y exerce la profession de barbier-chirurgien : je suis un admirateur et un ami des Français, señores, un ami dévoué!

Cette réponse, faite avec une volubilité extrême et en mauvais français, eut le privilége de dérider les fronts des juges : tout le monde avait compris que l'incident allait devenir comique, et cette pensée était suffisamment justifiée par la contenance du prisonnier. Sa réponse m'arracha brusquement à la rêverie pénible où j'étais plongé depuis quelques minutes. Au premier regard que je jetai sur le barbier, qui

Digitized by Google

épiait sournoisement sur les physionomies de l'auditoire les différentes impressions qu'avait fait naître sa profession de foi, je le reconnus à peine, tant la peur l'avait défiguré. Enfin, nos regards se croisèrent.

Le commandant demanda au prisonnier comment il avait été arrêté au milieu des guerilleros. Le barbier tressaillit et me lança un regard qui eût attendri un tigre. De tous mes dragons occupés des préparatifs de leur départ, aucun n'était présent : cette circonstance favorable pour le prisonnier ne lui avait point échappée ; il avait compris que s'il parvenait à me fléchir, si je consentais à ne pas parler des relations intimes qu'il entretenait avec Benedit, il pouvait y avoir encore pour lui une chance de salut. En effet, je vis tant de désespoir dans ses traits que je me sentis pris d'une soudaine pitié. Je lui laissai donc lire une espérance dans le dédaigneux sourire qui effleura mes lèvres.

— Que Dieu me pardonne ! pensai-je tout bas, c'est un crime, peut-être, de laisser échapper cet homme, mais de tous il est le moins coupable.

Avant de répondre au commandant, le barbier, les yeux fixés sur les miens, passait alternativement de l'espoir au découragement. Enfin, il comprit qu'il était sauvé. Le délire d'une joie folle brilla dans son regard, et il porta la main à son cœur, autant pour en comprimer les battements que pour m'exprimer sa reconnaissance.

— Le señor official me permettra de rectifier une erreur capitale pour moi, dit le barbier dans son mauvais français, lorsqu'il fut enfin parvenu à calmer l'émotion violente qui faisait encore trembler sa voix. Je n'ai point été fait prisonnier au milieu des guerilleros, comme je prie d'en témoigner le señor official que voici : j'étais couché sur la route, tout meurtri encore par les pieds des chevaux, quand j'ai été relevé par un dragon et conduit ici.

Le regard du commandant, suivant la direction que lui indiquait le barbier, rencontra le mien et m'interrogea si clairement que je dus répondre. J'hésitai quelque temps avant de parler ; l'hésitation est naturelle quand on sait que la parole que l'on va prononcer doit être un arrêt qui donnera la vie ou la mort.

— Cet homme, dis-je enfin, a été arrêté sous mes yeux comme il le prétend. Il est encore vrai qu'il était couché à terre, ne faisant aucun effort pour fuir. (Je n'ajoutai point que dans ma conviction, la peur, qui donne ordinairement des ailes aux poltrons, l'avait complètement paralysé) ; enfin, il était sans armes. Il a pu combattre contre nous cette nuit, mais je ne saurais l'affirmer, et, dans le doute, mon commandant, mon avis serait qu'on risquât d'épargner un coupable plutôt que de frapper un innocent.

— Vous avez raison et je suis de votre avis, lieutenant, me répondit

Digitized by Google

le vieil officier avec l'empressement et la satisfaction d'un homme heureux de se soulager le cœur.

— Montre-moi tes mains? dit-il brusquement au prisonnier.

Celui-ci lui tendit ses mains nettes et blanches.

— Tu es un heureux coquin, reprit le commandant après une longue et minutieuse inspection; si j'avais reconnu la trace d'un seul grain de poudre, tu accompagnais les camarades au défilé.

Un immense soupir de soulagement fut la seule réponse de Pérès.

— Cependant, continua le commandant, comme tu t'es trouvé en contravention flagrante avec la loi militaire qui défend aux habitants de sortir de leurs maisons quand l'ennemi attaque un poste français, il est juste que tu sois puni, et tu le seras.

Le malheureux barbier perdit subitement son air riant et redevint pâle.

— Holà! cria le chef de bataillon, quatre hommes de bonne volonté pour conduire ce drôle dans la cour! Qu'on le dépouille jusqu'à la ceinture et qu'on lui administre vingt-cinq coups de schlague sur les reins, pas un de plus, pas un de moins! Ça lui apprendra à ne s'occuper que de son métier. Allons? décampe, coquin, et va te faire pendre ailleurs!

Le barbier, dans un élan burlesque de reconnaissance, voulut se jeter aux pieds des juges; mais à peine à genoux, il fut relevé par ses deux robustes gardes-du-corps et conduit immédiatement dans la cour, où il reçut la correction prescrite. Puis le pauvre diable se rajusta, prit ses jambes à son cou et s'enfuit. Il est probable qu'il se tint coi désormais; son patriotisme douteux avait failli lui coûter cher.

Un dernier incident signala pourtant sa fuite. Dans sa précipitation, il prit un corridor pour l'autre, et, en revenant sur ses pas, il se trouva devant le dernier prisonnier. Alors, la même voix stridente qui avait répondu à l'exclamation du premier guerillero conduit au supplice, cria aux oreilles du barbier ahuri, avec le ton d'un souverain mépris:

— Gavacho!

— Hé! hé! dit le barbier, c'est une bonne chose que la vie! Au diable les conspirateurs, les juntes, les guerilleros, et, ma foi! vivent les Français!

— Lâche! répéta la même voix.

Pérès ne parut pas se soucier de relever cette seconde injure qui fit sur lui l'effet stimulant d'un coup de fouet; il n'en courut que plus vite pour aller s'enfermer chez lui.

— Décidément, me dis-je, je ne m'étais pas trompé, je connais cette voix, c'est celle de Benedit; Dieu est juste!

Dans mon impatience j'aurais quitté le cercle pour m'en assurer,

Digitized by Google

si je n'avais été retenu par la réserve de mon grade et la certitude que le prisonnier allait comparaître dans quelques minutes. Cependant je me haussai sur les pieds pour chercher à l'apercevoir, mais sans y réussir; la foule des soldats encombrait la salle, et les baïonnettes formaient un rideau impénétrable. Quand il parut enfin devant ses juges, le président laissa échapper un mouvement de surprise à la vue de son étrange costume.

— Messieurs, nous dit-il, en se retournant vers nous, il est de mon devoir de vous déclarer que les instructions que j'ai reçues me prescrivent d'user de la plus inflexible rigueur envers les prêtres ou les moines de tous ordres qui seront pris les armes à la main. Ce sont nos ennemis les plus acharnés en Navarre et en Catalogne, et précisément c'est pour eux que notre indulgence a été plus persévérante.

Mais avant que le prisonnier eût fait un pas, je m'élançai au-devant de lui, et d'un geste brusque je fis tomber la barbe postiche qui lui couvrait la moitié du visage. Je ne m'étais point trompé, c'était Benedit! Le regard de l'aubergiste brilla d'un éclat terrible, ses lèvres murmurèrent une sourde imprécation et il se tordit dans ses liens pour essayer de les rompre et de se jeter sur moi; mais ce puissant effort n'aboutit qu'à lui faire entrer plus profondément les cordes dans les chairs; alors jugeant qu'il fallait se résigner, il demeura debout dans une dédaigneuse attitude.

— Ecoutez-moi, dis-je à haute voix, je vais vous dire quel est cet homme et ce qu'il a fait: vous le jugerez après.

Alors, dans un récit qui fit souvent tressaillir l'auditoire, je racontai la mort du lieutenant Dévigne, l'assassinat de la sentinelle du soupirail, l'évasion du prisonnier, la tentative dont nos soldats endormis avaient failli être victimes, et enfin le meurtre de Teresa par Pedrillo.

— Cet homme, dis-je en terminant, un des affiliés les plus redoutables de la junte secrète de Catalogne, ne s'est pas seulement couvert de tous les crimes que je lui reproche; depuis deux ans, il a répandu la terreur dans ce pays, et, après ses sanglantes expéditions, il revenait ici chargé de butin et couvert de sang français, méditer ses brigandages et enfouir ses trésors. Ce déguisement ne vous dit-il rien? n'avez-vous pas déjà reconnu l'assassin du colonel de Brémond, le bandit des gorges d'Almenara, l'audacieux partisan qui enlevait, il y a deux mois à peine, vos avant-postes à Ordal, et attachait ses prisonniers aux arbres de la route, avec cette insultante inscription: *absolution du moine*? Rien ne vous a dit enfin que cet homme est notre plus cruel ennemi, celui qu'on désigne avec horreur sous le nom du Petit-Moine?

— Le Petit-Moine! s'écrièrent les spectateurs de cette scène! Et ces braves soldats firent un mouvement en arrière.

Digitized by Google

— Oui, le Petit-Moine, répéta fièrement l'aubergiste, promenant sur nous tous un regard d'orgueilleux tromphe : ce nom vous a fait trembler longtemps et vous fait trembler encore aujourd'hui, que je suis en votre pouvoir : je n'ignore ni ne crains le sort que vous me réservez, je mourrai consolé, car j'ai assez vécu pour savoir que mon exemple sera imité, et que j'aurai des vengeurs..... Je sens là que votre domination bâtarde et sacrilége touche à son terme, et mon plus grand sujet d'orgueil est de songer que j'ai donné un des premiers coups de hâche à l'édifice que vous avez élevé sur la rapine et la violence ! Les vrais enfants de l'Espagne vous surveillent dans l'ombre, épiant chacun de vos pas; malheur donc à vous ! Vous êtes entourés partout de trahisons, de poignards et de poisons : vous êtes perdus, vous dis-je? Avez-vous donc pu penser qu'un peuple fier et indépendant qui fût pendant longtemps la plus grande nation du monde, se laisserait asservir sans essayer de secouer le joug? Ils sont cent mille en Espagne qui ont juré sur leur salut de ne déposer les armes que lorsque vous auriez honteusement repassé les Pyrénées. Oui, j'ai frappé sans pitié, j'ai tué sans miséricorde, mais que Dieu me le pardonne ! je vengeais l'Espagne et j'accomplissais pour elle l'œuvre du salut. Allez, inventez toutes les tortures : je n'ai besoin en ce moment que du souvenir de ce que j'ai fait et d'un crucifix, et j'ai le mien sur la poitrine : j'ai hâte de vous montrer comment un Espagnol, un Catalan sait mourir !

Quand l'émotion produite par ces paroles, prononcées avec un farouche emportement, se fut un peu calmée, le commandant, qui, seul parmi nous, avait écouté, avec son impassibilité ordinaire, l'apologie du partisan, fit un mouvement d'épaules plein de dégoût et de mépris.

— Messieurs, nous dit-il, de sa voix sévère, je suppose que votre opinion est bien certainement que ce bandit a mérité la mort, et c'est la mienne aussi ; mais à mon avis, il doit subir un châtiment honteux ; la mort du soldat, par les armes, serait trop honorable pour un bandit pareil, pour un assassin, qui a fait du patriotisme un manteau sous lequel il a caché ses mauvais penchants et sa cupidité : usant donc de mes pouvoirs, je condamne cet homme à la potence : on lui laissera une demi-heure pour se préparer par le repentir au jugement de Dieu. L'arrêt sera exécuté sur la place San-José, devant les troupes réunies pour le départ, armes et bagages. Adjudant ! faites reconduire cet homme dans sa prison, et transmettez mes ordres aux soldats des deux détachements.

Cet arrêt fut prononcé au milieu d'un profond silence ; il ne fut troublé que par un cri sourd que Benedit laissa échapper lorsque le vieil officier crut devoir flétrir la vie de partisan ; mais après cette

Digitized by Google

exclamation arrachée à l'orgueil, Benedit ne laissa plus paraître aucune émotion: comme le gladiateur antique, il voulut tomber avec grâce, et mériter en mourant les applaudissements de ses ennemis. Ce fut donc le front haut et la démarche assurée qu'il traversa de nouveau la salle, sous l'escorte de ses gardes, pour se rendre dans la chambre qui devait lui servir de prison pandant une heure encore: le temps de dresser une potence sur la place, conformément à l'arrêt qui le frappait.

— Les lois de la guerre et la peine du talion, nous dit le commandant après le départ du prisonnier, m'autorisaient à faire fusiller ces bandits sans procès; les ordres envoyés par Son Excellence le maréchal Macdonald aux généraux de son gouvernement et ceux qui sont prescrits aux chefs de corps en expédition, ont dû me faire agir d'une autre manière qu'il n'avait été procédé jusqu'à ce jour. Pour mon compte particulier, j'ai été heureux qu'une sorte de procédure fût suivie en cette circonstance. Je suis d'autant plus heureux dans cette circonstance d'avoir agi conformément à l'esprit des ordres que j'ai reçus, que nous avons trouvé l'occasion de pardonner au moins coupable et d'infliger un châtiment terrible au plus criminel. Messieurs, je vous remercie de votre concours. L'audience est levée...

Une heure après ces événements, tout était prêt pour le départ et pour l'exécution qui allait le précéder. Le sinistre instrument de mort se dressait au milieu de la place, en face des débris encore fumants de l'auberge: A l'extrémité de cette place, une corde neuve terminée par le fatal nœud coulant oscillait au souffle de la brise du sud; au pied de la potence était une échelle contre laquelle se tenait appuyé un homme d'épaisse encolure, et qui pour la somme de quelques douros s'était offert à remplir les fonctions de bourreau : on n'attendait plus que le patient. La population entière se pressait aux fenêtres, et, bien que morne et silencieuse, elle voulait assister au triste spectacle de l'agonie d'un des siens. De temps en temps, une sorte de rumeur menaçante, s'adressant à l'exécuteur, s'échappait de cette foule, et arrivait jusqu'à lui sans qu'il parût d'ailleurs s'émouvoir de ces manifestations. Quand il s'était présenté pour remplir les fonctions du bourreau, un sous-officier lui avait fait remarquer qu'il pouvait avoir à redouter après l'exécution la vengeance de ses compatriotes.

— Je ne suis que depuis quelques jours ici, avait-il répondu, j'étais de passage à Callados où mon commerce m'avait amené: Je suivrai la colonne quand elle se mettra en route et je n'aurai ainsi rien à craindre.

— Vous n'êtes pas Catalan? lui avait demandé son interlocuteur.

— Non, señor, je suis de Grenade, je me nomme Israël Borros, à votre service pour revendre et acheter, ajouta le bourreau avec un

Digitized by Google

sourire cruel, et il frappa sur le gousset de sa veste où résonnèrent les douros.

Les deux compagnies d'infanterie, l'arme au pied, formaient une des faces d'un carré dont deux autres étaient occupées par les dragons; le quatrième était resté vide, c'était par cette ouverture que devait passer l'aubergiste. Enfin midi sonnèrent à l'église de San José: il se fit un mouvement sur la place, toutes les têtes se penchèrent aux fenêtres, un bruit d'armes se fit entendre et le prisonnier sortit de la maison du régidor. Il était pâle mais résolu: ses doigts égrenaient un long chapelet avec une ardeur fiévreuse qui décélait seule son agitation intérieure. Il était encore couvert du vêtement religieux sous lequel il s'était acquis une si sanglante renommée.

Les tambours battirent, les baïonnettes et les sabres tirés des fourreaux étincelèrent au soleil. Le prisonnier fut amené au pied de la potence. Là, l'officier qui avait rempli au conseil les fonctions d'interprète lui lut de nouveau sa sentence, qu'il écouta avec un mépris glacial. Cependant, il s'agenouilla et commença sa prière.

Il y a quelque chose de solennel dans ce dernier acte, dans cette suprême invocation à Dieu, dans ce dernier entretien de la créature et du Créateur. Que se passa-t-il pendant cette minute dans le cœur du prisonnier? Sa dernière pensée fut-elle un dernier vœu pour la réalisation de l'œuvre sanglante à laquelle il avait consacré sa vie, ou bien revint-il sur lui-même et contempla-t-il sa vie et ses fautes? Son cœur s'amollit-il au souvenir de sa femme dont il avait hâté la mort, à celui plus récent encore de l'enfant qu'il avait vu égorger sous ses yeux, pour laquelle il n'avait eu ni affection ni pitié? Le sang qu'il avait versé tant de fois fit-il parler le remords dans cette âme de bronze, et le souvenir de ses autres victimes lui inspira-t-il un repentir sincère? Je ne sais, mais pas un murmure, pas une plainte, ne sortit de ses lèvres.

Quand il se releva, l'expression de sa physionomie n'était plus la même. Ce n'était plus ce dédain farouche, cette haine furieuse: Benedit allait mourir en chrétien.

Le bourreau s'étant approché du patient pour couvrir sa tête de l'ignoble bonnet de laine noire qui sert à dérober aux spectateurs les hideuses convulsions de l'agonie, Benedit le repoussa doucement. La résignation avait remplacé dans ses yeux la soif de la vengeance. Il contempla un instant d'un air pensif ses compatriotes dont il avait rêvé l'affranchissement, en détourna ses regards avec une sorte de regret douloureux, et arrêta enfin sa vue sur les débris de son auberge. Ce spectacle et les souvenirs qu'il lui rappela achevèrent d'effacer tous les sentiments haineux dans son cœur: un soupir immense gonfla sa poitrine et une larme amère mouilla ses yeux desséchés: la première peut-être qu'il eut versée!

Digitized by Google

Le bourreau, qui se lassait d'attendre, acheva ses apprêts, et le condamné, averti par un roulement de tambours que l'heure était arrivée, commença à gravir l'échelle. Mais à peine avait-il parcouru quelques échelons, qu'il redescendit, pria un des assistants de soulever le bonnet qui lui couvrait le visage et me chercha des yeux. Je m'approchai. Il hésita quelques secondes avant d'ouvrir la bouche : une légère rougeur teignit ses joues pâles, dernier tribut à l'orgueil humain !

— Si vous revoyez jamais Pedrillo, señor, me dit-il enfin, dites-lui je vous prie, que son père est mort en se repentant... Quelques minutes après, Benedit avait cessé de vivre.

On le sait, nous devions partir après l'exécution : à six heures du soir mon détachement, dont le commandement était passé entre les mains du capitaine de Lannois, se trouvait déjà à une huitaine de lieues de Callados, et allait s'engager dans une chaîne de ravins et de versants plantés de taillis épais que nous avions encore à traverser pour arriver à Ordal; nous devions en repartir le lendemain pour cette expédition au nord-ouest dont je vous ai parlé plus haut. A Bujoz, le détachement d'infanterie s'était séparé de nous en vertu des ordres qu'avait reçus son commandant, et continuait sa marche à l'ouest pour rejoindre les deux régiments de la même arme chargés d'établir sur la frontière un cordon de surveillance, et de nous assister dans nos opérations. On avait échangé quelques courtes paroles d'adieu, et chacun s'était quitté avec cette apparente insouciance qui caractérise l'homme de guerre, et que lui donnent son existence irrégulière, les mille incidents des camps et des combats, et la nécessité de s'habituer à ne former partout que des liens d'affection passagers. Il serait juste d'avouer, cependant, que notre reconnaissance, si elle n'éclata point en vives démonstrations, n'en demeura pas moins dans nos cœurs, et que tous mes dragons se souvinrent longtemps du service signalé qui les avait arrachés à une perte certaine.

Depuis notre départ de Callados, j'avais profité des rares moments de répit que me laissait la bienveillante curiosité du capitaine de Lannois, pour dire quelques mots d'encouragement à mon ordonnance. Après l'exécution de Benedit, qui avait eu lieu sous ses yeux sans que rien n'indiquât qu'il prît intérêt à ce triste spectacle, Jérôme, toujours morne, toujours silencieux, était monté à cheval, et en s'éloignant de Callados n'avait pas regardé une seule fois derrière lui. Depuis la terrible secousse qu'il avait reçue, le pauvre Jérôme était devenu méconnaissable; de légères touffes grises se mêlaient à sa chevelure noire; ses traits pâlis, ses yeux remplis du feu sombre de la fièvre, le cercle profond qui les entourait, accusaient d'une manière énergique les ravages de la douleur qui le dévorait. Vincent avait

Digitized by Google

essayé de tous les moyens que lui suggérait son affection pour faire briller une étincelle dans ces cendres mortes, pour ramener un sourire sur ces lèvres autrefois si gaies, maintenant contractées par la souffrance, un éclat joyeux dans ce regard terne et sans vie : ses efforts n'avaient pas été plus heureux que les miens, Jérôme était resté comme à son départ, comme au moment où je l'avais trouvé en contemplation devant les débris de l'auberge, muet, sombre et consterné. Une seule fois il avait rompu ce silence obstiné pour demander à Vincent s'il était toujours vrai que le régiment dût partir bientôt pour la frontière de Navarre.

— C'est la vérité, tout ce qu'il y a plus de vrai, mon vieux, on y restera deux mois au moins en observation : vois-tu, le mouvement et la distraction c'est un vrai baume pour la mélancolie et les peines du cœur, avait répondu le doyen de l'escadron, de l'air le plus sentimental qu'il put prendre pour flatter la douleur de son ami.

Mais Jérôme était déjà retombé dans son triste silence.

En vain j'essayai moi-même de lui parler, je compris que toute nouvelle tentative de ma part auprès de mon ordonnance n'aboutirait à aucun résultat, et, mettant mon cheval au trot, je rejoignis en tête de la colonne le capitaine de Lannois à qui je racontai ce qui s'était passé et l'inutilité de mes efforts.

— Je connais parfaitement l'homme dont vous me parlez, mon cher Georges, me dit le capitaine, et il est à craindre qu'il ne se relève pas de cette chute ; il faut essayer cependant de l'arracher à ses souvenirs pour conserver un bon soldat et un noble cœur à l'armée. Je fus témoin, l'année dernière, d'un fait que vous ne connaissez probablement pas. Une vieille espagnole mendiait un peu de pain aux avant-postes de nos cavaliers : vint à passer Jérôme ; la vieille, qui n'avait encore reçu que des rebuffades, s'adressa à lui pour obtenir quelque chose ; mais Jerôme, qui était préoccupé probablement, ne l'écoutait pas. — Au nom de votre mère qui prie pour vous en France, señor caballero ! — Je n'oublierai jamais l'expression de la figure de Jérôme à cette parole. Il tressaillit, s'arrêta, et prenant dans sa poche tout l'argent qu'il pouvait y avoir, il le lui donna en lui disant : — Je ne l'ai pas connue, ma bonne femme, et il est probable que je ne la connaîtrai jamais ; mais je l'eusse bien aimée, car je sens là qu'il me sera toujours impossible de rien refuser à qui me parle en son nom.— Il est probable que le cavalier paya par deux mois au moins d'abstinence cette aumône de l'amour filial. Pour moi, j'ai trouvé ce trait bien noble chez cet obscur soldat, et je ne l'oublierai jamais. Mais je bavarde, et je ne vous dis pas ce que je compte faire pour votre protégé. L'Empereur aime à s'entourer de gens braves et dévoués ; le colonel, à qui je n'ai jamais rien demandé pour moi-même, consentira,

Digitized by Google

j'en suis sûr, à solliciter l'admission de Jérôme aux guides ou dans un régiment de la garde; voilà sur quoi je compte pour le distraire et l'arracher à la douleur qui nous le tuera.

— Merci, capitaine, répondis-je tout ému, votre bienveillance a été au-devant de mes désirs, et je vous en remercie comme si vous m'eussiez obligé personnellement... Oui, vous avez raison, c'est là le meilleur moyen de le sauver.

Et je serrai la main du capitaine, qui protestait en souriant contre la vivacité de ma reconnaissance.

A huit heures du soir, le détachement quitta la grande route de Barcelone pour s'engager dans la montagne par un chemin très difficile. On approchait d'Ordal. La route tournait brusquement en pénétrant dans la Sierra, et elle ne formait plus qu'un sentier étroit, où deux cavaliers n'auraient pu marcher de front; le fourgon des blessés fut remis à une forte garde sous la protection de laquelle il devait faire un long circuit de plus de trois lieues pour arriver aux cantonnements par des chemins praticables.

Bien qu'on fut arrivé près de nos grand'gardes, la prudence nous faisait une loi de prendre toutes les précautions usitées en pareil cas, et le plus profond silence fut, en conséquence, recommandé aux hommes du détachement principal. La ravine du Fuoral, que nous suivions, était un vrai sentier de montagnards : à droite, bordé par des précipices d'une profondeur à effrayer l'œil et où les caillous, soulevés par les pieds des chevaux, roulaient longtemps avant de faire entendre le bruit de leur chute dans le torrent; et à gauche, par la rampe escarpée d'énormes rochers, couverts à leur sommet de touffes sombres de mélèzes, de chênes verts et de sapins élancés, qui, dans le lointain, ressemblaient à de gigantesques sentinelles chargées d'observer la plaine. Chacun paraissait comprendre que ce rideau d'arbres placés au-dessus de nous pouvait cacher une embuscade, et le silence que gardait toute la troupe, sur la recommandation des chefs, avait en soi quelque chose de pénible et d'inquiet. Plusieurs fois je vis les yeux de Bénard se fixer avec une certaine anxiété sur un massif et une plateforme de rochers, qui, à deux cents pas en avant de nous, semblaient murer la route et la dominaient d'une trentaine de pieds seulement. On aurait dit que ces rochers allaient s'ébranler sur leurs bases pour se précipiter sur nous, et ces massifs de verdure s'entr'ouvrir pour vomir une guerilla prête à nous foudroyer. Rien ne remuait pourtant; le feuillage des chênes verts était doucement agité par la brise du soir, et nul indice ne révélait à l'œil le plus exercé la présence de l'homme. Tous les yeux étaient fixés sur les huit cavaliers d'avant-garde qui atteignaient en ce moment les rochers. L'avant-garde passa et ne fut point inquiétée; cependant, les premiers cavaliers de la co-

Digitized by Google

lonne, après avoir dépassé le massif, se retournèrent involontairement sur leurs selles pour jeter en arrière un dernier regard de méfiance et de soupçon. Tout à coup les taillis s'entr'ouvrirent et un homme parut sur la plate-forme de granit; il était seul, nous reconnûmes Pedrillo. Il tenait à la main un court fusil de chasse à deux coups. Il s'avança résolument sur le bord de l'abîme, épaula et fit feu deux fois. Quand le vent eut emporté la fumée de l'explosion, nous le vîmes se pencher en avant sur le bord du précipice pour s'assurer si ses balles avaient été mortelles.

Tout cela dura dix fois moins de temps que je n'en mets à vous le raconter. Satisfait de son examen, le fils de Benedit bondit en arrière en élevant son arme au-dessus de sa tête avec une exclamation de joie farouche. Un instant après, les taillis s'étaient refermés sur lui et le protégeaient contre quelques coups de carabine qui lui furent tirés à l'aventure.

Le jeune démon nous avait suivis depuis Callados ou nous avait attendus sur la route, épiant notre marche avec la patience du Mohican.

— Quelles sont les deux victimes? me demandais-je avec anxiété.

Je fis rebrousser chemin à mon cheval, pour rejoindre un groupe de cavaliers qui avaient mis pied à terre pour secourir un des leurs renversé par une des balles du bandit. Le passage était si étroit, que je mis un certain temps avant d'arriver; mais, dans le trajet, mon cheval effrayé refusa de passer sur un homme étendu en travers de la route, le visage noyé dans une large mare de sang. Soit dégoût, soit que tout secours eût paru désormais inutile, personne ne s'était occupé de lui. C'était le cadavre de l'homme qui, après avoir rempli l'office de bourreau, avait suivi la colonne dans l'espoir d'être ainsi à l'abri de tout danger. C'était la première victime sacrifiée par le fils à la mémoire du père.

Je forçai mon cheval à sauter pardessus le cadavre. Une seconde après, je me trouvais derrière un cercle d'une douzaine de dragons empressés autour du blessé. J'aperçus alors Vincent qui, agenouillé, soutenait entre ses bras la tête de Jérôme. La pâleur livide de celui-ci, ses yeux ternes, l'écume sanglante qui arrivait à ses lèvres chaque fois qu'il faisait un effort pour respirer, étaient, pour un homme qui avait vu déjà mourir sur plusieurs champs de bataille, autant d'indices certains d'une fin prochaine.

Je rompis le cercle brusquement, et je pris entre mes mains celle de mon ordonnance. Il me reconnut, et une teinte plus foncée colora passagèrement ses joues.

— Merci, lieutenant, balbutia-t-il, je vous attendais..... Je ne suis pas à plaindre, je meurs entouré de bons camarades, de ce pauvre Vincent..... près de vous, monsieur Lasalle.....

Digitized by Google

Il respira bruyamment, et un nouveau flot d'écume rougie monta à ses lèvres. Sans force pour parler, la poitrine haletante et presque aussi pâle que le moribond, Vincent contemplait avidement les traits de son ami, comme s'il eût voulu les graver profondément et pour jamais dans sa mémoire.

—Lieutenant, reprit Jérôme, je n'ai point d'héritiers, j'ai donné ma croix à Vincent, mais en dépôt, et il est convenu qu'il vous la remettra quand vous serez décoré, ce qui ne tardra pas, j'espère..... Ne me refusez pas, ce sera bien de l'honneur pour un pauvre diable comme moi..... Teresa, voyez-vous, et ma croix, c'était tout pour moi..... Je vais revoir l'une et je vous prie d'accepter l'autre.

Il arracha sa croix d'un geste convulsif et la plaça lui-même dans la main tremblante de son vieil ami. Il y eut un moment de silence : tous ces rudes cavaliers qui entouraient le blessé étaient graves ou courbés sous le poids d'une véritable douleur. Ils aimaient tous le Parisien, le joyeux camarade, le bon militaire.

La crise vint; les traits de Jérôme parurent se ranimer un peu, son visage s'empourpra d'une rougeur fébrile, le délire commençait; mais le pauvre soldat retomba entre les bras de Vincent en murmurant encore quelques phrases inintelligibles. Je serrai une dernière fois sa main raidie et déjà glacée, et, dévorant un sanglot qui me serrait à la gorge, je rejoignis le capitaine de Lannois, qui avait fait déjà la moitié du chemin pour s'enquérir de ce qui était arrivé. J'obtins facilement de lui que, malgré l'approche de la nuit, le détachement s'arrêtât pour rendre les derniers honneurs au légionnaire.

Les dragons lui eurent bientôt creusé dans le ravin une tombe décente, où on le coucha tout revêtu de son uniforme, le visage tourné vers la France, comme il l'avait demandé à ses camarades. Vincent façonna de sa main une croix grossière, qui désigna la place où reposait un chrétien et un brave soldat. . . . . .

. . . . . .

Le soir, nous étions à Ordal, d'où nous repartions le lendemain pour la frontière. Dix-huit mois après, commandant un détachement de cavalerie et la poitrine décorée du legs du pauvre dragon, j'eus l'occasion de repasser par le ravin de Fuoral; je cherchai inutilement des yeux la modeste croix et l'humble fosse. La fosse s'était abaissée au niveau du gazon moussu qui perçait entre les pierres dont était semée la ravine, et la croix avait été arrachée et jetée au loin. Les guerilleros et Pedrillo peut-être avaient passé par là.

L. DE BEAUREPAIRE.

Digitized by Google

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

LES ROMANS DE NOEL

EN ANGLÉTERRE

Christmas Day (le Jour de Noël), par Christian Le Ros. Londres, 1854. — *The Rose and the Ring* (la Rose et l'Anneau), par M. M.-A. Titmarsh. Londres, 1855.—*The seven poor Travellers* (les Sept pauvres Voyageurs), publié dans le journal *Household Words*, dirigé par M. Charles Dickens. Londres, 1854.

Au nombre des plus chères coutumes de nos ancêtres, et des plus dignes de nos regrets, était la célébration en famille de la sainte et joyeuse fête de Noël. Sans doute tous les Français d'avant la Révolution n'étaient pas des chrétiens modèles ; et lorsque les gais tintements de la cloche de village ou les carillons des cathédrales retentissaient dans la froide nuit de l'anniversaire sacré, appelant les fidèles à la messe ardente, nous ne prétendons pas que dans tous les châteaux, dans toutes les chaumières, et sous chaque toit des villes, seigneurs et paysans, ouvriers et bourgeois, fussent sans exception dévotement rangés autour du grand foyer où pétillait la bûche bénite, chantant des cantiques, s'édifiant mutuellement par de pieux récits, ou peut-être charmant la longue veillée par de fantastiques et innocentes légendes. Mais si quelquefois, chez de trop joyeux compagnons, le *réveillon* devenait profane, ou même dégénérait en scandaleuses licences, du moins pour le pays tout entier Noël était une croyance ; et c'était aussi, pour chaque famille, l'occasion d'un rapprochement cordial et d'une hospitalité touchante qui s'étendait jusque sur le plus humble des manants et sur le dernier des serviteurs.

Ces temps semblent déjà loin de nous ! Un jour, l'incrédulité effaça de nos cœurs le souvenir des divines souffrances et de la crèche sainte ;

Digitized by Google

le scepticisme passa sur nos têtes révoltées, et son souffle destructeur éteignit les flambeaux qui éclairaient les augustes mystères. La France se vit alors plongée dans une nuit épaisse et glaciale où ne brillait plus l'étoile qui guide les bergers et les rois vers le salut du monde. En reniant sa foi, la France rejeta aussi ses anciens usages; elle perdit le goût de ses traditions naïves, et dédaigna ces bonnes coutumes qui, si longtemps respectées, avaient réjoui le foyer domestique. Et dans la famille, comme dans l'église déserte, Noël cessa d'être ce qu'il avait été pour nos pères : le *cri de joie*.

Il n'en a pas été tout à fait ainsi chez nos voisins dont on connaît le louable attachement aux institutions et aux coutumes léguées par leurs ancêtres. Toutefois, l'Angleterre, elle aussi, subit, il y a trois cents ans, sa révolution religieuse; et si la Réformation, au lieu de prétendre, comme le philosophisme du dix-huitième siècle en France, à la destruction complète du catholicisme, n'en fut que la modification profonde, il n'est pas moins vrai qu'elle constitua un acte de rupture avec les usages qui devaient rester le plus chers à une nation professant le respect des choses antiques; car elle répudia les formes vénérées du culte, les solennelles réjouissances et les pompes traditionnelles de l'Eglise. Si donc il s'agissait ici de la célébration religieuse du joyeux anniversaire chrétien, nous qui avons retrouvé les splendeurs de la messe de minuit, et qui recommençons à chanter les hymnes de Noël, nous pourrions nous dispenser de répéter en l'honneur des Anglais une louange qui, cette fois, ne serait due qu'à nous-mêmes.

Mais ce n'est point de Noël célébré dans le temple que nous avons à nous occuper; c'est de Noël au foyer de la famille anglaise : Noël, en l'honneur de qui les orateurs du Parlement se taisent et que chôment les marchands; — Noël, dont la voix aimée, seule entendue dans tout le royaume, appelle les lords au milieu de leurs fermiers dans la grande salle de leur château, où sera servi pour tous l'énorme roastbeef de la vieille Angleterre, ce roastbeef tellement honoré que le jovial Charles II, au retour de la chasse, un matin de Noël, eut la fantaisie de le créer chevalier (*Sir-Loin of Beef*), d'où vient encore qu'on l'appelle le Baron de Bœuf; — Noël, que fêtera l'ouvrier qui, chaque samedi soir depuis trois mois, verse son demi-shilling au cabaret, où, la veille du grand jour, sera tirée la loterie des oies (*goose club*), afin qu'il puisse régaler de ce volatile indispensable sa femme et ses enfants; — Noël, où l'Anglais si grave prend de la gaieté pour une année entière; — Noël, bourré de *pudding* et arrosé de *gin* et de vin de Porto; — Noël, qui éclate en chansons et en interminables hurrahs, et surtout qui prodigue les toasts, d'abord et dans chaque maison le toast à Sa Majesté la reine; — Noël, que personne ne dédaigne et qui

Digitized by Google

n'oublie personne à son banquet universel, pas même les orphelins dans les asiles, les convalescents dans les hôpitaux, les pauvres dans les établissements de charité; — Noël, qui se couronne du houx aux baies rouges et luisantes, et permet les baisers sous le gui des druides dont sont ornés les appartements les plus humbles comme les salons les plus splendides; — Noël, qui convie le peuple dans les théâtres aux pantomimes joyeuses, comme au temps d'Elisabeth il invitait les nobles aux mascarades de la cour; — Noël, qui aime encore les récits fantastiques, et qui emprunte, pour les raconter, la plume des romanciers les plus illustres; — Noël enfin, que nous ne connaissons pas, car il faut l'appeler de son vrai nom, et du seul nom qui lui convienne: *merry Christmas*.

Le *gai Noël*, dans son humide et gras royaume d'Angleterre, a toujours aimé la bonne chère et le bon feu, et c'est pourquoi ses sujets l'ont à son tour tant aimé. Si le brouillard hâte les ténèbres, si le givre tombe, ou bien si les étoiles brillantes annoncent au-dehors une forte gelée, Christmas est là, près du foyer, assis à une table substantielle, et présentant à l'Anglais sa mine réjouie qui inspire la gaieté à toute la famille. Un poète du seizième siècle, Tusser, engage ainsi sa ménagère à bien recevoir le *Père Noël* : — « Va chercher du lierre et du houx, femme, pour en garnir ta maison, et prends aussi ce lard que tu feras saler et bouillir; prépare-nous un bon repas, car tu sais la vieille manière; et les vieilles coutumes qui sont bonnes, que personne ne les méprise. A Noël, soyez joyeux et remerciez Dieu de tout ce qu'il vous donne, et régalez vos voisins pauvres : les grands confondus avec les petits [1]. » Le festin, telle est la grande affaire, tel est le fonds essentiel du joyeux Christmas.

Cependant le vieux Noël ne s'est pas contenté d'être le dieu de la table; il a voulu aussi de tout temps faire entendre sa voix et parler suivant son siècle. Autrefois il chantait des *carols*, qui étaient ou de naïfs cantiques ou des couplets facétieux. Au temps de la « bonne reine Bess, » Christmas députait, pour égayer le peuple, un audacieux seigneur qui s'appelait le seigneur de Licence (*Lord of Misrule*). Dans les palais royaux, dans les châteaux de tous les nobles, ce personnage dirigeait les fêtes et réglait les jeux. Le maire de Londres et chacun de ses shériffs nommaient un seigneur de Licence, chargé d'organiser en leur nom des spectacles et des mascarades; et pendant

[1] Get ivye and hull, woman deck up thyne house
And take this same brawne, for to seeth and to sonne.
Provide us good chere, for thou know'st the old guise :
Old customes, that good be, let no man despise.
At Christmas be mery, and thank God of all
And feast thy pore neighbours, the great with the small.
(*A Hundreth Poyntes of husbandry*, 1557, p. 10)

Digitized by Google

un long règne, qui durait depuis la Toussaint jusqu'à la Chandeleur, ces trois souverains des farces de Noël luttaient à qui inventerait les plus grotesques amusements et les bouffonneries souvent les moins édifiantes. Le Christmas du dix-neuvième siècle n'est pas moins gai, mais il se montre plus sage; il compose rarement des *carols* poétiques; il donne à la foule, pour la divertir, ces spectacles féeriques où les personnages séculaires, *Arlequin*, *Colombine*, *Clown* et *Pantalon*, subissent leurs métamorphoses éternelles; mais ce n'est point dans ces pièces, faites surtout pour charmer les yeux, que nous devons chercher la pensée intime du Christmas moderne. Elle se trahit bien mieux dans ces livres qu'il inspire chaque année à ses romanciers favoris: tantôt c'est un simple récit de la manière dont il veut qu'on le fête, comme s'il craignait d'être oublié et de périr au milieu de la civilisation nouvelle; tantôt ce sont des histoires dictées par une pure fantaisie; d'autres fois il raconte à ses plus jeunes adeptes les aventures merveilleuses qui se passent dans le royaume des fées; enfin parfois aussi il s'élève dans ses romans jusqu'à la hauteur d'un moraliste sévère.

Un de ces ouvrages, publié il est vrai l'année dernière, mais qui n'a rien perdu de son actualité, nous convient d'abord en ce qu'il nous présente une tableau animé de la célébration de Christmas à tous les étages de la société anglaise : il nous fait assister au dîner de Noël d'un banquier baronnet, de son associé, bourgeois parvenu, d'un commis célibataire, et enfin d'un garçon de bureau chargé de famille.

C'est la veille de la fête; six heures viennent de sonner; le banquier, sir Fograss Fograss Fograss (les Anglais affectionnent parfois ces redondances patronimiques) serre cordialement la main à ses associés en leur souhaitant un joyeux Christmas; il laisse entendre à quelques-uns de ses commis qu'ils recevront de sa part un panier de provisions de Noël; il glisse une pièce d'or dans la main de Poundaweek, l'honnête garçon de bureau, et il monte en voiture pour retourner à sa maison de campagne. Aussitôt après les employés désertent la banque.

« Il y a quelque chose de particulièrement gai dans l'aspect des rues de Londres la veille de Noël, surtout quand il fait une nuit claire, un froid sec et vif. Les piétons marchent d'un pas pressé, en frappant du pied pour se réchauffer; les omnibus, les *cabs* et les autres véhicules font joyeusement résonner les pavés. Les boutiques sont plus brillantes que d'habitude; le gaz jette une clarté plus pure et semble se prêter à mieux éclairer les objets dont sont garnies les vitrines des magasins. Les épiciers mettent en vue de séduisants monceaux de prunes et d'autres fruits étrangers; leurs boutiques présentent des scènes d'une confusion impossible à décrire; on voit leurs garçons se mouvoir et se

Digitized by Google

précipiter avec une impétuosité qui ne s'arrête à aucun ménagement, tant ils sont préoccupés de satisfaire aux nombreuses demandes de leurs clients. Les bouchers étalent de gigantesques quartiers de bœuf dans lesquels la graisse ne tient pas moins de place que la partie maigre; la scie et le couteau bien affilé ne cessent de fonctionner; la viande nationale se débite avec une rapidité étonnante, et la voix du boucher ne se tait jamais. — « Sept livres et un quart, madame : quatre shillings cinq pence, un demi-penny, je vous remercie. — Et vous madame? Ici Jean! décrochez ce *sirloin*. Allons! achetez! achetez! achetez! achetez! » Et toujours ainsi. Les marchands de volaille ont aussi fort à faire; leurs boutiques ne sont que des masses serrées de dindes, d'oies et de poulets; autour des dindes pendent des colliers de saucisses, et des rubans aux couleurs éclatantes flottent sur les chairs des volailles dont ils font ressortir la pâleur. Quant au maître et à ses garçons, ils ont sans doute le don de l'ubiquité; à chaque instant ils décrochent des dindes, les vendent, les troussent, reçoivent l'argent et les expédient à leur destination.... La veille de Noël nous rend toujours joyeux, car nous pensons aux milliers de gens heureux que le lendemain rassemblera ; nous voyons les familles réunies autour de la table, les soucis et les embarras des affaires oubliés pour un jour, partout la joie et le rire, et côte à côte la vieillesse et l'enfance. Même les pauvres, pour qui manger de la viande est un événement rare, s'ingénient à faire ce jour-là un bon dîner. Pour la soirée mémorable on tire de la poussière, on remet en usage les jeux et les passe-temps de la vieille Angleterre, et chacun apporte son mot de gaieté pour animer cette heure charmante. Nous aimons beaucoup la veille, nous aimons davantage encore le jour de Noël; nous aimons l'entendre annoncer par les voix carillonnantes des clochers qui lancent à travers l'atmosphère glaciale leurs volées joyeuses. »

Entrons maintenant, dès le matin, au château de Fograss-Court. Que de provisions entassées! Quels feux dans les cheminées! En voyant un si gros volume de fumée s'élever au-dessus des toits du château, le policeman du village voisin ne croira-t-il pas que Fograss-Court est en flammes? Quel remue-ménage dans les cuisines! Avec quel zèle et quels airs de bonne humeur les domestiques se livrent aux préparatifs de la fête! Sir Fograss Fograss Fograss est un baronnet de la vieille école ; on dit même qu'il était né pour être un squire de campagne plutôt qu'un banquier de Londres. Quoi qu'il en soit, son plaisir est de rendre les autres heureux; ses fermiers le vénèrent; ses voisins et ses nombreux amis le respectent et l'admirent. Jamais il n'a manqué de donner une fête de la moisson et un banquet de Noël, auxquels il invite tout le monde à prendre part : y vient qui veut; à quelque classe, à quelque genre de service qu'il appartienne, chacun est assuré d'un bienveillant accueil et d'une hospitalité cordiale. Ces jours-là, le vieil édifice est converti en hôtel, avec cette différence essentielle que les hôtes sont servis à souhait sans jamais rien payer.

Le matin de Noël, il n'est pas une chambre du château qui n'ait

Digitized by Google

son invité : lords, ladies, baronnets, squires, messieurs, dames et demoiselles en grand nombre, sont venus fêter Noël avec sir Fograss ; pendant deux heures les déjeuners se succèdent, et la salle à manger ne désemplit pas. A dix heures, sir Fograss et sa femme se présentent à leurs hôtes : « Bonjour à tous, dit le baronnet, un joyeux Noël et une bonne année je souhaite à chacun de vous. — La pareille à vous et à votre famille ! » répondent plusieurs voix, — « Comme on a tort de s'adresser les uns aux autres des phrases si vieillotes et des compliments si vulgaires !» dit tout bas à son voisin le petit lord Froodle, âgé de dix-sept ans, cornette dans le régiment des *Bleus*, et jeune homme tout-à-fait blasé. — « Notre intention est d'aller ce matin à l'église, » dit sir Fograss à haute voix ; « c'est la coutume ici les jours de Noël ; ceux de nos amis qui voudront se joindre à nous nous feront grand plaisir. » Et l'on part à pied par groupes formant une procession en tête de laquelle marchent sir Fograss et sa lady avec leurs hôtes les plus âgés. — « Que signifient ces bâtons, là-bas, sur la pelouse ? » demande lord Froodle en désignant des squelettes de feu d'artifice. — « Oh ! oh ! il va y avoir une fête dans le ciel ce soir, » répond Fanny Fograss. — « Que voulez-vous dire, miss Fanny ? » dit le jeune lord dont l'esprit est peu ouvert. — « Un feu d'artifice, réplique Fanny, me fait toujours songer à la danse des astres. » Un instant après, les boules de neige tombent dans les rangs ; un de ces projectiles atteint même le chapeau du baronnet qui, en riant, complimente de tant d'adresse la main coupable, c'est-à-dire sa propre fille, la joyeuse Fanny.

Devant le porche de l'église, sir Fograss et sa femme trouvent rassemblés les villageois et les fermiers empressés à les saluer et à leur adresser les compliments d'usage.

Après l'office, le baronnet formule ainsi son invitation générale : — « Mes chers amis, dit-il de sa voix la plus forte, vous connaissez la vieille coutume au château ; à deux heures, dîner pour tous ceux qui voudront y participer, et je compte bien voir aujourd'hui autour de moi un bon nombre d'heureux visages. » — « Merci ! merci ! sir Fograss. » — « Est-ce que tous ces gens-là vont dîner avec nous ? » demande l'important petit lord Froodle, faisant l'étonné. — « Assurément, très noble sir, » riposte Fanny Fograss ; « et nous les servirons nous-mêmes de nos royales mains. »

Vers une heure et demie, la pelouse en face du château présente une scène pleine d'animation ; nulle distinction d'âge ni de condition au milieu de cette multitude en fête : voici un élégant de Londres, en son costume négligé d'hiver, auprès d'un paysan, revêtu de sa blouse verte, la plus richement brodée ; voici un robuste fermier chaussé de grosses bottes, à côté d'un membre du parlement ; une belle demoi-

Digitized by Google

selle en chaude pelisse et en chapeau de peluche ne dédaigne pas de frôler la grossière robe de laine, le chapeau de paille aux rubans criards et le mince petit châle d'une villageoise ou d'une paysanne. On joue, on rit, on se poursuit dans cette large allée sablée, sous les fenêtres du château ; des patineurs se font admirer sur la grande pièce d'eau du parc ; là-bas de maladroits gaillards font l'exercice du bâton sans se préoccuper des coups qu'ils se donnent ; sur le ruisseau glacé, Fanny Fograss, sa cousine Louisa et deux ou trois autres jeunes ladies, le rire et la plaisanterie sur les lèvres, se font promener en traîneaux russes par des gentlemen à qui elles ont accordé la permission du cigare. Enfin le parc tout entier n'est qu'un joyeux tableau. Le baronnet circule au milieu de cette foule heureuse, ici causant houblon, taxe sur la drèche et protection avec les fermiers ; là, excitant au jeu une troupe d'enfants ; adressant plus loin à quelques jeunes couples de villageois un mot plaisant qui les fait rougir, et partout encourageant son monde à bien s'amuser.

A deux heures et demie la grosse cloche du château fait retentir sa joyeuse invitation au dîner de Noël ; on abandonne les jeux du parc, on se dirige avec empressement vers la salle du banquet. Ce n'est pas toutefois dans la « vieille salle » du château, mais bien dans une autre plus vaste, construite sous le règne de Charles II, qu'est servi ce festin pour la multitude des villageois et des fermiers : c'est une longue pièce, dont les parois sont recouvertes de panneaux de chêne et où sont suspendus les portraits de famille ; autour des vieux cadres, des branches de houx laissent tomber sur les sombres visages leurs frais rameaux et leurs baies rubicondes. Au bout de la salle, au-dessus de la grande porte d'entrée, les huit instrumentistes, composant toute la musique du village, occupent ce que le vieux Samuel Pepys eût appelé une « *goodlie gallerie for musique.* » Au grand lustre du milieu est attachée une énorme branche de gui, dont la vue excite bien des sourires, car c'est sous cette plante vénérée que les bons aïeux ont permis les baisers. Deux immenses tables occupent chacun des côtés de la salle dans toute sa longueur, en laissant libre un passage qui donne accès vers l'extrémité de la pièce, à une troisième table servie pour le *luncheon* du baronnet et de ses amis. Un air national exécuté par les musiciens signale l'entrée de sir Fograss et de sa famille. Aussitôt après, se montrent les domestiques portant d'énormes plats chargés de *sirloins* de bœuf, de dindes de Brobdignag, et des montagnes de légumes. Un nouveau morceau de musique salue l'apparition du « roast-beef de la vieille Angleterre. » Le repas commence et se poursuit au milieu de la joie universelle sous l'influence du visage épanoui du maître. Les viandes sont à la fin consommées, et voici que paraît, au milieu de la liqueur enflammée, le colossal et glorieux

Digitized by Google

pudding, accueilli par les acclamations des enfants ! Un instant après, la masse prodigieuse s'est évanouie. On enlève alors les couverts, et viennent à leur tour les bols de punch, les vins, les liqueurs, les bouteilles de vieille bière. C'est le moment des toasts accompagnés de musique ; c'est alors qu'on boit à la santé du baronnet avec de vigoureux hurrahs. Puis quand le châtelain et sa famille ont quitté la salle, et que les tables ont disparu, les jeux recommencent, on chante, on crie, on fume sans égard pour les graves ancêtres du seigneur, et surtout les jeunes gars profitent du charmant privilége que leur accorde, avec sa branche de gui, le grand lustre du milieu.

Ainsi se passe au château de Fograss-Court la fête traditionnelle ; car nous ne suivrons pas au salon la famille du baronnet ; nous laisserons la spirituelle Fanny comploter avec sa cousine et ses amis des charades grosses de méchancetés à l'intention du cornette de dix-sept ans dans le régiment des *Bleus*, de ce petit lord Froodle déjà si blasé, et qui se permet de railler les joyeux usages de la vieille Angleterre. Mais tout à coup, dans la soirée, une mauvaise nouvelle parvient au château ; les visages si radieux tout à l'heure se couvrent d'un voile de tristesse, une émotion pénible vient se jeter à travers ces gaietés de Christmas.

Nous venons de voir Noël célébré à Fograss-Court avec la cordialité généreuse et tout l'entrain du bon vieux temps. Les choses se passent d'une tout autre manière à Clapham, près Londres, dans la prétentieuse habitation de Thomas Snorton, le dernier venu des associés de la banque. Nous connaissons tous M. Thomas Snorton ; il est âgé de la cinquantaine ; une certaine habileté dans les affaires, une souplesse naturelle approchant de la servilité, l'ont élevé de petit commis à la position d'associé dans la maison de banque ; son visage vulgaire est empreint d'une incroyable satisfaction de soi-même et d'un orgueil qu'il a bien le droit de manifester, puisque des pièces d'or sonnent continuellement dans les poches de Thomas Snorton, esq., de la *loge*, Clapham-Common. « La Loge » est, dans les idées anglaises, une appellation quelque peu aristocratique, et le banquier en a gratifié sa petite maison carrée en briques rouges, entourée d'un domaine de cent vingt coudées de long sur soixante de large. Le toit de la loge est surmonté d'une cloche ; pourquoi ? on ne l'a jamais su ; mais on doit penser qu'il y a une cloche sur la maison de M. Thomas Snorton, parce qu'on en voit une sur le château de Fograss-Court. Les heures des repas sont rigoureusement observées dans la petite famille de l'associé-banquier ; néanmoins, quand la cloche de la Loge se fait entendre au loin dans Clapham-Common, il se rencontre peut-être quelqu'un qui a l'esprit de se dire : « Ah ! voilà la cloche qui sonne à la Loge pour appeler à dîner les gens de M. Thomas Snorton. »

Digitized by Google

Ce trait suffit ; il nous exempte d'une plus longue description de la Loge et de ses habitants : par leur cloche, vous connaissez les Snorton. Il n'est donc pas besoin de vous montrer en détail le jardin avec ses ronds, ses triangles et ses plates-bandes tirées au cordeau ; vous le parcourriez en tous sens que vous n'y trouveriez pas une feuille morte; M. Thomas Snorton, sa femme et ses deux demoiselles ont, croyez-le bien, un sentiment trop vif du *comme il faut*, et sont trop pénétrés de la haute importance des *apparences respectables* pour qu'un objet aussi vulgaire qu'une feuille morte se rencontre dans leur jardin. Il est donc également inutile de vous initier aux splendeurs mathématiques et sans poussière du *drawing-room ;* un atôme sur un meuble serait immédiatement découvert par l'œil exercé de mistriss Snorton, dont la main est généralement armée d'un plumeau. Cependant, ce serait manquer d'égards envers la table en acajou de la salle à manger que de ne pas la désigner à votre attention spéciale : apprenez donc que cette table a coûté à M. Snorton trente guinées. Il y a dans la famille de cet important banquier un petit garçon à qui il arrive parfois de donner par inadvertance au pied de la table une légère caresse de son soulier : dans ces grandes occasions, M. Thomas Snorton se lève, administre une sévère réprimande à M. son fils et lui déclare solennellement que ladite merveilleuse table... lui a coûté trente guinées! Que le pauvre enfant ose donc maintenant y faire une égratignure !

Après ces détails, pense-t-on que le joyeux Christmas puisse se trouver à son aise dans ce temple maussade de la *respectabilité*, cette sotte idole dont les habitants de la Loge sont devenus esclaves ? Non ; nous ne croyons pas à Noël chez M. Thomas Snorton. Ce n'est pas Noël, ce déjeuner glacial interrompu par la scène de reproches et de disgrâce encourus par le petit Snorton, qui a commis ce crime énorme de laisser tomber une parcelle de beurre sur le tapis de la salle à manger. Ce n'est pas Noël, ces froides visites que reçoit la famille Snorton, et pendant lesquelles, après avoir épuisé les lieux communs de la conversation, les deux demoiselles consentent bien difficilement à chanter un duo, avec accompagnement de piano. Ce ne peut être Noël, ce dîner auquel on s'asseoit avec tant de cérémonie, et qui d'ailleurs se trouve interrompu par le départ subit de M. Snorton, qu'on est venu en hâte prier de monter en voiture. Allons donc chercher Noël ailleurs.

John Tripples, surnommé Jack par ses collègues, est un célibataire à la mine avenante, à la joyeuse humeur et qui doit aimer à l'adoration le vieux Noël. En effet, il n'y a pas de caractère plus gai, mieux disposé à fêter Christmas, que ce jeune locataire d'une chambre garnie dans une petite rue près du Strand. Mais si M. John Tripples a

Digitized by Google

bon cœur, cette condition première pour être un parfait convive de Noël, il est une autre condition essentielle que ne remplit pas le commis de la banque : John Tripples n'a point de famille ! Or, un Anglais sans famille, c'est un Anglais sans Christmas, et alors ce n'est plus un Anglais. Il est vrai, Jack eût pu être invité par des amis pourvus de ce précieux trésor : un foyer domestique, un *home;* mais Jack s'est acquis une mauvaise réputation ; il a fréquenté des jeunes gens amateurs de gaietés suspectes; il s'est livré avec trop d'ardeur à ses inclinations joyeuses ; sir Fograss lui-même a cessé de l'inviter. Pour avoir trop aimé Christmas pendant toute l'année, M. John Tripples se trouve, au 25 décembre, privé de Christmas.

Et cependant Jack est un bon enfant ; il a d'excellentes qualités; et, de quelque manière qu'il ait passé la nuit, on le voit toujours entrer au bureau à l'heure exacte. Pauvre Jack ! célibataire, sans parents et n'ayant dans Londres pour ami pas un seul père de famille ! Comment donc John Tripples va-t-il fêter Christmas? Grand problème, dont la solution semble impossible à Jack et qui demeure tout entière confiée à l'imagination de l'auteur.

On devine la tristesse qui s'empare du célibataire dans sa petite chambre garnie. Depuis quelque temps déjà, John s'est aperçu de l'inanité de la vie qu'il mène et du peu d'affection vraie qui attache à lui ses frivoles compagnons de plaisirs. John se sent bien seul en cette matinée de Noël. En déjeunant, les regards fixés sur son unique assiette, sur son couteau unique, sur son unique fourchette, il songe avec amertume au dîner joyeux que tous les autres vont faire en famille. Il veut en vain se distraire par la lecture ; le journal qui lui tombe sous la main est tout rempli de Christmas : Christmas ! Christmas ! Christmas ! crient les annonces à chaque page. Il allume sa pipe; mais voilà bientôt les cloches de l'église de Saint-Clément-des-Danois qui carillonnent Noël à ses oreilles. Il se lève impatienté, et ses regards se portent sur quelques branches de houx dont mistriss Chuxem, sa propriétaire, a eu la délicatesse d'orner la glace au-dessus de sa cheminée. Dans un mouvement de colère, il jette au feu les petites branches de houx. Il appelle mistriss Chuxem ; personne ne lui répond; il entend fermer la porte de la rue, il se met à sa fenêtre et il voit tous les Chuxem endimanchés qui s'en vont chez des parents célébrer Noël ; John est seul désormais dans la maison. Alors, fertile en inventions, John Tripples imagine de faire pleuvoir sur les passants des bulles de savon à la fumée de tabac ! Cette ingénieuse idée n'obtient pas le moindre succès : les passants ont bien le temps de s'arrêter à ses bulles de savon ! Est-ce qu'ils n'ont pas l'esprit tout plein du Christmas qui les attend à la table de leur famille ou d'un ami ! John ne peut supporter plus longtemps ce supplice de la soli-

Digitized by Google

tude, et il s'élance au milieu de la foule, sur les trottoirs du Strand. Hélas! partout il voit des affiches sur lesquelles brille le mot magique de Christmas. A la porte des églises, des placards annoncent des distributions de viandes et de puddings pour les pauvres; les pauvres ont donc des amis inconnus qui leur offrent le dîner de Noël! Les pauvres sont plus heureux que le solitaire John Tripples.

Enfin, après une longue et triste promenade, John, qui n'a pas faim, songe cependant à dîner, et il se dirige avec cette intention vers sa taverne habituelle dans Fleet-Street. Il trouve déserte la salle du restaurant; les garçons eux-mêmes ne sont pas à leur poste, et les charbons sont presque éteints dans la grille du foyer. — « Voici un endroit bien gai pour faire un repas de Noël! » se dit Jack en agitant violemment le cordon de la sonnette. Un garçon se présente, le visage enflammé et la bouche pleine. — « A dîner! dit Jack sèchement. — A dîner? répète le garçon d'un air d'étonnement. — Parbleu! répond John Tripples irrité, je suppose qu'il faut que je dîne quelque part; est-ce que par hasard vous y auriez quelque objection, hein? — Oh! non, non, monsieur, pas la moindre, dit le garçon. — Allons, ne faites pas l'insolent, s'écrie Jack presque en fureur; qu'est-ce que vous avez à me donner? — Dam! vous voyez, monsieur, répond le garçon d'un air confidentiel, nous ne faisons pas grande cuisine un jour comme aujourd'hui; mais il y a une belle dinde sur la table du patron. — Apportez-moi de la dinde, alors. — Oui, monsieur, avec de la sauce, d'excellents choux-fleurs et des pommes de terre, n'est-ce pas, monsieur? — Oui, oui, tout ce que vous voudrez. »

Le garçon se retire après avoir rempli le foyer de charbon. Alors Jack devient plus calme; il se dit qu'après tout c'est de sa faute si personne ne l'invite le jour de Noël, et il prend la résolution de changer de conduite. Tout à coup il se rappelle qu'un vieux docteur, ancien ami de sa famille et habitant Londres, lui fit, il y a deux ans, une invitation générale pour tous les jours de Noël. John avait depuis lors complètement oublié le vieux docteur. Ce souvenir l'enchante et lui rend sa gaîté; il va donc pouvoir terminer d'une façon agréable et en société son Christmas. Cette idée le réjouit tellement que le garçon, à son retour, reçoit une tape amicale sur l'épaule et reste stupéfait en voyant M. John Tripples si différent de ce qu'il était tout à l'heure. — « Une pinte de sherry, s'écrie Jack, et préparez-moi du punch! et je veux être joyeux aujourd'hui, moi! Hurrah! » Le garçon sort avec un soupçon que son habitué est devenu fou. Mais comme Jack, à qui l'appétit est revenu, porte à sa bouche le premier morceau de son dîner de Noël, un homme effaré, qui cherche le commis de sir Fograss, vient lui parler tout bas. La frayeur et l'étonnement se peignent sur le visage de Tripples; il se lève et sort à la hâte avec son nouveau

Digitized by Google

compagnon, laissant le garçon tout ébahi, bien convaincu cette fois que la cervelle de Jack est dérangée.

Maintenant, comment fête-t-on Noël dans l'humble logis du garçon de bureau de sir Fograss, M. Timothée Poundaweek ? Ce personnage n'est point dans le même embarras que John Tripples : Poundaweek jouit d'une nombreuse famille, une femme et cinq enfants. Mistriss Poundaweek est une active matrone, qui, tout en grondant ses filles gourmandes et ses petits garçons turbulents, prépare de grand cœur un succulent repas comme on n'en fait chez elle qu'un seul chaque année. Son mari lui-même ne dédaigne point de nettoyer les verres et les assiettes et de se rendre généralement utile. Toutefois, Timothée met la main sur une bouteille et remplit d'une liqueur blanche un petit verre qu'il présente à sa chère moitié, en l'invitant à prendre ce léger à-compte des douceurs du régal de Noël. La grosse dame veut faire des compliments, mais pressée par son époux elle accepte et boit le verre de *gin*. — « A votre tour, Poundaweek, dit-elle. — Oh ! oui, et un joyeux Christmas à nous tous ! s'écrie Timothée, qui, après avoir bu, secoue les reins de sa femme et la pousse jusque sous une branche de gui, où retentit un bruyant baiser. Alors les dignes époux éclatent de rire, les enfants poussent des cris de joie, gambadent dans la chambre en l'honneur de Noël, et pendant un moment toute la maison s'abandonne à un accès de folle gaîté. — « Maintenant, Timothée, aidez-moi à décrocher l'oie.—Quelle oie superbe ! s'écrie Poundaweek; et dire que vous ne l'avez payée que cinq shillings ! Quelle habile ménagère vous êtes ! — Eh bien, si je sais faire mes marchés, répond la matrone, vous le méritez bien, Poundaweek, car vous êtes un bon mari et un bon père aussi. » Pour laisser à sa femme ses coudées plus franches, Timothée emmène une de ses filles se promener. A son retour, la table était servie ; mistriss Poundaweek et ses enfants avaient revêtu leurs plus beaux habits, et des flancs de l'oie, placée devant le feu, s'échappaient d'appétissantes odeurs. Un instant après entrent les convives attendus : Tom, le frère de mistriss Poundaweek, avec sa femme et ses quatre enfants, puis la belle-sœur de Tom et son prétendu, tous la mine heureuse et en grande toilette. Alors on s'assied et Timothée s'apprête à découper l'oie, lorsque soudain il se rappelle qu'il a oublié à la banque deux lettres qu'on lui avait recommandé de jeter à la poste ! Il court au bureau, après avoir assuré ses hôtes que son absence ne serait pas longue. Mais à peine entré, il s'aperçoit, — ô ciel ! — qu'un vol a été commis dans la banque de sir Fograss ! Il découvre que les trois coffrets contenant les valeurs les plus importantes : titres hypothécaires, lettres de change, billets, etc., ont été enlevés ! La maison de banque est ruinée !

Poundaweek s'empresse d'aller avertir la police ; il va chercher à la

Digitized by Google

taverne de Fleet-Street John Tripples, qui se fait conduire en fiacre à Clapham, chez M. Snorton, lequel vient apporter au château de Fograss-Court la fatale nouvelle. Nous entrons ici dans le domaine du roman, et il nous suffira de constater que, par suite de circonstances plus invraisemblables que de raison, mais que nous devons accepter par condescendance envers Christmas, qui ne saurait se terminer dans les larmes, les voleurs sont découverts, et les précieux coffrets retrouvés et apportés au château avant la fin de la soirée. Et c'est chez sir Fograss lui-même, où la gaîté revient, que M. Snorton, John Tripples et Poundaweek achèvent de fêter Christmas.

On le voit, le petit livre que nous venons d'analyser a tenu tout ce qu'il promettait. Nous connaissons maintenant la physionomie du joyeux Noël d'Angleterre ; nous savons qu'il sourit aux petits comme aux grands, aux humbles comme aux riches : mais qu'il n'entre pas dans la maison des vaniteux et qu'il refuse ses gaîtés aux célibataires qui ne les ont pas méritées par une sage conduite ; à ceux qui lui font violence pendant toute l'année, le père Noël ne fait pas visite le jour qu'il s'est réservé lui-même ; telle est leur punition et telle est sa vengeance.

Un autre livre, tout frais et tout rose, nous est venu, portant pour titre : *La Rose et l'Anneau, ou Histoire du prince Bulbo, pantomime au coin du feu pour les grands et petits enfants,* par M. M.-A. Titmarsh. Or, l'auteur de cet élégant volume de Noël est un des plus célèbres romanciers de l'Angleterre, puisque M. Titmarsh n'est autre que M. William Thackeray, à qui nous devons *Vanity Fair* et *Pendennis*.

M. Thackeray, dont les premières études ont été dirigées vers la peinture, se fait caricaturiste aussi bien qu'écrivain, dans les ouvrages légers ou facétieux, du genre de celui que nous venons d'annoncer, et en tête desquels il inscrit son pseudonyme de *Titmarsh*. C'est donc un conte drôlatique, double production de son crayon et de sa plume, que nous présente aujourd'hui l'ancien collaborateur du *Punch*. Mais doit-on soumettre aux tortures de l'analyse ces chapitres de fantaisie bouffonne, entremêlés de portraits des fabuleux personnages, et de tableaux des scènes grotesques, qui remplissent cette *pantomime* vagabonde ? Pouvons-nous nous résoudre à raconter en abrégé la risible épopée que forment, sous les auspices et l'influence de la Fée de la Baguette-Noire, les aventures tragiques de l'infortuné prince Giglio, neveu de Valoroso XXIV, roi usurpateur de Paflagomie, et du prince Bulbo, hériter présomptif du trône de Crim-Tartarie, sur lequel est assis S. M. le roi Padella ? En vérité, ce serait maladroit, et ce serait injuste. En outre, bien que M. Titmarsh adresse sa *pantomime* aux grands comme aux petits enfants, nous

Digitized by Google

avouons qu'il nous serait difficile d'y intéresser nos lecteurs. A quelques traits satiriques bien lancés nous avons reconnu, dans *la Rose et l'Anneau*, la plume mordante qui a écrit *les Snobs*, *le Bal de mistriss Perkins* et *la Foire aux Vanités*; mais ce conte de fée, qui fournissait à la verve de l'écrivain l'occasion de s'exercer dans le plus large domaine de la fantaisie, ne nous a rappelé ni la naïveté touchante de Perrault ni la charmante finesse de Charles Nodier. On dirait que M. Thackeray a consenti, en dehors de toute préoccupation littéraire, à mettre au service d'un libraire en quête d'une nouveauté de Noël, sa plume, son crayon et son pseudonyme. Nous n'en faisons pas un crime à M. Titmarsh; mais, même quand il compose des *pantomimes* et des contes de fée pour les petits enfants, pourquoi M. Titmarsh ne se souviendrait-il pas des romans qu'a écrits M. Thackeray? Pourquoi la plume de gauche, en traçant les *charges* du prince Bulbo et de la comtesse Gruffanuff, aurait-elle le droit d'ignorer que la plume de droite produit en ce moment même, avec un remarquable succès, le roman non encore achevé des *Newcomes*? Nous livrons à M. Thackeray ces réflexions dont pourra profiter M. Titmarsh.

Mais il est en Angleterre un romancier que le père Christmas semble avoir particulièrement choisi pour lui dicter confidentiellement les histoires qu'il veut faire entendre à ses enfants dans les longues veillées de son règne joyeux. M. Charles Dickens est cet écrivain privilégié et ce confident favori; c'est dans les contes sortis de sa plume qu'il faut chercher la pensée intime de Christmas et les enseignements graves qu'il lui plaît parfois de faire retentir au milieu des festins et des rires par lesquels on l'honore.

Cette année, c'est dans le recueil hebdomadaire fondé et dirigé par Charles Dickens qu'a paru son œuvre de Noël. Elle porte pour titre: *les Sept pauvres Voyageurs*, et consiste en sept nouvelles différentes, racontées par autant de voyageurs; l'un d'eux va nous apprendre dans quelles circonstances:

« Rigoureusement parlant, il n'y avait que six pauvres voyageurs; mais, voyageur moi-même, et étant de plus aussi pauvre que j'espère rester jusqu'à la fin de mes jours, je complétai le nombre de sept. Ce mot d'explication était indispensable tout d'abord; car, que dit l'inscription sur la vieille porte? — « Richard Watts, Esq., par son testament en date du 22 août 1579, a fondé » cet établissement charitable en faveur de six voyageurs pauvres qui, n'étant » ni coquins ni procureurs ecclésiastiques, peuvent recevoir *gratis*, pour une » nuit, logement, nourriture et quatre pence chacun. » — C'était dans l'ancienne petite cité de Rochester, en Kent, et de tous les bons jours de l'année c'était la veille de Noël, que je m'arrêtai pour lire cette inscription sur la vieille porte en question. J'avais visité la cathédrale qui est tout auprès, et j'avais vu le tombeau de Richard Watts, sur lequel ressort son effigie en relief,

Digitized by Google

comme une tête sculptée à la poupe d'un navire. Et j'avais pensé que je ne pouvais pas faire moins, en donnant la pièce au suisse, que de m'informer de la route qui conduit à l'établissement de charité de Watts. Le chemin était court et facile; j'étais arrivé sans encombre devant l'inscription et la vieille porte. — Or, me dis-je à moi-même en regardant le marteau, je sais que je ne suis pas un procureur ecclésiastique; serais-je par hasard un coquin? »

Le voyageur, ayant calmé tous ses scrupules sur ce dernier point, examine l'extérieur de l'édifice avec l'attention minutieuse d'un homme qui va entrer en possession d'une propriété nouvellement acquise; puis il frappe et est introduit dans l'établissement par une vieille dame qui en est la gardienne. En visitant les différentes salles, il apprend, de la bouche de cette dame, que les pauvres voyageurs font cuire eux-mêmes le peu d'aliments qu'ils peuvent se procurer avec les quatre pence qu'on leur donne; cependant l'inscription promettait la nourriture *gratis* aussi bien que le logement. Il découvre aussi que les hôtes du charitable donateur couchent dans des galeries construites au fond d'une cour et indépendantes du corps de l'édifice; enfin, la bonne dame se réjouit naïvement de ce que messieurs les administrateurs ont consenti à réserver pour son usage personnel, et celui de sa famille, la salle dans laquelle jusqu'alors les pauvres voyageurs avaient été reçus, avaient soupé et passé la soirée auprès du feu. Cette salle hospitalière sera remplacée par une petite chambre qu'on fera construire dans la cour, et alors les véritables légataires du généreux Richard Watts, déjà privés du souper qui leur est dû, seront mis tout à fait à la porte de leur propre maison! Ces révélations inspirent au touriste une secrète indignation, et il songe que cette effigie en relief de maître Richard Watts, qu'il a vue sur son tombeau à la cathédrale, pourra bien traverser la rue par un soir de tempête, et venir elle-même manifester son courroux de la manière dont ses intentions sont remplies. Une autre pensée se présente à son esprit, et il demande à la gardienne s'il lui serait permis de voir les six pauvres voyageurs. La dame refuse d'abord; il insiste, il lui rappelle qu'on est à la veille de Noël, et il déclare son intention de régaler les hôtes inconnus qu'aura ce soir le défunt Richard Watts. Il obtient enfin l'assentiment de la matrone, et il est convenu qu'à neuf heures une dinde et un roast-beef, suivis d'un pudding, seront servis sur la table de la grande salle. L'heureux voyageur rentre à son hôtel pour y commander le festin; il passe le reste de la journée tout préoccupé et joyeux à l'avance de la surprise qu'il ménage à de pauvres gens qui comptent bien peu sans doute sur un régal de la veille de Noël.

Un peu avant neuf heures il retourne à l'établissement, où il trouve

Digitized by Google

les six voyageurs suivants : un charpentier de navire, le bras en écharpe; un petit mousse avec de belles boucles de cheveux noirs et des yeux animés de la plus douce expression; un homme en habit noir râpé, au regard un peu défiant, et de la poche duquel on voit sortir une liasse de vieux papiers; un horloger natif de Genève, mais parlant très bien l'anglais; une petite veuve, timide, l'air effrayé, et dont le visage encore jeune porte les traces d'un profond chagrin; puis, un colporteur.

A la fin du dîner l'amphitrion propose à ses convives un toast en l'honneur de Noël : — « Noël ! mes amis, la veille de Noël, où les bergers qui, eux aussi, étaient de pauvres voyageurs, entendirent les anges chanter : *Paix sur la terre, paix aux hommes de bonne volonté.* » — On boit ensuite à la mémoire du digne Richard Watts; puis on s'approche du feu où pétille une bûche de Noël; c'est l'heure de raconter des histoires; chacun des voyageurs promet de dire la sienne; l'amphytrion commence.

Le premier récit a été inspiré à M. Charles Dickens par l'alliance qui unit maintenant deux nations longtemps ennemies; c'est en quelque sorte un commentaire en action du cantique des anges dans la nuit de Noël. Nous ne pouvons qu'indiquer le sujet de cette nouvelle qui, à part son mérite de circonstance, est racontée avec cette *humour*, avec ce charme attendrissant particuliers au romancier anglais, et qu'aucune traduction, encore moins une simple analyse, ne saurait interpréter. Il s'agit donc d'un soldat qui, en l'année 1799, s'est enrôlé par désespoir amoureux, et avec la ferme intention de se faire tuer : ce volontaire s'appelle Richard Doubledick. D'abord en garnison à Chatham, il se fait remarquer par la conduite la plus désordonnée; il devient le plus mauvais sujet du régiment, et il est fort à présumer que la mort qu'il cherche ne sera pas la mort glorieuse du champ de bataille. Il n'y a au régiment qu'un seul homme qui ait de l'empire sur Doubledick, c'est le capitaine de sa compagnie, qui est son aîné de cinq ans tout au plus, mais dont l'œil noir et brillant produit sur le soldat un effet dont celui-ci n'est pas maître; il suffit d'un regard de l'œil noir du capitaine Taunton pour jeter le trouble et la honte au fond de l'âme de Richard Doubledick.

Un jour, après quarante-huit heures passées au cachot, Richard est appelé devant le capitaine, dont la parole, à la fois sévère et amicale, fait naître et remue des sentiments de repentir et d'honneur dans le cœur du militaire; celui-ci promet de changer de vie pourvu que son capitaine veuille bien tenir sur lui son regard encourageant. Un an plus tard le régiment servait dans l'Inde, et Richard Doubledick était caporal; en 1801, dans la campagne d'Egypte, Richard passe sergent; en 1805, de retour dans l'Inde, le sergent-major Doubledick se dis-

Digitized by Google

tingue dans un combat où il sauve le drapeau, et gagne les épaulettes d'enseigne. Le mauvais sujet d'autrefois était devenu un modèle de conduite, un héros de bravoure et l'ami dévoué du major Taunton. Un jour, au siége de Badajos, dans une vigoureuse sortie de l'infanterie française, Doubledick voit le brave officier qui la commandait agiter son épée et se précipiter à la tête de ses hommes au-devant du major; Richard s'élance au secours de son ami, mais l'officier français venait de crier: feu! et Taunton était tombé atteint de trois balles mortelles.

La guerre se poursuit et Doubledick cherche, en toutes occasions, l'officier sur lequel il veut venger la mort de son ami. Blessé dangereusement à la bataille de Toulouse, le lieutenant Doubledick revient en Angleterre, où il remet à la mère de Taunton une boucle de cheveux recueillie sur la tête de l'officier mourant. Rétabli et guéri de sa blessure, Richard rejoint son régiment avec lequel il combat à Quatre-Bras, à Ligny et enfin à Waterloo, où il tombe une seconde fois dangereusement atteint, sans avoir pu rencontrer jamais l'officier français qu'il a poursuivi pendant toute la guerre et dont l'image s'est gravée profondément dans son souvenir.

Transporté à Bruxelles, Doubledick reste longtemps entre la vie et la mort, en proie à une fièvre ardente. Un jour enfin, où il lui semble qu'il sort d'un long sommeil, il aperçoit au chevet de son lit mistriss Taunton, qui a voulu venir soigner elle-même celui qu'elle appelle son second fils. Elle n'est pas seule à remplir ces soins affectueux, et le capitaine Richard croit rêver en voyant près de lui la femme que sa mauvaise conduite avait jadis forcée de renoncer à lui, mais qui l'a toujours aimé.

Trois ans plus tard, mistriss Taunton, dont la santé est affaiblie par l'âge, se résout à aller passer une année dans le midi de la France, et il est convenu qu'au bout de ce temps le capitaine Doubledick ira la retrouver pour l'accompagner dans son voyage de retour. C'est dans les environs d'Aix que s'établit mistriss Taunton; et là elle entre en relations amicales avec une famille habitant un château voisin, et qui, ayant remarqué la solitude de la vénérable dame anglaise, s'était montrée envers elle prévenante et sympathique. Cette intimité devient telle, que mistriss Taunton accepte l'invitation qui lui est faite de passer au château le dernier mois de son séjour en France; en même temps, une invitation particulière est adressée au capitaine Doubledick, dont l'arrivée est prochaine.

Richard se met en route et il se trouve un soir devant la porte ouverte du château. Il entre, il avance dans le vestibule, et ne rencontrant personne, ne voyant aucun cordon de sonnette, il va se retirer lorsqu'il aperçoit, dans une galerie de côté, l'officier français,

Digitized by Google

celui-là même qu'il a vainement cherché sur tous les champs de bataille depuis le siége de Badajos! C'est le maître du château. Ce dernier court au-devant de l'officier anglais, lui fait le plus chaleureux accueil, et lui présente la main d'un air si affable et si franc que le capitaine Richard ne peut songer à retirer la sienne.

— C'est la main d'un brave Anglais, dit l'officier français; je respecte un Anglais brave quand il est mon ennemi, et bien plus encore quand il est mon ami. Moi aussi, monsieur le capitaine, je suis militaire.

Richard est ensuite présenté à la châtelaine, et mistriss Taunton l'entretient des qualités nobles et du cœur généreux de celui dont elle reçoit l'hospitalité.

— Vous en ferez votre ami, j'espère, dit-elle, car vous ne pouvez manquer de l'estimer. Si mon fils eût vécu, Richard, il l'eût apprécié, et il se fût senti heureux de ce que les mauvais jours sont passés, qui ont fait d'un tel homme son ennemi.

Le soir, retiré dans sa chambre, le capitaine Richard éprouve une violente lutte intérieure; mais le lendemain matin, à son réveil, il prend le noble parti de ne révéler ni à l'officier français, ni à la mère de son ami, ni jamais à personne au monde, le secret qu'il possède seul. Et ce jour-là même, au dîner, en rapprochant son verre du verre de l'officier français, le capitaine Richard élève vers Dieu un pardon qu'il prononce au fond de son cœur et qu'il croit lui être inspiré par l'âme même du fils de madame Taunton.

Cette première histoire des *Sept Voyageurs* est donc un véritable toast de Noël de nation à nation. N'avions-nous pas raison de dire que le vieux père Christmas, dont M. Charles Dickens est actuellement le secrétaire intime, sait toujours parler suivant son siècle?

Des six autres récits un seul fixera notre attention. L'histoire, racontée par le charpentier, d'un Juif qui se croit, en rêvant, transporté dans le ciel à la foire aux diamants, rappelle un peu, par la forme, un autre conte qui fut inspiré à M. Dickens par le fameux Koh-i-Noor, pendant l'exposition de 1851, et publié également dans ses *Household Words*. L'homme à l'habit râpé, qui est un avocat tombé dans la misère, raconte une aventure où triompha sa ruse. Le récit de l'horloger génevois est une scène naïve entre lui et deux petits paysans en face de leur maison solitaire, sur une grande route de France. La petite veuve si pâle dit sa propre et lamentable histoire; et si elle a toujours l'air effrayé, c'est qu'elle craint à chaque instant de voir reparaître son mari, un homme qu'elle avait épousé par amour, ne se doutant pas que c'était un faux-monnayeur et un assassin. Le colporteur récite une légende tyrolienne d'une jeune fille sauvant Bregenz, sa ville natale.

Mais, des sept histoires, celle du petit mousse mérite certainement

Digitized by Google

la préférence. C'est un récit plein de sentiment, écrit en petits vers d'une harmonieuse simplicité et d'une grâce naïve malheureusement intraduisible. L'analyse en serait impossible, et d'ailleurs, même en son entier, il ne nous a pas semblé trop long. Nos lecteurs, nous le croyons, penseront comme nous.

« Ah! ah! c'est à mon tour, et vous attendez mon histoire? Eh bien! il ne faut pas que vous croyiez que je puisse vous dire des choses merveilleuses comme celles que vous avez racontées. Moi, je n'ai que douze ans. Bientôt, j'espère, j'aurai fait mon premier voyage et vu des prodiges. Qui sait? Peut-être une princesse que j'arracherai des mains des pirates sur une mer lointaine; peut-être une île déserte sur laquelle je resterai sans amis, sans un seul de mes camarades de bord.

Pour la première fois je quitte nos montagnes bleues du Nord. Mon parent gardait la loge à l'entrée du bois, auprès du vieux portail de pierres grises dans lesquelles on voit sculptés d'anciennes devises et des fragments de boucliers; il y a aussi des dragons hardis qui semblent vouloir effrayer les passants, et de longues branches de lierre tremblant qui cachent à moitié les outrages des siècles. Solitaire et majestueux, le château élève ses tours au-dessus du pays, — le château du comte, dont le nom enveloppé dans de sanglantes légendes a traversé les temps où le droit et la vérité courbaient la tête devant l'orgueil et la puissance armés. Toute la campagne au loin était à lui; et pendant plusieurs semaines, chaque année, — lorsque tombent les feuilles brunies et que l'automne est si lent à passer, — il venait avec sa meute et ses chevaux magnifiques pour chasser le cerf. On en parlait ensuite pendant l'année entière; c'était l'histoire toujours répétée par les paysans pendant les longues veillées dans leurs montagnes solitaires.

Moi aussi, j'attendais avec impatience l'heureux soir où tous les villageois portant des torches enflammées se rassemblaient pour sa venue et demeuraient attentifs jusqu'à ce qu'on s'écriât : les voici! et on les voyait venir ralentissant leur course. En avant paraissaient les écuyers en grande cérémonie, et dont les destriers se cabraient sous le portail; puis les quatre chevaux, noirs comme la nuit, et couverts de housses blanches et bleues, traînaient, au milieu de la foule qui écartait ses rangs, le comte et la comtesse. Le comte, grave et sévère, avec son cérémonieux sourire, ses yeux brillants et son maintien de prince, ne pouvait jamais distraire mes regards d'enfant, uniquement attachés sur la belle dame assise à son côté. Je préférais voir la lady au regard doux et triste, ses yeux étincelants comme des étoiles dans les cieux d'été, son visage si pur et si blanc qui se courbait pour envoyer de gracieux saluts. Son regard semblait toujours plonger au loin, là où le passé rayonnant s'était refermé sur des jours heureux, les engloutissant comme dans un naufrage avec leur trésor de chagrins et d'amour. Elle n'avait même pas l'air de voir le petit lord sur son genou. Et pourtant il était beau comme un ange avec ses joues roses et sa chevelure dorée dont les boucles tombaient sur ses épaules d'une blancheur de neige. Mais les yeux bleus qui brillaient sous ces boucles épaisses n'étaient pas les yeux de la lady; c'étaient ceux du comte.

J'avais peur du comte à l'air si froid, si dur. Je n'osais jamais me présenter

Digitized by Google

à sa vue. Quand il passait à cheval sous notre portail, mon parent Walter m'ordonnait de me cacher en disant qu'il était si sévère! Aussi quand la chasse venait de notre côté, je m'empressais toujours d'obéir, jusqu'à ce que les cors eussent sonné le retour. Mais elle! — je sens vibrer toutes les fibres de mon cœur chaque fois que je parle d'elle, que je pense à elle; — le monde entier n'a jamais pu voir une lady noble comme elle et d'une bonté si angélique!

Nos voisins disaient d'elle d'étranges choses dans les longues soirées d'hiver, autour du feu. Ils se rapprochaient les uns des autres et parlaient tout bas comme s'ils eussent craint que le comte n'entendît. Ils regardaient comme une injure à son nom le bruit qui courait que son orgueil s'était abaissé jusqu'à prendre une épouse de basse naissance. Quelques-uns disaient que c'était faux, qu'il ne pouvait y avoir une pareille tache sur sa noblesse; mais d'autres juraient qu'ils avaient entendu l'histoire mot pour mot de la bouche de quelqu'un connaissant bien la lady, et qui avait déclaré que c'était vrai.

Bien loin dans un village peu connu, — car voilà ce qu'on disait, — elle demeurait seule, nouvelle mariée devenue veuve, et pourtant si belle, qu'à travers un nuage de douleur ses charmes brillaient encore. Elle et son enfant dans ses bras, on ne pouvait rien voir de plus beau. Le comte, un matin d'été, passa à cheval sur le rivage qu'elle habitait; il revint... attiré par cette vision si douce. Violente dut être la lutte dans son cœur entre son amour et son orgueil, jusqu'à ce qu'il s'arrêtât à cette résolution étonnante de la prier de devenir sa femme. Cependant, avant qu'elle portât son nom, il lui fit jurer que jamais plus elle ne reverrait son enfant, qu'elle cacherait aux hommes le nom de cet enfant et le sien propre. La promesse fut faite d'une voix tremblante; tous les liens du passé furent brisés, et elle prit rang parmi les nobles du pays.

Puis chacun s'étonnait qu'ayant eu le bonheur de s'élever si haut, elle parût encore vivre comme au milieu d'un ennuyeux rêve. Il est vrai qu'elle portait avec la grâce la plus calme les honneurs de son rang superbe; mais jamais, ni dans la paix ni dans la joie, on ne l'a vue sourire, même à son noble fils. La pâleur du désespoir avait envahi son visage lorsqu'elle avait entendu tonner le canon annonçant qu'elle venait de donner au comte un héritier. Bien plus (mais on osait à peine dire cela bien bas), il paraît que dans sa vie opulente jamais une parole, un simple accent ne révélait l'épouse. Son regard semblait toujours dans le passé, et elle reposait le même œil indifférent sur le levrier couché à ses pieds et sur l'homme qui l'avait appelée au magnifique honneur de son nom.

Si le vieux Walter entendait répéter cette histoire, il arrêtait le conteur par un mot dédaigneux; aussi n'ai-je jamais osé la dire. Il était trop sérieux et trop discret pour parler de ce que faisait son lord. En outre, il aimait aussi milady, et bien des fois, je me le rappelle, ils allaient ensemble dans le bois : lui, il se tenait debout d'un air grave et respectueux, et la tête découverte. Bien que je n'aie jamais entendu leurs discours (excepté de temps en temps un mot prononcé d'une voix plus haute), je m'apercevais qu'il lui parlait comme il n'eût pas osé le faire si elle-même ne l'eût aimé et n'eût eu confiance en lui. Souvent je les épiais dans l'ombre que faisaient les branches épaisses, jusqu'à ce que les rayons du soleil, obliques et dorés, vinssent embraser les sapins, ré-

Digitized by Google

pandre autour d'elle une clarté brillante, caresser pour ainsi dire sa robe blanche, et illuminer les fougères d'alentour et à terre les feuilles rougies. Parfois, comme elle s'appuyait au tronc d'un pin et que Walter parlait avec animation, je voyais des larmes tomber sur les fleurs qu'elle tenait dans sa main. Il semblait et il doit sembler étrange qu'une dame si triste et si froide pût aimer un petit enfant comme moi, et pourtant c'était ainsi. Je n'ai jamais entendu des mots aussi tendres que les siens, ou des murmures aussi doux que ceux dont elle me caressait lorsque tout souriant je restais, pendant des heures entières, la tête sur son sein. Nos voisins disaient qu'on ne pouvait voir en moi les gentillesses ordinaires aux enfants, tant j'avais l'habitude d'être sérieux et tranquille, et pourtant elle me tenait dans ses bras et me serrait si bien, si fort et avec tant de tendresse !... j'en rêve souvent, la nuit.

Elle me priait de tout lui dire; personne autre ne s'est jamais occupé de connaître mes pensées d'enfant; car moi, je n'ai jamais connu ma mère! je suis resté orphelin, il y a bien longtemps. — Et je pouvais exprimer toutes mes fantaisies devant ce doux et affectueux visage. Elle aimait à m'entendre tout lui dire : comment j'avais grimpé à l'arbre pour abattre la pomme de pin la plus grosse; ou bien, que j'espérais devenir un jour un matelot sur la grande mer aux flots bleus... elle aimait à tout entendre!

Et puis elle me racontait des choses prodigieuses au sujet des rêves étranges qu'elle avait connus. J'aimais à les écouter, ne fût-ce qu'à cause de sa voix si douce et parfois si triste, bien que je fusse certain que de pareilles choses ne pouvaient être vraies. Un jour elle me raconta une de ces histoires : je devins tout pâle et tout glacé, si épouvantable était la chose qu'elle me dit! Une pauvre femme folle et cruelle, qui avait fait marché de son enfant; qui, tentée par un méchant, avait vendu et arraché son cœur de sa poitrine pour de l'or! Mais quand elle s'aperçut de mon effroi, elle sourit et dit que c'était un rêve. Je ne puis vous exprimer combien elle était aimable, belle et bonne; si je le pouvais, vous aussi vous l'aimeriez. Le seul souvenir de sa grande tendresse pour moi fait venir des pleurs dans mes yeux. Il y a bien longtemps de tout cela; mais il me semble que c'était hier. Et de même que, quand je reste longtemps, le soir, les yeux fixés vers la voûte bleue du ciel, je vois sans cesse de nouvelles étoiles briller, puis d'autres et encore d'autres, là où tout d'abord j'en voyais si peu; — de même, plus je regarde attentivement à travers les vapeurs qui voilent ces jours lointains, plus il surgit devant ma vue et dans mon cœur des mots nouveaux, des accents oubliés et d'inattendus souvenirs. Je puis me rappeler qu'un jour babillant comme un petit enfant que j'étais, je dis combien je serais heureux de ressembler à son fils, d'être aussi beau que lui, d'avoir des yeux bleus aussi brillants que les siens et de belles boucles dorées comme les siennes. Un sombre sourire contracta son pâle visage et elle prononça d'un ton grave des paroles singulières : — « Mon chéri, mon seul chéri, non! non! Je vous aime davantage, oh! bien davantage, comme vous êtes. Je ne voudrais pas changer l'air que vous avez, ou même une seule boucle de vos cheveux noirs. Au plus profond de mon âme, j'estime bien au-dessus de cet enfant si beau le seul regard de vos yeux limpides. Non, pas un seul trait de la beauté fière du comte n'est comparable à la tienne. Et c'est même par tes boucles brunes que tu es lié plus étroitement à mon cœur et que tu es plus entière-

Digitized by Google

ment à moi. » Elle fit une pause, puis elle ajouta en pleurant : — « Vous ressemblez à quelqu'un qui est mort... qui dort dans la tombe, loin d'ici. Oh ! que Dieu fasse la grâce que vous soyez aussi bon et aussi noble que lui, aussi aimable et aussi brave ! » Et moi, de ma voix enfantine, je m'écriai : — « Celui dont vous me parlez et qui est mort, était-il aussi noble que le comte ? » Je vis un pli dédaigneux se former sur ses lèvres rouges, et je sentis sa main serrer de nouveau la mienne si fort, que j'en éprouvai de la douleur. Il me semble encore l'entendre me dire : — « Celui dont je vous parle et qui est mort, était si noble, si franc, si généreux et si brave, que l'orgueilleux comte eût semblé, auprès de lui, n'être qu'un humble esclave. » Elle s'arrêta; puis, après un frisson et un soupir pénible, elle posa la main sur mon front, et continua : — « Vis et meurs comme lui, enfant chéri, et rappelle-toi ce qu'il te dit maintenant : que la paix véritable, le vrai honneur et le contentement sont le fruit d'un joyeux et pieux labeur; car l'or et le luxe ne nous arrivent que comme malédiction et châtiment de notre vanité et de notre orgueil. »

Un jour un accès de fièvre vint mettre le feu dans mes veines et dans ma tête. Je souffrais, je me retournais sans cesse et je sanglotais dans mon lit; je pleurai jusqu'à ce que la nuit amenât autour de moi le silence et l'obscurité, et à la fin je m'endormis. M'éveillant tout à coup, j'aperçus la lady penchée sur moi. De sa longue et humide chevelure tombaient de froides gouttes de la pluie de novembre; ses regards inquiets exprimaient le chagrin; cependant elle me parut étonnamment belle. Elle était venue toute parée pour quelque grande fête, avec des pierres qui brillaient, ardentes comme des flammes; on eût dit un serpent de feu autour de son cou et des étoiles parmi ses cheveux; elles étincelaient si vivement, qu'elles semblaient répandre la lumière tout alentour. Je sentis ses larmes sur mon visage et ses baisers sur mes yeux; je m'aperçus qu'il naissait dans mon cœur une pensée étrange que je ne comprenais pas, et tourmenté peut-être par la fièvre, je m'écriai : — « Oh ! si ma mère n'était pas morte ! » Walter m'invita à m'endormir; mais elle me dit : — « N'est-ce pas pour toi la même chose, puisque je veille près de ton lit, moi ? — Je vous aime, vous aussi, lui répondis-je; mais ce ne peut jamais être la même chose : elle n'était pas comtesse comme vous et ne portait pas comme vous des pierres de flamme. » Oh ! quel air de terreur son visage prit soudain ! et quel cri de souffrance elle laissa échapper ! Souvent je m'étonne et me demande ce que j'ai pu dire qui la fît ainsi gémir et frissonner.

Pendant toute la nuit elle me soigna avec un zèle si grand et une si douce charité !... Mais je vous fatiguerais à vous dire tout ce que je sais, tous les souvenirs que j'aime. Cependant une nuit se distingue encore, isolée dans ma mémoire, et signalée par des tristesses particulières.

Le vent soufflait bien fort pendant cette nuit lugubre; je me rappelle encore sa voix plaintive. Les étoiles, larges et brillantes, jetaient leur clarté sur les branches de pin blanchies par le givre en cette lugubre et froide nuit de décembre. Le vieux Walter se tenait silencieux, regardant tomber les derniers flocons de neige d'un air de douleur et d'étrange anxiété que je ne m'expliquais pas. A la fin, il se retourna, me prit par la main et dit que la comtesse venait de nous mander, et qu'elle désirait me voir encore une fois avant de partir... de partir pour ne plus revenir jamais. Nous traversâmes le bois en

Digitized by Google

silence, sans autre bruit que celui de nos pas, et nous nous dirigeâmes vers le grand château dont la masse blanche se détachait dans les ténèbres qui l'environnaient. Respirant à peine, nous montâmes d'un pas prudent les degrés sonores du grand escalier de marbre. Je retenais la main de Walter en tremblant, effrayé des splendeurs que je voyais, tantôt me disant : si le comte allait paraître! et tantôt élevant, tout étourdi, mes regards craintifs vers la grande voûte qui étendait au-dessus de nos têtes ses sombres arceaux. Nous traversâmes doucement de longs corridors,—mon cœur battait tout haut et bien fort,—et nous arrivâmes enfin à la chambre de la lady. Une odeur singulière semblait y alourdir l'atmosphère obscurcie. La lumière affaiblie d'une lampe voilée éclairait à peine les magnificences de cette triste chambre. Des tisons rouges brûlaient faiblement dans le foyer; cependant par instants un jet capricieux de flamme donnait une clarté soudaine, puis s'évanouissait, et la chambre redevenait obscure. Je regardai autour de moi dans une sorte d'effroi jusqu'au moment où Walter me dit d'approcher. Alors, me guidant moi-même à travers ces lueurs incertaines, je m'avançai vers le lit de la lady. Elle était couchée, enveloppée dans des plis blancs comme la neige; on eût dit qu'elle dormait. Si calme était l'expression de cette pâle figure qu'elle semblait sculptée dans la pierre. Je n'osai point tout d'abord placer ma main dans sa main froide; mais avec un sourire de douce surprise elle tourna vers moi ses yeux éteints; puis, lentement, comme si le mouvement était une douleur, elle m'attira dans ses bras. Elle essaya de parler, mais ce fut en vain; chaque effort pour respirer se changeait en un long et pénible soupir; les sanglots qui paraissaient agiter sa poitrine, ses bras tremblants, et son étreinte si faible, à la fin devinrent plus calmes; puis, après un moment de repos, elle essaya encore une fois de parler :—« Mon Dieu, dit-elle, je te remercie de ce que mes souffrances, jour par jour, année par année, n'ont pas été supportées en vain et de ce que je puis mourir en le voyant près de moi. Je ne veux point douter que ta grâce n'ait effacé mon péché, puisque à ma dernière heure tu me le fais annoncer par ce petit visage d'ange. » — Et ici la voix devint plus faible : — « Mon enfant, en quelque lieu que ta destinée te conduise, je saurai, du plus haut des cieux, que tu es brave et loyal, et cette pensée rendra, même au ciel, mon âme plus heureuse. » Elle s'arrêta, croisa ses mains blanches, et demeura couchée, froide et silencieuse. Je m'agenouillai près du lit, et je fis une prière, la prière qu'elle m'avait enseignée; je la répétai bien des fois. Mais elle ne bougeait pas; elle semblait plongée dans un profond sommeil; elle ne fit plus aucun mouvement. Aucun son ne troublait le silence de la chambre, qui restait sombre et solennelle, excepté lorsque les tisons expirants avec leurs pétillements et leurs jets capricieux de lumière répandaient tout autour une soudaine clarté; puis tout rentrait dans le silence et la nuit. Je ne sais combien de temps je restai là; enfin le pauvre Walter vint m'avertir d'un ton bien triste qu'il fallait nous retirer, et il me dit tout bas que celle que nous aimions était morte. Il m'invita à baiser encore une fois son visage, puis il m'entraîna sanglotant vers la porte. A peine si je savais ce que mourir signifiait; cependant un chagrin singulier, jusque-là inconnu, envahit mon cœur lorsque nous partîmes et que nous la laissâmes gisante là toute seule.

Nous retournâmes bien loin dans le Nord au pays où avait déjà demeuré

Digitized by Google

mon parent, et qu'il était trop vieux pour quitter désormais. Là, nous passâmes six années heureuses, heureuses et paisibles jusqu'à la dernière. Le pauvre Walter mourut, me bénit et me dit que je pouvais commencer maintenant à naviguer sur la grande mer aux flots bleus. Je m'en vais donc ; et pourtant, malgré tous les plaisirs que j'ai hâte de connaître, bien que je regarde avec délices devant moi, je pars avec une sorte de regret, et jeune ou vieux, sur terre ou sur mer, je me rapellerai ce qu'elle m'a prié de devenir, et je le deviendrai pour l'amour d'elle. »

Le père Christmas n'a pas toujours dicté des récits aussi gracieux que celui que nous venons de reproduire ; souvent aussi il s'est donné une mission plus élevée que celle d'amuser ou simplement d'intéresser ses auditeurs. Christmas est le dieu de la gaieté anglaise, mais d'une gaieté honnête et qui part d'un bon cœur. « Le ciel veut, — dit un spectre des *Apparitions de Noël*, de Dickens, — que l'âme de tout homme se répande parmi ses semblables et dans le cercle le plus étendu. » Voilà le principe sur lequel s'appuie toute la morale que le bon vieux Noël se permet parfois de faire à son peuple. Cette année, tout préoccupé de serrer d'une main amicale la main de son congénère et ami d'Outre-Manche, Christmas s'est contenté, comme nous l'avons vu, d'une courte satire contre la manière dont sont administrés beaucoup d'établissements de charité ; mais il n'a point parlé, ainsi qu'il a coutume de le faire souvent, des misères sociales qui affligent sa vue lorsqu'il passe dans la capitale et les grandes villes de son royaume, pendant la froide nuit qui commence son règne. Tandis que les révérends docteurs débitent dans la chaire anglicane de froides et arides dissertations sur un texte biblique, Christmas élève sa voix émue, indignée parfois, et se fait l'avocat charitable des ignorants et des pauvres. Combien de nobles pensées, de chaleureuses paroles n'a-t-il pas inspirées à son romancier favori !

Christmas connaît le vice dominant de notre époque industrielle et commerciale : l'égoïsme ; et, en maintes occasions, il en a fait un sanglant reproche à ses enfants ; car Christmas, nous le savons maintenant, est le père de famille universel et par excellence. Il y a beaucoup trop longtemps qu'a été publié, par M. Charles Dickens, son livre intitulé : *A Christmas Carol* (le même que nous citions tout à l'heure sous le titre de : *Les Apparitions de Noël*, que lui a donné son traducteur), pour que nous puissions nous permettre de nous y arrêter ; mais c'est surtout dans ce petit volume, dont le titre anglais est si bien choisi, que Christmas s'élève contre ses ennemis les égoïstes. Il leur a donné à tous une leçon sévère dans la personne de Scrooge, « ce compère à la main serrée, cupide, avare et sachant exprimer jusqu'à la dernière goutte d'une éponge ; un cœur dur comme un caillou, etc. » Combien de Scrooges mériteraient de recevoir la visite

Digitized by Google

du spectre de Marley! Combien aussi devant qui il serait utile que se passât la scène où l'Esprit de Noël laisse tomber des plis de sa robe, sous les yeux de Scrooge effrayé, deux enfants, « deux misérables, abjectes et hideuses créatures... un garçon et une fille, tous deux jaunes, maigres, à l'aspect famélique : deux anges dégradés ou deux êtres diaboliques. »

« — Esprit, sont-ce vos enfants? demande Scrooge en reculant d'horreur.

» — A moi! dites qu'ils sont les enfants de l'homme, répond l'Esprit, et ils s'attachent à moi en se plaignant de leur père. Celui-ci est l'Ignorance; celle-là, c'est la Misère. Gardez-vous de l'un et de l'autre, mais du premier surtout, car je lis sur son front une horrible destinée. — Renie-le si tu l'oses, ajoute l'Esprit s'adressant à Londres, toi qui l'engendras et qui sais parfois t'en servir pour tes factieux desseins... Mais tremble...[1] »

Voilà le sévère *Carol* de Noël moderne!

Dans un autre conte de Noël de Ch. Dickens : *The Haunted Man*, nous trouvons un anathème encore plus véhément. Redlaw, le savant chimiste, a obtenu, au moyen d'un pacte surnaturel, la triste faveur de perdre le souvenir de ses souffrances, et il rencontre un enfant, espèce de monstre sauvage, dont la vue le pénètre d'horreur.

« — Cela, — dit le fantôme en désignant l'enfant, — est la suprême expression, la personnification la plus complète d'une créature humaine, entièrement privée de toute espèce de souvenirs de la nature de ceux auxquels vous avez renoncé. Aucun souvenir de chagrins, de souffrances, ne pénètre dans cette misérable créature, parce que, depuis sa naissance, elle a été abandonnée à une condition pire que celle des animaux, et qu'elle n'a conscience d'aucun sentiment humain, d'aucun contraste qui puisse réveiller dans son cœur insensible l'ombre même d'un pareil souvenir. Le cœur de cet être abandonné est un désert aride... Malheur, mille fois malheur au peuple chez lequel se trouveront en grand nombre des monstres semblables au monstre qui dort à mes pieds!...

» — Il n'y a pas un père, — ajoute plus loin le fantôme, — auprès duquel passent ces créatures dans leurs courses errantes de nuit ou de jour; il n'y a pas une mère parmi toutes les mères aimantes de ce monde; il n'y a pas un être humain sorti de l'enfance qui ne soit plus ou moins responsable de cette énormité... Il n'y a pas sur terre une nation sur laquelle cette énormité n'attirerait la malédiction divine. Il n'y a pas de religion sur terre qui ne serait avilie par elle; il n'y a pas un peuple qui ne serait déshonoré par elle. »

[1] *Les Apparitions de Noël*, trad. de M. A. Pichot.

Digitized by Google

Voilà comment gronde le père Noël par la plume des romanciers; voilà comment il parle quand il s'adresse à la société anglaise tout entière, si pleine de contrastes, de douleurs et de joies, de misère et d'opulence !

Nous l'avions montré amphitryon joyeux devant le roast-beef et le pudding; inventeur de pantomimes féeriques pour les petits enfants; conteur aimable au coin du feu; nous ne pouvions oublier qu'il est aussi le foudroyant accusateur des égoïstes, l'ennemi juré et l'infatigable adversaire de la misère et de l'ignorance; enfin, le généreux père, l'avocat le plus éloquent de ceux qui ont froid, de ceux qui ont faim. D'où nous pouvons conclure que M. Dickens a raison de dire dans son introduction des *Sept pauvres Voyageurs* :— « Christmas ne vient qu'une fois par an, ce qui est malheureusement trop vrai; car lorsqu'il se mettra à séjourner parmi nous pendant l'année tout entière, nous ferons de ce bas monde un lieu bien différent. »

H^rt-Marie Martin.

Digitized by Google

GÉOGRAPHIE HISTORIQUE

LES VILLES

DE

LA CRIMÉE

I

VILLES INTÉRIEURES

Dans une contrée qui n'offre ni eaux courantes, ni arbres, ni plis de terrains pour protéger les habitations contre les vents du nord, de l'est et de l'ouest, on ne doit pas s'attendre à trouver des centres de population d'une importance même médiocre. Le steppe de la Crimée ne renferme donc que des villages et des hameaux, la plupart assez misérables. C'est le pays des pasteurs, la patrie de prédilection des Tartares nomades, dont la sauvage méfiance redoute la présence et le regard des étrangers. Toutes les villes de la Crimée appartiennent à la région montagneuse qui s'étend dans le sud de la péninsule ou aux terrains accidentés qui s'y rattachent. Pérékop, Eupatorie et Kertch font seules exception; mais la position avantageuse de ces villes explique assez leur fondation, et Kertch d'ailleurs, quoique tenant au steppe, est abritée par des monticules élevés.

La Crimée ne possède à vrai dire que sept villes, peuplées d'environ soixante-dix mille habitants : Symphéropol, Baktchi-Saraï, Kara-sou-Bazar, Eupatorie, Sébastopol, Théodosie et Kertch; mais on y rencontre un nombre assez considérable de bourgs dont nous aurons également à nous occuper, à cause de leur importance actuelle ou des souvenirs qui s'y rapportent. Nous commencerons par l'intérieur de la presqu'île.

Situé à l'entrée de l'isthme qui joint la Crimée à la terre ferme et au milieu des steppes immenses de la Nouvelle-Russie, Pérékop est un des lieux les plus tristes où se soit jamais agglomérée une population humaine. L'origine de cette petite ville se perd pourtant dans la nuit des siècles anté-historiques. Le com-

Digitized by Google

merce, qui fait affronter aux hommes les tourbillons du désert et les tempêtes de l'océan, peupla sans doute cette langue de terre aride et morne où les Barbares du Nord et les peuples de la Tauride venaient échanger les produits de leur sol ou de leur industrie. Au sud de Pérékop se trouvent d'ailleurs des lacs salants inépuisables où, à toutes les époques, sont venues s'approvisionner les nations voisines; l'isthme, enfin, est une position militaire de la plus haute importance que les maîtres de la Tauride ont dû fortifier de bonne heure pour se mettre à l'abri des invasions des hordes aventureuses répandues entre le Tanaïs et le Borysthène. Les anciens habitants de l'isthme étaient, suivant Etienne, les Satorchaioi, que Pline appelle Satarchi, et Pomponius Mela Satarchæ. Leur ville dans Ptolémée est nommée Sartachê; mais un fossé creusé en avant de cette ville, et joignant la mer Putride à la mer Noire, lui avait fait donner par les Grecs le nom de Taphros ou *fossé*; et tel est encore le sens de la dénomination actuelle, avec cette différence toutefois que Pérékop signifie *fossé entre deux mers*. Les Grecs appelaient aussi Taphros Neon-Teichos ou *muraille neuve*, à cause du rempart qui complétait le système de fortification de l'isthme.

Les Comans s'étant plus tard emparés de la Crimée, Pérékop fut appelée Comania, et dans la suite Tozla ou Sosiati, comme nous le voyons sur la carte vénitienne du treizième siècle. Quelques doutes, cependant, se sont élevés sur la parfaite identité de ces différentes dénominations. Nous nous bornons à signaler cette opinion, sans entrer à ce sujet dans une discussion stérile. Sous les Tartares, Taphros devint Or-Capi ou Or-Gabi, c'est-à-dire *porte royale*. Au milieu du dix-huitième siècle, la ville était composée de cinq à six cents maisons. Les Tartares y prélevaient des droits d'entrée ou de sortie sur toutes les marchandises, et le commerce y était devenu très florissant. Les produits du Nord y arrivaient en abondance, pour se diriger sur Kaffa ou sur Gheuzlewé (Eupatorie), et les marchands russes, cosaques, etc., y échangeaient leurs denrées, cuirs, blés, fourrures, objets manufacturés du Nord de l'Europe, contre les vins, la coutellerie, les maroquins et les fusils de la Crimée. Or-Capi possédait même une douzaine de fabriques, et c'était là surtout qu'on trouvait les cornes de buffles et de moutons sauvages, si recherchées sur le littoral de la mer Noire. Les recettes de la douane appartenaient aux deux vice-khans : le Kalga-Sultan et le Nouradin-Sultan, dont nous aurons bientôt à parler au sujet de la ville de Symphéropol. Un fonctionnaire appelé l'orbéi, choisi presque toujours parmi les princes de la famille régnante, était investi du commandement de cette place importante, car cette dignité était la troisième de l'État, l'orbéi n'ayant au-dessus de lui que le khan et le Kalga-Sultan.

La population actuelle de Pérékop ne paraît pas dépasser onze cents habitants. Une rue très longue et d'une largeur extraordinaire forme la ville tout entière, dont les maisons sont en général d'assez pauvre apparence, à l'exception de celles que le gouvernement a fait élever pour le service de la régie et des employés. Pérékop n'en offre pas moins, pendant une moitié de l'année, le spectacle le plus animé et le coup d'œil le plus pittoresque. On y voit passer sans cesse de longues caravanes de chameaux, d'immenses troupeaux de moutons, des chariots chargés de sel, traînés par des bœufs ou des chevaux; des télègues ou voitures de poste, les patrouilles nombreuses des soldats de la douane et des corps de troupes considérables, infanterie, cavalerie, artillerie,

Digitized by Google

dirigés du centre de la Russie vers les régions caucasiennes. Ce mouvement sans fin soulève de tous côtés la poussière et le sable de la plaine; l'air en est chargé; le vent les chasse comme un brouillard épais, et ces parcelles légères détachées d'un sol imprégné de sel pénètrent dans les yeux, auxquels elles arrachent des larmes. Le voisinage du Sivasch ou mer Putride, si l'on en croit plusieurs auteurs, serait pour les habitants de Pérékop la source d'un mal bien autrement préjudiciable. Les émanations délétères de ce marécage immense y occasionnent, disent-ils, des fièvres mortelles. Mais d'autres voyageurs combattent cette assertion et soutiennent que le climat de Pérékop est parfaitement salubre.

Menacés sans cesse par les souverains du Kaptchak et ensuite par les Cosaques et par les Russes, les khans de la Crimée fortifièrent l'isthme avec le plus grand soin. Ils réparèrent le fossé qui joint les deux mers, et le protégèrent par d'épaisses murailles. Une citadelle redoutable et plusieurs forts complétèrent ce système de défense, célèbre dans l'histoire sous le nom de *Lignes de Pérékop*. Ces lignes préservèrent sans doute la Crimée de beaucoup d'invasions. Les Cosaques Zaporogues pourtant la franchirent vers la fin du seizième siècle; les Russes les forcèrent à leur tour en 1736, et Lascy, après avoir pénétré pour la seconde fois dans la presqu'île, en 1738, fit sauter une partie des fortifications, qui restèrent longtemps dans un déplorable état de délabrement. Les Tartares les réparèrent plus tard, mais leurs efforts et ceux de la garnison turque qui occupait toujours la citadelle ne purent arrêter les Russes, qui franchirent encore les lignes de Pérékop, en 1771.

Nous ne saurions faire connaître d'une manière précise l'état actuel des fortifications de cette place, mais nous pouvons les décrire telles qu'elles étaient dans les premières années de ce siècle. Le savant Pallas nous en fournit un tableau exact et détaillé; elles consistent, dit-il, en un rempart et un fossé profond revêtu de pierres de taille; le fossé peut avoir soixante-douze pieds de large et vingt-cinq de profondeur. A partir du pont qui sert de passage, la ligne de défense a cinq verstes et demi de développement jusqu'à la mer Noire, et présente trois batteries dont la plus considérable est établie le long du rivage. La ligne qui s'étend à l'est du passage jusqu'à Sivasch, est longue de trois verstes, et possède deux batteries dont l'une est située près de la mer. Les fortifications d'une mer à l'autre, occupent donc un espace de huit verstes et demi; vis-à-vis du pont se trouve une porte voûtée qu'il faut nécessairement franchir pour pénétrer dans la Crimée. C'est à l'est de cette porte, tout près du fossé, que s'élève la citadelle, modèle de fortification irrégulière, bâtie toute entière en pierres de taille, ainsi que le revêtement du fossé profond qui l'entoure; elle représente un parallélogramme dont une des faces borde le grand fossé de la ligne de défense. La fortification extérieure qui manque du côté de cette ligne, mais qui des trois autres est défendue par un double fossé dont le second est à moitié comblé, renferme un espace long de neuf cent quarante-huit pieds, et large de cinq cent dix. On voit à l'angle du nord-ouest un pentagone; au sud-ouest un hexagone, et au sud-est un ouvrage à cornes; un autre hexagone construit à la pointe de l'angle nord-est, se prolonge dans le fossé, et y dérobe une issue qui conduit à une source très profonde. L'entrée principale de la forteresse, protégée par un demi bastion, se trouve près de la courtine du sud;

Digitized by Google

une autre issue regarde l'orient. Les fortifications intérieures ont une longueur de six cent soixante pieds sur une largeur de trois cent soixante. Les angles du nord sont flanqués de deux bastions carrés construits sur le fossé de la ligne, avec un cavalier hexagone revêtu de bonnes murailles au milieu de la courtine. La principale porte occupe le centre de celle du sud dont les deux bastions latéraux sont irréguliers. Pallas signale dans l'intérieur de la forteresse une espèce de donjon et deux citernes dont l'une est dans le château même.

La citadelle de Pérékop est encore, sans doute, à peu près telle que nous venons de la décrire. Comme elle était dans un état parfait de conservation, les Russes ont dû se borner à en améliorer certaines parties, sans songer à en modifier l'ensemble, car se trouvant maîtres de toutes les contrées situées au nord, au sud, à l'est et à l'ouest de l'isthme, ils regardaient Pérékop comme une position militaire d'une très médiocre importance, et les fortifications de l'isthme n'avaient plus guère d'utilité que comme ligne douanière; mais depuis le débarquement de l'armée anglo-française dans la Crimée, le gouvernement a fait probablement tous ses efforts pour les mettre en état de défense. Ce n'est pas qu'il ait à redouter une invasion de ses provinces continentales par ce point: les steppes immenses qui s'étendent au nord de la Crimée doivent lui épargner toute préoccupation à cet égard. La possession de Pérékop n'en est pas moins de la plus haute importance pour une armée ennemie opérant dans la presqu'île, puisqu'une fois maîtresse de cette position, elle intercepterait la ligne principale des communications de la Crimée avec l'intérieur de l'empire; nous disons la ligne principale, parce que les troupes russes de la Tauride pourraient encore recevoir des renforts, des munitions et des approvisionnements de toutes sortes, soit par la Touka ou Flèche d'Arabat, soit par la mer d'Azow; mais ces deux voies ne sauraient équivaloir à celle de Pérékop, qui est à la fois plus courte et plus commode.

Il ne sera pas sans intérêt d'examiner les difficultés dont aurait à triompher un corps d'armée partant des côtes de la mer Noire pour s'emparer de l'isthme. Le steppe qu'il faudrait traverser présente souvent, après les grandes pluies de la saison d'hiver et jusqu'au printemps, l'aspect d'une mer de boue, où les pieds s'enfoncent profondément. Les vents violents de l'est y précipitent parfois les eaux de la mer Putride, qui forment de vastes marécages, et même à la hauteur de l'isthme, des torrents qui vont rejoindre la mer Noire. Les chaleurs enfin, presque toujours très fortes depuis le retour de la belle saison jusqu'au milieu de l'automne, deviennent souvent intolérables. Ces phénomènes, il est vrai, ne présentent pas tous les ans la même gravité, car il n'est pas en Europe un climat comparable à celui du steppe de la Crimée au point de vue des variations et des irrégularités de l'atmosphère. L'armée envahissante peut donc être favorisée: mais en s'avançant sur ce sol ingrat, où l'on ne rencontre, comme nous l'avons dit, ni eau, ni arbres, elle doit s'attendre à trouver devant elle tous les villages ruinés et tous les puits comblés. On connaît la coutume des Russes et le savoir faire des Cosaques. Une grande bataille à lignes déployées pourrait être livrée dans cette plaine unie comme un champ de manœuvres. Il existe à quelques verstes ou kilomètres des lignes de Pérékop, à peu de distance au nord du village d'Armanskoï-Bazar (marché des Arméniens), les restes d'un retranchement formidable construit en 1738 par Lascy, pour pro-

Digitized by Google

téger contre les Tartares ses troupes, occupées à démolir les fortifications de l'isthme. Les Russes ouvriront peut-être ce fossé profond, comblé en partie par les sables, et ce ne serait qu'après avoir franchi cette ligne de défense que l'armée paraîtrait enfin devant Pérékop. L'isthme est d'une très faible largeur. Les assiégeants, dans l'attaque de cette place, n'auraient pourtant aucun secours à espérer du côté de la mer. Le nord-ouest de la Crimée est baigné en effet par le grand golfe de *Kerkinite*[1] qui s'étend à l'occident jusqu'à la longue pointe ou presqu'île de Djaril-Agatche, et au sud jusqu'au cap Karamroun; or, ce golfe n'est navigable que jusqu'aux deux tiers environ de son étendue, le fond manquant de profondeur à mesure qu'on se rapproche de Pérékop. Quant à la mer Putride, qui s'étend à l'orient de l'isthme, elle est moins praticable encore, et l'entrée de la mer d'Azow semble d'ailleurs interdite aux gros vaisseaux, à cause de ses bas-fonds et de ceux du détroit d'Yeni-Kalé.

Armanskoï-Bazar, que nous avons nommé tout à l'heure, est le premier village qu'on rencontre sur la route de Pérékop à Symphéropol. Il consiste, comme Pérékop, en une seule rue longue et très large, et doit toute son importance au voisinage des lacs salants. On y entend retentir jour et nuit les marteaux des forgerons et des charrons; on n'y voit que roues, chariots, essieux, piles de bois entassées et cuisines toujours fumantes. C'est le lieu de station des rouliers qui arrivent des provinces septentrionales pour faire leurs chargements de sel, et il y règne un mouvement et une activité prodigieux pendant la moitié de l'année. Mais nous avons hâte de sortir du steppe. Franchissons les villages de Terekly-Jouschum, d'Aïbar, de Tréablan, de Tschonik, de Menlertchik et de Kara-Kiat, laissons à notre droite la route d'Eupatorie, et arrivons à Symphéropol, la capitale actuelle de la Crimée.

Les Tartares donnent à cette ville le nom poétique d'Ak-Metchet, c'est-à-dire *blanche mosquée*, et on serait assez embarrassé de dire pourquoi les Russes lui ont donné celui de Symphéropol, composé de deux mots grecs qui signifient *ville utile*. Souvarow y remporta une victoire à la suite de laquelle les Tartares reconnurent définitivement la domination moscovite, et on a supposé que le nom de Symphéropol faisait allusion à cet événement. Ak-Metchet était la résidence obligatoire du Kalga-Sultan, prince de la maison souveraine des Ghéraï, chargé de remplir les interrègnes[2]. Il commandait les armées à défaut du khan et avait, comme ce dernier, son vizir, son defterdar, son divan-effendi, son grand-kadi, en un mot une cour composée comme celle du souverain. Il tenait tous les jours un divan ou tribunal auquel on pouvait en appeler des jugements rendus par tous les kadis ou juges de la circonscription territoriale attachée à la dignité du Kalga-Sultan, et cette circonscription étant assez vaste

[1] Ce golfe tire son nom d'une ancienne ville située sur ses bords et appelée par Hérodote *Karkinitis*, et par Ptolémée *Karkina*. Le golfe est appelé par Strabon *Tamyrakê*, du nom d'une autre ville. La carte vénitienne du treizième siècle et les autres cartes de cette époque le nomment golfe de *Negropoli* ou *Négropila*.

[2] Le Kalga-Sultan lui-même avait un vicaire chargé de le remplacer dans le cas de mort subite. Ce second vice-khan portait le titre de Nouradin-Sultan. Il jouissait lui-même de privilèges très étendus; mais aucune résidence ne lui était assignée, aussi habitait-il ordinairement la ville de Bakitchi-Seraï, capitale de la Crimée.

Digitized by Google

puisqu'elle s'étendait jusqu'à Kaffa (Théodosie) exclusivement. Ak-Metched méritait donc le titre qu'on lui a quelquefois donné, de seconde capitale de la Crimée, et ce n'était pas un honneur stérile, car la résidence du Kalga-Sultan était pour elle une source de prospérité.

Symphéropol s'élève sur un terrain découvert et aride, au-dessus de la charmante vallée arrosée par le Salghir, qui, ruisseau en été et torrent impétueux en hiver, prend sa source sur les pentes du Karabi-Yalla et traverse le steppe pour aller se jeter dans le Sivasch. Il y a deux villes dans Symphéropol : celle des Tartares ou Ak-Metchet et celle des Russes. Des rues étroites, tortueuses, malpropres, bordées de maisons ou plutôt de baraques à un seul étage et entourées de murs qui en cachent les fenêtres grillées, où nos vitres brillantes sont remplacées par des feuilles de parchemin d'un gris sale, voilà la ville tartare. Le mur de clôture tombe-t-il en ruines, ce qui n'est pas rare, le Tartare, sans plus d'embarras, bouche la brèche avec un fagot et s'endort en paix les jambes croisées sur son tapis ou sur son divan. L'artiste ou le voyageur animé du goût des beaux arts n'a rien à voir dans la cité musulmane. On y signale huit ou dix mosquées; mais quand on en a compté le nombre, on a tout dit. Le palais de Kalga-Sultan aurait offert peut-être quelque sujet d'admiration ou d'éloge. Malheureusement il n'existe plus. Il fut détruit en 1783, et une brasserie s'éleva sur son emplacement. Ak-Metchet possède aujourd'hui un nombre assez considérable de maisons à l'européenne; elle n'a rien perdu cependant de son caractère primitif. La ville moderne, bâtie au nord de celle des Tartares, présente un aspect agréable et même quelque chose de coquet avec ses rues larges et bien percées, et ses hautes maisons blanches bariolées des couleurs les plus vives. Elle est trop jeune encore et ses maîtres sont trop novices dans le culte des beaux-arts pour qu'on lui puisse demander des monuments bien remarquables. Il faut citer toutefois ses églises grecque, arménienne et catholique, sa synagogue passablement élégante et sa vaste basilique russe bâtie sur le lieu même où Souvarow remporta sa victoire. On s'accorde à regarder comme le plus bel édifice de la ville le palais du gouverneur civil, qui s'élève dans un quartier riant, vis-à-vis de la promenade dont les arbres et les jardins s'étendent jusque sur les bords du Salghir. Vers le sud et un peu en dehors de la ville, dans sa partie la plus élevée, se trouvent les casernes, bâtiments très vastes et d'une grande régularité. Ainsi s'éteint le feu des volcans et l'ardeur guerrière des nations. La Crimée qui, pendant des siècles, ne vécut pour ainsi dire que des émotions de la guerre et de la passion des expéditions militaires, est aujourd'hui la province la plus pacifique de l'empire. C'est pour cette raison que les grandes casernes de Symphéropol sont à peu près innoccupées en temps ordinaires, à moins qu'elles ne servent momentanément de gîte aux troupes qui traversent la presqu'île pour se rendre au Caucase.

Les deux villes réunies, Ak-Metchet et Symphéropol, ne renferment guère que 12,000 habitants, la plupart Tartares. On n'y compte que 1,700 Russes, et le reste de la population se compose de Juifs, de Grecs, d'Arméniens et de Tziganes ou Bohémiens. Une grande animation règne toujours dans la ville russe. La rue principale, bordée de boutiques nombreuses et bien pourvues, est sillonnée à toute heure du jour par de légers droskis, qu'emportent des chevaux tartares petits, mais pleins de feu, et par de lourds chariots. C'est le samedi,

Digitized by Google

jour du grand marché, qu'il faut surtout voir Symphéropol. Le bazar offre alors un incroyable pêle-mêle d'hommes de toutes les races vêtus de costumes les plus pittoresques. Les Tartares, avec leurs bonnets de peau de mouton, leurs vestes rouges brodées et leurs larges pantalons bleus, y arrivent les uns à cheval, les autres sur leurs madgyares traînés par deux grands dromadaires à double bosse; le Russe y accourt sur son télègue rapide; le Juif, drapé dans son ample robe noire, y établit ses marchandises à côté de l'Arménien à la barbe respectable; le Grec, dans son costume national, y déploie toute sa finesse, et le Tzigane y vocifère, à côté du paisible colon venu du fond de l'Allemagne pour fertiliser le sol fécond de la Crimée; on y voit errer des Nogaïs à la physionomie sauvage, et des soldats cosaques. Les dames tartares enfin circulent au milieu de cette foule, cachées sous leur blanc féredjé, qui ne couvre qu'en partie une jupe aux couleurs brillantes laissant voir de larges pantalons et de gracieux brodequins en maroquin jaune. Là-bas on vend des bestiaux; ici, des fruits délicieux sont rangés en pyramides énormes. On dirait que toute la vie de la paisible et paresseuse Crimée reflue dans la nouvelle capitale comme tout notre sang vient affluer au cœur. Symphéropol présente un aspect plus intéressant encore à l'époque de sa foire qui, tous les ans, au mois d'octobre, y attire les marchands de la presqu'île et des contrées voisines. C'est dans ce mois aussi qu'ont lieu les courses de chevaux établies par le gouvernement pour améliorer la race chevaline.

Symphéropol est environnée de sites délicieux et de charmantes maisons de campagne. De la ville, on voit à une faible distance le sommet majestueux du Tchatir-Dag, et un service régulier de diligences la met en communication d'un côté avec Eupatorie et de l'autre avec Kertch. Une route, d'abord assez monotone, puis délicieuse à travers des prairies verdoyantes et de vallons admirablement ombragés, conduit d'Ak-Metchet à Sébastopol. Quand on a parcouru sur cette route une trentaine de kilomètres, on aperçoit un long rideau de peupliers au milieu desquels s'élèvent d'élégants minarets qui trahissent seuls le voisinage d'une ville considérable. On est aux portes de *Baktchi-Saraï*, l'ancienne capitale de la Crimée, cachée dans un vallon profondément encaissé entre deux masses énormes de rochers. Près de l'emplacement de la cité tartare s'élevait, dit-on, il y a deux mille ans, celle de Badatium ou Palatium. Peysonnel suppose même que le nom moderne est la traduction de l'ancienne dénomination, parce que *Saraï* en tartare signifie *palais*, et *Baktchi* jardin (*palais des jardins*). Ce savant pensait toutefois que l'antique Palatium devait correspondre non pas précisément à Baktchi-Saraï, mais à Tchoufout-Kalé (*château des juifs*) ou plutôt Tepe-Kirman (*château de la cime*), montagne conique et isolée, située à deux kilomètres de la ville actuelle, vers l'extrémité septentrionale de la vallée de Katchi, et sur laquelle on visite des restes de constructions très anciennes avec des cavernes qui servaient peut-être de tombeaux aux habitants de Palatium. Quoi qu'il en soit, Baktchi-Saraï est une ville d'assez récente origine. On n'y voyait d'abord qu'une maison de plaisance où les khans venaient se délasser du tracas des affaires ou des fatigues de la guerre. Une ville ne tarda pas à se grouper vis-à-vis de l'habitation princière. Menghély-Ghéraï Ier, qui régna jusqu'en 1514, prit en grande affection cette résidence et lui donna les proportions d'un palais somptueux. La ville s'accrut avec rapidité, et devint à partir de cette époque la capitale de la Crimée.

Digitized by Google

La situation de Baktchi-Saraï ne convenait guère sans doute à une capitale. La pureté de l'air, l'abondance des eaux, la richesse de la végétation, les brises rafraîchissantes qui pénètrent par l'ouverture du vallon n'en font pas moins un séjour délicieux, et admirablement approprié aux goûts et aux habitudes des Tartares citadins. La ville remplit le vallon presque tout entier et s'échelonne jusqu'à une certaine hauteur sur les deux flancs de la montagne. Un ruisseau, le Tchourouk-Sou, la traverse dans toute sa longueur. De loin, elle présente un ensemble à la fois gracieux et imposant; un amphithéâtre de maisons blanches entremêlées de masses de verdure et surmontées de dômes arrondis, de sveltes minarets et d'une forêt de tuyaux de cheminées d'une blancheur éclatante, derrière lesquels se dressent les masses grandioses des rochers de la vallée. A vol d'oiseau voilà Baktchi-Seraï. L'enchantement cesse dès qu'on pénètre dans l'intérieur. Une seule rue, à peine pavée, la grande rue, comme on l'appelle, se fait remarquer par un mouvement assez considérable. Elle est à la fois la plus longue et la moins étroite de la ville, et pourtant deux voitures peuvent à peine y passer de front dans les endroits les plus larges. Les autres rues, qui, en général, s'élèvent par échelons sur la pente de la montagne, sont étroites, tortueuses et ne méritent guère que le nom de sentiers ; les maisons, si on peut ainsi les appeler, sont bâties les unes au-dessus des autres sans ordre et sans alignement. Un silence magique règne dans ces quartiers reculés; le voyageur que la curiosité y attire pourrait se croire transporté dans quelque Palenque orientale, abandonnée à la suite d'une catastrophe inconnue par la population qui l'habitait. Une sorte de cri ou plutôt d'avertissement gravement modulé ne tarderait pas cependant à le tirer de sa rêverie : *Allah ouaed Allah ou Mohammed rassoul Allah!* C'est le cri sacramentel des Mouedzin, et il l'entendrait retentir trente-deux fois dans le calme de cette solitude, car les minarets de trente-deux mosquées s'élèvent encore au-dessus des terrasses de Baktchi-Saraï.

La grande rue, dans laquelle se trouve concentrée toute la vie apparente de la ville, est remplie de boutiques, parmi lesquelles on distingue surtout celles des Juifs caraïtes, qui du haut de leur aire de Tchoufout-Kalé descendent tous les matins à leurs comptoirs. Leurs magasins sont remplis de toutes les étoffes précieuses de l'Orient, d'un assez bel assortiment de bijouterie, d'articles de mercerie et de denrées coloniales. C'est aussi dans cette rue que se trouvent les ateliers des artisans tartares, selliers, armuriers, couteliers, tanneurs, cordonniers, charrons, cardeurs, dévideurs de coton, fabriquants de bonnets de peau de mouton, pâtissiers, bouchers, etc. Gardons-nous de passer sous silence les tourneurs, qui creusent dans le cerisier ou le jasmin ces longs tuyaux de pipes non moins recherchés dans l'Orient que les couteaux fabriqués par leurs voisins; et n'oublions pas les barbiers dont les boutiques, comme dans nos villes de province, sont le rendez-vous des amateurs de nouvelles, et des friands des petits scandales qui éclatent parfois dans les maisons si paisibles de l'ancienne capitale des khans. Les marchands et les fabricants se tiennent assis les jambes croisées sur l'espèce d'auvent horizontal, qui le jour leur sert de comptoir et qui la nuit venue se relève et forme la clôture de la boutique ou de l'atelier. On trouve enfin dans la grande rue des tas énormes de pastèques dont les Tartares font une consommation prodigieuse, et qui suffisent pour ainsi dire

Digitized by Google

aux besoins de ce peuple sobre et frugal. La ville ne renferme que 14,000 habitants, dont 11,000 Tartares; elle en a dit-on compté jusqu'à 80,000. Il est pourtant certain qu'elle n'en avait pas plus de 25,000 au milieu du siècle dernier. Catherine II, par un ukase, en a interdit le séjour à ses sujets non-musulmans. Les Russes la détruisirent presque entièrement en 1736, mais elle fut promptement rebâtie, et Sélamet-Ghéraï II, qui régna de 1739 à 1743, y fit construire de nouveaux édifices, des bains, des fontaines, etc. Baktchi-Saraï possède encore trente-deux mosquées, comme nous l'avons dit, dix khans ou caravaséraï, une synagogue, une église et trois médresseh ou écoles, fréquentées par trois cents étudiants auxquels on enseigne, dit-on, jusqu'à l'astrologie.

Le palais des khans est séparé de la ville par le Tchourouk-sou qu'on traverse sur un pont de pierre, au bout de la grande rue. On se trouve alors devant le portique du palais. A peine l'a-t-on franchi, qu'un spectacle ravissant se présente aux regards. Au fond d'une cour spacieuse plantée de lilas et de peupliers d'Italie, et arrosée par deux fontaines orientales ombragées de saules, s'élèvent d'étage en étage, sur les pentes de la montagne, des jardins dont les masses de verdure sont entrecoupées de sveltes minarets. A droite on voit le palais avec ses fenêtres ornées de vitraux peints, ses murailles aux couleurs éclatantes tapissées de vignes, le harem, les bains, des pavillons riants et couverts de légers grillages. A gauche, on admire une mosquée, la plus belle de la Crimée, surmontée de minarets élancés, et ornée d'un péristyle terminé par un escalier jadis affecté à l'usage particulier du khan. Sur la porte de ce temple musulman, on lit en langue tartare cette inscription tout empreinte du génie oriental : « Qu'est-ce qu'Hadji-Sélim? C'est le plus illustre de tous les khans, le favori de Dieu. Puisse le seigneur Dieu lui accorder toutes sortes de biens en récompense de l'érection de cette mosquée! Selim-Gheraï-Khan est comparable à un rosier. Son fils est une rose. Chacun d'eux, à son tour, a mérité les honneurs du sérail. Le rosier a fleuri de nouveau et son unique rose est devenue le lion du padischah de la Crimée, Sélamet-Ghéraï-Khan. Dieu a comblé mes vœux. C'est au seigneur Dieu que cette mosquée a été consacrée par Sélamet-Ghéraï-Khan. » L'intérieur de la mosquée est simple et sévère. Elle est décorée de riches tapis et le jour y pénètre par des vitraux azurés. Du même côté, derrière la mosquée, se trouve le *champ des morts*, royal cimetière où reposent les anciens maîtres du palais et les sultanes qui peuplaient jadis ces mystérieuses retraites. Les khans ne pouvaient s'approcher des fenêtres de leurs appartements sans voir s'élever devant eux les tombeaux de leurs pères. La pensée de la mort n'a rien qui effraie les Orientaux, et l'on sait que chez eux les cimetières sont des lieux où ils se plaisent et passent souvent leurs journées en contemplation. — Deux monuments octogones, terminés par une coupole revêtue de fer battu, renferment les restes des khans les plus illustres. Le premier contient dix-sept tombeaux recouverts de tapis verts ou noirs, ornés de lettres brodées, et éclairés par des lampes d'or. Deux princesses occupent le second mausolée. Dans le reste du champ des morts on aperçoit-çà et là des tombes et des pierres tumulaires déplacées ou brisées. Une fontaine jaillit dans ce séjour de l'éternel repos, orné de jolis berceaux de lilas et coupé de sentiers bordés de violettes. Ainsi, ils dorment au murmure des eaux limpides et au milieu du parfum des fleurs, ces farouches descen-

Digitized by Google

dants de Tchinghis-Khan, tandis que nos souverains européens attendent la trompette du jugement dernier dans des caveaux obscurs et humides, où n'ont jamais pénétré les rayons du soleil.

Nous n'entreprendrons pas de faire pénétrer le lecteur dans les appartements sans nombre du palais des khans. Toutes ces pièces construites et décorées dans le même goût sont éclairées par des vitraux peints, ornées de tapis moëlleux, de riches divans, de peintures éclatantes, rappelant souvent l'enfance de l'art, et représentant des sujets champêtres, des arbres, des fruits, des fleurs, des villes, des ports, des îles, des édifices incroyables et des bosquets fantastiques; les plafonds tout brillants d'or sont enrichis de fines moulures; partout des chiffres, des inscriptions, des versets du Koran, des jets d'eau capricieux laissant retomber leurs ondes parfumées dans des bassins de marbre ou de porphyre. Toutes les pièces se suivent dans un plan bizarre et désordonné; rarement de plain-pied elles communiquent par des galeries, des vestibules, des cabinets et des pavillons en grillage, ombragés de pampres verdoyants, et environnés de riants parterres où jadis se promenaient en rêvant les belles odalisques et où Catherine-la-Victorieuse vint oublier pendant quelques jours, à côté de l'heureux Potemkin, les préoccupations de la politique et le souci des affaires. Vainement s'efforcerait-on de ramener à quelqu'un des types de l'art les mille détails de ce palais singulier. Il échappe à toutes les définitions, comme ces brillantes fantaisies de l'Orient qu'entrevoit l'esprit émerveillé à travers les descriptions des *Mille et une Nuits*. Ce n'est pas un palais, ce n'est pas même un édifice dans le sens que nous attachons à ces mots; aussi quelques voyageurs, dominés par cet esprit de méthode lourd et sévère qui juge tout au point de vue de l'équerre et du compas, n'ont-ils éprouvé qu'un sentiment de dédain et de mépris à la vue de cet assemblage confus de maisons de bois, répandues sans ordre sur la pente de la montagne. Mais tous les peuples ne se font pas les mêmes idées de l'art et du beau. L'ancienne demeure des khans n'est qu'un palais de caprice et de fantaisie charmante, et il ne faut pas oublier que parmi les maîtres de cette poétique habitation plusieurs se faisaient gloire de manier la lyre aussi bien que la lance et le cimeterre.

Après la conquête de la Crimée par les Russes, le palais de Baktchi-Saraï fut longtemps négligé. Ces fragiles constructions étaient menacées d'une destruction prochaine, lorsque l'empereur Alexandre vint s'y reposer un moment pendant son voyage dans la presqu'île. Frappé du charme et de la poésie mélancolique de cette royale demeure, il se hâta d'envoyer d'habiles architectes chargés d'y faire toutes les réparations nécessaires. Le Czar Nicolas poursuivit cette œuvre de restauration, et M. Elson lui prêta le concours de son talent sérieux et de son goût délicat. Vitraux, peintures, boiseries, et les fontaines, et les jardins et les parterres, tout fut réparé avec le tact exquis d'un artiste assez profondément versé dans la connaissance des choses de l'Orient pour ne jamais mentir à la vérité locale et historique. Ces travaux importants furent terminés en 1838, et aujourd'hui, les voyageurs qui visitent la Crimée reçoivent dans le palais des khans une hospitalité généreuse.

Dans notre précédente étude sur la Crimée[1] nous avons décrit la ville des

[1] Voy. tome XVI, p. 555 et 556.

Digitized by Google

cavernes, occupée par les Bohémiens aux portes de Baktchi-Saraï, et nous avons fait connaître le site escarpé de Thoufout-Kalé. Une légende également célèbre parmi les juifs et parmi les Tartares nous rappelle encore sur ce rocher sourcilleux où, si nous devions en croire quelques voyageurs, tous les Caraïtes de la Crimée se feraient transporter, lorsqu'ils sentent leur fin approcher, afin de pouvoir dormir leur dernier sommeil sous les grands chênes de la vallée de Josaphat. Dans la ville des Juifs, on voit au fond d'une cour remplie d'herbe un mausolée décoré d'un portique élégant et renfermant deux caveaux superposés. Là reposent les cendres de deux amants; l'un fut un khan de la horde d'or; l'autre était une princesse tartare du sang de Tchinghis-Khan. Toktamich, grand-capitaine, mais dévoré d'ambition, avait été vaincu par Ourouch, khan du Kaptchak, contre lequel il s'était révolté après lui avoir rendu d'éminents services. Ourouch, à son tour, fut battu et détrôné par Tamerlan qui donna la couronne à un prince dont il connaissait le courage et la fidélité. Le jeune guerrier, devenu maître d'un grand empire, devait s'estimer heureux entre tous. Quelque chose pourtant manquait à son bonheur. Il s'était épris d'une passion violente pour une jeune fille d'une beauté sans égale; mais cette perle du Kaptchak était précisément la fille de Toktamich. Le favori de Tamerlan, faisant à l'amour le sacrifice de sa puissance, céda le trône au père de sa bien-aimée et obtint à ce prix la main de la princesse. Toktamich alors, mettant à exécution les projets qu'il avait depuis longtemps conçus, se précipita sur la Russie, pilla et brûla Moscou, Vladimir et d'autres villes, et revint chargé de gloire et de butin; mais ses victoires l'avaient enivré. Il se crut assez fort pour déclarer la guerre à Tamerlan lui-même. Son gendre, sur l'appui duquel il comptait, n'était pas homme à sacrifier l'honneur à sa passion. Il resta donc sous les drapeaux de Tamerlan. Toktamich, vaincu sur les bords de l'Oural et refoulé jusque dans la Crimée, se retira avec sa fille dans la forteresse inexpugnable de Tchoufout-Kalé. Maître de la Péninsule, il espéra pouvoir encore lutter contre Tamerlan, et il partit un jour, à la tête d'une armée, pour se mesurer avec le conquérant. A peine avait-il quitté Tchoufout-Kalé que son gendre y arrivait entraîné par son amour. La princesse, après les premiers transports de sa tendresse, voulut faire céder à son époux le commandement de la place. Le lieutenant de Toktamich s'y opposa, et deux partis se formèrent dans la citadelle. Quelques imprudents voulurent assurer le triomphe de la fille de Toktamich à l'aide d'un subterfuge qu'elle-même ignorait. Ils persuadèrent aux chefs des deux partis que la querelle était terminée; aux uns, ils disaient que le lieutenant avait cédé; ils assuraient aux autres que le gendre de Toktamich avait renoncé à ses prétentions. Ils parvinrent ainsi à les réunir tous à un festin. La gaieté régnait parmi les convives lorsqu'à un signal donné le gendre du khan fut proclamé commandant de la place. Le lieutenant cria à la trahison; un combat acharné s'engagea; le sang coula bientôt à flots; le prince fut blessé; la princesse se précipita dans ses bras, et tous deux accablés de coups expirèrent en se tenant embrassés. Toktamich qui, après quelques marches, avait vu déserter tous ses soldats tremblants au seul nom de Tamerlan, remonta bientôt à Tchoufout-Kalé. Les portes s'ouvrirent devant lui, mais la consternation peinte sur tous les visages lui apprit qu'un triste événement était arrivé pendant son absence. Il connut bientôt toute l'étendue de son

Digitized by Google

malheur et fit élever aux époux infortunés le mausolée qui subsiste encore. Nous venons de raconter l'histoire. Mais qu'est-ce que l'histoire auprès de la légende? Interrogez les Caraïtes; faites parler les Tartares de Baktchi-Saraï. Ils savent sur ce drame d'amour mille détails empreints d'une poésie charmante et d'un surnaturel digne du Bétal-Patchîsî.

Près de Tchoufout-Kalé, quelques cavernes, creusées dans les flancs à pic d'un rocher sourcilleux et suspendues sur un précipice immense, ont acquis une célébrité d'un autre genre. Dix ou douze cellules communiquant par des escaliers extérieurs, taillés dans le roc vif, tel est le manastère fameux d'Uspenskoï ou de l'Assomption de la Vierge, où. tous les ans, au mois d'août, accourent des provinces limithrophes plus de vingt mille pèlerins. De nouvelles excavations commencent à s'ouvrir à côté des anciennes, et tout porte à croire que ce monastère deviendra l'un des lieux de pèlerinage les plus fréquentés qu'il y ait au monde, à moins qu'une révolution politique ne vienne changer encore l'état politique de la Russie méridionale.

Sur la route de Baktchi-Saraï à Sébastopol, on rencontre la vallée du Belbek. Si l'on s'engage dans le bassin de verdure arrosé par cette petite rivière, on arrive, en se dirigeant vers le sud, devant une montagne élevée, couronnée de murailles massives et de tours en ruines. C'est l'ancienne ville forte de Mankoup, ou Mangoup-Kalé, connue dans l'antiquité sous le nom de Tabana, si l'on en croit Peyssonel. Un sentier difficile, prenant d'instants en instants la forme d'un escalier ruiné par le temps et par les pas de l'homme, conduit à la vieille forteresse. De la ville florissante qui jadis couvrait ce plateau, il ne reste plus que des débris, la plupart à fleur de terre. La montagne se termine de toutes parts par d'effrayants précipices, au-dessus desquels des mains inconnues ont percé des grottes profondes dont la destination est un mystère pour les archéologues. Un seul côté accessible était défendu par des tours crénelées, dont l'une, encore debout, ouvre du côté de l'Orient ses étroites meurtrières. L'histoire de Mangoup n'existe pas. Quelques lambeaux seuls en sont parvenus jusqu'à nous. Cette ville, a-t-on dit, fut bâtie par les Goths, qui pendant plusieurs siècles régnèrent sur la région montagneuse de la Crimée. On a cru même trouver une preuve de ce fait dans le nom de la cité qu'on a écrit aussi Mangout. Cette opinion sans doute n'a rien que de vraisemblable, mais elle ne s'appuie sur aucun document positif. Les Génois s'emparèrent plus tard de cette position importante, et c'est là qu'ils internèrent Menghély-Ghéraï 1er, fondateur du palais de Baktchi-Saraï, à l'époque où il fut obligé de prendre la fuite devant ses frères, qui lui disputaient la couronne. Bientôt après Kaffa succomba devant l'armée formidable envoyée par Mahomet II. Les Génois de Mankoup opposèrent aux Turcs et aux Tartares une résistance acharnée mais inutile, et la ville fut en partie détruite. Les Ottomans l'abandonnèrent au khan de Crimée après y avoir tenu vingt ans garnison. Les Juifs Caraïtes en furent ensuite les plus nombreux habitants. En 1750, quelques Musulmans s'y trouvaient fixés à côté d'eux, mais Mankoup n'était plus alors qu'un squelette de ville, quoiqu'elle eut encore le titre de chef-lieu du second des dix-neuf kadiliks ou districts de la région des montagnes, et que les Caraïtes y possédassent quelques fabriques d'une certaine importance.

Quittons ces ruines; nous en avons assez d'autres à visiter encore dans ce

Digitized by Google

pays si souvent ébranlé par les guerres et les invasions. Visitons Kara-Sou-Bazar, la ville la plus industrieuse de toute la Crimée. Elle s'étend, avec ses quinze mille habitants, dans une vallée semi-circulaire, environnée de montagnes blanches et sauvages, terminées par des plateaux calcaires assez élevés et appelés Ak-Kaïa. Lorsque le soleil darde ses rayons brûlants sur ces pentes calcinées, Kara Sou se transforme en une fournaise ardente où l'on retrouve les chaleurs torréfiantes de l'Inde et du Sahara. Le Kara-Sou, qui a donné son nom à la ville, coule à ses pieds dans une vallée fertile et ombragée; mais de cette rivière et du Tunas, filet d'eau qui coule dans les environs, s'élèvent tous les soirs des brouillards épais auxquels on attribue les fièvres dangereuses si communes à Kara-Sou-Bazar. Vue d'une certaine distance, la ville, avec ses minarets et ses dômes s'élevant au milieu des cyprès et des noyers, présente une physionomie orientale complète; mais elle est laide et irrégulière comme Ak-Metchet et Baktchi-Saraï. Ses rues les plus commerçantes sont garnies de boutiques défendues du soleil par d'affreux auvents étayés de piliers grossiers. Quant aux édifices, mosquées, synagogue, église russe, église arménienne, ils n'offrent rien de remarquable. L'église catholique seule, qui date de 1816, est un assez beau monument. Mais il en est un plus original et plus curieux; c'est le bazar, bâtiment quadrangulaire fortifié et défendu par des meurtrières, vraie citadelle marchande où l'on entre par une massive porte de fer. Elle date de 1756, et elle fut fondée pour mettre les marchands ou plutôt les marchandises à l'abri d'un coup de main. On trouve des cafés dans presque toutes les rues, mais on sait en quoi consistent ces établissements dans la plupart des villes de l'Orient : une salle souvent étroite et toujours enfumée, dont quelques divans crasseux ou même de simples bancs de bois forment l'ameublement complet. Les Russes s'emparèrent de Kara-Sou en 1737, et la pillèrent, sans pourtant la ruiner comme Baktchi-Saraï. Cette ville était alors le grand entrepôt des productions de la Crimée qu'on dirigeait sur Kaffa. Les paysans des environs, presque tous vasseaux de la grande et puissante famille des Schirin, fabriquaient beaucoup de salpêtre, qui passait ensuite en grande partie à Kaffa, qui possédait dix fabriques de poudre à tirer. On voit aujourd'hui autour de Kara-Sou-Bazar un certain nombre de colons allemands, attirés par le gouvernement russe pour développer l'agriculture dans le pays. Ces colons n'ont pas répondu à toutes les espérances du gouvernement; les marchés de la ville ont néanmoins gagné à ce voisinage.

A l'orient de Kara-Sou-Bazar s'élevait jadis une ville, une grande ville, la première capitale de la Péninsule qui lui doit le nom sous lequel elle est aujourd'hui connue. Les Tartares appellent ses ruines Eski-Krim, c'est-à-dire *Vieux-Krim*, et les Russes *Staroi-Krim*, qui a le même sens; *Cimmerium* était son nom dans l'antiquité. Au moyen-âge elle fut connue sous celui de Solchat ou Solgat, et devint la capitale des Khazars, qui y régnèrent du huitième au dixième siècle. Les Juifs en grand nombre y fixèrent sans doute leur résidence, car les Caraïtes avaient converti à la loi de Moïse les sauvages khazars qui avaient élevé dans cette ville plusieurs synagogues. Elle conserva son rang de capitale sous les premiers chefs tartares. Nous avons dit ailleurs comment les Génois, qui s'y étaient retirés après la prise de Kaffa par les Turcs, furent

Digitized by Google

égorgés par Menghély-Ghéraï Ier; il nous suffit donc de rappeler ici cette sanglante tragédie. Eski-Krim était alors fort importante, puisque son emplacement, reconnaissable aux ruines nombreuses dont il est jonché, occupait une étendue double de celle d'Ak-Metchet ou Symphéropol. L'histoire pourtant se tait sur cette vieille cité, nous ignorons jusqu'à l'époque où elle fut détruite. Au milieu du dix-huitième siècle elle n'était plus qu'un village presque inhabité. D'où lui vint cette disgrâce ? l'air y est salubre et l'eau excellente; la plaine qui l'environne est belle et fertile, et de riches plantations durent autrefois la couvrir; mais combien d'autres villes ont joui de pareils avantages et de priviléges plus grands encore pour disparaître un jour sans laisser de traces ! Tout est mystère autour de nous, et si la mort d'un homme en est un dans lequel se perd la raison, comment n'en trouverions-nous pas dans la mort d'une ville entière ou d'un peuple ? Quelques pierres amoncelées, grands ossements d'une cité qui n'est plus, indiquent encore la place où fut Eski-Krim. On distingue dans la plaine les ruines d'anciens bains et de plusieurs mosquées dont l'une, assez bien conservée, est ornée d'une porte délicatement sculptée, et de colonnes couvertes d'arabesques. Les ruines considérables d'un vieil édifice, qu'on suppose avoir été le palais des chefs tartares, sont loin d'égaler, au point de vue de l'art, celles de la mosquée dont nous venons de parler. A côté de ces vestiges respectés par le temps, s'élève un hameau tartare et une petite colonie arménienne dont les habitations se font remarquer par leur propreté et leur régularité.

Transportons-nous maintenant sur les bords de la mer féconde en tempêtes, et décrivons les villes dont elle baigne les maisons ou les remparts.

ALEXANDRE BONNEAU.

(*La suite à la prochaine livraison*).

Digitized by Google

BULLETIN LITTÉRAIRE

LIVRES FRANÇAIS ET ITALIENS.

Vie de saint François de Sales. par le curé de Saint-Sulpice. — Recherches sur le commerce de la soie et des tissus précieux au moyen-age, par M. Francisque Michel. — Publications de la Bibliothèque Nouvelle. — Manuel théatral, par M. Bernier de Maligny. — De la Propriété Littéraire, par M. Cappellemans. — Beatrice Cenci, par Guerrazzi.

Vie de Saint François de Sales, évêque et prince de Genève, d'après les manuscrits et auteurs contemporains, par M***, curé de Saint-Sulpice. 2 vol. in-8°.—Paris, J. Lecoffre et Ce, édit. — Parmi les personnages éminents que le clergé catholique produisit à la fin du seizième siècle, s'il est un nom qui brille au-dessus de tous les autres, c'est bien certainement celui de saint François de Sales. L'élévation de son esprit, la tendre charité de son cœur, le charme ineffable attaché à sa personne ainsi qu'à son éloquence et à ses écrits, avaient déjà signalé le pieux évêque de Genève à l'admiration de ses contemporains, avant que l'Eglise et la postérité n'eussent consacré une mémoire si digne de tous les hommages. Dans tous les temps, les âmes religieuses et tendres, portées à rechercher dans le pur amour de Dieu et du prochain une satisfaction aux bésoins affectueux de leur nature, se sont complu à lire, à méditer et à mettre en pratique le livre si connu de l'*Introduction à la Vie dévote*, par saint François de Sales. Ses lettres, aussi nombreuses que diverses, mais tendant toutes à porter vers la perfection les esprits d'élite auxquelles elles sont adressées, offrent en outre un intérêt particulier, à cause de leur extrême variété de ton et de sujet. Ce qu'on aime à y retrouver surtout, c'est une simplicité de style si bien en rapport avec la simplicité de l'écrivain, et de plus, cette forme nette, précise, souvent même pleine d'élégance, par laquelle l'auteur, bien que né en Savoie, montre déjà ce que deviendra la prose française au beau siècle de Pascal et de Fénelon.

Toutefois, en raison même des qualités éminentes qui le distinguent comme écrivain, saint François de Sales, jusqu'alors, était moins connu par sa vie que par ses ouvrages. Un homme qu'il honora de son amitié, et qui, en son temps, passait pour un des orateurs les plus distingués du clergé de France, Camus, évêque de Belley, avait bien, il est vrai, recueilli les traits principaux de cette noble existence dans un livre intitulé l'*Esprit de saint François de Sales*. Après lui, et pour compléter un tableau dont les parties les plus saillantes avaient été seulement esquissées, Marsollier avait essayé d'écrire la vie de l'évêque de Genève; mais cet ouvrage, loin d'être à la hauteur du sujet, renferme les erreurs et les lacunes les plus regrettables. Ainsi, malgré la part d'influence religieuse et littéraire qu'il exerça sur la société, à la fin du seizième siècle et

Digitized by Google

au commencement du siècle suivant, le fondateur de l'ordre de la Visitation n'avait pas encore trouvé son historien. Et cependant, pour écrire une telle vie, les éléments biographiques étaient loin de manquer. On avait d'abord l'ouvrage composé par son neveu et son successeur au siége épiscopal de Genève, Charles-Auguste de Sales, lequel, à défaut de certaines qualités, offrait le mérite d'une grande exactitude constatée par madame de Chantal. Puis, les lettres du saint fournissaient encore sur son caractère et ses habitudes intimes des détails largement complétés, pour la partie agiographique, par les pièces du procès de canonisation et les manuscrits des religieuses Visitandines d'Annecy, publiés sous ce titre : « Saint François, par les dames de la Visitation. » A ces sources il faut joindre encore un ouvrage manuscrit fort important, composé en 1762 par M. de Cambis, recueil exact et consciencieux de tous les documents relatifs à saint François de Sales et à madame de Chantal. Cet ouvrage était certes plus intéressant à consulter que les biographies publiées tour à tour par Louis de la Rivière, le capucin Philibert de Bonneville, et par le Père Talon, qui a traité la vie de son héros moins en historien qu'en orateur.

C'est en puisant à ces sources diverses et à d'autres encore, qu'il serait trop long d'énumérer ici, que s'est inspiré l'auteur de la vie de saint François de Sales, dont nous nous occupons. Quoique le biographe ait cru devoir, par une modestie toute chrétienne, garder l'anonyme, nous nous permettrons de lever le voile sous lequel M. l'abbé Hamon, curé actuel de Saint-Sulpice, a caché son nom. Déjà connu par un Traité de la prédication, et surtout par une Vie du cardinal de Cheverus [1], que l'Académie française a couronnée, M. l'abbé Hamon, en écrivant avec un talent si remarquable l'histoire du pieux archevêque de Bordeaux, semblait s'être préparé à retracer celle du saint évêque de Genève. Pénétré du nouveau sujet qu'il avait choisi, et n'ayant rien négligé pour apporter, en le traitant, tout le soin dont il était digne, M. Hamon a raconté avec un intérêt toujours soutenu la vie, l'héroïque charité, les fondations pieuses, les missions évangéliques, les nobles amitiés et les vertus exemplaires de celui qu'il veut proposer comme un vivant modèle de la perfection chrétienne. On suit volontiers l'auteur dans ses détails sur l'enfance faible et débile du jeune François de Sales, qui, après s'être fortifié à l'air vif de ses montagnes natales, alla compléter ses premières études aux universités de Paris et de Padoue, où il demeura de 1586 à 1590. Reçu avocat à Chambéry, on le voit ensuite renoncer au titre de sénateur qui lui était offert, pour embrasser la carrière ecclésiastique dans laquelle il devait signaler ses débuts, en ramenant à la foi catholique les populations protestantes du Chablais.

Un épisode curieux de cette première partie de la vie de saint François de Sales, ce sont ses conférences avec Théodore de Bèze, conférences qui firent la plus vive impression sur le chef du calvinisme à Genève, et contribuèrent à répandre le bruit qu'il voulait rentrer dans le sein de l'Eglise romaine. Nous ne suivrons pas saint François de Sales, nommé coadjuteur de l'évêque de Genève, dans ses voyages à la cour de France, où le roi Henri IV témoigna toujours la plus grande considération pour son caractère et ses vertus, et fut le

[1] Paris, chez J. Lecoffre et Cᵉ, libraires, rue du Vieux-Colombier, 29.

Digitized by Google

premier à rejeter bien loin les insinuations malveillantes ayant pour but d'impliquer le prélat Savoisien dans le complot du maréchal de Biron.

Une des parties les plus intéressantes du livre et sur laquelle nous croyons devoir fixer l'attention, se trouve dans les chapitres consacrés à madame la baronne de Chantal, cette noble aïeule de madame de Sévigné, chez laquelle se confondaient, avec la piété la plus vive, les qualités qui firent la gloire de sa famille, à savoir les grâces de l'esprit et la délicatesse du cœur. On sait comment, éclairée et soutenue dans sa conversion par les conseils de saint François de Sales, madame de Chantal se voua à la vie religieuse et aida puissamment son pieux directeur à fonder à Annecy, en 1610, l'ordre de la Visitation. L'institution de cette congrégation, la réforme introduite dans plusieurs autres, le projet de se retirer dans un ermitage près de Talloires, tout montre la prédilection de l'évêque de Genève pour la vie claustrale, dont il a si bien défini les devoirs dans ses *Entretiens spirituels* recueillis par les religieuses de la Visitation. « En lisant cet ouvrage, dit M. l'abbé Hamon, on croit entendre François lui-même, c'est son style, sa couleur, sa manière; il parle avec la simplicité d'un ami qui converse, la précision et la clarté d'un docteur qui instruit, l'onction d'un saint qui tire tout ce qu'il dit d'un cœur pénétré et n'enseigne que ce qu'il pratique. » Mais c'est principalement dans son Traité de *l'Amour de Dieu* que l'auteur s'est révélé tout entier avec ses qualités, dont la plus belle à nos yeux était une sensibilité sympathique et profonde, et l'on comprend que ces pages brûlantes aient été inondées des larmes de celui qui, en les écrivant, était souvent, dit son biographe, obligé de s'interrompre pour pleurer plus abondamment.

Après avoir raconté les dernières années de cette vie toute de dévouement et de charité, qui, en 1622, se termina à Lyon par une mort non moins exemplaire, M. l'abbé Hamon a consacré la fin de son second volume à faire ressortir les qualités chrétiennes qui ont principalement brillé dans saint François de Sales. Tout en rendant hommage au sentiment pieux qui a inspiré à l'auteur cette dernière partie de son ouvrage, nous regrettons pour notre compte qu'il ne se soit pas appliqué également à montrer dans toute leur étendue les qualités littéraires du personnage dont il a écrit l'histoire. Il nous semble qu'une analyse des principaux ouvrages de François de Sales eût complété son portrait, et que son mérite comme écrivain, ainsi constaté, n'eût fait qu'ajouter un nouvel éclat à la sainte auréole qui brille sur son front. M. l'abbé Hamon eût donné, selon nous, une valeur plus grande à un ouvrage préparé avec conscience, disposé avec méthode, écrit avec talent, et dans lequel on retrouve souvent une simplicité de style et une onction parfaitement appropriées au sujet. Nous nous croyons d'autant mieux fondé à exprimer ici un regret relativement à une lacune qu'il serait, du reste, facile de remplir, que M. l'abbé Hamon a prouvé qu'il pouvait parfaitement juger saint François de Sales au point de vue littéraire. En effet, après avoir dit avec raison que son instruction était relevée par deux magnifiques talents, celui d'écrivain et celui d'orateur, l'auteur ajoute ces paroles empreintes d'une appréciation si juste : « Il a été le premier à tirer notre vieille langue française de ses langes, et l'a fait parler avec une aisance, une grâce, une simplicité noble et pure dont n'avaient pas approché Montaigne et Malherbe, qui vécurent peu avant lui, et

Digitized by Google

que n'égalèrent pas Balzac et Voiture qui lui furent postérieurs. Du sein de ses montagnes, du milieu d'une population inculte et illettrée, parmi les pénibles travaux d'un ministère suffisant à absorber un homme tout entier, sans modèle, sans autre guide que la finesse de son goût et l'instinct secret des convenances, il s'est élevé jusqu'à être un des pères de la langue française et mériter d'être placé par l'Académie au premier rang parmi les écrivains de son siècle. Son imagination riche et brillante parsème tout ce qu'il écrit des plus riantes images, des fleurs les plus gracieuses empruntées à toute la nature, au ciel, à la terre, et à tout ce qu'ils contiennent. Lors même qu'il ne songe qu'à parler bonnement et à se rendre utile, son esprit délicat revêt toutes ses paroles d'une finesse exquise ; et son cœur sensible, se faisant jour à travers l'expression, l'anime, la colore, la transforme et lui donne je ne sais quelle sève de jeunesse qu'elle n'avait pas elle-même, tout en lui laissant ce ton de dignité qui convenait au caractère de l'écrivain. »

ALPHONSE DANTIER.

RECHERCHES SUR LE COMMERCE, LA FABRICATION ET L'USAGE DES ÉTOFFES DE SOIE, D'OR ET D'ARGENT, ET AUTRES TISSUS PRÉCIEUX EN OCCIDENT, PRINCIPALEMENT EN FRANCE, PENDANT LE MOYEN-AGE, par M. Francisque Michel; 2 vol. petit in-4°. — Paris, 1854. — Le savant qui consacre ses études à l'antiquité classique trouve sous sa main de l'érudition toute faite ; des in-folios entiers en sont remplis : sa tâche se borne à contrôler les différents textes les uns par les autres et à les éclairer de son intelligence. Mais pour l'écrivain qui traite une de ces questions longtemps dédaignées quoique plus importantes pour nous, qui se rattachent au moyen-âge, il ne s'agit pas seulement de porter un jugement sur des faits que vingt dissertations spéciales ont déjà montrés sous toutes leurs faces, il lui faut réunir des éléments épars çà et là dans cent ouvrages sans rapport apparent les uns avec les autres, écrits souvent dans des langues diverses, quelquefois même restés manuscrits et disséminés dans des bibliothèques différentes. La critique qui tient à être juste ne doit pas alors s'inquiéter exclusivement de la méthode et des résultats ; son premier devoir est d'apprécier la difficulté des recherches, l'exactitude de citations impossibles à vérifier pour le plus grand nombre des lecteurs, l'immensité du travail et la nouveauté de l'entreprise. A tous ces titres nous ne connaissons aucun ouvrage récent qui mérite plus que celui de M. Michel, nous ne dirons pas seulement ses éloges absolus, mais son respect. Sans doute, en ne restreignant pas ses recherches sur les étoffes de soie à un seul pays, l'auteur renonçait à en donner une véritable histoire : la première condition d'une telle œuvre eût été une synonymie exacte des noms qu'on donnait à chaque espèce d'étoffe dans toutes les langues, et le manque complet d'échantillons que l'on puisse comparer ensemble rendait cette synonymie impossible. Aussi, tout en utilisant les renseignements que lui fournissait l'histoire des autres pays, M. Michel, comme l'indique au reste le titre de son livre, ne s'est-il presque toujours occupé que du commerce et de l'industrie de la soie en France. Mais, même en limitant ainsi son sujet, il a dû se résigner à des lacunes qui tenaient trop nécessairement à sa nature pour que l'on puisse avec quelque justice les reprocher au livre. Ainsi, par exemple, la question si importante des prix est passée entièrement sous silence : dans les très rares docu-

Digitized by Google

ments, comme le testament de saint Aredius, où se trouve une évaluation, elle est tout arbitraire et porte sur des étoffes mises en œuvre, par conséquent plus ou moins usées, et chargées d'ornements qui en avaient aussi modifié la valeur. L'auteur n'a point borné là ses intéressantes recherches; à l'aide d'exemples nombreux, empruntés en partie à des documents inédits, il a voulu caractériser chaque espèce de soierie, et nous craignons qu'il ne fût impossible à l'érudition la plus ingénieuse d'arriver aux résultats précis qu'il désirait atteindre. D'abord il n'est aucune raison d'une nature quelconque qui puisse prouver que l'on ait constamment attaché la même idée aux mêmes noms; tout porte à croire qu'ils désignaient plutôt la couleur et le genre des dessins que la nature du tissu; nous ne pourrions, même en ce dernier cas, comprendre entièrement le nom que si nous possédions encore l'étoffe, et les changements de la mode, la découverte de procédés plus expéditifs ont, au moins sur quelques points, dû renouveler l'industrie. Nous en rapporterons seulement une preuve curieuse. On conserve à la bibliothèque du Puy un manuscrit de Théodulf, orné de miniatures, qui, pour empêcher le frottement, sont recouvertes d'un morceau d'étoffe de soie; il y en avait autrefois soixante-six et il en reste encore cinquante-trois. Une analyse scientifique a été faite de ces échantillons au point de vue industriel, et l'on a constaté, non sans quelque surprise, que des manufacturiers de Lyon et de Saint-Chamond ont pris, en 1817, en 1820 et en 1825, des brevets d'invention pour la fabrication de tissus dont nos ancêtres se servaient il y a déjà sept ou huit cents ans. Mais lors même que les recherches de M. Michel ne seraient pas aussi concluantes que pourrait le désirer un économiste moderne, nous sommes sûr qu'il n'est personne qui ne s'étonne de l'étendue de ses lectures et ne le reconnaisse pour un des représentants les plus infatigables et les plus méritants de l'érudition française.

EDÉLESTAND DU MÉRIL.

BIBLIOTHÈQUE NOUVELLE : *Confidences de Mademoiselle Mars*, par Madame Roger de Beauvoir ; *Diane de Lys*, par Alexandre Dumas fils ; *les Maîtresses parisiennes*, par Arnould Frémy ; *la Robe de Nessus*, par Amédée Achard ; *Heures de prison*, par Madame Lafarge ; *Geneviève*, par M. de Lamartine ; *Souvenirs d'un Médecin*, par M. Ph. Chasles. — Quand les richesses de l'esprit humain commencent à se multiplier au point de remplir des magasins immenses comme ceux de la rue Richelieu, il n'y a plus que les nations et les grandes villes qui puissent former des collections à peu près complètes des chefs-d'œuvre de la littérature. Les individus, ceux que l'on nomme les particuliers, sont obligés de faire pour eux un choix parmi ces chefs-d'œuvre, et ce choix devient lui-même impossible si l'on a affaire à des éditions complètes. Vous figurez-vous quel espace il faudrait pour empiler seulement les chefs-d'œuvre de la littérature française des dix-septième et dix-huitième siècles ! Aujourd'hui que l'espace nous est si parcimonieusement mesuré dans nos petits appartements, aujourd'hui que le plafond nous tombe sur la tête et que les parois nous touchent les coudes, il faut bien s'ingénier pour condenser les livres et les réduire à leur plus simple expression, — quant au volume du moins. Les in-folio ont depuis longtemps disparu, les in-quarto deviennent de plus en plus rares, les in-octavo eux-mêmes se rapetissent et s'étranglent : les petits formats, au contraire, trônent en maîtres et se nichent agréablement dans tous les coins. Toutes ces raisons et cent autres encore

Digitized by Google

ont fait imaginer les éditions choisies, puis les bibliothèques choisies, minces volumes, mignons formats, fins caractères, illisibles quelquefois, livres denses et commodes, faciles à loger, plus faciles encore à mettre en poche, livres pour aujourd'hui, non pour demain, imprimés sur papier flatteur qui jaunira, avec des caractères anglais qui passeront de mode, et de l'encre huileuse qui fera tâche: peu importe; le livre n'est pas cher, il contient beaucoup, il est avantageux pour la vente, c'est le principal. Ainsi nous avons vu briller, puis s'évanouir la Bibliothèque des Amis des Lettres, la Bibliothèque Casin, la Bibliothèque Charpentier, météores qui ont eu leur temps. Cette dernière jette encore quelque lueur à l'étranger, mais l'étranger se contente de peu, et les textes tronqués et peu corrects ne l'inquiètent guère. La Bibliothèque Charpentier fait, avec les pendules en zinc et les lithographies enluminées, les délices de l'Amérique du sud. Plus récemment, quelques autres éditeurs ont aussi voulu fonder leur petite Bibliothèque, mais persuadés qu'on avait beaucoup abusé des classiques de toutes les nations et de tous les temps, ils ont voulu appliquer le système des éditions condensées aux auteurs vivants ou du moins contemporains. De là, cette *Bibliothèque Contemporaine* de M. Michel Lévy, qui a jeté un moment quelqu'éclat à côté des livres jaunes de M. Lecou. Mais les volumes jaunes aussi bien que les livres gris étaient vendus à un prix bien élevé (3 fr. 50 cent.), trop élevé souvent, pour la valeur de ce qu'ils recélaient dans leur sein. Il y avait un progrès à réaliser: éditer les mêmes livres que la Bibliothèque Contemporaine, ou des livres analogues, de même format, de même tournure, de même densité, et les donner au public pour un franc le volume, — donner est ici le mot juste.

La tentative était peut-être hardie; elle eût été téméraire un an plus tôt. Mais aujourd'hui que le marché contrefacteur de la Belgique a disparu; aujourd'hui que la reproduction sans droits d'auteur est poursuivie de territoire en territoire par le développement de nos traités internationaux, on peut sans crainte affirmer que les éditeurs de la *Bibliothèque Nouvelle* ont tenté une entreprise qui doit réussir. Il leur reste toutefois à faire parmi nos écrivains et parmi leurs œuvres un choix qui ne compromette pas à son début le succès de leur opération. Qu'ils acquièrent d'abord aux premiers volumes de leur Bibliothèque une bonne renommée, et ils pourront ensuite à leur gré mettre en lumière des écrivains de seconde main et des ouvrages controversés. Une littérature ne se compose pas exclusivement de chefs-d'œuvre; il y a dans les livres, comme au théâtre, des productions de second ordre qui méritent le regard bienveillant de la critique et l'attention sérieuse du moraliste. En dernière analyse, pour que l'art se conserve et se renouvelle, il faut de nouvelles générations d'artistes; c'est à l'éditeur de les découvrir et de provoquer leur épanouissement, et pour cela on fait parfois des essais infructueux.

Le premier livre de la *Bibliothèque Nouvelle* qui nous tombe sous la main n'est pas un chef-d'œuvre; ce n'est même pas une œuvre distinguée. Les *Confidences de Mademoiselle Mars*, par madame Roger de Beauvoir, ne sont, à proprement parler, qu'un recueil d'anecdotes, ou pour mieux dire, d'historiettes, où l'art n'a rien à glaner et la critique rien à voir. Le nom de madeselle Mars n'est mis là qu'en manière d'enseigne, pour attirer les regards, et la célèbre comédienne ne confie rien au public que l'imagination de madame Roger de Beauvoir n'ait inventé.

Digitized by Google

Le second livre est déjà connu sous un autre titre. Il s'appelait naguère la *Dame aux Perles*. La *Dame aux Perles* ayant fourni à son auteur, M. Alexandre Dumas fils, les éléments d'un grand succès dramatique au théâtre du Gymnase, il a jugé à propos de donner ce nouveau titre à son livre dans la seconde édition. Drame ou roman, *Diane de Lys* est une peinture de mœurs parisiennes qui ne manque de vérité que dans les noms des personnages et dans le lieu de la scène. C'est un monde interloppe que l'auteur a dessiné d'après nature; mais il a malheureusement blasonné les marges de son dessin. Les Diane de Lys ne sont pas rares à Paris; mais on sait généralement que les rues qu'elles habitent ne sont pas celles de l'aristocratie, et que les noms qu'elles portent ne leur appartiennent pas toujours.

Les *Maîtresses Parisiennes*, de M. Arnould Frémy, voilà qui est plus franc et qui ne déroute pas le lecteur. Il sait, d'après l'étiquette, ce qu'il trouvera dans le sac; c'est le même monde que tout à l'heure, mais présenté avec moins de ménagements, sinon avec moins de talent. Mais le talent est-il bien nécessaire en pareille matière? L'homme qui lit un livre comme les *Maîtresses Parisiennes* n'y cherche qu'un aliment pour sa curiosité; il veut savoir cette histoire cent fois redite et toujours nouvelle de la fille perdue : que lui importe le reste? S'il pousse sa lecture jusqu'à la fin, il trouvera cependant matière à réflexion dans le dernier chapitre; ces histoires portent avec elles leur contre-poison : on commence avec éclat, mais comment finit-on?

La *Robe de Nessus* appartient, pour une bonne moitié, au même monde et aux mêmes mœurs; il semble que nos écrivains n'en connaissent point d'autres. Dans ce livre agréablement écrit, mais longuement dialogué, tous les personnages ont de l'esprit, et de l'esprit de même espèce, visant au mot, se détournant pour lui faire accueil et attirant à chaque instant l'attention du lecteur dans les longs piéges de la digression. De l'emploi de ce procédé, il résulte une monotonie que la nouveauté de l'intrigue et la solidité du tissu auraient besoin de combattre et de faire oublier.

La tombe s'est fermée sur la trop célèbre héroïne du Glandier ; mais on a recueilli ses notes, ses récits, son journal enfin, et on les a publiés sous ce titre alléchant : *Heures de Prison*. Ces pages sont d'une lecture attachante, mais bien douloureuse. Le talent y déborde, l'art s'y révèle à chaque ligne, et c'est là surtout ce qui attriste et ce qui fait mal. Le cœur s'y trouve pris dans cette cruelle alternative, ou de croire à une innocence et à une résignation chrétienne que le livre entier tend à proclamer, et alors il faut douter de la justice humaine et la maudire; ou bien il faut résister à l'entraînement de ces pages ardentes, juger avec les juges, condamner avec la raison, et alors on se demande avec effroi quel est cet art odieux qui travestit si bien le crime et donne à la perversité de pareils dehors de vertu. Les âmes fortes et bien trempées peuvent seules affronter sans péril un si redoutable dilemme, lorsqu'il est posé avec tant de supériorité et avec un talent si pernicieux.

La lecture du roman de M. de Raousset-Boulbon, ce dernier des aventuriers français, ne présente pas les mêmes inconvénients. C'est un roman comme on en faisait beaucoup il y a quelques années, et si l'auteur n'avait d'autre titre de gloire, son nom risquerait fort de tomber dans l'oubli; mais il avait rêvé l'empire de la Sonora, un pays immense dont les possesseurs ne savent

Digitized by Google

pas exploiter les richesses, il s'en était emparé presqu'au titre de premier occupant, et à la tête d'une poignée d'hommes peu dignes sans doute d'un tel chef, il avait fait trembler la République Mexicaine. Son souvenir vivra, quoi qu'on face, dans l'histoire de l'Amérique centrale.

Devant M. de Lamartine, nous sommes en face d'un véritable littérateur, car M. de Raousset-Boulbon ne fut romancier que par aventure, et madame Lafarge n'écrivit que pour parler de son innocence. C'est par *Geneviève* que la *Bibliothèque Nouvelle* ouvre la série des œuvres de M. de Lamartine, et s'il ne lui a pas été donné de commencer par la publication d'un livre moins connu et plus remarquable, tout nous fait espérer cependant que l'illustre écrivain ne limitera pas son concours à ce petit roman. Distrait depuis longtemps des travaux purement littéraires, entraîné dans une voie qui n'était pas la sienne, l'illustre auteur de *Graziella* reviendra tôt ou tard, nous en avons l'espérance, aux véritables tendances de son génie, à celles qui lui ont fait créer ses meilleurs ouvrages. Les titres les plus sérieux que possède M. de Lamartine à l'admiration de la postérité, sont bien plutôt dans les œuvres d'imagination que dans toutes ces histoires éphémères qui ne sauraient être ni des livres d'érudition, ni des monuments d'impartialité.

Le volume le plus intéressant et nous dirons même le plus amusant que la *Bibliothèque Nouvelle* ait jusqu'ici publié, est le fameux résumé des *Souvenirs d'un Médecin* fait par M. Philarète Chasles, d'après l'ouvrage anglais de Samuel Warren. Nul n'est plus apte à cet ordre de travaux que l'ingénieux professeur au Collége de France, nul n'entend mieux que lui cet art délicat de transporter d'une langue et d'une nation dans une autre l'esprit, l'*humour*, le caractère de cette nation et de cette langue, et d'en rendre l'assimilation facile, attrayante et agréable. C'est avec un tact exquis qu'il taille, rogne, ajuste, et d'une étoffe épaisse, tissée pour les climats brumeux, il fait le vêtement le plus léger, le plus facile à porter sous un ciel clément et dans une atmosphère que le soleil réchauffe parfois de ses rayons. Les *Souvenirs d'un Médecin* ne sont pas nouveaux; mais combien est-il de *nouveautés* qui puissent lutter avec eux ?

Nouveau Manuel Théatral, théorique et pratique, par M. Aristippe Bernier de Maligny. — Un volume, faisant partie de la Collection des Manuels-Roret. 1854. — Ce volume est une nouvelle édition d'un livre déjà connu et apprécié. Quoique le titre n'en soit pas d'une grande correction, il dit assez qu'il s'agit d'une série d'enseignements à l'usage des comédiens, nous ajouterons même de recettes plus ou moins sûres pour réussir au théâtre. Mais là ne se bornent pas les leçons que donne l'auteur : il étend les conseils de son expérience à toutes les professions qui exercent l'art de la parole en public. Il n'a pas la prétention de former de grands orateurs ou des acteurs de génie, mais il les guide dans le choix de leurs travaux physiques et les met en garde contre les mauvaises habitudes. M. Bernier de Maligny a de son art une très haute idée, et çà et là il émaille ses conseils d'exemples et de paroles très capables de relever à leurs propres yeux ceux qui entrent dans la carrière pénible, difficile et trop souvent humiliante qu'il a lui-même suivie. Malgré tous ses efforts, et en dépit du mérite réel de son livre, nous craignons fort que l'auteur n'atteigne pas tous les buts qu'il se propose, et nous croyons que si le *Manuel* est indispensable aux comé-

Digitized by Google

diens qui veulent étudier sérieusement, il n'est pas moins nécessaire à nos habitués des théâtres, ne fût-ce que pour leur former le goût et leur apprendre à mieux apprécier, en les jugeant, les qualités aussi bien que les défauts des artistes qu'ils applaudissent ou qu'ils accueillent ironiquement. Pour ses confrères ou ses élèves, M. Bernier de Maligny a de bonnes et sages paroles: « Il faut honorer l'art du théâtre, dit-il, ou être avili par lui. » Et plus loin: « Le désordre et les inclinations basses sont ce qu'il y a de plus contraire à la perfection des arts, et aucune », — aucune est trop dire, — « et aucune ne demande autant d'enthousiasme et d'élévation dans les manières et dans les sentiments que celle du comédien. » — Il y a du vrai au fond de cette exagération, et nous pardonnons à l'idée exprimée en l'honneur de la bonne intention. J'aime mieux cette autre observation, parce qu'elle est vraie sans être exagérée : « La réputation d'un comédien ne tient pas toujours essentiellement à son talent, mais à des considérations relatives à sa personne ; son caractère, ses habitudes, sa conduite dans des circonstances remarquables, tout est mis dans la balance des opinions. » — Bien dit, mais combien d'acteurs tiennent compte du bon avis ?

De la Propriété Littéraire et Artistique en Belgique et en France, par M. Victor Cappellemans ; un vol. grand in-18, 1854.—Bruxelles, Delevingne et Callewaert; Paris, Jules Renouard. — Il est peu de livres plus utiles aux hommes de lettres, aux artistes et aux éditeurs, que cette espèce de *compendium* des lois, traités et commentaires sur la question encore si controversée de la propriété littéraire. Mais l'auteur, écrivain distingué et spirituel, n'a pas borné son travail à un résumé sec et froid de la question; il en a fait l'historique, il en a tracé les péripéties, — ce furent des péripéties véritables, — il en a recherché l'origine, discuté le pour et le contre, il a même fait une petite incursion sur le terrain des principes; mais là il nous semble avoir été moins heureux que dans ses autres chapitres. Evidemment l'esprit droit de l'auteur a subi un peu l'influence du milieu dans lequel il vit; il a pris une teinte belge qui lui fait voir le droit de propriété intellectuel sous un jour qui n'est peut-être pas complètement le nôtre. Tout en réservant la question de principe, il fait assez entendre qu'il a des doutes sur le droit absolu. Mais comme il n'a pas jugé à propos d'entrer dans la discussion, il ne convient pas non plus que nous l'abordions ici.

Léon Mégret.

Beatrice Cenci, Storia del Secolo xvi, par Guerrazzi; Pise, 1854, 2 vol. in-8°. — Le succès immense qu'obtinrent, au moment de leur apparition, les romans de sir Walter Scott est un des faits les plus importants de l'histoire littéraire de notre siècle. La génération qui a précédé immédiatement la nôtre accueillit avec la faveur la plus marquée le genre nouveau que venait de créer l'auteur de Wawerley, et qui était parfaitement en accord avec la disposition générale des esprits, au temps de la Restauration. C'était le moment où les études historiques reprenaient faveur ; protégées à la fois par la réaction absolutiste et par le mouvement libéral; d'une part, on s'efforçait de réhabiliter le passé et de le venger des dédains suprêmes des hommes du dix-huitième siècle; de

Digitized by Google

l'autre, revenu d'un premier moment d'ivresse, instruit par les événements de ce que coûte le mépris de l'expérience, on recherchait dans les annales des peuples les titres de leurs droits pour prouver, suivant l'expression de madame de Staël, que c'était le despotisme qui était nouveau et que la liberté était ancienne. Un public ainsi disposé devait trouver le plus grand charme dans ces récits si animés, où la fiction se mêlait avec tant d'agrément à l'histoire et procurait au lecteur une instruction facile; aussi, de 1815 à 1830, chaque nouvelle publication du romancier écossais était-elle, d'un bout de l'Europe à l'autre, attendue avec impatience et lue avec avidité aussitôt qu'elle avait paru.

Un pareil succès fit naître de nombreux imitateurs; il s'en produisit partout, en France, en Allemagne, voire même en Amérique; mais, de tous les ouvrages qu'inspirèrent les écrits de sir Walter Scott, celui où le talent du maître semble le plus près d'être égalé, c'est le roman remarquable composé par un écrivain que ses poésies avaient déjà rendu célèbre au-delà des Alpes; *les Fiancés*, de Manzoni, pour la vérité de la couleur, pour l'art de reproduire avec exactitude les temps passés, le cèdent peu à *Ivanhoë* ou aux *Puritains;* le livre eût en Italie et hors d'Italie un grand retentissement, et l'influence qu'il exerça sur la littérature de la Péninsule se fait encore sentir. Le roman historique y est toujours de mode, tandis que, dans les autres pays, il a été presque abandonné et a fait place, en Angleterre, au roman de mœurs, et chez nous, pour notre malheur, au roman feuilleton.

Cependant, si le moule primitif de Walter Scott, soigneusement respecté par Manzoni, n'a pas été brisé par ses successeurs, une inspiration nouvelle ne laisse pas que de se faire sentir dans leurs œuvres, et leurs plumes ont souvent été dirigées par les passions politiques si étrangères à leurs modèles. En 1846, l'avènement de Pie IX fut suivi d'un mouvement d'opinion qui se propagea des Alpes au fond de la Sicile, et qui eut pour résultat fatal la bataille de Novarre et la prise de Rome; lorsqu'il éclata, il y avait déjà longtemps que toutes les âmes y étaient préparées, depuis plusieurs années tous ceux qui savaient écrire avaient employé leur talent à réveiller le sentiment endormi de la nationalité et y avaient pleinement réussi. Les souvenirs historiques n'avaient point été négligés, et il n'avait pas été difficile, en ouvrant les pages des annales de l'Italie, de prouver à ses enfants qu'ils sont de noble race et que la place de leurs ancêtres a été grande parmi les nations.

Des ouvrages tels que ceux de Balbo et de Gioberti, qui semblaient par leur nature sérieuse n'être destinés qu'à un petit nombre de lecteurs d'élite, étaient dévorés par les hommes les plus frivoles; les romanciers prirent naturellement part à l'entraînement général, et deux d'entre eux surtout captivèrent la faveur publique, l'auteur d'*Ettore Fieramosca* et de *Nicolò de' Lappi*, M. d'Azeglio, et l'auteur de la *Bataille de Bénévent* et du *Siége de Florence*, M. Guerrazzi; mais quand l'heure de l'action arriva, le rôle que joua chacun de ces écrivains fut bien différent: soldat et Piémontais, M. d'Azeglio put combattre pour la cause de l'indépendance et teindre de son sang les remparts de Vicence; même après le désastre de Novarre, il lui fut permis de servir avec éclat, dans les Chambres et jusque dans les conseils du roi Victor-Emmanuel, la cause de la liberté modérée et de la monarchie constitutionnelle, qui avait toujours été la sienne. Toscan et avocat, M. Guerrazzi n'eut pas tant de bonheur : adepte

Digitized by Google

des opinions avancées, il parvint à être le chef du parti radical en Toscane, et après avoir été ministre du Grand-Duc, il eut le malheur de devenir l'un des chefs de l'éphémère République qui tomba promptement sous la réprobation du peuple même de Florence. Une longue prison, puis l'exil suivirent ce court moment de puissance; le tribun renversé est redevenu écrivain, et le dernier roman qu'il vient de publier, *Beatrice Cenci*, a été écrit par lui dans ses jours d'adversité.

Il est donc curieux de rechercher quelles modifications les revers ont fait éprouver aux opinions du romancier livournais; mais en lisant le long récit des crimes du comte Francesco Cenci, et les détails du procès et du supplice de son infortunée fille, on s'aperçoit bien vite que ce lamentable sujet n'a été choisi par l'auteur que pour donner cours à ses sentiments haineux contre la société; à chaque ligne, on reconnaît la trace d'une misanthropie qui pourrait bien n'être que le dépit d'une ambition trompée; d'ailleurs, cette affreuse et obscure histoire dépasse les bornes de l'horreur que le lecteur peut supporter: il est certains crimes qui ne peuvent trouver leur place que sur la scène antique; les siècles écoulés et la fatalité païenne leur enlève ce qu'ils ont de plus répugnant. L'art extrême des grands poètes a pu intéresser à Œdipe et à Phèdre, à la lutte inutile de l'homme contre les dieux; mais il n'en est pas de même d'un forfait relativement récent et qui serait jugé à huit-clos par nos cours d'assises.

En choisissant pour théâtre des événements qu'il raconte la Rome de la fin du seizième siècle, M. Guerrazzi a été inspiré, suivant toute apparence, par son aversion profonde de la papauté; il paraît avoir cherché dans la peinture d'une époque où le népotisme florissait un moyen d'attaque contre le pouvoir ecclésiastique. La défaite, loin de l'amender, a aigri le démagogue vaincu, et à toutes les pages de son livre on retrouve la trace de cette haine implacable que les radicaux italiens ont vouée au Saint-Siége, passion si funeste à l'indépendance de leur pays.

F. DE BOURGOING.

Digitized by Google

CHRONIQUE

M. Scribe. — Caractère de son talent. — En quoi ce talent est la plus vive expression de notre époque. — Ses erreurs et ses faiblesses sont les nôtres — Ses qualités lui appartiennent. — La *Czarina*, drame en cinq actes, en prose, représenté au Théâtre-Français. — Défauts du canevas. — Mademoiselle Rachel. — Oubli qu'elle fait de son art. — Défaillance de son organe — Madame Miolan à l'Opéra. — Le *Chien du Jardinier*, opéra-comique en un acte, paroles de M. Lockroy, musique de M. Grisar. — L'École belge. — Incendie du Théâtre de Bruxelles. — Les architectes français. — Un beau livre.

Trois Poèmes nouveaux en Allemagne. — Observations sur la prosodie allemande et sur les mètres aujourd'hui usités. — Un Poème en peinture et en trois tableaux.

Nous avons toujours pensé et nous avons toujours écrit que M. Scribe, dans notre littérature dramatique, devait prendre un rang beaucoup plus élevé qu'on ne se plaît généralement à le lui attribuer. Si l'art, et l'art dramatique en particulier, doit être avant tout l'expression de son époque, le miroir fidèle des mœurs contemporaines, il n'est pas douteux pour nous que le talent de M. Scribe ne réalise, de la manière la plus éclatante et la plus féconde, cette condition première. Chez lui, la faculté de reflet est même poussée à un degré de sensibilité si exquis, qu'il reproduit dans leurs plus subtiles nuances toutes les demi-teintes de nos mœurs effacées, toutes les métamorphoses de l'esprit public, toutes les ignorances dont nous donnons le spectacle et toutes les inconséquences dont nous sommes le modèle. M. Scribe est un écrivain essentiellement objectif, comme diraient les Allemands, fidèle observateur, même à son insu, et traduisant toujours sur la scène ce que la foule pense, croit et fait au-dehors. Tantôt il est l'écho de l'opposition libérale sous la Restauration et la personnifie dans ces guerriers en demi-solde, mécontents de ne plus avoir de pays conquis à piller, figures sentimentales qui ont toujours une larme prête à tomber sur leur moustache grise, et le mot d'honneur, qu'elles ne comprennent pas, sur les lèvres, personnages ridicules aujourd'hui comme les types qui les ont inspirés; tantôt il obéit à une préoccupation nouvelle de l'esprit public en nous dévoilant le jeu des ressorts révolutionnaires et la ruse se servant de l'enthousiasme pour tirer les marrons du feu; un peu plus tard, mettant en action ce que les colonnes des journaux et les conversations du foyer formulaient en satires, il nous fait l'école du succès dans la *Camaraderie*, nous peint d'après nature, sous prétexte d'esquisser la cour de la reine Anne, l'action des petites causes dans la politique contemporaine; après 1848, il subit l'influence de la réaction et nous donne les tirades monarchiques de François Ier; enfin, et toujours écho fidèle des bruits de la rue, il nous conduit en Russie, et lui aussi prétend nous montrer, après tous les journaux de France et d'Angleterre, *les pieds d'argile* du colosse qu'un souffle venu de l'Occident va renverser.

Digitized by Google

Partout et toujours, M. Scribe est à la remorque de l'opinion; partout il écoute et toujours il reproduit fidèlement le son qui se fait entendre. Son langage même, dont la critique se joue et dont le puriste s'alarme, n'est-il pas la reproduction textuelle du discours que nous entendons chaque jour dans la boutique et dans les assemblées, dans le monde bourgeois et dans le monde officiel? En riant de la forme de M. Scribe, nous rions de nous-mêmes; car c'est nous qui parlons par la bouche de ses personnages, c'est nous qui faisons toutes ces sottes phrases et qui disons tous ces lieux-communs; c'est nous qui avons écrit ce mot dans nos feuilletons ou dans nos premiers-Paris, c'est nous qui l'avons mis dans nos rapports au ministre ou qui l'avons prononcé emphatiquement du haut de la tribune.

Ce Pierre-le-Grand qui nous choque aujourd'hui, ce n'est pas M. Scribe qui l'a fait, c'est notre presse, ce sont nos romans, ce sont nos passions, c'est notre vanité. La première Catherine qui s'habille si bien, qui est si rusée, qui ment avec tant d'aplomb et qui a de si pauvres caprices pour les Arthurs qui viennent à sa cour, d'où sort-elle, sinon de notre civilisation très raffinée et de nos boudoirs, qui n'abritent ni la vraie passion, ni la sauvagerie. Ce Menschikoff, brutal, fourbe, méchant, qui a des remords et qui empoisonne son maître, qui est cruel, mais qui aime sa fille, qu'est-ce, si ce n'est un héros de nos mélodrames, une de ces fantaisies comme nous en créons souvent au boulevard du Temple, une Lucrèce Borgia en bottes fortes? Cet amoureux, ce prétendu comte polonais en l'honneur duquel on rabaisse un nom illustre, un nom pur, un nom respecté, aujourd'hui encore porté par des hommes et des femmes respectables, ce comte Sapieha, dont on fait un bélâtre, un homme de peu de consistance et de peu d'honneur, puisqu'il calomnie l'innocence, n'est-ce point un des personnages les plus connus du vaudeville français et même de la nouvelle comédie française? — demandez à M. Alexandre Dumas. — N'a-t-il pas autrefois chanté avec succès la musique de M. Auber dans la *Neige* et dans la *Fiancée?* La jeune fille !... c'est l'éternelle ingénue du Gymnase, empruntée par celui-ci au sanctuaire bourgeois du Marais, et revêtue pour la circonstance d'un joli costume russe qui produit le meilleur effet dans notre carnaval européen. Et cet ivrogne d'amiral hollandais à qui l'on confie des secrets d'état, et bien d'autres encore plus dangereux, avec une familiarité toute parisienne! Et cet habile chef de police, qui est si bête, issu, il y a soixante-cinq ans, de notre respect bien connu de l'ordre et de la loi!...

Je pourrais poursuivre cette longue série de rapprochements, et revendiquer pour la France, comme fruits de notre féconde imagination et de notre versatilité non moins grande, ces types formés à notre image; passant ensuite à l'examen du dialogue, je pourrais recueillir une ample moisson de bons mots et de belles paroles qui ont déjà beaucoup figuré dans les salons et dans les journaux avant d'être mis au compte de la Russie, sous le titre de la *Czarine*. Quelle glose à faire sur cette dixième heure du soir si fatale aux maris sénateurs! quel commentaire « plein d'actualité » à écrire sur cette restriction mentale imposée par Catherine à la grandeur future de l'empire des czars: « Les destinées qui l'attendent... *peut-être* ! » *Peut-être* éloquent, *peut-être* foudroyant, qui vaut à lui seul une batterie de trente canons et un trois-ponts de cent vingt; *peut-être* qui en dit plus qu'il n'est gros, comme le « quoiqu'on

Digitized by Google

die » des *Femmes Savantes*. Les *peut-être* auraient fait la fortune de l'ouvrage si elle avait été possible. Le jour de la première représentation on a ri beaucoup, et depuis la critique s'est beaucoup moquée du procédé que M. Scribe attribue à Pierre-le-Grand pour faire du peuple russe une nation maritime. Pierre, en bâtissant Pétersbourg, s'est bien gardé de jeter un pont sur la Newa; pourquoi? Pour forcer son peuple à traverser la rivière en bateau, et lui donner ainsi l'habitude de la mer. Ne riez pas, et surtout si vous riez, que ce ne soit pas de M. Scribe, mais de vous-même. J'aime cette explication, et elle fait le plus grand honneur à l'auteur pour l'avoir formulée; elle résume admirablement les longues dissertations dont la Russie a été chez nous l'objet, elle exprime à merveille l'espèce de béotisme que la presse a mis en circulation, et condense avec le plus grand bonheur, dans une idée digne de M. Prudhomme, toute notre pensée sur l'intelligence passée, présente et future, des czars. Elle est la quintessence des articles de journaux et la suprême expression du sentiment vulgaire sur l'histoire de Pierre-le-Grand; elle est l'image exacte de notre temps, la gerbe d'or de notre grand savoir.

Dans la *Czarine*, comme dans le *Verre d'Eau*, comme dans la *Camaraderie*, comme dans *Bertrand et Raton*, comme dans le *Mariage de Raison*, M. Scribe est par excellence l'écrivain de son temps, rendant plus palpable les défauts de son temps, les petitesses et le langage de son temps. Que l'on ne s'y trompe pas, c'est une grande qualité, et elle est le plus sûr gage d'avenir pour l'œuvre dramatique de M. Scribe. C'est par cette faculté d'assimilation et de réflexion, qu'il possède à un si haut degré, que l'auteur de la *Czarine* vivra; c'est par elle qu'il prendra la place qu'il mérite, beaucoup au-dessus de tous les autres dramaturges de notre époque; pour elle qu'il sera un jour interrogé avec fruit, comme expression la plus réelle, la plus saisissante de notre époque. Plus ou moins, tous nos écrivains cherchent l'originalité et veulent se donner des airs personnels, — l'Allemand dirait subjectifs : — ils n'aboutissent qu'à l'étrange, au bizarre, et n'ont rien de vrai dans leur manière. M. Scribe, au contraire, reproduit tout naturellement ce qu'il voit et ce qu'il entend; il n'affecte aucune recherche ni de composition ni de langage; il ne se donne pas même cette satisfaction facile de l'exactitude historique; il se fait une histoire à lui qui est celle de tout le monde, fruit des erreurs condensées de tout le monde, histoire vulgaire que le passant lui prête ce qu'il rend au passant. Cette histoire, vous, moi et tous les autres, marchands de la rue Saint-Denis ou banquiers de la Chaussée-d'Antin, chefs de bureau ou rentiers, commis ou propriétaires, romanciers ou journalistes, nous aurions pu l'inventer de la même manière, — non autrement, — avec les mêmes incidents, sous la même couleur, et nous l'avons réellement inventée; et M. Scribe, miroir fidèle, n'a été que notre plagiaire, et ces erreurs dont nous nous plaignons, elles sont les nôtres, et ces fautes, nous les avons commises, et cette outrecuidance, nous aimons à l'afficher.

C'est ainsi que M. Scribe, traître envers l'histoire, et même envers le cœur humain, est vrai, profondément vrai comme peintre de nos mœurs, de notre caractère et de nos tendances. C'est ainsi qu'en altérant les faits du passé, il traduit scrupuleusement les pensées du présent; au lieu de faire de l'archéologie, il dessine notre portrait, au lieu de retracer l'histoire des temps

Digitized by Google

évanouis, il prépare les plus solides matériaux de l'histoire contemporaine, ceux où l'avenir viendra saisir l'empreinte la plus exacte de nos sentiments, de nos idées et même de notre langage habituel. On a dans un temps beaucoup parlé des collaborateurs de M. Scribe ; on n'en a pas dit assez ; M. Scribe a plus d'un million de collaborateurs, — tous les Parisiens, augmentés d'un certain nombre de Marseillais, de Lillois, de Bordelais, de Nantais, d'Alsaciens et de Normands ; ou plutôt M. Scribe n'existe pas, c'est un mythe, un nom dont nous nous servons depuis longtemps en guise de pseudonyme pour donner cours à toutes les imaginations de tous, à toutes les inventions de toutes, une personnification de nos propres idées, un symbole sous lequel se manifeste et s'épanche notre génie contemporain.

La *Czarine* est donc notre œuvre commune, et si elle porte l'empreinte de nos préoccupations, si elle tronque l'histoire, si elle ne nous offre pas des caractères nouveaux et dignes d'intérêt, si elle ne nous apporte rien qui semble aux gens difficiles justifier le choix des grands noms qu'elle fait sonner à nos oreilles, si enfin elle affecte l'allure équivoque du vaudeville et du mélodrame, prenons-nous en à nous-mêmes qui avons horreur de la vérité, qui méprisons l'histoire, qui fuyons comme la peste les œuvres sérieuses, et nous croyons de petits dieux, parce que nous peignons tout à notre image. La seule faute que nous puissions reprocher à M. Scribe, c'est de ne plus nous amuser comme autrefois, et en ce point encore je ne suis pas sûr que nous ayions raison. Les moyens qu'il emploie sont pourtant les mêmes, et nous reconnaissons, pour les avoir applaudis ailleurs, ces clés trouvées dans la neige, ces billets apportés à propos, ces portes ouvertes à point nommé, cet ivrogne qui se trompe de porte et qui découvre la moitié d'un secret dont la police tient l'autre moitié, ce ministre qui couve une vieille vengeance pendant cinq actes, cet empereur qui meurt au moment où quelqu'un doit nécessairement périr, lui ou l'impératrice. Ces procédés, si souvent triomphants au théâtre, ont-ils donc perdu leur prestige, ou bien sont-ils employés avec moins d'adresse ? ne sont-ils pas environnés d'un assez nombreux cortége de lieux communs et de vulgarités ? c'est possible ; peut-être aussi M. Scribe a-t-il manqué un peu de son tact habituel. Nous avons dit qu'il était l'interprète fidèle de l'opinion publique ; se serait-il trompé en mettant aux lèvres de Pierre un article de journal sur l'Orient, à celles de la Czarine une fanfare en l'honneur du croissant ? — « Peut-être ! » comme dit Catherine.

Pour ce qui est du drame en lui-même, que convient-il d'en dire ? peu de chose, presque rien. La *Czarine* fait suite à l'*Etoile du Nord* ; les mêmes héros, les mêmes personnages se continuent. Dès le lever du rideau, il est de bon goût de regretter la musique de M. Meyerbeer. Pierre fait percer le canal Ladoga, et Catherine s'éprend d'un jeune Monsieur, parce qu'il a une jolie tournure et une jambe assez bien faite, mais surtout parce qu'elle s'ennuie. Le jeune comte, à son tour, devient amoureux de Catherine, parce qu'elle est impératrice ; il va partir, on le retient par une clé de chambellan. Cette clé, l'étourdi la laisse tomber dans la neige, en en cherchant une autre qu'un ivrogne amiral a trouvée : — avant, pendant, ou après ? on ne sait. Pierre est de retour ; il fait grand bruit, mais il ne brise rien, pas même la volonté de la Czarine, fidèle, en cela, au caractère qu'il a déjà montré dans l'opéra-comique. Pierre

Digitized by Google

a pour ministre Menschikoff, celui-ci a une fille, cette fille, demoiselle d'honneur de l'impératrice, a été sauvée par le jeune Monsieur, un jour qu'elle courait sur la Newa dans un traîneau « attelé de six chevaux. » Mais aussi vit-on jamais chose pareille ? il n'y a qu'un Français pour atteler six chevaux à un traîneau ! Les deux premiers avaient disparu ; seul, à la force du poignet, le jeune comte a retenu le reste de l'attelage suspendu au bord de l'abîme. Hercule en personne n'en eût point fait autant. Le moins que la demoiselle d'honneur puisse faire, c'est d'adorer son sauveur, et elle n'y manque pas. Mademoiselle Olga est bien apprise, elle sait toutes les bonnes traditions du vaudeville français.

Cependant, les clés perdues et retrouvées s'embrouillent à un point difficile à exprimer. La Czarine habite un pavillon isolé, seule avec sa demoiselle d'honneur, ce qui prouve combien les impératrices, en ce temps-là, étaient mal servies, et la clé du chambellan s'était précisément égarée au pied du pavillon maudit. Le Czar est fort en colère ; mais son courroux s'apaise quand il apprend, de la bouche même du comte, que la clé accusatrice n'a été attirée là que par les beaux yeux de la jeune fille. Sur l'ordre de Pierre, les deux amants sont unis ; mais par un de ces retours soudains, familiers à la muse de l'auteur, la nouvelle mariée, qui n'était pas dans la confidence, trahit le fatal secret. Pierre a laissé échapper sa vengeance ; le comte a quitté Pétersbourg, emporté par les chevaux rapides de l'ambassadeur ottoman. Qu'est-ce que l'ambassadeur ottoman vient faire dans cette histoire ? Ne vous étonnez pas de sa présence, elle était impérieusement réclamée par le respect que M. Scribe professe pour toute vérité actuelle, et qui constitue cette qualité précieuse dont nous parlions plus haut. C'est Catherine qui avait préparé l'enlèvement du comte, moins peut-être pour le soustraire à la colère du Czar que pour l'arracher des bras d'Olga, dont elle est jalouse. Que le comte s'avise d'aimer sa femme, c'est un forfait que l'impératrice ne lui pardonnera pas. L'imprudent s'est échappé des mains de ses ravisseurs, il est rentré à Pétersbourg ; pour lui l'échafaud se dresse, il en gravit les degrés, la hache du bourreau se lève !... Prête elle-même pour la mort, une lame fidèle dirigée contre sa poitrine, la Czarine attend pour se frapper que la hache tombe : elle est calme, elle sourit. Pierre, à qui ce sourire en impose, prend cet ironique sang-froid pour de l'indifférence ; il fait un signe, le comte est sauvé.

Ici vient se placer la scène capitale du drame, la seule qui se détache en relief dans ce cadre vulgaire et monotone. Le Czar, trompé par les apparences, s'écrie qu'il avait bien tort de croire que le comte aimât la Czarine, puisqu'il aime sa femme au point d'avoir bravé la mort pour la revoir ; sur quoi la jalousie de la femme délaissée se réveille et éclate avec fureur ; c'est l'Impératrice maintenant qui réclame le trépas du coupable, car il est coupable, c'est elle-même qui le dit. Ce bond, ce rugissement de la tigresse est le seul mouvement original et vraiment passionné de toute la pièce, et mademoiselle Rachel, pendant une seconde, y rappelle de loin Hermione. Après cela la dernière péripétie du drame s'agite péniblement. Mentchikoff a empoisonné son bienfaiteur, son maître, celui à qui il doit tout, même cette jeune fille qu'il adore et qu'il prétend arracher ainsi aux neiges de la Sibérie, et nous assistons

Digitized by Google

à de tristes et dernières convulsions. Pierre n'a pas eu le temps de signer la condamnation de la Czarine : Catherine va régner.

Dans cette rapide analyse, nous avons à dessein négligé une foule d'incidents qui entravent ou développent l'action, suivant les besoins de l'auteur et la mesure des actes ; mais ce que nous avons exposé suffira, croyons-nous, pour faire toucher du doigt les principales infirmités du drame. Nous avons fait en commençant la part des qualités, il ne nous reste donc qu'à nous demander si dans cette nouvelle création mademoiselle Rachel s'est élevée à la hauteur habituelle de son talent. C'est avec regret que nous le constatons, mademoiselle Rachel ne s'y maintient pas même à sa moyenne ordinaire. Le rôle lui allait mal, dit-on ; qui en doute ? mais ses robes lui allaient bien ; il y en a cinq, toutes fort belles et fort bien faites, et c'est pour elles que la grande tragédienne a consenti à déchoir. En cela elle s'est montrée plus femme qu'artiste et nous ne pouvons faire moins que de l'en plaindre. Qu'est-ce donc si le plus grand talent dramatique de ce temps laisse amoindrir ainsi son intelligence, et se résigne à n'être plus qu'une charmante poupée dont la modiste a seule droit à nos applaudissements ? Une autre vérité non moins douloureuse à signaler, c'est l'affaiblissement successif d'un organe admirable qui savait si bien tous les secrets intimes de la passion et toutes les colères du cœur. Ici, par malheur, la volonté ne peut rien ; il faut nous résigner à voir peu à peu s'écrouler l'édifice sans que nous puissions en soutenir les assises. Encore une fois, on a droit de s'étonner, à moins que l'on n'explique cette fantaisie par le soin d'une santé altérée et par les ménagements qu'un organe blessé nécessite, on a droit de s'étonner, disons-nous, que mademoiselle Rachel ait préféré les deux rôles ingrats de Rosemonde et de Catherine à celui de Médée, qui eût été certainement son plus beau triomphe. On a dit quelque part qu'elle craignait que l'odieux du rôle ne rejaillît sur elle ! Quelle raison puérile en matière d'art, et surtout d'art dramatique ! La tragédienne craint-elle l'odieux du rôle de Phèdre, et de celui de Camille, et de celui d'Hermione, et de celui d'Athalie, et même de celui de Catherine, rôle tissu de faussetés, de mensonges, de libertinage et de cruauté, caractère borné, étroit, mesquin ? Non, ce sont là de mauvaises raisons : la bonne, la seule bonne, parce qu'elle est la seule vraie, c'est que Médée n'a point cinq robes à vêtir ni de couronne impériale à ceindre. On a cherché bien loin de vaines explications ; nous nous flattons d'avoir donné la seule véritable.

En matière de théâtre, les bonnes administrations ne font pas les belles œuvres, mais elles les attirent toujours, quelquefois même elles en provoquent l'éclosion. Que dire, si nous comparons les succès du Gymnase aux chutes incessantes dont la maison de Molière a le triste privilége ? que dire, si nous étendons la comparaison jusqu'au théâtre de l'Opéra-Comique ? Ce charmant asile de l'art musical français n'a point d'analogue dans le monde entier et ne saurait avoir de rival. L'exécution la plus parfaite, les soins les plus assidus donnés à la mise en scène, aux décors, aux costumes, la plus grande libéralité et les façons les plus dignes sont autant d'attraits pour l'intelligence et d'appas pour le talent. Telles sont pourtant les fantaisies de certains artistes, qu'ils ne savent jamais se contenter du bien et qu'ils imaginent constamment un mieux presque toujours illusoire. Madame Miolan, dont le talent fin, souple et délicat, mais

Digitized by Google

sans force et sans éclat, s'était si heureusement développé sous les pampres verts de l'Opéra-Comique, à l'abri des grands orages et des grosses tempêtes, madame Miolan, dont les prétentions semblent avoir grandi plus vite encore que le talent, a rompu avec le public qui l'aimait, et lui a fait un de ces brusques adieux dont les cantatrices italiennes semblaient s'être réservé le monopole. Madame Miolan, un beau soir, s'est crue trop malade pour chanter le *Pré-aux-Clercs*. Madame Ugalde l'a remplacée, et avec le plus grand succès. Madame Miolan rêvait Grand-Opéra; son rêve paraît s'être réalisé. Puisse-t-elle ne pas se réveiller trop vite. Les chutes sont plus dangereuses dans le grand-opéra que dans l'opéra-comique, parce qu'on y tombe de plus haut. Nous avons quelque droit de parler d'un ton sévère à madame Miolan; nous avons encouragé ses débuts lorsque le silence régnait autour d'elle; nous avons, le premier, donné l'éveil au public sur ce talent déjà consommé lorsqu'il venait de naître; un an avant que son nom fût connu, nous l'avions donné comme celui de la cantatrice la plus parfaite de Paris. Croit-elle avoir beaucoup gagné depuis lors? Sa voix, dont le volume était à peine suffisant pour remplir la salle Favart, a-t-elle pris aujourd'hui des proportions immenses capables de faire vibrer les échos de la rue Lepelletier? Ce serait là un changement qui nous étonnerait beaucoup.

Madame Miolan, en quittant le vrai théâtre de ses grandeurs, laisse derrière elle un petit opéra de M. Jules Massé, qui nous promettait, sous le titre alléchant de *Miss Fauvette*, un heureux pendant aux *Noces de Jeannette*. La fauvette veut se faire rossignol; la fauvette n'y pense pas: même du temps de La Fontaine, ces métamorphoses n'étaient déjà plus permises. Le deuil de l'Opéra-Comique ne sera pas long; il se console déjà dans l'ivresse d'un nouveau succès. Le *Chien du Jardinier* est un petit chef-d'œuvre dont M. Lockroy a écrit les paroles et M. Grisar la musique. La pièce est aimable, gracieuse, spirituelle; la musique est tout cela et quelque chose de plus; elle appartient aux meilleurs traditions de l'art français; elle relève de Grétry, non à titre d'imitation, mais à titre de continuation et de perfectionnement. L'art musical a fait des progrès depuis le *Tableau parlant*, nous aurions mauvaise grâce à le nier, mais il a perdu de la fraîcheur, de l'émotion et de la naïveté qui font le charme des œuvres primitives. M. Grisar en a gardé, ce semble, le précieux secret. Sa nouvelle partition a des senteurs printanières qui étonnent au milieu d'un dessin de forme un peu vieillotte. On croirait entendre une suite ajoutée à l'*Epreuve villageoise*, de la propre main du maître, s'il vivait encore de notre temps, et qu'il n'eût pas un instant négligé l'étude de son art. Il est juste d'ajouter que l'exécution du petit opéra est parfaite, et que si M. Faure s'y montre un excellent chanteur, mademoiselle Lefebvre y brille comme la plus sémillante des coquettes de village.

Nous avons dit que la petite partition de M. Grisar appartient au style français, ce qui est vrai; mais nous devons ajouter, pour ceux qui l'ignorent, que M. Grisar est Belge. L'école belge est très brillante et très nombreuse en ce moment, et nous nous plaisons à reconnaître que ses compositeurs, aussi bien que ses exécutants, à deux ou trois exceptions près, n'ont rien à envier aux nôtres. Le Conservatoire de Bruxelles, dirigé par le très éminent M. Fétis, est en quelque sorte un rival du nôtre, et le Grand-Théâtre est une école pra-

Digitized by Google

tique où vont se former les chanteurs de notre Grand-Opéra. Ce théâtre, il va falloir qu'on le reconstruise sur des plans nouveaux. Un épouvantable incendie a dévoré l'édifice de fond en comble le 21 janvier. Il venait d'être restauré, décoré à neuf par notre excellent décorateur M. Séchan, et orné d'un bas-relief estimable de M. Simonis. Le bas-relief est sauvé, mais du monument il ne subsiste que des murailles lézardées. Comme œuvre d'art la perte est sans importance. Bien qu'il ne fut pas d'une construction ancienne, le théâtre de Bruxelles affectait des airs de tombeau qui rappelaient trop l'Odéon de Paris. On va sans doute construire un nouvel édifice; puisque nous donnons si bonne et si riche hospitalité aux compositeurs belges, pourquoi la Belgique n'essaierait-elle pas de convier à son tour les architectes français? On ne peut pas le nier sérieusement, notre école d'architecture est infiniment supérieure à celles de tous les autres pays, et si ses principaux coryphées ne réalisent pas toujours notre idéal, il n'en est pas moins vrai qu'ils ont un talent très souple et très fécond, uni à un goût souvent très sûr sinon très original. Il ne faudrait pas toutefois que l'on jugeât de notre école d'architecture d'après les tristes échantillons que nous offrent nos monuments publics. Ce n'est guère dans les grands travaux que chez nous s'épanouit le talent.

Le talent! c'est une chose bizarre que ses destinées. Combien d'hommes d'un talent médiocre qui ont eu une réputation immense et dont le nom a fait vibrer tous les échos! Combien d'œuvres infimes ou nulles qui ont fait leur chemin! Trois fauteuils sont aujourd'hui vacants à l'Académie française. Combien de médiocrités vont forcer la porte? Sur trois, deux pour le moins. Sera-ce la faute de l'Académie? Non, car il faut bien obéir à la voix publique : *Vox populi*.... C'est la voix du peuple qui a fait la grande renommée des *Mystères de Paris*. Il y a douze ans à peine; qu'en reste-t-il? l'oubli : là est le châtiment. Considérez, au contraire, un livre comme celui que vient d'achever M. Alfred Nettement; livre de labeur, de conscience, d'intelligence droite et sereine. L'éloquence y déborde, les hautes pensées y éclairent la marche du lecteur, la forme belle, noble, pleine encore de cette majesté qui a fait la gloire et l'impérissable force de la littérature française au temps où Pascal et Bossuet tenaient la plume, y soutient l'attention et vous reconforte comme un bon souffle de vent au sortir d'une plaine aride. L'*Histoire de la littérature sous le gouvernement de Juillet* n'est pas un livre à fracas, né pour un jour, écrit pour les esprits légers, ni pour les âmes mal ouvertes aux généreux sentiments; mais c'est un livre qui s'adresse aux belles âmes, qui saisit les hautes intelligences, et qui est fait pour vivre. M. Alfred Nettement a créé son œuvre, et il peut, à la seconde édition, tracer sans trop d'orgueil sur la première page son « *exegi monumentum.* »

ALPHONSE DE CALONNE.

Digitized by Google

Trois épopées ont fait leur apparition dans la même quinzaine de l'autre côté du Rhin. — L'épopée est peut-être un peu solennelle pour notre temps, c'est d'ailleurs un genre difficile entre tous, et depuis la première qui soit connue dans le monde classique, et que tous regardent comme le chef-d'œuvre du génie humain, les autres n'en ont été que des imitations plus ou moins habiles, reflets toujours pâlissants d'une vive lumière. — Mais ne nous perdons pas dans d'inutiles regrets du passé ; occupons-nous du présent et de nos trois petits poèmes allemands. — Ce sont de petits poèmes, sinon de petits vers.

Le premier a pour titre : *Rahab, ein fraunbild, aus dèr Bidel*; Rahab, une femme de la Bible, par Max Waldau.

Rahab est moins touchante que Rachel, moins belle que Noémie et moins populaire que Judith, et j'aurais peut-être oublié son histoire, si je ne l'avais lue aux lieux mêmes qui en furent témoins, à l'ombre des palmiers d'or et des haies de nopal qui remplacent aujourd'hui les murs écroulés de Jéricho. Jéricho, l'ancienne Riha, la ville aux doux parfums, arrêta longtemps les Hébreux. Le découragement commençait à les prendre, quand une femme vint trouver Josué, et lui révéla les souffrances et la misère des assiégés. — Cette femme, c'était Rahab, l'héroïne du poème de M. Max Waldau. Je comprends qu'on ait mis Judith en tragédie... pour venger Holopherne. — Mais prendre la trahison pour sujet d'un poème épique... c'est comme si Klopstok eût chanté Judas! — Voici, du reste, la fable poétique imaginée par l'auteur. Rahab, jeune et belle, a été séduite, puis abandonnée, et enfin livrée aux insultes et à l'ironie amère des compagnes de débauche de son séducteur. — Elle devient la risée de la ville et tombe de chute en chute en des abîmes de honte. — Mais la vengeance implacable veille dans ce cœur souillé, la vengeance et la haine. Elle n'attend qu'une occasion pour perdre son amant. — L'occasion se présente de perdre tout à la fois et son amant et sa patrie. — Rahab passe à l'ennemi. La ville est prise, les habitants sont massacrés. On sait le reste, et l'histoire est assez triste. Le poète l'a traitée, si j'ose dire, dans la manière noire; le crime n'y manque pas, et les plus difficiles seront contents. Disons du moins que, dans ces récits farouches, il a su encadrer les beaux paysages de la nature orientale, et esquisser à grands traits les scènes frappantes de cette vie énergique, qui ensanglanta pendant trois siècles la terre de Chanaan. — Mais, dans sa préoccupation de justifier ou du moins d'excuser Rahab, le poète a commis une singulière erreur morale, qui est devenue en même temps une véritable faute contre l'art. — Rahab n'a pas de remords, — et sans alléguer cette fatalité, — ce n'était pas alors une idée orientale — cette fatalité si éloquemment accusée par les héros de la tragédie grecque, tout d'un coup, en sortant de l'ivresse où l'ont jetée ses passions mauvaises, elle se sépare nettement de son individualité coupable, et considère ses propres actions comme une sorte de mauvais rêve auquel elle assiste sans pouvoir l'interrompre. En morale, on comprend jusqu'où peut aller le système qui nous délivre du lourd fardeau de la responsabilité.—Au point de vue de l'art, il ne vaut pas mieux, car il nous prive d'un grand élément d'émotion, — la lutte de la volonté et de la passion, — cette lutte dans laquelle l'homme grandit toujours, et où l'on peut encore l'admirer alors même qu'il succombe. Pour ceux de mes lecteurs qui ne seraient pas familiers avec la

Digitized by Google

petite chronique d'Outre-Rhin, je dois ajouter que *Max Waldau* est le nom de guerre de M. de Hauenschildt,—qui s'est fait, depuis quelques années, une honorable place dans la littérature allemande. — Ses romans, surtout, ont obtenu un franc succès. — Il y fait toujours une large part aux préoccupations politiques, philosophiques et sociales du moment : c'est un penseur plutôt qu'un narrateur; il ne demande à l'action que la dose d'intérêt nécessaire pour faire passer l'idée. C'est une compensation avec ceux chez qui l'action tient tant de place qu'il n'en reste plus pour l'idée.

Le second poème a pour titre : *Mathilde*, par *Job Naëhly*.

Le sujet est emprunté à la Révolution française. — Mathilde est une enfant trouvée, — ou plutôt perdue,—elle a été recueillie dans la famille d'un grand seigneur ; élevée avec soin, elle a pour elle la beauté et la grâce. Le fils du marquis, protecteur de Mathilde, devient amoureux de la jeune fille et veut l'épouser. — On ne sait trop comment la chose aurait fini, si les idées nouvelles, accueillies par le jeune homme, ne l'avaient tout d'un coup éloigné de son père. — Cependant la mort de Louis XVI le rapproche de sa famille, et comme après tout c'est un noble cœur, — le danger des siens le ramène à eux; il prépare tout pour la fuite, et se dispose à émigrer avec Mathilde et son père. — Mais il est trahi par un Jacobin qui l'a rencontré au club (voyez le danger des mauvaises compagnies!); on arrête les fuyards, on veut les mener en prison, — la prison, c'est la mort. — Le jeune gentilhomme, pour sauver de l'échafaud celle qu'il aime, ne trouve rien de mieux que de la tuer d'un coup de pistolet. — Survient alors, à la tête d'une bande de patriotes, la fameuse Théroigne, qui veut voir un peu la mine des aristocrates, — et dans Mathilde morte, elle reconnaît... sa fille. — Il y a, dans l'œuvre de M. Naëhly, de l'émotion, de la jeunesse et de la fraîcheur, — et une teinte de sentimentalité allemande qui contraste avec l'époque qu'il a voulu peindre : les nuances délicates disparaissent sur le fond violent du tableau. En lisant *Mathilde*, j'ai pensé à un berger qui jouerait de la flûte pendant un orage.

Traum und Erwachen (songe et réveil), tel est le titre du dernier de mes trois poèmes, dont l'auteur, M. Hermann Grimm, s'est inspiré de l'antiquité grecque. Une danseuse, aussi imprudente que Psyché, peut-être moins naïve, allume la lampe d'albâtre, et quittant la retraite paisible du Gynécée, s'avance à la recherche de son amant. Elle a la preuve qu'elle est oubliée, elle se désole un peu, se console beaucoup, et, au dernier chant, nous avons une réconciliation complète.

Comme forme, rien de plus gracieux que cette petite composition; elle a un charme vrai et une sorte de grâce attique. M. Grimm est un Athénien de Berlin. — Mais est-ce là un poème épique? Non, c'est une idylle. — Et Mathilde, est-ce un poème épique? Non, c'est un roman en vers. — Et Rahab? c'est une tragédie qui se raconte.

— A propos de ces trois œuvres, la critique allemande, qui se plait aux théories plus que la nôtre, a beaucoup cherché quel était le vers dont la forme et la mesure convenaient le mieux à l'épopée ?—On est allé bien loin pour trouver des autorités. Homère a été invoqué : il devait l'être. Les partisans des choses solennelles scandent ses majestueux hexamètres; des railleurs, qui

Digitized by Google

savent le grec, répondent qu'on ne peut pas scander Homère, et que ce père de la poésie n'aurait même pas un accessit en vers grecs !... La longueur de son vers varie de treize jusqu'à dix-sept syllabes ; tantôt il a cinq dactyles, et tantôt il n'en a qu'un seul; tantôt un seul spondée et tantôt cinq, la quantité métrique varie à son gré; tantôt le vers est *acéphale*, avec une brève au premier pied; — il est *lagare*, avec un iambe au milieu, ou *miure* avec un iambe à la fin. — Mais les six mesures de l'hexamètre sont toujours remplies, et s'il y a déplacement dans les sons, l'oreille attentive se retrouve toujours à la fin avec un compte exact. Ce vers hexamètre fut dans l'antiquité le vers héroïque par excellence; il a pour lui la fermeté et la vigueur, la résistance et l'élan. Les Latins le reçurent des Grecs, et le modifièrent pour l'approprier à leur génie; ce fut le vers de l'épopée classique. L'ancienne Allemagne ne le connut point, mais à la renaissance des lettres allemandes, Klopstok l'employa dans son œuvre monumentale, et sous sa plume il parut convenir particulièrement à la majesté du génie allemand. — Wieland l'abandonna pour écrire l'épopée d'Obéron; — l'hexamètre eût été peut-être un peu solennel pour les aventures légères des êtres charmants qu'il a chantés.

Gœthe, si habile à manier tous les rhythmes, reprit l'hexamètre avec ce poème, correct et simple comme la beauté antique,—*Hermann et Dorothée*,—il lui laissa la force et la grandeur que lui avait données Klopstok, il y ajouta une souplesse nerveuse que le doux chantre du *Messie* n'avait pas connue. La fortune de l'hexamètre allemand semblait assurée; — l'évêque d'Erlau, Ladislas Pyrker, lui donna une consécration nouvelle dans ces deux grandes épopées nationales que l'Allemagne vient de ranger au nombre de ses classiques, et qu'elle admire peut-être un peu plus encore qu'elle ne les lit. L'exemple de Byron, et l'emportement romantique des trente dernières années, ont compromis la fortune de l'hexamètre. Les effusions lyriques qui débordaient dans le récit s'accommodant mal de son uniformité tant soit peu lente, il fallut des rhythmes plus pressés et des allures plus promptement brisées aux exigences de la pensée.

Nicolas Lenau, le poète le plus populaire de la dernière période, n'employa jamais l'hexamètre, ni dans les *Albigeois* (Albinginser), ni dans *Savonarola*. — Les trois poètes, dont je signale aujourd'hui les œuvres, se sont appuyés sur son autorité et sur celle de Wieland; — tous trois semblent s'être entendus pour bannir l'hexamètre; — les deux premiers se servent de l'octave de l'Arioste, entremêlée de vers inégaux. — M. de Hauenschild choisit de préférence l'anapeste allemand, comme avait fait jadis Kleist dans son poème du *Printemps* (Der Frühling).

Parmi les centres du rayonnement intellectuel de l'Allemagne, Munich, on le sait, a conservé une place à part dans le mouvement artiste. En dehors de ses fêtes toutes royales, où l'Europe est conviée, Munich a souvent des expositions partielles de quelques tableaux — parfois d'un seul tableau pour lequel on recherche l'appréciation d'un public difficile et juste. La dernière de ces expositions nous offrait un tableau ou plutôt une composition de M. de Schwind. — M. de Schwind, autrichien de naissance et bavarois par goût, est né à Vienne et habite Munich. — Il a décoré la bibliothèque de la reine d'une série de petits sujets empruntés à l'œuvre gracieuse de Tieck. Poète lui-même avec ses pin-

Digitized by Google

ceaux, il aime à illustrer l'œuvre des poètes, talent fin et léger, délicat — trop délicat peut-être, — il fuit les réalités violentes de l'histoire, et les réalités plates de la vie ordinaire. — Il ne voudrait pas faire pour de l'argent le portrait d'une laideur millionnaire — mais en revanche, c'est le peintre ordinaire de la reine Titania, et Obéron a posé deux ou trois fois pour lui. Aujourd'hui encore c'est le monde de la légende et de la fable qui a inspiré M. de Schwind. — Je sais trois types charmants, caressés par tous les rêveurs; tous trois nous rappellent les épreuves de l'innocence, et nous offrent la chère image de la beauté couronnée quand elle est sage. Le premier de ces types est Psyché; — il appartient au monde grec, et après Apulée, qui l'a gâté, il a inspiré Raphaël; La Fontaine, un jour qu'il avait bu du vin d'Auteuil; enfin, et plus chastement, de nos jours, Victor de la Prade.— Le second est emprunté aux contes de fées qui bercèrent notre enfance sans l'endormir: c'est Cendrillon.—Le troisième appartient au fabliau allemand: — c'est Rosette-Epine (*Dorn Roschen*), un peu moins connu chez nous que les deux autres, mais ressemblant si fort à la *Belle au bois dormant*, que qui voit l'une a vu l'autre. Le vaste cadre de M. Schwind est divisé en dix-neuf compartiments, dont chacun représente un épisode heureusement choisi de la vie de nos trois héroïnes. Tout ce qui touche à Psyché est d'une correction plus classique; Psyché a vu les muses grecques. Cendrillon a plus d'éclat; elle a une fée pour marraine. Rosette-Epine plus de naïveté, ainsi qu'il convient à une fille élevée dans les bois. — Mais après avoir subi chacune ses épreuves, toutes trois, dans l'apothéose finale, sont également récompensées, et chacune voit à ses pieds un prince charmant qui ne demande qu'à l'épouser.—N'est-ce pas là le rêve de bien des jeunes filles? Cendrillon occupe la place d'honneur dans cette composition, et tout ce monde léger semble danser autour de sa pantouffle. M. de Schwind est un artiste ingénieux et chercheur; il compose avec goût et dessine avec esprit; sa peinture manque un peu de solidité, mais peut-être n'en faut-il pas trop pour représenter ces êtres impalpables et aériens, — les fées et les génies: — il serait fâcheux d'*empâter* les ailes d'un djinn et de faire des sylphides trop matérielles.

LOUIS ENAULT.

Digitized by Google

BULLETIN SCIENTIFIQUE

Etrange moyen de combattre les miasmes des marais. — Recherches chimiques sur les os, M. Frémy. — Nouvelle instruction sur les paratonnerres, M. Fouillet. — Bouillon de viande a froid.

Voici une proposition très originale qui a pour auteur M. H. Martinet. Pour empêcher les marais de nuire par leurs exhalaisons pestilentielles, M. Martinet propose de les empoisonner avec des tonnes d'arsenic, de manière à détruire les miasmes avant qu'ils ne se produisent. C'est en lisant une observation du docteur Stokes que l'auteur a été conduit à imaginer son moyen. Dans la Cornouaille, dit le docteur Stokes, les fièvres décimaient les populations; une fonderie fut établie, et les fièvres disparurent. Le grillage des minerais jetait dans l'atmosphère des vapeurs arsenicales qui tuaient les miasmes. Nous ne voyons pas bien, nous l'avouons, l'analogie qui lie les deux idées. Nous n'apercevons pas davantage de rapport entre le moyen de M. Martinet et l'observation que M. Bury a faite, que les ouvriers qu travaillaient le cuivre étaient préservés du choléra, et que les habitations voisines des fonderies étaient également épargnées. Il est vrai que M. Martinet fournit l'explication de ce fait en disant que c'est à l'arsenic que contient toujours le cuivre que les ouvriers ont dû leur salut. M. Martinet ajoute encore à l'appui de sa proposition, que l'arsenic est employé avec succès, aujourd'hui, dans le traitement des fièvres paludéennes. Vous voyez que de là à empoisonner les marais il n'y a qu'un pas. L'auteur a aussi une théorie particulière sur l'influence des marais : leurs exhalaisons produisent leurs terribles effets, non point en raison de leur composition chimique, mais comme étant les véhicules d'êtres organisés microscopiques, qui conservent la vie même après avoir pénétré dans les organes respiratoires. C'est justement contre ces êtres microscopiques qu'il veut diriger l'action intoxicatrice de l'arsenic. Nous serions curieux de connaître l'opinion de MM. Pelouze, Payen et Rayer, appelés à juger le mémoire de M. Martinet.

— Dans le travail qu'il vient de communiquer sur les os, M. Frémy a eu pour but principal d'établir, au moyen d'un examen analytique général, les rapports de composition qui existent entre les os des différents animaux, d'étudier la constitution et le développement de la substance osseuse, ainsi que les diverses sécrétions calcaires produites par l'organisation animale. Après les travaux sur le même sujet de Vauquelin, Fourcroy, Berzélius, Mérat-Guillot, John, et ensuite de MM. Chevreul, Boussingault, Marchand, Valentin, Rees et Bibra, M. Frémy a pu fournir quelques documents nouveaux. L'âge n'apporte pas de différences bien sensibles dans la composition de la substance osseuse. L'os d'un fœtus contient presque autant de sels calcaires que l'os d'un vieillard. L'os ne se forme pas, comme on l'a cru pendant longtemps, par incrustation lente et successive de la substance cartilagineuse par les sels calcaires; mais il est le résultat de l'agglomération de points osseux qui, pris isolément

Digitized by Google

à l'état rudimentaire lorsqu'ils apparaissent dans le cal ou dans la partie cartilagineuse d'un os de fœtus, présentent immédiatement la composition d'un os arrivé à son état complet de développement. On aurait tort de penser que si un os de vieillard se brise plus facilement que celui d'un adulte, c'est parce que le premier est moins cartilagineux et moins chargé de sels calcaires que le second, mais parce que dans l'os du vieillard la substance dense est remplacée en partie par une substance spongieuse, et que l'os de l'adulte, étant plus hydraté, présente plus d'élasticité que celui du vieillard.

En examinant les tableaux analytiques représentant la composition des os d'homme ainsi que des os d'animaux appartenant à différentes classes des vertébrés, on est frappé de ce résultat général que des êtres qui sont organisés si différemment ont des os d'une composition chimique identique; ainsi, l'os d'un homme se confond, quant à sa constitution, avec les os d'éléphant, de rhinocéros, de veau, de chevreau, de lapin, de lion, de cachalot, de morse, d'autruche, de serpent, de tortue, de morue, de barbue, etc. Cette identité de composition n'a rien qui doive surprendre, puisque le rôle assigné aux os nécessite que la substance qui les constitue ait une dureté considérable chez les animaux les plus différents; la composition de cette substance ne peut donc présenter de grandes variations.

Le fait général admis, voici les différences que l'on trouve dans la constitution des os appartenant aux diverses espèces d'animaux : l'os d'un mammifère herbivore est toujours plus chargé de sels calcaires que l'os d'un carnivore. Les os d'oiseaux sont plus riches en matières minérales que les os des mammifères carnivores.

Les os de poissons présentent, dans la proportion de leurs éléments, des différences qui s'accordent avec les principes zoologiques qui ont servi à en établir la classification. Ainsi les os de carpe et de brochet, qui appartiennent à des poissons *osseux*, ont la même composition que les os des mammifères, tandis que les os de raie et de squale, qui proviennent de poissons *cartilagineux*, retiennent moins de sels calcaires que les précédents.

Les écailles de poissons ont beaucoup d'analogie avec les os et les cartilages de poissons. Les sels calcaires sont de même nature que ceux qui existent dans les os; la matière organique se change en gélatine comme celle des os, et présente la même composition.

M. Frémy termine son travail par l'étude des os fossiles, des bois des ruminants de la famille des cerfs, des dents, des coquilles, et enfin des différents corps qui constituent la corne, l'écaille, les fanons de baleine, etc. Ces dernières substances ne doivent pas être confondues avec l'osséine, produit organique qui entre dans la constitution des os, puisqu'elles ne se transforment pas en gélatine sous l'influence de l'eau bouillante acidulée.

— Depuis l'instruction sur les paratonnerres, rédigée en 1823 par Gay-Lussac au nom de la section de physique de l'Académie des sciences, de grands changements sont survenus dans la science de l'électricité et dans l'art des constructions. Malgré les grands progrès de la science, l'instruction de 1823 n'a aucune réforme à subir dans ses principes les plus essentiels. Mais il faut tenir compte des modifications introduites dans l'art de construire par l'appli-

Digitized by Google

cation de plus en plus développée des métaux qui remplacent maintenant le bois et même la pierre, en sorte que les édifices actuels sont en quelque sorte des montagnes métalliques sur lesquelles les nuages orageux doivent évidemment avoir plus de prise. Le Palais de l'Industrie en est un exemple. La Compagnie qui a entrepris ce monument a désiré connaître l'avis de l'Académie sur les moyens qu'il y aurait à employer pour le protéger contre les attaques de la foudre. La section de physique a dû, à cette occasion, reprendre l'instruction de 1823, afin d'y introduire les modifications nécessaires. Voici ce que cette instruction dit à l'égard des édifices dans la construction desquels il entre des métaux : « Si le bâtiment que l'on arme d'un paratonnerre renferme des pièces métalliques un peu considérables, comme des lames de plomb qui recouvrent le faîtage et les arrêtes du toit, des gouttières en métal, de longues barres de fer pour assurer la solidité de quelques parties du bâtiment, il sera nécessaire de les faire toutes communiquer avec le conducteur du paratonnerre; mais il suffira d'employer pour cet objet des barres de 8 millimètres de côté ou du fil de fer d'un égal diamètre. Si cette réunion n'avait pas lieu, et que le conducteur renfermât quelque solution de continuité ou qu'il ne communiquât pas très librement avec le sol, il serait possible que la foudre se portât avec fracas du paratonnerre sur quelqu'une des parties métalliques. » Ces indications générales ont été trouvées trop succinctes par la section de physique, qui a confié à M. Pouillet le soin de les développer.

Nous rappellerons d'abord en peu de mots les principes élémentaires de l'électricité. Lorsque l'on frotte avec de la laine ou de la soie un tube de verre, un bâton de résine ou de soufre, un morceau d'ambre ou de succin, ces corps acquièrent à l'instant la propriété remarquable d'attirer à eux tous les corps légers : c'est la cause de ce phénomène que l'on a nommée électricité. Tous les corps ne sont pas susceptibles de prendre de l'électricité par le frottement, tels sont le bois et le charbon, la terre cuite et les métaux ; on les a appelés, pour cela, *anélectriques*; ceux qui prennent de l'électricité sont appelés *idio-électriques*. Les corps anélectriques, s'ils n'acquièrent pas d'électricité par le frottement, deviennent électriques lorsqu'ils sont en contact avec des corps électrisés, ils sont *bons conducteurs* du fluide électrique. Les corps idio-électriques, au contraire, sont mauvais conducteurs : on les appelle aussi corps *isolants*. Les métaux sont les meilleurs conducteurs; la gomme laque, la soie et le verre sont les plus mauvais conducteurs. — Lorsqu'on approche un corps électrisé d'un objet léger, tel qu'une balle de sureau suspendue à un fil de soie, le corps électrisé attire d'abord à lui la petite balle de sureau; mais, après quelques instants de contact, la petite balle s'écarte et est repoussée à distance comme elle était d'abord attirée. Cette répulsion tient à l'électricité communiquée à la balle, car si on la touche avec la main, de manière à la ramener à l'état naturel, elle est attirée de nouveau et repoussée ensuite. Si l'on prend maintenant deux balles de sureau suspendues séparément à deux fils de soie, et qu'on approche de la première un tube de verre électrisé de manière à lui communiquer l'électricité du verre, puis qu'on électrise de même la seconde balle en la touchant avec un morceau de résine électrisé, voici ce qu'on remarque : le verre attire la balle électrisée par la résine, et la résine attire la balle électrisée par le verre; en outre, les deux balles s'attirent mutuelle-

Digitized by Google

ment, tandis que deux autres balles touchées avec le même corps électrique se repoussent. L'électricité du verre diffère donc de l'électricité de la résine, puisqu'elle attire ce que l'autre repousse. D'où deux électricités : l'électricité *vitrée* ou *positive*, et l'électricité *résineuse* ou *négative*. Les deux électricités combinées entre elles par leur mutuelle attraction ou neutralisées l'une par l'autre, constituent l'état naturel des corps; mais si, par une cause quelconque, elles sont décomposées ou séparées, le corps devient électrisé : il est électrisé vitreusement ou résineusement, selon que l'électricité vitrée domine ou qu'elle est dominée par l'électricité résineuse.

On comprendra maintenant parfaitement le rôle que joue le paratonnerre lorsqu'un nuage orageux passe au-dessus de lui. Si le nuage est électrisé vitreusement, les deux électricités naturelles de la tige et du conducteur du paratonnerre seront décomposées de la manière suivante : l'électricité vitrée sera repoussée dans le sol où elle se répandra, tandis que l'électricité résineuse sera attirée à l'extrémité de la tige, d'où elle s'écoulera dans l'air par la pointe. La circulation et l'écoulement des deux fluides opposés rend donc nulle toute accumulation d'électricité dans le paratonnerre, il ne peut donc pas y avoir d'explosion. En outre, le fluide qui sort par la pointe du paratonnerre, attiré par la force attractive que le nuage exerce sur lui par son électricité contraire, arrive au nuage lui-même, et neutralise en partie l'électricité dont il est chargé. Mais pour que le paratonnerre remplisse son rôle protecteur, il doit remplir plusieurs conditions : la pointe de la tige doit être suffisamment aiguë; le conducteur doit communiquer parfaitement au sol; il ne doit y avoir aucune solution de continuité depuis la pointe jusqu'à l'extrémité inférieure du conducteur; enfin, toutes les parties de l'appareil doivent avoir des dimensions convenables. Si toutes ces conditions ne sont pas remplies, l'accumulation d'électricité devenant inévitable sur le paratonnerre, il y aura danger d'explosion. A l'égard de la continuité dans toutes les parties de l'appareil, M. Pouillet recommande les règles suivantes : réduire autant que possible le nombre des joints; faire au moyen de la soudure à l'étain tous ceux de ces joints qu'il est nécessaire de faire sur place; les consolider en outre par des boulons ou des manchons; enfin, il ne faut pas trop amincir la pointe du paratonnerre; l'angle de trente degrés est suffisamment aigu pour que l'appareil exerce son action préventive, et, en outre, il permet à la pointe de résister à la fusion.

M. Pouillet recommande l'emploi exclusif du cuivre rouge pour composer le conducteur des paratonnerres installés à bord des navires, le cuivre rouge étant moins altérable que le fer ou le laiton sous l'influence des agents atmosphériques. Le laiton a en effet la propriété d'être brisé en mille pièces par une décharge électrique. C'est ce qui est arrivé le 13 juin de l'année dernière, lorsque la foudre est tombée sur le *Jupiter*, dans la baie de Baltchick. Les chaînes des paratonnerres étaient en place; celle du grand mât, qui a reçu le coup, plongeait dans la mer de deux mètres, portant à son extrémité un boulet. Au moment de l'explosion, on a vu une vive lumière; l'intensité du bruit et les tourbillons de fumée ont fait supposer d'abord que c'était un coup de canon parti de l'une des batteries, mais on s'aperçut bientôt de l'erreur; la chaîne du paratonnerre avait disparu, la foudre l'avait réduite en morceaux plus petits que

Digitized by Google

des épingles. — Il est important de faire communiquer la chaîne à la mer d'une manière permanente, et autrement que par une surface de deux ou trois décimètres carrés: pour cela il faut la mettre en communication avec le doublage du navire.

Relativement aux paratonnerres des édifices, dans la construction desquels il entre des masses métalliques considérables, M. Pouillet recommande de mettre les métaux en communication avec les paratonnerres. Ainsi, dans le Palais de l'Industrie, on établirait sur les sommets des fermes à vingt-quatre mètres l'un de l'autre, des paratonnerres de six à sept mètres de hauteur. La galerie centrale porterait dix paratonnerres, la galerie rectangulaire en aurait trente. Un grand conducteur commun serait établi dans toute la longueur du chaîneau qui entoure la galerie centrale; il serait formé avec du fer d'une section de huit à neuf centimètres carrés; tous les paratonnerres seraient reliés au conducteur commun par des conducteurs particuliers, et le grand conducteur serait mis en communication avec le sol au moyen de quatre puits au moins, qui seraient creusés vers les quatre angles du rectangle ou vers les milieux des côtés, et qui devraient être assez profonds pour avoir toujours un mètre d'eau.

— M. J. Liebig a eu l'occasion de remarquer, en soignant chez lui une jeune fille malade du typhus, qu'à une certaine période de la maladie, la plus grande difficulté à vaincre était une digestion incomplète, et surtout le défaut d'un aliment propre à la formation du sang et d'une facile digestion. Le bouillon de viande préparé par l'ébullition ne peut fournir au sang l'albumine nécessaire, la chaleur l'ayant coagulée. L'illustre chimiste a eu l'idée alors de préparer le bouillon à froid. Voici comment on doit s'y prendre. On mélange 250 grammes de viande fraîche de bœuf ou de volaille, hachée très fin, avec 250 grammes d'eau distillée, à laquelle on ajoute quatre gouttes d'acide chlorydrique pur et 3 grammes de sel. Au bout d'une heure, on jette le tout dans un tamis de crin, et on laisse passer le liquide sans le presser. Les premières parties troubles qui passent doivent être remises dans le filtre jusqu'à ce que le liquide soit parfaitement clair. On lave ensuite le résidu dans le filtre, en y versant par petites portions 250 grammes d'eau distillée. On obtient ainsi un extrait de viande qui a le goût de bouillon de viande, et que l'on donne à froid aux malades. Par ce mode de préparation, le bouillon renferme l'albumine animale et une matière colorante du sang qui fournit le fer propre à former les globules du sang; l'acide chlorydrique joue dans le mélange le rôle d'agent digestif.

Il paraît que ce nouveau bouillon a produit d'excellents résultats à Munich, tant à l'hôpital que dans les maisons particulières, pendant le traitement du typhus.

André Bougard.

Alphonse de Calonne.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES DU DIX-SEPTIÈME VOLUME.

DÉCEMBRE 1854 ET JANVIER 1855.

Relations de la France avec la Turquie sous François Ier, par M. le vicomte de MEAUX 4
Charles-Quint, par M. le comte Adolphe de CIRCOURT 26
De la Littérature populaire, par M. E.-J.-B. RATHERY 39
Souvenir des Jardies. — II. — Chez Balzac, par M. Léon GOZLAN 65
Ruth : 2e partie (fin), par Mme GASKELL 84
Six mois en Sicile. — II. — par M. Adolphe SALA. 119
Les Américains au Japon, par M. Édouard FRAISSINET 140
Chronique : *l'Enfance du Christ*, de M. Berlioz, par M. L. ENAULT 187

Le Chancelier Bacon et son Époque, par M. Émile de BONNECHOSE. 193
De l'Origine des Albanais, par M. P. MÉRIMÉE, de l'Acad. franç. 227
La prise d'Alger, racontée par un captif, par M. Alfred MICHIELS. 240
Agrippa D'Aubigné. — II. — l'Historien et le Biographe, par M. Léon FEUGÈRE . . . 271
Un Épisode de la guerre de Catalogne : 1re partie, par M. L. de BEAUREPAIRE . . 301
Bulletin littéraire, par MM. F. de BOURGOING, L. C. de BELLEVAL, J. ANDRIEUX. André BOUCARD, A. BONNEAU, L. ÉNAULT 327
Chronique de la quinzaine, par M. Alphonse de CALONNE. 344
Bulletin Scientifique, Agricole et Industriel, par M. André BOUCARD 347

Agrippa d'Aubigné. — III. — Poésies et Pamphlets, ouvrages inédits, conclusion, par M. Léon FEUGÈRE. 353
Poètes de la première renaissance italienne. — I. — Guido Cavalcanti, par M. le comte Adolphe de CIRCOURT. 403
Marguerite, poème, par M. Eugène MORDRET. 422
Un Épisode de la guerre de Catalogne, 2e partie, par M. L. de BEAUREPAIRE . . 444
Ambassade française en Perse. — V. — par M. le comte de SERCEY. 478
Bulletin littéraire : Livres allemands et slaves, par M. Julian KLACZKO. . . . 494
Chronique de la quinzaine, par MM. Alph. de CALONNE et Louis ÉNAULT. . . . 505

Les Destinées historiques de Jeanne d'Arc, par M. Émile CHASLES 513
Les Dionysiaques de Nonnos, par M. le comte de MARCELLUS 552
Ambassade en Perse. — VI. — par M. le comte de SERCEY 568
Un Épisode de la guerre de Catalogne : 3e partie, par M. L. de BEAUREPAIRE. . . 591
Les Romans de Noël en Angleterre, par M. H.-M. MARTIN. 630
Les Villes intérieures de la Crimée, par M. Alex. BONNEAU 646
Bulletin Littéraire : Livres français et italiens, par MM. A. DANTIER, Édél. du MÉRIL, Léon MÉGRET, F. de BOURGOING 660
Chronique de la quinzaine, par M. Alph. de CALONNE et L. ÉNAULT. 671
Bulletin Scientifique, Agricole et Industriel, par M. A. BOUCARD. 683

Paris. — Imprimerie française et anglaise de E. Brière et Ce, rue Sainte-Anne, 55.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google